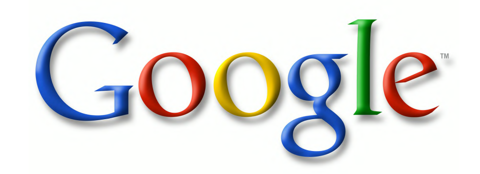
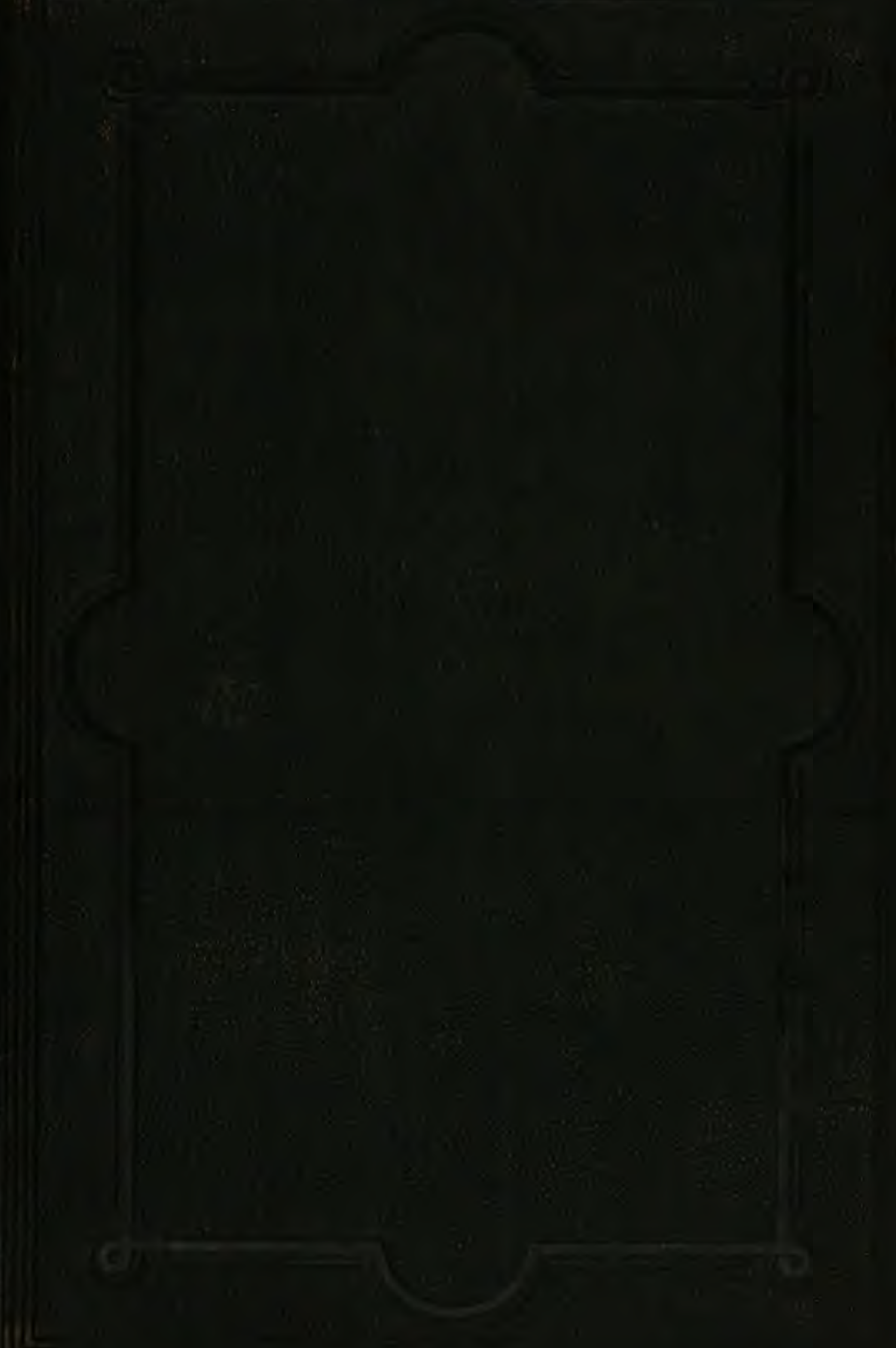





VOGVE LA GALEE



CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, quai des Grands-Augustins.

ERCKMANN-CHATRIAN

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS.
HUGUES-LE-LOUP. — MAITRE DANIEL ROCK.
CONTES DES BORDS DU RHIN.
L'AMI FRITZ. — CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE.
LA MAISON FORESTIÈRE. — LE JUIF POLONAIS.

ILLUSTRÉS PAR THÉOPHILE SCHULER

G. JUNDT, RIOU, BENET, BAYARD, GLUCK.



PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1867

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

« Que dira Christian Schmitt, pensait-il, lui dont j'ai sauvé la femme d'une maladie cruelle, et qui ne sait comment me témoigner sa reconnaissance? Que dira Jacob Zimmer, que j'ai préservé de la ruine, lorsqu'il n'avait plus un pauvre liard pour faire rebâtir sa grange? Que dira la vieille Martha, elle qui me soigne comme une tendre mère, qui m'apporte tous les matins mon café à la crème, qui raccommode mes culottes et mes bas, et qui ne peut se coucher qu'après m'avoir bien couvert et tiré le bonnet de coton sur les deux oreilles? Pauvre Martha! pauvre, pauvre bonne vieille Martha! encore hier elle me tricotait des chaussettes bien chaudes, et mettait à part la douzaine de chemises neuves qu'elle a filées pour moi de ses propres mains! Et que dira Georges Brenner, qui m'amenait, il y a quinze jours, du bois pour l'hiver prochain, par affection, le brave homme, car il ne voulut rien recevoir! Oui! que dira Georges Brenner en apprenant que son bois sera brûlé par un autre? Il se fâchera, c'est un homme de la race canine, qui n'entend pas raison et qui ne me laissera jamais partir. »

Telles étaient les réflexions de Frantz Mathéus, et si sa résolution n'avait pas été ferme, inébranlable, tant d'obstacles auraient abattu son courage.

Mais à mesure que le soleil s'inclinait vers le Falberg et que la fraîcheur de la nuit s'étendait dans la vallée, il sentit le calme et la sérénité renaître dans son âme; ses yeux se levèrent au ciel avec amour, les derniers rayons du crépuscule illuminèrent son front inspiré; on eût dit qu'il priait en silence: Frantz Mathéus rêvait aux conséquences incalculables de son système pour le bonheur des races futures, et l'arrivée de Martha put seule interrompre le cours de ses méditations sublimes.

Il entendit sa vieille servante entrer dans la cuisine, déposer son râteau dans le coin de la porte et prendre la vaisselle pour faire les apprêts du souper.

Ces bruits familiers à son oreille, les pas de Martha qu'il aurait reconnus entre mille, les rumeurs du hameau, le chant des faneuses et des faucheurs qui rentraient joyeusement chez eux, les petites fenêtres qui s'éclairaient une à une, tout cela émut encore le bonhomme: il n'osait bouger de son siége; les mains jointes, la tête inclinée, il recueillait avec attendrissement ces bruits confus: « Ecoute ces voix amies, se disait-il, car peut-être tu ne les entendras plus jamais! jamais!... »

Tout à coup Martha ouvrit la porte; elle ne pouvait voir son maître et demanda:

« Êtes-vous là, monsieur le docteur?

—Oui, Martha, je suis là, répondit Mathéus d'une voix tremblante.

—Mon Dieu, Monsieur, comment pouvez-vous ainsi rester dans l'obscurité? Je cours chercher de la lumière.

—C'est inutile, j'aime mieux te parler ainsi... J'aime mieux te dire... Viens... Écoute-moi! »

Mathéus ne put articuler un mot de plus, son cœur battait avec force; il pensait: « Si je voyais sa figure quand je lui dirai... ce que je dois lui dire... ça me ferait trop de peine »

Martha sentit à l'accent du docteur qu'elle allait apprendre quelque funeste nouvelle, ses genoux fléchirent.

« Monsieur le docteur, dit-elle, qu'avez-vous? votre voix tremble!

—Ce n'est rien... ce n'est rien, ma bonne, ma chère Martha... ce n'est rien... Assieds-toi là... près de moi; il faut que je te dise... »

Mais les paroles expirèrent de nouveau sur ses lèvres.

Après quelques instants de silence, il reprit:

« Tu ne m'en voudras pas... il ne faudra pas m'en vouloir. »

La vieille servante, dans une grande anxiété, courut chercher la lampe; lorsqu'elle rentra, elle vit Mathéus pâle comme la mort.

« Monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes malade, vous souffrez, je le vois bien. »

Mais l'illustre docteur avait eu le temps de recueillir ses pensées; une idée lumineuse venait de frapper son esprit: « Si je parviens à convaincre Martha, tout ira bien, et cela prouvera clairement que l'humanité entière ne saurait résister à l'éloquence de Frantz Mathéus. »

Plein de cette conviction, il se leva.

« Martha, dit-il, regarde-moi bien en face.

—Monsieur le docteur, répondit la vieille servante stupéfaite, je vous regarde.

—Eh bien, tu as devant les yeux Frantz Mathéus, docteur en médecine de la faculté de Strasbourg, membre correspondant de l'Institut chirurgical de Prague et de la Société royale des sciences de Gœttingue, conseiller vétérinaire des haras de Wurtzbourg, et jadis, par un concours de circonstances vraiment effrayantes, chirurgien-major de la bande de Schinderhannes. »

Ici le docteur fit une pause, afin de laisser à Martha le temps d'apprécier toute la magnificence de ses titres; puis il continua:

« Frantz Mathéus, seul inventeur de la fameuse doctrine psycologico-anthropo-zoologique, laquelle a remué le monde, consterné l'ignorance, exaspéré l'envie et frappé d'admi

ration l'univers ! Frantz Mathéus, dépositaire des destinées de l'humanité et de la philosophie cosmologique, fondée sur les trois règnes de la nature : végétal, animal, humain ! Frantz Mathéus, qui depuis quinze ans languit dans un lâche repos, et dont la conscience indignée lui reproche chaque jour d'abandonner au hasard des systèmes, aux sophismes des écoles, à l'influence désastreuse des préjugés l'avenir du genre humain ! »

Martha tremblait de tous ses membres, jamais elle n'avait vu son maître dans un tel état d'enthousiasme.

De son côté, l'illustre philosophe découvrait avec satisfaction la stupeur de sa servante.

Il poursuivit donc avec un redoublement d'éloquence :

« Jusqu'à quand, Mathéus, assumeras-tu sur ta tête cette effrayante responsabilité ? Jusqu'à quand oublieras-tu la mission sublime que t'impose le génie? N'entends-tu pas les voix qui t'appellent? Ne sais-tu pas que, pour monter l'échelle des êtres, il faut souffrir, et que souffrir c'est mériter? L'ignorance, le sophisme s'élèvent en vain contre toi ! Marche, marche, Frantz Mathéus, sème sur ton passage les germes bienfaisants de l'anthropo-zoologie, et ta gloire, immortelle comme la vérité, grandira de siècle en siècle, abritant de son feuillage toujours vert les générations futures ! C'est pourquoi, Martha, dès ce soir tu vas préparer ma valise ; tu diras à Nickel, le cordonnier, de raccommoder la selle de Bruno; tu donneras un double picotin d'avoine à la pauvre bête, et je partirai demain avant l'aube du jour, pour aller prêcher ma doctrine dans l'univers. »

A cette conclusion Martha faillit tomber à la renverse; elle crut que son maître avait perdu la tête.

« Quoi ! monsieur le docteur, balbutia-t-elle, vous voulez nous quitter, nous abandonner? Oh non ! ce n'est pas possible... vous si bon ! vous qui n'avez que des amis dans le village ! vous n'y pensez pas !

—Il le faut, répondit stoïquement Mathéus; il le faut, c'est mon devoir ! »

Martha ne dit plus rien et parut se résigner; comme d'habitude elle mit la nappe, arrangea le couvert et servit le souper du docteur. Ce jour-là, c'était une poule au riz et des noisettes pour dessert : Frantz Mathéus, de la famille des rongeurs, aimait beaucoup les noisettes. Sa servante multipliait autour de lui tous les genres de séduction : elle découpait elle-même la volaille et lui présentait les morceaux les plus délicats; elle remplissait son verre jusqu'au bord, et le regardait d'un œil mélancolique, comme pour le plaindre.

Quand le repas fut terminé, elle conduisit Mathéus jusque dans sa petite chambre à coucher, elle découvrit elle-même son lit, et s'assura que le bonnet de coton se trouvait sous l'oreiller.

Tout cela était blanc, propre, bien arrangé; la cuvette de porcelaine sur la commode, la carafe d'eau fraîche dans la cuvette, la petite glace étincelante entre les deux fenêtres, la bibliothèque renfermant l'*Anthropo-zoologie* en seize volumes, les auteurs latins et quelques livres de médecine soigneusement époussetés; partout il fallait reconnaître les soins attentifs de la vigilante ménagère.

Après s'être convaincue que tout était à sa place, Martha ouvrit la porte et souhaita le bonsoir à son maître d'une voix si touchante, que l'illustre philosophe se sentit navré jusqu'au fond de l'âme. Il aurait voulu sauter au cou de l'excellente femme et lui dire : « Martha, ma bonne Martha, tu ne saurais croire combien Frantz Mathéus admire ton courage et ta résignation; il te prédit les plus hautes destinées futures ! » Voilà ce qu'il aurait voulu lui dire; mais la crainte d'une scène trop pathétique calma son émotion profonde; il se contenta de lui recommander de nouveau, avec douceur, de donner un double picotin à Bruno et de venir l'éveiller à la pointe du jour.

La bonne femme s'éloigna lentement, et l'illustre docteur Mathéus, heureux de ce premier triomphe, se coucha dans son lit de plume.

Longtemps il ne put fermer l'œil ; il récapitulait tous les événements de ce jour mémorable et les conséquences sublimes du système anthropo-zoologique; les images, les invocations, les prosopopées s'enchaînaient les unes aux autres dans son esprit lumineux, jusqu'à ce qu'enfin ses paupières s'appesantirent et qu'il s'endormit profondément.

III

Les pâles rayons du crépuscule éclairaient à peine le petit hameau du Graufthal, lorsque Frantz Mathéus ouvrit les yeux à la lumière. Le coq rouge de Christina Bauer, sa voisine venait de l'éveiller par son cri matinal, au moment où Socrate et Pythagore lui posaient sur la tête des couronnes immortelles.

Cet heureux présage le mit aussitôt de bonne humeur; il tira sa culotte et ouvrit sa

fenêtre pour respirer le grand air. Mais jugez de sa surprise, quand il découvrit à quelques pas du seuil Jean-Claude Wachtmann, le maître d'école, qui se promenait de long en large un papier à la main, et qui faisait des gestes vraiment extraordinaires!

Ce qui redoubla l'étonnement du docteur, ce fut de voir que Jean-Claude avait revêtu son grand habit des dimanches, et qu'il portait son immense tricorne et ses souliers à boucles d'argent.

« Maître Claude, lui dit-il, que faites-vous donc là de si grand matin?

—Je lis, répondit gravement le maître d'école sans s'émouvoir, je lis un morceau d'éloquence composé par moi-même, quelque chose qui attendrirait un cœur de rocher! »

Le geste, l'attitude et le regard imposant de Jean-Claude portèrent le trouble dans l'âme de Frantz Mathéus; il se prit à concevoir de vagues inquiétudes.

« Monsieur Claude, dit-il d'une voix émue, je n'ignore pas vos talents et vos belles connaissances, auriez-vous la bonté de me faire voir ce discours?

—Vous l'entendrez, monsieur le docteur, vous l'entendrez quand tous les autres seront réunis, répondit Claude Wachtmann en mettant son papier dans la grande poche de son habit noir; c'est devant tout le monde que je veux lire cette œuvre remarquable, fruit de mes études et de ma profonde douleur. »

Le maître d'école avait un regard auguste en prononçant ces paroles, et Frantz Mathéus se sentit pâlir :

« Martha! Martha! murmura-t-il, qu'as-tu fait? Non contente d'ébranler mon courage par tes larmes, tu profites encore de mon repos pour soulever le village contre moi! »

Hélas! l'illustre docteur Mathéus ne se trompait pas; sa perfide servante avait donné l'éveil, et le bruit de son départ s'était répandu dans tout le pays.

Georges Brenner le bûcheron ne tarda point à paraître; il lança un coup d'œil farouche vers la maison du docteur, et vint s'asseoir sur le banc de pierre près de la porte; puis arriva Christian le batteur en grange, dont tous les traits exprimaient la désolation; puis Katel Schmitt la sœur du meunier; puis tout le hameau, femmes, enfants, vieillards, comme pour un enterrement.

Mathéus, caché derrière ses vitres, frissonnait en voyant grossir l'orage; d'abord il eut l'idée de confondre cette foule ignorante, entièrement dépourvue des plus simples notions sur les trois règnes de la nature, de la faire rougir elle-même de son égoïsme, en lui démontrant d'une manière évidente que Frantz Mathéus se devait à l'univers, que ce génie sublime ne pouvait s'ensevelir au Graufthal sans commettre un crime épouvantable envers le genre humain; mais ensuite sa prudence naturelle lui fit concevoir un projet moins grandiose, quoique légitime et rempli de finesse : il résolut d'entrer tout doucement dans la cuisine, de la cuisine dans la grange, de seller Bruno et de se sauver par la porte de derrière.

Ce dessein ingénieux fit sourire le bonhomme, il se représenta la stupéfaction de maître Claude croyant surprendre le lièvre au gîte, tandis qu'il serait déjà bien loin à chevaucher sur la montagne.

Aussitôt il mit ses bas de laine tout neufs, sa grande capote brune, ses grosses bottes de fatigue, garnies d'éperons comme des roues d'horloge; il se coiffa de son feutre à larges bords, qui lui donnait un air respectable, et ouvrit sa porte avec une prudence merveilleuse... Mais en traversant la cuisine il se rappela fort heureusement l'*Anthropo-zoologie*, et revint à la hâte en mettre le répertoire dans sa poche.

L'illustre docteur regrettait de ne pouvoir emporter les seize volumes in-quarto, mais il en possédait tous les développements dans sa tête, ainsi que les notes, les corollaires, les renvois et une foule d'observations inédites et curieuses, résultant de ses nouvelles études.

Enfin, après un dernier regard d'adieu à sa chère bibliothèque, il se glissa tout tremblant dans l'écurie, comme un malheureux captif qui s'échappe de la main des infidèles.

Le grand jour y pénétrait déjà par les vitres ternes d'une lucarne, et la vue de Bruno ranima son courage.

Bruno était un vigoureux roussin à l'encolure massive, large du poitrail, court, épais, trapu, solide des jarrets, en un mot le digne et robuste soutien du médecin campagnard.

Chacun devait se dire, en voyant passer Mathéus sur Bruno : « Voilà bien la meilleure bête et le plus grand philosophe du pays. »

Frantz Mathéus reconnut à sa panse luisante et bien arrondie qu'il avait mangé ses deux picotins d'avoine; c'est pourquoi, sans dissertation aucune, il lui passa la bride, lui mit sa grande selle de cuir, enfonça dans l'une des fontes l'exemplaire de son répertoire; puis, avec une précipitation qui prouvait son grand désir d'échapper à l'éloquence de Claude Wachtmann, il conduisit le cheval dans la grange, leva la barre et ouvrit la porte à deux battants.

Mais on ne saurait s'imaginer la colère et

l'exaspération du docteur, lorsqu'il vit autour de la porte tout le village réuni, Jean-Claude Wachtmann en tête, Hubert le forgeron à sa droite, et Christina Bauer à sa gauche. Une rougeur subite empourpra sa figure vénérable, et ses yeux, d'habitude calmes et méditatifs, lancèrent les éclairs d'une noble indignation.

Il se mit brusquement en selle et s'écria :

« Faites place ! »

Mais la foule ne bougea point, et maître Frantz crut même apercevoir un sourire moqueur sur toutes les lèvres, comme pour le défier de sortir.

« Allons, mes amis, faites-moi donc place, reprit-il d'un ton moins décidé; je vais voir mes malades dans la montagne. »

Ce mensonge, contraire à son système, lui coûta beaucoup; et pourtant les paysans, qui connaissaient toute sa bonté, n'en tinrent aucun compte.

« Nous savons tout, s'écria la grosse Catherine en feignant de verser des larmes dans son tablier, nous savons tout ! Martha nous a tout dit : vous voulez quitter le village. »

Mathéus allait répondre, quand Jean-Claude Wachtmann, d'un seul geste, imposa silence à tout le monde ; puis il vint s'établir en face du docteur pour l'accabler de ses regards, tira majestueusement ses lunettes de leur étui, les enfourcha sur son grand nez, déploya son papier d'un air grave, promena de nouveau ses regards sur la foule, pour lui commander l'attention, et se mit enfin à lire le chef-d'œuvre suivant, d'un accent solennel, en s'arrêtant aux points et aux virgules et en gesticulant comme un véritable prédicateur :

« Quand le grand Antiochus, empereur de Ninive et de Babylone, forma le dessein ambitieux de sortir de son royaume, pour aller faire la conquête des cinq parties du monde, dans le but coupable de se couvrir de lauriers, son ami Cinéas lui dit : « Grand Antiochus, « illustre rejeton de tant de rois, empereur de « Babylone, de Ninive et de la Mésopotamie, « terre située entre le Tigre et l'Euphrate; « guerrier magnanime et invincible, daignez « prêter l'oreille aux paroles touchantes de « votre ami Cinéas, homme sensé qui se prosterne à vos genoux et qui ne peut vous donner que les meilleurs conseils... Qu'est-ce « que la gloire, grand Antiochus, qu'est-ce « que la gloire ? Une vaine fumée, semblable « à une ombre épaisse qui n'a pas le moindre « corps pour la soutenir... La gloire ! le fléau « de l'humanité, qui renferme la peste, la « guerre et la famine, l'opprobre et la désolation ! Quoi ! illustre Antiochus, vous voulez « abandonner votre femme, une auguste reine « toute remplie de vertus, et vos pauvres en« fants qui se tordent les bras et se couvrent « de cendres ? Quoi ! vous auriez l'âme assez « dure et perverse pour précipiter dans l'a« bîme de la désolation ce peuple qui vous « adore, ces femmes nubiles, ces hommes « mûrs, ces enfants à la mamelle et ces vieil« lards aux cheveux blancs comme la neige « du mont Ida, dont vous êtes en quelque « sorte le père ?... Vous entendez leurs cris, « leurs larmes... leurs... »

Il ne put continuer, car la foule se prit d'un seul coup à fondre en larmes; les femmes sanglotaient, les hommes soupiraient, les enfants piaillaient et toute la maison était remplie de gémissements.

En ce moment Claude Wachtmann se dressa sur la pointe des pieds et promena son grand nez de droite à gauche, pour s'assurer que chacun faisait son devoir. Il aperçut le petit Jacques Purrus, enfant incorrigible, qui venait de grimper sur l'échelle de la grange, et retenait par la queue le chat gris de la vieille Martha, ce qui faisait pousser des miaulements lugubres à la pauvre bête. Il lui fit un signe menaçant du doigt, et le petit drôle, se rappelant ses ordres, jeta des cris perçants comme la trompette du jugement dernier.

Alors Claude Wachtmann jouit de son triomphe, car on n'avait jamais rien entendu de pareil.

La figure de Frantz Mathéus exprimait la consternation; cependant lorsqu'il entendit Cinéas parler au grand Antiochus, un sourire imperceptible effleura ses lèvres; il fit encore un pas, de sorte que la tête de Bruno se trouvait en dehors du cercle.

Jean-Claude leva la main, et tout le monde se tut comme par enchantement.

« Illustre docteur Mathéus, reprit-il, semblables aux habitants de Babylone... »

Mais au même instant Frantz Mathéus, sans écouter la fin, piqua des deux et Bruno partit comme un ouragan à travers haies, jardins, moissons, broussailles, écrasant les choux de l'un, les navets de l'autre, le blé de celui-ci, l'avoine de celui-là, enfin comme un véritable possédé.

Les cris de la foule le poursuivaient, mais il ne tournait pas seulement la tête et traversait déjà la grande prairie communale.

Jean-Claude avait la figure longue et jaune comme un cierge, il levait ses grands bras et criait :

« Je n'ai pas fini, je n'ai pas encore lu le passage de Nabuchodonosor changé en bœuf par orgueil, avec des plumes d'aigle ! Écoutez



Quand le grand Antiochus... (Page 7.

donc!... Jacques!... Hubert!... Christian! »

Mais personne ne voulait l'entendre, tout le village était aux trousses de Mathéus; on hurlait, on sifflait, les chiens aboyaient; on aurait dit la fin du monde.

Bientôt on revit l'illustre docteur gravir au galop le Falberg; il avait traversé la Zinsel à la nage; il se tenait au cou de Bruno et les basques de sa grande capote flottaient en l'air, tant il allait vite.

Enfin il disparut dans les bois, et les paysans se regardèrent l'un l'autre tout ébahis.

Jean-Claude voulut alors reprendre la continuation de son beau discours, mais chacun lui tournait le dos en disant :

« A quoi sert ton discours, puisque nous avons perdu notre bon docteur? Ah! si nous avions su! on l'aurait retenu par la bride! »

Et voilà comment l'illustre docteur Frantz Mathéus, grâce à sa résolution héroïque, à sa présence d'esprit et aux vigoureux jarrets de Bruno, parvint à reconquérir son indépendance.

IV

On peut se figurer la joie de Mathéus, quand il se vit sauvé de Jean-Claude et de tous les autres. Les cris lointains du village expirèrent bientôt à son oreille et firent place au vaste silence des forêts.

Alors le bonhomme, louant Dieu de toutes



Les basques de sa grande capote flottaient en l'air. (Page 8.)

choses, laissa tomber la bride sur le cou de Bruno et remonta tranquillement la côte de Saverne.

Le soleil était haut lorsqu'il atteignit la route, et quoique la chaleur donnât d'aplomb sur sa nuque; quoique son échine ruisselât de sueur, et que Bruno s'arrêtât de temps en temps pour brouter quelques touffes d'herbe au bord du sentier, l'illustre philosophe ne s'apercevait de rien. Il se voyait déjà sur le théâtre de ses triomphes, allant de ville en ville, de village en village, foudroyant les sophistes et semant dans le monde les germes bienfaisants de l'anthropo-zoologie.

« Frantz Mathéus, s'écriait-il, tu es vraiment prédestiné! A toi seul était réservée la gloire de faire le bonheur du genre humain et de répandre la lumière éternelle! Regarde ces vastes pays, ces villes, ces fermes, ces hameaux, ces chaumières : ils attendent ta venue! Partout se fait sentir le besoin d'une doctrine nouvelle, fondée sur les trois règnes de la nature; partout les hommes gémissent dans le doute et l'incertitude! Frantz, je te le dis sans vanité, mais sans fausse modestie, l'Être des êtres a les yeux fixés sur toi... Marche! marche! et ton nom, comme ceux de Pythagore, de Moïse, de Confucius et des plus sublimes législateurs, retentira d'écho en écho jusqu'à la consommation des siècles! »

L'illustre docteur raisonnait ainsi dans toute la sincérité de son âme, et descendait la côte du Falberg à l'ombre des sapins, quand des cris de joie, des éclats de rire et les sons nasil-

lards d'un violon le tirèrent de ses profondes rêveries.

Il se trouvait alors à deux lieues du Graufthal, en face du cabaret de la *Lèchefrite*, où les paroissiens de Saint-Jean-des-Choux vont manger des omelettes au lard et faire danser leurs amoureuses. Il y avait justement beaucoup de monde au cabaret : les faucheurs en manches de chemises et les paysannes du voisinage en jupons courts tourbillonnaient comme le vent autour de la tonnelle ; ils levaient la jambe, frappaient du pied, faisaient des passes, des doubles passes, des triples passes, et poussaient des cris à fendre les nuages.

Coucou Peter[1], le ménétrier, le fameux Coucou Peter, fils de Yokel Peter, de Lutzelstein, fêté dans tous les bouchons, dans toutes les brasseries, dans toutes les tavernes de l'Alsace; le bon, le jovial Coucou Peter était assis sur une tonne de bière, au milieu de la gloriette, avec sa grosse camisole de bure, garnie de boutons d'acier larges comme des écus de six livres, avec ses joues fraîches et bien nourries et son feutre surmonté d'une plume de coq; il râclait à tour de bras une vieille valse du pays, et formait à lui seul tout l'orchestre de la *Lèchefrite*. Le vin, la bière, le kirschen-wasser ruisselaient sur les tables, et de vigoureux baisers, appliqués sans mystère, excitaient la joie universelle.

Malgré tous les soucis que lui donnait l'avenir du monde et de la civilisation, Frantz Mathéus ne put s'empêcher d'admirer ce joyeux spectacle; il fit halte derrière la tonnelle, et rit de bon cœur des embrassades et des scènes amoureuses qu'il découvrait à travers la charmille. Mais tandis que le bonhomme se livrait à ces curieuses observations, tout à coup le ménétrier sauta de son tonneau, et se mit à crier d'une voix retentissante :

« Ah! ah! ah! le docteur, le bon docteur Frantz! c'est vous, monsieur le docteur? Hé donc! laissez-moi passer, vous autres, que je vous amène l'inventeur de la pérégrination des âmes et de la transformation des hommes en pommes de terre! »

Il faut savoir que l'illustre philosophe avait commis l'imprudence de communiquer à Coucou Peter ses méditations psycologico-anthropo-zoologiques, et que celui-ci ne craignait pas de compromettre le système par des allusions inconvenantes.

« Ah! docteur Mathéus, s'écria-t-il en sortant de la tonnelle, vous tombez bien; vive la joie! »

Et, lançant son feutre en l'air, il sauta le fossé, enjamba le treillage, et saisit Bruno par la bride.

Ce fut un hourra général, car toutes ces bonnes gens connaissaient Mathéus

« Vous allez entrer, docteur! prendre un verre de vin, docteur! — Non, un verre de kirschen-wasser. — Par ici, docteur!... »

L'un le prenait au collet, l'autre par le bras, un troisième par la basque de son habit; et l'on criait, et les femmes riaient, et le pauvre Frantz ne savait où donner de la tête.

On conduisit son cheval à l'ombre, on lui fit donner un picotin d'avoine, et deux minutes après l'illustre philosophe se trouvait assis entre Pétrus Bentz le garde-chasse, et Tobie Muller le cabaretier. Devant lui dansait Coucou Peter, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, en jouant le fameux *hopser* de Lutzelstein avec un entrain vraiment incroyable.

« Prenez donc ma cruche! criait Tobie.

—Monsieur le docteur, disait la petite Suzel, vous boirez bien dans mon verre, n'est-ce pas? »

Et ses lèvres, se relevant par un doux sourire, laissaient voir ses petites dents blanches comme la neige.

« Oui, mon enfant, balbutiait le bonhomme, dont les yeux pétillaient de bonheur, oui, avec plaisir! »

On lui frappait sur l'épaule :

« Monsieur le docteur, avez-vous déjeuné?

—Non, mon ami.

—Hé! maître Tobie, une omelette au lard pour le docteur! »

Enfin, au bout de quelques minutes, tout le monde avait repris sa place : les jeunes filles, leurs bras dodus sur la table, les mains entrelacées dans les mains de leurs amoureux; les vieux papas en face de leur canette, les grosses mères contre la charmille.

Coucou Peter fit entendre de nouveau le signal de la danse, et les valses recommencèrent de plus belle.

L'illustre philosophe aurait bien voulu prêcher tout de suite, mais il comprit que cette jeunesse abandonnée aux plaisirs n'était pas en état d'écouter sa parole avec tout le recueillement désirable.

Dans l'intervalle de deux galops, Coucou Peter revint pour vider son verre, et s'écria :

« Eh bien, docteur Frantz, vos jambes doivent s'engourdir; prenez-moi donc une de ces jolies poulettes, et en avant deux! Voyez cette petite Grédel, là-bas, comme c'est tourné, comme c'est appétissant! Quelle taille! quels yeux! quels jolis pieds! Grédel! viens donc par ici. Est-ce que le cœur ne vous en dit pas? »

La jeune paysanne s'était approchée en

[1] Prononcez : *Pêtre*.

souriant; elle était délicieuse avec son béguin noir et son corset de velours tout parsemé de paillettes scintillantes.

« Que voulez-vous donc, Coucou Peter? fitelle d'un air malin.

—Ce que je veux, dit le ménétrier en la prenant par son petit menton bien arrondi, rose et frais comme une pêche; ce que je veux?... Ah! si j'avais mes vingt ans... si nous avions nos vingt ans, papa Mathéus! »

Il appliqua la main sur son estomac avec expression, et poussa un soupir à fendre l'âme.

La petite baissait les yeux et murmurait d'une voix timide :

« Vous voulez rire, Coucou Peter... bien sûr... vous voulez rire.

—Rire! rire! dis plutôt, ma jolie Grédel, que je voudrais pleurer... Ah! si j'avais mes vingt ans, comme je rirais, Grédel, comme je rirais! »

Il se tut un instant d'un air mélancolique, puis se tournant vers Mathéus, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

« A propos, docteur Frantz, s'écria-t-il, où diable allez-vous de si grand matin? Il a fallu partir au petit jour, pour être sur la côte avant midi.

—Je vais prêcher ma doctrine, répondit Mathéus d'un ton simple et naturel.

—Votre doctrine! fit Coucou Peter en ouvrant de grands yeux, votre doctrine! »

Il resta quelques secondes tout ébahi; mais bientôt, partant d'un éclat de rire :

« Ah! ah! ah! la bonne farce, s'écria-t-il, la bonne farce! Ah! ah! ah! docteur Frantz, je ne vous aurais jamais cru si farceur!

—Que trouves-tu donc là de si comique? Ne t'ai-je pas dit cent fois au Graufthal que je partirais tôt ou tard? Il me semble que c'est tout simple.

—Ah bah! vous allez prêcher comme ça?

—Sans doute.

—Vous allez annoncer votre pérégrination des âmes, votre transformation des plantes en animaux et des animaux en hommes?

—Oui, mon garçon, avec beaucoup d'autres choses non moins remarquables, et que je n'ai pas eu le temps de te faire connaître.

—Mais dites donc, vous avez garni votre ceinture, au moins? C'est un article très-important pour les prédications.

—Moi! s'écria Mathéus transporté d'un noble orgueil, je n'ai pas emporté un liard! pas un kreutzer! Quand on possède la vérité, on est toujours assez riche.

—On est toujours assez riche... répéta le ménétrier; tiens, tiens, tiens! c'est drôle... c'est tout à fait drôle! »

Les paysans venaient de se réunir autour d'eux; et, sans comprendre cette scène, ils voyaient bien, à la figure de Coucou Peter, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Tout à coup le ménétrier se prit à danser, il agita son feutre d'un air joyeux et s'écria :

« Eh! eh! j'en suis... ça me va! »

Puis se tournant vers la foule, étonnée de ses manières étranges :

« Regardez-moi bien, vous autres, s'écria-t-il, je suis le prophète Coucou Peter!... ah! ah! ah! vous ne vous attendiez pas à ça, ni moi non plus! Voici mon maître... Nous allons prêcher dans l'univers!... Moi, je marche en avant : crin-crin! crin-crin! crin-crin! Le monde arrive, nous annonçons la pérégrination des âmes; ça flatte le public, et *houpsasa!* on mange bien, on boit bien, on roule sa bosse, et *houpsasa!* on couche par ici, on se promène par là, et *houp* et *houp* et *houpsasa!* »

Il sautait, il riait, il se démenait, enfin on aurait dit un véritable fou.

« Papa Mathéus, criait-il, je vous suis, je ne vous quitte plus! »

L'illustre docteur n'osait prendre ses paroles au sérieux; mais il ne conserva plus aucun doute, lorsqu'il le vit se dresser sur son tonneau et s'écrier avec force :

« Nous vous faisons savoir qu'au lieu de s'envoler au ciel comme dans les anciens temps, l'âme des hommes et des femmes rentre dans le corps des animaux, et celle des animaux dans les plantes, arbres ou légumes, ça dépend de leur conduite; et qu'au lieu d'être venus dans ce monde par le moyen d'Adam et d'Ève, ainsi que plusieurs le disent, nous avons été d'abord choux, raves, carottes, poissons ou autres animaux à deux ou quatre pattes, ce qui est beaucoup plus simple et plus facile à croire. C'est l'illustre docteur Frantz Mathéus, mon maître, qui a découvert ces choses, et vous nous ferez plaisir de les raconter à vos amis et connaissances. »

Sur ce, Coucou Peter descendit de son tonneau, agita son feutre et vint se placer gravement à côté de Mathéus en s'écriant :

« Maître, j'abandonne tout pour vous suivre! »

Mathéus, attendri par le vin blanc, se mit à verser de douces larmes.

« Coucou Peter, s'écria-t-il, je te proclame à la face du ciel mon premier disciple! Tu seras la première pierre du nouvel édifice fondé sur les trois règnes de la nature. Tes paroles ont retenti dans mon cœur; je te reconnais digne de consacrer ta vie à cette noble cause. »

Et il l'embrassa sur les deux joues.

Tous les paysans étaient émerveillés de ce spectacle ; cependant, quand ils virent le ménétrier remettre son violon dans sa gibecière, un vague murmure s'éleva de toutes parts, et, sans leur respect pour Frantz Mathéus, ils se seraient emportés. Mais l'illustre philosophe se leva et leur dit :

« Mes enfants, nous avons passé bien des années ensemble ; la plupart d'entre vous, je les ai vus grandir sous mes yeux, d'autres ont été mes amis. Vous le savez, j'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu ; je n'ai jamais épargné mes peines pour vous rendre service, ni mes soins, ni ma petite fortune, fruit des pénibles travaux de mon père ! Aujourd'hui l'univers me réclame, je me dois à l'humanité ; quittons-nous bons amis et pensez quelquefois à Frantz Mathéus, qui vous a tant aimés ! »

En prononçant ces derniers mots, les larmes étouffèrent sa voix, et il fallut le conduire jusqu'auprès de son cheval en le soutenant, tant il était ému.

Tous pleuraient et regrettaient cet excellent médecin, le père des pauvres, le consolateur des malheureux.

On le vit s'éloigner au petit pas, la tête inclinée dans ses mains ; personne ne disait une parole, ne poussait un cri, de crainte d'augmenter sa douleur, et tous sentaient bien qu'ils faisaient une perte irréparable.

Coucou Peter, son chapeau sur l'oreille, sa gibecière en sautoir, le suivait, fier comme un coq ; il se tournait de temps en temps et semblait dire : « Maintenant je me moque de vous, je suis prophète ! le prophète Coucou Peter, et *houp* et *houp* et *houpsasa !* »

V

A voir Frantz Mathéus et son disciple descendre le petit sentier de la Steinbach à travers les hauts sapins, on n'aurait jamais cru que ces deux hommes extraordinaires marchaient à la conquête du monde. Il est vrai que l'illustre philosophe, gravement assis sur Bruno, la tête haute et les jambes pendantes, avait quelque chose de majestueux ; mais Coucou Peter ne ressemblait guère à un véritable prophète ; sa figure joviale, son gros ventre et sa plume de coq lui donnaient plutôt l'apparence d'un joyeux convive, qui nourrit des préjugés déplorables en faveur de la bonne chère et qui ne songe pas aux conséquences désastreuses de ses appétits physiques.

Cette remarque ne laissa point d'inspirer de sérieuses réflexions à Mathéus ; mais il se dit qu'en lui faisant suivre un régime psycologico-anthropo-zoologique, en l'engageant à se modérer, en le pénétrant enfin des principes touchants de sa doctrine, il viendrait à bout de lui faire acquérir une physionomie plus convenable.

Coucou Peter envisageait l'affaire sous un autre point de vue.

« Vont-ils être étonnés de me voir prophète ! se disait-il. Ah ! ah ! ah ! farceur de Coucou Peter, il n'en fait pas d'autres ! Où diable va-t-il pêcher sa transformation des corps et sa pérégrination des âmes ? je vous le demande un peu. L'almanach de Strasbourg en parlera l'an prochain, ça ne peut pas manquer ! On me verra sur la grande page avec mon violon, et chacun pourra lire en grosses lettres : « Coucou Peter, fils de Yokel Peter, de Lutzelstein, qui se met en route pour convertir l'univers. » Ah ! ah ! ah ! vas-tu t'en donner, farceur de prophète, vas-tu t'en donner ! tu mangeras comme quatre, tu boiras comme six, et tu prêcheras l'abstinence aux autres ! Et qui sait ? sur tes vieux jours, tu pourras bien devenir grand rabbin de la pérégrination des âmes ; tu dormiras dans un lit de plume, tu laisseras pousser ta barbe et tu mettras des lunettes sur ton nez ! Gueux de Coucou Peter, je n'aurais jamais cru que tu attraperais une aussi bonne place. »

Pourtant, en dépit de lui-même, quelques doutes se présentaient encore à son esprit ; ces belles espérances lui paraissaient chanceuses, il prévoyait des anicroches et concevait de vagues appréhensions.

« Dites donc, maître Frantz, s'écria-t-il en allongeant le pas, la langue me démange depuis un quart d'heure : je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Parle, mon garçon, répondit le bonhomme, ne te gêne pas. Est-ce que le doute ébranlerait déjà tes nobles résolutions ?

— Justement, ça me tracasse. Êtes-vous bien sûr de votre pérégrination des âmes, maître Frantz ? car, pour vous parler franchement, je ne me rappelle pas du tout d'avoir vécu avant de venir au monde !

— Comment ! si j'en suis sûr ? s'écria Mathéus ; crois-tu donc, malheureux, que je voudrais tromper le monde, jeter la désolation dans les familles, le trouble dans la cité, le désordre dans les consciences ?

— Je ne dis pas ça, monsieur le docteur, au contraire, je suis tout à fait pour la doctrine ; mais, voyez-vous, il y en aura beaucoup d'autres qui ne voudront pas y croire et qui diront :

« Que diable vient-il nous chanter avec ses « âmes qui rentrent dans le corps des ani- « maux? est-ce qu'il nous prend pour des « bêtes? Des âmes qui voyagent! des âmes « qui montent et qui descendent dans l'échelle « des êtres! des âmes qui vont à quatre pattes « et qui poussent des feuilles! Ah! ah! ah! il « est fou, ce monsieur! il est fou! » Ce n'est pas moi qui dis ça, maître Frantz, ce sont les autres, vous comprenez? Moi, je crois tout; mais voyons un peu ce que vous leur répondrez. Voyons...

—Ce que je leur répondrai? dit Mathéus tout pâle d'indignation.

—Oui, qu'est-ce que vous répondrez à ces impies... à ces rien-qui-vaille? »

L'illustre philosophe s'était arrêté au milieu de la route; il se dressa sur ses étriers et s'écria d'une voix éclatante:

« Misérables sophistes! disciples de l'erreur et des fausses doctrines! vos détours captieux, vos subtilités scholastiques ne prévaudront point contre moi... En vain vous essaieriez d'obscurcir l'astre qui brille à la voûte des cieux, cet astre qui vous éclaire, qui vous réchauffe et féconde la nature! malgré vos blasphèmes, malgré votre ingratitude, il ne cessera point de vous prodiguer ses bienfaits! Qu'ai-je besoin de voir cette âme qui m'inspire les plus nobles pensées? n'est-elle pas toujours présente dans mon être? n'est-elle point moi-même? Retranchez ces bras, ces jambes, Frantz Mathéus en sera-t-il diminué au point de vue intellectuel et moral? Non, le corps n'est que l'enveloppe, l'âme seule est éternelle! Ah! Coucou Peter, mets la main sur ton cœur, regarde en face cette voûte immense, image de grandeur et d'harmonie, et puis... ose nier l'Être des êtres, la cause première de cette magnifique création! »

Pendant que Mathéus improvisait ce discours, Coucou Peter le regardait en clignant de l'œil d'un air malin:

« A la bonne heure, à la bonne heure, s'écria-t-il, voilà comme il faudra parler aux paysans et tout ira bien.

—Tu crois donc à la pérégrination des âmes?

—Oui, oui! nous allons enfoncer tous les prédicateurs du pays; il n'y en a pas un qui soit capable de parler aussi longtemps que vous sans reprendre haleine; il faut que les autres se mouchent, qu'ils toussent de temps en temps pour rattraper le fil de leur histoire... Mais vous... ça va tout seul! c'est magnifique! magnifique! »

Ils arrivaient alors à l'embranchement des Trois-Fontaines, et Mathéus s'arrêta.

« Voici trois sentiers, dit-il; la Providence, qui veille sans cesse sur le sort des grands hommes, va nous faire connaître celui qu'il faut suivre et nous inspirer une résolution dont les conséquences sont incalculables pour le progrès des lumières et de la civilisation.

—Vous n'avez pas tort, illustre docteur Frantz, dit Coucou Peter; la Providence vient de me souffler à l'oreille que nous sommes aujourd'hui à la Saint-Boniface: c'est le jour où la mère Windling, la veuve de Windling l'aubergiste d'Oberbronn, tue un cochon gras tous les ans; nous arriverons pour manger du boudin et boire de la bière mousseuse.

—Mais nous ne pourrons pas commencer nos prédications! s'écria Mathéus, indigné des tendances sensuelles de son disciple.

—Au contraire, tout cela peut très-bien aller ensemble: l'auberge de la mère Windling sera remplie de monde et nous prêcherons tout de suite.

—Tu crois qu'il y aura beaucoup de monde?

—Sans doute, tout le village viendra manger des grillades.

—Eh bien! allons à Oberbronn.

—Oui, s'écria le ménétrier, il faut obéir à la Providence. »

Ils se mirent donc en marche, et, vers cinq heures du soir, l'illustre philosophe et son disciple débouchaient majestueusement dans l'unique rue d'Oberbronn.

L'animation du hameau réjouit Mathéus, car le bonhomme aimait surtout la vie champêtre: ce parfum d'herbes et de fleurs qui imprègne l'air à l'époque de la fenaison; les grandes voitures chargées qui stationnent sous les hautes lucarnes, tandis que les bœufs se reposent de leurs fatigues, que les bras s'allongent pour recevoir les bottes de foin suspendues au bout de longues fourches luisantes, et que les faucheurs se couchent à l'ombre pour se rafraîchir; le tic-tac cadencé des batteurs en grange; les tourbillons de poussière qui s'envolent des évents; les éclats de rire des jeunes filles qui se roulent au grenier; les bonnes figures de vieillards, têtes blanches et osseuses qui s'inclinent aux fenêtres, le bonnet de coton sur leur crâne chauve; les petites échappées de vue à l'intérieur des chaumières, où pendent les écheveaux de chanvre au-dessus de grands fourneaux de fonte, où les vieilles femmes chantent un vieil air à l'enfant qui s'endort; les chiens qui se promènent et flairent le passant; les cris des moineaux qui se dispersent sur les toits, ou viennent s'abattre avec audace dans les gerbes du hangar: tout cela c'était la vie, le bonheur du docteur Frantz. Il se crut un instant de retour

au Grauftbal. Bruno lui-même relevait la tête, et des cris joyeux accueillaient Coucou Peter tout le long de la route.

« Hé! voici Coucou Peter, il arrive pour manger du boudin. Ah! nous allons rire! Bonjour, Coucou Peter!

—Bonjour, Karl! bonjour, Heinrich! bonjour, Christian! bonjour, bonjour! »

Il distribuait des poignées de main à droite et à gauche; mais tous les yeux se tournaient vers Mathéus, dont l'air grave, les beaux habits de drap et le gros cheval tout luisant de graisse inspiraient le plus profond respect :

« C'est un curé! — c'est un ministre! — c'est un arracheur de dents! » se disaient-ils entre eux.

On interrogeait Coucou Peter à voix basse, mais il n'avait pas le temps de répondre, et se remettait à courir derrière le docteur.

Ils arrivèrent enfin au détour de la rue, et Frantz Mathéus conçut aussitôt les plus heureux présages, en découvrant l'auberge de la mère Windling : une jeune paysanne étendait justement la lessive autour du balcon de planches; entre les deux portes, on voyait un superbe cochon écartelé sur une large échelle et pourfendu depuis le cou jusqu'à la queue : c'était blanc, c'était rouge, c'était lavé, rasé, nettoyé, enfin c'était ravissant; un gros chien de berger à longs poils gris recueillait quelques gouttes de sang sur le pavé; les fenêtres de forme antique, les peupliers qui s'effilent dans l'air, l'immense toit de bardeaux abritant de ses ailes le bûcher, le pressoir et la basse-cour, où caquetaient de jolies poulettes; le colombier, où perchaient, sur la petite fourche, deux magnifiques pigeons bleus, qui roucoulaient et faisaient la grosse gorge, tout donnait à l'auberge de la mère Windling une physionomie vraiment hospitalière.

« Hé! hé! vous autres... Hans! Karl! Ludwig! voulez-vous bien sortir, paresseux! s'écria de loin le ménétrier. Quoi! vous laissez à la porte le savant docteur Mathéus, mauvais gueux! N'avez-vous pas de honte? »

La maison était remplie de son tapage, et l'on aurait cru qu'il venait d'arriver un contrôleur ambulant, un garde général, ou même un sous-préfet, tant il élevait la voix et se donnait des airs d'importance.

Nickel, le domestique, apparut tout effaré à la porte cochère, en s'écriant :

« Mon' Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc pour faire tout ce bruit?

—Ce qu'il y a, malheureux? ne vois-tu pas l'illustre docteur Mathéus, l'inventeur de la pérégrination des âmes, qui attend que tu viennes lui tenir l'étrier? Allons! dépêche-toi, conduis le cheval à l'écurie; mais, je t'en préviens, j'aurai l'œil sur la mangeoire, et s'il y a seulement un brin de paille dans l'avoine, tu m'en réponds sur ta tête. »

Alors Mathéus mit pied à terre, et le domestique s'empressa d'obéir

L'illustre docteur ne savait pas que, pour entrer dans la grande salle, il fallait traverser la cuisine; aussi fut-il agréablement surpris du spectacle qui s'offrit d'abord à ses regards. On était au milieu de la préparation des boudins : le feu brillait sur l'âtre; les grands plats de l'étagère étincelaient comme des soleils; le petit Michel tournait sa fourchette dans la marmite avec une régularité merveilleuse; dame Catherina Windling, les manches retroussées jusqu'aux coudes, en face du cuveau, levait majestueusement la grande cuiller remplie de lait, de sang, de marjolaine et d'oignons hachés; elle versait lentement, tandis que la grosse Soffayel, sa domestique, tenait le boyau bien ouvert, afin que cet agréable mélange pût y entrer et le remplir convenablement.

Coucou Peter resta comme pétrifié devant ce délicieux tableau; il écarquillait les yeux, dilatait ses narines et respirait le parfum des casseroles.

Enfin, d'une voix expressive, il s'écria :

« Grand Dieu! quelle noce nous allons faire ici! quelle noce! »

Dame Catherina tourna la tête et fit une exclamation joyeuse :

« Ah! c'est toi, Coucou Peter, je t'attendais! Tu ne manques jamais d'arriver pour les boudins.

—Le plus souvent que je manquerais d'arriver pour les boudins! Non! non! dame Catherina, je suis incapable d'une pareille ingratitude; ils m'ont fait trop de bien pour que je puisse les oublier! »

Puis, s'avançant d'un air grave, il prit la grande cuiller de bois, qu'il plongea dans le cuveau, et pendant quelques secondes il examina le mélange avec une attention vraiment psycologique.

Dame Catherina croisait ses bras rouges, et semblait attendre son jugement; au bout d'une minute il releva la tête et dit :

« Dame Catherina, sauf votre respect, il faudrait encore un peu de lait là-dedans; voyez-vous, il ne faut pas épargner le lait, c'est la délicatesse, c'est comme qui dirait l'âme du boudin.

—Voilà ce que j'avais déjà dit, s'écria la mère Windling; n'est-ce pas, Soffayel, que je t'avais dit qu'un peu de lait ne ferait pas de mal?

—Oui, dame Catherina, vous l'avez dit.

—Eh bien, maintenant j'en suis tout à fait sûre; va chercher le pot à la crème. Combien de cuillerées, penses-tu, Coucou Peter? »

Le ménétrier examina de nouveau le mélange et répondit .

« Trois cuillerées, dame Catherina, trois cuillerées bien mesurées! et même, à votre place, moi j'en mettrais quatre.

—Nous en mettrons quatre, dit la bonne femme, c'est plus sûr. »

En ce moment elle aperçut Mathéus, spectateur impassible de ce conseil gastronomique.

« Ah! mon Dieu! fit-elle; je n'avais pas vu ce monsieur! Coucou Peter, est-ce que ce monsieur était avec toi?

—C'est mon ami, dit le ménétrier, le savant docteur Mathéus, du Graufthal, mon ami intime! Nous voyageons ensemble pour notre plaisir personnel, et pour répandre les lumières de la civilisation.

—Ah! monsieur le docteur, dit la mère Windling, pardonnez-moi; nous sommes dans les boudins jusque par-dessus la tête! Entrez donc, entrez! faites excuse! »

L'illustre philosophe faisait de grands saluts, comme pour répondre: « De rien, madame, de rien! » mais il pensait: « Cette femme est de la famille des gallinacées, espèce prolifique, naturellement voluptueuse et qui se nourrit bien; ses yeux vifs, ses joues grasses et vermeilles et son nez légèrement retroussé, quoique gros, le prouvent suffisamment. »

Voilà ce que pensait l'illustre docteur, et certes il n'avait pas tort, car la mère Windling avait été une gaillarde dans son temps; on racontait sur son compte des histoires... des histoires... enfin des choses tout à fait extraordinaires, — et même, malgré ses quarante ans, elle avait encore des yeux très-agréables.

Mathéus entra dans la grande salle et s'assit au bout de la table de sapin, en se livrant à ces réflexions judicieuses, tandis que Coucou Peter rinçait les verres et donnait l'ordre à Soffayel d'aller chercher une bouteille de wolxheim, pour rafraîchir l'illustre docteur.

Dès que la servante fut descendue à la cave, dame Catherina s'approcha du ménétrier, et lui posant la main sur l'épaule:

« Coucou Peter, dit-elle à voix basse, ce monsieur, c'est ton ami?

—Mon ami intime, dame Catherina.

—Un bel homme! fit-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

—Eh! eh! fit Coucou Peter en la fixant de même avec un sourire étrange, vous trouvez, dame Catherina?

—Oui, je trouve... un homme... un homme comme il faut.

—Hé! hé! reprit Coucou Peter, je crois bien; un homme qui a des terres au soleil, un savant, un médecin très comme il faut!

—Un médecin, un homme qui a des terres! répéta dame Catherina. Tu ne me dis pas tout, Peter, je le vois dans ta figure. Pourquoi vient-il ici?

—Hé! dit Coucou Peter en clignant des yeux, vous êtes maligne, dame Catherina, vous voyez les choses de loin... hé! hé! hé! si j'osais tout dire. . mais il y a des choses... »

Puis essuyant les verres:

« Dites donc, dame Catherina, est-ce que le meunier Tapihans vient toujours vous voir?

—Tapihans! s'écria la mère Windling, ne m'en parle pas! je me moque bien de lui, il voudrait épouser ma maison, mon jardin, mes vingt-cinq arpents de prés, le ladre!

—Ce n'est pas l'homme qu'il vous faut, reprit le ménétrier, croyez-moi, c'est... »

La grosse Soffayel montait alors l'escalier de la cave, et dame Catherina paraissait rayonnante.

« Bien, c'est bien, dit-ele en prenant la bouteille, je vais servir ce monsieur moi-même. Va, Soffayel, mets quatre bonnes cuillerées de crème dans le cuveau. Coucou Peter, regarde un peu si je n'ai rien dans la figure; est-ce que mes cheveux sont défaits?

—Vous êtes fraîche comme une rose, dame Catherina.

—Tu trouves?

—Oui, et vous avez une odeur de fraise très-appétissante.

—Tiens, c'est drôle! » fit-elle.

Alors la mère Windling s'essuya proprement les bras avec la serviette pendue derrière la porte, elle prit la bouteille et entra dans la salle, en sautillant sur la pointe des pieds comme une jeune fille.

Frantz Mathéus était assis près d'une fenêtre ouverte; il regardait travailler les abeilles du vieux Baumgarten, dont le rucher se trouvait en face; de grandes nappes de soleil tombaient à travers les rosiers en fleurs, et l'illustre philosophe, perdu dans une douce rêverie, écoutait le vague bourdonnement des insectes qui s'élèvent à la chute du jour.

En ce moment la mère Windling entra; derrière elle marchait Coucou Peter tout joyeux, avec les trois verres dans ses doigts.

« Mettez-vous à votre aise, docteur Mathéus, s'écria-t-il; vous êtes fatigué, il fait chaud, donnez-moi votre grosse capote, que je la pende à ce clou.

—Oui, oui, dit la bonne femme, ne vous



Mathéus, qui rougissait jusqu'aux oreilles... (Page 11.)

gênez pas, Monsieur, faites comme chez vous. Coucou Peter m'a dit votre nom; on connaît bien le docteur Mathéus dans ce pays; c'est un grand honneur de le recevoir dans notre maison. »

Mathéus, touché d'un si gracieux accueil, leva les yeux en rougissant et répondit :

« Vous êtes bien bonne, ma chère dame; je regrette de n'avoir pas emporté un exemplaire de l'*Anthropo-zoologie*, pour vous en faire hommage et vous témoigner ma reconnaissance.

—Oh! nous aimons les gens d'esprit, s'écria la mère Windling. Oui, j'aime les hommes comme il faut! »

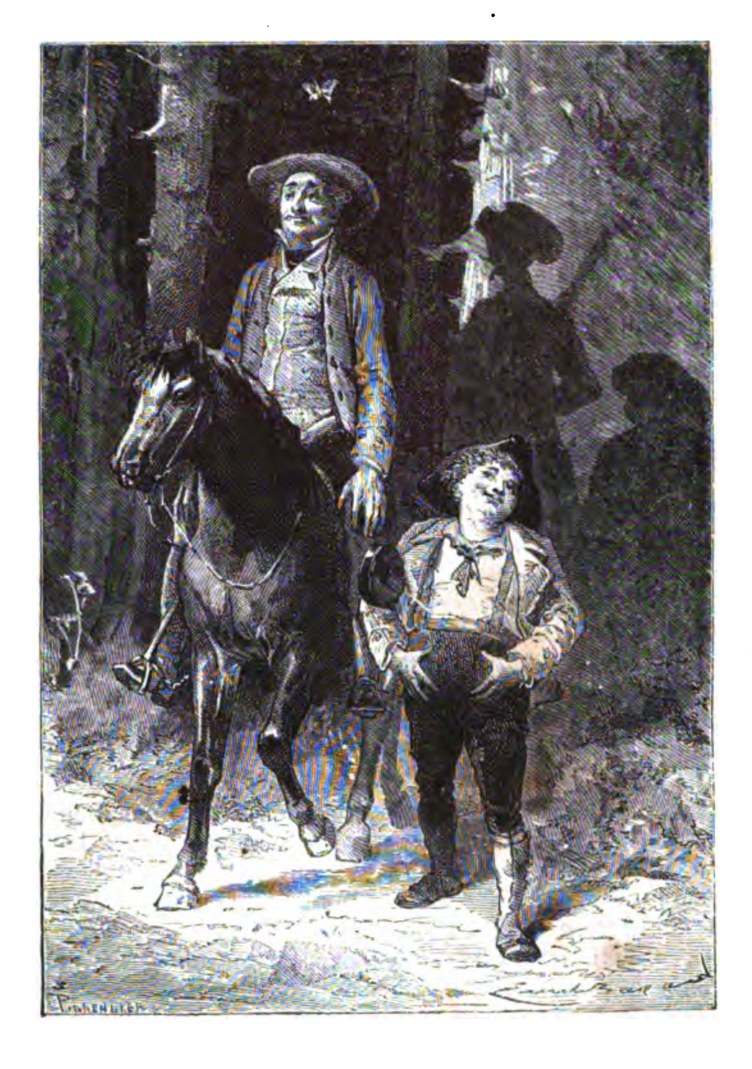
En prononçant ces paroles, elle le regardait d'un air si tendre, que le bonhomme en était tout embarrassé.

« Ce n'est pas un Tapihans, un homme de rien, un meunier, reprit-elle, qui nous ferait tant de plaisir à voir. Mais voyez les méchantes langues de ce village: on fait courir le bruit que nous allons nous marier ensemble, parce qu'il vient prendre sa chope ici tous les soirs. Ah! Dieu me préserve de vouloir d'un homme qui n'a plus que le souffle; c'est bien assez d'être veuve une fois!

—Je n'en doute pas, dit Mathéus, je n'en doute pas! Soyez convaincue que ces rumeurs n'ont aucune influence sur moi; ce serait contraire à mes principes philosophiques. »

Alors le ménétrier emplit les verres en s'écriant :

« Allons, dame Catherina, il faut trinquer avec le docteur; à votre santé, docteur Frantz! »



On n'aurait jamais dit que ces deux hommes extraordinaires marchaient à la conquête du monde. (Page 12.)

La mère Windling ne dédaignait pas le wolxheim; elle but à la santé du docteur Mathéus, comme un véritable hussard, puis elle le débarrassa sans façon de sa grande capote et la suspendit, avec son large feutre, à l'un des clous de la muraille.

« Il faut être à son aise, disait-elle, je vois bien que vous vous gênez, moi je suis toute ronde! Allons, Coucou Peter, encore un coup, et puis je retourne à ma cuisine préparer votre souper. Ah ça, monsieur le docteur, il faut me dire ce que vous aimez; qu'est-ce qui peut vous être agréable? un rôti, une fricassée de poulet?

—Madame, répondit Mathéus, je vous assure que je n'ai pas de préférence.

—Non! non! ce n'est pas ça; vous devez avoir du goût pour quelque chose. »

Coucou Peter lui fit signe des yeux, comme pour la prévenir qu'il connaissait le plat favori du docteur.

« Allons, dit la bonne femme, nous arrangerons tout pour le mieux. »

Là-dessus elle vida son verre d'un trait, adressa un sourire à Mathéus et sortit en promettant d'être bientôt de retour. Coucou Peter la suivit, afin de faire préparer convenablement un plat de *küchlen*, dont il était très-friand, et qu'il supposait devoir plaire à l'illustre philosophe; et Frantz Mathéus, dans un calme délicieux, resta près de la fenêtre. Il entendait la voix de la mère Windling donner des ordres, le remue-ménage de la cuisine, les allées, les venues; il attribuait cet empressement au bruit qu'avait déjà fait son magnifique ouvrage

dans le monde, et se félicitait de la généreuse résolution qu'il avait prise d'éclairer l'univers.

VI

Il était nuit lorsque dame Catherina, fraîche, accorte et souriante, reparut dans la grande salle, avec le magnifique chandelier de cuivre étincelant comme de l'or.

L'illustre docteur Mathéus, en attendant l'arrivée des paysans, vidait la bouteille de wolxheim et méditait un superbe discours, établi sur les principes judicieux du sage Aristote; mais l'arrivée de la mère Windling changea tout à coup la direction de ses pensées entraînantes et lumineuses.

Elle avait mis sa belle jupe à grands ramages, son petit fichu de soie rouge, et sa cornette des dimanches, à grands rubans de moire déployés comme les ailes d'un papillon.

L'illustre philosophe fut ébloui; il contemplait en silence les bras dodus, la gorge bien arrondie, les yeux vifs et la prestesse vraiment agaçante de la veuve.

Dame Catherina découvrit aussitôt cette expression admirative dans les yeux humides du bonhomme, et ses grosses lèvres vermeilles s'arquèrent par un doux sourire.

« Je vous ai fait attendre bien longtemps, monsieur le docteur, lui dit-elle en déployant une nappe blanche au bout de la table; oui, bien longtemps! » reprit-elle avec un regard moelleux, qui pénétra jusqu'au fond de l'âme pudibonde de Mathéus.

« Prends garde, Frantz, prends garde! se dit-il; souviens-toi de ta haute mission, et ne te laisse pas charmer par cette créature séduisante! »

Mais il sentait une espèce de frisson indéfinissable lui descendre le long de l'échine, et baissait les paupières malgré lui-même.

Dame Catherina était radieuse.

« Comme il est timide! se disait-elle, comme il rougit! Ah! si je pouvais lui donner un peu de courage! C'est égal, il est encore vert, cet homme-là, il est bien bâti! Allons! allons! tout va bien. »

En ce moment Coucou Peter entra en poussant un long éclat de rire; il apportait les boudins fumants dans un grand plat de faïence, et jamais on n'avait vu une figure plus joyeuse.

« Ah! docteur Frantz, s'écria-t-il, ah! docteur Frantz, quelle odeur! quel goût! C'est tout sang, tout lard et tout crème! Figurez-vous, papa Mathéus, que j'en ai déjà goûté une demi-aune... eh bien, ça n'a fait que m'ouvrir l'appétit! »

Ce disant, il déposa son grand plat sur la table avec un air d'adoration; il s'étendit tout au large contre le mur, défit sa cravate, ouvrit sa camisole, lâcha trois boutons de sa culotte pour être bien à l'aise, et exhala un profond soupir.

La grosse Soffayel le suivait avec les assiettes, les couverts et un grand pain de méteil fraîchement sorti du four; elle disposa le tout dans un ordre convenable, et Coucou Peter, s'armant d'un grand couteau à manche de corne, s'écria :

« Allons, la mère Windling, asseyez-vous près du docteur! Ah!... ah!... ah!... la bonne rencontre! »

Puis il retroussa ses manches, taillada le boudin, et levant un tronçon au bout de sa longue fourchette, il le plaça sur l'assiette de Mathéus :

« Maître Frantz, dit-il, introduisez-moi ça dans votre organisme, et puis vous m'en donnerez des nouvelles! »

Au même instant il s'aperçut que la bouteille était vide, et fit une exclamation de surprise :

« Soffayel, ne sais-tu pas que le boudin aime à nager? »

La servante, toute honteuse de son oubli, s'empressa de courir à la cave; mais dans la cuisine elle rencontra le meunier Tapihans et lui dit d'un ton moqueur :

« Ah! ah! pauvre Tapihans, pauvre Tapihans! le coucou chante à la maison; tu ferais mieux d'aller chercher un autre nid!... »

Presque aussitôt Tapihans, pâle et jaune comme un jocrisse, le nez pointu, les oreilles longues, le bonnet de coton au sommet de la tête, le pompon au milieu du dos et les mains dans les poches de sa petite veste grise, parut sur le seuil.

« Eh! c'est toi, Tapihans! s'écria Coucou Peter. Tiens! tiens! tu arrives bien pour nous voir manger. »

Le petit homme s'avança jusqu'au milieu de la salle, il regarda quelques secondes les convives, et surtout l'illustre docteur ainsi que la veuve, qui ne daignait même pas tourner la tête; son nez semblait grandir à vue d'œil; puis, desserrant les lèvres, il dit :

« Bonsoir, dame Catherina!

—Bonsoir! » répondit la grosse mère en avalant un morceau de boudin.

Le meunier ne bougea point de place et fixa de nouveau le docteur, qui le regardait aussi en songeant : « Cet homme ne peut appartenir qu'à l'espèce des renards, race pillarde et na-

turellement peu délicate; de plus, il est attaqué d'un ver rongeur; son teint pâle, ses pommettes saillantes, ses yeux vifs sont de mauvais signes. »

Après ces observations, il but un verre de wolxheim qui lui parut délicieux.

« Hé! tu n'es pas encore marié, Tapihans?» s'écria Coucou Peter entre deux bouchées.

Le petit homme ne répondit pas, seulement ses lèvres se pincèrent davantage.

« Encore un morceau de boudin, monsieur le docteur, dit la veuve avec un tendre regard, encore un morceau.

—Vous êtes bien bonne, ma chère dame, » répondit l'illustre philosophe, visiblement ému des attentions délicates et des prévenances de cette excellente créature.

En effet, dame Catherina remplissait son verre, elle le flattait du regard, et de temps en temps, lui posant la main sur le genou, s'inclinait vers lui pour lui dire à voix basse :

« Ah! docteur Frantz... que je suis donc heureuse de vous connaître! »

A quoi le bonhomme répondait :

« Et moi donc, ma chère dame! croyez que je suis bien sensible à votre hospitalité cordiale; vraiment vous êtes bonne, et si je puis contribuer à votre perfectionnement, ce sera de grand cœur. »

Ces petites conversations à part faisaient blêmir Tapihans; à la fin il quitta sa place et fut s'asseoir dans un coin de la salle près du fourneau; il frappa sur la table en criant d'une voix grêle :

« Une chopine!

—Soffayel, va chercher une chopine de vin à cet homme, dit la veuve avec indifférence.

—A cet homme! répéta le meunier; est-ce de moi qu'on parle, mère Windling? A cet homme! Hier vous m'appeliez Tapihans; est-ce que vous ne me connaissez plus, par hasard?

—Je t'appellerai Tapihans tant que tu voudras, répondit brusquement dame Catherina, mais laisse-moi tranquille. »

Tapihans ne dit plus rien; il but coup sur coup trois chopines; en frappant sur la table il criait :

« Encore une, encore une, et vite!

—Dis donc, vieux, reprit Coucou Peter en élevant la voix, décidément tu n'es pas encore marié?

—Que veux-tu, Coucou Peter, répondit le meunier avec un sourire amer, nous ne pouvons pas courir le pays, comme des va-nu-pieds qui n'ont rien à manger chez eux; il faut soigner notre bien, surveiller notre avoir, labourer nos terres, rentrer nos récoltes; il faut trouver une femme chez nous; mais les femmes aiment beaucoup mieux se jeter à la tête du premier vagabond qui passe, des gens qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, ou que l'on connaît trop bien; des individus qui se remplissent la panse aux dépens du pauvre monde, et qui soufflent dans une clarinette pour payer leur écot. Tu comprends ça, mon ami Coucou Peter. Nous sommes bien à plaindre, mais nous avons la consolation de pouvoir dire : « Voici mon pré! voilà mon moulin! voilà ma vigne! »

Coucou Peter, d'abord interloqué, reprit bientôt son aplomb ordinaire et répondit :

« Des prés, des moulins, des vignes! c'est bon, Tapihans, c'est très-bon; mais ce n'est pas tout, il faut encore une figure présentable; on épouse des figures, on les aime grasses, fraîches, vermeilles; quelque chose dans mon genre, fit-il en se caressant les joues et en roulant de gros yeux moqueurs. Que diable, on n'a pas toujours des moulins devant le nez!

—Ah! ah! ah! gros farceur, dit la mère Windling en lui frappant sur l'épaule, tu me fais rire! »

En ce moment Mathéus, qui venait de terminer son repas, but encore un verre de wolxheim à petites gorgées, puis il s'essuya la bouche et se tourna vers Tapihans.

« Mon ami, lui dit-il, faites bien attention à ce que je vous dis : ce ne sont pas les prés, les jardins, les maisons qu'il faut considérer lorsqu'on se marie, ce sont les races, c'est-à-dire les familles carnivores, frugivores, herbivores, granivores, insectivores, omnivores ou autres, qu'il serait trop long de mentionner ici, mais dont il faut cependant tenir compte dans l'usage de la vie. Voyez : les pigeons ne s'accouplent pas avec les buses, les renards avec les chats, les chèvres avec les oiseaux; eh bien! il doit en être de même pour les hommes, car si vous considérez la chose au point de vue psychologico-anthropo-zoologique, le seul vrai parce qu'il est le seul universel, vous reconnaîtrez qu'il y a autant d'espèces d'hommes que d'espèces animales; c'est tout simple : nous venons tous d'un animal, ainsi que je le démontre au chapitre vingt-troisième du huitième volume de ma *Palingénésie;* lisez cet ouvrage et vous en serez convaincu. Or donc, il faut allier les races avec une judicieuse attention; c'est même la mission spéciale de l'humanité, laquelle est le rendez-vous général, la fusion de tous les types, soumis à une force nouvelle que je nomme volonté. Procédons toujours par analogie : la race des chevrettes et celle des lièvres, par exemple, peuvent former un heureux mélange, tandis que la race des loups et celle des moutons ne peuvent

produire qu'une espèce de monstres à la fois stupides et féroces, lâches et cruels ! Hélas ! combien ne voyons-nous pas de ces tristes alliances dans le monde ! on ne consulte que la fortune aujourd'hui, et l'on a bien tort ! Maintenant, pour ce qui vous concerne en particulier, mon ami, je ne vous conseille pas le mariage. Votre santé... »

Mais Tapihans, pâle de colère, ne le laissa pas achever.

« Quoi, chien, tu dis que je ressemble à un loup ! hurla-t-il, tu dis... »

Et, plein de fureur, il lança sa chope contre Mathéus de toutes ses forces.

Heureusement l'illustre philosophe, avec sa prudence habituelle, fit un brusque mouvement, de sorte que la chope tomba d'aplomb sur l'estomac de Coucou Peter, qui poussa un gémissement lugubre.

Avant que Mathéus fût revenu de sa stupeur, Tapihans avait ouvert la porte et s'était enfui.

Dame Catherina venait de saisir un manche à balai, et on l'entendait crier dans la rue :

« Ah ! gredin !... ah ! mauvais gueux !... Reviens donc si tu l'oses... Ah ! misérable ! affronter d'honnêtes gens dans mon auberge ! A-t-on jamais vu un pendard de cette espèce ! »

Puis elle rentra, courut à Mathéus, lui fit prendre un verre de vin, lui mit de l'eau fraîche sur les tempes et le consola de toutes les manières.

Coucou Peter soupirait et criait d'un accent plaintif :

« Mon organisme est bien malade... bien malade ! Soffayel, ma chère Soffayel, cours remplir la bouteille ou je tombe en faiblesse ! »

Au bout d'un quart d'heure, Mathéus revint à lui et balbutia :

« Cet homme appartient évidemment à la race carnassière ; il est capable de rentrer avec une hache, une faulx ou tout autre instrument de ce genre !

—Ah ! qu'il revienne, s'écria la grosse veuve en fermant le poing d'un air menaçant, qu'il revienne ! »

Mais elle avait beau dire, Frantz Mathéus tournait sans cesse les yeux vers la porte, et la peur naturelle à son espèce timide l'empêchait de voir les agaceries de dame Catherina.

Coucou Peter, n'ayant plus aucun prétexte pour faire remplir de nouveau la bouteille, et se sentant mal au ventre, proposa d'aller se coucher. Tout le monde fut de son avis, car il se faisait tard, les vitres de la grande salle étaient toutes noires, et l'on n'entendait plus le moindre bruit au dehors.

C'est pourquoi la mère Windling prit le chandelier sur la table, dit à Soffayel de pousser les verrous, et pria Mathéus de vouloir bien la suivre.

Ils montèrent l'escalier tournant au fond de la cuisine, et partout Mathéus dut reconnaître l'ordre et la sage économie : de grandes armoires encombraient les corridors, et dans ces armoires, que dame Catherina avait eu soin d'ouvrir, on voyait de hautes piles de linge soigneusement plié, des nappes à filet rouge, des serviettes, du chanvre et du lin. Plus loin, le grain étendu dans de grandes salles prenait l'air ; ici le trèfle, le colza, la luzerne ; ailleurs le blé, l'orge, l'avoine ; c'était un véritable grenier d'abondance.

Enfin la mère Windling le conduisit dans une vaste chambre bien meublée ; on y voyait deux commodes chargées de magnifiques faïences de Lunéville et de verreries de Walerysthâl.

Il y avait aussi un lit à baldaquin haut comme la tour de Babel, et deux petites glaces de Saint-Quirin.

Alors, lançant un dernier regard à Mathéus et lui pressant la main d'un air timide :

« Dormez bien, monsieur le docteur, dit dame Catherina en baissant les yeux, et ne faites pas de mauvais rêves. »

Elle sourit et contempla le bonhomme encore quelques secondes, puis elle referma la porte et redescendit l'escalier.

Coucou Peter, selon son habitude, était allé se coucher dans la grange.

VII

Cette nuit-là Frantz Mathéus ne put fermer l'œil ; il se retournait sans cesse avec un noble enthousiasme dans son lit de plume, et poussait des exclamations de triomphe ; sa fuite héroïque du Graufthal, la conversion miraculeuse de Coucou Peter, l'accueil hospitalier de la mère Windling lui trottaient dans la tête ; il n'éprouvait pas le besoin de dormir, au contraire, jamais son esprit n'avait été plus vif, plus lucide, plus pénétrant ; mais la chaleur excessive de son lit le faisait suer à grosses gouttes ; c'est pourquoi, vers le matin, il s'habilla et descendit tout doucement dans la cour pour respirer.

Tout était silencieux, le soleil éclairait à peine la cime des plus hauts peupliers ; un calme profond régnait dans l'air ; Mathéus, assis sur la margelle de la cave ; contemplait dans un muet recueillement l'ensemble de cette demeure rustique et le repos de la nature.

Ces grands toits moussus, ces longues poutres croisées par l'industrie de l'homme, ces hauts pignons, ces lucarnes sombres; au fond, la petite porte du jardin ouverte sur la campagne, où commençaient à pâlir les ténèbres; les formes vagues, indécises des arbres dans le crépuscule, tout portait l'illustre philosophe aux plus agréables rêveries.

Peu à peu le jour descendit des toits, et les ombres s'allongèrent dans la cour; puis au loin, bien loin, Mathéus entendit une alouette qui chantait; puis un coq passa la tête par la lucarne du poulailler, fit un pas, déploya ses ailes brillantes pour y laisser pénétrer l'air frais du matin : un frisson de bonheur souleva toutes ses plumes; il enfla sa poitrine et lança dans l'espace un cri perçant, aigu, prolongé, qui s'étendit jusque dans les forêts environnantes. Les poulettes frileuses s'avançaient timidement au bord de l'échelle, s'appelant l'une l'autre, sautant d'échelon en échelon, se peignant du bec, caquetant et riant à leur manière; elles se répandirent le long des murs et saisirent à la hâte les vermisseaux qui humaient la rosée; les pigeons ne tardèrent pas à décrire un large circuit sur la cour; enfin les vifs rayons du soleil se glissèrent dans les étables; une brebis bêla lentement, toutes les autres lui répondirent, et Mathéus ouvrit un volet pour donner de l'air à ces pauvres animaux. Un spectacle ravissant épanouit alors le cœur du bonhomme : le jour pénétrait en longues traînées d'or au milieu des ombres tremblotantes, effleurant les poutres noires, les harnais suspendus à la muraille, les crèches hérissées de fourrage. Rien de paisible comme ce tableau : les grands bœufs, la paupière à demi close, la tête appesantie, les genoux ployés sous le poitrail, sommeillaient encore; mais la belle génisse blanche était déjà tout éveillée; elle posait son museau bleuâtre, où perlait une brillante moiteur, sur la croupe de la vache laitière, et regardait Mathéus de ses grands yeux surpris comme pour dire : « Que nous veut donc celui-là? je ne l'ai jamais vu. »

Il y avait aussi le cheval de labour, qui semblait bien las, bien abattu, ce qui ne l'empêchait pas de tirer de temps en temps une longue mèche de trèfle, qu'il mâchait pour l'amour de Dieu; la petite chevrette noire se dressait sur le râtelier pour atteindre une touffe d'herbe encore fraîche. Mais ce qui frappa surtout l'illustre docteur, ce fut le magnifique taureau du Glaan, l'orgueil et la gloire de la mère Windling.

Il ne pouvait se lasser d'admirer cette tête large et crêpue comme la souche d'un vieux chêne, ces cornes luisantes et courtes comme des coins de fer, ce fanon souple et moelleux, qui de la lèvre inférieure flottait jusqu'aux genoux.

« O noble et sublime animal, se disait-il d'un accent attendri, tu ne saurais t'imaginer combien ta vue m'inspire de pensées profondes et judicieuses! Non, tu n'as pas encore atteint le développement intellectuel et moral qui pourrait t'élever à la hauteur d'un sentiment psychologico-anthropo-zoologique, mais tes formes n'en sont pas moins merveilleuses; elles attestent, par leur ensemble harmonieux, la grandeur de la nature; car, quoi qu'en disent les matérialistes, êtres dépourvus de toute saine logique et de raisonnement suivi, cela ne s'est pas fait dans un seul jour; il a fallu des milliers de siècles pour t'amener à ce degré de perfection esthétique. Oui, le passage de la forme minérale à la forme végétale, de la forme végétale à la forme animale, est incommensurable, sans parler des intermédiaires; car de l'état de chardon à celui de chêne, et de l'état d'huître à celui de taureau, la distance est prodigieuse. Aussi Frantz Mathéus admire en toi cette force intérieure que l'on appelle Dieu, âme, vie ou de tout autre nom, et qui travaille sans cesse au perfectionnement des types et au développement de l'individualité dans la matière. »

Alors il se tut et resta plongé dans une muette extase.

Or, tandis que Mathéus s'adressait à haute voix ces réflexions, la planche du soupirail par où l'on jette le fourrage aux bestiaux glissait tout doucement dans sa rainure, et la tête joufflue de Coucou Peter s'inclinait au dehors. Il est facile de concevoir la surprise du ménétrier lorsqu'il vit son illustre maître haranguer un taureau.

« Tiens! tiens! se dit-il, je crois qu'il veut le convertir! »

En même temps une idée singulière lui passa par l'esprit :

« Ah! ah! ce sera drôle, fit-il. Attends, attends, le taureau va te répondre! »

Puis il joignit les mains devant sa bouche et s'écria :

« Oh! oh! oh! grand docteur Mathéus... je suis bien... bien malheureux! »

A ces mots l'illustre philosophe recula tout épouvanté.

« Qu'est-ce? balbutia-t-il en promenant des yeux ébahis autour de lui. Quoi!... Qu'est-ce que j'entends? »

Mais il ne put rien voir; la tête de Coucou Peter était cachée par une botte de paille dans la crèche, et cet excellent disciple riait, riait à s'en tordre les côtes.

Enfin il reprit en mugissant :

« Oh! oh! oh! je suis bien malheureux... J'étais le grand Nabuchodonosor; je ne pensais qu'à boire, à manger, et voilà que j'ai perdu ma place dans l'échelle des êtres! Oh! oh! oh! je suis bien malheureux! »

Mais l'illustre docteur, d'abord tout interdit, reconnut la voix du ménétrier.

« Coucou Peter, s'écria-t-il, oses-tu bien profaner la plus sublime philosophie? Me crois-tu donc assez simple pour ajouter foi à de vaines illusions? »

Coucou Peter sortit alors de la grange en poussant de grands éclats de rire :

« Ah! ah! ah! docteur Frantz, s'écria-t-il, quelle farce! quelle bonne farce! Que voulez-vous? quand je vous ai vu parler à ce bœuf, ça m'a donné l'idée de rire un peu. »

Mathéus lui-même ne put s'empêcher de rire, car il avait été d'abord tout saisi.

« Je savais bien, dit-il, que les âmes ne peuvent pas rétrograder d'un règne dans l'autre, c'est impossible, c'est contraire au système; aussi ma surprise était grande, c'est même ce qui m'a fait découvrir ta supercherie; l'âme humaine ne peut exister dans le corps d'un animal, elle ne trouverait pas une place suffisante au cerveau. »

Alors le bonhomme s'égaya longtemps de sa première surprise, et Coucou Peter se tenait le ventre, n'en pouvant plus.

Ils riaient encore lorsque la mère Windling, en petite jupe de laine rayée de rouge, les bras nus jusqu'aux coudes, toujours fraîche et pleine de grâce, ouvrit la porte de la cour et descendit le petit escalier.

Elle venait donner à manger aux poules; son tablier était rempli de pois, de millet et de toutes sortes de grains.

« Eh! bonjour, monsieur le docteur, fit-elle en apercevant Mathéus; déjà levé de si bonne heure! Avez-vous bien passé la nuit?

—Très-bien, ma chère dame, très-bien, répondit le bonhomme avec empressement.

—Eh! dites donc, dame Catherina, interrompit le ménétrier, je vais allumer le feu dans la cuisine.

—Oui, va, Coucou Peter, je reviens tout de suite. Vous allez voir, monsieur le docteur, les belles poules; c'est une vraie bénédiction... Pi pi! pi pi! J'en ai trois qui pondent tous les jours, et des œufs! Pi pi! pi pi! des œufs gros comme le poing... Pi pi pi! pi pi pi! »

Et les poules de s'élancer, les canards d'accourir, les oies d'étendre leurs ailes, et toute la volaille de caqueter, de crier, de glousser; il en sortait de partout : des huppées, des pattues, des grandes et des petites, des noires et des blanches, des jaunes et des rousses; et tout cela se poussait, sautait, voletait à faire plaisir.

« Oh! que c'est beau! murmurait l'illustre philosophe. Oh! nature, nature, mère féconde, déesse aux riches mamelles, animation, souffle divin; ta richesse et ta variété n'ont point de bornes! »

La mère Windling piaffait, se rengorgeait et souriait, s'attribuant la meilleure part de ces éloges.

« N'est-ce pas, disait-elle, que mes poules sont grasses et bien nourries? Je leur donne tout ce qu'il y a de mieux. Voyez la grande blanche, depuis trois semaines elle pond tous les jours. Et la grise, là-bas, avec des plumes jaunes près des yeux, c'est un trésor pour le ménage; figurez-vous que je l'ai vue pondre deux fois dans un jour, un œuf le matin, l'autre le soir... encore elle en cache! Et ce petit coq noir, un vrai diable; il a déjà plumé le grand avant-hier, à cause de la petite rousse que voilà, une vraie pie-grièche qui les agace! Je parie qu'ils vont s'empoigner aux cheveux... Eh! eh! je le disais bien! Ah! les gueux! voulez-vous, voulez-vous bien finir? Ah! les vauriens! Canailles d'hommes, ils n'en font pas d'autres! A-t-on jamais vu... »

Mais elle avait beau crier, les deux rivaux étaient aux prises, bec contre bec, la crinière hérissée, sautant l'un par-dessus l'autre, cherchant à se saisir au vif, tournoyant, voltigeant, se poursuivant avec une fureur incroyable; heureusement une nouvelle poignée de grains leur fit suspendre la bataille.

« C'est étrange, murmurait Mathéus, cette espèce des gallinacées, si timide, est parfois animée des instincts les plus féroces! Ce que peut la jalousie, passion furibonde et sanguinaire! »

La mère Windling le regardait du coin de l'œil et se disait : « Pauvre cher homme, tu penses à Tapihans, mais tu n'as rien à craindre... non! non! c'est un trop vilain coq pour entrer à la maison. »

Enfin elle vida son tablier, et regardant Mathéus avec un tendre sourire :

« Est-ce que monsieur le docteur aime les œufs? demanda-t-elle.

—Beaucoup, ma chère dame, surtout à la coque, c'est une nourriture saine et délicate.

—Eh bien! nous allons lever les œufs tout de suite; il doit y en avoir assez pour votre déjeuner. »

Alors elle grimpa à l'échelle sans façon, et quoique l'illustre philosophe eût détourné la tête rapidement, il entrevit les bas bleus de la

grosse mère, qui dessinaient ses mollets d'une manière très-vigoureuse.

Dame Catherina se glissa dans le poulailler par la porte du hangar, et reparut toute rayonnante, avec une douzaine d'œufs qu'elle montrait d'un air de triomphe.

« Eh ! regardez-moi ça, fit-elle debout sur la poutre. Eh bien, j'en ai tous les jours autant... Quels œufs ! Pas une poule du village n'en pond d'aussi beaux. Aidez-moi, monsieur le docteur... aidez-moi, je n'ose pas descendre. »

Il fallut que le bonhomme tînt le pied de l'échelle et prêtât les mains à dame Catherina qui riait, faisait l'effrayée et paraissait tout à son aise. Mathéus était rouge comme une framboise.

« Merci, monsieur le docteur, dit-elle. Je suis sûre que la blanche a pondu derrière le bûcher; j'ai vu l'œuf de là-haut sur quelques brins de paille. Nous allons envoyer Nickel pour le lever. »

Elle prit alors le bras de l'illustre docteur, et ils entrèrent ainsi dans la maison.

Lorsque dame Catherina et Mathéus parurent dans la cuisine, Coucou Peter, assis sur un escabeau devant l'âtre, soufflait de toutes ses forces dans un long tube de fer pour animer le feu; les charbons flambaient, les sarments pétillaient, l'eau bouillonnait dans la marmite, une magnifique côtelette rôtissait sur le gril et répandait une odeur très-agréable.

La mère Windling s'arrêta sur le seuil en s'écriant :

« Ah ! gueux de Coucou Peter, je voudrais bien savoir où tu as pris cette côtelette? »

Coucou Peter, sans se déranger, indiqua la grande armoire de chêne.

« Il est comme un chat, il voit tout. Mais je croyais avoir mis la clef dans ma poche.

—Gardez votre clef, dame Catherina, dit le ménétrier d'un air grave, moi je n'en ai pas besoin; avec un brin de paille j'ouvre tous les crochets du monde.

—Ah ! le coquin, il finira par les galères, » dit la bonne femme en riant.

Mathéus voulut faire des remontrances à son disciple, mais Coucou Peter l'interrompit :

« Maître Frantz, dit-il, j'aime les côtelettes. Ça n'est pas contraire au système, d'aimer les côtelettes. Tout ce qui n'est pas défendu doit être permis, n'est-ce pas, dame Catherina ?

—Mais oui... Tu as toujours le dernier mot, c'est connu. Allons, ôte-toi de là que je fasse bouillir les œufs. Si monsieur le docteur veut entrer dans la salle, je viens tout de suite ; le temps de réciter un *Pater*, et tout sera prêt... Et toi, Coucou Peter, tu peux aller abreuver le cheval de monsieur le docteur; Nickel est sorti ce matin, pour détourner l'eau sur le grand pré.

—Avec plaisir, la mère, avec plaisir. »

Le ménétrier sortit, et l'illustre philosophe entra dans la salle.

Jamais Frantz Mathéus ne s'était senti plus calme, plus heureux, plus content de lui-même et de la nature; le grand air avait développé son appétit; il entendait le feu pétiller sur l'âtre, le chat miauler sous la table, et dame Catherina balayer le devant de sa porte, en fredonnant le vieux refrain de Karl Ritter :

« Aimez-moi, je vous aimerai !
« Je vous aimerai!
« Je vous aimerai! »

Tantôt il contemplait l'antique horloge de Nuremberg, toute jaune, toute vermoulue, avec son cadran de faïence peint de fleurs brillantes, et son coucou de bois qui chantait l'heure, et l'illustre philosophe ne se lassait pas d'admirer cet ingénieux mécanisme; tantôt il s'arrêtait devant une fenêtre et promenait ses regards éblouis sur la petite place d'Oberbronn.

Là, tout autour de l'auge verdâtre, où tombait un filet d'eau limpide à travers une longue poutre rongée par la mousse, étaient réunies les jeunes filles du village, en manches de chemises, en petites jupes, les jambes et les pieds nus. Elles battaient leur linge, elles criaient, elles s'appelaient l'une l'autre, elles causaient bruyamment, et le bonhomme souriait de leurs manières naïves et de leurs attitudes pleines de grâce.

Bruno buvait dans l'auge, et de temps en temps tournait la tête comme pour saluer Mathéus; Coucou Peter faisait claquer son fouet et contait des douceurs aux fraîches lavandières, qui se moquaient bien de ses belles paroles; mais lorsqu'il voulut, sans doute par vengeance, embrasser la plus jolie de la bande, alors ce furent des cris perçants, des éclats de rire, un tumulte incroyable; toutes fondirent sur lui en l'éclaboussant à grands coups de battoir et de linge humide.

Malgré cette attaque violente, le gaillard ne lâchait pas la petite; il l'embrassait sur le cou, sur la nuque, sur les joues, et criait d'un air joyeux :

« Oh ! que c'est bon ! oh ! tapez, tapez toujours, je m'en moque! Oh ! que j'aime ça ! »

Et tout le monde se mettait aux fenêtres... et l'on riait... et les vieilles femmes criaient... et les chiens aboyaient... et Coucou Peter, tout rouge, tout mouillé, tout essoufflé, répétait :



Il examina le mélange avec une attention vraiment psychologique. (Page 14.)

« Encore un petit baiser pour l'amour de la pérégrination des âmes !

— Ah ! le coquin ! disait Mathéus, quel drôle de disciple j'ai là ! »

Enfin, voyant tous les paysans accourir avec leurs bâtons, il enfourcha Bruno, sauta par-dessus l'auge, et entra dans l'écurie en criant :

« Elles sont jolies, les filles d'Oberbronn ! oh ! Dieu ! c'est doux à la bouche comme des cerises, c'est croquant comme des noisettes ! »

Puis il voulut tirer le verrou, car les garçons étaient furieux.

Par malheur, le fils du garde-champêtre, Ludwig Spengler, dont il avait embrassé la maîtresse, arriva presque aussitôt que lui et mit son bâton entre le mur et la porte.

Alors tous les autres se précipitèrent dans l'écurie, et mon Coucou Peter, qui criait comme un beau diable, disant :

« Mes amis, mes chers amis, c'était une farce, une petite farce pour rire ! » fut étrillé de la bonne manière.

On l'entraîna dehors et les coups de bâton pleuvaient dru comme grêle.

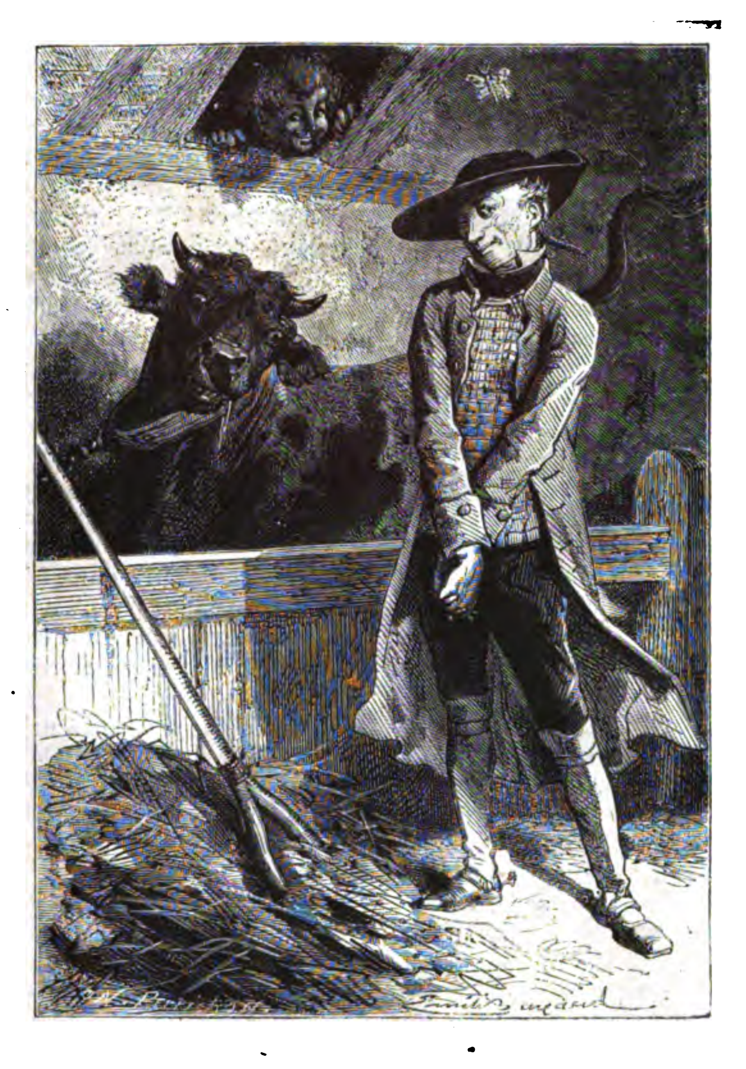
« C'est doux comme des cerises ! disait l'un

—C'est croquant comme des noisettes ! disait l'autre.

—Oh ! que j'aime ça ! » criait Ludwig Spengler en frappant à tour de bras.

Mathéus, témoin de l'affaire, criait du haut de la fenêtre .

« Courage, courage, Coucou Peter ! accepte cette épreuve anthropo-zoologique avec la résignation d'un philosophe ; remercie même



O noble et sublime animal! (Page 21.)

ces jeunes gens de ce qu'ils travaillent à ton perfectionnement moral! Depuis longtemps j'ai remarqué que tu appartenais à la famille des bouvreuils, espèce voluptueuse qui se nourrit du bourgeon des fleurs et des fruits les plus délicats. Mais encore quelques leçons comme celle-ci, et j'espère te voir renoncer à ces principes sensuels. »

Le pauvre Coucou Peter courbait les reins et regardait son maître d'un air piteux, comme pour dire : « Je voudrais bien te voir à ma place avec tes principes anthropo-zoologiques ! »

Cependant ce petit discours produisit une heureuse diversion en sa faveur : les bons campagnards, frappés de la physionomie auguste et des gestes de l'illustre philosophe, se rapprochèrent de la fenêtre, et le ménétrier profita de ce moment pour s'enfuir et se retrancher dans l'écurie.

La moitié du village se trouvait alors sous les yeux de Mathéus; on formait cercle, on le regardait par-dessus la tête, par-dessus les épaules, chacun était curieux de l'entendre.

Figurez-vous l'enthousiasme du bonhomme; il aurait voulu les embrasser tous, il ne se possédait plus de joie.

« Frantz, se disait-il, voici l'heure de tes prédications; il est clair que l'Être des êtres, le grand Démiourgos, réunit ce nombreux auditoire afin que tu puisses le convertir; il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître ici le doigt de Dieu. »

Son émotion était telle, que pendant quel-

ques secondes il ne put articuler un mot; il se mouchait, il étendait les mains, il ouvrait la bouche; les arguments se présentaient en si grand nombre à son esprit, qu'il ne savait par où commencer; il aurait voulu tout dire à la fois.

Mais enfin le calme descendit au fond de son âme, et d'une voix retentissante il s'écria :

« O nobles habitants d'Oberbronn, êtres privilégiés de la nature, humbles et respectables campagnards, vous ne savez pas combien votre aspect me touche; vous ne savez pas la gloire qui vous attend et les trésors que je vous apporte. »

A ce mot de trésors il se fit une profonde agitation dans la foule; on s'attendait à le voir plonger la main dans un sac et jeter de l'argent par les fenêtres. Les plus éloignés se rapprochèrent bien vite, et Katel la boiteuse, qui se trouvait au premier rang, se mit à jeter des cris aigus; la pauvre femme, voyant les autres passer devant elle, crut qu'on voulait lui prendre sa part.

Cet empressement fit un sensible plaisir à l'illustre philosophe.

« Oui, mes amis, reprit-il d'un accent pathétique, je vous apporte des trésors de sagesse, des trésors de philosophie et de vertu ! »

Mais alors ce fut une déception générale.

« Que le diable t'emporte avec tes trésors de sagesse! s'écria Ludwig Spengler; tu m'as l'air d'en avoir plus besoin que nous. »

Mathéus, indigné, s'arrêta court, afin de foudroyer ce malhonnête par une apostrophe grandiose; mais le petit meunier Tapihans s'approcha de la fenêtre, ôta son bonnet de coton et dit :

« Hé ! bonjour, Abraham ! que viens-tu donc faire ici? Est-ce que tu veux nous rendre juifs?

—Je ne m'appelle pas Abraham, s'écria l'illustre philosophe. Je suis Frantz Mathéus, docteur en médecine de la faculté de Strasbourg, membre correspondant de...

—Eh! je te connais bien, interrompit le meunier d'un air moqueur, tu t'appelles Abraham Speizer, et, pas plus tard que l'an passé, tu m'as vendu un cheval borgne dont je ne peux plus me défaire... Et même, si je ne me trompe, tu dois être le rabbin de Marmoutier! »

A peine eut-il lâché ces mots, qu'une grande rumeur s'éleva dans la foule :

« Tombons sur le rabbin ! — Assommons le rabbin. — Hue! hue sur le juif!

—Mes enfants, vous vous trompez, s'écriait le bonhomme, vos instincts animaux vous aveuglent, écoutez-moi!

Mais personne ne voulait l'entendre, les vieilles commères levaient leurs manches à balais, les hommes leurs triques, quelques-uns cherchaient des pierres; et Mathéus, pâle, interdit, balbutiait des paroles inintelligibles.

Tout à coup, par une inspiration lumineuse, il tourna les talons et s'enfuit dans la cuisine.

Alors les cris et le tumulte redoublèrent au dehors; dame Catherina elle-même en était épouvantée :

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc fait, monsieur le docteur?

—Rien, ma chère dame... rien! bégayait le bonhomme; c'est le meunier... c'est...

—Tapihans?... Ah! le misérable! le misérable! il veut nous séparer, il soulève le village contre nous! Mais sauvez-vous! s'écria-t-elle en lui fourrant une andouille dans la poche, sauvez-vous... nous nous reverrons... vous reviendrez une autre fois! »

L'illustre philosophe n'avait pas besoin de ce conseil, il traversait déjà la cour en balbutiant: « Oui! oui! nous nous reverrons dans les sphères supérieures! »

Puis il s'élança dans l'écurie par la porte de derrière, et vit son disciple qui bouclait les sangles du cheval.

Coucou Peter avait observé la scène par une lucarne qui donnait sur la place, et prévoyant l'issue des prédications, il venait de seller Bruno.

« Eh! eh! maître Frantz, dit-il, vous arrivez bien, j'allais partir sans vous. Il paraît que notre pérégrination des âmes ne prend pas dans ce village!

— Sauvons-nous! dit Mathéus, qui ne savait plus où donner de la tête.

—Oui, je crois que c'est le plus simple; ces gueux de paysans ne sont pas à notre hauteur; montez en croupe, car notre affaire se gâte. »

En même temps il se mit à cheval, et l'illustre docteur grimpa derrière lui avec une dextérité merveilleuse.

Aussitôt Coucou Peter fit sauter la barre, ouvrit la porte et se rua sur la place comme un perdu.

Des clameurs terribles s'élevèrent autour d'eux et Mathéus reçut aussitôt trois coups de trique épouvantables. A chaque coup son disciple criait :

« Aïe! aïe! encore une leçon psychologique! »

Mais l'illustre philosophe ne disait plus rien; il fermait les yeux et se tenait avec tant de force, que le ménétrier pouvait à peine respirer.

Dame Catherina, debout sur le seuil, ses

œufs dans une petite écuelle, considérait ce spectacle en poussant des cris plaintifs : elle désespérait du salut de son cher docteur. Mais quand elle vit le cheval s'éloigner au triple galop à travers les cris et les huées de la foule, alors la bonne femme s'essuya les yeux avec le bord de son tablier, et rentra dans la cuisine en exhalant un profond soupir.

« Pauvre cher homme, murmurait-elle, que le ciel te conduise ! »

VIII

Après une bonne demi-heure de course, Frantz Mathéus, qui n'entendait plus que le galop rapide du cheval sur la route et le chant des oiseaux en plein air, se hasarda d'ouvrir un œil... puis l'autre... et se voyant au milieu d'une forêt touffue, loin du bâton et de l'esprit sophistique des honnêtes campagnards, il respira comme un pendu dont on vient de couper la corde.

Coucou Peter, de son côté, ralentit la marche de Bruno et se tâta les côtes, pour s'assurer qu'elles étaient encore intactes; quand il se fut convaincu que tout était bien à sa place, il se retourna vers le village, qu'on apercevait à travers les arbres, étendit les mains d'un air imposant et s'écria :

« Paysans d'Oberbronn, le prophète Coucou Peter vous maudit !

—Non, non; ne les maudis pas, murmurait le bon docteur d'une voix suppliante, ne les maudis pas. Hélas! les malheureux ne savent ce qu'ils font!

—Tant pis pour eux! répliqua le ménétrier de mauvaise humeur, je les maudis jusqu'à la troisième et jusqu'à la quatrième génération! Ah! gueux de Tapihans, gueux de Ludwig Spengler, vous êtes maudits! Je vous méprise comme la boue de mes souliers! »

Ce disant, il se retourna sur sa selle et poursuivit son chemin.

Bruno suivait alors au petit pas le sentier d'Eschenbach; le soleil chauffait la terre sablonneuse, des milliers d'insectes voltigeaient autour des bruyères, et leur vague bourdonnement remplissait seul l'espace.

Ce calme immense de la nature émut insensiblement Mathéus; il baissa doucement la tête, se couvrit le visage et se prit à fondre en larmes.

« Qu'avez-vous donc, maître Frantz? s'écria Coucou Peter.

—Rien, mon ami, répondit le bonhomme d'une voix étouffée; je songe à ces malheureux qui nous persécutent, je songe aux nombreuses transformations qu'ils auront encore à subir avant d'atteindre à la perfection morale, et je les plains d'avoir si mauvais cœur. Moi qui leur voulais tant de bien! Moi qui cherchais à les éclairer sur leurs destinées futures! Moi qui les aime encore de toute la force de mon âme, ils me frappent, ils m'accablent d'injures, ils méconnaissent la pureté de mes intentions! Tu ne saurais croire combien cela me fait de peine; laisse-moi pleurer en silence, ce sont de douces larmes, elles me prouvent combien je suis bon. — Oh! Mathéus! Mathéus! homme vertueux! s'écria-t-il, pleure, pleure sur les égarements de tes semblables, mais ne murmure pas contre l'éternelle justice! Elle seule fait ta grandeur et ta force; tour à tour oignon, tulipe, colimaçon, lièvre, homme enfin... tu n'as pas toujours été philosophe; il a fallu bien des siècles pour dompter en toi les instincts animaux; sois donc indulgent et songe que si les êtres inférieurs veulent te nuire, c'est qu'ils ne sont pas dignes de te comprendre.

—Tout cela est bel et bon, nous recevons les coups et vous avez encore l'air de plaindre les autres! s'écria Coucou Peter; que diable, il me semble que nous pourrions être tristes pour notre propre compte!

—Écoute, mon ami, dit Mathéus en essuyant ses larmes, plus j'y pense et plus je reste convaincu qu'il doit en être ainsi; tous les prophètes ont été misérables : Jeddo fut envoyé à Béthel, à condition qu'il ne boirait ni ne mangerait; ayant malheureusement mangé un morceau de pain, il fut dévoré par un lion, et l'on trouva ses os entre ce lion et son âne; — Jonas fut avalé par un poisson; il est vrai qu'il ne resta que trois jours dans son ventre, mais c'est toujours bien désagréable de rester soixante-douze heures dans une position si gênante; — Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone; or, Coucou Peter, songe combien l'on doit souffrir d'être suspendu par les cheveux pendant un tel voyage; — Ezéchiel fut lapidé; — on ne sait pas au juste si Jérémie fut lapidé ou scié en deux; — mais Isaïe fut scié pour sûr; — Amos fut...

—Maître Frantz, interrompit brusquement Coucou Peter, si vous croyez me donner du courage en me racontant ces histoires, vous avez tort; je ne vous le cache pas, plutôt que d'être scié en deux, j'aimerais mieux reprendre mon violon et faire de la musique toute ma vie.

—Allons, rassure-toi, dit Mathéus, aujourd'hui les prophètes ne sont plus si maltraités;

au contraire, on leur fait même d'assez belles pensions, pourvu qu'ils soutiennent au moins une âme.

—Et nous qui soutenons mille âmes, nous méritons des pensions mille fois plus fortes! » s'écria le joyeux ménétrier.

En causant de la sorte, l'illustre philosophe et son disciple poursuivaient tranquillement leur route dans les vallons de la Zorn.

Mathéus, qui n'aimait rien tant que l'intérieur des bois, oubliait l'ingratitude du genre humain; le murmure imperceptible de l'insecte qui ronge l'écorce d'un vieil arbre, le vol d'un oiseau qui frôle le feuillage, le vague bruissement d'un ruisseau qui roule dans les ravins, les tourbillons d'éphémères qui dansent sur les eaux dormantes: ces mille détails de la solitude fournissaient sans cesse de nouveaux textes à ses méditations anthropo-zoologiques.

Coucou Peter sifflait pour se distraire et donnait de temps en temps une accolade à sa gourde de kirschen-wasser; souvent aussi Bruno entrait dans le lit de la Zorn jusqu'au poitrail; alors maître Frantz et son disciple s'accrochaient l'un à l'autre, relevaient les jambes et regardaient l'eau fuir sous eux avec des sifflements tumultueux.

Cependant la chaleur devenait accablante, pas un souffle ne pénétrait dans ces bois; Coucou Peter, ayant mis pied à terre, sentait la sueur baigner ses reins; Mathéus, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, bâillait de temps en temps et murmurait: « Grand... grand Démi... ourgos! » sans savoir positivement ce qu'il voulait dire.

Ils arrivèrent ainsi dans une gorge où le torrent s'étendait sur un lit de cailloux. A peine Bruno eut-il atteint le bord de l'eau, que cette maudite bête allongea le cou pour boire, et maître Frantz, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, faillit passer par-dessus sa tête. Coucou Peter n'eut que le temps de le rattraper par les basques de sa longue capote, et le bon apôtre partit d'un éclat de rire si formidable, que tous les échos du voisinage en retentirent.

« Coucou Peter! Coucou Peter! s'écria l'illustre docteur indigné, n'as-tu pas honte de rire quand je manque de me noyer? Est-ce donc là ton affection pour moi?

—Eh! maître Frantz, je ris parce que vous en êtes réchappé; si je ne vous avais pas retenu, vous filiez dans l'eau comme une grenouille.

—Ce jour est un jour néfaste, reprit Mathéus; si nous poursuivons notre voyage, je prévois des malheurs sans nombre!

—D'autant plus que vous avez sommeil et que vous pourriez bien tomber de cheval, dit Coucou Peter. Couchez-vous sur la mousse, faites un bon somme, et le jour néfaste sera passé. Moi, je vais me baigner. Bruno ne sera pas fâché de se reposer un peu, j'en suis sûr.»

Ce conseil entrait trop bien dans les idées présentes du bon docteur pour ne pas lui plaire.

« J'approuve ce dessein agréable, dit-il. Allons, cher disciple, prête-moi ton épaule... je suis tout engourdi. Lâche la bride du cheval. Baigne-toi, mon garçon, baigne-toi, cela te rafraîchira le sang. »

Tout en parlant ainsi, maître Frantz s'étendait au pied d'un chêne; il était vraiment heureux d'allonger ses bras et ses jambes au milieu des bruyères.

Les grillons chantaient autour de lui; de temps en temps un flot plus rapide battait les cailloux avec un sifflement étrange; alors il entr'ouvrait les paupières et voyait Coucou Peter en train d'ôter ses habits et de tirer ses bottes.

Le bruissement de l'onde, le frémissement du feuillage, berçaient son imagination d'une vague rêverie. Puis il distinguait confusément, à travers les rameaux touffus, le ciel, la crête des montagnes... Enfin son esprit se voila; les mêmes sons frappaient toujours ses oreilles, mais leur monotonie ressemblait au plus vaste silence. Le bonhomme ne les distinguait plus, il ne regardait plus; sa respiration douce et régulière annonçait un profond sommeil. — Peut-être alors son esprit, dégagé des liens de la terre et remontant d'âge en âge, errait-il sous la forme d'un bon lièvre, dans les immenses forêts de la Gaule; — peut-être aussi revoyait-il l'humble toit de ses pères au Graufthal, et la bonne vieille Martha qui pleurait son absence.

IX

Or l'illustre philosophe dormait profondément depuis deux heures lorsque Coucou Peter s'écria:

« Maître Frantz, levez-vous! Voici les pèlerins de Haslach qui descendent la montagne; ils sont plus nombreux que les grains de sable au bord de la mer. Levez-vous, maître... et regardez! »

Mathéus, s'étant levé, aperçut d'abord son disciple perché sur un cerisier sauvage; il faisait la cueillette à la manière des grives et s'en donnait à cœur joie; puis les regards du

bonhomme se dirigèrent vers la montagne voisine.

A travers les hauts sapins s'avançaient à perte de vue une immense file de pèlerins, les uns nu-pieds, leurs bottes au bout de leur bâton de voyage, les autres chargés de provisions, de paquets, de gourdes et de toutes les choses nécessaires à la vie.

Une vieille femme allait à leur tête et récitait seule la prière au milieu du silence universel, puis tous les autres répondaient : « Priez pour nous! priez pour nous! » —Et ce cri, se répétant de proche en proche, à la cime des rochers, sur la pente des ravins, dans le creux des vallons, ressemblait au chant mélancolique des bandes de grues qui traversent les nuages.

L'illustre docteur était tellement saisi de ce spectacle qu'il ne pouvait proférer une parole; mais Coucou Peter, du haut de son arbre, étendait la main et désignait chaque village, à mesure qu'il tournait la cime de la montagne :

« Voici ceux de Walsch, s'écriait-il, je les reconnais à leurs chapeaux de paille, à leurs petites vestes et à leurs grands pantalons qui montent jusque sous les bras; ce sont de joyeux compères, ils vont en pèlerinage pour boire du vin d'Alsace.—Ces autres qui suivent en culottes courtes et en grands habits, avec de larges boutons qui reluisent au soleil, sont de Dagsbourg, le plus dévot et le plus pauvre pays de la montagne; ils vont à la foire pour baiser les os de saint Florent. — Voici ceux de Saint-Quirin, en petites blouses et la casquette sur l'oreille. Gare les coups de poing à la procession! Tous ces gens de verreries et de fabriques aiment à riboter et à batailler contre les Allemands. Ce n'est pas avec eux, maître Frantz, qu'il faudra disputer de la pérégrination des âmes. — Regardez ces autres qui tournent à l'embranchement de la Roche-Plate, on les appelle les Gros-Jacques de la montagne. Ceux-là vont en pèlerinage pour montrer leurs beaux habits; voyez comme ils ont couvert leurs chapeaux avec leurs mouchoirs, comme ils ont fourré leurs pantalons dans les tiges de leurs bottes : ce sont les glorieux d'Aberschwiller, ils marchent gravement le nez en l'air!—Mais qui diable peuvent être ceux qui suivent en trébuchant? Ah! je les reconnais... je les reconnais, ce sont les gens de la plaine, les Lorrains avec leurs petits sacs remplis de noix et de lard; Dieu de Dieu, qu'ils ont l'air fatigué! Pauvres petites femmes! je les plains de tout mon cœur. Toutes ces petites de la plaine sont fraîches comme des roses, au lieu que celles du haut pays, de la Houpe, par exemple, sont brunes comme des groseilles noires. »

Le bon apôtre trouvait son mot à dire sur chaque village, et Mathéus se perdait dans un abîme de contemplation profonde.

Enfin, au bout d'une heure, la queue de la procession parut s'éclaircir, elle montait lentement la côte; bientôt elle tourna la Roche-Plate; quelques groupes suivaient encore à de grandes distances; c'étaient des malades, des infirmes en charrettes. Ils disparurent à leur tour et tout rentra dans le silence de la solitude.

Alors l'illustre philosophe regarda son disciple d'un air grave et lui dit :

« Partons pour Haslach, c'est là que l'Être des êtres nous appelle. Oh! Coucou Peter, ton cœur ne te dit-il pas que le grand Démiourgos, avant de nous porter sur le théâtre de nos triomphes, a voulu nous offrir, dans ce désert, le tableau de l'immense variété des races humaines? Comprends-tu, mon ami, la majesté de notre mission?

—Oui, maître Frantz, je comprends très-bien, il faut partir; mangez d'abord ces cerises que j'ai cueillies pour vous, et puis en route! »

Quoique Mathéus ne trouvât point dans ces paroles tout le recueillement désirable, il s'assit, le chapeau de son disciple entre les genoux, et mangea les cerises de fort bon appétit; puis Coucou Peter ayant ramené Bruno, qui broutait les jeunes pousses à quelque distance, maître Frantz se remit en selle, son disciple prit la bride, et ils montèrent le sentier sablonneux qui mène à la Roche-Plate.

Le soleil descendait derrière le Losser, et de longues nappes d'or traversaient les flèches des hauts sapins. Plusieurs fois Mathéus se retourna pour contempler ce spectacle imposant; mais lorsqu'ils eurent pénétré dans le bois, tout devint obscur, et les pas de Bruno retentirent sous le dôme des grands chênes comme dans un temple.

Environ une heure après, la lune commençait à poindre sous le feuillage, lorsqu'ils aperçurent, à cinquante pas au-dessous d'eux, un groupe de pèlerins qui se rendaient tranquillement à la foire. Coucou Peter reconnut au premier coup d'œil le grand Hans Aden, maire de Dabo, son âne Schimel, et sa petite femme Thérèse, assise dans l'un des bâts de l'âne; mais il fut tout surpris de voir un gros poupon joufflu, soigneusement emmailloté et sanglé dans l'autre bât de Schimel, car Hans Aden n'avait pas d'enfant à sa connaissance. Ils allaient ainsi comme de vénérables patriarches; la petite Thérèse, son mouchoir noué

autour de sa jolie figure, regardait le petit enfant avec une tendresse inexprimable ; l'âne suivait d'un pas ferme le bord du talus; ses longues oreilles se relevaient au moindre bruit, puis retombaient d'un air mélancolique; le grand Hans Aden, revêtu de sa longue capote qui lui battait les mollets, son tricorne sur la nuque et les deux poings dans ses poches de derrière, marchait gravement et criait de temps en temps :

« Hue, Schimel, hue ! »

A cette vue Coucou Peter, sans attendre Mathéus, se mit à dégringoler le sentier en criant :

« Salut, maître Hans Aden, salut ! Où diable allez-vous si tard ? »

Hans Aden se retourna lentement, et sa petite femme leva les yeux pour voir qui pouvait crier de la sorte.

« C'est toi, Coucou Peter, dit Hans Aden en lui tendant la main; bonsoir, mon garçon. Nous allons en pèlerinage.

—En pèlerinage ! comme ça se rencontre, s'écria Coucou Peter tout joyeux, nous y allons aussi. Ma foi, c'est une bonne occasion de renouveler connaissance. Mais pourquoi donc allez-vous en pèlerinage, maître Hans Aden ? Auriez-vous quelqu'un de malade dans la famille ?

—Non, Coucou Peter, non ! répondit le maire de Dabo; Dieu merci, tout le monde se porte bien chez nous. Nous allons remercier saint Florent de nous avoir accordé un enfant. Tu sais que ma femme et moi nous étions mariés depuis cinq ans sans avoir eu ce bonheur. A la fin ma femme me dit : « Écoute, « Hans Aden, il faut aller en pèlerinage; « toutes les femmes qui vont en pèlerinage « ont des enfants ! » Moi, je pensais que ça ne servirait à rien... « Bah ! que je lui dis, ça ne « sert à rien, Thérèse, et puis moi, je ne peux « pas quitter la maison; voici justement le « temps de la récolte, je ne peux pas tout « abandonner. — Eh bien, j'irai toute seule, « qu'elle me dit; tu es un incrédule, Hans « Aden, tu finiras mal ! — Eh bien, vas-y, « Thérèse; nous verrons bien qui a raison de « nous deux. » Bon, elle y va, et figure-toi, Coucou Peter, que, juste neuf mois après, arrive un enfant gros et gras, le plus beau garçon de la montagne ! Depuis ce temps-là, toutes les femmes de Dabo veulent aller en pèlerinage. »

Coucou Peter avait écouté ce récit avec une attention singulière; tout à coup il releva la tê en disant :

« Et combien y a-t-il que dame Thérèse est allée en pèlerinage ?

—Il y a aujourd'hui deux ans, répondit Hans Aden.

—Deux ans ! s'écria Coucou Peter en devenant tout pâle et en s'appuyant contre un arbre, deux ans ! Dieu de Dieu !

—Qu'est-ce que tu as donc ? fit Hans Aden.

—Rien, monsieur le maire... rien... C'est une faiblesse qui me prend dans les jambes, chaque fois que je reste trop longtemps assis. »

En même temps il regarda la petite Thérèse, qui baissait les yeux et devenait rouge comme une cerise. Elle paraissait toute timide et prenait l'enfant pour lui donner le sein; mais avant qu'elle eût défait les sangles, Coucou Peter s'avança en s'écriant :

« Ah ! maître Hans Aden, que vous êtes heureux ! Tout vous réussit : vous êtes le plus gros *herr* de la montagne, vous avez des champs, des prés, et voilà que saint Florent vous envoie le plus bel enfant du monde ! Mais il faut que je le voie, ce pauvre petit, dit-il en tirant son chapeau à dame Thérèse, j'aime tous les petits enfants !

—Hé ! ne te gêne pas, Coucou Peter, dit le maire tout glorieux, on peut le regarder... il n'y a pas d'affront.

—Tenez, monsieur Coucou Peter, fit dame Thérèse à voix basse, embrassez-le. Il est beau, n'est-ce pas ?

—S'il est beau, s'écria Coucou Peter, tandis que deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues rouges, s'il est beau ! Dieu de Dieu, quels poings ! quelle poitrine ! quelle bonne figure réjouie ! »

Il soulevait l'enfant et le contemplait les yeux tout grands ouverts; on aurait dit qu'il ne pouvait plus le rendre ; la mère souriait et détournait la tête pour essuyer une larme.

Enfin le joyeux ménétrier coucha lui-même le petit dans le bât, il releva l'oreiller avec soin :

« Voyez-vous, dame Thérèse, murmurait-il, les enfants veulent avoir la tête haute, il faut y prendre garde ! »

Puis il boucla les sangles et se mit à sourire à la jolie petite mère, pendant que le grand Hans Aden s'arrêtait à quelques pas et coupait une branche de bouleau pour se faire un sifflet.

Mathéus, retardé par la pente rapide du chemin, rejoignit alors son disciple.

« Salut, braves gens, s'écria l'illustre docteur en soulevant son large feutre; que la bénédiction du Seigneur soit avec vous !

—*Amen !* » répondit Hans Aden en revenant avec sa branche de bouleau.

Dame Thérèse inclina doucement la tête et parut s'abandonner aux plus charmantes rêveries

Ils firent alors un quart d'heure de chemin sans parler; Coucou Peter marchait toujours à côté de l'âne et regardait l'enfant avec un véritable plaisir, et maître Frantz, songeant aux événements qui se préparaient, se recueillait en lui-même.

« Dites donc, monsieur Coucou Peter, reprit enfin la jeune paysanne d'une voix timide, est-ce que vous courez toujours le pays comme autrefois? Est-ce que vous ne restez pas quelque part?

—Toujours, dame Thérèse, toujours en route, toujours content! Je suis comme le pinson qui n'a que sa branche pour passer la nuit, et qui vole le lendemain où se trouvent les moissons!

—Vous avez tort, monsieur Coucou Peter, dit-elle, vous devriez ménager quelque chose pour vos vieux jours; un si brave, un si honnête homme... penser qu'il peut tomber dans la misère!

—Que voulez-vous, dame Thérèse! il faut bien gagner sa vie de chaque jour; je n'ai que mon violon, moi, pour vivre! Et puis, tel que vous me voyez, je suis bien autre chose que ce qu'on pense... je suis prophète! l'illustre docteur Mathéus peut vous le dire; nous avons découvert la pérégrination des âmes, et nous allons prêcher la vérité dans l'univers. »

Ces paroles tirèrent maître Frantz de ses réflexions.

« Coucou Peter n'a pas tort, dit-il, l'heure est proche, les destins vont s'accomplir! Alors ceux qui auront travaillé à la vigne et semé le bon grain seront glorifiés! Alors de grands changements se feront sur la terre; les paroles de vérité passeront de bouche en bouche, et le nom de Coucou Peter retentira comme celui des plus grands prophètes! L'attendrissement que ce cher disciple vient de faire paraître à la vue de l'enfance, âge de faiblesse, de douceur et de pureté naïve, est la preuve d'une belle âme, et je n'hésite pas à lui prédire de hautes destinées! »

Dame Thérèse regardait Coucou Peter, qui baissait les yeux d'un air modeste, et l'on voyait qu'elle était heureuse d'apprendre de si belles choses sur le compte du brave ménétrier.

En ce moment ils sortaient du bois, et le bourg de Haslach, avec ses grands toits pointus, ses rues tortueuses et son antique église du temps d'Erwin, s'offrit à leurs regards. Toutes les maisons étaient éclairées comme pour une fête.

Ils descendirent la montagne en silence.

X

Vers neuf heures du soir, l'illustre philosophe et ses nouveaux compagnons firent leur entrée dans l'antique bourg de Haslach.

Les rues étaient tellement encombrées de monde, de charrettes, de bestiaux, qu'on pouvait à peine s'y frayer un passage.

Les vieilles maisons à pignons décrépits planaient sur le tumulte, envoyant la lumière de leurs petites fenêtres dans la foule agitée. Tous ces pèlerins venus d'Alsace, de Lorraine, de la haute montagne, se pressaient autour des auberges et des hôtelleries comme de véritables fourmilières; d'autres campaient le long des murs, d'autres sous les hangars ou dans les granges.

Le roulement des voitures, le sourd beuglement des bœufs, le piétinement des chevaux, le patois des Lorrains et des Allemands formaient une confusion incroyable. Quel sujet de méditation pour Mathéus!

C'est alors que Hans Aden et dame Thérèse furent heureux d'avoir rencontré Coucou Peter; qu'auraient-ils fait sans lui dans une pareille bagarre?

Le joyeux ménétrier écartait la foule, criait « gare! » s'arrêtait aux endroits difficiles, entraînait Schimel par la bride, avertissait Mathéus de ne pas se perdre, animait Bruno, frappait à la porte des auberges pour demander un asile; mais il avait beau parler de la petite Thérèse, de monsieur le maire, de l'illustre philosophe, on lui répondait partout :

« Allez plus loin, braves gens, que le ciel vous conduise! »

Lui ne perdait pas courage et criait gaiement :

« En route! Laissez faire, dame Thérèse, laissez faire, nous trouverons tout de même notre petit coin! Eh! eh! maître Frantz, que dites-vous de ça? C'est demain que nous allons prêcher. Maître Hans Aden, prenez garde à cette charrette. Allons, Schimel! Hue, Bruno! »

Les autres étaient comme abasourdis.

Mathéus, voyant que les gens de Haslach vendaient leur foin, leur paille et toutes choses aux pauvres pèlerins accablés de fatigue, en conçut une grande douleur dans son âme.

« Oh! cœurs durs et de peu de foi, s'écria-t-il, ne savez-vous pas que cet esprit de lucre



Courage! courage! coucou Peter. (Page 24.)

et de trafic vous fera descendre dans l'échelle des êtres? »

Malheureusement on ne l'écoutait pas, et plusieurs même se mettaient aux fenêtres, riant de sa simplicité.

« Au nom du ciel, maître Frantz, s'écriait Coucou Peter, ne faites pas de discours anthropo-zoologiques à ces gens, sans ça nous risquons de passer la nuit à la belle étoile et quelque chose de pis encore! »

Quant à dame Thérèse, elle pressait le bras du brave ménétrier, ce qui lui causait un sensible plaisir.

Malgré son indignation, l'illustre philosophe ne pouvait s'empêcher d'admirer l'industrie singulière des habitants de Haslach : ici un boucher gros et gras, debout entre deux chandelles, distribuait de trois et même de quatre espèces de viande; ces viandes toutes fraîches avaient un air appétissant qui faisait plaisir à voir, et les jolies servantes, leur petit panier sous le bras, l'œil ouvert et le nez retroussé, semblaient plus fraîches, plus grasses, plus vermeilles que les côtelettes suspendues aux crochets de la boucherie;—là un forgeron, les bras nus, la figure noire, travaillait avec ses aides au fond de sa forge; les marteaux clapotaient, le soufflet soupirait, les étincelles volaient en tous sens et plusieurs venaient s'éteindre aux pieds des passants;—plus loin, le tailleur Conrad se dépêchait de finir pour la fête le gilet écarlate de monsieur l'adjoint; son merle, dans sa petite cage d'osier, sifflait un air, et Conrad tirait l'aiguille en cadence;



Pauvre cher homme ! (Page 27.)

—de magnifiques gâteaux de toutes formes vous regardaient par les vitres des boulangeries, — et M. l'apothicaire avait mis ce jour-là devant ses fenêtres deux grands bocaux remplis, l'un d'eau rouge, l'autre d'eau bleue, avec des lampions derrière, ce qui produisait un effet superbe.

« Que le monde est grand! se disait Mathéus; chaque jour la civilisation fait de nouveaux progrès! Que dirais-tu, ma bonne Martha, si tu voyais un tel spectacle? Tu ne pourrais en croire tes yeux, tu n'oserais prévoir le triomphe de ton maître sur un si vaste théâtre. Mais la vérité brille partout d'un éclat éternel, elle terrasse l'envie, le sophisme et les vains préjugés! »

La petite caravane, cahotée, refoulée de rue en rue, débouchait alors devant la bonne vieille auberge de Jacob Fischer, et Coucou Peter fit entendre une exclamation joyeuse.

Le réverbère qui se balance au-dessus de la porte éclairait toute la façade, depuis l'enseigne des *Trois-Roses* jusqu'au nid de cigognes à la pointe du pignon, depuis l'escalier raboteux où l'on trébuche jusqu'à la petite ruelle où les buveurs font halte, la tête basse, le front contre le mur, en murmurant des paroles inintelligibles.

« Maître Frantz, s'écria Coucou Peter, est-ce que vous aimez la tarte au fromage?

—Pourquoi me demandes-tu cela? dit le bonhomme surpris d'une telle question.

—Parce que la mère Jacob prépare des kougelhof et des tartes au fromage depuis trois

jours; elle ne pense qu'à ça... c'est comme qui dirait son idée philosophique quand la foire approche. Le père Jacob, lui, ne pense qu'à mettre son vin en bouteilles, à fumer sa pipe derrière le fourneau, et quand sa femme crie... il la laisse crier, vu qu'il n'y a pas moyen de la faire taire; c'est comme une poule en train de pondre : plus on la chasse, plus elle crie. Mais nous y voilà... Quelle masse de monde! Allons, dame Thérèse, vous pouvez descendre; maître Hans Aden, venez tenir la bride de Schimel; moi, je vais prier le père Jacob de nous recevoir. »

Ils se trouvaient alors devant l'auberge, la foule tourbillonnait autour d'eux; on voyait les buveurs monter et descendre l'escalier en chancelant; les verres cliquetaient, les canettes tintaient, on criait à la bière, à la choucroute, aux saucisses; les servantes, que l'on chatouille en passant, jetaient aussi de petits cris très-drôles; la mère Jacob agitait la vaisselle, et le père Jacob tournait le robinet à la cave.

Coucou Peter entra dans l'auberge, promettant d'être bientôt de retour. En effet, au bout de quelques instants, il revint avec maître Jacob lui-même, un bon gros homme à la figure joviale, et les manches retroussées jusqu'aux coudes.

« Mon pauvre garçon, disait-il, je ne demande pas mieux que de vous rendre service; mais toutes les chambres sont prises, il ne me reste plus que la grange et le hangar, voyez si cela peut vous convenir. »

Coucou Peter regarda la petite Thérèse d'un air désolé; il parcourut des yeux la rue où se pressait tant de monde :

« Si ce n'était que pour moi, père Jacob, mon Dieu! j'accepterais tout de suite; un pauvre diable de ménétrier dort tous les jours sur la paille. Mais regardez un peu cette bonne petite mère... regardez ce pauvre enfant et cebon docteur Mathéus, la crème des philosophes, s'écria-t-il d'une voix qui partait du cœur. Voyons, père Jacob, que diable! il faut bien se mettre à la place des gens.

—Que veux-tu, Coucou Peter, dit l'aubergiste, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas faire que mes chambres soient vides, je ne peux vous offrir...

—Oh! monsieur Coucou Peter, ne vous donnez pas tant de peine pour nous, dit alors la petite Thérèse, nous ne sommes pas si difficiles que vous pensez.

—Vous acceptez, dame Thérèse, vous acceptez le hangar?

—Eh! pourquoi pas? fit-elle en souriant; bien d'autres seraient heureux d'en trouver un au milieu de ce tumulte, n'est-ce pas, Hans Aden? »

Coucou Peter tout joyeux ne s'inquiéta point de ce que répondait le grand Hans Aden; dès que dame Thérèse eut accepté le hangar, il descendit au jardin chercher du bois sec.

« Merci, père Jacob, criait-il.

—Prends garde de mettre le feu à la grange, disait l'aubergiste.

—Ne craignez rien, père Jacob, ne craignez rien! »

La nuit était obscure; bientôt un feu vif et réjouissant éclaira les poutres et les tuiles de l'échoppe.

Ah! ce n'était pas là la belle chambre d'Oberbronn, ornée de deux commodes et d'un bon lit de plume, où l'on s'enfonçait jusqu'aux oreilles. Les poutres noires montaient d'étage en étage, jusqu'à la cime du toit. Et du côté de la rue quatre piliers de chêne vous préservaient des courants d'air. On ne voyait point là des glaces de Saint-Quirin, mais de petites portes d'écurie le long du mur; et tout au fond, les porcs, soulevant du groin les volets de leurs réduits, vous souhaitaient le bonsoir.

Maître Frantz se souvint avec satisfaction que d'autres prophètes avaient habité jadis des lieux pareils.

« La vertu, dit-il gravement, habite sous le chaume. Réjouissons-nous, mes amis, de ne pas vivre dans les palais!

—C'est juste, répondit Coucou Peter, mais arrangeons-nous toujours de manière à ne pas coucher dans la boue. »

Tout le monde se mit alors à l'ouvrage : Hans Aden grimpa l'échelle de la grange et jeta des bottes de paille par la lucarne, Mathéus déchargea Schimel et Bruno, dame Thérèse tira les provisions du hâvre-sac.

Coucou Peter veillait à tout : il donnait du fourrage aux bêtes, il étendait la litière, il suspendait les harnais aux échelles, il goûtait le vin, et ne perdait pas de vue le bât de l'âne où dormait l'enfant.

Bientôt tout fut prêt; on s'installa commodément sur des bottes de paille pour souper.

D'autres scènes semblables se passaient dans la rue du Tonnelet-Rouge; chaque groupe de pèlerins avait son feu, dont la lumière se reflétait sur les maisons voisines.

Au tumulte succédait insensiblement un vaste silence : tous ces braves gens, accablés de fatigue, causaient entre eux à voix basse comme en famille. Ainsi faisaient Coucou Peter, Hans Aden, dame Thérèse et Mathéus; on aurait dit qu'ils se connaissaient depuis longues années quand ils furent réunis autour

du feu, et que la bouteille circula de main en main : ils se sentaient comme chez eux.

« Après vous, dame Thérèse, disait Coucou Peter. Fameux, ce petit vin d'Alsace ! de quel coteau, maître Hans Aden ?

—D'Ekersthâl.

—Fameux coteau ! Passez-moi une tranche de jambon.

—Voici, monsieur Coucou Peter.

—A votre santé, maître Frantz !

—A la vôtre, mes enfants ! Quelle belle nuit ! comme l'air est doux ! Le grand Démiourgos avait prévu que ses enfants ne trouveraient pas un lieu pour abriter leur tête. O grand Être, s'écriait le bonhomme, Être des êtres, reçois mes remercîments, ils partent d'un cœur sincère ! Ce n'est pas pour nous seuls qu'il faut le remercier, mes chers amis ; c'est pour cette foule innombrable de créatures venues de si loin, dans le but honorable de lui présenter leurs hommages !

—Maître Hans Aden, vous n'êtes pas assis, prenez cette botte de paille.

—Oh ! c'est bon, Coucou Peter, je suis bien comme ça ! »

Le bât de Schimel était appuyé contre la muraille, et Coucou Peter, à chaque instant, levait la couverture pour voir si le petit dormait bien.

Schimel et Bruno mâchaient tranquillement leur pitance, et quand la lumière vacillante projetait ses rayons sur les piliers, les lucarnes hérissées de paille, les gerbes pendantes, les charrettes, les hottes à bière et mille objets confus dans l'ombre ; quand elle éclairait la tête calme et méditative de l'illustre docteur, la douce figure de Thérèse, ou la joviale physionomie de Coucou Peter, on aurait dit un vieux tableau de la Bible.

Vers onze heures Mathéus demanda la permission de dormir ; déjà le grand Hans Aden, étendu tout de son long contre le mur, dormait profondément. Dame Thérèse n'avait pas encore sommeil, ni Coucou Peter ; ils continuèrent la conversation à voix basse.

Avant de s'assoupir, maître Frantz entendit la voix du crieur répéter dans le silence : « Onze heures ! onze heures sonnées ! » puis des pas qui s'éloignaient dans la rue, un chien qui aboyait en secouant sa chaîne ; il entr'ouvrit les yeux, et vit l'ombre des oreilles de Schimel qui s'agitait contre le mur, comme les ailes d'un papillon de nuit.

Les servantes de l'auberge des *Trois-Roses* mettaient la barre et riaient dans le vestibule : ce furent ses dernières impressions.

XI

Le jour répandait ses teintes d'or sous les piliers du hangar, lorsque Frantz Mathéus fut éveillé par des éclats de rire retentissants.

« Ah ! ah ! ah ! voyez-vous, dame Thérèse, s'écriait Coucou Peter, voyez-vous le petit gueux !... A-t-il de la malice, en a-t-il ! je vous dis qu'il se fera pendre... ah ! ah ! ah ! c'est sûr, il se fera pendre. »

Maître Frantz ayant tourné les yeux vers l'endroit d'où partaient ces exclamations joyeuses, vit son disciple près d'un grillage attenant à l'auberge des *Trois-Roses*. Ce grillage, tapissé d'arbres, était couvert de pêches magnifiques. Coucou Peter tenait une de ces pêches et la présentait au petit, couché dans son bât sur le dos de Schimel ; l'enfant étendait ses petites mains pour la saisir, et le brave ménétrier l'avançait et la retirait en riant jusqu'aux larmes.

Dame Thérèse, de l'autre côté, regardait l'enfant avec un doux sourire ; elle paraissait bien heureuse, et pourtant une vague mélancolie se peignait dans son regard ; le grand Hans Aden, le coude contre la grille, observait gravement cela en fumant sa pipe.

On ne pouvait rien voir de plus charmant que cette petite scène matinale ; il y avait tant de franche gaieté, de bonne humeur et de tendresse empreintes dans les traits de Coucou Peter, que maître Frantz se prit à dire en lui-même : « Quelle honnête figure ! Le voilà qui s'amuse comme un enfant ! Comme il est heureux ! comme son cœur rit ! Ah ! c'est bien le meilleur garçon que je connaisse ! Quel dommage que ses instincts sensuels et son amour désordonné de la chair l'entraînent souvent au-delà de toutes les limites convenables ! »

Tout en pensant ces choses, le bonhomme se levait et secouait la paille de ses habits ; puis il s'avança, et tirant son large feutre, il salua les braves gens et leur souhaita le bonjour.

Dame Thérèse lui répondit par une simple inclination de tête, tant elle était rêveuse ; mais Coucou Peter s'écria :

« Maître Frantz, regardez ce joli enfant... Ah ! Dieu, qu'il nous amuse... dites donc de quelle race il est, pour voir ?

—Cet enfant est de la famille des bouvreuils, répondit Mathéus sans hésiter.

—De la famille des bouvreuils ! fit Coucou Peter tout ébahi ; ma foi, ce n'est pas pour vous flatter, maître Frantz, mais... mais je crois

qu'il a de bonnes raisons anthropo-zoologiques pour être de la famille des bouvreuils. »

Hans Aden venait de finir sa pipe, il la mit en poche et dit à sa femme :

« Allons, Thérèse, allons ! il est temps d'aller à la foire, avant qu'il y ait trop de monde.

—Est-ce que vous venez avec nous, maître Frantz? demanda Coucou Peter.

—Sans doute, où est Bruno?

—Il est dans la grange, vous n'avez pas besoin de l'emmener; dame Thérèse veut acheter toutes sortes de choses, sans ça nous laisserions aussi Schimel. »

Ces explications suffirent à Mathéus, et l'on se mit en route.

Tout le bourg était encombré de monde; on avait fait disparaître les charrettes et le bétail par ordre de M. le maire; on suspendait des guirlandes aux fenêtres, on répandait dans les rues des feuilles et des fleurs, et sur la place s'élevait un reposoir superbe; mais ce qui plaisait surtout à l'illustre philosophe, c'était cette bonne odeur de mousse et de fleurs fraîchement cueillies, et les belles guirlandes qui se balançaient au souffle de la brise.

Il admirait aussi les jeunes paysannes, la toque et l'avant-cœur parsemés de paillettes scintillantes; les vieilles, qui garnissaient le reposoir de vases et de candélabres, étaient encore plus magnifiques, car elles portaient l'ancien costume de soie jaune ou violette, à grands ramages, et la coiffe en brocart d'or, le plus riche costume qu'on ait jamais vu.

« Maître Frantz, disait Coucou Peter, autrefois on travaillait mieux que de nos jours; je me rappelle que ma grand'mère avait une robe de sa grand'mère, toujours neuve. Aujourd'hui, dans quatre ou cinq ans tout devient vieux.

—Excepté la vérité, mon ami, la vérité est toujours jeune; ce que Pythagore disait il y a deux mille ans est aussi vrai que s'il l'avait dit hier.

—Oui, c'est comme les anciens violons, répondit Coucou Peter, plus on en joue, plus ils vous paraissent agréables, jusqu'à ce qu'ils soient fêlés; on les raccommode, mais, à force d'y mettre des pièces, il ne reste plus rien de vieux, et ça fait de pauvre musique. »

En causant ainsi, nos gens arrivaient sur la foire; la foule était déjà nombreuse; mille bruits confus de sifflets, de fifres, de trompettes d'enfants, bourdonnaient aux oreilles; les baraques étalaient en plein vent leurs quincailleries, leurs sabres de bois, leurs poupées, leurs miroirs, leurs horloges de Nuremberg; les voix des maîtres de jeux et des marchands forains se croisaient en tous sens.

Coucou Peter aurait bien voulu faire un cadeau à dame Thérèse; il tournait et retournait sans cesse ses poches vides, et rêvait au moyen de se procurer de l'argent. Un moment il eut l'idée de courir à l'auberge, et de vendre la bride et la selle de Bruno au premier juif venu; mais Hans Aden étant resté en arrière, une autre inspiration lui passa par la tête.

« Maître Frantz, dit-il, prenez la bride de Schimel, je reviens tout de suite. »

Puis il courut au grand Hans Aden, et lui dit :

« Monsieur le maire, j'ai oublié ma bourse à l'auberge, car mon illustre maître et moi, nous avons notre argent dans la selle de Bruno, prêtez-moi dix francs, je vous rendrai ça tout à l'heure.

—Avec plaisir, dit Hans Aden en faisant la grimace, avec plaisir. »

Et il lui donna dix francs.

Coucou Peter, fier comme un coq, revint alors prendre le bras de dame Thérèse, et la conduisit devant le plus bel étalage :

« Dame Thérèse, s'écria-t-il, choisissez tout ce qu'il vous plaira. Voulez-vous ce châle, ces rubans, ce fichu? voulez-vous toute la boutique?... ne vous gênez pas. »

Elle ne voulut choisir qu'un simple ruban rose, mais il la força de prendre un châle superbe.

« O monsieur Coucou Peter, disait-elle, laissez-moi ce ruban.

—Gardez le ruban et le châle, dame Thérèse! Gardez-les pour l'amour de moi, fit-il à voix basse; si vous saviez combien cela me fera plaisir! »

Il acheta de même un petit chien de sucre à l'enfant, puis des noix dorées, puis un petit tambour, et n'eut point de cesse que ses dix francs ne fussent dépensés jusqu'au dernier centime. Alors il parut tout glorieux; et lorsque Hans Aden revint, il fut content de voir que M. Coucou Peter avait fait des politesses à sa femme.

Quant à l'illustre philosophe, la vue de tout ce monde l'exaltait d'une manière étrange; il voulait prêcher absolument, et s'écriait à chaque minute :

« Coucou Peter, je crois qu'il serait temps de prêcher. Regarde tout ce monde... Quelle magnifique occasion d'annoncer la doctrine!

—Gardez-vous-en bien, maître Frantz, répondait le bon apôtre, gardez-vous-en bien! Voici le gendarme qui passe, il vous empoignerait tout de suite, il n'y a que les charlatans qui aient le droit de prêcher sur la foire. »

Ils firent ainsi trois fois le tour de la place; dame Thérèse acheta tout ce qu'il lui fallait

pour le ménage : une brosse à lessive, des cuillers en étain, une écumoire et d'autres objets semblables; Hans Aden acheta une faux qui rendait un son clair et vibrant, des sabots et une étrille.

Vers dix heures, le bât de Schimel était plein de choses; la foule devenait de plus en plus nombreuse et soulevait des flots de poussière; on entendait au loin tourbillonner la valse.

Comme ils s'acheminaient vers l'auberge, ils passèrent près de la *Madame-Hütte*, et de si joyeux accords frappèrent leurs oreilles, que le grand Hans Aden lui-même s'arrêta pour considérer ce spectacle.

Un drapeau flottait sur la baraque; les filles et les garçons se pressaient à la porte : le joli costume des Kokesberg, avec leurs tresses garnies de rubans; celui des Bouren-Grédel, avec leurs cravates de moire qui retombent sur la nuque, leurs jupes rouges, leurs bas blancs bien tirés et leurs souliers à hauts talons; les montagnards en chapeaux à larges bords, ornés d'une feuille de chêne; les Alsaciens en tricorne, habit carré, gilet écarlate et culotte courte, tout cela offrait un coup d'œil admirable, on était comme entraîné de ce côté.

Dame Thérèse éprouvait un désir inexprimable de danser, sa main tremblait sous le bras de Coucou Peter, qui la regardait tendrement et lui disait à voix basse :

« Dame Thérèse, faisons un tour de valse.

—Je voudrais bien, murmurait-elle, mais l'enfant... je n'ose pas le quitter... et puis... que dirait Hans Aden?

—Bah! laissez faire, dame Thérèse, une valse est bientôt finie... L'enfant n'a rien à craindre, il dort si bien!

—Non, monsieur Coucou Peter, je n'ose pas!... Hans Aden ne serait pas content... »

Ils discutaient ainsi, se regardant l'un l'autre, et dame Thérèse allait céder peut-être, lorsque les cloches de l'église s'ébranlèrent; alors il n'y fallut plus songer.

« Thérèse, dit Hans Aden, voici le troisième coup; allons bien vite à l'auberge, ou nous serons en retard.

—C'est inutile, monsieur le maire, répondit Coucou Peter, vous pouvez partir d'ici, je vais conduire Schimel à la grange, et nous vous attendrons pour dîner. Vous nous ferez le plaisir d'accepter le dîner, maître Hans Aden et dame Thérèse? »

Hans Aden trouva M. Coucou Peter bien honnête, et dame Thérèse sortit du bât de Schimel le beau châle qu'il lui avait acheté; elle le mit en jetant un doux regard au bon ménétrier, qui sentit les larmes lui venir aux yeux; puis elle prit l'enfant, car elle ne voulait pas s'en séparer, d'autant plus que la bénédiction de saint Florent ne pouvait lui faire que du bien, et, tout étant arrangé, on se sépara sur la place de l'église.

Coucou Peter prit le chemin d'en bas, pour éviter la rencontre des fidèles dans la rue du Tonnelet-Rouge.

Mathéus le suivait gravement, laissant errer ses regards autour de la montagne, et récapitulant ses preuves invincibles ; le bourdonnement des cloches, le frémissement de l'air, le beau soleil éparpillant ses rayons sur la foule agitée, tout émerveillait le bonhomme, et l'espérance de prêcher bientôt lui faisait voir les choses sous un point de vue agréable.

Ils longeaient alors les jardins au penchant de la côte ; de temps en temps ils entendaient un coup de fusil et voyaient les flocons de fumée se dérouler en l'air ; le bruit de la foule expirait insensiblement, et la fraîche verdure remplaçait la poussière des rues.

Au tournant de la fontaine, où l'on vient abreuver le bétail hors du bourg, ils virent les chasseurs, les gardes forestiers en habit vert et bon nombre de paysans qui se disputaient le prix du mouton.

La cible était placée de l'autre côté de la vallée, en face du grand chêne; les tireurs, debout derrière les palissades des jardins, essayaient leurs armes, ils mettaient en joue, hochaient la tête ; quelques-uns pariaient, d'autres se penchaient comme au jeu de quilles, et chacun se croyait plus adroit que celui qui venait de manquer son coup.

Frantz Mathéus, que le bruit d'un fusil faisait toujours tressaillir, se hâta de passer outre et d'entrer dans la ruelle des Acacias. Cette solitude, après tant de scènes tumultueuses, avait un charme étrange ; tous les habitants de Haslach étaient à l'église.

Au dernier son des cloches le tir fut suspendu. On entendait au loin les préludes de l'orgue.

Maître Frantz et son disciple débouchaient dans la rue du Tonnelet-Rouge, en face de l'auberge des *Trois-Roses*.

XII

Pendant que Coucou Peter menait Schimel à la grange, Mathéus, fatigué de se promener sur la foire, entrait dans l'auberge des *Trois-Roses*. L'illustre philosophe était loin de s'at-

tendre au magnifique coup d'œil qui s'offrit à ses regards : d'un bout de la salle à l'autre s'étendait une table avec sa nappe de belle toile blanche à filets rouges; plus de quarante couverts en faisaient le tour, et chaque couvert avait sa serviette bien propre, bien roide, pliée en forme de bateau ou de bonnet d'évêque; on voyait qu'elles étaient presque neuves et qu'elles sortaient de l'armoire. De plus, ils avaient chacun leur bouteille de bon vin d'Alsace; et de loin en loin une grosse carafe, transparente comme le cristal, reflétait les fenêtres, le ciel et les objets d'alentour.

Ajoutez à cela que le plancher, lavé de la veille, était sablé de sable fin, que l'air circulait par les fenêtres entr'ouvertes, que l'odeur des rôtis vous arrivait par bouffées d'un châssis donnant sur la cuisine, que le cliquetis de la vaisselle, le tic-tac du tourne-broche, le pétillement du feu sur l'âtre, que tout annonçait un festin grandiose à quarante sous par tête, et vous pourrez vous figurer avec quel bonheur maître Frantz s'assit près de l'une des petites tables, et s'essuya le front en attendant l'heure du dîner.

Pas une âme ne troublait le repos de la salle, car on savait bien que l'auberge des *Trois-Roses* aurait grand monde en ce jour solennel, et qu'on ne ferait pas attention à vous pour une chope de vin ni pour deux.

L'illustre philosophe jouit pendant quelque temps de ce calme délicieux, puis il tira de la grande poche de sa capote le répertoire anthropo-zoologique, et se mit à chercher un texte digne de la circonstance.

Or la mère Jacob, qui venait d'entendre ouvrir la porte, regarda par le châssis, et voyant un homme grave qui lisait dans un livre, elle resta plus d'une minute à le considérer; puis elle fit signe à la grosse Orchel d'approcher, et lui montrant l'illustre philosophe assis le coude au bord de la fenêtre, dans une attitude méditative, elle lui demanda s'il ne ressemblait pas au vieux curé Zacharias, mort depuis cinq ans.

Orchel s'écria que c'était lui.

La petite Katel, qui tenait justement la queue de la lèchefrite, accourut pour voir ce qui se passait, elle put à peine retenir un cri de surprise. Il y eut grand émoi dans la cuisine; chacune mettait à son tour le nez au châssis et murmurait : « C'est lui! — Ce n'est pas lui! »

Enfin la mère Jacob, ayant regardé fort attentivement, dit à Katel de retourner à sa lèchefrite, et tout en fourrant ses cheveux sous sa cornette, elle entra dans la salle.

L'illustre philosophe était tellement absorbé, qu'il n'entendit pas ouvrir la porte, et que la mère Jacob dut lui demander ce qu'il désirait, pour attirer son attention.

« Ce que je désire, ma bonne femme, dit Mathéus d'un air grave, ce que je désire, vous ne pouvez me le donner. Celui-là seul qui nous voit et nous gouverne du haut des cieux, celui dont l'immuable volonté forme la loi de l'univers, peut seul m'accorder, dans cet instant suprême, l'inspiration que je lui demande. Je vous le dis en vérité... en vérité, de grandes choses se préparent. Que ceux qui se sentent coupables, par faiblesse ou par ignorance, s'humilient! qu'ils reconnaissent leurs fautes, il leur sera pardonné! Mais que les sophistes, gens pleins d'orgueil et de mauvaise foi, incapables de sentiments nobles et généreux, et je dis même de justice quelconque, que les sophistes et les êtres sensuels, qui se plongent de plus en plus dans la matière et vont jusqu'à nier l'âme immortelle, principe de la morale et de la société humaine, que ceux-là tremblent : il y a pour toujours un grand abîme entre nous! »

La mère Jacob, qui se reprochait de n'avoir pas assisté à la procession depuis trois ans, crut que maître Frantz lisait dans son cœur.

« Mon Dieu! dit-elle toute troublée, je reconnais mes fautes; je sais bien que j'aurais dû aller à la procession; mais notre auberge ne peut pas non plus rester seule; il faut veiller au ménage, il faut bien que la cuisine se fasse!

—La cuisine! s'écria Mathéus, c'est pour la cuisine que vous négligez la grande question de la transformation des corps et de la pérégrination des âmes? Oh! ma bonne femme, vous êtes bien à plaindre! Pour qui donc amassez-vous de vaines richesses au prix de votre âme immortelle? Pour vos enfants? Vous n'en avez point... Pour vous-même? Hélas! la vie ne dure qu'un instant et vous ne pourrez guère en jouir... Pour vos héritiers? Est-il besoin de développer en eux l'amour des faux biens de la terre, d'où naissent la cupidité, l'avarice, la convoitise qui nous portent trop souvent à désirer la mort de nos proches?

—Cet homme sait tout, pensa la mère Jacob; il sait que je n'ai point d'enfants; il sait que mon gueux de neveu, qui sort des carabiniers, n'attend que ma mort pour hériter de mes biens; il sait que depuis trois ans je n'ai pas été à la procession : c'est un prophète! »

Ainsi raisonnait la bonne femme, lorsque la procession commença; une immense rumeur domina le silence universel, puis on entendit les chants d'église et l'orgue; puis tout à coup ces chants débordèrent sur la place; la châsse

de saint Florent, portée par de jeunes filles vêtues de blanc, la croix, la bannière flottante, tous les curés d'alentour en grand costume, les chantres en toques rouges apparurent au loin; puis toute la procession tumultueuse... Mais au lieu de prendre la rue du Tonnelet-Rouge, elle fit le tour de Haslach, selon l'ancienne coutume enseignée par saint Florent lui-même, et la vallée fut remplie de ce bourdonnement solennel que l'illustre philosophe avait admiré sur la montagne : « Priez pour nous! priez pour nous! » On aurait dit un grand coup de vent dans les bois, mêlé au son des cloches retentissantes; c'était quelque chose d'immense.

« Oh! spectacle grandiose et vraiment digne de l'homme! s'écriait Mathéus. Concours admirable des peuples confondant leurs pensées dans une seule pensée, leurs âmes dans l'âme universelle! Oh! noble et touchante image de l'avenir! que sera-ce donc lorsque la vérité tout entière aura retenti dans le monde, lorsque s'élevant sur les ailes de la logique transcendantale, et planant vers les cieux, l'humanité verra face à face l'Être des êtres, le grand Démiourgos! A quel enthousiasme sans bornes ne s'élèveront point les hommes, puisqu'ils accourent déjà de si loin, par un simple pressentiment de la vérité! »

L'illustre philosophe, parlant ainsi, s'animait de plus en plus; mais depuis longtemps la mère Jacob, abandonnant la salle, courait de porte en porte chez toutes les voisines, disant qu'un prophète était arrivé dans sa demeure, que ce prophète savait tout, qu'il lui avait dit ce qu'elle était : qu'elle n'avait point d'enfants, que son neveu Yéri Hans convoitait ses biens et que les temps étaient proches; qu'il connaissait nos plus secrètes pensées et qu'il faisait des miracles!

Orchel et Katel avaient aussi déserté leur poste et couraient derrière la mère Jacob, appuyant, confirmant et embellissant encore ce qu'elle disait.

Elles auraient tout laissé brûler si Coucou Peter, par une inspiration venue d'en haut, n'était entré dans la cuisine et n'avait vu les marmites abandonnées. Alors, dans une sainte horreur, il avait arrosé le rôti, surveillé les casseroles, écumé le bouillon, allongé les sauces, remonté le tourne-broche, trempé la soupe, sorti les *küchlen* du four et dressé tous les plats dans un ordre convenable, appelant, criant, se démenant... Mais personne ne répondait. Enfin, au bout d'une demi-heure, n'en pouvant plus, il descendit dans la cour pour se laver les mains et le visage, car il ne voulait pas paraître en cet état devant la petite Thérèse.

Au même instant la mère Jacob et les voisines arrivèrent, et trouvant tout cuit à point, rangé en ordre de bataille, prêt à être servi, les bonnes femmes levèrent les mains au ciel et crièrent miracle.

Coucou Peter, à ce tumulte, revint bien vite, et quelle ne fut pas sa surprise quand la mère Jacob, le conduisant au châssis, lui montra Mathéus et lui raconta le miracle du bonhomme!

Il allait pousser un immense éclat de rire, mais tout à coup, se serrant les côtes et gonflant ses joues :

« Ah bah! fit-il, pas possible! c'est donc ça que j'ai vu? »

Toutes les voisines l'entourèrent en lui demandant ce qu'il avait vu. Alors Coucou Peter leur raconta gravement qu'en passant devant la cuisine, il avait vu une forme blanche, comme qui dirait un ange, qui tournait la broche.

« Je l'ai vu comme je vous vois, » dit-il à la mère Jacob.

Et toutes les bonnes femmes de se regarder l'une l'autre dans une muette admiration. Aucune ne se sentait le courage de répondre un mot; elles sortirent à petits pas, sans faire de bruit, et la nouvelle du miracle se répandit aussitôt dans tout Haslach.

Quand il fallut servir le dîner, c'est à peine si la mère Jacob se croyait digne de toucher les couvercles des marmites; à chaque instant elle tournait la tête, s'imaginant que l'ange marchait derrière elle, et ses deux servantes n'étaient pas moins émues.

Et voilà comment Coucou Peter, pour faire triompher la doctrine, trompa tout le bourg de Haslach et précipita l'illustre docteur Frantz Mathéus, son maître, dans une nouvelle série d'aventures extraordinaires et merveilleuses.

XIII

A midi juste, la procession était finie.

Les curés, les chantres, les bedeaux, les femmes, les enfants, les bourgeois et les pèlerins, tous pêle-mêle, rentraient dans Haslach, les uns pour s'asseoir devant un bon dîner arrosé de vin blanc, de bière et de café, les autres pour manger leurs provisions au coin d'une fontaine ou sur les bancs de pierre des auberges.

L'illustre philosophe sentait venir l'heure des prédications; il ne voyait point ces choses et se recueillait en lui-même.



Le bon apôtre partit d'un éclat de rire. (Page 28.)

Coucou Peter étant entré dans la salle, lui dit :

« Maître, asseyez-vous là, au haut de la table ; moi, je me place à votre droite pour soutenir la doctrine. »

Et Frantz Mathéus s'assit à l'endroit que lui désignait son disciple, au haut de la table, en face des fenêtres.

Bientôt la salle fut envahie par une foule de gens venus de tous les points de l'Alsace et de la Lorraine, tous bons paysans qui logeaient aux *Trois-Roses*, et ne regardaient pas à quarante sous pour faire un dîner convenable ; il y avait aussi quelques montagnards, parmi lesquels se trouvaient dame Thérèse et Hans Aden ; ils s'assirent à la droite de Coucou Peter, qui prit à sa gauche le grand couteau et la grande fourchette à manche de corne pour découper les viandes.

Et la soupe étant servie, le dîner commença en silence.

Dame Thérèse, son enfant sur les genoux, paraissait bien heureuse d'être près de Coucou Peter, qui veillait sur elle avec le plus grand soin, et lui donnait les meilleurs morceaux.

Or, la nouvelle des prédications de Mathéus et de ses miracles s'étant répandue dans Haslach, on accourait de toutes parts autour de l'auberge, et les gens regardaient par les fenêtres dans l'intérieur de la salle, demandant où était le prophète. La mère Jacob, sur le pas de la porte, leur expliquait toutes choses, et les servantes, restées seules, avaient peine à servir le dîner ; Katel courait autour des tables



Il est beau, n'est-ce pas? (Page 30.)

pour arranger les plats, enlever les assiettes et remplacer les bouteilles vides, et Orchel apportait les plats de la cuisine.

La grande salle s'animait de plus en plus; tous les convives, ignorant la mission sublime de l'illustre philosophe, causaient entre eux de choses indifférentes, de la foire, de la récolte, des prochaines vendanges. On mangeait, on riait, on buvait, on appelait les servantes, qui montaient et descendaient à la hâte dans l'escalier tournant, avec des plats de choucroute, des cervelas, des saucisses fumantes, des gigots rôtis, des canards nageant dans leur jus, et des petits cochons de lait tout croustillants et d'un beau jaune doré.

Au milieu de cette animation joyeuse, maître Frantz croyait entendre ces paroles prophétiques : « Honneur! gloire! honneur au grand Mathéus! Gloire éternelle à l'inventeur de la pérégrination des âmes! Gloire! gloire! honneur! gloire! honneur au grand Mathéus! Gloire éternelle à l'inventeur de la pérégrination des âmes! » Et, dans une muette extase, il se penchait au dos de sa chaise, laissait tomber sa fourchette et prêtait l'oreille à ces voix lointaines; mais, pour dire la vérité, ce n'était que l'effet du vin de Wolxheim et le bourdonnement de la salle.

Il était environ deux heures et l'instant du dessert était arrivé, cet instant où tout le monde parle à la fois sans écouter personne, où chacun se trouve de l'esprit, et où tantôt l'un, tantôt l'autre se met à rire sans savoir pourquoi.

En ce moment l'illustre docteur, se levant au bout de la table, se mit à expliquer d'un air grave la transformation des corps et la pérégrination des âmes.

Et il parlait avec calme, disant :

« La Justice est la loi de l'univers ; l'être, dès l'origine des temps, fut soumis à la loi de Justice... Et toutes les choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. Elle était la vie, et la vie était la volonté, et la volonté anima la matière, d'où vinrent les plantes, d'où vinrent les animaux, d'où vinrent les hommes.. Il y eut un homme envoyé par Dieu, qui s'appelait Pythagoras... Il vint dans le monde, et le monde ne l'a pas compris... et ses doctrines n'ont pas été comprises ! »

Ainsi parlait l'illustre philosophe, et tous les assistants l'écoutaient émerveillés de sa sagesse.

Mais il y avait dans le nombre un vieil anabaptiste nommé Pelsly, homme craignant Dieu.

Cet homme vénérable était indigné de la doctrine de l'illustre docteur.

C'est pourquoi, levant un de ses doigts d'un air inspiré, il s'écria :

« Or, l'Esprit dit expressément que dans les temps à venir quelques-uns abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques, enseignées par des imposteurs pleins d'hypocrisie, dont la conscience est noircie de crimes. »

Et ayant prononcé ces paroles, il se tut.

Et l'on voyait bien qu'il voulait désigner Frantz Mathéus.

L'illustre philosophe devint tout pâle, car il entendait autour de lui un murmure. — Et Coucou Peter lui-même était comme sur des charbons ardents.

Mais bientôt maître Frantz, recueillant toutes ses forces, répondit :

« O imposteurs et gens de mauvaise foi... osez-vous bien nier que la Justice soit la loi du monde?... Tous les êtres n'étaient-ils pas égaux avant d'avoir mérité? Et s'ils n'avaient pas existé avant que de naître, pourquoi toutes ces différences entre eux? Pourquoi l'un naît-il à l'état de plante, l'autre à l'état d'homme ou d'animal? Pourquoi l'un naît-il riche, l'autre pauvre, stupide ou intelligent? Où serait la Justice de Dieu, si toutes ces différences ne venaient pas du mérite ou du démérite dans les existences antérieures? »

L'anabaptiste, bien loin de se laisser abattre par cet argument invincible, leva de nouveau son grand doigt maigre et dit :

« Fuyez les fables impertinentes et puériles et exercez-vous à la piété, car la piété est utile à tous, et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis. Ce que je vous dis est une vérité certaine, et digne d'être reçue avec une entière soumission, car ce qui nous porte à souffrir les maux et les outrages, c'est que nous espérons au Dieu vivant, qui est le sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. »

A ces mots l'assemblée parut tout agitée, et Mathéus vit de nouveau les regards se tourner vers lui d'un air menaçant.

L'illustre philosophe, dans cette situation critique, leva les yeux au ciel en s'écriant :

« Être des êtres! ô grand Démiourgos ! toi dont la volonté puissante et l'immuable justice gouvernent toutes les âmes, daigne... daigne éclairer cet esprit obscurci par le voile de l'erreur et des préjugés !... »

Mais l'anabaptiste Pelsly, furieux d'entendre ces paroles, s'écria :

« N'est-ce pas toi, esprit de l'abîme, qui cherches à obscurcir notre intelligence? Et n'est-il pas écrit : « Si quelqu'un enseigne une « doctrine différente de celle-ci et n'embrasse « pas la doctrine selon la piété, il est enflé « d'orgueil et il ne sait rien... mais il est pos- « sédé d'une maladie d'esprit, qui l'emporte « en des questions et des combats de paroles, « d'où naissent l'envie, la contestation, la « médisance, les mauvais soupçons. »

L'illustre docteur ne savait plus que répondre, quand Coucou Peter se mêla de la dispute, car il avait vendu jadis des bibles et des almanachs, et connaissait les livres saints aussi bien que l'anabaptiste.

« Mais, s'écria-t-il en frappant du poing sur la table, et regardant l'anabaptiste de ses gros yeux irrités, mais il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être reconnu; car ce que vous avez dit dans l'obscurité se publiera dans la lumière, et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits. Je vous dis donc, à vous Pelsly, hypocrite que vous êtes : vous savez si bien reconnaître ce que présagent les différentes apparences du ciel et de la terre, comment donc ne connaissez-vous point ce temps-ci ? Comment n'avez-vous point de discernement pour reconnaître, par ce qui se passe en vous, ce qui est juste? »

Coucou Peter finissait à peine ces mots, qu'il se fit un grand tumulte dans la maison, et tous les convives, se regardant l'un l'autre, se demandaient :

« Qu'est-ce que cela? d'où vient ce bruit? »

Or, c'était la vieille Margrédel, la paralytique, femme de Nikel Schouler le tisserand,

laquelle ayant entendu parler des miracles de l'illustre philosophe, venait se faire guérir.

La pauvre femme, portée dans son large fauteuil, qu'elle n'avait pas quitté depuis deux ans, arrivait sur les épaules de quatre pèlerins.

La foule se pressait autour d'elle et lui criait :

« Courage, Margrédel, courage! »

Et Margrédel souriait d'un air triste, car elle avait foi dans le prophète et sentait déjà la vie tressaillir en elle.

Étant donc arrivée en face de l'auberge des *Trois-Roses*, la mère Jacob, qui la voyait venir de loin, ouvrit la porte de l'allée à deux battants, puis celle de la grande salle.

Et l'on vit alors cette pauvre Margrédel telle que l'avait faite la maladie, pâle, décharnée, levant ses longues mains suppliantes et s'écriant :

« Sauvez-moi, monsieur le prophète, daignez jeter un regard sur votre humble servante! »

Et toute la foule, pressée dans le vestibule, aux fenêtres et jusque dans la salle, répétait les mêmes mots, et la confusion était extrême.

Coucou Peter, voyant cela, aurait voulu se sauver, car il n'avait nulle confiance dans les miracles de la doctrine, et craignait d'être lapidé si son illustre maître ne guérissait pas cette femme.

Cependant l'illustre philosophe, bien loin d'éprouver le moindre doute, avait une telle confiance dans sa mission, qu'il se dit aussitôt que l'Être des êtres envoyait cette malheureuse, afin qu'il pût donner à l'univers une preuve éclatante des vérités anthropo-zoologiques. Pénétré de cette confiance, il se leva et s'avança vers Margrédel, qui le regardait les yeux tout grands ouverts. La foule s'écartait devant lui, et maître Frantz étant arrivé devant la paralytique, la contempla avec une grande douceur et lui dit au milieu du plus profond silence :

« Femme, avez-vous confiance dans l'Être des êtres... dans sa bonté infinie? »

Et Margrédel, levant les yeux au ciel, répondit d'une voix faible :

« O mon Dieu! mon Dieu! vous qui lisez dans les cœurs, vous savez si j'ai la foi!

—Eh bien, s'écria Mathéus d'un accent ferme, la foi vous a sauvée! — Levez-vous, vous êtes guérie! »

A ces paroles, qui partaient de l'âme, tous les assistants tressaillirent jusqu'à la moelle des os.

Margrédel sentit une force extraordinaire passer dans tous ses membres; elle fit un effort et se leva, puis, tombant aux genoux de Mathéus, elle fondit en larmes.

« Je suis sauvée! dit-elle, sauvée!... »

Ce fut un spectacle touchant que cette pauvre femme aux genoux du bonhomme, qui lui souriait avec bonté et qui, l'ayant relevée, l'embrassa sur ses joues amaigries et lui dit :

« C'est bien... c'est bien... retournez à votre demeure. »

Ce qu'elle fit aussitôt en criant :

« Mes pauvres enfants... mes pauvres enfants... je ne serai plus à votre charge! »

Alors maître Frantz se tournant vers l'assemblée, dit avec calme :

« C'est Dieu qui l'a voulu!... *Qui oserait nier la puissance de Dieu?* »

Et ces paroles frappèrent d'admiration tous les assistants.

Coucou Peter lui-même était tellement saisi des choses qu'il venait de voir et d'entendre, que, dans sa stupeur, il ne pouvait bouger de sa chaise et s'écriait d'une voix tremblante :

« Maître, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de vos souliers! Maître, vous êtes un grand prophète, un vrai prophète! Ayez pitié de votre pauvre disciple Coucou Peter... être sensuel et plein de défauts qui a douté de vous!... »

Seul l'anabaptiste ne fut point convaincu; il déchira sa tunique et sortit de la grande salle en s'écriant :

« En ce jour il s'élèvera de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes! »

Mais la foule ne l'écoutait point, et ne cessait de louer maître Frantz des prodiges qu'il venait d'accomplir.

XIV

C'est ainsi que l'illustre docteur Mathéus, connaissant la puissance de la volonté, fit paraître la grandeur de l'Être des êtres.

Margrédel s'en retournait donc chez elle, et la foule marchait à sa suite, proclamant le miracle dans tout Haslach.

Ses voisins et ceux qui l'avaient vue auparavant assise à sa porte disaient :

« N'est-ce pas là Margrédel, la paralytique, qui était assise sur le seuil de sa maison, pour se réchauffer au soleil? »

Les uns répondaient : « C'est elle! » D'autres disaient : « Non, c'en est une autre qui

lui ressemble. » Mais elle s'écriait : « C'est moi-même! Le prophète des *Trois-Roses* m'a guérie!... »

Et l'on accourait de toutes parts vers l'auberge des *Trois-Roses*, en abandonnant l'église pour aller voir le prophète et l'entendre.

Frantz Mathéus, debout à l'une des fenêtres de la grande salle, regardait ce spectacle et jouissait d'un bonheur indicible.

« O grand Démiourgos, s'écriait-il, merci! merci de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour. Maintenant Frantz Mathéus peut mourir, il a vu le triomphe de l'anthropo-zoologie! »

Cependant l'anabaptiste Pelsly se rendait chez M. le maire de Haslach, pour dénoncer l'illustre philosophe.

M. le maire, Georges Brenner, était justement à table, environné de ses amis, quand l'anabaptiste entra; il célébrait le dimanche de la foire par la joie et les festins.

L'anabaptiste Pelsly raconta avec calme et vérité les choses prodigieuses qui venaient de s'accomplir.

« Ces hommes, dit-il, ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages, et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible et à des figures d'animaux, de bêtes à quatre pattes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, aux vices de l'impureté, en sorte qu'en s'y plongeant, ils ont déshonoré eux-mêmes leur propre corps, eux qui avaient mis le mensonge à la place de la vérité de Dieu, et rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de les rendre au Créateur qui est béni de tous les siècles! »

Ainsi parla Pelsly l'anabaptiste, et M. le maire, frappant sur la table, s'écria :

« Que me racontez-vous là?... Ces choses sont-elles possibles?

—Venez, et voyez par vous-même, » dit l'anabaptiste.

Et M. le maire se leva, quittant sa femme, ses enfants et ses amis dans une grande colère; car depuis son retour de la procession, il ne pouvait jouir d'un instant de repos, et déjà plusieurs personnes lui avaient parlé de miracles... non pas du miracle de Margrédel, mais de celui de la cuisine de la mère Jacob.

Étant arrivés à la rue du Tonnelet-Rouge, c'est à peine s'ils purent avancer, à cause de la foule qui criait :

« Gloire... honneur au prophète! »

Et l'on voyait de loin l'illustre docteur à la fenêtre, environné de Coucou Peter, du grand Hans Aden et de tous les convives, haranguant la foule avec éloquence.

M. le maire réussit pourtant à se frayer un passage, et Coucou Peter le vit tout à coup monter l'escalier de l'auberge.

Ce fut un coup terrible pour le brave ménétrier, car il comprit aussitôt que la doctrine allait courir un grand danger.

Maître Frantz parlait encore, que le maire entrait déjà dans la grande salle et que l'anabaptiste, désignant du doigt l'illustre philosophe, l'accusait en ces termes :

« Comme c'est par vous, monsieur le maire, que nous jouissons d'une paix profonde, et que plusieurs ordres très-salutaires ont été établis par votre sage prévoyance, nous accusons cet homme d'être le chef d'une secte séditieuse, de mettre la division et le trouble dans cette cité, d'enseigner de fausses doctrines et de faire des miracles. »

Frantz Mathéus, saisi de cette accusation prononcée à voix haute et solennelle, se retourna, et voyant M. le maire revêtu de son écharpe, il fut épouvanté.

« Qui vous a permis de faire des miracles et de prêcher en public? » s'écria M. le maire.

L'illustre philosophe ne sut d'abord que répondre; mais au bout de quelques instants il reprit courage et dit avec une indignation profonde :

« Depuis quand faut-il des permissions pour enseigner la vérité? O profanation horrible, digne des plus rigoureux châtiments et de l'exécration des siècles! Pythagore, Socrate, Platon et tant d'autres avaient-ils besoin de permissions pour enseigner leurs doctrines? N'étaient-ils pas suivis de leurs disciples, environnés du respect, de l'admiration et de l'enthousiasme des peuples? »

M. le maire, stupéfait de cette tirade, regarda quelques secondes le bonhomme, puis il lui dit :

« Vous êtes heureux que nous n'ayons pas de prison communale, car je vous y ferais conduire tout de suite, pour vous apprendre à parler avec respect à un magistrat revêtu de son écharpe. Je vous accorde vingt minutes pour évacuer cette ville, et si vous y restez une seconde de plus, je vous ferai conduire à Saverne entre deux gendarmes. »

Tous les convives étaient frappés de stupeur. Coucou Peter, se retournant vers l'anabaptiste, qui triomphait à son tour, lui dit d'un accent de mépris plein d'éloquence :

« Il est dit : « On vous livrera aux magis-
« trats pour être tourmentés, et vous serez
« bannis à cause de la justice! »

Et les assistants, non moins indignés que le disciple de Mathéus, seraient tombés sur Pelsly, sans la présence de M. le maire.

Cependant l'illustre philosophe avait eu le temps de se remettre, et comme son cœur se gonflait de douleur, en songeant qu'il allait perdre le fruit de tant d'efforts et de sacrifices, il résolut de se défendre.

« Monsieur le maire, dit-il en s'efforçant d'être calme, monsieur le maire, j'entreprendrai avec d'autant plus de confiance de me justifier devant vous, que je sais que depuis plusieurs années vous gouvernez cette province. Il vous est facile de savoir qu'il n'y a pas plus d'un jour que je suis à Haslach, et cet anabaptiste ne m'a point trouvé disputant avec personne ni amassant le peuple, soit dans les églises, soit dans les temples, soit sur les places publiques... Et il ne saurait prouver aucun des chefs dont il m'accuse. Il est vrai, et je le reconnais devant vous, que selon cette philosophie, qu'il appelle séditieuse, je sers le Dieu de Pythagore, espérant en lui, comme cet anabaptiste espère lui-même, et le connaissant comme il le connaît. C'est pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte de reproches, et, comme elle m'ordonne de répandre la lumière par tous les moyens possibles, je me suis mis en route dans ce but honorable, quittant le toit de mes pères, mes amis et tout ce qui m'est le plus cher au monde, pour remplir mes devoirs. Permettez-moi donc de rester en ce lieu seulement un jour encore; il ne m'en faudra pas davantage pour convertir toute la ville aux vérités anthropo-zoologiques.

—Raison de plus pour que vous partiez tout de suite, interrompit le maire; au lieu de vingt minutes, je ne vous en donne plus que dix. »

Et se tournant vers l'anabaptiste :

« Pelsly, dit-il, allez chercher les gendarmes! »

A ces mots Frantz Mathéus sentit sa nature de lièvre reprendre le dessus.

« O monsieur le maire... monsieur le maire... s'écria-t-il les yeux pleins de larmes, la postérité vous jugera sévèrement. »

Puis il sortit en silence.

Pendant quelques secondes tous les assistants furent émus de cette scène.

Coucou Peter promenait des regards désolés sur la table, il ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup il se leva en s'écriant avec force :

« La postérité vous jugera sévèrement, monsieur le maire... Tant pis pour vous!... »

Ce disant, il enfonça son chapeau sur l'oreille, croisa ses mains derrière le dos, et sortit majestueusement par la même porte que maître Frantz.

Après le départ de Coucou Peter, il se fit un grand tumulte. Jacob Fischer, homme sensuel et naturellement avide d'argent, se souvint que Coucou Peter et Mathéus avaient loué le hangar, qu'ils avaient donné deux picotins d'avoine à Bruno, et qu'ils avaient mangé non-seulement à quarante sous par tête, mais que le dîner de Hans Aden et de dame Thérèse était aussi sur leur compte.

Il courut donc après Coucou Peter en criant :

« Halte! halte! on ne part pas comme cela! on paye avant de partir! »

Et tous les assistants suivaient l'aubergiste, avec une curiosité singulière des événements qui allaient se passer.

En arrivant sur l'escalier de la cour, ils virent maître Frantz qui sortait du hangar, tenant Bruno par la bride, et Coucou Peter qui marchait derrière lui avec la selle, la valise et le reste, se dépêchant de charger le tout pour s'en aller, car il appréhendait qu'on ne voulût les retenir.

Jacob Fischer poussa un cri d'indignation et descendit quatre à quatre.

« Vous ne partirez pas! vous ne partirez pas! criait-il, ce cheval me répond de vous! »

Et plein de fureur, il voulut arrêter Bruno; mais Coucou Peter, le repoussant avec force, saisit un bâton derrière la porte de l'écurie et s'écria :

« Arrière! il n'y a rien de commun entre vous et moi! »

Jacob Fischer s'acharnait à la bride, et Mathéus disait avec douceur :

« Remets ton bâton derrière la porte, cher disciple, remets ce bâton en son lieu! »

Coucou Peter n'avait pas l'air de vouloir obéir; mais quand il vit le monde entrer par la porte cochère et descendre l'escalier, il se rappela les leçons psychologiques d'Oberbronn et se résigna.

Presque au même instant une foule nombreuse environna le cheval, l'illustre philosophe et son disciple.

Chacun racontait l'événement à sa manière, et Mathéus n'était pas sans une émotion profonde, en entendant tous ces cris, toutes ces paroles, toutes ces explications; car si les uns l'approuvaient, d'autres le blâmaient hautement de vouloir partir sans payer.

Là se trouvaient Jacob Fischer et sa femme, la grosse Orchel et la petite Katel, Hans Aden et dame Thérèse, Kasper Siébel, fils de Ludwig, Siébel le forgeron, Passauf le garde-champêtre, avec son grand chapeau de gendarme, l'ana-

baptiste Pelsly et M. le maire en écharpe tricolore : c'était un grand tumulte.

Enfin, sur l'ordre de M. le maire, on fit silence et Jacob Fischer exposa l'affaire.

« Ces gens-ci, dit-il, me doivent le loyer du hangar; ils me doivent quatre dîners à quarante sous et deux picotins d'avoine : cela fait douze francs. S'ils partent... d'où sont-ils? je n'en sais rien... Coucou Peter n'a jamais le sou. Je demande que le cheval reste en gage. »

Mathéus répondit :

« De tout temps les prophètes sont en possession de manger et de boire chez leurs hôtes, qui s'estiment heureux de leur faire bon accueil, et quand on leur ferme la porte, ils secouent la poussière de leurs souliers et s'en vont ailleurs. Et je dis que ces hommes durs sont bien à plaindre : il vaudrait mieux pour eux n'être jamais venus au monde, ils n'affligeraient point nos regards par le spectacle de leurs iniquités. »

Malgré ces paroles éloquentes, M. le maire et Jacob Fischer ne paraissaient pas convaincus; au contraire, l'aubergiste énumérait sa note :

« Tant pour le cheval, tant pour l'illustre philosophe et son disciple, tant pour les invités, en tout douze francs! »

M. le maire, voyant que le tumulte augmentait toujours, dit :

« Jacob, prends le cheval, qu'on le retienne en gage; ils n'ont qu'à partir à pied! »

Aussitôt l'aubergiste arracha la bride des mains de Mathéus, et le bonhomme, qui ne s'attendait pas à cette secousse, faillit tomber par terre, mais il se retint au cou de Bruno et, l'enveloppant de ses bras, il se mit à sangloter comme un enfant.

« Bruno! mon pauvre Bruno! s'écriait-il, on veut te séparer de moi... toi, le compagnon de mes travaux... toi, mon meilleur, mon unique ami! Oh! ne soyez pas si cruels! Bruno! mon pauvre Bruno... que vas-tu devenir loin de ton maître? ils te maltraiteront, ils n'auront aucun égard pour tes longs services! »

Et les larmes de ce vieillard aux cheveux blancs, ses paroles touchantes émouvaient tous les assistants.

« C'est pourtant bien cruel, se disaient-ils entre eux, d'ôter son cheval à ce pauvre vieillard. Il n'est pas méchant, il est bon, voyez comme il pleure; il n'y a que les bons cœurs pour aimer ainsi les animaux! »

Et plusieurs femmes, venues comme les autres, avec leur enfant sur le bras, s'en allaient bien vite, car elles ne pouvaient voir cela.

Coucou Peter, derrière Bruno, penchait la tête d'un air bien triste; il s'accusait lui-même d'être cause de tout, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues rouges.

Dame Thérèse pleurait aussi; et comme tout le monde restait à la même place, afin que l'aubergiste ne pût emmener le cheval, cette bonne petite mère se glissa derrière Coucou Peter, et lui plaça trente francs dans la main en cachette.

« Tenez, monsieur Coucou Peter, dit-elle, acceptez ceci pour l'amour de moi! »

Alors Coucou Peter mit les trente francs dans la poche de son gilet en sanglotant plus fort; puis, au bout de quelques instants, relevant la tête, il s'écria :

« Maître Jacob, je n'aurais pas cru cela de vous! J'aurais cru que vous feriez crédit à un honnête homme! Mais puisqu'il en est ainsi... tenez... voici votre argent, et lâchez bien vite le cheval, ou je vous casse la tête! »

Il venait de reprendre son bâton derrière la porte, et tout le monde aurait voulu qu'il éreintât ce misérable aubergiste.

Coucou Peter paya de même Hans Aden, en regardant dame Thérèse d'un regard si doux, qu'elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme; il embrassa aussi l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Puis d'une voix forte, retentissante, il s'écria :

« En route, maître Frantz, en route! Les hommes sont des gueux. »

Mathéus venait de se mettre à cheval, Coucou Peter se fit ouvrir la porte qui donne sur les champs, et M. le maire ne fut tranquille qu'après les avoir vus disparaître derrière les vergers.

Une grande rumeur s'élevait alors dans le bourg; on réclamait le prophète et la foule demandait des miracles!

XV

Rien ne saurait peindre la désolation de Frantz Mathéus et de son disciple, après leur départ de Haslach.

Coucou Peter ne se possédait plus de colère, il agitait son bâton et s'écriait à chaque pas :

« Ah! gueux d'anabaptiste! gueux de maire! gueux de Jacob Fischer! Ah! gredins, si je vous tenais! Dieu de Dieu... quelle danse! Je ne vous laisserais pas un cheveu sur la tête! Chasser un si brave homme! un homme qui fait des miracles! un homme qui vaut mieux que vous tous jusqu'à la vingtième génération! Ah! gredins! gredins! vous aurez de la chance si je ne vous rencontre pas tôt ou tard! »

Ainsi parlait Coucou Peter, et cependant il se tournait de temps en temps, pour voir si les gendarmes n'étaient pas à leurs trousses.

L'illustre philosophe ne murmurait pas une parole et s'abîmait dans sa douleur. Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsqu'ils atteignirent le hameau de Tiefenbach, dans l'une des gorges de la montagne, que le bonhomme parut revenir à lui; il souleva son large feutre, s'essuya le front tout baigné de sueur et dit avec un calme étrange :

« Cher disciple, nous venons de traverser une bien rude épreuve; rendons grâce au grand Démiourgos, qui nous a couverts de son égide comme toujours. En vain les sophistes nous poursuivent de leurs injures, en vain ils multiplient les obstacles et les embûches sur notre passage, tout cela ne sert qu'à mieux montrer la protection de l'Être des êtres, qui fonde sur nous ses plus belles espérances.

— Vous avez raison, monsieur le docteur, reprit Coucou Peter; quand on fait des miracles comme nous, on n'a rien à craindre. Avant qu'il soit six mois, je veux entrer à Haslach en bonnet d'évêque, sur un cheval blanc; je veux que deux enfants de chœur portent la queue de ma robe et qu'on nous brûle de l'encens sous le nez; mais, en attendant, je crois que nous ne ferions pas mal de savoir où nous allons

—Que cela ne t'inquiète pas, mon ami, répondit l'illustre philosophe, nous trouverons toujours assez d'espace devant nous. Si nous n'avons pas encore réussi jusqu'à ce jour, c'est qu'il nous faut un vaste théâtre. Tu dois reconnaître que la Providence nous conduit en quelque sorte malgré nous-mêmes vers les grandes villes; allons à Saverne.

—A Saverne! prenez garde! prenez garde! c'est une ville remplie d'avocats et de gendarmes. »

Le bon apôtre disait cela, parce qu'il avait laissé sa femme à Saverne, sans parler d'une foule de dettes chez les brasseurs, chez les aubergistes et généralement dans tous les cabarets de la ville; mais l'illustre docteur n'écouta point ces objections.

« Les gendarmes sont faits pour les voleurs, dit-il, et non pour les philosophes. Marchons, Coucou Peter, marchons; chaque seconde de notre existence doit appartenir au genre humain. »

Ils descendirent alors la rue silencieuse de Tiefenbach; le plus grand nombre des habitants s'étaient rendus à la foire de Haslach, et ces maisonnettes avec leurs portes closes, leurs petits jardins entourés de palissades disjointes, leurs puits solitaires environnés de mousse, avaient un air mélancolique bien différent de l'animation joyeuse de la fête.

Coucou Peter paraissait tout rêveur.

« Dites donc, maître Frantz, reprit-il, est-ce que les rabbins peuvent se marier?

—Sans doute, mon ami; c'est même un devoir que leur impose Moïse, pour la propagation de l'espèce.

—Oui, mais le grand rabbin de la pérégrination des âmes?

—Pourquoi pas? Le mariage est dans l'ordre de la nature, je n'y vois aucun inconvénient. »

Aussitôt Coucou Peter redevint plus joyeux.

« Monsieur le docteur, dit-il, nous avons eu tort de nous chagriner; la première chose que nous ferons en arrivant à Saverne, ce sera d'aller voir ma femme; elle doit avoir fait des économies depuis cinq mois.

—Comment, ta femme?

—Eh! oui, ma femme, Grédel Baltzen, mariée avec Coucou Peter, par-devant M. le maire et le pasteur de la ville.

—Tu ne m'avais jamais dit cela.

—Parce que vous ne me l'aviez pas demandé.

—Et vous ne vivez pas ensemble?

—Non, elle est trop maigre; moi j'aime les femmes grasses; que voulez-vous? c'est plus fort que moi!

—Mais alors pourquoi l'épouser?

—Je ne connaissais pas encore mon goût, monsieur le docteur; j'étais dans l'âge de l'innocence, cette fille m'a enjôlé. Enfin, voilà... quand j'ai vu qu'elle devenait tous les jours plus maigre, je me suis dit à moi-même : « Coucou Peter, vous n'êtes pas de la même race, vous feriez un mauvais mélange, il vaut mieux t'en aller. J'ai pris ce qui restait dans l'armoire et je suis parti. La conscience avant tout; ça m'aurait fait trop de peine d'avoir des enfants maigres, je me suis sacrifié. »

Cet aveu surprit l'illustre philosophe; mais il fut touché de la délicatesse de son disciple, et surtout de ses bons sentiments anthropozoologiques.

« Mon ami, dit-il, je ne puis qu'approuver le motif de ta conduite. Cependant, si ta femme était malheureuse...

—Ah bah! maître Frantz, elle est bien contente d'être débarrassée de moi; nous ne pouvions jamais nous entendre : quand je disais blanc, elle disait noir, ça finissait toujours par des coups de bâton... Et puis, qu'est-ce qui lui manque? Elle est servante chez M. le pasteur Schweitzer, un de mes anciens camarades de Strasbourg, du temps que j'étais garçon brasseur et qu'il faisait sa théologie; combien de fois je l'ai conduit à la cave! bière de mars,



Il la força de prendre un châle superbe. (Page 36.)

bière forte, bière mousseuse, nous passions tous les tonneaux en revue. Ah ! ah ! ah ! je ne peux m'empêcher de rire quand j'y pense. Mais, pour en revenir à ma femme, elle a douze francs par mois, la table, le logement, et rien à faire que le ménage, raccommoder le linge, mettre le pot au feu et lire chaque soir aux enfants un chapitre ou deux de la Bible, pendant que M. le pasteur fume sa pipe et prend sa chope de bière au casino. Quelle femme ne serait pas heureuse d'une pareille existence, d'autant plus que M. le pasteur est veuf et qu'il ne se remariera jamais?

—C'est juste, répondit Mathéus tout distrait, c'est juste, elle doit être bien heureuse. »

Ils se trouvaient alors à l'autre bout du village, et l'illustre philosophe observait un groupe de femmes gesticulant autour d'un objet étendu à terre.

Le meunier, petit homme aux joues pendantes, coiffé d'une calotte grise, et tout blanc de farine, était appuyé sur sa porte et parlait avec une animation singulière.

Malgré le tic-tac du moulin et le bruit de l'eau qui sortait à gros bouillons de l'écluse, on l'entendait crier : « Qu'ils s'en aillent au diable ! cette affaire ne me regarde pas. »

Maître Frantz et Coucou Peter s'approchèrent pour voir ce dont il s'agissait; quand ils furent à quelques pas, les femmes s'écartèrent et Mathéus vit une vieille bohémienne étendue contre le mur, et qui semblait prête à rendre l'âme. Cette vieille était si ridée, si décrépite qu'elle devait bien avoir cent ans; elle ne di-



Levez-vous, vous êtes guérie. (Page 43.)

sait rien, mais un jeune zigeiner, à genoux près d'elle, suppliait le meunier de la recevoir dans sa grange.

L'arrivée de Mathéus avait un peu modéré la colère de cet homme.

« Non.. non, disait-il d'un ton plus calme, la vieille n'aurait qu'à mourir, tous les frais de l'enterrement retomberaient sur moi. »

L'illustre docteur, ému d'un tel spectacle, s'approcha jusqu'auprès de la porte, et se penchant vers le meunier :

« Mon ami, lui dit-il avec douceur, comment pouvez-vous refuser un asile à cette malheureuse? Songez qu'elle peut mourir faute de secours. A combien de reproches ne seriez-vous pas exposé dans le pays! Voyons, laissez-vous attendrir par la prière de co pauvre enfant.

—Monsieur le curé, répondit le meunier en ôtant sa calotte, si c'étaient des chrétiens, je ne dis pas... mais des païens, bonsoir!

—Eh! qu'importent leurs opinions philosophiques? s'écria maître Frantz; ne sommes-nous pas tous frères? n'avons-nous pas les mêmes besoins, les mêmes passions, la même origine? Croyez-moi, brave homme, donnez une botte de paille à cette malheureuse créature, vous remplirez votre devoir et l'Être des êtres vous en récompensera. »

Toutes les femmes se réunirent à Mathéus, et le meunier, de peur d'un esclandre, ouvrit sa grange; mais il le fit avec de telles malédictions contre ces vagabonds qui forcent lo

monde à les nourrir pendant leur vie et à les enterrer après leur mort, qu'on ne pouvait lui savoir aucun gré de son action charitable.

Coucou Peter avait considéré tout cela les mains dans ses poches, sans prononcer une parole ; mais quand Mathéus salua les bonnes femmes et poursuivit sa route, il se prit à dire :

« Maître Frantz, est-ce que vous croyez cette vieille bien malade ?

—Je crains bien, répondit le bonhomme en hochant la tête, qu'elle ne puisse passer la nuit.

—Cependant vous avez vu comme elle s'est levée toute seule, quand on lui a ouvert la grange.

—C'est vrai, et j'en suis encore étonné, dit Mathéus; il faut que ces zigeiners aient la vie bien dure! Cela vient de leur existence sobre et primitive au milieu des bois; ils ne connaissent point les excès de la table, de la boisson ni du travail, si funestes aux autres hommes. Ainsi vivaient nos premiers pères. »

Coucou Peter ne put s'empêcher de sourire.

« Maître Frantz, dit-il, sauf le respect que je vous dois, je connais assez les zigeiners pour savoir qu'ils ne dédaignent pas les bons morceaux, et qu'ils boivent plus d'eau-de-vie que nous. Quant au travail, vous avez raison; ils aiment mieux ne rien faire que de se rendre utiles au genre humain; ce n'est pas comme nous autres, qui travaillons pour les générations futures. Savez-vous ce que je pense de cette vieille?

—Qu'en penses-tu, mon ami?

—Je pense qu'elle n'est pas plus malade que vous et moi; je pense qu'après avoir essayé toutes les portes du hameau, pour voir si elles étaient bien fermées, cette vieille coquine, voyant qu'il n'y avait rien à prendre, a contrefait la malade pour entrer dans le moulin; pendant la nuit elle se lèvera tout doucement avec son petit, elle passera dans le poulailler, elle tordra le cou aux poules, aux dindons, aux canards... et demain avant le jour elle aura déniché. Voilà ce que je pense.

—Comment peux-tu faire des suppositions pareilles? s'écria l'illustre philosophe. O Coucou Peter, Coucou Peter, c'est bien mal de concevoir de telles idées contre une race d'hommes tout entière, parce que ces hommes ont la peau un peu plus jaune que nous, des lèvres plus épaisses et des yeux plus vifs!

—Non, maître Frantz, c'est parce qu'ils appartiennent tous indistinctement à la famille des renards, dit Coucou Peter gravement.

—Mais la volonté! la volonté ne peut-elle pas changer leurs mauvais instincts? s'écria Mathéus, surpris de se voir embarrassé par son propre système. Tous les hommes ne sont-ils pas perfectibles? Faut-il les considérer comme des brutes? Sans doute, ils ont des appétits animaux qui viennent de leur nature première, mais le grand Démiourgos leur donne en naissant une faculté supérieure : le sens moral, qui leur fait distinguer le juste de l'injuste et combattre les instincts incompatibles avec la dignité de l'homme.

—Tout cela serait fort bien, dit Coucou Peter, si je ne connaissais pas cette vieille bohémienne; ce n'est pas sans cause que ses camarades l'appellent la Pie-Noire : plus elle vieillit, plus elle prend de goût au bien des autres. Je suis sûr qu'après sa mort l'Être des êtres la fera revenir avec des doigts crochus, pour la récompenser de ses bonnes actions.

—Mais, s'il en est ainsi, retournons au hameau prévenir le meunier.

—Ah bah! à quoi bon nous mêler de ce qui ne nous regarde pas? Et d'abord je ne suis pas sûr qu'elle ne soit pas malade, ensuite ce meunier ne vaut guère mieux qu'elle; c'est le plus grand voleur de farine que je connaisse. Si la Pie-Noire tord le cou à ses poules, il en a grugé bien d'autres. Maître Frantz, ne nous inquiétons pas de ça; c'était seulement pour vous dire que ces bohémiens sont d'une autre race que nous; mais il faut leur rendre cette justice, qu'ils n'attaquent pas les gens sur la route; ils aiment à boire, à manger aux dépens des autres, et ma foi, ils ne sont pas les seuls. »

Durant cet entretien, l'illustre philosophe et son disciple s'avançaient de plus en plus dans le bois; Coucou Peter se croyait bien sûr du sentier, il pensait voir à chaque instant la maison du forestier Yéri, l'un de ses anciens camarades, chez lequel il comptait passer la nuit. Mais au bout d'une demi-heure, ne voyant rien apparaître, il conçut quelques doutes sur la direction du chemin, sans oser en faire part à Mathéus. Après une autre demi-heure de marche, le sentier devenant toujours plus étroit, il ne douta plus de s'être trompé. Il était environ sept heures; les ronces, les épines s'accrochaient aux habits de Mathéus et de son disciple. Enfin le sentier disparut entièrement et s'effaça dans les hautes bruyères.

« Dites donc, maître Frantz, fit alors le ménétrier, êtes-vous bien sûr de ce chemin?

—De ce chemin! s'écria Mathéus en s'arrêtant tout court, mais je ne le connais pas du tout.

—Alors, nous voilà bien plantés... moi qui me laissais conduire par vous! Comment faire?

—Retournons, dit le bonhomme.

—Mais nous n'avons plus qu'une demi-heure de jour, dit Coucou Peter, et nous avons fait deux lieues depuis Tiefenbach; au contraire, allons en avant, toujours en avant; il faudra bien que nous arrivions quelque part. »

Tous deux se regardèrent alors en silence dans la plus grande incertitude; les hautes grives s'appelaient l'une l'autre à la cime des sapins; le soleil couchant répandait ses teintes jaunes sur le feuillage, on entendait au loin un torrent gronder sourdement dans la vallée. Ils restaient ainsi depuis quelques minutes sans échanger un mot, quand Coucou Peter s'écria :

« Maître Frantz, écoutez, n'entendez-vous rien?

—Si, j'entends parler là-bas, dit le bonhomme en indiquant la vallée.

—Oui, reprit Coucou Peter, il me semble même sentir une odeur de fumée... essayez un peu, monsieur le docteur.

—Je crois que oui, fit l'illustre philosophe.

—Maintenant j'en suis tout à fait sûr, s'écria le disciple, nous ne sommes pas loin d'une charbonnière... D'où vient le vent? —De là. —En route! »

Mais ils avaient à peine fait cinquante pas dans cette direction, qu'ils débouchaient dans une vallée profonde, en face d'une troupe de zigeiners, qui préparaient leur cuisine au revers de la côte.

« Hé! s'écria Coucou Peter, nous souperons, maître Frantz, nous souperons! »

Et ils se dirigèrent vers les bohémiens, tout étonnés de voir un homme à cheval apparaître dans cette solitude.

XVI

A mesure que Frantz Mathéus s'approchait des bohémiens, il était frappé de leur physionomie joyeuse et vraiment philosophique. On voyait bien qu'ils se souciaient peu de l'opinion du monde, et qu'ils tiraient toute leur satisfaction d'eux-mêmes. Les uns avaient des habits trop grands, les autres beaucoup trop courts; il y avait aussi plus de trous que de pièces à leurs culottes, mais cela ne les empêchait pas d'étendre leurs jambes avec une certaine noblesse, et de vous regarder en face, comme s'ils eussent été couverts de broderies magnifiques. Les femmes avaient presque toutes un enfant sur le dos, dans une espèce de sac qu'elles portaient en écharpe. Elles vaquaient tranquillement à leurs affaires; les unes mettaient du bois au feu, les autres allumaient leur pipe avec une braise; d'autres vidaient dans la marmite leurs grandes poches remplies de croûtes de pain, de navets et de carottes. C'était quelque chose d'admirable que cette halte au milieu des bois; la fumée se déroulait en masses bleuâtres sur le vallon, et dans le lointain les grenouilles commençaient leur concert mélancolique.

« Mangez et buvez, braves gens, s'écria Mathéus en les saluant de son large feutre, tous les fruits de la terre sont faits pour l'homme. Oh! que j'aime à voir les créatures du ciel prospérer et se répandre à la face du grand Démiourgos! que j'aime à les voir croître en force, en sagesse, en beauté! »

Les zigeiners regardaient l'illustre philosophe avec défiance; mais à peine eurent-ils jeté les yeux sur Coucou Peter, que plusieurs se levèrent en criant :

« Coucou Peter! Eh! Coucou Peter qui vient manger notre soupe!

—Justement, c'est pour ça que j'arrive, dit le joyeux ménétrier en leur distribuant des poignées de main; bonsoir, Wolf, bonsoir, Pfifer-Karl. Tiens! c'est toi, Daniel! comment ça va-t-il? Et toi, ma petite Nachtigall, depuis quand as-tu ce mioche? Dieu de Dieu! comme tout cela fructifie! Voyons s'il est de la bonne espèce : yeux noirs, cheveux crépus... Allons, allons, tout est en ordre, il n'y a pas de reproches à te faire, Nachtigall. Mais tous ces bohémiens avec des yeux bleus m'ont l'air louche en diable; c'est comme des lapins de garenne qui sentent la feuille de chou!

—Ah! ah! ah! farceur de Coucou Peter, s'écrièrent les bohémiens en se pressant autour de lui, il a toujours le mot pour rire. »

Pendant cette petite scène, Mathéus attachait Bruno à l'un des arbres du voisinage; lorsqu'il se retourna, Coucou Peter se penchait sur la marmite :

« Il n'y a pas gras aujourd'hui, disait-il en hochant la tête.

—Non, répondit Nachtigall, nous faisons maigre en l'honneur de saint Florent.

—Oh! dit Coucou Peter, un peu de patience, un peu de patience, toute la troupe n'est pas encore réunie. »

Puis se tournant vers Mathéus :

« Maître Frantz, s'écria-t-il, ici pas de gêne, asseyez-vous près du feu, faites comme chez vous! Et vous autres, ne promenez pas vos mains dans les poches de l'illustre philosophe.

—Est-ce que tu nous prends pour des voleurs? dit un jeune bohémien, revêtu d'une longue capote qui lui traînait jusque sur les talons.

—Au contraire, Melchior, je vous regarde comme les plus honnêtes gens de l'univers; seulement vous avez les doigts crochus, et malgré vous-mêmes il y reste toujours quelque chose. »

Mathéus s'approcha lentement, et promenant ses regards sur les zigeiners :

« Semblable au vertueux Aristide, dit-il d'un ton grave; en butte à la haine des partis et victime de l'ingratitude de mes concitoyens, je viens m'asseoir au foyer d'une nation étrangère, et réclamer de vous les droits sacrés de l'hospitalité... Heureux celui qui vit dans la solitude, en face de ce ciel immense, de ces forêts sans bornes. Il n'y voit point le vice triomphant et la vertu humiliée; son cœur n'est pas corrompu par l'égoïsme, ni desséché par l'envie! Bienheureux surtout celui qui croit à la justice éternelle, il ne sera point trompé : il recevra le prix de ses travaux, de son courage, de sa vertu! »

Ainsi parla le bonhomme, puis il s'assit auprès du feu et parut se perdre dans un abîme de méditations.

Les zigeiners émerveillés se regardaient l'un l'autre, et se demandaient entre eux quel était cet homme et ce qu'il voulait dire.

Coucou Peter se mit alors à leur raconter les pérégrinations lointaines de l'illustre philosophe, et les vicissitudes de son voyage; mais ils ne pouvaient rien y comprendre.

Pfifer-Karl, le trombone, disait :

« Que veut-il? Pourquoi court-il le monde? Puisqu'il a sa maison, ses terres et tout ce qu'il lui faut, pourquoi ne reste-t-il pas chez lui? Ou, s'il aime les voyages, pourquoi ne vend-il pas une de ses terres pour payer les aubergistes? »

Ces braves gens ne comprenaient pas non plus ce que c'était qu'un prophète; ils riaient des explications de Coucou Peter, et comme l'illustre docteur ne bougeait pas de sa place et ne pouvait les entendre, Coucou Peter finit par en rire lui-même.

« Ah! ah! ah! gueux de Pfifer-Karl, dit-il en frappant sur l'épaule du trombone, tu n'es pas bête; ce n'est pas toi qui t'en irais travailler pour les générations futures! Ah! ah! ah! c'est une drôle d'idée tout de même. »

Les bohémiens l'engageaient beaucoup à reprendre son violon, pour venir avec eux à la foire; ils avaient fait plus d'un tour avec Coucou Peter en Alsace, et savaient qu'il était bien reçu partout. Mais il ne voulut pas abandonner la doctrine.

« Non, dit-il, je suis prophète et je reste prophète; il y a bien assez longtemps que je fais de la musique. Et puis, si j'apprenais plus tard qu'un autre a pris ma place de grand rabbin, je m'arracherais les cheveux de désespoir. Non, non, il faut qu'on parle de moi; je veux que le nom de Coucou Peter soit comme celui de Pythagoras!

—Quand il y a un fou quelque part, dit Pfifer-Karl, on en parle plus que de tous les gens sensés du pays.

—Oui, répondit Coucou Peter en riant. Mais les fous d'une nouvelle espèce sont rares. C'est comme les moutons à six pattes : on les nourrit bien, on les montre pour de l'argent et on mène tondre les autres. Je voudrais avoir une jambe au milieu du dos; ma fortune serait faite, on viendrait me voir du bout du monde. »

Cependant la marmite fumait toujours et commençait à répandre une odeur assez agréable. On se rapprocha du feu, et Nachtigall ayant lavé son écuelle à la source voisine, l'offrit à Coucou Peter. Il la refusa, disant qu'il avait trop bien dîné pour boire du bouillon aux carottes. Mathéus se retira du cercle et dit qu'il avait sommeil : ces vieilles croûtes de pain qui nageaient dans l'eau claire ne tentaient pas son appétit.

La nuit était profonde. Coucou Peter alluma sa pipe et regarda les zigeiners manger leur pitance : l'écuelle passait de main en main, chacun y buvait à son tour.

Quant à maître Frantz, il alla s'étendre sur les bruyères. Longtemps le bonhomme promena ses regards dans la vallée ténébreuse; il prêtait l'oreille au grondement lointain d'une chute d'eau, qui parfois semblait se taire, puis se ranimait lentement comme le bruit d'un orage. La vallée tout entière répondait à cette voix solennelle; les feuilles s'agitaient, les oiseaux gazouillaient, les sapins balançaient leurs cimes noires.

Tout à coup un jeune zigeiner se mit à chanter un chant de la montagne, un chant qui disait :

« En route, bohémiens, en route... voici...
« voici... le soleil qui monte derrière les bois!
« Prends ton sac et suis la grande allée d'ar-
« bres qui mène au village... Elle est longue,
« l'allée du village; il faut partir de bonne
« heure pour arriver matin. »

Cette voix d'enfant fuyait dans l'immense vallée, les échos y répondaient bien loin, bien loin, d'un accent plus tendre. Quelques femmes se réunirent à l'enfant; elles s'assirent près du feu, les mains jointes autour des genoux, et se mirent à chanter en chœur; puis les hommes se mêlèrent au chant, qui se ranimait toujours ainsi : « En route, bohémiens, en route! »

Insensiblement la tête de Mathéus s'inclina;

Il s'étendit sur la mousse et s'endormit profondément.

XVII

Le lendemain, Frantz Mathéus s'éveilla de très-bonne heure; une abondante rosée tombait du ciel et pénétrait lentement sa grande capote brune; l'air était calme, la vallée brumeuse.

Les zigeiners, déjà levés, s'apprêtaient à partir avant le jour; ils chargeaient leur marmite, leurs trombones, leurs cors de chasse et leur grosse caisse; les femmes arrangeaient leur sac d'un mouvement d'épaule, les enfants se blottissaient sur le dos de leur mère. Le vague murmure de la pluie, qui tombait sur les feuilles, troublait seul le silence de la forêt.

Coucou Peter, trempé comme un canard, n'avait pas quitté sa place auprès du feu, il retournait quelques pommes de terre sous la cendre et paraissait mélancolique.

« Eh bien, lui dit Pfifer-Karl, si tu veux partir avec nous, décide-toi!

—Non, il faut que j'aille prêcher à Saverne.

—Alors, bonne chance, camarade, bonne chance! »

Nachtigall vint aussi lui serrer la main, puis toute la bande se mit en marche. Elle s'éloigna lentement à travers les hautes herbes; de pâles lueurs éclairaient l'horizon, la pluie rayait l'air, mais les bohémiens n'en étaient pas plus tristes : tout en marchant, on les entendait rire et causer entre eux.

« Bon voyage! » leur criait Coucou Peter.

Plusieurs se retournaient et agitaient leurs chapeaux.

Ils disparurent bientôt dans le bois.

Coucou Peter aperçut alors l'illustre philosophe, qui s'abritait sous les bords rabattus de son large feutre.

« Hé! maître Frantz, s'écria-t-il, la bénédiction de l'Être des êtres va nous faire croître en force, en sagesse et en beauté.

—Oui, mon garçon, répondit Mathéus, chaque jour ajoute de nouvelles épreuves et de nouveaux mérites à notre glorieuse entreprise. »

Il dit ces paroles d'un accent si doux, si résigné, que Coucou Peter en fut ému.

« Monsieur le docteur, dit-il, venez goûter de mes pommes de terre; elles sont farineuses comme des châtaignes.

—Je veux bien, répondit le bonhomme, je veux bien. »

Il vint s'asseoir près de son disciple.

« Les bohémiens sont de braves gens, dit-il en prenant une pomme de terre, ils ne songent pas à ramasser de vaines richesses et vivent au jour le jour, comme les oiseaux du ciel, préférant leur indépendance à tous les faux biens du monde. N'as-tu pas remarqué, mon ami, avec quelle gaieté philosophique ils mangeaient leur soupe aux carottes? Vraiment leur existence n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire!

—Vous avez raison, maître Frantz, dit Coucou Peter, pas plus tard que l'année dernière, j'ai voyagé trois mois avec cette bande de zigeiners; nous allions jouer des valses à toutes les foires d'Alsace; nous couchions tantôt dans une grange, tantôt sous un rocher en plein air, et je vous réponds que nous ne vivions pas de faînes et de pommes de pin comme les écureuils. Nous avions tous les jours des œufs, des saucisses et du lard en abondance!

—Et qui vous donnait toutes ces choses?

—Eh! dit Coucou Peter en riant, pendant que nous faisions de la musique à l'un des bouts du village, et que toutes les femmes accouraient à la danse, Nachtigall, la Pie-Noire et deux ou trois autres filaient derrière les jardins. Elles se glissaient dans les maisons; s'il y avait du monde, elles disaient la bonne aventure; mais s'il n'y avait personne, elles décrochaient bien vite le chanvre de dessus le fourneau, le lard de la cheminée; elles prenaient le beurre, les œufs, le pain et vidaient généralement toutes les armoires. Elles en remplissaient leurs grandes poches, car elles ont toujours plusieurs poches sous leurs jupes, et gagnaient le bois... Ah! maître Frantz, s'écria le bon apôtre tout réjoui, il fallait voir la mine des paysans en rentrant chez eux... Ah! ah! ah! quelle mine!... quelle mine!... Et quelles *raclées* recevaient les femmes!... Ah! ah! ah!

—Tu ris, malheureux! mais sais-tu bien que vous meniez une existence fort criminelle?

—Eh! tout cela ne me regardait pas, monsieur le docteur; je faisais de la musique. Si l'on avait pris ces bohémiennes, qu'est-ce qu'on aurait pu me dire?

—Mais tu vivais du fruit de leurs rapines. Tu n'as donc aucun sentiment du juste et de l'injuste?

—Au contraire, j'ai quitté la bande parce que la conscience me faisait des reproches; chaque fois que j'avais mangé de ces choses, j'entendais une voix intérieure qui me disait : « Prends garde, Coucou Peter, prends garde, on pourrait bien t'arrêter comme un voleur et te mettre en prison. » A force d'entendre cette voix, je devenais triste et je croyais toujours

voir des gendarmes derrière moi. Le temps des foires était fini, l'hiver approchait. Un jour qu'il était tombé de la neige, je pris mon violon sous le bras, et malgré les cris de Nachtigall, de Pfifer-Karl et de toute la bande, qui voulait me retenir, je retournai à Saverne. »

Mathéus ne dit plus rien, mais il retira son estime aux zigeiners; il se repentait même d'avoir mangé de leurs pommes de terre.

Cependant le soleil venait de paraître et jetait entre les montagnes un éclair immobile; il était temps de partir, Mathéus remonta sur Bruno.

Coucou Peter prit la bride et se dirigea vers le sommet de la côte, pour sortir des brouillards qui s'étendaient à perte de vue dans la vallée.

Les oiseaux faisaient entendre leur ramage si joyeux du matin; à mesure que la nuit pâlissait, l'air devenait plus vif, plus pénétrant; le sentier de Saverne se retrouva sous les bruyères, et maître Frantz, plus content, félicita son disciple d'avoir quitté les zigeiners.

« Vois-tu, mon ami, dit-il, à quoi peuvent nous entraîner nos passions! Pour quelques saucisses, tu risquais de perdre ton âme immortelle! Souviens-toi que l'homme a trois mobiles dans sa vie: ses instincts sensuels, son égoïsme et la conscience de ses devoirs. Attache-toi toujours à remplir tes devoirs, et tu deviendras un modèle de vertu.

—Eh! s'écria Coucou Peter, avec les leçons psychologiques d'Oberbronn et l'abstinence de la chair, comment diable voulez-vous qu'on ne devienne pas vertueux? S'il ne faut que le jeûne et des coups de bâton pour cela, Dieu merci, nous ne pouvons pas nous plaindre: ces deux choses ne nous ont pas encore manqué. »

Mathéus rit de bon cœur à cette réponse.

« C'est clair, Coucou Peter, dit-il, c'est clair... nous aurions tort de nous plaindre, car toutes les contrariétés qui nous arrivent ont pour but notre perfectionnement moral.

—Oui, maître Frantz; mais à force de se perfectionner par le jeûne, on se délabre l'estomac et l'on ne rit plus que d'un œil. »

En causant ainsi, ils s'avançaient dans le bois; le soleil plus chaud pénétrait sous le feuillage, et pendant que Bruno suivait au petit pas le sentier bordé de mousse, Coucou Peter cueillait des mûres dont les ronces étaient pleines. Il en avait la bouche toute noire et sifflait gaiement pour répondre aux oiseaux. Les geais passaient par bandes dans les taillis, et plus d'une fois le joyeux ménétrier leur lança son bâton, tant ils étaient proches.

Jusqu'à neuf heures tout alla bien; mais quand les grandes chaleurs du jour arrivèrent et qu'il fallut gravir les pentes rapides du Dagsberg, une tristesse invincible se glissa dans le cœur de Mathéus. On ne rencontrait pas une âme, c'était toujours le murmure des sapins, les vastes pâturages des vallées, où tinte au loin la clochette des génisses, le chant des jeunes pâtres, tour à tour grave ou aigu, qui se prolonge à travers les échos: tout lui rappelait le Graufthal, sa vieille Martha, ses amis absents, et de profonds soupirs soulevaient sa poitrine. Coucou Peter lui-même était rêveur, contre son habitude, et Bruno penchait la tête d'un air mélancolique, comme s'il eût regretté des temps plus heureux.

Bien des fois il fallut reprendre haleine, et seulement vers cinq heures du soir ils atteignirent la vallée de la Zorn, au pied du Haut-Bârr. Alors le ciel se découvrit: au-dessus d'eux serpentait la route de Lorraine; de longues files de voitures, de paysans, de paysannes, avec leurs grandes hottes remplies de légumes, gravissaient la côte; les coups de fouet, le bruit des grelots égayaient le paysage et semblaient annoncer Zabern, la ville des petits pains blancs, des saucisses et de la bière mousseuse. En effet, ils l'aperçurent à l'issue du vallon, et Bruno, sentant l'approche d'un gîte, se mit à galoper avec ardeur. Aux premières maisons Mathéus ralentit sa marche:

« Enfin, dit-il, voici le terme de nos fatigues... les destins vont s'accomplir! »

Là-dessus, maître Frantz et son disciple entrèrent fièrement dans l'ancienne rue des Tanneurs, et, pour dire la vérité, une animation extraordinaire se manifesta sur leur passage. Toutes les fenêtres se garnissaient de figures jeunes et vieilles, en cornettes, en tricornes, en bonnets de coton, tout le monde était curieux de les voir; les habitués du casino s'avançaient sur le balcon, leur queue de billard ou leur journal à la main; les enfants, qui sortaient de l'école, couraient derrière eux le sac au dos; les oies elles-mêmes, qui se promenaient dans la rue, causant entre elles de choses indifférentes, poussèrent tout à coup un cri de triomphe et prirent leur volée jusque sur la place de la Licorne.

« Tu vois, Coucou Peter, dit l'illustre philosophe, quelle sensation produit notre arrivée; en chaque lieu nous sommes reçus avec un nouvel enthousiasme. Pour peu que M. le pasteur nous prête son temple un jour ou deux, nous sommes sûrs de convertir toute la ville. Le plus simple alors sera d'établir des contro-

verses et d'engager le monde à nous faire des objections. Moi, du haut de la chaire, je gronderai comme la foudre, je gémirai sur les égarements du siècle, je frapperai d'une terreur salutaire les incrédules, les sophistes et surtout les indifférents, cette lèpre de la société, ces êtres sans foi ni loi, qui ne pensent à rien, qui ne croient à rien et qui doutent de leur propre existence. O race impure! race de vipères abandonnée aux jouissances sensuelles, vous frémirez! Oui, vous frémirez à la voix de Frantz Mathéus, pleine d'un enthousiasme véritable; vous serez frappés de terreur et vous tomberez à ses genoux. Mais Frantz Mathéus n'est pas cruel, et pourvu que vous reconnaissiez la transformation des corps et la pérégrination des âmes, pourvu que la foi descende dans vos cœurs flétris, tout vous sera pardonné. »

Malgré son exaltation, maître Frantz remarquait fort bien ce qui se passait autour de lui; la vue des gens de loi, qui se promenaient en robe noire devant le tribunal, le rendit tout pensif, et quand, sur la place de la Licorne, une espèce de sergent de ville, coiffé d'un grand chapeau à claque et le bâton sous le bras, se mit à les suivre du regard, sa nature de lièvre se réveillant, l'illustre philosophe se souvint qu'il n'avait pas de passe-port. Heureusement ils venaient d'atteindre la rue des Capucins et se trouvaient en face du presbytère.

« Halte! s'écria Coucou Peter, voici notre auberge.

—Dieu soit loué! dit Mathéus, nous avons fait une bonne trotte aujourd'hui. »

Il mit pied à terre, et Coucou Peter, toujours sans gêne, s'empressa de conduire le cheval à l'écurie.

En ce moment la voix du pasteur Schweitzer se fit entendre dans la maison.

« Douze louis! s'écriait-il, douze louis! tu perds la tête, Salomon; une vache maigre qui n'est pas même fraîche à lait!

—On me les offre, monsieur Schweitzer.

—Eh bien, donne-la, ta vache, donne-la, mon garçon, je te remercie de la préférence.

—Est-ce que M. le pasteur s'occupe du commerce du bétail? demanda Mathéus.

—Il trafique un peu de tout, répondit Coucou Peter en souriant, c'est un si brave homme! vous allez voir. »

Ils traversaient alors le vestibule, et la discussion s'animait entre le pasteur et le juif.

« Partageons la différence, disait l'un.

—Tu veux te moquer de moi, s'écriait l'autre, dix louis, pas un centime de plus. »

Coucou Peter s'arrêta sur le seuil, et Mathéus, regardant par-dessus l'épaule de son disciple, vit une de ces hautes salles de l'ancien temps, ornée de grands meubles de chêne, de boiseries de chêne, de vastes armoires, de tables massives dont la vue seule vous réjouit le cœur. Au premier abord, il fallait se dire : « Ici on mange bien, on boit bien, on dort bien! La bénédiction du Seigneur repose sur les gens de bonne volonté. Ainsi soit-il! »

Un petit homme gros et gras était assis dans un fauteuil de cuir, son ventre ne faisait qu'un saut du menton jusqu'aux cuisses, et la bonne humeur épanouissait sa figure vermeille. Près de lui se tenait debout un grand gaillard, la blouse serrée autour des reins, le nez crochu et les cheveux d'un roux vif comme le feu.

« Salut, monsieur le pasteur, » s'écria le ménétrier.

Le petit homme se retourna et partit d'un immense éclat de rire.

« Coucou Peter! s'écria-t-il. Ah! ah! ah! d'où vient-il? je vous le demande un peu... d'où sort-il, ce gueux-là? »

Et repoussant le fauteuil, il étendit ses larges mains comme pour attirer Coucou Peter sur son gros ventre.

Ce fut quelque chose d'attendrissant : on aurait dit deux œufs de Pâques qui voulaient s'embrasser, et Mathéus, témoin de leurs efforts, en avait les larmes aux yeux. Enfin ils y renoncèrent, et Coucou Peter, se tournant vers Mathéus, s'écria :

« Monsieur le pasteur, je vous amène l'illustre docteur Mathéus, le meilleur homme du monde et le plus grand philosophe de l'univers!

—Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, Monsieur, dit le pasteur Schweitzer en secouant la main de maître Frantz; prenez place... Je suis charmé de faire votre connaissance. »

Puis il congédia le juif et courut à la cuisine en criant :

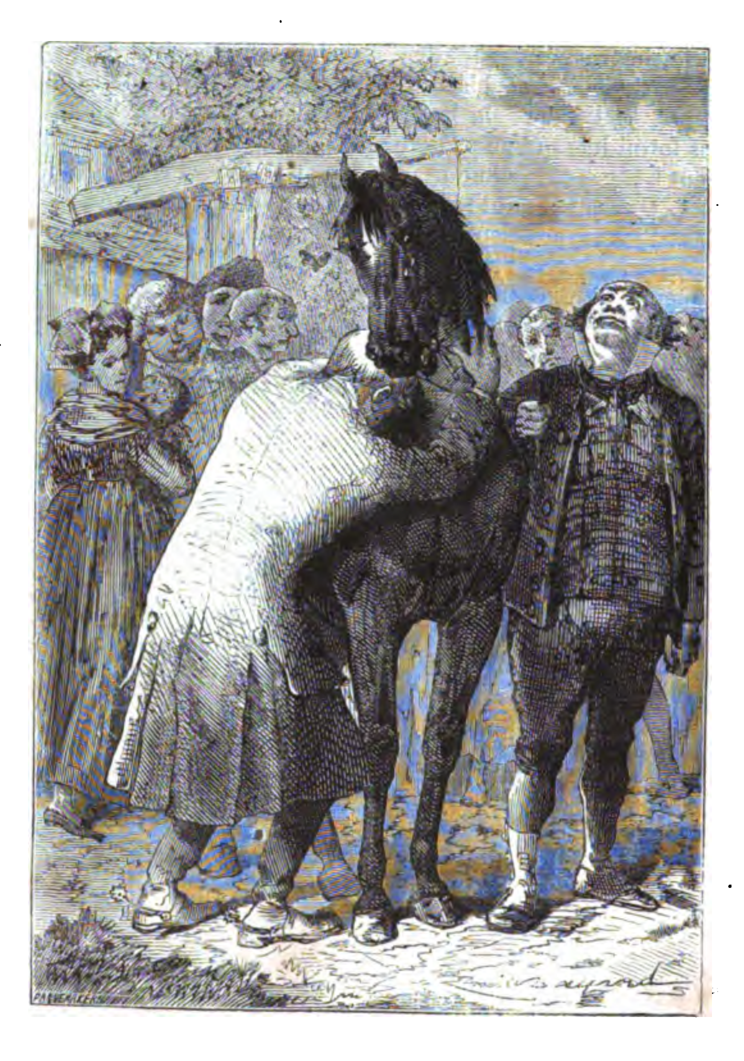
« Grédel! Grédel! voici Coucou Peter! »

Grédel, qui préparait le souper, accourut à l'entrée de la salle; trois ou quatre marmots trébuchaient derrière elle, criant, caquetant, demandant des tartines.

« Bonjour, Grédel, dit Coucou Peter en embrassant sa femme sur les deux joues; ça va bien, ma petite Grédel?

—Oui, mauvais sujet, oui, ça va bien, répondit-elle, moitié riant, moitié sérieuse; tu reviens parce que tu n'as plus le sou, n'est-ce pas?

—Allons, Grédel, allons, sois raisonnable, je ne fais que passer ici, ça ne vaudrait pas la peine de me rendre la vie dure. »



Bruno! mon pauvre Bruno! (Page 46.)

Les enfants s'attachaient à la camisole du ménétrier et l'appelaient *nonon* Coucou Peter, pour avoir quelque chose, et le pasteur se frottait les mains d'un air joyeux.

Quand Coucou Peter eut bien cajolé sa petite femme, qui n'était déjà pas si maigre; quand il eut pris les enfants dans ses bras, en les embrassant l'un après l'autre, et en leur disant à l'oreille que sa malle allait venir avec toutes sortes de bonnes choses, Grédel rentra dans la cuisine, et Coucou Peter, ainsi que le pasteur et Mathéus, s'installèrent en face d'une vieille bouteille de wolxheim.

Toute la maison avait un air de fête : les enfants chantaient, sifflaient, et couraient dans la rue pour voir arriver la malle; les poules, dont Grédel tordait le cou, jetaient des cris perçants; Coucou Peter racontait ses pérégrinations lointaines, son titre de grand rabbin et ses projets futurs ; l'illustre philosophe s'admirait lui-même au milieu de ces histoires merveilleuses, les verres se remplissaient et se vidaient comme d'eux-mêmes, et le gros ventre du pasteur Schweitzer se balançait joyeusement au récit des aventures sans nombre de son ancien camarade.

« Ah ! ah ! ah ! la bonne farce ! s'écriait-il; tu ne changeras jamais, Coucou Peter, tu ne changeras jamais, il n'y a que toi pour me faire du bon sang ! »

La nuit était venue et l'ombre des maisons voisines s'étendait dans la grande salle, lorsque Grédel apporta de la lumière. Elle venait servir le souper; en un tour de main, elle dé-



C'était quelque chose d'admirable ! (Page 51.)

ploya sur la table une nappe blanche, elle arrangea les couverts et distribua les assiettes dans un ordre convenable. Coucou Peter la regardait avec complaisance ; jamais il ne l'avait vue si fraîche, si grasse, si appétissante ; il s'étonnait lui-même de n'avoir pas encore découvert tous les agréments de sa femme, et, se levant tout à coup comme transporté d'enthousiasme, il lui passa la main autour de la taille et se mit à valser avec elle en s'écriant :

« Houpsa ! Grédel !... houpsa... houpsasa !...

—Ne fais donc pas le fou ! disait-elle, ne fais donc pas le fou ! »

Mais il ne l'écoutait pas et tournait toujours en répétant :

« Houpsa ! Grédel !... houpsa... houpsasa !... »

Finalement, il lui donna un gros baiser sur le cou et lui dit :

« Tu es pourtant toujours ma petite Grédel, ma bonne petite Grédel, la plus jolie petite Grédel que j'aie rencontrée de ma vie ! »

Puis il vint reprendre sa place gravement, se croisa les jambes et parut tout heureux de ce qu'il venait de faire.

Les enfants rentraient alors en criant :

« Nonon Coucou Peter... la malle ne vient pas !...

—Tiens, tiens, dit-il, ça m'étonne... ça m'étonne... Soyez tranquilles... elle viendra... elle viendra !... »

Ces belles paroles ne les arrangeaient pas ; la vue des beignets aux pommes, des petits pâtés et de la galette chaude au lard que

Grédel venait de servir les remit de bonne humeur. Avant que Mathéus et Coucou Peter eussent pris place, ils étaient assis autour de la table, la serviette au cou, et quand les convives furent rangés et que le ministre, d'une voix solennelle, remercia le Seigneur de tant d'excellentes choses qu'il avait mises au monde pour ses enfants, ce fut un plaisir de les entendre crier tous à la fois : « *Amen!* »

Le souper se passa gaiement. Tout le monde avait bon appétit; Grédel servait les enfants, Coucou Peter remplissait les verres et portait la santé tantôt de maître Frantz, tantôt de maître Schweitzer. L'illustre philosophe célébrait la pérégrination des âmes, et M. le pasteur faisait l'éloge de sa progéniture avec une tendre bienveillance : Fritz devait être ministre, il n'aimait que la Bible, c'était un enfant plein d'intelligence; Wilhelm avait les plus heureuses dispositions pour le commerce, et Ludwig ne pouvait manquer de devenir général, car il jouait du fifre du matin au soir. Mathéus ne voulait pas contredire les opinions philosophiques de son hôte ; mais il pensait que tous indistinctement appartenaient à la famille des pingouins, remarquables par leurs ailes courtes, leur gros ventre et leur gourmandise.

Ce fut une bien douce satisfaction pour l'illustre philosophe de voir se confirmer ses prévisions quand arriva le dessert; ces petits êtres se mirent alors à manger de la crème, des gâteaux et de la tarte avec une avidité surprenante : Fritz croquait des noisettes, Wilhelm fourrait des raisins dans sa poche, et le petit Ludwig buvait le vin de Grédel, chaque fois qu'elle tournait la tête pour sourire à Coucou Peter.

A la fin du repas, M. le pasteur se fit apporter sa pipe d'écume, et, tout en prêtant l'oreille aux discours de maître Frantz, qui lui demandait le temple pour annoncer sa doctrine, il l'alluma; puis, reculant son fauteuil, il lança quelques bouffées en l'air dans une douce quiétude et répondit :

« Illustre philosophe, vous êtes possédé d'une ardeur philosophique vraiment touchante, et je me ferais un véritable plaisir de vous rendre service. Quant au temple, il n'y faut pas songer ; je ne puis me susciter à moi-même pour adversaire un foudre d'éloquence tel que vous; ce serait trop exiger de la faiblesse humaine; mais, grâce au ciel, nous avons à Saverne un casino, c'est-à-dire un lieu de réunion pour l'élite de la société. On y trouve des avocats, des juges, des procureurs, tous gens instruits, qui ne demanderont pas mieux que de vous entendre et de profiter de vos lumières. Si vous le désirez...

—Monsieur le pasteur, interrompit Mathéus en se levant, c'est l'Être des êtres lui-même qui vous inspire la pensée de me conduire en ce lieu. Il n'y a pas une minute à perdre ; depuis trop longtemps l'univers gémit dans le doute et l'incertitude.

—Un peu de calme, illustre philosophe, reprit le pasteur. D'abord, il serait bon de cirer vos bottes; je sais bien qu'un esprit supérieur n'entre pas dans ces détails vulgaires, mais des bottes cirées ne peuvent pas nuire à votre éloquence. En outre, Grédel va donner un coup de brosse à votre habit, afin de vous conformer aux bienséances oratoires que recommande Cicéron; alors j'espère avoir fumé ma pipe, et nous partirons à la grâce de Dieu! »

Ces considérations judicieuses décidèrent Mathéus à modérer son impatience. Coucou Peter lui mit la robe de chambre et les pantoufles du pasteur; Grédel courut cirer ses bottes et brosser sa grande capote brune ; maître Frantz lui-même se plaça devant le miroir et se fit la barbe, comme il en avait l'habitude au Graufthal; enfin, ayant mis dans la chambre voisine une chemise blanche et terminé tous ses préparatifs, l'illustre philosophe et M. le pasteur s'acheminèrent ensemble vers le casino.

Coucou Peter, qui restait près de Grédel, les suivit jusqu'à la porte une chandelle à la main, et leur souhaita toutes sortes de prospérités.

XVIII

Maître Frantz, en remontant l'antique rue des Capucins, éprouvait une véritable jouissance d'avoir changé de chemise et de s'être fait la barbe; son esprit était plein d'arguments invincibles, et la lune marchait en quelque sorte devant lui pour le conduire au casino.

Un murmure confus annonçait que la petite chapelle de Saint-Jean était remplie de fidèles; aucun autre bruit ne s'entendait dans la rue; toutes les femmes étaient à l'église et les hommes au cabaret.

Maître Frantz et le pasteur marchèrent quelque temps en silence, respirant avec bonheur l'air frais du soir, si doux après un bon repas; regardant ces lueurs rapides qui s'échappent d'une porte entr'ouverte et refermée aussitôt, une lanterne errant dans les ténèbres, une ombre apparaissant derrière les vitres étincelantes d'une fenêtre, enfin ces vagues accidents

de la nuit, pleins d'une rêverie mystérieuse et d'un charme indéfinissable. Mais bientôt l'illustre philosophe, animé par ses méditations anthropo-zoologiques, allongea le pas.

« Un instant, mon cher monsieur, un instant, disait le pasteur, vous courez comme un lièvre, laissez-moi reprendre haleine.

—Est-ce que toute la société se trouve réunie? demandait Mathéus.

—Pas encore, pas encore... rien ne nous presse. Que dirait-on si les juges, les avocats, les procureurs allaient boire et jouer en plein midi? Ce serait peu convenable, il faut attendre que les brasseries soient vides; il faut donner l'exemple des bonnes mœurs! »

Ainsi parlait M. le pasteur, ce qui n'empêchait pas maître Frantz d'allonger ses grandes jambes avec un nouvel enthousiasme et de s'écrier en lui-même : « Courage, Frantz! n'écoute pas les conseils d'une fausse sagesse et d'un lâche amour du repos; les détours captieux du sophisme ne sauraient égarer ton intelligence ni ralentir ta marche triomphante. »

M. le pasteur riait de sa précipitation.

« Où courez-vous donc, mon cher monsieur, où courez-vous? lui cria-t-il sur le seuil du casino. Ne voyez-vous pas où nous sommes? »

Maître Frantz se retournant vit de hautes fenêtres qui brillaient dans l'ombre, et de nombreuses figures qui dansaient sur leurs rideaux rouges : « C'est donc ici, pensa-t-il, que va s'accomplir la régénération des hommes! » Cette idée grandiose ne laissa point que de l'émouvoir; mais son émotion fut encore plus grande lorsque M. le pasteur ayant ouvert la porte, il découvrit tout à coup une vaste salle éclairée par une foule de lumières. Il y avait déjà grand monde, on lisait les journaux; M. le notaire Creutzer faisait un cent de piquet avec M. l'avocat Swiebel; le noble baron de Pipelnaz, renversé dans un grand fauteuil, discutait gravement les affaires du pays, et le jeune substitut Papler caquetait en riant avec la belle Olympia, la demoiselle de comptoir. C'était un coup d'œil superbe, tel que maître Frantz ne se rappelait pas en avoir vu depuis maintes années; et quand, passant devant un des miroirs à cadres dorés, il se vit debout au milieu de la salle avec sa grande capote brune, sa culotte courte et son gilet à carreaux, il remercia intérieurement M. le pasteur d'avoir fait cirer ses bottes et donner un coup de brosse à son habit.

Messieurs les membres du casino avaient tourné la tête et souriaient à la vue du bonhomme; ils le prenaient pour quelque paysan de la haute Alsace égaré dans les sphères supérieures, et son air d'admiration leur faisait plaisir à voir; mais quand M. le pasteur lui présenta un siége et demanda deux chopes de bière, ils pensèrent que c'était un ministre de village, et chacun reprit son attitude.

« Quel est votre point, maître Swiebel? demanda le notaire.

—Quarante-sept.

—Cela ne vaut pas : cinquante... trois rois... trois dames..: »

La belle Olympia fit aller sa sonnette, et l'on vint servir les deux chopes sur un plateau verni, orné de brillantes peintures.

On s'imagine combien Mathéus dut être émerveillé de semblables magnificences; des globes de cristal couvraient les lampes, et les chaises étaient garnies de velours tendre comme la laine des jeunes agneaux. Aussi, malgré ses convictions inébranlables, ne pouvait-il se défendre d'une espèce de timidité, naturelle à ceux qui se trouvent en présence des grands de la terre.

« Eh bien, illustre philosophe, voulez-vous que j'annonce votre discours? lui demanda le joyeux pasteur.

—Attendez, répondit maître Frantz à voix basse, tandis que ses joues vénérables se couvraient d'une rougeur subite; attendez, je n'ai pas encore préparé mon exorde.

—Diable! il serait temps de vous y prendre. Si vous le permettez, je vais lire ce journal, et quand vous serez prêt, vous n'aurez qu'à m'avertir. »

Mathéus fit un signe de tête affirmatif, et sortit de la poche de sa capote son répertoire anthropo-zoologique.

Le bonhomme ne manquait pas de prudence; bien au contraire, sa nature timide l'avait habitué, dans ses transformations successives, à dresser l'oreille, et l'on peut dire que, dans certaines circonstances, il dormait les yeux ouverts. Or, tout en parcourant son répertoire, il ne laissait pas d'observer ce qui se passait dans la salle, et même d'écouter fort attentivement ce qui se disait à droite et à gauche.

A chaque instant apparaissaient de nouvelles figures; tantôt c'était M. le percepteur des contributions, Stoffel, avec sa double chaîne d'or et ses breloques; tantôt le pharmacien Hospes, dont la voix bruyante s'entendait du vestibule; ou bien M. le garde général Seypel, brodé d'argent sur toutes les coutures.

Tous ces messieurs s'arrêtaient un instant au comptoir, disaient quelques mots charmants à la belle Olympia, qui balançait la tête et souriait avec une grâce infinie; puis ils allaient prendre leur place et demandaient un journal.

La conversation s'animait, on parlait du bal de madame la sous-préfète, on citait les personnes qui devaient en être : il y aurait grand gala pour la clôture; un pâté de Strasbourg était en route. M. le garde général souriait avec finesse; quand on lui parlait de perdreaux, de gelinottes, il ne disait ni oui ni non.

Puis arrivaient les confidences! on tirait de son gilet sa carte d'invitation : « Ah! vous en êtes, mon cher?... Charmé! —Et vous aussi? » On se félicitait.

Mais ce qui mit le comble à la satisfaction générale, ce fut d'apprendre par le noble baron de Pipelnaz l'arrivée prochaine de M. le préfet. Alors on trouva mille rapports secrets entre ce voyage et le bal de madame la sous-préfète. Sans aucun doute, M. le préfet voudrait bien y assister. Quel événement! Tous les conviés se regardaient avec une sorte d'extase. Être du même bal que M. le préfet! Souper à la même table que M. le préfet!

Ceux qui n'avaient pas encore reçu leur carte d'invitation continuaient à jouer, criant : « Trois rois! quatorze d'as! » d'une voix éclatante, sans avoir l'air de prêter l'oreille. M. le pasteur lui-même semblait fort grave, et lisait son journal avec une attention soutenue; mais ils ne pouvaient dissimuler leur déconfiture, elle se lisait clairement dans leur mine, on les plaignait sincèrement. Ils étaient bien à plaindre!

« O grand Démiourgos! pensait maître Frantz, est-il possible de s'occuper de futilités semblables, au lieu de songer à la transformation des corps et à la pérégrination des âmes? »

Dans sa pitié profonde, l'illustre philosophe aurait pris la parole tout de suite; mais il jugea convenable d'attendre que l'enthousiasme de ces gens se fût un peu calmé.

On formait alors de petites sociétés d'intimes, pour prendre le punch ou le vin chaud. Il n'était question de toutes parts que des grâces de madame la sous-préfète, de sa distinction incomparable et de ses excellents soupers. Le noble baron de Pipelnaz, maire de la ville, insistait sur la réception qu'il convenait de faire à M. le préfet. Depuis vingt ans, M. le baron le saluait à la porte de la mairie; mais, dans une circonstance aussi flatteuse, il proposait d'aller à sa rencontre en grand costume, et voulait bien se charger du petit discours de félicitation.

L'arrivée du procureur Kitzig interrompit cette conversation agréable; c'était un ancien camarade du pasteur Schweitzer à l'université de Strasbourg, et chaque soir ils faisaient ensemble leur partie de *youker*. Le beau monde riait des manières communes du procureur Kitzig, qui ne savait pas tenir son rang et causait familièrement avec le premier venu; cependant il fallait bien lui faire bonne mine : maître Kitzig occupait une haute position à Saverne; et puis, qui peut se flatter de n'avoir pas, tôt ou tard, un petit démêlé avec M. le procureur?

On souriait donc à M. le procureur, qui répondait par de petits mouvements de tête et quelques paroles insignifiantes.

« Vous êtes bien bon, Monsieur le procureur. — Vous êtes trop aimable, Monsieur le procureur.

—Ah! ah! ah! quelle comédie! murmurait le pasteur à l'oreille de Mathéus, quelle comédie! Avez-vous jamais rien vu de pareil au Graufthal? »

Mais l'illustre philosophe ne répondit pas; il venait de reconnaître dans maître Kitzig un individu de la race canine, pour laquelle les lièvres éprouvent une vénération fort singulière.

Au bout de quelques instants, M. le procureur vint rejoindre son ami Schweitzer, il lui serra la main et salua Mathéus.

« Eh bien, Karl, dit-il en s'asseyant, ferons-nous notre partie de *youker* ce soir? j'en ai grand besoin.

—Je suis prêt, Michel.

—Figure-toi, poursuivit maître Kitzig, que depuis cinq heures je ne fais qu'entendre des témoins, et Dieu sait s'il doit nous en arriver d'autres de la foire!

—De la foire de Haslach? demanda le pasteur en regardant Mathéus.

—Oui, il se passe de belles choses là-bas : deux bandits ont remué la population de fond en comble par des prédications incendiaires; ils ont attaqué les lois, la morale, la religion; ils ont même fait des miracles! C'est une affaire de cour d'assises.

—Et s'ils tombent entre les mains de la justice?

—Je ne les tiens pas quittes pour vingt ans de galères, répondit maître Kitzig en absorbant une prise de tabac avec indifférence; mais il ne s'agit pas de cela... Des cartes, une ardoise! »

Jamais Frantz Mathéus ne s'était trouvé dans une position plus terrible; il eut d'abord l'idée de se dénoncer lui-même et de soutenir la doctrine à la face des nations; mais à cette idée ses cheveux se dressèrent sur sa nuque, il regarda la porte et resta immobile.

M. le pasteur, de son côté, n'était pas trop à son aise; cependant il eut le sang-froid de dire :

« Je te présente M. le docteur Mathéus, du Graufthal, qui revient du Nideck.

—Ah ! fit le procureur en mêlant les cartes, monsieur vient des ruines du Nideck ! alors il a dû passer par Haslach ? »

Maître Frantz crut tomber à la renverse, heureusement sa langue se mit à aller pour ainsi dire d'elle-même et répondit :

« Pardon, monsieur le procureur, j'ai pris par la montagne.

—Ah ! c'est fâcheux, nous aurions pu vous demander quelques renseignements utiles, » fit maître Kitzig.

Puis il distribua les cartes et la partie commença.

Quelle position pour maître Frantz ! au moment de remporter le plus magnifique triomphe oratoire et de proclamer le système, être forcé de se taire, de renier la doctrine, de se cacher comme un coupable ! Car plus il songeait à se dénoncer, plus ses instincts naturels s'y opposaient avec une force invincible; son estomac se serrait, et dans sa douleur il se disait : « O pauvre Mathéus ! pauvre Mathéus ! à quelle extrémité te vois-tu réduit ! Aller aux galères à ton âge ! Pauvre Mathéus ! Quelle faute a pu te mériter un si triste sort? N'as-tu pas sacrifié ton repos, tes plus chères affections pour le bonheur du genre humain? Pauvre Mathéus ! » Et son cœur pleurait, et tout gémissait en lui... et pourtant il n'avait pas la force de se dénoncer... il avait peur !

Et quand, après le premier tour, maître Kitzig, d'un air distrait, lui dit qu'il avait dû nécessairement passer par Haslach, puisque le chemin du Nideck aboutit derrière ce village, il le nia de nouveau, il le nia avec force, disant qu'il avait passé derrière le Schnéeberg, faisant la description mensongère de la route et des beautés de la nature, décrivant un immense circuit autour de Tiefenbach, et généralement de tous les endroits qu'il avait parcourus.

« Vous avez pris un chemin bien long, » remarqua le procureur; puis la partie continua sans interruption.

De temps en temps maître Kitzig faisait quelque réflexion caustique sur la difficulté des chemins de la montagne, sur les dangers de prêcher des doctrines nouvelles, et l'illustre philosophe frissonnait jusqu'à la moelle des os.

Ainsi se passa cette soirée, qui devait décider de la gloire éternelle de Frantz Mathéus, du progrès de la civilisation et du bonheur des races futures : elle se passa dans les transes les plus cruelles.

Et tandis que la joie s'animait autour du bonhomme, tandis que le noble baron de Pipelnaz s'épanouissait dans son orgueil, et que tous ces êtres vulgaires se berçaient des plus riantes espérances; lui, si bon, si juste, si bienveillant, il ne songeait qu'à la fuite, il voulait aller doter l'Amérique des trésors de sa science ! « Là, pensait-il, les doctrines sont libres; on n'a pas à craindre les procureurs et les gendarmes; chacun peut faire des miracles à son aise ! »

Minuit venait de sonner et déjà bon nombre des habitués du casino s'étaient retirés, lorsque le procureur Kitzig se leva, et, regardant l'illustre docteur :

« Assurément, mon cher monsieur, lui dit-il, vous faites erreur; vous avez dû joindre le chemin de Saverne derrière Haslach et traverser ce village ! »

Frantz Mathéus, comme transporté d'indignation, affirma pour la troisième fois, avec serment, qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire et qu'il n'avait jamais passé par là !

Son émotion n'aurait pas manqué de le trahir, s'il n'avait eu la plus honnête figure du monde; mais comment supposer que ce bon papa Mathéus, docteur au Graufthal, était ce terrible réformateur, ce grand coupable, qui avait conçu l'audacieux dessein d'ébranler l'univers? Une telle idée ne pouvait entrer dans la tête de personne; aussi maître Kitzig se contenta de rire de son exaltation singulière, et lui souhaita le bonsoir.

Alors M. le pasteur et maître Frantz sortirent les derniers, et quand ils furent dans la rue, le bonhomme, comprenant sa faiblesse, se mit à pleurer. M. le pasteur avait beau le consoler par des paroles bienveillantes, il ne pouvait se pardonner à lui-même, et si son hôte ne l'eût soutenu, il n'aurait pu faire un pas, tant les sanglots l'étouffaient et agitaient tous ses membres.

XIX

Lorsque Frantz Mathéus et le pasteur arrivèrent à la maison, tout le monde était endormi. M. le pasteur, laissant Mathéus sur le seuil de la grande salle, entra seul dans la cuisine et revint au bout de quelques minutes avec de la lumière.

Un calme étrange avait remplacé l'agitation du bonhomme; il suivit machinalement son hôte, qui le conduisit au premier étage, dans une petite chambre à coucher donnant sur le jardin du presbytère.

La cime des arbres s'agitait doucement aux fenêtres, les draps du lit étaient d'une blancheur merveilleuse, et les vieux meubles de chêne semblaient vous annoncer la bienvenue d'un air de familiarité naïve.

Mais l'illustre philosophe, dans sa douleur, ne remarquait point ces détails et s'assit en exhalant un profond soupir.

« Allons, mon cher monsieur, lui dit le pasteur, oubliez les petits désagréments de la carrière philosophique, faites un bon somme, et demain vous serez frais et dispos comme si vous aviez remporté la plus magnifique victoire. »

Puis il serra la main de maître Frantz, déposa la chandelle sur la table et descendit tranquillement se reposer de ses fatigues.

Quand les pas du pasteur eurent cessé de se faire entendre, et que le silence de la nuit régna dans toute la maison, Mathéus, les deux coudes sur la table et la tête entre les mains, se prit à regarder brûler la chandelle avec un accablement indicible; il ne songeait à rien, et cependant il était triste... triste comme si le grand Démiourgos l'eût abandonné.

Vers une heure il entendit un enfant qui pleurait dans la maison voisine, et la mère qui cherchait à le consoler par de tendres paroles; cette voix d'enfant, si faible et si douce, et cette voix de mère plus douce encore, remuèrent le cœur du bonhomme; une larme mouilla ses yeux! Puis, l'enfant s'étant apaisé, le silence redevint plus grand, et maître Frantz, accablé de fatigue, finit par s'endormir le front sur la table.

Lorsqu'il s'éveilla, le jour commençait à grisonner les vitres, et la chandelle montait en flamme rouge du fond du chandelier. Alors tous les événements de la nuit se retracèrent à sa mémoire. Il se leva et ouvrit une fenêtre.

Déjà les oiseaux gazouillaient dans le jardin; quelques ouvriers, la pioche sur l'épaule, passaient en causant le long de la grille, et leurs voix, à cette heure matinale, s'entendaient d'un bout de la rue à l'autre. Les fraîches laitières de la montagne, leur grande cruche d'étain sous le bras, se reposaient autour des bornes voisines, et les servantes en petites jupes, et les bras nus, venaient une à une acheter le lait du ménage. Toutes ces bonnes gens avaient un air de santé qui faisait plaisir à voir. Les servantes s'arrêtaient à jaser entre elles de baptêmes, de mariages, du départ des conscrits, de ceci, de cela.

Puis tout à coup l'une d'elles s'écriait :

« Ah! mon Dieu! mon feu qui brûle depuis une demi-heure! mon pain qui roussit... et moi qui reste là! Bonjour, mademoiselle Charlotte!...

—Bonjour, mademoiselle Christine. »

Et les voilà qui se dispersent et qui courent, regrettant de n'en avoir pas assez dit et se promettant bien de recommencer le lendemain.

Les marchands ouvraient aussi leurs boutiques et suspendaient leurs étalages aux crochets de la porte.

A chaque instant c'était du nouveau; puis l'air de la montagne vous arrivait si vif, si pur, que la poitrine se dilatait de bonheur et respirait en quelque sorte d'elle-même.

Maître Frantz, ranimé par ce joyeux spectacle, commençait à voir les choses d'un point de vue plus agréable; il s'étonnait même de ses craintes chimériques, car enfin personne ne pouvait l'empêcher d'enseigner une doctrine fondée sur la plus haute morale, sur la plus saine logique. Peu s'en fallut qu'il ne prît alors la résolution sérieuse de se dénoncer à M. le procureur, afin de confondre les envieux; mais sa prudence lui fit entrevoir qu'on pourrait bien l'enfermer d'abord, sauf à juger la doctrine plus tard, et cette réflexion judicieuse refroidit son enthousiasme : « Frantz, se dit-il, tu es possédé d'une ardeur philosophique trop grande. Sans doute il serait beau de souffrir la persécution et le martyre pour l'immuable vérité, ce serait même très-beau; mais à quoi cela servirait-il? Si l'on te mettait en prison, qui enseignerait l'anthropo-zoologie au genre humain? Ce ne serait pas Coucou Peter, homme de peu de foi et naturellement enclin aux jouissances de la chair. Il vaut mieux t'en aller... c'est la sagesse qui l'ordonne! Surtout, Frantz, défie-toi de ton audace extraordinaire : le vrai courage consiste à dompter ses passions! »

Quand l'illustre philosophe se fut ainsi moralisé lui-même, il résolut de partir pour Strasbourg sans perdre une minute. En conséquence il mit son large feutre et descendit à tâtons dans le corridor. Mais comme il passait devant une petite chambre sous l'escalier et qu'il hésitait, ne sachant s'il devait prendre à droite ou à gauche, la voix de son disciple cria de l'intérieur :

« Qui est là?

—C'est moi, mon ami.

—Ah! c'est vous, monsieur le docteur. »

En même temps Mathéus entendit quelqu'un sauter du lit, et Coucou Peter en chemise apparut sur le seuil.

« Comment, diable! vous êtes déjà debout de si grand matin! fit le joyeux ménétrier.

—Ah! ce n'est pas sans cause, mon garçon.

Tu sauras que j'ai appris hier, au casino, que nous sommes poursuivis.

—Poursuivis! s'écria Coucou Peter en renversant son bonnet de coton sur sa nuque, et par qui?

—Par les gendarmes.

—Et pourquoi?

—Pour avoir prêché la doctrine!

—La doctrine! Ah! les gueux! Voyez-vous, ils veulent garder leurs places, tandis que si nous étions les maîtres, c'est nous qui serions les rabbins.

—Oui, mon garçon. On nous menace des galères! »

Coucou Peter ouvrit de grands yeux et resta bouche béante.

En même temps une voix lui cria du fond de la chambre :

« Sauve-toi, Peter! au nom du ciel, sauve-toi!

—Sois tranquille, Grédel, sois tranquille, dit le ménétrier. Pauvre petite femme, comme elle m'aime? Nous allons décamper tout de suite... Dieu de Dieu, les galères! Ah! les gredins... Où allons-nous, maître Frantz?

—A Strasbourg.

—Oui, allons à Strasbourg. Grédel, lève-toi pour nous préparer un bon déjeuner. Maître Frantz, rentrez chez vous; dans cinq minutes je suis prêt. »

L'illustre philosophe rentra dans sa chambre, et bientôt Coucou Peter arrivait en attachant ses bretelles :

« Maître Frantz, dit-il, ma femme est déjà dans la cuisine; je vais seller Bruno, et avant une heure nous serons en route. »

Cependant Mathéus le retint encore quelques minutes, pour lui faire part de ce qui s'était passé la veille. Coucou Peter apprit avec plaisir qu'on les cherchait du côté de Haslach.

« C'est bon, dit-il, c'est bon, rien ne nous presse; nous pouvons déjeuner tranquillement. »

Puis ils descendirent ensemble à la cuisine, et trouvèrent Grédel en train de mettre des côtelettes sur le gril et d'arranger la cafetière.

Malgré ses inquiétudes, l'illustre philosophe fut charmé de cette petite scène matinale. L'activité de Grédel, allant, venant, arrangeant le feu, retournant les côtelettes, lui rappelait sa bonne vieille Martha, qui, sans doute, à la même heure, prenait des soins semblables. Il s'assit tout rêveur en face de l'âtre, et Coucou Peter courut donner un picotin à Bruno.

Le jour répandait alors ses teintes bleuâtres dans la cuisine, le feu pétillait, des milliers d'étincelles couraient sur la plaque noire du foyer, et maître Frantz contemplait cela d'un air grave en songeant au Graufthal.

Au bout d'un quart d'heure, Coucou Peter revint dire que Bruno mangeait son picotin d'avoine avec une satisfaction visible. Puis, se tournant vers sa femme :

« Grédel, donne-moi ton meilleur couteau, j'en ai besoin.

—Pourquoi faire? lui demanda-t-elle?

—Tu verras, tu verras tout à l'heure. »

Dès qu'il eut reçu le couteau, le gaillard se dressa sur l'âtre, saisit dans la cheminée une andouille grosse comme le bras et la coupa en deux; il fit de même d'un jambon et parut fort satisfait de sa besogne.

« Maître Frantz, dit-il, si nous sommes forcés de courir les bois, nous ne mangerons pas des glands comme les amis de saint Antoine.

—Ah! ce n'est pas toi, mauvais gueux, qui mourras jamais de faim, lui dit sa femme; tu mettrais plutôt ta culotte en gage!

—Que tu me connais bien, Grédel, que tu me connais bien! » s'écria le joyeux ménétrier en l'embrassant avec amour.

Il sortit alors pour mettre ses provisions dans le hâvre-sac, et Grédel se prit à dire :

« Est-ce bien vrai, monsieur le docteur, que vous voulez le nommer grand rabbin de la pérégrination des âmes? Voyez-vous, il m'en a tant conté... tant conté... que je ne peux plus le croire.

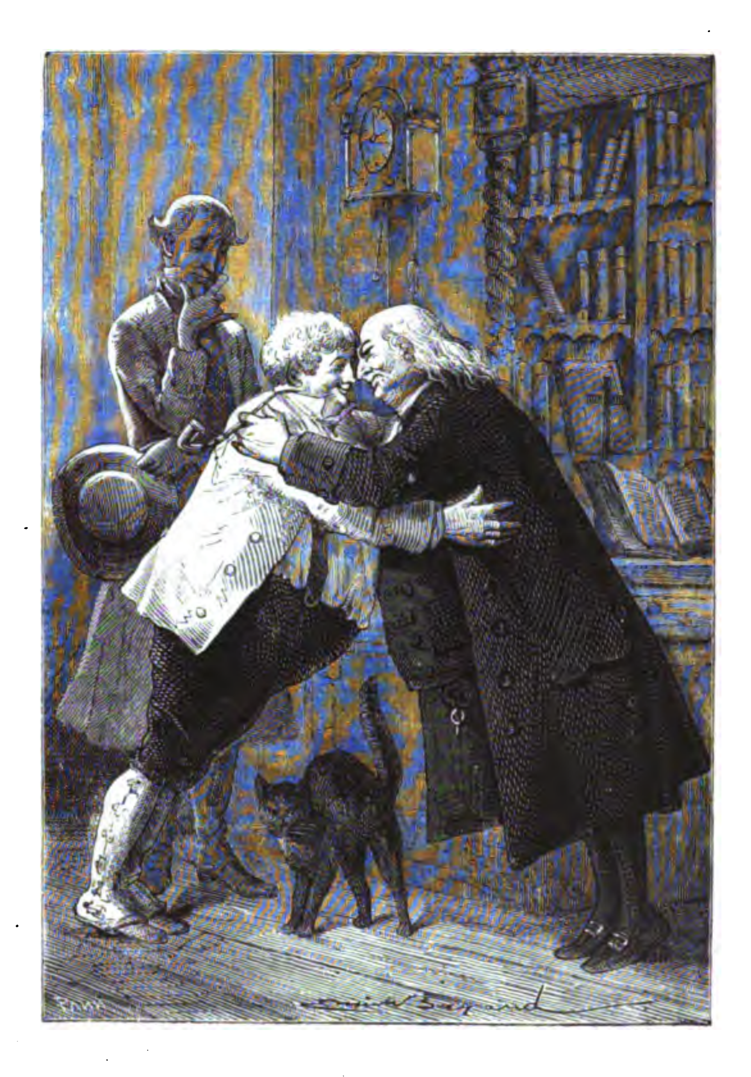
—Oui, mon enfant, c'est vrai, dit le bonhomme; votre mari, malgré son humeur joyeuse et sa légèreté naturelle, est un bon cœur; je l'aime... il me succèdera dans le gouvernement des âmes.

—Ah! fit-elle, je sais bien que c'est un bon garçon et un brave homme aussi; mais il est si léger, il m'a donné tant de chagrin, ce gueux-là! Eh bien! je ne peux pas m'empêcher de l'aimer tout de même; il a son bon côté, pourvu qu'on sache le prendre.

—C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit Mathéus touché de l'air naïf de Grédel; Coucou Peter vous fera beaucoup d'honneur; on parlera de lui jusque dans les siècles des siècles. »

Grédel, toute fière de ces paroles, courut mettre la nappe dans la grande salle, et Coucou Peter étant rentré de nouveau, on fit un excellent déjeuner de tartines au beurre, de café et de côtelettes; si bien que M. le pasteur, entendant le bruit des verres, ne tarda point à paraître en simple culotte, et, voyant ses convives attablés, il partit d'un grand éclat de rire :

« A la bonne heure, dit-il, à la bonne heure! je vois avec plaisir que vous êtes tout consolé. »



On aurait dit deux œufs de Pâques. (Page 55.)

Maître Frantz lui fit aussitôt connaître son prochain départ.

« Eh bien ! mon cher monsieur, lui dit le pasteur en s'asseyant, malgré la joie que j'aurais eue de vous garder plus longtemps, je dois approuver votre prudence. Kitzig finirait par vous découvrir ici, et toute l'affection qu'il me porte ne pourrait vous sauver d'une vilaine affaire. Sur ce, buvons un coup. Grédel, voici la clef de la petite cave; tu prendras une bouteille de wolxheim.

—Oui, monsieur le pasteur. »

Alors on but et l'on mangea de fort bon appétit.

Maître Frantz était triste de quitter de si braves gens; mais, vers huit heures, il fallut bien se séparer. Le bonhomme embrassa le pasteur; Coucou Peter embrassa sa femme, qui versa bien des larmes sur ce mauvais sujet; on les reconduisit jusque dans la cour où les attendait Bruno, et Mathéus était en selle, que le pasteur Schweitzer lui serrait encore la main avec expression, et que la petite Grédel ne pouvait se détacher du cou de Coucou Peter.

Ils partirent enfin, au milieu des bénédictions et des bons souhaits de toute la famille.

XX

Maître Frantz et son disciple eurent bientôt traversé la ville. Les petites maisons, éparses



C'était un coup d'œil superbe. (Page 59.)

aux flancs de la côte, se succédaient rapidement l'une à l'autre avec leurs granges, leurs étables, leur escalier de bois où pend la lessive, leurs enfants joufflus qui vous demandent l'aumône, et leurs vieilles femmes curieuses qui se penchent aux lucarnes en branlant la tête.

Au bout d'un quart d'heure ils étaient dans la campagne, respirant le grand air, galopant entre deux files de noyers à perte de vue, écoutant le chant des oiseaux, et rêvant encore à ce digne pasteur Schweitzer, qui les avait si bien reçus, à cette tendre petite Grédel, qui pleurait de si bon cœur en les voyant partir.

Quand les toits enfumés de Saverne et la vieille tour carrée de l'église eurent disparu derrière la montagne, Coucou Peter sortit enfin de cette rêverie profonde; il toussa deux ou trois fois, puis, élevant la voix, il chanta d'un air grave l'antique ballade du comte de Géroldsek : le nain jaune en faction sur la plus haute tourelle, et la délivrance de la belle Itha, retenue captive au Haut-Barr. La voix de Coucou Peter avait quelque chose de mélancolique, car il songeait à sa petite Grédel. Bruno relevait le pas en cadence, et Mathéus, écoutant ce vieux langage, se rappelait confusément de vagues souvenirs.

Au dernier couplet, Coucou Peter reprit haleine et s'écria :

« Quelle joyeuse vie menaient ces comtes de Géroldsek ! Parcourir la montagne, enlever les filles, battre les maris, boire, chanter, festoyer du matin au soir... Dieu de Dieu !

quelle existence! le roi n'était pas digne d'être leur cousin!

—Sans doute, sans doute, c'étaient de hauts et puissants seigneurs que ces comtes de Géroldsek, dit Mathéus; leur empire s'étendait du comté de Barr jusqu'au Sùngau, et du Mundat inférieur jusqu'au Bassigny en Champagne; les plus riches joyaux, les plus belles armes, les plus magnifiques tentures paraient leurs somptueux châteaux d'Alsace et de Lorraine, les vins les plus exquis remplissaient leurs celliers, de nombreux cavaliers chevauchaient sous leurs bannières, dans leurs cours se pressaient force gentilshommes et valets à leurs gages, quelques moines aussi qu'ils tenaient en grande estime. Malheureusement, au lieu de pratiquer les vertus anthropo-zoologiques, ces nobles personnages détroussaient les voyageurs sur la grande route, et l'Être des êtres, lassé de leurs rapines, les a fait redescendre au rang des animaux!

—Ah! s'écria Coucou Peter en riant, il me semble avoir été un de ces bons moines dont vous parliez tout à l'heure... Oui, ça m est tout à fait naturel d'avoir été un de ces bons moines. Il faudra pourtant que je m'en assure quand je passerai au Géroldsek.

—Et comment t'y prendras-tu?

—Je monterai au château, et si j'ai été un de ces bons moines, je retrouverai tout de suite le chemin de la cave. »

Mathéus, tout en déplorant les tendances sensuelles de son disciple, rit intérieurement de sa joyeuse humeur. « On ne peut être parfait, se disait-il; ce pauvre Coucou Peter ne songe qu'à satisfaire ses appétits physiques, mais il est si bon garçon, que le grand Démiourgos ne saurait lui en vouloir. Je crois qu'il rirait lui-même de ses idées de moine et de son épreuve de la cave de Géroldsek! » Et l'illustre philosophe hochait la tête comme pour dire: « Il ne changera jamais! il ne changera jamais! »

Tout en causant de la sorte, ils cheminaient tranquillement le long des noyers. Depuis une heure ils avaient pris l'autre côté de la route, pour recevoir l'ombre des arbres, car le soleil était haut et la chaleur accablante. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on ne découvrait dans cette immense plaine d'Alsace que l'ondulation des seigles, des blés, des avoines; les tièdes bouffées de la brise vous apportaient le parfum des foins coupés. Mais on regardait malgré soi du côté de la Mossig, sous l'ombre épaisse des vieux saules qui trempaient leur longue chevelure dans l'eau, et l'on rêvait au bonheur de se baigner dans ces ondes vives et limpides.

Vers midi, Frantz Mathéus et son disciple s'arrêtèrent près d'une source entourée d'aulnes, non loin de la route; ils dessellèrent Bruno. Coucou Peter mit rafraîchir dans la source sa gourde de wolxheim; il sortit les provisions du hâvre-sac et s'étendit près de son illustre maître, entre deux sillons d'avoine, qui les dérobaient complétement à l'ardeur du jour.

C'est une sensation délicieuse, après les fatigues et la poussière du chemin, de se reposer à l'ombre, d'entendre l'eau sourdre dans l'herbe, de voir des milliers d'insectes passer au-dessus de votre tête en joyeuses caravanes, et de sentir les grands épis jaunes comme de l'or frissonner autour de vous!

Bruno broutait sur le bord du talus; Coucou Peter levait le coude avec une satisfaction indicible, il faisait claquer sa langue, et présentait de temps en temps la gourde à Mathéus; mais ce n'était que pour la forme, car l'illustre philosophe préférait l'eau de source au meilleur vin, surtout par une chaleur semblable. Enfin le joyeux ménétrier finit son repas, il referma son couteau de poche et s'écria d'un air satisfait:

« Maître Frantz, tout va bien; il est clair que le grand Démiourgos nous protége... c'est clair comme le jour. Nous voilà bien loin de Saverne, et si ce gueux de procureur nous rattrape, je veux être pendu tout de suite. Maintenant, buvez un coup et remettons-nous en route, car si nous arrivons trop tard, les portes de la ville seront fermées. »

Ce disant, il rechargea son hâvre-sac, présenta la bride à Mathéus, et l'illustre philosophe ayant enfourché Bruno, on repartit plein de courage et de confiance.

La grande chaleur était passée, l'ombre des coteaux voisins commençait à s'étendre sur la route, et la brise du Rhin rafraîchissait l'air.

Cependant, à chaque village, Coucou Peter se rappelait qu'il lui restait six francs sur les trente que lui avait donnés dame Thérèse, et faisait un tour au bouchon le plus proche. Partout il rencontrait des connaissances et trouvait un prétexte d'offrir ou d'accepter bouteille; mais il avait beau prier son maître d'entrer, celui-ci, prévoyant que de ce train ils n'arriveraient jamais, restait à cheval devant la porte, au milieu d'un cercle de paysans qui venaient le contempler. Tout au plus acceptait-il un verre par la fenêtre, pour trinquer avec les nombreux amis de son disciple. Enfin, vers le soir, ils aperçurent l'antique cité de Strasbourg. Une plus grande animation se manifestait déjà sur leur passage; à chaque instant ils rencontraient des voitures, des rouliers en-

traînant leurs chevaux par la bride, des douaniers armés de leur tige de fer sondant les ballots, des diligences chargées de conscrits. Une foule de lumières apparaissaient à l'horizon et se doublaient dans les ondes noires de l'Ill. Mais quand ils eurent franchi le pont, le corps de garde tumultueux, les détours de l'avancée; quand ils eurent pénétré dans la ville et que les vieilles maisons avec leurs façades décrépites, leurs mille fenêtres miroitant au reflet des réverbères, leurs magasins de soieries, de confiserie, de librairie, illuminés comme des lanternes magiques; leurs portes cochères encombrées de marchandises, leurs ruelles tortueuses fuyant dans les ténèbres; quand tout cela s'offrit à leurs regards, alors, que de souvenirs lointains, que de pensées attendrissantes revinrent à la mémoire du bon docteur! C'est là qu'il avait passé les plus belles années de sa jeunesse : voici la brasserie du *Héron*, où chaque soir, en sortant de l'amphithéâtre, il venait fumer sa pipe et prendre sa chope de bière en compagnie de Ludwig, de Conrad, de Bastian et de tant d'autres joyeux camarades! C'est là que le *seignor* pérorait gravement au milieu des *Burchen* ses sujets; que les jolies servantes couraient autour d'eux en riant avec l'un, répondant au clin d'œil de l'autre, et s'écriant aux ordres de leur maîtresse : « Oui, madame, tout de suite! » Oh! les beaux jours, que vous êtes loin déjà! Qu'êtes-vous devenus, Conrad, Wilhelm, Ludwig, intrépides buveurs?... qu'êtes-vous devenus depuis quarante ans? Et vous, Gretchen, Rosa, Charlotte, qu'êtes-vous devenues? vous si fraîches, si gracieuses, si légères, vous qui agaciez le petit Frantz, toujours si grave au coin de la table, fumant avec calme, buvant à petites gorgées, les yeux au plafond et rêvant déjà peut-être ses sublimes découvertes anthropo-zoologiques. Qu'êtes-vous devenues, jeunesse, grâce, beauté, insouciance de la vie, espérance sans bornes? Ah! vous êtes loin... bien loin! Pauvre Mathéus, tu te fais vieux, tes tempes grisonnent, il n'y a plus que ton système qui te soutienne!

Ainsi rêvait le bonhomme... et son cœur battait avec force; et la foule, les voitures, les magasins, les édifices se succédaient autour de lui, sans pouvoir le distraire de ses souvenirs.

Parfois cependant l'aspect des lieux le tirait de ses mélancoliques rêveries : ici, près de la douane, sous les toits de cette haute maison qui se mire dans l'Ill et regarde passer les bateaux, était sa mansarde; sa petite table de sapin tachée d'encre, son lit entouré de rideaux bleus au fond de l'alcôve... et lui, Frantz Mathéus, jeune, les deux coudes sur l'antique in-folio déployé tout au large près de la chandelle solitaire, étudiait les principes du sage Paracelse, qui place l'âme dans l'estomac; — de l'illustre Bordeu, qui la disperse dans tous les organes; du profond La Caze, qui la fixe au centre tendineux du diaphragme; — du judicieux Ernest Platner, qui la fait pomper dans l'atmosphère par les poumons; — du sublime Descartes, qui l'enferme dans la glande pinéale; — de tous les grands maîtres de la pensée humaine! Oui, il revoyait tout cela et souriait d'un sourire naïf, car, depuis, que de connaissances précieuses, que de savantes découvertes s'étaient amoncelées dans son esprit!

« Ah! se disait-il, si le corps s'épuise et s'affaiblit, l'intelligence se développe chaque jour : éternelle jeunesse de l'âme, qui ne saurait vieillir et se complète dans ses transformations successives! »

Plus loin encore, c'était la demeure de Louise, de la bonne, de l'innocente Louise qui filait d'un air pudique, tandis que lui, Mathéus, assis à ses genoux sur un tabouret, la regardait des heures entières et murmurait : « Louise, est-ce que vous m'aimez bien? » et elle qui répondait : « Vous savez bien, Frantz, que je vous aime! »

Oh! les doux souvenirs! faut-il que tout cela ne soit plus qu'un rêve!

Le bonhomme se laissait aller au charme de ces pensées lointaines; il croyait entendre encore le rouet de Louise bourdonner dans le silence, quand la voix de Coucou Peter vint dissiper ces illusions charmantes.

« Maître Frantz, dit-il, où allons-nous?

—Nous allons où le devoir nous appelle, répondit Mathéus.

—Oui, mais dans quel endroit?

—Dans l'endroit le plus propre à la propagation de la doctrine. »

Ils se trouvaient alors au coin de la rue des Arcades et firent halte sous un réverbère.

« Est-ce que vous avez faim, maître Frantz? demanda Coucou Peter.

—Un peu, mon ami.

—C'est comme moi, dit le disciple en se grattant l'oreille; le grand Démiourgos devrait bien nous envoyer à souper. »

Mathéus observa Coucou Peter; il n'avait pas l'air de plaisanter, ce qui le rendit lui-même fort sérieux.

Pendant plus d'un quart d'heure, ils regardèrent passer le monde sous les arcades, les marchands crier leurs marchandises, les jolies filles s'arrêter devant les étalages, les étudiants faire résonner leurs éperons sur le trottoir et siffler leur cravache, les graves professeurs traverser la foule, un paquet de livres sous le bras.

Enfin Coucou Peter reprit :

« Je crois, maître Frantz, que l'Être des êtres ne pense pas à nous en ce moment. Ma foi, nous ne ferions pas mal d'aller gagner quelques sous dans les brasseries, au lieu d'attendre qu'il nous apporte à souper; si vous saviez chanter, je vous dirais d'entrer avec moi; mais comme ça, j'irai seul et vous m'attendrez à la porte. »

Cette proposition parut bien humiliante à Mathéus; mais, ne sachant que répondre, il se résigna et suivit son disciple, qui remontait la Grande-Rue et sortait son violon de sa gibecière.

On ne pouvait rien voir de plus triste que le bon docteur, allant de brasserie en brasserie et regardant par la fenêtre son disciple danser tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, pour faire vivre la doctrine. Il avait beau se représenter sa haute mission, et se dire que l'Être des êtres voulait éprouver son courage avant de l'élever au faîte de la gloire; il avait beau mépriser ces riches magasins, ces magnifiques étalages et tout cet éclat du luxe et de l'opulence, et s'écrier : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Votre orgueil n'est que poussière, ô grands de la terre! vous passerez comme des ombres et serez comme si vous n'aviez jamais été : » toutes ces vérités sublimes ne servaient pas à grand'chose; et, pour comble de tristesse, Bruno voulait entrer dans toutes les auberges.

Ils s'arrêtèrent devant plus de vingt tavernes, et, vers neuf heures, Coucou Peter n'avait encore que cinq sous en poche.

« Monsieur le docteur, dit-il, ça va mal; voici trois sous, si vous voulez prendre une chope; moi je vais acheter un petit pain, car mon estomac se creuse de plus en plus.

—Merci, Coucou Peter, merci! dit le bonhomme fort triste, je n'ai pas soif; mais écoute-moi : je me rappelle maintenant que Georges Müller, le maître d'hôtel du *Héron*, m'a fait promettre de ne jamais descendre que chez lui; c'était le dernier jour de notre *Fuchscommerce*, nos études venaient de finir; Georges Müller, voyant que mes camarades et moi nous avions acquitté toutes nos dettes, nous serra la main et nous offrit son hôtel, si par hasard l'un de nous revenait à Strasbourg. Cette promesse, je me la rappelle comme d'aujourd'hui; il est de mon devoir de tenir parole.

—Et combien y a-t-il de cela? demanda Coucou Peter, dont la figure se ranimait d'espérance.

—Il y a trente-cinq ans, répondit Mathéus avec simplicité.

—Trente-cinq ans! s'écria Coucou Peter, et vous croyez que Georges Müller est toujours là?

—Sans doute, j'ai remarqué son enseigne en passant; rien n'est changé.

—Eh bien! allons au *Héron*, fit le disciple d'un air abattu; s'il n'y a rien à gagner, au moins il n'y aura rien à perdre;—que le grand Démiourgos nous soit en aide! »

XXI

Neuf heures sonnaient à la cathédrale, lorsque Frantz Mathéus et son disciple s'arrêtèrent devant la brasserie du *Héron*

La grande cour, ombragée de tilleuls, était pleine de monde; une troupe de zigeiners accompagnait le tumulte de sa musique sauvage; Kasper Müller, le brasseur, en manches de chemise, allait d'une table à l'autre, échangeant des poignées de main et de joyeux propos avec les buveurs, et toutes ces figures graves, comiques, perdues dans l'ombre ou vaguement éclairées par les lumières tremblotantes, offraient un spectacle vraiment étrange.

Cependant l'illustre philosophe, au lieu de se livrer à ses réflexions habituelles sur l'affinité des races, considérait tout cela d'un œil terne. On eût dit, à le voir le cou tendu et les jambes pendantes, qu'il désespérait du triomphe de la doctrine et de l'avenir des générations.

« Allons, maître Frantz, lui dit Coucou Peter, du courage! entrez chez votre ami Georges Müller; il sera bien forcé de vous reconnaître, que diable! alors, vive la joie! Pourvu que nous trouvions à nous loger ce soir, demain nous convertirons le monde. »

Mathéus obéit machinalement; il mit pied à terre, boutonna sa grande capote brune et s'avança d'un pas tremblant dans la grande cour, promenant ses regards incertains sur tous les groupes et ne sachant à qui s'adresser.

Bientôt Kasper Müller l'aperçut errant sous les tilleuls comme une âme en peine; cette bonne figure, empreinte de tristesse, l'intéressa vivement; il vint à sa rencontre et lui demanda ce qu'il désirait.

« Monsieur, répondit Mathéus avec un grand salut, auriez-vous la bonté de me dire où se trouve Georges Müller?

—Georges Muller? il est mort depuis quinze ans!

—Mon Dieu! est-il possible d'être plus mal-

heureux que moi? » fit le bonhomme d'une voix étouffée.

Il salua de nouveau et se dirigea vers la porte; mais le brasseur, ému de cette exclamation douloureuse, le retint, et, le prenant à part, lui dit avec bonté :

« Pardon, mon cher monsieur; vous me paraissez dans un pressant besoin, ne pourrais-je vous rendre le service que vous attendiez de Georges Müller?

—C'est vrai, dit Mathéus, dont les yeux s'emplirent de larmes, je suis dans un pressant besoin; je venais demander asile pour cette nuit à Georges Müller, l'une de mes plus anciennes et de mes plus chères connaissances. Quoique je ne l'eusse pas revu depuis trente-cinq ans, époque où je terminai mes études, son cœur n'avait pas changé, j'en suis sûr... il m'aurait bien accueilli!

—Je n'en doute pas, je n'en doute pas, répondit le brasseur, et moi, qui suis son fils, je ne vous refuserai pas non plus, croyez-le bien.

—Vous, le fils de Georges Müller! s'écria Mathéus; vous seriez le petit Kasper que j'ai tant de fois bercé sur mes genoux! Ah! mon cher enfant, que je suis donc heureux de vous voir! je ne vous aurais pas reconnu avec ces gros favoris et cette large figure vermeille! »

Kasper Müller ne put s'empêcher de sourire de l'accent naïf du docteur; mais, voyant la foule des buveurs se presser autour d'eux, il l'emmena dans la grande salle, alors déserte, pour s'informer plus exactement de ses affaires. Là, maître Frantz lui fit connaître sans détour par quelles circonstances il avait quitté le Graufthal. Il lui raconta les vicissitudes sans nombre de ses pérégrinations anthropo-zoologiques, et Kasper Müller, lui posant les mains sur les épaules avec familiarité, s'écria :

« Vous êtes un brave et digne homme! Votre nom ne figure-t-il pas sur mon acte de naissance?

—Sans doute, répondit l'illustre docteur, maître Georges m'avait pris pour témoin...

—Hé! qu'est-il besoin d'autres explications? interrompit le brasseur; vous resterez chez moi ce soir, c'est convenu; je vais faire conduire votre cheval à l'écurie et vous envoyer votre disciple. »

A ces mots, il quitta Mathéus pour aller donner ses ordres.

Coucou Peter avait à peine rejoint l'illustre docteur dans la grande salle, que Charlotte, l'une des servantes de l'auberge, vint les prévenir que tout était prêt.

Malgré cette agréable nouvelle, Frantz Mathéus ne pouvait se défendre d'une profonde mélancolie; il lui semblait que le grand Démiourgos, au lieu de le laisser recourir à Georges Müller, aurait dû le pourvoir lui-même de toutes les choses nécessaires à l'existence philosophique, d'autant plus que c'était pour sa gloire qu'il avait quitté le Graufthal sans emporter un centime.

Mais Coucou Peter, tout surpris de trouver un bon gîte au moment de coucher à la belle étoile, s'étonnait de tout : de la grandeur de l'hôtel, de l'escalier garni d'une belle rampe à pommeau de cuivre, du nombre des appartements; et quand mademoiselle Charlotte leur ouvrit une jolie chambre, et qu'il aperçut la table ronde où fumaient déjà la soupière et la moitié d'une dinde farcie, alors sa reconnaissance éclata en actions de grâces :

« O grand Être, s'écria-t-il, Être des êtres! c'est maintenant que se manifestent ta puissance sans bornes et ta sagesse infinie! Dieu de Dieu! quel festin pour de pauvres diables de philosophes, qui s'attendaient à dormir dans la rue! »

Il dit ces mots d'une voix si expressive, que mademoiselle Charlotte le prit aussitôt en affection; mais l'illustre docteur ne répondit pas, car il était vraiment abattu et faisait les plus tristes réflexions sur la carrière philosophique.

En songeant que le plus grand philosophe des temps modernes, le successeur de Pythagore, de Philolaüs et de tous les sages de l'Inde et de l'Égypte, que l'illustre Frantz Mathéus, du Graufthal, au lieu d'être reçu par les populations avec l'enthousiasme convenable, d'être porté en triomphe et de trouver son chemin couvert de palmes, avait couru le risque de coucher dans la rue et de périr de faim, il devenait tout mélancolique, et tout en mangeant, il récapitulait avec amertume les événements de son voyage : — les coups de bâtons d'Oberbronn, l'attentat de Jacob Fischer contre Bruno, la menace des galères du procureur de Saverne, et la proposition de Coucou Peter d'aller chanter dans les brasseries. Cette dernière circonstance surtout le navrait jusqu'au fond de l'âme, et par instants de grosses larmes remplissaient ses yeux, car il se voyait lui-même, comme Bélisaire, tendant la main au coin d'une borne.

Coucou Peter ne fit pas d'abord attention à sa mine désolée; mais vers la fin du repas il s'en aperçut et s'écria en déposant son verre :

« A quoi diable pensez-vous, maître Frantz? Je ne vous ai jamais vu cette figure.

—Je pense, répondit le bonhomme, que le genre humain est indigne de connaître les sublimes vérités anthropo-zoologiques. Je

pense que les peuples sont frappés d'un aveuglement funeste, et je dirai même légitime; car s'ils sont aveugles, c'est par leur propre faute! En vain nous avons essayé de faire entendre à leurs oreilles la voix de la justice. En vain nous avons essayé l'éloquence et la persuasion pour attendrir les cœurs. En vain nous avons fait le sacrifice de nos plus chères affections, nous avons quitté le toit de nos pères, nos amis, nos... »

Mais il ne put achever; son cœur, se gonflant de plus en plus par l'énumération de ces calamités, finit par étouffer sa voix, et s'affaissant au bord de la table, il fondit en larmes.

En ce moment Kasper Müller, qui venait de fermer sa brasserie, car il était onze heures, entra dans la chambre, tenant une bouteille de vieux wolxheim de chaque main. Il fut frappé de cette désolation.

« Mon Dieu! s'écria-t-il, debout sur le seuil, que se passe-t-il donc? moi qui venais trinquer avec un vieil ami de mon père, je trouve tout le monde consterné! »

Coucou Peter lui fit place et lui raconta ce qui venait de se passer.

« Comment! ce n'est que cela? dit Kasper Müller, êtes-vous donc arrivé à votre âge sans connaître les hommes, mon cher monsieur? Ah! s'il me fallait pleurer sur tous les coquins auxquels j'ai rendu service et qui m'ont payé d'ingratitude, j'en aurais pour six mois! Allons... allons, remettez-vous, que diable! vous êtes au milieu de bons et sincères amis, ce n'est pas le moment de répandre des larmes. Voyons... buvez un coup: ce vieux wolxheim vous rendra courage! »

En parlant ainsi, il emplissait les verres et portait la santé de l'illustre philosophe.

Mais Frantz Mathéus était trop affecté pour se laisser consoler aussi vite: malgré l'excellence du vieux wolxheim, malgré les bonnes paroles de son hôte et les encouragements de Coucou Peter, une vague tristesse restait toujours au fond de son âme. Ce ne fut que plus tard, lorsque Kasper Müller le mit sur le chapitre du bon vieux temps, qu'il parut se ranimer. Avec quel charme le bon vieillard retraça les physionomies d'autrefois, la simplicité des mœurs, l'affectueuse cordialité des anciens habitants de Strasbourg, la vie naïve et patriarcale de la famille! On voyait que toutes ses affections, toute son âme, tout son cœur se réfugiaient dans ce passé lointain.

Coucou Peter, le coude sur la table, fumait gravement sa pipe, Kasper Müller souriait aux récits du bonhomme, et Charlotte, assise derrière le fourneau, dormait malgré elle; sa tête s'inclinait lentement... lentement... puis se relevait par intervalles.

Il était bien une heure lorsque Kasper Müller prit congé de son hôte; alors mademoiselle Charlotte, à moitié endormie, conduisit Coucou Peter dans une chambre voisine et put enfin se reposer de ses fatigues.

Maître Frantz, resté seul, souleva le rideau de la fenêtre, et, pendant quelques minutes, il contempla les rues désertes et silencieuses de la ville, les réverbères près de s'éteindre, la lune répandant sa pâle lumière sur les cheminées... et je ne sais quel sentiment d'abandon et de tristesse s'empara de son âme: il lui semblait être seul au monde!

Enfin il se coucha en murmurant une prière, et, s'étant endormi, la belle vallée du Graufthal lui fut rendue: il entendait le vague frisson du feuillage, et le merle noir chanter sous les sombres colonnades des sapins.

C'était un beau rêve!

XXII

Les cris des marchands de légumes éveillèrent Frantz Mathéus de grand matin. Déjà les brouillards du Rhin couvraient la ville, de lourdes voitures ébranlaient le pavé.

Quelle différence avec son petit hameau du Graufthal, si calme, si paisible dans sa vallée de sapins! A peine le vague murmure du feuillage, le gazouillement des oiseaux, les causeries joyeuses des commères sur le seuil de leurs maisonnettes troublaient-ils son repos matinal! Comme les moindres soupirs, le plus léger bruit s'entendaient bien là-bas au milieu du silence! Qu'il était doux de rêver au grand Démiourgos, en attendant que la bonne vieille Martha vînt vous apporter vos pantoufles!

Longtemps l'illustre philosophe, le coude sur l'oreiller, se représenta ce bonheur domestique, ces paysages si calmes de la montagne, les petits sentiers fuyant sous les bruyères, le doux murmure de la Zinsel dans son lit sablonneux; puis le pêcheur remontant le cours de la rivière, sa grande perche et son large filet sur l'épaule; le braconnier trempé de rosée, rentrant au petit jour, sa carabine sous le bras; le bûcheron dans sa hutte fumeuse, sa hachette à la ceinture. Jean Claude Wachtmann lui-même, avec son petit tricorne et son grand nez, lui paraissait alors un être privilégié de la nature, jouissant d'un bonheur immense, incalculable. Tandis que lui, pauvre exilé, sans feu ni lieu, repoussé de toutes parts, n'ayant

pas même une pierre pour reposer sa tête, il se considérait comme le plus malheureux, le plus abandonné des êtres de ce monde! Ah! s'il n'avait pas eu cette haute mission à remplir! s'il n'avait pas été prédestiné, dès l'origine des siècles, à la destruction du sophisme et des préjugés! Mais cette haute mission elle-même, que d'amertume, que de malheurs, que de déceptions elle lui avait suscités! Hélas! pauvre Mathéus! comment pourrait-il l'accomplir? où irait-il en sortant de la brasserie? que ferait-il le soir du même jour?

Au milieu de ces pensées désolantes, le bonhomme s'habilla; il descendit lentement l'escalier et se trouva dans la grande salle.

Lorsqu'il entra, les fenêtres étaient ouvertes; les servantes arrosaient et balayaient le plancher; madame Müller remplissait de fruits et de tartines les petits paniers de ses enfants pour les envoyer à l'école; c'était une scène d'animation qui lui fit oublier un peu ses réflexions sur la difficulté de convertir l'univers. D'ailleurs Kasper Müller et Coucou Peter, assis près de l'une des petites tables de la salle, l'accueillirent par de si joyeuses exclamations, qu'il reprit un peu courage.

« Hé! bonjour, mon cher monsieur! comment avez-vous passé la nuit?

—Vous arrivez au bon moment, maître Frantz, on va servir le déjeuner.

—Prenez donc place, monsieur le docteur; Catherine, voici le monsieur dont je t'ai parlé.

—Ah! monsieur, soyez le bienvenu, je suis heureuse de vous connaître... on m'a dit tant de bien de vous! »

C'est ainsi que fut reçu le bon docteur; on s'empressa de lui faire place à table, et mademoiselle Charlotte apparut aussitôt avec deux cafetières pour servir le café à la crème.

Dans cette circonstance, l'illustre philosophe eut encore l'occasion de remarquer l'esprit sensuel de son disciple.

En effet, comme Charlotte lui versait le café, il s'écria :

« Donnez-moi beaucoup de café, je vous dirai pourquoi. »

Mathéus avait beau lui faire signe de modérer sa gourmandise, cela ne l'empêcha point de dire encore :

« Donnez-moi beaucoup de crème, je vous dirai pourquoi.

—Très-bien, monsieur, dit Charlotte en remplissant sa tasse jusqu'au bord, très-bien! »

Puis elle déposa ses cafetières sur la table pour attendre l'explication de Coucou Peter.

« Eh bien! qu'attendez-vous, ma petite commère? demanda le joyeux ménétrier.

—Que vous me disiez pourquoi vous m'avez demandé beaucoup de crème et beaucoup de café.

—Ah! c'est parce que je mets beaucoup de sucre, fit-il tranquillement. »

Alors tout le monde se mit à rire de sa réponse, et Mathéus n'osa point lui faire de reproches.

Pendant le déjeuner, qui se passa gaiement, l'illustre philosophe n'eut pas le temps de réfléchir à ses projets futurs; mais, vers la fin, en songeant qu'il faudrait bientôt partir, et ne sachant encore où aller, la figure du bonhomme reprit tout son sérieux.

Kasper Müller semblait lire au fond de son âme.

« Monsieur le docteur, dit-il tout à coup, il faut que vous me fassiez une promesse.

—Ah! mon cher ami, tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous, je le ferai de bon cœur.

—Eh bien! c'est convenu, écoutez-moi donc. Si votre séjour doit se prolonger ici, je désire que vous profitiez de ma table et de mon logement. »

Maître Frantz fit un geste comme pour se lever, mais Kasper Müller lui posant la main sur le bras :

« Écoutez-moi jusqu'au bout, vous me répondrez ensuite. Une personne de plus ou de moins dans ma maison ne signifie rien...

—Ni deux non plus, ajouta Coucou Peter; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. »

Mais Kasper Müller ne fit pas attention à cette remarque et poursuivit :

« J'ai votre promesse! Maintenant, si vous me consultiez sur vos projets grandioses, je vous dirais franchement qu'à votre place je retournerais au Graufthal! »

Maître Frantz regarda son hôte d'un œil attendri, et cependant sans répondre; on voyait qu'une grande résolution se débattait dans son cœur.

« J'irais au Graufthal, reprit Kasper Müller avec force, d'abord parce que je pourrais y faire plus de bien que partout ailleurs, ensuite parce que les hommes ne valent pas la peine qu'on se dévoue pour eux; qu'ils ne vous comprennent pas ou ne veulent pas vous comprendre, et que Dieu saura toujours éclairer ses enfants quand il le voudra; parce qu'enfin, à votre place, je croirais avoir acquis le droit de me reposer! »

Kasper Müller parlait d'une voix ferme; chacune de ses paroles partait du cœur.

Maître Frantz pâlissait et rougissait tour à tour; il se cacha le visage des deux mains et s'écria.



Il s'assit tout rêveur en face de l'âtre. (Page 63.)

« Croyez-vous que j'ai assez fait pour le genre humain? que la postérité ne me fera point de reproches? que j'ai rempli mon devoir?

—Si vous avez assez fait! Quel philosophe peut se vanter d'en avoir fait autant que vous? d'avoir rempli ses devoirs comme vous? d'avoir tout sacrifié pour sa doctrine? Allons, mon cher et respectable ami, ne versez point de larmes; quand on s'est comporté comme vous, il ne faut point en répandre. Le témoignage de votre propre conscience doit vous suffire! »

Ces paroles bienveillantes adoucissaient l'angoisse de maître Frantz; ses larmes coulaient sans effort et comme d'une source; il se sentait vaincu par la fortune, et par les conseils judicieux d'un honnête homme. Mais Coucou Peter, voyant qu'il allait perdre sa place de grand rabbin, frappa sur la table et s'écria :

« Eh bien! moi, je dis que nous sommes sûrs de convertir l'univers! Ce n'est pas au plus beau moment qu'il faut quitter la partie, que diable! Et cette place de grand rabbin qu'on m'a promise! car vous me l'avez promise, maître Frantz, vous ne direz pas le contraire! »

Mathéus ne répondit pas, il n'en avait ni la force ni le courage; mais Kasper Müller, posant la main sur l'épaule du bon apôtre, lui dit :

« J'ai une place pour toi, camarade, une place qui te conviendra mieux que celle de grand rabbin. J'ai une place de garçon brasseur vacante dans ma cave : trente francs par



On ne pouvait rien voir de plus triste que ce bon docteur. (Page 68.)

mois, le logement, la nourriture et la générosité des pratiques... Hein ? qu'en dis-tu ? »

Alors la grosse face de Coucou Peter s'épanouit de satisfaction.

« Hé ! maître Kasper, s'écria-t-il, vous avez une manière de prendre les gens par leur faible...

—Tu renonces donc à la dignité de grand rabbin ? fit le brasseur.

—Parbleu ! puisque maître Frantz...

—Non, non, c'est à toi qu'il appartient de décider la question.

—Ma foi ! dit Coucou Peter en se levant, vive la cave ! ma véritable place est dans la cave ! »

Dès que son disciple eut déserté la doctrine, l'illustre philosophe respira, et levant les mains :

« L'Être des êtres a décidé, dit-il, que sa volonté soit faite ! »

Ce furent ses seules paroles de regret; car songeant qu'il retournerait au Graufthal, une joie si grande, si complète descendit au fond de son âme, que nulle expression ne saurait la rendre. Autant il avait eu d'ardeur à quitter le hameau, autant il en éprouvait alors à le revoir. La femme du brasseur se joignit à son mari, et lui représenta qu'il avait besoin de se reposer un ou deux jours; mais ce fut impossible.

« Il faut que je parte, disait-il en parcourant la grande salle, il faut que je parte...; ne me retenez pas, ma chère dame, je serais désolé de vous refuser. Les destins sont accomplis ! Coucou Peter, va seller Bruno ! va, Cou-

cou Peter, le plus tôt sera le mieux! Ah! mes chers amis, si vous saviez quel poids vous avez soulevé de mon cœur! Depuis deux jours je ne respirais plus; chaque pas qui m'éloignait du Graufthal m'accablait de tristesse; mais je vais partir... grâce au ciel, je m'en retourne! »

Maître Kasper, le voyant si décidé, n'insista plus; il sortit avec Coucou Peter et l'aida lui-même à seller le cheval. Maître Frantz les avait suivis et tournait autour d'eux, sans pouvoir déguiser son impatience. Enfin, voyant que tout était prêt, le bonhomme jeta ses bras avec effusion au cou de maître Kasper, en s'écriant :

« O noble cœur, digne fils de Georges Müller, je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus! puisse l'Être des êtres répandre ses bénédictions sur vous et sur toute votre famille! »

Il embrassa de même dame Catherine, puis Coucou Peter qui sanglotait.

Enfin il mettait le pied à l'étrier avec une vivacité singulière, quand il se sentit retenu par la grande basque de sa capote; en même temps Coucou Peter lui glissa quelque chose dans la poche.

« Que fais-tu là, mon ami? demanda maître Frantz.

—Rien, monsieur le docteur, rien... ce sont les arrhes que m'a données mon nouveau maître... Maintenant que vous n'êtes plus prophète, vous aurez besoin d'argent. Mais souvenez-vous que votre route est par Wasselonne, Marmoutier et Saverne. Vous vous arrêterez à la *Corne d'abondance*; ne vous laissez pas étriller par les aubergistes, monsieur le docteur, vous êtes trop bon! »

Pendant ce discours, Mathéus considérait son disciple avec un attendrissement inexprimable.

« O Coucou Peter, Coucou Peter, s'écria-t-il, quel homme tu serais, si les funestes instincts de la chair n'avaient pas tant d'empire sur toi! Quel bon cœur! quelle simplicité naturelle! quel esprit de justice! Tu serais parfait! »

Et ils s'embrassèrent de nouveau en pleurant.

« Ah! bah! maître Frantz, murmurait le disciple, ne parlez pas de tout ça, je serais capable de vous suivre et de ne boire que de l'eau pour rester avec vous! »

Enfin le bon docteur réussit à se mettre en selle et s'éloigna en répétant :

« Puisse l'Être des êtres vous récompenser tous; puisse-t-il répandre ses bienfaits sur vous! — Adieu, je vous aime bien!... »

XXIII

Frantz Mathéus suivit les conseils de Coucou Peter, s'arrêtant aux différentes auberges qu'il lui avait indiquées sur sa route et payant son écot, comme il convient à un homme qui ne voyage plus dans l'intérêt de la civilisation.

Il passa par Wasselonne, Marmoutier, Saverne, et le lendemain il atteignait le plateau du Falberg, qui s'incline vers le Graufthal.

C'est au petit jour que maître Frantz descendit la montagne; le coq rouge de Christina Bauer faisait entendre son cri matinal, et le bonhomme, à cette voix bien connue, pleurait de joie.

Bruno marchait au petit pas et hennissait tout doucement comme pour dire : « Monsieur le docteur, voici notre hameau; reconnaissez-vous ces petits sentiers, ces hautes bruyères, ces grands arbres? et là-bas... ces toits de chaume noyés dans la brume du vallon, c'est notre hameau! Ah! monsieur le docteur, que je suis content de le revoir! »

Et le bon docteur Mathéus sanglotait : il avait mis la bride sur le cou de son cheval et se couvrait le visage des deux mains, ne pouvant retenir ses larmes... puis il les ôtait et regardait en silence.

Le jour grisâtre, les vapeurs blanches, les rochers couverts de mousse, les arbustes, l'odeur des plantes, la brise, tout parlait à son âme, et plus il approchait, plus il admirait ce pays. Chaque chose lui paraissait belle comme s'il l'eût vue pour la première fois; aimable, comme s'il eût passé mille existences avec elle.

« Mon Dieu! disait-il, mon Dieu! que vous êtes bon de me laisser revoir mon pays... mon cher pays! Mon Dieu, je ne savais pas, en vérité, je ne savais pas combien j'aimais ce pays; combien ces arbres, ces maisonnettes, cette jolie Zinsel qui murmure, ces grands sapins qui se balancent, je ne savais pas combien tout cela était nécessaire à ma vie... non, je ne le savais pas! »

Et le petit sentier s'élargissait, il se tournait et se retournait comme pour lui montrer tout le charme du paysage et le conduire doucement à sa demeure.

Au bout d'une heure il aboutit dans le grand chemin sablonneux près du pont de bois, à l'entrée du hameau. Les pas de Bruno retentirent sur le pont, et l'excellente bête hennit d'un ton plus vif.

Tout dormait encore au Graufthal; le coq

rouge de Christina Bauer redoublait seul ses coquericos; Mathéus regardait les petites fenêtres, les larges toitures pendantes, les lucarnes bouchées avec de la paille, les soupiraux des caves. Quelle fraîcheur agréable sortait de la rivière! une vie nouvelle circulait déjà dans les membres du bonhomme.

Enfin, le voilà devant sa porte...

Il met pied à terre, il jette un regard pardessus la palissade de son petit jardin, et voit la rosée qui perle sur de magnifiques têtes de choux.

Que tout est frais, calme, silencieux!

Il frappe au volet... il attend... Bruno hennit... que va-t-il arriver? — Il écoute... on traverse la chambre... on lève le crochet... Comme le cœur de maître Frantz galope! — On pousse le contrevent... et Martha... la bonne vieille Martha, en cornette de nuit, se penche au dehors.

« Dieu du ciel! c'est monsieur le docteur! Ah! mon Dieu! est-ce possible? »

Et vite, bien vite, la bonne femme s'empresse d'aller ouvrir la porte.

Mathéus, assis sur le banc de sa maisonnette, pleurait comme l'Enfant prodigue!

FIN DE L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS.

MYRTILLE

I

Tout au bout du village de Dosenheim, en Alsace, à cinquante pas au-dessus du sentier sablonneux qui mène au bois, s'élève une jolie maisonnette entourée d'arbres fruitiers, la toiture plate chargée de grosses pierres, le pignon sur la vallée.

Quelques volées de pigeons tourbillonnent autour, des poules se promènent le long des haies, un coq se perche sur le petit mur de son jardin et sonne le réveil ou la retraite dans les échos du Falberg ; un escalier à rampe de bois, où pend la lessive, monte au premier étage, et deux rameaux de vigne grimpent à la façade et vont s'épanouir jusque sous le toit.

Si vous gravissez l'escalier, vous découvrez, au fond de la petite allée, la cuisine avec ses plats fleuronnés, ses soupières rebondies; si vous ouvrez la porte à droite, vous entrez dans la grande salle aux vieux meubles de chêne, au plafond rayé de poutres brunes, à l'antique horloge de Nuremberg qui bat la cadence.

Une femme de trente-cinq ans, la taille serrée dans un long corset de taffetas noir, la tête surmontée de la toque de velours aux grands rubans tremblotants, file et rêve.

Un homme en habit de peluche et culotte de drap marron, le front large, osseux, le regard calme et réfléchi, fait sauter sur ses genoux un gros garçon joufflu, en sifflant le boute-selle.

Le village s'aperçoit au fond de la vallée, comme encadré dans les petites fenêtres de la maisonnette : la rivière saute par-dessus l'écluse du moulin et traverse la grande rue tortueuse; les vieilles maisons, avec leurs échoppes sombres, leurs hangars, leurs lucarnes, leurs filets étendus au soleil; les jeunes filles qui lavent, agenouillées sur la pierre de la rive ; les bœufs qui s'abreuvent et mugissent gravement au milieu des grands saules; les jeunes pâtres qui font claquer leur fouet; les cimes des montagnes, où se découpe la flèche grêle des sapins, tout cela se mire dans le flot bleu qui passe, emportant des flottilles de canards, ou quelques vieux arbres déracinés sur la côte.

En voyant ces choses, avec l'attendrissement convenable, vous pensez : « Le Seigneur Dieu est bon !... Tout ce qu'il a fait est parfait, excellent... Rendons-lui grâces et célébrons ses louanges dans les siècles des siècles. *Amen!* »

Eh bien, mes chers amis, telle était la maison de Brêmer, tels étaient Brêmer lui-même, sa femme Catherine et leur fils, le petit Fritz, en l'an de grâce 1820.

Je me les représente exactement comme je viens de vous les dépeindre.

Christian Brêmer avait servi dans les chasseurs de la garde impériale. Après 1815, il avait épousé Catherine, son ancienne amoureuse, un peu vieille, mais toujours fraîche et pleine de grâce. Avec son propre bien, sa maison, ses quatre ou cinq arpents de vigne, et les terres qu'il tenait de Catherine, Brêmer se trouvait être un des meilleurs bourgeois de Dosenheim ; il aurait pu devenir maire, adjoint, conseiller municipal, mais il se souciait peu des honneurs, et son unique plaisir, une fois le travail des champs terminé, était de décrocher son fusil, de siffler son chien Friedland, et de faire un tour au bois.

Or il advint que le brave homme, rentrant un jour de la chasse, rapporta dans sa grande gibecière une petite bohémienne de deux à trois ans, vive comme un écureuil et brune comme une groseille noire. Il l'avait trouvée dans le sac d'une malheureuse femme *gypsie*, morte de fatigue et peut-être de faim au pied d'un arbre.

Je vous laisse à penser les cris de Catherine et ses protestations. Mais, comme Brêmer avait l'habitude de commander chez lui, il déclara simplement à sa femme que la petite serait baptisée sous les noms de Suzanne-Frédérique-Myrtille, et qu'on l'élèverait avec le petit Fritz.

Il va sans dire que toutes les commères du village vinrent contempler tour à tour la petite bohémienne, dont la physionomie grave et rêveuse les étonnait.

« Ce n'est pas une enfant comme les autres, disaient-elles, c'est une païenne.... une vraie païenne !... On voit dans ses yeux noirs qu'elle comprend tout !... Elle nous écoute... Prenez garde, maître Christian, les bohémiens ont les doigts crochus... Quand on élève de petites fouines, un beau matin elles étranglent votre coq et prennent la clef des champs.

—Allez-vous-en au diable! criait Brêmer;

mêlez-vous de vos affaires. J'ai vu des Russes, j'ai vu des Espagnols, j'ai vu des Italiens, des Allemands et des Juifs; les uns étaient bruns, les autres noirs, les autres roux; les uns avaient le nez crochu, les autres le nez camard, et partout, oui, partout, j'ai rencontré de braves gens.

—C'est possible, disaient les commères, mais tous ces gens-là vivaient dans des maisons, tandis que les bohémiens vivent en plein air.»

Alors il les mettait poliment à la porte par les épaules :

« Allez, allez! faisait-il, je n'ai pas besoin de vos conseils. Il est temps de renouveler l'air de la ferme, de vider les étables et de laver le plancher. »

Cependant les commères n'avaient pas tout à fait tort, comme on s'en aperçut malheureusement une douzaine d'années plus tard.

Autant Fritz aimait à donner le fourrage au bétail, à conduire les chevaux à l'abreuvoir, à suivre son père aux champs pour labourer, semer, faucher, lier les gerbes et les ramener en triomphe au village; autant Myrtille se souciait peu de traire les vaches, de battre le beurre, d'écosser les pois, de peler les pommes de terre.

Quand les jeunes filles de Dosenheim, le matin à la lessive, l'appelaient *la païenne!* elle se regardait avec complaisance dans la fontaine, et, voyant ses beaux cheveux noirs, ses lèvres pourpres, ses dents blanches, son collier de baies d'églantier, elle souriait et murmurait :

« On m'appelle la païenne, parce que je suis plus jolie que les autres. »

Et, du bout de son petit pied, elle agitait l'onde en riant aux éclats.

Catherine, s'apercevant de ces choses, s'en plaignait amèrement :

« Myrtille, disait-elle, n'est bonne à rien... elle ne veut rien faire. J'ai beau la prêcher, la conseiller, la reprendre, elle fait tout de travers. L'autre jour encore, lorsque nous rangions des pommes au fruitier, ne s'avisa-t-elle pas de mordre dans les plus belles, pour voir si elles étaient bien mûres!... Son plus grand talent est de croquer tout ce qu'elle trouve. »

Brémer lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître que l'esprit des païens était en elle, et, lorsqu'il entendait sa femme crier du matin au soir : « Myrtille! Myrtille! où es-tu?... Oh! la malheureuse! elle s'est encore sauvée cueillir des mûres dans les ronces! » il riait en lui-même et pensait : « Pauvre Catherine, te voilà comme une poule qui a couvé des œufs de canards; les petits sont à l'eau, tu voles autour, tu les appelles, et c'est comme si tu chantais. »

Tous les ans, après les récoltes, Fritz et Myrtille passaient des journées entières loin de la ferme à faire paître le bétail, chantant, sifflant, cuisant des pommes de terre sous la cendre, et descendant le soir la côte rocailleuse, au son de la trompe d'écorce.

C'étaient les plus beaux jours de Myrtille.

Assise près du feu de chènevottes, sa belle tête brune inclinée sur sa petite main, elle restait immobile des heures entières, comme perdue dans d'immenses rêveries.

Les bandes d'oies et de canards sauvages qui traversent vers la fin de l'automne, le ciel désert, d'une montagne à l'autre par-dessus les grands bois, semblaient l'attrister jusqu'au fond de l'âme. Elle les suivait d'un long... long regard dans les profondeurs sans bornes de l'infini; et, tout à coup elle se levait, étendait les bras et s'écriait :

« Il faut partir... Il faut partir... Ah! je m'en vais. »

Puis elle pleurait la tête entre les genoux, et Fritz, debout près d'elle, pleurait aussi, disant :

« Pourquoi pleures-tu, Myrtille? Qui est-ce qui t'a fait de la peine? Est-ce un garçon du village?... Kasper, Wilhelm, Heinrich? Dis... Je tombe dessus... Dis seulement!

—Non!

—Mais pourquoi pleures-tu donc?

—Je ne sais pas.

—Veux-tu courir au Falberg?

—Non... ce n'est pas assez loin.

—Mais où veux-tu donc aller, Myrtille?

—Là-bas!... là-bas!... faisait-elle, montrant bien loin au-delà des montagnes; où vont les oiseaux!... »

Fritz alors levait les yeux et restait bouche béante.

Un jour de septembre qu'ils se trouvaient ainsi sur la lisière des bois, vers midi, la chaleur était si grande, l'air si calme, que la fumée de leur petit feu, au lieu de monter en colonne grisâtre, se répandait comme de l'eau sous les ronces desséchées. La cigale avait suspendu son chant monotone; pas un insecte ne bourdonnait, pas une feuille ne murmurait, pas un oiseau ne gazouillait. Les bœufs et les vaches, la paupière close, les genoux ployés sous le ventre, se reposaient à l'ombre d'un grand chêne au milieu de la prairie, et parfois l'un d'eux mugissait d'une voix sourde et lente comme pour se plaindre.

Fritz avait d'abord voulu tresser la corde de son fouet, puis il s'était étendu dans l'herbe, le chapeau sur les yeux, et Friedland venait de se coucher près de lui, bâillant jusqu'aux oreilles.

Myrtille seule ne se ressentait pas de cette

chaleur accablante. Accroupie près du feu, les bras noués autour des genoux, en plein soleil, elle restait immobile, et ses grands yeux noirs parcouraient les sombres colonnades de la forêt.

Le temps s'écoulait lentement. — La cloche lointaine du village avait tinté midi, puis une heure, puis deux heures, et la jeune bohémienne ne bougeait pas. Ces bois, ces crêtes arides, ces rochers, ces lignes de sapins descendant au revers de la côte, semblaient revêtir pour elle un sens profond, mystérieux.

« Oui, se disait-elle en elle-même, j'ai vu cela... il y a longtemps... longtemps ! »

Tout à coup, regardant Fritz qui dormait de toute son âme, elle se leva doucement et se prit à fuir. Ses pieds légers effleuraient à peine le gazon ; elle courait, courait, remontant la côte. Friedland retourna la tête nonchalamment et fit mine de la suivre, puis il s'étendit de nouveau comme accablé de lassitude.

Myrtille venait de disparaître au milieu des ronces qui bordent la forêt communale. Elle franchit d'un élan le fossé bourbeux, où grasseyait dans les joncs une grenouille solitaire, et vingt minutes après, elle atteignait la crête de la Roche-Creuse, d'où l'on découvre le pays d'Alsace et les cimes bleuâtres des Vosges.

Alors elle se retourna pour voir si personne ne la suivait : Fritz, son chapeau sur les yeux, dormait toujours au milieu de la grande prairie verdoyante, Friedland aussi, et les bœufs sous leur arbre.

Elle regarda plus loin le village, la rivière, le toit de la ferme, où tourbillonnaient des pigeons, que la distance faisait paraître petits comme des hirondelles ; la grande rue tortueuse où se promenaient quelques paysannes en jupe rouge ; la petite église moussue où le bon curé Niclausse l'avait baptisée, puis confirmée dans la foi chrétienne.

Et quand elle eut vu tout cela, se tournant vers la montagne, elle contempla les flèches innombrables des sapins pressées sur la pente des abîmes, comme l'herbe des champs.

En présence de ce spectacle grandiose, la jeune bohémienne sentit sa poitrine se dilater, son cœur battre avec une force inconnue, et, reprenant sa course, elle s'élança dans une crevasse tapissée de mousse et de fougères, pour gagner le sentier des pâtres à travers les bois.

Toute son âme, toute sa nature sauvage éclatait alors dans son regard avec une puissance inouïe ; elle était comme transfigurée : ses petites mains s'accrochaient au lierre, ses pieds nus aux fissures du rocher.

Elle repartit bientôt sur l'autre pente de la montagne, courant, bondissant, s'arrêtant aussi parfois brusquement et regardant les objets d'alentour, — un arbre, un ravin, une mare isolée, un paquis aux grandes herbes odorantes, — comme frappée de stupeur.

Quoiqu'elle ne se rappelât pas avoir jamais vu ces halliers, ces taillis, ces bruyères, à chaque détour du sentier elle se disait : « Je le savais !... l'arbre était ici... le rocher là... le torrent au-dessous ! » Quoique mille souvenirs étranges, pareils à des visions, reparussent à son esprit avec la vivacité de l'éclair, elle n'y comprenait rien et ne s'en rendait pas compte. Elle ne s'était pas encore dit : « Ce qu'il faut à Fritz et aux autres pour être heureux, c'est le village, c'est la prairie, c'est le toit de la ferme, les arbres à fruits du verger, la vache qui donne le lait, la poule qui pond l'œuf ; ce sont les provisions de la cave et du grenier, et la chambre chaude en hiver ! Mais moi, je n'ai pas besoin de tout cela, car je suis païenne, vraiment païenne ! Je suis née dans les bois, comme l'écureuil sur le chêne, l'épervier sur le roc, la grive sur le sapin. »

Non, elle n'avait jamais réfléchi à ces choses, mais l'instinct la guidait ; et c'est ainsi que, poussée par cette force étrange, elle atteignit, au coucher du soleil, le plateau déboisé de la Kohle-Platz, où les bohémiens qui vont d'Alsace en Lorraine s'arrêtent d'habitude pour passer la nuit, et suspendent leur marmite au milieu des bruyères.

Là, Myrtille, fatiguée, les pieds meurtris, sa petite jupe rouge déchirée par les ronces, s'assit au pied d'un chêne.

Longtemps elle resta immobile, le regard perdu dans l'espace, écoutant le vent bruire dans les hautes sapinières, heureuse de se sentir seule dans cette solitude.

La nuit vint. Les étoiles apparurent par milliers dans les sombres profondeurs du ciel, puis, la lune s'étant levée, ses rayons limpides argentèrent doucement les bouleaux épars aux flancs de la côte.

Le sommeil commençait à gagner la jeune bohémienne, sa tête s'inclinait, quand, au loin, dans les bois, des clameurs l'éveillèrent.

Elle prêta l'oreille, les mêmes voix traversèrent la nuit : Brémer, Fritz, tous les gens de la ferme étaient à sa recherche.

Alors, sans hésiter, Myrtille s'élança plus avant dans la forêt, ne s'arrêtant que de loin en loin, pour écouter encore.

Les cris s'affaiblissaient.

Bientôt elle n'entendit plus que les battements précipités de son cœur, et poursuivit sa marche d'un pas moins rapide.

Enfin, bien tard, lorsque la lune retire ses

derniers rayons du feuillage, n'en pouvant plus, elle s'affaissa dans les bruyères et s'endormit profondément.

Elle était alors à quatre lieues de Dosenheim, près des sources de la Zinsel; les recherches de Brêmer ne pouvaient s'étendre jusque-là.

II

Il faisait grand jour quand Myrtille s'éveilla dans la solitude du Schlossberg, sous un vieux sapin rongé par la mousse. Une grive chantait au-dessus d'elle, une autre lui répondait au loin, bien loin dans la vallée. La brise matinale agitait le feuillage comme un frisson, mais l'air, déjà chaud, se chargeait des mille parfums du lierre, de la verveine, des mousses et du chèvrefeuille sauvage.

La jeune bohémienne ouvrit les yeux tout émerveillée; elle regarda, puis se rappelant qu'elle n'entendrait plus Catherine crier : « Myrtille!... Myrtille!... où donc es-tu, malheureuse? » elle sourit, et prêta l'oreille au chant de la grive.

Près de là murmurait une source; l'enfant n'eut qu'à tourner un peu la tête, pour voir l'eau vive jaillir le long du rocher et se répandre dans l'herbe. Au-dessus de la roche pendait un arbousier tout chargé de grappes rouges.

Myrtille avait soif, mais elle se sentait si paresseuse, si contente d'entendre l'eau bruire et la grive chanter, qu'elle n'eut pas le courage de déranger cette harmonie, et laissa retomber sa jolie tête brune, souriant et regardant le jour à travers ses paupières :

« Voilà comme je serai toujours, se disait-elle. Que voulez-vous?... je suis paresseuse... C'est le bon Dieu qui l'a voulu! »

En rêvant ainsi, elle se représentait la ferme avec son grand coq, les poules, et puis les œufs cachés au fond de la grange, sous quelques brins de paille.

« Si j'avais deux œufs, se disait-elle, deux œufs cuits durs comme Fritz en avait hier dans son sac, avec une croûte de pain et du sel, cela me ferait plaisir. Mais bah!... quand on n'a pas d'œufs, les mûres et les myrtilles sont aussi très-bonnes... »

Une odeur de myrtilles lui fit alors ouvrir ses jolies narines :

« Il y en a, murmura-t-elle, je les sens! »

Elle ne se trompait pas, les bruyères en étaient encore pleines.

Au bout d'un instant, n'entendant plus la grive chanter, elle se leva sur le coude et vit l'oiseau qui becquetait une des grappes de l'arbousier.

Elle alla puiser quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, et remarqua que le cresson ne manquait pas aux alentours.

Alors, chose qui ne lui était jamais arrivée, certaines paroles du curé Niclausse lui revinrent en mémoire :

« Considérez les oiseaux : ils ne sèment ni ne « moissonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier, « cependant Dieu les nourrit!

« Considérez les lis et voyez comme ils crois- « sent; ils ne travaillent ni ne filent; cepen- « dant je vous déclare que Salomon, dans toute « sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un « d'eux.

« Si Dieu a soin de nourrir l'oiseau et de « vêtir l'herbe des champs, combien n'aura- « t-il pas soin de vous nourrir et de vous vêtir!

« O hommes de peu de foi!... Ne vous in- « quiétez donc point de ces choses; ce sont les « païens et les gens du monde qui les recher- « chent : votre père ne sait-il pas que vous en « avez besoin? »

« Hé! pensa Myrtille, quand la mère Catherine m'appelait païenne, j'aurais bien pu lui répondre : « C'est vous qui êtes des païens, car vous semez, vous récoltez; et nous sommes de bons chrétiens, puisque nous vivons comme les oiseaux du ciel. »

Elle terminait à peine ces réflexions, qu'un bruit de pas dans les feuilles sèches lui fit lever la tête.

Elle allait fuir, quand un bohémien de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, le teint brun, la tête crépue, les yeux brillants, les grosses lèvres épanouies, se laissa glisser le long du roc, et la regardant d'un œil ravi, s'écria :

« *Almâni?*

—*Almâni!* répondit Myrtille tout émue.

—Hé hé! fit le garçon, de quelle troupe?

—Je ne sais pas... je la cherche... »

Et sans détour, elle lui raconta comment Brêmer l'avait élevée, et comment elle s'était échappée la veille de sa maison.

Le jeune bohémien souriait et montrait ses dents blanches.

« Moi, dit-il en étendant le bras, je vais à Hazlach; c'est demain la fête, toute notre bande y sera : Ppifer-Karl, Melchior, la Mésange-bleue, Fritz le clarinette, Coucou-Péter et la Pie-Noire. Les femmes disent la bonne aventure. Nous autres, nous faisons de la musique. Si tu veux... viens avec moi!

—Je veux bien, » dit Myrtille en baissant les yeux.

Alors il l'embrassa, lui mit son sac sur le dos, et prenant son bâton des deux mains, il s'écria :



L'Être des êtres a décidé, dit-il. (Page 13.)

« Femme, tu seras à moi.... Tu porteras mon sac et je te nourrirai. Marche ! »

Et Myrtille, si paresseuse à la ferme, marcha de bon cœur.

Lui suivait en chantant, et galopant tour à tour sur les mains et sur les pieds, tant il était joyeux !

Depuis ce jour on n'a plus entendu parler de Myrtille.

Fritz faillit mourir en voyant qu'elle ne revenait pas; mais ayant épousé, quelques années plus tard, Grédel Dick, la fille du meunier, une bonne grosse fille, bien fraîche, bien appétissante, il se consola de son malheur.

Catherine alors parut satisfaite, car Grédel Dick était la plus riche héritière du village.

Brêmer seul resta triste; il aimait Myrtille comme son propre enfant, et finit par tomber malade.

Un jour d'hiver qu'il s'était levé, et qu'il regardait par la fenêtre, voyant une bohémienne couverte de haillons traverser la vallée encombrée de neige, un sac sur le dos, il s'assit en poussant un long soupir.

« Qu'as-tu donc, Brêmer ? » lui demanda sa femme.

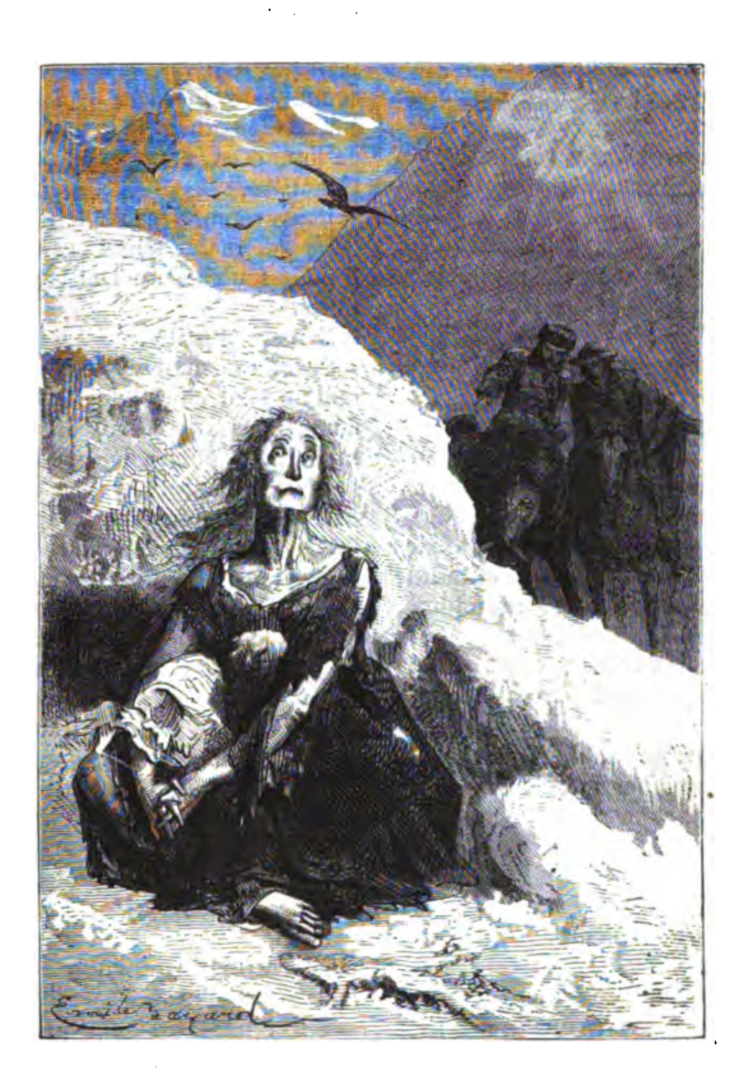
Comme il ne répondait pas, elle s'approcha et vit qu'il était mort.

FIN DE MYRTILLE.

HUGUES-LE-LOUP

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



La Peste-Noire. (Page 4.)

I

Vers les fêtes de Noël de l'année 18.., un matin que je dormais profondément à l'hôtel du *Cygne*, à Fribourg, le vieux Gédéon Sperver entra dans ma chambre en s'écriant :

« Fritz, réjouis-toi !... je t'emmène au château de Nideck, à dix lieues d'ici. Tu connais Nideck ?... la plus belle résidence seigneuriale du pays : un antique monument de la gloire de nos pères ! »

Notez bien que je n'avais pas vu Sperver, mon respectable père nourricier, depuis seize ans ; qu'il avait laissé pousser toute sa barbe,

qu'un immense bonnet de peau de renard lui couvrait la nuque, et qu'il me tenait sa lanterne sous le nez.

« D'abord, m'écriai-je, procédons méthodiquement : qui êtes-vous?

—Qui je suis !... Comment, tu ne reconnais pas Gédéon Sperver, le braconnier du Schwartz-Wald?... Oh! ingrat... Moi qui t'ai nourri, élevé; moi qui t'ai appris à tendre une trappe, à guetter le renard au coin d'un bois, à lancer les chiens sur la piste du chevreuil!... Ingrat, il ne me reconnaît pas! Regarde donc mon oreille gauche qui est gelée.

—A la bonne heure!... Je reconnais ton oreille gauche. — Maintenant, embrassons-nous. »

Nous nous embrassâmes tendrement, et Sperver, s'essuyant les yeux du revers de la main, reprit :

« Tu connais Nideck?

—Sans doute... de réputation... Que fais-tu là?

—Je suis premier piqueur du comte.

—Et tu viens de la part de qui?

—De la jeune comtesse Odile.

—Bon... quand partons-nous?

—A l'instant même. Il s'agit d'une affaire urgente; le vieux comte est malade, et sa fille m'a recommandé de ne pas perdre une minute. Les chevaux sont prêts.

—Mais, mon cher Gédéon, vois donc le temps qu'il fait; depuis trois jours il ne cesse pas de neiger.

—Bah! bah! Suppose qu'il s'agisse d'une partie de chasse au sanglier, mets ta rhingrave, attache tes éperons, et en route! Je vais faire préparer un morceau. »

Il sortit.

« Ah! reprit le brave homme en revenant, n'oublie pas de jeter ta pelisse par là-dessus. »

Puis il descendit.

Je n'ai jamais su résister au vieux Gédéon; dès mon enfance, il obtenait tout de moi avec un hochement de tête, un mouvement d'épaule. Je m'habillai donc et ne tardai pas à le suivre dans la grande salle.

« Hé! je savais bien que tu ne me laisserais pas partir seul, s'écria-t-il tout joyeux. Dépêche-moi cette tranche de jambon sur le pouce et buvons le coup de l'étrier, car les chevaux s'impatientent. A propos, j'ai fait mettre ta valise en croupe.

—Comment, ma valise?

—Oui, tu n'y perdras rien; il faut que tu restes quelques jours au Nideck, c'est indispensable, je t'expliquerai ça tout à l'heure. »

Nous descendîmes dans la cour de l'hôtel.

En ce moment, deux cavaliers arrivaient: ils semblaient harassés de fatigue; leurs chevaux étaient blancs d'écume. Sperver, grand amateur de la race chevaline, fit une exclamation de surprise :

« Les belles bêtes!... des valaques... quelle finesse! de vrais cerfs. Allons, Niclause, allons donc, dépêche-toi de leur jeter une housse sur les reins; le froid pourrait les saisir. »

Les voyageurs, enveloppés de fourrures blanches d'Astrakan, passèrent près de nous comme nous mettions le pied à l'étrier; je découvris seulement la longue moustache brune de l'un d'eux, et ses yeux noirs d'une vivacité singulière.

Ils entrèrent dans l'hôtel.

Le palefrenier tenait nos chevaux en main; il nous souhaita un bon voyage, et lâcha les rênes.

Nous voilà partis.

Sperver montait un mecklembourg pur sang, moi un petit cheval des Ardennes plein d'ardeur; nous volions sur la neige. En dix minutes nous eûmes dépassé les dernières maisons de Fribourg.

Le temps commençait à s'éclaircir. Aussi loin que pouvaient s'étendre nos regards, nous ne voyions plus trace de route, de chemin, ni de sentier. Nos seuls compagnons de voyage étaient les corbeaux du Schwartz-Wald, déployant leurs grandes ailes creuses sur les monticules de neige, voltigeant de place en place et criant d'une voix rauque : « Misère!... misère!... misère!... »

Gédéon, avec sa grande figure couleur de vieux buis, sa pelisse de chat sauvage, et son bonnet de fourrure à longues oreilles pendantes, galopait devant moi, sifflant je ne sais quel motif du *Freyschutz;* parfois il se retournait, et je voyais alors une goutte d'eau limpide scintiller, en tremblotant, au bout de son long nez crochu.

« Hé! hé! Fritz, me disait-il, voilà ce qui s'appelle une jolie matinée d'hiver!

— Sans doute, mais un peu rude.

—J'aime le temps sec, moi; ça vous rafraîchit le sang. Si le vieux pasteur Tobie avait le courage de se mettre en route par un temps pareil, il ne sentirait plus ses rhumatismes. »

Je souriais du bout des lèvres.

Après une heure de course furibonde, Sperver ralentit sa marche, et vint se placer côte à côte avec moi.

« Fritz, me dit-il d'un accent plus sérieux, il est pourtant nécessaire que tu connaisses le motif de notre voyage.

—J'y pensais.

—D'autant plus qu'un grand nombre de médecins ont déjà visité le comte.

—Ah!

—Oui, il nous en est venu de Berlin, en grande perruque, qui ne voulaient voir que la langue du malade; de la Suisse, qui ne regardaient que ses urines; et de Paris, qui se mettaient un petit morceau de verre dans l'œil pour observer sa physionomie. Mais tous y ont perdu leur latin et se sont fait payer grassement leur ignorance.

—Diable! comme tu nous traites!

—Je ne dis pas ça pour toi, au contraire, je te respecte, et s'il m'arrivait de me casser une jambe, j'aimerais mieux me confier à toi qu'à n'importe quel autre médecin; mais, pour ce qui est de l'intérieur du corps, vous n'avez pas encore découvert de lunette pour voir ce qui s'y passe.

—Qu'en sais-tu? »

A cette réponse, le brave homme me regarda de travers.

« Serait-ce un charlatan comme les autres? » pensait-il.

Pourtant il reprit :

« Ma foi, Fritz, si tu possèdes une telle lunette, elle viendra fort à propos, car la maladie du comte est précisément à l'intérieur : c'est une maladie terrible, quelque chose dans le genre de la rage. Tu sais que la rage se déclare au bout de neuf heures, de neuf jours ou de neuf semaines?

—On le dit, mais, ne l'ayant pas observé par moi-même, j'en doute.

—Tu n'ignores pas, au moins, qu'il y a des fièvres de marais qui reviennent tous les trois, six ou neuf ans. Notre machine a de singuliers engrenages. Quand cette maudite horloge est remontée d'une certaine façon, la fièvre, la colique ou le mal de dents vous reviennent à minute fixe.

—Eh! mon pauvre Gédéon, à qui le dis-tu... ces maladies périodiques font mon désespoir.

—Tant pis!... la maladie du comte est périodique, elle revient tous les ans, le même jour, à la même heure; sa bouche se remplit d'écume, ses yeux deviennent blancs comme des billes d'ivoire; il tremble des pieds à la tête et ses dents grincent les unes contre les autres.

—Cet homme a sans doute éprouvé de grands chagrins?

—Non! Si sa fille voulait se marier, ce serait l'homme le plus heureux du monde. Il est puissant, riche, comblé d'honneurs. Il a tout ce que les autres désirent. Malheureusement sa fille refuse tous les partis qui se présentent. Elle veut se consacrer à Dieu, et ça le chagrine de penser que l'antique race des Nideck va s'éteindre.

—Comment sa maladie s'est-elle déclarée?

—Tout à coup, il y a dix ans.

En ce moment le brave homme parut se recueillir; il sortit de sa veste un tronçon de pipe et le bourra lentement, puis l'ayant allumé :

« Un soir, dit-il, j'étais seul avec le comte dans la salle d'armes du château. C'était vers les fêtes de Noël. Nous avions couru le sanglier toute la journée dans les gorges du Rhéethâl, et nous étions rentrés, à la nuit close, rapportant avec nous deux pauvres chiens, éventrés depuis la queue jusqu'à la tête. Il faisait juste un temps comme celui-ci : froid et neigeux. Le comte se promenait de long en large dans la salle, la tête penchée sur la poitrine et les mains derrière le dos, comme un homme qui réfléchit profondément. De temps en temps il s'arrêtait pour regarder les hautes fenêtres où s'accumulait la neige; moi, je me chauffais sous le manteau de la cheminée en pensant à mes chiens, et je maudissais intérieurement tous les sangliers du Schwartz-Wald. Il y avait bien deux heures que tout le monde dormait au Nideck, et l'on n'entendait plus rien que le bruit des grandes bottes éperonnées du comte sur les dalles. Je me rappelle parfaitement qu'un corbeau, sans doute chassé par un coup de vent, vint battre les vitres de l'aile, en jetant un cri lugubre, et que tout un pan de neige se détacha : de blanches qu'elles étaient, les fenêtres devinrent toutes noires de ce côté...

—Ces détails ont-ils du rapport avec la maladie de ton maître?

—Laisse-moi finir... tu verras. A ce cri, le comte s'était arrêté, les yeux fixes, les joues pâles et la tête penchée en avant, comme un chasseur qui entend venir la bête. Moi je me chauffais toujours, et je pensais : « Est-ce qu'il n'ira pas se coucher bientôt? » Car, pour dire la vérité, je tombais de fatigue. Tout cela, Fritz, je le vois, j'y suis!... A peine le corbeau avait-il jeté son cri dans l'abîme, que la vieille horloge sonnait onze heures. — Au même instant, le comte tourne sur ses talons; il écoute, ses lèvres remuent; je vois qu'il chancelle comme un homme ivre. Il étend les mains, les mâchoires serrées, les yeux blancs. Moi je lui crie : « Monseigneur, qu'avez-vous? » Mais il se met à rire comme un fou, trébuche et tombe sur les dalles, la face contre terre. Aussitôt j'appelle au secours; les domestiques arrivent. Sébalt prend le comte par les jambes, moi par les épaules, nous le transportons sur

le lit qui se trouve près de la fenêtre; et comme j'étais en train de couper sa cravate avec mon couteau de chasse, car je croyais à une attaque d'apoplexie, voilà que la comtesse entre et se jette sur le corps du comte, en poussant des cris si déchirants, que je frissonne encore rien que d'y penser! »

Ici, Gédéon ôta sa pipe, il la vida lentement sur le pommeau de sa selle, et poursuivit d'un air mélancolique :

« Depuis ce jour-là, Fritz, le diable s'est logé dans les murs de Nideck, et paraît ne plus vouloir en sortir. Tous les ans, à la même époque, à la même heure, les frissons prennent le comte. Son mal dure de huit à quinze jours, pendant lesquels il jette des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête! Puis il se remet lentement, lentement. Il est faible, pâle, il se traîne de chaise en chaise, et, si l'on fait le moindre bruit, si l'on remue, il se retourne, il a peur de son ombre. La jeune comtesse, la plus douce des créatures qui soit au monde, ne le quitte pas, mais lui ne peut la voir : « Va-t'en! va-t'en! crie-t-il les mains étendues. Oh! laisse-moi! laisse-moi! n'ai-je pas assez souffert? » C'est horrible de l'entendre, et moi, moi, qui l'accompagne de près à la chasse, qui sonne du cor lorsqu'il frappe la bête, moi, qui suis le premier de ses serviteurs, moi, qui me ferais casser la tête pour son service; eh bien! dans ces moments-là, je voudrais l'étrangler, tant c'est abominable de voir comme il traite sa propre fille! »

Sperver, dont la rude physionomie avait pris une expression sinistre, piqua des deux, et nous fîmes un temps de galop.

J'étais devenu tout pensif. La cure d'une telle maladie me paraissait fort douteuse, presque impossible. C'était évidemment une maladie morale; pour la combattre, il aurait fallu remonter à sa cause première, et cette cause se perdait sans doute dans le lointain de l'existence.

Toutes ces pensées m'agitaient. Le récit du vieux piqueur, bien loin de m'inspirer de la confiance, m'avait abattu : triste disposition pour obtenir un succès! Il était environ trois heures, lorsque nous découvrîmes l'antique castel du Nideck, tout au bout de l'horizon. Malgré la distance prodigieuse, on distinguait de hautes tourelles, suspendues en forme de hottes aux angles de l'édifice. Ce n'était encore qu'un vague profil, se détachant à peine sur l'azur du ciel; mais, insensiblement, les teintes rouges du granit des Vosges apparurent.

En ce moment Sperver ralentit sa marche et s'écria :

« Fritz, il faut arriver avant la nuit close... En avant!... »

Mais il eut beau éperonner, son cheval restait immobile, arc-boutant ses jambes de devant avec horreur, hérissant sa crinière, et lançant de ses naseaux dilatés deux jets de vapeur bleuâtre.

« Qu'est-ce que cela? s'écria Gédéon tout surpris. Ne vois-tu rien, Fritz?... est-ce que?... »

Il ne termina point sa phrase et m'indiquant, à cinquante pas, au revers de la côte, un être accroupi dans la neige :

« La Peste-Noire! » fit-il d'un accent si troublé que j'en fus moi-même tout saisi.

En suivant du regard la direction de son geste, j'aperçus avec stupeur une vieille femme, les jambes recoquillées entre les bras, et si misérable, que ses coudes, couleur de brique, sortaient à travers ses manches. Quelques mèches de cheveux gris pendaient autour de son cou, long, rouge et nu, comme celui d'un vautour.

Chose bizarre, un paquet de hardes reposait sur ses genoux, et ses yeux hagards s'étendaient au loin sur la plaine neigeuse.

Sperver avait repris sa course à gauche, traçant un immense circuit autour de la vieille. J'eus peine à le rejoindre.

« Ah çà! lui criai-je; que diable fais-tu? C'est une plaisanterie?

—Une plaisanterie! non! non! Dieu me garde de plaisanter sur un pareil sujet! Je ne suis pas superstitieux, mais cette rencontre me fait peur. »

Alors, tournant la tête, et voyant que la vieille ne bougeait pas, et que son regard suivait toujours la même direction, il parut se rassurer un peu.

« Fritz, me dit-il d'un air solennel, tu es un savant, tu as étudié bien des choses dont je ne connais pas la première lettre; eh bien! apprends de moi qu'on a toujours tort de rire de ce qu'on ne comprend pas. Ce n'est pas sans raison que j'appelle cette femme la Peste-Noire. Dans tout le Schwartz-Wald elle n'a pas d'autre nom; mais c'est ici, au Nideck, qu'elle le mérite surtout! »

Et le brave homme poursuivit son chemin sans ajouter un mot.

« Voyons, Sperver, explique-toi plus clairement, lui dis-je, car je n'y comprends rien.

—Oui, c'est notre perte à tous, cette sorcière que tu vois là-bas, c'est d'elle que vient tout le mal : c'est elle qui tue le comte!

—Comment est-ce possible? comment peut-elle exercer une semblable influence?

—Que sais-je, moi? Ce qu'il y a de positif,

c'est qu'au premier jour du mal, au moment où le comte est saisi de son attaque, vous n'avez qu'à monter sur la tour des signaux, et vous découvrez la Peste-Noire, comme une tache, entre la forêt de Tiefenbach et le Nideck. Elle est là, seule, accroupie. Chaque jour elle se rapproche un peu, et les attaques du comte deviennent plus terribles; on dirait qu'il l'entend venir! Quelquefois, le premier jour, aux premiers frissons, il me dit : « Gédéon, elle vient! » Moi, je lui tiens le bras pour l'empêcher de trembler; mais il répète toujours en bégayant, les yeux écarquillés : « Elle vient! ho! ho! elle vient!... » Alors, je monte dans la tour de Hugues; je regarde longtemps... Tu sais, Fritz, que j'ai de bons yeux. A la fin, dans les brumes lointaines, entre ciel et terre, j'aperçois un point noir. Le lendemain, le point noir est plus gros : le comte de Nideck se couche en claquant des dents. Le lendemain, on découvre clairement la vieille : les attaques commencent; le comte crie !... Le lendemain, la sorcière est au pied de la montagne : alors le comte a les mâchoires serrées comme un étau, il écume, ses yeux tournent. Oh! la misérable!... Et dire que je l'ai eue vingt fois au bout de ma carabine et que ce pauvre comte m'a empêché de lui envoyer une balle. Il criait : « Non, Sperver, non, pas de sang!..» Pauvre homme, ménager celle qui le tue, car elle le tue, Fritz ; il n'a déjà plus que la peau et les os! »

Mon brave ami Gédéon était trop prévenu contre la vieille, pour qu'il me fût possible de le ramener au sens commun. D'ailleurs, quel homme oserait tracer les limites du possible? chaque jour ne voit-il pas étendre le champ de la réalité? Ces influences occultes, ces rapports mystérieux, ces affinités invisibles, tout ce monde magnétique que les uns proclament avec toute l'ardeur de la foi, que les autres contestent d'un air ironique, qui nous répond que demain il ne fera pas explosion au milieu de nous? Il est si facile de faire du bon sens avec l'ignorance universelle!

Je me bornai donc à prier Sperver de modérer sa colère, et surtout de bien se garder de faire feu sur la Peste-Noire, le prévenant que cela lui porterait malheur.

« Bah! je m'en moque, dit-il, le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être pendu.

—C'est déjà beaucoup trop pour un honnête homme.

—Hé! c'est une mort comme une autre. On suffoque, voilà tout. J'aime autant ça que de recevoir un coup de marteau sur la tête, comme dans l'apoplexie, ou de ne pouvoir plus dormir, fumer, avaler, digérer, éternuer, comme dans les autres maladies.

—Pauvre Gédéon, tu raisonnes bien mal pour une barbe grise.

—Barbe grise tant que tu voudras, c'est ma manière de voir. J'ai toujours un canon de mon fusil chargé à balle au service de la sorcière; de temps en temps j'en renouvelle l'amorce, et si l'occasion se présente... »

Il termina sa pensée par un geste expressif.

« Tu auras tort, Sperver, tu auras tort. Je suis de l'avis du comte de Nideck : « Pas de « sang! » Un grand poète a dit : — « Tous les « flots de l'Océan ne peuvent laver une goutte « de sang humain! » — Réfléchis à cela, camarade, et décharge ton fusil contre un sanglier à la première occasion. »

Ces paroles parurent faire impression sur l'esprit du vieux braconnier, il baissa la tête et sa figure prit une expression pensive.

Nous gravissions alors les pentes boisées qui séparent le misérable hameau de Tiefenbach du château du Nideck.

La nuit était venue. Comme il arrive presque toujours après une claire et froide journée d'hiver, la neige recommençait à tomber, de larges flocons venaient se fondre sur la crinière de nos chevaux, qui hennissaient doucement et doublaient le pas, excités sans doute par l'approche du gîte.

De temps en temps, Sperver regardait en arrière avec une inquiétude visible; et moi-même je n'étais pas exempt d'une certaine appréhension indéfinissable, en songeant à l'étrange description que le piqueur m'avait faite de la maladie de son maître.

D'ailleurs, l'esprit de l'homme s'harmonise avec la nature qui l'entoure, et, pour mon compte, je ne sais rien de triste comme une forêt chargée de givre et secouée par la bise : les arbres ont un air morne et pétrifié qui fait mal à voir.

A mesure que nous avancions, les chênes devenaient plus rares; quelques bouleaux, droits et blancs comme des colonnes de marbre, apparaissaient de loin en loin, tranchant sur le verre sombre des sapinières, lorsque tout à coup, au sortir d'un fourré, le vieux burg dressa brusquement devant nous sa haute masse noire piquée de points lumineux.

Sperver s'était arrêté en face d'une porte creusée en entonnoir entre deux tours, et fermée par un grillage de fer.

« Nous y sommes! » s'écria-t-il en se penchant sur le cou de son cheval.

Il saisit le pied de cerf, et le son clair d'une cloche retentit au loin.

Après quelques minutes d'attente, une lan-

terne apparut dans les profondeurs de la voûte, étoilant les ténèbres, et nous montrant, dans son auréole, un petit homme bossu, à barbe jaune, large des épaules, et fourré comme un chat.

Vous eussiez dit, au milieu des grandes ombres, quelque gnome traversant un rêve des *Niebelungen*.

Il s'avança lentement et vint appliquer sa large figure plate contre le grillage, écarquillant les yeux et s'efforçant de nous voir dans la nuit.

« Est-ce toi, Sperver? fit-il d'une voix enrouée.

—Ouvriras-tu, Knapwurst? s'écria le piqueur. Ne sens-tu pas qu'il fait un froid de loup?

—Ah! je te reconnais, dit le petit homme. Oui... oui... c'est bien toi... Quand tu parles, on dirait que tu vas avaler les gens! »

La porte s'ouvrit, et le gnome, élevant vers moi sa lanterne avec une grimace bizarre, me salua d'un : « *Wilkom*, *her docter* (soyez le bienvenu, monsieur le docteur), » qui semblait vouloir dire : « Encore un qui s'en ira comme les autres! » Puis il referma tranquillement la grille, pendant que nous mettions pied à terre, et vint ensuite prendre la bride de nos chevaux.

II

En suivant Sperver, qui montait l'escalier d'un pas rapide, je pus me convaincre que le château du Nideck méritait sa réputation. C'était une véritable forteresse taillée dans le roc; ce qu'on appelait château d'embuscade autrefois. Ses voûtes, hautes et profondes, répétaient au loin le bruit de nos pas, et l'air du dehors, pénétrant par les meurtrières, faisait vaciller la flamme des torches engagées de distance en distance dans les anneaux de la muraille.

Sperver connaissait tous les recoins de cette vaste demeure; il tournait tantôt à droite, tantôt à gauche. Je le suivais hors d'haleine. Enfin il s'arrêta sur un large palier, et me dit :

« Fritz, je vais te laisser un instant avec les gens du château, pour aller prévenir la jeune comtesse Odile de ton arrivée.

—Bon! fais ce que tu jugeras nécessaire.

—Tu trouveras là notre majordome, Tobie Offenloch, un vieux soldat du régiment de Nideck; il a fait jadis la campagne de France sous le comte.

—Très-bien!

—Tu verras aussi sa femme, une Française, nommée Marie Lagoutte, qui se prétend de bonne famille.

—Pourquoi pas?

—Oui; mais, entre nous, c'est tout bonnement une ancienne cantinière de la grande-armée. Elle nous a ramené Tobie Offenloch sur sa charrette, avec une jambe de moins, et le pauvre homme l'a épousée par reconnaissance; tu comprends...

—Cela suffit. Ouvre toujours, je gèle. »

Et je voulus passer outre; mais Sperver, entêté comme tout bon Allemand, tenait à m'édifier sur le compte des personnages avec lesquels j'allais me trouver en relation. Il poursuivit donc en me retenant par les brandebourgs de ma rhingrave :

« De plus, tu trouveras Sébalt Kraft, le grand veneur, un garçon triste, mais qui n'a pas son pareil pour sonner du cor; Karl Trumpf, le sommelier; Christian Becker; enfin, tout notre monde, à moins qu'ils ne soient déjà couchés! »

Là-dessus, Sperver poussa la porte, et je restai tout ébahi sur le seuil d'une salle haute et sombre : la salle des anciens gardes du Nideck.

Au premier abord, je remarquai trois fenêtres au fond, dominant le précipice; à droite, une sorte de buffet en vieux chêne bruni par le temps;—sur le buffet, un tonneau, des verres, des bouteilles;—à gauche, une cheminée gothique à large manteau, empourprée par un feu splendide, et décorée, sur chaque face, de sculptures représentant les différents épisodes d'une chasse au sanglier au moyen âge; enfin, au milieu de la salle, une longue table, et sur la table une lanterne gigantesque, éclairant une douzaine de canettes à couvercle d'étain.

Je vis tout cela d'un coup d'œil; mais ce qui me frappa le plus, ce furent les personnages.

Je reconnus le majordome à sa jambe de bois : un petit homme, gros, court, replet, le teint coloré, le ventre tombant sur les cuisses, le nez rouge et mamelonné comme une framboise mûre; il portait une énorme perruque couleur de chanvre, formant bourrelet sur la nuque, un habit de peluche vert-pomme, à boutons d'acier larges comme des écus de six livres; la culotte de velours, les bas de soie, et les souliers à boucles d'argent. Il était en train de tourner le robinet du tonneau; un air de jubilation inexprimable épanouissait sa face rubiconde, et ses yeux, à fleur de tête, brillaient de profil comme des verres de montre.

Sa femme, la digne Marie Lagoutte, vêtue d'une robe de stoff à grands ramages, la figure

longue et jaune comme un vieux cuir de Cordoue, jouait aux cartes avec deux serviteurs gravement assis dans des fauteuils à dossier droit. De petites chevilles fendues pinçaient l'organe olfactif de la vieille et celui d'un autre joueur, tandis que le troisième clignait de l'œil d'un air malin, et paraissait jouir de les voir courbés sous cette espèce de fourches caudines.

« Combien de cartes? demandait-il.

—Deux, répondait la vieille.

—Et toi, Christian?

—Deux....

—Ha! ha!.... Je vous tiens!.... Coupez le roi! coupez l'as!... Et celle-ci, et celle-là... Ha! ha! ha! Encore une cheville, la mère! Ça vous apprendra, une fois de plus, à nous vanter les jeux de France!

—Monsieur Christian, vous n'avez pas d'égards pour le beau sexe.

—Au jeu de cartes, on ne doit d'égards à personne.

—Mais vous voyez bien qu'il n'y a plus de place!

—Bah! bah! avec un nez comme le vôtre, il y a toujours de la ressource. »

En ce moment Sperver s'écria:

« Camarades, me voici!

—Hé! Gédéon... Déjà de retour? »

Marie Lagoutte secoua bien vite ses nombreuses chevilles. Le gros majordome vida son verre. Tout le monde se tourna de notre côté.

« Et Monseigneur va-t-il mieux?

—Heu! fit le majordome en allongeant la lèvre inférieure, heu!

—C'est toujours la même chose?

—A peu près, dit Marie Lagoutte, qui ne me quittait pas de l'œil. »

Sperver s'en aperçut.

« Je vous présente mon fils: le docteur Fritz, du Schwartz-Wald, dit-il fièrement. Ah! tout va changer ici, maître Tobie. Maintenant que Fritz est arrivé, il faut que cette maudite migraine s'en aille. Si l'on m'avait écouté plus tôt... Enfin, il vaut mieux tard que jamais. »

Marie Lagoutte m'observait toujours. Cet examen parut la satisfaire, car, s'adressant au majordome:

« Allons donc, monsieur Offenloch, allons donc, s'écria-t-elle, remuez-vous, présentez un siége à monsieur le docteur. Vous restez là, bouche béante comme une carpe. Ah! Monsieur... ces Allemands!... »

Et la bonne femme, se levant comme un ressort, accourut me débarrasser de mon manteau.

« Permettez, Monsieur...

—Vous êtes trop bonne, ma chère dame.

—Donnez, donnez toujours... Il fait un temps... Ah! Monsieur, quel pays!...

—Ainsi, Monseigneur ne va ni mieux ni plus mal, reprit Sperver en secouant son bonnet couvert de neige, nous arrivons à temps.—Hé! Kasper! Kasper!... »

Un petit homme, plus haut d'une épaule que de l'autre, et la figure saupoudrée d'un milliard de taches de rousseur, sortit de la cheminée:

« Me voici!

—Bon! tu vas faire préparer pour monsieur le docteur la chambre qui se trouve au bout de la grande galerie, la chambre de Hugues... tu sais?

—Oui, Sperver, tout de suite.

—Un instant. Tu prendras, en passant, la valise du docteur; Knapwurst te la remettra. Quant au souper...

—Soyez tranquille, je m'en charge.

—Très-bien, je compte sur toi. »

Le petit homme sortit, et Gédéon, après s'être débarrassé de sa pelisse, nous quitta pour aller prévenir la jeune comtesse de mon arrivée.

J'étais vraiment confus de l'empressement de Marie Lagoutte.

« Otez-vous donc de là, Sébalt, disait-elle au grand veneur; vous vous êtes assez rôti, j'espère, depuis ce matin. Asseyez-vous près du feu, monsieur le docteur, vous devez avoir froid aux pieds. Allongez vos jambes... C'est cela. »

Puis, me présentant sa tabatière:

« En usez-vous?

—Non, ma chère dame, merci.

—Vous avez tort, dit-elle en se bourrant le nez de tabac, vous avez tort: c'est le charme de l'existence. »

Elle remit sa tabatière dans la poche de son tablier, et reprit après quelques instants:

« Vous arrivez à propos: monseigneur a eu hier sa deuxième attaque, une attaque furieuse, n'est-ce pas, monsieur Offenloch?

—Furieuse est le mot, fit gravement le majordome.

—Ce n'est pas étonnant, reprit-elle, quand un homme ne se nourrit pas; car il ne se nourrit pas, Monsieur. Figurez-vous que je l'ai vu passer deux jours sans prendre un bouillon.

—Et sans boire un verre de vin, ajouta le majordome, en croisant ses petites mains replètes sur sa bedaine. »

Je crus devoir hocher la tête pour témoigner ma surprise.

Aussitôt maître Tobie Offenloch vint s'asseoir à ma droite et me dit:



Nous entrâmes précipitamment dans la tour. (Page 12.)

« Monsieur le docteur, croyez-moi, ordonnez-lui une bouteille de markobrünner par jour.

—Et une aile de volaille à chaque repas, interrompit Marie Lagoutte. Le pauvre homme est maigre à faire peur.

—Nous avons du markobrünner de soixante ans, reprit le majordome, car les Français ne l'ont pas tout bu, comme le prétend madame Offenloch. Vous pourriez aussi lui ordonner de boire de temps en temps un bon coup de johannisberg : il n'y a rien comme ce vin-là, pour remettre un homme sur pied.

—Dans le temps, dit le grand veneur d'un air mélancolique, dans le temps, monseigneur faisait deux grandes chasses par semaine : il se portait bien; depuis qu'il n'en fait plus, il est malade.

—C'est tout simple, observa Marie Lagoutte, le grand air ouvre l'appétit. Monsieur le docteur devrait lui ordonner trois grandes chasses par semaine, pour rattraper le temps perdu.

—Deux suffiraient, reprit gravement le veneur, deux suffiraient. Il faut aussi que les chiens se reposent; les chiens sont des créatures du bon Dieu comme les hommes. »

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels j'entendais le vent fouetter les vitres et s'engouffrer dans les meurtrières avec des sifflements lugubres.

Sébalt avait mis sa jambe droite sur sa jambe gauche, et, le coude sur le genou, le menton dans la main, il regardait le feu avec



Lieverlé ! s'écrie Sperver. (Page 15.)

un air de tristesse inexprimable. Marie Lagoutte, après avoir pris une nouvelle prise, arrangeait son tabac dans sa tabatière, et moi je réfléchissais à l'étrange infirmité qui nous porte à nous poursuivre réciproquement de conseils.

En ce moment, le majordome se leva.

« Monsieur le docteur boira bien un verre de vin? dit-il en s'appuyant au dos de mon fauteuil.

—Je vous remercie, je ne bois jamais avant d'aller voir un malade.

—Quoi ! pas même un petit verre de vin?

—Pas même un petit verre de vin. »

Il ouvrit de grands yeux et regarda sa femme d'un air tout surpris.

« Monsieur le docteur a raison, dit-elle, je suis comme lui : j'aime mieux boire en mangeant, et prendre un verre de cognac après. Dans mon pays, les dames prennent leur cognac; c'est plus distingué que le kirsch ! »

Marie Lagoutte terminait à peine ces explications, lorsque Sperver entr'ouvrit la porte et me fit signe de le suivre.

Je saluai l'honorable compagnie, et, comme j'entrais dans le couloir, j'entendis la femme du majordome dire à son mari :

« Il est très-bien, ce jeune homme, ça ferait un beau carabinier ! »

Sperver paraissait inquiet, il ne disait rien; j'étais moi-même tout pensif.

Quelques pas sous les voûtes ténébreuses du Nideck effacèrent complétement de mon esprit les figures grotesques de maître Tobie et de

Marie Lagoutte : pauvres petits êtres inoffensifs, vivant, comme l'ornithomyse, sous l'aile puissante du vautour.

Bientôt Gédéon m'ouvrit une pièce somptueuse, tendue de velours violet pavillonné d'or. Une lampe de bronze, posée sur le coin de la cheminée et recouverte d'un globe de cristal dépoli, l'éclairait vaguement. D'épaisses fourrures amortissaient le bruit de nos pas : on eût dit l'asile du silence et de la méditation.

En entrant, Sperver souleva un flot de lourdes draperies qui voilaient une fenêtre en ogive. Je le vis plonger son regard dans l'abîme et je compris sa pensée : il regardait si la sorcière était toujours là-bas, accroupie dans la neige, au milieu de la plaine; mais il ne vit rien, car la nuit était profonde.

Moi, j'avais fait quelques pas, et je distinguais, au pâle rayonnement de la lampe, une blanche et frêle créature, assise dans un fauteuil de forme gothique, non loin du malade : c'était Odile de Nideck. Sa longue robe de soie noire, son attitude rêveuse et résignée, la distinction idéale de ses traits, rappelaient ces créations mystiques du moyen âge, que l'art moderne abandonne sans réussir à les faire oublier.

Que se passa-t-il dans mon âme à la vue de cette blanche statue? Je l'ignore. Il y eut quelque chose de religieux dans mon émotion. Une musique intérieure me rappela les vieilles ballades de ma première enfance, ces chants pieux que les bonnes nourrices du Schwartz-Wald fredonnent pour endormir nos premières tristesses.

A mon approche, Odile s'était levée.

« Soyez le bienvenu, monsieur le docteur, » me dit-elle avec une simplicité touchante; puis m'indiquant du geste l'alcôve où reposait le comte : « Mon père est là. »

Je m'inclinai profondément, et sans répondre, tant j'étais ému, je m'approchai de la couche du malade.

Sperver, debout à la tête du lit, élevait d'une main la lampe, tenant de l'autre son large bonnet de fourrure. Odile était à ma gauche. La lumière, tamisée par le verre dépoli, tombait doucement sur la figure du comte.

Dès le premier instant, je fus saisi de l'étrange physionomie du seigneur de Nideck, et, malgré toute l'admiration respectueuse que venait de m'inspirer sa fille, je ne pus m'empêcher de me dire : « C'est un vieux loup! »

En effet, cette tête grise à cheveux ras, renflée derrière les oreilles d'une façon prodigieuse, et singulièrement allongée par la face; l'étroitesse du front au sommet, sa largeur à la base; la disposition des paupières, terminées en pointe à la racine du nez, bordées de noir et couvrant imparfaitement le globe de l'œil terne et froid; la barbe courte et drue s'épanouissant autour des mâchoires osseuses : tout dans cet homme me fit frémir, et des idées bizarres sur les affinités animales me traversèrent l'esprit.

Je dominai mon émotion et je pris le bras du malade : il était sec, nerveux; la main était petite et ferme.

Au point de vue médical, je constatai un pouls dur, fréquent, fébrile, une exaspération touchant au tétanos.

Que faire?

Je réfléchissais; d'un côté, la jeune comtesse anxieuse; de l'autre, Sperver, cherchant à lire dans mes yeux ce que je pensais, attentif, épiant mes moindres gestes... m'imposaient une contrainte pénible. Cependant je reconnus qu'il n'y avait rien de sérieux à entreprendre.

Je laissai le bras, j'écoutai la respiration. De temps en temps une espèce de sanglot soulevait la poitrine du malade, puis le mouvement reprenait son cours, s'accélérait, et devenait haletant. Le cauchemar oppressait évidemment cet homme : épilepsie ou tétanos, qu'importe?... Mais la cause... la cause... voilà ce qu'il m'aurait fallu connaître et ce qui m'échappait.

Je me retournai tout pensif.

« Que faut-il espérer, Monsieur? me demanda la jeune fille.

—La crise d'hier touche à sa fin, Madame. Il s'agirait de prévenir une nouvelle attaque.

—Est-ce possible, monsieur le docteur? »

J'allais répondre par quelque généralité scientifique, n'osant me prononcer d'une manière positive, quand les sons lointains de la cloche du Nideck frappèrent nos oreilles.

« Des étrangers! » dit Sperver.

Il y eut un instant de silence.

« Allez voir! dit Odile, dont le front s'était légèrement assombri. Mon Dieu! comment exercer les devoirs de l'hospitalité dans de telles circonstances?... C'est impossible! »

Presque aussitôt la porte s'ouvrit; une tête blonde et rose parut dans l'ombre et dit à voix basse :

« Monsieur le baron de Zimmer-Blouderic, accompagné d'un écuyer, demande asile au Nideck... Il s'est égaré dans la montagne.

—C'est bien, Gretchen, répondit la jeune comtesse avec douceur. Allez prévenir le majordome de recevoir M. le baron de Zimmer. Qu'il lui dise bien que le comte est malade, et que cela seul l'empêche de faire lui-même les honneurs de sa maison. Qu'on éveille nos

gens pour le service, et que tout soit fait comme il convient. »

Rien ne saurait exprimer la noble simplicité de la jeune châtelaine en donnant ces ordres. Si la distinction semble héréditaire dans certaines familles, c'est que l'accomplissement des devoirs de l'opulence élève l'âme.

Tout en admirant la grâce, la douceur du regard, la distinction d'Odile de Nideck, son profil d'une pureté de lignes qu'on ne rencontre que dans les sphères aristocratiques, ces idées me passaient par l'esprit, et je cherchais en vain rien de comparable dans mes souvenirs.

« Allez, Gretchen, dit la jeune comtesse, dépêchez-vous.

—Oui, Madame. »

La suivante s'éloigna, et je restai quelques secondes encore sous le charme de mes impressions.

Odile s'était retournée.

« Vous le voyez, Monsieur, dit-elle avec un mélancolique sourire, on ne peut rester à sa douleur; il faut sans cesse se partager entre ses affections et le monde.

—C'est vrai, Madame, répondis-je, les âmes d'élite appartiennent à toutes les infortunes : le voyageur égaré, le malade, le pauvre sans pain, chacun a le droit d'en réclamer sa part, car Dieu les a faites comme ses étoiles, pour le bonheur de tous! »

Odile baissa ses longues paupières, et Sperver me serra doucement la main.

Au bout d'un instant elle reprit :

« Ah! Monsieur, si vous sauviez mon père!...

—Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, Madame, la crise est finie. Il faut en empêcher le retour

—L'espérez-vous?

—Avec l'aide de Dieu, sans doute, Madame, ce n'est pas impossible. Je vais y réfléchir. »

Odile, tout émue, m'accompagna jusqu'à la porte. Sperver et moi nous traversâmes l'antichambre, où quelques serviteurs veillaient, attendant les ordres de leur maîtresse. Nous venions d'entrer dans le corridor, lorsque Gédéon, qui marchait le premier, se retourna tout à coup, et me plaçant ses deux mains sur les épaules :

« Voyons, Fritz, dit-il en me regardant dans le blanc des yeux, je suis un homme, moi, tu peux tout me dire : qu'en penses-tu?

—Il n'y a rien à craindre pour cette nuit.

—Bon, je sais cela, tu l'as dit à la comtesse; mais demain?

—Demain?

—Oui, ne tourne pas la tête. A supposer que tu ne puisses pas empêcher l'attaque de revenir, là, franchement, Fritz, penses-tu qu'il en meure?

—C'est possible, mais je ne le crois pas.

—Eh! s'écria le brave homme en sautant de joie, si tu ne le crois pas, c'est que tu en es sûr! »

Et me prenant bras dessus bras dessous, il m'entraîna dans la galerie. Nous y mettions à peine le pied, que le baron de Zimmer-Blouderic et son écuyer nous apparurent, précédés de Sébalt portant une torche allumée. Ils se rendaient à leur appartement, et ces deux personnages, le manteau jeté sur l'épaule, les bottes molles à la hongroise montant jusqu'aux genoux, la taille serrée dans de longues tuniques vert-pistache à brandebourgs, le colbac d'ourson enfoncé sur la tête, le couteau de chasse à la ceinture, avaient quelque chose d'étrangement pittoresque à la lueur blanche de la résine.

« Tiens, dit Sperver, si je ne me trompe, ce sont nos gens de Fribourg. Ils nous ont suivis de près.

—Tu ne te trompes pas : ce sont bien eux. Je reconnais le plus jeune à sa taille élancée; il a le profil d'aigle et porte les moustaches à la Wallenstein. »

Ils disparurent dans une travée latérale.

Gédéon prit une torche à la muraille et me guida dans un dédale de corridors, de couloirs, de voûtes hautes, basses, en ogive, en plein cintre, que sais-je? cela n'en finissait plus.

« Voici la salle des margraves, disait-il, voici la salle des portraits, la chapelle, où l'on ne dit plus la messe depuis que Ludwig le Chauve s'est fait protestant. Voici la salle d'armes. »

Toutes choses qui m'intéressaient médiocrement

Après être arrivés tout en haut, il nous fallut redescendre une enfilade de marches. Enfin, grâce au ciel, nous arrivâmes devant une petite porte massive. Sperver sortit une énorme clef de sa poche, et, me remettant la torche :

« Prends garde à la lumière, dit-il. Attention! »

En même temps il poussa la porte, et l'air froid du dehors entra dans le couloir. La flamme se prit à tourbillonner, envoyant des étincelles en tous sens. Je me crus devant un gouffre et je reculai avec effroi.

« Ah! ah! ah! s'écria le piqueur, ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles, on dirait que tu as peur, Fritz!... Avance donc... Ne crains rien... Nous sommes sur la courtine qui va du château à la vieille tour. »

Et le brave homme sortit pour me donner l'exemple.

La neige encombrait cette plate-forme à balustrade de granit; le vent la balayait avec des sifflements immenses. Qui eût vu de la plaine notre torche échevelée eût pu se dire : « Que font-ils donc là-haut, dans les nuages? Pourquoi se promènent-ils à cette heure? »

« La vieille sorcière nous regarde peut-être, » pensai-je en moi-même, et cette idée me donna le frisson. Je serrai les plis de ma rhingrave, et la main sur mon feutre, je me mis à courir derrière Sperver. Il élevait la lumière pour m'indiquer la route et marchait à grands pas.

Nous entrâmes précipitamment dans la tour, puis dans la chambre de Hugues. Une flamme vive nous salua de ses pétillements joyeux : quel bonheur de se retrouver à l'abri d'épaisses murailles!

J'avais fait halte, tandis que Sperver refermait la porte, et, contemplant cette antique demeure, je m'écriai :

« Dieu soit loué! Nous allons donc pouvoir nous reposer.

—Devant une bonne table, ajouta Gédéon. Contemple-moi ça, plutôt que de rester le nez en l'air : un cuisseau de chevreuil, deux gelinottes, un brochet, le dos bleu, la mâchoire garnie de persil. Viandes froides et vins chauds, j'aime ça. Je suis content de Kasper; il a bien compris mes ordres. »

Il disait vrai, ce brave Gédéon : « Viandes froides et vins chauds, » car, devant la flamme, une magnifique rangée de bouteilles subissaient l'influence délicieuse de la chaleur.

A cet aspect, je sentis s'éveiller en moi une véritable faim canine; mais Sperver, qui se connaissait en confortable, me dit :

« Fritz, ne nous pressons pas, nous avons le temps, mettons-nous à l'aise; les gelinottes ne veulent pas s'envoler. D'abord, tes bottes doivent te faire mal; quand on a galopé huit heures consécutivement, il est bon de changer de chaussure; c'est mon principe. Voyons, assieds-toi, mets ta botte entre mes jambes... Bien... je la tiens... En voilà une!... Passons à l'autre... C'est cela!... Fourre tes pieds dans ces sabots, ôte ta rhingrave, jette-moi cette houppelande sur ton dos. A la bonne heure! »

Il en fit autant, puis d'une voix de stentor :

« Maintenant, Fritz, s'écria-t-il, à table! Travaille de ton côté, moi du mien, et surtout rappelle-toi le vieux proverbe allemand : —
« Si c'est le diable qui a fait la soif, à coup sûr
« c'est le Seigneur Dieu qui a fait le vin! »

III

Nous mangions avec ce bienheureux entrain que procurent dix heures de course à travers les neiges du Schwartz-Wald.

Sperver, attaquant tour à tour le gigot de chevreuil, les gelinottes et le brochet, murmurait la bouche pleine :

« Nous avons des bois! nous avons de hautes bruyères! nous avons des étangs! »

Puis il se penchait au dos de son fauteuil, et saisissant au hasard une bouteille, il ajoutait :

« Nous avons aussi des coteaux, verts au printemps, et pourpres en automne!... A ta santé, Fritz!

—A la tienne, Gédéon! »

C'était merveille de nous voir; nous nous admirions l'un l'autre.

La flamme pétillait, les fourchettes cliquetaient, les mâchoires galopaient, les bouteilles gloussaient, les verres tintaient; et dehors, le vent des nuits d'hiver, le grand vent de la montagne, chantait son hymne funèbre, cet hymne étrange, désolé, qu'il chante lorsque les escadrons de nuages fondent les uns sur les autres, se chargent, s'engloutissent, et que la lune pâle regarde l'éternelle bataille!

Cependant notre appétit se calmait. Sperver avait rempli le viedercome d'un vieux vin de Brumberg, la mousse frissonnait sur ses larges bords; il me le présenta en s'écriant :

« Au rétablissement du seigneur Yéri-Hans de Nideck. Bois jusqu'à la dernière goutte, Fritz, afin que Dieu nous entende! »

Ce qui fut fait.

Puis il le remplit de nouveau, et répétant d'une voix retentissante :

« Au rétablissement du haut et puissant seigneur Yéri-Hans de Nideck mon maître! »

Il le vida gravement à son tour.

Alors une satisfaction profonde envahit notre être, et nous fûmes heureux de nous sentir au monde.

Je me renversai dans mon fauteuil, le nez en l'air, les bras pendants, et me mis à contempler ma résidence.

C'était une voûte basse, taillée dans le roc vif, un véritable four d'une seule pièce, atteignant au plus douze pieds au sommet de son cintre. Tout au fond, j'aperçus une sorte de grande niche, où se trouvait mon lit, un lit à ras de terre, ayant, je crois, une peau d'ours pour couverture; et, dans cette grande

niche, une autre plus petite, ornée d'une statuette de la Vierge, taillée dans le même bloc de granit et couronnée d'une touffe d'herbes fanées.

« Tu regardes ta chambre, dit Sperver. Parbleu! ce n'est pas grandiose, ça ne vaut pas les appartements du château. Nous sommes ici dans la tour de Hugues; c'est vieux comme la montagne, Fritz, ça remonte au temps de Karl le Grand. Dans ce temps-là, vois-tu, les gens ne savaient pas encore bâtir des voûtes hautes, larges, rondes ou pointues, ils creusaient dans la pierre.

—C'est égal, tu m'as fourré là dans un singulier trou, Gédéon.

—Il ne faut pas t'y tromper, Fritz, c'est la salle d'honneur. On loge ici les amis du comte, lorsqu'il en arrive; tu comprends, la vieille tour de Hugues, c'est ce qu'il y a de mieux!

—Qui cela, Hugues?

—Eh! Hugues-le-Loup!

—Comment, Hugues-le-Loup?

—Sans doute, le chef de la race des Nideck, un rude gaillard, je t'en réponds! — Il est venu s'établir ici avec une vingtaine de reiters et de trabans de sa troupe. Ils ont grimpé sur ce rocher, le plus haut de la montagne. Tu verras ça demain. Ils ont bâti cette tour, et puis, ma foi! ils ont dit: « Nous sommes les maîtres! Malheur à ceux qui voudront passer sans payer rançon, nous tombons dessus comme des loups; nous leur mangeons la laine sur le dos, et si le cuir suit la laine, tant mieux! D'ici, nous verrons de loin: nous verrons les défilés du Rhéethal, de la Steinbach, de la Roche-Plate, de toute la ligne du Schwartz-Wald. Gare aux marchands! » Et ils l'ont fait, les gaillards, comme ils l'avaient dit. Hugues-le-Loup était leur chef. C'est Knapwurst qui m'a conté ça, le soir, à la veillée.

—Knapwurst?

—Le petit bossu... tu sais bien... qui nous a ouvert la grille. Un drôle de corps, Fritz, toujours niché dans la bibliothèque.

—Ah! vous avez un savant au Nideck?

—Oui, le gueux!... au lieu de rester dans sa loge, il est toute la sainte journée à secouer la poussière des vieux parchemins de la famille. Il va et vient sur les rayons de la bibliothèque; on dirait un gros rat. Ce Knapwurst connaît toute notre histoire mieux que nous-mêmes. C'est lui qui t'en débiterait, Fritz. Il appelle ça des chroniques!... ha! ha! ha! »

Et Sperver, égayé par le vieux vin, se mit à rire quelques instants sans trop savoir pourquoi.

« Ainsi, Gédéon, repris-je, cette tour s'appelle la tour de Hugues... de Hugues-le-Loup?

—Je te l'ai déjà dit, que diable!... ça t'étonne?

—Non!

—Mais si, je le vois dans ta figure, tu rêves à quelque chose. A quoi rêves-tu?

—Mon Dieu... ce n'est pas le nom de cette tour qui m'étonne; ce qui me fait réfléchir, c'est que toi, vieux braconnier, toi, qui dès ton enfance n'as vu que la flèche des sapins, les cimes neigeuses du Wald-Horn, les gorges du Rhéethal; toi qui n'as fait, durant toute ta jeunesse, que narguer les gardes du comte de Nideck, courir les sentiers du Schwartz-Wald, battre les broussailles, aspirer le grand air, le plein soleil, la vie libre des bois, je te retrouve ici, au bout de seize ans, dans ce boyau de granit rouge: voilà ce qui m'étonne, ce que je ne puis comprendre. Voyons, Sperver, allume ta pipe et raconte-moi comment la chose s'est faite. »

L'ancien braconnier tira de sa veste de cuir un bout de pipe noir; il le bourra lentement, recueillit dans le creux de sa main un charbon qu'il plaça sur son *brûle-gueule;* puis, le nez en l'air, les yeux fixés au hasard, il répondit d'un air pensif:

« Les vieux faucons, les vieux gerfauts, et les vieux éperviers, après avoir longtemps battu la plaine, finissent par se nicher dans le trou d'un rocher! — Oui, c'est vrai, j'ai aimé le grand air, et je l'aime encore; mais, au lieu de me percher sur une haute branche, le soir, et d'être ballotté par le vent, j'aime à rentrer maintenant dans ma caverne, à boire un bon coup... à déchiqueter tranquillement un morceau de venaison, et à sécher mes plumes devant un bon feu. Le comte de Nideck ne méprise pas Sperver, le vieux faucon, le véritable homme des bois. Un soir, il m'a rencontré au clair de lune et m'a dit: « Camarade qui chasses tout seul, viens chasser avec moi! Tu as bon bec, bonne griffe. Eh bien! chasse, puisque c'est ta nature; mais chasse par ma permission, car, moi, je suis l'aigle de la montagne, je m'appelle Nideck! »

Sperver se tut quelques instants, puis il reprit:

« Ma foi! ça me convenait. Je chasse toujours, comme autrefois, et je bois tranquillement avec un ami ma bouteille d'affenthâl ou de... »

En ce moment, une secousse ébranla la porte. Sperver s'interrompit et prêta l'oreille.

« C'est un coup de vent, lui dis-je.

—Non, c'est autre chose. N'entends-tu pas la griffe qui râcle?... C'est un chien échappé.

Ouvre, Lieverlé! ouvre, Blitz! » s'écria le brave homme en se levant; mais il n'avait pas fait deux pas, qu'un danois formidable s'élançait dans la tour, et venait lui poser ses pattes sur les épaules, lui léchant, de sa grande langue rose, la barbe et les joues, avec de petits cris de joie attendrissants.

Sperver lui avait passé le bras sur le cou et, se tournant vers moi :

« Fritz, disait-il, quel homme pourrait m'aimer ainsi?... Regarde-moi cette tête, ces yeux, ces dents. »

Il lui retroussait les lèvres et me faisait admirer des crocs à déchirer un buffle. Puis le repoussant avec effort, car le chien redoublait ses caresses :

« Laisse-moi, Lieverlé; je sais bien que tu m'aimes. Parbleu! qui m'aimerait, si tu ne m'aimais, toi? »

Et Gédéon alla fermer la porte.

Je n'avais jamais vu de bête aussi terrible que ce Lieverlé; sa taille atteignait deux pieds et demi. C'était un formidable chien d'attaque, au front large, aplati, à la peau fine: un tissu de nerfs et de muscles entrelacés; l'œil vif, la patte allongée; mince de taille, large du corsage, des épaules et des reins, mais sans odorat. Donnez le nez du basset à de telles bêtes, le gibier n'existe plus!

Sperver étant revenu s'asseoir passait la main sur la tête de son Lieverlé avec orgueil, et m'en énumérait les qualités gravement.

Lieverlé semblait le comprendre.

« Vois-tu, Fritz, ce chien-là vous étrangle un loup d'un coup de mâchoire. C'est ce qu'on appelle une bête parfaite sous le rapport du courage et de la force. Il n'a pas cinq ans, il est dans toute sa vigueur. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il est dressé au sanglier. Chaque fois que nous rencontrons une bande, j'ai peur pour mon Lieverlé: il a l'attaque trop franche, il arrive droit comme une flèche. Aussi, gare les coups de boutoir... j'en frémis! Couche-toi là, Lieverlé, cria le piqueur, couche-toi sur le dos. »

Le chien obéit, étalant à nos yeux ses flancs couleur de chair.

« Regarde, Fritz, cette raie blanche, sans poil, qui prend sous la cuisse et qui va jusqu'à la poitrine : c'est un sanglier qui lui a fait ça! Pauvre bête!... il ne lâchait pas l'oreille... nous suivions la piste au sang. J'arrive le premier. En voyant mon Lieverlé, je jette un cri, je saute à terre, je l'empoigne à bras le corps, je le roule dans mon manteau et j'arrive ici. J'étais hors de moi! Heureusement les boyaux n'étaient pas attaqués. Je lui recouds le ventre. Ah! diable! il hurlait!... il souffrait!... mais, au bout de trois jours, il se léchait déjà : un chien qui se lèche est sauvé! Hein, Lieverlé, tu te le rappelles? Aussi, nous nous aimons, nous deux! »

J'étais vraiment attendri de l'affection de l'homme pour ce chien, et du chien pour cet homme; ils se regardaient l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme. Le chien agitait sa queue, l'homme avait des larmes dans les yeux.

Sperver reprit :

« Quelle force!... Vois-tu, Fritz, il a cassé sa corde pour venir me voir; une corde à six brins; il a trouvé ma trace! Tiens, Lieverlé, attrape! »

Et il lui lança le reste du cuisseau de chevreuil. Les mâchoires du chien, en le happant, firent un bruit terrible, et Sperver, me regardant avec un sourire étrange, me dit :

« Fritz, s'il te tenait par le fond de la culotte, tu n'irais pas loin!

—Moi comme un autre, parbleu! »

Le chien alla s'étendre sous le manteau de la cheminée, allongeant sa grande échine maigre, le gigot entre ses pattes de devant. Il se mit à le déchirer par lambeaux. Sperver le regardait du coin de l'œil avec satisfaction. L'os se broyait sous la dent: Lieverlé aimait la moelle!

« Hé! fit le vieux braconnier, si l'on te chargeait d'aller lui reprendre son os, que dirais-tu?

—Diable! ce serait une mission délicate. »

Alors nous nous mîmes à rire de bon cœur. Et Sperver, étendu dans son fauteuil de cuir roux, le bras gauche pendu par-dessus le dossier, l'une de ses jambes sur un escabeau, l'autre en face d'une bûche qui pleurait dans la flamme, lança de grandes spirales de fumée bleuâtre vers la voûte.

Moi, je regardais toujours le chien, quand, me rappelant tout à coup notre entretien interrompu :

« Écoute, Sperver, repris-je, tu ne m'as pas tout dit. Si tu as quitté la montagne pour le château, c'est à cause de la mort de Gertrude, ta brave et digne femme. »

Gédéon fronça le sourcil, une larme voila son regard; il se redressa, et, secouant la cendre de sa pipe sur l'ongle du pouce :

« Eh bien! oui, dit-il, c'est vrai, ma femme est morte!... Voilà ce qui m'a chassé des bois. Je ne pouvais revoir le vallon de la Roche-Creuse sans grincer des dents. J'ai déployé mon aile de ce côté; je chasse moins dans les broussailles, mais je vois de plus haut; et quand, par hasard, la meute tourne là-bas, je laisse tout aller au diable! je rebrousse chemin... je tâche de penser à autre chose. »

Sperver était devenu sombre. La tête penchée vers les larges dalles, il restait morne; je me repentais d'avoir réveillé en lui de tristes souvenirs. Puis, songeant à la Peste-Noire accroupie dans la neige, je me sentais frissonner.

Étrange impression ! un mot, un seul, nous avait jetés dans une série de réflexions mélancoliques. Tout un monde de souvenirs se trouvait évoqué par hasard.

Je ne sais depuis combien de temps durait notre silence, quand un grondement sourd, terrible, comme le bruit lointain d'un orage, nous fit tressaillir.

Nous regardâmes le chien. Il tenait toujours son os à demi rongé entre ses pattes de devant; mais, la tête haute, l'oreille droite, l'œil étincelant, il écoutait... il écoutait dans le silence, et le frisson de la colère courait le long de ses reins.

Sperver et moi, nous nous regardâmes tout pâles: pas un bruit, pas un soupir; au dehors, le vent s'était calmé; rien, excepté ce grondement sourd, continu, qui s'échappait de la poitrine du chien.

Tout à coup, il se leva et bondit contre le mur avec un éclat de voix sec, rauque, épouvantable ; les voûtes en retentirent comme si la foudre eût éclaté contre les vitres.

Lieverlé, la tête basse, semblait regarder à travers le granit, et ses lèvres, retroussées jusqu'à leur racine, laissaient voir deux rangées de dents blanches comme la neige. Il grondait toujours. Parfois il s'arrêtait brusquement, appliquait son museau contre l'angle inférieur du mur et soufflait avec force, puis il se relevait avec colère et ses griffes de devant essayaient d'entamer le granit.

Nous l'observions sans rien comprendre à son irritation.

Un second cri de rage, plus formidable que le premier, nous fit bondir.

« Lieverlé ! s'écria Sperver en s'élançant vers lui, que diable as-tu ? Est-ce que tu es fou ? »

Il saisit une bûche et se mit à sonder le mur, plein et profond comme toute l'épaisseur de la roche. Aucun creux ne répondait, et pourtant le chien restait en arrêt.

« Décidément, Lieverlé, dit le piqueur, tu fais un mauvais rêve. Allons, couche-toi, ne m'agace plus les nerfs. »

Au même instant, un bruit extérieur frappa nos oreilles. La porte s'ouvrit, et le gros, l'honnête Tobie Offenloch, son falot de ronde d'une main, sa canne de l'autre, le tricorne sur la nuque, la face riante, épanouie, apparut sur le seuil.

« Salut ! l'honorable compagnie, dit-il, hé ! que faites-vous donc là ?

—C'est cet animal de Lieverlé, dit Sperver; il vient de faire un tapage !... Figurez-vous qu'il s'est hérissé contre ce mur. Je vous demande pourquoi ?

—Parbleu ! il aura entendu le tic-tac de ma jambe de bois dans l'escalier de la tour, » fit le brave homme en riant.

Puis déposant son falot sur la table :

« Ça vous apprendra, maître Gédéon, à faire attacher vos chiens. Vous êtes d'une faiblesse pour vos chiens, d'une faiblesse ! Ces maudits animaux finiront par nous mettre à la porte. Tout à l'heure encore, dans la grande galerie, je rencontre votre Blitz; il me saute à la jambe, voyez : ses dents y sont encore marquées ! une jambe toute neuve ! Canaille de bête !

—Attacher mes chiens !... la belle affaire ! dit le piqueur. Des chiens attachés ne valent rien, ils deviennent trop sauvages. Et puis, est-ce qu'il n'était pas attaché, Lieverlé ? La pauvre bête a encore la corde au cou.

—Hé ! ce que je vous en dis, ce n'est pas pour moi,—quand ils approchent, j'ai toujours la canne haute et la jambe de bois en avant,—c'est pour la discipline : les chiens doivent être au chenil, les chats dans les gouttières, et les gens au château. »

Tobie s'assit en prononçant ces dernières paroles, et, les deux coudes sur la table, les yeux écarquillés de bonheur, il nous dit à voix basse, d'un ton de confidence :

« Vous saurez, Messieurs, que je suis garçon ce soir.

—Ah bah !

—Oui, Marie-Anne veille avec Gertrude dans l'antichambre de monseigneur.

—Alors, rien ne vous presse ?

—Rien ! absolument rien !

—Quel malheur que vous soyez arrivé si tard, dit Sperver, toutes les bouteilles sont vides ! »

La figure déconfite du bonhomme m'attendrit. Il aurait tant voulu profiter de son veuvage ! Mais, en dépit de mes efforts, un long bâillement écarta mes mâchoires.

« Ce sera pour une autre fois, dit-il en se relevant. Ce qui est différé n'est pas perdu ! »

Il prit sa lanterne.

« Bonsoir, Messieurs.

—Hé ! attendez donc, s'écria Gédéon, je vois que Fritz a sommeil, nous descendrons ensemble.

—Volontiers, Sperver, volontiers; nous irons dire un mot en passant à maître Trumpf le sommelier, il est en bas avec les autres; Knapwurst leur raconte des histoires.



Il pense que cela pourra le guérir. (Page 18.

—C'est cela. Bonne nuit, Fritz.

—Bonne nuit, Gédéon; n'oublie pas de me faire appeler, si le comte allait plus mal.

—Sois tranquille. — Lieverlé !... pstt ! »

Ils sortirent. Comme ils traversaient la plate-forme, j'entendis l'horloge du Nideck sonner onze heures.

J'étais rompu de fatigue.

V

Le jour commençait à bleuir l'unique fenêtre du donjon, lorsque je fus éveillé dans ma niche de granit par les sons lointains d'une trompe de chasse

Rien de triste, de mélancolique, comme les vibrations de cet instrument au crépuscule, alors que tout se tait, que pas un souffle, pas un soupir ne vient troubler le silence de la solitude; la dernière note surtout, cette note prolongée, qui s'étend sur la plaine immense, éveillant au loin, bien loin, les échos de la montagne, a quelque chose de la grande poésie, qui remue le cœur.

Le coude sur ma peau d'ours, j'écoutais cette voix plaintive, évoquant les souvenirs des âges féodaux. La vue de ma chambre, de cette voûte basse, sombre, écrasée, antique repaire du loup de Nideck, et plus loin cette petite fenêtre à vitraux de plomb, en plein



Son regard me paralysait. (Page 34.)

cintre, plus large que haute, et profondément enclavée dans le mur, ajoutait encore à la sévérité de mes réflexions.

Je me levai brusquement, et je courus ouvrir la fenêtre tout au large.

Là m'attendait un de ces spectacles que nulle parole humaine ne saurait décrire, le spectacle que l'aigle fauve des hautes Alpes voit chaque matin au lever du rideau pourpre de l'horizon : des montagnes !... des montagnes !... et puis des montagnes !... — flots immobiles qui s'aplanissent et s'effacent dans les brumes lointaines des Vosges ; — des forêts immenses, des lacs, des crêtes éblouissantes, traçant leurs lignes escarpées sur le fond bleuâtre des vallons comblés de neige. Au bout de tout cela, l'infini !

Quel enthousiasme serait à la hauteur d'un semblable tableau !

Je restais confondu d'admiration. A chaque regard se multipliaient les détails : hameaux, fermes, villages, semblaient poindre dans chaque pli de terrain ; il suffisait de regarder pour les voir !

J'étais là depuis un quart d'heure, quand une main se posa lentement sur mon épaule ; je me retournai, la figure calme et le sourire silencieux de Gédéon me saluèrent d'un :

« *Gouden tág*[1], Fritz ! »

Puis il s'accouda près de moi, sur la pierre, fumant son bout de pipe. — Il étendait la main dans l'infini et me disait :

[1] Bonjour.

« Regarde, Fritz, regarde... Tu dois aimer ça, fils du Schwartz-Wald! Regarde là-bas... tout là-bas... la Roche-Creuse... La vois-tu? Te rappelles-tu Gertrude?... Oh! que toutes ces choses sont loin! »

Sperver essuyait une larme; que pouvais-je lui répondre?

Nous restâmes longtemps contemplatifs, émus de tant de grandeur. Parfois le vieux braconnier, me voyant fixer les yeux sur un point de l'horizon, me disait :

« Ceci, c'est le Wald-Horn! ça, le Tienfenthal! Tu vois, Fritz, le torrent de la Steinbach; il est arrêté, il est pendu en franges de glaces sur l'épaule du Harberg : un froid manteau pour l'hiver! — Et là-bas, ce sentier, il mène à Fribourg; avant quinze jours, nous aurons de la peine à le retrouver. »

Ainsi se passa plus d'une heure.

Je ne pouvais me détacher de ce spectacle. Quelques oiseaux de proie, l'aile échancrée, la queue en éventail, planaient autour du donjon; des hérons filaient au-dessus, se dérobant à la serre par la hauteur de leur vol.

Du reste, pas un nuage : toute la neige était à terre. La trompe saluait une dernière fois la montagne.

« C'est mon ami Sébalt qui pleure là-bas, dit Sperver, un bon connaisseur en chiens et en chevaux, et, de plus, la première trompe d'Allemagne. Écoute-moi ça, Fritz, comme c'est moelleux!... — Pauvre Sébalt! il se consume depuis la maladie de monseigneur, il ne peut plus chasser comme autrefois. Voici sa seule consolation : tous les matins, au lever du jour, il monte sur l'Altenberg et sonne les airs favoris du comte. Il pense que ça pourra le guérir! »

Sperver, avec ce tact de l'homme qui sait admirer, n'avait pas interrompu ma contemplation; mais quand, ébloui de tant de lumière, je regardai dans l'ombre de la tour :

« Fritz, me dit-il, tout va bien, le comte n'a pas eu d'attaque. »

Ces paroles me ramenèrent au sentiment du réel.

« Ah! tant mieux... tant mieux!

—C'est toi, Fritz, qui lui vaut ça.

—Comment, moi? Je ne lui ai rien prescrit!

—Eh! qu'importe! tu étais là!

—Tu plaisantes, Gédéon; que fait ici ma présence, du moment que je n'ordonne rien au malade?

—Ça fait que tu lui portes bonheur. »

Je le regardai dans le blanc des yeux, il ne riait pas.

« Oui, reprit-il sérieusement, tu es un *porte-bonheur*, Fritz; les années précédentes notre seigneur avait une deuxième attaque le lendemain de la première, puis une troisième, une quatrième. Tu empêches tout cela, tu arrêtes le mal. C'est clair!

—Pas trop, Sperver; moi je trouve, au contraire, que c'est très-obscur.

—On apprend à tout âge, reprit le brave homme. Sache, Fritz, qu'il y a des *porte-bonheur* dans ce monde, et des *porte-malheur* aussi. Par exemple, ce gueux de Knapwurst est mon porte-malheur à moi. Chaque fois que je le rencontre, en partant pour la chasse, je suis sûr qu'il m'arrivera quelque chose : mon fusil rate, je me foule le pied, un de mes chiens est éventré... Que sais-je? Aussi, moi, sachant la chose, j'ai soin de partir au petit jour, avant que le drôle, qui dort comme un loir, n'ait ouvert l'œil; ou bien je file par la porte de derrière, par une poterne, tu comprends!

—Je comprends très-bien; mais tes idées me paraissent singulières, Gédéon.

—Toi, Fritz, poursuivit-il sans m'écouter, tu es un brave et digne garçon; le ciel a placé sur ta tête des bénédictions innombrables; il suffit de voir ta bonne figure, ton regard franc, ton sourire plein de bonhomie, pour être joyeux... enfin tu portes bonheur aux gens, c'est positif... je l'ai toujours dit, et la preuve... en veux-tu la preuve?...

—Oui, parbleu! je ne serais pas fâché de reconnaître tant de vertus cachées dans ma personne.

—Eh bien! fit-il en me saisissant au poignet, regarde là-bas! »

Il m'indiquait un monticule à deux portées de carabine du château.

« Ce rocher enfoncé dans la neige, avec une broussaille à gauche, le vois-tu?

—Parfaitement.

—Regarde autour, tu ne vois rien?

—Non.

—Eh! parbleu! c'est tout simple, tu as chassé la Peste-Noire. Chaque année, à la deuxième attaque, on la voyait là, les pieds dans les mains. La nuit elle allumait du feu, elle se chauffait et faisait cuire des racines. C'était une malédiction! Ce matin, la première chose que je fais, c'est de grimper ici. Je monte sur la tourelle des signaux, je regarde : partie la vieille coquine! J'ai beau me mettre la main sur les yeux, regarder à droite, à gauche, en haut, en bas, dans la plaine, sur la montagne, rien! rien! Elle t'avait senti, c'est sûr. »

Et le brave homme, m'embrassant avec enthousiasme, s'écria d'un accent ému :

« Oh ! Fritz... Fritz.... quelle chance de t'avoir amené ici ! C'est la vieille qui doit être vexée... Ha ! ha ! ha ! »

Je l'avoue, j'étais un peu honteux de me trouver tant de mérite, sans m'en être jamais aperçu jusqu'alors.

« Ainsi, Sperver, repris-je, le comte a bien passé la nuit?

—Très-bien !

—Alors, tout est pour le mieux, descendons. »

Nous traversâmes de nouveau la courtine, et je pus mieux observer ce passage, dont les remparts avaient une hauteur prodigieuse; ils se prolongeaient à pic avec le roc jusqu'au fond de la vallée. C'était un escalier de précipices échelonnés les uns au-dessus des autres.

En y plongeant le regard, je me sentis pris de vertige, et, reculant épouvanté jusqu'au milieu de la plate-forme, j'entrai rapidement dans le couloir qui mène au château.

Sperver et moi, nous avions déjà parcouru de vastes corridors, lorsqu'une grande porte ouverte se rencontra sur notre passage; j'y jetai les yeux et je vis, tout au haut d'une échelle double, le petit gnome Knapwurst, dont la physionomie grotesque m'avait frappé la veille.

La salle elle-même attira mon attention par son aspect imposant : c'était la salle des archives du Nideck, pièce haute, sombre, poudreuse, à grandes fenêtres ogivales prenant au sommet de la voûte et descendant en courbe, à deux mètres du parquet.

Là se trouvaient disposés, sur de vastes rayons, par les soins des anciens abbés, non-seulement tous les documents, titres, arbres généalogiques des Nideck, établissant leurs droits, alliances, rapports historiques avec les plus illustres familles de l'Allemagne, mais encore toutes les chroniques du Schwartz-Wald, les recueils des anciens *Minnesinger*, et les grands ouvrages in-folio sortis des presses de Gutenberg et de Faust, aussi vénérables par leur origine que par la solidité monumentale de leur reliure. — Les grandes ombres de la voûte, drapant les murailles froides de leurs teintes grises, rappelaient le souvenir des anciens cloîtres du moyen âge, et ce gnome, assis tout au haut de son échelle, un énorme volume à tranche rouge sur ses genoux cagneux, la tête enfoncée dans un mortier de fourrure, l'œil gris, le nez épaté, les lèvres contractées par la réflexion, les épaules larges, les membres grêles et le dos arrondi, semblait bien l'hôte naturel, le *famulus*, le rat, comme l'appelait Sperver, de ce dernier refuge de la science au Nideck.

Mais ce qui donnait à la salle des archives une importance vraiment historique, c'étaient les portraits de famille, occupant tout un côté de l'antique bibliothèque. Ils y étaient tous, hommes et femmes, depuis Hugues-le-Loup jusqu'à Yéri-Hans, le seigneur actuel ; depuis la grossière ébauche des temps barbares jusqu'à l'œuvre parfaite des plus illustres maîtres de notre époque.

Mes regards se portèrent naturellement de ce côté.

Hugues Ier, la tête chauve, semblait me regarder comme vous regarde un loup au détour d'un bois. Son œil gris, injecté de sang, sa barbe rousse et ses larges oreilles poilues, lui donnaient un air de férocité qui me fit peur.

Près de lui, comme l'agneau près du fauve, une jeune femme, — l'œil doux et triste, le front haut, les mains croisées sur la poitrine supportant un livre d'Heures, la chevelure blonde, soyeuse, abondante, entourant sa pâle figure d'une auréole d'or, — m'attira par un grand caractère de ressemblance avec Odile de Nideck.

Rien de suave et de charmant comme cette vieille peinture sur bois, un peu roide et sèche de contours, mais d'une adorable naïveté.

Je la regardais depuis quelques instants, lorsqu'un autre portrait de femme, suspendu à côté, attira mon attention. Figurez-vous le type wisigoth dans sa vérité primitive : front large et bas, yeux jaunes, pommettes saillantes, cheveux roux, nez d'aigle.

« Que cette femme devait convenir à Hugues ! » me dis-je en moi-même.

Et je me pris à considérer le costume; il répondait à l'énergie de la tête : la main droite s'appuyait sur un glaive, un corselet de fer serrait la taille.

Il me serait difficile d'exprimer les réflexions qui m'agitèrent en présence de ces trois physionomies; mon œil allait de l'une à l'autre avec une curiosité singulière. Je ne pouvais m'en détacher.

Sperver, s'arrêtant sur le seuil de la bibliothèque, avait lancé un coup de sifflet aigu. Knapwurst le regardait de toute la hauteur de son échelle sans bouger.

« Est-ce moi que tu siffles comme un chien ? dit le gnome.

—Oui, méchant rat, c'est pour te faire honneur.

—Écoute, reprit Knapwurst d'un ton de suprême dédain, tu as beau faire, Sperver, tu ne peux cracher à la hauteur de mon soulier; je t'en défie ! »

Il lui présentait la semelle.

« Et si je monte ?

—Je t'aplatis avec ce volume. »

Gédéon se mit à rire et reprit :

« Ne te fâche pas, bossu, ne te fâche pas. Je ne te veux pas de mal, au contraire, j'estime ton savoir; mais que diable fais-tu là de si bonne heure auprès de ta lampe? On dirait que tu as passé la nuit.

—C'est vrai, je l'ai passée à lire.

—Les jours ne sont-ils pas assez longs pour toi?

—Non, je suis à la recherche d'une question grave; je ne dormirai qu'après l'avoir résolue.

—Diable!... Et cette question?

—C'est de connaître par quelle circonstance Ludwig de Nideck trouva mon ancêtre, Otto le Nain, dans les forêts de la Thuringe. Tu sauras, Sperver, que mon aïeul Otto n'avait qu'une coudée de haut : cela fait environ un pied et demi. Il charmait le monde par sa sagesse, et figura très-honorablement au couronnement du duc Rodolphe. Le comte Ludwig l'avait fait enfermer dans un paon garni de toutes ses plumes : c'était l'un des plats les plus estimés de ce temps-là, avec les petits cochons de lait, mi-partie dorés et argentés. Pendant le festin, Otto déroulait la queue du paon, et tous les seigneurs, courtisans et grandes dames, s'émerveillaient de cet ingénieux mécanisme. Enfin Otto sortit, l'épée au poing, et d'une voix retentissante il cria : « Vive le duc Rodolphe! » ce qui fut répété par toute la salle. Bernard Hertzog mentionne ces circonstances; mais il ne dit pas d'où venait ce nain, s'il était de haut lignage, ou de basse extraction, chose du reste peu probable : le vulgaire n'a pas tant d'esprit. »

J'étais stupéfait de l'orgueil d'un si petit être; cependant une curiosité extrême me portait à le ménager : lui seul pouvait me fournir quelques renseignements sur le premier et le deuxième portraits à la droite de Hugues.

« Monsieur Knapwurst, lui dis-je d'un ton respectueux, auriez-vous l'obligeance de m'éclairer sur un doute? »

Le petit bonhomme, flatté de mes paroles, répondit :

« Parlez, Monsieur; s'il s'agit de chroniques, je suis prêt à vous satisfaire. Quant au reste, je ne m'en soucie pas.

—Précisément, ce serait de savoir à quels personnages se rapportent le deuxième et le troisième portraits de votre galerie.

—Ah! ah! fit Knapwurst, dont les traits s'animèrent, vous parlez d'Edwige et de Huldine, les deux femmes de Hugues! »

Et déposant son volume il descendit l'échelle pour converser plus à l'aise avec moi. Ses yeux brillaient, on voyait que les plaisirs de la vanité dominaient le petit homme; il était glorieux d'étaler son savoir.

Arrivé près de moi, il me salua gravement. Sperver se tenait derrière nous, fort satisfait de me faire admirer le nain du Nideck. Malgré le mauvais sort attaché, selon lui, à sa personne, il estimait et glorifiait ses vastes connaissances.

« Monsieur, dit Knapwurst en étendant sa longue main jaune vers les portraits, Hugues von Nideck, premier de sa race, épousa, en 832, Edwige de Lutzelbourg, laquelle lui apporta en dot les comtés de Giromani, du Haut-Barr, les châteaux du Geroldseck, du Teufels-Horn, et d'autres encore. Hugues-le-Loup n'eut pas d'enfants de cette première femme, qui mourut toute jeune, en l'an du Seigneur 837. Alors Hugues, seigneur et maître de la dot, ne voulut pas la rendre. Il y eut de terribles batailles entre ses beaux-frères et lui. Mais cette autre femme, que vous voyez en corselet de fer, Huldine, l'aida de ses conseils. C'était une personne de grand courage. On ne sait ni d'où elle venait, ni à quelle famille elle appartenait; mais cela ne l'a pas empêchée de sauver Hugues, fait prisonnier par Frantz de Lutzelbourg. Il devait être pendu le jour même, et l'on avait déjà tendu la barre de fer aux créneaux, quand Huldine, à la tête des vassaux du comte qu'elle avait entraînés par son courage, s'empara d'une poterne, sauva Hugues et fit pendre Frantz à sa place. Hugues-le-Loup épousa cette seconde femme en 842; il en eut trois enfants.

—Ainsi, repris-je tout rêveur, la première de ces femmes s'appelait Edwige, et les descendants du Nideck n'ont aucun rapport avec elle?

—Aucun.

—En êtes-vous bien sûr?

—Je puis vous montrer notre arbre généalogique. Edwige n'a pas eu d'enfants; Huldine, la seconde femme, en a eu trois.

—C'est surprenant!

—Pourquoi?

—J'avais cru remarquer quelque ressemblance...

—Hé! les ressemblances, les ressemblances!... fit Knapwurst, avec un éclat de rire strident. Tenez... voyez-vous cette tabatière de vieux buis à côté de ce grand lévrier, elle représente Hans-Wurst, mon bisaïeul. Il a le nez en éteignoir et le menton en galoche; j'ai le nez camard et la bouche agréable; est-ce que ça m'empêche d'être son petit-fils?

– Non, sans doute.

—Eh bien! il en est de même pour les Nideck. Ils peuvent avoir des traits d'Edwige, je

ne dis pas le contraire, mais c'est Huldine qui est leur souche-mère. Voyez l'arbre généalogique; voyez, Monsieur! »

Nous nous séparâmes, Knapwurst et moi, les meilleurs amis du monde.

V

« C'est égal, me disais-je, la ressemblance existe... faut-il l'attribuer au hasard?... Le hasard... qu'est-ce, après tout?... un nonsens... ce que l'homme ne peut expliquer. Il doit y avoir autre chose! »

Je suivais tout rêveur mon ami Sperver, qui venait de reprendre sa marche dans le corridor. Le portrait d'Edwige, cette image si simple, si naïve, se confondait dans mon esprit avec celle de la jeune comtesse.

Tout à coup, Gédéon s'arrêta; je levai les yeux, nous étions en face des appartements du comte.

« Entre, Fritz, me dit-il, moi, je vais donner la pâtée aux chiens; quand le maître n'est pas là, les valets se négligent; je viendrai te reprendre tout à l'heure. »

J'entrai, plus curieux de revoir mademoiselle Odile que le comte; je m'en faisais le reproche, mais l'intérêt ne se commande pas. Quelle fut ma surprise d'apercevoir dans le demi-jour de l'alcôve le seigneur du Nideck, levé sur le coude, et me regardant avec une attention profonde! Je m'attendais si peu à ce regard, que j'en fus tout stupéfait.

« Approchez, monsieur le docteur, me dit-il d'une voix faible, mais ferme, en me tendant la main. Mon brave Sperver m'a souvent parlé de vous; j'étais désireux de faire votre connaissance.

—Espérons, Monseigneur, lui répondis-je, qu'elle se poursuivra sous de meilleurs auspices. Encore un peu de patience, et nous viendrons à bout de cette attaque.

—Je n'en manque point, fit-il. Je sens que mon heure approche.

—C'est une erreur, monsieur le comte.

—Non, la nature nous accorde, pour dernière grâce, le pressentiment de notre fin.

—Combien j'ai vu de ces pressentiments se démentir! » dis-je en souriant.

Il me regardait avec une fixité singulière, comme il arrive à tous les malades exprimant un doute sur leur état. C'est un moment difficile pour le médecin, de son attitude dépend la force morale du malade; le regard de celui-ci va jusqu'au fond de sa conscience : s'il y découvre le soupçon de sa fin prochaine, tout est perdu; l'abattement commence, les ressorts de l'âme se détendent, le mal prend le dessus.

Je tins bon sous cette inspection, le comte parut se rassurer; il me pressa de nouveau la main, et se laissa doucement aller, plus calme, plus confiant.

J'aperçus seulement alors mademoiselle Odile et une vieille dame, sa gouvernante sans doute, assises au fond de l'alcôve, de l'autre côté du lit.

Elles me saluèrent d'une inclination de tête.

Le portrait de la bibliothèque me revint subitement à l'esprit.

« C'est elle, me dis-je, elle... la première femme de Hugues!... Voilà bien ce front haut, ces longs cils, ce sourire d'une tristesse indéfinissable.—Oh! que de choses dans le sourire de la femme! N'y cherchez point la joie, le bonheur. Le sourire de la femme voile tant de souffrances intimes, tant d'inquiétudes, tant d'anxiétés poignantes! Jeune fille, épouse, mère, il faut toujours sourire, même lorsque le cœur se comprime, lorsque le sanglot étouffe... C'est ton rôle, ô femme! dans cette grande lutte qu'on appelle l'existence humaine! »

Je réfléchissais à toutes ces choses, quand le seigneur du Nideck se prit à dire :

« Si Odile, ma chère enfant, voulait faire ce que je lui demande; si elle consentait seulement à me donner l'espérance de se rendre à mes vœux, je crois que mes forces reprendraient. »

Je regardai la jeune comtesse; elle baissait les yeux et semblait prier.

« Oui, reprit le malade, je renaîtrais à la vie; la perspective de me voir entouré d'une nouvelle famille, de serrer sur mon cœur des petits-enfants, la continuation de notre race, me ranimerait. »

A l'accent doux et tendre de cet homme, je me sentis ému.

La jeune fille ne répondit pas.

Au bout d'une ou deux minutes, le comte, qui la regardait d'un œil suppliant, poursuivit :

« Odile, ne veux-tu pas faire le bonheur de ton père? Mon Dieu! je ne te demande qu'une espérance, je ne te fixe pas d'époque. Je ne veux pas gêner ton choix. Nous irons à la cour; là, cent partis honorables se présenteront. Qui ne serait heureux d'obtenir la main de mon enfant? Tu seras libre de te prononcer. »

Il se tut.

Rien de pénible pour un étranger comme ces discussions de famille; tant d'intérêts divers, de sentiments intimes, s'y trouvent

engagés, que la simple pudeur semble nous faire un devoir de nous dérober à de telles confidences. Je souffrais, j'aurais voulu fuir; les circonstances ne le permettaient pas.

« Mon père, dit Odile comme pour éluder les instances du malade, vous guérirez; le ciel ne voudrait pas vous enlever à notre affection. Si vous saviez avec quelle ferveur je le prie!

—Tu ne me réponds pas, dit le comte d'un ton sec. Que peux-tu donc objecter à mon dessein? n'est-il pas juste, naturel? Dois-je donc être privé des consolations accordées aux plus misérables? ai-je froissé tes sentiments? ai-je agi de violence ou de ruse?

—Non, mon père.

—Alors, pourquoi te refuser à mes prières?...

—Ma résolution est prise... c'est à Dieu que je me dévoue! »

Tant de fermeté dans un être si faible me fit passer un frisson par tout le corps. Elle était là, comme la Madone sculptée dans la tour de Hugues, frêle, calme, impassible.

Les yeux du comte prirent un éclat fébrile. Je faisais signe à la jeune comtesse de lui donner au moins une espérance, pour calmer son agitation croissante; elle ne parut pas m'apercevoir.

« Ainsi, reprit-il d'une voix étranglée par l'émotion, tu verrais périr ton père: il te suffirait d'un mot pour lui rendre la vie, et ce mot, tu ne le prononcerais pas?

—La vie n'appartient pas à l'homme, elle est à Dieu, dit Odile; un mot de moi n'y peut rien.

—Ce sont de belles maximes pieuses, fit le comte avec amertume, pour se dispenser de tout devoir. Mais Dieu, dont tu parles sans cesse, ne dit-il pas: « Honore ton père et ta mère! »

—Je vous honore, mon père, reprit-elle avec douceur, mais mon devoir n'est pas de me marier. »

J'entendis grincer les dents du comte. Il resta calme en apparence, puis il se retourna brusquement.

« Va-t'en, fit-il, ta vue me fait mal!... »

Et s'adressant à moi, tout pâle de cette scène:

« Docteur, s'écria-t-il avec un sourire sauvage, n'auriez-vous pas un poison violent?... un de ces poisons qui foudroient comme l'éclair?... Oh! ce serait bien humain de m'en donner un peu... Si vous saviez ce que je souffre!... »

Tous ses traits se décomposèrent, il devint livide.

Odile s'était levée et s'approchait de la porte.

« Reste! hurla le comte, je veux te maudire!... »

Jusqu'alors je m'étais tenu dans la réserve, n'osant intervenir entre le père et la fille; je ne pouvais faire davantage.

« Monseigneur, m'écriai-je, au nom de votre santé, au nom de la justice, calmez-vous, votre vie en dépend!

—Eh! que m'importe la vie? que m'importe l'avenir? Ah! que n'ai-je un couteau pour en finir! Donnez-moi la mort! »

Son émotion croissait de minute en minute. Je voyais le moment où, ne se possédant plus de colère, il allait s'élancer pour anéantir son enfant. Celle-ci, calme, pâle, se mit à genoux sur le seuil. La porte était ouverte, et j'aperçus, derrière la jeune fille, Sperver, les joues contractées, l'air égaré. Il s'approcha sur la pointe des pieds, et s'inclinant vers Odile:

« Oh! Mademoiselle, dit-il, Mademoiselle... le comte est un si brave homme! Si vous disiez seulement: « Peut-être... nous verrons... plus tard!... »

Elle ne répondit pas et conserva son attitude.

En ce moment, je fis prendre au seigneur du Nideck quelques gouttes d'opium; il s'affaissa, exhalant un long soupir, et bientôt un sommeil lourd, profond, régla sa respiration haletante.

Odile se leva, et sa vieille gouvernante, qui n'avait pas dit un mot, sortit avec elle. Sperver et moi nous les regardâmes s'éloigner lentement. Une sorte de grandeur calme se trahissait dans la démarche de la comtesse: on eût dit l'image vivante du devoir accompli.

Lorsqu'elle eut disparu dans les profondeurs du corridor, Gédéon se tourna vers moi:

« Eh bien! Fritz, me dit-il d'un air grave, que penses-tu de cela? »

Je courbai la tête sans répondre: la fermeté de cette jeune fille m'épouvantait.

VI

Sperver était indigné.

« Voilà ce qu'on appelle le bonheur des grands! s'écria-t-il en sortant de la chambre du comte. Soyez donc seigneur du Nideck, ayez des châteaux, des forêts, des étangs, les plus beaux domaines du Schwartz-Wald, pour qu'une jeune fille vienne vous dire de sa petite voix douce: « Tu veux? Eh bien! moi, je ne veux pas! Tu me pries? Et moi je réponds: C'est impossible! » Oh! Dieu!... quelle misère!... Ne vaudrait-il pas cent fois mieux être

venu au monde fils d'un bûcheron, et vivre tranquillement de son travail? Tiens, Fritz, allons-nous-en... Cela me suffoque... j'ai besoin de respirer le grand air! »

Et le brave homme, me prenant par le bras, m'entraîna dans le corridor.

Il était alors environ neuf heures. Le temps, si beau le matin, au lever du soleil, s'était couvert de nuages; la bise fouettait la neige contre les vitres, et je distinguais à peine la cime des montagnes environnantes.

Nous allions descendre l'escalier qui mène à la cour d'honneur, lorsqu'au détour du corridor nous nous trouvâmes nez à nez avec Tobie Offenloch.

Le digne majordome était tout essoufflé.

« Hé! fit-il en nous barrant le chemin avec sa canne, où diable courez-vous si vite?... et le déjeuner!

—Le déjeuner!... quel déjeuner? demanda Sperver.

—Comment, quel déjeuner? ne sommes-nous pas convenus de déjeuner ensemble ce matin avec le docteur Fritz?

—Tiens! c'est juste, je n'y pensais plus. »

Offenloch partit d'un éclat de rire qui fendit sa grande bouche jusqu'aux oreilles.

« Ha! ha! ha! s'écria-t-il, la bonne farce! et moi qui craignais d'arriver le dernier! Allons, allons, dépêchez-vous! Kasper est en haut, qui vous attend. Je lui ai dit de mettre le couvert dans votre chambre; nous serons plus à l'aise. Au revoir, monsieur le docteur. »

Il me tendit la main.

« Vous ne montez pas avec nous? dit Sperver.

—Non, je vais prévenir madame la comtesse que le baron de Zimmer-Blouderic sollicite l'honneur de lui présenter ses hommages avant de quitter le château.

—Le baron de Zimmer?

—Oui, cet étranger qui nous est arrivé hier au milieu de la nuit.

—Ah! bon, dépêchez-vous.

—Soyez tranquille... le temps de déboucher les bouteilles, et je suis de retour. »

Il s'éloigna clopin-clopant.

Le mot « déjeuner » avait changé complétement la direction des idées de Sperver.

« Parbleu! dit-il en me faisant rebrousser chemin, le moyen le plus simple de chasser les idées noires est encore de boire un bon coup. Je suis content qu'on ait servi dans ma chambre; sous les voûtes immenses de la salle d'armes, autour d'une petite table, on a l'air de souris qui grignotent une noisette dans le coin d'une église. Tiens, Fritz, nous y sommes; écoute un peu comme le vent siffle dans les meurtrières. Avant une demi-heure, nous aurons un ouragan terrible. »

Il poussa la porte, et le petit Kasper, qui tambourinait contre les vitres, parut tout heureux de nous voir. Ce petit homme avait les cheveux blond-filasse, la taille grêle et le nez retroussé. Sperver en avait fait son factotum; c'est lui qui démontait et nettoyait ses armes, qui raccommodait les brides et les sangles de ses chevaux, qui donnait la pâtée aux chiens pendant son absence, et qui surveillait à la cuisine la confection de ses mets favoris. Dans les grandes circonstances il dirigeait aussi le service du piqueur, absolument comme Tobie veillait à celui du comte. Il avait la serviette sur le bras, et débouchait avec gravité les longs flacons de vin du Rhin.

« Kasper, dit Sperver en entrant, je suis content de toi. Hier, tout était bon : le chevreuil, les gelinottes et le brochet. Je suis juste; quand on fait son devoir, j'aime à le dire tout haut. Aujourd'hui, c'est la même chose : cette hure de sanglier au vin blanc a tout à fait bonne mine, et cette soupe aux écrevisses répand une odeur délicieuse. N'est-ce pas, Fritz?

—Certainement.

—Eh bien! poursuivit Sperver, puisqu'il en est ainsi, tu rempliras nos verres. Je veux t'élever de plus en plus, car tu le mérites! »

Kasper baissait les yeux d'un air modeste; il rougissait, et paraissait savourer les compliments de son maître.

Nous prîmes place, et j'admirai comment le vieux braconnier, qui jadis se trouvait heureux de préparer lui-même sa soupe aux pommes de terre, dans sa chaumière, se faisait traiter alors en grand seigneur. Il fût né comte de Nideck, qu'il n'eût pu se donner une attitude plus noble et plus digne à table. Un seul de ses regards suffisait pour avertir Kasper d'avancer tel plat ou de déboucher telle bouteille.

Nous allions attaquer la hure de sanglier, lorsque maître Tobie parut; mais il n'était pas seul, et nous fûmes tout étonnés de voir le baron de Zimmer-Blouderic et son écuyer debout derrière lui.

Nous nous levâmes. Le jeune baron vint à notre rencontre le front découvert : c'était une belle tête, pâle et fière, encadrée de longs cheveux noirs. Il s'arrêta devant Sperver.

« Monsieur, dit-il de cet accent pur de la Saxe, que nul autre dialecte ne saurait imiter, je viens faire appel à votre connaissance du pays. Madame la comtesse de Nideck m'assure que nul mieux que vous ne saurait me renseigner sur la montagne.

—Je le crois, Monseigneur, répondit Sper-



Knapwurst s'était remis à sa lecture. (Page 39.)

ver en s'inclinant, et je suis à vos ordres.

—Des circonstances impérieuses m'obligent à partir au milieu de la tourmente, reprit le baron en indiquant les vitres floconneuses. Je voudrais atteindre le Wald-Horn, à six lieues d'ici.

—Ce sera difficile, Monseigneur, toutes les routes sont encombrées de neige.

—Je le sais... mais il le faut!

—Un guide vous serait indispensable : moi, si vous le voulez, ou bien Sébalt-Kraft, le grand veneur du Nideck; il connaît à fond la montagne.

—Je vous remercie de vos offres, Monsieur, et je vous en suis reconnaissant; mais je ne puis les accepter. Des renseignements me suffisent. »

Sperver s'inclina, puis s'approchant d'une fenêtre, il l'ouvrit tout au large. Un coup de vent impétueux chassa la neige jusque dans le corridor, et referma la porte avec fracas.

Je restais toujours à ma place, debout, la main au dos de mon fauteuil; le petit Kasper s'était effacé dans un coin. Le baron et son écuyer s'approchèrent de la fenêtre.

« Messieurs, s'écria Sperver, la voix haute, pour dominer les sifflements du vent, et le bras étendu, voici la carte du pays. Si le temps était clair, je vous inviterais à monter dans la tour des signaux, nous découvririons le Schwartz-Wald à perte de vue... mais à quoi bon? Vous apercevez d'ici la pointe de l'Altenberg, et plus loin, derrière cette cime blanche, le Wald-Horn où l'ouragan se démène! Eh bien! il faut mar-



C'était Odile de Nideck. (Page 10.)

cher directement sur le Wald-Horn. Là, si la neige vous le permet, du sommet de ce roc en forme de mitre, qu'on appelle la Roche-Fendue, vous apercevrez trois crêtes : la Behrenkopf, le Geierstein et le Trielfels. C'est sur ce dernier point, le plus à droite, qu'il faudra vous diriger. Un torrent coupe la vallée de Reethal, mais il doit être couvert de glace. Dans tous les cas, s'il vous est impossible d'aller plus loin, vous trouverez à gauche, en remontant la rive, une caverne à mi-côte : la Roche-Creuse. Vous y passerez la nuit, et demain, selon toute probabilité, quand le vent tombera, vous serez en vue du Wald-Horn.

—Je vous remercie, Monsieur.

—Si vous aviez la chance de rencontrer quelque charbonnier, reprit Sperver, il pourrait vous enseigner le gué du torrent; mais je doute fort qu'il s'en trouve dans la haute montagne par un temps pareil. D'ici, ce serait trop difficile. Seulement ayez soin de contourner la base du Behrenkopf, car, de l'autre côté, la descente n'est pas possible : ce sont des rochers à pic. »

Pendant ces observations j'observais Sperver, dont la voix claire et brève accentuait chaque circonstance avec précision, et le jeune baron, qui l'écoutait avec une attention singulière. Aucun obstacle ne paraissait l'effrayer. Le vieil écuyer ne semblait pas moins résolu.

Au moment de quitter la fenêtre, il y eut une lueur, une éclaircie dans l'espace, un de ces mouvements rapides où l'ouragan saisit des masses de neige et les retourne comme

une draperie flottante. L'œil alla plus loin : on aperçut les trois pics derrière l'Altenberg. Les détails que Sperver venait de donner se dessinèrent, puis l'air se troubla de nouveau.

« C'est bien, dit le baron, j'ai vu le but, et, grâce à vos explications, j'espère l'atteindre. »

Sperver s'inclina sans répondre. Le jeune homme et son écuyer, nous ayant salués, sortirent lentement.

Gédéon referma la fenêtre, et s'adressant à maître Tobie et à moi :

« Il faut être possédé du diable, dit-il en souriant, pour sortir par un temps pareil. Je me ferais conscience de mettre un loup à la porte. Du reste, ça les regarde. La figure du jeune homme me revient tout à fait; celle du vieux aussi. Ah çà! buvons! Maître Tobie, à votre santé! »

Je m'étais approché de la fenêtre, et comme le baron de Zimmer et son écuyer montaient à cheval, au milieu de la cour d'honneur, malgré la neige répandue dans l'air, je vis à gauche, dans une tourelle à hautes fenêtres, un rideau s'entr'ouvrir, et mademoiselle Odile, toute pâle, glisser un long regard vers le jeune homme.

« Hé! Fritz, que fais-tu donc là? s'écria Sperver.

—Rien, je regarde les chevaux de ces étrangers.

—Ah! oui, des valaques; je les ai vus ce matin à l'écurie : de belles bêtes! »

Les cavaliers partirent à fond de train. Le rideau se referma.

VII

Plusieurs jours se passèrent sans rien amener de nouveau. Mon existence au Nideck était fort monotone; c'était toujours le matin l'air mélancolique de la trompe de Sébalt, puis une visite au comte, puis le déjeuner, puis les réflexions à perte de vue de Sperver sur la Peste-Noire, les bavardages sans fin de Marie Lagoutte, de maître Tobie et de toute cette nichée de domestiques, n'ayant d'autres distractions que boire, jouer, fumer, dormir. Knapwurst seul avait une existence supportable; il s'enfonçait dans ses chroniques jusque par-dessus les oreilles, et le nez rouge, grelottant de froid au fond de la bibliothèque, il ne se lassait pas de curieuses recherches.

On peut se figurer mon ennui. Sperver m'avait fait voir dix fois les écuries et le chenil; les chiens commençaient à se familiariser avec moi. Je savais par cœur toutes les grosses plaisanteries du majordome après boire, et les répliques de Marie Lagoutte. La mélancolie de Sébalt me gagnait de jour en jour; j'aurais volontiers soufflé dans son cor pour me plaindre aux montagnes, et je tournais sans cesse les yeux vers Fribourg.

Cependant la maladie du seigneur Yéri-Hans poursuivait son cours. C'était ma seule occupation sérieuse. Tout ce que m'avait dit Sperver se vérifiait : parfois le comte, réveillé en sursaut, se levait à demi, et, le cou tendu, les yeux hagards, il murmurait à voix basse :

« Elle vient! elle vient! »

Alors Gédéon secouait la tête, il montait sur la tour des signaux; mais il avait beau regarder à droite et à gauche, la Peste-Noire restait invisible.

A force de réfléchir à cette étrange maladie, j'avais fini par me persuader que le seigneur de Nideck était fou; l'influence bizarre que la vieille exerçait sur son esprit, ses alternatives d'égarement et de lucidité, tout me confirmait dans cette opinion.

Les médecins qui se sont occupés de l'aliénation mentale savent que les folies périodiques ne sont pas rares; que les unes se manifestent plusieurs fois dans l'année : au printemps, en automne, en hiver, et que les autres ne se montrent qu'une seule fois. Je connais à Fribourg une vieille dame qui pressent elle-même, depuis trente ans, le retour de son délire : elle se présente à la maison de santé. On l'enferme. Là, cette malheureuse voit chaque nuit se reproduire les scènes effrayantes dont elle a été témoin pendant sa jeunesse : elle tremble sous la main du bourreau, elle est arrosée du sang des victimes, elle gémit à faire pleurer les pierres. Au bout de quelques semaines, les accès deviennent moins fréquents. On lui rend enfin sa liberté, sûr de la voir revenir l'année suivante.

« Le comte de Nideck se trouve dans une situation analogue, me disais-je, des liens inconnus de tous l'unissent évidemment à la Peste-Noire. Qui sait? — Cette femme a été jeune... elle a dû être belle. » Et mon imagination, une fois lancée dans cette voie, construisait tout un roman. Seulement, j'avais soin de n'en rien dire à personne, Sperver ne m'aurait jamais pardonné de croire son maître capable d'avoir eu des relations avec la vieille; et quant à mademoiselle Odile, le seul mot de folie aurait suffi pour lui porter un coup terrible.

La pauvre jeune fille était bien malheureuse. Son refus de se marier avait tellement irrité

le comte qu'il supportait difficilement sa présence; il lui reprochait sa désobéissance avec amertume et s'étendait sur l'ingratitude des enfants. Parfois même des crises violentes suivaient les visites d'Odile. Les choses en vinrent au point que je me crus forcé d'intervenir. J'attendis un soir la comtesse dans l'antichambre, et je la suppliai de renoncer à soigner le comte; mais ici se présenta, contre mon attente, une résistance inexplicable. Malgré toutes mes observations, elle voulut continuer à veiller son père comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour.

« C'est mon devoir, dit-elle d'une voix ferme, et rien au monde ne saurait m'en dispenser.

—Madame, lui répondis-je en me plaçant devant la porte du malade, l'état de médecin impose aussi des devoirs, et, si cruels qu'ils puissent être, un honnête homme doit les remplir : votre présence tue le comte. »

Je me souviendrai toute ma vie de l'altération subite des traits d'Odile.

A ces paroles, tout son sang parut refluer vers le cœur; elle devint blanche comme un marbre, et ses grands yeux bleus, fixés sur les miens, semblèrent vouloir lire au fond de mon âme.

« Est-ce possible?... balbutia-t-elle. Vous m'en répondez sur l'honneur... n'est-ce pas, Monsieur?...

—Oui, Madame, sur l'honneur ! »

Il y eut un long silence. Puis, d'une voix étouffée :

« C'est bien, dit-elle, que la volonté de Dieu s'accomplisse !... »

Et, courbant la tête, elle se retira.

Le lendemain de cette scène, vers huit heures du matin, je me promenais dans la tour de Hugues, en songeant à la maladie du comte, dont je ne prévoyais pas l'issue, et à ma clientèle de Fribourg, que je risquais de perdre par une trop longue absence, lorsque trois coups discrets, frappés contre la porte, vinrent m'arracher à ces tristes réflexions.

« Entrez! »

La porte s'ouvrit, et Marie Lagoutte parut sur le seuil, en me faisant une profonde révérence.

L'arrivée de la bonne femme me contrariait beaucoup; j'allais la prier de me laisser seul, mais l'expression méditative de sa physionomie me surprit. Elle avait jeté sur ses épaules un grand châle rouge et vert, elle baissait la tête en se pinçant les lèvres; et ce qui m'étonna le plus, c'est qu'après être entrée, elle ouvrit de nouveau la porte, pour s'assurer que personne ne l'avait suivie.

« Que me veut-elle? pensai-je en moi-même. Que signifient ces précautions? »

J'étais intrigué.

« Monsieur le docteur, dit enfin la bonne femme en s'avançant vers moi, je vous demande pardon de vous déranger de si grand matin, mais j'ai quelque chose de sérieux à vous apprendre.

—Parlez, Madame, de quoi s'agit-il?

—Il s'agit du comte.

—Ah!

—Oui, Monsieur, vous savez sans doute que c'est moi qui l'ai veillé la nuit dernière.

—En effet. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

Elle s'assit en face de moi, dans un grand fauteuil de cuir, et je remarquai avec étonnement le caractère énergique de cette tête, qui m'avait paru grotesque le soir de mon arrivée au château.

« Monsieur le docteur, reprit-elle après un instant de silence, en fixant sur moi ses grands yeux noirs, il faut d'abord vous dire que je ne suis pas une femme craintive; j'ai vu tant de choses dans ma vie, et de si terribles, qu'il n'y a plus rien qui m'étonne : quand on a passé par Marengo, Austerlitz et Moscou, pour arriver au Nideck, on a laissé la peur en route.

—Je vous crois, Madame.

—Ce n'est pas pour me vanter que je vous dis ça; c'est pour bien vous faire comprendre que je ne suis pas une lunatique et qu'on peut se fier à moi quand je dis : « J'ai vu telle chose. »

—Que diable va-t-elle m'apprendre? me demandai-je.

—Eh bien! donc, reprit la bonne femme, hier soir, entre neuf et dix heures, comme j'allais me coucher, Offenloch entre et me dit : « Marie, il faut veiller le comte. » D'abord cela m'étonne. « Comment! veiller le comte? est-ce que mademoiselle ne veille pas son père elle-même?—Non, mademoiselle est malade, il faut que tu la remplaces.—Malade!... pauvre chère enfant! j'étais sûre que ça finirait ainsi. » Je le lui ai dit cent fois, Monsieur, mais que voulez-vous? quand on est jeune, on ne doute de rien, et puis c'est son père! Enfin, je prends mon tricot, je dis bonsoir à Tobie, et je me rends dans la chambre de monseigneur. Sperver, qui m'attendait, va se coucher. Bon! me voilà seule. »

Ici, la bonne femme fit une pause, elle aspira lentement une prise et parut se recueillir. J'étais devenu fort attentif.

« Il était environ dix heures et demie, reprit-elle, je travaillais près du lit, et je levais de temps en temps le rideau pour voir ce que

faisait le comte : il ne bougeait pas; il avait le sommeil doux comme celui d'un enfant. Tout alla bien jusqu'à onze heures. Alors je me sentis fatiguée. Quand on est vieille, monsieur le docteur, on a beau faire, on tombe malgré soi, et d'ailleurs, je ne me défiais de rien; je me disais : « Il va dormir d'un trait jusqu'au jour. » Vers minuit, le vent cesse, les grandes vitres qui grelottaient se taisent. Je me lève pour voir un peu ce qui se passe dehors. La nuit était noire comme une bouteille d'encre; finalement, je reviens me remettre dans mon fauteuil; je regarde encore une fois le malade, je vois qu'il n'a pas changé de position, et je reprends mon tricot; mais au bout de quelques instants, je m'endors... je m'endors... là... ce qui s'appelle... bien! Mon fauteuil était tendre comme un duvet, la chambre était chaude... Que voulez-vous?... Je dormais depuis environ une heure, quand un coup d'air me réveille en sursaut. J'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? La grande fenêtre du milieu ouverte, les rideaux tirés, et le comte en chemise, debout sur cette fenêtre!

—Le comte?

—Oui.

—C'est impossible... il peut à peine remuer.

—Je ne dis pas non! mais je l'ai vu comme je vous vois : il tenait une torche à la main; la nuit était sombre et l'air si tranquille, que la flamme de la torche se tenait toute droite. »

Je regardai Marie-Anne d'un air stupéfait.

« D'abord, reprit-elle après un instant de silence, de voir cet homme, les jambes nues, dans une pareille position, ça me produit un effet... un effet... je veux crier... mais aussitôt je me dis : « Peut-être qu'il est somnambule! si tu cries... il s'éveille... il tombe... il est perdu!... » Bon! je me tais et je regarde, avec des yeux!... vous pensez bien!... Voilà qu'il lève sa torche lentement, puis il l'abaisse... il la relève et l'abaisse, enfin trois fois, comme un homme qui fait un signal; ensuite il la jette dans les remparts, ferme la fenêtre, tire les rideaux, passe devant moi sans me voir, et se couche en marmottant Dieu sait quoi!

—Êtes-vous bien sûre d'avoir vu cela, Madame?

—Si j'en suis sûre!...

—C'est étrange!

—Oui, je le sais bien; mais que voulez-vous? c'est comme ça! Ah! dame! dans le premier moment ça m'a remuée..., puis, quand je l'ai revu couché dans son lit, les mains sur la poitrine, comme si de rien n'était, alors je me suis dit : « Marie-Anne, tu viens de faire un mauvais rêve, ça n'est pas possible autrement, » et je me suis approchée de la fenêtre; mais la torche brûlait encore, elle était tombée dans une broussaille, un peu à gauche de la troisième poterne, on la voyait briller comme une étincelle : il n'y avait pas moyen de dire non. »

Marie Lagoutte me regarda quelques secondes en silence :

« Vous pensez bien, Monsieur, qu'à partir de ce moment-là je n'ai plus eu sommeil de toute la nuit. J'étais comme qui dirait sur le qui-vive. A chaque instant, je croyais entendre quelque chose derrière mon fauteuil. Ce n'est pas la peur, mais que voulez-vous? j'étais inquiète, ça me tracassait! Ce matin au petit jour, j'ai couru éveiller Offenloch et je l'ai envoyé près du comte. En passant dans le corridor, j'ai vu que la première torche à droite manquait dans son anneau, je suis descendue, et je l'ai trouvée près du petit sentier du Schwartz-Wald; tenez, la voilà. »

Et la bonne femme sortit de dessous son tablier un bout de torche qu'elle déposa sur la table.

J'étais terrassé.

Comment cet homme, que j'avais vu la veille si faible, si épuisé, avait-il pu se lever, marcher, ouvrir et refermer une lourde fenêtre? Que signifiait ce signal au milieu de la nuit? Les yeux tout grands ouverts, il me semblait assister à cette scène étrange, mystérieuse, et ma pensée se reportait involontairement vers la Peste-Noire. Je m'éveillai enfin de cette contemplation intérieure, et je vis Marie Lagoutte qui s'était levée et se disposait à sortir.

« Madame, lui dis-je en la reconduisant, vous avez très-bien fait de me prévenir et je vous en remercie. Vous n'avez rien dit à personne de cette aventure?

—A personne, Monsieur; ces choses-là ne se disent qu'au prêtre et au médecin.

—Allons, je vois que vous êtes une brave personne. »

Ces paroles s'échangeaient sur le seuil de la tour. En ce moment Sperver parut au fond de la galerie, suivi de son ami Sébalt.

« Eh! Fritz! cria-t-il en traversant la courtine, tu vas en apprendre de belles!

—Allons... bon! me dis-je, encore du nouveau... Décidément le diable se mêle de nos affaires! »

Marie Lagoutte avait disparu. Le piqueur et son camarade entrèrent dans la tour.

VIII

La figure de Sperver exprimait une irritation

contenue, celle de Sébalt une ironie amère. Ce digne veneur, qui m'avait frappé le soir de mon arrivée au Nideck par son attitude mélancolique, était maigre et sec comme un vieux brocart; il portait la veste de chasse, serrée sur les hanches par le ceinturon, — d'où pendait le couteau à manche de corne, — de hautes guêtres de cuir montant au-dessus des genoux, la trompe en bandoulière de droite à gauche, la conque sous le bras. Il était coiffé d'un feutre à larges bords, la plume de héron dans la ganse; et son profil, terminé par une petite barbe rousse, rappelait celui du chevreuil.

« Oui, reprit Sperver, tu vas apprendre de belles choses ! »

Il se jeta sur une chaise, en se prenant la tête entre les mains, d'un air désespéré, tandis que Sébalt passait tranquillement sa trompe par-dessus sa tête, et la déposait sur la table.

« Eh bien, Sébalt! s'écria Gédéon, parle donc! »

Puis, me regardant, il ajouta :

« La sorcière rôde autour du château. »

Cette nouvelle m'eût été parfaitement indifférente avant les confidences de Marie Lagoutte, mais alors elle me frappa. Il y avait des rapports quelconques entre le seigneur du Nideck et la vieille; ces rapports, j'en ignorais la nature; il me fallait, à tout prix, les connaître.

« Un instant, Messieurs, un instant, dis-je à Sperver et à son ami le veneur; avant tout, je voudrais savoir d'où vient la Peste-Noire. »

Sperver me regarda tout ébahi.

« Eh! fit-il, Dieu le sait!

—Bon! A quelle époque précise arrive-t-elle en vue du Nideck?

—Je te l'ai dit : huit jours avant Noël, tous les ans.

—Et elle y reste?

—De quinze jours à trois semaines.

—Avant on ne la voit pas? même de passage, ni après?

—Non.

—Alors il faut s'en saisir absolument, m'écriai-je, cela n'est pas naturel! Il faut savoir ce qu'elle veut, ce qu'elle est, d'où elle vient.

—S'en saisir! fit le veneur avec un sourire bizarre, s'en saisir! »

Et il secoua la tête d'un air mélancolique.

« Mon pauvre Fritz, dit Sperver, sans doute ton conseil est bon, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Si l'on osait lui envoyer une balle, à la bonne heure, on pourrait s'en approcher assez près de temps à autre, mais le comte s'y oppose; et, quant à la prendre autrement... va donc attraper un chevreuil par la queue! Écoute Sébalt, et tu verras! »

Le veneur, assis au bord de la table, ses longues jambes croisées, me regarda et dit :

« Ce matin, en descendant de l'Altenberg, je suivais le chemin creux du Nideck. La neige était à pic sur les bords. J'allais, ne songeant à rien, quand une trace attire mes yeux : elle était profonde, et prenait le chemin par le travers; il avait fallu descendre le talus, puis remonter à gauche. Ce n'était ni la brosse du lièvre qui n'enfonce pas, ni la fourchette du sanglier, ni le trèfle du loup : c'était un creux profond, un véritable trou. — Je m'arrête... je déblaye pour voir le fond de la piste, et j'arrive sur la trace de la Peste-Noire!

—En êtes-vous bien sûr?

— Comment, si j'en suis sûr? je connais le pied de la vieille mieux que sa figure, car moi, Monsieur, j'ai toujours l'œil à terre, je reconnais les gens à leur trace... Et puis un enfant lui-même ne s'y tromperait pas.

—Qu'a donc ce pied qui le distingue si particulièrement?

—Il est petit à tenir dans la main, bien fait, le talon un peu long, le contour net, l'orteil très-rapproché des autres doigts, qui sont pressés comme dans un brodequin. C'est ce qu'on peut appeler un pied admirable! Moi, Monsieur, il y a vingt ans, je serais tombé amoureux de ce pied-là. Chaque fois que je le rencontre, ça me produit une impression!... Dieu du ciel, est-il possible qu'un si joli pied soit celui de la Peste-Noire! »

Et le brave garçon, joignant les mains, se prit à regarder les dalles d'un air mélancolique.

« Eh bien! ensuite, Sébalt? dit Sperver avec impatience.

—Ah! c'est juste. Je reconnais donc cette trace, et je me mets aussitôt en route pour la suivre. J'avais l'espoir d'attraper la vieille au gîte, mais vous allez voir le chemin qu'elle m'a fait faire. Je grimpe sur le talus du sentier, à deux portées de carabine du Nideck; je descends la côte, gardant toujours la piste à droite : elle longeait la lisière du Rhéethal. Tout à coup, elle saute le fossé du bois. Bon, je la tiens toujours; mais voilà qu'en regardant par hasard un peu à gauche, j'aperçois une autre trace, qui avait suivi celle de la Peste-Noire. Je m'arrête... Serait-ce Sperver? ou bien Kasper Trumpf?... ou bien un autre? Je m'approche, et figurez-vous mon étonnement : ça n'était personne du pays! Je connais tous les pieds du Shwartz-Wald, de Fribourg au Nideck. Ce pied-là ne ressemblait pas aux nôtres. Il devait venir de loin. La botte, — car c'était une sorte de botte souple et fine, avec des

éperons qui laissaient une petite raie derrière, — la botte, au lieu d'être ronde par le bout, était carrée ; la semelle, mince et sans clous, pliait à chaque pas. La marche, rapide et courte, ne pouvait être que celle d'un homme de vingt à vingt-cinq ans. Je remarquai les coutures de la tige d'un coup d'œil ; je n'en ai jamais vu d'aussi bien faites.

— Qui cela peut-il être ? »

Sébalt haussa les épaules, écarta les mains et se tut.

« Qui peut avoir intérêt à suivre la vieille ? demandai-je en m'adressant à Sperver.

—Eh ! fit-il d'un air désespéré, le diable seul pourrait le dire. »

Nous restâmes quelques instants méditatifs.

« Je reprends la piste, poursuivit enfin Sébalt ; elle remonte de l'autre côté, dans l'escarpement des sapins, puis elle fait un crochet autour de la Roche-Fendue. Je me disais en moi-même : « Oh ! vieille peste, s'il y avait beaucoup de gibier de ton espèce, le métier de chasseur ne serait pas tenable : il vaudrait mieux travailler comme un nègre ! » Nous arrivons, les deux pistes et moi, tout au haut du Schnéeberg. Dans cet endroit, le vent avait soufflé, la neige me montait jusqu'aux cuisses : c'est égal, il faut que je passe ! J'arrive sur les bords du torrent de la Steinbach. Plus de traces de la Peste ! Je m'arrête, et je vois qu'après avoir piétiné à droite et à gauche, les bottes du monsieur ont fini par s'en aller dans la direction de Tiefenbach : mauvais signe. Je regarde de l'autre côté du torrent : rien ! La vieille coquine avait remonté ou descendu la rivière, en marchant dans l'eau pour ne pas laisser de piste. Où aller ? A droite, ou à gauche ? — Ma foi ! dans l'incertitude, je suis revenu au Nideck.

—Tu as oublié de parler de son déjeuner, dit Sperver.

—Ah ! c'est vrai, Monsieur. Au pied de la Roche-Fendue, je vis qu'elle avait allumé du feu... la place était toute noire. Je posai la main dessus, pensant qu'elle serait encore chaude, ce qui m'aurait prouvé que la Peste n'avait pas fait beaucoup de chemin, mais elle était froide comme glace. Je remarquai tout près de là un collet tendu dans les broussailles...

—Un collet ?...

—Oui, il paraît que la vieille sait tendre des piéges. Un lièvre s'y était pris ; sa place restait encore empreinte dans la neige, étendue tout au long. La sorcière avait allumé du feu pour le faire cuire : elle s'était régalée !

—Et dire, s'écria Sperver furieux en frappant du poing sur la table, dire que cette vieille scélérate mange de la viande, tandis que, dans nos villages, tant d'honnêtes gens se nourrissent de pommes de terre ! Voilà ce qui me révolte, Fritz... Ah ! si je la tenais !... »

Mais il n'eut pas le temps d'exprimer sa pensée ; il pâlit, et, tous trois, nous restâmes immobiles, nous regardant l'un l'autre, bouche béante.

Un cri, — ce cri lugubre du loup par les froides journées d'hiver... ce cri qu'il faut avoir entendu pour comprendre tout ce que la plainte des fauves a de navrant et de sinistre, — ce cri retentissait près de nous ! Il montait la spirale de notre escalier, comme si la bête eût été sur le seuil de la tour !

On a souvent parlé du rugissement du lion grondant le soir dans l'immensité du désert ; mais si l'Afrique, brûlante, calcinée, rocailleuse, a sa grande voix tremblotante comme le roulement lointain de la foudre, les vastes plaines neigeuses du Nord ont aussi leur voix étrange, conforme à ce morne tableau de l'hiver, où tout sommeille, où pas une feuille ne murmure ; et cette voix, c'est le hurlement du loup !

A peine ce cri lugubre s'était-il fait entendre, qu'une autre voix formidable, celle de soixante chiens, y répondait dans les remparts du Nideck. Toute la meute se déchaînait à la fois : les aboiements lourds des limiers, les glapissements rapides des spitz, les jappements criards des épagneuls, la voix mélancolique des bassets qui pleurent, tout se confondait avec le cliquetis des chaînes, les secousses des chenils ébranlés par la rage ; et, par-dessus tout cela, le hurlement continu, monotone, du loup, dominait toujours : c'était le chant de ce concert infernal !

Sperver bondit de sa place, courut sur la plate-forme, et plongeant son regard au pied de la tour :

« Est-ce qu'un loup serait tombé dans les fossés ? » dit-il.

Mais le hurlement partait de l'intérieur.

Alors, se tournant de notre côté :

« Fritz !... Sébalt !... s'écria-t-il, arrivez !... »

Nous descendîmes les marches quatre à quatre et nous entrâmes dans la salle d'armes. Là, nous n'entendions plus que le loup pleurant sous les voûtes sonores ; les cris lointains de la meute devenaient haletants, les chiens s'enrouaient de rage, leurs chaînes s'entrelaçaient, ils s'étranglaient peut-être.

Sperver tira son couteau de chasse, Sébalt en fit autant ; ils me précédèrent dans la galerie.

Les hurlements nous guidaient vers la chambre du malade. Sperver, alors, ne disait

plus rien... il pressait le pas. Sébalt allongeait ses longues jambes. Je sentais un frisson me parcourir le corps ; un pressentiment nous annonçait quelque chose d'abominable.

En courant vers les appartements du comte, nous vîmes toute la maison sur pied : les gardes-chasse, les veneurs, les marmitons, allaient au hasard, se demandant :

« Qu'est-ce qu'il y a? D'où viennent ces cris? »

Nous pénétrâmes, sans nous arrêter, dans le couloir qui précède la chambre du seigneur de Nideck, et nous rencontrâmes dans le vestibule la digne Marie Lagoutte, qui seule avait eu le courage d'y entrer avant nous. Elle tenait dans ses bras la jeune comtesse évanouie, la tête renversée, la chevelure pendante, et l'emportait rapidement.

Nous passâmes près d'elle si vite, que c'est à peine si nous entrevîmes cette scène pathétique. Depuis elle m'est revenue en mémoire, et la tête pâle d'Odile retombant sur l'épaule de la bonne femme m'apparaît comme l'image touchante de l'agneau qui tend la gorge au couteau sans se plaindre, tué d'avance par l'effroi.

Enfin nous étions devant la chambre du comte.

Le hurlement se faisait entendre derrière la porte.

Nous nous regardâmes en silence, sans chercher à nous expliquer la présence d'un tel hôte ; nous n'en avions pas le temps, les idées s'entrechoquaient dans notre esprit.

Sperver poussa brusquement la porte, et, le couteau de chasse à la main, il voulut s'élancer dans la chambre; mais il s'arrêta sur le seuil, immobile, comme pétrifié.

Je n'ai jamais vu pareille stupeur se peindre sur la face d'un homme : ses yeux semblaient jaillir de sa tête, et son grand nez maigre se recourbait en griffe sur sa bouche béante.

Je regardai par-dessus son épaule, et ce que je vis me glaça d'horreur.

Le comte de Nideck, accroupi sur son lit, les deux bras en avant, la tête basse, inclinée sous les tentures rouges, les yeux étincelants, poussait des hurlements lugubres!

Le loup... c'était lui!...

Ce front plat, ce visage allongé en pointe, cette barbe roussâtre, hérissée sur les joues, cette longue échine maigre, ces jambes nerveuses, la face, le cri, l'attitude, tout, tout révélait la bête fauve cachée sous le masque humain!

Parfois il se taisait une seconde pour écouter, et faisait vaciller les hautes tentures comme un feuillage, en hochant la tête ; puis il reprenait son chant mélancolique.

Sperver, Sébalt et moi, nous étions cloués à terre, nous retenions notre haleine, saisis d'épouvante.

Tout à coup le comte se tut. Comme le fauve qui flaire le vent, il leva la tête et prêta l'oreille.

Là-bas!... là-bas!... sous les hautes forêts de sapins chargées de neige, un cri se faisait entendre; d'abord faible, il semblait augmenter en se prolongeant, et bientôt nous l'entendîmes dominer le tumulte de la meute : la louve répondait au loup!

Alors Sperver, se tournant vers moi, la face pâle et le bras étendu vers la montagne, me dit à voix basse :

« Écoute la vieille! »

Et le comte, immobile, la tête haute, le cou allongé, la bouche ouverte, la prunelle ardente, semblait comprendre ce que lui disait cette voix lointaine perdue au milieu des gorges désertes du Schwartz-Wald, et je ne sais quelle joie épouvantable rayonnait sur toute sa figure.

En ce moment, Sperver, d'une voix pleine de larmes, s'écria :

« Comte de Nideck, que faites-vous? »

Le comte tomba comme foudroyé. Nous nous précipitâmes dans la chambre pour le secourir.

La troisième attaque commençait : — elle fut terrible!

IX

Le comte de Nideck se mourait!

Que peut l'art en présence de ce grand combat de la vie et de la mort? A cette heure dernière où les lutteurs invisibles s'étreignent corps à corps, se pressent haletants, se renversent et se relèvent tour à tour... que peut le médecin?

Regarder, écouter et frémir!

Parfois la lutte semble suspendue; la vie se retire dans son fort, elle s'y repose, elle y puise le courage du désespoir. Mais bientôt son ennemi l'y suit. Alors, s'élançant à sa rencontre, elle l'étreint de nouveau. Le combat recommence plus ardent, plus près de l'issue fatale.

Et le malade, baigné de sueur froide, l'œil fixe, les bras inertes, ne peut rien pour lui-même. Sa respiration, tantôt courte, embarrassée, anxieuse; tantôt longue, large et profonde, marque les différentes phases de cette bataille épouvantable.



Reste ! hurla le comte. (Page 22.)

Et les assistants se regardent... Ils pensent : « Un jour, cette même lutte aura lieu pour nous. Et la mort victorieuse nous emportera dans son antre, comme l'araignée la mouche. Mais la vie... elle... l'âme, déployant ses ailes, s'envolera vers d'autres cieux en s'écriant : « J'ai fait mon devoir, j'ai vaillamment combattu ! » Et d'en bas, la mort, la regardant s'élever, ne pourra la suivre : elle ne tiendra qu'un cadavre ! — O consolation suprême !... certitude de l'immortalité, espérance de justice, quel barbare pourrait vous arracher du cœur de l'homme ?... »

Vers minuit, le comte de Nideck me semblait perdu, l'agonie commençait; le pouls brusque, irrégulier, avait des défaillances... des interruptions... puis des retours soudains.

Il ne me restait plus qu'à voir mourir cet homme... je tombais de fatigue; tout ce que l'art permet, je l'avais fait.

Je dis à Sperver de veiller... de fermer les yeux de son maître.

Le pauvre garçon était désolé; il se reprochait son exclamation involontaire : « Comte de Nideck, que faites-vous? » et s'arrachait les cheveux de désespoir.

Je me rendis seul dans la tour de Hugues, ayant à peine eu le temps de prendre quelque nourriture; je n'en sentais pas le besoin.

Un bon feu brillait dans la cheminée. Je me jetai tout habillé sur mon lit et le sommeil ne tarda pas à venir : ce sommeil lourd, inquiet, que l'on s'attend à voir interrompre par des gémissements et des pleurs.



Le comte, en chemise, debout sur cette fenêtre. (Page 28.)

Je dormais ainsi, la face tournée vers le foyer, dont la lumière ruisselait sur les dalles.

Au bout d'une heure le feu s'assoupit, et, comme il arrive en pareil cas, la flamme, se ranimant par instants, battait les murailles de ses grandes ailes rouges et fatiguait mes paupières.

Perdu dans une vague somnolence, j'entr'ouvris les yeux, pour voir d'où provenaient ces alternatives de lumière et d'obscurité.

La plus étrange surprise m'attendait :

Sur le fond de l'âtre, à peine éclairé par quelques braises encore ardentes, se détachait un profil noir : la silhouette de la Peste !

Elle était accroupie sur un escabeau, et se chauffait en silence.

Je crus d'abord à une illusion, suite naturelle de mes pensées depuis quelques jours; je me levai sur le coude, regardant, les yeux arrondis par la crainte.

C'était bien elle : calme, immobile, les jambes recoquillées entre ses bras, — telle que je l'avais vue dans la neige, — avec son grand cou replié, son nez en bec d'aigle, ses lèvres contractées.

J'eus peur !

Comment la Peste-Noire était-elle là? Comment avait-elle pu arriver dans cette haute tour, dominant les abîmes?

Tout ce que m'avait raconté Sperver de sa puissance mystérieuse me parut justifié !... La scène de Lieverlé grondant contre la muraille me passa devant les yeux comme un éclair !...

Je me blottis dans l'alcôve, respirant à peine, et regardant cette silhouette immobile, comme une souris regarderait un chat du fond de son trou.

La vieille ne bougeait pas plus que le montant de la cheminée taillé dans le roc; ses lèvres marmotaient je ne sais quoi !

Mon cœur galopait, ma peur redoublait de minute en minute, en raison du silence et de l'immobilité de cette apparition surnaturelle.

Cela durait bien depuis un quart d'heure, quand, le feu gagnant une brindille de sapin, il y eut un éclair : la brindille se tordit en sifflant, et quelques rayons lumineux jaillirent jusqu'au fond de la salle.

Cet éclair suffit pour me montrer la vieille revêtue d'une antique robe de brocart à fond pourpre tournant au violet, et roide comme du carton; un lourd bracelet à son poignet gauche, une flèche d'or dans son épaisse chevelure grise tordue sur la nuque.

Ce fut comme une évocation des temps passés.

Cependant la Peste ne pouvait avoir d'intentions hostiles : elle aurait profité de mon sommeil pour les exécuter.

Cette pensée commençait à me rassurer un peu, quand tout à coup elle se leva, et, lentement... lentement... s'approcha de mon lit, tenant à la main une torche qu'elle venait d'allumer.

Je m'aperçus alors que ses yeux étaient fixes, hagards !

Je fis un effort pour me lever, pour crier : pas un muscle de mon corps ne tressaillit, pas un souffle ne me vint aux lèvres !

Et la vieille, penchée sur moi, entre les rideaux, me regardait avec un sourire étrange. J'aurais voulu me défendre, appeler.... mais son regard me paralysait, comme l'oiseau sous l'œil du serpent.

Pendant cette contemplation muette, chaque seconde avait pour moi la durée de l'éternité.

Qu'allait-elle entreprendre?

Je m'attendais à tout.

Subitement, elle tourna la tête, prêta l'oreille, puis, traversant la salle à grands pas, elle ouvrit la porte.

Enfin j'avais recouvré une partie de mon courage. La volonté me mit debout comme un ressort. Je m'élançai sur les pas de la vieille, qui d'une main tenait sa torche haute, et de l'autre la porte toute grande ouverte.

J'allais la saisir par les cheveux, lorsqu'au fond de la galerie, sous la voûte en ogive du château donnant sur la plate-forme, j'aperçus, qui?

Le comte de Nideck lui-même !

Le comte de Nideck, — que je croyais mourant, — revêtu d'une énorme peau de loup, dont la mâchoire supérieure s'avançait en visière sur son front, les griffes sur ses épaules, et dont la queue traînait derrière lui sur les dalles.

Il portait de ces grands souliers formés d'un cuir épais cousu comme une feuille roulée; une griffe d'argent serrait la peau autour de son cou, et, dans sa physionomie, sauf le regard terne, d'une fixité glaciale, tout annonçait l'homme fort, l'homme du commandement : — le maître !

En face d'un tel personnage, mes idées se heurtèrent, se confondirent. La fuite n'était pas possible. J'eus encore la présence d'esprit de me jeter dans l'embrasure de la fenêtre.

Le comte entra, regardant la vieille, les traits rigides. Ils se parlèrent à voix basse, si basse qu'il me fut impossible de rien entendre, mais leurs gestes étaient expressifs : la vieille indiquait le lit !

Ils s'approchèrent de la cheminée sur la pointe des pieds. Là, dans l'ombre de la travée, la Peste-Noire déroula un grand sac en souriant.

A peine le comte eut-il vu ce sac, qu'en trois bonds il fut près du lit, et y appuya le genou. Les rideaux s'agitèrent, son corps disparaissait sous leurs plis, je ne voyais plus qu'une de ses jambes encore appuyée sur les dalles et la queue de loup ondoyant de droite à gauche.

Vous eussiez dit une scène de meurtre !

Tout ce que la terreur peut avoir de plus affreux, de plus épouvantable, ne m'aurait pas tant saisi que la représentation muette d'un tel acte.

La vieille accourut à son tour, déployant le sac.

Les rideaux s'agitèrent encore, les ombres battirent les murs. Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est que je crus voir une flaque de sang se répandre sur les dalles et couler lentement vers le foyer : c'était la neige attachée aux pieds du comte, et qui se fondait à la chaleur.

Je considérais encore cette traînée noire, sentant ma langue se glacer jusqu'au fond de ma gorge, lorsqu'un grand mouvement se fit.

La vieille et le comte bourraient les draps dans leur sac, ils les poussaient avec la précipitation du chien qui gratte la terre; puis le seigneur du Nideck jeta cet objet informe sur son épaule, et se dirigea vers la porte. Le drap traînait derrière lui, la vieille le suivait avec sa torche. Ils traversèrent la courtine.

Je sentais mes genoux vaciller, s'entre-choquer; je priais tout bas!

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que je m'élançais sur leurs traces, entraîné par une curiosité subite, irrésistible.

Je traversai la courtine en courant, et j'allais pénétrer sous l'ogive de la tour, quand une citerne large et profonde s'ouvrit à mes pieds; un escalier y plongeait en spirale, et je vis la torche tournoyer, tournoyer autour du cordon de pierre, comme une luciole; elle devenait imperceptible par la distance.

Je descendis à mon tour les premières marches de l'escalier, me guidant sur cette lueur lointaine.

Tout à coup elle disparut : la vieille et le comte avaient atteint le fond du précipice. Moi, la main contre la rampe, je continuai de descendre, sûr de pouvoir remonter dans la tour, à défaut d'autre issue.

Bientôt les marches cessèrent. Je promenai les yeux autour de moi et je découvris, à gauche, un rayon de lune trébuchant sous une porte basse, à travers de grandes orties et des ronces chargées de givre. J'écartai ces obstacles, refoulant la neige du pied, et je me vis à la base du donjon de Hugues.

Qui aurait supposé qu'un trou pareil montait au château? Qui l'avait enseigné à la vieille? Je ne m'arrêtai point à ces questions.

La plaine immense s'étendait devant moi, éblouissante de lumière comme en plein jour. A ma droite, la ligne noire du Schwartz-Wald, avec ses rochers à pic, ses gorges et ses ravins, se déroulait à l'infini.

L'air était froid, calme; je me sentis réveillé, comme subtilisé par cette atmosphère glaciale.

Mon premier regard fut pour reconnaître la direction du comte et de la vieille. Leur haute taille noire s'élevait lentement sur la colline, à deux cents pas de moi. Elle se découpait sur le ciel, piqué d'étoiles sans nombre.

Je les atteignis à la descente du ravin.

Le comte marchait lentement, le suaire traînait toujours... Son attitude, ses mouvements et ceux de la vieille avaient quelque chose d'automatique.

Ils allaient, à vingt pas devant moi, suivant le chemin creux de l'Altenberg, tantôt dans l'ombre, tantôt en pleine lumière, car la lune brillait d'un éclat surprenant. Quelques nuages la suivaient de loin, et semblaient étendre vers elle leurs grands bras pour la saisir; mais elle leur échappait toujours, et ses rayons, froids comme des lames d'acier, me pénétraient jusqu'au cœur.

J'aurais voulu retourner : une force invincible me portait à suivre le funèbre cortége.

A cette heure, je vois encore le sentier qui monte entre les broussailles du Schwartz-Wald, j'entends la neige craquer sous mes pas, la feuille se traîner au souffle de la bise; je me vois suivre ces deux êtres silencieux, et je ne puis comprendre quelle puissance mystérieuse m'entraînait dans leur courant.

Enfin, nous voici dans les bois, sous de grands hêtres, nus, dépouillés. Les ombres noires de leurs hautes branches se brisent sur les rameaux inférieurs, et traversent le chemin comblé de neige. Il me semble parfois entendre marcher derrière moi.

Je retourne brusquement la tête et je ne vois rien.

Nous venions d'atteindre une ligne de rochers à la crête de l'Altenberg; derrière ces rochers coule le torrent du Schnéeberg, mais en hiver les torrents ne coulent pas, c'est à peine si un filet d'eau serpente sous leur couche épaisse de glace; la solitude n'a plus ni son murmure, ni ses gazouillements, ni son tonnerre : ce qu'il y a de plus effrayant, c'est le silence!

Le comte de Nideck et la vieille trouvèrent une brèche faite dans le roc, ils montèrent tout droit, sans hésiter, avec une certitude incroyable; moi, je dus m'accrocher aux broussailles pour les suivre.

A peine au haut de ce roc, qui formait une pointe sur l'abîme, je me vis à trois pas d'eux, et, de l'autre côté, j'aperçus un précipice sans fond. A notre gauche tombait le torrent du Schnéeberg alors pris de glace et suspendu dans les airs. — Cette apparence du flot qui bondit, entraînant dans sa chute les arbres voisins, aspirant les broussailles, et dévidant le lierre, qui suit la vague sans perdre sa racine, cette apparence du mouvement dans l'immobilité de la mort, et ces deux personnages silencieux, procédant à leur œuvre sinistre avec l'impassibilité de l'automate, tout cela renouvela mes terreurs.

La nature elle-même semblait partager mon épouvante.

Le comte avait déposé son fardeau, la vieille et lui le balancèrent un instant au bord du gouffre, puis le long suaire flotta sur l'abîme, et les meurtriers se penchèrent.

Ce long drap blanc qui flotte me passe encore devant les yeux. Je le vois descendre, descendre, comme le cygne frappé à la cime des airs, l'aile détendue, la tête renversée, tourbillonnant dans la mort.

Il disparut dans les profondeurs du précipice.

En ce moment, le nuage qui depuis longtemps s'approchait de la lune la voila lente-

ment de ses contours bleuâtres; les rayons se retirèrent.

La vieille, tenant le comte par la main, et l'entraînant avec une rapidité vertigineuse, m'apparut une seconde.

Le nuage était en plein sur le disque. Je ne pouvais faire un pas sans risquer de me précipiter dans l'abîme.

Au bout de quelques minutes, il y eut une crevasse dans le nuage. Je regardai... J'étais seul à la pointe du roc; la neige me montait jusqu'aux genoux.

Saisi d'horreur, je redescendis l'escarpement et me mis à courir vers le château, bouleversé comme si j'eusse commis un crime!...

Quant au seigneur du Nideck et à la vieille, je ne les voyais plus dans la plaine.

X

J'errais autour du Nideck sans pouvoir retrouver l'issue par laquelle j'étais sorti.

Tant d'inquiétudes et d'émotions successives commençaient à réagir sur ma tête; je marchais au hasard, me demandant avec terreur si la folie ne jouait pas un rôle dans mes idées, ne pouvant me résoudre à croire à ce que j'avais vu, et cependant effrayé de la lucidité de mes perceptions.

Cet homme qui lève un flambeau dans les ténèbres, qui hurle comme un loup, qui va froidement accomplir un crime imaginaire, sans en omettre un geste, une circonstance, le moindre détail, qui s'échappe enfin et confie au torrent le secret de son meurtre : tout cela me torturait l'esprit, allait et venait sous mes yeux, et me produisait l'effet d'un cauchemar.

Je courais, haletant, égaré par les neiges, ne sachant de quel côté me diriger.

Le froid devenait plus vif à l'approche du jour. Je grelottais... Je maudissais Sperver d'être venu me prendre à Fribourg, pour me lancer dans cette aventure hideuse.

Enfin, exténué, la barbe chargée de glaçons, les oreilles à demi gelées, je finis par découvrir la grille et je sonnai à tour de bras.

Il était alors environ quatre heures du matin. Knapwurst se fit terriblement attendre. Sa petite *cassine*, adossée contre le roc, près du grand portail, restait silencieuse; il me semblait que le bossu n'en finirait pas de s'habiller, car je le supposais couché, peut-être endormi.

Je sonnai de nouveau.

A ce coup, sa figure grotesque sortit brusquement, et me cria de la porte, d'un accent furieux :

« Qui est là?

—Moi... le docteur Fritz!

—Ah!... c'est différent. »

Il rentra dans sa loge chercher une lanterne, traversa la cour extérieure, ayant de la neige jusqu'au ventre, et, me fixant à travers la grille :

« Pardon, pardon, docteur Fritz, dit-il, je vous croyais couché là-haut, dans la tour de Hugues. Comment! c'était vous qui sonniez? Tiens! tiens! C'est donc ça que Sperver est venu me demander vers minuit si personne n'était sorti. J'ai répondu que non, et, de fait, je ne vous avais pas vu.

—Mais, au nom du ciel, monsieur Knapwurst, ouvrez donc! vous m'expliquerez cela plus tard.

—Allons, allons, un peu de patience. »

Et le bossu, lentement, lentement, défaisait le cadenas et roulait la grille, tandis que je claquais des dents et frissonnais des pieds à la tête.

« Vous avez bien froid, docteur, me dit alors le petit homme; vous ne pouvez entrer au château, — Sperver en a fermé la porte intérieure, je ne sais pourquoi, cela ne se fait pas d'habitude, la grille suffit, — venez vous chauffer chez moi. Vous ne trouverez pas ma petite chambre merveilleuse. Ce n'est à proprement parler qu'un réduit; mais, quand on a froid, on n'y regarde pas de si près. »

Sans répondre à son bavardage, je le suivais rapidement.

Nous entrâmes dans la *cassine*, et, malgré mon état de congélation presque totale, je ne pus m'empêcher d'admirer le désordre pittoresque de cette sorte de niche. La toiture d'ardoises, appuyée d'un côté contre le roc, et de l'autre sur un mur de six à sept pieds de haut, laissait voir ses poutres noircies, s'étayant jusqu'au faîte.

L'appartement se composait d'une pièce unique, ornée d'un grabat que le gnome ne se donnait pas la peine de faire tous les jours, et de deux petites fenêtres à carreaux hexagones, où la lune avait déteint ses rayons nacrés de rose et de violet. Une grande table carrée en occupait le milieu. Comment cette grande table de chêne massif était-elle entrée par cette petite porte?... Il eût été difficile de le dire.

Quelques tablettes ou étagères soutenaient des rouleaux de parchemin, de vieux bouquins, grands et petits. Sur la table était ouvert un immense volume à majuscules peintes, à re-

livre de peau blanche, à fermoir et coins d'argent. Cela me parut avoir tout l'air d'un recueil de chroniques. Enfin deux fauteuils, dont l'un de cuir roux et l'autre garni d'un coussin de duvet, où l'échine anguleuse et le coxal biscornu de Knapwurst avaient laissé leur empreinte, complétaient l'ameublement.

Je passe l'écritoire, les plumes, le pot à tabac, les cinq ou six pipes éparses à droite et à gauche, et dans un coin le petit poêle de fonte à porte basse, ouverte, ardente, lançant parfois une gerbe d'étincelles, avec le sifflement bizarre du chat qui se fâche et lève la patte.

Tout cela était plongé dans cette belle teinte brune d'ambre enfumé qui repose la vue, et dont les vieux maîtres flamands ont emporté le secret.

« Vous êtes donc sorti hier soir, monsieur le docteur? me dit Knapwurst, lorsque nous fûmes commodément installés, lui devant son volume, moi les mains contre le tuyau du poêle.

—Oui, d'assez bonne heure, lui répondis-je; un bûcheron du Schwartz-Wald avait besoin de mon secours : il s'était donné de la hache dans le pied gauche. »

Cette explication parut satisfaire le bossu; il alluma sa pipe, une petite pipe de vieux buis, toute noire, qui lui pendait sur le menton.

« Vous ne fumez pas, docteur?

— Pardon.

—Eh bien! bourrez donc une de mes pipes. J'étais là, fit-il en étendant sa longue main jaune sur le volume ouvert, j'étais à lire les chroniques de Hertzog, lorsque vous avez sonné.

Je compris alors la longue attente qu'il m'avait fait subir.

« Vous aviez un chapitre à finir? lui dis-je en souriant.

—Oui, Monsieur, » fit-il de même.

Et nous rîmes ensemble.

« C'est égal, reprit-il, si j'avais su que c'était vous, j'aurais interrompu le chapitre. »

Il y eut quelques instants de silence.

Je considérais la physionomie vraiment hétéroclite du bossu, ces grandes rides contournant sa bouche, ces petits yeux plissés, ce nez tourmenté, arrondi par le bout, et surtout ce front volumineux à double étage. Je trouvais à la figure de Knapwurst quelque chose de socratique, et, tout en me chauffant, en écoutant le feu pétiller, je réfléchissais au sort étrange de certains hommes :

« Voilà ce nain, me disais-je, — cet être difforme, rabougri, exilé dans un coin du Nideck, comme le grillon qui soupire derrière la plaque de l'âtre, — voilà ce Knapwurst qui, au milieu de l'agitation, des grandes chasses, des cavalcades allant et venant, des aboiements, des ruades et des halali, le voilà qui vit seul, enfoui dans ses livres, ne songeant qu'aux temps écoulés, tandis que tout chante ou pleure autour de lui, que le printemps, l'été, l'hiver, passent et viennent regarder, tour à tour, à travers ses petites vitres ternes, égayant, chauffant, engourdissant la nature!... Pendant que tant d'autres êtres se livrent aux entraînements de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, espèrent, convoitent, désirent, lui n'espère rien, ne convoite, ne désire rien. Il fume sa pipe, et, les yeux fixés sur un vieux parchemin, il rêve... il s'enthousiasme pour des choses qui n'existent plus, ou qui n'ont jamais existé, ce qui revient au même : « Hertzog a dit ceci... un tel suppose autre chose! » Et il est heureux!... Sa peau parchemineuse se recoquille, son échine en trapèze se casse de plus en plus, ses grands coudes aigus creusent leur trou dans la table, ses longs doigts s'implantent dans ses joues, ses petits yeux gris se fixent sur des caractères latins, étrusques ou grecs. Il s'extasie, il se lèche les lèvres, comme un chat qui vient de laper un plat friand. Et puis il s'étend sur son grabat, les jambes croisées, croyant avoir fait sa suffisance. Oh! Dieu du ciel, est-ce en haut, est-ce en bas de l'échelle, qu'on trouve l'application sévère de tes lois, l'accomplissement du devoir? »

Et cependant la neige fondait autour de mes jambes, la douce haleine du poêle me pénétrait, je me sentais renaître dans cette atmosphère enfumée de tabac et de résine odorante.

Knapwurst venait de poser sa pipe sur la table, et appuyant de nouveau la main sur l'in-folio :

« Voici, docteur Fritz, dit-il d'un ton grave qui semblait sortir du fond de sa conscience ou, si vous aimez mieux, d'une tonne de vingt-cinq mesures, voici la loi et les prophètes!

—Comment cela, monsieur Knapwurst?

—Le parchemin, le vieux parchemin, dit-il, j'aime ça! Ces vieux feuillets jaunes, vermoulus, c'est tout ce qui nous reste des temps écoulés, depuis Karl-le-Grand jusqu'aujourd'hui! Les vieilles familles s'en vont, les vieux parchemins restent! Que serait la gloire des Hohenstaufen, des Leiningen, des Nideck et de tant d'autres races fameuses?... Que seraient leurs titres, leurs armoiries, leurs hauts faits, leurs expéditions lointaines en Terre-Sainte, leurs alliances, leurs antiques prétentions,

leurs conquêtes accomplies, et depuis longtemps effacées?... Que serait tout cela, sans ces parchemins? Rien! Ces hauts barons, ces ducs, ces princes seraient comme s'ils n'avaient jamais été, eux et tout ce qui les touchait de près ou de loin!... Leurs grands châteaux, leurs palais, leurs forteresses tombent et s'effacent, ce sont des ruines, de vagues souvenirs!... De tout cela, une seule chose subsiste : la chronique, l'histoire, le chant du barde ou du minnesinger, — le parchemin! »

Il y eut un silence. Knapwurst reprit :

« Et dans ces temps lointains, — où les grands chevaliers allaient guerroyant, bataillant, se disputant un coin de bois, un titre, et quelquefois moins; — avec quel dédain ne regardaient-ils pas ce pauvre petit scribe, cet homme de lettres et de grimoire, habillé de ratine, l'écritoire à la ceinture pour toute arme, et la barbe de sa plume pour fanon! Combien ne le méprisaient-ils pas, disant : « Celui-ci n'est qu'un atome, un puceron; il n'est bon à rien, il ne fait rien, ne perçoit point nos impôts et n'administre point nos domaines, tandis que nous, hardis, bardés de fer, la lance au poing, nous sommes tout! » Oui, ils disaient cela, voyant le pauvre diable traîner la semelle, grelotter en hiver, suer en été, moisir dans sa vieillesse. Eh bien! ce puceron, cet atome les fait survivre à la poussière de leurs châteaux, à la rouille de leurs armures! — Aussi, moi, j'aime ces vieux parchemins, je les respecte, je les vénère. Comme le lierre, ils couvrent les ruines, ils empêchent les vieilles murailles de s'écrouler et de disparaître tout à fait. »

En disant cela, Knapwurst semblait grave, recueilli; une pensée attendrie faisait trembler deux larmes dans ses yeux.

Pauvre bossu, il aimait ceux qui avaient toléré, protégé ses ancêtres! Et puis, il disait vrai, ses paroles avaient un sens profond.

J'en fus tout surpris.

« Monsieur Knapwurst, lui dis-je, vous avez donc appris le latin?

—Oui, Monsieur, tout seul, répondit-il non sans quelque vanité, le latin et le grec; de vieilles grammaires m'ont suffi. C'étaient des livres du comte, mis au rebut; ils me tombèrent dans les mains, je les dévorai!... Au bout de quelque temps, le seigneur du Nideck, m'ayant entendu par hasard faire une citation latine, s'étonna : « Qui donc t'a appris le latin, Knapwurst? — Moi-même, Monseigneur. » Il me posa quelques questions. J'y répondis assez bien. « Parbleu! dit-il, Knapwurst en sait plus que moi, je veux en faire mon archiviste. » Et il me remit la clef des archives. Depuis ce temps, il y a de cela trente-cinq ans, j'ai tout lu, tout feuilleté. Quelquefois, le comte, me voyant sur mon échelle, s'arrête un instant, et me demande : « Eh! que fais-tu donc là, Knapwurst? — Je lis les archives de la famille, Monseigneur. — Ah! et ça te réjouit? — Beaucoup. — Allons, tant mieux! sans toi, Knapwurst, qui saurait la gloire des Nideck? » Et il s'en va en riant. Je fais ici ce que je veux.

—C'est donc un bien bon maître, monsieur Knapwurst?

—Oh! docteur Fritz, quel cœur! quelle franchise! fit le bossu en joignant les mains; il n'a qu'un défaut.

—Et lequel?

—De n'être pas assez ambitieux.

—Comment?

—Oui, il aurait pu prétendre à tout. Un Nideck! l'une des plus illustres familles d'Allemagne, songez donc! il n'aurait eu qu'à vouloir, il serait ministre, ou feld-maréchal. Eh bien! non! dès sa jeunesse, il s'est retiré de la politique; — sauf la campagne de France qu'il a faite à la tête d'un régiment qu'il avait levé à son compte, — sauf cela, il a toujours vécu loin du bruit, de l'agitation, simple, presque ignoré, ne s'inquiétant que de ses chasses. »

Ces détails m'intéressaient au plus haut point. La conversation prenait d'elle-même le chemin que j'aurais voulu lui faire suivre. Je résolus d'en profiter.

« Le comte n'a donc pas eu de grandes passions, monsieur Knapwurst?

—Aucune, docteur Fritz, aucune, et c'est dommage, car les grandes passions font la gloire des grandes familles. Quand un homme dépourvu d'ambition se présente dans une haute lignée, c'est un malheur : il laisse déchoir sa race. Je pourrais vous en citer bien des exemples! Ce qui ferait le bonheur d'une famille de marchands cause la perte des noms illustres. »

J'étais étonné; toutes mes suppositions sur l'existence passée du comte croulaient.

« Cependant, monsieur Knapwurst, le seigneur du Nideck a éprouvé des malheurs!

—Lesquels?

—Il a perdu sa femme...

—Oui, vous avez raison... sa femme... un ange... il l'avait épousée par amour... C'était une Zâan, vieille et bonne noblesse d'Alsace, mais ruinée par la révolution. La comtesse Odette faisait le bonheur de monseigneur. Elle mourut d'une maladie de langueur qui traîna cinq ans. Ah! tout fut épuisé pour la sauver. Ils firent ensemble un voyage en Italie; elle en

revint beaucoup plus mal, et succomba quelques semaines après leur retour. Le comte faillit en mourir. Pendant deux ans il s'enferma, ne voulant voir personne. Sa meute, ses chevaux, il laissait tout dépérir. Le temps a fini par calmer sa douleur. Mais il y a toujours quelque chose qui reste là, — fit le bossu, en appuyant le doigt sur son cœur avec émotion, — vous comprenez... quelque chose qui saigne! Les vieilles blessures font mal, aux changements de temps, et les vieilles douleurs aussi, vers le printemps, quand l'herbe croît sur les tombes, et en automne quand les feuilles des arbres couvrent la terre. Du reste, le comte n'a pas voulu se remarier; il a reporté toute son affection sur sa fille.

—Ainsi ce mariage a toujours été heureux?

—Heureux! Il était une bénédiction pour tout le monde. »

Je me tus. Le comte n'avait pas commis, il n'avait pu commettre un crime. Il fallait me rendre à l'évidence. Mais alors cette scène nocturne, ces relations avec la Peste-Noire, ce simulacre épouvantable, ce remords dans le rêve entraînant les coupables à trahir leur passé, qu'était-ce donc?

Je m'y perdais!

Knapwurst ralluma sa pipe, et m'en offrit une que j'acceptai.

Alors le froid glacial qui m'avait saisi était dissipé; je me sentais dans cette douce quiétude qui suit les grandes fatigues, lorsque, étendu dans un bon fauteuil, au coin du feu, enveloppé d'un nuage de fumée, on s'abandonne au plaisir du repos, et qu'on écoute le duo du grillon et de la bûche qui siffle dans la flamme.

Nous restâmes bien un quart d'heure ainsi.

« Le comte de Nideck s'emporte quelquefois contre sa fille? » me hasardai-je à dire.

Knapwurst tressaillit, et, me fixant d'un regard louche, presque hostile :

« Je sais, je sais! »

Je l'observais du coin de l'œil, pensant apprendre quelque chose de nouveau, mais il ajouta d'un air ironique :

« Les tours du Nideck sont trop hautes, et la calomnie a le vol trop bas, pour qu'elle puisse jamais y monter.

—Sans doute, mais le fait est positif.

—Oui, que voulez-vous? c'est une lubie, un effet de son mal. Une fois les crises passées, toute son affection pour mademoiselle Odile reparaît. C'est curieux, Monsieur, un amant de vingt ans ne serait pas plus enjoué, plus affectueux. Cette jeune fille fait sa joie, son orgueil. Figurez-vous que je l'ai vu dix fois monter à cheval pour lui chercher une parure, des fleurs, que sais-je? Il partait seul et rapportait ces choses comme en triomphe, sonnant du cor. Il n'aurait voulu en confier la commission à personne, pas même à Sperver, qu'il aime tant! Aussi mademoiselle Odile n'ose exprimer un désir devant lui, de peur de ces folies. Enfin, que puis-je vous dire?... Le comte de Nideck est le plus digne homme, le plus tendre père et le meilleur maître qu'on puisse souhaiter. Les braconniers qui ravagent ses forêts, l'ancien comte Ludwig les aurait fait pendre sans miséricorde; lui, il les tolère, il en fait même des gardes-chasse. Voyez Sperver : eh bien! si le comte Ludwig vivait encore, les os de Sperver seraient en train de jouer des castagnettes au bout d'une corde, tandis qu'il est premier piqueur au château! »

Décidément, c'était à confondre toutes mes suppositions. Je me pris le front entre les mains et je rêvai longtemps.

Knapwurst, supposant que je dormais, s'était remis à sa lecture.

Le jour grisâtre pénétrait dans la *cassine*. La lampe pâlissait. On entendait de vagues rumeurs dans le château.

Tout à coup des pas retentirent au dehors. Je vis passer quelqu'un devant les fenêtres. La porte s'ouvrit brusquement, et Gédéon parut sur le seuil.

XI

La pâleur de Sperver et l'éclat de son regard annonçaient de nouveaux événements; cependant il était calme et ne parut pas étonné de ma présence chez Knapwurst.

« Fritz, me dit-il d'un ton bref, je viens te chercher. »

Je me levai sans répondre et je le suivis.

A peine étions-nous sortis de la *cassine*, qu'il me prit par le bras, et m'entraîna vivement vers le château.

« Mademoiselle Odile veut te parler, fit-il en se penchant à mon oreille.

—Mademoiselle Odile!... serait-elle malade?

—Non, elle est tout à fait remise; mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Figure-toi que ce matin, vers une heure, voyant le comte près de rendre l'âme, je vais pour éveiller la comtesse; au moment de sonner, le cœur me manque : « Pourquoi l'attrister? me dis-je, elle n'apprendra le malheur que trop tôt; et puis l'éveiller au milieu de la nuit, si faible et déjà toute brisée par tant de secousses, ça suffirait pour la tuer du coup! » Je reste là dix



Elle tenait dans ses bras la jeune comtesse évanouie. (Page 31.)

minutes à réfléchir; enfin, je prends tout sur moi. Je rentre dans la chambre du comte, je regarde... personne! Ce n'est pas possible : un homme à l'agonie! Je cours dans le corridor comme un fou. Rien! J'entre dans la grande galerie. Rien! Alors, je perds la tête, et me voilà de nouveau devant la chambre de mademoiselle Odile. Cette fois, je sonne; elle paraît en criant : « Mon père est mort?—Non... —Il a disparu?—Oui, Madame... J'étais sorti un instant... Lorsque je suis rentré...—Et le docteur Fritz... où est-il?—Dans la tour de Hugues.—Dans la tour de Hugues! » Elle s'enveloppe de sa robe de chambre, prend la lampe et sort. Moi, je reste. Un quart d'heure après, elle revient, les pieds tout couverts de neige, et pâle, pâle, enfin ça faisait pitié. Elle pose sa lampe sur la cheminée, et me dit en me regardant : « C'est vous qui avez installé le docteur dans la tour?—Oui, Madame.—Malheureux!... vous ne saurez jamais le mal que vous avez fait. » Je voulais répondre. « Cela suffit... allez fermer toutes les portes, et couchez-vous. Je veillerai moi-même. Demain matin, vous irez prendre le docteur Fritz, chez Knapwurst, et vous me l'amènerez. Pas de bruit! vous n'avez rien vu!... vous ne savez rien! »

—C'est tout, Sperver? »

Il inclina la tête gravement.

« Et le comte?

—Il est rentré... Il va bien! »

Nous étions arrivés dans l'antichambre. Gédéon frappa doucement à la porte, puis il ouvrit, annonçant :



La vieille et lui le balancèrent un instant.... (Page 35.)

« Le docteur Fritz! »

Je fis un pas, j'étais en présence d'Odile. Sperver s'était retiré en fermant la porte.

Une impression étrange se produisit dans mon esprit à la vue de la jeune comtesse, pâle, debout, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil, les yeux brillant d'un éclat fébrile et vêtue d'une longue robe de velours noir.

Elle était calme et fière.

Je me sentis tout ému.

« Monsieur le docteur, dit-elle en m'indiquant un siége, veuillez vous asseoir, j'ai à vous entretenir d'une chose grave. »

J'obéis en silence.

Elle s'assit à son tour et parut se recueillir.

« La fatalité, Monsieur, reprit-elle en fixant sur moi ses grands yeux bleus, la fatalité ou la Providence, je ne sais pas encore laquelle des deux, vous a rendu témoin d'un mystère où se trouve engagé l'honneur de ma famille. »

Elle savait tout.

Je restai stupéfait.

« Madame, balbutiai-je, croyez bien que le hasard seul...

—C'est inutile, fit-elle, je sais tout... C'est affreux! »

Puis d'un accent à fendre l'âme :

« Mon père n'est point coupable! » cria-t-elle.

Je frémis, et les mains étendues :

« Je le sais, Madame, je connais la vie du comte, l'une des plus belles, des plus nobles qu'il soit possible de rêver. »

Odile s'était levée à demi, comme pour protester contre toute pensée hostile à son père.

En m'entendant le défendre moi-même, elle s'affaissa et, se couvrant le visage, elle fondit en larmes.

« Soyez béni, Monsieur, murmurait-elle, soyez béni; je serais morte à la pensée qu'un soupçon...

—Ah! Madame, qui pourrait prendre pour des réalités les vaines illusions du somnambulisme?

—C'est vrai, Monsieur, je m'étais dit cela, mais les apparences... je craignais... pardonnez-moi... J'aurais dû me souvenir que le docteur Fritz est un honnête homme.

—De grâce, Madame, calmez-vous.

—Non, fit-elle, laissez-moi pleurer. Ces larmes me soulagent... j'ai tant souffert depuis dix ans!... tant souffert!... Ce secret, si longtemps enfermé dans mon âme... il me tuait... j'en serais morte... comme ma mère!... Dieu m'a prise en pitié... il vous en a confié la moitié... Laissez-moi tout vous dire, Monsieur, laissez-moi... »

Elle ne put continuer; les sanglots l'étouffaient.

Les natures fières et nerveuses sont ainsi faites. Après avoir vaincu la douleur, après l'avoir emprisonnée, enfouie et comme écrasée dans les profondeurs de l'âme, elles passent, sinon heureuses, du moins indifférentes au milieu de la foule, et l'œil de l'observateur lui-même pourrait s'y tromper; mais vienne un choc subit, un déchirement inattendu, un coup de tonnerre, alors tout s'écroule, tout disparaît. L'ennemi vaincu se relève plus terrible qu'avant sa défaite; il secoue les portes de sa prison avec fureur, et de longs frémissements agitent le corps, et les sanglots soulèvent la poitrine, et les larmes, trop longtemps contenues, débordent des yeux, abondantes et pressées comme une pluie d'orage.

Telle était Odile!

Enfin elle releva la tête, essuya ses joues baignées de larmes, et, s'étant accoudée au bras de son fauteuil, la joue dans la main, les yeux fixés sur un portrait suspendu au mur, elle reprit d'une voix lente et mélancolique:

« Quand je descends dans le passé, Monsieur, quand je remonte jusqu'au premier de mes rêves, je vois ma mère! — c'était une femme grande, pâle et silencieuse. Elle était jeune encore à l'époque dont je parle; elle avait trente ans à peine, et pourtant on lui en eût au moins donné cinquante!—Des cheveux blancs voilaient son front pensif. Ses joues amaigries, son profil sévère, ses lèvres toujours contractées par une pression douloureuse, donnaient à ses traits un de ces caractères étranges, où viennent se réfléchir la douleur et l'orgueil. Il n'y avait plus rien de la jeunesse dans cette vieille femme de trente ans, rien que sa taille droite et fière, ses yeux brillants, et sa voix douce et pure comme un rêve de l'enfance. Elle se promenait souvent des heures entières dans cette même salle, la tête penchée; et moi, je courais heureuse, oui, heureuse autour d'elle, ne sachant point, pauvre enfant! que ma mère était triste, ne comprenant pas ce qu'il y avait de profonde mélancolie sous ce front couvert de rides!... J'ignorais le passé, le présent pour moi, c'était la joie, et l'avenir... oh! l'avenir, c'étaient les jeux du lendemain! »

Odile sourit avec amertume et reprit:

« Quelquefois il m'arrivait, au milieu de mes courses bruyantes, de heurter la promenade silencieuse de ma mère. Elle s'arrêtait alors, baissait les yeux, et, me voyant à ses pieds, elle se penchait lentement, m'embrassait au front avec un vague sourire; puis elle se levait pour reprendre sa marche et sa tristesse interrompues. Depuis, Monsieur, quand j'ai voulu chercher dans mon âme le souvenir des premières années, cette grande femme pâle m'est apparue comme l'image de la douleur. La voilà, — fit-elle en m'indiquant de la main un portrait suspendu au mur, —la voilà telle que l'avait faite, non point la maladie, comme le croit mon père, mais ce terrible et fatal secret... Regardez! »

Je me retournai, et mon regard tombant tout à coup sur le portrait que m'indiquait la jeune fille, je me sentis frémir.

Imaginez une tête longue, pâle, maigre, empreinte de la froide rigidité de la mort, et par les orbites de cette tête, deux yeux noirs, fixes, ardents, d'une vitalité terrible, qui vous regardent!

Il y eut un instant de silence.

« Que cette femme a dû souffrir! me dis-je, et mon cœur se serra douloureusement.

— J'ignore comment ma mère avait fait cette épouvantable découverte, reprit Odile, mais elle connaissait l'attraction mystérieuse de la Peste-Noire, les rendez-vous dans la chambre de Hugues... Tout enfin, tout! — Elle ne doutait pas de mon père. Oh non! seulement, elle mourait lentement, comme je meurs moi-même. »

Je pris mon front dans mes mains... je pleurais!

« Une nuit, poursuivit-elle, j'avais alors dix ans, ma mère, que son énergie seule soutenait encore, était à la dernière extrémité. C'était en hiver, je dormais. Tout à coup une main nerveuse et froide me saisit le poignet;

je regarde : en face de moi se trouvait une femme ; d'une main elle portait un flambeau, et de l'autre elle m'étreignait le bras. Sa robe était couverte de neige ; un tremblement convulsif agitait tous ses membres, et ses yeux brillaient d'un feu sombre, à travers ses longs cheveux blancs déroulés sur son visage : c'était ma mère ! « Odile, mon enfant, me dit-elle, lève-toi, habille-toi ; il faut que tu saches tout ! » Je m'habillai, tremblante de peur. Alors, m'entraînant à la tour de Hugues, elle me montra la citerne ouverte. « Ton père va sortir de là, dit-elle en m'indiquant la tour, il va sortir avec la Louve. Ne tremble pas, il ne peut te voir. » Et en effet, mon père, chargé de son fardeau funèbre, sortit avec la vieille. Ma mère, me portant dans ses bras, les suivit. Elle me fit voir la scène de l'Altenberg. « Regarde, enfant, criait-elle, il le faut, car moi... je vais mourir. Ce secret, tu le garderas. Tu veilleras ton père, seule, toute seule, entends-tu bien?... Il y va de l'honneur de ta famille ! » — Et nous revînmes. — Quinze jours après, Monsieur, ma mère mourut, me léguant son œuvre à continuer, son exemple à suivre. Cet exemple, je l'ai suivi religieusement. Au prix de quels sacrifices ! vous avez pu le voir : il m'a fallu désobéir à mon père, lui déchirer le cœur ! — Me marier, c'était introduire l'étranger au milieu de nous, c'était trahir le secret de notre race. J'ai résisté ! Tout le monde ignore au Nideck le somnambulisme du comte, et, sans la crise d'hier, qui a brisé mes forces et m'a empêchée de veiller mon père moi-même, je serais encore seule dépositaire du terrible secret !... Dieu en a décidé autrement, il a mis entre vos mains l'honneur de notre famille. Je pourrais exiger de vous, Monsieur, une promesse solennelle de ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit. Ce serait mon droit...

—Madame, m'écriai-je en me levant, je suis tout prêt...

—Non, Monsieur, dit-elle avec dignité, non, je ne vous ferai point cette injure. Les serments n'engagent pas les cœurs vils, et la probité suffit aux cœurs honnêtes. Ce secret, vous le garderez, j'en suis sûre, vous le garderez, parce que c'est votre devoir !... Mais j'attends de vous plus que cela, Monsieur, beaucoup plus, et voilà pourquoi je me suis crue obligée de tout vous dire. »

Elle se leva lentement.

« Docteur Fritz, reprit-elle d'une voix qui me fit tressaillir, mes forces trahissent mon courage ; je ploie sous le fardeau. J'ai besoin d'un aide, d'un conseil, d'un ami ; voulez-vous être cet ami ? »

Je me levai tout ému.

« Madame, lui dis-je, j'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites, et je ne saurais vous dire combien j'en suis fier, mais permettez-moi cependant d'y mettre une condition.

—Parlez, Monsieur.

—C'est que ce titre d'ami, je l'acceptera avec toutes les obligations qu'il m'impose.

—Que voulez-vous dire?

—Un mystère plane sur votre famille, Madame ; ce mystère, il faut le pénétrer à tout prix : il faut s'emparer de la Peste-Noire, savoir qui elle est, ce qu'elle veut, d'où elle vient !...

—Oh ! fit-elle en agitant la tête, c'est impossible !...

—Qui sait, Madame? la Providence avait peut-être des vues sur moi, en inspirant à Sperver l'idée de venir me prendre à Fribourg.

—Vous avez raison, Monsieur, répondit-elle gravement, la Providence ne fait rien d'inutile. Agissez comme votre cœur vous le conseillera. J'approuve tout d'avance ! »

Je portai à mes lèvres la main qu'elle me tendait, et je sortis plein d'admiration pour cette jeune femme si frêle, et pourtant si forte contre la douleur.

Rien n'est beau comme le devoir noblement accompli !

XII

Une heure après ma conversation avec Odile, Sperver et moi nous sortions ventre à terre du Nideck.

Le piqueur, courbé sur le cou de son cheval, n'avait qu'un cri : « Hue !... »

Il allait si vite que son grand mecklembourg, la crinière flottante, la queue droite et les jarrets tendus, semblait immobile : il fendait littéralement l'air. Quant à mon petit ardennais, je crois qu'il avait pris le mors aux dents. Lieverlé nous accompagnait, voltigeant à nos côtés comme une flèche. Le vertige nous emportait sur ses ailes !

Les tours du Nideck étaient loin, et Sperver avait pris l'avance, comme d'habitude, lorsque je m'écriai :

« Halte, camarade ! halte !... Avant de poursuivre notre route, délibérons ! »

Il fit volte-face.

« Dis-moi seulement, Fritz, s'il faut tourner à droite ou à gauche.

—Non, approche, il est indispensable que

tu connaisses le but de notre voyage. En deux mots, il s'agit de prendre la vieille ! »

Un éclair de satisfaction illumina la figure longue et jaune du vieux braconnier, ses yeux étincelèrent.

« Ah! ah! fit-il, je savais bien que nous serions forcés d'en venir là. »

Et, d'un mouvement d'épaule, il fit glisser sa carabine dans sa main.

Ce geste significatif me donna l'éveil.

« Un instant, Sperver! il ne s'agit pas de tuer la Peste-Noire, mais de la prendre vivante.

—Vivante?

—Sans doute, et, pour t'épargner bien des remords, je dois te prévenir que la destinée de la vieille est liée à celle de ton maître. Ainsi, la balle qui la frapperait tuerait le comte du même coup. »

Sperver ouvrit la bouche, tout stupéfait.

« Est-ce bien vrai, Fritz?

—C'est positif. »

Il y eut un long silence; nos deux chevaux, Fox et Reppel, balançaient la tête l'un en face de l'autre, et se saluaient, grattant la neige du pied, comme pour se féliciter de l'expédition. Lieverlé bâillait d'impatience, allongeant et pliant sa longue échine maigre, comme une couleuvre, et Sperver restait immobile, la main sur sa carabine. Tout à coup il la fit repasser sur son dos et s'écria :

« Eh bien! tâchons de la prendre vivante, cette Peste. Nous mettrons des gants, s'il le faut; mais ce n'est pas aussi facile que tu le penses, Fritz. »

Et la main étendue vers les montagnes qui se déroulaient en amphithéâtre autour de nous, il ajouta :

« Regarde : voici l'Altenberg, le Birkenwald, le Schnéeberg, l'Oxenhorn, le Rhéethâl, le Behrenkopf, et, si nous montions un peu, tu verrais cinquante autres pics à perte de vue, jusque dans les plaines du Palatinat; il y a là-dedans des rochers, des ravins, des défilés, des torrents et des forêts, toujours des forêts : ici des sapins, plus loin des hêtres, plus loin des chênes. La vieille se promène au milieu de tout cela; elle a bon pied, bon œil, elle vous flaire d'une lieue. Allez donc la prendre.

—Si c'était facile, où serait le mérite? Je ne t'aurais pas choisi tout exprès.

—C'est bel et bon, ce que tu me chantes là, Fritz!... Encore si nous tenions un bout de sa piste, je ne dis pas qu'avec du courage, de la patience...

—Quant à sa piste, ne t'en inquiète pas, je m'en charge.

—Toi?

—Moi-même.

—Tu te connais à trouver une piste?

—Et pourquoi pas?

—Ah! du moment que tu ne doutes de rien, que tu penses en savoir plus que moi, c'est autre chose... marche en avant, je te suis. »

Il était facile de voir le dépit du vieux chasseur, irrité de ce que j'osais toucher à ses connaissances spéciales. Aussi, riant dans ma barbe, je ne me fis pas répéter l'invitation, et je tournai brusquement à gauche, sûr de couper les traces de la vieille, qui, de la poterne, après s'être enfuie avec le comte, avait dû traverser la plaine pour regagner la montagne.

Sperver marchait derrière moi, sifflant d'un air d'indifférence, et je l'entendais murmurer:

« Allez donc chercher en plaine les traces de la Louve!... un autre se serait imaginé qu'elle a dû suivre la lisière du bois, comme d'habitude. Mais il paraît qu'elle se promène maintenant à droite et à gauche, les mains dans les poches, comme un bourgeois de Fribourg. »

Je faisais la sourde oreille, quand tout à coup je l'entendis s'exclamer de surprise; puis me regardant d'un œil pénétrant :

« Fritz, dit-il, tu en sais plus que tu n'en dis!

—Comment cela, Gédéon?

—Oui, cette piste que j'aurais cherchée huit jours, tu la trouves du premier coup; ça n'est pas naturel!

—Où la vois-tu donc?

—Eh! n'aie pas l'air de regarder à tes pieds! »

Et m'indiquant au loin une traînée blanche à peine perceptible :

« La voilà! »

Aussitôt il prit le galop; je le suivis, et, deux minutes après, nous mettions pied à terre : c'était bien la trace de la Peste-Noire!

« Je serais curieux de savoir, s'écria Sperver en se croisant les bras, d'où diable cette trace peut venir.

—Que cela ne t'inquiète pas.

—Tu as raison, Fritz, ne fais pas attention à mes paroles; je parle quelquefois en l'air. Le principal est de savoir où la piste nous mènera. »

Et cette fois le piqueur mit le genou dans la neige.

J'étais tout oreilles; lui, tout attention.

« La trace est fraîche, dit-il à la première inspection, elle est de cette nuit! C'est étrange, Fritz, pendant la dernière attaque du comte, la vieille rôdait autour du Nideck. »

Puis, examinant avec plus de soin :

« Elle est de trois à quatre heures du matin.

—Comment le sais-tu?

—L'empreinte est nette, il y a du grésil tout autour. La nuit dernière, vers minuit, je suis sorti pour fermer les portes : il tombait du grésil, il n'y en a pas sur la trace; donc elle a été faite depuis.

—C'est juste, Sperver, mais elle peut avoir été faite beaucoup plus tard : à huit ou neuf heures, par exemple.

—Non, regarde, elle est couverte de verglas. Il ne tombe de brouillard qu'au petit jour. La vieille est passée depuis le grésil, avant le verglas, de trois à quatre heures du matin. »

J'étais émerveillé de la perspicacité de Sperver.

Il se releva, frappant ses mains l'une contre l'autre, pour en détacher la neige, et, me regardant d'un air rêveur, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

« Mettons, au plus tard, cinq heures du matin. Il est bien midi, n'est-ce pas, Fritz?

—Midi moins un quart.

—Bon! la vieille a sept heures d'avance sur nous. Il nous faudra suivre, pas à pas, tout le chemin qu'elle a fait. A cheval, nous pouvons la gagner d'une heure sur deux; et, supposé qu'elle marche toujours, à sept ou huit heures du soir, nous la tenons. En route, Fritz, en route! »

Nous repartîmes, suivant les traces. Elles nous guidaient droit vers la montagne.

Tout en galopant, Sperver me disait :

« Si le bonheur voulait que cette maudite Peste fût entrée dans un trou, quelque part, ou qu'elle se fût reposée une heure ou deux, nous pourrions la tenir avant la fin du jour.

—Espérons-le, Gédéon.

—Oh! n'y compte pas, n'y compte pas. La vieille Louve est toujours en route, elle est infatigable, elle balaye tous les chemins creux du Schwartz-Wald. Enfin, il ne faut pas se flatter de chimères. Si, par hasard, elle s'est arrêtée, tant mieux, nous en serons plus contents; et si elle a marché toujours, eh bien! nous ne serons pas découragés!... Allons, un temps de galop, hop! hop! Fox! »

C'est une étrange situation que celle de l'homme à la chasse de son semblable, car, après tout, cette malheureuse était notre semblable; elle était douée comme nous d'une âme immortelle, elle sentait, pensait, réfléchissait comme nous; il est vrai que des instincts pervers la rapprochaient sous quelques rapports de la louve, et qu'un grand mystère planait sur sa destinée. La vie errante avait sans doute oblitéré chez elle le sens moral, et même effacé le caractère humain ; mais toujours est-il que rien, rien au monde, ne nous donnait le droit d'exercer sur elle le despotisme de l'homme sur la brute.

Et pourtant, une ardeur sauvage nous entraînait à sa poursuite; moi-même, je sentais bouillonner mon sang, j'étais déterminé à ne reculer devant aucun moyen, pour m'emparer de cet être bizarre. La chasse au loup, au sanglier, ne m'aurait pas inspiré la même exaltation!

La neige volait derrière nous, et quelquefois des fragments de glace, enlevés par le fer comme à l'emporte-pièce, sifflaient à nos oreilles.

Sperver, tantôt le nez en l'air, sa grande moustache rousse au vent, tantôt son œil gris sur la piste, me rappelait ces fameux Baskirs, que j'avais vus traverser l'Allemagne dans mon enfance, et son grand cheval, maigre, sec, musculeux, la crinière développée, le corsage svelte comme un lévrier, complétait l'illusion.

Lieverlé, dans son enthousiasme, bondissait parfois à la hauteur de nos chevaux, et je ne pouvais m'empêcher de frémir, en songeant à sa rencontre avec la Peste : il était capable de la mettre en pièces avant qu'elle eût le temps de jeter un cri.

Du reste, la vieille nous donnait terriblement à courir. Sur chaque colline elle avait fait un crochet, à chaque monticule nous trouvions une fausse trace.

« Encore ici, criait Sperver, ce n'est rien, on voit de loin; mais dans le bois, ce sera bien autre chose. C'est là qu'il faudra ouvrir l'œil!... Vois-tu, la maudite bête, comme elle sait fausser la piste!... La voilà qui s'est amusée à balayer ses pas, et puis, sur cette hauteur exposée au vent, elle s'est glissée jusqu'au ruisseau, elle l'a suivi dans le cresson pour gagner le coin des bruyères. Sans ces deux pas-ci, elle nous dévoyait pour sûr! »

Nous venions d'atteindre la lisière d'un bois de sapins. La neige, dans ces sortes de forêts, ne dépasse jamais l'envergure des rameaux. C'était un passage difficile. Sperver mit pied à terre pour mieux y voir, et me fit placer à sa gauche, afin d'éviter mon ombre.

Il y avait là de grandes places couvertes de feuilles mortes, et de ces brindilles flexibles de sapin, qui ne prennent pas l'empreinte. Aussi n'était-ce que dans les espaces libres, où la neige était tombée, que Sperver retrouvait le fil de la trace.

Il nous fallut une heure pour sortir de ce bouquet d'arbres. Le vieux braconnier s'en rongeait la moustache, et son grand nez for-

mait un demi-cercle. Quand je voulais seulement dire un mot, il m'interrompait brusquement et s'écriait :

« Ne parle pas, ça me trouble ! »

Enfin nous redescendîmes dans un vallon à gauche, et Gédéon, m'indiquant les pas de la Louve, au versant des bruyères :

« Ceci, vieux, dit-il, n'est pas une fausse sortie, nous pouvons la suivre en toute confiance.

—Pourquoi?

—Parce que la Peste a l'habitude, dans toutes ses contre-marches, de faire trois pas de côté, puis de revenir sur ses brisées, d'en faire cinq ou six de l'autre, et de sauter brusquement dans une éclaircie. Mais, quand elle se croit bien couverte, elle débusque sans s'inquiéter des feintes. Tiens, que t'ai-je dit?... Elle bourre maintenant sous les broussailles comme un sanglier, il ne sera pas difficile de suivre sa voie. C'est égal, mettons-la toujours entre nous, et allumons une pipe. »

Nous fîmes halte, et le brave homme, dont la figure commençait à s'animer, me regardant avec enthousiasme, s'écria :

« Fritz, ceci peut être un des plus beaux jours de ma vie! Si nous prenons la vieille, je veux la ficeler comme un paquet de guenilles sur la croupe de Fox. Une seule chose m'ennuie.

—Quoi?

—C'est d'avoir oublié ma trompe. J'aurais voulu sonner la rentrée en approchant du Nideck. Ha! ha! ha! »

Il alluma son tronçon de pipe, et nous repartîmes.

Les traces de la Louve gagnaient alors le haut des bois sur une pente tellement roide, qu'il nous fallut plusieurs fois mettre pied à terre et conduire nos chevaux par la bride.

« La voilà qui tourne à droite, me dit Sperver; de ce côté les montagnes sont à pic, l'un de nous sera peut-être forcé de tenir les chevaux en main, tandis que l'autre grimpera pour rabattre. C'est le diable, on dirait que le jour baisse! »

Le paysage prenait alors une ampleur grandiose; d'énormes roches grises, chargées de glaçons, élevaient de loin en loin leurs pointes anguleuses, comme des écueils au-dessus d'un océan de neige.

Rien de mélancolique comme le spectacle de l'hiver dans les hautes montagnes : les crêtes, les ravins, les arbres dépouillés, les bruyères scintillantes de givre, ont un caractère d'abandon et de tristesse indicible. Et le silence, — si profond que vous entendez une feuille glisser sur la neige durcie, une brindille se détacher de l'arbre, — le silence vous pèse, il vous donne l'idée incommensurable du néant!...

Que l'homme est peu de chose! deux hivers consécutifs, et la vie est balayée de la terre.

Par instants l'un de nous éprouvait le besoin d'élever la voix, c'était une parole insignifiante :

« Ah! nous arriverons !.... Quel froid de loup!.... »

Ou bien :

« Hé! Lieverlé, tu baisses l'oreille. »

Tout cela pour s'entendre soi-même, pour se dire :

« Oh! je me porte bien... hum! hum! »

Malheureusement, Fox et Reppel commençaient à se fatiguer; ils enfonçaient jusqu'au poitrail et ne hennissaient plus comme au départ.

Et puis les défilés inextricables du Schwartz-Wald se prolongent indéfiniment. La vieille aimait ces solitudes : ici elle avait fait le tour d'une hutte de charbonnier abandonnée, plus loin elle avait arraché des racines qui croissent sur les roches moussues, ailleurs elle s'était assise au pied d'un arbre, et cela récemment, il y avait tout au plus deux heures, car les traces étaient fraîches; aussi notre espoir et notre ardeur s'en redoublaient. Mais le jour baissait à vue d'œil!

Chose étrange, depuis notre départ du Nideck, nous n'avions rencontré ni bûcherons, ni charbonniers, ni ségares. Dans cette saison, la solitude du Schwartz-Wald est aussi profonde que celle des steppes de l'Amérique du Nord.

A cinq heures, la nuit était venue; Sperver fit halte et me dit :

« Mon pauvre Fritz, nous sommes partis deux heures trop tard. La Louve a trop d'avance sur nous! Avant dix minutes, il va faire noir sous les arbres comme dans un four. Ce qu'il y a de plus simple, c'est de gagner la Roche-Creuse, à vingt minutes d'ici, d'allumer un bon feu, de manger nos provisions et de vider notre peau de bouc. Dès que la lune se lèvera, nous reprendrons la piste, et si la vieille n'est pas le diable en personne, il y a dix à parier contre un, que nous la trouverons morte de froid au pied d'un arbre; car il est impossible qu'une créature humaine puisse supporter de telles fatigues, par un temps comme celui-ci; Sébalt lui-même, qui est le premier marcheur du Schwartz-Wald, n'y résisterait pas!... Voyons, Fritz, qu'en penses-tu?

—Je pense qu'il faudrait être fou pour agir autrement; et d'abord je ne me sens plus de faim.

—Eh bien donc, en route! »

Il prit les devants et s'engagea dans une gorge étroite, entre deux lignes de rochers à pic. Les sapins croisaient leurs branches au-dessus de nos têtes. Sous nos pieds coulait un torrent presque à sec; et, de loin en loin, quelque rayon égaré dans ces profondeurs faisait miroiter le flot terne comme du plomb.

L'obscurité devint telle que je dus abandonner la bride de Reppel. Les pas de nos chevaux sur les cailloux glissants avaient des retentissements bizarres, comme des éclats de rire de Macaques. Les échos des rochers répétaient coup sur coup, et, dans le lointain, un point bleu semblait grandir à notre approche : —c'était l'issue de la gorge.

« Fritz, me dit Sperver, nous sommes ici dans le lit du torrent de la Tunkelbach. C'est le défilé le plus sauvage de tout le Schwartz-Wald; il se termine par une sorte de cul-de-sac, qu'on appelle *la Marmite du Grand Gueulard*. Au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, la Tunkelbach vomit là-dedans toutes ses entrailles, d'une hauteur de deux cents pieds. C'est un tapage épouvantable. Les eaux jaillissent et retombent en pluie jusque sur les montagnes environnantes. Parfois même elles emplissent la grande caverne de la Roche-Creuse; mais à cette heure elle doit être sèche comme une poire à poudre, et nous pourrons y faire un bon feu. »

Tout en écoutant Gédéon, je considérais ce sombre défilé, et je me disais que l'instinct des fauves, cherchant de tels repaires, loin du ciel, loin de tout ce qui égaye l'âme, que cet instinct tient du remords. En effet, les êtres qui vivent en plein soleil : la chèvre debout sur son rocher pointu, le cheval emporté dans la plaine, le chien qui s'ébat près de son maître, l'oiseau qui se baigne en pleine lumière, tous respirent la joie, le bonheur; ils saluent le jour de leurs danses et de leurs cris d'enthousiasme. Et le chevreuil qui brame à l'ombre des grands arbres, dans ses paquis verdoyants, a quelque chose de poétique comme l'asile qu'il préfère; le sanglier, quelque chose de brusque, de bourru, comme les halliers impénétrables où il s'enfonce; l'aigle, de fier, d'altier comme ses rochers à pic; le lion, de majestueux comme les voûtes grandioses de sa caverne; mais le loup, le renard, la fouine, recherchent les ténèbres, la peur les accompagne; cela ressemble au remords!

Je rêvais encore à ces choses, et je sentais déjà l'air vif me frapper au visage, — car nous approchions de l'issue de la gorge, — quand tout à coup un reflet rougeâtre passa sur la roche à cent pieds au-dessus de nous, empourprant le vert sombre des sapins, et faisant scintiller les guirlandes de givre.

« Ha! fit Sperver d'une voix étouffée, nous tenons la vieille! »

Mon cœur bondit; nous étions pressés l'un contre l'autre.

Le chien grondait sourdement.

« Est-ce qu'elle ne peut pas s'échapper? demandai-je tout bas.

—Non, elle est prise comme un rat dans une ratière, *la Marmite du Grand Gueulard* n'a pas d'autre issue que celle-ci, et, tout autour, les rochers ont deux cents pieds de haut. Ha! Ha! je te tiens, vieille scélérate! »

Il mit pied à terre dans l'eau glacée, me donnant la bride de son cheval à tenir. Un tremblement me saisit. J'entendis dans le silence le tic-tac rapide d'une carabine qu'on arme. Ce petit bruit strident me passa par tous les nerfs.

« Sperver, que vas-tu faire?

—Ne crains rien, c'est pour l'effrayer.

—A la bonne heure! mais, pas de sang! rappelle-toi ce que je t'ai dit : « La balle qui frapperait la Peste tuerait également le comte! »

—Sois tranquille. »

Il s'éloigna sans m'écouter davantage. J'entendis le clapotement de ses pieds dans l'eau, puis je vis sa haute taille debout à l'issue de la gorge, noire sur le fond bleuâtre. Il resta bien cinq minutes immobile. Moi, penché, attentif, je regardais, m'approchant tout doucement. Comme il se retournait, je n'étais plus qu'à trois pas.

« Chut! fit-il d'un air mystérieux. Regarde! »

Au fond de l'anse, taillée à pic comme une carrière dans la montagne, je vis un beau feu dérouler ses spirales d'or à la voûte d'une caverne, et devant le feu un homme accroupi, qu'à son costume je reconnus pour le baron de Zimmer-Blouderic.

Il était immobile, le front dans les mains. Derrière lui, une forme noire gisait étendue sur le sol, et, plus loin, son cheval à demi perdu dans l'ombre nous regardait l'œil fixe, l'oreille droite, les naseaux tout grands ouverts.

Je restai stupéfait!

Comment le baron de Zimmer se trouvait-il à cette heure dans cette solitude?... Qu'y venait-il faire?... S'était-il égaré?...

Les suppositions les plus contradictoires se heurtaient dans mon esprit, et je ne savais à laquelle m'arrêter, quand le cheval du baron se prit à hennir.

A ce bruit, son maître releva la tête.



Le piqueur n'avait qu'un cri : « hue ! » (Page 43.)

« Qu'as-tu donc, Donner? » dit-il.

Puis, à son tour, il regarda dans notre direction, les yeux écarquillés.

Cette tête pâle aux arêtes saillantes, aux lèvres minces, aux grands sourcils noirs contractés, et creusant au milieu du front une longue ride perpendiculaire, m'aurait frappé d'admiration dans toute autre circonstance; mais alors un sentiment d'appréhension indéfinissable s'était emparé de mon âme, et j'étais plein d'inquiétude.

Tout à coup le jeune homme s'écria :

« Qui va là?

—Moi, Monseigneur, répondit aussitôt Gédéon en s'avançant vers lui, moi, Sperver, le piqueur du comte de Nideck!... »

Un éclair traversa le regard du baron, mais pas un muscle de sa figure ne tressaillit. Il se leva, ramenant d'un geste sa pelisse sur ses épaules. J'attirai les chevaux et le chien, qui se mit subitement à hurler d'une façon lamentable.

Qui n'est sujet à des craintes superstitieuses? Aux plaintes de Lieverlé, j'eus peur, un frisson glacial me parcourut tout le corps.

Sperver et le baron se trouvaient à cinquante pas l'un de l'autre : le premier, immobile au milieu de l'anse, la carabine sur l'épaule; le second, debout sur la plate-forme extérieure de la caverne, la tête haute, l'œil fier et nous dominant du regard.

« Que voulez-vous? dit le jeune homme d'un accent agressif.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.



Cela s'était passé dans une seconde. (Page 50.)

—Nous cherchons une femme, répondit le vieux braconnier, une femme qui vient tous les ans rôder autour du Nideck, et nous avons l'ordre de l'arrêter!

—A-t-elle volé?

—Non.

—A-t-elle tué?

—Non, Monseigneur.

—Alors que lui voulez-vous? De quel droit la poursuivez-vous? »

Sperver se redressa et fixant ses yeux gris sur le baron :

« Et vous, de quel droit l'avez-vous prise? fit-il avec un sourire bizarre, car elle est là.... je la vois au fond de la caverne. De quel droit mettez-vous la main dans nos affaires?... Ne savez-vous pas que nous sommes ici sur les terres du Nideck, et que nous avons droit de haute et basse justice? »

Le jeune homme pâlit, et d'un ton rude :

« Je n'ai pas de comptes à vous rendre, dit-il.

—Prenez garde, reprit Sperver, je viens avec des paroles de paix, de conciliation. J'agis au nom du seigneur Yéri-Hans, je suis dans mon droit, et vous me répondez mal.

—Votre droit?... fit le jeune homme avec un sourire amer. Ne parlez pas de votre droit, vous me forceriez à vous dire le mien!...

—Eh bien, dites-le! s'écria le vieux braconnier, dont le grand nez se courbait de colère.

—Non, répondit le baron, je ne vous dirai rien, et vous n'entrerez pas!

—C'est ce que nous allons voir! » fit Sperver en avançant vers la caverne.

Le jeune homme tira son couteau de chasse. Alors, moi, voyant cela, je voulus m'élancer entre eux. Malheureusement, le chien que je tenais en laisse m'échappa d'une secousse et m'étendit à terre. Je crus le baron perdu; mais, au même instant, un cri sauvage partit du fond de la caverne, et, comme je me relevais, j'aperçus la vieille debout devant la flamme, les vêtements en lambeaux, la tête rejetée en arrière, les cheveux flottants sur les épaules; elle levait au ciel ses longs bras maigres et poussait des hurlements lugubres, comme la plainte du loup par les froides nuits d'hiver, quand la faim lui tord les entrailles.

Je n'ai rien vu de ma vie d'aussi épouvantable. Sperver, immobile, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, semblait pétrifié. Le chien lui-même, à cette apparition inattendue, s'était arrêté quelques secondes; mais courbant tout à coup son échine hérissée de colère, il reprit sa course avec un grondement d'impatience qui me fit frémir. La plate-forme de la caverne se trouvait à huit ou dix pieds du sol, sans cela il l'eût atteinte du premier bond. Je l'entends encore franchir les broussailles couvertes de givre, je vois le baron se jeter devant la vieille, en criant d'une voix déchirante :

« Ma mère!... »

Puis le chien reprendre un dernier élan, et Sperver, rapide comme l'éclair, le mettre en joue et le foudroyer aux pieds du jeune homme.

Cela s'était passé dans une seconde. Le gouffre s'était illuminé, et les échos lointains se renvoyaient l'explosion dans leurs profondeurs infinies. Le silence parut ensuite grandir, comme les ténèbres après l'éclair.

Quand la fumée de la poudre se fût dissipée, j'aperçus Lieverlé gisant à la base du roc, et la vieille évanouie dans les bras du jeune homme. Sperver, pâle, regardant le baron d'un œil sombre, laissait tomber la crosse de sa carabine à terre, la face contractée et les yeux à demi fermés d'indignation.

« Seigneur de Blouderic, dit-il, la main étendue vers la caverne, je viens de tuer mon meilleur ami, pour sauver cette femme... votre mère!... Rendez grâces au ciel que sa destinée soit liée à celle du comte... Emmenez-la!... Emmenez-la!... et qu'elle ne revienne plus... car je ne répondrais pas du vieux Sperver!... »

Puis, jetant un coup d'œil sur le chien :

« Mon pauvre Lieverlé!... s'écria-t-il d'une voix déchirante. Ah! voilà donc ce qui m'attendait ici... Viens, Fritz... partons... sauvons-nous.... Je serais capable de faire un malheur!... »

Et saisissant Fox par la crinière, il voulut se mettre en selle, mais tout à coup le cœur lui creva, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de son cheval, il se prit à sangloter comme un enfant.

XIII

Sperver venait de partir, emportant Lieverlé dans son manteau. J'avais refusé de le suivre; mon devoir, à moi, me retenait près de la vieille, je ne pouvais abandonner cette malheureuse sans manquer à ma conscience.

D'ailleurs, il faut bien le dire, j'étais curieux de voir de près cet être bizarre; aussi le piqueur avait à peine disparu dans les ténèbres du défilé, que je gravissais déjà le sentier de la caverne.

Là m'attendait un spectacle étrange.

Sur un grand manteau de fourrure blanche était étendue la vieille dans sa longue robe pourpre, les mains crispées sur sa poitrine, une flèche d'or dans ses cheveux gris.

Je vivrais mille ans que l'image de cette femme ne s'effacerait pas de mon esprit; cette tête de vautour agitée par les derniers tressaillements de la vie, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte, était formidable à voir. Telle devait être à sa dernière heure la terrible reine Frédégonde.

Le baron, à genoux près d'elle, essayait de la ranimer; mais au premier coup d'œil, je vis que la malheureuse était perdue, et ce n'est pas sans un sentiment de pitié profonde, que je me baissai pour lui prendre le bras.

« Ne touchez pas à madame, s'écria le jeune homme d'un accent irrité; je vous le défends!

—Je suis médecin, Monseigneur. »

Il m'observa quelques secondes en silence, puis se relevant :

« Pardonnez-moi, Monsieur, dit-il à voix basse, pardonnez-moi! »

Il était devenu tout pâle, ses lèvres tremblaient.

Au bout d'un instant il reprit :

« Que pensez-vous?

—C'est fini... Elle est morte! »

Alors, sans répondre un mot, il s'assit sur une large pierre, le front dans sa main, le coude sur le genou, l'œil fixe, comme anéanti.

Moi je m'accroupis près du feu, regardant la flamme grimper à la voûte de la caverne et projeter des lueurs de cuivre rouge sur la face rigide de la vieille.

Nous étions là depuis une heure, immobiles comme deux statues, quand, relevant tout à coup la tête, le baron me dit :

« Monsieur, tout ceci me confond!... Voici ma mère... depuis vingt-six ans je croyais la connaître... et voilà que tout un monde de mystères et d'horreur s'ouvre devant mes yeux!... Vous êtes médecin... avez-vous jamais rien vu d'aussi épouvantable?

—Monseigneur, lui répondis-je, le comte de Nideck est atteint d'une maladie qui offre un singulier caractère de ressemblance avec celle de madame votre mère. Si vous avez assez de confiance en moi pour me communiquer les faits dont vous avez dû être témoin, je vous confierai volontiers ceux qui sont à ma connaissance, car cet échange pourrait peut-être m'offrir un moyen de sauver mon malade.

—Volontiers, Monsieur, » fit-il.

Et sans autre transition il me raconta que la baronne de Blouderic, appartenant à l'une des plus grandes familles de la Saxe, faisait chaque année, vers l'automne, un voyage en Italie, accompagnée d'un vieux serviteur qui possédait seul toute sa confiance; que cet homme, étant sur le point de mourir, avait désiré voir en particulier le fils de son ancien maître, et qu'à cette heure suprême, tourmenté sans doute par quelques remords, il avait dit au jeune homme que le voyage de sa mère en Italie n'était qu'un prétexte pour se livrer à des excursions dans le Schwartz-Wald, dont lui-même ne connaissait pas le but, mais qui devaient avoir quelque chose d'épouvantable, car la baronne en revenait exténuée, déguenillée, presque mourante, et qu'il lui fallait plusieurs semaines de repos pour se remettre des fatigues horribles de ces quelques jours.

Voilà ce que le vieux domestique avait raconté simplement au jeune baron, croyant accomplir en cela son devoir.

Le fils, voulant à tout prix savoir à quoi s'en tenir, avait vérifié l'année même ce fait incompréhensible en suivant sa mère d'abord jusqu'à Baden. Il l'avait vue ensuite s'enfoncer dans les gorges du Schwartz-Wald et l'avait suivie pour ainsi dire pas à pas. Ces traces que Sébalt avait remarquées dans la montagne, c'étaient les siennes.

Quand le baron m'eut fait cette confidence, je ne crus pas devoir lui cacher l'influence bizarre que l'apparition de la vieille exerçait sur l'état de santé du comte, ni les autres circonstances de ce drame.

Nous demeurâmes tous deux confondus de la coïncidence de ces faits, de l'attraction mystérieuse que ces êtres exerçaient l'un sur l'autre sans se connaître, de l'action tragique qu'ils représentaient à leur insu, de la connaissance que la vieille avait du château, de ses issues les plus secrètes, sans l'avoir jamais vu précédemment, du costume qu'elle avait découvert pour cette représentation, et qui ne pouvait avoir été pris qu'au fond de quelque retraite mystérieuse, que la lucidité magnétique seule lui avait révélée. Enfin, nous demeurâmes d'accord que tout est épouvantement dans notre existence, et que le mystère de la mort est peut-être le moindre des secrets que Dieu se réserve, quoiqu'il nous paraisse le plus important.

Cependant la nuit commençait à pâlir. Au loin, bien loin, une chouette sonnait la retraite des ténèbres, de cette voix étrange qui semble sortir d'un goulot de bouteille. Bientôt se fit entendre un hennissement dans les profondeurs du défilé; puis, aux premières lueurs du jour, nous vîmes apparaître un traîneau conduit par le domestique du baron. Il était couvert de paille et de literies. On y chargea la vieille.

Moi, je remontai sur mon cheval, qui ne paraissait pas fâché de se dégourdir les jambes, étant resté la moitié de la nuit les pieds sur la glace. J'accompagnai le traîneau jusqu'à la sortie du défilé, et nous étant salués gravement, comme cela se pratique entre seigneurs et bourgeois, ils prirent à gauche vers Hirschland, et moi je me dirigeai vers les tours du Nideck.

A neuf heures, j'étais en présence de mademoiselle Odile et je l'instruisais des événements qui venaient de s'accomplir.

M'étant rendu ensuite près du comte, je le trouvai dans un état fort satisfaisant. Il éprouvait une grande faiblesse, bien naturelle après les crises terribles qu'il venait de traverser; mais il avait repris possession de lui-même et la fièvre avait complétement disparu depuis la veille au soir.

Tout marchait vers une guérison prochaine.

Quelques jours plus tard, voyant le vieux seigneur en pleine convalescence, je voulus retourner à Fribourg, mais il me pria si instamment de fixer mon séjour au Nideck et me fit des conditions tellement honnêtes à tous égards, qu'il me fut impossible de me refuser à son désir.

Je me souviendrai longtemps de la première chasse au sanglier que j'eus l'honneur de faire avec le comte, et surtout de la magnifique rentrée aux flambeaux, après avoir battu les neiges du Schwartz-Wald douze heures de suite sans quitter l'étrier.

Je venais de souper et je montais à la tour de Hugues brisé de fatigue, quand passant devant la chambre de Sperver, dont la porte se trouvait entr'ouverte, des cris joyeux frappé-

rent mes oreilles. Je m'arrêtai, et le plus agréable spectacle s'offrit à mes regards : autour de la table en chêne massif, se pressaient vingt figures épanouies. Deux lampes de fer, suspendues à la voûte, éclairaient toutes ces faces larges, carrées, bien portantes.

Les verres s'entre-choquaient !...

Là se trouvait Sperver avec son front osseux, ses moustaches humides, ses yeux étincelants et sa chevelure grise ébouriffée ; il avait à sa droite Marie Lagoutte, à sa gauche Knapwurst ; une teinte rose colorait ses joues brunies au grand air, il levait l'antique hanap d'argent ciselé, noirci par les siècles, et sur sa poitrine brillait la plaque du baudrier, car, selon son habitude, il portait le costume de chasse.

C'était une belle figure simple et joyeuse.

Les joues de Marie Lagoutte avaient de petites flammes rouges, et son grand bonnet de tulle semblait prendre la volée ; elle riait, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Quant à Knapwurst, accroupi dans son fauteuil, la tête à la hauteur du coude de Sperver, vous eussiez dit une gourde énorme. Puis venait Tobie Offenloch, comme barbouillé de lie de vin, tant il était rouge, sa perruque au bâton de sa chaise, sa jambe de bois en affût sous la table. Et, plus loin, la longue figure mélancolique de Sébalt, qui riait tout bas en regardant au fond de son verre.

Il y avait aussi les gens de service, les domestiques et les servantes ; enfin tout ce petit monde qui vit et prospère autour des grandes familles, comme la mousse, le lierre et le volubilis au pied du chêne.

Les yeux étaient voilés de douces larmes : la vigne du Seigneur pleurait d'attendrissement !

Sur la table, un énorme jambon, à cercles pourpres concentriques, attirait d'abord les regards. Puis venaient les longues bouteilles de vin du Rhin, éparses au milieu des plats fleuronnés, des pipes d'Ulm à chaînette d'argent et des grands couteaux à lame luisante.

La lumière de la lampe répandait sur tout cela sa belle teinte couleur d'ambre, et laissait dans l'ombre les vieilles murailles grises, où se roulaient en cercles d'or les trompes, les cors et les cornets de chasse du piqueur.

Rien de plus original que ce tableau.

La voûte chantait.

Sperver, comme je l'ai dit, levait le hanap ; il entonnait l'air du burgrave Hatto-le-Noir :

Je suis le roi de ces montagnes!

tandis que la rosée vermeille de l'affenthâl tremblotait à chaque poil de ses moustaches. A mon aspect, il s'interrompit, et me tendant la main :

« Fritz, dit-il, tu nous manquais. Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi heureux que ce soir. Sois le bienvenu ! »

Comme je le regardais avec étonnement, car depuis la mort de Lieverlé je ne me rappelais pas l'avoir vu sourire, il ajouta d'un air grave :

« Nous célébrons le rétablissement de monseigneur, et Knapwurst nous raconte des histoires ! »

Tout le monde s'était retourné.

Les plus joyeuses acclamations me saluèrent.

Je fus entraîné par Sébalt, installé près de Marie Lagoutte, et mis en possession d'un grand verre de Bohême, avant d'être revenu de mon ébahissement.

La vieille salle bourdonnait d'éclats de rire, et Sperver, m'entourant le cou de son bras gauche, la coupe haute, la figure sévère comme tout brave cœur qui a un peu trop bu, s'écriait :

« Voilà mon fils !... Lui et moi... moi et lui... jusqu'à la mort !... A la santé du docteur Fritz !... »

Knapwurst, debout sur la traverse de son fauteuil, comme une rave fendue en deux, se penchait vers moi et me tendait son verre. Marie Lagoutte faisait voler les grandes ailes de son bavolet, et Sébalt, droit devant sa chaise, grand et maigre comme l'ombre du Wildjaëger debout dans les hautes bruyères, répétait : « A la santé du docteur Fritz ! » pendant que des flocons de mousse ruisselaient de sa coupe, et s'éparpillaient sur les dalles.

Il y eut un moment de silence. Tout le monde buvait, puis un seul choc : tous les verres touchaient la table à la fois.

« Bravo ! » s'écria Sperver.

Puis se tournant vers moi :

« Fritz, dit-il, nous avons déjà porté la santé du comte et celle de mademoiselle Odile. Tu vas en faire autant ! »

Il me fallut par deux fois vider le hanap, sous les yeux de la salle attentive. Alors, je devins grave à mon tour, et je trouvai tous les objets lumineux ; les figures sortaient de l'ombre pour me regarder de plus près : il y en avait de jeunes et de vieilles, de belles et de laides ; mais toutes me parurent bonnes, bienveillantes et tendres. Les plus jeunes pourtant, mes yeux les attiraient du bout de la salle, et nous échangions ensemble de longs regards pleins de sympathie.

Sperver fredonnait et riait toujours. Tout à coup, posant la main sur la bosse du nain :

« Silence ! dit-il, voici Knapwurst, notre archiviste, qui va parler !... Cette bosse, voyez-vous, c'est l'écho de l'antique manoir du Nideck ! »

Le petit bossu, bien loin de se fâcher d'un tel compliment, regarda le piqueur avec attendrissement et dit :

« Et toi, Sperver, tu es un de ces vieux reiters dont je vous ai raconté l'histoire !... Oui, tu as le bras, la moustache et le cœur d'un vieux reiter ! Si cette fenêtre s'ouvrait et que l'un d'eux, allongeant le bras du milieu des ombres, te tendît la main, que dirais-tu?

—Je lui serrerais la main et je lui dirais : « Camarade, viens t'asseoir avec nous. Le vin est aussi bon et les filles aussi jolies que du temps de Hugues. Regarde ! »

Et Sperver montrait la brillante jeunesse qui riait autour de la table.

Elles étaient bien jolies, les filles du Nideck : les unes rougissaient de joie, d'autres levaient lentement leurs cils blonds voilant un regard d'azur, et je m'étonnais de n'avoir pas encore remarqué ces roses blanches, épanouies sur les tourelles du vieux manoir.

« Silence !... s'écria Sperver pour la seconde fois. Notre ami Knapwurst va nous répéter la légende qu'il nous racontait tout à l'heure.

—Pourquoi pas une autre? dit le bossu.

—Celle-là me plaît !

—J'en sais de plus belles.

—Knapwurst ! fit le piqueur en levant le doigt d'un air grave, j'ai des raisons pour entendre la même ; fais-la courte si tu veux. Elle dit bien des choses. Et toi, Fritz, écoute ! »

Le nain, à moitié gris, posa ses deux coudes sur la table, et les joues relevées sur les poings, les yeux à fleur de tête, il s'écria d'une voix perçante :

« Eh bien donc ! Bernard Hertzog rapporte « que le burgrave Hugues, surnommé le Loup, « étant devenu vieux, se couvrit du chaperon : « c'était un bonnet de mailles, qui emboîtait « tout le haume quand le chevalier combat« tait. Quand il voulait prendre l'air, il ôtait « son casque, et se couvrait du bonnet. Alors « les lambrequins retombaient sur ses épaules.

« Jusqu'à quatre-vingt-deux ans, Hugues « n'avait pas quitté son armure, mais, à cet « âge, il respirait avec peine.

« Il fit venir Otto de Burlach, son chapelain, « Hugues, son fils aîné, son second fils Bar« thold, et sa fille, *Berthe-la-Rousse, femme d'un « chef saxon nommé Blouderic*, et leur dit :

— « Votre mère la Louve m'a prêté sa « griffe... son sang s'est mêlé au mien..... Il « va renaître par vous de siècle en siècle, et « pleurer dans les neiges du Schwartz-Wald ! « Les uns diront : c'est la bise qui pleure ! Les « autres : c'est la chouette !... Mais ce sera « votre sang, le mien, le sang de la Louve, qui « m'a fait étrangler Edwige, ma première « femme devant Dieu et la sainte Église... « Oui... elle est morte par mes mains... Que la « Louve soit maudite ! car il est écrit : « JE « POURSUIVRAI LE CRIME DU PÈRE DANS SES « DESCENDANTS, JUSQU'A CE QUE JUSTICE SOIT « FAITE ! »—

« Et le vieux Hugues mourut.

« Or, depuis ce temps-là, la bise pleure, « la chouette crie, et les voyageurs errant la « nuit ne savent pas que c'est le sang de la « Louve qui pleure... lequel renaît, dit Hert« zog, et renaîtra de siècle en siècle, jusqu'au « jour où la première femme de Hugues, Ed« wige-la-Blonde, apparaîtra sous la forme « d'un ange au Nideck, pour consoler et par« donner !... »

Sperver, se levant alors, détacha l'une des lampes de la torchère, et demanda les clefs de la bibliothèque à Knapwurst stupéfait.

Il me fit signe de le suivre.

Nous traversâmes rapidement la grande galerie sombre, puis la salle d'armes, et bientôt la salle des archives apparut au bout de l'immense corridor.

Tous les bruits avaient cessé, on eût dit un château désert.

Parfois je tournais la tête, et je voyais alors nos deux ombres, se prolongeant à l'infini, glisser comme des fantômes sur les hautes tentures, et se tordre en contorsions bizarres.

J'étais ému, j'avais peur !

Sperver ouvrit brusquement la vieille porte de chêne, et, la torche haute, les cheveux ébouriffés, la face pâle, il entra le premier. Arrivé devant le portrait d'Edwige, dont la ressemblance avec la jeune comtesse m'avait frappé lors de notre première visite à la bibliothèque, il s'arrêta et me dit d'un air solennel :

« Voici celle qui doit revenir pour consoler et pardonner !... Eh bien ! elle est revenue !... Dans ce moment, elle est en bas, près du vieux. Regarde, Fritz, la reconnais-tu ?... c'est Odile !... »

Puis, se tournant vers le portrait de la seconde femme de Hugues :

« Quant à celle-là, reprit-il, c'est Huldine-la-Louve. Pendant mille ans, elle a pleuré dans les gorges du Schwartz-Wald, et c'est elle qui est cause de la mort de mon pauvre Lieverlé ; mais désormais les comtes du Nideck peuvent dormir tranquilles, *car justice est faite, et le bon ange de la famille est de retour !* »

FIN DE HUGUES-LE-LOUP.

L'HÉRITAGE

DE L'ONCLE CHRISTIAN

A la mort de mon digne oncle Christian Hâas, bourgmestre de Lauterbach, j'étais déjà maître de chapelle du grand-duc Yéri-Péter et j'avais quinze cents florins de fixe, ce qui ne m'empêchait pas, comme on dit, de tirer le diable par la queue.

L'oncle Christian, qui savait très-bien ma position, ne m'avait jamais envoyé un kreutzer; aussi ne pus-je m'empêcher de répandre des larmes en apprenant sa générosité posthume : j'héritais de lui, hélas!... deux cent cinquante arpents de bonnes terres, des vignes, des vergers, un coin de forêt et sa grande maison de Lauterbach.

« Cher oncle, m'écriai-je avec attendrissement, c'est maintenant que je vois toute la profondeur de votre sagesse, et que je vous glorifie de m'avoir serré les cordons de votre bourse. L'argent que vous m'auriez envoyé, où serait-il?... Il serait au pouvoir des Philistins et des Moabites, tandis que, par votre prudence, vous avez sauvé la patrie, comme Fabius Cunctator. Honneur à vous, cher oncle Christian, honneur à vous! »

Ayant dit ces choses bien senties, et beaucoup d'autres non moins touchantes, je partis à cheval pour Lauterbach.

Chose bizarre! le démon de l'avarice, avec lequel je n'avais jamais rien eu à démêler, faillit alors se rendre maître de mon âme :

« Kasper, me dit-il à l'oreille, te voilà riche!... Jusqu'à présent tu n'as poursuivi que de vains fantômes. L'amour, les plaisirs et les arts ne sont que de la fumée. Il faut être bien fou pour s'attacher à la gloire. Il n'y a de solide que les terres, les maisons et les écus placés sur première hypothèque. Renonce à tes illusions!... Recule tes fossés, arrondis tes champs, entasse tes écus, et tu seras honoré, respecté; tu deviendras bourgmestre comme ton oncle, et les paysans, en te voyant passer, te tireront le chapeau d'une demi-lieue, disant : « Voilà monsieur Kasper Hâas..... l'homme riche... le plus gros *herr* du pays! »

Ces idées allaient et venaient dans ma tête, comme les personnages d'une lanterne magique, et je leur trouvais un air grave, raisonnable, qui me séduisait.

C'était en plein juillet; l'alouette dévidait dans le ciel son ariette interminable, les moissons ondulaient dans la plaine, les tièdes bouffées de la brise m'apportaient le cri voluptueux de la caille et de la perdrix dans les blés; le feuillage miroitait au soleil, la Lauter murmurait à l'ombre des grands saules vermoulus, et je ne voyais, je n'entendais rien de tout cela : je voulais être bourgmestre, j'arrondissais mon ventre, je soufflais dans mes joues et je murmurais en moi-même : « Voici monsieur Kasper Hâas qui passe... l'homme riche... le plus gros *herr* du pays! Hue! Bletz... hue!... »

Et ma petite jument galopait.

J'étais curieux d'essayer le tricorne et le

grand gilet écarlate de maître Christian. « S'ils me vont, me disais-je, à quoi bon en acheter d'autres? »

Vers quatre heures de l'après-midi, le petit village de Lauterbach m'apparut au fond de la vallée, et ce n'est pas sans attendrissement que j'arrêtai les yeux sur la grande et belle maison de Christian Hâas, ma future résidence, le centre de mes exploitations et de mes propriétés. J'en admirai la situation pittoresque sur la grande route poudreuse, l'immense toiture de bardeaux grisâtres, les hangars couvrant de leurs vastes ailes les charrettes, les charrues et les récoltes; et, derrière, la basse-cour, puis le petit jardin, le verger, les vignes à mi-côte, les prairies dans le lointain.

Je tressaillis d'aise à ce spectacle.

Et comme je descendais la grande rue du village, voilà que les vieilles femmes, le menton en casse-noisette, les enfants, la tête nue, ébouriffée, les hommes, coiffés du gros bonnet de loutre, la pipe à chaînette d'argent aux lèvres, voilà que toutes ces bonnes gens me contemplent et me saluent :

« Bonjour, monsieur Kasper! bonjour, monsieur Hâas! »

Et toutes les petites fenêtres se garnissent de figures émerveillées. Je suis déjà chez moi : il me semble toujours avoir été propriétaire, notable de Lauterbach; ma vie de maître de chapelle n'est plus qu'un rêve, mon enthousiasme pour la musique, une folie de jeunesse! — comme les écus vous modifient les idées d'un homme!

Cependant je fais halte devant la maison de M. le tabellion Becker. C'est lui qui détient mes titres de propriété et qui doit me les remettre. J'attache mon cheval à l'anneau de la porte, je saute sur le perron; et le vieux scribe, sa tête chauve découverte, sa maigre échine revêtue d'une longue robe de chambre verte à grands ramages, s'avance sur le seuil pour me recevoir.

« Monsieur Kasper Hâas, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Maître Becker, je suis votre serviteur.

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Hâas.

—Après vous, maître Becker, après vous. »

Nous traversons le vestibule, et je découvre, au fond d'une petite salle propre et bien aérée, une table confortablement servie, et, près de la table, une jeune personne fraîche, gracieuse, les joues enluminées du vermillon de la pudeur.

« Monsieur Kasper Hâas! » dit le vénérable tabellion.

Je m'incline.

« Ma fille Lothe! » ajoute le brave homme.

Et tandis que je sens se réveiller en moi mes vieilles inclinations d'artiste, que j'admire le petit nez rose, les lèvres purpurines, les grands yeux bleus de mademoiselle Lothe, sa taille légère, ses petites mains potelées, maître Becker m'invite à prendre place, disant qu'il m'attendait, que mon arrivée était prévue, et qu'avant d'entamer les affaires sérieuses, il était bon de se refaire un peu de la route, de se rafraîchir d'un verre de bordeaux, etc.; toutes choses dont j'appréciai la justesse et que j'acceptai de grand cœur.

Nous prenons donc place. Nous causons de la belle nature. Je fais mes réflexions sur le vieux papa, je suppute ce qu'un tabellion peut gagner à Lauterbach.

« Mademoiselle, me ferez-vous la grâce d'accepter une aile de poulet?

—Monsieur, vous êtes bien bon; avec plaisir. »

Lothe baisse les yeux. Je remplis son verre, elle y trempe ses lèvres roses. Le papa est joyeux, il cause de chasse, de pêche :

« Monsieur Hâas va sans doute se mettre aux habitudes du pays; nous avons des garennes bien peuplées, des rivières abondantes en truites. On loue les chasses de l'administration forestière. On passe ses soirées à la brasserie. Monsieur l'inspecteur des eaux et forêts est un charmant jeune homme. Monsieur le juge de paix joue supérieurement au wisht, etc. »

J'écoute... Je trouve délicieuse cette vie calme et paisible. Mademoiselle Lothe me paraît fort bien. Elle cause peu, mais son sourire est si bon, si naïf, qu'elle doit être aimante!

Enfin arrive le café..... le kirsch-wasser..... Mademoiselle Lothe se retire et le vieux scribe passe insensiblement de la fantaisie aux affaires sérieuses. Il me parle des propriétés de mon oncle, et je prête une oreille attentive : pas de testament, pas un legs, pas d'hypothèque : tout est clair, net, régulier. « Heureux Kasper! me dis-je, heureux Kasper! »

Alors nous entrons dans le cabinet du tabellion pour la remise des titres. Cet air renfermé de bureau, ces grandes lignes de cartons, ces dossiers, tout cela dissipe les vaines rêveries de la fantaisie amoureuse. Je m'assieds dans un grand fauteuil, et maître Becker, l'air pensif, chausse ses lunettes de corne sur son long nez aquilin.

« Voici le titre de vos prairies de l'Eichmatt : vous avez là, monsieur Hâas, cent arpents de bonnes terres, les meilleures, les mieux irriguées de la commune; on y fait deux et même trois fauchées par an : c'est un revenu de



Voici celle qui doit revenir pour consoler et pardonner... (Page 53.)

quatre mille francs. Voici le titre de votre vignoble de Sonnethâl : trente-cinq arpents de vigne; vous faites là, bon an mal an, deux cents hectolitres de petit vin, qui se vend sur place de douze à quinze francs l'hectolitre. Les bonnes années compensent les mauvaises. Ceci, monsieur Hâas, est le titre de votre forêt du Romelstein : elle contient de cinquante à soixante hectares de bois taillis en plein rapport. Ceci vous représente vos biens de Hacmatt, ceci vos pâturages de Thiefenthâl. Voici le titre de propriété de la ferme de Grünerwald, et voilà celui de votre maison de Lauterbach; cette maison, la plus grande du village, date du XVIᵉ siècle.

—Diable! maître Becker, cela ne prouve pas en sa faveur.

—Au contraire, au contraire : Jean Burckart, comte de Barth, avait établi là sa résidence de chasse. Il est vrai que bien des générations s'y sont succédé depuis, mais on n'a pas négligé les réparations d'entretien; elle est en parfait état de conservation. »

Je remerciai maître Becker de ses explications, et, ayant serré mes titres dans un volumineux portefeuille, que le digne homme voulut bien me prêter, je pris congé de lui, plus convaincu que jamais de ma nouvelle importance.

J'arrive en face de ma maison; j'introduis la clef dans la serrure, et, frappant du pied la première marche :

« Ceci est à moi! » m'écriai-je avec enthousiasme.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.



L'héritage de mon oncle Christian. (Page 54.)

J'entre dans la salle : « Ceci est à moi! » J'ouvre les armoires, et, voyant le linge amoncelé jusqu'au plafond : « Ceci est à moi! » Je monte au premier étage et je répète toujours comme un insensé : « Ceci est à moi!... ceci est à moi!... Oui... oui... je suis propriétaire! Toutes mes inquiétudes pour l'avenir, toutes mes appréhensions du lendemain sont dissipées; je figure dans le monde, non plus par mon faible mérite de convention, par un caprice de la mode, mais par la détention réelle, effective, des biens que la foule convoite.

« O poëtes!... ô artistes!... qu'êtes vous auprès de ce gros propriétaire qui possède tout, et dont les miettes de la table nourrissent votre inspiration? Vous n'êtes que l'ornement de son banquet, la distraction de ses ennuis, la fauvette qui chante dans son buisson, la statue qui décore son jardin. Vous n'existez que par lui et pour lui! Pourquoi vous envierait-il les fumées de l'orgueil, de la vanité, lui qui possède les seules réalités de ce monde? »

En ce moment, si le pauvre maître de chapelle Hâas m'était apparu, je l'aurais regardé par-dessus l'épaule; je me serais demandé : « Quel est ce fou?... qu'a-t-il de commun avec moi? »

J'ouvris une fenêtre, la nuit approchait, le soleil couchant dorait mes vergers et mes vignes à perte de vue. Au sommet de la côte, quelques pierres blanches indiquaient le cimetière.

Je me retournai : une vaste salle gothique,

le plafond orné de grosses moulures, s'offrit à mes regards; j'étais dans le pavillon de chasse du seigneur Burckart.

Une antique épinette occupait l'intervalle de deux fenêtres, j'y passai les doigts avec distraction : les cordes détendues s'entre-choquèrent et nasillèrent de l'accent étrange, ironique, des vieilles femmes édentées fredonnant des airs de leur jeunesse.

Au fond de la haute salle se trouvait l'alcôve en demi-voûte, avec ses grands rideaux rouges et son lit à baldaquin. Cette vue me rappela que j'avais couru six heures à cheval, et me déshabillant avec un sourire de satisfaction indicible : « C'est pourtant la première fois, me dis-je, que je vais dormir dans mon propre lit. » Et m'étant couché, les yeux tendus sur la plaine immense déjà noyée d'ombres, je sentis mes paupières s'appesantir voluptueusement. Pas une feuille ne murmurait; au loin, les bruits du village s'éteignaient un à un, le soleil avait disparu; quelques reflets d'or indiquaient sa trace à l'infini. Je m'endormis bientôt.

Or il était nuit et la lune brillait de tout son éclat, lorsque je m'éveillai sans cause apparente. Les vagues parfums de l'été arrivaient jusqu'à moi; la douce odeur du foin nouvellement fauché imprégnait l'air. Je regardai tout surpris, puis je voulus me lever pour fermer la fenêtre; mais, chose inconcevable, ma tête était parfaitement libre, tandis que mon corps dormait d'un sommeil de plomb. A mes efforts pour me lever, pas un muscle ne répondit; je sentais mes bras étendus près de moi, complétement inertes, mes jambes allongées, immobiles; ma tête s'agitait en vain!

En ce moment même, la respiration profonde, cadencée du corps, m'effraya; ma tête retomba sur l'oreiller, épuisée par ses élans : « Suis-je donc paralysé des membres? » me dis-je avec effroi.

Mes yeux se refermèrent. Je réfléchissais, dans l'épouvante, à ce singulier phénomène, et mes oreilles suivaient les pulsations anxieuses de mon cœur, le murmure précipité du sang sur lequel l'esprit n'avait aucun pouvoir.

« Comment... comment... repris-je au bout de quelques secondes, mon corps, mon propre corps refuse de m'obéir!... Kasper Hâas, le maître de tant de vignes et de gras pâturages, ne peut pas même remuer cette misérable motte de terre, qui cependant est bien à lui!... O Dieu!... qu'est-ce que cela veut dire? »

Et comme je rêvais de la sorte, un faible bruit attira mon attention; la porte de mon alcôve venait de s'ouvrir : un homme... un homme vêtu d'étoffes roides, semblables à du feutre, comme les moines de la chapelle Saint-Gualber, à Mayence, le large feutre gris à plume de faucon relevé sur l'oreille, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans des gants de buffleterie, venait d'entrer dans la salle. Les bottes évasées de ce personnage remontaient jusqu'au-dessus des genoux; une lourde chaîne d'or, chargée de décorations, tombait sur sa poitrine. Son visage brun, osseux, aux yeux caves, avait une expression de tristesse poignante et des teintes verdâtres horribles.

Il traversa la salle d'un pas sec, comme le tic-tac d'une horloge, et, le poing sur la garde d'une immense rapière, frappant le parquet du talon, il s'écria : « Ceci est à moi!... à moi... Hans Burckart... comte de Barth. »

On eût dit une vieille machine rouillée grinçant des mots cabalistiques. J'en avais la chair de poule.

Mais au même instant la porte en face s'ouvrit, et le comte de Barth disparut dans la pièce voisine, où j'entendis son pas automatique descendre un escalier qui n'en finissait plus; le bruit de ses talons sur chaque marche allait en s'affaiblissant par la distance, comme s'il fût descendu dans les entrailles de la terre.

Et comme j'écoutais encore, n'entendant plus rien, voilà que tout à coup la vaste salle se peuple d'une société nombreuse, l'épinette retentit; on chante, on célèbre l'amour, le plaisir, le bon vin.

Je regarde, et je vois, sur le fond bleuâtre de la lune, des jeunes femmes inclinées nonchalamment autour de l'épinette, de précieux cavaliers, vêtus, comme au temps jadis, de colifichets sans nombre, de dentelles fabuleuses, assis, les jambes croisées, sur des tabourets à crépines d'or, se penchant, hochant la tête, se dandinant, faisant les jolis cœurs, le tout si gentiment, d'une façon si coquette, qu'on aurait dit une de ces vieilles estampes à l'eau-forte de la très-gracieuse École de Lorraine au XVIe siècle.

Et les petits doigts secs d'une respectable douairière à nez de perroquet claquetaient sur les touches de l'épinette; les éclats de rire aigus lançaient leurs fusées stridentes à droite, à gauche, et se terminaient par un bruit de crécelle détraquée, à vous faire hérisser les cheveux sur la nuque.

Tout ce monde de folie, de savoir-vivre quintessencié et d'élégance surannée exhalait là ses eaux de rose et de réséda tournées au vinaigre.

Je fis de nouveaux efforts vraiment surhumains pour me débarrasser de ce cauchemar... Impossible! mais au même instant une des jeunes élégantes s'écria :

« Messeigneurs, vous êtes ici chez vous... ce domaine... »

Elle n'eut pas le temps de finir... un silence de mort suivit ces paroles. — Je regardai... la fantasmagorie avait disparu !

Alors un son de trompe frappa mes oreilles. Des chevaux piaffaient au dehors, des chiens aboyaient, et la lune calme, méditative, regardait toujours au fond de mon alcôve.

La porte s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent, et cinquante chasseurs, suivis de jeunes dames, vieilles de deux siècles, à longues robes traînantes, défilèrent majestueusement d'une salle à l'autre. Quatre vilains passèrent aussi, soutenant de leurs robustes épaules un brancard à feuilles de chêne, où gisait tout sanglant, l'œil terne et la défense écumeuse, un énorme sanglier.

J'entendis les fanfares redoubler au dehors, puis s'éteindre comme un soupir dans les bois... puis... rien !

Et comme je rêvais à cette vision étrange, regardant par hasard dans l'ombre silencieuse, je vis avec stupeur la scène occupée par une de ces vieilles familles protestantes d'autrefois, calmes, dignes et solennelles dans leurs mœurs.

Là se trouvaient le patriarche à tête blanche, lisant la grande Bible; la vieille mère, haute et pâle, filant le chanvre du ménage, droite comme un fuseau, le collet monté jusqu'aux oreilles, la taille serrée de bandelettes de ratine noire; puis les enfants joufflus, l'œil rêveur, accoudés sur la table dans le plus profond silence, le vieux chien de berger attentif à la lecture, la vieille horloge dans son étui de noyer, comptant les secondes; et plus loin, dans l'ombre, quelques figures de jeunes filles, quelques bruns visages de jeunes gens à feutre noir et camisole de bure, discutant sur l'histoire de Jacob et de Rachel, en forme de déclaration d'amour.

Et cette honnête famille semblait convaincue des vérités saintes; le vieillard, de sa voix cassée, poursuivait l'histoire édifiante avec attendrissement :

« Ceci est votre terre promise.... la terre « d'Abraham... d'Isaac et de Jacob... laquelle « je vous ai destinée depuis l'origine des « siècles... afin que vous y croissiez et multi« pliiez comme les étoiles du ciel... — Et nul « ne pourra vous la ravir, car vous êtes mon « peuple bien-aimé... en qui j'ai mis ma con« fiance... »

La lune, voilée depuis quelques instants, venait de se découvrir; n'entendant plus rien, je tournai la tête, ses rayons calmes et froids éclairaient le vide de la salle : plus une figure, plus une ombre... la lumière ruisselait sur le parquet, et, dans le lointain, quelques arbres découpaient leur feuillage sur la côte lumineuse.

Mais, subitement, les hautes murailles se tapissèrent de livres, l'antique épinette fit place au bureau de quelque savant, dont l'ample perruque m'apparut au-dessus d'un fauteuil à dossier de cuir roux. J'entendis la plume d'oie courir sur le papier. L'homme, perdu dans les profondeurs de sa pensée, ne bougeait pas : ce silence m'accablait.

Mais jugez de ma stupeur lorsque, s'étant retourné, l'érudit me fit face, et que je reconnus en lui le portrait du jurisconsulte Grégorius, consigné sous le n° 253 de la galerie de Darmstadt.

Grand Dieu ! comment ce personnage s'était-il détaché de son cadre?

Voilà ce que je me demandais, quand d'une voix creuse il cria :

Dominium, ex jure Quiritio, est jus utendi et abutendi quatenus naturalis ratio patitur.

A mesure que cette formule s'échappait de ses lèvres, sa figure pâlissait... pâlissait... Au dernier mot, elle n'existait plus !

Que vous dirai-je encore, mes chers amis ? Durant les heures suivantes je vis vingt autres générations se succéder dans l'antique castel de Hans Burckart : des chrétiens et des juifs, des nobles et des roturiers, des ignorants et des savants, des artistes et des êtres prosaïques... Et tous proclamaient leur légitime propriété, tous se croyaient maîtres souverains et définitifs de la baraque ! — Hélas ! un souffle de la mort les mettait à la porte.

J'avais fini par m'habituer à cette étrange fantasmagorie. Chaque fois que l'un de ces braves gens s'écriait : « Ceci est à moi ! » je me prenais à rire et je murmurais : « Attends, camarade, attends, tu vas t'évanouir comme les autres ! »

Enfin j'étais las, quand au loin, bien loin, le coq chanta : le chant du coq annonce le jour; sa voix perçante réveille les êtres endormis.

Les feuilles s'agitèrent, un frisson parcourut mon corps; je sentis mes membres se détacher de ma couche, et, me relevant sur le coude, mes regards s'étendirent avec ravissement sur la campagne silencieuse. Mais ce que je vis n'était guère propre à me réjouir.

En effet, le long du petit sentier qui mène au cimetière, montait toute la procession des fantômes que j'avais vus pendant la nuit. Elle s'avançait pas à pas vers la porte vermoulue de l'enceinte; cette marche silencieuse, sous les teintes vagues, indécises du crépuscule

naissant, avait quelque chose d'épouvantable.

Et comme je restais là, plus mort que vif, la bouche béante, le front baigné de sueur froide, la tête du cortége sembla se fondre dans les vieux saules pleureurs.

Il ne restait plus qu'un petit nombre de spectres, et je commençais à reprendre haleine, quand mon oncle Christian, qui se trouvait le dernier, me parut se retourner sous la vieille porte moussue et me faire signe de venir! Une voix lointaine, ironique, me criait :

« Kasper... Kasper... viens... cette terre est à nous!... »

Puis tout disparut.

Une bande de pourpre étendue à l'horizon annonçait le jour.

Il est inutile de vous dire que je ne profitai pas de l'invitation de maître Christian Hâas. Il faudra qu'un autre personnage me fasse signe à plusieurs reprises de venir, pour me forcer de prendre ce chemin. Toutefois, je dois vous avouer que le souvenir de mon séjour au castel de Burckart a modifié singulièrement la bonne opinion que j'avais conçue de ma nouvelle importance; car la vision de cette nuit singulière me paraît signifier que si la terre, les vergers, les prairies ne passent pas, les propriétaires passent!... chose qui fait dresser les cheveux sur la tête, lorsqu'on y réfléchit sérieusement.

Aussi, loin de m'endormir dans les délices de Capoue, je me suis remis à la musique, et je compte faire jouer l'année prochaine, sur le grand théâtre de Berlin, un opéra dont vous me donnerez des nouvelles.

En définitive, la gloire, que les gens positifs traitent de chimère, est encore la plus solide de toutes les propriétés; elle ne finit pas avec la vie, au contraire, la mort la confirme et lui donne un nouveau lustre!

Supposons, par exemple, qu'Homère revienne en ce monde : personne ne songerait certainement à lui contester le mérite d'avoir fait l'*Iliade*, et chacun de nous s'efforcerait de rendre à ce grand homme les honneurs qui lui sont dus. Mais si, par hasard, le plus riche propriétaire de ce temps-là venait réclamer les champs, les forêts, les pâturages qui faisaient son orgueil, il y a dix à parier contre un qu'il serait reçu comme un voleur, et qu'il périrait misérablement sous le bâton.

FIN DE L'HÉRITAGE DE L'ONCLE CHRISTIAN.

LE COMBAT D'OURS

Ce qui désole le plus ma chère tante, dit Kasper, après mon enthousiasme pour la taverne de maître Sébaldus Dick, c'est d'avoir un peintre dans la famille !

Dame Catherine aurait voulu me voir avocat, juge, procureur ou conseiller. Ah ! si j'étais devenu conseiller comme M. Andreus Van Berghum ; si j'avais nasillé de majestueuses sentences, en caressant du bout des ongles un jabot de fines dentelles, quelle estime, quelle vénération la digne femme aurait eue pour monsieur son neveu ! Comme elle aurait parlé avec amour de monsieur le conseiller Kasper ! Comme elle aurait cité, à tout propos, l'avis de monsieur notre neveu le conseiller ! C'est alors qu'elle m'aurait servi ses plus fines confitures ; qu'elle m'aurait versé chaque soir avec componction, au milieu de son cercle de commères, un doigt de vin muscat de l'an XI, disant :

« Goûtez-moi cela, monsieur le conseiller ; il n'en reste plus que dix bouteilles ! »

Tout eût été bien, convenable, parfait de la part de monsieur notre neveu Kasper, le conseiller à la cour de justice.

Hélas ! le Seigneur n'a pas voulu que la digne femme obtînt cette satisfaction suprême : le neveu s'appelle Kasper tout court, Kasper Diderich ; il n'a point de titre, de canne, ni de perruque, il est peintre !... et dame Catherine se rappelle sans cesse le vieux proverbe : « Gueux comme un peintre, » ce qui la désole.

Moi, dans les premiers temps, j'aurais voulu lui faire comprendre qu'un véritable artiste est aussi quelque chose de respectable ; que ses œuvres traversent parfois les siècles et font l'admiration des générations futures, et qu'à la rigueur, un tel personnage peut bien valoir un conseiller. Malheureusement, j'eus la douleur de ne pas réussir ; elle haussait les épaules, joignait les mains et ne daignait pas même me répondre.

J'aurais tout fait pour convertir ma tante Catherine, tout ; mais lui sacrifier l'art, la vie d'artiste, la musique, la peinture, la taverne de Sébaldus, plutôt mourir !

La taverne de maître Sébaldus est vraiment un lieu de délices. Elle forme le coin entre la rue sombre des Hallebardes et la petite place de la Cigogne. A peine avez-vous dépassé sa porte cochère, que vous découvrez à l'intérieur une grande cour carrée entourée de vieilles galeries vermoulues, où monte un escalier de bois ; tout autour s'ouvrent de petites fenêtres à mailles de plomb, à la mode du dernier siècle, des lucarnes, des soupiraux. Les piliers du hangar soutiennent le toit affaissé : la grange, les petites tonnes rangées dans un coin, l'entrée de la cave à gauche, une sorte de pigeonnier qui s'élance en pointe au-dessus du pignon ; puis, au-dessous des galeries, d'autres fenêtres au fond desquelles vous voyez, encadrés dans l'ombre, les buveurs avec leurs tricornes, leurs nez rouges, pourpres, cramoisis,

les petites femmes du Hundsrück, avec leurs bonnets de velours à grands rubans de moire tremblotants, graves, rieuses ou grotesques; le grenier à foin en l'air sous le toit, les écuries, les réduits à porcs, tout cela, pêle-mêle, attire et confond vos regards. C'est étrange, vraiment étrange!...

Depuis cinquante ans, pas un clou n'a été posé dans la vieille masure; vous diriez un antique et respectable nid à rats. Et quand le soleil d'automne, ce beau soleil rouge comme le feu, tamise sur la taverne sa poussière d'or; quand, à la chute du jour, les angles ressortent et que les ombres se creusent; quand le cabaret chante et nasille, quand les canettes tintent; quand le gros Sébaldus, son tablier de cuir sur les genoux, passe et court à la cave un broc au poing; quand sa femme Grédel lève le châssis de la cuisine, et qu'avec son grand couteau ébréché elle râcle des poissons, ou coupe le cou de ses poulets, de ses oies, de ses canards, qui gloussent, sanglotent et se débattent sous une pluie de sang; quand la douce Fridoline, avec sa petite bouche rose et ses longues tresses blondes, se penche à sa fenêtre pour arranger son chèvrefeuille, et qu'au dessus se promène le gros chat roux de la voisine, balançant la queue et suivant de ses yeux verts l'hirondelle qui tourbillonne dans l'azur sombre, alors je vous jure qu'il faudrait ne pas avoir une goutte de sang artiste dans les veines, pour ne point s'arrêter en extase, prêtant l'oreille à ces murmures, à ces bruits, à ces chuchotements; regardant ces lueurs tremblotantes, ces ombres fugitives, et pour ne pas dire tout bas : « Que c'est beau! »

Mais c'est un jour de fête, un jour de grande réunion, lorsque tous les joyeux convives de Bergzabern se pressent dans la vaste salle du rez-de-chaussée; un jour de combat de coqs, de combat de chiens, ou de lanterne magique, c'est un de ces jours-là qu'il faut voir la taverne de maître Sébaldus.

L'automne dernier, le samedi de la Saint-Michel, entre une et deux heures de l'après-midi, nous étions tous réunis autour de la grande table de chêne : le vieux docteur Melchior, le chaudronnier Eisenloëffel et sa commère, la vieille Berbel Rasimus, Johannes le capucin, Borves Fritz, clarinette à la taverne du *Pied-de-Bœuf*, et cinquante autres riant, chantant, criant, jouant au *youker*, vidant des chopes, mangeant du boudin et des andouilles.

La mère Grédel allait et venait; les jolies servantes Heinrichen et Lotché montaient et descendaient l'escalier de la cuisine comme des écureuils, et dehors, sous la grande porte cochère, retentissait un bruit joyeux de cymbales et de grosse caisse : « Zing... zing... boum... boum!... Hé! hohé! grande bataille, l'ours des Asturies *Bépo* et *Baptiste* le Savoyard, contre tous les chiens du pays!... Boum! boum! Entrez, Messieurs, Mesdames! On verra le buffle de la Calabre et l'onagre du désert. Courage, Messieurs... entrez... entrez!... »

On entrait en foule.

Sébaldus, en travers de la porte avec son gros ventre, barrait le passage comme Horatius Coclès, criant :

« Vos cinq *kreutzers*, canailles!... vos cinq *kreutzers!*... ou je vous étrangle! »

C'était une bagarre épouvantable, on se grimpait sur le dos pour arriver plus vite; la petite Brigitte Kéra y perdit un bas, et la vieille Anna Seiler la moitié de sa jupe.

Vers deux heures, le meneur d'ours, un grand gaillard, roux de barbe et de cheveux, coiffé d'un immense feutre gris en pain de sucre, entr'ouvrit la porte et nous cria :

« La bataille va commencer. »

Aussitôt les tables furent abandonnées; on ne prit pas même le temps de vider son verre. Je courus au grenier à foin, j'en grimpai l'échelle quatre à quatre et je la retirai après moi. Alors, assis tout seul sur une botte de paille, au bord de la lucarne, j'eus le plus beau coup d'œil qu'il soit possible de voir.

Dieu! que de monde! Les vieilles galeries en craquaient, les toits en pliaient; il y en avait, il y en avait, mon Dieu, cela faisait frémir! On aurait dit que tout devait tomber ensemble; que les gens, entassés les uns sur les autres, devaient se fondre entre les balustrades, comme les grappes sous le pressoir.

Il y en avait de pendus en forme de hottes à l'angle des piliers, plus haut, sur la gouttière, plus haut, dans le pigeonnier, plus haut, dans les lucarnes de la mairie, plus haut, sur le clocher de Saint-Christophe; et tout ce monde se penchait, hurlait et criait :

« Les ours! les ours! »

Quand j'eus suffisamment admiré la foule innombrable, abaissant les yeux, je vis sur l'aire de la cour un pauvre âne plus maigre, plus décharné que le coursier fantôme de l'Apocalypse, la paupière demi-close, les oreilles pendantes. C'est lui qui devait commencer la bataille.

« Faut-il que les gens soient bêtes! » me dis-je en moi-même.

Cependant les minutes se passaient, le tumulte redoublait, on ne se possédait plus d'impatience, lorsque le grand pendard roux, avec son immense feutre gris, s'avançant au milieu

de la cour, s'écria d'un ton solennel, le poing sur la hanche :

« L'onagre du désert défie tous les chiens de la ville. »

Il se fit un profond silence. Le boucher Daniel, les yeux à fleur de tête et la bouche béante, regardant de tous côtés, demanda :

« Où donc est l'onagre?

—Le voilà!

—Ça! mais c'est un âne! »

Et tout le monde cria :

« C'est un âne! C'est un âne!

—C'est un onagre!

— Eh bien, nous allons voir, » dit le boucher en riant.

Il siffla son chien, et, lui montrant l'âne :

« Foux... attrape! »

Mais, chose bizarre, à peine l'âne eut-il vu le chien accourir, qu'il se retourna lestement et lui détacha un coup de pied haut la jambe, si juste qu'il en eut la mâchoire fracassée.

Des éclats de rire immenses s'élevèrent jusqu'au ciel, tandis que le chien se sauvait poussant des cris lamentables.

« Eh bien, cria le meneur d'ours, direz-vous encore que mon onagre est un âne?

—Non, fit Daniel tout honteux, je vois bien maintenant que c'est un onagre.

—A la bonne heure, à la bonne heure. Que d'autres viennent encore combattre cet animal rare, nourri dans les déserts; qu'ils approchent, l'onagre les attend! »

Mais aucun ne se présentait; le meneur d'ours avait beau crier de sa voix perçante :

« Voyons, Messieurs, Mesdames, est-ce qu'on a peur?... peur de mon onagre? C'est honteux pour les chiens du pays. Allons, courage... courage... Messieurs, Mesdames! »

Personne ne voulait risquer son chien contre cet âne dangereux. Le tumulte recommençait.

« Les ours! Les ours! Qu'on fasse venir les ours! »

Au bout d'un quart d'heure, l'homme vit bien qu'on était las de son onagre; c'est pourquoi, l'ayant fait entrer dans la grange, il s'approcha du réduit à porcs, l'ouvrit et tira dehors, par sa chaîne, *Baptiste* le Savoyard, un vieil ours brun tout râpé, triste et honteux comme un ramoneur qui sort de sa cheminée. Malgré cela, les applaudissements éclatèrent, et les chiens de combat eux-mêmes, enfermés sous le porche de la taverne, sentant l'odeur des fauves, hurlèrent à la mort d'une façon vraiment tragique. Le pauvre ours fut conduit près d'un solide épieu, contre le mur de la buanderie, et se laissa tranquillement attacher, promenant sur la foule des regards mélancoliques.

« Pauvre vieux routier! m'écriai-je en moi-même, qui t'aurait dit, il y a dix ans, lorsque tu parcourais seul, grave et terrible, les hauts glaciers de la Suisse, ou les sombres ravins de l'Underwald, et que tes hurlements faisaient trembler jusqu'aux vieux chênes de la montagne, qui t'aurait dit alors qu'un jour, triste et résigné, la gueule cerclée de fer, tu serais attaché au carcan et dévoré par de misérables chiens, pour l'amusement de Bergzabern? Hélas! hélas! *Sic transit gloria mundi!* »

Comme je rêvais à ces choses, tout le monde se penchant pour voir, je fis comme les autres, et je reconnus que l'action allait s'échauffer.

Les limiers du vieux Heinrich, dressés à la chasse du sanglier, venaient de s'avancer à l'autre bout de la cour. Retenus par leur maître, ces animaux écumaient de rage. C'était un grand danois à la robe blanche tachetée de noir, souple, nerveux, les mâchoires déchaussées comme un crocodile, puis un de ces grands lévriers du Tannevald, dont le jarret n'a pas été coupé selon l'ordonnance, les flancs évidés, les côtes saillantes, la tête en flèche, les reins noueux et secs comme un bambou. Ils n'aboyaient pas, ils tiraient à la longe, et le vieux Heinrich, son feutre gris à feuille de chêne renversé sur la nuque, la moustache rousse hérissée, le nez mince en lame de rasoir recourbé sur les lèvres, et ses longues jambes à guêtres de cuir arc-boutées contre les dalles, avait peine à les retenir des deux mains, en leur opposant tout le contre-poids de son corps.

« Retirez-vous! retirez-vous! » criait-il d'une voix vibrante. Et le meneur d'ours se dépêchait de regagner sa niche derrière le bûcher.

C'est alors qu'il fallait voir toutes ces figures inclinées sur les balustrades, pourpres, haletantes, les yeux hors de la tête!

L'ours était accroupi, ses larges pattes en l'air; il frissonnait dans sa grosse peau rousse, et sa muselière paraissait le gêner considérablement. Tout à coup la corde fut lâchée; les chiens ne firent qu'un bond d'une extrémité de la cour à l'autre, et leurs dents aiguës se cramponnèrent aux oreilles du pauvre *Baptiste*, dont les griffes passèrent autour du cou des limiers, s'imprimant dans leurs reins avec une telle force que le sang jaillit aussitôt. Mais lui-même saignait, ses oreilles se déchiraient, — les chiens tenaient ferme, — et ses yeux jaunes lançaient au ciel un regard navrant. Pas un cri, pas un soupir, les trois animaux restaient là, immobiles comme un groupe de pierre.

Moi, je sentais la sueur me couler le long du dos.



Le pauvre vieux Baptiste en fut couvert. (Page 63.)

Cela dura plus de cinq minutes. Enfin le lévrier parut céder un peu; l'ours appuya plus fortement sur lui sa serre pesante, l'œil du vieux routier brilla d'espérance, puis il y eut encore un temps d'arrêt. On entendit un hoquet terrible, une sorte de craquement : l'échine du lévrier venait de se casser, il tomba sur le flanc, la gueule sanglante.

Alors *Baptiste* embrassa voluptueusement le danois des deux pattes, celui-ci tenait toujours, mais ses dents glissaient sur l'oreille, tout à coup il fléchit et fit un bond en arrière; l'ours s'élança furieux, sa chaîne le retint. Le chien s'enfuit, rouge de sang, jusque derrière le veneur qui lui fit bon accueil, regardant de loin le lévrier qui ne revenait pas.

Baptiste avait posé sa griffe sur ce cadavre, et, la tête haute, il flairait le carnage à pleins poumons : le vieux héros s'était retrouvé ! Des applaudissements frénétiques s'élevèrent des galeries jusqu'à la cime du clocher. L'ours semblait les comprendre. Je n'ai jamais vu d'attitude plus fière, plus résolue.

Après ce combat, toutes les bonnes gens reprenaient haleine; le capucin Johannes, assis sur la balustrade en face, agitait son bâton et souriait dans sa longue barbe fauve. On avait besoin de se remettre, on s'offrait une prise de tabac, et la voix du docteur Melchior, développant les différentes chances de la bataille, s'entendait de loin. Il n'eut pas le temps de finir son discours, car la porte de la grange s'ouvrit, et plus de vingt-cinq chiens, grands et petits, tous les maraudeurs de la ville,

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.



Je me rappellerai mille ans la figure du capucin Johannès. (Page 67.)

offerts en holocauste pour la circonstance, débouchèrent dans la cour, hurlant, jappant, aboyant. Puis, d'un commun accord, ils se retirèrent dans un coin fort éloigné de l'ours, et de là continuèrent à se fâcher, à s'élancer, à reculer, à faire de l'opposition.

« Oh! les lâches!... Oh! la canaille!... criaient les gens courageux de la galerie, oh! les misérables!... »

Eux levaient le nez et semblaient répondre en jappant :

« Allez-y donc vous-mêmes! »

L'ours cependant se tenait sur ses gardes, quand, à la stupeur générale, Heinrich revint avec son danois.

J'ai su depuis qu'il avait parié cinquante florins contre le garde-chasse Joseph Kilian, de le faire reprendre. Il s'avança donc le caressant de la main, puis lui montrant l'ours :

« Courage, Blitz! » s'écria-t-il.

Et le noble animal, malgré ses blessures, recommença l'attaque.

Alors tous les poltrons, toute la canaille des roquets, des caniches, des tournebroches accourut à la file, et le pauvre vieux *Baptiste* en fut couvert; il roulait dessus, hurlant, grognant, écrasant l'un, estropiant l'autre, se débattant avec fureur.

Le brave danois se montrait encore le plus intrépide; il avait pris l'ours à la tignasse et roulait avec lui les pattes en l'air, tandis que d'autres lui mordaient les jarrets, d'autres ses pauvres oreilles saignantes. Cela n'en finissait plus.

« Assez! assez! » criait-on de toutes parts.

Quelques-uns cependant répétaient avec acharnement :

« Sus! sus!... courage!... »

Heinrich, en ce moment, traversa la cour comme un éclair; il vint saisir son chien par la queue, et le tirant de toutes ses forces :

« Blitz! Blitz!... lâcheras-tu? »

Bah! rien n'y faisait. Le veneur réussit enfin à lui faire lâcher prise par un coup de fouet terrible, et l'entraînant aussitôt, il disparut à l'angle de la porte cochère.

Les roquets n'avaient pas attendu son départ pour battre en retraite, quatre ou cinq restaient sur le flanc; les autres, effarés, éclopés, courant, boitant, cherchaient à grimper aux murs. Tout à coup l'un d'eux, le carlin de la vieille Rasimus, aperçut la fenêtre de la cuisine, et plein d'un noble enthousiasme, il enfila l'une des vitres. Tous les autres, frappés de cette idée lumineuse, passèrent par là sans hésiter. On entendit les soupières, les casseroles, toute la vaisselle tomber avec fracas, et la mère Grédel jeter des cris aigus :

« Au secours!... Au secours! »

Ce fut le plus beau moment du spectacle : on n'en pouvait plus de rire, on se tordait les côtes.

« Ha! ha! ha! la bonne farce!... »

Et de grosses larmes coulaient sur les joues pourpres des spectateurs, les ventres galopaient à perdre haleine.

Au bout d'un quart d'heure, le calme s'était rétabli. On attendait avec impatience le terrible ours des Asturies.

« L'ours des Asturies!... L'ours des Asturies!... »

Le meneur d'ours faisait signe au public de se taire, qu'il avait quelque chose à dire. Impossible! les cris redoublaient :

« L'ours des Asturies!... L'ours des Asturies!... »

Alors cet homme prononça quelques paroles inintelligibles, détacha l'ours brun et le reconduisit dans sa bauge; puis, avec toute sorte de précautions, il ouvrit la porte du réduit voisin, et saisit le bout d'une chaîne qui traînait à terre. Un grondement formidable se fit entendre à l'intérieur. L'homme passa rapidement la chaîne dans un anneau de la muraille et sortit en criant :

« Hé! vous autres, lâchez les chiens! »

Presque aussitôt un petit ours gris, court, trapu, la tête plate, les oreilles écartées de la nuque, les yeux rouges et l'air sinistre, s'élança de l'ombre, et, se sentant retenu, poussa des hurlements furieux. Évidemment cet ours avait des opinions philosophiques déplorables. Il était, en outre, surexcité au dernier point par les aboiements et le bruit du combat qu'il venait d'entendre, et son maître faisait très-bien de s'en défier.

« Lâchez les chiens! criait le meneur en passant le nez par la lucarne de la grange, lâchez les chiens! »

Puis il ajouta :

« Si l'on n'est pas content, ce ne sera pas de ma faute. Que les chiens sortent, et l'on va voir une belle bataille! »

Au même instant, le dogue de Ludwig Korb, et les deux chiens-loups du vannier Fischer de Hirschland, la queue traînante, le poil long, la mâchoire allongée et l'oreille droite, s'avancèrent ensemble dans la cour.

Le dogue, calme, la tête pesante, bâilla en se détirant les jambes et fléchissant les reins. Il ne voyait pas encore l'ours, et semblait s'éveiller. Mais après avoir bâillé longuement, il se retourna, vit l'ours, et resta immobile, comme stupéfait. L'ours regardait aussi, l'oreille tendue, ses deux grosses serres crispées sur le pavé, ses petits yeux étincelants comme à l'affût.

Les deux chiens-loups se rangèrent derrière le dogue.

Le silence était tel alors, qu'on aurait entendu tomber une feuille; un grondement sourd, grave, profond comme un bruit d'orage, donnait le frisson à la foule.

Tout à coup le dogue bondit, les deux autres le suivirent, et, durant quelques secondes, on ne vit plus qu'une masse rouler autour de la chaîne, puis des entrailles vertes et bleues, mêlées de sang, couler sur les dalles, puis, enfin, l'ours se relever, tenant le dogue sous sa serre tranchante, balancer sa lourde tête avec un soupir et bâiller à son tour, car il n'avait plus de muselière, elle s'était détachée dans le combat!

Un vague chuchotement courait autour des galeries; on n'applaudissait plus, on avait peur! — Le dogue râlait, les deux autres chiens en lambeaux ne donnaient plus signe de vie. Dans les écuries voisines, de longs mugissements annonçaient la terreur du bétail, des ruades ébranlaient les murs; et pourtant l'ours ne bougeait pas, il semblait jouir de la terreur générale.

Or, comme on était ainsi, voilà qu'un faible craquement se fit entendre, puis un autre : les vieilles galeries vermoulues commençaient à fléchir sous le poids énorme de la foule!... Et ce bruit, dans le silence de l'attente, ce faible bruit avait quelque chose de si terrible, que moi-même, à l'abri dans mon grenier, je me sentis froid subitement. Aussi, promenant les

yeux sur les galeries en face, je vis toutes les figures pâles, d'une pâleur étrange; quelques-unes, la bouche béante, les autres, les cheveux hérissés, écoutant, retenant leur haleine. Les joues du capucin Johannes, assis sur la balustrade, avaient des teintes verdâtres, et le gros nez cramoisi du docteur Melchior s'était décoloré pour la première fois depuis vingt-cinq ans. Les petites femmes grelottaient sans bouger de leur place, sachant que la moindre secousse pourrait entraîner la chute générale.

J'aurais voulu fuir; il me semblait voir les vieux piliers de chêne s'enfoncer dans la terre. Était-ce une illusion de la peur? Je l'ignore, mais au même instant la grosse poutre fit un éclat, et s'affaissa de trois pouces au moins. Alors, mes chers amis, ce fut quelque chose d'horrible : autant le silence avait été grand, autant le tumulte, les cris, les gémissements devinrent affreux. Cette masse d'êtres amoncelés dans les galeries, comme dans une hotte immense, se prirent à grimper les uns par-dessus les autres, à se cramponner aux murs, aux piliers, aux balustrades, à se frapper même avec rage, à mordre, pour fuir plus vite. Et, dans cette épouvantable bagarre, la voix plaintive de Thérésa Becker, prise tout à coup de mal d'enfant, s'entendait comme la trompette du jugement dernier.

Oh Dieu! rien qu'à ce souvenir, je me sens encore frissonner. Le Seigneur me préserve de revoir jamais un pareil spectacle!

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'est que l'ours se trouvait précisément attaché tout près de l'escalier de la cour qui monte aux galeries.

Je me rappellerais mille ans la figure du capucin Johannes, qui s'était fait jour avec son grand bâton, et mettait le pied sur la première marche, lorsqu'il aperçut, au bas de l'escalier, *Beppo* accroupi sur son derrière, la chaîne tendue et l'œil réjoui, prêt à le happer au passage!

Ce qu'il fallut alors de force à maître Johannes pour se cramponner à la rampe et retenir la foule qui le poussait en avant, nul ne le sait. Je vis ses larges mains saisir les montants de l'escalier, son dos s'arc-bouter comme celui du géant Atlas, et je crois qu'il aurait lui-même, dans ce moment, porté le ciel sur ses épaules.

Au milieu de cette bagarre, et comme rien ne semblait pouvoir conjurer la catastrophe, la porte de l'étable s'ouvrit brusquement, et le terrible Horni, le magnifique taureau de maître Sébaldus, le fanon flottant comme un tablier, le mufle couvert d'écume, s'élança dans la cour.

C'était une inspiration de notre digne maître de taverne; il sacrifiait son taureau pour sauver le public. En même temps la bonne grosse tête rouge du brave homme apparaissait à la lucarne de l'étable, criant à la foule de ne pas s'effrayer, qu'il allait ouvrir l'escalier intérieur qui descend dans la vieille synagogue, et que tout le monde pourrait sortir par la rue des Juifs.

Ce qui fut fait deux ou trois minutes plus tard, à la satisfaction générale!

Mais écoutez la fin de l'histoire.

A peine l'ours avait-il aperçu le taureau, qu'il s'était élancé vers ce nouvel adversaire d'un bond si terrible, que sa chaîne s'était cassée du coup. Le taureau, lui, à la vue de l'ours, s'accula dans l'angle de la cour, près du pigeonnier, et, la tête basse entre ses jambes trapues, il attendit l'attaque.

L'ours fit plusieurs tentatives pour se glisser contre le mur, allant de droite à gauche; mais le taureau, le front contre terre, suivait ce mouvement avec un calme admirable.

Depuis cinq minutes, les galeries étaient vides; le bruit de la foule, s'écoulant par la rue des Juifs, s'éloignait de plus en plus, et la manœuvre des deux adversaires semblait devoir se prolonger indéfiniment, lorsque tout à coup le taureau, perdant patience, se rua sur l'ours de tout le poids de sa masse. Celui-ci, serré de près, se réfugia dans la niche du bûcher, la tête du taureau l'y suivit et le cloua sans doute contre la muraille, car j'entendis un hurlement terrible, suivi d'un craquement d'os, et presque aussitôt un ruisseau de sang serpenta sur le pavé.

Je ne voyais que la croupe du taureau et sa queue tourbillonnante. On eût dit qu'il voulait enfoncer le mur, tant ses pieds de derrière pétrissaient les dalles avec fureur. Cette scène silencieuse au fond de l'ombre avait quelque chose d'épouvantable. Je n'en attendis pas la fin, je descendis tout doucement l'échelle de mon grenier. et je me glissai hors de la cour comme un voleur. Une fois dans la rue, je ne saurais dire avec quel bonheur je respirai le grand air; et, traversant la foule réunie devant la porte autour du meneur d'ours, qui s'arrachait les cheveux de désespoir, je me pris à courir vers la demeure de ma tante.

J'allais tourner le coin des arcades, lorsque je fus arrêté par mon vieux maître de dessin, Conrad Schmidt.

« Hé! Kasper, me cria-t-il, où diable courstu si vite?

—Je vais dessiner la grande bataille d'ours! lui répondis-je avec enthousiasme.

—Encore une scène de taverne, sans doute? fit-il en hochant la tête.

—Hé! pourquoi pas, maître Conrad? Une belle scène de taverne vaut bien une scène du forum! »

J'allais le quitter, mais lui, s'accrochant à mon bras, poursuivit d'un ton grave :

« Kasper, au nom du ciel, écoute-moi! Je n'ai plus rien à t'apprendre : tu dessines mieux que Schwaan, et tu peins comme Van Berghem. Ta couleur est grasse, bien fondue, harmonieuse. Il faut maintenant voyager. Remercie le ciel de t'avoir donné 1,500 florins de rente. Chacun ne possède pas cet avantage. Il faut aller voir l'Italie, le ciel pur de la belle Italie, au lieu de perdre ton temps à courir les tavernes! Tu vivras là en société de Raphaël, de Michel-Ange, de Paul Véronèse, du Titien et de maître Léonard, le phénix des phénix! Tu nous reviendras grandi de sept coudées, et tu feras la gloire du vieux Conrad!

—Que diable me chantez-vous là, maître Schmidt? m'écriai-je, vraiment indigné. C'est ma tante Catherine qui vous a soufflé cela, pour m'éloigner de la taverne de Sébaldus Dick, mais il n'en sera rien! Quand on a eu le bonheur de naître à Bergzabern, entre les superbes vignobles du Rhingau et les belles forets du Hundsrück, est-ce qu'il faut songer aux voyages? Dans quelle partie du monde trouve-t-on d'aussi beaux jambons qu'aux portes de Mayence, d'aussi bons pâtés que sur les rives de Strasbourg, de plus nobles vins qu'à Rüdesheim, Markobrünner, Steinberg, de plus jolies filles qu'à Pirmasens, Kaiserslautern, Anweiler, Neustadt? Où trouve-t-on des physionomies plus dignes d'être transmises à la postérité, que dans notre bonne petite ville de Bergzabern? Est-ce à Rome, à Naples, à Venise? Mais tous ces pêcheurs, tous ces lazzarones, tous ces pâtres se ressemblent. On les a peints et repeints cent mille fois. Ils ont tous le nez droit, le ventre creux et les jambes maigres. Tenez, maître Conrad, sans vous flatter, avec votre petit nez rabougri, votre casquette de cuir et votre souquenille grise barbouillée de couleur, je vous trouve mille fois plus beau que l'Apollon du Belvédère.

—Tu veux te moquer de moi! s'écria le bonhomme stupéfait.

—Non, je dis ce que je pense. Au moins, vous n'avez pas les yeux dans le front, et les jambes sèches comme une chèvre. Et puis, allez donc trouver dans vos antiques une tête plus remarquable que celle de notre vieux docteur Melchior, sa perruque jaune-clair tortillée sur le dos, le tricorne sur la nuque, et la face empourprée comme une grappe en automne! — Est-ce que votre Hercule Farnèse, avec sa peau de lion et sa massue, vaut notre bon, notre gros, notre digne maître de taverne Sébaldus Dick, avec son grand tablier de cuir déployé sur le ventre, depuis le triple menton jusqu'aux cuisses, la face épanouie comme une rose, le nez rouge comme une framboise, les yeux bleus à fleur de tête comme une grenouille, et la lèvre humide avancée en goulot de carafe? Regardez-le de profil, maître Conrad, quand il boit. Quelle ligne magnifique, depuis le haut du coude, le long des reins, des cuisses et des mollets! Quelle cascade de chair! Voilà ce que j'appelle un chef-d'œuvre de la création! Maître Sébaldus ne tue pas des hydres, mais il avale huit bouteilles de johannisberg et deux aunes de boudin dans une soirée; il aime mieux tenir un broc que des serpents. Est-ce une raison suffisante pour méconnaître son mérite? — Et notre brave capucin Johannes, avec sa grande barbe fauve, ses pommettes osseuses, ses yeux gris, ses noirs sourcils joints au milieu du front comme un bouc; quel air de grandeur, de majesté, quand il entonne d'une voix sonore le chant sublime : *Buvons! buvons! buvons!* Comme sa main musculeuse presse le verre, comme son œil étincelle!... N'est-ce pas de la couleur, cela, de la vraie couleur, solide et franche, maître Conrad? — Et trouvez-moi donc, dans tous vos antiques, deux plus jolies créatures que cette Roberte Weber et sa sœur Éva, les deux chanteuses de carrefour, lorsqu'elles vont de taverne en taverne, le soir, l'une sa guitare sous le bras, l'autre sa harpe pendue à l'épaule, et qu'elles traînent derrière elles leurs vieilles robes fanées, avec toute la majesté de Sémiramis. Voilà ce que je nomme des modèles, de vrais modèles! Oui, toutes déguenillées qu'elles sont, avec leurs vieilles robes flétries, Éva et Roberte parlent à mon âme; leurs yeux noirs, leur teint brun, leur profil sévère m'enthousiasment; je les estime plus que toutes les Vénus de l'univers : au moins elles ne posent pas! — Et quant à tous ces paysages arides, ces paysages à grandes lignes qu'on nous envoie d'Italie, quant à leurs golfes, à leurs ruines, le moindre coin de haie où bourdonne un hanneton, le plus petit chemin creux où grimpe une rosse étique traînant une charrette, les roues fangeuses, le fouet qui s'effile dans l'air, un rien : une mare à canards, un rayon de soleil dans un grenier, une tête de rat dans l'ombre, qui grignote et se peigne la moustache, me transportent mille fois plus que vos colonnes tronquées, vos couchers de soleil et vos effets de nuit! Voyez-vous, maître Conrad, tout cela

c'est de l'imitation. Les païens ont accompli leur œuvre. Elle est magnifique... je le reconnais, mais, au lieu de la copier platement, il s'agit de faire la nôtre!... On nous assomme avec le grand style, le genre grave, l'idéal grec. Moi, je ne veux être d'aucune académie et je suis Flamand. J'aime le naturel et les andouilles cuites dans leur jus. Quand les Italiens feront des saucisses plus délicates, plus appétissantes que celles de la mère Grédel, et que les personnages de leurs bas-reliefs et de leurs tableaux n'auront pas l'air de poser, comme des acteurs devant le public, alors j'irai m'établir à Rome. En attendant je reste ici. Mon Vatican à moi, c'est la taverne de maître Sébaldus. C'est là que j'étudie les beaux modèles et les effets de lumière en vidant des chopes. C'est bien plus amusant que de rêver sur des ruines. »

J'en aurais dit davantage, mais nous étions arrivés à ma porte.

« Allons, bonsoir, maître Conrad, m'écriai-je en lui serrant la main, et sans rancune.

—De la rancune! fit le vieux maître en souriant, tu sais bien qu'au fond je suis de ton avis. Si je te dis quelquefois d'aller en Italie, c'est pour faire plaisir à dame Catherine. Mais suis ton idée, Kasper; ceux qui prennent l'idée d'un autre ne font jamais rien. »

FIN DU COMBAT D'OURS.



LE
BOUC D'ISRAEL

Tout le monde connaît à Tubingue l'histoire déplorable du seigneur Kasper Évig et du juif Élias Hirsch. — Kasper Évig faisait la cour à mademoiselle Éva Salomon, la fille du vieux marchand de tableaux de la rue de Jéricho. Un jour il trouva mon ami Élias dans la boutique du brocanteur, et lui détacha, je ne sais sous quel prétexte, trois ou quatre soufflets bien appliqués.

Élias Hirsch, qui venait de commencer sa médecine depuis cinq mois, fut sommé par le conseil des étudiants de provoquer le seigneur Kasper en duel, ce qu'il fit avec une extrême répugnance, car un seigneur est nécessairement très-fort sur les armes.

Cela n'empêcha pas Élias de se fendre à propos, et de passer son fleuret entre les côtes dudit seigneur, circonstance qui gêna considérablement la respiration de celui-ci, et l'envoya dans l'autre monde en moins de dix minutes.

Le *rector* Diemer, instruit de ces détails par les témoins, les écouta froidement et leur dit :

« C'est très-bien, Messieurs Il est mort, n'est-ce pas?... Eh bien! qu'on l'enterre. »

Élias fut porté en triomphe comme un nouveau Matathias, mais bien loin d'en tirer gloire, il fut atteint d'une mélancolie profonde.

Il maigrissait, il gémissait et soupirait; son nez, déjà si long, semblait grandir encore à vue d'œil, et souvent le soir, lorsqu'il traversait la rue des *Trois-Fontaines*, on l'entendait murmurer :

« Kasper Évig, pardonne-moi, je n'en voulais pas à ta vie! — Malheureuse Éva, qu'as-tu fait?... Par ta coquetterie inconsidérée, tu as excité deux hommes intrépides l'un contre l'autre; et voilà que l'ombre du seigneur Kasper me poursuit jusque dans mes rêves. Éva!... malheureuse Éva, qu'as-tu fait?... »

Ainsi gémissait ce pauvre Élias, d'autant plus à plaindre que les fils d'Israël ne sont pas sanguinaires, et que le Dieu fort, le Dieu jaloux leur a dit :

« Le sang innocent retombera sur vos têtes de génération en génération! »

Or, une belle matinée de juillet, que je vidais des chopes à la brasserie du *Faucon*, Élias Hirsch entra, la mine défaite comme d'habitude, les joues creuses, les cheveux épars autour des tempes et le regard abattu. — Il me posa la main sur l'épaule et me dit :

« Cher Christian, veux-tu me faire un plaisir?

—Pourquoi pas, Élias, de quoi s'agit-il?

—Faisons un tour de promenade à la campagne, je désire te consulter sur mes souffrances. Toi qui connais les choses divines et humaines, tu pourras peut-être m'indiquer un remède à tant de maux. J'ai la plus grande confiance en toi, Christian. »

Comme j'avais déjà pris mes cinq ou six

canettes et mes deux ou trois petits verres de *schnaps*, je ne vis pas d'objection à sa demande. D'ailleurs, je trouvais très-beau de sa part d'avoir confiance dans mes lumières.

Nous traversâmes donc la ville, et vingt minutes après, nous montions le petit sentier des violettes, qui serpente vers les ruines antiques de Triefels.

Là, seuls, cheminant entre deux haies d'aubépine à perte de vue, écoutant l'alouette qui s'égosillait dans les nuages, la caille qui jetait son cri guttural au milieu des vignes, et gravissant à pas lents vers les hauts sapins du Rôthalps, Élias parut respirer plus librement, il leva les yeux au ciel et s'écria :

« Dans tes nombreuses lectures théologiques, n'as-tu pas trouvé, Christian, quelque moyen d'expiation propre à soulager la conscience des grands coupables? — Je sais que tu te livres à des recherches curieuses en ce genre... Parle!... Quoi que tu me conseilles, pour mettre en fuite l'ombre vengeresse de Kasper Évig, je le ferai! »

La question de Hirsch me rendit tout pensif. Nous marchions côte à côte, la tête inclinée, dans le plus grand silence; il m'observait du coin de l'œil, tandis que je m'efforçais de recueillir mes souvenirs sur cette matière délicate. Enfin je lui répondis :

« Si nous habitions les Indes, Élias, je te dirais d'aller te baigner dans le Gange, car les ondes de ce fleuve lavent les souillures du corps et celles de l'âme; c'est du moins l'opinion des gens du pays, qui ne craignent ni de tuer, ni d'incendier, ni de voler, à cause des vertus singulières de leur fleuve. C'est une grande consolation pour les scélérats!... Il est bien à regretter que nous ne jouissions pas d'un cours d'eau pareil. — Si nous vivions du temps de Jason, je te dirais de manger des gâteaux de sel de la reine Circé, qui avaient la propriété remarquable de blanchir les consciences noircies, et de vous sauver du remords. — Enfin si tu avais le bonheur d'appartenir à notre sainte religion, je t'ordonnerais de dire des prières, et surtout de donner tes biens à l'Église. Mais dans l'état des temps, des lieux et des croyances où tu te trouves, je ne vois qu'un moyen de te soulager.

—Lequel? » s'écria Hirsch, déjà ranimé d'espérance.

Nous étions alors arrivés sur le Rôthalps, dans un lieu solitaire qu'on appelle Holderloch. C'est une gorge profonde et sombre, autour de laquelle s'élèvent de noirs sapins; une roche plate couronne l'abîme, où s'élancent en grondant les flots du Murg.

Le sentier que nous suivions nous avait conduits là. Je m'assis sur la mousse pour respirer la brume qui s'élève du gouffre, et, dans ce moment même, j'aperçus au-dessous de moi un bouc superbe qui cherchait à saisir quelques touffes de cresson sauvage au bord de la corniche.

Il faut savoir que les rochers du Holderloch montent les uns par-dessus les autres en forme d'escalier; chaque marche peut bien avoir dix pieds de hauteur, mais tout au plus un pied et demi de saillie; et sur ces rebords s'épanouissent mille plantes aromatiques, — du chèvrefeuille, du lierre, de la vigne sauvage, des volubilis, — sans cesse arrosées par les vapeurs du torrent et retombant en touffes de la plus belle verdure.

Or, mon bouc, le front large, surmonté de ses hautes cornes noueuses, les yeux étincelants comme deux boutons d'or, la barbiche roussâtre, l'attitude sournoise sous ces festons de pampre, et le regard hardi comme un vieux satyre en maraude, mon bouc s'avançait précisément vers la plus haute de ces marches étroites, et s'en donnait à cœur joie de cette verdure embaumée.

« Élias, m'écriai-je, l'esprit du Seigneur m'illumine : au moment même où je pense au bouc d'Israël, je le vois... regarde... le voilà! L'esprit éternel n'est-il pas visible dans tout ceci? Charge ce bouc de ton remords et qu'il n'en soit plus question. »

Élias me regarda tout stupéfait :

« Je le voudrais bien, Christian, fit-il, mais comment m'y prendre pour charger ce bouc de mon remords?

—Rien de plus simple. Comme s'y prenaient les Romains, pour se débarrasser des traîtres tout souillés de crimes. Ils les précipitaient de la roche Tarpéienne, n'est-ce pas? Eh bien! après avoir lancé ton imprécation sur ce bouc, jette-le dans le Holderloch, et tout sera fini!

—Mais, répondit Élias...

—Je sais ce que tu vas m'objecter, m'écriai-je, tu vas me dire qu'il n'existe aucun rapport entre Kasper Évig, dont l'ombre te poursuit, et ce bouc. Mais prends garde!... prends garde!... ce serait un raisonnement impie. Quels rapports y avait-il entre les eaux du Gange, entre les gâteaux de sel de la reine Circé, entre le bouc d'Israël et les crimes qu'il s'agissait d'expier? — Aucun. — Eh bien! cela n'empêchait pas les expiations d'être bonnes, saintes, sacrées, efficaces, ordonnées par Brahma, Vichnou, Siva, Osiris, Jéhovah. Donc, charge ce bouc de ton imprécation, précipite-le!... Je te l'ordonne, car l'esprit m'éclaire en ce moment, et je vois, moi, des rapports entre le bouc et les péchés des mortels, seulement



Quelle position! (Page 74.)

je ne puis les exprimer, la lumière céleste m'éblouit! »

Élias ne bougeait pas. Il me sembla même le voir sourire, ce qui m'indigna :

« Comment, m'écriai-je, lorsque je t'indique un moyen infaillible et facile d'échapper à la juste punition de ton crime, tu hésites, tu doutes, tu souris!...

—Non, fit-il, mais je n'ai pas l'habitude de marcher sur le bord des rochers, et je crains de tomber dans le Holderloch avec le bouc!

—Ah! poltron, tu n'as montré de courage qu'une fois dans ta vie, pour te dispenser d'en avoir toujours. Eh bien! puisque tu refuses d'accomplir le sacrifice que je t'ordonne, je l'accomplirai moi-même. »

Et je me levai.

« Christian!... Christian!... criait mon camarade, défie-toi, tu n'as pas le pied sûr en ce moment.

—Pas le pied sûr!... Oserais-tu dire que je suis ivre, parce que j'ai bu dix ou douze chopes et trois verres de *schnaps* ce matin?... Arrière!... arrière!... fils de Bélial. »

Et m'avançant à quelques pieds au-dessus du bouc, la tête haute et les mains étendues :

« Hazazel! m'écriai-je d'une voix solennelle, bouc de malheur et d'expiation, je charge sur ton échine velue les remords de mon ami Élias Hirsch, et je te dévoue à l'ange des ténèbres! »

Puis, faisant le tour du plateau, je descendis sur l'assise inférieure, afin de précipiter le bouc.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.



On eût dit une vieille chouette déplumée. (Page 70.)

Une fureur sacrée et presque divine s'était emparée de moi. Je ne voyais pas l'abîme, je marchais sur la corniche comme un chat.

Le bouc, lui, me voyant approcher, me regarda fixement, puis s'en alla plus loin.

« Hé! m'écriai-je, tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas, maudit, je te tiens!

—Christian! Christian! ne cessait de répéter Élias d'une voix gémissante, au nom du ciel, ne t'expose pas ainsi!

—Tais-toi, incrédule, tais-toi, tu es indigne que je me dévoue pour ton bonheur. Mais ton ami Christian ne recule jamais, il faut que Hazazel périsse! »

Un peu plus loin, la corniche se rétrécissait et finissait en pointe.

Le bouc, m'ayant regardé pour la deuxième fois, se retira de nouveau devant moi, mais non sans hésiter.

« Ah! tu commences à comprendre, lui dis-je. Oui, oui, quand je te tiendrai là-bas dans le coin, il faudra bien que tu descendes! »

En effet, arrivé tout au bout, à l'endroit où la corniche manque, Hazazel parut fort embarrassé. Moi, je m'approchais, transporté d'un saint enthousiasme, et riant d'avance de la belle chute qu'il allait faire.

Je le voyais à quatre pas, et j'affermissais ma main à la souche d'un houx incrusté dans le roc, pour lancer mon coup de pied.

« Regarde, Élias, regarde le maudit! » m'écriai-je.

Mais en ce moment je reçus dans le ventre un coup furieux, un coup de tête qui m'aurait

envoyé moi-même dans le Holderloch, sans la racine de houx que je tenais. Ce misérable bouc, se voyant acculé, commençait lui-même l'attaque.

Jugez de ma surprise. Avant que j'eusse eu le temps de revenir à moi, il était déjà debout pour la seconde fois sur ses jambes de derrière, et ses cornes me retombaient dans le creux de l'estomac avec un bruit sourd.

Quelle position! Non, jamais personne ne fut plus surpris que moi. C'était le monde renversé, il me semblait faire un mauvais rêve. Le précipice, avec ses roches pointues, se mit à danser au-dessous de moi, les arbres et le ciel au-dessus. En même temps j'entendais la voix perçante d'Élias crier : « Au secours!... au secours!... » tandis que les cornes de Hazazel me labouraient les côtes.

Alors je perdis toute présence d'esprit; le bouc, avec sa longue barbe rousse et ses cornes retombant en cadence, tantôt sur mon ventre, tantôt sur mon estomac, tantôt sur mes cuisses chancelantes, me produisit l'effet du diable; ma main se détendit, je me laissai aller. Heureusement quelque chose me retint en équilibre, sans qu'il me fût possible de savoir ce qui retardait ma chute : c'était le pâtre Yéri, du Holderloch, qui, du haut de la plate-forme, venait de m'accrocher au collet avec sa houlette.

Grâce à ce secours, au lieu de descendre dans le gouffre, je m'affaissai le long de la corniche, et le terrible bouc me passa sur le corps pour s'évader.

« Venez ici, tenez ma houlette solidement! criait le pâtre; — moi, je vais le chercher; ne lâchez pas!

— Soyez tranquille, » répondait Élias.

J'entendais cela comme dans un cauchemar, j'avais perdu tout sentiment.

Quelques minutes après, j'étais étendu sur la plate-forme. Le pâtre Yéri, haut de six pieds et robuste comme un chêne, était venu me prendre dans ses bras, et m'avait déposé sur la mousse.

En rouvrant les yeux, je me vis en face de ce colosse, les yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils, la barbe jaune, l'épaule couverte d'une peau de mouton, et je me crus ressuscité au temps d'Œdipe, ce qui ne laissa point de m'émerveiller.

« Eh bien! fit le pâtre d'un accent guttural, ceci vous apprendra à maudire mon bouc! »

Je vis alors Hazazel qui se vautrait contre la jambe robuste de son maître, et me regardait le cou tendu, d'un air ironique; puis Élias, debout derrière moi, et se donnant toutes les peines du monde pour ne pas rire.

Mes idées bouleversées se classèrent insensiblement. Je m'assis avec peine, car les coups de Hazazel m'avaient meurtri.

« C'est vous qui m'avez sauvé? dis-je au pâtre.

—Oui, mon garçon.

—Eh bien, vous êtes un brave homme. Je retire la malédiction que j'ai lancée sur votre bouc. Tenez, prenez ceci. »

Je lui remis ma bourse, qui renfermait environ seize florins.

« A la bonne heure, fit-il; vous pouvez recommencer si cela vous fait plaisir. Ici, le combat sera plus égal, mon bouc avait trop d'avantages.

—Merci, j'en ai bien assez. Donnez-moi la main, brave homme, je me souviendrai longtemps de vous. Élias, allons-nous-en. »

Mon camarade et moi, nous redescendîmes alors la côte, bras dessus bras dessous.

Le pâtre, appuyé sur sa houlette, nous regardait de loin, et le bouc avait repris sa promenade sur les rebords de l'abîme. — Le ciel était splendide; l'air, chargé des mille parfums de la montagne, nous apportait le chant lointain de la trompe, et le bourdonnemont sourd du torrent.

Nous rentrâmes à Tubingue tout attendris.

Depuis, mon ami Élias s'est consolé d'avoir tué le seigneur Kasper, et cela d'une façon assez originale.

A peine reçu docteur en médecine, il a épousé mademoiselle Éva Salomon, dans le but louable d'en avoir beaucoup d'enfants et de réparer le tort qu'il avait fait à la société, en la privant d'un de ses membres.

Il y a quatre ans que j'ai assisté à ses noces en qualité de garçon d'honneur, et déjà deux marmots joufflus égayent sa jolie maisonnette de la rue Crispinus.

C'est un commencement qui promet.

Dieu me garde de prétendre que cette nouvelle manière d'expier un meurtre soit préférable à celle que nous impose notre sainte religion, laquelle consiste à donner son bien à l'Église et à réciter beaucoup de prières; — mais je la crois supérieure à la méthode hindoue, et même, puisqu'il faut tout vous dire, à la théorie fameuse du bouc d'Israël!

FIN DU BOUC D'ISRAEL.

UNE
NUIT DANS LES BOIS

I

Mon digne oncle Bernard Hertzog, le chroniqueur, coiffé de son grand chapeau à cornes et de sa perruque grise, le bâton de montagnard à pointe de fer au poing, descendait un soir le sentier de Luppersberg, saluant chaque paysage d'une exclamation enthousiaste.

L'âge n'avait pu refroidir en lui l'amour de la science; il poursuivait encore à soixante ans son *Histoire des antiquités d'Alsace*, et ne se permettait la description d'une ruine, d'une pierre, d'un débris quelconque du vieux temps, qu'après l'avoir visité cent fois et contemplé sous toutes ses faces.

« Quand on a eu le bonheur, disait-il, de naître dans les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables? C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, du Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen âge, entre les fils aînés de l'Église et le Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau, ils ne se contentent plus de leur pays; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours : voyez la ligue anséatique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les arts de Florence, de Rome, d'Anvers! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, Théodore, franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages, qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons! »

Et Bernard Hertzog hochait la tête, ses gros yeux devenaient tout ronds, comme s'il eût contemplé les ruines de Babylone.

Son attachement aux us et coutumes d'autrefois lui faisait conserver, depuis quarante ans, l'habit de peluche à grandes basques, la culotte de velours, les bas de soie noirs et les souliers à boucles d'argent. Il se serait cru déshonoré d'adopter le pantalon à la mode, il aurait cru commettre une profanation s'il eût coupé sa vénérable queue de rat.

Le digne chroniqueur allait donc à Haslach, le 3 juillet 1835, examiner de ses propres yeux

un petit Mercure gaulois déterré récemment dans le vieux cloître des Augustins.

Il marchait d'un pas assez leste, par une chaleur accablante; les montagnes succédaient aux montagnes, les vallées s'engrenaient dans les vallées, le sentier montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et maître Hertzog s'étonnait, depuis une heure, de ne pas voir apparaître le clocher du village.

Le fait est qu'il avait appuyé sur la droite en partant de Saverne, et qu'il s'enfonçait dans les bois du Dagsberg avec une ardeur toute juvénile. Il devait, de ce train, aboutir en cinq ou six heures à Phrâmond, à huit lieues de là. Mais la nuit commençait à se faire et le sentier n'offrait déjà plus, sous les grands arbres, qu'une trace imperceptible.

C'est un spectacle mélancolique que la venue du soir dans les montagnes : les ombres s'allongent au fond des vallées, le soleil retire un à un ses rayons du feuillage sombre, le silence grandit de seconde en seconde. On regarde derrière soi : les massifs prennent à vos yeux des proportions colossales. Une grive, à la cime du plus haut sapin, salue le jour qui va disparaître, puis tout se tait. Vous entendez les feuilles mortes bruire sous vos pas, et tout au loin, bien loin, une chute d'eau qui remplit la vallée silencieuse de son bourdonnement monotone.

Bernard Hertzog était haletant, la sueur coulait de son échine, ses jambes commençaient à se roidir.

« Que le diable soit du Mercure gaulois! se disait-il; je devrais être, à cette heure, tranquillement assis dans mon fauteuil. La vieille Berbel me servirait une tasse de café bien chaud, selon sa louable habitude, et je terminerais mon chapitre des armes de Nideck. Au lieu de cela, je m'enfonce dans les ornières, je trébuche, je me perds et je finirai par me casser le cou. Bon! ne l'ai-je pas dit? Voilà que je me cogne contre un arbre! Que les cinq cent mille diables emportent ce Mercure, et l'architecte Hâas qui m'écrit de venir le voir, et ceux qui l'ont déterré! — Vous verrez que ce fameux Mercure ne sera qu'une vieille pierre fruste, dont personne ne découvre le nez ni les jambes, quelque chose d'informe, comme ce petit Hésus de l'année dernière à Marienthal. Oh! les architectes... les architectes!... ils voient des antiquités partout. Heureusement je n'avais pas mes lunettes, elles seraient aplaties; mais je vais être forcé de dormir dans les broussailles. Quel chemin! des trous de tous les côtés, des fondrières, des rochers! »

Dans un de ces moments où le brave homme, épuisé de fatigue, faisait halte pour reprendre haleine, il crut entendre le grincement d'une scierie au fond de la vallée. On ne saurait se peindre sa joie lorsqu'il ne conserva plus de doute sur la réalité du fait.

« Que le ciel soit loué! s'écria-t-il en se remettant à descendre clopin-clopant, je vais donc pouvoir me reposer. Oh! ceci me servira de leçon. La Providence a eu pitié de mon rhumatisme. Vieux fou! m'exposer à coucher dans les bois à mon âge; c'était pour me ruiner la santé, pour m'exterminer le tempérament. Ah! je m'en souviendrai, je m'en souviendrai longtemps! »

Au bout d'un quart d'heure, le bruit de l'eau qui tombait de l'écluse devint plus distinct, puis une lumière perça le feuillage.

Maître Bernard se trouvait alors sur la lisière du bois; il découvrit, au-dessus des bruyères, un étang qui suivait la vallée tortueuse à perte de vue, et, tout en face de lui, l'échafaudage de l'usine, avec ses longues poutres noires allant et venant dans l'ombre comme une araignée gigantesque.

Il traversa le pont de bois en dos d'âne audessus de l'écluse mugissante, et regarda par la petite fenêtre dans la hutte du *ségare*.

Imaginez un réduit obscur adossé contre une roche en demi-voûte. Au fond de cette cavité naturelle, la sciure de bois brûlait à petit feu; sur le devant, la toiture en planches, chargée de lourdes pierres, descendait obliquement à trois pieds du sol; dans un coin à gauche, se trouvait une caisse remplie de bruyères; quelques blocs de chêne, une hache, un banc massif et d'autres ustensiles se perdaient dans l'ombre. L'odeur résineuse du sapin en combustion imprégnait l'air aux alentours, et la fumée rougeâtre suivait une fissure du rocher.

Tandis que le bonhomme contemplait ces choses, le *ségare* sortant de la scierie l'aperçut et lui cria :

« Hé! qui est là?

—Pardon... pardon... dit mon digne oncle tout surpris, un voyageur égaré.

—Hé! interrompit l'autre, Dieu me pardonne, c'est maître Bernard de Saverne. Soyez le bienvenu, maître Bernard!... Vous ne me reconnaissez donc pas?

—Mon Dieu non... au milieu de cette nuit profonde.

—Parbleu, c'est juste... je suis Christian... Vous savez, Christian... qui vous apporte votre provision de tabac de contrebande tous les quinze jours!... Mais, entrez... entrez... nous allons faire de la lumière. »

Ils passèrent alors, en se courbant, sous la petite porte basse, et le *ségare* ayant allumé

une branche de pin, la ficha dans un piquet fendu servant de candélabre. Une lumière blanche comme le reflet de la lune aux froides nuits d'hiver éclaira la hutte, fouillant ses recoins jusqu'à la cime du toit.

Ce Christian, en manches de chemise, la poitrine nue, le pantalon de toile grise serré autour des reins, avait l'air assez bonhomme; sa barbe jaune lui descendait en pointe jusqu'à la ceinture; sa tête large et musculeuse était couronnée d'une chevelure rousse hérissée; ses yeux gris exprimaient la franchise.

« Asseyez-vous, maître, dit-il en roulant un bloc de chêne devant la cheminée. Avez-vous faim?

—Hé! mon garçon, tu sais que le grand air creuse l'estomac.

—Bon, vous tombez bien... tant mieux... j'ai des pommes de terre à votre service; elles sont magnifiques. »

A ce mot de pommes de terre, l'oncle Bernard ne put réprimer une grimace : il se rappelait les bons soupers de Berbel, et faisait un triste retour sur les choses de ce bas monde.

Christian n'eut pas l'air de s'en apercevoir; il tira cinq ou six pommes de terre d'un sac et les jeta dans la cendre, ayant grand soin de les couvrir; puis s'asseyant au bord de l'âtre, les jambes étendues, il alluma sa pipe.

« Mais dites donc, maître, reprit-il, comment êtes-vous ce soir à six lieues de Saverne, dans la gorge du Nideck?

—Dans la gorge du Nideck! s'écria le brave homme en bondissant.

—Sans doute, vous pouvez voir les ruines d'ici, à deux bonnes portées de carabine. »

Maître Bernard ayant regardé, reconnut effectivement les ruines du Nideck, telles qu'il les avait décrites au chapitre XXIVe de son *Histoire des antiquités d'Alsace*, avec leurs hautes tours éventrées à la base et dominant l'abîme de la cascade.

« Et moi qui croyais être tout près de Haslach! » fit-il d'un air stupéfait.

Le *ségare* partit d'un immense éclat de rire.

« Aux environs d'Haslach? vous en êtes à plus de deux lieues. Je vois ce que c'est, vous avez mal pris à l'embranchement du vieux chêne : au lieu d'aller à gauche, vous avez tourné à droite. Il faut ouvrir l'œil au milieu des bois; quand on se trompe d'une ligne au départ, ça fait des lieues à la fin. Hé! hé! hé!»

Bernard Hertzog, à cette révélation, parut consterné.

« Six lieues de Saverne, murmurait-il, six lieues de montagnes! Et dire qu'il faudra encore en faire deux autres demain, ça fera huit.

—Bah! je vous servirai de guide jusqu'à la route, dans la vallée. Vous arriverez à Haslach de bonne heure. Et puis, songez que vous avez encore de la chance.

—De la chance... tu veux rire, Christian!

—Eh oui, de la chance. Vous auriez fort bien pu passer la nuit dans les bois. Si l'orage, qui s'avance du côté du Schnéeberg, vous avait surpris en route, c'est alors que vous auriez pu vous plaindre : la pluie sur le dos et le tonnerre tapant à droite, à gauche, comme un aveugle. Tandis que vous allez avoir un bon lit, fit-il en indiquant la caisse; vous dormirez là comme une souche, et demain, à la fraîcheur, nous partirons; vos jambes seront dégourdies, vous arriverez tranquillement.

—Tu es un bon enfant, Christian, répondit Bernard les larmes aux yeux. Tiens, passe-moi une de tes pommes de terre, que je me couche ensuite. C'est la fatigue qui me pèse le plus. Je n'ai pas faim, une seule pomme de terre bien chaude me suffira.

—En voici deux, farineuses comme des châtaignes. Goûtez-moi ça, maître, prenez un petit verre de kirschenwasser et puis étendez-vous. Moi, je vais me remettre à l'ouvrage; il faut que je fasse encore quinze planches ce soir. »

Christian se leva, posa la bouteille de kirschenwasser au rebord de la fenêtre et sortit. Le mouvement de la scie, un instant suspendu, reprit aussitôt sa marche au bruit tumultueux des flots.

Quant à maître Hertzog, tout étonné de se voir dans cette solitude lointaine, entre les ruines du Nideck et du Dagsberg, il rêva longtemps à la route qu'il lui faudrait faire encore pour regagner ses pénates. Puis, suivant le cours de ses méditations habituelles, il se prit à repasser les chroniques, les légendes, les histoires plus ou moins fabuleuses, héroïques ou barbares des anciens maîtres du pays. Il remonta jusqu'aux Triboques, se rappelant Clovis, Chilpéric, Théodoric, Dagobert, la lutte furieuse de Brunehaut et de Frédégonde, etc., etc. Il vit passer tous ces êtres féroces devant ses yeux. Le vague murmure des arbres, l'aspect sombre des rochers, favorisaient cette singulière évocation. Tous les personnages de la chronique se trouvaient là sur leur théâtre : entre l'ours, le sanglier et le loup.

Enfin, n'en pouvant plus, le bonhomme suspendit son feutre à l'un des crocs de la muraille et s'étendit sur les bruyères. Le grillon chantait dans sa couche odorante, quelques étincelles couraient sur la cendre tiède; insensiblement ses paupières s'appesantirent... il s'endormit profondément.

II

Maître Bernard Hertzog dormait depuis deux bonnes heures, et le bouillonnement de l'eau, tombant de la digue, interrompait seul ses ronflements sonores, quand tout à coup une voix gutturale, s'élevant au milieu du silence, s'écria :

« Droctufle! Droctufle! as-tu donc tout oublié? »

L'accent de cette voix était si poignant, que maître Bernard, réveillé en sursaut, sentit ses cheveux se dresser d'horreur. Il s'appuya sur les coudes et regarda, les yeux écarquillés. La hutte était noire comme un four. Il écouta : plus un souffle, plus un soupir; seulement au loin, bien loin, par delà les ruines, un tintement sonore se faisait entendre dans la montagne.

Bernard, le cou tendu, exhala un profond soupir, puis au bout d'une minute il se prit à bégayer :

« Qui est là? Que me voulez-vous? »

Personne ne répondit.

« C'est un rêve, se dit-il en se laissant retomber dans la caisse. Je me serai couché sur le cœur. Les rêves, les cauchemars ne signifient rien... absolument rien! »

Mais il terminait à peine ces réflexions judicieuses, que la même voix, s'élevant de nouveau, s'écria :

« Droctufle!... Droctufle!... souviens-toi! »

Pour le coup, maître Hertzog sentit la peur grimper le long de son échine : il essaya de se lever pour fuir, mais l'épouvante le fit retomber dans la caisse; et, tandis que son esprit troublé ne voyait plus autour de lui que fantômes, apparitions surnaturelles, un coup de vent furieux, s'engouffrant tout à coup dans la cheminée, remplit la hutte de mille sifflements lugubres.

Puis le silence s'étant rétabli, le cri : « Droctufle!.. Droctufle!.. » retentit pour la troisième fois.

Et comme maître Bernard, ne se possédant plus, cherchait à fuir, le nez contre la muraille, et ne pouvait sortir de sa caisse, la voix poursuivit, en psalmodiant, avec des repos et des accents bizarres :

« La reine Faileube, épouse de notre seigneur Chilpéric... la reine Faileube, ayant su que Septimanie... que Septimanie, la gouvernante des jeunes princes, avait conspiré la mort du roi... — la reine Faileube dit à son seigneur : « Seigneur, la vipère attend votre sommeil pour vous mordre au cœur... Elle a conspiré votre mort avec Sinnégisile et Gallomagus... Elle a empoisonné son mari, votre fidèle Jovius, pour vivre avec Droctufle... Que votre colère soit sur elle comme la foudre, et votre vengeance comme une épée sanglante!» Et Chilpéric, ayant assemblé son conseil au château de Nideck, dit : « Nous avons réchauffé la vipère... elle a conspiré notre mort... qu'elle soit coupée en trois morceaux!... Que Droctufle, Sinnégisile et Gallomagus périssent avec elle! que les corbeaux se réjouissent!... » Et les leudes dirent : « Ainsi soit-il... La colère de Chilpéric est un abîme où tombent ses ennemis! » Alors Septimanie étant amenée pour l'aveu, un cercle de fer comprima ses tempes, et les yeux jaillirent de sa tête, et sa bouche sanglante murmura : « Seigneur, j'ai péché contre vous... Droctufle, Gallomagus et Sinnégisile ont aussi péché! » Et, la nuit suivante, une guirlande de morts se balançait aux tours du Nideck... Les oiseaux des ténèbres se réjouissaient!... — Droctufle!... que n'ai-je pas fait pour toi?... Je te voulais roi... roi d'Austrasie... et tu m'as oubliée!... »

La voix gutturale se tut, et mon oncle Bernard, plus mort que vif, exhalant un soupir plein de terreur, murmura :

« Seigneur Dieu!... ayez pitié d'un pauvre chroniqueur qui n'a jamais fait de mal... ne le laissez pas mourir sans absolution... loin des secours de notre sainte Église! »

La grande caisse de bruyères, à chacun de ses efforts pour s'échapper, semblait s'approfondir. Le pauvre homme s'imaginait descendre dans un gouffre, quand, fort heureusement, Christian reparut en s'écriant :

« Eh bien, maître Bernard, que vous avais-je dit? Voici l'orage. »

En même temps, la hutte se remplit d'une vive lumière, et mon digne oncle, qui se trouvait en face de la porte, vit toute la vallée illuminée, avec ses innombrables sapins pressés sur les pentes de la gorge comme l'herbe des champs, ses rochers entassés pêle-mêle dans l'abîme, le torrent roulant à perte de vue ses flots bleus sur les cailloux du ravin, et les tours du Nideck debout à quinze cents pieds dans les airs.

Puis les ténèbres grandirent. C'était le premier éclair.

Dans cet instant rapide, il vit aussi une figure repliée sur elle-même au fond de la hutte, mais sans pouvoir se rendre compte de ce que c'était.

De larges gouttes commençaient à tomber sur le toit. Christian alluma une ételle, et

voyant maître Bernard les doigts cramponnés au bord de la caisse, la face pâle et toute baignée de sueur :

« Maître Bernard, s'écria-t-il, qu'avez-vous? »

Mais lui, sans répondre, indiqua du doigt la figure accroupie dans l'ombre : c'était une vieille, mais si vieille, si jaune, le nez si crochu, les joues si ratatinées, les doigts si maigres, les jambes si grêles, qu'on eût dit une vieille chouette déplumée. Elle n'avait plus qu'une mèche de cheveux gris sur la nuque, le reste de sa tête était chauve comme un œuf. Sa robe de toile filandreuse recouvrait un petit squelette concassé. Elle était aveugle, et l'expression de son front indiquait la rêverie éternelle.

Christian, au geste de mon oncle, ayant tourné la tête, dit simplement :

« C'est la vieille Irmengarde, l'ancienne diseuse de légendes. Elle attend pour mourir que la grande tour s'écroule dans la cascade. »

L'oncle Bernard, stupéfait, regarda le *ségare :* il n'avait pas l'air de plaisanter, au contraire, il paraissait fort grave.

« Voyons, fit le brave homme, tu veux rire, Christian?

—Rire! Dieu m'en garde! Telle que vous la voyez, cette vieille sait tout : l'âme des ruines est en elle!... Du temps des anciens maîtres de ces châteaux, elle vivait déjà! »

Pour le coup, l'oncle Bernard faillit tomber à la renverse.

« Mais tu n'y songes pas, s'écria-t-il, le château de Nideck est démoli depuis mille ans!

—Eh bien, quand il y aurait deux mille ans, fit le *ségare* en se signant devant un nouvel éclair, qu'est-ce que ça prouve? Puisque l'âme des ruines est en elle!... Il y a cent huit ans qu'Irmengarde vit avec cette âme, qui était avant chez la vieille Edith d'Haslach; avant Edith, elle était chez une autre...

—Et tu crois cela?

—Si je le crois! C'est aussi sûr, maître Bernard, que le soleil reviendra dans trois heures. La mort, c'est la nuit; la vie, c'est le jour. Après la nuit vient le jour, après le jour la nuit, ainsi de suite. Et le soleil, c'est l'âme du ciel, la grande âme; et les âmes des saints sont comme des étoiles qui brillent dans la nuit, et qui reviennent toujours. »

Bernard Hertzog ne dit plus rien; mais, s'étant levé, il se prit à considérer avec défiance la vieille, assise au fond d'une niche taillée dans le roc. Il aperçut, au-dessus de cette niche, de grossières sculptures représentant trois arbres entrelacés, ce qui formait une sorte de couronne; et, plus bas, trois crapauds sculptés dans le granit.

Trois arbres sont les armes des Triboques (*drayen büchen*); trois crapauds, les armes franques mérovingiennes.

Qu'on juge de la surprise du vieux chroniqueur; à l'épouvante succédait, dans son esprit, la convoitise.

« Voici le plus antique monument de la race franque dans les Gaules, pensait-il, et cette vieille ressemble à quelque reine déchue, oubliée là par les siècles. Mais comment emporter la niche? »

Il devint tout rêveur.

On entendait alors, au fond des bois, le galop rapide d'un troupeau de gros bétail, de sourds mugissements. La pluie redoublait; les éclairs, comme une volée d'oiseaux effarouchés dans les ténèbres, se touchaient du bout de l'aile, l'un n'attendait pas l'autre, et les roulements du tonnerre se succédaient avec une fureur épouvantable.

Bientôt l'orage plana sur la gorge du Nideck, et les détonations, répercutées par les échos des rochers, prirent alors des proportions vraiment grandioses : on aurait dit que les montagnes s'écroulaient les unes sur les autres.

A chaque nouveau coup, l'oncle Bernard baissait instinctivement la tête, croyant avoir reçu la foudre sur la nuque.

« Le premier Triboque qui se bâtit une hutte n'était pas un sot, pensait-il; ce devait être un homme de grand sens, il prévoyait les variations de la température! Que deviendrions-nous à cette heure, et par un temps semblable, sous le ciel? Nous serions bien à plaindre! L'invention de ce Triboque vaut bien celle des machines à vapeur; on aurait dû conserver son nom. »

Le digne homme terminait à peine ces réflexions, lorsqu'une jeune fille de quinze ans au plus, coiffée d'un immense chapeau de paille en parapluie, la jupe de laine blanche toute ruisselante et ses petits pieds nus couverts de sable, s'avança sur le seuil et dit en se signant :

« Que le Seigneur vous bénisse!

—*Amen!* » répondit Christian d'un accent solennel.

Cette jeune fille offrait le type scandinave le plus pur : des couleurs roses sur un visage plus pâle que la neige, de longues tresses flottantes si fines et si blanches, que la nuance paille la plus affaiblie en donnerait à peine l'idée. Elle était haute et svelte, et son regard d'azur avait un charme inexprimable.

Maître Bernard resta quelques instants en extase, et le *ségare*, s'approchant de la jeune fille, lui dit avec douceur :



Elle traversa rapidement la prairie humide. (Page 81.)

« Soyez la bienvenue, Fuldrade. Irmengarde dort toujours... Quel temps!.. l'orage ne va-t-il pas se dissiper?

—Oui, le vent l'emporte vers la plaine; la pluie finira avant le jour. »

Puis, sans regarder maître Bernard, elle alla s'asseoir près de la vieille, qui parut se ranimer :

« Fuldrade, dit-elle, la grande tour est encore debout?

—Oui! »

La vieille courba la tête, et ses lèvres s'agitèrent.

Après les derniers coups de foudre, une pluie battante s'était mise à tomber. On n'entendait plus dans la vallée ténébreuse que ce clapotement immense, continu, de l'averse; le roulement des flots débordés dans le ravin; puis d'instants en instants, quand la pluie semblait se ralentir, de nouvelles ondées, plus rapides, plus impétueuses.

Au fond de la hutte, personne ne disait mot; on écoutait... on se sentait heureux d'avoir un abri.

Dans l'intervalle de deux averses, le tintement sonore que l'oncle Bernard avait entendu dans la montagne, au moment de son réveil, passa lentement sous la petite fenêtre de la hutte, et presque aussitôt une grosse tête cornue, plaquée de taches noires et blanches, la tête d'une superbe génisse, s'avança sous la porte.

« Hé! c'est Waldine, s'écria Christian en riant; elle vous cherche, Fuldrade! »

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.



Buvez à même, fit-elle. (Page 82.)

La bonne bête, calme et paisible, après avoir regardé quelques secondes, s'avança jusqu'au milieu de l'âtre et vint flairer la vieille Irmengarde.

« Va-t'en, disait Fuldrade, va-t'en avec les autres. »

Et la génisse, obéissante, retourna jusque sur le seuil de la scierie. Mais l'eau qui tombait par torrents parut la faire réfléchir; elle resta là, spectatrice du déluge, balançant la queue et mugissant d'un air mélancolique.

Au bout de vingt minutes, le temps s'éclaircit, le jour commençait à poindre, et Waldine, se décidant enfin, sortit gravement comme elle était venue.

L'air frais pénétrait dans la hutte avec les mille parfums du lierre, de la mousse, du chèvrefeuille, ranimés par la pluie. Les oiseaux des bois, le rouge-gorge, la grive, le merle s'égosillaient sous le feuillage humide: c'étaient des frissons d'amour, des frémissements d'ailes à vous épanouir le cœur.

Alors maître Bernard, sortant de sa rêverie, fit quatre pas au dehors, leva les yeux et vit quelques nuages blancs voguer en caravanes vaporeuses dans le ciel désert. Il vit aussi sur la côte opposée tout le troupeau de bœufs, de vaches et de génisses abrités sous la roche creuse: les uns, majestueusement étendus, les genoux ployés, l'œil endormi, les autres, le cou tendu, mugissant d'une voix solennelle. Quelques jeunes bêtes contemplaient les festons de chèvrefeuille pendus au granit, et semblaient en aspirer les parfums avec bonheur.

Toutes ces formes diverses, toutes ces attitudes se détachaient vigoureusement sur le fond rougeâtre de la pierre; et la voûte immense de la caverne, toute chargée de sapins et de chênes aux larges racines incrustées dans le roc, donnait à ce tableau un air de grandeur magistrale.

« Eh bien! maître Bernard, s'écria Christian, voici le jour, voici le moment du départ. »

Puis s'adressant à Fuldrade toute rêveuse :

« Fuldrade, dit-il à demi-voix, ce bon vieillard de la ville n'aime pas le kirschen-wasser. Je ne puis cependant lui offrir de l'eau; n'auriez-vous pas autre chose? »

Fuldrade prenant alors un petit baquet de chêne, dans lequel le *ségare* mettait son eau, regarda maître Bernard avec douceur et sortit.

« Attendez, fit-elle, je reviens tout de suite. »

Elle traversa rapidement la prairie humide; l'eau des grandes herbes tombait sur ses petits pieds, en gouttelettes cristallines. A son approche de la grotte, les plus belles vaches se levèrent comme pour la saluer. Elle les caressa toutes l'une après l'autre, et, s'étant assise, elle se mit à traire l'une d'elles, une grande vache blanche, qui se tenait immobile, les paupières demi-closes, et semblait bienheureuse de sa préférence.

Quand le cuveau fut plein, Fuldrade s'empressa de revenir, et le présentant à maître Bernard :

« Buvez à même, fit-elle en souriant, le lait chaud se prend ainsi dans la montagne. »

Ce que fit le bonhomme, en la remerciant mille fois, et vantant la qualité supérieure de ce lait écumeux, aromatique, formé des plantes sauvages du Schnéeberg.

Fuldrade paraissait contente de ses éloges; et Christian, qui venait de mettre sa blouse, debout derrière eux, le bâton à la main, attendit la fin de ses compliments pour s'écrier :

« En route, maître, en route!... Nous avons de l'eau maintenant, la roue de la scie va tourner six semaines sans s'arrêter; il faut que je sois de retour pour neuf heures. »

Et ils partirent, suivant le sentier sablonneux qui longe la côte.

« Adieu, dit maître Bernard à la jeune fille, en se retournant tout ému, que le ciel vous rende heureuse! »

Elle inclina doucement la tête sans répondre, et, les ayant suivis du regard jusqu'au détour de la vallée, elle rentra dans la hutte et fut s'asseoir à côté de la vieille.

Le lendemain, vers six heures du soir, Bernard Hertzog, de retour à Saverne, était assis devant son bureau, et consignait, au chapitre des antiquités du Dagsberg, sa découverte des armes mérovingiennes dans la hutte du *ségare* du Nideck.

Plus tard, il démontra que les mots Triboci, Tribocci, Tribunci, Tribochi et Triboques, se rapportent tous au même peuple et dérivent des mots germains *drayen büchen*, qui signifient trois hêtres. Il en cita comme preuve évidente les trois arbres et les trois crapauds du Nideck, dont nos rois ont fait dans la suite *les trois fleurs de lis.*

Tous les antiquaires d'Alsace lui envièrent cette magnifique découverte; son nom ne fut plus invoqué sur les deux rives du Rhin que précédé des titres : *doctus*, *doctissimus*, *eruditus Bernardus*... chose qui le gonflait d'aise et lui faisait prendre une physionomie presque solennelle.

Maintenant, mes chers amis, si vous êtes curieux de savoir ce qu'est devenue la vieille Irmengarde, ouvrez le tome II des *Annales archéologiques* de Bernard Hertzog, et vous trouverez à la date du 16 juillet 1836 la note suivante :

« La vieille diseuse de légendes Irmengarde, surnommée *l'Ame des ruines*, est morte la nuit dernière, dans la hutte du *ségare* Christian.

« Chose étonnante, à la même heure, et, pour ainsi dire, à la même minute, la grande tour du Nideck s'est écroulée dans la cascade.

« Ainsi disparaît le plus antique monument de l'architecture mérovingienne, dont l'historien Schlosser a dit : etc., etc., etc. »

FIN D'UNE NUIT DANS LES BOIS.

LA

REINE DES ABEILLES

« En allant de Motiers-Travers à Boudry, vers Neufchâtel, — dit le jeune professeur de botanique, — vous suivez une route encaissée entre deux murailles de rochers d'une élévation prodigieuse ; elles atteignent jusqu'à cinq et six cents pieds de hauteur à pic, et sont tapissées de plantes sauvages, de basilic des montagnes (*thymus alpinus*), de fougères (*polypodium*), de brimbelles (*vitis idæa*), de lierre terrestre et autres végétations grimpantes d'un effet admirable.

« Le chemin serpente dans ce défilé : il monte, descend, tourne, se ralentit ou se précipite, selon les mille sinuosités du terrain. Des roches grises le dominent en demi-voûte ; d'autres s'écartent et vous laissent voir des lointains bleuâtres, des profondeurs sombres et mélancoliques, des pans de sapins à perte de vue.

« Derrière tout cela coule la Reuss, qui bondit en cascades, se traîne sous les halliers, écume, fume et tonne dans les abîmes ; les échos vous apportent le tumulte et le mugissement de ses flots, comme un bourdonnement immense, continu.

« Depuis mon départ de Tubingue, le temps avait toujours été beau ; mais, comme j'atteignais le sommet de cet escalier gigantesque, à deux lieues environ du petit village de Noirsaigue, tout à coup je vis passer au-dessus de ma tête de grands nuages grisâtres, qui bientôt envahirent tout le défilé. Quoiqu'il ne fût encore que deux heures de l'après-midi, le ciel devint sombre comme à l'approche des ténèbres, et je prévis un orage épouvantable.

« Portant alors mes regards en tous sens pour chercher un abri, j'aperçus, par une des larges embrasures qui vous ouvrent la perspective des Alpes, sur la pente qui s'incline vers le lac, un antique chalet tout gris, tout moisi, avec ses petites vitres rondes, sa toiture en auvent chargée de larges pierres, son escalier extérieur à rampe sculptée et son balcon en corbeille, où les jeunes filles de la Suisse suspendent leurs blanches chemises et leurs petites jupes coquelicot.

« A gauche de cette construction, un vaste rucher, posé sur des poutrelles en balcon, formait saillie au-dessus de la vallée.

« Vous pensez bien que, sans perdre une minute, je me mis à bondir dans les bruyères pour gagner ce refuge, et bien m'en prit : j'en ouvrais à peine la porte, que l'ouragan se déchaînait au dehors avec une fureur terrible ; chaque coup de vent semblait devoir enlever la baraque, mais ses fondements étaient solides, et la sécurité des braves gens qui m'accueillirent me rassura complétement sur de pareilles éventualités.

« Là vivaient Walter Young, sa femme Catherine, et leur fille unique, la petite Rœsel.

« Je restai trois jours chez eux ; car le vent, qui tomba vers minuit, avait amassé tant de brumes dans la vallée de Neufchâtel, que notre montagne en était littéralement noyée ; on ne pouvait faire vingt pas hors du chalet sans se perdre. Chaque matin, en me voyant prendre mon bâton et boucler mon sac, les braves gens s'écriaient :

« — Seigneur Dieu ! qu'allez-vous faire, monsieur Hennétius ? Gardez-vous bien de partir : vous n'arriveriez nulle part. Au nom du ciel, restez parmi nous. »

« Et Young, ouvrant la porte, s'écriait :

« — Voyez, Monsieur ! ne faudrait-il pas être las de vivre, pour se hasarder dans les rochers ? La sainte colombe elle-même ne retrouverait pas son arche au milieu d'un pareil brouillard. »

« Un simple coup d'œil sur la côte suffisait pour me décider à remettre mon bâton derrière la porte.

« Walter Young était un homme du vieux

temps. Il approchait de la soixantaine. Sa large tête avait une expression calme et bienveillante : c'était une vraie tête d'apôtre. Sa femme, coiffée d'un grand bonnet de taffetas noir, pâle et rêveuse, offrait un caractère analogue.

« Ces deux silhouettes, se découpant sur les petites vitres à mailles de plomb du chalet, réveillaient en moi de lointains souvenirs, comme ces peintures d'Albert Durer, dont la vue seule nous reporte à la vie croyante, aux mœurs patriarcales du xve siècle. Les longues poutres brunes de la salle, la table de sapin, les chaises de frêne à dossier plat percé d'un cœur, les gobelets d'étain, l'étagère couverte d'antiques vaisselles fleuronnées, le Christ de vieux buis sur ébène et l'horloge vermoulue, avec ses poids sans nombre et son cadran de faïence, complétaient l'illusion.

« Mais une figure autrement touchante était celle de leur fille, la petite Rœsel. Il me semble la voir encore avec sa toque de crin à grands rubans de moire, son fin corsage serré d'un gros flot bleu retombant sur les genoux, ses petites mains blanches croisées dans l'attitude de la rêverie, ses longues tresses blondes : — toute cette nature svelte, gracieuse, aérienne, — oui, je vois Rœsel assise dans le grand fauteuil de cuir, contre le rideau bleu de l'alcôve, souriant tout bas, écoutant et rêvant.

« Dès mon arrivée, sa douce figure m'avait ému, et je m'étais demandé d'où venait son air souffrant et mélancolique. Pourquoi fléchissait-elle son beau front pâle ? pourquoi ne levait elle jamais les yeux ? Hélas ! la pauvre enfant était aveugle de naissance.

« Jamais elle n'avait vu l'immense paysage du lac, sa nappe d'azur qui se fond avec tant d'harmonie dans le ciel, les barques de pêcheurs qui le sillonnent, les cimes boisées qui le dominent et se reflètent en tremblotant dans ses ondes ; les roches moussues, les plantes alpestres si vertes, si vivaces, si splendides de couleur ; ni le soleil couchant derrière les glaciers, ni les grandes ombres du soir couvrant les vallons, ni les genêts d'or, ni les bruyères sans fin, rien ! Elle n'avait rien vu de ce qu'on voyait chaque jour des fenêtres du chalet.

« Quelle amère et triste ironie ! me disais-je en face des petites vitres rondes, — plongeant un regard dans la brume et pressentant le retour du soleil, — quelle poignante ironie du sort ! Être aveugle ici ! en face de cette sublime nature, de cette grandeur sans bornes ! être aveugle ! . . . O mon Dieu, qui peut juger tes décrets impénétrables ! qui peut contester la justice de tes sévérités, même lorsqu'elles s'appesantissent sur l'innocence ! Mais être aveugle en présence de tes œuvres les plus grandes ! Quel crime la pauvre enfant a-t-elle pu commettre, pour mériter de telles rigueurs ? »

« Et je rêvais à ces choses.

« Je me demandais aussi quelles compensations la miséricorde divine pouvait accorder à sa créature, après l'avoir privée du plus grand de ses bienfaits. Et, n'en trouvant aucune, je doutais de sa puissance.

« L'homme présomptueux, a dit le roi-poëte, « ose se glorifier dans sa science et juger l'É« ternel ! mais sa sagesse n'est que folie, et « ses lumières ne sont que ténèbres. »

« En ce jour, un grand mystère de la nature devait m'être révélé, sans doute pour humilier mon orgueil, et m'apprendre que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il ne tient qu'à lui de multiplier nos sens et d'en gratifier ceux qui lui plaisent.... »

Ici le jeune professeur puisa dans sa tabatière d'écaille une légère prise, qu'il aspira délicatement de sa narine gauche, les yeux levés au plafond d'un air contemplatif ; puis, au bout de quelques secondes, il poursuivit en ces termes :

« Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, mes chères dames, lorsque vous parcouriez la campagne aux beaux jours d'été, — surtout après un court orage, alors que l'air tiède, les blanches vapeurs, et les mille parfums des plantes vous pénétraient et vous réchauffaient ; que le feuillage des grandes allées solitaires, des berceaux, des buissons, se penchait vers vous, comme pour vous saisir et vous embrasser ; que les petites fleurs, les pâquerettes, les *vergismeinnicht*, les volubilis à l'ombre des charmilles, sur le frais gazon, et les mousses du sentier levaient leur capuche et vous suivaient d'un long... long regard, — ne vous est-il pas arrivé d'éprouver une langueur indicible, de soupirer sans cause apparente, de répandre même des larmes et de vous demander : « Mon Dieu.... mon Dieu.... d'où vient que tant d'amour me pénètre ? D'où vient que mes genoux fléchissent ? D'où vient que je pleure ? »

« D'où cela venait, Mesdames ? Mais de la vie, de l'amour des milliers d'êtres qui vous entouraient, qui se penchaient vers vous, qui vous appelaient, qui s'élançaient pour vous retenir et murmuraient tout bas : « Je t'aime ! je t'aime ! reste ! oh ! ne me quitte pas ! »

« Cela venait de ces mille petites mains, de ces mille soupirs, de ces mille regards, de ces mille baisers de l'air, du feuillage, de la brise, de la lumière, de toute cette création immense, de cette vie universelle, de cette âme multiple, infinie, répandue dans le ciel, sur la terre et dans les ondes.

« Voilà, Mesdames, ce qui vous faisait trem-

bler, soupirer et vous asseoir au revers du sentier le visage incliné sur les genoux, sanglotant et ne sachant sur qui répandre ce trop-plein de sentiment qui débordait de votre cœur. Oui, telle était la cause de votre émotion profonde.

« Mais, à cette heure, imaginez l'enthousiasme recueilli, le sentiment religieux d'un être qui serait toujours dans une pareille extase. Fût-il aveugle, sourd, misérable, abandonné de tous, croyez-vous qu'il aurait rien à nous envier? que sa destinée ne serait pas infiniment plus belle que la nôtre? Pour moi, je n'en doute pas.

« Sans doute, me direz-vous, mais c'est impossible ; l'âme humaine succomberait sous le poids d'une félicité pareille. Et d'ailleurs, d'où lui viendrait-elle? Quels organes pourraient lui transmettre partout et toujours le sentiment de la vie universelle? »

« Je l'ignore, Mesdames; cependant, écoutez et jugez.

« Le jour même de mon arrivée au chalet, j'avais fait une remarque singulière, c'est que la jeune aveugle s'inquiétait surtout des abeilles. Tandis que le vent soufflait au dehors, Rœsel, le front penché dans ses mains, semblait fort attentive :

«—Père, dit-elle, je crois qu'au fond du rucher, la troisième ruche à droite est encore ouverte. Allez voir, l'orage vient du nord; toutes les abeilles sont rentrées, vous pouvez fermer la ruche. »

« Et le vieillard, étant sorti par une porte latérale, vint dire :

«—C'est bien... j'ai fermé, mon enfant. »

« Puis, une demi-heure après, la jeune fille, se réveillant de nouveau comme d'un rêve, murmura :

«—Il n'y a plus d'abeilles dehors, mais sous le toit du rucher, quelques-unes attendent; elles sont de la sixième ruche, près de la porte. Allez leur ouvrir, mon père. »

« Et le vieux sortit aussitôt. Il resta plus d'un quart d'heure; puis il revint prévenir sa fille que tout était en ordre, que les abeilles venaient de rentrer. L'enfant inclina la tête et répondit :

«—C'est bon. »

« Alors elle parut s'assoupir.

« Moi, debout près du fourneau, je me perdais dans un abîme de méditations: comment la pauvre aveugle pouvait-elle savoir que dans telle ou telle ruche toutes les abeilles n'étaient pas rentrées? que telle autre ruche était ouverte? Cela me paraissait inconcevable ; mais, arrivé d'une heure au plus, je ne me croyais pas le droit d'interroger mes hôtes sur leur fille : il est pénible d'entretenir les gens d'un sujet qui les affecte.

« Je supposai que Young cédait aux observations de son enfant, pour lui faire croire qu'elle rendait des services, que sa prévoyance préservait les abeilles d'une foule d'accidents. Cette idée me parut la plus simple; je n'y réfléchis pas davantage.

« Nous soupâmes vers sept heures, de lait et de fromage; et, la nuit venue, Young me conduisit dans une assez vaste chambre au premier, meublée d'un lit et de quelques chaises, et toute boisée de sapin, comme cela se rencontre dans la plus grande partie des chalets de la Suisse. Vous n'êtes séparé de vos voisins que par des cloisons; chaque pas, chaque parole retentit à vos oreilles.

« Cette nuit-là, je m'endormis aux sifflements de la rafale, et aux grelottements des vitres fouettées par la pluie.

« Le lendemain, le vent était tombé ; nous étions plongés dans la brume. En m'éveillant, je vis mes petites vitres toutes blanches, ouatées de brouillard. Ayant ouvert ma fenêtre, la vallée m'apparut comme une immense étuve; quelques flèches de sapins dessinaient seules leur profil à la cime des airs, dans cet amas de vapeurs : au-dessous, les nuages s'accumulaient par couches régulières jusqu'à la surface du lac: tout était calme, immobile, silencieux.

« En descendant à la salle, je trouvai mes hôtes assis autour de la table, en train de déjeuner.

«—Nous vous attendons! s'écria Young d'un accent joyeux.

«—Pardonnez-nous, dit la mère, c'est notre heure de déjeuner.

«—Oh! c'est bien....c'est bien.... je vous remercie de ne pas faire attention à ma paresse. »

« Rœsel paraissait plus gaie que la veille; de plus fraîches couleurs animaient ses joues.

«—Le vent est tombé, dit-elle; tout s'est bien passé.

«—Faut-il ouvrir le rucher? demanda Young.

«—Non... non... les abeilles se perdraient dans le brouillard. Et puis, tout est trempé d'eau : les ronces et les mousses en sont pleines; il s'en noierait beaucoup au moindre coup de vent. Attendons!... Ah! je le sais bien, elles s'ennuient, elles voudraient travailler. De manger leur miel au lieu d'en recueillir, ça les tourmente, mais je ne veux pas en perdre. Demain, nous verrons. »

« Les deux vieillards écoutaient d'un air grave.

« Vers neuf heures, la jeune aveugle voulut visiter ses abeilles; Young et Catherine la sui-

virent ; je fis comme eux, par un sentiment de curiosité bien naturelle.

« Nous traversâmes la cuisine, dont la porte s'ouvrait sur une étroite terrasse en plein air. Au-dessus de cette terrasse s'élevait le toit du rucher; il était de chaume, et de son rebord tombaient un magnifique chèvrefeuille et quelques festons de vigne sauvage. Les ruches se pressaient sur trois rayons.

« Rœsel allait de l'une à l'autre, les caressant de la main et murmurant :

« — Un peu de patience.... un peu de patience.... Il fait trop de brume ce matin... Oh ! les avares, qui se plaignent ! »

« Et l'on entendait à l'intérieur un vague bourdonnement, qui grossissait jusqu'à ce qu'elle fût passée.

« Cela me rendit plus attentif; je pressentais là-dessous un étrange mystère. Mais quelle ne fut pas ma surprise, une fois rentré dans la salle, d'entendre la jeune aveugle s'écrier d'un accent mélancolique :

« — Non, mon père, j'aime mieux ne pas voir aujourd'hui, que de perdre mes yeux. Je chanterai, je ferai quelque chose pour ne pas m'ennuyer ; mais les abeilles ne sortiront pas. »

« Tandis qu'elle parlait de la sorte, je regardais Walter Young, qui, jetant un coup d'œil dehors par les petites vitres, répondit simplement :

« — Tu as raison, mon enfant, oui, je crois que tu as raison. D'ailleurs tu ne verrais pas grand'chose, la vallée est toute blanche. Bah ! ce n'est pas la peine d'y voir. »

« Et comme je restais tout stupéfait, l'enfant reprit :

« — Ah ! la belle journée que nous avons eue avant-hier. Qui jamais aurait cru que l'orage du lac nous amènerait tant de brouillard ? Maintenant, il faut replier ses ailes et se traîner comme une pauvre chenille ! »

« Puis, après quelques instants de silence :

« — Que j'étais heureuse sous les grands sapins du Grindelwald !... comme la miellée pleuvait du ciel !... Il en tombait de toutes les branches... Quelle récolte nous avons faite, mon Dieu, quelle récolte !... Et que l'air était doux sur les bords du lac, dans les gras pâturages du Tannemath, et la mousse verdoyante, et l'herbe embaumée ! Je chantais, je riais ; la cire, le miel remplissaient nos cellules. Quel bonheur d'être partout, de tout voir, de bourdonner au fond des bois, sur la montagne, dans les vallons ! »

« Il y eut un nouveau silence ; moi, la bouche béante, les yeux écarquillés, j'écoutais de toutes mes oreilles, ne sachant que penser ni que dire.

« — Et quand l'averse est venue, fit-elle en souriant, avons-nous eu peur ! Et ce grand coup de tonnerre nous a-t-il effrayées ! Un gros bourdon, tapi sous la même fougère que moi, fermait les yeux à chaque éclair ; une cigale s'abritait sous ses grandes ailes vertes, et de pauvres petits grillons grimpaient sur une haute pivoine, pour se sauver du déluge. Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'était ce nid de fauvettes, tout près de nous, dans les broussailles; la mère voltigeait à droite, à gauche, et les petits ouvraient leur large bec jaune jusqu'au gosier. Avons-nous eu peur ! Seigneur Dieu, avons-nous eu peur ! Ah ! je m'en souviendrai longtemps ! Grâce au ciel, un coup de vent nous emporta sur la côte. Adieu, paniers, les vendanges sont faites ! Il ne faut pas espérer sortir de sitôt. »

« A ces descriptions si vraies de la nature, il ne me fut pas possible de conserver un doute.

« L'aveugle voit, me dis-je, elle voit par des milliers d'yeux; le rucher, c'est sa vie, son âme : chaque abeille en emporte une parcelle dans les espaces, puis revient attirée par des milliers de fils invisibles. Elle pénètre dans les fleurs, dans les mousses, elle s'enivre de leurs parfums; à l'heure où brille le soleil, elle est partout : sur la côte, dans les vallons, dans les forêts, aussi loin que s'étend sa sphère d'attraction. »

« Et je restai confondu de ce magnétisme étrange, criant en moi-même :

« Honneur, gloire, honneur à la puissance, à la sagesse, à la bonté infinies de l'Éternel !... A lui, rien d'impossible. Chaque jour, chaque instant de la vie nous révèlent sa magnificence ! »

« Comme je me perdais dans ces méditations enthousiastes, Rœsel m'interpella doucement avec un doux sourire :

« — Monsieur l'étranger? fit-elle.

« — Quoi donc, mon enfant?

« — Vous voilà bien étonné, et vous n'êtes pas le premier : le recteur Hégel, de Neufchâtel, et d'autres voyageurs sont venus tout exprès pour me voir; ils me croyaient aveugle. Vous l'avez cru aussi, n'est-ce pas?

« — Il est vrai, ma chère enfant, et je remercie le Seigneur de m'être trompé.

« — Oh ! fit-elle, j'entends que vous êtes bon... oui, je l'entends à votre voix. Quand le soleil viendra, j'ouvrirai mes yeux pour vous regarder, et quand vous partirez, je vous accompagnerai jusqu'au bas de la côte. »

« Alors, partant d'un naïf éclat de rire :

« — Oui, je vous ferai de la musique aux oreilles, dit-elle, et je me poserai sur votre joue. Mais prenez garde, il ne faut pas essayer de me prendre, sans cela je vous piquerais. Promettez-moi de ne pas vous fâcher.

« — Je vous le promets, répondis-je les larmes aux yeux, et je vous promets aussi de ne plus tuer d'abeilles, ni d'insectes d'aucune sorte, à moins qu'ils ne soient malfaisants.

« — Ce sont les yeux du Seigneur, murmura-t-elle; je n'ai, moi, que mes pauvres abeilles pour voir; mais lui, il a toutes les ruches, toutes les fourmilières, toutes les feuilles des bois, tous les brins d'herbe; il vit, il sent, il aime, il souffre, il fait du bien par toutes ces choses. O monsieur Hennétius, que vous avez raison de ne pas faire souffrir le bon Dieu, qui nous aime tant! »

« Jamais je n'avais été plus ému, plus attendri; ce n'est qu'au bout d'une minute qu'il me fut possible de demander encore :

« — Ainsi, ma chère enfant, vous voyez par vos abeilles; comment cela peut-il se faire?

« — Je ne sais, monsieur Hennetius, cela vient peut-être de ce que je les aime beaucoup. Toute petite, elles m'ont adoptée; jamais elles ne m'ont fait de mal. Dans les premiers temps, seule au fond du rucher, j'aimais à les entendre bourdonner des heures entières. Je ne voyais rien encore, tout était noir autour de moi, mais insensiblement le jour est venu: j'ai vu d'abord un peu le soleil, quand il faisait bien chaud; puis, un peu mieux; puis la grande lumière. Je commençais à sortir de moi; mon esprit s'en allait avec les abeilles. Je voyais la montagne, les rochers, le lac, les fleurs, les mousses, et le soir, toute seule, j'y pensais. Quand on parlait de ceci, de cela, de myrtilles, de mûres, de bruyères, je me disais : « Je connais ces choses, elles sont noires, brunes, vertes. » Je les voyais dans mon esprit; et chaque jour je les connaissais mieux par mes chères abeilles. Aussi je les aime bien, allez! monsieur Hennétius. Si vous saviez, quand il faut leur prendre du miel ou de la cire, comme cela me fait de la peine!

« — Je vous crois, mon enfant, je vous crois. »

« Mon ravissement à cette découverte merveilleuse n'avait plus de bornes.

« Durant deux jours encore, Rœsel m'entretint de ses impressions; elle connaissait toutes les fleurs, toutes les plantes alpestres, et me fit la description d'un grand nombre qui n'ont pas encore reçu de noms de la science, et qui ne se trouvent sans doute que sur des hauteurs inaccessibles.

« Souvent la pauvre jeune fille s'attendrissait en parlant de ses chères amies les petites fleurs.

« — Combien de fois, disait-elle, ne m'est-il pas arrivé de causer des heures entières avec un petit genêt d'or, ou bien avec un tendre *vergis-meinnicht* aux gros yeux bleus, et de prendre part à leurs chagrins! Tous voudraient s'en aller, voltiger; tous se plaignent de dessécher sur la terre, et d'être forcés d'attendre des jours et des semaines une goutte de rosée pour les rafraîchir. »

« Et là-dessus, Rœsél se prenait à me faire de longues histoires de ces conversations sans fin : c'était merveilleux! rien qu'à l'entendre on se serait épris d'amour pour une églantine, ou de vive sympathie, de compassion profonde pour les sentiments d'une violette, pour ses malheurs et ses souffrances comprimées.

« Que vous dirai-je encore, mes chères dames? Il est pénible de quitter un sujet où l'âme a tant d'effluves mystérieuses et la rêverie tant de marge; mais tout dans ce bas monde doit finir, même les plus douces rêveries.

« Le troisième jour, de grand matin, une brise légère se mit à rouler doucement les brumes du lac. De ma fenêtre je voyais le rouleau grossir de seconde en seconde; et la brise poussait, poussait toujours, découvrant tantôt un coin d'azur, tantôt le clocher d'un hameau, quelques cimes verdoyantes, puis un pan de sapins, un vallon. L'immense masse flottante montait, montait vers nous. A dix heures elle nous avait dépassés. Le gros nuage, debout sur les crêtes arides de Chasseron, nous menaçait encore; mais un dernier effort du vent le fit s'incliner sur l'autre pente, et disparaître dans les gorges de Sainte-Croix.

« Alors cette puissante nature des Alpes m'apparut comme rajeunie: les bruyères, les hauts sapins, les vieux châtaigniers trempés de rosée brillaient d'une santé plus vigoureuse; ils avaient quelque chose de joyeux, de riant et de grave à la fois. On sentait la main de Dieu dans tout cela, son éternité.

« Je descendis tout rêveur. Rœsel était déjà dans le rucher; Young, en entr'ouvrant la porte, me la fit voir assise à l'ombre de la vigne sauvage, le front penché, comme assoupie.

« — Prenez garde, me dit-il, ne l'éveillez pas! Son esprit est ailleurs. Elle dort, elle voyage : elle est heureuse! »

« Les abeilles, par milliards, tourbillonnaient comme un flot d'or au-dessus de l'abîme.

« Je regardai quelques secondes ce spectacle merveilleux, priant tout bas le Seigneur de continuer son amour à la pauvre enfant.

« Puis, me retournant :

« — Maître Young, il est temps de partir. »

« Lui-même alors boucla mon sac sur mes épaules et me remit mon bâton. La mère Catherine me regardait d'un œil attendri. Ils m'accompagnèrent tous deux sur le seuil du chalet.

« — Allons, me dit Walter en me serrant la main, bon voyage! et pensez quelquefois à nous.



La petite Rœsel m'accompagna jusqu'au bas de la côte. (Page 88)

« — Je ne vous oublierai jamais, répondis-je tout mélancolique ; puissiez-vous obtenir du ciel le bonheur que vous méritez !

« — Ainsi soit-il, monsieur Hennétius, dit la bonne mère Catherine, ainsi soit-il ! Bon voyage. Portez-vous bien. »

« Je m'éloignai. Ils restèrent sur la terrasse jusqu'à ce que j'eusse atteint la route. Trois fois je me retournai agitant mon feutre ; eux levaient la main. Braves gens ! Pourquoi n'en rencontre-t-on pas de pareils tous les jours ?

« La petite Rœsel m'accompagna jusqu'au pied de la côte, comme elle me l'avait promis. Longtemps, longtemps sa douce musique égaya les fatigues de mon chemin ; il me semblait la reconnaître dans chacune des abeilles qui venaient bourdonner à mes oreilles, et je croyais l'entendre me dire d'un air moqueur, avec sa petite voix grêle : « Bon courage, monsieur Hennétius, bon courage ! N'est-ce pas qu'il fait bien chaud ! Voyons, faut-il que je vous embrasse ? Hé ! hé ! hé ! N'ayez pas peur ; vous savez bien que nous sommes bons amis. »

« Ce n'est qu'au fond de la vallée qu'elle prit enfin congé de moi, lorsque le grand murmure du lac couvrit son doux bourdonnement. Mais sa pensée me suivit tout le long du voyage, et je crois qu'elle ne me quittera jamais. »

FIN DE LA REINE DES ABEILLES.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

MAITRE DANIEL ROCK

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Maître Daniel Rock.

I

En l'an de grâce 1840, vivaient à Felsenbourg, au pied des Vosges, le vieux forgeron Daniel Rock, ses deux fils Kasper et Christian, et sa fille Thérèse.

Figurez-vous un vieux Sicambre, grand, sec et fort comme un chêne; le front étroit, les yeux gris, le nez long, les dents blanches, les poings en forme de massues : tel était maître Daniel Rock.

L'âge n'avait pas courbé sa haute taille, ni fait tomber un seul de ses cheveux gris; la pression de ses lèvres annonçait le calme et la

résolution ; son attitude droite et fière, je ne sais quoi de chevaleresque et de despotique. Les vieux cavaliers de Rodolphe de Habsbourg devaient avoir quelque chose de cette physionomie-là : il ne manquait au père Rock que le morion, la cotte de mailles, et la grande épée à deux mains remontant jusqu'au-dessus de l'épaule.

Il faut dire aussi que la famille des Rock était la plus ancienne du pays : dans toutes les vieilles chartes du Dagsberg, on parle de cette race d'armuriers et de forgerons ; les margraves de Felsenbourg se faisaient un honneur de la protéger ; ses cuirasses, ses casques, ses gantelets figuraient aux joutes d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, de Cologne, comme celles des Duchesne à la cour de France.

La perpétuité des instincts et des aptitudes dans certaines lignées, le sentiment amer de la déchéance, le regret des puissances éteintes, dont le souvenir se confond avec notre propre histoire, s'exprimaient à son insu dans les traits rigides du vieux forgeron, et lui donnaient un caractère à part. Les gens du village le craignaient sans savoir pourquoi, et M. le maire Zacharias Piper, qui parlait d'habitude très-haut, baissait le ton quand il le voyait entrer au conseil municipal.

Lui, Daniel, travaillait toute la semaine, et ne sortait que le dimanche pour aller à la messe. — Quelquefois il montait aux ruines de l'antique château de Felsenbourg, seul, le dos courbé, d'un air rêveur.

A cette époque, ni le canal ni le chemin de fer ne troublaient le silence des grands bois de leurs sifflements aigus, de leurs cris de halage, du roulement formidable de leurs convois. Le village, avec ses larges toitures de chaume, ses hangars, ses étables, sa petite église effilée dans l'air, ses arbres fruitiers au feuillage touffu, qui moutonnent les uns par-dessus les autres jusqu'à mi-côte, où commencent les bruyères ; la Zorn écumeuse qui suit en zigzag toutes les sinuosités de la montagne à perte de vue ; les gras pâturages où se baignent jusqu'au poitrail, dans les hautes herbes, les grands bœufs, les vaches, les génisses, levant leur large tête crépue et mugissant du fond de leur poitrail d'une voix lente et mélancolique, tout cela s'épanouissait comme une fraîche idylle dans la vallée bleuâtre : — Felsenbourg n'était pas alors à dix heures de Paris par la grande vitesse, mais bien à cinq ou six siècles ; on y parlait une langue primitive pleine de vieux mots et de tournures allemandes ; on y chantait d'antiques complaintes si douces, si mélancoliques, que les larmes vous en venaient aux yeux et qu'on se prenait à songer aux minnesingers, aux belles châtelaines, aux chevaliers, et aux misères du pauvre peuple dépouillé, houspillé, saccagé et pendu par les Tavardins, les Brabançons, les Bourguignons et autres héros du moyen âge. Le sarrau de toile grise et le gros bonnet de laine crépelue à longues oreilles, du temps de Henri l'Oiseleur, y restaient à la mode, ainsi que les coiffes en galette et les robes à taille haute, qui se transmettaient de la mère à la fille, avec les breloques d'or et les ustensiles du ménage.

La seule littérature de l'endroit consistait dans le *Messager boiteux* de Strasbourg, et les seuls produits de l'art, dans le *Juif errant* et le *Saint Michel* de Montbéliard.

Tout cela nous l'avons vu dans notre enfance, et parfois, en y rêvant, il nous semble avoir vécu sous Frédéric Barberousse, alors que le comté de Felsenbourg faisait partie de l'Empire germanique.

Au-dessus du village, à la crête des rochers, se dessinait la silhouette grise des ruines : le vieux castel s'écroulait ; le brouillard des nuits s'engouffrait dans ses tours effondrées ; l'herbe poussait entre ses larges pierres moussues ; quelques blocs énormes se détachaient tous les ans de sa couronne murale ; et durant les longues nuits d'hiver, — quand l'ouragan se démène, quand les pauvres gens, blottis autour de l'âtre, se racontent les vieilles légendes des temps passés, et que les esprits invisibles ébranlent les portes avec violence, demandant un asile contre la tourmente, — on entendait parfois tout un pan de muraille tomber dans l'abîme, tandis que la tempête redoublait ses clameurs et les arbres leurs gémissements lugubres.

C'est là que montait Daniel Rock, le dimanche après vêpres, pour causer avec Fuldrade, la diseuse de légendes.

Quoique cette malheureuse fût vieille de cent ans, maigre, ridée, exténuée, couverte de misérables oripeaux ; quoiqu'elle eût le nez crochu, les yeux si petits qu'ils étaient à peine visibles entre les rides de son front et celles de ses joues ; quoiqu'elle n'eût plus que le souffle, et que deux grandes chèvres, dont elle recueillait le lait dans une écuelle de bois, fussent son unique ressource, maître Daniel la respectait plus que toutes les autorités de France et de Navarre ; il la considérait comme une sainte, et s'estimait heureux qu'elle eût bien voulu s'établir dans le donjon de Felsenbourg.

Le forgeron aimait tellement les ruines du vieux château, qu'ayant appris que le conseil municipal se proposait de les vendre pour en faire des pierres de taille, il avait consacré tout

le fruit de son labeur de bien des années et celui de sa famille à l'achat de la côte avec ses décombres, ses ronces, ses bruyères et ses nids de chouettes.

Personne n'avait osé rire de sa folie, car le père Rock ne plaisantait pas; et d'ailleurs, comme il avait payé comptant, la commune s'était réjouie d'un pareil débarras.

Cela s'était passé depuis dix ou douze ans, et maître Daniel ne paraissait point se repentir de l'acquisition.

Il travaillait d'habitude avec ses fils jusqu'à six heures en hiver, jusqu'à huit en été. A cette heure, ils fermaient la forge et rentraient ensemble à la maison.

Thérèse avait dressé la table; ils soupaient en silence et buvaient un bon coup de vin. Puis arrivait Ludwig Bénédum, — le fils du meunier Frantz Bénédum, — l'amoureux de Thérèse : un superbe garçon blond et rose, les yeux bleus, les lèvres mollement arrondies, en petite blouse grise et coiffé du large feutre montagnard. Il s'asseyait derrière le grand fourneau de fonte côte à côte avec la jeune fille, et tous deux causaient à voix basse, sans que le père Rock le trouvât mal. Il estimait la famille des Bénédum, la plus vieille de Felsenbourg après la sienne : des gens bien posés, honnêtes et riches. Il reprochait bien au père Bénédum de s'occuper un peu trop d'affaires, d'acheter des blés, de spéculer, de courir après l'argent, au lieu de se tenir dans son moulin; mais il aimait le fils et avait accueilli sa demande avec satisfaction.

Un peu plus tard arrivait le curé Nicklausse, un grand vieillard à tête blanche. — On poussait le grand fauteuil devant lui, on ôtait la nappe, et l'on causait de l'endurcissement des cœurs.

« Ah! disait le père Nicklausse, nous ne sommes plus au temps où notre sainte religion régnait sur les âmes... Où les peuples partaient par centaines de mille pour faire la guerre aux Sarrasins et conquérir le Saint-Sépulcre!... Alors la face du monde était l'image du royaume des cieux : notre saint-père, en haut, avec ses trois couronnes, lançait la foudre... les rois et les empereurs, au-dessous, obéissaient comme des fils soumis... Puis les princes, les ducs, les seigneurs dans leurs châteaux, entourés de reiters et de moines pieux, célébraient le triomphe de la foi. Les peuples n'étaient pas encore possédés du démon de l'orgueil... ne faisaient point le commerce, ni l'usure, source du mensonge et de tous les vices... Ils cultivaient la terre, ils élevaient des cathédrales, et recevaient humblement leur pain à la porte des couvents! — Où sont-ils... où sont-ils, ces temps glorieux?... Hélas! la poudre à canon, l'imprimerie, les navigations lointaines, la vapeur et mille autres inventions de l'esprit des ténèbres ont perverti l'univers. Autrefois on ne cherchait qu'à faire son salut... De nos jours, on n'ambitionne que les honneurs et les vaines richesses... Autrefois, tout était à sa place : le fils du maçon restait maçon... le fils du charpentier restait charpentier... Aujourd'hui, chacun veut s'agrandir... personne n'est satisfait de son état... L'arbre de la science porte enfin ses fruits : le fils du paysan veut devenir général... il veut égaler les Mathatias et les Macchabées! — Le fils du bourgeois veut être juge, procureur, écrivain... Il prononcera des sentences comme Samuel, il chantera des hymnes comme Isaïe, il tiendra le glaive comme saint Marc et la plume comme saint Jean! — Et les rois... les rois eux-mêmes veulent éblouir les générations futures par des œuvres impies... ils couvrent la terre de routes et de canaux, et les mers de bâtiments sans nombre; ils invitent les hommes à de nouvelles découvertes, comme si toutes les sciences n'étaient pas dans nos livres saints... Ils dressent des statues à des hommes du néant, destinés autrefois à manier la pioche ou la truelle... ils encouragent l'esprit d'orgueil, et les révolutions fondent les unes après les autres sur les nations, comme les vautours du ciel sur des corps sans âme! — Ah! père Daniel, quel est notre bonheur de vivre au milieu des bois, derrière les montagnes!... Cet océan de misères et de calamités ne peut nous atteindre... Nous sommes ici comme Noé dans l'arche d'alliance, lorsque les tempêtes, semées d'éclairs et de tonnerres, mugissaient autour et que les mers répandaient leurs abîmes dans les cieux! »

Le père Rock inclinait alors gravement la tête et répondait :

« Vous avez bien raison, monsieur le curé; mais ne pensons point à ces choses... elles nous inspirent trop de colère... Thérèse, va chercher le livre des chroniques... lis-nous l'*Histoire de Hugues le Loup, premier des Nideck*, lequel étrangla sa femme de ses propres mains... ou les *Guerres de Brunehaut et de Frédégonde*... ou ce que tu voudras... Tout est beau... monsieur le curé n'a qu'à choisir. »

Thérèse alors allait chercher le vieux bouquin à fermoirs de cuivre : elle le déployait lentement sur la table, et rejetait sur ses belles épaules les longues tresses de sa magnifique chevelure noire, puis elle se mettait à lire lentement les faits et gestes des grands et glorieux seigneurs Hugues le Loup, Chilpéric le

Borgne, ou Hatto le Noir, d'impérissable mémoire.

Le vieux Rock, à chaque grand coup d'épée, regardait le père Nicklausse comme pour lui dire :

« Quel coup !... quelle bataille !... Voilà des hommes !... Ils renversaient les murs d'un coup d'épaule... ils arrachaient les créneaux avec leurs mains... ils pourfendaient d'un coup de hache un chevalier armé de toutes pièces... A la bonne heure... Trouvez-moi donc un de vos généraux capable d'en faire autant !... »

Ses joues se creusaient... ses yeux étincelaient... il toussait avec un sombre enthousiasme.

Ludwig Bénédum, moins amoureux des vieilles légendes, regardait Thérèse d'un long regard attendri, et les deux fils du forgeron, en face l'un de l'autre, la tête noire et crépue, la nuque large, leur lourde mâchoire dans la main, respirant à peine, s'observaient l'un l'autre comme deux sphinx rêveurs.

Et le temps s'écoulait : la vieille horloge poursuivait son tictac monotone; la lampe de fer, se ranimant par instants, éclairait de sa lumière jaune les poutres brunes du plafond, la grande armoire à ferrures ciselées, et tous ces visages contemplatifs, l'œil perdu dans le vague, comme en présence d'un rêve.

Enfin l'horloge sonnait onze heures. Alors tous les assistants exhalaient un soupir.

« C'est dommage, disait le père Nicklausse, voici l'heure de rentrer au presbytère.

—Oui, c'est dommage, répondait le vieux Rock. Fais une oreille... une grande oreille, Thérèse... pour demain... Le plus beau va venir : on attache Brunehaut à la queue d'un cheval sauvage, pour la traîner autour du camp. »

Tout le monde se levait avec tristesse.

« Bonne nuit, monsieur le curé.

—Bonne nuit, mes enfants. »

Et tandis que l'on reconduisait l'excellent homme, Ludwig, qui s'était levé doucement, déposait un baiser bien tendre sur le cou de Thérèse, et la belle jeune fille, levant sur lui ses grands yeux noirs, le regardait avec douceur.

« Hé! hé! disait le père Daniel d'un ton joyeux, à la porte, où donc est Ludwig?

—Me voilà... me voilà !... »

Il se sauvait, et le vieux forgeron, riant dans sa barbe, lui criait encore :

« Bonne nuit, garçon ; tu te sauves comme un voleur... hé ! hé ! hé ! »

C'est ainsi que se passait le temps chez maître Daniel Rock : un jour ressemblait à l'autre, et cela promettait de durer des siècles, lorsqu'un événement étrange vint troubler cette quiétude profonde.

II

On était à la fin du mois de mai ; les bonnes gens de Felsenbourg venaient de terminer leurs semailles; déjà les flèches sombres des sapins se découpaient sur la tendre verdure des hêtres et des chênes ; le merle et le coucou remplissaient les échos de leur éternelle chanson, et les derniers filets de neige s'écoulaient en ruisseaux limpides de la cime lointaine du Schnéeberg.

Ce jour-là, de grand matin, un petit vieillard de la tribu d'Israël, sec, maigre et jaune comme un hareng saur, le nez en lame de rasoir, la peau huileuse sillonnée de rides innombrables, l'œil vif et plein d'une fine bonhomie, le menton tout gris d'une barbe de la semaine dernière, maître Élias Bloum, accroupi sur son âne Schimmel, le plus décharné, le plus râpé, le plus mélancolique des ânes de la Judée, s'en revenait tranquillement du Dagsberg à Saverne, coiffé de son large feutre crasseux, et les manches de sa vieille houppelande de laine ballant sur les cuisses.

Le petit jour commençait à poindre sous le feuillage, les blanches vapeurs du matin s'étendaient à perte de vue dans la vallée silencieuse et s'élevaient jusqu'au bord du sentier, comme les ondes d'un lac. Au loin... bien loin derrière la côte, retentissait le bruit d'une forge. Du reste, pas un souffle, pas un soupir : tout dormait encore, le coq au village et la grive dans les bois.

Il fallait un motif bien grave pour avoir décidé le vieux juif à se mettre en route de si grand matin. Il méditait sans doute quelque spéculation importante.

Et dans le fait, il semblait absorbé par de sérieuses réflexions; au lieu d'accélérer le pas de Schimmel suivant son habitude, il s'oubliait et regardait devant lui comme au hasard. L'âne, profitant de cet oubli, s'arrêtait ici... là... pour cueillir quelque touffe d'herbe, un chardon, les pompons d'un noisetier, un feston de lierre; ses longues oreilles pendantes se relevaient alors, et sa grosse tête ébouriffée prenait un air jovial qui trahissait sa surprise, sa jubilation intérieure des nouveaux procédés de son maître.

« Allons, allons, Schimmel, disait le vieillard, courage... en route ! »

Mais presque aussitôt il poursuivait son rêve, et l'âne s'arrêtait au buisson voisin.

C'est ainsi qu'ils suivirent toutes les sinuosités de la vallée de Spartzprôd, depuis Chèvrehof jusqu'à Felsenbourg : jamais Schimmel ne s'était trouvé à pareille fête.

Tout à coup la voix claire, perçante du grand coq rouge de Catherine Bénédum, la meunière, retentit dans les échos. A ce cri, le vieux renard tressaillit, ses yeux scintillèrent... il regarda et se vit devant les premières maisons du village... il faisait jour, grand jour; l'horloge de la petite église sonnait six heures.

« Hue! Schimmel, hue donc! » s'écria le petit homme, et l'âne joyeux se prit à trotter vingt pas.

Toutes les lucarnes, toutes les petites fenêtres à vitraux de plomb, et les galeries de planches, et les escaliers extérieurs où pend la lessive se garnissaient de figures sur son passage, jeunes et vieilles, en feutre, en cornette, en bonnet de laine.

« Voilà le juif! criait-on. Hé! maître Élias, nous avons des bouteilles cassées!

—Nous avons du vieux linge!

—Nous avons de la cendre!

—Hé! Élias... maître Élias... arrête-toi donc, nous avons une vache à vendre. »

Et lui qui d'habitude descendait devant chaque maisonnette, lui qui s'informait de tout, qui voulait tout voir, tout marchander, lui qui ne trouvait rien ni trop lourd ni trop chaud, pourvu qu'il y eût moyen d'en espérer un bénéfice, il ne daignait seulement pas tourner la tête et répétait d'un ton bref :

« Hue! Schimmel, hue donc! »

Au détour de la grande rue tortueuse, en face de la fontaine communale où s'abreuve le bétail, Élias fit halte et se prit à contempler les vieilles ruines debout sur la montagne, puis les rochers, puis la côte couverte de bruyères.

Cette contemplation l'absorbait au point qu'il ne vit pas un cercle d'enfants se former autour de lui, les yeux écarquillés, le nez en l'air, se demandant l'un à l'autre :

« Qu'est-ce qu'il y a donc? nous ne voyons rien! »

Le juif murmurait tout bas :

« Oui... oui... c'est là qu'il faudra passer! »

Et ses lèvres se serraient; son front se ridait; il murmurait des paroles inintelligibles.

Puis ses yeux se fixèrent sur la forge du père Rock au pied de la côte : une sombre masure construite en pierres sèches, la toiture noire, les soupiraux ardents; — quelques roues démontées, des essieux hors de service, une lourde meule à bras, des débris de vieille ferraille, confusément entassés contre ses murs décrépits. Derrière, montait le sentier des pâtres, à travers les genêts en fleur; plus haut se dressait l'une des tours de l'antique castel revêtue de lierre.

Entre la forge accroupie dans l'ombre et la tour perdue dans les nuages on devinait une sorte d'alliance mystérieuse, une de ces harmonies profondes que l'inspiration de l'artiste peut seule définir.

Maître Élias poursuivit sa route plus lentement, et cinquante pas plus loin il s'arrêta devant l'un des soupiraux de la forge, le cou tendu, l'œil fixe, les sourcils froncés. Il regardait Christian et Kasper, les deux fils du père Rock, la chemise fumante, les épaules découvertes, martelant à tour de bras une énorme barre de fer que le vieux retournait dans ses tenailles.

Le soufflet soupirait longuement, les coups tombaient en cadence, les étincelles jaillissaient jusqu'à la voûte et sifflaient sur le sol humide; le foyer lumineux brillait au fond de l'âtre, comme le soleil pourpre de juillet à son déclin.

A quoi rêvait Élias? — Admirait-il la puissance musculaire des deux athlètes qui lui montraient les reins... la lumière fouillant les plus sombres recoins de la masure... ou l'harmonie colossale des marteaux vibrant sur l'enclume? Que sais-je? Il semblait réfléchir et ne quittait pas des yeux le vieux forgeron, comme s'il eût voulu lire dans son âme.

Après une ou deux minutes de cette inspection silencieuse, il mit pied à terre et s'apprêtait à franchir le seuil, quand le père Rock lui-même, la poitrine nue, la face noire baignée de sueur, le pantalon de toile grise serré aux reins et le tablier de cuir sur les genoux, sortit brusquement pour reprendre haleine.

« Hé! c'est maître Élias! s'écria-t-il tout joyeux. Comment ça va-t-il, Élias? Tu cours donc toujours le pays, vieux pécheur? Tu n'as donc pas encore assez de terres, de maisons et d'écus? Il te faut entasser... entasser jusqu'au bord de la tombe!

—Hé! hé! hé! fit le vieux juif avec bonhomie, en attachant son âne à l'un des anneaux de la porte, que voulez-vous, maître Daniel, que voulez-vous? On ne se change pas d'un jour à l'autre... L'habitude d'aller, de venir, de regarder, de marchander, de trafiquer... C'est plus fort que soi... c'est dans le sang.

—Oui, c'est dans le sang; les renards sont des renards, et les loups des loups de père en fils, » dit le forgeron.

Puis regardant le petit juif de toute sa hauteur :

« C'est égal, reprit-il, tu commences à te

faire vieux... te voilà chauve comme un œuf... tes dents branlent... tu n'étrangleras plus beaucoup de coqs ni de poules... A ta place, moi, je songerais bravement à mon salut.

—Vous croyez? répliqua maître Élias en plissant les yeux; eh bien, là... franchement... vous avez tort... Je suis chauve, c'est vrai, mais le nez est encore bon... il flaire de loin, Dieu merci... et si quelques dents me manquent au râtelier, ça ne m'empêche pas d'avoir aussi bon appétit qu'autrefois. »

Alors le père Rock se prit à rire de bon cœur. Ce petit être jaune, chétif, malin, avait le privilége de l'égayer toujours. Il le considérait absolument comme les vieux seigneurs du Géroldseck ou du Haut-Barr regardaient leurs fous, leurs nains ou leurs perroquets. Élias Bloum, se doutant de la chose, avait résolu d'exploiter son privilége. Il s'assit donc sur le banc de pierre près du soupirail et poursuivit en riant :

« Je ne plaisante pas, maître Daniel, l'appétit ne fait que croître tous les jours... Ainsi, vous ne vous douteriez jamais de ce qui m'amène.

—Ah! oui... qu'est-ce qui t'amène? Je suis curieux de le savoir... Est-ce un fer qui manque à ton âne?

—Non... c'est une idée.

—Une idée?

—Ma foi oui... l'idée d'arranger une petite affaire avec vous.

—Élias, tu dois savoir que Daniel Rock ne fait jamais d'affaires avec les juifs.

—Oui, je sais cela, père Rock... et je ne vous en veux pas... Il y a tant de gueux parmi nous... Mais moi, vous me connaissez depuis cinquante ans... enfin, je n'aime pas me vanter...

—Élias, tout ce que tu voudras... mais pas d'affaires...

—Écoutez-moi toujours, que diable! fit le petit vieillard en haussant les épaules... Qu'est-ce qui vous force de traiter?... N'êtes-vous pas libre?... Avez-vous peur que je vous séduise?... Si l'affaire est bonne... si elle est claire...

—Je ne la ferai pas.

—N'importe, écoutez-moi. Tout à l'heure, en traversant le village, je me disais : « Il n'y a pourtant que le père Rock qui ne m'ait jamais rien acheté ni vendu dans le pays... Je suis vieux... Je puis mourir d'un jour à l'autre... Ce serait une tache... une véritable tache dans la vie d'Élias Bloum, si je ne lui vendais pas quelque chose... n'importe quoi... Mais quoi lui vendre? » Et je rêvais... Je ne trouvais rien... quand, levant le nez, je vois ces ruines... ces vieilles ruines... Voilà mon affaire!... Il ne veut rien m'acheter... il me vendra ces ruines.

—Tu plaisantes... Que veux-tu faire de cela?

—Et qu'en faites-vous vous-même?

—Moi... moi... c'est bien différent.

—Vous laissez ces ruines en friche, je pourrais bien en faire autant, sans me donner beaucoup de peine... Mais voici mon idée : les ruines et le tour de la côte font bien vingt arpents... Au lieu d'y laisser venir des bruyères, je les fais retourner et j'y plante des pommes de terre.

—Des pommes de terre dans les rochers?... Il n'en poussera pas une seule.

—Et qu'est-ce que cela vous fait, si je paye bien? Voyons, maître Daniel, il faut que ceci réussisse... J'y tiens... Il faut que je fasse au moins une affaire avec vous. Vendez-moi vos ruines! »

Le père Rock, qui d'abord avait pris la chose sur le ton de la plaisanterie, voyant que la proposition était sérieuse, devint tout pâle... A son tour, il observa le juif de ses yeux gris, comme pour pénétrer au fond de son cœur.

Elias, absorbé par ses propres idées, ne remarqua point ce coup d'œil étincelant et poursuivit :

« Voyons, maître Daniel, combien peuvent valoir ces décombres? Vous les avez achetés, il y a dix ans, trois cents écus : en doublant le capital, pour les intérêts, cela fait six cents écus... J'en ajoute deux cents pour le bénéfice... Soit en tout quatre mille huit cents francs... Il me semble que c'est honnête.

—Je t'ai dit que je ne fais jamais d'affaires avec les juifs...

—Comment, père Rock, vous ne trouvez pas la somme suffisante?... Quel est donc votre prix?

—Les ruines ne sont pas à vendre.

—Tout est à vendre, père Rock... tout... seulement, il faut trouver un vieux fou comme moi pour acheteur... Vous tenez à votre tas de pierres... où la neige reste six mois de l'année... où l'on ne voit que des ronces, des orties, des bruyères... où les deux chèvres de Fuldrade trouvent à peine de quoi vivre... Vous y tenez... Vous savez que j'en ai envie... parce que je radote... que je perds la tête, et vous pensez : « Vieux fou!... tu le veux... eh bien, tu le payeras! »

—Je te répète que le château n'est pas à vendre, dit le forgeron d'une voix irritée.

—Il y a donc un trésor caché là-haut? fit le vieux juif en riant. Je m'en étais toujours douté... Eh bien, mettons le double de béné-

fice... Au lieu de huit cents écus... soit... mille écus !

—Élias, prends garde !... Si tu veux te moquer de moi...

—Je parle sérieusement, père Rock.

—Ah ! c'est sérieux... Eh bien, écoute-moi : — depuis cinquante ans que tu roules le monde, que tu rapines à droite et que tu voles à gauche... que tu entasses ton or... tu dois être riche, Élias... très-riche !... Tu peux acheter tout le village, toute la montagne, avec ses maisons, ses bois et ses prés ; tu peux élever des moulins, des usines, des fabriques ; tu peux acheter des régiments de conscrits en Alsace, et les vendre le double en Bretagne.— Mais, quand tu couvrirais la côte de Felsenbourg et ses ruines de tes écus, jusqu'au sommet de la plus haute tour, tu ne les aurais pas ! Elles sont à Daniel Rock, fils de Pierre Rock ; et quand Daniel sera mort, elles seront à Christian Rock, son fils aîné... Et tant qu'il y aura un Rock sur la terre, la côte et les bruyères seront à lui ! »

S'étant exprimé de la sorte d'un ton bourru, maître Daniel rentra dans sa forge sans attendre la réponse d'Élias, saisit la barre de fer et s'écria :

« Allez, garçons ! »

Et les marteaux se reprirent à galoper sur l'enclume.

Le vieux juif resté seul, la bouche béante, attendit encore quelques instants ; mais, voyant Daniel lui tourner le dos, il détacha son âne ; monta dessus et s'éloigna tout mélancolique.

III

La somme exorbitante qu'Élias venait de lui offrir pour les ruines et les terres incultes de la côte inspira les plus tristes appréhensions à maître Daniel. Il ne douta point que le juif n'eût l'idée d'établir au milieu de la montagne des fabriques, des usines, des carrières, et autres exploitations de ce genre ; lesquelles entraîneraient bientôt la perte des vieilles mœurs, l'abandon de la culture, le mépris des usages les plus respectables, enfin l'abomination de la désolation prédite par nos saintes Écritures.

Un sombre nuage s'étendit sur son âme.

Le soir du même jour, à la lecture des chroniques, au lieu d'interrompre de temps en temps Thérèse par quelque réflexion judicieuse touchant l'antique valeur des margraves, les bienfaits innombrables dont ils avaient comblé le pays, ou de célébrer le triomphe des Yéri-Hans, des Rupert, des Luitprandt, foulant aux pieds de leurs chevaux des milliers de piques et de hallebardes comme l'herbe des champs, il se renferma dans un morne silence.

Ludwig étant venu l'avertir que son père voulait le voir le lendemain pour causer d'affaires sérieuses, c'est à peine s'il lui répondit d'un air distrait :

« Bon... bon... ça me fera plaisir. »

Et lorsqu'au coup d'onze heures tout le monde se fut levé pour retourner chacun à sa demeure, au lieu de reconduire le père Nicklausse jusque dans la rue et de lui crier : « Bonne nuit, monsieur le curé... Quel beau temps ! voyez donc les étoiles ! » il ne bougea point de sa place... comme perdu dans un abîme de méditations profondes.

Thérèse, restée la dernière, le vit gravir l'escalier de bois au fond de la cuisine, pour aller se coucher, l'œil fixe, le front pâle, appuyant le pied lourdement sur chaque marche, et murmurant tout bas des paroles inintelligibles.

« Mon père est malade ! » se dit-elle.

Et durant plus d'une heure elle resta levée, tout inquiète, croyant entendre le vieillard se retourner dans son lit et gémir.

Cependant, le lendemain, dès cinq heures, le père Rock était à la forge avec ses fils : les marteaux retentissaient sur l'enclume.

Ils travaillèrent jusqu'à midi.

Thérèse dressa la table ; et ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'elle vit enfin son père traverser la cour, se laver les mains et le visage à la fontaine, puis entrer d'un pas ferme dans la maison.

Il semblait remis de ses inquiétudes de la veille et dîna de bonne humeur.

Les fenêtres, ouvertes tout au large, laissaient s'étendre sur le plancher, sur la nappe blanche à filets rouges, sur les grands plats fleuronnés couverts de viandes fumantes, et les gobelets étincelants, un magnifique rayon de soleil. La côte, toute couverte de pommiers blancs, de pêchers roses, égayait la vue. Le père Rock considérait sa fille d'un regard attendri : on voyait qu'il la trouvait belle et qu'il en était fier.

Ses deux garçons mangeaient de bon appétit et buvaient de même.

« Un beau jour ! disait Kasper.

—Ah ! si c'était dimanche, faisait maître Daniel en riant, comme on irait danser à *l'Arbre-Vert !*... Mais sois tranquille, le dimanche viendra et la petite Grédel ne se sera pas envolée. »



Puis elle se mettait à lire lentement les faits et gestes... (Page 107.)

Et le grand garçon barbu rougissait jusqu'aux oreilles.

Après le dîner, maître Daniel commençait à retomber dans ses rêveries. Kasper et Christian venaient de sortir, et Thèrèse, debout à la fenêtre, regardait dans la rue silencieuse.

« Hé! cria tout à coup Kasper, voici le père Bénédum; il arrive avec ses deux gros roussins.

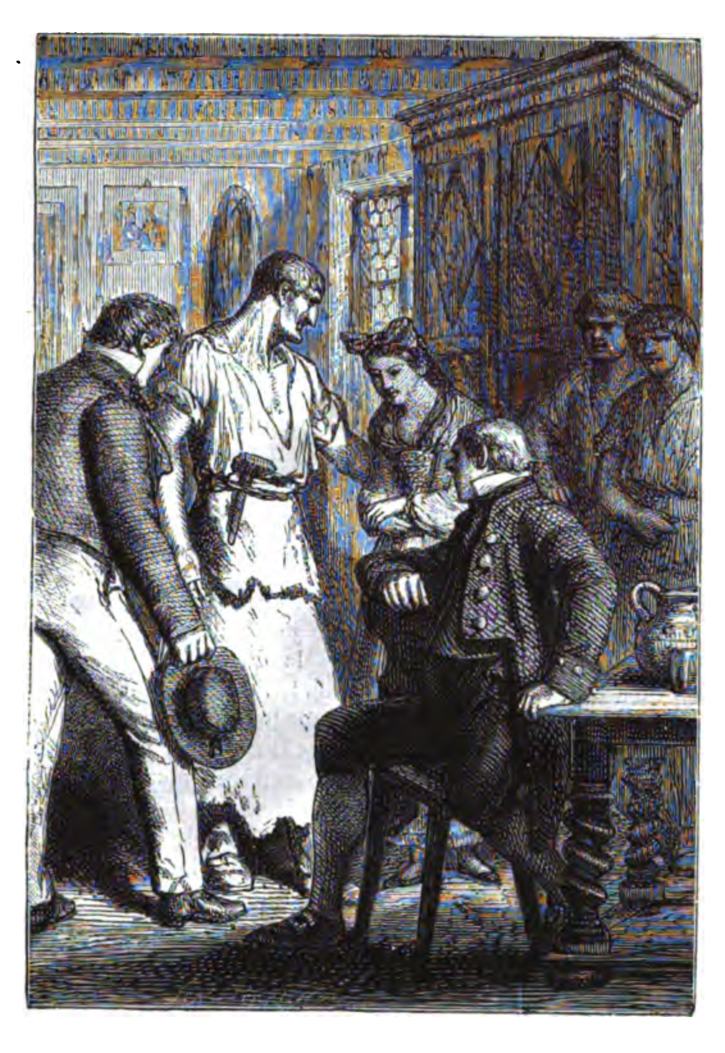
—Oui... et Ludwig est derrière, fit Christian. Tiens... tiens... c'est donc fête au moulin, qu'il a mis ses bretelles rouges et sa veste des dimanches? »

Les chevaux du meunier approchaient en trottant; la terre en tremblait.

Thérèse disparut aussitôt dans la cuisine, et le père Rock encore à table, ayant tourné la tête, vit son vieux camarade Frantz Bénédum qui s'avançait, tenant ses deux gros chevaux gris pommelé par la bride, et souriant sous les larges bords de son feutre.

Les yeux du père Rock s'animèrent; il regarda son camarade d'enfance, le seul qu'il eût encore au village, pensant en lui-même: « En voilà encore un de la vieille roche! Comme c'est bâti... comme c'est trapu!... On n'en fait plus de cette trempe-là... Les meuniers... les meuniers de nos jours, ça se reconnaît à la veste... De mon temps, on les reconnaissait à la largeur des épaules... Et puis, quelle honnête figure avec ses cheveux gris, son gros nez relevé et ses petits yeux malins! « Meunier et voleur » sont deux, quand on regarde mon vieux Frantz! »

Ainsi rêvait le brave homme, glorifiant sa



« Arrive ici, Thérèse ; veux-tu de ce mauvais gueux pour mari ? » (Page 117.)

génération et celles qui l'avaient précédée, aux dépens de toutes celles qui pouvaient suivre.

Frantz Bénédum était alors à la porte.

« Oh ! hé ! garçons, fit-il, vous allez me ferrer ça... et solidement !

—Soyez tranquille, maître Frantz.

—Où est donc votre père ?

—Me voilà... me voilà... Bénédum... entre donc, vieux !

—Ah ! ah !... Bon. »

On entendit les pas lourds du meunier traverser l'allée, tandis que les gros chevaux piaffaient, se dressaient au poing de Kasper, et hennissaient de cette voix grêle qui précède les ruades.

« Bonjour, Frantz.

—Bonjour, Daniel. J'arrive au bon moment.

—Oui, tu vas prendre un verre de vin. — Thérèse ! Thérèse !

—Mon père ! dit la jeune fille en apparaissant toute rouge, tout émue.

—Va remplir cette cruche à la petite tonne... tu sais ?

—Oui, mon père.

—Ah ! fit le meunier en la suivant du regard, je ne m'étonne pas si mon garçon me tourmente du matin au soir pour arranger sa petite affaire... A sa place, moi, je crierais encore plus haut... — La belle fille ! »

Thérèse rentra déposer la cruche sur la table et voulut s'échapper aussitôt, mais le père Frantz, la saisissant au passage de ses larges mains, s'écria :

« Ho ! ho ! pas si vite... pas si vite... tu me

donneras bien un petit baiser... hein?... pour l'amour que je te porte. »

Thérèse, tremblante, se laissa prendre ce qu'on lui demandait, puis elle s'enfuit toute confuse.

Alors les deux robustes vieillards s'accoudèrent l'un en face de l'autre, riant tout bas. Frantz tendit la main par-dessus la table à Daniel, qui lui donna la sienne, et ils se la serrèrent longtemps en silence. On aurait dit qu'ils ne pouvaient parler.

Et c'était quelque chose d'attendrissant que de voir ces deux vieilles têtes grises, l'une calme, grave, énergique, l'autre un peu maligne, mais pleine de bonté et de franchise : — oui, c'est une belle chose que de voir deux vieux amis pleins de force et de santé, sous les neiges du grand âge, jouissant encore de tout et se souvenant de si loin.

Le père Rock remplit les verres. Dehors on ferrait les chevaux; il y avait grand tapage.

« La! la! là! Doucement, Reppel... un peu de patience... Prends-lui donc la jambe, Christian... Sont-ils enragés, les chevaux du père Bénédum!... On voit bien qu'ils reçoivent de l'avoine plus souvent qu'à leur tour.

—Mon garçon t'a dit hier que je viendrais te voir? demanda le meunier.

—Je crois que oui...

—Il doit te l'avoir dit... Il n'a pu l'oublier, le gaillard, j'en suis sûr... A ta santé, Daniel.

—A la tienne, Frantz.

—Un bon vin... d'où le tires-tu?

—De Rikevir, en Alsace.

—Il est très-bon. »

Puis reprenant sa pensée :

—Voilà maintenant quinze mois que Ludwig fréquente ta maison... tu dois le connaître.

—C'est un brave garçon, et que j'aime bien.

—Oui, c'est un brave garçon... un garçon rangé, laborieux, économe... Tu peux me croire, Daniel.

—Je le connais! ce garçon-là me plaît... C'est un homme de notre temps à nous.

—Justement... Eh bien, puisque nous sommes d'accord... pourquoi retarder le mariage? Il me semble que Ludwig ne déplaît pas à Thérèse.

—Tout est bien... mais une chose manque encore : la dot n'est pas prête.

—La dot? Bah! tu la donneras plus tard.

—Non, il faut que Thérèse ait sa dot... La fille de Daniel Rock ne peut se marier sans dot. D'ailleurs, ça ne tardera pas longtemps... Je mets chaque jour quelque chose de côté... Encore cinq ou six mois et nous ferons la noce. »

Il y eut un instant de silence; le vieux meunier sembla se recueillir, puis souriant :

« Daniel, reprit-il, ce que tu dois désirer le plus, c'est de voir tes petits-enfants... Moi d'abord, et ma femme, nous ne pensons qu'à ça... nous en causons tous les jours... Catherine a déjà préparé le linge du ménage, elle ne demanderait pas mieux que de préparer les layettes... Et puis, voilà qu'une bonne occasion se présente de placer Ludwig... Tu sauras que le meunier Diemer, de la Steinbach, a spéculé sur les grains... il a perdu beaucoup d'argent... son moulin est à vendre... Ludwig ne peut aller à Steinbach sans Thérèse... il ne le peut pas... et si je laisse échapper cette occasion de le placer... il ne s'en présentera peut-être jamais de pareille... Pourquoi donc retarder le mariage?... Pourquoi faire languir ces braves enfants?... la dot!... la dot!... c'est bien... Est-ce que ta parole ne vaut pas de l'or?

—Non... je puis mourir!... Tu sais, Frantz, que j'ai acheté les ruines et la côte... ce n'est pas la dot d'une fille, ça... il a fallu me saigner!... Maintenant le travail marche... je gagne tous les jours... mes garçons m'aident... mais la dot n'est pas encore prête, et tu dois comprendre que moi, Daniel Rock, je ne puis pas dire à ma fille que j'aime, à ma Thérèse : « Tiens! les autres font ton bonheur, et ton père n'y est pour rien!... » Ça ne se peut pas... Elle aura sa dot... argent comptant.. j'y tiens... c'est mon bonheur de travailler pour elle. »

Le père Rock remplit de nouveau les verres, et le meunier, hochant la tête, s'écria :

« Tu seras toujours le même, Daniel... Depuis soixante ans que je te connais, tu n'as pas changé... C'est pourtant drôle... — La dot!... la dot!... Eh bien, j'en ai deux de dots... Là .. es-tu content?

—Comment? »

Les yeux de Frantz Bénédum scintillèrent; il s'allongea, les coudes en avant, sur toute la largeur de la table, sa grosse tête grise entre les mains, comme pour causer de plus près, tandis que maître Daniel, toujours grave et solennel, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, l'écoutait avec calme sans laisser deviner ses impressions.

« Tu connais mon pré de Langwald?

—Oui... au-dessous de la Roche-Plate.

—Un pré de trois arpents, où la rivière déborde deux fois l'an... où rien ne pousse que des osiers et des flèches d'eau... Ça peut bien valoir de mille à douze cents francs entre frères... Eh bien, Daniel, figure-toi qu'avant-hier, à trois heures de l'après-midi, comme

j'étais dans mon moulin, arrive le petit juif Élias Bloum sur son âne... Il cause de ceci, de cela, des blés, des avoines, de la farine, et finalement de mon pré du Langwald. Moi je le voyais venir... Je me disais : « Tu veux quelque chose, Élias... attention! » Sans avoir l'air de rien, je dressais l'oreille. Le juif se met donc à me parler de mes prés... il les abîme : « C'est de la mauvaise terre... c'est un marais... il y pousse plus de grenouilles que de brins d'herbe... » Bon... je ne dis toujours rien. « Voyons, maître Bénédum, que voulez-vous de ça? — Mais, Élias, puisque ça ne vaut rien. — C'est égal, dites toujours votre prix... —Est-ce que cinq cents francs l'arpent vous iraient, maître Frantz? — Cinq cents francs! Tu plaisantes? » Je lui tourne le dos. »

A ce moment, le vieux meunier se prit à rire en lui-même. Le père Rock, tout rêveur, ne le quittait plus de ses grands yeux gris.

« Six cents francs, maître Bénédum? — Tu te moques du monde. — Six cent cinquante? —Non.—Sept cents? » Quand j'entends parler de sept cents francs, tu comprends, Daniel, ça me tenait là... je n'osais presque plus dire non... Catherine, dans le moulin, me faisait de grands signes... mais ce petit juif m'avait tellement l'air de tenir à mes prés, que je m'enhardis : je demande mille francs! Élias crie... il s'en va. Catherine me pousse dans le dos pour courir après lui; mais je le vois prendre le sentier du Dagsberg : « Il faudra bien que tu repasses devant mon moulin pour retourner à Saverne, que je pense. Si je te rappelais, tu serais capable de te dédire. » Catherine jetait de grands cris... elle me reprochait d'avoir manqué notre fortune... Tu connais les femmes, Daniel... ça ne sait pas attendre... ça voudrait sauter dessus tout de suite. Et vois-tu que j'avais raison de ne pas me presser?... Ce gueux d'Élias, au lieu d'aller jusqu'au Dagsberg, s'arrête prendre une chopine aux trois maisons de Spartzpröd, chez Bourdonnaye. A cinq heures du soir, il était déjà de retour, avec un papier timbré et les écus : trois mille francs!... trois mille francs en or, pour des terres où mes bœufs s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans la vase... pour des terres qu'on ne pouvait ni faucher ni pâturer... Comprends-tu ça, Daniel? »

Et Frantz Bénédum, transporté d'enthousiasme, partit d'un immense éclat de rire. Maître Rock, lui, ne riait pas; il était devenu tout pâle et ne disait mot.

Le vieux meunier, surpris de son silence, l'ayant observé plus attentivement, et remarquant la pression de ses lèvres contractées par un sourire bizarre, lui dit :

« Qu'as-tu donc, Daniel?... Est-ce que tu trouves l'affaire mauvaise?

—Non, c'est une bonne affaire, dit le forgeron avec amertume. Tu gagnes de l'argent... ça doit être une bonne affaire... mais écoute-moi bien, Frantz. »

Son regard prit une expression sévère :

« Nous sommes de vieux camarades d'enfance... je n'ai que toi d'ami dans la montagne, et je n'en veux pas d'autres... Tu es un brave homme... mais tu aimes trop l'argent! Au lieu de rester dans ton moulin, de moudre les grains qu'on t'apporte et de prendre un honnête bénéfice pour tes peines, tu descends en Alsace, tu achètes des blés, des avoines, et même des chevaux pour les revendre... tu fais le commerce : ce n'est pas beau!... non, ce n'est pas beau!... Tu devrais te souvenir que les Bénédum ont été jadis trabans, reiters et lansquenets au château de Felsenbourg, de père en fils; — que plusieurs d'entre eux ont eu l'honneur de mourir au service de nos maîtres; — que l'on compte dans ta famille trois chapelains de Dagsberg et deux vidames de Géroldseck : — que ces gens-là restaient à leur poste et ne faisaient pas le trafic.

—Mais, dit le meunier, les chapelains, les trabans, les reiters et les vidames n'existent plus... on n'en voit plus... Je ne peux pas les ressusciter, moi...

—Non, Frantz, non, interrompit Daniel en agitant la tête d'un air indigné, tu ne me feras pas croire que c'est bien d'oublier l'exemple de nos pères, et de vendre leurs dépouilles. D'abord, qu'est-ce que le juif va faire de tes prés?... Le sais-tu, seulement?

—Et que m'importe à moi?... ça le regarde. Il n'y fera pas pousser de l'herbe, je t'en réponds.

—C'est possible, mais il pourra très-bien y bâtir des fabriques... attirer des ouvriers étrangers dans le pays, et nous donner l'amour du gain. Alors, au lieu de vivre simplement, honnêtement dons nos montagnes, au lieu de cultiver son petit champ, de se contenter de son petit avoir, chacun voudra gagner de l'argent. Les hommes vendront leur travail, les filles leur vertu... nous vivrons comme les gens des villes, nous penserons et nous agirons comme eux... Nous deviendrons menteurs, fourbes, envieux, intéressés; nous serons gouvernés par des écrivassiers et des avocats. Les bonnes mœurs s'en iront... chacun voudra se glorifier aux dépens des autres... nous ferons tout ce qu'on nous dira de faire, pourvu que l'on paye bien... nous n'aurons plus de volonté... Les riches commanderont aux pauvres, et les pauvres travailleront pour ceux qui seront tout

luisants de graisse. —Voilà, Frantz, ce que fera le juif... et toi... toi... tu l'auras aidé dans son œuvre.

—Oh! oh!... diable!... un instant!... Tu vois les choses en noir, Daniel.

—Je les vois comme il faut les voir. »

Puis, se redressant, le père Roch ajouta d'un air digne :

« Je ne t'en veux pas, Frantz... non... tu n'as pas réfléchi; mais sache que le juif est aussi venu me voir, et qu'il a voulu m'acheter les ruines... Devine un peu ce qu'il m'a offert?

—Pour les décombres?

—Oui, pour les décombres et la côte des bruyères.

—Mais... cent écus...

—Il m'en a offert mille.

—Mille écus! s'écria maître Bénédum en bondissant, et tu as refusé?

—J'ai refusé! j'ai refusé, car moi, Daniel Rock, je pense à l'avenir de nos enfants; je ne veux pas qu'on élève des fabriques pour les faire suer sang et eau, là-bas dans la vallée,— ni des prisons pour les étouffer là-haut sur la montagne. — Et puis, si j'avais été capable de vendre le château de nos anciens seigneurs... là... franchement... la main sur le cœur, Frantz, est-ce que tu ne m'aurais pas regardé comme un misérable... comme un traître pire que Judas? »

Frantz Bénédum, ébahi, ne sut que répondre, et le vieux forgeron poursuivit, les larmes aux yeux :

« Songes-tu quelquefois à nos anciens seigneurs, Frantz, à ces hommes hardis, braves et généreux, qui, les premiers, ont pénétré dans les grandes forêts de l'Alsace et des Vosges pour en exterminer les bêtes fauves et les peupler de monde? Songes-tu que nos pères, à nous, ont reçu leurs champs, leurs maisons, leurs premiers attelages de ces hommes, et qu'ils ont été bien heureux de vivre à l'abri de leurs lances et de leur courage? — Alors la terre était au premier venu, mais personne ne pouvait répondre de la moisson : des milliers de bandits, sans feu ni lieu, — comme on le voit dans nos vieilles chroniques, — erraient à droite, à gauche, pour brûler, dévorer et dévaster. Le seigneur, sur son rocher, découvrait l'ennemi de loin, il volait à sa rencontre et livrait des batailles... de terribles batailles... quelquefois seul contre dix... pour la récolte du paysan! — Je dis que ces gens-là valaient mieux que nous, qu'ils étaient plus forts, plus grands et plus nobles que nous... Je dis que c'est à leur courage que nous devons d'être ce que nous sommes, et que nos ancêtres ont dû leur repos. On a tort de l'oublier, Frantz, c'est encore à ces hommes-là que nous devons d'être chrétiens, car, sans eux, où donc auraient vécu les apôtres, et tous ces hommes savants qui écrivaient les chroniques et disaient la messe au milieu des bois? Nous serions tous devenus des sauvages... nous n'aurions jamais rien su de l'Évangile! — Maintenant que les fils des paysans et des bourgeois sont les maîtres... que la terre est défrichée et que les bois sont en coupes réglées... les descendants des seigneurs n'ont plus que le souvenir de leur nom et de leur gloire. On les a même chassés... Ceux de Felsenbourg sont tous morts depuis longtemps... mais s'ils pouvaient revenir, le vieux Rock leur dirait : « Voilà votre château... ce n'est plus qu'un tas de pierres... mais les aigles n'ont besoin que d'un rocher pour rebâtir leur nid. »

En prononçant ces derniers mots, le forgeron s'était levé; sa face avait une expression terrible, ses lèvres tremblaient, ses cheveux gris s'agitaient comme une crinière.

« Je marcherais avec eux! cria-t-il d'une voix foudroyante. — Oui, Daniel Rock marcherait avec eux contre tout l'univers! »

Il se rassit plus pâle que la mort, les yeux étincelants, et vida brusquement son verre. Maître Bénédum aussi était bien pâle; il n'avait jamais vu son vieux camarade dans un pareil état.

Au bout d'un instant, le forgeron reprit d'une voix basse, concentrée :

« Et j'aurais été vendre, moi, le château de nos maîtres... leur château? non... ce n'est plus qu'une tombe! J'aurais été vendre leur tombe à un juif pour quelques piles d'écus!... Allons donc... plutôt me couper le poing! Écoute, Frantz, tu sais que les morts ont une nuit tous les ans pour revivre... la nuit de Noël : — eh bien, que diraient nos anciens seigneurs en s'éveillant cette nuit-là, s'ils retrouvaient leur château vendu par Daniel Rock, et démoli par un juif! Non... non... grâce au ciel! je ne suis pas encore assez misérable pour avoir de pareilles idées. Je l'ai dit à Élias : « Tant qu'il y aura un Rock sur la terre, il gardera les ruines de Felsenbourg... et quand on les couvrirait d'or pour les acheter, il n'en vendra pas un seul caillou. » Daniel Rock fera la dot de sa fille... ses fils travailleront pour leur sœur avec plaisir... il ne sera pas nécessaire de vendre un brin d'herbe, pour rendre Thérèse heureuse comme elle le mérite. »

Le vieux forgeron se tut, l'œil étincelant encore et le poing fermé sur la table. Ses deux fils l'écoutaient du dehors, appuyés sur la fenêtre, et leurs figures énergiques anonçaient un sombre enthousiasme.

Frantz Bénédum resta quelques instants comme abasourdi, puis se levant :

« C'est beau, Daniel, ce que tu viens de dire, fit-il, oui... c'est beau ! Malheureusement, bien peu de gens comprendront ça.

—Hé ! que m'importent les gens... et surtout les gens qui ne comprennent rien en dehors des écus ?... Je sens ce que je sens... je fais ce que je dois... le reste m'est égal. Tu n'as vendu que de misérables prairies, mais moi, j'aurais vendu le dernier souvenir des margraves de Felsenbourg, nos maîtres !

—Enfin, Daniel, ce qui est fait est fait... J'ai l'argent... J'ai la dot de Thérèse... et je te l'offre avec plaisir... Tu me rembourseras quand tu pourras... Il ne manque plus que ton consentement pour rendre mon garçon heureux, et j'ose dire aussi ta fille. »

Alors le vieux forgeron, attendri, pressa de nouveau la main de son camarade d'enfance.

« Et je le donne, mon consentement, murmura-t-il. Oui, ton fils est un brave garçon ; je lui confie le bonheur de Thérèse... On me donnerait à choisir entre mille gendres, que je n'en voudrais pas d'autre... Seulement, Frantz, tu ne me reparleras jamais plus des ruines... tu ne me reprocheras jamais d'avoir refusé les six mille livres d'Élias ?

—Moi ! te faire un reproche, Daniel ; est-ce que tu n'es pas le maître de ton bien ?

—A la bonne heure ! — Appelons les enfants. »

En ce moment, les chevaux étaient ferrés. Ludwig, en faction sur l'escalier extérieur, tremblait d'impatience, et Thérèse, dans la cuisine, écoutait... pâlissant et rougissant tour à tour. Elle connaissait son père : ses éclats de voix l'épouvantaient.

Les deux vieillards se levèrent.

« Ludwig !... » cria le meunier.

Maître Daniel était allé prendre sa fille :

« Arrive ici, Thérèse, arrive... Est-ce que tu veux de ce mauvais gueux-là pour mari ? »

Ludwig et Thérèse tombèrent dans les bras l'un de l'autre, fondant en larmes.

Les deux vieux, non moins émus, souriaient en s'essuyant les yeux. Christian et Kasper regardaient d'un œil mélancolique, pensant peut-être : « Quand donc arrivera notre tour ? »

Aussi le père Rock, devinant sans doute leur pensée, s'écria :

« Allons, garçons, ôtez votre tablier... On ne travaille plus aujourd'hui... Frantz, va chercher Catherine... Nous souperons ensemble... Il faut que toute la famille soit réunie ! »

IV

La nouvelle du mariage de Ludwig et de Thérèse se répandit en un clin d'œil dans tout le village.

« Avez-vous vu passer Catherine ? se criaient les commères d'une porte à l'autre.

—Eh ! oui, elle allait chez le père Rock.

—Alors, c'est une affaire arrangée... On se marie.

—Mon Dieu, oui, Margrédel, encore un beau mariage... Vont-ils s'en donner !

—Chacun son tour, Katel, chacun son tour... Ah ! quand je pense à mes noces... on n'en fait plus de noces pareilles. Il y avait plus de trente personnes, six jambons, quinze livres de bœuf, huit livres de veau, une tonne de vin d'Alsace de quatre mesures ; sans parler des œufs, du fromage, des galettes, ni du gros Pfifer-Karl, qui jouait de la clarinette en revenant de l'église. — Voilà des noces !

—Et les miennes donc, Margrédel ! A mes noces, le maître d'école Bischof était tellement gris le soir, qu'il prit la fenêtre du jardin pour la porte, et tomba le nez dans les choux... Il fallut le ramasser et le reconduire à sa maison comme un véritable enfant... Et le sacristain Freylig attrapa une indigestion qui lui dura quinze jours ! C'est pour vous dire qu'à mes noces, chacun mangeait et buvait tout ce qu'il pouvait tenir... car Dieu merci, Margrédel, il en fallait du vin pour griser Bischof... et du jambon pour donner des indigestions au sacristain... il en fallait ! Ce n'est pas à des noces comme on en voit aujourd'hui, qu'ils auraient eu leur compte ! »

Ainsi causaient les bonnes vieilles, se rappelant, avec des airs d'extase, le beau temps de leur mariage. Quant aux pommes de terre qu'il avait fallu manger depuis, elles n'en disaient rien.

Et tandis qu'elles causaient de la sorte, les verres tintaient, les bouteilles gloussaient, les fourchettes cliquetaient chez maître Daniel.

A chacun son tour d'être joyeux dans ce monde, — comme disaient les bonnes commères, — d'avoir le teint frais, les épaules rondes, les cheveux noirs ou blonds, le regard alangui par l'amour ! A chacun son tour de rire, de chanter, de festoyer, de voir les choses en beau et de s'écrier le verre en main : « Vous êtes mes amis... mes vrais amis... embrassons-nous, embrassons-nous, et vive la joie ! »

C'est ainsi que se passaient les choses dans

la grande salle, tandis que la vieille horloge comptait lentement les secondes.

Frantz Bénédum, le nez pourpre, son large feutre penché sur l'oreille, le bras gauche autour du cou de maître Daniel, s'écriait :

« Nous sommes de vieux amis... Je n'ai jamais eu d'ami que toi... Nos enfants s'aiment... nous nous aimons tous... oui... tous! Christian et Kasper sont aussi mes fils... nous sommes comme qui dirait en paradis! Buvons à notre santé... à la santé de Catherine, ma femme... la meilleure femme du pays! »

Et la vieille meunière, grande, sèche, la figure saupoudrée d'un milliard de taches de roux, son immense bonnet de dentelle en pyramide sur la nuque, riait et s'égayait... Elle regardait le père Rock et lui disait :

« Vous avez toujours été bel homme, père Daniel, et vous vous êtes conservé comme un charme.

—Et vous aussi, commère, faisait le vieux forgeron par galanterie; oui... vous avez toujours été droite comme un lis, et fraîche comme une rose.

—Oh! oh! compère... si vous parliez de cette brillante jeunesse, à la bonne heure... Mais enfin... ce n'est pas pour dire... nous avons été assez bien dans le temps... Il y a de ça trente-cinq à quarante ans...

—Je m'en souviens, dame Catherine, oui, je m'en souviens... vous étiez ce qui s'appelle une fille bien tournée... Mais buvez donc, commère!

—Doucement... doucement... vous voulez me griser, je crois! »

Tout le monde riait, le vieux curé Nicklausse comme les autres. Kasper et Christian, en manches de chemise, allaient et venaient autour de la table, découpant les viandes et remplissant les verres. Ludwig et Thérèse, assis l'un près de l'autre, semblaient rêveurs; seulement, lorsque leurs yeux se rencontraient par hasard, Thérèse rougissait doucement, tandis que le brave Ludwig, exhalant de longs soupirs, murmurait :

« Comme il fait beau temps aujourd'hui!... Comme tout est beau! Ah! que je suis heureux, Thérèse! »

Alors elle le regardait, et ses grands yeux noirs semblaient dire : « Moi aussi, Ludwig, je suis heureuse... oh! oui... bien heureuse!... »

Dehors, l'alouette s'égosillait à la cime des airs... les fleurs blanches des pommiers s'effeuillaient au bord des fenêtres... le soleil couchant dorait la côte à perte de vue.

Dans la salle, les vieux se racontaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, d'antiques histoires du *Messager boiteux*, et riaient à faire trembler les murs. Maître Daniel lui-même, d'habitude si calme, si grave, avait fini par s'animer d'une façon singulière. Il parlait nez à nez avec le père Nicklausse, qui parlait aussi, élevant la voix et gesticulant comme dans sa chaire. Tous deux semblaient avoir entrepris de s'assourdir l'un l'autre, et de temps en temps ils partaient d'un grand éclat de rire et criaient :

« Buvons, maître Daniel!

—A votre santé, monsieur le curé! »

Le temps ne paraissait long à personne.

La nuit était venue, on avait allumé la grande lampe de fer, et le repas continuait toujours aux clameurs de tout le monde, car les fils du forgeron avaient fini par s'enthousiasmer comme les autres, et disputaient sur la question de savoir s'il convient de ferrer un cheval d'abord par le pied droit ou par le pied gauche.

La mère Catherine seule, au milieu de cette tempête d'éclats de rire, paraissait avoir conservé sa présence d'esprit.

« Frantz! s'écria-t-elle tout à coup, profitant d'un instant de silence.

—Qu'est-ce que tu veux, Catherine? Tu vois bien que je cause.

—Oui... mais tu n'entends pas sonner minuit.

—Minuit! s'écria le père Nicklausse, ce n'est pas possible!

—Regardez l'horloge, monsieur le curé.

—Minuit! c'est vrai... Ah! mes chers enfants, le temps ne dure pas avec vous. »

Il se leva, tout le monde suivit son exemple :

« C'est égal... voici un beau jour, maître Daniel, je m'en souviendrai longtemps! Mais que va dire ma pauvre Annah? Depuis dix ans, mes chers amis, je ne me suis pas dérangé jusqu'à pareille heure.

—Kasper, allume la lanterne de monsieur le curé, » s'écria le père Rock.

Et s'adressant ensuite à Ludwig :

« Et toi... embrasse ta femme... Je te la donne, Ludwig, pour faire son bonheur... C'est ce que j'ai de plus cher au monde. »

Puis reconduisant maître Frantz Bénédum et Catherine :

« Faut-il vous éclairer, Frantz?

—Tu plaisantes, Daniel; est-ce que je ne connais pas le chemin de mon moulin?

—Alors, bonne nuit, dame Catherine...

—Bonsoir, maître Daniel; dormez bien. »

Ils s'éloignèrent.

Ludwig sortit à son tour; il embrassa le vieillard avec effusion et s'éloigna rapidement.

La nuit était toute noire. Maître Daniel, debout sur le seuil, écoutait les pas de ses convives s'éloigner de plus en plus, et le

bruissement de la fontaine dans le silence universel.

« Ah ! ah ! ah ! criait Kasper dans la maison, les as-tu vus s'embrasser, Christian ?

—Tais-toi donc... tais-toi donc, Kasper... Si le père entendait..

—Eh bien... après ? puisqu'ils se marient... Ne voilà-t-il pas des affaires parce qu'on s'embrasse ?... Je dis, moi, qu'ils ont raison. »

Maître Daniel, entendant cette conversation, devint grave. Les vapeurs du vin se dissipent vite aux fraîcheurs de la nuit. Il allait rentrer, quand, levant les yeux par hasard, il aperçut tout au haut de la côte une lumière scintillant dans les ténèbres. Cette lumière, rouge, vacillante, éclairait le profil noir de l'une des tours. Le vieux forgeron tressaillit.

Il regarda longtemps la flamme s'élever et descendre le long de la façade ; puis inclinant la tête :

« C'est le signal de Fuldrade, murmura-t-il à voix basse ; que peut-elle me vouloir à cette heure ? »

En même temps, traversant l'allée :

« Allons, garçons... allons... il est temps de se coucher, s'écria-t-il d'un ton brusque, la fête est finie !... Mais où donc est Thérèse ?

—Elle vient de monter.

—Eh bien, bonne nuit !... Allez... je vais fermer la maison. »

Les deux garçons n'avaient pas l'habitude de faire des observations ; ils montèrent donc dans leur chambre, tandis que le père Daniel mettait la barre à la porte et poussait le verrou.

On les entendit quelques instants encore rire, causer à demi-voix, et leurs gros souliers rouler sur le plancher sonore.

Maître Daniel, sombre, taciturne, se promenait de long en large dans la grande salle. La table, couverte des débris du festin... le silence succédant au tumulte... et peut-être aussi le sentiment profond de l'inanité de nos joies, après l'excitation de l'ivresse... tout cela courbait le front du vieillard. Il allait et venait, l'œil triste, s'arrêtant parfois pour écouter si quelqu'un veillait encore dans sa maison.

Enfin tout se tut.

Alors maître Rock, jetant sa houppelande de laine sur ses épaules et se coiffant de son tricorne, prit un gros bâton ferré derrière la boîte de l'horloge et passa dans la cuisine, amortissant le bruit de ses pas sur les dalles.

Il poussa la porte qui donnait sur le sentier des ruines ; puis, écoutant de nouveau et n'entendant plus rien, il sortit, ferma le cadenas et se mit à gravir lentement la côte.

Une heure sonnait à la petite église. Toutes les lumières du village étaient éteintes. La lune, longtemps voilée par les nuages, brillait alors de tout son éclat.

V

Une pensée grave, solennelle, conduisait maître Daniel Rock dans les ruines de Felsenbourg.

Depuis nombre d'années, la vieille diseuse de légendes, Fuldrade d'Obernay, s'était établie dans ces décombres avec ses deux chèvres.

Chassée de Triefels en 1803, elle avait longtemps erré de château en château, de village en village, cherchant un asile où reposer sa tête, célébrant les triomphes des temps passés, épouvantant les uns de ses prédictions, et réjouissant les autres en leur annonçant le retour des *nobles hommes bardés de fer*.

Les bourgeois d'Alsace et de Lorraine la traitaient de folle ; les paysans l'appelaient sorcière et redoutaient ses mauvais sorts, — mais Daniel Rock, lui, la considérait comme une sainte et se trouvait en quelque sorte indigne de s'approcher d'elle et d'entendre les prédictions bizarres, incohérentes, qui s'échappaient de ses lèvres.

Or, qu'on s'imagine l'émotion du vieux forgeron lorsque, après les propositions du juif Élias, le récit de Frantz Bénédum et les libations des fiançailles, il aperçut tout à coup le signal de la vieille.

C'était le réveil du festin de Balthazar !

Lui, qui ne craignait rien, qui pour soutenir ses idées aurait bravé l'univers, il se sentit frissonner jusqu'à la moelle des os.

Ce signe confirmait toutes ses appréhensions.

« Quelque chose se passe !... quelque chose de grand... de terrible... l'heure est proche... les destins vont s'accomplir !... »

Telles furent les pensées du père Rock.

Il montait donc la côte à travers les genêts et les hautes bruyères, s'arrêtant parfois pour respirer et regardant au-dessous de lui le village silencieux.

La nuit était parfaitement calme... la rivière au loin... bien loin dans la vallée sombre, faisait entendre son doux murmure... les rayons argentés de la lune reposaient sur les petits toits de chaume. Quoiqu'il eût fait très-chaud tout le jour, et que la terre fut aussi sèche que le roc, pas un insecte ne poursuivait sa chanson stridente.

Au-dessus de la côte s'élevaient les rochers à pic, qui semblaient grandir à chaque pas,



« Regarde par la meurtrière... là! fit-elle...(Page 122.)

et dont les ombres noires se prolongeaient à gauche, dans la vallée du Haut-Barr.

Au bout d'une demi-heure d'ascension pénible, maître Daniel avait atteint la base de ces immenses remparts naturels du vieux *burg;* ses gros souliers ferrés et la pointe de son pic grinçaient dans le sentier qui monte au donjon ; les décombres roulaient sous ses pieds.

Bientôt il fut au sommet du plateau désert, en face des deux hautes tours encore debout malgré les vents, les neiges et la puissance destructive des orages dans ces hautes régions.

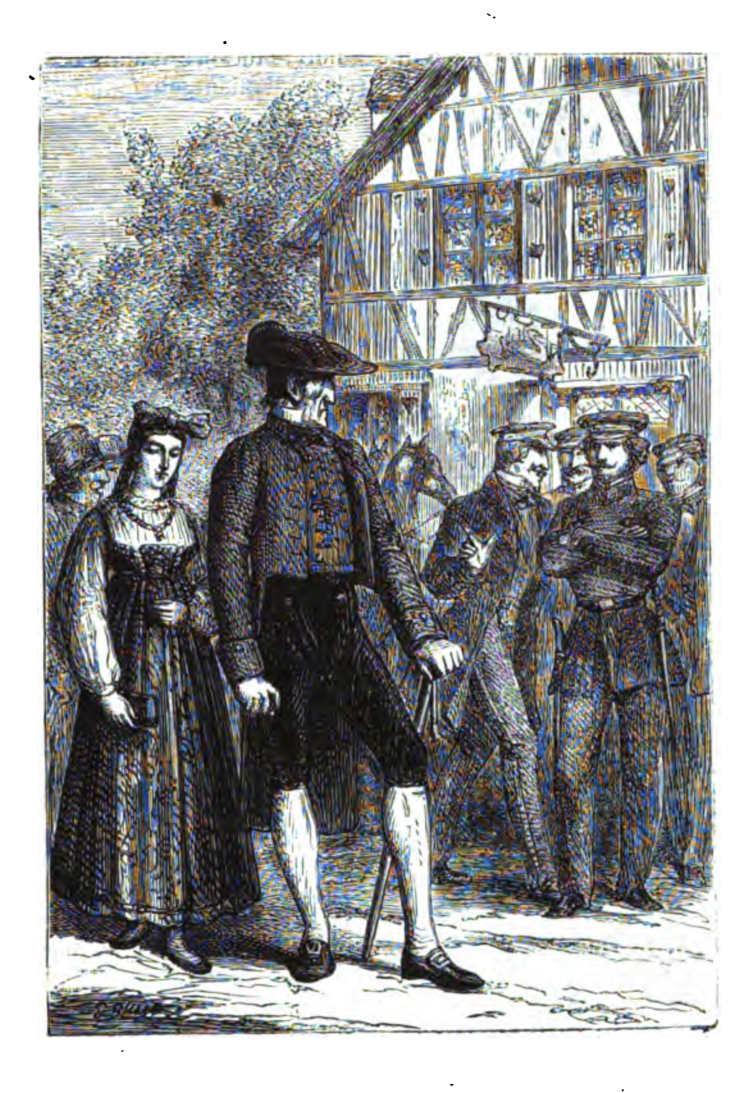
Alors le vieillard fit halte, pour contempler une seconde ce vaste domaine de la mort.

Les débris amoncelés, les ronces, les hautes orties hérissées dans chaque fissure de la pierre ; le silence du néant après le tumulte des armes, la voix des chefs, le chant joyeux des reiters, les hymnes pieuses des moines, toutes ces choses, dont sa mémoire était pleine et qu'il voyait anéanties, serrèrent le cœur de maître Daiel :

« Luitprandt!... cria-t-il, Rupert!... Karl!... et vous tous... vous tous... nos anciens maîtres... qu'êtes-vous devenus? »

Une chouette silencieuse fendit le ciel sombre de son zigzag rapide, et disparut dans une meurtrière.

Le vieillard, taciturne, poursuivit tristement sa marche vers la tour de Fuldrade, à l'autre extrémité du plateau. Une vague lueur rougeâtre en éclairait la porte en plein cintre.



Lorsque maître Daniel vint à passer avec sa fille. (Page 125.)

Quand il fut à cette porte, découvrant sa grosse tête grise, il parut hésiter; mais aussitôt une voix cassée lui cria de l'intérieur :

« Approche... Daniel... je t'attendais. »

Et le forgeron entra dans ce nid de hiboux, comme on entre dans un temple.

Au bout de trois pas, il vit la vieille accroupie près d'un feu de bruyères presque éteint. A côté d'elle dormaient ses deux grandes chèvres. — L'une, au bruit des pas du forgeron, se réveilla... allongea le cou... ses grands yeux dorés s'illuminèrent, puis elle se replia dans l'autre sens, posant sa tête sur sa maigre échine, et s'assoupit de nouveau.

Quant à la tour, ses six étages étaient tombés l'un sur l'autre; son escalier en spirale restait le pied en l'air dans les nuages; on voyait les étoiles au haut comme par une immense lunette. Dans un des coins, à cinq ou six pieds au-dessus du sol, avait pris racine un petit hêtre dont les feuilles étaient blanches.

Fuldrâde ne ressemblait plus à un être humain; on l'aurait plutôt prise pour une de ces vierges en plâtre des petites chapelles de Marienthal ou de Sainte-Odile, affublées, dans leurs niches, de robes de soie toutes passées et couronnées de fleurs flétries. Sa peau était si fine, qu'on voyait, à travers, les sutures de son crâne chauve; son nez crochu, son menton en galoche, ses joues creuses, ses yeux recouverts de flasques paupières, ses petites mains sèches, ses oreilles, blanches comme des hosties, le petit bonnet de crin tressé, en forme de corbeille, retombant sur sa nuque, tout cela lui

donnait l'air de quelque apparition surnaturelle.

Et pourtant, malgré cet état de décrépitude, on devinait que Fuldrade avait été belle d'une beauté splendide.

Maître Daniel restait immobile sur le seuil de la tour, comme un chevalier des vieux temps, en sentinelle, la tête haute, les deux mains appuyées sur son pic, le regard calme et sévère.

La vieille jeta quelque poignées de bruyères dans le feu, qui, se rallumant, éclaira les murailles sombres du donjon, leurs larges blocs de granit et le hêtre blanc posé comme un candélabre dans l'angle le plus obscur.

Puis, sans lever les yeux, elle murmura d'un accent rêveur :

« Daniel... les jours sont proches... Il y a des signes !...

—Des signes ?

—Oui... des signes mauvais ! — Regarde par la meurtrière... là ! » fit-elle, levant sa petite main, sans suivre du regard le geste qu'elle faisait.

Daniel Rock se tourna, et vit au clair de lune les décombres entassés.

« Que vois-tu ?

—Je vois la tour et la chapelle...

—Et dans la grande niche, tu ne vois plus la statue d'Adelberg le Vieux, ajouta Fuldrade ; elle est tombée !

—Tombée !

—Oui... hier, entre neuf et dix heures ! Et dans la même nuit, le vieux margrave, au milieu du silence, m'est apparu... Il était sombre... sombre comme une nuit d'orage... Il a gravi l'escalier... il parlait... il gémissait ! »

L'accent de la vieille était devenu presque imperceptible : on aurait dit qu'elle avait peur de s'entendre elle-même.

Daniel Rock, lui, se sentait pâlir, mais il ne bougeait pas plus qu'une statue.

« Il parlait !... — dit la vieille d'un ton si bas, qu'il ne fallait rien moins que le silence profond de la nuit et l'isolement des ruines pour percevoir son souffle ; — il disait : « L'heure avance !... La montagne frissonne !... » Et il écoutait, Daniel... Des larmes de sang coulaient sur ses joues... Et puis, tout à coup, il fit un grand cri : « A moi !... à moi !... mes enfants !... les voici !... » Alors toutes les bruyères, toutes les broussailles, tous les arbres furent agités comme par un grand coup de vent. On entendait des coups sourds, profonds, ébranler les remparts... Tous les guerriers accouraient les défendre : Reinhart, Ulrich, Mérowée, Luitfried, Othon, Gehrhardt, Hatto le Noir... Tous nos maîtres, armés du glaive, de la lance, de la masse d'armes, les ailes de leurs grands casques déployées, s'élançaient de la chapelle qui sonnait le tocsin ! Et leurs compagnies de trabans les suivaient en foule... Il y en avait, mon Dieu, il y en avait autant que de grains de sable au bord de la mer... Le beffroi, le donjon, les créneaux, le pont-levis étincelaient de piques innombrables, comme les champs de seigle au soleil d'été ! Et le vieux *burg* sortait de terre pour les recevoir, avec ses voûtes profondes, ses escaliers usés par les brodequins de fer, ses galeries, ses tours et ses tourelles, ses hautes terrasses et ses guérites avancées sur l'abîme ! Et la cloche sonnait toujours !... Les moines chantaient, les trompes d'airain mugissaient, les chevaux hennissaient dans leurs écuries souterraines ! Tout à coup le pont-levis s'abaissa, et les reiters, à cheval, Hatto le Noir en tête, sortirent et se rangèrent en ordre de bataille au pied des remparts, la visière basse, la lance en arrêt... tandis qu'en haut se penchaient les archers attentifs. Il se fit un grand silence !... Au loin... bien loin... par delà les montagnes... s'entendait un sifflement terrible... le sifflement du dragon à sept têtes... puis un roulement sourd, comme le bruit des grandes eaux qui s'avancent pour tout engloutir !... Et les guerriers se disaient entre eux, tout bas : « D'où vient ce bruit ? » Et tous écoutaient... Et moi... moi... pauvre vieille, j'avais peur... et les sifflements déchiraient l'air... ils entraient dans la vallée de Spartzprôd... — En ce moment, le vénérable évêque, Gotfried, revêtu de sa robe d'or et de pourpre, la mitre en tête, sa large barbe blanche étalée sur la poitrine, la crosse à la main, et le chapitre des moines en robe de bure à sa suite, s'avança sur la plate-forme, lentement... Il regarda par-dessus la rampe, prêtant l'oreille, puis il étendit ses mains tremblantes et s'écria : « Les temps sont accomplis !... l'agneau triomphe du loup dévorant... Vos œuvres sont grandes, ô Seigneur !... Vos voies sont justes et véritables, ô roi des siècles ! » Ainsi gémissait l'évêque, et sa voix, sonore comme le chant du cygne au milieu des nuages, s'entendait dans toute la montagne... Et le jour approchait... les ombres de nos seigneurs pâlissaient... pâlissaient : aux premiers rayons du soleil, elles avaient disparu ! — Alors, moi, Fuldrade, regardant par le soupirail, je vis la statue d'Adelberg le Vieux couchée dans les ronces, et je fis une prière pour l'âme des morts. »

La vieille se tut. Daniel Rock semblait anéanti.

« Et ce sifflement, Fuldrade, dit-il enfin, les

yeux étincelants d'une sombre fureur, ce sifflement et ce bruit des grandes eaux, d'où venaient-ils?

—Je n'en sais rien, » s'écria-t-elle en laissant tomber son crâne chauve dans ses mains desséchées, et se cachant la tête avec désespoir.

Puis elle ajouta :

« Ils viennent de l'enfer... C'est l'ange des ténèbres qui s'avance sur le dragon à sept têtes... Il détruira tout... il dévorera tout... il empoisonnera tout! »

Et d'un accent plus bas, elle murmura :

« Mon Dieu... mon Dieu... qu'est-ce que la vie? Que sont devenus les margraves de Felsenbourg... de Géroldseck... du Dagsberg?... Qu'est-ce que la durée d'une noble race, comparée à celle du fleuve de vie qui coule éternellement et ne tarit jamais? »

En prononçant ces derniers mots, son œil devint morne... La vieille diseuse de légendes parut se perdre dans un rêve immense... Sa respiration, saccadée tout à l'heure, prit un mouvement calme, régulier... sa tête s'inclina doucement.

« Fuldrade! » dit maître Daniel.

Elle ne répondit pas, mais ses deux chèvres, se levant, vinrent se placer à côté d'elle, allongeant leur grand cou maigre, et flairant vers la porte, où commençaient à s'étendre les bandes pourpres du crépuscule.

Le vieux forgeron resta quelques secondes encore la tête basse, les lèvres serrées, comme abîmé de douleur... Puis il sortit de la tour... regardant la crête du plateau, dont les herbes noires entrelacées et les hautes broussailles formaient des dessins bizarres sur l'horizon brumeux.

Enfin il s'éloigna lentement et redescendit dans la crevasse qui mène aux bruyères.

Une sueur froide couvrait sa figure, mais la plus inflexible résolution était dans son cœur.

« Le château de Felsenbourg est à Daniel Rock, se disait-il, et si le dragon à sept têtes arrive pour le démolir, Daniel fera son devoir : il combattra jusqu'à la mort! »

Vingt minutes après, le vieux forgeron rentrait chez lui et se jetait sur son lit. Il était alors quatre heures du matin... Kasper et Christian dormaient encore.

VI

Il faisait grand jour lorsque maître Daniel, revêtu de son large habit bleu à boutons d'acier, de son gilet écarlate, de ses culottes de velours noir et de ses souliers à boucles d'argent, descendit lentement l'escalier, traversa la cuisine et fit son entrée dans la salle d'un pas majestueux.

C'était dimanche. Thérèse avait eu soin d'ouvrir les fenêtres, de sabler le plancher, d'essuyer les armoires, le buffet, la cheminée gothique, d'épousseter les images de sainte Odile et de saint Landolple.

Le temps promettait d'être superbe; l'air encore frais du matin remplissait la poitrine.

La forge, le moulin, la charrette criarde qui se rend au labour, le pâtre qui souffle dans sa trompe, les chèvres bêlantes qui traversent le village à la file... tous ces bruits confus se taisaient. La cloche de la petite église, appelant les fidèles au service divin, bourdonnait seule dans la vallée silencieuse, et derrière le rideau de peupliers qui borde la côte, dans tous les sentiers de la montagne, on voyait descendre les paysans et les paysannes des hameaux environnants par trois, quatre, six, en feutre, en tricorne, en petite jupe, hâtant le pas, s'entraînant pour arriver plus vite.

Ce spectacle réjouissait l'âme; on se disait : « Le Seigneur est bon!... Glorifions-le dans les siècles des siècles. *Amen!* »

Maître Daniel, voyant ses fils bien rasés, le col de leur grosse chemise remontant jusqu'aux oreilles, la veste de velours marron boutonnée sur leur large poitrine, en fut réjoui... Les sombres visions de la nuit se dissipèrent de son âme, un flot de sang jeune colora ses joues brunes. Il ouvrit le buffet, y prit une bouteille de vin et trois verres, et les déposa sur la table, disant :

« Garçons, cassons ensemble une croûte avant de partir pour la messe; il faut se rafraîchir un peu... surtout quand on chante au lutrin... N'est-ce pas, Christian? »

Christian rougit; son habitude était de s'asseoir au banc du chœur, à côté du chantre Egoff, et là de ronfler comme un tuyau d'orgue, se rengorgeant, levant les yeux à la voûte d'un air d'extase, et ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles.

La grande Berbel, son amoureuse, voyant alors ses longues dents blanches, songeait à la clarinette de *l'Arbre-Vert* : elle croyait déjà sentir le bras vigoureux de Christian la saisir par la taille et l'emporter comme une plume dans les tourbillons de la valse.

Le père Rock ayant donc rempli les verres, dit :

« A votre santé, garçons!

—A la vôtre! » répondirent les fils.

Ils burent, et la physionomie du vieux forgeron sembla s'éclaircir.

« Garçons, reprit-il après un instant de silence, je suis content de vous... Vous êtes de braves enfants... Vous ne m'avez jamais donné que de la satisfaction. S'il m'arrivait malheur, souvenez-vous que je vous ai dit ces choses; la seule consolation de ceux qui restent sur la terre est de savoir qu'ils ont rempli leur devoir à l'égard des parents... Le reste n'est rien. »

—Pourquoi nous dire cela, demanda Christian, n'êtes-vous pas encore plein de force et de santé?

—Sans doute... je vais bien... Daniel Rock ne craindrait pas encore à la lutte deux ou trois de nos jeunes gens du village... Mais parce qu'on a vécu soixante-dix ans, ce n'est pas une raison pour que cela dure toujours... Enfin, votre père bénit le ciel de lui avoir donné des enfants tels que vous... Peut-être un jour serez-vous heureux de songer que je vous ai dit cela. »

Ainsi parla maître Daniel d'un accent ému, et ses fils pensaient :

« Comme notre père a la voix douce!... Jamais il ne nous parlé de la sorte. »

Et, sans savoir pourquoi, ils sentaient leurs yeux se remplir de larmes.

En ce moment, des pas légers traversèrent la cuisine, la porte s'ouvrit, et Thérèse entra parée de ses plus beaux atours : sa magnifique chevelure noire couronnée de la toque des Kokesberg à fleurs d'argent, la taille bien prise dans l'étroit corset de taffetas vert sombre à reflets rouges, où descendait une triple chaîne d'or ciselé, la jupe de soie violette à grands ramages : — on aurait dit une de ces jeunes châtelaines dont parlent les vieilles chroniques.

Le père Rock, la voyant s'avancer ainsi, en parut tout émerveillé. Il admirait tour à tour chacune des pièces de ce riche costume; puis, tout à coup, étendant ses larges mains :

« Voilà ce qui s'appelle une jolie fille de la montagne, dit-il d'un ton glorieux, la fille de maître Daniel Rock le forgeron!... Viens ici, Thérèse, que je t'embrasse! »

Thérèse s'approcha; il la fit asseoir sur ses genoux et la contempla de nouveau la face épanouie, puis il dit lentement, d'un ton grave :

« Thérèse, tu portes aujourd'hui la toque de ta mère, la chaîne d'or de ta grand'mère Anne, et la robe de ta troisième aïeule Odile... C'est bien... cela me fait plaisir... Ce sont elles, ces braves femmes, qui te les ont léguées pour soutenir la gloire de la famille... Chaque fois que tu les mettras, tu penseras à elles, tu te rappelleras que c'étaient des femmes vertueuses, des épouses dévouées, de bonnes mères, et tu suivras leur exemple.

—Oui, mon père! dit Thérèse devenue toute pâle.

—Eh bien, embrasse-moi, et partons pour la messe : voici le second coup qui sonne. »

Thérèse embrassa le vieillard, qui la retint quelques instants sur sa poitrine avec une émotion inexprimable. Puis il se leva, mit son grand tricorne, et, la prenant par le bras, ils sortirent les premiers.

Christian et Kasper, ayant refermé les fenêtres et la porte, ne tardèrent point à les suivre dans la grande rue qui descend vers l'église. Ils n'étaient pas encore à cinquante pas de la maison, qu'un singulier spectacle s'offrait à leurs regards.

Devant l'auberge du *Cygne*, qui se trouve un peu reculée de l'alignement, entre le jardin d'Adam Zimmer et celui de la veuve Lœrig, devant cette auberge, la plus grande du village, se trouvaient sept ou huit étrangers en habit vert et casquette plate brodée d'argent, tenant chacun par la bride un grand cheval, le cou allongé, les jambes fines, l'air fringant, tels qu'on n'en avait jamais vu dans le pays.

Ces personnes appelaient, criaient, commandaient; l'aubergiste Baumgarten accourait... le palefrenier Nickel aussi... Toute la maison était en l'air.

« Conduisez nos chevaux à l'écurie.

—Préparez-nous à dîner... qu'avez-vous?

—Dépêchez-vous...

—Servez vite...

—Faites ceci...

—Faites cela... »

Enfin, on voyait que ces gens ne manquaient pas d'argent, car ils commandaient et ordonnaient comme des princes. Outre cela, ils avaient l'air de rire du monde qui s'arrêtait pour les voir.

« Regarde donc, Horace, la grande coiffe!

—Hé! la petite, là-bas, n'est pas mal! Ma foi, je ne suis pas fâché de notre pèlerinage... »

Et autres paroles inconvenantes du même genre.

Personne ne disait rien... On contemplait leurs barbes pointues, leurs moustaches, leurs yeux vifs, la bordure de leurs pantalons et surtout leurs beaux chevaux, qui relevaient les jambes comme de véritables personnages, et regardaient par-dessus l'épaule les petits chevaux du pays, qu'on venait de faire sortir de l'écurie pour les mettre à leur place.

« Ce sont des gardes généraux! disaient les uns.

—Ce sont des gens de la douane! disaient les autres.

—Non!... ce sont de vrais seigneurs... des

margraves... des landgraves... ils parlent trop haut pour n'être pas quelque chose de grand ! » murmuraient quelques-uns.

Lorsque maître Daniel vint à passer avec sa fille, alors tous ces étrangers se retournèrent pour regarder passer Thérèse.

« Hé ! hé ! » firent-ils, tandis que leurs yeux étincelaient, et qu'ils sifflaient entre leurs dents avec des mines de renards.

Mais la figure osseuse et les yeux gris du père Rock ne parurent pas les étonner moins que l'air timide et le beau cou blanc de sa fille, d'autant plus que le vieux forgeron, qui dépassait de toute la tête le cercle des curieux, fit halte et les observa les lèvres serrées, son grand nez recourbé en bec, et les muscles de ses mâchoires gonflés comme deux poings au-dessous des oreilles.

Un de ces étrangers, petit, trapu, brun de peau et assez large des épaules, soutint seul son regard, rendant au vieux forgeron éclair pour éclair.

Celui-là tenait une longue cravache de cuir au poing ; il avait un ruban rouge à la boutonnière de sa veste, et un couteau de chasse à manche de corne sur la cuisse.

Maître Daniel trouva sa figure mauvaise et le prit en grippe.

A l'arrivée de ses fils, tous trois s'arrêtèrent encore un instant, puis ayant repris leur route, ils entendirent un de ces hommes s'écrier en riant :

« La jolie fille... corbleu !

—Oui... mais le vieux n'a pas l'air tendre, » fit un autre.

Maître Daniel, offensé dans sa dignité, se retourna ; mais, au même instant, il vit un de ces intrus, tout débraillé, à la fenêtre de l'auberge, criant :

« A table !... à table donc ! Le gigot à l'ail vous attend... Est-ce que nous allons nous donner en spectacle aux Triboques ! »

Et les autres montaient déjà l'escalier, sifflant, chantant, criant, faisant un vacarme d'enfer.

Maître Daniel Rock hocha la tête et devint tout méditatif.

Le troisième coup sonnait; il fallut se dépêcher pour avoir de la place. En arrivant sur le perron de l'église, maître Rock trouva le portail encombré de monde; il eut mille peines à s'avancer jusqu'au banc de la famille. Heureusement le bedeau Birkel vint à sa rencontre. Déjà l'orgue faisait entendre ses notes graves sous les voûtes du temple ; la voix perçante du petit Vieland retentissait dans le chœur, comme la trompette du jugement dernier ; M. le curé Nicklausse, à l'autel, lui répondait de sa voix tremblotante; les gens accourus de toutes parts s'agenouillaient sur le parvis... C'est au milieu de ces prières solennelles que le père Rock et sa fille durent se frayer un passage.

Enfin ils arrivèrent et purent s'agenouiller à leur tour; mais le vieux forgeron, de si bonne humeur le matin, était devenu sombre. Pendant tout le service, il ne fit que rêver aux étrangers de l'auberge du *Cygne*.

Qu'est-ce que ces gens-là venaient faire dans la montagne ?... Quels projets avaient-ils? Cela ne pouvait être que de véritables bandits... des hommes sans foi ni loi, dînant et se gobergeant pendant la messe, et riant du monde qui se rendait à l'église !

Le petit brun, avec ses yeux impudents, ses moustaches de chat et son air audacieux, l'indignait plus que les autres. Il croyait le voir encore là, debout devant lui, les bras croisés, l'épaule haute, la cravache pendante, le regardant en face d'un œil sournois, comme pour le braver et le défier. Cela faisait bouillonner son sang... il se sentait pâlir... et malgré le chant de l'orgue, malgré la majesté du lieu, la colère entrait et s'infiltrait doucement dans son âme.

Thérèse priait avec recueillement.

A droite, dans le banc des Bénédum, Ludwig la regardait tendrement; elle semblait ne pas le voir... mais elle le savait là... et toute défaillante de tendresse, elle levait ses beaux yeux à la voûte du temple, implorant les bénédictions du ciel pour son bien-aimé, pour son père et ses frères.

Enfin la voix chevrotante du père Nicklausse entonna le *Gloria patri et filio...* l'orgue joua l'antienne du vieux Rœmer, et la foule s'écoula lentement vers les portes de l'église.

Il était alors onze heures du matin; des événements graves allaient s'accomplir avant la fin du jour.

VII

La foule, accourue de Chèvrehof, de Spartzprôd et des environs, s'écoulait donc lentement sur la place de l'Église. Chacun s'empressait de gagner le bouchon voisin, pour vider bouteille en attendant les vêpres, lorsqu'un roulement de tambour se fit entendre près de la mairie.

Le père Rock et Thérèse, encore sur le perron, découvrirent au loin le petit crieur Hans Polack, revêtu de sa camisole bleue à pare-

ments rouges, et fièrement dressé sur ses ergots, comme un coq qui va chanter.

Tout le monde s'approchait pour l'entendre; lui poursuivait ses roulements avec enthousiasme.

Polack avait jadis été *sauvage* dans la grande hutte de la *contate* à Strasbourg ; il avait tambouriné sur trois caisses à la fois, désespérant tous les artistes de l'armée par la délicatesse de son jeu, comme il le disait lui-même. On aurait bien voulu le retenir là-bas, mais il s'était sacrifié : il n'avait pu se résoudre à priver la montagne de ses talents.

L'idée vint aussitôt à maître Daniel qu'il allait être question des étrangers de l'auberge du *Cygne*. Il s'avança donc au milieu de la foule qui se pressait autour de Hans, attendant avec impatience la fin de ses roulements.

Enfin le petit homme, après trois ou quatre fioritures brillantes, s'écria :

« Monsieur le maire Zacharias Piper fait savoir aux membres du conseil municipal de Felsenbourg et des environs, qu'il y aura réunion extraordinaire à la mairie, aujourd'hui dimanche, après la messe, pour délibérer sur les affaires de la commune. »

Ayant dit cela, Hans Polack descendit la grande rue en se dandinant sur les hanches, et en tambourinant une marche de fantaisie. Les enfants le suivaient en cadence.

Maître Daniel dit à Christian, qui se trouvait là par hasard dans la foule, de reconduire Thérèse, et s'achemina vers la maison commune tout rêveur.

La mairie de Felsenbourg est une grande bâtisse carrée construite en pierres de taille, les fenêtres arquées, la porte en plein cintre ; un escalier droit conduit au premier étage, où se tiennent les séances du conseil : représentez-vous une vaste salle planchéiée de sapin, quatre fenêtres au fond, une table massive recouverte d'un tapis vert au milieu, des chaises autour, un seul fauteuil pour M. le maire; puis, dans l'un des angles, à droite, un fourneau de fonte en pyramide.

Ce local nu, sans ornements, les murailles blanchies à la chaux, était aux yeux du père Rock l'image de la stérilité et de la misère des nouveaux temps. Lui qui se figurait sans cesse des seigneurs armés de toutes pièces dans leurs grandes salles gothiques, sculptées, armoriées, illustrées de magnifiques peintures, commandant à des serviteurs innombrables, tous costumés d'une manière pittoresque, ayant auprès d'eux des fous, des nains, de grands lévriers, des oiseaux rares pour les amuser, des prélats tout chamarrés d'or pour les sermonner, et des guerriers bardés de fer pour leur obéir, il ne pouvait concevoir que dix ou douze paysans comme lui, coiffés de tricornes râpés et vêtus de toile grise ou de drap marron, fussent les véritables maîtres du pays. Souvent, lorsque le petit tisserand Wéberlé, sec, jaune, minable, prenait la parole et disait :

« Je demande ceci... je veux cela; »

Quand le gros aubergiste Kalb, le nez bourgeonné, les oreilles longues et flasques, les joues pendantes, les yeux arrondis à fleur de tête comme une grenouille, bégayait d'une voix pâteuse :

« Je propose de changer... Je soutiens qu'il faut faire;... »

Ou quand d'autres membres du conseil, bûcherons, charpentiers, laboureurs, les mains roides et crevassées, le front sillonné de grosses rides, l'œil terne, ayant enfin l'air de ne pouvoir réunir dans leur crâne épais quatre idées claires; quand ces gens-là s'écriaient :

« Nous voulons ! »

Alors il se sentait confondu de tant d'audace. Il s'imaginait voir un de ces anciens seigneurs armé de la lance, le cimier du casque balayant le plafond... il se le représentait entrant tout à coup dans la salle du conseil, regardant les pygmées accoudés là sous la présidence du maire Zacharias Piper, et partant d'un éclat de rire à faire sauter les vitres :

« Quoi ! ce sont là vos maîtres !... Ha ! ha ! ha !... Qu'on les pende !... qu'on les pende un peu aux créneaux de la tourelle... pour voir leur mine ! »

Et lui, se figurant ces choses, voyait en rêve le petit tisserand se traîner à genoux, le gros aubergiste bégayer : « Grâce ! » le maire rester sans voix, et il répétait :

« Oui... voilà ce que nous sommes... voilà nos maîtres ! »

Tel fut précisément le spectacle qui s'offrit aux regards du vieux forgeron, lorsqu'il franchit le seuil. Messieurs les membres du conseil se trouvaient déjà tous réunis, se demandant l'un à l'autre :

« Que se passe-t-il ?... Pourquoi sommes-nous convoqués ? »

Et personne ne pouvait répondre, attendu que M. le maire n'était pas encore là.

Maître Daniel, debout sous la porte, regarda quelques instants cette table et ces figures du haut de sa grande taille, puis il s'avança, serra la main en passant à son vieil ami Bénédum, et fut s'asseoir tout soucieux en face du fauteuil de M. le maire, devant les fenêtres qui l'éclairaient en plein.

C'était sa place ordinaire. Il suspendit son tricorne à l'un des bâtons de sa chaise, puis, écartant les coudes sur la table, il se prit le front dans une de ses larges mains d'un air d'ennui profond.

Rien ne l'accablait, ne le fatiguait, comme d'entendre de vains propos, des opinions d'hommes qui ne sont rien, qui ne savent et ne peuvent rien... Cela lui produisait l'effet d'une ridicule et pitoyable comédie.

Plusieurs conversations particulières bourdonnaient autour de lui... il n'y faisait pas plus attention qu'au murmure du feuillage devant sa porte, les jours où l'enclume frissonnait sous le poids des masses.

Au bout de dix minutes environ quelqu'un dit :

« Voici M. le maire. »

Alors Daniel Rock leva sa grosse tête lentement, bâilla jusqu'aux oreilles, et, sans déranger ses coudes, regarda d'un œil dédaigneux M. Zacharias Piper, qui venait d'ouvrir la porte et s'avançait d'un pas furtif.

M. Zacharias portait un habit noir à queue de morue, des lunettes, un gilet blanc et une montre dans son gilet. Il avait été clerc d'huissier autrefois à Saverne, puis il avait eu la chance d'épouser la fille d'un riche paysan de la Steinbach, laquelle aimait les messieurs et ne voulait pas être une simple paysanne comme sa mère. M. Zacharias espérait devenir juge de paix, en remplacement du médecin Omacht qui se faisait vieux. Dans cet espoir, pour se donner des titres, il remplissait depuis cinq ans les fonctions de maire avec zèle, enregistrant de sa propre main les actes de naissance, de mariage et de décès, et faisant une visite tous les quinze jours à M. le sous-préfet de Sarrebourg, qui daignait l'inviter quelquefois à dîner au bout de sa table.

Cet être déconcertait la pénétration de maître Daniel; il ne savait à quoi le comparer : était-ce un procureur, un tabellion, un vidame, un bailli dont parlent les chroniques? Il n'en savait rien. Ses joues creuses, son nez pointu, ses formes allongées, son habit noir en queue de morue, son gilet blanc et sa montre, tout lui déplaisait dans cet homme. Aucune des manières de voir, aucun des raisonnements de M. le maire ne lui paraissait inspiré par le sens commun, et les opinions de maître Daniel ne jouissaient pas d'un meilleur crédit auprès de l'ancien clerc d'huissier.

Donc Zacharias Piper ayant pris place dans le fauteuil, toutes les figures du conseil municipal se dirigèrent de son côté, le vieux forgeron lui-même arrêta ses regards sur cette tête longue et blême, mais avec une expression équivoque qui pouvait se traduire à peu près ainsi :

« Que va-t-il nous dire encore, celui-là?... Quelque chose d'absurde... Voyons un peu. »

Il se fit un grand silence.

M. le maire déposa sur la table un volumineux portefeuille, sembla vouloir y chercher quelque chose, puis jetant un terne regard sur l'assemblée attentive, il débuta comme il suit :

« Messieurs, je vous apporte une excellente nouvelle de la sous-préfecture, une nouvelle qui va faire le bonheur du pays, une nouvelle qui double la valeur de vos propriétés, qui assure le pain à vos enfants, et qui change la face de nos montagnes de fond en comble. Car, messieurs, il ne faut pas vous le dissimuler, nous sommes en retard de trois siècles sur les peuples qui nous entourent... Nous vivons de racines et de légumes comme au temps de Yéri-Hans et de Hugues le Borgne! Combien en est-il parmi nous qui mangent de la viande de boucherie plus de trois fois l'an? On pourrait les compter... Cependant, partout ailleurs, en Lorraine, en Alsace, les plus malheureux sont assurés d'avoir la soupe aux choux et le petit salé tous les dimanches. Nous végétons et nous dépérissons... C'est M. le sous-préfet lui-même qui me l'a dit; nous sommes conservés, pour ainsi dire, en serre-chaude dans nos montagnes, simultanément avec les préjugés, le fanatisme et l'ignorance du XIII[e] siècle, plantes parasites très-nuisibles au progrès de la civilisation. Tel est le triste tableau de la vérité, messieurs! Oui, nous sommes en serre chaude... On appelle serre chaude des endroits isolés, où l'on conserve les légumes en hiver... M. le sous-préfet m'a fait voir la sienne et m'a dit : « Voilà comme vous êtes dans vos montagnes. » J'en ai frémi jusqu'à la moelle des os... Et ce qu'il y a de pis, c'est que nous croyons encore être très-heureux! »

M. le maire se tut un instant, comme épouvanté de sa propre éloquence, et tous les membres du conseil, Wéberlé, Kalb, Stenger, Bénédum, tous se regardaient l'un l'autre, stupéfaits et consternés de savoir enfin qu'ils étaient si malheureux.

Le maire poursuivit :

« Il faut que cela finisse... le gouvernement a les yeux sur nous... il s'est dit : « Ces malheureux habitants de Felsenbourg, au milieu de leurs bois, languissent dans l'ignorance et la barbarie, notre devoir est de les éclairer; nous allons donc ouvrir un chemin de fer de Paris à Strasbourg, dans l'intérêt de ces peuplades misérables, qui nous béniront dans les



La séance du conseil municipal. (Page 127.)

siècles des siècles, surtout quand elles verront marcher le chemin de fer. »

—Mais, interrompit brusquement maître Bénédum, où doit-il passer ce chemin de fer?... Est-ce qu'il passera dans l'air? Est-ce qu'il passera sous terre? Est-ce qu'il passera dans nos champs?... Moi, d'abord, s'il doit passer dans mes champs, je dis : « Halte! » Je mange de la viande quand je veux, et je ne vois pas pourquoi je sacrifierais mes champs pour que les autres en mangent aussi. »

Alors s'éleva subitement un grand tumulte. Tous les membres du conseil s'écrièrent :

« Bénédum a raison! nous ne souffrirons pas qu'on traverse nos champs.

—Hé! criait l'aubergiste Kalb, pourpre de colère, est-ce que j'ai besoin que Hans, mon voisin, ou Christophe mange du petit salé? Pourvu que j'en aie, moi, tous les dimanches, est-ce que les autres me regardent?... Est-ce qu'on va nous dépouiller pour le bien de la commune? »

Le petit tisserand Wéberlé criait plus haut que tout le monde... c'était sa manière... il se donnait ainsi de l'importance, car il n'avait pas deux acres de terre dans toute la vallée, et ne possédait qu'un mauvais champ sur la côte.

« Messieurs les conseillers... messieurs les conseillers... je vous en prie, s'écria le maire, laissez-moi finir... vous ferez vos observations ensuite. On ne veut pas voler vos champs... au contraire.. on vous les payera double, triple, quadruple... Enfin, c'est vous-mêmes



Thérèse alors s'était inclinée sur le sein du vieillard... (Page 134.)

réunis en conseil d'experts, qui fixerez le prix. »

Cette assurance calma soudain les plus exaspérés; ils se rassirent, car plusieurs avaient déjà pris le chemin de la porte, ne voulant plus rien entendre.

Frantz Bénédum, songeant alors que le juif Élias allait peut-être gagner de grosses sommes sur les prairies qu'il lui avait vendues, en conçut une grande douleur, et se promit de voter le chemin de fer, afin de se rattraper sur les terres qui lui restaient

« Oui, messieurs, reprit le maire tout saisi de cette alerte, c'est votre bonheur que nous voulons à la sous-préfecture... Pour comprendre combien ce chemin de fer vous fera de bien, il faut que vous sachiez qu'il passera sous les montagnes au moyen de tunnels, et au-dessus des vallées par des ponts et des terrasses. Il fera huit, dix, douze lieues à l'heure... Ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. le sous-préfet... Il paraît qu'une machine particulière fait tourner les roues... Or, quand les roues tournent, vous comprenez qu'on n'a plus besoin de chevaux... Les roues n'ont pas été inventées pour faire avancer les chevaux... mais les chevaux ont été inventés pour faire tourner les roues... D'ailleurs, puisque ça marche... le reste ne nous regarde pas! »

Daniel Rock était devenu sombre; ses lèvres serrées, ses yeux étincelants, annonçaient une colère sourde; on voyait qu'il avait quelque chose à dire et qu'il se contenait avec peine.

« Maintenant, écoutez-moi, poursuivit

maître Zacharias. Supposons que le chemin de fer soit fini, qu'il passe sous le village d'Erschviller, qu'il traverse la montagne de Felsenbourg et qu'il sorte par la vallée de Saverne en Alsace. Dieu merci, les pâturages et les bois ne nous manquent pas; mais aujourd'hui, pour vendre nos bestiaux, il faut les conduire par-dessus la côte, par des chemins très-longs, très-difficiles. Une fois sur la grande route, ils arrivent à Paris au bout d'un mois, amaigris, exténués... Les hommes qui les conduisent font de grosses dépenses... Tout le bénéfice y passe! — Quant à conduire du bois à Paris, il n'y faut pas même penser; rien que le voiturage reviendrait à trois fois plus qu'on ne pourrait le vendre. Nous sommes donc forcés de tout garder chez nous : notre bois, la plus grande richesse du pays, n'a pas de valeur!

« Eh bien, que le chemin de fer s'établisse, et du jour au lendemain nous transporterons à bas prix nos planches, nos solives, nos arbres, entiers s'il le faut, notre bétail, nos grains, sur tous les marchés de la France, à dix, quinze, vingt, cent lieues d'ici : — tout arrive en bon état!... Au lieu de croupir dans l'abondance de choses qui ne valent rien, parce qu'elle n'ont pas d'acheteurs, nous pouvons tout vendre... et nous devenons riches!... »

C'est en ce moment qu'il aurait fallu voir les mines de messieurs les conseillers municipaux; ils ne criaient plus, ils ne respiraient plus, ils écoutaient, les yeux hors de la tête : — on aurait dit une assemblée de rats, délibérant sur la manière de creuser un tunnel dans un fromage, et se passant d'avance la langue sur les moustaches.

Quant à maître Zacharias, voyant l'effet de son éloquence, il pensait :

« Pour le coup, je suis juge de paix! — Nous allons voter à l'unanimité comme Paris. »

—Et puis, songez donc au travail, s'écria-t-il, aux entreprises, au charriage, à la main-d'œuvre, à tout ce qu'il faudra pour mener à bonne fin ce grand travail. Songez que nos plus pauvres manœuvres gagneront des deux, trois et même quatre francs par jour; que le forgeron, le charron, le charpentier, le menuisier, le maçon, y seront occupés. Songez aux entreprises de toute sorte que chacun de nous pourra tenter, selon ses forces et ses moyens : ne faudrait-il pas être aveugle pour refuser la fortune du pays?... Est-ce que la fortune du pays n'est pas notre fortune?

—Ah! c'est autre chose, s'écria maître Bénédum, on nous payera bien nos terres, et chacun pourra faire des entreprises, par exemple, pour le fer, le bois, les pierres, le transport... enfin tout... Oui... oui... je comprends! »

Alors il y eut une explosion de satisfaction générale.

« A la bonne heure... à la bonne heure... nous comprenons... Oui...monsieur le maire avait raison... nous étions dans notre tort! »

Ils se regardaient l'un l'autre avec un air de jubilation indicible; ils se seraient embrassés d'attendrissement.

Monsieur Zacharias, voyant cela, termina simplement ainsi :

« Vous avez compris les avantages du chemin de fer, messieurs les conseillers, voilà ce que le gouvernement fait pour nous... Bénissons-le et glorifions-le!... Mais ce n'est pas tout... il faut aider les employés qui vont se mettre à l'œuvre... il faut leur faciliter les moyens d'achever leurs études... Ils auront des courses à faire... des piquets à planter... des champs à parcourir... Tous les dégâts vous seront bien payés... Vous les estimerez vous-mêmes... Monsieur le sous-préfet espère donc que tout le monde, tous les honnêtes gens, leur prêteront assistance et facilité pour exécuter leurs travaux. C'est tout ce que j'avais à vous dire, et je me flatte que personne ici n'est assez arriéré, assez imbu des préjugés de la barbarie, pour ne pas s'empresser de venir en aide à nos bienfaiteurs. »

Ainsi parla monsieur le maire; puis il s'assit, et tous les membres du conseil se disaient entre eux .

« Quel homme savant que maître Zacharias!... Comme il parle bien!... comme c'est clair, ce qu'il dit! Il faudrait être fou pour ne pas vouloir vendre nos terres, nos planches et notre bétail dix fois plus qu'ils ne valent. »

Daniel Rock seul restait sombre, sa figure avait une expression terrible.

« Vous avez fini, monsieur le maire? dit-il lentement en posant le poing sur la table.

—Oui, monsieur Daniel Rock.

—Alors, c'est à mon tour. Écoutez-moi donc, comme je vous ai écouté, sans interrompre... et pourtant Dieu sait que ce n'est pas faute d'en avoir eu envie! »

Puis, élevant la voix et promenant ses yeux gris autour de la table, il dit :

« Nos ancêtres ont fait autrefois la conquête de ces montagnes, sous la conduite de nos seigneurs. Ils avaient choisi leurs chefs parmi les plus braves; ils leur construisirent des forts au Nideck, à Felsenbourg, au Dagsberg, au Géroldseck, au Haut-Barr, sur toute la ligne des Vosges. Depuis, ils firent trembler

ceux de Bâle, de Strasbourg, de Metz, de Mayence, de Cologne. Ils n'avaient pas besoin de roues qui tournent d'elles-mêmes pour descendre en Alsace, en Lorraine, ou dans les plaines du Palatinat : il montaient à cheval! Cependant ces gens-là vivaient de légumes et ne mangeaient de la viande qu'après les grandes chasses, ou bien au retour de leurs expéditions sur les bords du Rhin. Alors la viande ne manquait pas ni l'appétit non plus. Le vin et le mouton de Rikevir, de Barr ou d'ailleurs avaient meilleur goût, lorsqu'on était allé les chercher soi-même, le fer au poing.

« L'idée ne serait jamais venue à des hommes pareils de traverser les montagnes pour conduire leur bois et leur bétail à Paris. Ils auraient pensé : Si les gens de Paris ont besoin de viande et de bois, qu'ils se remuent, qu'ils garnissent leurs ceintures et qu'ils viennent chez nous. Pourquoi courir au-devant d'eux? Pourquoi leur apporter la becquée comme à de gros oiseaux ventrus, qui s'imaginent encore vous faire des grâces en ouvrant le bec? Est-ce que le chemin de Felsenbourg à Paris n'est pas aussi long que le chemin de Paris à Felsenbourg?

« Le paysan n'a pas besoin de grandes routes; il reste chez lui... il a ce qu'il lui faut pour vivre en travaillant. Les grandes routes ont été inventées pour la commodité des juifs, qui ne sèment pas, qui ne récoltent pas, et s'enrichissent aux dépens de ceux qui sèment et qui récoltent!... Est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que ce grand chemin de fer, qui doit traverser nos champs, enlever notre grain, notre bétail, nos planches, nos madriers, jusqu'aux poissons de nos rivières, jusqu'au gibier de nos bois, moyennant quelques poignées de liards qu'on nous jettera en passant, est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que c'est dans notre intérêt qu'on veut l'établir? Il faudrait vraiment nous supposer bien stupides! Non, ce chemin, s'il traverse jamais nos montagnes, sera notre perte. Nous serons plus riches d'argent, c'est vrai, mais nous serons plus pauvres de tout le reste.

« Écoutez-moi, je vais vous dire ce qui arrivera :

« D'abord, nos montagnes ne seront plus à nous. Au lieu de voir, de loin en loin, quelques-uns de ces fainéants de la ville qui se promènent au hasard, mangent, boivent et dorment sans se rendre propres à rien, — qui s'arrêtent devant un rocher, un arbre, un vallon, avec des gestes et des paroles de fous, — au lieu d'en voir quelques-uns, ils arriveront par fournées; ils se répandront comme la vermine dans nos villages, ils mangeront et boiront ce qu'il y a de meilleur : tout deviendra cher! au lieu d'avoir une poule pour dix sous, il faudra la payer cinq francs. Alors à quoi nous servira d'avoir dix fois plus d'argent, puisque cet argent vaudra dix fois moins?

« En attendant, nous n'aurons plus nos bœufs, nos légumes et notre bois. On nous trouve bien misérables, mais c'est alors que nous serons vraiment pauvres, la poche pleine d'écus : — il faudra tout acheter, et les écus s'en vont vite!

« Encore, la misère du pays serait peu de chose, — on n'est malheureux d'être pauvre qu'avec des riches, — mais ces milliers de fainéants viendront s'établir chez nous; ils apporteront dans nos montagnes leur sottise, leurs vices et leurs usages; ils riront de nos vieilles coutumes, ils entreront dans nos chapelles le bonnet sur la tête, ils regarderont les saints en haussant les épaules, ils séduiront nos filles, ils seront maîtres chez nous! Il faudra vivre comme eux, rire comme eux, parler, agir comme eux, porter des barbes pointues, ridiculiser les honnêtes gens qui passent, crier, commander, faire les insolents avec les faibles et ramper devant les forts. Allez à l'auberge du *Cygne*, vous en verrez de cette espèce... Ils viennent établir le chemin de fer... ils ont de l'argent... maître Baumgarten les salue jusqu'à terre!

« Attendez... je n'ai pas fini.

« Quand nous aurons plus d'argent, est-ce que nous vivrons plus longtemps?... pourrons-nous faire plus de trois repas?... dormirons-nous mieux? Non! nous voudrons toujours devenir plus riches. Alors arriveront les huissiers, les juges, les gendarmes, pour mettre un peu d'ordre parmi tant de bandits; car nous serons tous des bandits sans foi ni loi, nous ne respecterons plus rien : nous serons trop malins pour croire en Dieu! »

Maître Daniel, qui s'était coiffé de son grand tricorne en face du maire, et qui l'avait même enfoncé sur ses yeux, se découvrit alors d'un air solennel, puis il poursuivit :

« Voilà, si ce chemin de fer s'établit, ce que nos enfants verront. Et nous, à leurs yeux, nous serons de vieilles bêtes, imbues des préjugés de la barbarie, adorant Dieu et les saints, respectant la vieillesse, travaillant toute la semaine pour vivre, et allant nous reposer à l'église le dimanche, en recueillant la parole du Seigneur, enfin des êtres qui végètent dans des serres chaudes, avec le fanatisme et l'ignorance du XIII[e] siècle, comme disait tout à l'heure monsieur le maire. »

Maître Daniel se tut un instant, plus pâle

que la mort. On aurait entendu voler une mouche dans la salle. Le vieux forgeron semblait se recueillir; tout à coup, les bras étendus, il s'écria d'un accent vraiment sublime :

« Ah! que n'ai-je les ailes de l'aigle!... que n'ai-je la voix des torrents!... je m'élèverais jusqu'aux nuages, et mes paroles retentiraient dans les moindres hameaux comme le tonnerre. Je dirais : Enfants, prenez garde! l'esprit des ténèbres s'approche de vos montagnes; il s'avance comme un serpent dans vos vallées. Les ombres de vos seigneurs et de vos pères vous protègent encore, mais défiez-vous, le jour de la corruption est proche, le dragon à sept têtes siffle! Si vous n'avez pas le courage de lui résister, si vous ne prenez la pioche et la pelle pour détruire sa route souterraine, alors, malheur, malheur à vous. vous êtes perdus!

« Quant à Daniel Rock, il fera son devoir. Il demande qu'on inscrive sur le registre des délibérations qu'un homme de la montagne, de la plus vieille famille du village, s'oppose au chemin de fer. Que les roues tournent toutes seules, ou qu'elles tournent avec des chevaux, n'importe! il ne permettra pas qu'on passe sur ses terres, et ne prêtera pas assistance aux artisans de cette œuvre impie! »

Maître Rock, à ces derniers mots, s'assit gravement, et monsieur le maire lui dit :

« Monsieur Rock, votre protestation est inutile; le chemin de fer étant décidé par l'État, il aura lieu. D'ailleurs, les membres du conseil comprennent fort bien que le chemin de fer n'est pas un dragon à sept têtes.

—Non... non... ce n'est pas le dragon, s'écria Kalb; le dragon ne doit venir qu'à la fin des siècles. »

Et plusieurs membres du conseil ajoutèrent :

« Oui, c'est pour nous empêcher de signer, que maître Daniel dit ça.

—Oui, c'est pour vous empêcher de signer votre mort éternelle!

—Taisez-vous, monsieur Rock! s'écria le maire indigné.

—Que je me taise?...

—Oui...

—Et c'est cet homme... cet intrus qui ose me dire en face : « Tais-toi! » hurla le forgeron en bondissant de sa place.

Il allait se jeter sur M. Zacharias Piper avec la fureur d'un lion, lorsque Bénédum le saisit à bras-le-corps.

« Daniel!... Daniel!... que vas-tu faire?

—Laisse-moi, Frantz; dit le vieillard, laisse-moi... que je le mette en pièces!...

—Non... je ne te laisserai pas...

—Frantz!... prends garde... laisse-moi!...

—Non... la colère t'aveugle, Daniel, tu ne sais pas ce que tu fais...

—Je ne sais pas ce que je fais!... J'ai donc tort?

—Eh! oui... pourquoi veux-tu que nous refusions notre fortune?... »

Ces mots produisirent un effet singulier sur le vieux forgeron : il frémit jusqu'à la plante des pieds.

« C'est bien, dit-il, lâche-moi... je ne ferai rien à cet homme. — Ah! tu veux t'enrichir? Eh bien, enrichis-toi... mais ne m'adresse jamais la parole : tout est fini entre nous! »

Alors, prenant son tricorne, il sortit lentement, et tous les membres du conseil signèrent.

« Monsieur Bénédum, dit le maire, je vous remercie de votre courageuse intervention... mais il faut voter l'exclusion de cet homme dangereux, capable de revenir jeter le trouble parmi nous.

—C'est inutile, monsieur le maire, je le connais; il ne reviendra plus! dit tristement le vieux meunier.

—C'est égal... pour l'ordre... votons tout de même. »

Maître Daniel fut exclu.

En ce moment, il traversait le pont en face de la forge. Frantz Bénédum le regardait par l'une des fenêtres : il le vit étendre les mains d'un air imposant, comme pour maudire le conseil et tout le village.

C'était terrible.

VIII

Le cœur de maître Daniel était serré comme dans un étau. Après ce qui venait de se passer au conseil municipal, il désespérait de ses plus vieux amis, il désespérait du village; mais il avait confiance en lui-même, il se sentait investi d'une force invincible.

Étant entré dans sa demeure, il y trouva Thérèse assise près de la table, toute mélancolique, car le temps s'était assombri et menaçait d'un orage.

« Thérèse, lui dit-il, où sont tes frères?

—Ils sont à jouer aux quilles chez notre voisin Rœmer, répondit-elle.

—Eh bien, va les chercher; dis-leur que je les attends. »

Thérèse sortit, et le vieillard prit place dans le grand fauteuil, où le père Nicklausse avait l'habitude de s'asseoir en écoutant les cho-

niques. Il déposa son large feutre sur la table et tomba dans un abîme de méditations.

Bientôt ses fils arrivèrent; ils étaient en manches de chemise, la poitrine nue, la face encore animée par le jeu.

Le vieillard, admirant leurs larges épaules, se dit en lui-même :

« Allons, la famille des Rock n'est pas encore éteinte... Malheur à ceux qui porteraient la main sur elle! »

Mais, se calmant ensuite, il s'écria :

« Garçons, asseyez-vous... j'ai besoin de vous consulter.—Et toi, Thérèse, tu peux sortir; il s'agit d'affaires sérieuses, où les femmes ne doivent pas être mêlées. »

Thérèse entra dans la cuisine.

Les fils du forgeron étaient tout étonnés de ce qu'ils venaient d'entendre. Maître Daniel Rock ne consultait jamais personne; il ne connaissait que sa propre manière de voir en toutes choses, et s'indignait de la moindre observation. Or, maintenant il voulait prendre leur avis, et cela leur paraissait extraordinaire.

Lui, devinant leur pensée, ajouta :

« Vous êtes des hommes... votre père aujourd'hui a besoin de conseils... Où pourrait-il en trouver de meilleurs que parmi ses propres enfants... parmi ceux qui partagent ses intérêts et sa vie? Asseyez-vous donc et écoutez-moi. »

Ils s'assirent, et maître Daniel commença le récit de la séance du conseil municipal, racontant toutes choses avec ordre, rappelant chaque parole des uns et des autres, et ne déguisant rien de la vérité; pourtant sa voix tremblait : il était facile de voir que l'outrage du maire faisait encore bouillonner son sang.

Ses fils l'écoutaient avidement, comme stupéfaits de l'audace de Zacharias Piper, de la trahison de Bénédum et du calme de leur père dans ces circonstances orageuses.

« Ainsi, s'écria maître Daniel quand il eut fini cette étrange histoire, ainsi voilà que Daniel Rock, le dernier représentant de la plus vieille famille de nos montagnes, le seul dont les ancêtres ont défriché ces bois, le seul qui conserve encore les vieilles mœurs, les coutumes d'une race antique et respectable, le voilà forcé de se taire devant un Zacharias Piper, revêtu de son gilet blanc et de son habit noir; devant un intrus qui se donne des airs de grand seigneur, avec une montre et des lunettes, et qui ne s'inquiète pas plus de notre pays que de la basse Alsace ou de la Lorraine! Pourvu qu'il obtienne une bonne place, n'importe où, le reste, il s'en soucie fort peu. Et cet homme me dit à moi : « Daniel Rock, taisez-vous! » Et il faut que je me taise! Et tout le monde, tous les anciens habitants du village, les Diemer, les Kalb, les Bénédum, lui donnent raison! tous m'empêchent de le déchirer de mes propres mains! tous me crient : « Maître Daniel, prenez garde! » comme s'il s'agissait d'un Dieu. Tous l'approuvent, le respectent, le vénèrent parce qu'il leur promet de l'argent, parce qu'il leur annonce de gros bénéfices, parce qu'il leur fait voir le moyen de vendre leurs planches et leur bétail. L'argent est tout; l'honneur et les vieilles mœurs ne sont plus rien! On met Daniel Rock à la porte du conseil, et l'on croit que tout est fini!... »

Le vieux forgeron se tut un instant; sa figure osseuse avait une expression épouvantable, d'autant plus épouvantable qu'elle était calme, pâle, que son grand nez se recourbait en griffe, et que ses lèvres tremblantes se tordaient par un sourire bizarre.

« Et l'on croit que tout est fini! reprit-il lentement; eh bien, on a tort... oui, on a tort! Daniel Rock est sorti du conseil, c'est vrai, mais il est debout sur la côte : — la côte est à lui. — Si le vieux juif est venu la marchander avec ses ruines et ses bruyères, c'est que le chemin de fer doit passer là, car Élias ne jette pas son argent par les fenêtres. — C'est là que Daniel Rock est debout et qu'il attend le marteau sur l'épaule :—malheur à celui qui voudra passer! Je vous le dis, garçons, malheur aux premiers qui sauteront le fossé! que Dieu leur fasse grâce! ce sera une belle bataille... une de ces batailles comme on en voit dans nos chroniques... Ha! ha! ha!... Ceux qui viendront après nous pourront l'écrire! — Maître Daniel tombera... il faut qu'il tombe... c'est écrit... Mais il aura fait mordre la poussière à plus d'un brigand, avant de recevoir le coup de la mort. »

Le vieillard, parlant de la sorte, s'enivrait de son idée; il souriait, ses yeux brillaient. Un vieil aigle qui va fondre sur sa proie n'a pas l'air plus heureux, plus enthousiaste.

Ses fils le contemplaient avec admiration; leurs figures énergiques reflétaient son ardeur de carnage : ils mâchaient à vide sans murmurer un mot.

« Voilà ce que j'ai résolu, dit maître Daniel d'un accent plus calme; je ne courrai pas à leur rencontre, je les attendrai. Quant à vous, c'est autre chose : vous êtes jeunes, vous êtes laborieux, vous avez encore de longues années à vivre... Moi, je suis las de ce nouveau monde... je suis las de voir ces nains qui viennent nous faire la loi... qui se rapprochent de plus en plus, et nous gouvernent avec leurs

papiers de mensonge et d'hypocrisie. Oubliez les vieilles chroniques et ces grandes idées qui me tiennent au cœur et le déchirent... elles n'ont pas encore en vous de profondes racines... vous pouvez vivre sans elles. Ce chemin de fer exigera beaucoup d'ouvriers... eh bien, faites-vous à cela... ou bien cherchez fortune ailleurs. La forge, la maison, les terres, les meubles, l'argent, tout est à vous... sauf les ruines... Prenez tout... partez! Le bonheur et la fortune sont amis de la jeunesse... Embrassons-nous... et laissez-moi seul. »

A ces mots, les deux braves garçons sentirent leurs poitrines se gonfler.

« Vous nous chassez donc? s'écria Christian d'une voix strangulée.

—Mais nous n'avons rien fait pour qu'on nous chasse! dit Kasper.

—Moi, mes enfants, vous chasser! dit maître Daniel attendri. Mais non... je veux seulement que vous viviez... Songez donc que nous serions seuls contre tous... contre la commune, les avocats, les juges, les gendarmes... Songez que si nous en assommions dix, vingt, cinquante... ce serait encore comme si nous n'avions rien fait. Regardez les chênes sous les haches des bûcherons... longtemps ils résistent, mais il faut qu'ils tombent... il le faut!... Moi, vous chasser!.. Oh! non... Je veux vous sauver!

—Et nous, dit Kasper froidement, nous ne voulons pas être sauvés : nous voulons combattre avec vous..

—Oui, nous voulons mourir avec vous, dit Christian; nous pensons comme vous, nous avons les mêmes idées que vous. Si nous vous laissions seul, est-ce que nous ne serions pas des lâches?... Mais nous aimerions mieux mourir mille fois que de vous quitter.

—C'est bien! » dit maître Daniel d'un accent étouffé.

Et ses yeux gris se voilèrent de larmes.

« Vous avez raison.. il vaut mieux mourir ensemble. »

Il étendit les bras.

« Embrassons-nous... et que tout soit fini! »

Alors ils s'embrassèrent.

La figure du vieillard était bien pâle; celles des deux jeunes gens exprimaient une résolution calme, inflexible.

Après cette étreinte, ils se séparèrent, et le vieux forgeron dit :

« La seule chose qui me fasse encore de la peine, c'est Thérèse. Comment vivra-t-elle quand nous n'y serons plus?... Seule... abandonnée... car maintenant elle ne peut plus épouser Ludwig... »

terminait à peine ces mots, que Thérèse, blanche comme une statue de marbre, mais calme, résignée, ouvrait la porte et venait s'agenouiller devant le fauteuil de son père.

« J'ai tout entendu, dit-elle, ne vous inquiétez pas de moi... votre fille est avec vous... elle ne peut combattre... mais elle peut prier... elle peut conserver votre mémoire quand vous ne serez plus... elle peut lire les vieilles chroniques que vous aimiez tant, et rappeler vos âmes courageuses pour entendre ces nobles récits... Elle ne sera jamais seule... car vous viendrez la voir... comme les ombres de nos seigneurs viennent voir Fuldrade là-haut dans les ruines, et causer avec elle des temps passés. »

Maître Daniel, entendant ces paroles, parut comme en extase. Au bout d'un instant, s'inclinant vers sa fille et l'attirant sur son cœur :

« C'est beau, Thérèse, murmura-t-il; oui, c'est beau, ce que tu viens de dire... Ah! le sang des Rock, de cette grande famille de forgerons et d'armuriers dont parlent nos histoires, ce noble sang revit en nous tous! mais c'est toi, ma pauvre enfant, qui dois porter le poids de nos malheurs. La mort n'est rien, — l'homme brave ne la voit point... elle se cache à ses yeux, — mais la vie... la vie chez les étrangers... la vie d'une femme sans secours, sans appui... voilà ce que je plains!... voilà ce qui me fait souffrir pour toi, Thérèse. Et tu veux oublier Ludwig, qui t'aime... et que tu aimes!

—Oh! oui, je l'aime!... mais j'aime encore plus l'honneur de ma famille... j'aime encore plus mon devoir! »

Un éclair d'orgueil sillonna le front de maître Daniel.

« Garçons, s'écria-t-il, vous croyez être courageux... eh bien, regardez votre sœur... elle est plus grande, elle a plus de vertu que nous tous... Elle me rend glorieux! Oui.. elle a raison, le sang des Rock et des Bénédum ne doit pas couler ensemble... Ce Bénédum qui ne pense qu'à gagner de l'argent... je le méprise! »

Puis, après un instant de silence, il ajouta tristement :

« Pourtant, Ludwig est un brave garçon... il m'en coûte de lui dire · « C'est fini... va-t'en! »

Thérèse alors s'était inclinée sur le sein du vieillard... On l'entendait sangloter tout bas... son beau cou blanc, où flottaient les boucles de sa noire chevelure, tressaillait doucement.

Ses frères la regardaient avec un sentiment de pitié inexprimable.

Aux derniers mots de maître Daniel : « Il m'en coûte de lui dire : C'est fini... va-t'en! »

« Je le lui dirai, mon père, murmura-t-elle. Vous avez la parole un peu rude... vous pourriez lui faire de la peine en blessant sa famille... Il faut que ce soit moi qui lui parle ! »

Le vieillard, à ce trait d'amour et de délicatesse, se leva et sortit pour répandre des larmes.

Quand il revint, il était plus calme.

Et comme l'heure du repas était passée depuis longtemps, on s'assit à table. Thérèse récita le *Benedicite*, puis elle sortit pour servir. Alors, à voir le vieux forgeron et ses fils, calmes et graves comme d'habitude, on aurait dit que rien d'extraordinaire ne s'était accompli.

IX

Tandis que ces choses se passaient chez maître Daniel Rock, la moitié du village stationnait devant l'auberge du *Cygne*.

On entendait chanter, rire, crier à l'intérieur; on voyait passer les servantes dans le corridor, avec des paniers de vin et des comestibles en tout genre : rôtis, jambons, andouilles, saucisses, *kougelhoff*, tartes aux prunes, au fromage, etc.

On aurait dit que les architectes et les ingénieurs du chemin de fer voulaient tout manger en un jour . le grand festin de Balthasar n'était rien en comparaison !

Et, par les fenêtres ouvertes, on voyait ces personnages, les uns debout, le verre haut, criant :

« A Juliette !

—A Charlotte !

—A Malvina ! »

Les autres, assis, buvant d'autant, s'étalant sur les chaises, allongeant les bras, soufflant dans leurs joues pour se donner de l'air, parlant tous à la fois, et se plaignant qu'ils n'en avaient pas encore assez, — que, dans ce misérable pays, on ne trouvait pas de glaces en plein été, — que les servantes avaient les oreilles trop rouges, — que l'aubergiste était un âne et la cuisinière une empoisonneuse; — enfin, ne trouvant rien à leur goût... ce qui ne les empêchait pas de boire et de manger chacun comme quatre.

Tout le monde, au dehors, était en extase.

De temps en temps un de ces étrangers, la barbe grasse, les moustaches humides, s'approchait de la fenêtre pour rire au nez des gens.

« Oh ! les badauds !... Ha ! ha ! ha ! Cyprien... Fragonard... venez donc voir les Triboques qui se pâment à l'odeur du rôti ! »

Et là-dessus ils faisaient des signes bizarres, puis allaient reprendre leur place à table; d'autres arrivaient la face pourpre, les yeux plissés.... Et le festin continuait toujours.

Si ces choses paraissent extraordinaires au village, si les vieilles commères déclaraient n'avoir jamais rien vu de semblable, et se dépêchaient d'emmener leurs filles, qui voulaient rester; si les enfants grimpaient sur le toit de l'étable en face pour regarder dans la salle, et si le père Nicklausse, instruit des propos qui se tenaient à l'auberge du *Cygne*, s'en trouvait scandalisé, qu'on juge de l'étonnement et de la stupéfaction de maître Baumgarten lui-même, l'aubergiste, de sa femme Orchel, de ses servantes et de toute la maison.

Baumgarten ne craignait pas pour le payement, il savait d'avance que les ingénieurs du chemin de fer devaient avoir de l'argent. Le petit brun, monsieur Horace, celui qui, dans la matinée, s'était posé face à face devant maître Daniel d'un air arrogant, avait retenu toutes les chambres de l'auberge : les malles, les sacs, les caisses de ses camarades, répondaient de la dépense. — D'ailleurs, il les avait vus se brosser les dents, au moyen de petites brosses renfermées dans des boîtes odorantes... c'étaient donc des personnages... de vrais personnages... Mais cela n'empêchait pas maître Baumgarten de trouver singulier que monsieur Horace, l'ingénieur en chef, voulût faire asseoir sa servante Gretchen sur ses genoux, et qu'un autre, un grand borgne nommé Fragonard, se mît un verre dans l'œil en fronçant le nez, pour faire des signes à sa propre fille Katel... enfin, que tous ces messieurs se fussent déjà familiarisés avec les filles de la maison, les traitant de : « Ma belle ! ma bonne ! la petite ! » et autres expressions inconvenantes.

Il aurait bien voulu se fâcher, mais ne savait comment s'y prendre, car ces Parisiens semblaient trouver leurs façons d'agir aussi naturelles que de se nettoyer les ongles ou de se brosser les dents.

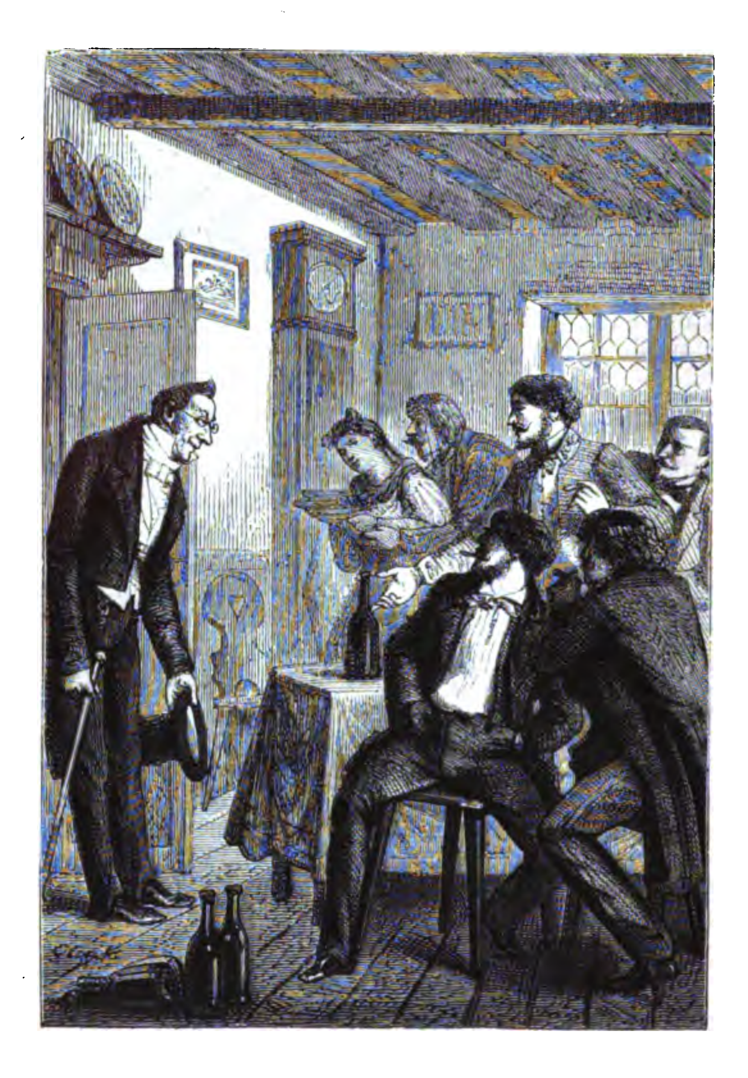
La mère Orchel, qui, depuis le matin, n'avait fait que plumer ses poulets et ses canards, que pétrir ses pâtes et nettoyer ses marmites, et qui ne pouvait quitter la cuisine sans risquer de tout brûler, la mère Orchel, entendant crier les servantes et rire les étrangers, disait :

« Baumgarten !... Baumgarten !...

—Eh bien, quoi?

—Qu'est-ce qu'ils font donc à Gretchen ?... Pourquoi rient-ils ?

—Eh ! tu es folle !



Messieurs, je suis heureux de voir... (Page 137.)

—Folle!... Dis à notre Katel de venir ici... Je ne veux pas qu'elle me quitte!

—Hé! mon Dieu ne croirait-on pas que ces messieurs vont la manger?

—Veux-tu dire à Katel de venir? Je l'entends qui rit... Veux-tu l'appeler bien vite... ou j'abandonne tout!

—Allons... allons... ne te fâche pas, Orchel, je vais l'appeler. »

A peine Katel était-elle hors de la salle, que monsieur Fragonard trouvait le vin mauvais, les plats détestables, il faisait d'horribles grimaces, et maître Beaumgarten, qui suait à grosses gouttes, ne savait plus à quel saint se recommander.

Il maudissait ces gens, et pourtant il tenait à les avoir chez lui : il aurait été désespéré s'ils l'eussent abandonné pour l'auberge de Kalb, son plus grand ennemi.

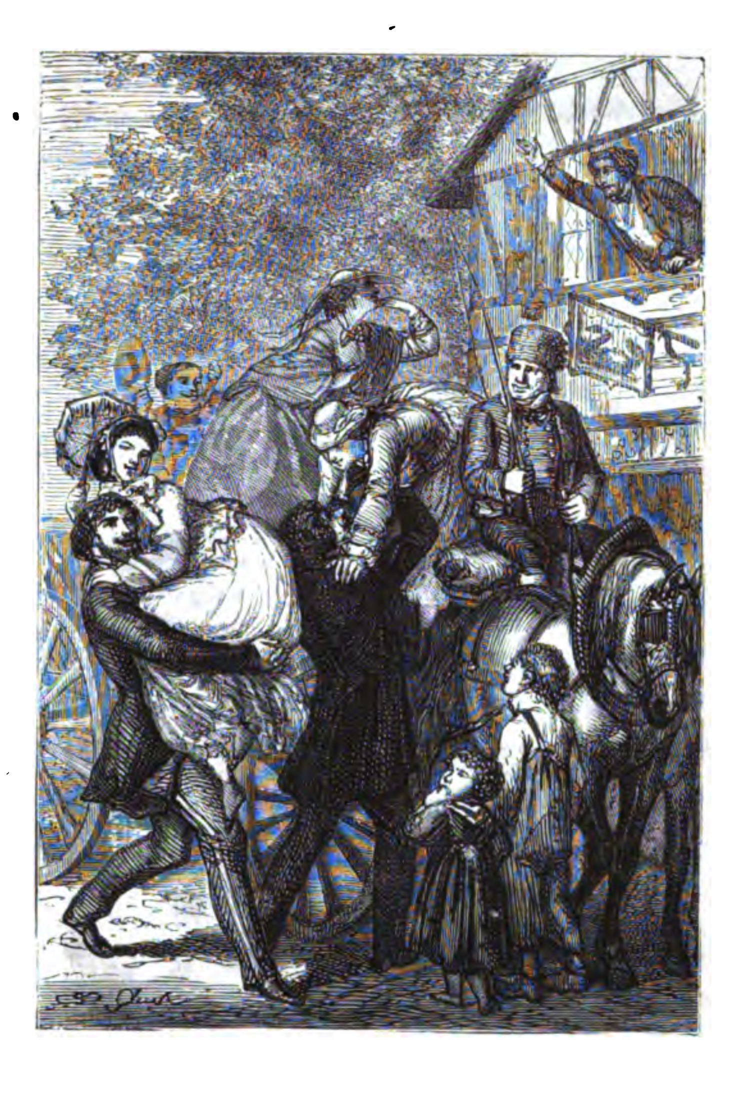
Pendant que le pauvre homme allait, venait, courait, se démenait pour satisfaire tout le monde, le bruit redoublait, les bouchons sautaient, les plats entraient et sortaient.

Après le repas, il fallut servir le dessert; après le dessert, le café, le kirschenwasser, les cigares!

Mais il n'y avait pas un seul cigare au village.

C'est alors qu'il fallut entendre les cris d'indignation et les apostrophes à l'aubergiste.

Heureusement, monsieur Horace avait une boîte de cigares. On se mit donc à fumer, les pieds sur les chaises. Monsieur Fragonard chantait un air, monsieur Cyprien un autre.



Chacun enleva une petite dame... (Page 139.)

Quelques-uns demandèrent alors des divans.

Maître Baumgarten ne savait ce qu'ils voulaient dire. On lui fit entendre que c'étaient des espèces de lits pour être plus à l'aise, et l'honnête aubergiste, vraiment indigné, fit sortir aussitôt ses deux servantes.

Mais ces messieurs ne demandèrent plus de lits; la fumée semblait les rendre tristes.

L'un d'eux s'écria qu'ils étaient en exil. Un autre dit que l'Opéra venait de reprendre *Guillaume Tell*. Alors, tous se balançant sur leurs chaises, le nez en l'air, dirent qu'on ne pouvait vivre sans musique, et se plaignirent du retard d'un certain Anatole qu'ils attendaient.

Maître Baumgarten ayant proposé de faire venir la clarinette du village, Pfifer-Karl, qui joue aux noces, Cyprien cria que c'était une idée magnifique; Fragonard, que c'était ridicule.

Ils se fâchaient, et Dieu sait ce qu'il pouvait advenir, si, dans ce moment même, monsieur le maire Zacharias, avec son habit noir et sa cravate blanche, n'était entré, faisant de grands saluts et disant :

« Messieurs, je suis heureux de voir que vous avez trouvé un asile dans ces contrées ingrates... dans cette Sibérie semblable aux steppes arides de l'Amérique. »

A peine eurent-ils entendu ces mots, que tous partirent d'un grand éclat de rire et crièrent :

« Monsieur le maire!... Ah! quel bonheur... monsieur le maire!... »

Et monsieur Horace, se levant, lui présenta gravement une chaise.

« Faites-nous l'honneur de prendre place ; monsieur le maire, dit-il, et d'accepter le café, s'il vous plaît.

—Oh! monsieur l'ingénieur en chef... vous êtes bien honnête... c'est trop d'honneur pour moi. »

Cependant il s'assit, et l'on apporta le café.

Les Parisiens semblaient tout réjouis de voir M. le maire. Fragonard regretta hautement que M. le maire ne fût pas venu plus tôt donner en quelque sorte un caractère solennel à leur réunion par sa présence.

Maître Zacharias, à ce compliment plein de délicatesse, s'inclina le nez presque dans sa tasse et dit :

« Les regrets sont de mon côté, monsieur l'ingénieur. Quel honneur, pour un simple magistrat communal, de figurer à la table des flambeaux de la science, de ces hommes privilégiés par le génie naturel, autant que par l'éducation d'un siècle avancé dans les lumières... lesquels sont désignés pour l'accomplissement d'une œuvre nationale... L'honneur est de mon côté ! »

Alors tous parurent émus de la noblesse de ces paroles, et pensèrent en eux-mêmes :

« Ce maire est un homme éloquent, digne de notre estime. »

Et le grand borgne, s'inclinant deux fois, lui répondit :

« Oh! oh!... charmé... trop flatté... monsieur le maire... vos compliments nous touchent... Acceptez-vous un petit verre de kirsch?

—Avec plaisir, monsieur l'ingénieur. — Et pourtant, reprit maître Zacharias en se redressant, pourtant, messieurs, dans nos humbles fonctions communales, il nous arrive aussi parfois de rendre de grands services à la société, et de concourir d'une manière efficace, quoique moins brillante que la vôtre, aux progrès de la civilisation. Aujourd'hui même...

—Comment! vous auriez concouru aujourd'hui même... dit Fragonard.

—Oui, monsieur, aujourd'hui même j'ai dessillé les yeux du conseil municipal, et je vous apporte le vote à l'unanimité de Felsenbourg en faveur du chemin de fer.

—Quel bonheur! s'écrièrent les convives, le conseil municipal a voté le chemin de fer à l'unanimité... cela nous débarrasse de bien des soucis! »

Le maire, tout glorieux, raconta le terrible discours de maître Rock et sa fureur à la fin de cette scène mémorable, où lui-même, Zacharias, avait failli périr, sans le courage héroïque du meunier Bénédum.

Tout le monde frissonnait, et M. Horace, se souvenant tout à coup du vieux forgeron, en fit le portrait avec son gilet écarlate, son grand tricorne, son nez long, recourbé, ses yeux gris.

« C'est cela même, dit maître Zacharias, nous l'avons exclu. »

Le grand borgne allait dire quelque chose, quand l'un des convives, s'étant levé pour regarder par la fenêtre, s'écria d'une voix joyeuse :

« Voici Juliette ! »

Alors ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme : tous se précipitèrent vers les fenêtres, agitant, les uns leurs chapeaux, les autres leurs serviettes.

M. le maire resta seul à table, devant sa tasse de café. On ne pensait plus à lui, mais il n'en était pas moins heureux, et souriait comme si ces messieurs l'eussent encore regardé.

Ce qui venait d'exciter l'enthousiasme des convives, c'était une grande voiture pleine de dames, qui descendait lentement la côte de Phalsbourg.

Ces dames, tout habillées de soie, méritaient l'admiration universelle ; on ne pouvait s'imaginer de plus jolies créatures, plus fraîches, plus roses, plus souriantes. Tous ceux qui les voyaient passer tiraient leur chapeau jusqu'à terre.

Et quand on pense que ces êtres charmants, gracieux et délicats comme des fleurs, se trouvaient assis sur de simples bottes de paille, entre les échelles d'une longue charrette à la mode du pays; — le voiturier en blouse sur le timon, et deux pauvres haridelles étiques pour tout équipage;—quand on se figure le chemin de Felsenbourg dans ce temps-là : un chemin engravé de sable, de pierres, de roches, coupé de trous et d'ornières, côtoyant le ravin à pic; — quand on se représente les sapins penchant leurs grands rameaux noirs au-dessus, le précipice se creusant au-dessous, les grands bois en perspective, le pauvre village, les sombres vallées s'ouvrant entre les montagnes, les ruines croulantes sur les rochers en face ; — quand on se rappelle ce pays de sauvages, comme disait monsieur le maire, on ne peut refuser son estime à ces Parisiennes.

Quel spectacle, quel chemin pour de pauvres petites femmes blanches et gracieuses, si légères et si jolies qu'on aurait voulu les porter dans ses bras!... Quelle abominable auberge, en comparaison des grands hôtels et de la vie charmante qu'elles avaient laissée là-bas! Eh bien, tout cela ne leur faisait pas peur : elles auraient traversé les montagnes, en petits

souliers, pour revoir leur Horace, leur Cyprien, leur Fragonard.

Enfin les voilà qui descendent la côte; leur voiture entre dans le sable jusqu'aux essieux. Mademoiselle Juliette sur le devant, toute vêtue de bleu, fait des signes à monsieur Cyprien qui lève sa casquette. Puis, derrière, mademoiselle Malvina, une grande brune, debout malgré les cahots, les mains appuyées sur les épaules du voiturier, répond à l'enthousiasme de Fragonard, le grand borgne, qui agite sa serviette. Une autre, toute pâle, les cheveux noirs, le teint blanc comme la neige, les sourcils droits, la belle Diane, sourit à monsieur Horace de ses lèvres ombrées; elle a les bras nus jusqu'aux coudes, et porte une robe blanche très-simple; la voiture se penche... elle regarde l'abîme sans frémir.

Derrière elle s'agite toute une couvée de soubrettes rieuses qui babillent et qu'on entend de loin. Elles ont au milieu d'elles un petit homme blond, habillé de nankin des pieds à la tête, le triple menton enfoui dans une cravate blanche, un jabot épanoui sur l'estomac, l'air un peu fatigué, les yeux bleus, le teint frais, la bouche rose en cœur. C'est monsieur Anatole, le secrétaire et l'ami d'Horace.

Tous les hôtes de l'auberge du *Cygne* coururent à la rencontre de la voiture, qui cheminait cahin-caha. Horace arriva le premier; il serra la main de Diane, puis s'adressant au petit homme :

« Cher Anatole, dit-il, quel dévouement!... Ah! je vous reconnais bien là. »

Lui, exhalant un soupir :

« Que ne ferais-je pas pour vous, très-cher... et pour ces dames?... Vraiment leur courage m'étonne... Ah! je n'en puis plus! »

En même temps il s'agitait un petit mouchoir blanc sous le nez.

Les autres venaient alors de rejoindre la voiture, et c'étaient des cris frénétiques :

« Juliette!

—Malvina!

—Cyprien!

—Fragonard! »

On ne s'entendait plus... on se tendait les mains... les Parisiennes semblaient prêtes à se jeter par-dessus les roues.

Enfin, grâce au ciel, la voiture s'arrêta devant l'auberge; chacun enleva une petite dame comme une plume, et l'emporta dans la salle avec de fous rires.

En une seconde, M. Anatole resta seul, assis sur sa botte de paille, promenant dans la foule réunie autour de la voiture un regard indécis. Au bout d'une minute, s'adressant à maître Baumgarten qui le regardait de sa porte :

« Monsieur l'hôtelier, dit-il, faites-moi la grâce de venir me prêter un peu l'épaule : je suis brisé! »

L'aubergiste accourut : le petit homme descendit de son siége, épousseta soigneusement les brins de paille qui s'étaient attachés à ses habits, donna un coup de mouchoir sur ses escarpins, regarda ses bas blancs chinés, à travers lesquels on voyait son pied rose et dodu comme la chair d'un ortolan. Après quoi, toussant et se rengorgeant, il gravit les marches de l'auberge.

X

Les prédictions de Daniel Rock commençaient à s'accomplir : l'antique terre de Felsenbourg, où depuis tant de siècles avaient régné le calme de la solitude, le respect de la tradition, la simplicité de la foi, la soumission aux vieilles coutumes établies par la sagesse de nos pères; cet antique asile du repos et de la paix allait être bouleversé de fond en comble.

Après l'arrivée des Parisiennes, l'enthousiasme général ne connut plus de bornes : durant plus d'une heure, on n'entendit que chanter, crier, danser, sauter, les chaises tomber, les verres grelotter, les vitres frémir.

Toute la maison en tremblait.

On voyait les petites femmes jeter leurs chapeaux dans les pots de fleurs de la fenêtre, leurs châles au dos des chaises, puis courir dans la salle en dansant. — Et, chose bizarre, M. le maire Zacharias, debout au fond, contre la porte de la cuisine, les yeux arrondis, la face épatée, riait à ce spectacle; tandis que Baumgarten se tenait sur le seuil de sa maison d'un air consterné, et que la mère Orchel, au soupirail de la cuisine, joignait les mains au-dessus de sa tête et s'écriait :

« Jésus, Maria! Jésus, Maria! qu'allons-nous devenir?... Qu'est-ce que font ces gens-là, qui nous appellent des sauvages?... Ah! mon Dieu... si cela dure huit jours... nous sommes perdus... la maison tombera pour sûr! »

Enfin, au bout d'une grande heure, le calme parut se rétablir un peu. Les petites dames, heureuses comme des reines, vinrent respirer aux fenêtres. Cela ne dura guère... Le jour baissait... Tout à coup de nouveaux cris s'élevèrent :

« De la lumière! »

Puis, après un instant de silence :

« Du champagne !... du champagne ! »

Et les couteaux se prirent à tambouriner sur la table.

Maître Baumgarten, allumant alors la lampe de cuivre à sept becs, entra et vit toutes les petites dames assises autour de la table, le cou nu, et fumant de petits bouts de papier d'un air joyeux, tout en tapant avec le manche de leurs couteaux, et criant avec un ensemble admirable :

« Du champagne !... du champagne !... du champagne !... »

L'aubergiste, tout pâle, s'approcha de M. l'ingénieur en chef Horace, et lui dit à l'oreille qu'il n'y avait pas de champagne à Felsenbourg... qu'il n'y en avait jamais eu.

Alors ce petit homme entra dans une grande fureur; il bondit de sa chaise, se croisa les bras et s'écria d'une voix tonnante :

« Vous n'avez donc rien? ni glaces, ni divans, ni cigares, ni champagne !... Rien... rien... rien !...

—Je vous ai donné tout ce que j'avais, dit Baumgarten, et si cela ne vous suffit pas... eh bien, à la grâce de Dieu... allez chez mon voisin Kalb, je ne suis pas habitué à tous ces cris !

—Ah ! vous n'êtes pas habitué, monsieur l'aubergiste?... Eh bien, vous allez en entendre d'autres... Qu'on nous cherche la clarinette...

—Oui... oui... la clarinette... nous voulons danser ! »

Et les petites dames, tout à l'heure si tranquilles, se mirent à sauter, à trépigner en criant :

« Du champagne ! du champagne !...

—Monsieur le maire, s'écria Baumgarten, faites taire ces gens? »

Mais maître Zacharias, bien loin de lui obéir, répondit furieux :

« Vous avez tort ! Vous devriez avoir du champagne. Qu'est-ce qu'une auberge où il n'y a pas de champagne? C'est honteux !... c'est abominable !... Retirez-vous, vous déshonorez le pays ! Je vais dresser procès-verbal contre vous ! »

Maître Zacharias était vraiment indigné; il fallut que M. Horace le priât de ne pas dresser de procès-verbal.

« Je ne le dresserai pas ! s'écria-t-il, non, je ne le dresserai pas, en considération de monsieur l'ingénieur en chef et de ces dames, qui seraient obligées d'aller à Sarrebourg, déposer au tribunal dans une vilaine affaire. Mais s'il n'y a pas de champagne ici demain, Baumgarten, malheur à vous !... — Des gens qui font le bonheur du pays... des gens qui nous apportent les lumières de la civilisation... des gens honnêtes... des personnes distinguées par la délicatesse de leur sexe et de leur esprit, leur dire en face qu'on n'a pas de champagne et les envoyer chercher ailleurs... c'est absurde... c'est tout ce qu'il y a de pire !... Allez, vous devriez rougir de honte ! »

Ainsi parla M. le maire, plein d'une noble indignation, et toutes les dames de Paris se disaient entre elles :

« Il a raison, ce maire... il dit des choses judicieuses... Nous apportons la civilisation dans ce pays de sauvages... nous sommes les bienfaiteurs de ces contrées !... on devrait avoir tout préparé d'avance pour nous recevoir, et voilà qu'on nous refuse du champagne ! »

Tous les regards foudroyaient Baumgarten d'un juste mépris. Il se retira, convaincu qu'il était dans son tort, et que ces personnes avaient le droit de se fâcher contre son auberge.

On pense bien que sa retraite ne fit pas cesser le tapage, qui s'entendait jusque dans la montagne; jamais les échos de Felsenbourg n'avaient répété de telles clameurs... les verres, les bouteilles, les couteaux roulaient sur la table... Les dames, sachant qu'elles avaient le maire pour elles, demandaient du champagne à tout prix... Fragonard, Horace, Cyprien, chacun sortait à son tour en se bouchant les oreilles.

Au milieu de ce tumulte, un âne se mit à braire.

Alors il se fit un grand silence, puis un immense éclat de rire.

« Tiens... celui-là manquait encore à l'orchestre, s'écria Juliette, il arrive à propos !

—Une basse magnifique ! » dit M. Anatole.

L'âne s'approchait, mais bientôt il se tut.

« C'est dommage, dit Malvina.

—Allons... courage ! s'écria Juliette, du champagne !

—En voilà !... en voilà ! répondit une voix nasillarde du dehors. — Hé ! hé ! hé !... »

Et comme tout le monde, stupéfait d'entendre cette voix étrangère, regardait vers la fenêtre, un petit vieux, tout courbé, tout gris, mais vif encore, les yeux scintillants, le nez crochu, maître Élias Bloum apparut, tenant de chaque main une bouteille au long col argenté.

« En voilà ! s'écria Juliette, en voilà du champagne !... Il n'y a qu'à montrer du caractère... il arrive !... »

Toutes les Parisiennes s'étaient levées, les bras étendus, criant :

« Ici !... ici !... Ah ! le brave homme !... ah ! l'honnête homme !... »

Et le petit Élias, riant, sémillant, embrass sur les deux joues, nasillait :

« Hé ! hé ! hé ! je savais bien... je savais bien que ces dames me recevraient... Chers petits anges !... hé ! hé ! hé !... »

Au même instant, Gretchen entra, portant sur un plateau de longs verres à pied, brillants comme le cristal.

Élias n'avait rien oublié !

Le cou des deux bouteilles sauta ; Fragonard tenait l'une, Horace l'autre ; toutes les petites mains blanches s'étendirent vers eux... la mousse frémissante pétilla sur les lèvres roses.

« Excellent ! dit Malvina. Oh ! c'est ça ! Mais où est-il donc, le petit vieux ? »

Élias était sorti ; il reparut avec quatre autres bouteilles, deux sous les bras, deux dans les mains.

Vous peindre alors l'attendrissement des petites dames... je ne le puis ; — la surprise d'Horace, de Cyprien, de Fragonard... c'est impossible.

Horace, après avoir vidé son verre, se leva de table et voulut faire asseoir Élias ; mais le vieux renard était trop fin pour y consentir. Il savait que l'ivresse est tolérante et le réveil rancunier.

« Ah ! monsieur l'ingénieur, s'écria-t-il d'un accent pathétique, jamais !... je suis trop heureux d'être agréable à ces dames... J'ai fait ce que j'ai pu, c'est vrai, mais ce n'était que mon devoir... Vous êtes les bienfaiteurs du pays... vous allez apporter chez nous le commerce... Moi... j'aime le commerce !... En passant dans ces montagnes, ça me saignait le cœur depuis cinquante ans, de voir qu'une poule ne valait que douze sous au lieu de quarante... une planche dix sous au lieu de vingt... un arbre sur pied, que la peine de l'abattre et d'en faire des bûches... Je me disais : Que d'argent perdu... que d'argent perdu pour ces pauvres gens !... Ah ! s'il y avait des chemins !... ah ! si ces beaux chênes étaient à Paris... ah ! si ces bœufs, ces vaches, ces moutons arrivaient au marché de Poissy... ah ! quelle fortune... quelle fortune !... N'y aura-t-il donc jamais moyen de transporter ces choses ?... — Vous arrivez, monsieur l'ingénieur, pour faire ce que le pauvre Élias désire depuis cinquante ans... Ces chères petites dames viennent vous tenir compagnie... ça m'attendrit !... Est-ce qu'il ne faudrait pas avoir le cœur bien dur, pour ne pas accourir leur souhaiter la bienvenue ? »

Ainsi parla le vieux juif, avec une bonhomie charmante, et tous les convives étaient émerveillés du dévouement d'un si brave homme ; M. Anatole se leva même pour lui serrer la main.

« Ah ! monsieur, dit-il, si l'on trouve des sots et des brutes dans tous les pays, on y trouve aussi des gens intelligents et dévoués au progrès... Asseyez-vous donc près de M. le maire, et videz un verre de votre vin de Champagne. »

Élias ne put refuser.

La soirée se prolongea bien tard. On chanta, on rit, on célébra le chemin de fer. Ce n'est que vers minuit que M. Fragonard, prenant la lampe à sept becs, reconduisit en grande cérémonie M. Zacharias Piper et maître Élias Bloum :

Au moment de se quitter, Horace avait dit au vieux juif :

« Nous manquons des choses les plus indispensables, dans cette auberge... il nous faut un homme intelligent et connaissant bien le pays, pour nous approvisionner de tout ce qui nous est nécessaire : revenez demain... nous causerons ! »

Élias, l'homme du progrès, et Zacharias s'en retournèrent, bercés des plus riantes espérances.

Le village dormait. — Toutes les lumières de l'auberge du *Cygne* s'éteignirent bientôt.

XI

Or, le bruit des événements qui avaient signalé l'arrivée des ingénieurs se répandit dans la montagne comme un éclair.

Les marchands de légumes, de volaille et de bestiaux, les facteurs de la poste, les contrebandiers, tous ces gens qui vont de la Houpe à Saverne, du Hârberg à Phalsbourg, semant sur leur passage les nouvelles de la plaine, les grossissant et les embellissant à leur manière, —tous ces gens racontaient gravement qu'une société d'hommes et de femmes, abondant en richesses de toute sorte : en chevaux, en habits, en argent, étaient venus s'établir chez maître Baumgarten, à Felsenbourg ; — qu'ils vivaient là dans la joie et les festins, ne se refusant rien de ce qui peut flatter le goût et l'odorat, considérant cette vallée de misère comme un lieu de délices, n'allant pas écouter les instructions du père Nicklausse, et n'ayant d'autre religion que de bien boire, bien manger, bien dormir, enfin de se livrer aux jouissances de la chair ;—que les hommes de cette société, coiffés de petites casquettes brodées d'argent, allaient chaque matin par les bois,

suivis d'une foule d'ouvriers, plantant des piquets ici... là... comme au hasard, regardant à travers des lunettes... puis s'écriant en présence des gardes : « Il faut abattre ceci... Il faut éclaircir cela! » Et que les bûcherons se mettaient à l'œuvre ; que les plus grands sapins, les plus vieux chênes tombaient les uns sur les autres, comme l'herbe des champs, et que nul ne pouvait savoir ce qu'il en résulterait ; — que les femmes de ces personnages, blanches, grasses, appétissantes, vêtues de soie et d'or, n'avaient d'autre souci que de rire, de danser, de fumer, de se mettre à table, et de se promener assises sur les ânes du meunier Bénédum, en compagnie d'un certain M. Anatole, qui les égayait en roucoulant comme une tourterelle ; — que leurs domestiques, gouvernés par le juif Elias, se répandaient sur les marchés d'Alsace et de Lorraine, achetant tout ce qu'il y avait de plus fin en gibier, en poissons, en comestibles de toute sorte ; — que des carpes du Rhin, renfermées vivantes dans de petites tonnes, des pâtés de foie gras dans des terrines, des andouilles confites dans de la moutarde, des *professerwurst*, et même des poissons de mer, cheminaient sans cesse à dos d'homme ou de mulet vers leur résidence ; — que maître Élias, sur son âne Schimmel, marchait à côté, surveillant tout par lui-même, se fâchant, et ne trouvant rien d'assez frais, d'assez délicat pour la bouche de ces personnes, qu'il appelait : « Mes petits anges ! » — Enfin, ils ajoutaient que dans ce moment même, de grandes voitures arrivaient par le chemin sablonneux de Phalsbourg, chargées de meubles si beaux, si riches, si brillants, qu'on ne pouvait les regarder au soleil ; — qu'un monsieur en chapeau, venu tout exprès de Paris, tapissait la maison de Baumgarten, y plaçait des miroirs, et qu'on lui ferait une pension sa vie durant pour cela !

Voilà ce qui se disait de village en village, jusqu'au fond du comté de Dâbo, derrière Soldatenthâl et la Wouchkann.

On ne parlait plus que de ces choses, le soir à la veillée... On en parlait encore aux champs, au bois... partout ! Le bruit commençait même à courir de travaux gigantesques, — de chemins de fer, qui devaient passer sous les montagnes, — d'un pont qui devait sauter de Saverne à la forêt Noire — où chacun, y travaillant, pourrait gagner des trois, quatre et même cinq livres par jour.

Cela réjouissait beaucoup les hommes.

Les femmes, au contraire, se rappelaient que vers la fin du monde, l'Antechrist doit venir séduire l'univers avec des bagues d'or, des boucles d'oreilles, des robes de soie et des éblouissements sans nombre : elles se défiaient, mais n'en étaient pas moins curieuses de voir ce qui se passait à Felsenbourg.

Aussi, le dimanche suivant, sous prétexte d'aller à la messe, on vit descendre toute la montagne : hommes, femmes, enfants ; jeunes et vieux ; en tricorne, en bavolet, en bonnet de coton ; à pied, en charrette.

Il y en avait tant et tant, qu'on aurait dit la descente du genre humain dans la vallée de Josaphat.

On voyait là de pauvres vieux qui n'étaient pas sortis de leur cassine depuis quinze ans, portant encore la perruque à queue de rat, les culottes du temps de Louis XVI, et l'habit de peluche vert-perroquet, à boutons d'acier larges comme des cymbales ; — des vieilles, la tête branlante, traînant à leur suite des robes achetées au pillage du cardinal Hans-Sépel, en l'an II de la République une et indivisible ; — des enfants joufflus, à peine sortis de la coque de l'œuf, se tenant à la jupe de leur mère, et des milliers d'autres en blouse, en veste courte, la calotte sur l'oreille, le tricorne orné de lierre, les pantalons dans les bottes, la robe retroussée pour courir plus vite.

Et c'est alors qu'on vit bien que notre siècle est véritablement un siècle de lumière et de progrès.

En effet, cette foule innombrable, s'étant répandue dans Felsenbourg, remplit d'abord toutes les auberges, les cabarets et les bouchons du village et de la route ; il fallut sortir les tables et les chaises dans les rues pour banqueter et festoyer... ce qui dura jusque vers midi.

Alors, chacun s'étant un peu rafraîchi, et voyant que les persiennes de l'auberge du *Cygne* restaient fermées, on se mit à crier qu'on voulait voir les ingénieurs et les petites dames.

Le tumulte devint si grand, que les plus vieux de la montagne se réunirent, afin d'envoyer une députation aux bienfaiteurs du pays.

On choisit donc Hans Brenner, le bûcheron, Karl Dannbach, le *sagar*, Nickel Bentz, l'ancien garde forestier, et deux ou trois autres non moins considérés dans leurs villages.

Et ces braves gens gravirent lentement deux à deux les marches de l'auberge d'un pas solennel, aux yeux de toute la montagne qui ne cessait de crier :

« Les ingénieurs !... les petites dames ! »

Or, dans ce moment même, messieurs les ingénieurs et les dames venaient de finir leur déjeuner.

Les jolies Parisiennes, étendues sur de

grands sofas, fumaient en rêvant, et M. Anatole, assis devant le piano, chantait d'une voix tendre, en balançant la tête, un petit air doux qui finissait ainsi :

Ce qu'il me faut, à moi... c'est toi!... c'est toi!

Le vieux Karl Dannbach, écoutant à la porte, dit aux autres :

« Nous tombons mal... il vaudrait mieux attendre... Ils font de la musique! »

Et le cœur de ces pauvres vieux battait avec force, en songeant qu'ils allaient paraître devant les grands de la terre... Ils délibéraient tout bas, n'osant ouvrir la porte, quand Baumgarten, sortant de la cave avec un panier de bouteilles, leur demanda :

« Que faites-vous là? »

Alors ils lui expliquèrent la chose, et Baumgarten, déjà familiarisé avec les Parisiens, leur dit :

« C'est bien... tenez-vous tranquilles... je me charge de tout.. Vous voyez ces bouteilles... chacune coûte sept livres dix sous... C'est du vin blanc que le juif Élias a fait venir... Il mousse comme de la bière... et lorsque nos dames en ont bu, elles deviennent toujours très-gaies... alors on peut leur parler... elles rient de tout... Tenez... entrez dans la cave... quelqu'un pourrait sortir et vous trouver ici... Tout à l'heure, je viendrai vous prendre. »

Les pauvres vieux entrèrent donc dans la cave... mais seulement sur les marches... car ils avaient honte de descendre jusqu'au fond. Et Baumgarten fit ce qu'il avait promis.

Et comme les dames riaient de bon cœur, demandant à voir la députation, l'aubergiste leur dit qu'elle était dans la cave, ce qui les mit tellement de bonne humeur, qu'on les entendait éclater jusqu'au dehors.

« Eh bien... allez les chercher! » direntelles.

Et les vieux montagnards parurent enfin sous les yeux de ces dames, qui avaient pris un petit air grave pour les recevoir.

Malgré cela, Nickel Bentz leur exposa sa demande, et l'une d'elles, la plus jolie, celle qui s'appelait Juliette et qui avait les yeux bleus, lui répondit avec dignité :

« Puisque vos villages sont si désireux de nous voir, vous pouvez leur dire qu'aussitôt après le champagne, nous paraîtrons au balcon, où chacun pourra nous regarder à son aise!... N'est-ce pas, mesdames?

—Certainement, » répondirent les autres.

Messieurs les ingénieurs ne dirent rien, seulement ils inclinèrent la tête, et les vieux montagnards sortirent, agitant leurs grands chapeaux, et criant d'une voix joyeuse que ces dames daigneraient paraître au balcon... qu'il fallait seulement un peu de patience.

Et descendant les marches, ces braves gens ne tarissaient pas en éloges sur la beauté de ces dames, et la politesse de messieurs les ingénieurs.

De sorte qu'une demi-heure après, toutes les fenêtres de la grande salle s'étant ouvertes, et les Parisiennes ayant paru, l'air retentit de cris joyeux jusqu'au fond de la vallée, et ces paroles du prophète s'accomplirent :

« Réjouissons-nous!... Faisons éclater notre joie, parce que les noces sont venues... Heureux ceux qui ont été appelés aux noces! »

Et le défilé commença, Pfifer-Karl, Hans Weinland, Diemer Tobie, la clarinette, le trombone, le cor de chasse en tête Chaque village passait à son tour sous les fenêtres, les bras en l'air, la tête basse, le pied haut, criant :

« Vive le chemin de fer!... vivent les ingénieurs!... vivent les dames!...

C'était attendrissant.

Les filles, en passant, jetaient des branches de hêtre au pied du mur, et quelques beaux garçons, comme on en voit là-bas, les yeux roux, les cheveux frisés, la barbe rude, jetaient de tels cris, qu'on aurait dit des loups sautant en hiver à la gorge des chevaux.

Il y avait de quoi frémir.

Et ce défilé dura jusqu'à cinq heures du soir. Alors les dames, joyeuses de ce qu'elles venaient de voir et d'entendre, se retirèrent pour dîner.

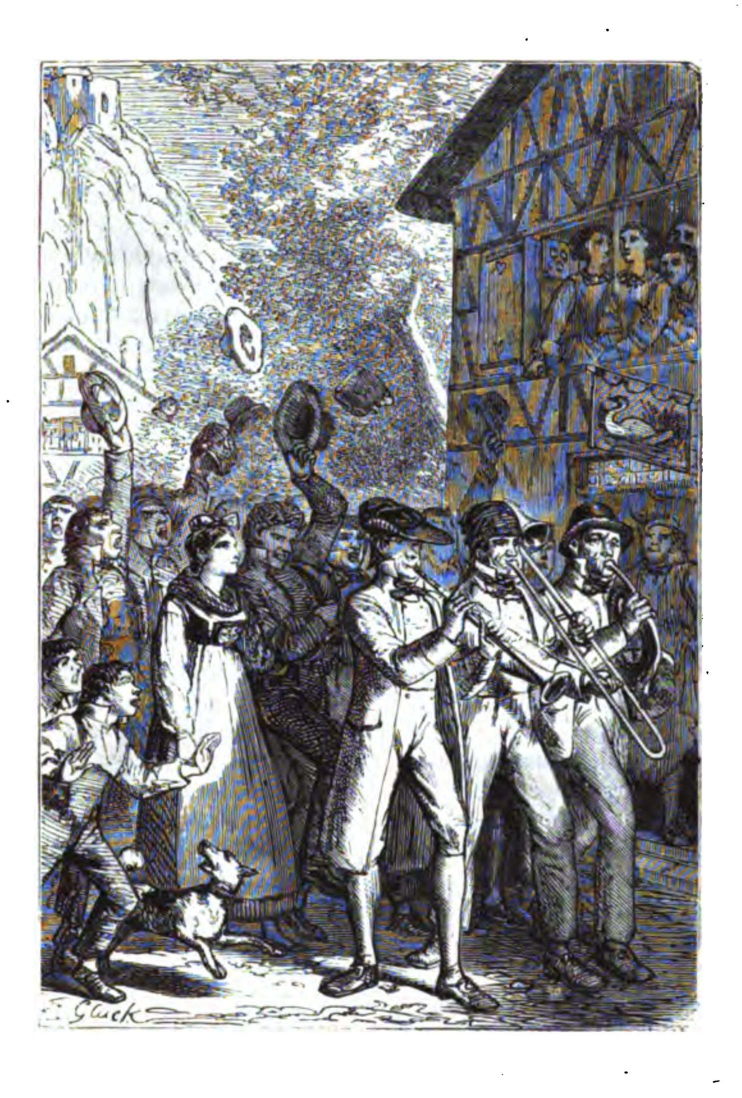
Dire ce qui se consomma de fromage, de saucisses, de jambons, de vin et de bière en ce jour mémorable, serait chose impossible : on estime que cela se monte, pour le moins, à deux cents écus de trois livres, et ce fut la première et grande bonne journée des cabarets de Felsenbourg.

Voilà comment apparut la civilisation dans les montagnes.

XII

Après le triomphe de la civilisation à Felsenbourg, les bûcherons retournèrent au bois, les commères à leur rouet, les ingénieurs à leurs études, et tout retomba dans le calme habituel.

Or, il advint dans ces temps-là que les jeunes dames ayant déjà parcouru la montagne et visité les plus grandes curiosités du pays,



Le défilé dura jusqu'à cinq heures du soir... (Page 143.)

telles que la chapelle du Dagsberg, les ruines du Nideck et du Haut-Bar, la grotte de Valscheid et les verreries de Valerysthâl, toutes choses fort remarquables sans doute, mais dont on se lasse à la longue; il advint, dis-je, que ces chères dames commencèrent à s'ennuyer et jetèrent un regard de regret vers Paris... bâillant tout le jour et s'écriant :

« Ah! que cette existence est monotone!... mon Dieu... mon Dieu... qu'allons-nous faire aujourd'hui? »

Ce que voyant, maître Élias, toujours à l'affût de leurs moindres désirs, et s'efforçant d'imaginer chaque jour quelque nouvelle partie de plaisir, pour conserver la bonne humeur de ses chers petits anges, maître Élias leur dit en souriant :

« Chers petits anges, vous êtes ennuyées de voir toujours des bois, des torrents et des ruines... vous bâillez et vous soupirez... cela ne m'étonne pas : des esprits délicats comme les vôtres doivent aimer le changement... Quand on voit toujours des montagnes, des montagnes et des montagnes... cela vous blesse la vue!... Mais qu'il soit permis à un vieux bonhomme tel que moi de vous dire qu'on ne vous a pas encore tout montré, et que nous avons dans notre pays une curiosité plus rare que toutes les chapelles du monde... une chose vraiment unique, et que j'ai réservée pour vos distractions et votre réjouissance, lorsque vous seriez fatiguées de tout le reste. »

Et comme les jeunes dames, couchées sur leurs divans, le regardaient toutes curieuses,



Tout à coup les petites dames furent saisies d'une telle frayeur... (Page 149.)

maître Élias se prit à rire avec finesse en clignant des yeux.

« Qu'est-ce donc? » demanda Juliette.

Alors le vieux juif, écartant les rideaux et montrant la grande tour de Felsenbourg de son doigt crochu, dit d'un air mystérieux, en baissant la voix :

« Voyez, là-haut; dans ce nid de chouettes, au milieu des ronces et des décombres, habite une vieille sorcière! »

Il haussa les épaules en joignant les mains.

« Ce n'est pas à vous, mes chères petites dames, élevées dans le grand monde et connaissant toutes choses, qu'on peut faire croire qu'il y a des sorcières... mais les gens du pays le croient. C'est donc une vieille femme... mais si vieille... si vieille... que moi, Élias, je suis auprès d'elle, en quelque sorte, comme un enfant de sept à huit ans à côté de Mathusalem. Cette vieille se nomme Fuldrade; elle vit avec deux chèvres dont elle boit le lait, et dit la bonne aventure! »

Les petites dames étaient devenues fort attentives; Diane, Malvina, Juliette, se regardant l'une l'autre, semblaient sortir de leur nonchalance. Élias tout joyeux poursuivit :

« Je vous engage donc, mes petits anges, à rendre visite à cette vieille, qui vous amusera... Elle marmotte de grands mots étranges... elle parle des anciens temps... des margraves et des landgraves... Sa mémoire est comme un gros livre plein d'histoires singulières : vous en serez contentes! Demain donc, si vous le voulez, au petit jour, et pendant la

fraîcheur, il faudra vous tenir prêtes. Je ferai conduire devant votre porte les ânes tout sellés et bridés. Monsieur Anatole ne demandera pas mieux que de vous accompagner. Vous arriverez sur la côte à six ou sept heures, en suivant le sentier qui tourne là-bas dans les bruyères, et, je vous le dis, vous verrez une chose vraiment curieuse et rare... Croyez-moi... vous serez contentes ! »

Ainsi parla maître Élias en se frottant les mains, et les dames acceptèrent tout ce qu'il proposait, pensant dire un jour à Paris qu'elles avaient vu ensemble une sorcière de la montagne, une vraie sorcière à cheveux gris, parlant d'un air prophétique, et en sachant plus sur l'avenir que toutes celles des villes. En outre, elles se promettaient d'interroger la vieille sur certaines choses qui les inquiétaient beaucoup.

Durant toute la soirée elles furent rêveuses, et pas une ne dit à messieurs les ingénieurs ce qu'elles se proposaient de faire le lendemain, craignant que l'un d'eux n'eût l'idée de venir avec elles, et qu'il n'entendît ce qu'elles demanderaient à la diseuse de bonne aventure.

Or donc, le lendemain de très-bonne heure, après le départ des ingénieurs pour leurs travaux, entre quatre et cinq heures du matin, maître Élias lui-même amena devant l'auberge les ânes chargés de leur petite selle en forme de tabouret, avec une planchette pour y poser les pieds, ce qui était très-commode.

Un de ces ânes, le plus fort, portait seul un grand bât rempli de comestibles et de bouteilles de vin entourées de linge humide, pour en conserver la fraîcheur.

Le vieux juif alla frapper doucement à la porte, et aussitôt on ouvrit :—il vit que toutes ces dames étaient déjà levées, enveloppées de leurs petits manteaux de voyage, et coiffées de leurs grands chapeaux de paille, et que M. Anatole lui-même se trouvait là dans la salle, affublé d'un gros sac en poil de chèvre, pour ne pas rouiller sa petite voix grassouillette à la fraîcheur; enfin, que tous étaient prêts à partir, ce qui le réjouit.

« A la bonne heure! fit-il, à la bonne heure! mes petits anges... je vois que cette partie vous plaît... Je craignais la rosée, qui tombe souvent en abondance jusqu'à six heures du matin... mais, grâce au ciel, tout est bien... très-bien ! »

En causant de la sorte, Élias trottinait à droite, à gauche, pour s'assurer que rien ne restait oublié dans la salle, tandis que les dames empressées s'avançaient sur le seuil, et jetaient un coup d'œil au dehors.

Le temps était brumeux; comme toujours à cette heure matinale, de grandes teintes grises voilaient la montagne et les bois d'alentour; le brouillard, tout imprégné des âpres parfums du chêne, du lierre, de la verveine et des mille plantes sauvages de la forêt, vous saisissait au premier abord et vous parcourait comme un frisson, puis vous faisait éprouver un sentiment de bien-être indéfinissable.

Tout dormait encore au village... Les coqs seuls battaient de l'aile dans les bûchers voisins.

Les petites dames descendirent l'une après l'autre dans la rue silencieuse, cherchant à reconnaître chacune son âne, car elles avaient toujours le même âne.

M. Anatole apparut au haut des marches, abritant une lumière de la main.

Élias aida les dames à se mettre en selle, plaçant leurs petits pieds sur la planchette, leur demandant si elles étaient bien.

M. Anatole, déposant sa lumière à l'entrée du vestibule, descendit à son tour, puis le vieux juif, leur indiquant le sentier qui tourne autour de la côte en montant insensiblement, dit :

« Vous n'avez qu'à suivre toujours le même chemin... à cent pas d'ici, sur votre gauche, il monte dans les genêts entre deux haies... Allez lentement... ne vous pressez pas... vous arriverez sur le plateau avec le soleil. »

La petite caravane partit.

Élias l'écouta trotter un instant, puis, soufflant la lumière, il murmura en lui-même : « Bon voyage! » et rentra dans la maison, qu'il eut soin de refermer à double tour.

Il logeait alors à l'auberge du *Cygne*, dans une pauvre mansarde, sous le toit. C'est lui qui faisait tout à la maison, et bien des gens s'étonnaient qu'il négligeât ses propres affaires, pour s'occuper exclusivement de celles de messieurs les ingénieurs; mais le vieux renard laissait dire, ayant sans doute de bonnes raisons pour agir de la sorte.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il suivait avec un intérêt tout particulier le tracé du chemin de fer sur la grande carte du cadastre.

La petite caravane gravissait donc la côte, Juliette en tête et M. Anatole le dernier. Les Parisiennes, d'habitude si causeuses, gardaient toutes le plus profond silence; on n'entendait que le pas sec et ferme des ânes trottant dans le sentier rocailleux.

Que de pensées étranges et diverses assiégent l'esprit avant le jour ! Que de sensations profondes ! que de souvenirs !—Un arbre noir qui passe... un oiseau endormi qui se lève dans les bruyères en jetant un cri de terreur... le vague frisson qui s'étend sur la terre à

l'approche de l'aurore... puis au fond de la vallée, au loin, bien loin, la caille qui s'éveille dans les blés... le coucou qui jette sa première note sur la lisière des bois... tout... tout vous impressionne et vous fait rêver.

Et puis on songe à ceux qui sont au loin... à nos amis de la ville, qui ne se doutent guère, — en rentrant de leurs fêtes tumultueuses, de leurs bals, le sang allumé par la fièvre,—que vous êtes à parcourir les genêts, à respirer la fraîcheur et la vie.

Toutes ces pensées vont et viennent dans votre esprit, et malgré vous-même vous gardez le silence.

Ainsi rêvaient les Parisiennes et peut-être aussi M. Anatole, car il ne disait mot, lui d'habitude si bavard.

Et le sentier montait... montait toujours... s'éclairant déjà de quelques vagues lueurs... puis au-dessous, presque à pic, s'éveillait le village. Déjà plus de vingt coqs s'étaient souhaité le bonjour d'une ferme à l'autre... les chiens aboyaient... l'écluse se levait... le moulin du père Bénédum recommençait son tic-tac.

Et tous ces bruits, s'éloignant... s'éloignant de plus en plus... finirent par se perdre, et le jour plus fort étendit son voile de pourpre derrière les flèches sombres des sapins. Tout à coup un rayon plus vif, passant comme un éclair entre deux de ces flèches, s'étendit jusqu'au fond de la vallée brumeuse.

Les petites dames levèrent alors la tête et se virent au pied d'une gigantesque muraille de granit; la tour se dressait au-dessus, sombre, massive, les fenêtres effondrées... Le lierre, les ronces, les houx touffus, s'élevaient d'étage en étage le long des rochers.

Les Parisiennes firent une exclamation de surprise.

« Comment grimper là-haut? » dit Juliette.

Mais les ânes suivant le sentier encore quelques pas, un large passage taillé dans le roc se découvrit à gauche.

M. Anatole voulait mettre pied à terre, quand Diane ayant pris le pas, on la vit s'élever si gracieusement que toute la bande suivit, non sans frémir, car on découvrait la cheminée du père Rock qui fumait à cinq cents mètres audessous... et de grands oiseaux, les ailes déployées, fendaient le ciel sous vos pieds, plongeant dans l'abîme.

M. Anatole, les yeux fermés, s'abandonnait à la grâce de Dieu. Mademoiselle Juliette, pour faire la brave, fredonnait : « Chasseur diligent »; Malvina ne disait rien; Diane, en haut, regardait avec calme.

Dix minutes après, on atteignait la plateforme, et M. Anatole, regardant au-dessous, se demandait s'il aurait le courage de redescendre.

Toutes les dames avaient sauté de leur monture et contemplaient l'immense roche plate et ses deux tours planant sur les précipices. Elles étaient joyeuses de se voir si haut dans les airs, car les tours et le plateau dominent tous les environs.

Le soleil ardent chauffait déjà le sol rocailleux, et les insectes s'élevaient en nuages du milieu des ronces.

C'est à peine si l'on se souvenait du but de la promenade; on errait au hasard, se montrant les hauteurs voisines... les forêts en pente... les grandes lignes de roches grises... admirant... jetant des exclamations de surprise!

M. Anatole seul, avant de s'éloigner, eut soin d'attacher les ânes, puis il s'approcha pour admirer à son tour.

Et l'on allait depuis un quart d'heure de place en place, riant, s'émerveillant, lorsque tout à coup, au détour d'un pan de muraille, apparut Fuldrade avec ses deux chèvres.

La vieille, inclinée au bord d'une meurtrière, immobile, les yeux fixes, semblait regarder quelque chose. Son attention était si profonde qu'elle n'avait pas entendu les étrangers.

Les dames suivirent naturellement la direction de son regard, et, tout au loin, à travers les bois, elles aperçurent une tranchée immense, où scintillaient quelques plaques, blanches comme des étoiles.

C'était le tracé du chemin de fer, et les points blancs, les jalons avec leurs petites feuilles de papier miroitant au soleil.

Voilà ce que regardait Fuldrade, tandis que ses chèvres, au long cou pelé, dessinaient leur profil sur le ciel bleuâtre.

Longtemps les petites dames contemplèrent la vieille, qui, se retournant enfin, ne parut pas surprise de les voir, mais, au contraire, se mit à les regarder en murmurant des paroles confuses.

Juliette, plus hardie que les autres, lui dit alors :

« Nous sommes venues, ma bonne femme, pour entendre de vous notre bonne aventure.»

A ces mots, les yeux verts de Fuldrade s'illuminèrent :

« Je ne suis pas une bonne femme, dit-elle; je suis Fuldrade d'Obernay... la fille des margraves d'Obernay... Et vous... de quelle grande famille êtes-vous? »

Juliette rougit, et, chose bizarre, toute la joie de l'aimable société s'évanouit.

Fuldrade, alors, descendit de son talus d'un

pas lent, s'acheminant vers la tour, où les Parisiennes la suivirent, malgré les instances de M. Anatole qui leur disait :

« Mesdames, je vous en prie... je vous en prie... restez!... Cette vieille ne m'inspire aucune confiance... Elle a le regard faux, le sourire équivoque... Il vaut mieux nous en aller. »

Mais elles tenaient toutes à connaître leur avenir.

Sur le seuil de la tour, Fuldrade s'accroupit en plein soleil; sa face était blanche d'une lumière intérieure, et les mille rides qui la sillonnaient avaient disparu.

Elle s'assit donc sur le seuil et dit en levant sa petite main sèche :

« Il est écrit : « Vous ne tenterez point le Seigneur, votre Dieu ! » Pourquoi me demandez-vous donc à connaître votre avenir ? »

Puis, les regardant d'un œil de pitié :

« Quel est l'avenir de l'oiseau qui passe, ou de la feuille qu'emporte le vent ? »

Mais ces paroles judicieuses ne firent aucune impression sur ces dames, en quelque sorte possédées du diable. Diane, Juliette, Malvina, présentèrent à la fois leurs mains blanches à la diseuse de légendes, et presque aussitôt le front de celle-ci s'abaissa, ses yeux se voilèrent, et, d'un accent sourd, terrible, elle murmura :

« Elles le veulent !... elles le veulent !... »

Puis, saisissant une main au hasard, sans lever les yeux, celle de Diane :

« Que veux-tu savoir ? » demanda-t-elle.

Mais Diane, plus pâle que la mort, — car elle avait peur... bien peur... — avant de répondre, dit :

« Mesdames et monsieur, de grâce, laissez-moi seule... Je me retirerai à mon tour. »

Alors M. Anatole et les dames s'éloignèrent et Diane, se penchant, murmura :

« Ma mère, Horace m'épousera-t-il ? »

Fuldrade sourit avec amertume.

« Il te l'a promis ! Folle... folle ! Il te l'a promis !... mais toi... tiens-tu tes promesses ? Je vois là-bas... là-bas... deux vieillards à tête blanche... Depuis trois ans ils attendent une lettre de leur fille... de leur fille qu'ils ont élevée avec tant d'amour, du prix de leur pénible travail... et cette fille... »

Diane ne voulut pas en entendre davantage; elle se sauva, défaite, éperdue, et la vieille continua seule ses prédictions, car la malheureuse jeune femme s'était jetée dans les bras d'Anatole, fondant en larmes, et celui-ci disait :

« Diane ! allez-vous ajouter foi au sot radotage de cette vieille ? Ah ! le maudit juif !... je ne suis pas méchant, mais il me le payera !... Malvina... Malvina... je vous en supplie... au nom du bon sens, n'allez pas entendre de telles sottises... Voyez-en l'effet... »

Mais les femmes, une fois qu'elles sont possédées d'une idée, n'entendent plus raison : celle-ci croyait être plus heureuse que l'autre; elle arriva donc en présence de Fuldrade, et lui donnant la main :

« Mon avenir !... fit-elle précipitamment; je serai généreuse... dites tout... tout !...

— Ton avenir ! murmura la vieille... tu parles d'avenir ! Eh bien, regarde au fond de la vallée : ta vie est comme un de ces arbres déracinés que la rivière emporte... on les voit le matin... le soir on ne les voit plus ! »

A cette déclaration, Malvina voulut parler... elle n'avait plus un souffle.

« Ce n'est pas à l'avenir qu'il faut penser, reprit Fuldrade, c'est au présent... il te reste quelques jours pour te repentir... mais tu les emploieras à boire, à t'enivrer... à oublier tes fautes... Tiens... va-t'en ! la mort qui m'oublie, pourrait me cueillir en me voyant si près de toi ! ».

Ainsi parla cette vieille maudite, et la pauvre Malvina s'en retourna toute froide; elle n'avait plus une goutte de sang dans les veines, mais elle ne gémissait pas, et voyant accourir Juliette, qui lui dit en passant : « Vous êtes contente au moins... vous ! » elle sourit : c'était une fille de grand courage, mais qui aimait trop le champagne, et qui se proposait déjà d'oublier cette triste prédiction le soir, en compagnie de Fragonard.

Lorsque Juliette s'approcha de la tour, Fuldrade tressaillit; sa figure impassible prit une expression sauvage... elle s'efforça même d'ouvrir les yeux... elle les ouvrit... ils étaient blancs... Elle voulut se lever et retomba, puis elle parut se résigner.

Monsieur Anatole, qui venait de ranimer Diane, tournant alors la tête, vit la vieille, triste, abattue, et Juliette appuyée contre la porte, comme en extase.

Voici ce que la sorcière disait :

« Je te connais... je te connais, toi ! Tu es la femme pour laquelle les hommes se sont perdus, se perdent et se perdront dans les siècles des siècles... C'est toi qui présentas la pomme à notre premier père... et la rose empoisonnée à Salomon !... C'est toi qui coupas les cheveux de Samson !... C'est toi qui te baignais dans le marbre et les parfums, quand David regarda par la fenêtre !... C'est toi qui demandas la tête de saint Jean à Hérode ! Tu as été, tu es et tu seras le mensonge de l'amour, l'hypocrisie du dévouement, le délire des sens... car tu n'aimes que toi ! »

Juliette regarda derrière elle, pour voir si personne ne pouvait entendre, et, voyant qu'elles étaient seules, elle sourit.

« Tu n'aimes que toi, reprit Fuldrade d'un ton abattu; sois donc heureuse... rien ne te gêne... ris, chante, enivre-toi d'orgueil... Le présent t'appartient ! »

Il y eut un silence, Juliette était belle de satisfaction... elle jetait un regard de suprême dédain à ses compagnes.

« Et cela durera dix ans, s'écria la vieille, oui, dix ans... mais alors, la belle fille... alors viendront les rides, les déceptions, les dégoûts de toute sorte... Alors commencera la ruine de ce corps dont tu es si fière, et tu ne pourras rien pour l'empêcher... Oh ! tu feras comme toutes les autres : tu lutteras... tu résisteras... mais il n'y a ni lutte ni résistance qui tienne. Et dans vingt ans... tiens, regarde... tu seras comme cela !... »

Elle souleva son petit bonnet de crin avec un ricanement diabolique, et découvrit son crâne chauve et luisant comme de l'ivoire.

« Oui, tu seras comme cela !... Seulement, quand Fuldrade passe, on dit : « Cette femme a souffert... elle a pleuré de nobles illusions... des frères, des amis tombés pour une belle cause... » Tandis que toi, tu seras vieille comme la robe virginale traînée dans la fange, et laissée au coin d'une borne; chacune des rides de ta face dira : « Prostitution !... prostitution !... prostitution !... »

La vieille s'était levée comme un serpent qui s'éveille... ses lèvres sifflaient... Juliette, reculant saisie d'horreur, s'écria :

« Oh ! l'affreuse mégère !... l'insolente ! Monsieur Anatole, venez donc... venez châtier la misérable. »

Monsieur Anatole n'avait garde d'accourir, tandis que Fuldrade, toute cassée, toute ridée, mais animée d'une indignation indescriptible, s'avançait lentement vers le groupe des femmes et du petit homme, en leur lançant des regards venimeux. Ses deux grandes chèvres l'accompagnaient pas à pas.

« Retirez-vous, malheureuse... retirez-vous !... lui criait Anatole d'une voix brisée, n'approchez pas... Je vous le défends ! »

Mais la vieille s'avançait toujours, et les petites dames, tremblantes, n'avaient plus la force de fuir; elle se tenaient assises sur un tertre l'une contre l'autre.

Quand Fuldrade fut à dix pas d'elles, s'arrêtant au milieu des hautes bruyères, et levant une de ses petites mains, elle leur dit :

« Je vous maudis !... soyez maudites !... vous... les vôtres... et toutes celles qui vous ressemblent ! — Vous qui venez apporter ici le trouble, la honte, l'exemple de la corruption et de la bassesse... vous qui vendez votre corps et votre âme... vous qui oubliez votre père et votre mère... vous qui n'avez ni cœur ni entrailles... je vous maudis ! Allez... allez dans vos villes... Infâmes !... qu'y a-t-il de commun entre nous ? Les reptiles vivent de la fange, et les oiseaux du ciel de la rosée des fleurs !... Toute votre œuvre est une œuvre de l'enfer. Elle est condamnée !... vous sortirez d'ici couvertes de honte... et les sept plaies d'Égypte vous accompagneront... car vous n'êtes que pourriture... C'est moi, Fuldrade, qui vous le dis ! Que ne restiez-vous cachées, filles de Babylone ! Vous avez voulu savoir la vérité, je vous l'ai dite... Vous êtes la honte du genre humain... Allez... allez... malheureuses ! »

La vieille sorcière parlait si vite qu'on ne pouvait l'interrompre, et comme sa voix, d'abord assez basse, devenait de plus en plus éclatante, comme dans sa fureur elle faisait toujours un pas en avant, et que ses deux grandes chèvres semblaient vouloir la soutenir, tout à coup les petites dames furent saisies d'une telle frayeur, que la peur leur donna des jambes, et qu'elles s'enfuirent vers leurs ânes.

Monsieur Anatole, consterné, les suivit, sans avoir la force de répondre un mot.

Et les ânes ayant repris le chemin de la côte, longtemps encore on entendit la voix de Fuldrade crier : « maudites ! maudites ! » comme le cri sinistre d'une chouette perchée dans les ruines : c'était terrible.

Cependant, toute la bande avait disparu dans le sentier tournant au-dessus de l'abîme. Monsieur Anatole craignait que la vieille ne fît rouler sur eux quelque quartier de roc... il en frémissait... mais, grâce au ciel, penchée dans une crevasse, les mains cramponnées aux branches d'un houx, et ses cinq ou six cheveux blancs hérissés sur la nuque, elle ne leur jeta que des malédictions.

Ils arrivèrent donc à la base des rochers sans encombre, puis ils redescendirent au village.

Je vous laisse à penser maintenant les compliments que les petites dames firent à maître Élias, pour l'heureuse inspiration qu'il avait eue de les envoyer là.

Durant plusieurs jours, Diane fut malade, Malvina très-mélancolique; quant à Juliette, elle aurait voulu soulever le village contre la vieille et la faire dénicher de son trou, mais tout le monde en avait peur, et d'ailleurs elle était sur la terre de Daniel Rock, où nul n'aurait osé mettre les pieds.

Messieurs les ingénieurs ne surent rien de

cette étrange aventure : les dames se gardèrent de leur en parler. Monsieur Anatole n'avait pas lieu de s'en glorifier, et maître Élias s'en désespérait d'autant plus, que sa vue rappelait toujours aux « petits anges » cette vilaine page de leur histoire, et l'empêchait, malgré tous ses soins, de leur être agréable.

XIII.

Depuis la fameuse séance du conseil municipal, où maître Daniel Rock avait déclaré qu'il ne souffrirait pas qu'on mît le pied sur ses terres, et qu'il s'opposait à l'établissement du chemin de fer, comme étant une œuvre nuisible aux vieilles mœurs, aux traditions de Felsenbourg, aux coutumes du pays, au respect de notre sainte religion, à la mémoire de Yéri-Hans, de Hugues le Borgne, de Barthold IV et de Basthian Ier; depuis ce jour, il s'était renfermé chez lui et se livrait au travail de la forge d'un air calme, impassible.

Monsieur le curé Nicklausse ayant essayé de le réconcilier avec son ami Bénédum, au premier mot le vieux forgeron l'avait interrompu par cette réponse fort simple :

« Monsieur le curé, si vous me parlez encore de cela, je serai forcé de ne plus vous voir qu'à l'église. »

Et le père Nicklausse avait compris à l'expression glaciale de ses yeux gris, à la courbure de son grand nez, ainsi qu'au ton sec et ferme de sa voix, que tout était fini de ce côté.

Thérèse semblait résignée ; mais sa pâleur extrême annonçait tout ce qu'il en coûte à la vertu pour vaincre les sentiments de la nature. Elle aimait Ludwig, elle le savait étranger à la division de leurs familles, elle le voyait passer chaque matin devant ses fenêtres, morne, abattu, désespéré ; elle aurait voulu se jeter dans ses bras et lui crier : « Je t'aime ! » Mais elle se disait que la fille de Daniel Rock ne devait avoir qu'une seule cause : celle de son père... et cela suffisait.

Kasper et Christian, eux, lorsque maître Daniel avait parlé, ne voyaient rien au delà... tout était dit, tout leur devenait clair, simple, juste, évident, et quiconque ne pensait pas de même leur paraissait indigne de voir la lumière du jour. Il en résultait à leurs yeux que le maire les conseillers municipaux, les ingénieurs, les petites dames de Paris, le juif Élias, Bénédum, l'aubergiste Baumgarten et tout le village méritaient la corde et représentaient la corruption du siècle.

Du reste, ils vivaient chez eux, sans communiquer leurs sentiments au dehors, et lisaient tous les soirs leurs chroniques d'un ton solennel, comme si la chose les eût regardés personnellement.

Le dimanche où les montagnards descendirent à Felsenbourg glorifier la civilisation, maître Daniel, pendant la lecture, fit plusieurs réflexions judicieuses sur la manière de tenir l'épée à deux mains, et de la manier autour de ses épaules, en penchant un peu la tête, le pied droit en avant, ce qui forçait, disait-il, de relever la visière du casque, pour regarder son adversaire en dessous.

Il fit même apporter une de ces anciennes armes, haute de six pieds, qu'il conservait précieusement dans une armoire, et, joignant la démonstration au précepte, il enseigna plusieurs coups à ses fils, qui ne s'étaient jamais doutés de ses talents.

« Voilà, dit-il, comment Hugues le Borgne fendit la tête de Rupert du Nideck... Regardez bien ! »

Il allait recommencer, quand le père Nicklausse apparut stupéfait.

« Que la paix soit avec vous !... dit le vieillard à la vue de l'arme terrible.

—*Amen !* » répondit maître Daniel.

Puis, après un instant de silence, il ajouta :

« J'expliquais à mes fils comment notre seigneur Hugues fendit la tête de Rupert, en l'an 1405. Tiens, Kasper, remets l'épée à sa place... Asseyez-vous, monsieur le curé... Tu peux continuer, Thérèse ; nous en étions à l'endroit où Rupert, couvert de sang, roula dans la poussière... Hugues lui posait le pied sur la gorge, quand le seigneur du Nideck lui mordit dans l'orteil et fit craquer son brodequin. Cela prouve que ce brodequin n'avait pas été forgé par notre aïeul Odoard Rock, qui vivait alors, mais par un de ces misérables armuriers d'Écosse, qui tenaient plus à l'éclat de l'acier qu'à la bonne trempe. »

Thérèse poursuivit sa lecture quelque temps ; mais, au premier repos, M. le curé Nicklausse, dont le cœur débordait d'indignation contre les petites dames, n'y put tenir davantage, et raconta ce qui venait de se passer : le triomphe des ingénieurs, l'enthousiasme des montagnards, les vieilles mœurs traînées dans la fange, l'église abandonnée, les filles séduites, les paysans corrompus ; l'avidité du gain, l'abandon de la pudeur, l'infamie des uns, la lâcheté des autres, l'abomination de la désolation envahissant l'univers... Enfin il gémit très-éloquemment pendant une demi-heure... mais, au milieu de ce torrent d'éloquence, tout

à coup il s'interrompit tout étonné du calme de son auditoire.

Le vieux forgeron, les bras croisés sur la poitrine, et ses fils, les coudes sur la table, leurs larges mâchoires dans la main, l'écoutaient froidement, sans donner un signe d'approbation ni de colère.

Et comme le vénérable curé, tout interdit de ce silence, les regardait tour à tour, maître Daniel dit d'un ton calme :

« Continue, Thérèse. »

Et Thérèse continua.

Dès lors, le père Nicklausse se crut le seul homme vraiment attaché aux vieilles coutumes... Il alla moins souvent visiter la famille des Rock.

« Ces gens-là, pensait-il, se bornent à faire leur devoir pour eux-mêmes et s'inquiètent peu des autres... Ils se disent : « Pourvu que nous soyons dans l'arche sainte, que nous fait le déluge ? » Mais attendons les Pâques... qu'ils arrivent à confesse... alors, je leur ôterai le bandeau des yeux... je leur ferai comprendre que le Seigneur ne met pas dans sa balance, au nombre de nos bonnes actions, le mal que nous n'avons pas fait, mais, au contraire, qu'il nous impute à crime le bien que nous avons négligé de faire... Je leur ferai comprendre qu'après avoir allumé une lampe au flambeau de l'Éternel, ceux-là sont bien coupables qui la couvrent et la mettent sous le lit... que cette lampe doit briller sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière ! — Que les Pâques arrivent... et nous verrons ! »

Ainsi raisonnait le bon curé Nicklausse; mais il n'eut pas besoin d'attendre jusqu'à Pâques pour faire ses remontrances, car les Rock n'étaient pas de ceux qui mettent la lampe sous le lit... Au contraire, ils voulaient la faire briller au grand jour.

Tous les soirs, maître Daniel, après le travail de la forge, entre sept et huit heures, montait lentement le sentier des ruines... puis il s'adossait contre les rochers, tout en haut, quelquefois seul, quelquefois avec la vieille Fuldrade, et tous deux contemplaient les progrès du chemin de fer... les abatis d'arbres... la direction des piquets.

Les ouvriers et les ingénieurs les voyaient de loin jusqu'à l'heure du crépuscule, au moment où l'horizon s'empourpre, où chaque brindille de lierre, chaque herbe, chaque liseron se découpe en noir sur ce fond lumineux.

On les distinguait mieux alors. Maître Daniel semblait immobile... la vieille, au contraire, parlait, faisait des gestes... et les bûcherons n'étaient pas trop rassurés, craignant qu'elle ne leur jetât un mauvais sort.

Le vieux forgeron ne tarda point à s'apercevoir que le chemin se dirigeait droit sur la côte... mais durant un mois il n'en dit rien à ses fils.

Les ingénieurs poursuivirent leurs études dans les champs, dans les bois, dans les prairies... Enfin la ligne des piquets s'approchant de plus en plus, elle finit par déboucher de la forêt de hêtres, à deux portées de fusil des bruyères.

Ce jour-là, maître Daniel descendit de son poste d'observation vers huit heures. Il était parfaitement calme et dit à ses fils :

« Demain, nous irons nous confesser... Cela tombe bien sur un samedi; après-demain, mes garçons, nous pourrons communier. »

Les deux garçons inclinèrent la tête.

Thérèse sortit dans la cuisine pour pleurer.

Quelques instants après, elle vint dresser la table et l'on soupa, puis le père Rock dit :

« Nous ne lirons pas ce soir... il faut que nous fassions chacun notre examen de conscience... Montez dans vos chambres. »

Kasper et Christian montèrent.

Quand le vieux Rock fut seul avec sa fille... la voyant assise dans le grand fauteuil, la tête sur ses genoux et qui sanglotait ainsi... il s'approcha doucement, et la regardant sans oser l'interrompre... deux larmes du vieillard tombèrent sur son cou.

Alors, elle se relevant, ils s'embrassèrent longtemps en silence.

« Tu ne m'as jamais donné que de la satisfaction, Thérèse, disait maître Daniel d'une voix étouffée ; je te bénis ! »

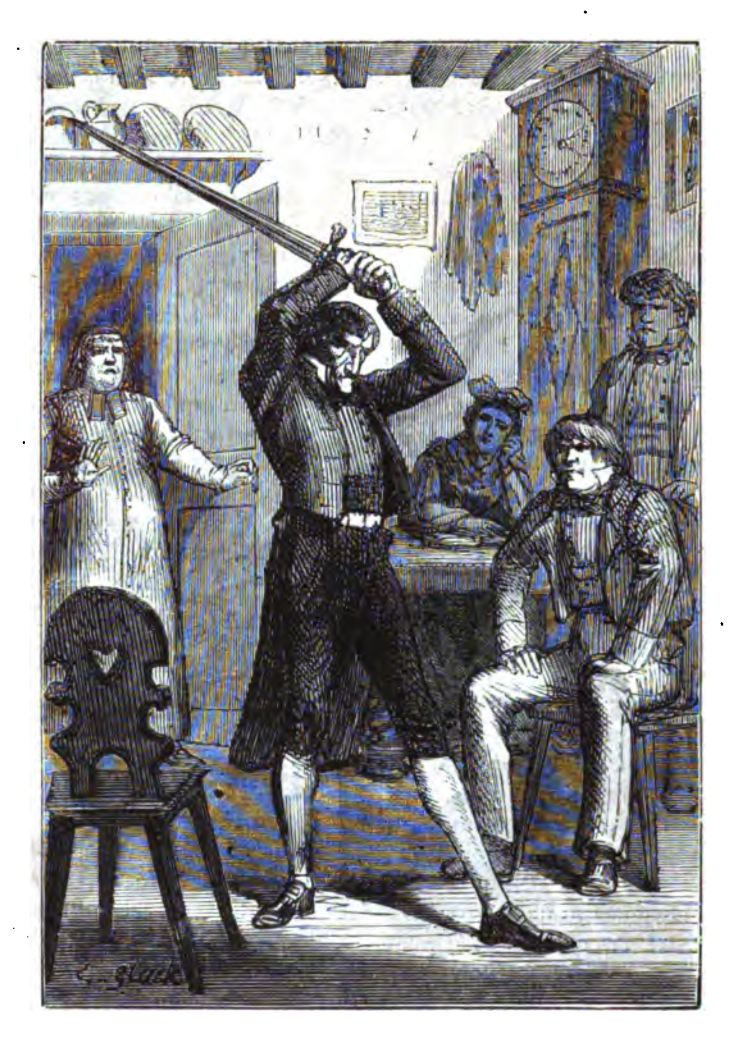
Puis ils allèrent se coucher dans le plus grand silence, pour ne pas troubler les réflexions de Kasper et de Christian.

XIV

Maître Daniel Rock et ses fils se confessèrent le lendemain; et le surlendemain, dimanche, ils communièrent ensemble.

Ce jour-là, M. le curé Nicklausse, après avoir chanté les vêpres, s'en retournait tranquillement au presbytère, lorsqu'il fut abordé par maître Bénédum.

Depuis la rupture du mariage de Ludwig et de Thérèse, le meunier avait perdu toute sa bonne humeur d'autrefois; on le voyait aller et venir par le village, la tête basse, l'air soucieux, les poings dans les poches de sa veste,



« Voilà, dit-il, comment Hugues le Borgne... » (Page 150.)

et vaquer aux occupations de son moulin sans entrain et comme par habitude.

Le fait est qu'il n'avait pas de haine contre son vieux camarade Daniel, et qu'il ne pouvait concevoir comment celui-ci, sans motifs personnels, à propos d'une question générale, étrangère aux intérêts de leurs familles, avait interdit sa porte à tous les siens. Ce procédé le navrait jusqu'au fond de l'âme; d'autant plus que Ludwig maigrissait à vue d'œil et passait des heures entières à la lucarne du grenier, pour tâcher de voir flotter un ruban de Thérèse à la balustrade de l'escalier, ou l'une de ses mains arroser les pots de fleurs de sa fenêtre, occupation peu récréative, surtout quand on avait l'espoir légitime et très-prochain de voir les gens de plus près.

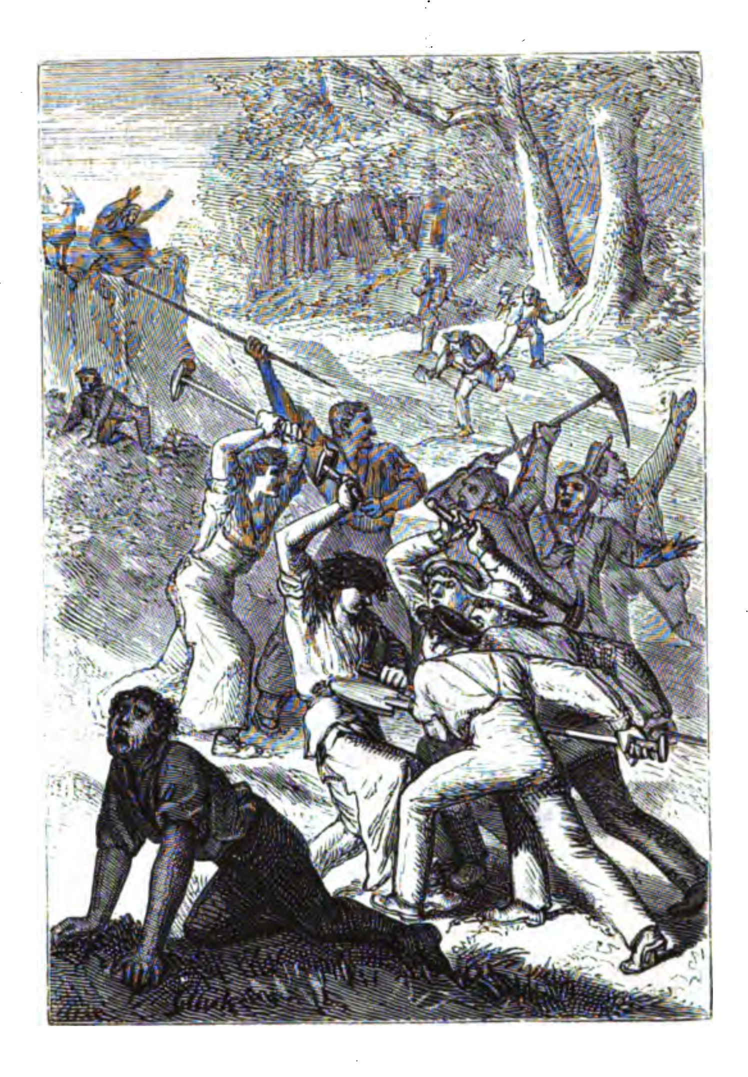
M. le curé fut étonné de l'air grave et presque solennel du meunier.

« Bonjour, maître Frantz, lui dit-il, quelle nouvelle? Je vois que vous avez quelque chose à me raconter.

—C'est vrai, monsieur le curé, j'ai quelque chose à vous dire en particulier. »

A ce début, le bon père Nicklausse, croyant deviner l'objet de la conversation, s'écria :

« Au nom du ciel, mon cher Bénédum, je vous en supplie, ne me parlez plus du mariage de Ludwig et de Thérèse! C'est du temps perdu... Vous ne sauriez croire toutes les peines que je me suis données inutilement pour vous raccommoder avec Daniel... Il ne veut rien entendre... il m'a même menacé, si j'y revenais, de ne plus me revoir qu'à l'église.



La bataille. (Page 157.)

comme je vous l'ai déjà dit : ce n'est pas un homme, c'est un rocher.

—Je le connais, répondit Bénédum fort triste; je sais que vous avez fait tout votre possible pour nous réconcilier, et je vous en remercie... mais aujourd'hui, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Nous sommes résignés, Catherine et moi... résignés dans le désespoir; notre garçon ne pense qu'à Thérèse, il n'en épousera jamais d'autre, c'est sûr... Il dépérit de jour en jour... Enfin... que faire? Il faut se soumettre à la volonté du Seigneur.

—Oui, Bénédum, il faut se soumettre à la volonté du Seigneur, dit le père Nicklausse attendri; c'est le plus simple... Soumettons-nous!

—Sans doute, reprit le meunier en marchant, les yeux fixés devant lui comme au hasard; sans doute... mais nous voilà privés pour toujours de voir nos petits-enfants... C'est dur cela... c'est bien dur... surtout quand on s'était fait une fête d'avance... quand on avait déjà préparé les habits de noce, et les layettes pour les enfants qui devaient venir. Si vous saviez comme Catherine aurait été heureuse! On dit bien que les belles-mères et les brus ne peuvent jamais s'entendre; eh bien, moi, je suis sûr que Thérèse et ma femme se seraient entendues. D'abord nous aimions Thérèse comme notre propre enfant; vous savez, monsieur le curé, que dans le temps où la femme de Rock mettait au monde sa petite, Catherine allaitait encore Ludwig : combien de fois elle a donné le sein à cette jolie petite fille... plus de cent fois, sans mentir!

—Je vous crois, Bénédum, je vous crois.

—Et depuis, monsieur le curé, les enfants jouaient ensemble... tantôt la petite au moulin, tantôt le garçon à la forge... c'était tout un : ils étaient toujours chez eux... Ah ! il y a des choses qui vous crèvent le cœur... Comme nous aurions été heureux, sans cette malheureuse dispute !... Est-ce qu'il fallait laisser Daniel tomber sur le maire ? Songez donc !

—Oui... oui... je sais tout cela... Depuis trois mois vous me répétez la même chose.

—Pardon, monsieur le curé, pardon... Ça doit vous ennuyer à la fin... mais voyez-vous, — il appuyait la main sur sa poitrine, et ses yeux se gonflaient de larmes, — voyez-vous, aussi vrai que j'espère en la vie éternelle, c'est Daniel qui a tort. Au conseil municipal, j'ai parlé pour le bien du pays... chacun voit les choses à sa manière, n'est-ce pas ?

—Mais oui... certainement, Bénédum.

—Eh bien, pourquoi m'en veut-il ? Est-ce que je lui reproche, moi, d'avoir d'autres idées que les miennes? Et d'ailleurs, supposons que j'aie tort, est-ce que Ludwig doit en souffrir ? et sa propre fille, que nous aimons tous et qui nous aime aussi, quoiqu'elle le cache ?

—Mais, mon cher ami, quand vous me répéteriez cela jusqu'à la fin des siècles, quand vous auriez mille fois raison, qu'est-ce que je puis y faire ? — s'écria le bon père Nicklausse en joignant les mains, — puisque Daniel ne veut rien entendre ! »

Ils entraient alors dans la petite cour du presbytère. La vieille gouvernante Annah, qui rentrait aussi des vêpres, ouvrait les deux fenêtres pour renouveler l'air de la salle.

Ils montèrent les cinq ou six marches du vestibule en silence, puis M. le curé ayant remis son tricorne à sa gouvernante, il se coiffa d'une calotte de velours noir, et s'assit dans le fauteuil, en se croisant les jambes d'un air résigné.

Bénédum était encore debout devant la table.

« Asseyez-vous donc, Frantz, lui dit-il, et puisque vous avez à m'entretenir en particulier, fermez la porte. »

Bénédum obéit, et Annah se retira dans une autre pièce en attendant l'heure de préparer le souper : c'était une personne discrète, et qui savait comprendre le moindre coup d'œil de son maître.

Bénédum, rappelé subitement à lui-même par la réflexion du père Nicklausse, s'écria :

« C'est juste, monsieur le curé, je n'y pensais plus... Je suis ici pour prévenir un grand malheur.

—Un malheur?

—Oui... je le crois... j'en suis sûr... Daniel médite un mauvais coup !

—Comment?

—Depuis cinquante ans je le connais : quand il dit quelque chose... c'est fini !

—Et qu'est-ce qu'il a donc dit, grand Dieu?

—Il a dit au conseil municipal que personne ne mettrait les pieds sur sa terre ; il a voulu que la chose fût inscrite au registre des délibérations... Et si vous aviez vu sa figure alors, vous auriez compris le reste. »

Le père Nicklausse, à ces mots, bien loin de trembler, sourit :

« Vous m'avez fait peur, dit-il; mais, en vérité, maître Frantz, vous poussez les choses un peu loin... Comment allez-vous supposer, sur la foi de quelques paroles en l'air, qu'on puisse commettre un acte de rébellion à force ouverte? C'est un peu fort ! Vous redoutez jusqu'à l'ombre du père Rock.

—Monsieur le curé, prenez garde !... Il ne s'agit pas de son ombre; il s'agit de son bras et de sa colère... Chaque jour il monte aux ruines, et de là-haut il regarde, — un quart d'heure... une demi-heure... plus ou moins,— si le chemin de fer avance. Moi, de mon moulin, je l'observe par une lucarne... Vous comprenez... un vieux camarade d'enfance... quoi qu'il arrive, on conserve toujours quelque chose pour lui : c'est plus fort que soi !... Je le regarde donc grimper le sentier des ruines, les mains sur le dos, et, rien qu'à le voir, je sais ce qu'il pense. Eh bien, avant-hier, sur le coup de huit heures, il descendit plus vite que d'habitude, les lèvres serrées... Aujourd'hui les piquets des ingénieurs touchent presque aux bruyères... demain ils s'avanceront dessus... Daniel était sombre... Je viens d'apprendre qu'il a communié à la grand'messe avec ses fils...

—Écoutez, Frantz, interrompit le père Nicklausse, vous exagérez les choses... Je vois la famille Rock assez souvent; ces gens-là sont très-paisibles, je dirai même trop paisibles. Tout ce qui se passe au village : la séduction des filles par les commis de ces étrangers, le scandale de la danse à *l'Arbre vert*, les festins des ingénieurs et des malheureuses qu'ils font passer pour leurs femmes, les propos inconvenants tenus par ce monde contre notre sainte religion et contre les usages du pays... rien ne les touche... rien ne les émeut... Ils entendent tout cela d'un air froid, indifférent... Maître Daniel reste calme; j'en suis étonné moi-même, et je ne puis en attribuer la cause qu'à son grand âge. La vieillesse refroidit en nous les indignations généreuses; elle calme

la fougue de notre sang... Rassurez-vous donc, maître Frantz, et ne portez pas de jugements téméraires. »

Le père Nicklausse parlait d'un ton assez vif.

« Monsieur le curé, répliqua simplement Bénédum, je vous ai dit ce que je pense; j'ai cru remplir mon devoir... Maintenant, si je me trompe, tant mieux... Il est possible que l'âge ait refroidi le sang de Daniel; mais, à la place des ingénieurs, je ne m'y fierais pas... Quant au reste, cela ne m'empêchera jamais de l'aimer et de l'estimer, qu'il ait raison ou tort... Une amitié de cinquante ans ne s'éteint pas en un jour. »

Le meunier s'était levé gravement, et M. le curé le reconduisit, se disant en lui-même :

« Il est comme les gens mal dans leurs affaires, qui voient tout en noir, et qui prédisent tous les jours une révolution... et, finalement, ce sont eux qui se sauvent, parce que la révolution est dans leur coffre. »

Ainsi raisonnait le vieillard, qui ne manquait pas d'une grande expérience des hommes et des choses.

Cependant, la nuit venue, pour en avoir la conscience nette, il se rendit chez les Rock et trouva la porte de leur maison fermée. Ayant prêté l'oreille et n'entendant rien à l'intérieur, il pensa que toute la famille dormait, et, retournant au presbytère, il conclut que maître Bénédum s'était décidément trompé, « car, se disait-il, des gens qui méditent des crimes, ne peuvent dormir. »

Chacun juge des autres par soi-même.

XV

Les études de messieurs les ingénieurs avançaient donc rapidement; leurs piquets s'étendaient à travers les bois, les ravins et les torrents, depuis Erschwiller jusqu'à Felsenbourg.

Et quand on songeait à tout ce qu'il faudrait d'ouvrage pour terminer le chemin de fer, quand on se disait : « Ici devra s'élancer un pont d'une montagne à l'autre... là, les rochers devront être taillés à pic... plus loin, il faudra détourner la Zorn, creuser des voûtes souterraines, aplanir les vallons, élever des talus de trois à quatre cents pieds ; » quand on rêvait à ces choses, on s'étonnait de l'audace des hommes, on se demandait : « Que penseront de nous nos enfants?... Que leur restera-t-il à faire de comparable?... Que sont les châteaux du Nideck, du Haut-Bar, les cathédrales de Strasbourg et de toute l'Allemagne en comparaison de telles entreprises?... Quels peuples anciens pourraient s'égaler à nous? »

Voilà ce que chacun se disait en présence de ces projets gigantesques ; mais un grand nombre doutaient qu'ils pussent jamais s'accomplir.

Le jour donc où les piquets des ingénieurs, descendant du Falberg, débordèrent dans le vallon, ceux qui travaillaient aux champs suspendaient parfois leur ouvrage, regardant les ingénieurs penchés sur leurs lunettes, les piqueurs traînant la chaîne, les ouvriers aplanissant les difficultés du terrain, les bûcherons abattant les arbres, qui tombaient avec un grand fracas, et, voyant ces choses, ils croyaient faire un rêve.

Les piétons, les charretiers, les facteurs — qui depuis tant d'années, le bâton ou le fouet à la main, se traînaient comme de véritables limaces dans les petits sentiers sablonneux autour des montagnes, allongeant le pas et s'imaginant faire beaucoup de chemin, — eux aussi s'arrêtaient d'un air rêveur, et, regardant de loin ces petits hommes à casquette plate allant, venant, criant, étendant le bras et donnant des ordres pour traverser des masses de rochers d'une lieue, cela leur paraissait étrange; ils hochaient la tête et se disaient :

« Quand ce chemin de fer sera fait, nous n'aurons plus mal aux dents... et, d'ici là, les piétons useront encore plus d'une paire de bottes. »

Ainsi raisonnaient ces gens, ce qui ne les empêchait pas d'admirer la folie d'un pareil travail.

Or, dans la soirée du samedi, toutes les études de la vallée de Felsenbourg étant terminées, il ne s'agissait plus que d'entreprendre celles de la côte pour entrer dans le défilé de Saverne.

Messieurs les ingénieurs et les petites dames célébrèrent le lendemain dimanche selon leur habitude, et le lundi, à quatre heures du matin, on reprit les piquets et les lunettes à deux cents mètres des bruyères.

Ici se présente une réflexion toute naturelle : chacun se demande pourquoi les auteurs du chemin de fer, au lieu d'imposer le respect à tous par la régularité de leurs mœurs autant que par l'audace de leurs conceptions, la grandeur de leurs entreprises et leur infatigable activité, pourquoi, dis-je, ces glorieux enfants du XIXe siècle dont les œuvres gigantesques étonneront l'avenir, semblaient se soucier fort

peu de choquer les usages et les coutumes respectables des populations?

Serait-il vrai que la morale des hommes instruits diffère de celle des ignorants? Ou bien faut-il croire que l'absorption constante de la pensée, les efforts de l'intelligence pour atteindre un but difficile, exigent des compensations et même des excès d'un autre genre, pour établir l'équilibre entre les facultés du corps et celles de l'âme, et restituer à la matière ses satisfactions les plus impérieuses et les plus légitimes? — Ces hautes spéculations n'entrent pas dans le cadre de notre histoire. Nous laissons à d'autres le soin de résoudre le problème.

Toujours est-il qu'une foule de monde regardait, du village, à quel endroit de la côte devait entrer le chemin de fer.

Le temps était magnifique. Dès six heures du matin, le soleil avait dissipé les brumes du vallon; la terre fumait, la rosée s'évaporait, le feuillage des pommiers tremblotait à la brise.

Messieurs les ingénieurs, en grandes bottes de cuir roux, traversaient les hautes herbes humides; ils étaient trempés de sueur; on entendait leurs voix brèves crier aux porte-chaînes :

« Appuyez à droite... Appuyez à gauche... C'est cela... Halte! »

Une foule d'ouvriers les suivaient; les bûcherons au loin, dans l'immense tranchée de la forêt, déjeunaient assis autour de leurs écuelles de terre vernie. Tous les gens de la vallée en face, les pâtres avec leurs chèvres, les commères sur le seuil de leurs maisonnettes, regardaient, se demandant :

« Est-ce que le chemin passera dans les ruines ou sous la montagne? »

Maître Bénédum, debout sur le petit pont en dos d'âne, faisait mine de lever l'écluse, et Ludwig, appuyé contre la porte du moulin, était tout pâle.

En ce moment, et comme M. Horace venait de faire signe à son piqueur d'étendre la chaîne dans les bruyères, apparut d'abord, sortant du sentier de la forge qui mène aux ruines, le père Rock en manches de chemise, le tablier de cuir sur les genoux, la tête nue, un gros marteau dans la ceinture.

Il regarda... puis descendit gravement vers le piqueur, comme s'il fût allé lui souhaiter le bonjour.

En même temps ses deux fils, remontant aussi de la forge, sortirent du sentier et le suivirent du même pas, d'assez loin. Ils étaient, comme leur père, en manches de chemise, et portaient également le tablier de cuir.

« Que fais-tu là? dit le vieux forgeron au piqueur.

— Vous le voyez bien, père Daniel, répondit cet homme qui se trouvait être du village, je plante un piquet.

—Qui t'a permis de marcher sur ma terre? demanda le forgeron les yeux étincelants.

—Mais... mais... père Daniel! » répondit l'autre tout saisi.

Monsieur Horace regardait de loin cette scène qu'il ne comprenait pas.

« Allons!... allons!... criait-il, dépêchons-nous! »

Mais le piqueur n'avait pas envie d'obéir; il connaissait maître Daniel, qui lui dit d'un ton sec :

« Retire-toi, Hans : je te donne un bon conseil. »

Monsieur Horace, voyant l'immobilité de cet homme, accourut en s'écriant :

« Qu'y a-t-il donc?

—Il y a, répondit maître Daniel, que je vous défends d'avancer ici.

—Vous nous défendez... vous? cria l'ingénieur en le regardant en dessous.

—Oui... moi!... Retirez-vous... et vite... bien vite! »

Alors les joues du vieux forgeron se prirent à frémir... Monsieur Horace, bien loin d'en avoir peur, partit d'un éclat de rire sauvage, saisit le piquet et courut le planter sous le nez du vieux forgeron, en criant :

« Voilà! »

Maître Daniel toussa légèrement, prit son marteau, et donna sur la tête de l'ingénieur un coup qui lui fit jaillir le sang du nez, des oreilles et de la bouche, et l'étendit roide à ses pieds.

Après ce coup, le forgeron remit son marteau dans sa ceinture, saisit le piquet garni d'une longue pointe de fer, puis regarda devant lui.

Hans sautait par-dessus les bruyères, comme une grande chèvre poursuivie par un loup.

Fragonard, Cyprien, les piqueurs, les ouvriers, s'avançaient en poussant des clameurs épouvantables.

Le vieux Rock, seul, la tête haute, rejetée en arrière, les sourcils froncés, le nez recourbé sur les lèvres, les yeux plissés, le menton serré, les attendait sans faire un pas en avant.

Rien qu'à le voir, il y avait de quoi frémir.

Ses deux fils se rapprochèrent chacun le marteau au poing.

« Misérables!... scélérats!... » criaient les Parisiens en brandissant leurs armes.

Lorsqu'ils furent sur les bruyères, maître Daniel leur cria d'une voix vibrante comme une trompette d'airain :

« N'avancez pas ! »

Mais comme ils avançaient toujours, le grand Fragonard en tête, il fit quatre pas à leur rencontre; son piquet tourbillonna, lançant au loin celui de Fragonard, qui n'eut que le temps de se rejeter en arrière, avec une oreille de moins et la joue droite toute bleue.

« Canaille !... misérable !... » criait-il d'un accent aigu.

Le forgeron ne répondit rien... Ses fils le rejoignirent... et la bataille commença... mais une bataille à faire trembler, — une bataille où les coups de pelle, de pioche, de piquet, tombaient comme la grêle, écrasant tantôt l'un, tantôt l'autre; il y en avait toujours cinq ou six en l'air qui descendaient comme la foudre !

Et l'on voyait tout cela du village... Tout le monde grimpait la côte, les sabots ou les souliers à la main, à travers haies, jardins, broussailles, criant :

« Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! quels coups !... ils vont s'exterminer... Ah ! mon Dieu ! quelle bataille !... Ah ! Seigneur ! »

Et l'on voyait toujours la tête grise du père Rock au-dessus de la mêlée et son piquet tourbillonner en sifflant... Il était couvert de sang, et semblait encore rire avec son grand nez crochu.

Ses fils avaient aussi des piquets et marchaient près de lui sous les coups.

Au bas du talus, on voyait plusieurs éclopés, se traîner à quatre pattes hors de la bagarre, et dans le lointain, les bûcherons sortant du bois la hache au poing... puis audessus, à la crête d'un rocher, la vieille Fuldrade qui maudissait les ennemis du forgeron.

Enfin, dans le petit sentier qui longe les bruyères, accouraient tout haletants, Ludwig, Bénédum et les garçons meuniers.

Les pauvres vieilles du village, qui ne pouvaient courir assez vite, levaient leurs longues mains jaunes au ciel et criaient, assises dans le sentier, à mi-côte :

« Saint Christophe !... saint Pancrace !... saint Arbogaste !... saint Landolf !... ayez pitié de nous ! »

Ce qui n'empêcha pas les coups de pleuvoir avec un fracas terrible.

Maître Daniel était alors transporté d'un sublime enthousiasme; toutes les vieilles chroniques lui passaient devant les yeux. Il s'avançait hachant, massacrant, assommant, exterminant tout ce qui se présentait à lui, comme Hugues le Borgne à la bataille de Mühldorf.

Bientôt même, ayant reçu trois ou quatre coups de pioche sur la tête, il crut être Hugues le Borgne lui-même, et tout à coup on l'entendit crier :

« Comte de Falkenstein... vous faites merveille en ce jour !... Le léopard tremble... Nous consacrerons sa dépouille à sainte Barbe, notre patronne !... Sus ! sus ! aux Tavardins, aux Brabançons !... sus ! que tous soient mis à mort et à sac, sans miséricorde ni merci !... Hein ! hein !... A moi !... à moi !... les fils des croisés !... Sus !... A la bonne heure... Ils n'auront point de sépulture ! »

Et ces bribes de chroniques donnaient une ardeur singulière à ses garçons : ils grinçaient des dents, ils bondissaient, ils assommaient avec une rage incroyable; ils ne sentaient pas les pioches, les pelles qui leur labouraient les côtes : on aurait dit qu'ils étaient de fer.

Fragonard, grand, maigre, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, la joue bleue, le chapeau de travers, s'efforçait de fendre la presse, et menaçait le vieux d'une nouvelle pique, puis il se retournait furieux et criait aux bûcherons à gorge déployée :

« Arrivez donc... arrivez donc... morbleu ! »

Le père Daniel aussi regardait Fragonard et voulait s'approcher de lui :

« Toi, murmurait-il, tu vas mourir... Je t'ai vu dans le défilé d'Elberschwiller... tu amenais dans nos montagnes les brigands de Lorraine... Maintenant, il faut que je te tue pour la seconde fois ! »

Enfin les bûcherons arrivèrent, et le père Rock, aux reflets bleus des haches qu'il avait trempées lui-même, eut un éclair de bon sens :

« Christian ! Kasper ! s'écria-t-il d'une voix déchirante, ils sont trop... sauvez-vous... Laissez-moi seul ! »

Sa longue figure prit une expression désespérée.

Mais les deux braves garçons, bien loin de fuir, s'élancèrent alors au-devant de lui. Les coups tombaient sur leurs piquets avec un son mat, précipité, comme celui de la forge.

C'est à ce moment que Kasper fut atteint d'un coup de hache par le bûcheron Yéri du Chèvrehof. Il tomba sur les genoux.

Maître Daniel poussa un rugissement à faire trembler Fragonard lui-même. On le vit bondir au milieu des haches, retomber, saisir Yéri, le broyer sous ses pieds, et fermer ensuite les yeux. Mille coups lui martelaient les reins et la tête... Il se retourna encore, criant :

« Christian !... sauve-toi, mon enfant !... »

Puis il tomba sur un genou... brisa son piquet sur la tête d'un autre bûcheron... jeta un éclat de rire à vous fendre l'âme... et tomba tout de son long dans les bruyères.

Il y eut un instant de silence suivi d'une grande clameur : toute la meute haletante, furieuse, s'acharnait alors sur Christian resté seul près de son père.

Au même instant Ludwig arrivait : il vit les longues jambes de maître Daniel sous les pieds des combattants,—l'un de ses fils, étendu la face contre terre, tenant encore deux blessés à la gorge, — l'autre fils, Christian, à genoux près du vieux, le marteau au poing, voulant se relever, et parant les coups, de son bras gauche tout sanglant.

A ce spectacle, il se jeta, tête basse, dans la mêlée.

« Lâches !... lâches !. . » criait-il.

Et le père Bénédum, qui venait aussi de paraître, ramassant un piquet, dit :

« Ah ça ! voulez-vous recommencer avec nous ? Eh bien, vous n'avez qu'à frapper encore une fois ! »

En même temps les deux garçons meuniers enjambaient la haie voisine, et tout le monde, à la vue de ce renfort, suspendit le combat : chacun en avait assez.

La bruyère présentait alors un spectacle horrible : partout du sang... partout des blessés... les uns hurlant qu'ils étaient morts... les autres ne disant rien, mais regardant et se tâtant les côtes.

Ludwig s'agenouilla près du père Rock et se prit à fondre en larmes.

Le vieillard entr'ouvrit ses yeux gris... le regarda... une larme coula sur sa joue... et comme Ludwig lui tenait la main, il sentit se fermer celle du vieux forgeron... Elle s'ouvrit ensuite : il avait perdu le sentiment.

Cependant les autres, à la vue de tous leurs éclopés, revenaient en criant qu'il fallait achever ces brigands. Fragonard, assis au bord d'une tranchée, et qui se lavait l'oreille dans l'eau bourbeuse, s'écria :

« Il n'y a que des misérables pour frapper des gens à terre : retirez-vous, malheureux !... Sommes-nous donc des bêtes féroces ? »

Et faisant signe à son piqueur, il lui dit de courir à l'auberge du *Cygne*, de monter à cheval et de chercher un médecin au plus proche. Puis il alla relever monsieur Horace, qui saignait toujours en abondance du nez et de la bouche.

Voilà comment maître Daniel accomplit la menace qu'il avait faite au conseil municipal, et tout permet de croire que s'il n'assomma pas plus de monde, ce n'était pas faute de bonne volonté.

XVI

Zacharias Piper se faisait justement la barbe à sa fenêtre, lorsque le garde champêtre, Kasper Imant, sautant de marche en marche, poussa la porte, traversa le vestibule et pénétra jusque dans la salle en criant :

« Monsieur le maire... monsieur le maire... vite... vite... votre écharpe !... On s'assomme sur la côte... on s'extermine... il y a déjà plus de quinze morts et cinquante blessés ! »

A ces cris, maître Zacharias resta stupéfait; puis, au bout d'un instant, il demanda :

« Qui donc s'assomme, Kasper ?

—Maître Daniel et ses fils éreintent les ingénieurs, les piqueurs, les ouvriers, tout le monde... Dépêchez-vous... dépêchez-vous ! »

Monsieur le maire était devenu pâle comme un mort, le rasoir tremblait dans sa main, ses genoux flageolaient.

« Les ingénieurs ! murmurait-il; on assomme les ingénieurs !... Est-ce possible ? »

Puis sortant de sa stupeur, et s'essuyant le menton à la hâte, il cria d'une voix de paon :

« Mon écharpe ! mon écharpe !... ma cravate blanche !... Christine !... Christine !... entends-tu ?... Mon écharpe ! »

Christine accourut tout effarée... Il se passa l'écharpe autour des reins et partit comme un possédé du diable, allongeant le pas, gesticulant, murmurant des mots inintelligibles, entrecoupés d'exclamations incohérentes :

« Ah ! les misérables !... ah ! ces Rock !... nous verrons !... Des barbares... un nid de vautours... des gens à pendre... à brûler vifs... tous... tous... sans miséricorde ! Attaquer la civilisation !... les brigands !... Ça ne respecte rien... rien !... Assommer les bienfaiteurs du pays ! .. Canailles !... mauvais gueux ! »

Et tout en parlant ainsi, il faisait des enjambées d'une demi-lieue.

Cela n'empêcha pas qu'en arrivant au détour de la fontaine, il ne vît déjà le brancard de M. Horace, — arrêté devant l'auberge du *Cygne*, au milieu d'un groupe nombreux de personnes, — et cinq ou six autres qui s'approchaient à la file tout le long de la rue.

Vous peindre les cris, le désespoir des petites dames, serait chose impossible : Diane s'était jetée sur le brancard de M. Horace, les cheveux épars, et gémissait à vous fendre l'âme; — Malvina bassinait la joue de Fragonard dans

une grande écuelle d'eau tiède; — mademoiselle Juliette criait vengeance; — M. Anatole s'était trouvé mal, — et le vieux juif Élias, jaune comme un coing, hochant la tête, joignant les mains, disait d'un accent nasillard :

« Pauvre jeune homme! pauvre jeune homme! Élias Bloum te plaint!... Quel malheur! mon Dieu! quel malheur! »

Les domestiques partaient ventre à terre pour chercher des secours à Saverne. Les uns criaient au médecin, les autres à l'apothicaire, d'autres aux gendarmes, d'autres regardaient par la rue, craignant encore une invasion des Rock.

Les gémissements des pauvres gens à la vue de leurs fils écloppés fendaient l'air, les enfants sanglotaient, les vieilles s'arrachaient les cheveux; on n'avait jamais rien vu de semblable.

Maître Zacharias, à ce spectacle, appela la vengeance du ciel sur les Rock, qu'il qualifia du nom de « flibustiers du Hârberg. »

Le fait est que M. Horace avait reçu un vilain coup : c'est à peine s'il donnait encore signe de vie; de temps en temps seulement, il ouvrait la bouche et la refermait, comme ces moineaux dont les enfants barbares pressent le cœur pour les étouffer.

Le barbier Freilig, qui lui taillait sa magnifique chevelure brune, voyant l'aplatissement du crâne, déclara qu'il perdrait les cheveux, ce qui le forcerait de porter perruque.

Diane, entendant cet arrêt, tomba évanouie.

Tout le village criait qu'il fallait mettre le feu dans le nid des Rock; mais, quoique vaincus, personne n'osait s'approcher de leur demeure; on savait que maître Bénédum, Ludwig et les garçons meuniers se trouvaient là; on se rappelait la vieille amitié du père Rock et de Bénédum, leur projet d'unir Ludwig et Thérèse, et l'on pensait qu'ils tenaient ensemble.

Ce qui justifiait encore cette opinion, c'est que le meunier, son fils et ses domestiques avaient porté le vieux forgeron, Kasper et Christian, chez eux après la lutte, et que depuis ils n'avaient pas quitté leur demeure.

Le plus à plaindre de tous dans cette confusion, c'était l'aubergiste Baumgarten; on lui demandait cent choses à la fois... du linge... de la charpie... du vinaigre... de l'eau fraîche... et le malheureux ne savait où donner de la tête.

Le danger semblait grandir de minute en minute; le pouls de M. Horace devenait imperceptible.

Enfin, au bout d'une grande heure, les chirurgiens de Phalsbourg apparurent sur la côte, approchant ventre à terre.

La foule s'écarta devant eux. Mille voix réclamaient leur secours; mais ils descendirent sur les marches de l'auberge, entrèrent dans la grande salle et firent fermer les fenêtres.

Alors le désespoir s'empara des malheureux, qui se prirent à crier :

« Ils ne sont venus que pour les riches! »

Au même instant, Bénédum sortit de chez le forgeron et s'avança jusqu'à la porte de l'auberge qu'il voulut ouvrir. Elle était fermée; mais lui, l'ébranlant d'un vigoureux coup d'épaule, allait l'enfoncer, quand maître Zacharias apparut avec Baumgarten.

« Que voulez-vous? lui dirent-ils.

—Je veux qu'un médecin soigne mon vieil ami Daniel... Ils sont trois là-dedans... je les ai vus descendre... il ne m'en faut qu'un...

—Monsieur Bénédum, dit le maire en baissant la voix, car les médecins se consultaient alors, prenez garde!... votre empressement pourrait vous faire considérer comme complice...

—Écoutez, monsieur Zacharias, interrompit le meunier, vous êtes cause de ce qui arrive : c'est vous qui avez fait voter ce chemin de fer... Est-ce que nous avions besoin d'un chemin de fer?... Est-ce que nous n'étions pas heureux sans chemin de fer?

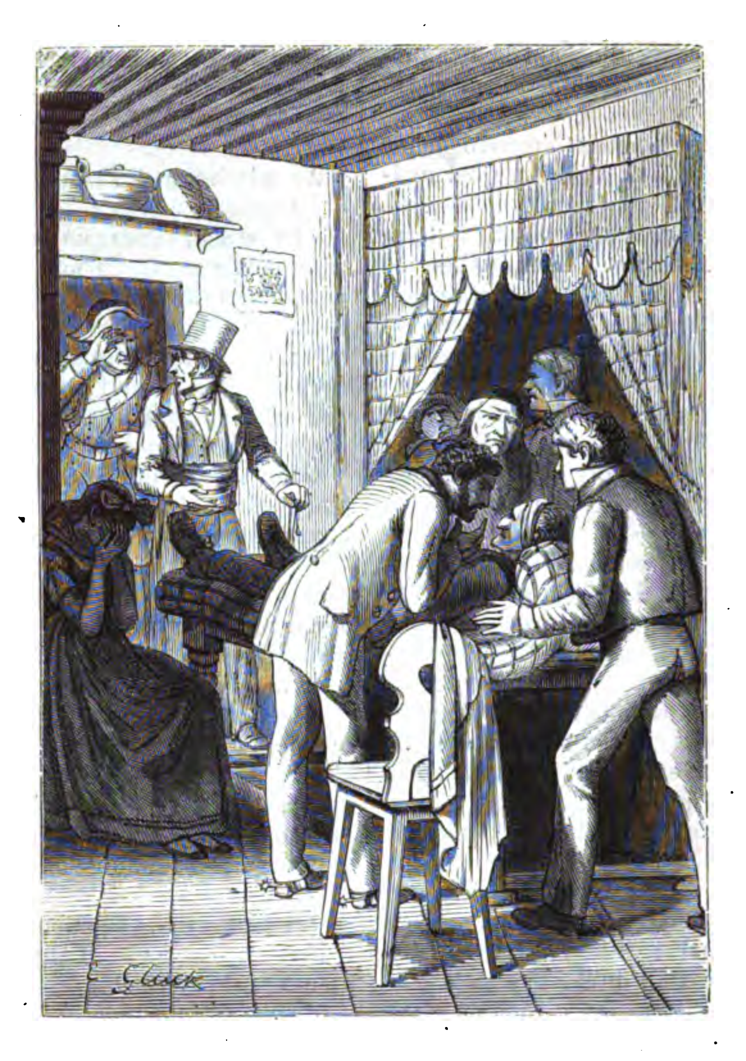
—Il ne s'agit pas de cela, s'écria le maire, ce qui peut arriver de mieux aux brigands de là-bas, c'est qu'ils meurent... Quant à vous, prenez garde! »

Bénédum s'indignait, lorsqu'il vit apparaître au fond du vestibule plus de vingt figures; seul contre tous, il ne pouvait rien. Il se retira désespéré : aucun secours ne pouvait venir aux siens!

Le vieux Rock, étendu sur la table, et ses deux fils sur un lit, n'avaient pas encore succombé grâce à leur constitution athlétique; maître Daniel venait même d'entr'ouvrir un œil, car l'autre, enfoncé par un coup de pioche, était tout sanglant; il avait reconnu Thérèse et s'était efforcé de sourire.

Bénédum rentra donc dans cette demeure, et, comme Thérèse, les mains jointes, l'interrogeait du regard, il se contenta de baisser la tête.

Alors tout devint silencieux. Ce refus de secours était un arrêt de mort. Depuis une heure, Thérèse s'efforçait en vain d'étancher le sang de son père. Rien de navrant comme de voir ce colosse, si grand, si fort, si terrible, la poitrine nue, toute bleue, sa large tête grise sanglante, ses bras musculeux inertes... Tout



« Mon pauvre vieux, lui dit-il, voici les gendarmes! (Page 162)

cela ne demandait qu'à revivre, mais si le secours n'arrivait pas, si le sang coulait toujours, il fallait mourir.

Heureusement le ciel avait décidé que maître Daniel Rock et ses fils ne mourraient pas en ce jour; il les destinait sans doute à de nouveaux exploits.

En conséquence, au moment où tout semblait désespéré, le trot d'un cheval retentit dans la rue, et presque aussitôt un homme de trente à trente-cinq ans, grand, maigre, osseux, le front baigné de sueur, la barbe noire hérissée, une longue casaque grise sur les reins, apparut enfourché sur un grand cheval roux, haut de six pieds, aussi sec, aussi musculeux que son maître.

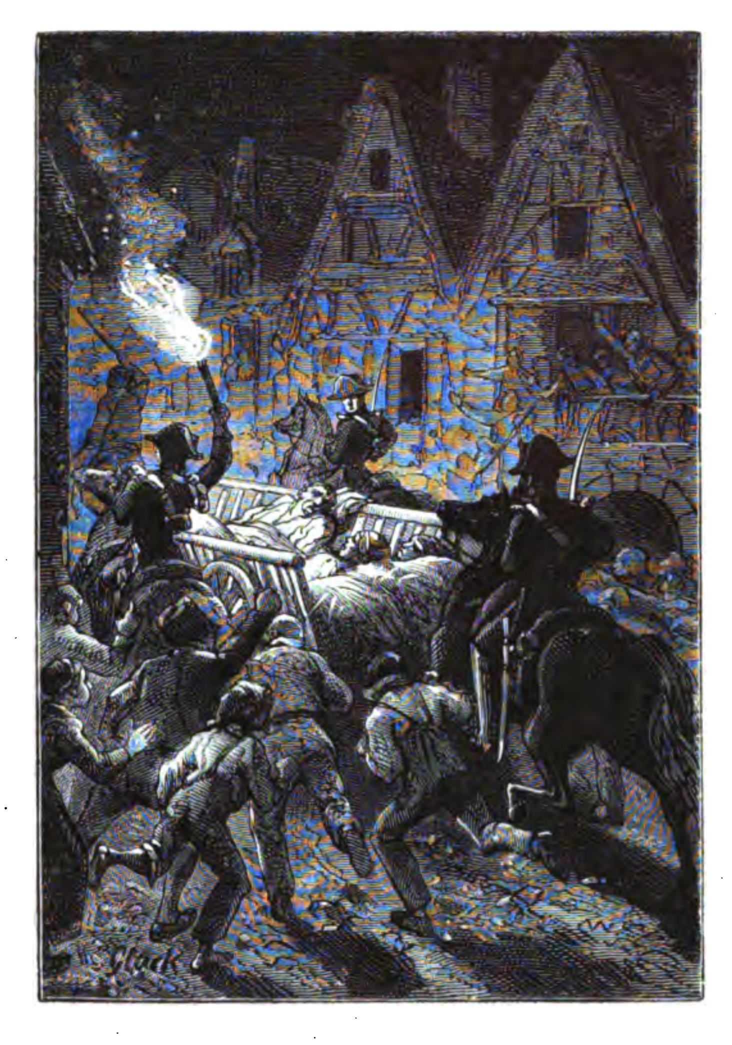
Cette figure étrange se pencha du haut de la selle jusque dans la chambre, en criant d'une voix éclatante :

« Courage !... c'est moi !...

—Le docteur Marchal ! dit Bénédum, nous sommes sauvés ! »

Et Thérèse, jusqu'alors si forte, si courageuse en face de la douleur, Thérèse, dont l'énergie n'avait pas fléchi une seconde pendant la lutte, perdit tout sentiment à ce rayon d'espérance. Elle tomba inanimée dans les bras de Ludwig.

Le docteur Marchal, grand admirateur des chemins de fer, mais amateur passionné de pierres druidiques, de ruines, de médailles, vieux manuscrits, avait toujours eu de l'estime pour Daniel Rock ; leurs goûts d'antiquités, leur vénération pour les derniers vestiges des



La foule s'engouffra dans la ruelle tortueuse... (Page 164.)

choses du passé, et puis cette affinité des races primitives, qui les fait se reconnaître au premier coup d'œil, tout cela depuis longtemps établissait entre eux une sorte d'affection, de sympathie franche, solide, sans autre intérêt que celui de se serrer la main en passant.

Le docteur, en tournée de vaccine dans la montagne, ayant appris la grande bataille, accourait à bride abattue, pour remettre les os disloqués du vieux forgeron et de ses fils : c'est par de telles preuves que se montrent les fortes natures et les vrais dévouements.

Durant toute cette journée, les médecins eurent de l'ouvrage à Felsenbourg; on remit bien des bras et des jambes.

A la nuit tombante arrivèrent les gendarmes; ils se rendirent directement chez le père Rock, accompagnés de monsieur le maire et d'une foule de monde.

Là se trouvaient Jacques Bénédum et Ludwig, le père Nicklausse, qui venait d'administrer le saint sacrement au sabotier Frantsep, et qui était accouru tout consterné à la première nouvelle du malheur, Thérèse assise sur un escabeau, immobile et calme dans l'angle le plus obscur de la chambre, les garçons meuniers, maître Daniel encore sur la table, et sous les rideaux du grand lit, à gauche, du côté de la porte, Christian et Kasper tout emmaillottés de bandages comme leur père.

En ce moment le vieux forgeron et ses fils étaient aussi bien qu'ils pouvaient l'être; tous trois avaient repris connaissance. Le docteur Marchal allait les quitter, promettant d'être de

retour le lendemain, mais au bruit des sabres traînants, aux clameurs de la foule, au roulement des sabots sur le pavé, à toutes ces rumeurs sinistres qui précèdent une arrestation, le docteur rentra dans la salle et dit à Thérèse :

« On n'a pas perdu de temps... ce que je prévoyais arrive !... Soyez calme... ne vous effrayez pas ! »

Puis s'approchant de maître Daniel étendu sur un grand matelas :

« Mon pauvre vieux, lui dit-il, voici les gendarmes !

—Je les entends, fit maître Daniel en souriant ; on vient nous prendre comme des lapins dans leur trou : pas moyen de se défendre !

—C'est bien heureux, murmura le docteur ; vous savez... la résistance à la force publique...

—Oui... oui... je sais... quand les loups ont perdu leurs dents, on leur prêche l'abstinence. »

Il terminait à peine cette réflexion judicieuse, que le brigadier de gendarmerie Verner, — un grand gaillard dont maître Daniel avait souvent ferré le cheval, et qui, même en plusieurs occasions, avait vidé un verre de vin avec lui, — Verner, fort grave et même un peu triste, son grand chapeau de toile cirée penché sur l'épaule, et son sabre relevé pour faire moins de bruit, entra, courbant ses larges épaules sous la porte, et dit :

« J'ai le chagrin, père Rock, d'être forcé de vous arrêter, à cette fin de vous transporter à l'hôpital de Phalsbourg, vous et vos fils, jusqu'à ce que vous soyez remis de vos blessures.

—C'est bien, Verner, répondit le vieux forgeron, faites votre devoir.

—Oui, c'est mon devoir !... Mais comment diable, père Rock, vous, un homme si grave... si posé... un si bon bourgeois... un homme respectable... Parole d'honneur... ça me chagrine... Mais que voulez-vous ?... au moins j'aurai la satisfaction de vous conduire moi-même.

—Oui, Verner.

—Et, dit le brigadier, dans l'état où je vous vois, il n'y aura pas besoin de vous mettre les menottes ! »

Au même instant, maître Daniel aperçut le maire, qui le regardait avec un sourire de satisfaction ; cette vue ranima sa colère.

« Que viens-tu faire ici... toi ? dit-il en lui lançant un coup d'œil étincelant.

—Je vous prie de ne pas me tutoyer, coupable, répondit le maire d'un ton digne. Sachez que c'est moi qui vous fais arrêter... dans votre intérêt... pour la cause publique... car vos procédés indignes à l'égard de messieurs les ingénieurs ont soulevé l'animadversion générale contre votre personne en particulier...

—Qu'est-ce qu'il dit ?... qu'est-ce qu'il dit, interrompit le forgeron, avec ses grands mots qu'il mâche comme de la bouillie ?... Va-t'en... va-t'en... tu me tournes le sang... tu m'empestes !

—Du calme, maître Daniel, murmura le bon curé Nicklausse, du calme... je vous en supplie. »

Maître Daniel avait refermé son œil en exhalant un soupir.

Seulement alors Verner aperçut la tête blanche du bon père Nicklausse; il porta la main à la corne de son grand chapeau, et murmura :

« Votre serviteur, monsieur le curé... c'est une triste chose !

—Oui, monsieur le brigadier, bien triste, » répondit le brave homme.

Au bout d'un instant de silence profond, solennel, Verner reprit à demi-voix, s'adressant aux assistants :

« Comment allons-nous faire ?

—Monsieur Verner, dit le docteur, ces blessés ne sont pas encore en état d'être transportés... Je ne puis répondre de leur vie...

—J'en suis fâché, bien fâché, monsieur le docteur... mais voici mon mandat... voyez vous-même : « sans retard ! »

—Cela suffit... je voulais mettre ma responsabilité à couvert. »

Ayant dit cela, le docteur Marchal murmura quelques mots à l'oreille de Bénédum, qui donna l'ordre à ses garçons d'atteler la grande voiture.

Jusqu'alors Thérèse n'avait pas dit un mot.

La nuit était venue ; les ombres s'étendaient dans la chambre, où se pressaient les noires silhouettes d'un grand nombre d'étrangers parlant à voix basse... La vieille horloge marquait lentement les secondes.

On entendit bientôt une lourde voiture grincer sur ses essieux dans la rue.

Alors Ludwig, ne pouvant se contenir davantage, se prit à sangloter tout bas... Et en même temps un cri, un cri unique, déchirant, de Thérèse, traversa le silence.

A ce cri, les assistants sentirent un froid s'étendre sur tout leur corps.

Maître Daniel, qui semblait comme assoupi, élevant alors la voix, s'écria :

« Thérèse ! Thérèse ! »

La jeune fille vint se jeter à genoux devant son lit : elle étouffait.

Lui... fit un effort pour tourner la tête...

une larme coula sur sa joue... il regarda longtemps sa fille... puis, d'une voix basse et douce, il dit :

« Thérèse... mon enfant... sois calme... je le veux... il faut m'obéir... ne pleure pas ainsi... cela me fait trop de mal... Je vais partir... tu vois... les autres sont plus forts que nous... Mais je te bénis !... La bénédiction d'un père est bonne pour les enfants !... Viens... pose ta bouche sur la mienne... comme ça !... oui, Thérèse... Oh ! oh !... bonne... chère enfant !... »

On entendit leurs sanglots se confondre... et beaucoup des assistants se sauvèrent bien vite, ne pouvant voir cela.

Le vieux curé Nicklausse, le coude sur la cheminée, sa tête blanche dans la main, pleurait comme un enfant ; et Verner, lui-même, détournant les yeux pour se donner du courage, criait dans la rue d'une voix enrouée :

« Retirez-vous... retirez-vous... canaille !... Dubreuil... écartez ces gens !... hum ! hum ! »

Au bout d'un instant, maître Daniel, élevant de nouveau la voix, dit :

« Thérèse, donne-moi la main... Ludwig, approche ! »

Ludwig arriva la figure baignée de larmes.

« Mets aussi ta main dans la mienne. »

Il obéit.

Bénédum criait :

« Daniel... Daniel... pardonne-moi !... J'ai eu tort ! »

Alors lui, souriant, murmura :

« Nos enfants sont unis, Bénédum... tu vois bien que j'ai tout oublié... Ludwig... je te confie le bonheur de ma chère Thérèse : aime-la... respecte-la... sois pour elle un père... des frères... et son mari... Elle n'a plus d'autre famille que la tienne !... Tu me promets tout cela, Ludwig ?

—Oui... je vous le promets !

—C'est bien ! Maintenant, Verner, qu'on nous emmène !... Thérèse, embrasse encore tes frères ! »

Alors on souleva le père Daniel, et toute la maison fut remplie de gémissements.

On venait d'allumer deux torches, que les gendarmes à cheval tenaient en l'air, car la nuit était noire. Les garçons meuniers debout sur la fenêtre, Bénédum en dehors, le docteur Marchal, le curé Nicklausse, tout le monde prêtait la main, levant les blessés par la fenêtre avec leur matelas, et les étendant sur la paille, entre les hautes échelles de la voiture.

La foule jetait des cris sauvages.

Le reflet bleuâtre de la résine flottait sur cette scène terrible, éclairant toutes ces têtes attentives. Les chevaux se cabrant, la crinière hérissée... la vieille maison, les fenêtres ouvertes, sombre, abandonnée... Ludwig emportant Thérèse inanimée : tout offrait l'image de la désolation.

Au milieu de ce tumulte, à l'instant où Yokel, le garçon meunier, venait de saisir la bride de l'attelage et levait le fouet, tout à coup il se fit une grande rumeur :

« Fuldrade !... Voici Fuldrade ! »

Et la foule s'écartait avec terreur

En effet, la vieille diseuse de légendes, pour la première fois depuis vingt ans, venait de descendre des ruines. Elle sortait du sentier qui longe la forge et criait d'une voix perçante, la main étendue :

« Arrêtez ! »

Tout le monde obéit.

Elle s'avança vers la voiture, ses deux grandes chèvres à côté d'elle. A sa vue, maître Daniel tressaillit ; son œil brilla de bonheur.

Verner avait pris l'une des torches, et se penchait sur son cheval, pour entendre ce qu'allait dire la sorcière.

« Eh bien... Fuldrade, fit le forgeron lorsqu'ils se furent regardés quelques secondes, nous partons !...

—Oui... vous partez... mais vous reviendrez, » dit la vieille.

Il y eut un instant de silence.

« Nous reviendrons tous les trois ?

—Tous les trois !

—Quand ?

—Il se passera du temps !... mais tout n'est pas fini... Là-haut les anciens vous attendent... Je vous garde une place à côté d'eux ! »

Un sombre enthousiasme illumina la figure du vieux reiter.

« Moi ! mes enfants !... une place à côté de Hugues le borgne... de Luitprand... de Barthold Ier ?... C'est impossible !

—C'est vrai !... vous serez couchés près d'eux... Vous êtes nobles... Moi... Fuldrade... la dernière des margraves d'Obernay... je vous déclare nobles !... J'ai vu Hugues lever sa grande épée en l'air pendant la bataille : il vous armait chevaliers tous les trois !

—Vous l'avez vu... Fuldrade ?

—Je l'ai vu !... et voilà pourquoi je suis descendue... J'ai voulu vous dire ça... Votre place est là-haut !... Maintenant... partez... je vous attends ! »

Daniel Rock était tellement saisi, qu'il ne trouvait pas un seul mot à répondre.

« Cette vieille est folle ! » pensait le brigadier.

Fuldrade s'était retirée.

« En route !... » s'écria-t-il d'un ton rude.

La voiture partit lentement... Tout le vil-

lage, hommes, femmes, enfants, poussaieut des cris sauvages, des malédictions... Les gendarmes avaient tiré leur sabre et criaient :

« Gare ! »

La voiture, dans les ornières sablonneuses, se penchait, cahotant. Les chevaux hennissaient.

Fuldrade, immobile au coin de la maison déserte, regardait ce spectacle d'un œil calme.

« Je vous attends ! » cria-t-elle.

Et sa voix perçante, comme celle d'un aigle, domina le tumulte. La main du vieux forgeron se leva comme pour saluer.

La foule s'engouffra dans la ruelle tortueuse des Trois-Fontaines; les éclairs des torches illuminaient les cheminées au-dessus des sombres masures, glissant de proche en proche, jusqu'à l'autre bout du village.

Les cris s'éloignaient... Un silence profond succéda peu à peu à tout ce bruit... et Fuldrade, murmurant des paroles confuses, rentra dans le sentier des ruines.

Bien des fois, avant d'atteindre le sommet de la côte, elle se retourna, regardant au loin les torches éclairer le feuillage de la forêt du bois de hêtres.

Autour d'elle tout était sombre; ses chèvres elles-mêmes marchaient doucement et semblaient douter de leur route.

A minuit, la diseuse de légendes rentrait dans son vieux donjon. Daniel Rock et ses fils étaient alors dans la forteresse de Phalsbourg.

XVII

Contre toutes les prévisions des médecins, M. Horace revint de son coup de marteau. Il avait perdu beaucoup de sang par le nez; cette circonstance le sauva.

Au bout de trois semaines, on le vit reparaître, un bâton à la main, dans la rue de Felsenbourg, regardant les montagnes d'un œil encore terne, mais avec une satisfaction réelle.

Quant à Fragonard, sa joue avait passé successivement par toutes les nuances du prisme, puis tout était rentré dans l'ordre, sauf l'oreille, qu'il avait été impossible de retrouver après la bataille, et par conséquent de recoudre.

Dans l'intervalle, les petites dames, désillusionnées d'un tel pays, avaient déployé leurs ailes gracieuses vers Baden, et M. Anatole avait eu le courage de ne pas les suivre. Tout était donc pour le mieux !

Les études du chemin de fer se poursuivirent avec une nouvelle ardeur, et M. Horace ne tarda point lui-même à reprendre le mètre et le niveau d'eau.

Ce petit homme, doué, dans son genre, d'une énergie aussi grande que celle de maître Roch, ne voulait pas laisser à d'autres la gloire de poursuivre l'entreprise.

Or, à la fin du mois de septembre commencèrent les expropriations : on s'aperçut alors que maître Élias Bloum avait triplé sa fortune déjà considérable. Le vieux renard vendit au quadruple, non-seulement les terres basses qu'il avait achetées à Bénédun au fond de la vallée, mais encore une grande quantité d'autres, dont il s'était assuré d'avance, de Sarrebourg à Saverne, sur un parcours de plus de six lieues.

Ce fut un beau coup de théâtre, lorsqu'on apprit que maître Élias Bloum était millionnaire. On le regardait passer sur son petit âne avec vénération ; on lui tirait le chapeau jusqu'à terre, on l'appelait « monsieur Élias » gros comme le bras; plusieurs s'étonnaient même qu'il ne fût pas décoré ! Et lui, toujours simple et modeste, revêtu de sa vieille casaque graisseuse, le nez et le menton en carnaval, souriait avec finesse. Souvent monsieur Zacharias Piper, en cravate blanche, accourait lui faire de grands saluts; il se contentait alors de cligner de l'œil et de dire d'un accent nasillard :

« Hé ! hé ! votre humble serviteur, monsieur le maire... J'ai causé de vous l'autre jour avec monsieur le sous-préfet.

— Ah ! monsieur Élias, quelle reconnaissance !

— Oui... vous pouvez compter sur ma protection ! »

Peu s'en fallait qu'il ne lui donnât sa main à baiser : ainsi vont les choses de ce monde.

A l'époque de l'adjudication des grands travaux, ce fut Élias qui se présenta le premier sur ce terrain, et qui se rendit adjudicataire des plus beaux lots : ponts, aqueducs, conduits, souterrains ; il happait tout, il s'entendait à tout... il avait le nez plus fin, l'œil plus vif, l'esprit plus entreprenant que tous les autres; ses concurrents s'en indignaient, mais que voulez-vous ? l'âme d'Abraham, d'Isaac et de Jacob habitait en lui... Le Seigneur aimait sa famille : c'est à l'un de ses grands-pères qu'il avait conseillé d'enlever les vases d'or de Pharaon pour se dédommager des oignons d'Égypte; c'est l'un des siens qni jadis avait inventé la lettre de change, pour échapper à la confiscation de Philippe le Bel, enfin c'est à lui-même que le Dieu puissant avait dit :

« Tu seras marchand de bric-à-brac, de rubans, de savonnettes à barbe, de chapelets,

de bottes éculées, de rasoirs et de brimborions de toute sorte !... Pendant vingt ans, tu courras de village en village, traînant une vieille vache liée par les cornes; puis tu te nicheras dans une baraque de savetier au coin d'une rue, pour faire le commerce en gros. Enfin tu seras *mylord*... et tu fonderas des chemins de fer, des usines et des télégraphes électriques : compte là-dessus, Élias ! »

Or, quand le Seigneur vous dit ces choses, c'est qu'il ne vous trouve pas dépourvu de bon sens, et cela finit toujours par réussir.

Élias Bloum avait le génie du commerce et de l'industrie, c'est pourquoi le brave homme eut bientôt sous la main des architectes, des piqueurs, des ouvriers de toute sorte, des manœuvres par centaines. Il organisa son entreprise sur une vaste échelle, et les autres n'eurent qu'à l'imiter pour bien faire.

Ceux qui jadis ont parcouru les Vosges, calmes, solitaires, silencieuses, ne voyant que de loin en loin un visage d'homme, pâtre ou garde forestier, sous le feuillage ; un hameau de trois ou quatre maisonnettes dans les rochers, le coq d'une chapelle au milieu des sapins, quelques chèvres efflanquées sur les cimes bleuâtres ; n'entendant que le sifflement de la grive, le cri perçant de la buse, le coup de hache du bûcheron, le tic-tac monotone de la scierie, le bruissement éternel des torrents... et cela des journées entières ; ceux qui se rappellent ces solitudes, ces grands bois, ces vieillards, hâves, déguenillés, ces femmes et ces enfants pieds nus comme de vrais sauvages, la figure hâlée, les cheveux épars, vous regardant tout étonnés de la rencontre d'un voyageur ; le pauvre curé, la soutane rapiécée, son bréviaire sous le bras, grimpant la côte au milieu des arbres ; le triste maître d'école à la fenêtre de sa grande salle déserte, attendant un élève qui n'arrivait jamais : ceux qui se rappellent ces choses, et qui n'ont pas le secours des vieilles chroniques pour peupler le pays de grandes chasses et de batailles, ne peuvent être de l'avis de maître Rock ; ils bénissent le chemin de fer d'avoir fait circuler l'argent, c'est-à-dire le travail et l'aisance, dans ces contrées lointaines.

Ah ! ce fut un magnifique spectacle, de voir accourir de tous les points de la France et de l'étranger des ouvriers innombrables pour accomplir ce grand ouvrage. Ils couvrirent la montagne par milliers... ils se répandirent dans les vallons d'alentour... ils vécurent dans des huttes et se firent la soupe en plein air.

C'étaient tous de robustes gaillards, arrivant de l'Auvergne, de la Belgique, de la Savoie, enlevant des pelletées de terre d'un panier; ayant de grands colliers de barbe autour des mâchoires, de petites boucles d'oreilles en argent, des bras énormes, le teint pâle et des dents blanches; aimant la viande et le bon vin, et travaillant comme quatre à l'effet de se les procurer.

Il fallait les voir, pendus en grappes sur des planchettes le long des abîmes, abattant les rochers comme de vieilles murailles décrépites, dépeçant le granit à coups de masses, de piques, de maillets : des corbeaux acharnés sur un cadavre n'ont pas plus d'ardeur. Des quartiers de pierre croulaient du haut des nues avec un fracas terrible : les torrents au-dessous en étaient encombrés, et ces gens-là ne se donnaient seulement pas le plaisir de tourner la tête pour regarder; ils allaient... allaient toujours.

Il fallait les voir traîner d'énormes brouettes, à la file comme les fourmis, suivant toujours le même sentier, jusqu'à ce que les côtes fussent aplanies ou les vallons comblés; puis entrer sous la terre, construire leurs voûtes immenses dans les ténèbres, élever leurs terrasses d'une cime à l'autre, endiguer les eaux fangeuses, comme un enfant écarte un ruisselet de la main.

Et puis ces arches qui s'élevaient de terre lentement et se penchaient avec hardiesse au-dessus des précipices... et ces canaux... et ces avenues immenses s'ouvrant à travers le roc vif... et ces explosions de mines, chassant du fond des souterrains leur mitraille de cailloux et de terre comme des canons immenses... et ces frémissements de la côte... et ces rugissements des échos... Il fallait voir... il fallait entendre tout cela : c'était vraiment beau.

Felsenbourg, au bout d'un mois, n'était plus qu'une grande auberge, où venaient dormir des centaines d'ouvriers. Tout le monde y trouvait son gain : le boulanger, le charron, le menuisier... tout le monde!

« Ah ! s'écriait parfois Bénédum, quelle forge... quelle forge mon ami Daniel aurait pu avoir !... un homme si habile dans son état... si laborieux... et des fils si bons ouvriers !... Il aurait trempé cent pioches par jour... il aurait forgé... forgé... tout ce qu'on aurait voulu... il aurait gagné de l'argent comme un juif... Quel malheur ! »

Cependant maître Daniel et ses fils, guéris de leurs blessures, venaient d'être transférés à Nancy, et l'on apprit qu'on allait les juger.

Autrefois, cet événement aurait ému toute la montagne; les commères, en balayant leur porte le matin, en auraient causé six mois, avec des exclamations et des gestes pathéti-

ques; mais alors chacun s'inquiétait de ses propres affaires et se souciait peu de celles des autres. Si M. le curé Nicklausse, M. le maire et Frantz Bénédum n'avaient été forcés de partir comme témoins, c'est à peine si le village eût appris la grande nouvelle.

Voici comment les choses se passèrent, ainsi que le rapportèrent maître Bénédum et le père Nicklausse, en revenant de leur voyage.

Comme un grand nombre d'ouvriers avaient été blessés par le vieux forgeron, comme cinq ou six de ces braves gens étaient estropiés pour le reste de leurs jours, et que deux autres avaient succombé; comme M. Horace avait failli perdre la vie dans cette affaire, et que les témoins s'accordaient à dire que les Rock avaient commencé la bataille, tout faisait présumer qu'on leur trancherait la tête sur la grande place de Felsenbourg.

Mais dans ce temps-là vivait à Paris un avocat illustre, qui professait une vénération singulière pour le roi Chilpéric. Toutes les fois que l'occasion se présentait de dire un mot sur Chilpéric, il se levait, et, par son éloquence superbe, arrachait des larmes aux assistants. Il est vrai qu'ensuite tout le monde s'étonnait d'avoir versé des pleurs sur ce prince que la plupart ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, qui n'avait jamais fait de bien à personne, et qui ne s'était distingué par rien de fort, de grand, de digne d'un roi, —mais enfin la chose était telle : c'était un effet de l'art.

Or, cet illustre orateur ayant appris par *l'Espérance*, journal de la Meurthe, ce qui s'était passé sur la côte de Felsenbourg, fut émerveillé de voir qu'il y eût encore au monde un homme capable de se faire casser les os en l'honneur et gloire de Hugues le Borgne. Il trouva sans doute une touchante similitude entre ses sentiments et ceux du père Rock. Il pensa d'ailleurs que ce serait une magnifique occasion pour lui de prononcer quelques mots sur Chilpéric... Bref, il se mit en route, résolu de défendre maître Daniel et ses fils.

Il décida facilement le forgeron à lui confier sa cause; d'autant plus que le père Nicklausse exaltait le génie de cet homme jusqu'aux nues, et ne cessait de répéter à maître Daniel que lui seul était capable de le faire acquitter.

L'affaire ayant donc paru, toute la ville de Nancy se trouva présente, et le grand orateur parla si bien, que le tribunal lui-même en fut attendri.

Maître Rock seul conserva tout son sang-froid, parce que le nom de Chilpéric revenait trop souvent dans le discours, et qu'il n'était pas assez question de Hugues le Borgne.

Néanmoins, au lieu de monter sur l'échafaud avec ses fils, comme c'était infaillible sans ce discours, ils ne furent condamnés qu'à cinq ans de prison.

Le grand avocat ne voulut rien recevoir pour ses peines et repartit aussitôt.

M. le curé Nicklausse avait sangloté tout le temps, car il éprouvait aussi un faible pour Chilpéric; mais Bénédum fut désolé de voir que Daniel ne reviendrait pas au pays de sitôt. Il s'était flatté, pendant le discours, qu'on les relâcherait tout de suite, et que le vieux Rock pourrait assister aux noces de Thérèse et de son fils.

Avant de quitter Nancy, il obtint la permission d'aller voir son vieux camarade, et répandit des larmes amères sur sa triste aventure.

Maître Daniel lui dit :

« Frantz, tout ceci n'est rien : dans cinq ans nous reviendrons à Felsenbourg. Alors j'aurai quatre-vingts ans. Je serai dans ma seconde jeunesse, et nous reprendrons nos petites affaires où nous les avons laissées. En attendant, je veux que Ludwig et Thérèse se marient. Le père Nicklausse se chargera de dire à Thérèse ma volonté. Vous ferez la noce entre vous... Je désire que tout se passe gaiement. Vous boirez d'abord un verre de vieux *rikevir* à ma santé, puis un autre à celle de Christian, puis un autre à celle de Kasper. Sachez que je suis content, et que de tout ce que j'ai fait, rien ne me chagrine... au contraire, je voudrais pouvoir recommencer... Embrassons-nous donc, et bon voyage ! »

Ainsi parla le vieux reiter d'un ton calme et simple. Il était devenu borgne de l'œil gauche, mais cela n'ôtait rien au grand caractère de sa figure : son œil droit brillait comme une escarboucle, et sa joue, sillonnée d'une longue balafre, tressaillait de temps en temps.

Tout s'accomplit selon ses ordres. Ludwig et Thérèse se marièrent, et, quoique les années de captivité soient bien longues, quoiqu'on les mesure par secondes, elles finirent aussi par s'écouler.

Au premier jour de la sixième année, je vous laisse à penser les battements de cœur de toute la famille.

Thérèse venait d'avoir un enfant, un gros garçon qu'elle allaitait encore, et c'était une grande joie de le montrer au vieil aigle. On l'attendait de minute en minute; on croyait à chaque instant entendre ses pas traverser la rue et le voir apparaître sur le seuil, mais il en avait décidé autrement.

Vers six heures du soir, un homme du Chèvrehof, Nickel Sperver, entra, disant :

« Maître Daniel et ses fils sont dans les ruines; ils n'ont pas voulu descendre au village. Sur le sentier du Behrethâl, le vieux m'a chargé de vous dire cela. Montez donc à la grande tour, car ils vous attendent. »

XVIII

Maître Daniel et ses fils étaient sortis de prison la veille au soir; ils avaient fait la nuit même et le jour suivant vingt lieues à pied. Le vieux forgeron, malgré ses quatre-vingts ans, ne paraissait pas fatigué d'une si longue traite; il avait conservé toute sa vigueur, seulement sa tête grise était devenue blanche comme la neige, et des rides nombreuses sillonnaient sa longue figure maigre.

« C'est agréable tout de même, disait-il en souriant, de pouvoir se dégourdir les jambes, et de regarder le soleil en face! »

Ses fils n'avaient pas changé : tout ce que disait leur père obtenait leur assentiment d'avance.

A la vue de la montagne, tous trois s'arrêtèrent un instant. Que de pensées durent alors se presser dans leur âme! Kasper en pâlit.

Un peu plus loin, Christian, descendant de la route sur la lisière du bois, alla couper une branche de sapin, et le père Rock, en ayant pris quelques brindilles, les froissa dans sa main pour en respirer l'odeur.

Puis ils suivirent en silence le sentier du Waldeck, afin d'éviter, par un détour, la vue du chemin de fer, qui les offusquait depuis longtemps avec ses rails immenses.

Tous les travaux étaient finis : il ne s'agissait plus que d'avancer la locomotive et les wagons pour aller de Nancy à Strasbourg comme un éclair.

A quatre heures de l'après-midi, par un temps superbe, maître Daniel Rock et ses fils arrivèrent sur les hauteurs du village. A leur droite s'élevait l'Oxenberg, à leur gauche la Roche-Plate.

Leurs yeux plongèrent avidement sur la forge, sur les maisonnettes, sur le tunnel, sur la gare, à mi-côte, construite en pierres de taille.

Que les choses étaient changées! Au lieu des misérables chaumières éparses, toutes vertes de moisissures, de jolies maisons en grès rouge, bien alignées, la toiture élégante, les marches neuves, les fenêtres encadrées de bordures blanches, les vitres scintillant au soleil; une rue large, régulière, décrivant le demi-cercle au pied de la côte; de petits jardins entourés de palissades vertes; les femmes et les filles vêtues de robes légères taillées sur un nouveau modèle; la vieille fontaine bourbeuse, avec ses auges de bois à fleur de terre, remplacée par une colonne de grès blanc, envoyant trois jets limpides dans un grand bassin, où venait s'abreuver le bétail; l'église elle-même repeinte à neuf, et la mairie couverte d'ardoises.

La maison du père Rock, avec ses volets fermés, sa petite forge décrépite, les marches déprimées, au milieu de tout cela, ressemblait à quelque coupe-gorge : c'était pourtant autrefois la plus belle construction de Felsenbourg!

Puis, au-dessus du village, à mi-côte, apparaissaient la courbe majestueuse du chemin de fer, comme tracée au compas sur une étendue de trois lieues, d'Erschwiller à Saverne; les montagnes coupées en talus; les terrasses planant sur les ravins, et, plus haut, les bois immobiles au milieu des nuages!

Voilà ce que découvrirent le forgeron et ses fils, non sans une sorte d'admiration intérieure, car maître Daniel et ses garçons étaient faits pour comprendre la grandeur et les difficultés d'un pareil ouvrage.

Lorsqu'ils eurent longtemps contemplé ces choses, le père Rock dit :

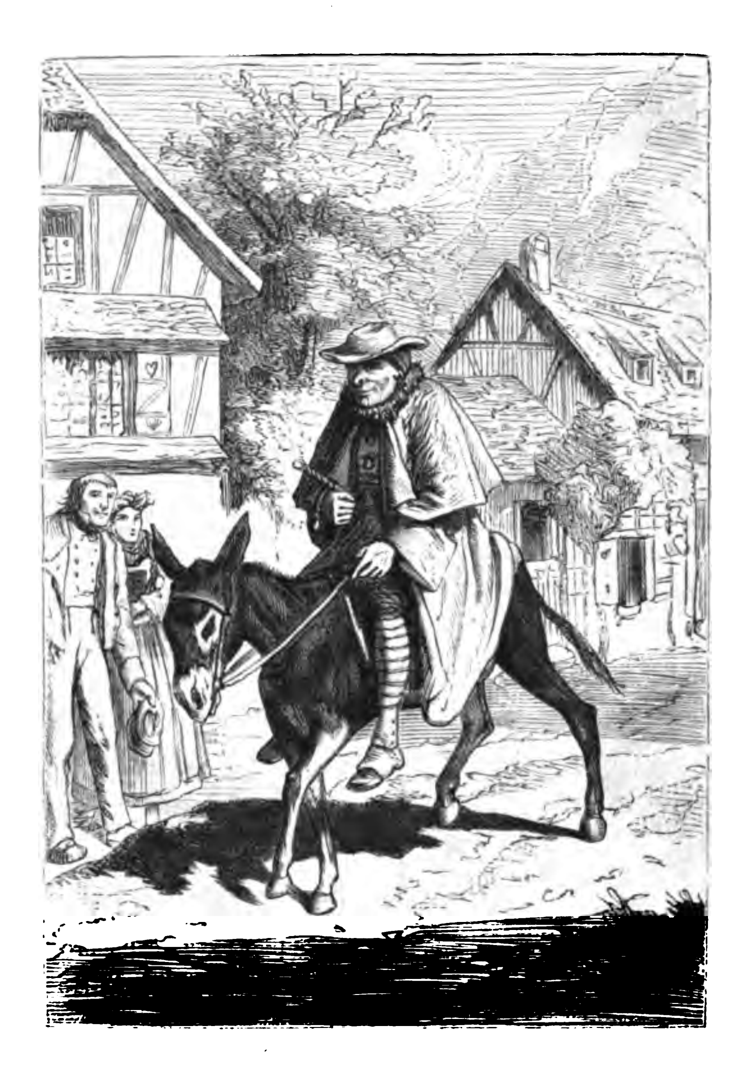
« Ils ont bien travaillé!... Oui!.. je ne puis soutenir le contraire; c'est comme tracé sur un papier avec de l'encre. Mais nous perdons notre temps à nous ennuyer ici. Allons! garçons, allons! Vous voyez bien que ce chemin de fer nous enlève les trois quarts de notre grand pré là-bas, et qu'il traverse notre montagne; il n'y a que des brigands qui aient pu faire cela!

—Vous avez raison! dit Kasper.

—Oui, s'écria Christian, ce sont de vrais brigands!

—Eh bien donc, en route! dit le père Daniel, le reste ne nous regarde pas. J'aurais bien voulu pouvoir descendre tout de suite embrasser Thérèse et Ludwig... mais je ne remettrai jamais les pieds dans ce nid de voleurs! Dire que pas un homme, au conseil municipal, n'a défendu nos biens, et qu'on les a même vendus, sous prétexte de payer les gueux qui nous avaient attaqués sur la côte!... Eh bien, puisque leur chemin de fer est fini, nous verrons comme il marchera! J'ai toujours dans l'idée qu'il leur faudra plus de chevaux qu'avec des voitures ordinaires. »

Tout en causant, ils montaient vers le donjon, et c'est à cinquante pas de là, qu'ayant rencontré le braconnier Sperver à l'affût dans



On le regardait passer sur son petit âne... (Page 164.)

les genêts, le père Rock lui avait dit d'aller prévenir sa fille de leur retour dans les ruines.

En arrivant sur le plateau, maître Daniel et ses fils éprouvèrent une satisfaction véritable. Là, du moins, rien n'était changé : les ronces, les épines, le lierre ne faisaient que croître et s'embellir; les décombres s'entassaient de jour en jour; les deux grosses tours bravaient seules les tempêtes et les hivers.

« A la bonne heure ! s'écria le vieux forgeron, ici l'on respire ! »

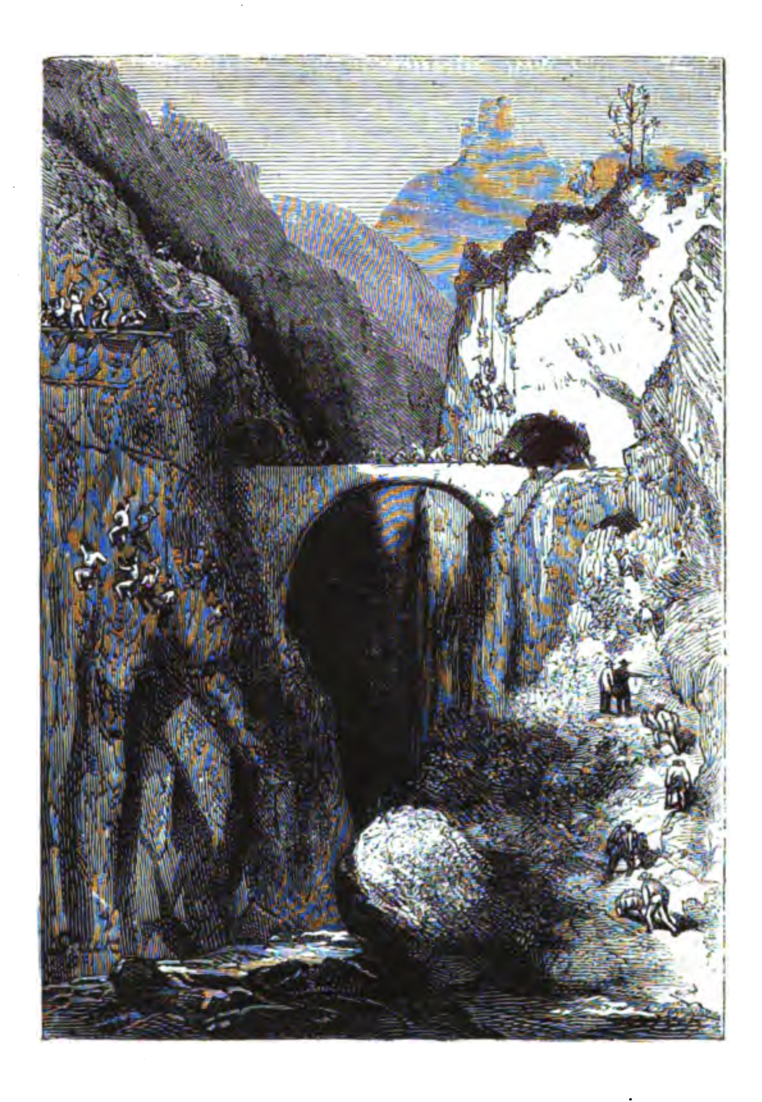
Et sa large poitrine se dilata. Il regarda d'un œil étincelant deux magnifiques éperviers qui planaient autour du donjon, et dit :

« Voyez, garçons, ils nichent toujours dans la sixième meurtrière à droite de la tourelle des signaux, mais ils sont devenus blancs comme moi ! »

Ils écartaient alors les broussailles et s'avançaient vers la tour qui domine le village. Bientôt une voix grêle les salua de loin.

« Soyez les bienvenus, maître Daniel, soyez les bienvenus ! »

Et dans la baie sombre d'une haute fenêtre en ogive, à vingt pieds au-dessus du sol, leur apparut Fuldrade, petite, sèche, ridée, la tête surmontée de son bonnet de crin en forme de corbeille. Elle ne semblait pas vieillie d'un seul jour. L'une de ses chèvres, les deux pieds de devant posés au bord de la fenêtre, les yeux dorés, la barbe longue, le crâne dépouillé de ses cornes, regardait aussi comme une personne intelligente; l'autre allongeait



Il fallait les voir pendus en grappes... (Page 165.)

seulement son grand cou pelé par-dessus la pierre, et nasillait d'une voix tremblotante : on eût dit qu'elle voulait parler. C'était étrange !

Le vieux Rock leva la main, ses deux fils se découvrirent, et la vieille se mit à descendre les vingt ou trente marches de l'escalier en spirale.

Comme elle arrivait au bas, maître Daniel entrait dans le vestibule. Ils se regardèrent un instant en silence, Fuldrade, appuyée sur la balustrade de pierre, le vieux forgeron immobile devant la porte. Tous deux semblaient en extase. Enfin le père Rock dit d'un ton grave :

« Nous voilà donc encore une fois réunis, Fuldrade... Que je suis heureux de vous revoir toujours en bonne santé !

—Oui, Daniel, le temps marche... les feuilles du printemps remplacent celles de l'automne... les oiseaux voyageurs vont et reviennent... et moi, je suis toujours là... seule, oubliée, avec mes chèvres ! Oh ! les amis... les amis sont rares ! et quand il m'en arrive, mon cœur s'épanouit : soyez donc les bienvenus ! soyez les bienvenus !...

—Vous ne vieillissez pas, Fuldrade, reprit Daniel; telle vous êtes, telle je vous ai toujours vue !

—C'est vrai : je suis comme ces ruines qui ne vieillissent plus à force d'avoir vieilli ! Mais vous, mes bons amis, vous êtes fatigués... Entrez... entrez... voilà tout ce que Fuldrade peut vous offrir en ces temps d'épreuves. »

Elle leur montrait un grand feu d'érable au

milieu de la tour, enveloppant de sa flamme d'or et de ses nuages de fumée grisâtre, un superbe cuissot de chevreuil embroché d'un piquet de bois vert.

« Voilà ce que le braconnier Zélig, du Hirschland, est venu m'apporter ce matin de sa chasse, c'est un brave homme ; il m'a même laissé sa gourde de *brimbellevasser* : il m'a suffi de lui dire que le père Rock et ses fils viendraient me voir, et que je n'avais rien à leur offrir après un long voyage.

—Vous saviez donc, Fuldrade, que nous étions libres ? » demanda le vieux forgeron tout surpris.

Alors, elle, le prenant par la main, et le conduisant près d'une meurtrière qui plongeait sur l'abîme :

« Tiens, fit-elle, regarde ! Tout le village t'attend, pour vous voir passer vaincus, toi et tes fils !... Vois-tu... là-bas... sur les marches de la mairie, maître Zacharias en cravate blanche ? Vois-tu le vieux juif Élias devant l'auberge du *Cygne*, et toute cette foule pressée dans la rue ? Ils espéraient tous vous voir humiliés... mais ils attendront longtemps ! Je savais bien, moi, que tu viendrais aux ruines ! »

Maître Daniel, penché dans la meurtrière, voyait, à deux mille pieds au-dessous, ce que lui montrait la vieille, et ses dents grinçaient de rage :

« C'est bien !... dit-il en se relevant. Approchez, garçons, c'est ainsi qu'on voulait nous recevoir !... »

Ils regardèrent, chacun à son tour, le front pâle.

« Estimez-vous heureux, s'écria la vieille, de ne pas appartenir à cette race, car vous avez encore de grands devoirs à remplir ! Tout n'est pas fini... le dragon a remué beaucoup de terre, mais il n'a pas encore traversé la montagne... soyez prêts... l'instant est venu !...

—Je le sais, Fuldrade, dit le forgeron, nous causerons de ces choses... Asseyez-vous, garçons... mangez !... Ceux de là-bas seront étonnés... c'est moi, Daniel Rock, qui vous le dis... et puisqu'ils veulent nous voir... ils nous verront ! »

Il s'assit alors sur une haute marche de la porte. Christian, ayant tiré le cuissot de sa broche, vint le lui présenter avec du pain. Il en découpa de longues tranches, qu'ils se mirent à manger de bon appétit. La gourde du braconnier passait de main en main, et la vieille, assise en face d'eux, sur son escabeau, le genou levé, les regardait en souriant.

Il était alors environ sept heures du soir, le feu d'érable, levant parfois sa grande aile pourpre, passait sur tous ces visages énergiques en écartant les ombres.

La vieille se mit à traire une de ses chèvres dans une écuelle de bois, et but à petits coups en disant :

« Si vous êtes fatigués, vous trouverez sous la voûte du donjon un grand lit de feuilles sèches... le temps est chaud : vous serez très-bien là !

—Merci, Fuldrade, je n'ai pas sommeil. Nous pouvons encore causer un instant, jusqu'à ce que Ludwig et Thérèse arrivent : Sperver est allé leur dire que nous sommes ici... Il faut qu'on nous monte la forge !

—Oui... oui... c'est juste, dit la vieille, vous forgerez... vous aurez de l'ouvrage... mais le Seigneur sera pour vous ! »

Fuldrade finissait à peine de parler, qu'un faible bruit s'entendit au dehors ; les broussailles s'agitaient au loin. Maître Daniel, jusqu'alors impassible, tressaillit.

« Ce sont eux ! dit-il à voix basse, c'est Thérèse ! »

Un grand silence suivit ; le feu pétillait, promenant ses lueurs rapides sur toutes ces figures attentives. On vit alors combien le vieux forgeron aimait sa fille : il ne respirait plus, la sueur perlait sur son front, son œil ne quittait pas la porte sombre. Tout à coup il se leva, criant d'une voix tonnante :

« Thérèse !... »

Il n'avait fait qu'un seul bond, et déjà on l'entendait répéter :

« Ma fille !... c'est toi !... »

Et leurs baisers se confondaient, mêlés de sanglots.

Kasper et Christian ne pouvaient faire un pas, tant ils étaient émus ; ils se serraient la main en silence, de grosses larmes coulaient sur leurs joues osseuses.

Bientôt on vit s'élever dans l'ombre les deux bras du vieillard : il tenait dans ses larges mains un petit enfant, et s'écriait :

« Comment t'appelles-tu ? toi qui m'arrives à la dernière heure ! toi que je n'ai jamais vu et que j'aime plus que mon sang ! Comment t'appelles-tu ?...

—Daniel !... murmura Thérèse d'une voix tremblante.

—Eh bien ! Daniel, s'écria le vieux forgeron, embrassons-nous. Tu feras peut-être ce que je n'ai pu faire : tu reprendras notre héritage aux voleurs... tu les extermineras tous !... tous !... Ah ! la bonne race n'est pas morte. »

Ainsi parla le vieux reiter, avec un accent d'enthousiame inexprimable. puis voyant Bénédum et Ludwig apparaître à leur tour, car

Thérèse était accourue d'avance, il leur cria :

« Bénédum !... Ludwig !... ils sont tous ici ! Ha ! ha ! ha ! Tiens, Thérèse, prends le petit que je les embrasse... Christian ! Kasper ! venez donc, nous voilà tous réunis ! »

Les embrassades devinrent générales... on riait, on pleurait, chacun selon son tempérament et ses goûts individuels.

« Que tu as dû souffrir là-bas, pauvre vieux ! disait Bénédum,

—Bah !... c'est fini ! n'y pensons plus... les anciens qui partaient pour les croisades, mon cher Frantz, en avaient bien d'autres à supporter ! Nous sommes hors de la main des infidèles, voilà le principal... le reste, je ne m'en inquiète plus... Asseyons-nous ! »

Fuldrade, pendant cette scène, continuait à traire ses chèvres, comme si rien n'avait frappé ses yeux ni ses oreilles... Seulement alors, le père Rock parut se souvenir d'elle, et, prenant l'enfant, il lui dit :

« Regardez, Fuldrade, que pensez-vous de ce gaillard-là ?

—Je pense qu'il te ressemble, Daniel : il a ton bec et tes ongles, mais ce n'est pas une raison pour lui laisser tout faire !

—C'est vrai, Fuldrade, c'est vrai ! à chacun sa part. »

Il rendit l'enfant à Thérése, et s'asseyant au milieu des autres autour du feu, d'un air plus calme :

« Ah çà ! dit-il, je suis content de vous avoir vus... mais il ne s'agit pas de ça !... D'abord, tu sauras, Bénédum, que nous resterons ici...

—Comment ! vous ne retournez pas au village ?

—Non ! je n'aime pas les brigands qui m'ont dépouillé... Si, par malheur, j'en rencontrais un dans un moment de mauvaise humeur, je l'assommerais net !...

—Tu n'y songes pas, Daniel, à ton âge...

—Moi, Bénédum, j'ai toujours le même âge pour en vouloir aux gueux; l'âge ne m'ôte rien de ma colère; au contraire, plus je vieillis, plus la rancune s'enracine dans mon cœur... Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis... Tout à l'heure encore, en regardant par ce trou, et en voyant Zacharias Piper qui se promenait devant la mairie, j'ai senti la colère m'entrer jusque dans la moelle des os... et, si je l'avais tenu !...

—Mais, réfléchis donc un peu... dans ces ruines... l'hiver !...

—Quant à l'hiver, nous y penserons plus tard... En attendant, tu chargeras demain l'enclume, le soufflet, les marteaux, les tenailles, sur tes ânes, et tu me les amèneras ! »

Bénédum, Ludwig et Thérèse se regardaient avec stupeur.

« Et que diable pourrez-vous forger ici ? s'écria le meunier; pas une voiture, pas un cheval ne passe sur la côte tous les cent ans !

—Nous forgerons notre chef-d'œuvre, répondit le vieux Rock avec un sourire bizarre. Autrefois, pour devenir forgeron, il fallait avoir forgé quelque chose : un casque, un bouclier, une armure complète... aujourd'hui il suffit d'écrire au-dessus de sa porte : « Christophe ou Nicolas, *forgeron.* » C'est plus commode; mais je suis pour le vieux temps, moi ! J'aime les vieilles coutumes !... nous allons donc forger un chef-d'œuvre ! N'est-ce pas, garçons ? »

Kasper et Christian inclinèrent la tête.

« Quelque chose de soigné !... vous verrez ça ! reprit le vieux.

—Mais qu'est-ce donc ?

—Je ne puis te le dire maintenant... c'est une surprise que je veux faire à tout le monde. »

Bénédum connaissait le caractère inflexible de son camarade : depuis l'affaire du conseil municipal, il avait résolu de ne plus lui faire ni opposition ni discours. Quoiqu'il trouvât l'idée ridicule, et même tout à fait extravagante, pour ne pas troubler l'harmonie générale il inclina la tête et promit que tout serait fait selon les volontés du père Daniel.

On causa d'une foule d'autres choses encore : des difficultés du chemin de fer, de la fortune d'Élias Bloum, de ce qui s'était passé depuis cinq ans à Felsenbourg; mais tout cela paraissait intéresser médiocrement le vieux reiter, qui, de temps en temps, bâillait jusqu'aux oreilles, et n'avait de véritable plaisir qu'à regarder sa progéniture. Enfin, vers dix heures, il dit :

« Tu sauras, Bénédum, que nous n'avons pas dormi depuis avant-hier. Mes garçons doivent avoir sommeil... Moi, je suis assez las... Vous reviendrez nous voir un autre jour... Allons, Thésèse, embrasse-moi... Ludwig, rallume ta lanterne... et retournez chez vous... Prenez surtout garde de glisser en sortant du donjon : il y a là une place dangereuse !... »

Tout le monde se leva, et le vieillard, debout à la porte de la tour, regarda la lanterne projeter sa lumière vacillante sur les bruyères sombres, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le bord du plateau. Alors il rentra, et dit à ses garçons :

« Vous êtes fatigués; Fuldrade et moi nous avons encore à causer un peu de nos affaires... allez vous coucher sous la voûte : dans une ou deux heures j'irai vous rejoindre. »

Ils sortirent, et Fuldrade, ayant ranimé le feu, fit signe à maître Daniel de s'asseoir en face d'elle, sur une large dalle.

XIX

Le jour même où se passaient ces choses, tout le village attendait Daniel Rock et ses fils, pour jouir de leur humiliation.

« Quelle mine vont-ils faire? se disait-on ; surtout le vieux, si fier, si terrible, si superbe! lui qui ne voulait jamais plier devant personne, qui regardait tout le monde du haut de sa grandeur, qui ne trouvait de bon sens qu'à lui seul! Il aura sans doute appris là-bas que maître Daniel n'est pas maître partout, et qu'il faut mettre de l'eau dans son vin! »

Ces propos couraient de bouche en bouche, chacun se tenait à sa fenêtre ou devant sa porte, attentif au passage du vieux forgeron.

Monsieur le maire Zacharias, plus que tous les autres, se faisait une fête de le contempler ; il se proposait même de le saluer et de lui demander des nouvelles de sa santé.

Quant au vieux juif Élias, malgré son indifférence profonde pour le genre humain, il avait toujours estimé le père Rock, — il voyait dans cet homme la représentation vivante d'idées contraires à toutes les siennes, — en conséquence, il était curieux d'assister à son retour, de le juger dans son abaissement.

« Sera-t-il toujours le même? Aura-t-il toujours cet air audacieux? Ne sera-t-il pas comme tous les autres après une défaite : abattu, timide, inquiet? »

Voilà ce qui stimulait la curiosité du juif.

Tout le jour se passa sans que rien parût à l'horizon. Seulement, vers sept heures du soir, Bénédum, Ludwig et Thérèse, s'étant mis en route pour les ruines, on comprit que le vieux reiter n'avait pas jugé à propos de se donner en spectacle à Felsenbourg, et qu'il s'était abattu dans son nid d'épervier.

Ce fut une déception générale.

« Il n'a pas osé nous regarder en face, le vieux vautour! criait-on. Il a eu honte de rentrer en plein soleil! Il se cache là-haut!... »

Maître Zacharias, surtout, était dépité, ayant mis le matin sa cravate blanche et son habit noir, « pour assister, disait-il, à la rentrée triomphale des héros du pays! »

Tout le monde rentra donc chez soi de mauvaise humeur.

« Il faudra bien que ces braves gens descendent, disait le percepteur Eberhard; ils ont beau faire, demain ou après nous les verrons... car il n'y a pas moyen de vivre là-haut. »

Felsenbourg prenait alors la physionomie et le caquet des petites villes : on se réunissait à la brasserie de monsieur Kalb, ou bien au café de monsieur Baumgarten, car l'auberge du *Cygne* venait d'être convertie en café; tout le rez-de-chaussée ne faisait plus qu'une grande salle, ornée de trois quinquets et d'un billard, et peinte tout autour de paysages de la Suisse: les montagnes d'un beau vert, et les lacs bleu indigo ; c'était magnifique!

Là, on jouait au piquet, à l'écarté; les gens comme il faut ne connaissaient plus le *rams* ni le *youker*. Au lieu des tricornes, on portait des chapeaux en tuyau de poêle; au lieu du petit vin blanc d'Alsace, on buvait des *bischofs*, de l'absinthe; et les commères, le soir, au lieu de venir chercher leurs maris avec le manche à balai, s'asseyaient tranquillement à côté d'eux, pour lapper une petite carafe de chocolat ou de lait sucré. Ces nouvelles habitudes entretenaient la bonne harmonie des ménages: la civilisation avait fait un grand pas.

Donc, tout le monde se flattait de rire un jour des Rock.

« Plus ils auront tardé, disait Baumgarten, plus ils seront moqués; mais à tout péché miséricorde! Si le vieux vient prendre son absinthe chez moi, comme c'est naturel, jamais je ne lui parlerai de ses aventures, car il n'a pas trop bon caractère, et pourrait bien casser toutes mes glaces, mes quinquets et mes verres... Or, moi, je suis un homme de paix, j'aime le commerce et la tranquillité.

Quand on vit, le lendemain, maître Frantz Bénédum et Ludwig ouvrir la forge et charger sur leurs ânes du charbon, des marteaux, les tenailles et l'enclume, puis se diriger vers la côte, alors tout le monde fut véritablement surpris.

« Ils sont fous! disait-on; ce n'est pas possible autrement. Qui peut aller établir une forge au haut des rochers sans être fou? Le séjour des cachots leur a tourné la tête. Ce vieux Rock, plein d'orgueil, veut encore se distinguer par quelque chose d'extraordinaire, comme s'il ne s'était pas déjà assez distingué! »

Durant trois jours, il ne fut question que de la résolution bizarre de maître Daniel : les uns en riaient, les autres en haussaient les épaules; maître Élias restait muet; il éprouvait une vague appréhension, et Zacharias Piper, lui-même n'était pas rassuré sur les intentions de ces gens-là. On remarqua dès lors que M. le maire, en sortant de chez lui,

avait toujours soin de regarder d'abord en tout sens, de sa fenêtre, comme s'il eût redouté quelque rencontre fâcheuse.

Mais les braves gens de Felsenbourg n'étaient pas au bout de leurs étonnements : bientôt on s'aperçut que la vieille tour s'illuminait régulièrement tous les soirs, et que le bruit de la forge se faisait entendre... Alors la stupéfaction générale fut à son comble.

Cela débutait lentement vers dix heures, quand les portes se ferment, quand on se crie « bonsoir » et que le silence s'établit au loin.

En ce moment, commençait le tic toc colossal des marteaux dans les ruines.

A ce bruit, tous les chiens du voisinage s'éveillaient; on n'entendait plus que des aboiements lugubres. Quand l'un de ces animaux, à force de hurler, avait fini par s'enrouer, aussitôt un autre reprenait le chant, et, dans les intervalles de silence, on entendait toujours à la cime des airs : tic toc... tic toc... Ainsi de suite pendant toute la nuit.

Personne ne pouvait plus fermer l'œil; on s'éveillait, le mari appelait sa femme :

« Christina!

—Quoi donc?

—Écoute! que peuvent-ils faire là-haut? Que font-ils?

—Qu'est-ce que j'en sais, moi?... Tu pouvais bien me laisser dormir!

—Oui, mais moi je veille depuis trois heures, et ça m'ennuie de veiller seul. Tiens! maintenant voilà le chien de Krâmer qui commence : entends-tu?

—Mais, oui... j'entends! »

Tic toc... tic toc... D'autres chiens mêlaient leurs voix à ce concert... puis les coqs chantaient... On n'avait pas dormi... Tout le village se désolait.

» Le vieux a résolu de nous faire périr de sommeil! Ah! le brigand! nous voyons maintenant ce qu'il voulait! »

Plusieurs allèrent même trouver maître Zacharias, pour lui demander si l'on n'aurait pas le droit d'empêcher les Rock de forger la nuit. Maître Zacharias, fort inquiet, s'était adressé la veille au sous-préfet. Il lui fut répondu que les ruines étant à plus d'un kilomètre de Felsenbourg, il n'y avait rien à dire. Zacharias, de plus en plus consterné, demanda qu'on fît une visite domiciliaire là-haut. Mais une visite domiciliaire, pourquoi? il fallait au moins un motif. Les forgerons sont dans l'usage de forger la nuit, on ne peut pas leur en faire un crime.

Ainsi rien ne pouvait empêcher le vieux Rock de faire périr les gens à sa manière : c'était peut-être son but!

La stupéfaction devint universelle. Chaque soir, avant de se coucher, plus de cent personnes se tenaient dans la rue, le nez en l'air, regardant la vieille ruine s'éclairer d'étage en étage, les meurtrières étendre leurs flammes pourpres sur les rochers.

Tout à coup le bruit des marteaux commençait, et se continuait jusqu'à six heures du matin. Il y avait de quoi se désoler.

Ceux qui jadis avaient voulu se moquer du vieux Rock ne riaient plus; au contraire, ils disaient :

« M. le maire ferait bien d'envoyer à ces gens-là une députation du conseil municipal; et, puisqu'on n'a pas le droit de les pendre, on devrait les supplier humblement de rentrer au village, avec promesse de punir sévèrement ceux qui riraient d'eux ou qui les regarderaient de travers... Peut-être qu'ils s'apaiseraient alors, et nous laisseraient dormir comme autrefois... Ah! que nous étions heureux avant le retour de ces brigands : comme nous dormions bien! »

C'est ainsi que se lamentait tout le monde; mais, vers ce temps-là, maître Zacharias crut avoir trouvé des raisons suffisantes pour obtenir la visite domiciliaire qu'il sollicitait.

Jacques Polack, le crieur public, le voyant un jour fort soucieux et sachant qu'il rêvait constamment des Rock, lui dit :

« Monsieur le maire, vous n'ignorez pas que depuis six ans le conseil municipal me promet une augmentation : on me renvoie d'année en année, cependant personne ne tambourine et ne crie aussi bien que moi dans le pays... pas même le crieur de Phalsbourg, Harmentier, qui vient d'avoir un enrouement dont il ne se relèvera jamais de sa vie... lui seul pourtant pouvait lutter contre moi.

—Sans doute, fit le maire, mais...

—Écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur le maire... sans vous interrompre. Voilà ce que je vous propose : tout le monde est dans la désolation à cause des Rock... eh bien! si vous me promettez d'obtenir cent francs d'augmentation pour moi, je me dévoue dans l'intérêt de la commune... je monte hardiment à la brèche et je vous dis ce qui se passe dans la tour.

—Vous seriez capable de cela? s'écria maître Zacharias; que c'est noble de votre part, Polack!

—Oui, monsieur le maire, c'est noble, car je risque ma vie... Les Rock sont capables de m'exterminer, s'ils voient que je les observe... C'est très-noble de ma part... Mais il me faut les cent francs d'augmentation; sans ça, je fais comme tout le monde, je me couche tran-

quillement et j'écoute les marteaux aller jusqu'au matin.

—Vous les aurez, Polack, dit le maire, vous les aurez, je vous le promets.

—Eh bien donc, à la grâce de Dieu! je me dévoue pour ma femme et mes enfants... Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que tous nous y passions... Que ce soit par un coup de marteau ou par un gros rhume comme Harmentier, ça revient au même. »

Ainsi parla cet homme intrépide, et le soir même, entre dix et onze heures, ayant pris les instructions de maître Zacharias, qui l'attendait dans sa chambre pour dresser procès-verbal, il se mit à gravir la côte, non sans palpitations de cœur et de graves réflexions en tout genre... Mais que ne fait-on pour de l'argent, surtout quand on aime l'absinthe? Or, Polack aimait l'absinthe... c'était ce qu'il appréciait le plus dans la civilisation.

Il gravissait donc lentement la côte. La nuit était noire comme de l'encre... la tour ressortait des ténèbres avec ses soupiraux en feu... les marteaux retentissaient sur l'enclume... au-dessous, les chiens hurlaient d'une voix plaintive. Comme le bruit des marteaux augmentait toujours et que la nuit devenait plus fraîche à mesure que Polack montait, le brave homme fut tout à coup pénétré d'une inquiétude indéfinissable.

L'idée lui vint de s'asseoir à mi-côte dans les bruyères, d'inventer une histoire touchant la forge, et de redescendre la raconter au maire. Mais il avait beau réfléchir, aucune histoire ne lui venait à l'esprit; il ne pouvait se figurer ce que faisaient maître Daniel et ses fils, rien ne lui paraissait assez lugubre, assez terrible. Et puis il se prenait à rêver que si plus tard on découvrait qu'il avait menti, l'autorité serait bien capable de le renvoyer malgré sa belle voix.

Il eut donc un grand repentir de s'être hasardé jusque-là; mais, étant très-vaniteux de sa nature, il aima mieux tout risquer, que de redescendre dire à Zacharias qu'il avait eu peur. C'est dans de telles dispositions que Polock arriva jusqu'au pied des roches.

Le bruit des marteaux continuait toujours... Il écouta longtemps, reprit haleine, et déplora sa propre audace.

« Peut-on voir un homme aussi bête que moi? dit-il. Si je n'avais pas pris quatre verres d'absinthe ce matin, est-ce que l'idée me serait jamais venue de proposer au maire de monter ici pour cent francs? Ce n'est pas cent francs... c'est mille francs... dix mille francs que j'aurais dû demander... Il ne me les aurait pas donnés, et je serais encore tranquillement chez moi! Ces Rock ont déjà assommé des ingénieurs, des architectes, des ouvriers... maintenant ils reviennent du bagne... ils sont plus féroces, plus enragés qu'avant... Si l'un d'eux me voit, je suis perdu! »

Alors il se représenta la figure du vieux Rock et celles de ses fils, et ces figures lui parurent épouvantables.

En outre, il se rappela Fuldrade et ne douta point que la vieille ne fît sentinelle.

Enfin tout lui parut si terrible, que pour la seconde fois il fut tenté d'inventer une histoire et de redescendre.

« Je suis monté jusqu'au pied des roches, se dit-il, est-ce qu'un autre aurait eu ce courage?... Je voudrais bien voir monsieur le maire ici; je suis sûr qu'il serait le premier à me dire : « Allons-nous-en! » et qu'il me supplierait même de nous sauver... Quel bruit ils font là-haut! »

Cependant, au bout d'un grand quart d'heure, la monotonie du tic toc lui rendit un peu de courage.

« Puisqu'ils forgent, ils ont le dos tourné... ils ne peuvent voir derrière eux, se dit-il; d'un autre côté, le bruit de l'enclume les empêche d'entendre... qui sait s'ils me verront?... Allons, Polack, courage! tu cours vite... tu auras de l'avance. »

Cela dit, le crieur grimpa le sentier rapidement et monta jusque sur le plateau. Il y était à peine que le bruit cessa.

« Je suis découvert! » pensa-t-il en frissonnant.

Mais la lune, écartant alors un nuage, éclaira les bruyères désertes : pas un bruit... pas un soupir... tout était paisible... silencieux.

Polack sentit comme une douce fraîcheur se répandre dans son âme. Il respira longuement, et, s'avançant à petits pas derrière la tour, il poussa l'audace jusqu'à monter sur un tas de décombres, et à regarder par un soupirail.

D'épaisses broussailles croissaient dans cette ouverture; on ne pouvait le découvrir : lui, voyait tout, comme au fond d'une citerne, car le donjon était quinze pieds plus bas, les ruines s'étant amoncelées autour.

Voici donc ce qu'il vit :

Au milieu de la tour était l'enclume sur un bloc de chêne; dans l'un des angles à gauche, on avait construit un fourneau de terre, où plongeait le bec de l'énorme soufflet, suspendu par deux barres de fer engagées dans le mur. La lumière sortait de là, rouge comme du sang, éclairant la vieille, assise sur un escabeau entre ses deux chèvres, le père Rock et ses deux fils, en manches de chemise et pantalons

de toile retroussés sur leurs jambes nues, la poitrine et la face ruisselantes de sueur.

Ils étaient debout près de l'enclume, le marteau au poing.

En travers des larges dalles se trouvaient étendues deux piques longues de quinze à vingt pieds, le manche de chêne au milieu, la pointe de fer bleuâtre longue d'une brasse, et l'autre bout armé d'une pointe courte, solide, obtuse; enfin deux lances pareilles à celles des géants du moyen âge.

Cet ensemble avait quelque chose d'imposant.

Au moment où Polack regarda, le vieux forgeron riait :

« Eh bien, Fuldrade, s'écria-t-il, le travail avance.

— Oui, » répondit la vieille en se levant.

Puis, s'approchant de l'une des piques, elle se baissa, essayant de la lever de terre... Ses petites mains blanches s'y cramponnaient avec force... toutes les fibres de sa figure pâle se tendirent... la pique ne bougeait pas... Les forgerons regardaient en souriant.

« Comment les trouvez-vous, Fuldrade? demanda le vieux.

— Elles sont lourdes... bien lourdes, Daniel... qui pourra les tenir? »

Alors le vieillard, sans dire un mot, marcha vers la pique que Fuldrade n'avait pu soulever : il la saisit d'une main, l'enleva comme une plume et la brandit fièrement au-dessus de sa tête.

Il était magnifique à voir ainsi... Christian et Kasper eux-mêmes paraissaient émerveillés de sa vigueur, et la vieille s'écria :

« Daniel, tu est beau comme Hugues le Borgne! »

Lui, l'œil étincelant, après avoir brandi la pique, la jeta sur les dalles sonores; elle rebondit avec un éclat métallique, et longtemps ce bruit terrible retentit dans les ruines.

Polock en eut la chair de poule.

« Maintenant, dit le vieux, passons à l'autre... nous en avons deux solides : elles ne plieront pas!

— Non, s'écria la vieille, non... elles ne plieront pas! »

Polack, ayant vu ce qu'il désirait, descendit avec prudence des décombres et se prit à courir sur le plateau comme un lièvre... Il se glissa dans le sentier des roches, regardant derrière lui, et disparut.

Les marteaux venaient de reprendre leur tic toc monotone.

Vers deux heures du matin, le crieur entrait chez monsieur le maire et lui racontait la scène dont il avait été témoin.

Maître Zacharias l'écoutait dans une stupéfaction profonde.

« Que veulent-ils faire de ces piques? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, monsieur le maire... mais c'est terrible!

— Oui, c'est terrible, Polack... nous y réfléchirons... Ces bandits doivent méditer quelque nouveau crime... Des piques longues de vingt pieds! ça doit être pour enfoncer les portes des honnêtes gens pendant leur sommeil... à moins qu'ils ne veuillent armer leur château... chose défendue par les lois. Nous examinerons cette affaire à loisir. Les dangers que vous avez courus, Polack, vous élèvent dans mon estime... mais ils m'empêchent de rédiger dans ce moment un rapport circonstancié... Je tremble pour vous!... Demain, je convoquerai le conseil; nous délibérerons.

— Oui, monsieur le maire, et vous n'oublierez pas mon augmentation de cent francs?

— Soyez tranquille, Polack, vous avez des droits à la reconnaissance publique... Je m'en charge! »

Ainsi fut découvert le travail des Rock dans leur retraite, travail mystérieux qui motivait les craintes de monsieur le maire Zacharias et justifiait les clameurs de la commune.

Il faut avouer que les appréhensions de maître Piper n'étaient pas dénuées de tout fondement, et qu'une visite domiciliaire, en pareille circonstance, devenait très-légitime : ces grandes piques de vingt pieds étaient évidemment des armes de guerre!

XX

Le lendemain, maître Zacharias, dès neuf heures du matin, allait convoquer le conseil municipal, lorsqu'il reçut de monsieur le sous-préfet de Sarrebourg une missive qui l'informait de la prochaine inauguration du chemin de fer, et qui l'invitait en même temps à convoquer les populations environnantes à cette solennité de la civilisation.

Dans un post-scriptum, monsieur le sous-préfet faisait entendre que les fonctionnaires dévoués pourraient espérer des distinctions flatteuses.

Alors Zacharias Piper s'enflamma d'enthousiasme, ses joues se colorèrent d'une noble ardeur; il se ressouvint de sa place de juge de paix, et ne douta point que l'occasion ne fût venue d'atteindre, par un dernier effort, à cet objet de sa longue ambition.



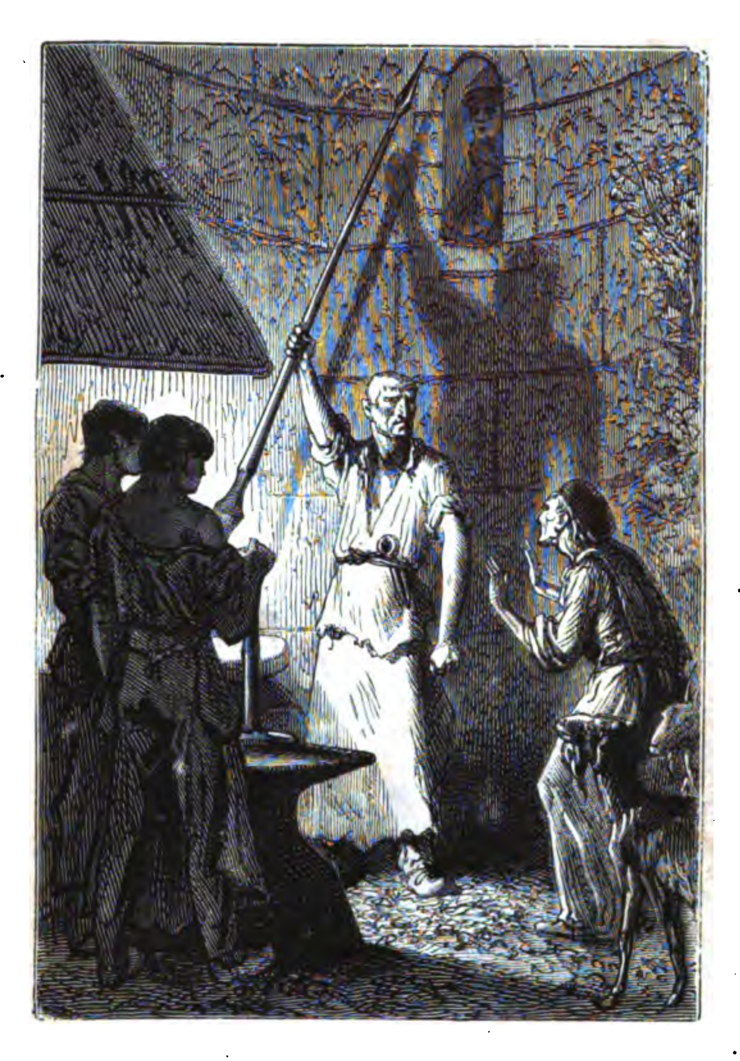
Bientôt une voix grêle les salua... (Page 168.)

Oubliant Rock, Polack, et tout ce qui concernait, de près ou de loin, ses craintes légitimes au sujet de la vieille tour, il emprunta le roussin de Baumgarten et parcourut la montagne, allant chez les maires, les adjoints, les conseillers municipaux, chez messieurs les curés et les notables, de village en village, annonçant une ère de progrès pour le commerce et l'industrie, et priant tout le monde de venir saluer à Felsenbourg le triomphe des idées nouvelles.

Dans les endroits reculés tels que Hirschland, Tomfessel, Schnekenpesch, où le temps ne lui permettait pas de se rendre en personne, il envoya des émissaires à ses propres frais. Bref, il ne négligea rien, et, tout en marchant, en courant, il méditait le discours qu'il aurait à prononcer en sa qualité de premier magistrat de l'endroit.

C'était une conception oratoire grandiose qui débutait en ces termes :

« Qand Noé reçut de Notre-Seigneur l'avis de construire une arche de trois cents coudées, et d'y faire entrer un couple d'animaux de chaque espèce, les gens du pays furent étonnés. On ne pouvait se figurer comment ce grand vaisseau naviguerait comme une charrue dans les sables et les rochers... Et chacun doit le reconnaître, c'était assez difficile à comprendre, soit qu'on voulût employer des rames, ou que l'on attendît un vent favorable... Les plus intelligents eux-mêmes trouvaient l'entreprise hasardeuse, lorsque, fort heureusement pour cette construction navale, la pluie commença



Il était magnifique à voir ainsi... (Page 175.)

et fit déborder la mer jusqu'à la cime du mont Ararat. »

Au bout de huit jours, monsieur le maire revint au village, et le dimanche suivant eut lieu l'inauguration.

Il faut savoir que ce jour-là toute les autorités constituées de la montagne et de la plaine étaient présentes, de sorte que maître Zacharias ne brillait pas au milieu de tant d'autres astres. En outre, monsieur l'architecte Lang, le charpentier Ulrick et plusieurs autres artistes avaient construit un arc de triomphe en bois et en feuillage, haut de cinquante pieds et large en proportion, sous lequel devait passer le premier convoi.

Maintenant, représentez-vous la scène par un beau soleil... représentez-vous les maires, les conseillers municipaux en gilet rouge, aussi nombreux que les étoiles du ciel... au milieu de ces personnages, coiffés de leurs tricornes, représentez-vous une haute estrade en forme d'autel, ornée de messieurs les fonctionnaires et de messieurs les officiers de la forteresse de Phalsbourg; puis autour de l'estrade les dames de ces messieurs, en chapeaux, en robes de soie, assises sur des chaises; puis autour de tout cela, les habitants des villages, hommes, femmes, enfants, jusqu'au haut des montagnes les plus proches; enfin, derrière, les cimes boisées de la chaîne des Vosges dominant cette fourmilière d'un air solennel.

Mais, il faut l'avouer, ce n'était pas aussi simple, aussi naturel que la descente des montagnards venant saluer les petites dames de

Paris; c'était trop beau, les gens étaient trop endimanchés, les figures trop graves : on avait l'air d'être venu là pour entendre le discours de Zacharias Piper.

En outre, il faisait une chaleur... une chaleur à vous dessécher sur pied... On suait... on étouffait... on se pâmait comme des poissons sur le sable.

Sauf les dames, auxquelles des garçons en tablier blanc versaient des rafraîchissements sous les yeux de toute la montagne, comme pour réjouir la vue de ceux qui mouraient de soif, sauf les dames, tous les autres imploraient une pluie battante et sentaient la sueur couler le long de leur échine.

Cependant, il y eut un moment sublime, dont tous les assistants se souviendront jusqu'à leur dernier jour : ce fut quand, après six heures d'attente, apparut tout au bout de l'horizon le premier convoi.

Ceux qui se trouvaient à la cime des côtes purent seuls l'apercevoir.

« Le voilà ! dirent-ils, il arrive ! »

Et cette exclamation : « Le voilà ! le voilà ! » répétée de bouche en bouche jusqu'au fond de la vallée, produisit une rumeur immense... puis tout se tut : on aurait dit que tout était mort !

On entendit un sifflement, mais un sifflement tel que nul de ceux qui se trouvaient là n'en avait encore entendu de semblable... C'était au loin... bien loin... et pourtant chacun se sentait frémir.

Tout à coup un bruit sourd, formidable, fit mugir les échos... La locomotive venait de s'engager sous le grand tunnel d'Erschwiller... Elle roulait... roulait... comme sur la pente de l'enfer... La terre en tremblait... Toutes les têtes se penchaient, bouche béante.

Enfin la voilà qui sort, déroulant dans le ciel sa spirale de fumée blanche... Elle file comme un éclair !

Jamais... non, jamais plus grand spectacle n'apparut aux hommes !... Chacun en ce moment était fier de se dire :

« Je suis homme... mes semblables ont fait cela ! »

Or, vous saurez que sur la locomotive se trouvaient les ingénieurs du chemin de fer, Horace, Fragonard, Cyprien.

Ils étaient glorieux de leur œuvre : ils en avaient le droit. En voyant cette vallée immense, où l'on découvrait, à perte de vue, autant de têtes attentives, émerveillées, que de feuilles dans les bois, ils agitaient leurs chapeaux et ouvraient la bouche comme des enthousiastes, criant de toute leur force; mais on ne les entendait pas : le bruit de la terrible machine couvrait tout.

En ce moment, comme ils arrivaient au grand tournant de la vallée, monsieur Horace en avant, les yeux fixés sur le second tunnel qui traverse la montagne au haut de laquelle se trouvent les ruines du château de Felsenbourg, tout à coup le petit homme pâlit... ses cheveux se dressèrent sur sa tête... ses bras s'étendirent, montrant quelque chose...

Toute la mutitude eut peur... tous les regards suivirent son geste; et qu'est-ce qu'on vit? Le vieux Daniel Rock et ses fils, armés chacun d'une grande pique, apparaître sous la voûte ténébreuse du souterrain, et s'avancer en pleine lumière !

La machine courait sur eux comme le vent... Encore une demi-minute, elle devait leur passer sur le corps et s'engouffrer dans la montagne.

Le vieux forgeron entre ses fils, la tête haute, sa lance dans la main droite, le sourcil froncé, les mâchoires serrées, son grand nez en bec d'aigle recourbé comme une griffe, la regardait venir d'un air de défi et semblait dire:

« Tu ne passeras pas ! »

On ne pouvait s'empêcher d'admirer la fierté de son attitude.

Christian et Kasper, côte à côte avec lui, le cou nu, la poitrine découverte, semblaient impassibles comme deux statues.

Subitement ils se penchèrent tous trois, en arc-boutant leurs fortes piques dans le sol...

Et la foule se prit à frémir !

Il était trop tard pour arrêter la machine... C'est pourquoi monsieur Horace, dans la crainte d'un déraillement qui aurait eu des conséquences terribles, s'écria d'une voix tellement vibrante qu'elle domina le bruit du convoi :

« Lâchez tout !... »

La locomotive se couvrit aussitôt d'un nuage de vapeur blanche, et s'engouffra dans le tunnel avec un sifflement épouvantable... Lorsqu'elle eut disparu, tous les yeux se portèrent à la place où, quelques secondes avant, se trouvaient le vieux Rock et ses fils.—Elle était vide. — Les trois forgerons et leurs fortes lances avaient été broyés comme de la paille... et l'on entendait la machine rouler... rouler toujours !

Alors tous les assistans se regardèrent pâles comme des morts, et plusieurs se dirent entre eux :

« Voilà comment l'idée balaye la matière !... Rien ne peut l'arrêter : ni la force... ni le courage... il faut marcher avec elle... ou mourir ! »

Maître Élias, entendant ces choses, répondit :

« Oui, messieurs, vous avez raison; il vaut mieux être dans la voiture que devant les roues. »

XXI

Sept ou huit jours après ces événements extraordinaires, Horace, Fragonard et Cyprien firent charger sur le chemin de fer leurs meubles et leurs instruments de mathématiques.

On avait enseveli les restes de Rock et de ses fils dans les caveaux de Felsenbourg, selon le vœu de Thérèse.

Ces caveaux, ayant été bénits jadis par les évêques de Metz et de Trèves, pouvaient être considérés comme terre sainte.

Le soir même de la triste cérémonie, Fuldrade avait quitté le donjon... On ne savait ce qu'elle était devenue, mais le surlendemain, Sperver le braconnier, revenant de chasser le cerf aux environs du Schnéeberg, raconta qu'il avait rencontré dans ces régions sauvages la vieille diseuse de légendes suivie de ses deux chèvres : elle portait le livre des chroniques sous son bras et se dirigeait lentement vers les ruines du Nideck!

Avant de quitter Felsenbourg, monsieur Horace fit plusieurs visites aux autorités locales, entre autres à monsieur Zacharias Piper et au père Nicklausse.

Monsieur le curé se promenait dans le jardin du presbytère, lorsqu'il le vit apparaître. Aussitôt, refermant son bréviaire, il fit quelques pas à sa rencontre :

« Vous venez prendre congé de nous, monsieur l'ingénieur?

—En effet, monsieur le curé, je viens vous présenter mes adieux. »

Ils entrèrent dans la petite gloriette en treillis, toute couverte de chèvrefeuille et de pampres, et, s'étant assis, ils se mirent à causer des changements survenus dans le pays depuis cinq ans.

« Ah! disait le père Nicklausse, ce sont de belles choses que vos chemins de fer, vos machines à vapeur de toutes sortes... mais que devient l'innocence des mœurs, que deviennent les bonnes traditions, le respect de la vieillesse, la croyance aux vérités éternelles de notre sainte religion, la soumission des cœurs, la naïveté de la foi?... Tout dépérit, tout est mis à néant! La vieille hospitalité de nos montagnes, — cette hospitalité traditionnelle si conforme au caractère des montagnards, et qui faisait le charme de nos bois, — l'hospitalité même se retire et s'en va je ne sais où... Rien ne se fait plus que pour de l'argent... Ah! monsieur l'ingénieur, votre civilisation a bien son revers! »

Ainsi se lamentait le digne homme, et monsieur Horace l'écoutait en souriant, sans l'interrompre, car monsieur le curé Nicklausse aimait parler de suite, comme en chaire.

Enfin, voyant qu'il avait tout dit :

« Tout cela, monsieur, répondit-il, est très-vrai... Les hommes d'aujourd'hui n'ont plus les idées du xve siècle, mais Hugues Capet n'avait pas les idées de Clovis; saint Louis n'avait pas les idées de Hugues Capet, et Louis XI n'avait pas celles de saint Louis. Chacun de ces grands hommes représentait les idées de son temps; s'ils en avaient eu d'autres, au lieu d'être grands, ils auraient été très-petits; au lieu de rendre service à l'humanité, ils en auraient été les fléaux. Vouloir maintenir les principes et les idées d'une autre époque, c'est manquer de bon sens; c'est vouloir faire rentrer la poule dans l'œuf, l'œuf dans le germe, et tous les germes dans le premier coq. Tous ceux qui jusqu'à présent ont entrepris cette tâche passent aux yeux des hommes sensés pour être dépourvus de raison. On peut regretter les vieilles mœurs, les anciennes traditions... c'est très-poétique... mais si les gens qui vivaient sous Hugues le Borgne, et qu'on pendait par douzaines, lorsque le seigneur Hugues fronçait le sourcil... si ces gens-là revenaient, avec le souvenir de l'herbe qu'ils étaient forcés de paître la moitié de l'année... je crois que le sort du plus misérable manœuvre de nos jours leur paraîtrait digne d'envie.

« Remarquez, monsieur le curé, que toutes nos anciennes prières ont ce paragraphe : « Préservez-nous, Seigneur, de la faim! » Que de larmes, que de douleurs et de désespoir dans ce peu de mots! Ah! nos pauvres pères! qu'ils ont dû souffrir sous les Luitprand, les Barthold et autres! C'est pour nous, leurs descendants, que le Seigneur daigne enfin exaucer leur humble prière! »

Monsieur le curé Nicklausse, à cette tirade, resta tout étonné; il ne savait que répondre et regardait son bréviaire en soupirant.

« Telle est mon opinion sur les vieilles mœurs, reprit Horace, et cette opinion ne résulte pas de mes lectures poétiques, ni de mes études sur l'histoire, mais de la recherche des institutions de prévoyance du xiie siècle, dont je n'ai pas trouvé trace.

« Quant à la vapeur... aux chemins de fer... à toutes ces inventions que vous déplorez, elles feront la gloire éternelle de notre temps,

et contribueront au bonheur de nos enfants. Lorsqu'on se demandera plus tard ce que faisaient les hommes de sentiment, à l'époque de ces grandes découvertes, de ces travaux gigantesques, et qu'on apprendra qu'ils prêchaient le moyen âge, les vieilles doctrines et les vieux principes, je me persuade qu'on ne leur attribuera pas le plus beau rôle de notre histoire, et même je crains que des esprits malveillants ne les taxent d'avoir été les frelons de la ruche !

« On parle beaucoup, et avec raison, des martyrs de notre sainte religion sous Dioclétien ; mais veuillez remarquer, monsieur le curé, que la science a des martyrs par milliers, et qu'elle en produit encore tous les jours, qui ne se plaignent même pas et meurent heureux d'avoir rempli leur devoir... La machine à vapeur en compte quelques-uns : Salomon de Caus, Papin, Watt, Fulton. Aujourd'hui l'idée de Caus a des bras de fer qui travaillent jour et nuit sans se fatiguer... et des jambes qui font vingt lieues à l'heure !

» Cela n'empêche pas que l'inventeur ne soit mort misérable ! Je pourrais vous citer des martyrs de la science jusqu'à demain, et ceux-là, je vous l'assure, n'avaient pas perdu la naïveté de la foi.

— Ils aimaient la gloire, dit le père Nicklausse ; ils étaient martyrs de leur orgueil.

— Pardon, monsieur le curé, Moïse, saint Louis, Bossuet aimaient aussi la gloire ; la brute seule n'a que des appétits physiques. Tout cela ne m'empêche pas d'admirer le courage héroïque de votre vieux Daniel Rock... C'était un beau caractère... Voilà comme toutes les fortes convictions devraient se présenter au combat : la tête haute, la lance au poing, la poitrine découverte !... Mais les défenseurs du moyen âge redoutent la lutte en plein soleil ; n'osant aborder de front l'idée moderne, qui les écraserait infailliblement, ils cherchent à la faire dérailler !... »

A ces derniers mots, monsieur l'ingénieur se leva, monsieur le curé lui fit un grand salut, en l'accompagnant jusqu'à la porte du jardin ; ils se séparèrent froidement, — et le père Nicklausse reprit la lecture de son bréviaire.

FIN DE DANIEL ROCK.

LE

TISSERAND DE LA STEINBACH

« Vous parlez de la montagne, me dit un jour le vieux tisserand Heinrich, en souriant d'un air mélancolique, mais si vous voulez voir la haute montagne, ce n'est pas ici, près de Saverne, qu'il faut rester : prenez la route du Dagsberg, descendez au Nideck, à Haslach, montez à Saint-Dié, à Gérardmer, à Retournemer; c'est là que vous verrez la montagne, des bois, toujours des bois, des rochers, des lacs et des précipices.

On dit qu'une belle route passe maintenant sur le Honeck; je veux le croire, mais c'est bien difficile. Le Honeck a passé quatre mille pieds de hauteur, la neige y séjourne jusqu'au mois de juin, et ses flancs descendent à pic dans le défilé de Münster, par d'immenses rochers noirs, fendillés, et hérissés de sapins, qui, d'en bas, ressemblent à des fougères. — D'en haut, vous découvrez la vallée d'Alsace, le Rhin, les Alpes bernoises, du côté de l'Allemagne;—vers la France, les lacs de Retournemer, de Longemer, et puis des montagnes, des montagnes à n'en plus finir!

Combien j'ai chassé dans ce beau pays!... Combien j'ai tué de lièvres, de renards, de chevreuils, de sangliers, le long de ces côtes boisées; de blaireaux et de gélinottes, dans ces bruyères; combien j'ai pêché de truites dans ces lacs! — On me connaissait partout, de la Hoûpe à Schirmeck, de Münster à Gérardmer : « Voici Heinrich qui vient avec ses chapelets de grives et de mésanges, » disait-on Et l'on me faisait place à table; on me coupait une large tranche de ce bon pain de ménage qui semble toujours sortir du four; on poussait devant moi la planchette au fromage; on remplissait mon gobelet de petit vin blanc d'Alsace. — Les jeunes filles venaient s'accouder sur mes épaules, les vieux me serraient la main en disant: « Aurons-nous beau temps pour la fauchée, Heinrich?... Faut-il conduire les porcs à la glandée... les bœufs à la pâture? » Et les vieilles déposaient bien vite leur balai derrière la porte, pour venir me demander des nouvelles.

Quelquefois alors, en sortant, je pendais dans la cuisine un vieux lièvre aux longues dents jaunes, au poil roux comme de la mousse desséchée; — ou bien, en hiver, un vieux renard qu'il fallait exposer trois jours à la gelée

avant d'y mordre. — Et cela suffisait, j'étais toujours l'ami de la maison, j'avais toujours mon coin à table. Oh! le bon temps, les bonnes gens, le bon pays des Vosges!

— Mais pourquoi donc, maître Heinrich, avez-vous quitté ce beau pays, puisque vous l'aimiez tant?

— Que voulez-vous, maître Christian, l'homme n'est jamais heureux; ma vue devenait trouble, ma main commençait à trembler : plus d'un lièvre m'avait échappé... Et puis il arrivait chaque jour de nouveaux gardes... On bâtissait de nouvelles maisons forestières... Il y avait plus de procès-verbaux dressés contre moi, qu'un âne ne peut en porter à l'audience. Les gendarmes s'en mêlaient... On me cherchait partout... ma foi j'ai quitté la partie, j'ai repris le fil et la navette, et j'ai bien fait, je ne m'en repens pas, non, je ne m'en repens pas! »

Le front du vieillard devint sombre, il se leva et se prit à marcher lentement dans la petite chambre, les mains croisées sur le dos, les joues pâles et les yeux fixés devant lui. — Il me semblait voir un vieux loup édenté, la griffe usée, rêvant à la chasse en mangeant de la bouillie. De temps en temps, un tressaillement nerveux agitait ses lèvres; et les derniers rayons du jour, éparpillés sur le métier de tisserand, et la muraille décrépite, enluminée de vieilles gravures de Montbéliard, donnaient à cette scène je ne sais quelle physionomie mystérieuse.

Tout à coup il s'arrêta et me regardant en face :

« Eh bien! oui, fit-il brusquement, oui, j'aurais mieux aimé périr au milieu des bois, sous la rosée du ciel, que de reprendre le métier; mais il y avait encore autre chose. »

Il s'assit au bord de la petite fenêtre à vitraux de plomb, et regardant le soleil de ses yeux ternes :

« Un jour d'automne, en 1827, j'étais parti de Gérardmer, la carabine sur l'épaule, vers onze heures du soir, pour me rendre à la Schlucht : c'est un lieu sauvage entre le Honeck et la Roche du Diable. On y voit tourbillonner tous les matins des couvées d'oiseaux de proie : des éperviers, des buses et quelquefois des aigles égarés dans les brouillards des Alpes; mais comme les aigles repartent généralement au petit jour, il faut y être de grand matin pour pouvoir les tirer. On y trouve aussi des renards, des hérissons, des fouines, des belettes, et d'autres animaux qui se plaisent au fond des cavernes.

A deux heures du matin, j'étais sur le plateau, et je suivais un petit sentier qu'il faut bien connaître, car il longe les précipices; des masses de fougères humides croissent au bord du roc, et, à trois cents pieds au-dessous, s'élèvent à peine les cimes des plus hauts sapins.

Mais à cette heure on ne voyait rien : la nuit était noire comme un four, quelques étoiles seulement brillaient au-dessus de l'abîme.

J'entendais près de moi les cris aigus des fouines : ces animaux se poursuivent la nuit comme les rats; par un beau clair de lune, on en voit quelquefois deux, trois, et plus, à la suite les uns des autres, monter les rochers aussi vite que s'ils couraient à terre.

En attendant le jour, je m'assis au pied d'un chêne, pour fumer une pipe. Le temps était si calme que pas une feuille ne remuait, on aurait dit que tout était mort.

Comme je me reposais là, depuis environ un quart d'heure, rêvant à toute sorte de choses, il me sembla voir tout à coup, au fond du précipice, un éclair glisser sur le roc.

« Que diable cela peut-il être? » me dis-je.

Une minute après, l'éclair devint plus vif, une flamme embrassa de sa lumière pourpre plusieurs sapins, dont les ombres vacillèrent sur le torrent. Quelques figures noires se dessinèrent autour de la flamme, allant et venant comme des fourmis : — Des bohémiens campaient sur une roche plate, ils venaient d'allumer du feu pour préparer leur repas avant de se mettre en route.

Vous ne sauriez croire, maître Christian, combien cette halte au fond du précipice était belle! Les vieux arbres desséchés, les brindilles de lierre, les ronces et le chèvrefeuille pendus au rocher se découpaient à jour dans les airs ; mille étincelles volaient sur le torrent à perte de vue, et des lueurs étranges dansaient sous la voûte des grands sapins, comme la ronde des feux follets sur le Blokesberg.

De la hauteur où j'étais, il me semblait voir une peinture grande comme la main, — une peinture de feu et d'or, — sur le fond noir des ténèbres.

Longtemps je restai là tout pensif, me disant que les hommes ne sont au milieu des bois et des montagnes, que de pauvres insectes perdus dans la mousse; mille autres idées semblables me venaient à l'esprit.

A la fin, je me laissai glisser entre deux rochers, en m'accrochant aux broussailles, pour voir ces gens de plus près. Mais, comme la pente devenait toujours plus rapide, je m'arrêtai de nouveau près d'un arbre, à mille pieds environ au-dessus des bohémiens.

Je reconnus alors une vieille, assise près d'une chaudière. La flamme l'éclairait de profil; elle tenait ses genoux pointus entre ses grands bras maigres, et regardait dans la mar-

mite. Trois ou quatre petits enfants à peu près nus, se traînaient autour d'elle comme des grenouilles.

Plus loin, des femmes et des hommes, accroupis dans l'ombre, faisaient leurs préparatifs de départ ; ils se levaient, couraient et traversaient le cercle de lumière, pour jeter des brassées de feuilles dans le feu, qui s'élevait de plus en plus, tordant des masses de fumée sombre au-dessus du vallon.

Tandis que je regardais cela tranquillement, une idée du diable me passa par la tête... une idée qui d'abord me fit rire en moi-même.

« Hé! me dis-je, si tout à coup une grosse pierre tombait du ciel au milieu de ce tas de monde, quelle mine ferait la vieille! et les autres, comme ils ouvriraient les yeux! — Hé! hé! hé! ce serait drôle. »

Mais ensuite je pensai naturellement qu'il faudrait être un scélérat, pour détacher une pierre et la rouler sur ces bohémiens, qui ne m'avaient jamais fait de mal.

« Oui... oui... me dis-je en moi-même, ce serait abominable... je ne me pardonnerais jamais de ma vie! »

Malheureusement une grosse pierre se trouvait au bout de mon pied, et je la balançais doucement... comme pour rire. »

Ici Heinrich fit une pause. Il était très-pâle. Au bout de quelques secondes, il reprit :

« Voyez-vous, maître Christian, on a beau dire le contraire, la chasse est une passion diabolique ; elle développe les instincts de destruction qui se trouvent au fond de notre nature, et finit par nous jouer de mauvais tours.

Si je n'avais pas été habitué à verser le sang depuis plus de trente ans, il est positif que l'idée seule que je pouvais écraser un de ces malheureux zigeiners, m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête. J'aurais quitté la place sur-le-champ, pour ne pas succomber à la tentation ; mais l'habitude de tuer rend cruel... Et puis, il faut bien le dire, une curiosité diabolique me retenait.

Je me représentais les bohémiens, consternés, la bouche béante, courant à droite et à gauche, levant les mains, poussant des cris, et grimpant à quatre pattes au milieu des rochers avec des figures si drôles, des contorsions si bizarres, que, malgré moi, mon pied s'avançait tout doucement... tout doucement. . et poussait l'énorme pierre sur la pente!

Elle partit.

D'abord elle fit un tour, lentement. J'aurais pu la retenir. Je me levai même pour m'élancer dessus, mais la pente était si roide en cet endroit, qu'au deuxième tour elle avait déjà sauté trois pieds, puis six, puis douze!... Alors, moi, debout, je sentis que je devenais pâle et que mes joues tremblaient. Le rocher montait, descendait, juste en face de la flamme. Je le voyais en l'air, puis retomber dans la nuit, et je l'entendais bondir comme un sanglier.

C'était terrible!

Je jetai un cri... un cri à réveiller la montagne. Les bohémiens levèrent la tête... il était trop tard! Au même instant, le rocher parut en l'air pour la dernière fois, et la flamme s'éteignit. »

Heinrich se tut, me fixant d'un œil hagard. La sueur perlait sur son front. — Moi, je ne disais rien ; j'avais baissé la tête, je n'osais pas le regarder!

Après quelques instants de silence, le vieux braconnier reprit :

« Voilà ce que j'ai fait, maître Christian, et vous êtes le premier à qui j'en parle, depuis ma confession au vieux curé Gottlieb, de Schirmeck, deux jours après le malheur. — Ce curé me dit :

« Heinrich, l'amour du sang vous a perdu. Vous avez tué une pauvre vieille femme, pour une *envie de rire*... C'est un crime épouvantable. Laissez là votre fusil, travaillez au lieu de tuer, et peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il un jour!... Quant à moi, je ne puis vous donner l'absolution. »

Je compris que ce brave homme avait raison, que la chasse m'avait perdu. Je donnai mon chien au sabotier du Chèvrehof, j'accrochai mon fusil au mur, je repris la navette... et me voilà! »

Le tisserand se tut.

Nous restâmes longtemps assis en face l'un de l'autre, sans échanger une parole.

La nuit était venue, un silence de mort planait sur le hameau de la Steinbach ; et tout au loin, bien loin, sur la route de Saverne, une lourde voiture, lancée au galop, passait avec un cliquetis de ferrailles.

Vers neuf heures, la lune, commençant à paraître derrière le Schnéeberg, je me levai pour sortir.

Le vieux braconnier m'accompagna jusqu'au seuil de sa cassine.

« Pensez-vous que le Seigneur me pardonnera, maître Christian? » dit-il en me tendant la main.

Sa voix tremblait.

» Si vous avez beaucoup souffert, Heinrich!... Souffrir, c'est expier. »

Il me regarda quelques instants sans répondre.

« Si j'ai beaucoup souffert? fit-il enfin avec amertume, si j'ai beaucoup souffert? — Ah! maître Christian, pouvez-vous me demander



Subitement ils se penchèrent tous trois... (Page 178.)

cela! Est-ce qu'un épervier peut jamais être heureux dans une cage? Non, n'est-ce pas. On a beau lui donner les meilleurs morceaux, ça ne l'empêche pas d'être triste. Il regarde le ciel à travers les barreaux de sa prison... ses ailes tremblent... il finit par mourir! — Eh bien, depuis dix ans, je suis comme cet épervier! »

Il se tut quelques secondes, puis, tout à coup, comme entraîné malgré lui :

» Oh! s'écria-t-il, les montagnes!... les forêts!... la solitude!... la vie des bois!... »

Il étendait les bras vers les cimes lointains des Vosges, dont les masses noires se dessinaient à l'horizon, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

« Pauvre vieux! me dis-je en le quittant, pauvre vieux! »

Et je remontai tout pensif le petit sentier qui longe la côte, au milieu des bruyères.

FIN DU TISSERAND DE LA STEINBACH.

ILLUSTRATIONS DE LÉON BÉNET.

CONTES DES BORDS DU RHIN

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



M. Furbach fut surpris du travail bizarre de cette relique. (Page 2.)

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

Une nuit du mois de septembre 1828, le digne et respectable libraire Furbach, de la rue Neuhauser, à Munich, s'éveilla tout étonné d'entendre marcher dans la mansarde au-dessus de sa chambre : on allait, on venait, on se lamentait ; une des lucarnes en tabatière de la

mansarde s'ouvrit, et de longs soupirs s'exhalèrent dans le silence.

En ce moment, la chapelle des jésuites sonnait une heure, et sous la chambre de M. Furbach, les chevaux piétinaient dans leur écurie.

La mansarde était occupée par le cocher Nicklausse, un grand gaillard du Pitcherland, sec, nerveux, fort habile à conduire les chevaux, ayant même fait quelques études au séminaire de Marienthâl; mais d'un esprit simple et superstitieux, à ce point qu'il portait une petite croix de bronze sous sa chemise et la baisait matin et soir, quoiqu'il eût passé trente ans.

M. Furbach prêta l'oreille; au bout de quelques secondes la lucarne se referma, les pas cessèrent, le lit du cocher cria, enfin tout se tut.

« Allons, se dit le vieux libraire, c'est aujourd'hui pleine lune; Nicklausse se frappe la poitrine; il gémit sur ses péchés, le pauvre diable! »

Et sans s'inquiéter davantage de ces choses, s'étant retourné, bientôt il s'endormit.

Le lendemain, vers sept heures, M. Furbach, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait tranquillement avant de descendre à son magasin, lorsque deux petits coups retentirent à sa porte.

« Entrez! » dit-il tout surpris d'une visite si matinale.

La porte s'ouvrit, et Nicklausse parut en blouse grise, coiffé du large feutre montagnard, et le gros bâton de cormier au poing, tel qu'il s'était présenté jadis en arrivant de son village. Il était pâle.

« Monsieur Furbach, dit-il, je viens vous demander mon congé; grâce au ciel, je vais enfin être à mon aise et pouvoir aider ma grand'mère Orchel, de Vangebourg.

—Auriez-vous fait un héritage? lui demanda le vieux libraire.

—Non, Monsieur Furbach, j'ai fait un rêve : j'ai rêvé d'un trésor, entre minuit et une heure, et je vais mettre la main dessus. »

Le brave garçon parlait avec une telle assurance, que M. Furbach demeura confondu.

« Comment, vous avez fait un rêve? dit-il.

—Oui, Monsieur, j'ai vu le trésor comme je vous vois, au fond d'une cave très-basse, dans un vieux château. Il y avait un seigneur couché dessus, les mains jointes, un gros pot de fer sur la tête.

—Mais où cela, Nicklausse?

—Ah! je n'en sais rien. Je vais d'abord chercher le château; je trouverai bien ensuite la cave et les écus : des pièces d'or plein un cercueil de six pieds; il me semble les voir. »

Les yeux de Nicklausse se prirent à briller d'une façon étrange.

« Voyons, mon pauvre Nicklausse, voyons! s'écria le vieux Furbach, soyons raisonnable. Asseyez-vous. Un rêve... c'est bien, c'est très-bien; du temps de Joseph, je ne dis pas, les rêves signifiaient quelque chose; mais aujourd'hui, c'est bien différent. Tout le monde rêve; moi-même j'ai rêvé cent fois de trésor, et malheureusement je n'en ai jamais trouvé. Réfléchissez, vous allez quitter une bonne place, pour courir après un château qui n'existe peut-être pas.

—Je l'ai vu, dit le cocher, c'est un grand château qui tombe en ruine; il y a au-dessous un village, un grand escalier en coquille, une église très-vieille; beaucoup de gens demeurent encore dans ce pays, une grande rivière passe auprès.

—Bon! tout cela vous l'avez rêvé, je le crois, » dit M. Furbach en haussant les épaules.

Puis, au bout d'un instant, voulant ramener cet homme au bon sens, par un moyen quelconque :

« Et votre cave, comment était-elle? demanda-t-il.

—Elle ressemblait à un four.

—Et vous y êtes descendu sans doute avec une lumière.

—Non, Monsieur.

—Mais alors, comment avez-vous pu voir le cercueil, le chevalier et les pièces d'or?

—Ils étaient éclairés par un rayon de la lune.

—Allons donc!... est-ce que la lune brille dans une cave? Vous voyez bien que votre rêve n'a pas le sens commun. »

Nicklausse commençait à se fâcher; cependant il se contint et dit :

« Je l'ai vu, tout le reste ne me regarde pas. Et quant au chevalier, tenez, le voilà, s'écria-t-il en ouvrant sa blouse, le voilà! »

En même temps, il tirait de sa poitrine la petite croix de bronze suspendue par un ruban, et la déposait sur la table d'un air d'extase.

M. Furbach, grand amateur de médailles et d'antiquités, fut surpris du travail bizarre et vraiment précieux de cette relique. Il la prit, l'examina, et reconnut qu'elle remontait au XIIe siècle. Au lieu de l'effigie du Christ, saillait en relief, sur la branche du milieu, celle d'un chevalier, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Du reste, aucun millésime n'en précisait la date.

Nicklausse, pendant cet examen, suivait les moindres gestes du libraire avec inquiétude.

« C'est fort beau, reprit M. Furbach; je ne serais même pas étonné qu'à force de regarder cette jolie relique, vous n'ayez fini par vous

figurer un chevalier étendu sur un trésor; mais croyez-moi, mon garçon, le véritable trésor qu'il faut rechercher est celui de la croix; le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. »

Nicklausse ne répondit pas; seulement, après avoir passé le cordon à son cou, il dit :

« Je pars, la sainte Vierge m'éclaire!... Quand le Seigneur nous veut du bien, il faut en profiter. Vous m'avez toujours bien traité, monsieur Furbach, c'est vrai, mais le bon Dieu m'ordonne de partir. Et puis, il est temps que je me marie : j'ai vu là-bas, dans mon rêve, une jeune fille faite exprès pour moi.

—Et de quel côté allez-vous? demanda le libraire, qui ne put à la fin s'empêcher de sourire d'une pareille simplicité.

—Du côté d'où vient le vent, répondit Nicklausse, c'est le plus sûr.

—Vous êtes bien décidé?

—Oui, Monsieur.

—Très-bien, nous allons régler votre compte. Je regrette un aussi bon serviteur que vous, mais je me ferais un véritable scrupule de résister à votre vocation. »

Ils descendirent ensemble au bureau de la librairie, et, après vérification faite de ses registres, M. Furbach compta deux cent cinquante florins d'Autriche à Nicklausse, restant de ses gages, y compris les intérêts depuis six ans. Après quoi le digne homme lui souhaita bonne chance et se pourvut d'un autre cocher.

Longtemps le vieux libraire raconta cette étrange histoire; il riait beaucoup de la naïveté des gens du Pitcherland, et les recommandait à ses amis et connaissances comme d'excellents serviteurs.

Quelques années après, M. Furbach ayant marié sa fille, Mlle Anna Furbach, au riche libraire Rubeneck, de Leipzig, se retira des affaires. Mais il avait tellement contracté l'habitude du travail, que, malgré ses soixante-dix ans, l'inaction lui devint bientôt insupportable. C'est alors qu'il fit plusieurs voyages en Italie, en France, en Belgique.

Vers les premiers jours d'automne, en 1838, il visitait les bords du Rhin. C'était un petit vieillard à l'œil vif, aux pommettes colorées, à la démarche encore ferme. On le voyait se promener sur le pont du bateau, le nez en l'air, la redingote boutonnée, un parapluie sous le bras, le bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, causant, s'informant de tout, prenant des notes et consultant volontiers le Guide des voyageurs.

Un matin, entre Frisenheim et Neubourg, après avoir passé la nuit au salon du dampschiff avec trente autres voyageurs, femmes, enfants, touristes, commerçants, étendus pêle-mêle sur les banquettes, M. Furbach, heureux d'échapper à cette étuve, monta sur le pont au petit jour.

Il était environ quatre heures du matin, une brume épaisse couvrait le fleuve; le flot mugissait, la machine clapotait lourdement, quelques lumières lointaines tremblotaient dans le brouillard, et parfois d'immenses rumeurs s'élevaient dans la nuit : la voix du vieux Rhin, dominant le tumulte, racontait l'éternelle légende des générations éteintes, les crimes, les exploits, la grandeur et la chute de ces antiques margraves, dont les repaires commençaient à se dessiner du milieu des ténèbres.

Appuyé contre la machine, le vieux libraire regardait défiler ces souvenirs d'un œil rêveur. Le chauffeur, le mécanicien allaient et venaient autour de lui; quelques étincelles volaient dans l'air, un fanal se balançait au bout de sa corde; la brise jetait sur l'avant des flocons d'écume. D'autres voyageurs se glissaient alors de la soupente comme des ombres.

M. Furbach, ayant tourné la tête, aperçut un sombre amas de ruines sur la rive droite du fleuve, des maisonnettes étagées au pied de vastes remparts; un pont volant balayait la vague écumeuse de sa longue corde traînante.

Il s'avança sous le fanal, ouvrit son guide et lut :

« VIEUX-BRISACH, *Brisacum* et *Brisacus mons*, « fondé par Drusus; autrefois la capitale du « Brisgau, passait pour l'une des plus fortes « villes d'Europe : la clef de l'Allemagne. Ber- « nard V de Zœhringen en éleva le château « fort. — Frédéric Barberousse y fit transpor- « ter, dans l'église de Saint-Étienne, les reli- « ques de saint Gervais et de saint Protais. — « Gustave Horn, Suédois, tenta de la prendre « en 1633, après avoir remporté de grands « avantages sur les Impériaux : il échoua. — « Brisach fut cédé à la France par le traité de « Westphalie; il fut rendu à la paix de « Riswick, en échange de Strasbourg. — Les « Français le brûlèrent en 1793; les fortifica- « tions en furent démolies en 1814. »

« Ainsi, se dit-il, voici le Vieux-Brisach des comtes d'Eberstein, d'Osgau, de Zœhringen, de Souabe et d'Autriche; je ne puis laisser passer cela sans le voir. »

Quelques instants après, il se faisait descendre avec son bagage dans une barque, et le dampschiff poursuivait sa route vers Bâle.

Il n'est peut-être pas, sur les deux rives du Rhin, de site plus étrange que l'antique capitale du Brisgau, avec son château démantelé, ses murailles de mille couleurs, en briques, en moellons, en torchis, étalées à cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. Ce n'est plus une

ville, et ce n'est pas encore une ruine. La vieille cité morte est envahie par des centaines de chaumières rustiques, qui se pressent alentour, qui grimpent à ses bastions, qui s'accrochent à ses fissures, et dont la population hâve, déguenillée, pullule comme les maringouins, les moustiques, les mille insectes à tenailles, à tarières qui se nichent dans les vieux chênes, les creusent, les dissèquent et les réduisent en poudre.

Au-dessus des toits de chaume étagés contre les remparts, s'ouvre encore la porte du fort avec sa voûte armoriée, ses herses et son pont-levis suspendu sur l'abîme. De larges brèches laissent couler les décombres autour de la côte; la ronce, la mousse, le lierre joignent leurs efforts destructeurs à ceux de l'homme : tout descend, tout s'en va!

Quelques ceps de vigne s'emparent des créneaux; le pâtre et sa chèvre se posent fièrement sur les corniches, et, chose bizarre, les femmes du village, les jeunes filles, les vieilles commères montrent leurs visages naïfs par mille ouvertures pratiquées dans les murailles du château : chaque cave de l'ancienne forteresse est devenue un logis commode, il a suffi d'ouvrir des fenêtres et des lucarnes aux remparts. On voit les chemises, les robes rouges ou bleues, les guenilles de tous ces ménages flotter à la cime des airs, leurs eaux grasses suinter des goulots dans les fossés. Au-dessus s'élèvent encore quelques solides édifices, des jardins, de grands chênes, la cathédrale Saint-Étienne, tant vénérée de Barberousse.

Étendez sur tout cela les teintes grises du crépuscule matinal, déroulez au-dessous, à perte de vue, la nappe bleuâtre du Rhin qui mugit; représentez-vous sur les grandes dalles de la jetée des files de tonnes et de caisses, et vous aurez l'impression que dut éprouver M. Furbach en abordant au rivage.

Il aperçut au milieu des ballots un homme, la chemise débraillée, les cheveux plats collés aux tempes, assis au bord d'une petite charrette à bras, la bretelle sur l'épaule.

« Monsieur s'arrête à Vieux-Brisach? Monsieur descend au Schlossgarten? lui demanda cet homme d'une voix inquiète.

—Oui, mon garçon, vous pouvez charger mes bagages. »

Il ne se fit pas répéter l'invitation. Le batelier reçut ses douze *pfennings* et l'on partit pour l'antique castel.

A mesure que s'élevait le jour, l'immense ruine se dégageait de l'ombre, et ses mille détails pittoresques s'accusaient avec une netteté bizarre. Ici, sur une tour décrépite, autrefois la tourelle des signaux, une nuée de pigeons avaient élu domicile; ils se peignaient tranquillement du bec dans les meurtrières d'où jadis les archers lançaient leurs flèches. Ailleurs, un tisserand matinal avançait au bout de longues perches ses écheveaux de chanvre par les lucarnes d'un donjon, pour les sécher au grand air. Des vignerons grimpaient la côte: quelques cris de fouine traversaient le silence, elles ne devaient pas manquer dans ces décombres.

Au bout d'un quart d'heure environ, M. Furbach et son guide atteignirent une large voie en spirale, pavée d'un cailloutage noir et luisant comme du fer, et bordée d'un mur à hauteur d'appui, dont la courbe s'élevait jusqu'à la plate-forme. C'était l'ancienne avancée du Vieux-Brisach. Tout en haut de cette voie, près de la porte de Gontran l'Avare, M. Furbach, se penchant sur le petit mur, vit au-dessous les chaumières innombrables étagées jusqu'au bord du fleuve : leurs cours intérieures, leurs escaliers et leurs galeries vermoulues, leurs toits de bardeaux, de chaume et de planches, et leurs petites cheminées fumantes. Les ménagères allumaient leur feu sur l'âtre, les enfants en chemise allaient et venaient dans l'intérieur des masures, les hommes ciraient leurs bottes; un chat rôdait sur le plus haut pignon; dans une basse-cour, à deux cents mètres de là, quelques poules grattaient un fumier, et par le toit effondré d'une vieille grange, on voyait une nichée de lapins, la croupe en l'air et la queue en trompette, filer dans l'ombre. Tout cela se découvrait aux regards, jusque dans les plus sombres recoins; la vie humaine, les mœurs, les habitudes, les plaisirs et les misères de la famille s'y montraient sans mystère.

Et pourtant M. Furbach, pour la première fois peut-être, trouva du mystère à ces choses: un sentiment de crainte indéfinissable se glissa dans son âme. Était-ce la multiplicité des rapports existant entre toutes ces créatures, et dont il ne pouvait se rendre compte? Était-ce le sentiment de la cause éternelle présidant au développement de ces existences? Était-ce la morne tristesse de ces vastes remparts, assistant à leur destruction sous l'effort de ce monde infini? Que sais-je? Lui-même n'aurait pu le dire; mais il lui semblait qu'un autre monde coexistait en quelque sorte avec ce monde apparent; que les ombres allaient et venaient comme autrefois dans leur domaine, tandis qu'au-dessous s'agitaient la vie, le mouvement, l'activité de la chair. Il eut peur, et se mit à courir vers sa charrette. L'air vif de la plate-forme, au sortir du chemin de ronde, dissipa ces impressions étranges. En traversant la terrasse, il vit à sa droite l'antique cathé-

drale de grès rouge encore inébranlable sur sa base de granit, comme au temps des croisades; à gauche quelques modestes maisons bourgeoises assez propres; une jeune fille donnait du mouron à ses oiseaux, un vieux boulanger en veste grise fumait sur le seuil de sa baraque; en face, à l'autre extrémité du plateau, l'hôtel du Schlossgarten détachait sa blanche façade sur le fond verdoyant d'un parc. Là s'arrêtent les touristes qui vont à Fribourg en Brisgau. C'est un de ces bons hôtels allemands, simples, élégants, confortables, dignes enfin d'héberger un *mylord* en voyage.

M. Furbach entra dans le vestibule sonore; une jolie servante vint le recevoir, fit transporter ses effets dans une belle chambre au premier, où le vieux libraire se lava, changea de chemise, se fit la barbe; après quoi, frais, dispos et de bon appétit, il descendit à la grande salle, prendre son café au lait selon sa vieille coutume.

Or, il était dans cette salle depuis environ une demi-heure, — une salle haute et spacieuse, tendue d'un papier blanc à bouquets de fleurs, le plancher sablé, les hautes fenêtres à glaces étincelantes, ouvertes sur la terrasse, — il venait de terminer son déjeuner et s'apprêtait à faire un tour dans les environs, lorsqu'un homme grand, en habit noir, rasé de frais et la serviette sur le bras, le maître de l'hôtel enfin, entra jetant un coup d'œil sur les tables couvertes de leurs nappes damassées, s'avança gravement vers M. Furbach en le saluant d'un air cérémonieux, le regarda et fit entendre une exclamation de surprise :

« Seigneur Dieu... est-ce possible? mon ancien maître! »

Puis, les bras étendus, d'une voix saisissante:

« Monsieur Furbach, ne me reconnaissez-vous pas? »

Le vieux libraire, non moins ému, regarda cet homme, et, au bout d'un instant, dit :

« C'est Nicklausse!

—Oui, Nicklausse, s'écria le maître d'hôtel; oui, c'est moi!... Ah! Monsieur... si j'osais. »

M. Furbach s'était levé.

« Allons, ne vous gênez pas, dit-il en souriant, je suis heureux, bien heureux, Nicklausse, de vous revoir en si bel état. Embrassons-nous, si cela vous fait plaisir. »

Et ils s'embrassèrent comme de vieux camarades.

Nicklausse pleurait; les servantes étaient accourues; le brave maître d'hôtel s'élança vers la porte du fond en s'écriant :

« Ma femme!... mes enfants!... venez voir... venez!... Mon ancien maître est là!... Venez vite! »

Et une jeune femme de trente ans, fraîche, gracieuse et belle, un grand garçon de huit à neuf ans, un autre plus petit, parurent.

« C'est mon maître! criait Nicklausse. Monsieur Furbach, voici ma femme... voici mes enfants... Ah! si vous vouliez les bénir! »

Le vieux libraire n'avait jamais béni personne, mais il embrassa la jeune femme de bon cœur et les marmots aussi; le plus petit s'était mis à pleurer, croyant qu'il s'agissait de quelque malheur; l'autre, les yeux tout grands ouverts, regardait ébahi.

« Ah! Monsieur, disait la jeune femme toute rouge, tout émue, que de fois mon mari s'est entretenu de vous avec moi, de votre bonté, de tout ce qu'il vous doit.

—Oui, interrompit Nicklausse, cent fois l'idée m'est venue de vous écrire, Monsieur, mais il y aurait eu tant de choses à vous dire, il aurait fallu vous expliquer... Enfin, il faut me pardonner.

—Eh! mon cher Nicklausse, je vous pardonne de tout mon cœur, fit le brave homme. Croyez que je suis heureux de votre fortune, quoique je ne me l'explique pas.

—Vous saurez tout! dit alors le maître d'hôtel; ce soir... demain... je vous raconterai... C'est le Seigneur qui m'a protégé... C'est à lui que je dois tout... C'est presque un miracle... N'est-ce pas, Fridoline? »

La jeune femme inclina la tête.

« Allons, allons, tout est pour le mieux, dit M. Furbach en se rasseyant; vous me permettrez de passer un ou deux jours à votre hôtel, pour renouveler connaissance.

—Ah! Monsieur, vous êtes chez vous, s'écria Nicklausse; je vous accompagnerai jusqu'à Fribourg, je vous ferai voir toutes les curiosités du pays; je veux vous conduire moi-même. »

L'empressement de tous ces braves gens ne peut se rendre; M. Furbach en était touché jusqu'aux larmes. Durant tout ce jour et le suivant, Nicklausse lui fit les honneurs de Vieux-Brisach et des environs; bon gré mal gré, il conduisit le brave homme du haut de son siége; et comme Nicklausse était le plus riche propriétaire de la contrée, comme il possédait les plus belles vignes, les plus gras pâturages du pays, et qu'il avait de l'argent placé partout, qu'on juge de l'étonnement de Brisach en le voyant conduire de la sorte un étranger : M. Furbach passa pour quelque prince voyageant incognito. — Quant au service de l'hôtel, quant à la bonne chère, au vin et aux autres accessoires de ce genre, je n'en dis rien : c'était splendide; le vieux libraire dut l'avouer qu'il n'avait jamais été traité plus grandement, et ce n'est pas sans impatience qu'il attendait

l'explication du « miracle, » comme disait Nicklausse. Le rêve de son ancien domestique, depuis longtemps oublié, lui revint alors à la mémoire, et lui sembla la seule explication possible d'une fortune si rapide.

Enfin, le troisième jour, vers neuf heures du soir, après le souper, l'ancien maître et son cocher, se trouvant seuls en face de quelques vieilles bouteilles de rudesheim, se regardèrent longtemps l'un l'autre d'un œil attendri. Nicklausse allait commencer ses confidences, lorsqu'un domestique entra pour desservir.

« Allez vous coucher, Kasper, lui dit-il; vous enlèverez tout cela demain. Fermez seulement la porte de l'hôtel, tirez les verrous. »

Et quand le domestique fut sorti, Nicklausse, se levant, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, pour renouveler l'air; puis, venant se rasseoir gravement, il débuta en ces termes :

« Vous vous rappelez, Monsieur Furbach, le rêve qui me fit quitter votre service en 1828. Depuis longtemps ce rêve me poursuivait; tantôt je me voyais en train de démolir un vieux mur au fond d'une ruine, tantôt je descendais la vrille d'un escalier en coquille; j'arrivais dans une sorte de poterne, et je me cramponnais à l'anneau d'une dalle qui me faisait suer sang et eau.

« Ce rêve me rendait malheureux, mais quand j'eus levé la dalle et que je vis la cave, le chevalier, le trésor, toutes mes peines furent oubliées. Je me croyais déjà maître de l'argent, j'en avais des éblouissements; je me disais : « Nicklausse, le Seigneur t'a choisi pour t'élever au pinacle des honneurs et de la gloire. Ta grand'mère Orchel va-t-elle être heureuse en te voyant rentrer au village dans une voiture à quatre chevaux! Et les autres, le vieux maître d'école Yéri, le sacristain Omacht, tous ces gens qui répétaient du matin au soir que tu ne ferais jamais rien, vont-ils ouvrir les yeux, vont-ils avoir le nez long... Hé! hé! hé! »

« Je me figurais ces choses et d'autres semblables, qui me gonflaient le cœur de satisfaction et redoublaient mon désir d'être en possession du trésor. Mais une fois dans la rue Neuhauser, le sac au dos et le bâton à la main, lorsqu'il s'agit de prendre la route du château, vous ne sauriez croire, Monsieur Furbach, combien je fus embarrassé.

« J'étais au coin de votre magasin, assis sur une borne, regardant de quel côté soufflait le vent; malheureusement, il ne faisait pas de vent ce jour-là; les girouettes restaient immobiles, les unes tournées à droite, les autres à gauche. Et toutes ces rues qui se croisaient devant mes yeux avaient l'air de me dire : « C'est par ici qu'il faut passer! — Non, c'est par ici! »

« Comment faire?

« A force de réfléchir, la sueur me coulait le long des reins; alors, pour me donner des idées, j'entrai prendre une chope à la taverne du *Coq-Rouge*, en face des Petites Arcades. J'avais eu soin de serrer mon argent dans une ceinture de cuir, sous ma blouse, car à la taverne du *Coq-Rouge*, qui se trouve dans un enfoncement de la ruelle des *Trois-Copeaux*, bien des honnêtes gens auraient pris la peine de m'en débarrasser.

« La salle étroite et basse, éclairée au fond par deux lucarnes en treillis donnant sur la cour, était pleine de fumée. Les roulières, les blouses, les chapeaux bossués, les bonnets râpés se promenaient là-dedans comme des ombres, et, de temps en temps, au milieu de ce nuage, brillait une allumette : un nez rouge, les yeux baissés, la lèvre pendante, s'illuminait; puis tout redevenait gris.

« La taverne bourdonnait comme un tambour.

« Je m'assis dans un coin, mon bâton entre mes genoux, une canette baveuse devant moi, et, jusqu'à la nuit close, je restai là, bouche béante, les yeux tout grands ouverts, regardant mon château qui me semblait peint contre le mur.

« Vers huit heures, j'eus faim : je demandai un *knapwourst* et une autre canette. On alluma le quinquet, et deux ou trois heures après je m'éveillai comme d'un songe; le tavernier Fox était devant moi et me disait :

« —C'est trois *kreutzer* la nuit; vous pouvez monter. »

« Je suivis une chandelle qui me conduisit dans les combles. Il y avait là une paillasse à terre, la maîtresse poutre du pignon au-dessus. J'entendais deux ivrognes grogner dans la mansarde voisine, disant qu'on ne pouvait se tenir debout; moi-même j'étais courbé sous le toit, la tête contre les tuiles.

« Toute cette nuit je ne pus fermer l'œil, autant par crainte d'être volé que par l'effet de mon rêve et le désir de me mettre en route, sans savoir où aller.

« A quatre heures, la vitre enchâssée dans le toit se mit à grisonner; les autres soupentes de la mansarde ronflaient comme un buffet d'orgue. Je descendis l'escalier à reculons et m'échappai dans la rue. Tout en courant, je tâtai plus de cent fois ma ceinture. Le jour grandissait; quelques servantes venaient donner leur coup de balai sur les trottoirs, deux ou trois *watchmann*, le bâton sous le bras, se promenaient dans les rues encore désertes. Moi

j'allongeais le pas, respirant l'air à pleine poitrine, et déjà, derrière la porte de Stuttgard, se découvraient les arbres de la campagne, quand l'idée me vint que j'avais oublié de payer mon logement. Il ne s'agissait que de trois misérables *kreutzer;* Fox était bien le plus grand coquin de Munich, il hébergeait tous les mauvais gueux de la ville, mais la pensée qu'un pareil homme pourrait me prendre pour un de ses semblables m'arrêta tout court.

« J'ai entendu dire bien des fois, Monsieur Furbach, que la vertu est récompensée et le crime puni dans ce bas monde; malheureusement, à force de voir le contraire, je n'en crois plus rien. Il faudrait plutôt dire que du moment qu'un homme est sous la protection des êtres invisibles, tout ce qu'il fait, par courage ou par lâcheté, et même sans le vouloir, tourne à son avantage. — On peut regretter que de véritables bandits aient souvent de pareilles chances, mais qu'importe! si les honnêtes gens étaient toujours heureux, on se ferait honnête homme par filouterie et le Seigneur n'a pas voulu cela.

« Enfin, je retourne au *Coq-Rouge* en maudissant ma mauvaise étoile. Fox était en train de se faire la barbe devant un morceau de glace posé sur le bord de sa cheminée. Quand il m'entendit lui dire que je revenais pour payer ses trois *kreutzer*, le brave homme me regarda de travers, comme s'il eût soupçonné là-dessous quelque ruse diabolique. Mais, toute réflexion faite, après s'être essuyé la barbe, il me tendit la main, pensant que trois *kreutzer* sont toujours bons à prendre. Une grosse servante, les joues en citrouille, qui dans ce moment essuyait les tables, ne paraissait pas moins émerveillée que lui.

« J'allais me retirer, quand mes yeux rencontrèrent par hasard une rangée de petits cadres tout enfumés, pendus autour de la salle. On avait ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, et il y avait un peu plus de jour que la veille, mais cela n'empêchait pas que la salle ne fût encore très-sombre. J'ai souvent pensé depuis qu'à de certains moments les yeux éclairent ce qu'ils regardent, c'est comme une lumière intérieure qui nous avertit d'être attentif. Quoi qu'il en soit, j'avais déjà les pieds dans l'allée, lorsque la vue de ces cadres me fit revenir. C'étaient des gravures représentant les paysages des bords du Rhin, des gravures vieilles de cent ans, noires, couvertes de pattes de mouches. Eh bien! chose étrange, d'un coup d'œil, je les vis toutes, et, dans le nombre, je reconnus celle des ruines que j'avais vues en rêve. J'en devins tout pâle; il me fallut un instant pour pouvoir monter sur le banc et regarder la chose de plus près. Au bout d'une minute il ne me restait aucun doute : les trois tours en face, le village au-dessous, le fleuve à quelques cent mètres plus loin, tout y était! Je lus au bas, en vieux caractères allemands : « *Vues du Rhin. — Brisach.* » Et, dans un coin : « *Frédérich sculpsit*, 1728. » Il y avait juste cent ans.

« Le tavernier m'observait.

« —Ah! ah! fit-il, vous regardez Brisach, c'est mon pays; les Français ont brûlé la ville, les gueux! »

« Je descendis du banc et demandai :

« —Vous êtes de Brisach?

« —Non, je suis de Mulhausen, à quelques lieues de là, un fameux pays; on y boit le vin à deux *kreutzer* le litre dans les bonnes années.

« —Est-ce qu'il y a loin d'ici là?

« —Une centaine de lieues. On dirait que vous avez l'idée d'y aller.

« —C'est bien possible. »

« Je sortis, et lui, s'avançant sur le seuil de la taverne, me cria d'un ton goguenard :

« —Hé! dites donc, avant d'aller à Mulhausen, réfléchissez : vous me devez peut-être encore quelque chose? »

« Je ne répondis pas, j'étais en route pour Brisach ; je voyais là-bas, au fond du sombre caveau, des masses d'or, je les brassais déjà, je les prenais à pleines poignées et les laissais retomber; elles rendaient un son mat et de petits éclats de rire qui me donnaient froid dans les os.

« Voilà, Monsieur Furbach, comment, après avoir pris congé de Munich, j'arrivai heureusement au Vieux-Brisach. C'était le 3 octobre 1828; je m'en souviendrai toute ma vie. Ce jour-là, je m'étais mis en route de grand matin. Vers neuf heures du soir, j'aperçus les premières maisons du village; il pleuvait à verse : mon feutre, ma blouse, ma chemise étaient percés jusqu'à la peau; une petite brise des glaciers de la Suisse me faisait claquer les dents; il me semble encore entendre la pluie tomber, le vent souffler, le Rhin mugir. Plus une lumière ne brillait au Vieux-Brisach. Une vieille femme m'avait indiqué l'auberge du Schlossgarten au haut de la côte; j'avais fini par trouver la rampe : je montais en tâtonnant et me disais : « Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... si tu ne veux pas que je périsse ici, si tu veux accomplir envers un pauvre diable comme moi le quart de tes divines promesses, arrive à mon secours! »

« Cela n'empêchait pas l'eau de clapoter, le feuillage, au revers du talus, de grelotter, et la bise de siffler de plus belle à mesure que je montais.



M. Furbach vit au-dessous les chaumières innombrables... (Page 5.)

« Or, depuis environ vingt minutes, j'allais ainsi en tâtonnant dans cette grande vrille tortueuse, risquant de me précipiter à chaque pas, quand, devant moi, dans les ténèbres, s'avança lentement une lanterne; elle ruisselait de pluie et jetait des éclairs au vieux mur.

« —Hé! qui va là? fit une voix cassée.

« —Un voyageur qui monte au Schlossgarten, répondis-je.

« —Ah! bon; nous allons voir. »

« Et la lumière, vacillant, trébuchant, s'approcha.

« Au-dessus s'avançait une face blafarde, à nez camard, aux joues creuses et plombées, coiffée d'un vieux bonnet de peau de martre, dont il ne restait plus que le cuir. Un bras long, décharné, leva la lanterne jusqu'à la hauteur de mon feutre; l'homme et moi nous nous regardâmes quelques secondes en silence. Il avait les yeux gris clair comme un chat, les sourcils et la barbe d'un blanc filasse; il portait une casaque en peau de chèvre et des pantalons de toile grise : c'était le vieux cordier Zulpick, un être bizarre, vivant seul dans sa cave, au pied de la tour de Gontran l'Avare. Après avoir tressé ses cordes toute la journée dans la petite allée des Houx, derrière l'église Saint-Étienne, sans jamais répondre autrement aux passants qui lui souhaitaient le bonjour que par une inclination de tête silencieuse, il rentrait dans sa cave en nasillant des airs du temps de Barberousse, et préparait son souper lui-même; puis, les deux coudes sur le bord de sa lucarne, il regardait le Rhin, l'Alsace,



Il me regarda longtemps à travers la pluie. (Page 9.)



les cimes de la Suisse durant des heures entières. On le rencontrait aussi parfois la nuit qui se promenait dans les décombres, et quelquefois, mais rarement, il descendait boire du kirschenwasser, avec les mariniers et les flotteurs, au bouchon du père Korb, sur la jetée en face du pont. Alors il parlait des anciens temps et racontait des chroniques à ces braves gens, qui se disaient : « D'où diable le vieux Zulpick sait-il ces choses, lui qui n'a fait que tresser des cordes toute sa vie ? »

« Zulpick ne manquait jamais d'aller à la grand'-messe les dimanches; mais, par une vanité singulière, il se tenait fièrement dans le chœur, à la place des anciens ducs; et, chose étonnante, les habitants de Brisach trouvaient cela naturel de la part du vieux cordier, tandis qu'ils l'auraient blâmé dans tout autre.

« Tel était l'homme à la lanterne.

« Il me regarda longtemps à travers la pluie qui rayait l'air, et malgré l'impatience qui me gagnait.

« Enfin il me dit d'un ton sec :

« —Voici votre chemin. ».

« Et les reins courbés, l'air rêveur, il poursuivit sa route vers le bouchon du père Korb, en murmurant des paroles confuses.

« Quant à moi, voulant profiter des derniers éclairs de la lanterne, je grimpai rapidement la terrasse, où m'apparut une lumière à ras de terre : c'était celle du Schlossgarten. Une servante veillait encore; j'atteignis la porte de l'hôtel, je frappai, on m'ouvrit, et la voix de Katel s'écria :

« — Ah! Seigneur Dieu!... quel temps pour voyager... quel temps! — Entrez... entrez! »

« J'entrai dans le vestibule; alors, m'ayant regardé, elle me dit :

« — Vous auriez bien besoin de changer, et vous n'êtes pas riche, à ce que je vois... Mais suivez-moi dans la cuisine, vous boirez un bon coup, vous mangerez un morceau pour l'amour de Dieu; je tâcherai de vous trouver une vieille chemise, et ensuite vous aurez un bon lit. »

« Ainsi parla cette excellente créature, que je remerciai du fond de l'âme.

« Une fois assis au coin de l'âtre, je soupai comme un véritable loup; Katel levait les mains au ciel en me regardant tout émerveillée. Quand j'eus fini, elle me conduisit dans une chambre de domestique, où, m'étant déshabillé, je ne tardai point à m'endormir sous la protection du Seigneur.

« Je ne pensais pas alors que je dormais sous le toit de ma propre maison! Qui peut prévoir de pareilles choses? Que sont les hommes sans la protection des êtres invisibles? Et, avec cette protection, que ne peuvent-ils pas espérer? Mais alors de telles pensées étaient loin de mon cœur.

« Le lendemain, m'étant éveillé vers sept heures, j'entendis le feuillage frissonner au dehors; ayant regardé par ma fenêtre, qui donnait sur le parc du Schlossgarten, je vis les gros platanes laisser tomber une à une leurs feuilles mortes dans les allées désertes, et le brouillard étendre ses nuages gris sur le Rhin. Mes habits étaient encore humides, je les mis cependant, et Katel me présenta quelques instants après au vieux Michel Durlach, le maître d'hôtel, un vieillard de quatre-vingts ans, la figure sillonnée de rides innombrables, les paupières flasques. Il portait une petite veste de velours brun, à boutons d'argent, les culottes de drap bleu, les bas de soie noire, les souliers ronds à larges boucles de cuivre des anciens temps, et se tenait assis, les jambes croisées, au coin du poêle de faïence de la grande salle.

« Comme je lui demandais du travail, — car j'avais pris la résolution de rester à Vieux-Brisach, — après m'avoir regardé quelques instants, il voulut voir mon livret, et se mit à le lire gravement, ses grosses besicles posées sur son nez bleu en bec de corbin. De temps en temps il inclinait la tête et murmurait :

« — Bon... bon! »

« A la fin, levant les yeux, il me dit avec un sourire bienveillant :

« — Vous pouvez rester ici, Nicklausse; vous remplacerez Kasper, qui doit partir après-demain pour rejoindre son régiment. Vous irez voir matin et soir sur la jetée s'il y a des voyageurs, et vous amènerez leurs bagages. Je vous donne six florins par mois, le logement et la nourriture; la générosité des voyageurs vous fera bien le double, et, plus tard, nous verrons à faire mieux, si nous sommes contents de vous. Cela vous convient-il? »

« J'acceptai de bon cœur, ayant résolu, comme je viens de vous le dire, de rester à Vieux-Brisach; mais ce qui me confirma encore dans cette résolution, ce fut l'arrivée de Mlle Fridoline Durlach, dont les grands yeux bleus et le doux sourire s'emparèrent de mon âme. Telle j'avais vu Fridoline, fraîche, souriante, de beaux cheveux blonds cendrés retombant en larges nattes sur son cou blanc comme la neige, la taille gracieuse, les mains un peu grasses et potelées, la voix aimante, telle je l'avais vue dans mon rêve, à peine âgée de vingt ans, et soupirant déjà, comme toutes les jeunes filles, après l'heure fortunée du mariage, telle je la revis alors.

« Et pourtant, Monsieur Furbach, en songeant à ce que j'étais, moi, pauvre domestique, vêtu de la blouse grise, attelé chaque soir à ma charrette comme une bête de somme, la tête penchée, haletant et triste, je n'osais croire à la promesse des esprits invisibles, je n'osais me dire : « Voici ta fiancée, celle qui t'est promise! » Non, je n'osais m'arrêter à cette idée; j'en rougissais, j'en tremblais, je m'accusais de folie : je voyais Fridoline si belle, et moi si dénué de tout!

« Malgré cela, Fridoline, dès mon arrivée au Schlossgarten, m'avait pris en affection, ou plutôt en commisération. Souvent le soir, à la cuisine, après le rude labeur du jour, quand tout abattu je me reposais au coin de l'âtre, les mains croisées sur les genoux et l'œil rêveur, elle entrait furtivement comme une fée, et tandis que Katel, le dos tourné, lavait la vaisselle, elle me regardait en souriant et murmurait tout bas :

« — Vous êtes bien las, n'est-ce pas, Nicklausse? Il a fait si mauvais temps aujourd'hui! Cette grande averse vous a trempé. Vous faites un travail bien rude, souvent j'y pense, oui, bien rude! mais un peu de patience, mon bon Nicklausse, un peu de patience; quand une autre place sera vacante à l'hôtel, vous l'aurez. Vous n'êtes pas fait pour traîner la charrette; il faut un homme plus fort, plus rude que vous. »

« Et, tout en parlant, elle me regardait d'un œil si doux, si compatissant, que mon cœur en frémissait; mes yeux se remplissaient de lar-

mes; j'aurais voulu me jeter à ses pieds, prendre ses petites mains dans les miennes, y poser mes lèvres en sanglotant. Le respect seul me retenait. Mais quant à lui dire : « Je vous aime ! » jamais... jamais je ne l'aurais osé. Et pourtant Fridoline devait être ma femme. »

En ce moment, Nicklausse suspendit son récit, l'émotion le suffoquait. Le vieux Furbach lui-même se sentait tout attendri; il regarda le brave garçon pleurer à ces souvenirs, ces sanglots de bonheur l'émouvaient jusqu'aux entrailles, mais il ne trouvait pas un mot à dire.

Au bout de quelques minutes, l'émotion de Nicklausse étant un peu calmée, il poursuivit:

« Vous pensez bien, Monsieur Furbach, que pendant cet hiver de 1828, qui fut très-long et très-rude, mon idée fixe ne me quitta jamais. Représentez-vous un pauvre diable, la bretelle au cou, traînant sa charrette, matin et soir, dans cette immense coquille qui semble n'en plus finir des bords du Rhin à la terrasse. Vous la connaissez, cette rampe, où s'engouffrent tous les vents de l'Alsace et de la Suisse; — que de fois, à mi-côte, je me suis arrêté regardant les vastes décombres, les noires cahutes au-dessous, et me disant : « Le trésor est au milieu de cela... quelque part... je ne sais où... mais il y est ! Si je le découvrais, au lieu d'avoir la figure sanglée par la pluie, les pieds dans la boue et la corde aux reins, j'aurais chaud, je serais assis devant une bonne table, je boirais de bon vin, et j'écouterais le vent, la pluie, la grêle se déchaîner au dehors, en remerciant Dieu de ses bontés. Et puis... et puis... je verrais une douce figure me sourire ! »

« Ces pensées me donnaient la fièvre; mes yeux perçaient les murs, je sondais du regard toutes les profondeurs de l'abîme, je sapais le pied de chaque tour, j'en calculais l'épaisseur par le couronnement.

« —Ah ! m'écriais-je, je trouverai... je trouverai... il faut que je trouve ! »

« Une sorte d'attrait bizarre ramenait toujours ma vue au donjon de Gontran l'Avare, qui fait face à la montée. C'est une haute maçonnerie couronnée de lourds créneaux, qui saillent en relief du côté de Hunevir. Le donjon de Rodolphe s'élève tout auprès. Entre les deux s'abaissait le pont-levis de la place : ces deux tours formaient en quelque sorte les jambages de la porte colossale.

« Une circonstance surtout m'attachait à la tour de Gontran ; c'est qu'à moitié de sa hauteur, sur une large pierre dégrossie, est sculptée une croix surmontée d'un casque, et les deux gantelets cloués à la place des mains du Christ.

« Vous n'avez pas oublié, Monsieur Furbach, la petite croix que je portais toujours sur moi, et que je vous fis voir le jour de mon départ; cette croix me paraissait semblable à celle de la tour de Gontran : c'étaient le même casque, les mêmes gantelets,—et puis en passant près de la tour, chose inconcevable, il m'arrivait chaque fois de frémir des pieds à la tête : je me sentais envahi par une force étrange; la peur me saisissait, et, malgré mon désir de pénétrer ce mystère, l'effroi de la mort me faisait fuir.

« Une fois rentré dans ma chambre, le soir, je me traitais de lâche, je me promettais d'avoir plus de courage le lendemain; mais l'idée de me trouver face à face avec des êtres d'un monde inconnu renversait toujours mes fortes résolutions.

« En outre, au pied de cette fameuse tour, dans l'ancienne cave de la salle d'armes, habitait le vieux cordier Zulpick, qui, depuis mon arrivée à Brisach, épiait mes moindres démarches. Que me voulait cet homme ? Soupçonnait-il mes projets ? Lui-même était-il possédé des mêmes instincts ? Avait-il des indices ? Je ne pouvais me défendre d'une vague appréhension en le voyant : évidemment entre Zulpick et moi existait un intérêt quelconque... De quelle nature était cet intérêt ? Je l'ignorais et restais sur mes gardes.

« Or, depuis trois mois, je traînais ma charrette sans oser prendre une résolution solide; le découragement venait, il me semblait parfois que l'esprit des ténèbres avait voulu se rire de ma crédulité ; chaque nuit je rentrais au Schlossgarten dans une tristesse inexprimable. Katel et Fridoline avaient beau me demander la cause de mon chagrin et me promettre un meilleur sort, je maigrissais à vue d'œil.

« L'hiver était venu, le froid était excessif, surtout dans les nuits claires où les étoiles fourmillent au ciel, où la lune brillante dessine sur la neige les ombres des grands arbres, avec leurs mille rameaux entrelacés.

« Dans ce temps-là, les bateaux à vapeur n'existaient pas encore ; de gros bateaux à voile faisaient le service ; ils arrivaient à huit, neuf, dix, onze heures, souvent à minuit, selon que le vent était plus ou moins favorable. Il fallait les attendre sur la jetée, au milieu des ballots, la neige tombait lentement et me couvrait comme un bloc de pierre. Et puis, quand le bateau avait passé, je rentrais souvent sans bagages, car en hiver les voyageurs sont rares.

« Un soir de janvier, je remontais ainsi fort triste; comme il était tombé beaucoup de neige, ma charrette ne faisait pas de bruit. J'arrive à mi-côte et je m'arrête, les coudes sur le petit mur, à ma place habituelle, pour regarder la tour de Gontran. Le temps était redevenu clair; au-dessous de moi le village dormait, les arbres couverts de givre et de neige scintillaient à la lune. Longtemps je regardai les toits blancs, les petites cours noires avec leurs pioches, leurs pelles, leurs herses, leurs charrues, leurs bottes de paille pendues aux hangars, leurs lucarnes où la neige s'était amoncelée. Pas un bruit ne montait, pas un soupir, et je me disais : Ils dorment.... ils n'ont pas besoin de trésor!... Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que de nous? Est-ce qu'on a besoin d'être riche? Est-ce que les riches ne meurent pas comme les pauvres? Est-ce que les pauvres ne peuvent pas vivre, aimer leur femme, leurs enfants, se réchauffer au soleil quand il fait chaud, et au coin du feu quand il fait froid, comme les riches? Ont-ils besoin de boire du bon vin tous les jours pour être heureux?... Et quand tous se sont traînés quelques jours sur la terre, à voir le ciel, les étoiles, la lune, le fleuve bleu, la verdure des champs et des bois; à cueillir quelques fruits le long des buissons, à presser leurs grappes de raisin, à dire à celle qu'ils aiment : « Tu es la plus belle, la plus douce, la plus tendre des femmes... Je t'aimerai toujours!... » et à faire sauter leurs petits enfants dans leurs mains, à les embrasser, à rire de leurs gazouillements; quand ils ont fait tout cela,—les choses qui sont le bonheur, le pauvre bonheur de ce bas monde,—eh bien! est-ce que tous ne descendent pas les uns après les autres, en robe blanche ou en guenilles, en chapeau à plumes ou en cheveux, dans la même caverne sombre d'où l'on ne revient jamais, et où l'on ne sait pas ce qui se passe? Faut-il donc des trésors, Nicklausse, pour tout cela? Réfléchis et calme ton âme. Retourne à ton village, cultive ton petit champ, le champ de ta grand'mère; épouse Grédel, Christine ou Lotchen; une grosse fille réjouie, si tu veux; une maigre un peu mélancolique si ça te fait plaisir... Seigneur Dieu! il n'en manque pas! Suis l'exemple de ton père et de ton grand-père; assiste à la messe, écoute M. le curé, et, quand il faudra prendre le chemin qu'ont suivi les autres, on te bénira, et dans cent ans d'ici tu seras un ancien, un de ces braves gens dont on déterre les os avec respect et dont on dit : « Ah! dans ce temps-là, c'étaient de braves gens... Aujourd'hui on ne voit plus que des gueux! »

« Ainsi rêvais-je penché sur le mur, admirant le silence du village, des étoiles, de la lune et des ruines, et portant le deuil de mon trésor que je ne pouvais avoir.

« Mais comme j'étais là depuis quelques minutes, tout à coup, en face de moi, à cent mètres au-dessus, sur la plate-forme, quelque chose remua, puis une tête s'avança lentement, étendit un regard sur le fleuve, sur la jetée, puis le long de la rampe.

« Je m'étais baissé; ma charrette, près du mur, disparaissait derrière la courbe.

« C'était Zulpick : il avait la tête nue, et comme la lune brillait de tout son éclat, malgré la distance, je vis que le vieux cordier était animé de quelque pensée étrange : ses joues blafardes étaient tirées, ses grands yeux couverts de sourcils blancs étincelaient; pourtant il paraissait calme. Après avoir longtemps regardé, il se couvrit de son vieux bonnet de martre, — il s'était découvert pour épier, — puis je le vis descendre le sentier rapide qui longe la tour de Rodolphe, et bientôt se perdre dans les bastions.

« Qu'allait-il faire au milieu des décombres à cette heure? Tout de suite l'idée me vint qu'il allait chercher le trésor; et moi, tout à l'heure si calme, je sentis un flot de sang me colorer la face; je passai la bretelle à mon épaule et me mis à courir de toutes mes forces; les roues, sur la neige, ne faisaient pas le moindre bruit. En quelques minutes, je fus sous le hangar du Schlossgarten; je saisis une pioche et revins, toujours en courant, suivre le vieux cordier à la piste. Au bout d'un quart d'heure, j'étais dans le fossé, emboîtant ses pas dans la neige. Je courais si vite que tout à coup, au détour d'un amas de décombres, je me vis nez à nez avec Zulpick, qui tenait un énorme levier, et me regarda face à face en pressant sa grosse barre de fer à deux mains. Il ne bougeait pas plus qu'une statue et avait dans son attitude quelque chose de fier qui m'étonna.—On l'aurait pris pour un vieux chevalier. — Moi, je soufflais, j'étais surpris; pourtant bientôt je revins à moi et lui dis :

«—Bonsoir, Monsieur Zulpick; comment ça va-t-il ce soir? Il fait un peu frais. »

« En même temps, la vieille cathédrale Saint-Étienne sonnait minuit, et chaque coup de son timbre, grave et solennel, retentissait dans le bastion. Au dernier coup, Zulpick, qui ne riait pas, me dit :

«—Que viens-tu faire ici?

«—Hé! lui répondis-je embarrassé, je viens faire ce que vous faites. »

« Alors lui, d'un ton grave, s'écria :

«—Quel est ton droit de prétendre au trésor de Gontran l'Avare? — Parle.

»—Ah ! ah ! fis-je, il paraît que vous savez...? »

« Mon cœur battait avec force.

«—Oui, je t'ai deviné... Je t'attendais !

«—Vous m'attendiez ? »

« Mais, sans me répondre, il reprit :

«—De quel droit prétends-tu quelque chose ici ?

«—Et vous donc, père Zulpick ?—S'il y a un trésor, pourquoi serait-il à vous plutôt qu'à moi ?

«—Moi, c'est différent, bien différent, dit-il, voilà cinquante ans que je cherche mon bien. »

« Et se posant la main sur la poitrine d'un air convaincu :

«—Ce trésor est à moi... Je l'ai acquis au prix du sang... et voilà huit siècles que j'en suis privé. »

« Je crus alors qu'il était fou ; mais lui, devinant ma pensée, dit :

«—Je ne suis pas fou !... Montre-moi mon bien, puisque la pensée d'en haut t'éclaire, et je t'en ferai bonne part. »

« Nous étions au pied de la tour de Rodolphe, et le vieux cordier avait essayé d'en détacher une pierre. D'autres blocs, en grand nombre, étaient déjà entassés tout près de là.

«—Il ne sait pas la place, me dis-je ; le trésor n'est pas ici, j'en suis sûr. Il doit être dans la tour de Gontran l'Avare. »

« Et, sans répondre à sa question, je lui dis :

«—Bon courage, père Zulpick, nous recauserons de cela plus tard. »

« Et je repris le sentier qui monte à la terrasse. Tout en courant, je me pris à songer qu'on ne pouvait entrer dans la tour de Gontran que par la cave qu'habitait Zulpick, et, me retournant, je lui criai :

«—Nous recauserons de cela demain.

«—C'est bon ! » fit-il d'une voix forte.

« Il me suivait à longue distance, la tête inclinée d'un air abattu.

« Quelques instants après, j'étais dans ma chambre, et je me couchai avec un sentiment d'espoir et de courage que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps.

« Cette nuit-là, mon rêve, qui pâlissait de jour en jour, reparut avec une grandeur imposante ; ce n'était plus seulement le chevalier étendu sur la croix de bronze que je vis, c'était toute une histoire étrange et colossale qui se déroulait lentement sous mes yeux : — L'antique cathédrale de Saint-Étienne sonnait ; ses lourdes pierres rouges, ses arceaux, ses voûtes et ses flèches en tremblaient jusque sur leurs fondements de granit. Une foule immense, toute vêtue de drap d'or et de pierreries, des prêtres et des seigneurs se pressaient sur la plate-forme de Vieux-Brisach, mais non pas le Brisach d'aujourd'hui, avec ses décombres, ses ruines et ses chaumières: le Brisach couvert de hauts édifices entassés jusqu'aux nues. Entre chaque embrasure de ses larges créneaux se tenait debout un homme d'armes, les yeux tournés vers la plaine bleuâtre, et tout le long de la rampe descendaient, jusqu'au bord du Rhin, une file de piques luisantes, de hallebardes, de pertuisanes, renvoyant au ciel leurs éclairs comme des miroirs. Et les chevaux piétinaient dans la rampe profonde, sous les portes sombres. Des rumeurs immenses s'élevaient de la plaine. Tout à coup, transporté sur une tour, je vis au loin, bien loin, s'avancer sur le fleuve un long bateau tout couvert d'un voile noir, avec une grande croix blanche au milieu. Chaque coup de glas funèbre retentissait d'une tour à l'autre et se prolongeait en échos jusqu'au fond des remparts. Je compris qu'un grand personnage, un prince, un empereur venait de mourir, et, comme tout le monde s'agenouillait, je voulus m'agenouiller aussi, mais subitement tout disparut. — Je m'étais sans doute retourné dans mon lit. Un silence de mort succédait au tumulte.

« Alors, je me revis dans mon caveau, regardant par une meurtrière ; en face, étaient le pont-levis, la tour de Rodolphe, et sur le pont une sentinelle, et je me dis : « Tu ne t'es pas trompé, Nicklausse, voici bien la tour de Gontran l'Avare et le vieux duc est là. » Et me retournant, je vis le cercueil et le vieux duc ; ce n'était pas un squelette, c'était un mort revêtu d'un manteau bleu semé d'étoiles et d'aigles à deux têtes brodées en argent. Je m'approchai... je regardai les ornements avec extase : le manteau, l'épée, la couronne et la grande coupe scintillaient à la lumière d'une étoile qui clignotait dans l'embrasure de la meurtrière. Comme je rêvais au bonheur de posséder ces richesses, le vieux duc ouvrit les yeux lentement et me regarda d'un air grave.

«—C'est vous, Nicklausse, me dit-il, sans qu'un muscle de sa longue figure tressaillît. Il y a bien longtemps qu'on m'oublie dans ce caveau; soyez le bienvenu, asseyez-vous là sur le bord de mon cercueil, il est lourd et ne tombera pas. »

« Il me tendait la main, je ne pus refuser de la prendre.

«—Dieu du ciel, que la main des morts est froide ! » me dis-je en frissonnant.

« Et dans le même instant je m'éveillai : je tenais mon chandelier sur la table de nuit, et c'est le froid de ce chandelier qui m'avait

éveillé. Les petites vitres de ma fenêtre étaient blanches de givre.

« Tout le reste de la nuit, je ne fis que repasser mon rêve; il ne m'en restait que les principales circonstances, mais bientôt je devais le retrouver tout entier, à mesure que les objets réels m'en rappelleraient les moindres détails.

« Il me fallut patienter encore tout ce jour-là jusqu'au soir. En me rendant à la jetée, à six heures, avec ma charrette, j'avertis le vieux Zulpick que je serais de retour vers huit ou neuf heures, et qu'alors nous pourrions causer. Il me répondit par une inclination de tête, en m'indiquant l'entrée de sa cave.

« A neuf heures, le bateau passa; vers dix heures j'étais de retour. Après avoir mis ma charrette sous le hangar, je me rendis à la tour de Gontran. Zulpick m'attendait; nous descendîmes en silence, et dès ce moment je fus convaincu que l'instant de notre grande découverte était proche, car, tout en descendant l'escalier, il me souvint de l'avoir déjà parcouru dans mon rêve, mais je n'en dis rien. Arrivé au fond de la cave, tous mes doutes, s'il m'en était encore resté, auraient cessé : je connaissais ce local, cette voûte basse, ces vieux murs, cette table de sapin appuyée contre la meurtrière, ces quatre vitres rondes fêlées, ce grabat, ces paquets de cordes roulés dans un coin, tout, j'avais tout vu chez le père Zulpick, comme un familier de son trou, et déjà, de l'œil, je marquais la dalle qu'il faudrait soulever, si nous parvenions à nous entendre.

« Une lampe de fer-blanc brillait sur la table; le vieux cordier s'assit sans façon sur l'unique chaise mal rempaillée du taudis, et m'indiqua du doigt un coffre où je pris place. Zulpick, avec son crâne chauve, les deux mèches de cheveux qui lui restaient autour des oreilles, son nez camard, ses yeux luisants et son menton en pointe, avait l'air inquiet, préoccupé; il m'observait d'un œil sombre, et le premier mot qu'il me dit fut :

« — Le trésor est à moi; je n'aime pas qu'on me vole. Il est à moi, je l'ai gagné! Je ne suis pas de ceux qui se laissent dépouiller, entends-tu?

« — Alors bon, répondis-je en me levant, puisqu'il est à vous, gardez-le. »

« Et je fis un pas pour me retirer.

« Lui, se levant et m'arrêtant par le bras d'un geste brusque, en grinçant des dents, me dit :

« — Écoute, combien veux-tu?

« — Je veux la moitié.

« — La moitié! fit-il, c'est abominable! c'est un vol!

« — Eh bien! gardez tout. »

« Et je gravis la première marche.

« Alors, m'arrachant presque le pan de ma souquenille, il hurla :

« — Tu ne sais rien.... rien! Tu veux m'éprouver, m'épouvanter. Je trouverai bien tout seul.

« — Pourquoi donc me retenez-vous?

« — Allons, assieds-toi, fit-il en ricanant d'un air bizarre. Voyons, puisque tu sais... qu'est-ce qu'il y a dans le trésor? »

« Je revins m'asseoir.

« — Il y a d'abord la couronne à six branches, en or, quatre gros diamants à chaque branche, la croix au-dessus.

« — Oui... il y a cela.

« — Et puis il y a l'épée, la grande épée à poignée d'or.

« — C'est vrai!

« — Et la coupe en or, avec des perles blanches, rouges et jaunes.

« — Oui... oui... il y a tout cela! Je me rappelle : ma coupe, mon épée, ma couronne. On me les a laissées, je l'ai voulu ainsi; mais je veux les ravoir.

« — Ah! si vous voulez tout garder, m'écriai-je, furieux d'un pareil égoïsme, si vous voulez tout garder... ma foi, je m'en vais. »

« Et je partis indigné.

« Mais lui, me sautant encore une fois au bras, s'écria :

« — Nous pourrons nous entendre pour le reste. Il y a de l'or, n'est-ce pas?

« — Oui, le cercueil est plein de pièces d'or. »

« A ces mots, il devint tout vert et dit:

« — Je garde l'or! tu auras l'argent.

« — Mais il n'y a pas d'argent, m'écriai-je; et d'ailleurs, s'il y en avait, je n'en voudrais pas, entendez-vous? »

« Le vieux fou, d'un ton féroce, se mit alors à vouloir me supplier, à vouloir m'attendrir. Mais il m'était facile de voir qu'il aurait essayé de m'étrangler s'il s'était senti le plus fort et s'il n'avait pas eu besoin de moi.

« — Voyons, disait-il, écoute-moi, Nicklausse, tu es un brave garçon, tu ne veux pas me voler. Je te dis que ce trésor m'appartient; depuis cinquante ans je le cherche. Je me rappelle l'avoir gagné il y a longtemps.... bien longtemps! Seulement, je ne peux pas en jouir par la vue, mais c'est égal, puisqu'il est à moi!

« — Eh bien! puisqu'il est à vous, laissez-moi tranquille.

« — Tu vas le déterrer! » hurla-t-il en sautant sur une hachette. »

« Heureusement, j'avais sous la main ma grosse trique à pointe de fer, ayant prévu que

la chose pourrait tourner mal. Je me mis en garde en lui disant froidement :

«—Père Zulpick, je suis venu chez vous comme ami; vous voulez m'assassiner. Mais, prenez garde, au moindre mouvement, je vous casse la tête. »

« Il comprit cela, et, après m'avoir observé une seconde pour épier mes mouvements et juger s'il serait le plus fort, il déposa sa hachette et me dit d'une voix basse :

«—Tu veux la moitié ?

«—Oui.

«—Quelle moitié ? L'or, l'épée, la couronne? Quoi... quoi ? parle donc !

«—On fera deux parts ; on tirera au sort. Il faut que les parts soient égales. »

« Il réfléchit un instant et dit :

«—J'accepte ! Il faut que j'accepte... mais tu me voles ; je laisse cela sur ton âme. Que le diable t'étrangle ! Il faut que j'accepte.

«—Est-ce entendu ?

«—Quand je te dis que j'accepte...

«—Oui, mais vous allez jurer sur cette croix. »

« Alors je sortis ma petite croix de bronze. En la voyant, ses yeux parurent se troubler.

«—D'où tiens-tu cela ?

«—Que vous importe.—Jurez.

«—Eh bien ! je jure.... de te laisser la moitié.

«—Partage égal, au sort.

«—Oui.

«—A la bonne heure, dis-je en remettant la croix à mon cou ; maintenant nous pouvons nous entendre. Et d'abord, père Zulpick, le trésor est ici.

«—Ici ! Où cela ? fit-il en bégayant.

«—Il faut lever cette dalle, et puis piocher au-dessous. Nous arriverons sur un escalier et nous descendrons cinquante marches. Au bout se trouve un caveau, et dans le caveau le trésor. »

« En m'écoutant, ses yeux s'écarquillaient.

«—Comment sais-tu cela, toi ? fit-il.

«—Je le sais.

«—Tu en es sûr ?

«—J'en suis sûr. Vous allez voir. »

« Et j'allais prendre ma pioche au fond de la cave. Alors il bondit en s'écriant :

«—C'est moi qui veux lever la dalle ; c'est moi qui veux ôter la terre !

«—Levez la dalle, père Zulpick, piochez ! mais souvenez-vous de votre serment sur la croix. On peut être damné une fois : deux fois, ce serait trop. »

« Il ne dit rien, prit la pioche et leva la dalle.

« Je me tenais debout près de lui, avec mon gros bâton ferré, me défiant de sa folie. Plusieurs fois, je remarquai qu'il me lança un coup d'œil rapide pour s'assurer que j'étais en garde. La dalle levée, il se mit à piocher avec la rapidité du chien qui gratte la terre. La sueur lui coulait des reins. Une fois il s'arrêta en me disant :

« —Cette cave est à moi ; je ne veux pas aller plus loin. Il faut que tu sortes.

« —Souvenez-vous de votre serment sur la croix, » lui dis-je froidement.

« Il reprit son travail en répétant à chaque coup de pioche : « Tu me voles... tu me voles... tu es un voleur... tout est à moi... » jusqu'à ce qu'il atteignit la petite voûte de l'escalier. Lorsqu'il en découvrit la première pierre, tout à coup il devint pâle comme un linge et s'assit sur le tas de terre. Et comme je voulais prendre la pioche à mon tour, il se jeta dessus en bégayant :

« —Laisse cela ! c'est moi... moi qui veux tout faire... qui veux descendre le premier.

« —Très-bien, allez ! »

« Il poursuivit sa besogne avec un acharnement qui ne lui permettait plus de respirer. La rage éclatait dans tous ses traits. Cependant l'ouvrage avançait; chaque coup de pioche rendait maintenant un son creux, et subitement une pierre tomba, puis toute la voûte s'affaissa dans l'ouverture avec un bruit sourd. Le vieux cordier faillit être entraîné par les décombres. Je le retins très-heureusement ; mais, bien loin de me remercier, à peine vit-il l'escalier, que dans une exaspération épouvantable il hurla :

« —Tout est à moi !

—Et à moi, » lui dis-je d'un ton sec.

J'avais pris la lampe, il voulut l'avoir.

—Bon, j'aime mieux ça. Marchez en avant, père Zulpick. »

« Nous descendîmes.

« La lumière tremblotante éclairait ces voûtes vieilles de dix siècles ; le bruit furtif de nos pas sur les marches sonores avait des effets étranges. Mon cœur battait d'une force à rompre ma poitrine. Je voyais devant moi le crâne chauve du vieux cordier, sa nuque gris-bleu, son dos voûté. Peut-être à ma place aurait-il eu quelque tentation funeste; mais, grâce au ciel, jamais la pensée du mal n'est entrée dans mon âme, Monsieur Furbach; il faut que je vous dise cela, car la mort nous suivait; elle guettait l'un de nous dans l'ombre. Heureux ceux qui n'ont rien à se reprocher, et qui laissent au Seigneur le soin de retirer ses créatures de ce bas monde. Il n'a pas besoin de nous pour cette terrible besogne.

« Arrivé au bas de l'escalier, Zulpick, ne



« — Voici le duc, dit-il d'un accent solennel... » (Page 17.)

voyant rien dans le caveau, me regarda d'un œil hagard; il voulut parler, aucun son ne parvint à ses lèvres. Alors je lui montrai l'anneau scellé dans la dalle du milieu; il comprit aussitôt, et, posant la lampe à terre, il saisit l'anneau à deux mains avec un rugissement sauvage. La sueur coulait lentement de nos tempes, cependant je restai maître de moi. Voyant l'inutilité des efforts du vieillard :

« Laissez-moi faire, Zulpick, lui dis-je, vous n'êtes pas de force. »

« Il essaya de répondre; en ce moment, je remarquai qu'il avait les lèvres bleues.

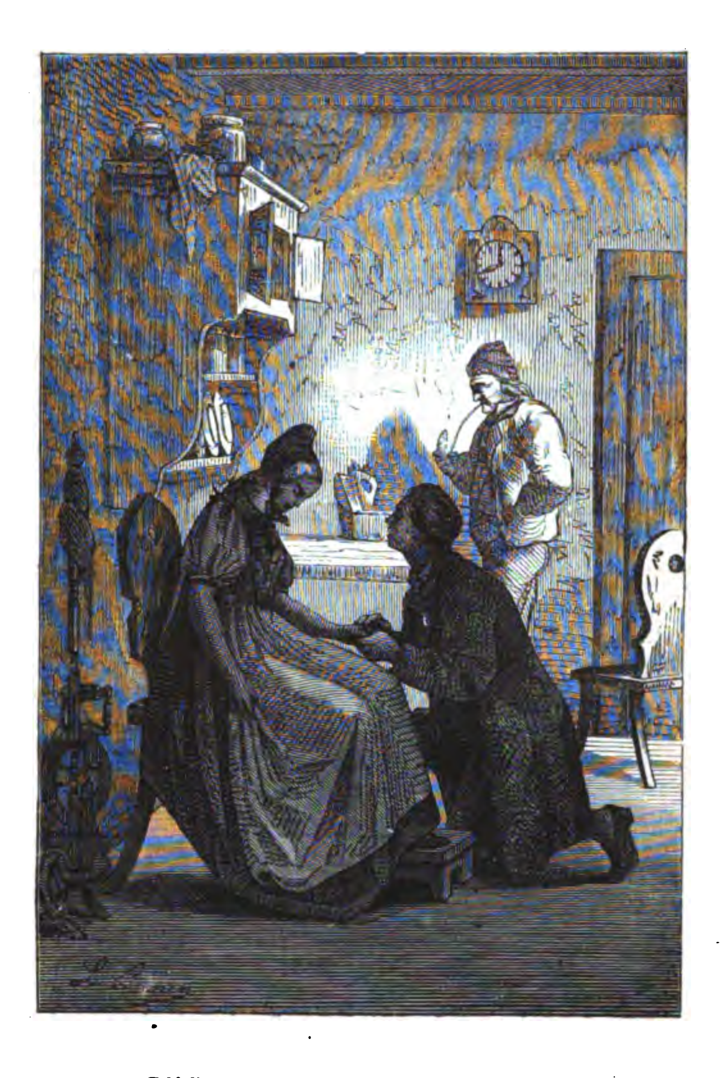
« —Asseyez-vous, reprenez haleine, je ne vous volerai pas votre part, soyez tranquille. »

« Mais il ne voulut pas s'asseoir et s'accroupit près de la dalle. Et tandis que je la levais, en introduisant mon pic dans les interstices de la pierre, il s'efforçait de la retenir avec ses ongles.

« Prenez donc garde, m'écriai-je, vous allez vous faire écraser les mains! »

« Peine perdue; il n'entendait pas; la fureur de l'or le possédait, et dans le moment même où, la dalle se levant, il me fallait employer toutes mes forces pour la retenir, il se glissait déjà dessous, et je l'entendais pousser des cris inhumains entrecoupés de hoquets bizarres.

« La dalle levée, je restai quelques secondes comme ébloui : le scintillement des pierreries aux reflets de la lampe me donnait le vertige. Dans ce moment, rapide comme un éclair, tous mes souvenirs effacés reparurent. Je me sou-



Fridoline, voulez-vous être ma femme? (Page 19.)

vins même de ce que vous m'aviez dit à Munich : « Comment pouviez-vous voir l'or, le cercueil et le chevalier, Nicklausse, puisque vous n'aviez pas de lumière? Reconnaissez que votre rêve n'a pas le sens commun. » Et pour répondre à cette objection, mes yeux cherchaient une lumière quelconque. C'est alors que je vis une ouverture dans la muraille. A l'extérieur, cela ressemblait à un de ces goulots massifs, comme il s'en trouve dans tous les remparts, pour laisser transpirer l'humidité de la terre. La lune pâle regardait par ce trou et confondait ses rayons bleus avec les rayons jaunes de notre lampe.

« Tout cela, mon cher monsieur Furbach, est pour vous dire qu'en de pareils instants nos sens acquièrent une acuité surprenante; rien ne leur échappe, pas même les circonstances indifférentes.

« Zulpick venait de saisir la couronne posée sur un coussin de pourpre vermoulu et la plaçait sur sa tête d'un air superbe. Il prit de même l'épée, puis la coupe et me regardant :

« —Voici le duc, dit-il d'un accent solennel, le vieux duc Gontran l'Avare! »

« Et comme je soulevais un coin de la tenture, roide comme du carton, et que sous les oripeaux nous apparaissait l'or, le vieux fou, levant son épée, voulut m'en asséner un coup sur la tête, mais un gargouillement indéfinissable s'échappa de sa poitrine, et il s'affaissa en exhalant un long soupir.

« Saisi d'horreur, j'approchai la lampe et vis qu'il avait la tempe gauche d'un noir bleuâtre,

que ses yeux se retournaient dans leurs orbites et qu'une écume rosée couvrait ses lèvres.

« —Père Zulpick! » m'écriai-je.

« Il ne répondit pas.

« Aussitôt je compris qu'il venait d'être frappé d'apoplexie foudroyante. Était-ce la vue de l'or! Était-ce pour avoir violé son serment, en me refusant ma part du butin? Était-ce parce que son heure était venue comme viendra la nôtre? Que sais-je? je ne m'en inquiétai pas; la peur d'être surpris en de telles circonstances auprès de ce cadavre me glaçait le sang. On n'aurait pas manqué de m'accuser d'avoir assassiné Zulpick, ce pauvre vieillard sans force, pour m'emparer de son bien. Que faire? me sauver et le laisser là... Ce fut ma première idée; mais tout en gravissant l'escalier, le désespoir de perdre les richesses que j'avais tant convoitées me fit redescendre. J'arrachai des mains de Zulpick la coupe et l'épée, que ses doigts roidis tenaient comme des serres, et je les replaçai sur le cercueil ainsi que la couronne. Puis, chargeant le corps sur mon épaule, et prenant la lampe à terre, je remontai jusqu'au caveau supérieur. Là, j'étendis le vieux cordier sur son grabat, et, repoussant la terre dans l'escalier, je remis la dalle à sa place. Cela fait, j'entr'ouvris doucement la porte de la cave, regardant tout inquiet sur la place déserte. Tout dormait aux environs. Il n'était pas deux heures du matin, la lune mélancolique étendait les grandes ombres noires de Saint-Étienne sur la neige durcie. Je m'échappai vers le Schlossgarten et me glissai dans ma chambre par l'entrée du parc.

« Le lendemain, tout Brisach apprit que Zulpick était mort d'un coup de sang. Son enterrement eut lieu le jour suivant; les vieilles commères du village, les mariniers, les flotteurs, le conduisirent en procession au cimetière.

« Moi, je continuai durant trois semaines à traîner ma charrette. A cette époque eut lieu la vente aux enchères publiques de la cave, du grabat, de la chaise et du vieux bahut de Zulpick; et comme il me restait les deux cents florins que j'avais gagnés à votre service, je me rendis acquéreur du tout pour la somme de trois *goulden*, ce qui ne laissa pas d'émerveiller le voisinage et maître Durlach lui-même. Comment un simple domestique pouvait-il posséder trois *goulden?* Je fis voir à M. Durlach la note que vous m'aviez remise, et il n'y eut plus d'objections à ce sujet. Bientôt même le bruit courut au pays que j'étais un richard, qui traînait des charrettes pour accomplir un vœu de contrition. D'autres prétendaient que je m'étais déguisé en domestique, pour racheter à bas prix les décombres de Vieux-Brisach, et les revendre ensuite en bloc à l'empereur d'Autriche, lequel se proposait de reconstruire les châteaux des Hapsbourg de fond en comble à l'instar du XIIe siècle, d'y remettre de vieux reîtres, des chapelains et des évêques. Quelques-uns, plus judicieux, inclinaient à croire que je voulais fonder tout bonnement, à Brisach, une fabrique de chapeaux de paille comme il s'en trouve en Alsace.

« M[lle] Fridoline n'était plus la même avec moi depuis mon acquisition; elle ne savait trop que penser de tous les bruits qui circulaient sur mon compte, et se montrait plus timide, plus réservée qu'autrefois. Je la voyais rougir à mon approche, et lorsque j'annonçai l'intention de retourner dans mon pays, elle devint fort triste. Il me parut même le lendemain qu'elle avait pleuré, circonstance qui me fit grand plaisir, car j'avais résolu d'accomplir mon rêve dans toutes ses parties, et ce qui m'en restait n'était pas le moins agréable.

« Que vous dirai-je encore, mon cher monsieur Furbach? La suite de mon histoire est facile à comprendre. Lorsque, enfermé la nuit dans ma cave, la porte bien close, je redescendis dans le caveau, et que je me vis cette fois bien en possession du trésor; lorsque je calculai ces immenses richesses, et que je me dis qu'à l'avenir le besoin ne saurait m'atteindre, comment vous exprimer le sentiment de reconnaissance qui s'empara de tout mon être? Comment traduire en paroles les actions de grâces qui s'élevèrent du fond de mon âme?

« Et plus tard, quand j'eus opéré à Francfort l'échange de quelques centaines de mes pièces d'or, chez le banquier Kummer, émerveillé de l'antiquité de cette monnaie remontant aux croisades, et que je revins à Vieux-Brisach en grand seigneur, sur le dampschiff *Hermann*, que j'avais attendu tant de fois les pieds dans la neige, comment vous peindre l'étonnement, le ravissement de Fridoline, toute rouge, tout émue, en me voyant prendre place à la table des voyageurs; les félicitations affectueuses du père Durlach et la confusion de Katel, qui s'était permis de me tutoyer et de me traiter même quelquefois de fainéant, lorsque je lui paraissais trop mélancolique, et que je soupirais au coin de l'âtre! Pauvre Katel, elle le faisait dans les meilleures intentions du monde, elle me rudoyait un peu pour relever mon courage; mais alors, qu'elle parut confuse, interdite et stupéfaite, d'avoir maltraité ce grand personnage qu'elle voyait là, gravement installé devant la table, dans son *witchoura* vert-dragon, doublé de zibeline!

« Ah! Monsieur Furbach, qu'il y a de singuliers contrastes dans le monde, et que le vieux proverbe : « l'habit ne fait pas le moine », a tort! On a beau déprécier l'argent, comme il vous pose un homme! Je me rappellerai toujours qu'au moment où j'ouvris ma malle, et qu'en ayant tiré ma cassette je l'ouvris sur la table, le bon vieux Durlach, très-prudent de sa nature, et qui jusqu'alors avait un peu douté de la solidité de mon opulence, voyant tout à coup l'or briller, tira très-humblement son bonnet de soie noire et dit d'un air fâché à Fridoline :

« —Allons donc, Fridoline, avance le fauteuil pour M. Nicklause; tu ne penses jamais à rien! »

« Et quand je dis au bonhomme que le plus cher de mes vœux était d'obtenir sa petite fille en mariage, lui qui, quelques semaines avant, se serait indigné d'une proposition pareille et m'aurait bien vite montré la porte, il en parut tout attendri :

« —Comment donc, mon cher monsieur Nicklausse, mais certainement, c'est un grand honneur pour nous! »

« Il y mit pourtant une condition, c'est que je resterais au Schlossgarten, — « ne voulant pas, dit-il, qu'un établissement fondé par son aïeul tombât entre des mains étrangères. »

« Fridoline, assise dans un coin, pleurait tout bas.

« Et quand, m'agenouillant devant elle, je lui demandai :

« —Fridoline, m'aimez-vous? Fridoline, voulez-vous être ma femme? »

« C'est à peine si la pauvre enfant put me répondre :

« —Vous savez bien, Nicklausse, que je vous aime! »

« Ah! Monsieur Furbach, de pareils souvenirs nous forcent à bénir cet or si méprisable, car lui seul rend possibles de tels bonheurs! »

Nicklausse se tut et resta longtemps rêveur, le coude sur la table, le front dans sa main. Il semblait voir défiler dans son esprit tous les bons et les mauvais jours écoulés; une larme tremblotait dans ses yeux. Le vieux libraire, la tête inclinée, se perdait lui-même dans des rêveries qui ne lui étaient point habituelles.

« Mon cher ami, dit-il tout à coup en se levant, votre histoire est merveilleuse; mais j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien. Serait-ce un effet magnétique, et la petite croix que vous m'avez fait voir à Munich aurait-elle appartenu à Gontran l'Avare? Qui sait? Dans tous les cas, je suis sûr que je vais faire des rêves épouvantables. »

Nicklausse ne répondit pas; il s'était levé et reconduisit son ancien maître en silence.

La lune bleuissait les hautes fenêtres de la salle, il était près d'une heure du matin.

Le lendemain, M. Furbach, embarqué sur le dampschiff, avait repris la route de Bâle. Il levait la main en signe d'adieu, et Nicklausse lui répondait en agitant son feutre.

FIN DU TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR.

MON

ILLUSTRE AMI SELSAM

I

Dans la soirée du 19 septembre 1855, j'allai voir mon ancien camarade d'université, l'illustre docteur Adrien Selsam, professeur de pathologie générale, chef de clinique, accoucheur de la grande-duchesse, etc., etc.

Je le trouvai seul dans son magnifique salon de la rue Bergstrasse, le coude sur une petite table de marbre noir, et les yeux plongés dans un globe de cristal, qui me parut contenir une eau de roche parfaitement limpide.

Malgré les rayons pourpres du crépuscule, entrant par trois hautes fenêtres ouvertes sur les jardins du palais, la figure maigre de mon ami Selsam, son nez en lame de rasoir, et son menton en galoche, empruntaient au globe des teintes blafardes effrayantes : on eût dit une tête de mort récemment coupée, et le liseré rouge de sa robe de chambre complétait l'illusion.

Tout cela me surprit au point que je n'osai l'interrompre dans ses réflexions. J'allais même me retirer, quand un gros suisse, que j'avais trouvé ronflant dans l'antichambre, s'avisa d'ouvrir un œil et de crier d'une voix de Stentor :

« Monsieur le conseiller Théodore Kilian ! »

Selsam, exhalant un soupir, se tourna lentement vers moi, comme un automate, me tendit la main et me dit :

« *Salve tibi*, Théodore ! *Quomodo vales?*

—*Optime*, Adrien, » lui répondis-je.

Puis élevant la voix :

« Que fais-tu donc là, mon ami ? Tu médites, je crois, sur la doctrine de Sangrado ? »

Mais son regard prit une expression si louche, que j'en fus tout étonné.

« Théodore, fit-il après un instant de silence, ceci n'est point matière à plaisanterie : j'étudie la maladie de ta respectable tante, dame Annah Wunderlich. Ce que tu m'en as dit avant-hier est grave : ces exaltations, ces extases, ces soubresauts, et surtout les expressions exagérées de la vénérable dame en parlant de la *Création* de Haydn, des *oratorios* de Hændel et des symphonies de Beethoven, présagent une affection dangereuse.

—Et tu prétends l'approfondir dans ce bocal d'eau fraîche ?

—Précisément le plus fortuné hasard t'amène; je songeais à toi. »

Puis, m'indiquant un violon suspendu à la muraille :

« Voudrais-tu me jouer l'*Enlèvement au sérail*, de Mozart ? »

Cette invitation me parut tellement bizarre, que je me demandai si la tête de mon pauvre ami Selsam n'était pas en train de déménager, comme celle de ma tante ; mais lui, devinant ma pensée, reprit avec un sourire ironique :

« Rassure-toi, cher Théodore, rassure-toi ; mes facultés intellectuelles sont intactes : je suis sur la voie d'une grande, d'une sublime découverte !

—Bon, cela suffit. »

Et détachant le violon, je le considérai d'un œil d'envie. C'était un de ces fameux Lévenhaupt, que Frédéric II fit construire au nombre de douze, pour accompagner ses parties de flûte, — instruments parfaits, irréprochables, et que certains connaisseurs égalent aux Stradivarius.

Quoi qu'il en soit, à peine eus-je appuyé l'archet sur ses cordes, que tout ce qu'on m'en avait dit me parut au-dessous de la réalité; et

l'élégance de l'œuvre s'ajoutant à l'extrême pureté des sons, je me crus transporté au septième ciel.

« O grand, grand maître! m'écriai-je, ô sublime mélodiste! Qui pourrait être insensible à tant de grâce, de vigueur et d'inspiration! »

Mon chapeau était à terre, mes yeux clignotaient, mes genoux vacillaient; je ne me possédais plus : Selsam, le bocal et la maladie de ma tante n'existaient plus pour moi.

Enfin, au bout d'une heure, je m'éveillai comme d'un songe, étendu sur le canapé du docteur Adrien, et me demandant ce qui venait de se passer.

Je vis Selsam, armé d'une forte loupe, en face de son globe. L'eau du bocal était devenue trouble; des milliers d'infusoires s'y croisaient en tous sens.

« Eh bien, Selsam, lui demandai-je d'une voix affaiblie, es-tu content? »

Alors, la face rayonnante, il vint à moi, et, me prenant les deux mains avec expression :

« Merci, merci, mon cher et digne camarade, mille fois merci! s'écria-t-il. Tu viens de rendre à la science le plus grand service. »

J'étais ébahi.

« Comment! en jouant un air de musique, j'ai rendu un service à la science, moi?

—Oui, cher Théodore, et je ne te laisserai pas ignorer la part glorieuse que tu as prise à la solution du grand problème. Viens, suis-moi; tu vas tout voir, tout comprendre. »

Il alluma un candélabre, car la nuit était venue, puis il ouvrit une porte latérale et me fit signe de le suivre.

J'étais en proie à l'émotion la plus profonde; en traversant plusieurs pièces successives, je pensais qu'une révolution allait s'accomplir dans tout mon être; que j'allais recevoir la clef des mondes invisibles.

Le candélabre jetait sa lumière éclatante sur les meubles somptueux de la riche demeure; les ornements, les tableaux, les tapis défilaient dans l'ombre; des têtes riantes, sortant de leurs cadres, nous regardaient passer; et la lumière, glissant de dorure en dorure, nous conduisit enfin au haut d'un large escalier à rampe de bronze.

Nous descendîmes dans une cour intérieure; le bruit furtif de nos pas s'entendait au loin comme un chuchotement mystérieux.

Dans la cour, je remarquai que l'air était calme; des étoiles sans nombre brillaient au ciel; plusieurs portes se présentaient sur notre passage, Selsam s'arrêta devant l'une d'elles, et, se tournant vers moi, me dit :

« Voici mon amphithéâtre. C'est ici que je travaille, que je dissèque. Ne t'émotionne pas... La nature ne lâche ses secrets qu'entre les mains de la mort! »

J'eus peur : j'aurais voulu reculer, mais Adrien étant entré sans attendre ma réponse, il fallut bien le suivre.

J'entrai donc, pâle d'émotion, et, sur une grande table de chêne, je vis un cadavre, — le cadavre d'un jeune homme, — étendu, les mains serrées au corps, la tête rejetée en arrière, les yeux écarquillés, immobile comme une motte de terre.

Il avait un beau front. Sur le côté gauche, une blessure profonde pénétrait dans les cavités de sa poitrine; mais ce qui me fit le plus d'impression, ce n'est pas la vue de cette blessure, ni le caractère sombre de cette tête, c'est l'immobilité, le silence!

« Voilà donc l'homme! me dis-je; inertie, repos éternel! »

Cette idée écrasante s'appesantissait sur moi, lorsque Selsam, posant le tranchant de son scalpel sur le corps inerte, me dit :

« Tout cela vit... tout cela bientôt va renaître!... Des milliers d'existences asservies par une même force vont reprendre leur indépendance. La seule chose qui ait cessé d'être dans ce corps, c'est la puissance du commandement, l'autorité qui imposait une direction unique à toutes ces vies individuelles : *la volonté!* — Cette puissance était là. »

Il frappa la tête qui rendit un son mat, comme s'il eût touché du bois.

J'étais saisi, et pourtant les paroles de Selsam me rassurèrent un peu.

« Tout n'est donc pas anéanti, me dis-je; tant mieux!... J'aime mieux vivre en détail que de ne pas vivre du tout.

—Oui, s'écria Selsam, qui semblait voir les pensées aller et venir dans mon front; oui, l'homme est immortel en détail; chacune des molécules qui le composent est impérissable; elles vivent toutes! mais leur vie, leurs souffrances, se transmettent à l'âme qui les domine, consulte leurs besoins et leur impose ses volontés. On a cherché le type du gouvernement le plus parfait; on a prétendu le trouver dans une ruche d'abeilles, dans un tas de fourmis : ce modèle idéal du gouvernement, le voilà.

En même temps il plongea son scalpel dans le cadavre et l'ouvrit complétement. J'en reculai d'horreur, mais lui ne parut pas même s'apercevoir de ce mouvement, et poursuivit avec calme :

« Voyons d'abord les moyens d'action et de transmission de l'âme. Tu vois ces milliers de fibres blanches qui se ramifient dans tout le corps : ce sont les nerfs, ce sont les grandes

routes de ce vaste pays, où vont et viennent sans cesse des estafettes plus rapides que l'éclair, portant aux extrémités les ordres de la molécule centrale, ou prévenant celle-ci des besoins et des dangers qui affectent ou menacent ses innombrables sujets. Alors tout marche, tout s'émeut, tout s'agite, tout se porte au but assigné par l'âme. Cependant chaque molécule a sa tâche et sa nature propre; ainsi, Théodore, voici les organes de la respiration : les poumons; voici ceux de la circulation du sang: le cœur, les veines, les artères; voici ceux de la digestion : l'estomac, les intestins. Eh bien, ne va pas croire qu'ils se composent des mêmes éléments, des mêmes êtres. Non! quand la décomposition arrive, les poumons produisent le genre d'insectes appelés *douves*, qui se fixent, comme la sangsue, au moyen de deux pores: leur corps est long et filiforme. Les intestins produisent des *lombrics* formés d'anneaux charnus : ils sont cylindriques, roses, amincis aux extrémités et ne ressemblent en rien aux *douves*. Le cœur produit des *fongus hématodes*, sorte de champignons rongeurs. — Ainsi de chaque organe.

« L'homme vivant est tout un univers soumis à une *volonté!*... Et sache bien que chacun de ces infiniment petits a son âme immortelle. L'Être suprême n'accorde pas de privilége d'immortalité; car tout, depuis l'atome jusqu'aux ensembles incommensurables de l'espace, tout est soumis à la justice absolue; jamais une molécule n'est hors de la place que lui assigne son mérite; cela seul nous explique l'ordre admirable du monde : de même que l'homme, parcelle de l'humanité, obéit forcément à Dieu, de même la molécule agit selon la volonté de l'homme vivant. Conçois-tu, maintenant, Théodore, la puissance infinie de ce grand Être, dont la volonté agit sur nous comme notre âme agit sur notre chair et notre sang? La nature tout entière est la chair et le sang de Dieu ; il souffre par elle, il vit par elle, il pense par elle, il agit par elle : chacun de ses atomes est impérissable, car Dieu ne peut périr dans un seul de ses atomes.

—Mais où donc est la liberté? m'écriai-je; si je suis une molécule asservie, comment suis-je responsable de mes actes?

—La liberté est intacte, dit Selsam, car la molécule de ma chair peut se révolter contre tout mon être; c'est ce qui arrive, mais alors elle périt et mon organisme l'élimine. Elle a été libre, elle a subi les conséquences de son acte. Moi aussi je suis libre; je puis me révolter contre les lois de Dieu, je puis abuser de mon pouvoir sur les êtres qui me composent, et par là même entraîner ma dissolution. Les molécules redeviennent indépendantes, et mon âme perd son pouvoir! Ne suffit-il pas de constater que nous souffrons par nos fautes, pour reconnaître que nous en sommes responsables, et par conséquent libres? »

Je n'avais plus rien à répondre, et nous restions là, nous regardant l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme.

« Tout cela, mon cher Selsam, lui dis-je enfin, me paraît fort logique, ce sont des théories superbes; mais je ne comprends pas leur rapport avec ton bocal, avec la maladie de ma tante, et l'air de musique que tu m'as fait jouer.

—Rien de plus simple, fit-il en souriant; tu ne peux pas ignorer que la vibration des sons imprime au sable amassé sur un tambour des mouvements rapides, et lui fait tracer des figures géométriques d'une régularité merveilleuse...

—Sans doute, mais...

—Mais, s'écria-t-il avec impatience, laisse-moi finir! De même les sons agissent sur les molécules d'un liquide, d'où résultent des combinaisons infinies, avec cette différence toutefois, que ces molécules étant mobiles, les figures qui en résultent sont des êtres animés : c'est ce que les physiciens appellent la création équivoque. Or les sons, agissant sur le système nerveux, produisent un dégagement électrique, lequel agit à son tour sur les liquides enfermés dans notre corps, d'où naissent des milliers et des milliards d'insectes qui attaquent l'organisme, et produisent une foule de maladies, telles que le tintouin, la surdité, la berlue, l'épilepsie, la catalepsie, l'idiotisme, le cauchemar, les convulsions, la danse de Saint-Guy, les spasmes de l'œsophage, la colique nerveuse, la coqueluche, les palpitations, et généralement cette infinité de maladies auxquelles les femmes qui s'adonnent à la musique sont particulièrement sujettes, et dont la nature est restée inconnue jusqu'à ce jour. En effet, les insectes en question, savoir : les *myriapodes*, qui ont six pieds, sans ailes; les *thysanoures*, qui ont l'abdomen garni, sur le côté, de fausses pattes; les *parasites*, dont les yeux sont lisses et la bouche en forme de suçoir; les *coléoptères*, qui possèdent des mandibules très-fortes; les *lépidoptères*, qui ont deux filets roulés en spirale formant une langue; les *névroptères*, les *hyménoptères*, les *ripiphores*... tous ces milliards de rongeurs se répandent à l'intérieur de notre corps, comme dans un vieux meuble vermoulu; ils y enfoncent leurs tenailles, leurs ongles, leurs pics, leurs râpes, leurs tarières et vous disloquent de fond en comble. C'est l'histoire du peuple

romain énervé par le luxe asiatique : les barbares le dévorent sans résistance ! »

Cette description de Selsam m'avait fait dresser les cheveux sur la tête.

« Et tu crois, m'écriai-je, que la musique est cause de ces désastres.

—Incontestablement. Il suffit de voir les vieilles joueuses d'orgue, de piano ou de harpe pour en être convaincu. Ta malheureuse tante menace ruine; je ne connais qu'un seul moyen de prévenir sa chute prochaine.

—Quel moyen, Selsam? Quoique je sois son héritier présomptif, ce serait un cas de conscience à se faire, que de ne pas essayer de la sauver!

—Oui, fit-il, je reconnais là ta délicatesse ordinaire : c'est l'affection et non l'intérêt qui te guide. Mais il est tard, Théodore, je viens d'entendre sonner minuit; reviens demain à dix heures du soir, j'aurai préparé l'unique remède qui puisse sauver dame Annah. Je veux que tu me doives son rétablissement; la cure sera radicale, je t'en donne ma parole académique.

—Sans doute, sans doute, mais ne pourrais-tu me dire...?

— A quoi bon? Demain tu sauras tout. Le sommeil me gagne. »

Nous traversâmes la cour; il m'ouvrit la porte cochère donnant sur la Bergstrasse. Nous nous serrâmes la main en nous souhaitant le bonsoir, et je regagnai ma chambre, perdu dans les plus tristes réflexions.

II

Il me fut impossible, cette nuit-là, de fermer l'œil; je me creusais la tête pour savoir comment Selsam expulserait les ascarides de ma respectable tante Wunderlich.

Le lendemain, cette idée me poursuivit jusqu'au soir. J'allais, je venais, je m'interrogeais moi-même à haute voix, et les gens se retournaient dans la rue pour m'observer, tant mon agitation était grande.

En passant devant l'officine du pharmacien Koniam, je m'arrêtai plus d'une heure à lire les étiquettes innombrables de ses fioles et de ses bocaux : *Assa fœtida, — Arsenic, — Chlore, — Potassium, — Baume de Chiron, — Remède du Capucin, — Remède de mademoiselle Stéfen, — de Fioraventi,* etc., etc., etc.

« Grand Dieu! me dis-je, faut-il avoir la main heureuse, pour saisir précisément la fiole qui nous guérira sans expulser la molécule centrale! Faut-il avoir du courage pour s'ingérer de l'*assa fœtida*, du *remède du Capucin*, ou de *Fioraventi*, quand un simple morceau de pain ou de viande nous cause parfois une indigestion ! »

Et le soir, soupant en tête-à-tête avec ma bonne tante, je l'observai d'un œil plein de compassion.

« Hélas! pensais-je en moi-même, que dirais-tu, pauvre Annah Wunderlich, si tu savais que des milliards de bêtes féroces microscopiques s'acharnent à ta ruine, pendant que tu bois tranquillement une tasse de thé!

— Pourquoi me regardes-tu donc ainsi, Théodore? me demanda-t-elle tout inquiète.

—Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien...

— Si, je vois que tu me trouves mal aujourd'hui; j'ai l'air souffrant, n'est-ce pas?

—C'est vrai, vous êtes bien pâle. Je parie que vous avez encore reçu de la musique?

—Eh! sans doute. J'ai reçu hier l'opéra du *Grand Darius*, une œuvre sublime, une...

—J'en étais sûr. Vous avez passé la nuit à pianoter, à prendre des poses, à vous extasier, à jeter des « ah! » des « oh! parfait! merveilleux ! divin! »

Elle devint pourpre.

« Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Est-ce que je n'ai plus le droit...?

—Eh! je ne dis pas le contraire; mais c'est ridicule : vous vous ruinez le système nerveux, vous...

—Le système nerveux!... C'est vous qui devenez fou, qui ne savez ce que vous dites.

—Au nom du ciel, calmez-vous, ma tante! La colère dégage de l'électricité, laquelle produit à son tour des insectes par milliards...

—Des insectes! s'écria-t-elle en se levant comme un ressort; des insectes! Avez-vous déjà vu des insectes sur ma personne, malheureux? Comment, vous osez... Mais c'est infâme!... des insectes!... Louise!... Katel!...— Sortez, Monsieur!...

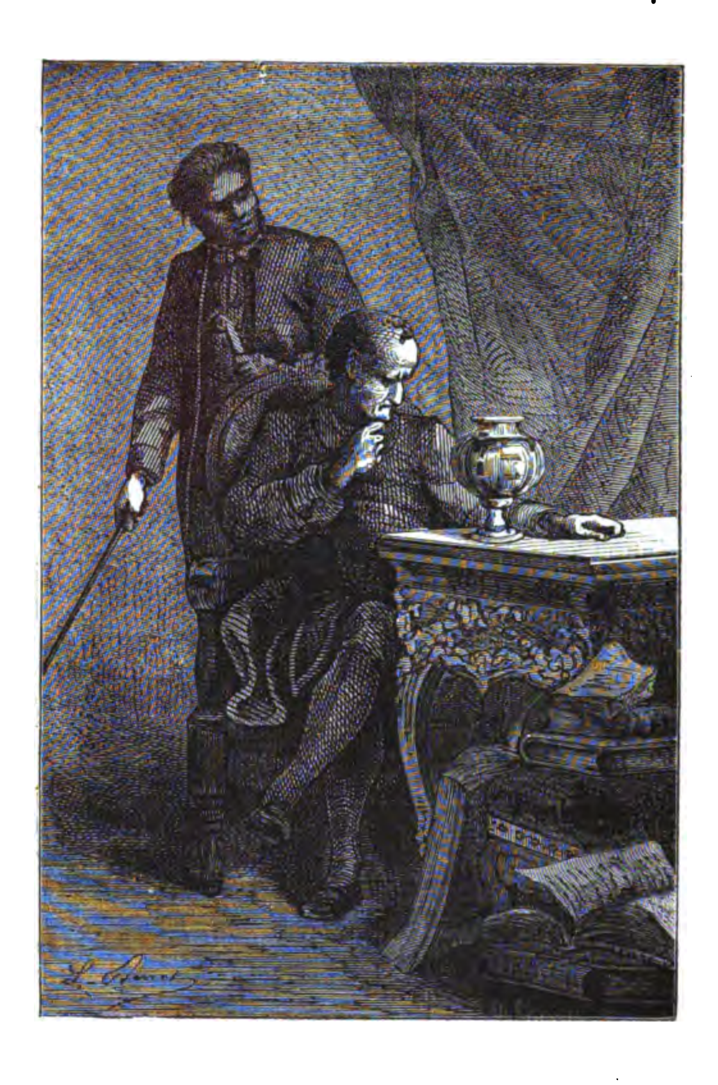
—Mais ma tante...

—Sortez! sortez! Je vous déshérite! »

Elle criait, elle bégayait, son bonnet lui pendait sur l'oreille, c'était épouvantable.

« Voyons, voyons, m'écriai-je en me levant, ne nous fâchons pas! Que diable, ma tante, je ne parle pas des insectes que vous croyez..., je parle des myriapodes, des thysanoures, des coléoptères, des lépidoptères, des parasites, enfin de cette multitude innombrable de petits monstres qui s'est logée dans votre corps et qui vous ronge! »

A ces mots, ma tante Wunderlich tomba dans son fauteuil, les bras pendants, la tête inclinée sur la poitrine, et la face tellement pâle,



L'eau du bocal était devenue trouble. (Page 21.)

que le rouge qu'elle s'était mis sur les pommettes apparaissait comme des taches de sang.

Je ne fis qu'un saut de notre maison à l'hôtel de Selsam.

En entrant chez lui, j'étais, à ce qu'il paraît, blême comme un mort.

« Mon ami... il y a une crise!... »

Mais je m'arrêtai, saisi de stupeur. Une nombreuse société se trouvait réunie chez Selsam: — C'était d'abord M. le conservateur du Musée archéologique, Daniel Brêmer, avec sa grande perruque poudrée et son habit marron, la face pleine et les yeux à fleur de tête comme une grenouille; il tenait à la bouche une sorte de cornemuse gigantesque, et semblait en montrer l'usage aux autres; — puis M. le maître de chapelle, Christian Hoffer, en chapeau à claque, accroupi dans un fauteuil et ses longues jambes allongées à perte de vue sous la table; il faisait jouer, de ses longs doigts osseux, les clefs d'un autre instrument bizarre en forme de tube, et ne leva pas même les yeux sur moi lorsque la porte s'ouvrit, tant cet examen absorbait son attention; — MM. Kasper Marbach, prosecteur à l'hôpital Sainte-Catherine, et Rebstock, doyen de la Faculté des belles-lettres, tous deux en habit noir et cravate blanche, se trouvaient aussi là, l'un armé d'un immense plateau de bronze, l'autre ceint d'une sorte de tambour de bois des îles à peau de bouc.

Ces gens graves assis autour du candélabre, les joues gonflées, la baguette en l'air, la physionomie méditative, me produisirent un effet



Nous nous glissâmes contre les murs comme des malfaiteurs. (Page 26.)

si grotesque, que je restai cloué sur le seuil, le cou tendu, la bouche béante, comme en présence d'un rêve.

Selsam, sans s'émouvoir, m'avança gravement un siége, et M. le conservateur du Musée poursuivit ses explications :

« Ceci, Messieurs, dit-il, est le fameux *buscatibia* des Suisses : il a des sons terribles, qui se prolongent à travers les échos et dominent le fracas des torrents. Si M. le conseiller Théodore veut le prendre, je ne doute pas qu'il n'en tire des effets grandioses. »

Il me remit cette corne de bœuf d'un air solennel; et, s'adressant au prosecteur Kasper Marbach :

« Votre tambour, Monsieur, est ce que nous avons de plus admirable dans le genre : c'est le *karabo* des Égyptiens et des Abyssins; les jongleurs s'en servent pour faire danser les serpents et les bayadères.

— Est-ce cela ? fit le prosecteur, en frappant un coup alternativement de la main droite et de la main gauche.

—Très-bien !... très-bien !... vous réussirez. — Et quant à M. le doyen, il n'aura qu'à donner un coup, de seconde en seconde, sur son plateau : le fameux *tam-tam*, dont les sons lugubres ressemblent aux glas du gros bourdon de notre cathédrale. Ce sera d'un effet colossal, surtout dans le silence de la nuit...—Avez-vous compris, Messieurs?

—Très-bien.

—Alors nous pouvons partir.

—Un instant, dit le docteur, il est nécessaire

d'instruire Théodore de notre détermination. »

Puis, s'adressant à moi :

« Mon cher ami, la position de ta respectable tante exige un remède héroïque. Après y avoir longtemps réfléchi, une idée lumineuse est venue m'éclairer. — Quel est son mal? C'est l'affadissement du système nerveux, c'est la débilité résultant de l'abus de la musique. — Eh bien, que faire en pareille circonstance?— Le plus rationnel est de fondre dans le même traitement le principe d'Hippocrate : *Contraria contrariis curantur*, et celui de notre immortel Hahnemann : *Similia similibus curantur*. — Qu'y a-t-il de plus contraire à la musique fade et sentimentale de nos opéras, que la musique sauvage des Hébreux, des Caraïbes et des Abyssins? — Rien. Donc, j'emprunte leurs instruments, j'exécute un air des Hottentots en présence de ta respectable tante, et le principe *contraria contrariis* est satisfait. D'autre part, qu'y a-t-il de plus semblable à la musique que la musique? — Evidemment, rien. Donc, le principe *similia similibus* est aussi satisfait. »

Cette idée me parut sublime.

« Selsam, m'écriai-je, tu es un homme de génie! Hippocrate a résumé la thèse, et Hahnemann l'antithèse de la médecine; mais toi, tu viens de créer la synthèse : c'est une découverte grandiose!...

—Hé! je le sais bien, fit-il, mais laisse-moi finir. En conséquence je me suis adressé à M. le conservateur du Musée des Voyages, qui non-seulement consent à nous prêter le tamtam, le busca-tibia, le karabo de sa collection, mais veut bien encore nous offrir son concours et jouer du fifre, ce qui complétera notre improvisation harmonique d'une façon très-heureuse. »

Je m'inclinai profondément devant M. le conservateur, et lui exprimai toute ma gratitude. Il en parut touché et me dit :

« Monsieur le conseiller, je suis heureux de pouvoir vous rendre service, ainsi qu'à la respectable dame Annah Wunderlich, dont les nombreuses vertus sont obscurcies par cette exagération malheureuse des jouissances musicales, et l'abus des instruments à cordes. Puissions-nous réussir à la ramener aux goûts simples de nos pères!

— Oui, puissions-nous réussir! m'écriai-je.

—En route! Messieurs, dit Selsam, en route! »

Tout le monde descendit alors le grand escalier. Onze heures sonnaient; la nuit était sombre, pas une étoile ne brillait au ciel; un vent d'orage faisait crier les girouettes et balançait les réverbères. Nous nous glissions contre les murs comme des malfaiteurs, chacun de nous tenant son instrument caché sous ses habits.

Arrivés à la porte de ma tante, j'introduisis délicatement la clef dans la serrure, et Selsam ayant allumé un rat-de-cave, nous entrâmes dans le vestibule en silence. Là, chacun prit son poste en face de la chambre à coucher, et, son instrument à la bouche, attendit le signal.

Tout cela s'était fait avec tant de prudence, que rien n'avait bougé dans la maison. Selsam entr'ouvrit même doucement la porte, puis, élevant la voix :

« Partez! » s'écria-t-il.

Et je soufflai dans ma corne de bœuf : le tam-tam, le fifre, le karabo, tout retentit à la fois.

Impossible de rendre l'effet de cette musique sauvage. On aurait dit que la voûte du vestibule allait s'écrouler.

Nous entendîmes un cri; mais, bien loin de cesser, une sorte de rage nous saisit, et la grosse caisse, le tam-tam, de redoubler leur fracas, au point que moi-même je n'entendais plus les sons de ma trompe, dont le bruit domine cependant les roulements du tonnerre; mais le tam-tam était encore plus fort : ses vibrations lentes et lugubres éveillaient en nous un sentiment de terreur inexprimable, comme à l'approche d'un festin de cannibales où l'on doit figurer en qualité de rôti; nos cheveux étaient debout sur nos têtes, comme des baguettes : — la trompette du Jugement dernier, sonnant le réveil des morts, ne produira pas un effet plus terrible!

Vingt fois Selsam nous avait crié d'arrêter; nous étions sourds, une sorte de frénésie diabolique s'était emparée de nous.

Enfin, épuisés, hors d'haleine et pouvant tout au plus nous tenir sur nos jambes, tant nous étions rendus de fatigue, il fallut bien cesser cet épouvantable vacarme.

Alors Selsam, levant le doigt, nous dit :

« Silence!... Écoutons! »

Mais nos oreilles bourdonnaient, il nous était impossible de percevoir le moindre bruit.

Au bout de quelques minutes, le docteur, inquiet, poussa la porte et pénétra dans la chambre pour voir l'effet de son remède.

Nous l'attendions avec impatience. Il ne revenait pas, et j'allais entrer à mon tour, quand il sortit extrêmement pâle et nous regarda d'un air étrange :

« Messieurs, dit-il, sortons!

—Mais quel est le résultat de l'expérience, Selsam? »

Je lui tenais le bras; il se retourna brusquement et me répondit :

« Eh bien... elle est morte !

—Morte ! m'écriai-je en reculant.

—Oui, la commotion électrique a été trop violente : elle a détruit les ascarides, mais elle a malheureusement foudroyé la molécule centrale. Du reste, cela ne prouve rien contre ma découverte, au contraire : — ta tante est morte guérie ! »

Et il sortit.

Nous le suivîmes pâles de terreur. — Une fois dans la rue, nous nous dispersâmes, les uns à droite, les autres à gauche, sans échanger une parole : le dénouement de l'aventure nous avait terrifiés !

Le lendemain, toute la ville apprit que dame Annah Wunderlich était morte subitement. Les voisins prétendirent avoir entendu des bruits étranges, terribles, inusités; mais comme il avait fait dans la nuit un très-grand orage, la police ne fit aucune recherche. D'ailleurs, le médecin appelé à constater le décès déclara que dame Annah était morte d'une attaque d'apoplexie foudroyante, en jouant le duo final du *Grand Darius ;* — on l'avait trouvée assise dans un fauteuil, devant son piano !

Tout alla donc pour le mieux et nous ne fûmes pas inquiétés.

Environ six mois après cet événement, le docteur Selsam publia, sur le traitement des helminthes par la musique, un ouvrage qui obtint un succès incroyable. Le prince Hatto de Schlittenhof lui envoya la grande plaque du Vautour noir, et son Altesse la duchesse régnante daigna le féliciter en personne. On parle même de le nommer président de la Société scientifique, à la place du vieux Mathias Kobus. Bref, c'est un homme très-heureux !

Quant à moi, je me reprocherai toute ma vie d'avoir contribué à la mort de ma chère tante Annah Wunderlich, en soufflant pendant un quart d'heure dans cet abominable *busca-tibia*, que le ciel confonde ! Il est vrai que je n'avais pas l'intention de lui nuire ; au contraire, j'espérais la débarrasser de ses ascarides, et lui permettre de vivre encore de longues années ; mais elle n'en est pas moins morte, l'excellente femme, et cela me navre le cœur.

Dieu m'est témoin que l'idée de foudroyer sa molécule centrale ne m'était jamais venue à l'esprit. Hélas ! je l'avoue à ma honte, j'aurais ri au nez de celui qui serait venu me dire qu'avec un air de musique on pouvait tuer « même une simple mouche ! »

FIN DE MON ILLUSTRE AMI SELSAM.

LA PÊCHE MIRACULEUSE

I

Un matin du mois de septembre 1850, le vieux peintre de marines, Andreusse Cappelmans, mon digne maître, et moi, nous fumions tranquillement notre pipe à la fenêtre de son atelier, au dernier étage de la vieille maison qui forme le coin à droite de la rue des Brabançons, sur le pont de Leyde, et nous vidions un pot d'*ale* à notre santé réciproque.

J'avais alors dix-huit ans, la tête blonde et rose; Cappelmans approchait de la cinquantaine; son gros nez rouge prenait des teintes bleuâtres, ses tempes s'argentaient, ses petits yeux gris se plissaient, de grosses rides bridaient ses joues brunes; au lieu de la plume de coq qui faisait jadis sa gloire, il venait d'orner son feutre d'une simple plume de corbeau.

Le temps était superbe. En face de nous se déroulait le vieux Rhin; quelques nuages blancs nageaient au-dessus dans l'azur : le port avec ses gros bateaux noirs, la voile pendante, dormait au-dessous, le soleil miroitait sur les flots bleuâtres et des centaines d'hirondelles fendaient l'air.

Nous étions là, rêveurs, l'âme noyée de sentiment; de grandes feuilles de vigne, encadrant la fenêtre, frissonnaient à la brise, un papillon s'élevait, une volée de moineaux criards s'élançaient à sa poursuite; plus bas, sur le toit de l'échoppe, un gros chat roux s'arrêtait et regardait en balançant la queue d'un air méditatif.

Rien de calme comme ce spectacle, et pourtant Cappelmans était triste, soucieux.

« Maître Andreusse, lui dis-je tout à coup, vous avez l'air de vous ennuyer?

—C'est vrai, fit-il, je suis mélancolique comme un âne qu'on étrille.

—Pourquoi? Le travail va bien; vous avez plus de commandes que vous ne pouvez en remplir, et voici la *kermesse* qui vient dans une quinzaine.

—J'ai fait un vilain rêve!

—Vous croyez aux rêves, maître Cappelmans?

—Je ne suis pas sûr que ce soit un rêve, Christian, car j'avais les yeux ouverts. »

Puis, vidant sa pipe au bord de la fenêtre :

« Tu n'es pas sans avoir entendu parler de mon vieux camarade, Van Marius, dit-il, Van Marius, le fameux peintre de marines, qui comprenait la mer comme Ruysdaël comprenait la campagne, Van Ostade le village, Rembrandt les intérieurs sombres, Rubens les temples et les palais. Ah! c'était un grand peintre; en face de ses tableaux, on ne disait pas : « C'est beau! » On disait : « Que la mer est belle!... qu'elle est grande et terrible! » — On ne voyait pas le pinceau de Van Marius aller et venir; mais l'ombre de la main de Dieu s'étendre sur la toile. Oh! le génie... le génie... quel don sublime, Christian! »

Cappelmans se tut, les lèvres serrées, le sourcil froncé, les larmes aux yeux.

Pour la première fois je le voyais ainsi; cela m'étonnait.

Au bout d'un instant, il reprit :

« Van Marius et moi, nous avions fait ensemble nos études à Utrecht, chez le vieux Ryssen; nous aimions les deux sœurs; nous passions ensemble nos soirées à la taverne de la *Grenouille*, comme deux frères. Plus tard, nous vînmes à Leyde, bras dessus bras dessous. — Van Marius n'avait qu'un défaut, il aimait le genièvre et le *skidam* plus que l'*ale* et le *porter*.

Tu me rendras cette justice, Christian, que je ne me suis jamais grisé qu'avec de l'*æle*; aussi, je me porte bien. Malheureusement, Van Marius se grisait avec du genièvre. Encore s'il n'en avait bu qu'à la taverne, mais il s'en faisait apporter jusque dans son atelier; il ne travaillait avec enthousiasme que lorsqu'il en avait une ou deux chopines dans l'estomac et que les yeux lui sortaient de la tête. Alors il fallait le voir, il fallait l'entendre hurler, chanter et siffler. Tout en mugissant comme la mer, il brossait sa toile à tour de bras : chaque coup de pinceau soulevait une vague; à chaque sifflement on voyait les nuages approcher, grossir, s'entasser. Tout à coup il prenait sa brosse au vermillon, et voilà que la foudre coulait du ciel noir sur les flots verts, comme un jet de plomb fondu... et dans le lointain, au-dessous de la voûte sombre, au loin, bien loin, on découvrait une barque, un *cutter*, n'importe quoi, écrasé entre les ténèbres et l'écume... C'était épouvantable! — Quand Van Marius peignait des scènes plus calmes, il se faisait jouer de la clarinette par le vieil aveugle Coppélius, à raison de deux florins par jour; il coupait son genièvre avec de l'*æle* et mangeait des saucisses pour représenter des scènes champêtres. Tu conçois, Christian, qu'avec un régime pareil, il devait se détériorer le tempérament. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Prends garde, Jan, prends garde, le genièvre te jouera un mauvais tour! »

« Mais, bien loin de m'écouter, il entonnait un refrain bachique d'une voix tonnante, et finissait toujours par imiter le chant du coq. C'était son plaisir favori d'imiter le chant du coq. Ainsi, par exemple, à la taverne, quand son verre était vide, au lieu de frapper sur la table comme tout le monde pour prévenir la servante, il agitait les bras et lançait des *ko-ko-ri-ko!* jusqu'à ce qu'on eût rempli sa chope.

« Depuis longtemps Marius me parlait de son chef-d'œuvre : *la Pêche miraculeuse.* Il m'en avait fait voir les premières esquisses, et j'en étais émerveillé, lorsqu'un beau matin il disparut subitement de Leyde, et, depuis, personne n'a reçu de ses nouvelles. »

Ici, Cappelmans ralluma sa pipe d'un air rêveur et poursuivit :

« Hier soir, j'étais à la taverne du *Cruchon d'Or*, en compagnie du docteur Roëmer, d'Eisenlœffel, et de cinq ou six vieux camarades. Vers dix heures, je ne sais plus à quel propos, Roëmer se mit à déclamer contre les pommes de terre, déclarant que c'était le fléau du genre humain; que depuis la découverte des pommes de terre, les aborigènes de l'Amérique, les Irlandais, les Suédois, les Hollandais, et généralement tous les peuples qui boivent beaucoup de spiritueux, au lieu de jouer comme autrefois leur rôle dans le monde, se trouvaient réduits à l'état de zéros. Il attribuait cette décadence à l'eau-de-vie de pommes de terre, et tout en l'écoutant, — je ne sais par quelle évolution singulière de mon esprit, — le souvenir de Van Marius me revint en mémoire : « Pauvre vieux! me dis-je en moi-même, que fait-il maintenant? A-t-il terminé son chef-d'œuvre? Pourquoi diable ne donne-t-il pas de ses nouvelles?

« Comme je réfléchissais à ces choses, le watchman Zélig entra dans la salle pour nous prévenir qu'il était temps de quitter la taverne : onze heures sonnaient. — Je rentre donc chez moi, la tête un peu lourde. Je me couche et je m'endors.

« Mais voilà qu'une heure après, Brigitte, la ravaudeuse en face, allume ses rideaux. Elle crie : « Au feu! » J'entends courir dans la rue, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? Un grand coq noir perché sur un chevalet au beau milieu de mon atelier.

« En moins d'une seconde, les rideaux de la vieille folle avaient flambé, puis s'étaient éteints d'eux-mêmes. Tout le monde s'en allait en riant... Mais le coq noir restait toujours à sa place, et comme la lune brillait entre les tours de l'hôtel de ville, ce singulier animal m'apparaissait on ne peut mieux. Il avait de grands yeux jaunes cerclés de rouge, et se grattait la tête du bout de la patte.

« Je l'observais depuis au moins dix minutes, me demandant par où cet animal bizarre avait pu se glisser dans mon atelier, lorsque, relevant la tête, le voilà qui me dit :

« Comment, Cappelmans, tu ne me reconnais pas? Je suis pourtant l'âme de ton ami Van Marius!

« —L'âme de Van Marius! m'écriai-je. Van Marius est donc mort?

« —Oui, répondit-il d'un air mélancolique, c'est fini, mon pauvre vieux. J'ai voulu jouer la grande partie contre Hérode Van Gambrinus; nous avons bu deux jours et deux nuits sans désemparer. Le matin du troisième jour, comme la vieille Judith éteignait les chandelles, j'ai roulé sous la table! Maintenant, mon corps repose sur la colline d'Osterhaffen, en face de la mer, et je suis à la recherche d'un nouvel organisme... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je viens te demander un service, Cappelmans!

« —Un service! Parle.... Tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour toi!

« —A la bonne heure! reprit-il, à la bonne heure! j'étais sûr que tu ne me refuserais pas.

Eh bien donc, voici la chose. Tu sauras, Andreusse, que j'étais allé à l'*Anse des Harengs*, tout exprès pour finir *la Pêche miraculeuse*. Malheureusement, la mort m'a surpris avant que j'aie pu mettre la dernière main à cet ouvrage... Gambrinus l'a suspendu comme un trophée, au fond de sa taverne : cela me remplit d'amertume... Je ne serai content que lorsqu'il sera terminé, et je viens te prier de le finir. Tu me promets, n'est-ce pas, Cappelmans?

« —Sois tranquille, Jan, c'est une affaire entendue.

« —Alors, bonsoir! »

« Et là-dessus, mon coq bat de l'aile, et traverse l'une de mes vitres, avec un bruit sec, sans faire le moindre éclat. »

Après avoir terminé ce récit bizarre, Cappelmans déposa sa pipe sur le bord de la fenêtre et vida sa chope d'un trait.

Nous restâmes longtemps silencieux, nous regardant l'un l'autre.

« Et vous croyez que ce coq noir était réellement l'âme de Van Marius? dis-je enfin au brave homme.

—Si je le crois! fit-il. C'est-à-dire que j'en suis sûr.

—Mais alors que pensez-vous faire, maître Andreusse?

—C'est bien simple; je vais partir pour Osterhaffen. Un honnête homme n'a qu'une parole : j'ai promis à Van Marius de terminer *la Pêche miraculeuse*, et je la terminerai coûte que coûte. Dans une heure, Van Eyck le borgne doit venir me prendre avec sa charrette. »

Puis s'arrêtant et me regardant d'un œil fixe:

« Eh! fit-il, j'y songe... tu devrais m'accompagner, Christian; c'est une magnifique occasion de voir l'*Anse des Harengs*. Et puis, on ne sait ce qui peut arriver; je serais content de t'avoir près de moi.

—Je le voudrais bien, maître Andreusse; mais vous connaissez ma tante Catherine, elle ne consentira jamais.

—Ta tante Catherine... je vais lui signifier qu'il est indispensable pour ton instruction de voir un peu la côte. Qu'est-ce qu'un peintre de marines qui ne quitte jamais les environs de Leyde, qui ne connaît que le petit port de Kalwyk? Allons donc, c'est absurde!... Tu viens avec moi, Christian, c'est entendu! »

Tout en parlant de la sorte, le digne homme passait sa large casaque rouge, et, me prenant ensuite par le bras, il m'emmena gravement chez ma tante.

Je ne vous raconterai pas tous les pourparlers, toutes les objections, toutes les répliques de maître Cappelmans pour décider ma tante Catherine à me laisser partir avec lui. Le fait est qu'il finit par l'emporter, et que deux heures plus tard nous roulions vers Osterhaffen.

II

Notre carriole, attelée d'un petit cheval du Zuyderzée à grosse tête, les jambes courtes et poilues, le dos couvert d'une vieille peau de chien, courait depuis trois heures, de Leyde à l'*Anse des Harengs*, sans paraître avoir avancé d'un pouce.

Le soleil couchant projetait sur la plaine humide d'immenses reflets pourpres; les mares flamboyaient, et tout autour se dessinaient en noir les joncs, les roseaux et les prêles qui croissaient sur leurs rives.

Bientôt le jour disparut, et Cappelmans, sortant de ses rêveries, s'écria :

« Christian, enveloppe-toi bien de ta casaque, rabats les bords de ton feutre, et fourre tes pieds sous la paille. — Hue... Barabas... hue donc! nous marchons comme des escargots. »

En même temps il donnait l'accolade à sa cruche de *skidam*; puis s'essuyant les lèvres du revers de la main, il me la présentait, disant :

« Bois un coup, de peur que le brouillard ne t'entre dans l'estomac. C'est un brouillard salé, tout ce qu'il y a de pire au monde. »

Je crus devoir suivre l'avis de Cappelmans, et cette liqueur bienfaisante me mit aussitôt de bonne humeur.

« Cher Christian, reprit le vieux maître après un instant de silence, puisque nous voilà pour cinq ou six heures dans les brouillards, sans autre distraction que de fumer des pipes et d'entendre crier la charrette, causons d'Osterhaffen. »

Alors le brave homme se mit à me faire la description de la taverne du *Pot de Tabac*, la plus riche en bières fortes et en liqueurs spiritueuses de toute la Hollande.

« C'est dans la ruelle des *Trois-Sabots* qu'elle se trouve, me dit-il. On la reconnaît de loin à sa large toiture plate; ses petites fenêtres carrées, à fleur de terre, donnent sur le port. En face s'élève un grand marronnier; à droite, le jeu de quilles longe un vieux mur couvert de mousse, et derrière, dans la basse-cour, vivent pêle-mêle des centaines d'oies, de poules, de dindons et de canards, dont les cris perçants forment un concert tout à fait réjouissant.

« Quant à la grande salle de la taverne, elle n'a rien d'extraordinaire; mais là, sous les

poutres brunes du plafond, au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre, trône, dans un comptoir en forme de tonneau, le terrible Hérode Van Gambrinus, surnommé le *Bacchus du Nord!*

« Cet homme-là boit à lui seul deux mesures de *porter*; l'*ale* triple et le *lambic* passent dans son estomac comme dans un entonnoir de fer-blanc; il n'y a que le genièvre qui puisse l'assommer!

« Malheur au peintre qui met le pied dans cet enfer! — je te le dis, Christian, il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais vu le jour. — Les jeunes servantes aux longues tresses blondes s'empressent de le servir, et Gambrinus lui tend ses larges mains velues, mais c'est pour lui voler son âme : le malheureux sort de là, comme les compagnons d'Ulysse sortirent de la caverne de Circé! »

Ayant dit ces choses d'un air grave, Cappelmans alluma sa pipe et se prit à fumer en silence.

Moi, j'étais devenu tout mélancolique, une tristesse insurmontable pénétrait dans mon âme. Il me semblait approcher d'un gouffre, et s'il m'eût été possible de sauter de la charrette, — que Dieu me le pardonne! — j'aurais abandonné le vieux maître à son entreprise hasardeuse.

Ce qui me retint encore, c'est l'impossibilité de retourner à travers des marais inconnus, par une nuit sombre. Il me fallut donc suivre le courant et subir le sort funeste que je prévoyais.

Vers dix heures, maître Andreusse s'endormit; sa tête se prit à ballotter contre mon épaule. Moi je tins bon encore plus d'une heure; mais enfin la fatigue l'emporta et je m'endormis à mon tour.

Je ne sais depuis combien de temps nous jouissions du repos, lorsque la charrette s'arrêta brusquement, et que le voiturier s'écria :

« Nous y sommes! »

Cappelmans fit entendre une exclamation de surprise, tandis qu'un frisson me parcourait de la tête aux pieds.

Je vivrais mille ans, que la taverne du *Pot de Tabac*, telle que je la vis alors, avec ses petites fenêtres scintillantes et sa grande toiture qui s'abaisse à quelques pieds du sol, serait toujours présente à ma mémoire.

La nuit était profonde. La mer, à quelque cent pas derrière nous, mugissait, et par-dessus ses clameurs immenses, on entendait nasiller une cornemuse.

Dans les ténèbres, on voyait danser des silhouettes grotesques aux vitres de la baraque. On aurait dit un jouet d'enfant, une lanterne magique, un mirliton posé là dans la nuit pour narguer la scène formidable.

L'allée fangeuse éclairée par une lanterne de corne laissait entrevoir des figures étranges, avançant et reculant dans l'ombre comme des rats dans un égout. La ritournelle poursuivait toujours son train, et ce bruissement nasillard, le petit cheval de Van Eyck, la tête basse, les pieds dans la boue; Cappelmans, qui serrait sa grosse houppelande sur ses épaules en grelottant; la lune, entourée de nuages, regardant à travers quelques crevasses lumineuses : tout confirmait mes appréhensions et me pénétrait d'une tristesse invincible.

Nous allions mettre pied à terre, quand, du milieu des ombres, s'avança brusquement un homme de haute stature, coiffé d'un large feutre, la barbe en pointe, le col rabattu sur le pourpoint de velours noirs, et la poitrine ornée d'une triple chaîne d'or, à la manière des anciens artistes flamands.

« C'est vous, Cappelmans? fit cet homme, dont le profil sévère se dessinait sur les petites vitres du bouge.

—Oui, maître! répondit Andreusse tout stupéfait.

—Prenez garde! reprit l'inconnu en levant le doigt; prenez garde : le tueur d'âmes vous attend!

—Soyez tranquille; Andreusse Cappelmans fera son devoir!

—C'est bien, vous êtes un homme : l'esprit des vieux maîtres est avec vous! »

Ce disant, l'étranger s'enfonça dans les ténèbres, et Cappelmans, tout pâle, mais l'air ferme et résolu, descendit de la carriole.

Je le suivis plus troublé qu'il ne me serait possible de le dire.

De vagues rumeurs s'élevaient alors de la taverne. On n'entendait plus la cornemuse.

Nous entrâmes dans la petite allée sombre, et bientôt maître Andreusse, qui marchait le premier, s'étant retourné, me dit à l'oreille :

« Attention, Christian! »

En même temps il poussa la porte, et sous les jambons, les harengs et les andouilles suspendus aux poutres noires, j'aperçus une centaine d'hommes assis autour de longues tables, rangées à la file; les uns accroupis comme des magots, les épaules arrondies; d'autres, les jambes écartées, le feutre sur l'oreille, le dos contre le mur, lançant au plafond des nuages de fumée tourbillonnante.

Ils avaient tous l'air de rire, les yeux à demi fermés, les joues bridées jusqu'aux oreilles, et semblaient plongés dans une sorte de béatitude profonde.



Notre carriole courait depuis trois heures... (Page 30.)

A droite, une large cheminée flamboyante envoyait ses traînées de lumière d'un bout de la salle à l'autre; de ce côté, la vieille Judith, longue et sèche comme un manche à balai, la figure empourprée, agitait au milieu des flammes une grande poêle où pétillait une friture.

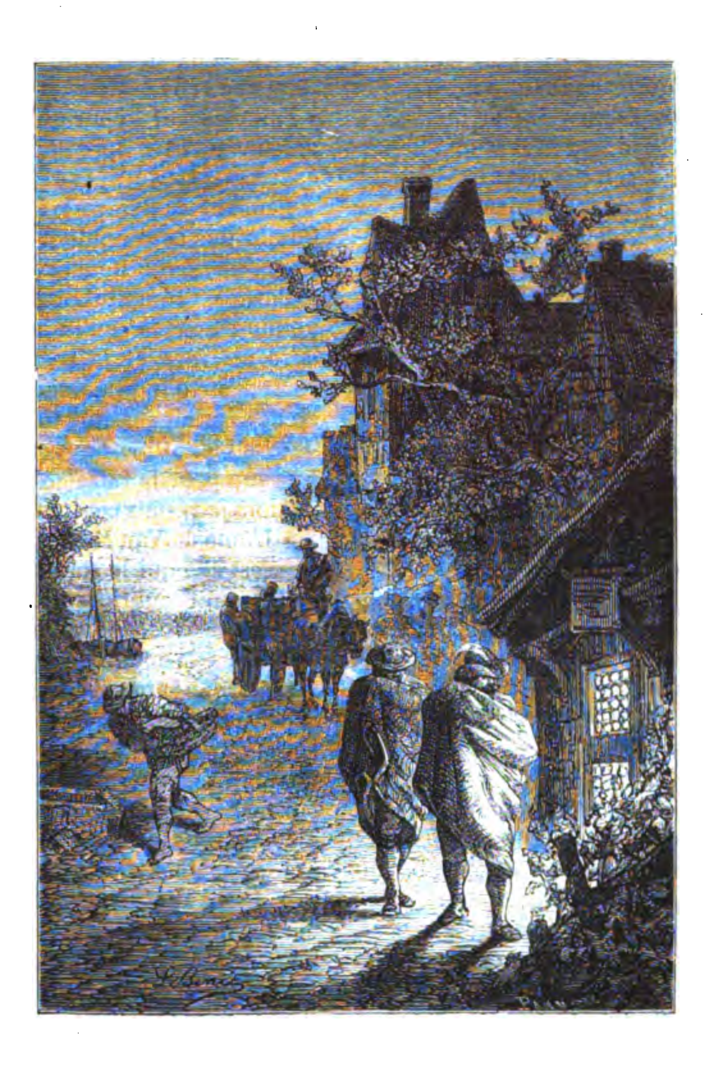
Mais ce qui me frappa surtout, ce fut Hérode Van Gambrinus lui-même, assis dans son comptoir, un peu à gauche, tel que me l'avait dépeint maître Andreusse, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux épaules sur ses bras velus, les coudes au milieu des chopes luisantes, les joues relevées par ses poings énormes, son épaisse tignasse rousse ébouriffée et sa longue barbe jaunâtre tombant à flots sur sa poitrine. Il regardait d'un œil rêveur *la Pêche miraculeuse*, suspendue au fond de la taverne, juste au-dessus de la petite horloge de bois.

Je le considérais depuis quelques secondes, lorsque, au dehors, non loin de la ruelle des *Trois-Sabots*, la trompe du watchmann se fit entendre, et dans le même instant, la vieille Judith, agitant sa poêle, se prit à dire d'un ton ironique :

« Minuit! Depuis douze jours le grand peintre Van Marius repose sur la colline d'Osterhaffen, et le vengeur n'arrive pas.

—Le voici!... » s'écria Cappelmans en s'avançant au milieu de la salle.

Tous les yeux se fixèrent sur lui, et Gambrinus, ayant tourné la tête, se prit à sourire en se caressant la barbe.



De vagues rumeurs s'élevaient de la taverne. (Page 31.)

« C'est toi, Cappelmans? dit-il d'un ton goguenard. Je t'attendais. Tu viens chercher *la Pêche miraculeuse*?

—Oui, répondit maître Andreusse, j'ai promis à Van Marius de terminer son chef-d'œuvre; je le veux, et je l'aurai!

—Tu le veux et tu l'auras! reprit l'autre; c'est bientôt dit, camarade. Sais-tu que je l'ai gagné, moi, la cruche au poing?

—Je le sais. Et c'est la cruche au poing que j'entends le reprendre.

—Alors tu es bien décidé à jouer *la grande partie*?

—Oui, j'y suis décidé. Que le Dieu juste me soit en aide. Je tiendrai ma parole, ou je roulerai sous la table! »

Les yeux de Gambrinus s'illuminèrent:

« Vous l'avez entendu, s'écria-t-il en s'adressant aux buveurs, c'est lui qui me défie: qu'il soit fait selon sa volonté! »

Puis se tournant vers maître Andreusse:

« Quel est ton juge?

—Mon juge est Christian Rebstock, » dit Cappelmans en me faisant signe d'approcher.

J'étais ému, j'avais peur.

Aussitôt l'un des assistants, Ignace Van den Brock, bourgmestre d'Osterhaffen, coiffé d'une grande perruque de chiendent, tira de sa poche un papier, et d'un ton de pédagogue il lut:

« Le *wôgt* des biberons a droit au linge blanc,
« au verre blanc, à la blanche chandelle:
« qu'on le serve! »

Et une grande fille rousse vint déposer ces choses à ma droite.

« Quel est ton juge, à toi? demanda maître Andreusse.

—Adam Van Rasimus. »

Cet Adam Van Rasimus, le nez fleuri, l'échine courbée et l'œil en coulisse, vint prendre place à côté de moi. On le servit de même.

Cela fait, Hérode, tendant sa large main pardessus le comptoir à son adversaire, s'écria :

« N'emploies-tu ni sortilége ni maléfice?

—Ni sortilége ni maléfice, répondit Cappelmans.

—Es-tu sans haine contre moi?

—Quand j'aurai vengé Fritz Coppélius, Tobie Vogel le paysagiste, Roëmer, Nickel Brauer, Diderich Vinkelmann, Van Marius, tous peintres de mérite noyés par toi dans l'*ale* et le *porter*, et dépouillés de leurs œuvres, alors je serai sans haine. »

Hérode partit d'un immense éclat de rire; et les bras étendus, ses larges épaules rejetées en arrière contre le mur :

« Je les ai vaincus la cruche au poing, s'écria-t-il, honorablement et loyalement, comme je vais te vaincre toi-même. Leurs œuvres sont devenues mon bien légitime ; et quant à ta haine, je m'en moque et je passe outre. — Buvons ! »

Alors, mes chers amis, commença une lutte telle qu'on n'en cite pas deux comparables, de mémoire d'homme, en Hollande, et dont il sera parlé dans les siècles des siècles, s'il plaît au Seigneur Dieu : le *blanc* et le *noir* étaient aux prises; les destins allaient s'accomplir !

Une tonne d'*ale* fut déposée sur la table, et deux pots d'une pinte furent remplis jusqu'au bord. Hérode et maître Andreusse vidèrent chacun le leur d'un trait. Ainsi de suite de demi-heure en demi-heure, avec la régularité du tic-tac de l'horloge, jusqu'à ce que la tonne fût vide.

Après l'*ale* on passa au *porter*, et du *porter* au *lambic*.

Vous dire le nombre de barils de bière forte qui furent vidés dans cette bataille mémorable me serait facile : le bourgmestre Van den Brock en a consigné le chiffre exact sur le registre de la commune d'Osterhaffen, pour l'enseignement des races futures; mais vous refuseriez de me croire, cela vous paraîtrait fabuleux.

Qu'il vous suffise de savoir que la lutte dura deux jours et trois nuits. Cela ne s'était jamais vu !

Pour la première fois, Hérode se trouvait en face d'un adversaire capable de lui tenir tête; aussi, la nouvelle s'en étant répandue dans le pays, tout le monde accourait à pied, à cheval, en charrette : c'était une véritable procession; et comme beaucoup ne voulaient pas s'en retourner avant la fin de la lutte, il se trouva qu'à partir du deuxième jour, la taverne ne désemplit pas une seconde; à peine pouvait-on se mouvoir, et le bourgmestre était forcé de frapper sur la table avec sa canne et de crier : « Faites place ! » pour qu'on laissât passer les garçons de cave apportant les barils sur leurs épaules.

Pendant ce temps-là, maître Andreusse et Gambrinus continuaient de vider leurs pintes avec une régularité merveilleuse.

Parfois, récapitulant dans mon esprit le nombre de *moos* qu'ils avaient bus, je croyais faire un rêve et je regardais Cappelmans le cœur serré d'inquiétude; mais lui, clignant de l'œil, s'écriait aussitôt en riant :

« Eh bien, Christian, ça marche ! Bois donc un coup pour te rafraîchir. »

Alors je restais confondu.

« L'âme de Van Marius est en lui, me disais-je; c'est elle qui le soutient! »

Quant à Gambrinus, sa petite pipe de vieux buis aux lèvres, le coude sur le comptoir et la joue dans la main, il fumait tranquillement, comme un honnête bourgeois qui vide sa chope le soir, en songeant aux affaires de la journée.

C'était inconcevable. Les plus rudes buveurs eux-mêmes n'y comprenaient rien.

Le matin du troisième jour, avant d'éteindre les chandelles, voyant que la lutte menaçait de se prolonger indéfiniment, le bourgmestre dit à Judith d'apporter le fil et l'aiguille pour la première épreuve.

Aussitôt il se fit un grand tumulte ; tout le monde se rapprochait pour mieux voir.

D'après les règles de la *grande partie*, celui des deux combattants qui sort victorieux de cette épreuve a le droit de choisir la boisson qui lui convient, et de l'imposer à son adversaire.

Hérode avait déposé sa pipe sur le comptoir. Il prit le fil et l'aiguille que lui présentait Van den Brock, et, soulevant sa lourde masse, les yeux écarquillés, le bras haut, il ajusta; mais, soit que sa main fût réellement alourdie, ou que le vacillement des chandelles lui troublât la vue, il fut obligé de s'y reprendre à deux fois, ce qui parut faire une grande impression sur les assistants, car ils se regardèrent entre eux tout stupéfaits.

« A votre tour, Cappelmans ! » dit le bourgmestre.

Alors maître Andreusse se levant, prit l'aiguille, et du premier coup il passa le fil.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent dans la salle; on aurait dit que la baraque allait s'écrouler.

Je regardai Gambrinus : sa large figure charnue était bouffie de sang, ses joues tremblaient.

Au bout d'une minute, le silence étant rétabli, Van den Brock frappa trois coups sur la table et s'écria d'un ton solennel :

« Maître Cappelmans, vous êtes glorieux en Bacchus !... Quelle est votre boisson ?

—Du *skidam!* répondit maître Andreusse, du vieux *skidam!* Tout ce qu'il y a de plus vieux et de plus fort ! »

Ces mots produisirent un effet surprenant sur le tavernier.

« Non ! non ! s'écria-t-il ; de la bière, toujours de la bière : pas de *skidam*. »

Il s'était levé tout pâle.

« J'en suis fâché, dit le bourgmestre d'un ton bref ; mais les règles sont formelles : qu'on apporte ce que veut Cappelmans. »

Alors Gambrinus se rassit comme un malheureux qui vient d'entendre prononcer sa condamnation à mort, et l'on apporta du *skidam* de l'an XXII, que nous goûtâmes, Van Rasimus et moi, afin de prévenir toute fraude ou mélange.

Les verres furent remplis et la lutte continua.

Toute la population d'Osterhaffen se pressait aux fenêtres.

On avait éteint les chandelles. Il faisait grand jour.

A mesure que la lutte approchait du dénoûment fatal, le silence devenait plus grand. Les buveurs, debout sur les tables, sur les bancs, les chaises, les tonnes vides, regardaient attentifs.

Cappelmans s'était fait servir une andouille et mangeait de bon appétit ; mais Gambrinus ne se ressemblait plus à lui-même ; le *skidam* le stupéfiait ! Sa large face cramoisie se couvrait de sueur, ses oreilles prenaient des teintes violettes, ses paupières s'abaissaient, s'abaissaient. Parfois un tressaillement nerveux lui faisait relever la tête ; alors, les yeux tout grands ouverts, la lèvre pendante, il regardait d'un air hébété ces figures silencieuses pressées les unes contre les autres ; puis il prenait sa cruche à deux mains et buvait en râlant.

Je n'ai rien vu de plus horrible en ma vie.

Tout le monde comprenait que la défaite du tavernier était certaine.

« Il est perdu ! se disait-on. Lui qui se croyait invincible, il a trouvé son maître ; encore une ou deux cruches, et tout sera fini ! »

Cependant quelques-uns prétendaient le contraire ; ils affirmaient qu'Hérode pouvait tenir encore trois ou quatre heures, et Van Rasimus offrait même de parier une tonne d'*æle*, qu'il ne roulerait sous la table que vers le coucher du soleil ; lorsqu'une circonstance, en apparence insignifiante, vint précipiter le dénoûment.

Il était près de midi.

Le garçon de cave Nickel Spitz emplissait les cruches pour la quatrième fois.

La grande Judith, après avoir essayé de mettre de l'eau dans le *skidam*, venait de sortir tout en larmes ; on l'entendait pousser des gémissements lugubres dans la chambre voisine.

Hérode sommeillait.

Tout à coup la vieille horloge se mit à grincer d'une façon bizarre, les douze coups sonnèrent au milieu du silence ; puis le petit coq de bois, perché sur le cadran, battit des ailes et fit entendre un *ko-ko-ri-ko* prolongé.

Alors, mes chers amis, ceux qui se trouvaient dans la salle furent témoins d'une scène épouvantable.

Au chant du coq, le tavernier s'était levé de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort invisible.

Je n'oublierai jamais cette bouche entr'ouverte, ces yeux hagards, cette tête livide de terreur.

Je le vois encore étendre les mains pour repousser l'affreuse image. Je l'entends qui s'écrie d'une voix strangulée :

« Le coq ! oh ! le coq !... »

Il veut fuir... mais ses jambes fléchissent !.. et le terrible Hérode Van Gambrinus tombe comme un bœuf sous le coup de l'assommoir, aux pieds de maître Andreusse Cappelmans.

. . . .

Le lendemain, vers six heures du matin, Cappelmans et moi nous quittions Osterhaffen, emportant *la Pêche miraculeuse*.

Notre rentrée à Leyde fut un véritable triomphe ; toute la ville, prévenue de la victoire de maître Andreusse, nous attendait dans les rues, sur les places : on aurait dit un dimanche de kermesse ; mais cela ne parut faire aucune impression sur l'esprit de Cappelmans. Il n'avait pas ouvert la bouche tout le long de la route, et semblait préoccupé.

A peine arrivé chez lui, son premier soin fut de consigner sa porte :

« Christian, me dit le brave homme en se débarrassant de sa grosse houppelande, j'ai besoin d'être seul ; retourne chez ta tante et tâche de travailler. Quand le tableau sera fini, j'enverrai Kobus te prévenir. »

Il m'embrassa de bon cœur et me poussa doucement dehors.

Ce fut un beau jour, lorsque, environ six

semaines plus tard, maître Andreusse vint me prendre lui-même chez dame Catherine et me conduisit dans son atelier.

La *Pêche miraculeuse* était suspendue contre le mur, en face des deux hautes fenêtres.

Dieu, quelle œuvre sublime! Est-il possible qu'il soit donné à l'homme de produire de telles choses!... Cappelmans avait mis là tout son cœur et tout son génie : l'âme de Van Marius devait être satisfaite.

Je serais resté jusqu'au soir, muet d'admiration, devant cette toile incomparable, si le vieux maître, me frappant tout à coup sur l'épaule, ne m'avait dit d'un ton grave :

« Tu trouves cela beau, n'est-ce pas, Christian? Eh bien, Van Marius avait encore une douzaine de chefs-d'œuvre pareils dans la tête. Malheureusement, il aimait trop l'*ale* triple et le *skidam;* son estomac l'a perdu! C'est notre défaut, à nous autres Hollandais. Tu es jeune, que cela te serve de leçon; — le sensualisme est l'ennemi des grandes choses! »

FIN DE LA PÊCHE MIRACULEUSE

LA VOLEUSE D'ENFANTS

I

En 1787, on voyait errer chaque jour, dans les rues du quartier de Hesse-Darmstadt, à Mayence, une grande femme hâve, les joues creuses, les yeux hagards : image effrayante de la folie.—Cette malheureuse, appelée Christine Evig, ancienne matelassière, demeurant dans la ruelle du Petit-Volet, derrière la cathédrale, avait perdu l'esprit à la suite d'un événement épouvantable.

Traversant un soir la rue tortueuse des Trois-Bateaux, sa petite fille à la main, et s'apercevant tout à coup qu'elle venait de lâcher l'enfant depuis une seconde, et qu'elle n'entendait déjà plus le bruit de ses pas, la pauvre femme s'était retournée en criant :

« Deubche !... Deubche !... où donc es-tu ? »

Personne n'avait répondu, et la rue, aussi loin que s'étendaient ses regards, était déserte.

Alors, courant, criant, appelant, elle était revenue jusqu'au port ; elle avait plongé ses regards dans l'eau sombre qui s'engouffre sous les bateaux. Ses cris, ses gémissements avaient attiré les voisins ; la pauvre mère leur avait expliqué ses angoisses. On s'était joint à elle pour commencer de nouvelles recherches ; mais rien... rien..., pas une trace, pas un indice n'était venu éclairer cet affreux mystère.

Christine Evig, depuis cet instant, n'avait plus remis les pieds chez elle ; nuit et jour elle errait par la ville, criant d'une voix de plus en plus faible et plaintive : « Deubche !... Deubche !... »

On avait pitié d'elle ; les bonnes gens l'hébergeaient, lui donnaient à manger ; tantôt l'un, tantôt l'autre, la vêtissaient de leurs guenilles. Et la police, en présence d'une sympathie si générale, n'avait pas cru devoir intervenir, et plonger Christine dans une maison de force, comme cela se pratiquait à l'époque.

On la laissait donc aller et se plaindre sans s'inquiéter d'elle.

Mais ce qui donnait au malheur de Christine un caractère vraiment sinistre, c'est que la disparition de sa petite fille avait été comme le signal de plusieurs événements du même genre : une dizaine d'enfants avaient disparu depuis d'une manière surprenante, inexplicable, et plusieurs de ces enfants appartenaient à la haute bourgeoisie.

Ces enlèvements s'accomplissaient d'ordinaire à la nuit tombante, lorsque les passants deviennent rares, que chacun regagne sa demeure à la hâte après les affaires.—Un enfant étourdi s'avançait sur le seuil de la maison, sa mère lui criait : « Karl !... Ludwig !... Lotelé !... » absolument comme la pauvre Christine. Point de réponse !... On courait, on appelait, on fouillait le voisinage... C'était fini !

Vous dire les recherches de la police, les arrestations provisoires, les perquisitions, la terreur des familles, serait chose impossible.

Voir mourir son enfant, c'est affreux sans doute, mais le perdre sans savoir ce qu'il est devenu, penser qu'on ne le saura jamais, que ce pauvre petit être si faible, si doux, que l'on pressait sur son cœur avec tant d'amour, souffre peut-être, qu'il vous appelle et qu'on ne peut le secourir ! voilà ce qui dépasse toute imagination, ce que nulle expression humaine ne saurait rendre.

Or, un soir d'octobre de cette année 1787, Christine Evig, après avoir vagué par les rues, était allée s'asseoir sur l'auge de la fontaine de l'Évêché, ses longs cheveux gris épars, les

yeux errants autour d'elle comme au milieu d'un rêve.

Les servantes du voisinage, au lieu de s'attarder en causant comme d'habitude autour de la fontaine, se dépêchaient de remplir leur cruche et de regagner la demeure de leur maître.

La pauvre folle seule restait là, immobile sous la pluie glaciale que tamisaient les brouillards du Rhin. Et les hautes maisons d'alentour, avec leurs pignons aigus, leurs fenêtres grillées, leurs lucarnes innombrables, s'enveloppaient lentement de ténèbres.

La chapelle de l'Évêché sonnait alors sept heures, Christine ne bougeait pas et bêlait en grelottant : « Deubche!... Deubche!... »

Mais à l'instant où les pâles lueurs du crépuscule s'étendirent à la cime des toits avant de disparaître, tout à coup elle tressaillit des pieds à la tête, allongea le cou, et sa face inerte, impassible depuis deux ans, prit une telle expression d'intelligence, que la servante du conseiller Trumf, qui tendait justement sa cruche au goulot, se détourna, saisie de stupeur, pour observer ce geste de la folle.

Au même instant, à l'autre bout de la place, le long des trottoirs, passait une femme, la tête basse, tenant entre ses bras, dans une pièce de toile, quelque chose qui se débattait.

Cette femme, vue à travers la pluie, avait un aspect saisissant; elle courait comme une voleuse qui vient d'accomplir son coup, traînant derrière elle, dans la boue, ses guenilles fangeuses, et côtoyant les ombres.

Christine Evig avait étendu sa grande main sèche, et ses lèvres s'agitaient balbutiant d'étranges paroles; mais soudain un cri perçant s'échappa de sa poitrine :

« C'est elle! »

Et, bondissant à travers la place, en moins d'une minute elle atteignit l'angle de la rue des Vieilles-Ferrailles, où la femme venait de disparaître.

Mais là, Christine s'arrêta haletante; l'étrangère s'était perdue dans les ténèbres du cloaque, et, tout au loin, l'on n'entendait que le bruit monotone de l'eau tombant des gouttières.

Que venait-il de se passer dans l'âme de la folle? S'était-elle souvenue? Avait-elle eu quelque vision, un de ces éclairs de l'âme, qui vous dévoilent en une seconde les abîmes du passé? Je l'ignore.

Toujours est-il qu'elle venait de recouvrer la raison.

Sans perdre une minute à poursuivre l'apparition de tout à l'heure, la malheureuse remonta la rue des Trois-Bateaux comme emportée par le vertige, tourna le coin de la place Gutenberg, et s'élança dans le vestibule du prévôt Kasper Schwartz en criant d'une voix sifflante :

« Monsieur le prévôt, les voleurs d'enfants sont découverts... Ah! bien vite... écoutez... écoutez!... »

M. le prévôt venait de terminer son repas du soir. C'était un homme grave, méthodique, aimant à bien digérer après avoir soupé sans trouble; aussi la vue de ce fantôme l'impressionna vivement, et, déposant sa tasse de thé qu'il portait justement à ses lèvres :

« Mon Dieu! s'écria-t-il, n'aurai-je donc pas une minute de repos dans la journée? Est-il possible de trouver un homme plus malheureux que moi? Que me veut cette folle, maintenant? Pourquoi l'a-t-on laissée entrer ici? »

A ces mots, Christine, reprenant son calme, répondit d'un air suppliant :

« Ah! Monsieur le prévôt, vous demandez s'il existe un être plus malheureux que vous... mais regardez-moi... regardez-moi donc!... »

Et sa voix avait des sanglots; ses doigts crispés écartaient ses longs cheveux gris de sa face pâle : elle était effrayante.

« Folle! oui, mon Dieu, je l'ai été... Le Seigneur, dans sa pitié, m'avait voilé mon malheur... mais je ne le suis plus... Oh! ce que j'ai vu... Cette femme emportant un enfant... car c'était un enfant... j'en suis sûre...

— Eh bien! allez au diable, avec votre femme et votre enfant... allez au diable! s'écria le prévôt. Voyez la malheureuse qui traîne ses guenilles sur le parquet. Hans!... Hans!... viendras-tu mettre cette femme à la porte? — Au diable la place de prévôt!... Elle ne m'attire que des désagréments. »

Le domestique parut, et M. Kasper Schwartz, lui montrant Christine :

« Conduis-la dehors, dit-il. Décidément, il faut que demain je rédige une demande en forme, pour débarrasser la ville de cette malheureuse. Nous avons des maisons de fous, grâce au ciel! »

Alors la folle se prit à rire d'une façon lugubre, pendant que le domestique, rempli de pitié, la prenait par le bras et lui disait avec douceur :

« Allons... Christine... Allons... sortez! »

Elle était retombée dans sa folie et murmurait :

« Deubche!... Deubche!... »

II

Tandis que ces choses se passaient chez le

prévôt Kasper Schwartz, une voiture descendait la rue de l'Arsenal; la sentinelle en faction devant le parc à boulets, reconnaissant l'équipage du comte Diderich, colonel du régiment impérial d'Hilbourighausen, porta les armes; un salut lui répondit de l'intérieur.

La voiture, lancée à fond de train, semblait devoir tourner la porte d'Allemagne, mais elle prit la rue de l'Homme-de-Fer et s'arrêta devant l'hôtel du prévôt.

Le colonel, en grand uniforme, descendit, leva les yeux et parut stupéfait, car les éclats de rire lugubres de la folle s'entendaient du dehors.

Le comte Diderich était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, brun, d'une physionomie sévère, énergique.

Il pénétra brusquement dans le vestibule, vit Hans entraîner Christine Evig, et, sans se faire annoncer, il entra dans la salle à manger de maître Schwartz en s'écriant :

« Monsieur, la police de votre quartier est épouvantable !... Il y a vingt minutes, je m'arrêtais devant la cathédrale, au moment de l'Angelus. Au sortir de ma voiture, apercevant la comtesse d'Hilbourighausen qui descendait du perron, je me recule pour lui faire place, et je vois que notre fils, — un enfant de trois ans, assis près de moi, — venait de disparaître. La portière du côté de l'évêché était ouverte : on avait profité du moment où j'abaissais le marchepied, pour enlever l'enfant ! Toutes les recherches faites par mes gens sont demeurées inutiles. Je suis désespéré, Monsieur, désespéré !... »

L'agitation du colonel était extrême; ses yeux noirs brillaient comme l'éclair, à travers deux grosses larmes qu'il cherchait à contenir; sa main froissait la garde de son épée.

Le prévôt paraissait anéanti; sa nature apathique souffrait à l'idée de se lever et de passer la nuit à donner des ordres, à se transporter lui-même sur les lieux, enfin, à recommencer, pour la centième fois, des recherches qui étaient toujours restées infructueuses.

Il aurait voulu remettre l'affaire au lendemain.

« Monsieur, reprit le colonel, sachez que je me vengerai. Vous répondez de mon fils sur votre tête. C'est à vous de veiller à la sécurité publique. Vous manquez à vos devoirs, c'est indigne ! Il me faut un ennemi, entendez-vous ? Oh ! que je sache au moins qui m'assassine ! »

En prononçant ces paroles incohérentes, il se promenait de long en large, les dents serrées, le regard sombre.

La sueur perlait sur le front pourpre de maître Schwartz, qui murmura tout bas en regardant son assiette :

« Je suis désolé, Monsieur, bien désolé ; mais c'est le dixième !... Les voleurs sont plus habiles que mes agents ; que voulez-vous que j'y fasse ?... »

A cette réponse imprudente, le comte bondit de rage, et saisissant le gros homme par les épaules, il le souleva de son fauteuil :

« Que voulez-vous que j'y fasse !... Ah ! c'est ainsi que vous répondez à un père qui vous demande son enfant !

—Lâchez-moi, Monsieur, lâchez-moi, hurlait le prévôt suffoqué d'épouvante. Au nom du ciel, calmez-vous... une femme... une folle... Christine Evig vient d'entrer ici... elle m'a dit... oui, je me souviens... Hans ! Hans ! »

Le domestique avait tout entendu de la porte, il parut à l'instant :

« Monsieur ?

—Cours chercher la folle.

—Elle est encore là, Monsieur le prévôt.

—Eh bien, qu'elle entre. — Asseyez-vous, Monsieur le colonel. »

Le colonel Diderich resta debout au milieu de la salle, et la minute d'après, Christine Evig rentrait, hagarde et riant d'un air stupide comme elle était sortie.

Le domestique et la servante, curieux de ce qui se passait, se tenaient sur le seuil, bouche béante. Le colonel, d'un geste impérieux, leur fit signe de sortir; puis se croisant les bras en face de maître Schwartz :

« Eh bien, Monsieur, s'écria-t-il, quelle lumière prétendez-vous tirer de cette malheureuse ? »

Le prévôt fit mine de parler; ses grosses joues s'agitèrent.

La folle riait comme on sanglote.

« Monsieur le colonel, dit enfin le prévôt, cette femme est dans le même cas que vous ; depuis deux ans elle a perdu son enfant ; c'est ce qui l'a rendue folle. »

Les yeux du colonel se gonflèrent de larmes.

« Après ? fit-il.

—Tout à l'heure elle est entrée chez moi ; elle paraissait avoir une lueur de raison et m'a dit... »

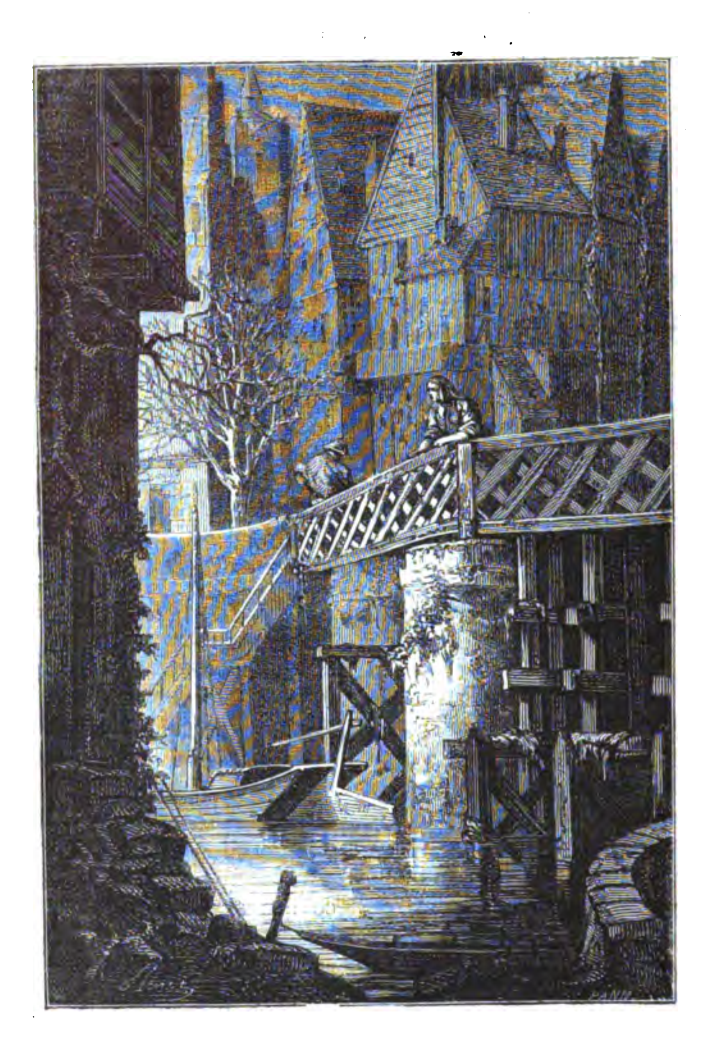
Maître Schwartz se tut.

« Quoi, Monsieur ?

—Qu'elle avait vu une femme emporter un enfant !...

—Ah !

—Et pensant qu'elle parlait ainsi par égarement d'esprit, je l'ai renvoyée. »



Christine regarda l'eau noire fangeuse. (Page 42.)

Le colonel sourit avec amertume.

« Vous l'avez renvoyée? fit-il.

—Oui... elle m'a paru retomber sur-le-champ dans sa folie.

—Parbleu! s'écria le comte d'une voix tonnante, vous refusez votre appui à cette malheureuse, vous faites disparaître sa dernière lueur d'espérance, vous la réduisez au désespoir, au lieu de la soutenir et de la défendre, comme c'est votre devoir!... Et vous osez garder votre place, vous osez en toucher les émoluments!... ah! Monsieur! »

Et s'approchant du prévôt, dont la perruque tremblait, il ajouta d'une voix basse, concentrée :

« Vous êtes un misérable!... Si je ne retrouve pas mon enfant, je vous tue comme un chien.»

Maître Schwartz, ses gros yeux hors de la tête, les mains écarquillées, la bouche pâteuse, ne soufflait mot : l'épouvante le tenait à la gorge, et d'ailleurs il ne savait que répondre.

Tout à coup le colonel lui tourna le dos, et s'approchant de Christine, il la considéra quelques secondes, puis élevant la voix :

« Ma bonne femme, lui dit-il, tâchez de me répondre. Voyons... au nom de Dieu... de votre enfant... où avez-vous vu cette femme?»

Il se tut, et la pauvre folle de sa voix plaintive murmura :

« Deubche!... Deubche!... Ils l'ont tuée!...»

Le comte pâlit, et, dans un accès de terreur, saisissant la folle au poignet :

« Répondez-moi, malheureuse, s'écria-t-il, répondez-moi!... »



« Hé! que se passe-t-il donc ici? » (Page 43.)

Il la secouait; la tête de Christine retomba en arrière; elle jeta un éclat de rire affreux et dit:

« Oui... oui... c'est fini... la méchante femme l'a tuée! »

Alors le comte sentit ses genoux fléchir, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil, les coudes sur la table, sa face pâle entre les mains, les yeux fixes, comme arrêtés sur une scène épouvantable.

Et les minutes se succédèrent lentement dans le silence.

L'horloge sonna dix heures, les vibrations du timbre firent tressaillir le colonel. Il se leva, ouvrit la porte et Christine sortit.

« Monsieur? dit maître Schwartz.

—Taisez-vous! » interrompit le colonel avec un regard foudroyant.

Et il suivit la folle, qui descendait dans la rue ténébreuse.

Une idée singulière venait de le frapper.

« Tout est perdu, s'était-il dit; cette malheureuse ne peut raisonner, elle ne peut comprendre ce qu'on lui demande; mais elle a vu quelque chose, son instinct peut la conduire. »

Il est inutile d'ajouter que M. le prévôt fut émerveillé d'une pareille issue. Le digne magistrat s'empressa de fermer la porte à double tour, puis une noble indignation s'empara de son âme:

« Menacer un homme tel que moi, s'écria-t-il, me saisir au collet! Ah! Monsieur le colonel, nous verrons s'il y a des lois dans ce pays!... Dès demain je vais adresser une

plainte à l'Empereur, et lui dévoiler la conduite de ses officiers, etc.

III

Cependant le comte suivait la folle, et, par un effet étrange de la surexcitation de ses sens, il la voyait dans la nuit, au milieu de la brume, comme en plein jour; il entendait ses soupirs, ses paroles confuses, malgré le souffle continu du vent d'automne engouffré dans les rues désertes.

Quelques bourgeois attardés, le collet de leur houppelande relevé sur la nuque, les mains dans les poches et le feutre enfoncé sur les yeux, couraient, de loin en loin, le long des trottoirs; on entendait les portes se fermer, un volet mal attaché battre la muraille, une tuile enlevée par le vent rouler dans la rue; puis de nouveau l'immense torrent de l'air reprenait son cours, couvrant de sa voix lugubre tous les bruits, tous les sifflements, tous les soupirs.

C'était une de ces froides nuits de la fin d'octobre, où les girouettes, secouées par la bise, tournent éperdues sur le haut des toits, et crient de leur voix stridente : « L'hiver !... l'hiver !... voici l'hiver !... »

En arrivant au pont de bois, Christine se pencha sur la jetée, elle regarda l'eau noire bouillonner entre les bateaux, puis, se relevant d'un air incertain, elle poursuivit sa route, en grelottant et murmurant tout bas :

« Ho ! ho ! il fait froid ! »

Le colonel, serrant d'une main les plis de son manteau, comprimait de l'autre les pulsations de son cœur, qui lui semblait près d'éclater.

Onze heures sonnèrent à l'église Saint-Ignace, puis minuit.

Christine Evig allait toujours : elle avait parcouru les ruelles de l'Imprimerie, du Maillet, de la Halle-aux-Vins, des Vieilles-Boucheries, des Fossés-de-l'Évêché.

Cent fois le comte, désespéré, s'était dit que cette poursuite nocturne ne pouvait conduire à rien, que la folle n'avait aucun but; mais, songeant ensuite que c'était sa dernière ressource, il la suivait toujours allant de place en place, s'arrêtant près d'une borne, dans l'enfoncement d'un mur, puis reprenant sa marche incertaine, absolument comme la brute sans asile qui vague au hasard dans les ténèbres.

Enfin, vers une heure du matin, Christine déboucha de nouveau sur la place de l'Évêché. Le temps semblait alors s'éclaircir un peu; la pluie ne tombait plus, un vent frais balayait la place, et la lune, tantôt entourée de nuages sombres, tantôt brillant de tout son éclat, brisait ses rayons, limpides et froids comme des lames d'acier, dans les mille flaques d'eau stagnant entre les pavés.

La folle alla tranquillement s'asseoir au bord de la fontaine, à la place qu'elle occupait quelques heures auparavant. Longtemps elle resta dans la même attitude, l'œil morne, les haillons collés sur sa maigre échine.

Toutes les espérances du comte étaient évanouies.

Mais, dans un de ces instants où la lune se dévoilait, projetant sa pâle lumière sur les édifices silencieux, tout à coup la folle se leva, allongea le cou, et le colonel, suivant la direction de son regard, reconnut qu'il plongeait dans la ruelle des Vieilles-Ferrailles, à deux cents pas environ de la fontaine.

Dans le même instant, elle partit comme une flèche.

Le comte était déjà sur ses traces, s'enfonçant dans le pâté de hautes et vieilles masures que domine l'antique église de Saint-Ignace.

La folle semblait avoir des ailes ; dix fois il fut au moment de la perdre, tant elle allait vite par ces ruelles tortueuses encombrées de charrettes, de fumiers, de fagots entassés devant les portes à l'approche de l'hiver.

Subitement elle disparut dans une sorte d'impasse remplie de ténèbres, et le colonel dut s'arrêter faute de direction.

Heureusement, au bout de quelques secondes, le rayon jaune et rance d'une lampe se prit à filtrer du fond de ce cul-de-sac, à travers une petite vitre crasseuse ; ce rayon était immobile; bientôt une ombre le voila, puis il reparut.

Evidemment, quelque être veillait dans le bouge.

Qu'y faisait-on ?

Sans hésiter, le colonel marcha droit à la lumière.

Au milieu de l'impasse, il retrouva la folle, debout dans la fange, les yeux écarquillés, la bouche béante, regardant aussi cette lampe solitaire.

L'apparition du comte ne parut pas la surprendre ; seulement, étendant le bras vers la petite fenêtre éclairée au premier, elle dit : « C'est là ! » d'un accent si expressif, que le comte se sentit frémir.

Sous l'impulsion de ce mouvement, il s'élança contre la porte du bouge, l'ouvrit d'un seul coup d'épaule, et se vit en face des ténèbres.

La folle était derrière lui.

« Chut ! » fit-elle.

Et le comte, cédant encore une fois à l'instinct de la malheureuse, se tint immobile prêtant l'oreille.

Le plus profond silence régnait dans la masure ; on eût dit que tout dormait, que tout était mort.

L'église Saint-Ignace sonna deux heures.

Alors un faible chuchotement se fit entendre au premier, puis une vague lueur parut sur la muraille décrépite du fond ; les planches crièrent au-dessus du colonel, et le rayon lumineux, gagnant de proche en proche éclaira d'abord un escalier en échelle, de vieilles ferrailles entassées dans un coin, un tas de bois, plus loin une petite fenêtre chassieuse ouverte sur la cour, des bouteilles à droite et à gauche, un panier de haillons... que sais-je ? — un intérieur sombre, lézardé, hideux !

Enfin, une lampe de cuivre à mèche fumeuse tenue par une petite main, sèche comme une serre d'oiseau de proie, se pencha lentement sur la rampe de l'escalier, et au-dessus de la lumière apparut une tête de femme, inquiète, les cheveux couleur filasse, les pommettes osseuses, les oreilles hautes, écartées de la tête et presque droites, les yeux gris, scintillant sous de profondes arcades sourcilières ; bref, un être sinistre vêtu d'une jupe crasseuse, les pieds fourrés dans de vieilles savates, les bras décharnés, nus jusqu'aux coudes, tenant d'une main la lampe, et de l'autre une hachette de couvreur à bec tranchant

A peine cet être abominable eut-il plongé les yeux dans l'ombre, qu'il se reprit à grimper l'échelle avec une souplesse singulière.

Mais il était trop tard ; le colonel avait bondi, l'épée à la main, et tenait déjà la mégère par le bas de sa jupe.

« Mon enfant, misérable ! dit-il ; mon enfant !... »

A ce cri du lion, l'hyène s'était retournée, lançant un coup de hachette au hasard.

Une lutte effrayante s'ensuivit. La femme renversée sur l'escalier cherchait à mordre ; la lampe, tombée au premier instant, brûlait à terre, et sa mèche, pétillant sur la dalle humide, projetait ses ombres mouvantes sur le fond grisâtre de la muraille.

« Mon enfant ! répétait le colonel, mon enfant, ou je te tue !

—Hé ! oui, tu l'auras, ton enfant, répondait d'un accent ironique la femme haletante. Oh ! ce n'est pas fini... va... j'ai de bonnes dents... Le lâche qui m'étrangle... Hé !... là-haut... êtes-vous sourde ?... Lâchez-moi... je... je dirai tout !... »

Elle semblait épuisée, quand une autre mégère plus vieille, plus hagarde, roula de l'escalier en criant :

« Me voici ! »

La misérable était armée d'un grand couteau de boucher ; et le comte, levant les yeux, vit qu'elle choisissait sa place pour le frapper entre les épaules.

Il se jugea perdu ; un hasard providentiel pouvait seul le sauver. La folle, jusqu'alors spectatrice impassible, s'élança sur la vieille en criant :

« C'est elle... la voilà... oh ! je la reconnais... elle ne m'échappera pas ! »

Pour toute réponse, un jet de sang inonda la soupente ; la vieille venait de lui couper la gorge.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Le colonel avait eu le temps de se lever et de se mettre en garde ; ce que voyant, les deux mégères gravirent l'escalier rapidement et disparurent dans les ténèbres.

La lampe fumeuse battait alors de l'aile, et le comte profita de ses dernières lueurs pour suivre les assassins. Mais arrivant au bout de l'escalier, la prudence lui conseilla de ne point abandonner cette issue.

Il entendait Christine râler en bas, et les gouttes de sang tomber de marche en marche, au milieu du silence. C'était horrible !...

De l'autre côté, au fond du repaire, un remue-ménage étrange faisait craindre au comte que les deux femmes ne voulussent s'échapper par les fenêtres.

L'ignorance des lieux le tenait là depuis un instant, quand un rayon lumineux glissant à travers une porte vitrée lui permit de voir les deux fenêtres de la chambre donnant sur l'impasse, éclairées par une lumière extérieure. En même temps, il entendit dans la rue une grosse voix s'écrier :

« Hé ! que se passe-t-il donc ici ?... une porte ouverte ! tiens... tiens !

—A moi ! cria le colonel, à moi ! »

Dans le même instant, la lumière se glissait dans la masure.

« Oh ! fit la voix, du sang !... diable... je ne me trompe pas... c'est Christine !...

—A moi !... » répéta le colonel.

Un pas lourd retentit dans l'escalier ; et la tête barbue du wachtmann Sélig, avec son gros bonnet de loutre, sa peau de chèvre sur les épaules, apparut au haut de l'échelle, dirigeant la lumière de sa lanterne vers le comte.

La vue de l'uniforme stupéfia ce brave homme.

« Qui est là ? demanda-t-il.

—Montez... mon brave... montez !...

— Pardon, colonel... c'est que... en bas...

— Oui... une femme vient d'être assassinée... les assassins sont là. »

Le wachtmann franchit alors les dernières marches, et, la lanterne haute, il éclaira le réduit : c'était une soupente de six pieds au plus, aboutissant à la porte de la chambre dans laquelle les femmes s'étaient réfugiées ; une échelle montant au grenier, à gauche, en resserrait encore l'espace.

La pâleur du comte étonna Sélig ; cependant il n'osait l'interroger, lorsque celui-ci lui demanda :

« Qui demeure ici ?

— Ce sont deux femmes, la mère et la fille ; on les appelle, dans le quartier des Halles, les deux Jösel. La mère vend de la viande au marché, la fille fait de la charcuterie. »

Le comte, se rappelant alors les paroles de Christine prononcées dans le délire : « Pauvre enfant, ils l'ont tuée ! » fut pris de vertige, une sueur de mort couvrit sa face.

Par le plus affreux hasard, il découvrit au même instant, derrière l'escalier, une petite tunique à carreaux bleus et rouges, de petits souliers, une sorte de toque à pompon noir, jetés là dans l'ombre. Il frémit, mais une puissance invincible le poussait à voir, à contempler de ses propres yeux ; il s'approcha donc, frissonnant des pieds à la tête, et souleva ces petites hardes d'une main tremblante : c'étaient celles de son enfant !

Quelques gouttes de sang tachèrent ses doigts.

Dieu sait ce qui se passa dans le cœur du comte ! Longtemps adossé au mur, l'œil fixe, les bras pendants, la bouche entr'ouverte, il resta comme foudroyé. Mais soudain il s'élança contre la porte, avec un rugissement de fureur qui épouvanta le wachtmann ; rien n'aurait pu résister à un tel choc ! On entendit s'écrouler dans la chambre les meubles que les deux femmes avaient amoncelés pour barricader l'entrée. La masure en trembla jusque dans ses fondements. Le comte disparut dans l'ombre ; puis des hurlements, des cris sauvages, des imprécations, de rauques clameurs s'entendirent au milieu des ténèbres !

Cela n'avait rien d'humain ; on aurait dit un combat de bêtes féroces se déchirant au fond de leur caverne !

La rue se remplissait de monde. Les voisins pénétraient de toutes parts dans le bouge, criant : « Qu'y a-t-il ? on s'égorge donc ici ? »

Tout à coup le silence se rétablit, et le comte, criblé de coups de couteau, l'uniforme en pièces, rentra dans la soupente, l'épée rouge de sang jusqu'à la garde ; ses moustaches aussi étaient sanglantes, et les assistants durent penser que cet homme venait de se battre à la manière des tigres.

. . . .

Que vous dirai-je encore ?

Le colonel Diderich guérit de ses blessures et quitta Mayence.

Les autorités de la ville jugèrent utile d'épargner aux parents des victimes ces abominables révélations ; je les tiens du wachtmann Sélig lui-même, devenu vieux et retiré dans son village, près de Sarrebrück ; seul il en connaissait les détails, ayant assisté, comme témoin, à l'instruction secrète de cette affaire, devant le tribunal criminel de Mayence.

Otez le *sens moral* à l'homme, et son intelligence, dont il est si fier, ne pourra le préserver des plus horribles passions.

FIN DE LA VOLEUSE D'ENFANTS.

LE BLANC ET LE NOIR

I

Dans ce temps-là, nous passions nos soirées à la brasserie Brauer, qui s'ouvre sur la place du Vieux-Brisach.

Après huit heures arrivaient à la file Frédéric Schultz, le tabellion, Frantz Martin, le bourgmestre, Christophel Ulmett, le juge de paix, le conseiller Klers, l'ingénieur Rothan, le jeune organiste Théodore Blitz, et plusieurs autres honorables bourgeois de la ville, qui tous s'asseyaient à la même table, et dégustaient le *bokbier* mousseux en famille.

L'apparition de Théodore Blitz, qui nous arrivait d'Iéna, sur une lettre de recommandation d'Harmosius, ses yeux noirs, ses cheveux bruns ébouriffés, son nez mince et pâle, sa parole tranchante et ses idées mystiques, jetèrent bien un peu le trouble au milieu de nous. On s'étonnait de le voir se lever brusquement, faire trois ou quatre tours dans la salle en gesticulant, se moquer avec un air étrange des paysages de la Suisse représentés sur les murs: des lacs bleu-indigo, des montagnes vert-pomme, des sentiers rouges; puis venir se rasseoir, avaler sa chope d'un trait, entamer une discussion sur la musique de Palestrina, sur le luth des Hébreux, sur l'introduction de l'orgue dans nos basiliques, sur le *sépher*, sur les époques sabbatiques, etc.; contracter les sourcils, planter ses coudes pointus au bord de la table, et se perdre dans des méditations profondes.

Oui, cela nous étonnait bien un peu, nous autres gens graves, habitués aux idées méthodiques; mais il fallut pourtant s'y faire, et l'ingénieur Rothan lui-même, quoique d'humeur railleuse, finit aussi par se calmer, et ne plus contredire à tout propos le jeune maître de chapelle, quand il avait raison.

Évidemment Théodore Blitz était une de ces organisations nerveuses qui se ressentent de toutes les variations de la température; or cette année-là fut extrêmement chaude, nous eûmes plusieurs grands orages vers l'automne, et l'on craignait pour les vendanges.

Un soir, tout notre monde se trouvait réuni comme d'habitude autour de la table, à l'exception du vieux juge Ulmett et du maître de chapelle. M. le bourgmestre causait de la grêle, de grands travaux hydrauliques; moi, j'écoutais le vent se démener dehors dans les platanes du Schlossgarten, et les gouttes d'eau fouetter les vitres. De temps en temps on entendait une tuile rouler sur les toits, une porte se refermer avec force, un volet battre les murs, puis ces immenses clameurs de l'ouragan qui hurle, siffle et gémit au loin, comme si tous les êtres invisibles se cherchaient et s'appelaient dans les ténèbres, tandis que les vivants se cachent et se blottissent dans un coin, pour éviter leur funeste rencontre.

L'église de Saint-Étienne sonnait neuf heures, quand Blitz entra brusquement, secouant son feutre comme un possédé, et criant de sa voix sifflante :

« Maintenant le diable fait des siennes; le *blanc* et le *noir* se confondent!... Les neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* bataillent et se déchirent!... — Va... Arimane, promène-toi... ravage... dévaste!.. les Amschaspands sont en fuite... Oromaze se voile la face!... — Quel temps! quel temps! »

Et ce disant, il courait autour de la salle, allongeant ses grandes jambes sèches et riant par saccades.

Nous fûmes tous stupéfaits d'une entrée pareille, et durant quelques secondes, personne

ne dit mot; mais enfin l'ingénieur Rothan, entraîné par son humeur caustique, s'écria :

« Quel galimatias nous chantez-vous là, Monsieur l'organiste? Que signifient ces Amschaspands? ces neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies?* Ha! ha! ha! C'est vraiment trop comique. Où diable allez-vous prendre ce singulier langage? »

Théodore Blitz s'était arrêté tout court, fermant un œil, tandis que l'autre, tout grand ouvert, étincelait d'une ironie diabolique.

Et quand Rothan eut fini :

« Oh! ingénieur, oh! esprit sublime, maître de la truelle et du mortier, dit-il, directeur des moellons, ordonnateur de l'angle droit, de l'angle aigu et de l'angle obtus, vous avez raison, cent fois raison! »

Et il se courba d'un air moqueur :

« Rien n'existe que la matière, le niveau, la règle et le compas. — Les révélations de Zoroastre, de Moïse, de Pythagore, d'Odin, du Christ; l'harmonie, la mélodie, l'art, le sentiment, sont des rêves indignes d'un esprit lumineux tel que le vôtre.—C'est à vous seul qu'appartient la vérité, l'éternelle vérité.—Hé! hé! hé! Je m'incline devant vous, je vous salue, je me prosterne devant votre gloire, impérissable comme celle de Ninive et de Babylone! »

Ayant dit ces mots, il fit deux pirouettes sur ses talons, et partit d'un éclat de rire si perçant, qu'on aurait dit le chant d'un coq qui salue l'aurore.

Rothan allait se fâcher; mais, au même instant, le vieux Juge Ulmett entra, la tête enfoncée dans son gros bonnet de loutre, les épaules couvertes de sa houppelande vert-bouteille à bordure de renard, les manches pendantes, le dos arrondi, les paupières demi-fermées, ses joues musculeuses et son gros nez rouge ruisselants de pluie.

Il était trempé comme un canard.

Dehors, l'eau tombait par torrents; les gouttières clapotaient, les gargouilles se dégorgeaient, et les rigoles se gonflaient comme des rivières.

« Ah! Seigneur! fit le brave homme, faut-il être fou pour sortir par un temps pareil, et surtout après tant de fatigues : deux enquêtes, des procès-verbaux, des interrogatoires! Le *bokbier* et les vieux amis me feraient traverser le Rhin à la nage. »

Et, tout en grommelant ces paroles confuses, il ôtait son bonnet de loutre, ouvrait sa large pelisse pour en tirer sa longue pipe d'Ulm, sa blague à tabac et son briquet, qu'il déposait soigneusement sur la table. Après quoi, il suspendit sa houppelande et le bonnet à la tringle d'une croisée en s'écriant :

« Brauer!

—Que désire M. le juge de paix?

—Vous feriez bien de fermer les volets. Croyez-moi, cette ondée pourrait finir par des coups de tonnerre. »

Le brasseur sortit aussitôt, les volets furent fermés et le vieux juge s'assit dans son coin en exhalant un soupir.

« Vous savez ce qui se passe, bourgmestre? fit-il alors d'un accent triste.

—Non. Qu'est-ce qui se passe, mon vieux Christophel? »

Avant de répondre, M. Ulmett promena tout autour de la salle un regard attentif.

« Nous sommes seuls, mes amis, dit-il, je puis bien vous confier cela : on vient de retrouver, vers trois heures de l'après-midi, la pauvre Grédel Dick, sous l'écluse du meunier, au Holderloch.

—Sous l'écluse du Holderloch! s'écrièrent les assistants.

—Oui... une corde au cou!.. »

Pour comprendre combien ces paroles durent nous saisir, il faut savoir que Grédel Dick était l'une des plus jolies filles de Vieux-Brisach, une grande brune aux yeux bleus, aux joues roses; la fille unique du vieil anabaptiste Pétrus Dick, qui tenait à ferme les biens considérables du Schlossgarten. Depuis quelque temps, on la voyait triste et grave, elle autrefois si rieuse, le matin au lavoir et le soir à la fontaine au milieu de ses amies. On l'avait vue pleurer, et l'on attribuait son chagrin aux poursuites incessantes de Saphéri Mutz, le fils du maître de poste, un solide gaillard, sec, nerveux, le nez aquilin et les cheveux noirs frisés, qui la suivait comme son ombre et ne lâchait pas son bras les dimanches à la danse.

Il avait même été question de leur mariage; mais le père Mutz, sa femme, Karl Brêmer son gendre, et sa fille Soffayel s'étaient opposés à cette union, sous prétexte qu'une *païenne* ne pouvait entrer dans la famille.

Grédel avait disparu depuis trois jours. On ne savait ce qu'elle était devenue. Et maintenant, qu'on se figure les mille pensées qui nous traversèrent l'esprit, en apprenant qu'elle était morte. Personne ne songeait plus à la discussion de Théodore Blitz et de l'ingénieur Rothan touchant les esprits invisibles; tous les yeux interrogeaient M. Christophel Ulmett, qui, sa large tête chauve inclinée, ses épais sourcils blancs contractés, bourrait gravement sa pipe d'un air rêveur.

« Et Mutz... Zaphéri Mutz, demanda le bourgmestre, qu'est-il devenu? »

Une légère teinte rose colora les joues du

vieillard, qui répondit après quelques secondes de réflexion :

« Zaphéri Mutz... il a pris la clef des champs!...

—La clef des champs! s'écria le petit Klers; alors il s'avoue coupable?

—Ça me produit cet effet-là, dit le vieux juge avec bonhomie ; on ne se sauve pas pour rien. Du reste, nous avons fait une descente de lieux chez son père, et nous avons trouvé toute la maison agitée. Ces gens paraissaient consternés; la mère bégayait, s'arrachait les cheveux; la fille avait mis ses habits des dimanches et dansait comme une folle; impossible de rien tirer d'eux. Quant au père de Grédel, le pauvre homme est dans un désespoir inexprimable; il ne veut pas compromettre l'honneur de son enfant, mais il est certain que Grédel Dick a quitté volontairement la ferme, pour suivre Zaphéri mardi dernier. Ce fait est attesté par tous les voisins. Enfin, la gendarmerie est en campagne; nous verrons, nous verrons! »

Il y eut alors un long silence; dehors, la pluie tombait à verse.

« C'est abominable! s'écria tout à coup le bourgmestre, abominable! et penser que tous les pères de famille, tous ceux qui élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu, sont exposés à de pareils malheurs!

—Oui, répondit le juge Ulmett en allumant sa pipe, c'est comme cela. On a beau dire que tout marche d'après les ordres du Seigneur Dieu, je crois, moi, que l'esprit des ténèbres se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne faudrait. Pour un brave homme, combien voyons-nous de mauvais gueux sans foi ni loi? Et pour une belle action, combien de mauvais coups? Je vous le demande, mes amis, si le diable voulait compter son troupeau... »

Il n'eut pas le temps de finir, car, dans la même seconde, un triple éclair illumina les fentes des volets et fit pâlir la lampe; et presque aussitôt suivit un coup de tonnerre, mais un coup de tonnerre sec, brisé, quelque chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête : on aurait dit que la terre venait d'éclater.

L'église Saint-Étienne sonnait justement la demie, les lentes vibrations du bronze nous semblaient être à quatre pas ; et tout au loin, bien loin, une voix traînante, plaintive, arrivait à nous, en criant :

« Au secours! au secours!

—On crie au secours! bégaya le bourgmestre.

—Oui! » firent les autres tout pâles et prêtant l'oreille.

Et comme nous étions tous ainsi dans l'épouvante, Rothan, allongeant la lèvre d'un air goguenard, s'écria :

« Hé! hé! hé! c'est la chatte de Mlle Roësel, qui chante sa romance amoureuse à M. *Roller*, le jeune ténor du premier. »

Puis renflant sa voix et levant la main d'un geste tragique, il ajouta :

« Minuit sonnait au beffroi du château! »

Ce ton moqueur souleva l'indignation générale.

« Malheur à ceux qui rient de pareilles choses! » s'écria le père Christophel en se levant.

Il s'avançait vers la porte d'un pas solennel, et nous le suivions tous, même le gros brasseur, qui tenait son bonnet de coton à la main et murmurait tout bas une prière, comme s'il se fût agi de paraître devant Dieu. Rothan seul ne bougea point de sa place. Moi, je me tenais derrière les autres, le cou tendu, regardant par-dessus leurs épaules.

La porte vitrée s'ouvrait à peine en grelottant, qu'il y eut un nouvel éclair : la rue, avec ses pavés blancs lavés par la pluie, ses rigoles bondissantes, ses mille fenêtres, ses pignons décrépits, ses enseignes, s'élança brusquement de la nuit, puis recula et disparut dans les ténèbres.

Ce clin d'œil me suffit pour voir la flèche de Saint-Étienne et ses statuettes innombrables drapées dans la lumière blanche de l'éclair, le dessous des cloches attachées aux poutres noires, — leurs battants et leurs cordes plongeant dans la nef,—et, au-dessus, le nid de cigognes à demi déchiré par l'orage, les petits le bec en l'air, la mère effarée, les ailes déployées, et le vieux tourbillonnant autour de l'aiguille scintillante, la poitrine bombée, le cou replié, ses longues pattes rejetées en arrière, comme pour défier les zigzags de la foudre.

C'était une vision bizarre, une vraie peinture chinoise, grêle, fine, légère, quelque chose d'étrange et de terrible, sur le fond noir des nuages crevassés d'or.

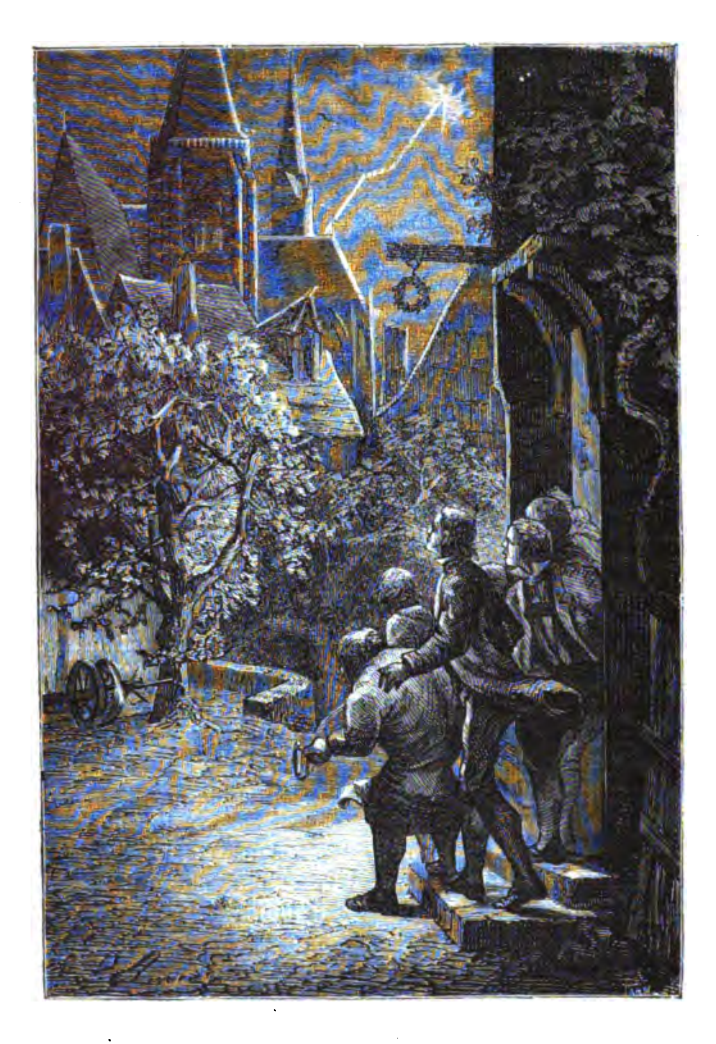
Nous restions tous bouche béante sur le seuil de la brasserie, nous demandant : « Qu'avons-nous entendu, Monsieur Ulmett?...—Que voyez-vous, Monsieur Klers? »

En ce moment, un miaulement lugubre partit au-dessus de nous, et tout un régiment de chats se mit à bondir dans les cheneaux. En même temps, un éclat de rire retentit dans la salle.

« Eh bien! eh bien! criait l'ingénieur, les entendez-vous? Avais-je tort?

—Ce n'était rien, murmura le vieux juge, grâce au ciel, ce n'était rien. Rentrons; la pluie recommence. »

Et tout en allant reprendre sa place, il dit :



Il y eut un nouvel éclair. (Page 47.)

« Faut-il s'étonner, Monsieur Rothan, que l'imagination d'un pauvre vieux bonhomme comme moi radote, quand le ciel et la terre se confondent, et que l'amour et la haine se marient, pour nous montrer des crimes inconnus dans notre pays jusqu'à ce jour? Faut-il s'en étonner? »

Nous reprîmes tous nos places avec un sentiment de dépit contre l'ingénieur, qui seul était resté calme et nous avait vus trembler; nous lui tournions le dos, en vidant des chopes coup sur coup sans dire un mot; lui, le coude au bord de la croisée, sifflait entre ses dents je ne sais quelle marche militaire, dont il battait la mesure des doigts sur les vitres, sans daigner s'apercevoir de notre mauvaise humeur.

Cela durait depuis quelques minutes, lorsque Théodore Blitz reprit en riant:

« M. Rothan triomphe! Il ne croit pas aux esprits invisibles; rien ne le trouble, il a bon pied, bon œil et bonne oreille! Que faut-il de plus pour nous convaincre d'ignorance et de folie?

—Hé! répliqua Rothan, je n'aurais pas osé le dire; mais vous définissez si bien les choses, Monsieur l'organiste, qu'il n'y a pas moyen de vous désavouer, surtout en ce qui vous concerne personnellement; car, pour mes vieux amis Schultz, Ulmett, Klers et autres, c'est différent, bien différent; il peut arriver à tout le monde de faire un mauvais rêve, pourvu que cela ne dégénère pas en habitude. »

Au lieu de répondre à cette attaque directe,



Théodore Blitz est ici, me dis-je. (Page 51.)

Blitz, la tête penchée, semblait prêter l'oreille à quelque bruit du dehors :

« Chut ! fit-il en nous regardant, chut ! »

Il levait le doigt, et l'expression de sa physionomie était si saisissante, que tous nous écoutâmes avec un sentiment de crainte indéfinissable.

Au même instant, de lourds clapotements se firent entendre dans le ruisseau débordé, une main chercha la clanche de la porte, et le maître de chapelle nous dit d'une voix frémissante :

« Soyez calmes... écoutez et voyez !... Que le Seigneur nous soit en aide ! »

La porte s'ouvrit, et Zaphéri Mutz parut.

Quand je vivrais mille ans, la figure de cet homme serait toujours présente à ma mémoire. Il est là... je le vois ! Il s'avance en trébuchant, tout pâle, les cheveux pendants sur les joues, l'œil terne, vitreux, la blouse collée aux reins, un gros bâton au poing. Il nous regarde sans nous voir, comme en rêve. Un ruisseau de fange serpente derrière lui. Il s'arrête, tousse et dit tout bas, comme se parlant à lui-même :

« M'y voilà ! qu'on m'arrête... qu'on me coupe le cou... j'aime mieux ça ! »

Puis se réveillant, et nous regardant l'un après l'autre avec un mouvement de terreur :

« J'ai parlé ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Ah ! le bourgmestre... le juge Ulmett !... »

Il avait fait un bond pour fuir ; mais en face de la nuit, je ne sais quel mouvement d'épouvante le rejeta dans la salle.

Théodore Blitz venait de se lever; après nous avoir prévenus d'un regard profond, il s'approcha de Mutz, et, d'un air de confidence, il lui demanda tout bas en montrant la rue ténébreuse :

« Il est là?

—Oui! fit l'assassin du même ton mystérieux.

—Il te suit?

—Depuis la Fischbach.

—Par derrière?

—Oui, par derrière.

—C'est ça, c'est bien ça, dit le maître de chapelle en nous jetant un nouveau regard, c'est toujours comme ça! Eh bien, reste ici, Saphéri, assieds-toi là, près de la cheminée.—Brauer, allez chercher les gendarmes! »

A ce mot de gendarmes, le misérable pâlit affreusement et voulut encore s'échapper; mais la même horreur le repoussa, et s'affaissant au coin d'une table, la tête entre ses mains :

« Oh! si j'avais su... si j'avais su! » dit-il.

Nous étions tous plus morts que vifs. Le brasseur venait de sortir. Pas un souffle ne s'entendait dans la sàlle : le vieux juge avait déposé sa pipe, le bourgmestre me regardait d'un air consterné, Rothan ne sifflait plus. Théodore Blitz, assis au bout d'un banc, les jambes croisées, regardait la pluie rayer les ténèbres.

Nous restâmes ainsi près d'un quart d'heure, craignant toujours que l'assassin ne prît enfin le parti de fuir; mais il ne bougeait pas, ses longs cheveux pendaient entre ses doigts, et l'eau coulait de ses habits comme d'une gouttière, sur le plancher.

Enfin un cliquetis d'armes s'entendit dehors, les gendarmes Werner et Keltz parurent sur le seuil. Keltz, lançant un coup d'œil oblique sur l'assassin, leva son grand chapeau en disant :

« Bonne nuit, Monsieur le juge de paix. »

Puis il entra et passa tranquillement une menotte au poignet de Saphéri, qui se couvrait toujours la face.

« Allons, suis-moi, mon garçon, dit-il. Werner, fermez la marche. »

Un troisième gendarme, gros et court, parut dans l'ombre, et toute la troupe sortit.

Le malheureux n'avait pas fait la moindre résistance.

Nous nous regardions les uns les autres tout pâles.

« Bonsoir, Messieurs, » dit l'organiste.

Il s'éloigna.

Et chacun de nous, perdu dans ses réflexions personnelles, s'étant levé, regagna son logis en silence.

Quant à moi, plus de vingt fois je tournai la tête avant d'arriver à ma porte, croyant entendre *l'autre,* celui qui suivait Saphéri Mutz, se glisser sur mes talons.

Et quand enfin, grâce au ciel, je fus dans ma chambre, avant de me coucher et d'éteindre ma lumière, j'eus la sage précaution de regarder sous mon lit, pour me convaincre que ce personnage ne s'y trouvait pas. Il me semble même avoir récité certaine prière, pour l'empêcher de m'étrangler pendant la nuit. Que voulez-vous? — on n'est pas philosophe tous les jours.

II

Jusqu'alors j'avais considéré Théodore Blitz comme une espèce de fou mystique; sa prétention d'entretenir des correspondances avec les esprits invisibles, au moyen d'une musique composée de tous les bruits de la nature : du frémissement des feuilles, du murmure des vents, du bourdonnement des insectes, me paraissait fort ridicule, et je n'étais pas seul de mon avis.

Il avait beau nous dire que si le chant grave de l'orgue éveille en nous des sentiments religieux, que si la musique guerrière nous porte à la bataille, et les airs champêtres à la contemplation, c'est que ces différentes mélodies sont des invocations aux génies de la terre, lesquels apparaissent soudain au milieu de nous, agissent sur nos organes et nous font participer à leur propre essence,—tout cela me paraissait obscur, et je ne doutais pas que l'organiste ne fût un cerveau blessé.

Mais dès lors mes opinions changèrent à son égard, et je me dis qu'après tout l'homme n'est pas un être purement matériel, que nous sommes composés de corps et d'âme; que tout attribuer au corps et tout vouloir expliquer par lui n'est pas rationnel; que le fluide nerveux, agité par les ondulations de l'air, est tout aussi difficile à comprendre que l'action directe des puissances occultes; qu'on ne conçoit pas comment un simple chatouillement, exercé d'après les règles du contre-point, dans notre oreille, provoque en nous des milliers d'émotions agréables ou terribles, élève notre âme vers Dieu, la met en présence du néant, ou réveille en nous l'ardeur de la vie, l'enthousiasme, l'amour, la crainte, la pitié... Non, je ne trouvai plus cette explication satisfaisante; les idées du maître de chapelle me parurent bien plus grandes, plus fortes, plus justes et plus acceptables sous tous les rapports.

D'ailleurs, comment expliquer par le chatouillement nerveux l'arrivée de Saphéri Mutz à la brasserie? comment expliquer l'épouvante du malheureux, qui le forçait à se livrer lui-même, et la perspicacité merveilleuse de Blitz lorsqu'il nous disait : « Chut! écoutez... il arrive... que le Seigneur nous protége! »

En résumé, toutes mes préventions contre le monde invisible disparurent, et des faits nouveaux vinrent me confirmer dans cette manière de voir.

Environ quinze jours après la scène dont j'ai parlé plus haut, Saphéri Mutz avait été transféré par la gendarmerie dans les prisons de Fribourg. Les mille rumeurs éveillées par la mort de Grédel Dick commençaient à s'assoupir; la pauvre fille dormait en paix derrière la colline des Trois-Fontaines, et les gens s'entretenaient des prochaines vendanges.

Un soir, vers cinq heures, au sortir du grand entrepôt de la douane, où j'avais dégusté quelques pièces de vin pour le compte de Brauer, qui se fiait plus à moi, sous ce rapport, qu'à lui-même, la tête un peu lourde, je me dirigeai par hasard dans la grande allée des Platanes, derrière l'église Saint-Étienne.

Le Rhin déployait à ma droite sa nappe d'azur, où quelques pêcheurs jetaient leurs filets; à ma gauche s'élevaient les antiques fortifications de la ville. L'air commençait à se rafraîchir, le flot chantait son hymne éternel, les brises du Schwartz-Wald agitaient le feuillage; et comme j'allais ainsi, ne songeant à rien, tout à coup les sons d'un violon frappèrent mon oreille.

J'écoutai.

La fauvette à tête noire ne met pas plus de grâce, de délicatesse, dans l'exécution de ses trilles rapides, ni d'enthousiasme dans le jet de son inspiration. Mais cela ne ressemblait à rien ; cela n'avait ni repos ni mesure : c'était une cascade de notes délirantes d'une justesse admirable, mais dépourvues d'ordre et de méthode.

Et puis, à travers l'élan de l'inspiration, quelques traits aigres, incisifs, vous pénétraient jusqu'à la moelle des os.

« Théodore Blitz est ici, » me dis-je en écartant les hautes branches d'une haie de sureau au pied du talus.

Alors je me vis à trente pas de la poste, près du guévoir couvert de lentilles d'eau, où des grenouilles énormes montraient leur nez camard. Un peu plus loin s'élevaient les écuries avec leurs larges hangars, et la maison d'habitation toute décrépite. Dans la cour, entourée d'un mur à hauteur d'appui et d'une grille vermoulue, se promenaient cinq ou six poules, et sous la grande échoppe couraient des lapins, la croupe en l'air, la queue en trompette ; ils me virent et disparurent comme des ombres sous la porte de la grange.

Pas un autre bruit que le murmure du fleuve et la fantaisie bizarre du violon ne s'entendait.

Comment diable Théodore Blitz était-il là ?

L'idée me vint qu'il expérimentait sa musique sur la famille des Mutz, et, la curiosité me poussant, je me glissai derrière le petit mur d'enceinte, pour voir ce qui se passait à la ferme.

Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et, dans une salle basse, profonde, aux poutres brunes, de plain-pied avec la cour, j'aperçus une longue table servie avec toute la somptuosité des fêtes de village ; plus de trente couverts en faisaient le tour ; mais ce qui me stupéfia, ce fut de ne voir que cinq personnes en face de ce grand service : le père Mutz, sombre et rêveur, en habit de velours noir à boutons de métal, sa large tête osseuse, grisonnante, contractée par une pensée fixe, ses yeux caves en arrêt devant lui ; — le gendre, figure sèche, insignifiante, le col de sa chemise remontant jusqu'au-dessus de ses oreilles ; — la mère, en grand bonnet de tulle, l'air égaré; —la fille, assez jolie brune, coiffée d'un béguin de taffetas noir à paillettes d'or et d'argent, le sein enveloppé d'un fichu de soie aux mille couleurs ; — enfin, Théodore Blitz, le tricorne sur l'oreille, le violon serré entre l'épaule et le menton, ses petits yeux scintillant, la joue relevée par une grosse ride, et les coudes allant et venant comme ceux d'une cigale qui râcle son ariette stridente dans les bruyères.

Les ombres du soleil couchant, la vieille horloge avec son cadran de faïence à fleurs rouges et bleues, le coin d'une herse sur lequel retombait le rideau de l'alcôve à carreaux gris et blancs, et surtout la musique de plus en plus discordante, me produisirent une impression indéfinissable : je fus saisi d'une véritable terreur panique. — Était-ce l'effet du rudesheim que j'avais trop longtemps respiré ? Étaient-ce les teintes blafardes du soir qui venait ? Je l'ignore ; mais, sans regarder davantage, je me glissais tout doucement, les reins courbés le long du mur, pour regagner la route, quand un chien énorme bondit vers moi de toute la longueur de sa chaîne, et me fit pousser un cri de surprise.

« Tirik ! » cria le vieux maître de poste.

Et Théodore, m'ayant aperçu, s'élança de la salle en criant :

« Eh ! c'est Christian Spéciès ! Entrez donc, mon cher Christian ; vous arrivez à propos ! »

Il traversa la cour, et, venant me prendre au bras :

« Mon cher ami, me dit-il avec une animation singulière, voici l'heure où le *noir* et le *blanc* sont aux prises... Entrez... entrez ! »

Son exaltation m'épouvantait ; mais il ne voulut pas écouter mes observations, et m'entraîna sans qu'il me fût possible de faire aucune résistance.

« Vous saurez, cher Christian, disait-il, que nous avons baptisé ce matin un ange du Seigneur, le petit Nickel-Saphéri Brêmer. J'ai salué sa venue dans ce monde de délices, par le chœur des *Séraphins*. Et maintenant, figurez-vous que les trois quarts de nos invités sont en fuite. Hé ! hé ! hé ! Entrez donc, vous êtes le bienvenu ! »

Il me poussait par les épaules, et, bon gré mal gré, je franchis le seuil.

Tous les membres de la famille Mutz avaient tourné la tête. J'eus beau refuser de m'asseoir, ces gens enthousiastes m'entouraient :

« Celui-ci fera le sixième ! criait Blitz, le nombre six est un beau nombre ! »

Le vieux maître de poste me serrait les mains avec émotion, disant :

« Merci, Monsieur Spéciès, merci d'être venu ! On ne dira pas que les honnêtes gens nous fuient.... que nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes !... Vous resterez jusqu'à la fin ?

—Oui, balbutia la vieille avec un regard suppliant, il faut que M. Spéciès reste jusqu'à la fin ; il ne peut nous refuser cela. »

Je compris alors pourquoi cette table était si grande, et le nombre des convives si petit : tous les invités du baptême, songeant à Grédel Dick, avaient trouvé des prétextes pour ne pas venir.

L'idée d'un pareil abandon me serra le cœur.

« Mais certainement, répondis-je, certainement... je reste... et c'est avec plaisir... avec grand plaisir. »

Les verres furent remplis, et nous bûmes d'un vin âpre et fort, d'un vieux *markobrünner* dont le bouquet austère me remplit de pensées mélancoliques.

La vieille, me posant sa longue main sur l'épaule, murmura :

« Encore un petit coup, Monsieur Spéciès, encore un petit coup ! »

Et je n'osai refuser.

En ce moment Blitz, plongeant son archet sur les cordes vibrantes, me fit passer un frisson glacial par tous les membres.

« Ceci, mes amis, s'écria-t-il, est l'invocation de Saül à la pythonisse ! »

J'aurais voulu fuir ; m is, dans la cour, le chien hurlait d'une façon lamentable, la nuit venait, la salle se remplissait d'ombres ; les traits accentués du père Mutz, ses yeux égarés, la pression douloureuse de ses larges mâchoires n'avaient rien de rassurant.

Blitz râclait, râclait toujours son invocation à tour de bras ; la ride qui contournait sa joue gauche se creusait de plus en plus, la sueur perlait sur ses tempes.

Le maître de poste remplit de nouveau nos verres, et me dit d'un accent sourd, impérieux :

« A votre santé !

—A la vôtre, Monsieur Mutz ! » répondis-je en tremblant.

Tout à coup, l'enfant dans son berceau se prit à vagir, et Blitz, par une ironie diabolique, l'accompagna de notes aigres en criant :

« C'est l'hymne de la vie... hé ! hé ! hé ! Bien des fois le petit Nickel le chantera jusqu'à ce qu'il soit chauve... hé ! hé ! hé ! »

La vieille horloge, en même temps, grinça dans son étui de noyer, et comme je levais les yeux, étonné de ce bruit, je vis sortir de la patraque un petit automate, sec, chauve, les yeux creux, le sourire moqueur, bref, la Mort qui s'avançait à pas comptés, et qui se mit à faucher par secousses, quelques brins de papier peints en vert, au bord de la boîte. Puis, au dernier coup, elle fit demi-tour et rentra dans son trou comme elle était venue.

« Que le diable emporte l'organiste de m'avoir conduit ici ! me dis-je ; un joli baptême... et des gens bien gais... hé ! hé ! hé ! »

Je remplis mon verre pour me donner du courage.

« Allons... allons... le sort en est jeté ; personne n'échappe à son sort ; j'étais destiné, depuis l'origine des siècles, à sortir ce soir de la douane, à me promener dans l'allée de Saint-Landolphe, à venir malgré moi dans cette abominable coupe-gorge, attiré par la musique de Blitz ; à boire du *markobrünner* qui sent le cyprès et la verveine, et à voir la Mort faucher des herbes peintes : — c'est drôle.. c'est véritablement drôle. »

Ainsi rêvais-je, en riant du sort des hommes, lesquels se croient libres, et sont conduits par des fils attachés aux étoiles. Les mages l'ont dit, il faut les croire.

Je riais donc dans l'ombre, quand la musique se tut.

Un grand silence suivit ; l'horloge continuait seule son tic-tac monotone ; et dehors, la lune, au-delà du Rhin, montait lentement derrière le feuillage tremblotant d'un peuplier ; sa pâle lumière ricochait sur les vagues innombrables. Je voyais cela ; et dans cette lumière passait

une barque noire : un homme debout sur la barque, également noir, le demi-manteau flottant sur les reins, et le grand chapeau à larges bords garni de banderoles.

Il passa comme un rêve. — Je sentais alors mes paupières s'appesantir.

« Buvons ! » cria le maître de chapelle.

Les verres cliquetèrent.

« Comme le Rhin chante bien !... il chante le cantique de Barthold Gouterolf, fit le gendre. « *Ave... ave... stella !...* »

Personne ne répondit.

Au loin, bien loin, on entendait deux rames battre le flot en cadence.

« C'est aujourd'hui que Saphéri doit recevoir sa grâce ! » s'écria tout à coup le vieux maître de poste d'une voie enrouée.

Il ruminait sans doute cette pensée depuis longtemps. C'est elle qui le rendait si triste. J'en eus la chair de poule.

« Il songe à son fils, me dis-je, à son fils qu'on doit pendre ! »

Et je me sentis froid le long du dos.

« Sa grâce ! fit la fille avec un éclat de rire étrange, oui... sa grâce !... »

Théodore me toucha l'épaule, et, se penchant à mon oreille, me dit :

« Les esprits arrivent !... ils arrivent !...

—Si vous parlez de cela, cria le gendre dont les dents claquaient, si l'on parle de ça, moi je m'en vais !...

—Va-t'en, va-t'en, trembleur ! répondit la fille ; on n'a pas besoin de toi.

—Eh bien ! oui, je m'en vais, » dit-il en se levant.

Et, décrochant son feutre de la muraille, il sortit à grands pas.

Je le vis passer rapidement devant les fenêtres, et j'enviai son sort.

Comment faire pour m'en aller ?

Quelque chose marchait sur le mur en face ; je regardai, les yeux écarquillés de surprise, et je reconnus que c'était un coq. Plus loin, entre les palissades vermoulues, le fleuve brillait et ses grandes lames se déployaient lentement sur la grève ; la lumière sautillait dessus, comme un nuage de mouettes aux grandes ailes blanches. Ma tête était pleine d'ombres et de reflets bleuâtres.

« Écoute, Pétrus, cria la vieille au bout d'un instant, écoute : c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive !

—Moi ! fit le vieillard d'un accent sourd, irrité, moi, j'en suis cause ?

—Oui, tu n'as jamais eu pitié de notre garçon ; tu ne lui passais jamais rien ! Est-ce que tu ne pouvais pas lui laisser prendre cette fille ?

—Femme, dit le vieillard, au lieu d'accuser les autres, songe que le sang retombe sur ta tête. Depuis vingt ans, tu n'as fait que me cacher les fautes de ton fils. Quand je l'avais puni de son méchant cœur, de sa mauvaise colère, de son ivrognerie, toi, tu le consolais, tu pleurais avec lui, tu lui donnais de l'argent en cachette, tu lui disais : « Ton père ne « t'aime pas... c'est un homme dur ! » Et tu mentais, pour te faire aimer plus. Tu me volais la confiance et le respect qu'un enfant doit à ceux qui l'aiment et qui le corrigent. Et quand il a voulu prendre cette fille, je n'avais plus assez de force pour le faire obéir.

—Tu n'avais qu'à dire oui ! hurla la vieille.

—Et moi, dit le vieillard, j'ai voulu dire non, parce que ma mère, ma grand'mère, et tous les hommes et les femmes de la famille, ne pouvaient recevoir cette païenne dans le ciel !

—Dans le ciel ! ricana la vieille, dans le ciel. »

Et la fille d'un ton aigre ajouta :

« Depuis que je me rappelle, le père ne nous a jamais donné que des coups.

—Parce que vous les méritiez, répondit le vieillard ; ça me faisait plus de peine qu'à vous !

—Plus de peine... hé ! hé ! hé ! plus de peine ! »

En ce moment, une main me toucha le bras ; je tressaillis, c'était Blitz ; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière ; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient des ténèbres. Je suivis du regard la direction de son doigt, car il me montrait quelque chose, et je vis le plus terrible spectacle dont il me souvienne : — une ombre immobile, bleue, se détachait devant la fenêtre, sur la nappe blanche du fleuve ; cette ombre avait la forme humaine, et semblait suspendue entre le ciel et la terre ; sa tête tombait sur la poitrine, ses coudes se dressaient en équerre le long de l'échine, et les jambes toutes droites s'allongeaient en pointe.

Comme je regardais, les yeux arrondis et bridés d'épouvante, chaque détail m'apparaissait dans cette figure blafarde : je reconnus Saphéri Mutz, et, au-dessus de ses épaules voûtées, la corde, le croc et le cadre du gibet ; puis, au bas de ce funèbre appareil, une figure blanche, à genoux, les cheveux épars : Grédel Dick, les mains jointes, en prière.

Il paraît qu'au même instant tous les autres virent comme moi cette apparition étrange, car j'entendis le vieux gémir :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! »

Et la vieille, d'une voix basse, suffoquée, murmura :

« Saphéri est mort ! »

Elle se prit à sangloter.

Et la fille cria :

« Saphéri ! Saphéri ! »

Mais alors tout disparut, et Théodore Blitz, me prenant par la main, me dit :

« Partons. »

Nous sortîmes. La nuit était belle ; les feuilles tremblotaient avec un doux murmure.

Comme nous courions tout effarés dans la grande allée des Platanes, une voix lointaine, mélancolique, chantait sur le fleuve la vieille ballade allemande :

> **La tombe est profonde et silencieuse,**
> **Son bord est horrible !**
> **Elle étend un manteau sombre,**
> **Elle étend un manteau sombre**
> **Sur la patrie des morts.**

« Ah ! s'écria Blitz, si Grédel Dick n'avait pas été là, nous aurions vu l'*autre*, le grand noir, décrocher Saphéri ; mais elle priait pour lui, la pauvre âme... elle priait pour lui : Ce qui est *blanc* reste *blanc !* »

Et la voix lointaine, toujours plus faible, reprit au murmure des vagues :

> **La mort n'a pas d'échos**
> **Pour le chant du rossignol.**
> **Les roses qui croissent sur la tombe,**
> **Les roses qui croissent sur la tombe**
> **Sont des roses de douleur.**

Or, la scène horrible qui venait de s'accomplir sous mes yeux, et cette voix lointaine, mélancolique, — qui, s'éloignant de plus en plus, finit par s'éteindre dans l'étendue, — me sont restées comme une image confuse de l'infini, de cet infini qui nous absorbe impitoyablement et nous engloutit sans retour ! Les uns en rient comme l'ingénieur Rothan ; les autres en tremblent, comme le bourgmestre ; d'autres en gémissent d'un accent plaintif ; et d'autres, comme Théodore Blitz, se penchent sur l'abîme pour voir ce qui se passe au fond. Mais tout cela revient au même, et la fameuse inscription du temple d'Isis est toujours vraie : « Je suis celui qui est,—et nul n'a jamais pénétré le mystère qui m'entoure, nul ne le pénétrera jamais. »

FIN DE LE BLANC ET LE NOIR.

LE CABALISTE
HANS WEINLAND

Notre professeur de métaphysique Hans Weinland était ce que les cabalistes appellent un *archétype*, grand, maigre, le teint plombé, les cheveux roux, le nez crochu, l'œil gris, la lèvre ironique, surmontée d'une longue moustache à la prussienne.

Il nous émerveillait tous par les évolutions de sa logique, par l'enchaînement de ses arguments, par les traits moqueurs, acérés, qui lui venaient aussi naturellement que les épines sur un buisson de ronces.

Malgré toutes les traditions universitaires, cet original portait d'habitude un grand chapeau tromblon surmonté d'une plume de coq, une redingote à brandebourgs, des pantalons très-larges, et des bottes à la hussarde ornées de petits éperons d'argent, ce qui lui donnait une tournure assez belliqueuse.

Or, un beau matin, maître Hans, qui m'aimait beaucoup, et m'appelait parfois, en clignant les yeux d'une façon bizarre, « le fils du dieu bleu, » maître Hans entra dans ma chambre et me dit :

« Christian, je viens te prévenir que tu peux chercher un autre professeur de métaphysique : je pars dans une heure pour Paris.

—Pour Paris!... Qu'allez-vous faire à Paris?

—Argumenter, discuter, ergoter... que sais-je? fit-il en haussant les épaules.

—Alors autant rester ici.

—Non, de grandes choses se préparent. Et d'ailleurs j'ai d'excellentes raisons pour détaler. »

Puis allant entr'ouvrir la porte et voir si personne ne pouvait nous entendre, il revint et me dit à l'oreille :

« Tu sauras que j'ai passé, ce matin, une rapière de trois coudées dans le ventre du major Krantz.

—Vous?

—Oui. — Figure-toi que cet animal avait poussé l'audace jusqu'à me soutenir hier, en pleine brasserie Gambrinus, que l'âme est une pure affaire d'imagination. Naturellement je lui ai cassé ma chope sur la tête; si bien que ce matin, nous sommes allés dans un petit endroit tout près de la rivière, et là je lui ai servi un argument matérialiste de première force. »

Je le regardai tout ébahi.

« Et vous partez pour Paris? repris-je après un instant de silence.

—Oui. J'ai touché mon trimestre il y a trois ou quatre jours ; cet argent me suffira pour le voyage. Mais il n'y a pas une minute à perdre ; tu connais la rigueur des lois sur le duel; le moins qui pourrait m'arriver serait de passer deux ou trois années sous les verrous, et, ma foi, je préfère prendre la clef des champs. »

Hans Weinland me racontait ces choses, assis au bord de ma table, et roulant une cigarette entre ses longs doigts maigres. Il me donna ensuite quelques détails sur sa rencontre avec le major Krantz, et finit par me dire qu'il venait me demander mon passe-port à l'étranger, sachant que j'avais fait récemment un tour en France.

« Il est vrai que j'ai huit ou dix ans plus que toi, me dit-il en terminant, mais nous sommes tous les deux très-roux et très-maigres : j'en serai quitte pour faire couper mes moustaches.

—Maître Hans, lui répondis-je tout ému, je voudrais pouvoir vous rendre le service que



Montons jusqu'au belvédère. (Page 59.)

vous me demandez, mais cela m'est impossible ; c'est contraire à mes principes philosophiques. Mon passe-port est dans le tiroir de mon secrétaire, à côté de la *Raison pure* de Kant. Je vais faire un tour sur la place des Acacias....

—C'est bon ! c'est bon ! dit-il, je comprends tes scrupules, Christian ; ils t'honorent, mais je ne les partage pas. Embrassons-nous ; je me charge du reste ! »

Quelques heures plus tard, toute la ville apprit avec stupeur, que le professeur de métaphysique Hans Weinland avait tué le major Krantz d'un furieux coup de rapière.

La police se mit aussitôt à la recherche du meurtrier, elle fouilla de fond en comble son petit logement de la rue des Alouettes, mais toutes ses recherches furent inutiles.

On enterra le major avec les honneurs dus à son grade, et durant six semaines il ne fut question que de cette affaire dans les brasseries ; puis tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Environ quinze mois après cet événement étrange, mon digne oncle, le prorecteur Zacharias, m'envoya compléter mes études à Paris ; il désirait me voir succéder un jour à sa haute position ; rien ne lui coûtait pour faire de moi, comme il disait, un flambeau de la science.

Je partis donc à la fin du mois d'octobre 1831.

Sur la rive gauche de la Seine, entre le Panthéon, le Val-de-Grâce et le Jardin-des-Plantes,



Au fond de la gorge où se traîne le vieux Gange. (Page 62.)

s'étend un quartier presque solitaire ; les maisons y sont hautes et décrépites, les rues fangeuses, les habitants déguenillés.

Quand il vous arrive d'égarer vos pas dans cette direction, les gens s'arrêtent au coin des rues pour vous observer ; d'autres s'avancent sur le seuil de leurs tristes masures, d'autres penchent la tête à leurs lucarnes. Ils vous regardent d'un air de convoitise, et ces regards vont jusqu'au fond de vos poches.

A l'extrémité de ce quartier, dans la rue Copeau, s'élève une maison étroite, isolée, entre d'antiques murailles de clôture, par-dessus lesquelles s'étendent les rameaux noirs de quelques ormes centenaires.

Au pied de cette maison s'ouvre une porte basse, voûtée ; au-dessus de la porte brille la nuit une lanterne, suspendue à une tige de fer ; au-dessus de la lanterne, trois fenêtres chassieuses miroitent dans l'ombre; plus haut, trois autres; ainsi de suite jusqu'au sixième.

C'est là, chez la dame Genti, veuve du sieur Genti, ex-brigadier de la garde royale, que je fis transporter ma malle et mes livres, sur la recommandation expresse de M. le doyen Van den Bosch, qui se souvenait d'avoir habité le susdit hôtel du temps de l'empire.

Je frémis encore en songeant aux tristes jours que je passai dans cette abominable demeure, assis en hiver près de ma petite cheminée, qui donnait plus de fumée que de chaleur, abattu, malade, obsédé par la dame Genti, qui m'exploitait avec une rapacité vraiment incroyable.

Je me souviendrai toujours qu'après six mois

de brume, de pluie, de boue et de neige, un matin qu'il faisait un peu de soleil, et qu'ayant franchi la grille du Jardin-des-Plantes, je vis les premières feuilles sortir des bourgeons, mon émotion fut telle, qu'il me fallut m'asseoir et fondre en larmes comme un enfant.

J'avais pourtant alors vingt-deux ans, mais je songeais aux verts sapins du Schwartz-Wald; j'entendais nos jeunes filles chanter d'une voix joyeuse :

Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois!

et moi j'étais à Paris! je ne voyais plus le soleil; je me sentais seul, abandonné dans la ville immense!... Mon cœur débordait enfin ; je n'y tenais plus : ce peu de verdure m'avait remué jusqu'au fond des entrailles. Il est si doux de pleurer en songeant à son pays!

Après quelques instants de faiblesse, je rentrai chez moi ranimé d'espérance, et je me remis à l'œuvre avec courage; un flot de jeunesse et de vie avait accéléré les mouvements de mon cœur. Je me disais : « Si l'oncle Zacharias pouvait me voir, il serait fier de moi! »

Mais ici se place un événement terrible, mystérieux, dont le souvenir me consterne, et bouleverse encore toutes mes idées philosophiques. Cent fois j'ai voulu m'en rendre compte, sans y réussir.

Tout en face de ma petite fenêtre, de l'autre côté de la rue, entre deux hautes masures, se trouvait un terrain vague, où croissaient en abondance les herbes folles, — le chardon, la mousse, les hautes orties et les ronces, — qui se plaisent à l'ombre.

Cinq ou six pruniers s'épanouissaient dans cette enceinte humide, fermée sur le devant par un vieux mur de pierres sèches.

Un écriteau en bois surmontait la muraille décrépite, et portait :

TERRAIN A VENDRE.

425 *mètres.*

S'ADRESSER A Mᵉ TIRAGO, NOTAIRE,

ETC., ETC.

Une vieille futaille écartelée et vermoulue recevait l'eau des gouttières du voisinage, et la laissait fuir dans l'herbe. Des milliers d'atomes aux ailes gazeuses, des cousins, des éphémères tourbillonnaient sur cette mare verdâtre; et, quand un rayon de soleil y tombait par hasard entre les toits, on y voyait pulluler la vie comme une poussière d'or; deux grenouilles énormes montraient alors leur nez camard à la surface, traînant leurs longues jambes filandreuses sur les lentilles d'eau, et se gorgeant des insectes qui s'engouffraient dans leur goître par milliards.

Enfin, au fond du cloaque s'avançait en visière un toit de planches humides et moisies, sur lequel un gros chat roux venait faire sa promenade, écoutant les moineaux s'ébattre dans les arbres, bâillant, fléchissant les reins et détirant ses griffes d'un air mélancolique.

J'avais souvent contemplé ce coin du monde avec une sorte de terreur.

« Tout vit, tout pullule, tout se dévore! m'étais-je dit. Quelle est la source de ce flot intarissable d'existences, depuis l'atome tourbillonnant dans un rayon de soleil, jusqu'à l'étoile perdue dans les profondeurs de l'infini?... Quel principe pourrait nous rendre compte de cette prodigalité sans bornes, incessante, éternelle, de la cause première? »

Et, le front entre les mains, je me plongeais dans les abîmes de l'inconnu.

Or, un soir du mois de juin, vers onze heures, comme je rêvais de la sorte, accoudé sur la traverse de ma fenêtre, il me sembla voir une forme vague se glisser au pied de la muraille, puis une porte s'ouvrir, et quelqu'un traverser les ronces pour se rendre sous le toit.

Tout cela s'accomplissait dans l'ombre des masures environnantes; c'était peut-être une illusion de mes sens. Mais le lendemain, dès cinq heures, ayant regardé dans le cloaque, je vis en effet un grand gaillard s'avancer du fond de l'échoppe, et, les bras croisés sur la poitrine, se mettre à m'observer moi-même.

Il était si long, si maigre, ses habits étaient si délabrés, son chapeau tellement criblé de trous, que je ne doutai pas que ce ne fût un bandit, caché là le jour pour se soustraire à la police, et sortant la nuit de son repaire, pour dévaliser et même pour égorger les gens.

Mais jugez de ma stupeur, quand cet homme, levant son chapeau, me cria :

« Hé! bonjour, Christian, bonjour! »

Comme je restais immobile, la bouche béante, il traversa le clos, ouvrit la porte, et s'avança dans la rue déserte.

Je remarquai seulement alors qu'il portait une grosse trique, et je me félicitai de ne pas l'entretenir en tête-à-tête.

D'où cet individu pouvait-il me connaître?... Que me voulait-il?

Arrivé devant ma fenêtre, il leva ses longs bras maigres d'un air pathétique :

« Descends, Christian, s'écria-t-il, descends que je t'embrasse... ah! ne me laisse pas languir! »

On pense bien que je ne fus pas trop pressé de répondre à son invitation. Alors il se prit à rire, me montrant de magnifiques dents blanches sous sa moustache roussâtre, puis il me dit :

« Tu ne reconnais donc pas ton professeur de métaphysique, Hans Weinland?... Faut-il que je te fasse voir son passe-port?

—Hans Weinland!... est-ce possible?... Hans Weinland avec ces joues creuses, ces yeux caves!... Hans Weinland sous ces guenilles!... »

Cependant, après un coup d'œil plus attentif, je le reconnus; un sentiment de pitié inexprimable me saisit :

« Comment! c'est vous, mon cher professeur!

—Moi-même! Descends, Christian, nous causerons plus à l'aise. »

Je n'hésitai plus à descendre; la dame Genti n'était pas encore levée, je tirai le verrou moi-même, et Hans Weinland me pressa sur son cœur avec effusion.

« Ah! cher maître! m'écriai-je les yeux pleins de larmes, dans quel état je vous retrouve!

—Bah! bah! fit-il, je me porte bien, c'est l'essentiel.

—Mais vous allez monter dans ma chambre .. changer d'habits...

—A quoi bon?... Je me trouve charmant comme cela.... eh! eh! eh!

—Vous avez faim, peut-être?...

—Du tout, Christian, du tout. Je me suis nourri longtemps, chez Flicoteau, de têtes de lapin et de pieds de coq ; c'était un genre de noviciat que m'imposait le dieu *Famine*. Aujourd'hui, mes preuves sont faites, mon estomac atrophié n'est plus qu'un mythe; il ne me demande plus rien, sachant d'avance que ses réclamations seraient inutiles ; je ne mange plus, je fume de temps en temps une pipe, voilà tout. Le vieux fakir d'Ellora me porterait envie! »

Et comme je le regardais d'un air de doute :

« Cela t'étonne? reprit-il; mais sache que l'initiation aux mystères de Mithras nous impose ces petites épreuves, avant de nous investir d'une puissance formidable. »

Tout en causant ainsi, il m'entraînait vers le Jardin-des-Plantes. On venait d'ouvrir la grille, et la sentinelle, nous voyant approcher, parut tellement étonnée de la physionomie de mon pauvre maître, qu'elle fit mine un instant de nous interdire le passage; mais Hans Weinland ne parut même pas s'apercevoir de ce geste, et poursuivit tranquillement son chemin.

Le jardin était encore solitaire. En passant près de la cage aux serpents, Hans, me la montrant avec sa trique, murmura :

« De jolis petits animaux, Christian ; j'ai toujours eu de la prédilection pour ce genre de reptiles ; ils ne se laissent pas marcher sur la queue sans mordre. »

Puis, tournant à droite, il me précéda dans le labyrinthe qui monte au cèdre du Liban.

« Arrêtons-nous ici, lui dis-je, au pied de cet arbre.

—Non, montons jusqu'au belvédère, on y voit de plus loin ; j'aime tant voir Paris et respirer le frais, qu'il m'arrive très-souvent de passer des heures à cet observatoire. C'est même ce qui me retient dans ton quartier. Que veux-tu, Christian! chacun a ses petites faiblesses. »

Nous étions arrivés à la lanterne, et Hans Weinland avait pris place sur l'une des deux grosses pierres fossiles, qui sont appuyées contre le tertre. Moi, je restai debout devant lui.

« Eh bien, Christian, reprit-il, que fais-tu maintenant? Tu suis les cours de la Sorbonne et du Collége de France, n'est-ce pas? Eh! eh! eh! ça t'amuse toujours, la métaphysique?

—Mon Dieu... pas trop.

—Eh! je m'en doutais... je m'en doutais. Mais aussi quels cours! quels cours! — L'un s'en tient à la *forme*, et se croit *idéaliste*, car le beau, le beau idéal est dans la forme... eh! eh! eh! — L'autre parle de substance ; pour lui, la *substance* est une idée première ; comprends-tu cela, Christian, la substance une idée première? Faut-il être bête!

« Le plus fort est un garçon qui ne manque pas d'un certain mérite ; il s'est fait un petit système bourgeois, avec des morceaux ramassés à droite et à gauche, absolument comme on confectionne un habit de polichinelle; aussi les Français, qui sont très-forts en métaphysique, l'ont surnommé le Platon moderne! »

Et Hans Weinland, allongeant ses longues jambes de sauterelle, partit d'un éclat de rire nerveux; puis, redevenu calme subitement, il poursuivit :

« Ah! mon pauvre Christian! mon pauvre Christian! que sont devenues les grandes écoles d'Albert le Grand, de Raymond Lulle, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, de Paracelse?—Qu'est devenu le *microcosme?* Que sont devenus les trois principes : intellectuel, céleste, élémentaire ? les applications des Patrice Tricasse, des Coclès, des André Cornu, des Goglénius, des Jean de Hâgen, des Moldénates, des Savonarole et de tant d'autres? et les expériences curieuses des Glaser, des Le Sage, des Le Vigoureux?

—Mais, cher maître, ce sont des empoisonneurs! m'écriai-je.

—Des empoisonneurs?... Ce sont les plus grands astrologues des temps modernes, les seuls héritiers de la *kabbale!* Les vrais, les seuls empoisonneurs sont tous ces charlatans qui tiennent école de sophisme et d'ignorance. Ne sais-tu pas que tous les secrets de la *kabbale* commencent à trouver leurs applications? La pression de la vapeur, le principe de l'électricité, les décompositions chimiques, à qui faut-il attribuer ces admirables découvertes, sinon aux astrologues? — Et nos psychologues, nos métaphysiciens, eux, qu'ont-ils découvert d'utile, d'applicable, de vrai, pour traiter les autres d'ignorants et s'attribuer le titre de sages? Mais laissons cela, ma bile s'échauffe. »

Et sa figure, impassible jusque-là, prit une expression de férocité sauvage.

« Il faut que tu partes, Christian, s'écria-t-il brusquement, il faut que tu retournes à Tubingue.

—Pourquoi?

—Parce que l'heure de la vengeance est proche.

—Quelle vengeance?

—La mienne.

—De qui voulez-vous tirer vengeance?

—De tout le monde!... Ah! l'on s'est moqué de moi... on a conspué Maha-Dévi... on l'a repoussé des écoles... on m'a traité de fou... de visionnaire... on a renié le *dieu bleu,* pour adorer le *dieu jaune...* Eh bien! malheur à cette race de sensualistes! »

Et, se levant, il embrassa la ville immense du regard, ses yeux gris s'illuminèrent, il sourit.

Quelques bateaux descendaient lentement la Seine; le jardin verdoyait; les voitures de roulage, les chargements de vin, les charretées de légumes, les troupeaux de bœufs, de moutons, de pourceaux, soulevaient la poussière des routes dans les profondeurs de l'horizon. La ville bourdonnait comme une ruche; jamais spectacle plus splendide et plus grandiose ne s'était offert à mes regards.

« Paris! ville antique, ville sublime, s'écria Weinland avec une ironie poignante; Paris idéal, Paris sentimental, ouvre tes larges mâchoires: voici venir, par tous les points de l'horizon, du liquide et du solide pour renouveler tes esprits animaux. Mange, bois, chante et ne t'inquiète pas du reste; la France entière s'épuise pour te nourrir.

« Elle pioche du matin au soir, cette spirituelle nation, pour te faire des loisirs agréables. Que te manque-t-il? Elle t'envoie ses vins généreux, ses troupeaux, ses primeurs des quatre saisons, ses belles jeunes filles rayonnantes de jeunesse, ses hardis jeunes hommes, et ne te demande en échange que des révolutions et des gazettes.

« Cher Paris! centre des lumières, de la civilisation, etc., etc., etc.; Paris!... terre promise du paradoxe, Jérusalem céleste des Philistins, Sodome intellectuelle, capitale générale du sensualisme et du *dieu jaune!...* sois fier de tes destinées; tu tousses: le sol tremble! tu te remues: le monde frissonne! tu bâilles: l'Europe s'endort! Qu'est-ce que l'*esprit* auprès de la force matérielle incarnée? Rien!... Tu braves les puissances invisibles, tu les bafoues; mais, attends, attends, un des fils de Maha-Dévi et de la déesse Kâli va te donner une leçon de métaphysique! »

Ainsi s'exprimait Hans Weinland avec une animation croissante. Je ne doutais pas que la misère n'eût détraqué sa cervelle.

Que pouvait faire un pauvre diable, sans feu ni lieu, contre la ville de Paris?

Après ces menaces, redevenu calme tout à coup, et voyant quelques promeneurs monter le labyrinthe, il me fit signe de le suivre, et nous sortîmes du jardin.

« Christian, reprit-il en marchant, j'ai quelque chose à te demander.

—Quoi?

—Tu connais ma retraite... là, je te dirai tout. Mais il faut que tu me jures sur l'honneur d'accomplir mes ordres de point en point.

—Je le veux bien; à une condition cependant, c'est que...

—Oh! sois tranquille, cela ne peut intéresser ta conscience.

—Alors je vous le promets.

—Cela suffit. »

Nous étions arrivés devant le clos; il en poussa la porte et nous entrâmes.

Il me serait difficile de rendre le sentiment d'horreur qui me pénétra, lorsque, après avoir traversé les hautes herbes du repaire, je découvris sous l'échoppe une quantité d'ossements amoncelés dans l'ombre.

J'aurais voulu fuir, mais Hans Weinland m'observait.

« Assieds-toi là! » fit-il d'un accent impérieux, en m'indiquant une grosse pierre, entre les piliers du toit.

J'obéis.

Lui, sortant alors de sa poche une petite pipe de terre, la bourra de je ne sais quelle substance jaunâtre, et se prit à l'aspirer lentement; il s'assit en face de moi, les jambes étendues, sa grosse trique entre les genoux.

« Christian, murmura-t-il, tandis qu'une contraction musculaire indéfinissable creusait les rides de ses joues, et relevait obliquement

ses narines, écoute-moi bien; pour que tu puisses remplir mes intentions, il est indispensable que je t'explique un de nos mystères.»

Il se tut, l'œil sombre, le front plissé, les lèvres tellement serrées, qu'on n'en voyait plus les bords.

« Oui, reprit-il d'un accent sourd, il faut que tu connaisses un des mystères de Mithras! — Ce qu'il y a de plus étrange dans ce monde, vois-tu, Christian, c'est que l'une des moitiés du globe soit en pleine lumière, et l'autre dans les ténèbres; il en résulte que la moitié des êtres animés dort, pendant que l'autre veille. Or, la nature qui ne fait rien d'inutile, la nature qui simplifie tout, et sait obtenir ainsi la variété infinie dans l'unité absolue, la nature, ayant décidé que tout être vivant resterait assoupi la moitié du temps, a décidé par là même qu'une seule âme suffirait pour deux corps. Cette âme se transporte donc de l'un à l'autre hémisphère, aussi vite que la pensée, et développe tour à tour deux existences. Tandis que l'âme est aux antipodes, l'être dort; ses facultés divaguent, la matière repose. Lorsque l'âme revient prendre la direction des organes, aussitôt l'être s'éveille; la matière est forcée d'obéir à l'esprit.

« Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Cela n'entre pas dans tes cours de philosophie; car il est connu que tes professeurs sont très-savants sans rien comprendre; mais cela t'explique les idées étranges qui souvent assiégent ton cerveau, la singularité de tes rêves, la connaissance intuitive des mondes que tu n'as jamais vus, et mille autres phénomènes de ce genre. Ce qu'on nomme catalepsies, évanouissements, extases, lucidité magnétique, bref, l'ensemble des phénomènes du sommeil sous toutes ses formes, découle de la même loi. M'as-tu compris, Christian?

—Très-bien, c'est une découverte sublime!

—C'est le moindre des mystères de Mithras, fit-il avec un sourire bizarre, c'est le premier degré d'initiation. Mais écoute les conséquences du principe, en ce qui me concerne : — l'âme qui m'anime appartient également à l'un des sectateurs de Maha-Dévi, habitant au pied du Mont-Abuji, dans la province de Sirohi, sur les frontières méridionales du Joundpour: c'est un Agori, ou, si tu l'aimes mieux, un Aghorapanti, célèbre par ses austérités, ses meurtres et sa sainteté. Il est initié comme moi, du troisième degré. Quand il dort, je veille; quand il veille, je dors.—M'as-tu compris?

—Oui, répondis-je en frissonnant.

—Eh bien! voici ce que je te demande: il faut que mon âme séjourne deux jours consécutivement à Déesa, dans la caverne de la déesse Kâli. Je le veux! Dans ce but, mon corps doit rester inerte. Ce que je fume en ce moment est de l'opium... Déjà mes paupières s'appesantissent... tout à l'heure... mon âme va me quitter... Si je m'éveille... avant le temps fixé... entends-tu... qu'à l'instant même tu me donnes une nouvelle dose d'opium... Tu... tu me l'as juré... malheur si... »

Il n'eut pas le temps de finir, et tomba subitement dans une torpeur profonde.

Je l'étendis, la tête à l'ombre, les pieds dans l'herbe. Sa respiration, tour à tour rapide et lente, me donnait le frisson; et le mystère que cet homme venait de me révéler, la certitude que son âme avait franchi des espaces immenses en moins d'une seconde, m'inspiraient une sorte de crainte mystérieuse, comme si tout ce monde inconnu se fût ouvert à mes regards. Je me sentais pâlir; mes doigts s'agitaient et tressaillaient sans que je le voulusse; le fluide vital me pénétrait jusqu'à la pointe des cheveux.

Ajoutez la chaleur du midi concentrée entre ces vieilles masures, les émanations putrides de la mare voisine, le coassement des deux grenouilles, qui commençaient leur duo mélancolique dans la fange verdâtre, le bourdonnement immense des insectes dansant leur ronde éternelle, et vous comprendrez les impressions sinistres qui se succédèrent dans mon esprit jusqu'au soir.

Je regardais parfois la face pâle de Weinland, toute couverte de moiteur, et je ne sais quel effroi subit me saisissait alors. Il me semblait être complice d'un crime épouvantable, et, malgré ma promesse, je secouais violemment le corps du dormeur, qui restait inerte ou s'inclinait dans un autre sens. Parfois sa respiration prenait des accents bizarres, et s'échappait en sifflant, comme un ricanement diabolique.

Durant ces longues heures, il m'arriva de songer aussi aux mystères de Mithras. Je me disais que sans doute le premier degré d'initiation devait comprendre la vie animale ; le second, l'essence et les fonctions de l'âme ; le troisième, Dieu! Mais quel homme pouvait avoir l'audace de fixer son regard sur la force incréée, et l'orgueil de l'expliquer?

Le temps se consumait dans ces méditations; ce n'est qu'à la chute du jour, lorsque l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont eut sonné huit heures, que je montai chez moi prendre quelques heures de repos.

Je ne doutais plus alors que le sommeil léthargique de Hans Weinland ne poursuivît tranquillement son cours jusqu'au lendemain.

En effet, le jour suivant, vers six heures du matin, étant allé le voir, je le trouvai dans la même attitude; sa respiration me parut même régularisée.

Que vous dirai-je, mes chers amis? ce jour encore et la nuit suivante se passèrent dans les mêmes rêveries, dans les mêmes anxiétés que la veille.

A la fin du second jour, vers six heures du soir, ne me sentant plus de fatigue et d'inanition, je courus au cloître Saint-Benoît prendre un peu de nourriture. Je restai chez maître Ober, mon restaurateur, jusque vers sept heures.

En revenant de là, par la rue Clovis, il me sembla tout à coup être suivi, et, regardant derrière moi, je fus tout étonné de ne voir personne.

Quoique le jour fût à son déclin, une chaleur accablante pesait sur la ville silencieuse; pas une porte ouverte n'aspirait la première fraîcheur de la nuit; pas une figure n'apparaissait au loin sur le pavé; pas un mouvement, pas un bruit ne trahissait la vie dans le vaste quartier du Jardin-des-Plantes.

Ayant hâté le pas, je me trouvai bientôt à la porte du clos, où j'appuyai la main; elle s'ouvrit sans bruit, et j'allais m'avancer dans l'herbe, quand Hans Weinland, plus pâle que la mort, bondit à ma rencontre, en me criant :

« Sauve-toi, Christian! sauve-toi!... »

Et ses deux mains me repoussaient; sa face contractée, ses yeux vitreux, le frémissement de ses lèvres, trahissaient la plus grande terreur.

Je fus rejeté dans la rue.

« Viens!... viens!... me criait-il. Cache-toi! »

La veuve Genti, accourue sur le seuil de sa maison, poussait des cris perçants, croyant sans doute que Weinland voulait me dévaliser; mais lui, l'écartant du coude, et se jetant dans l'allée avec moi, partit d'un éclat de rire diabolique :

« Hé! hé! hé!... la vieille... la vieille payera pour toi... Monte, Christian .. bien vite!... Le monstre est déjà dans la rue... je le sens! »

Et je montais quatre à quatre, comme si le spectre de la mort eût étendu ses griffes sur moi. Je volais, je m'enlevais par bonds. La porte de ma chambre s'ouvrit et se ferma sur nous, et je tombai dans mon fauteuil comme foudroyé.

« Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, les mains croisées sur ma figure, qu'y a-t-il? Tout ceci est horrible!

—Il y a, dit Weinland froidement, il y a que j'arrive de loin : six mille lieues en deux jours. Eh! eh! eh! j'arrive des bords du Gange, Christian, et je ramène de là-bas un joli compagnon. Ecoute, écoute ce qui se passe dehors. »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis une foule de monde descendre la rue Copeau en courant, puis des clameurs confuses.

Mes yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Hans : une joie sombre, infernale, les illuminait.

« C'est le choléra bleu! fit-il à voix basse, le terrible choléra bleu! »

Puis s'animant tout à coup :

« Des cimes du mont Abuji, s'écria-t-il, par-dessus les verts panaches des palmiers, des grenadiers, des tamarins, au fond de la gorge où se traîne le vieux Gange, je l'ai vu flotter lentement sur un cadavre, parmi les vautours. Je lui ai fait signe... il est venu... le voilà qui se met à l'œuvre : regarde! »

Une sorte de fascination me fit jeter les yeux dans la rue : — un homme du peuple, les épaules nues, les cheveux crépus, emportait, en courant, une femme, la tête renversée, les jambes pendantes, les bras retombant inertes. Lorsqu'il passa sous ma fenêtre, suivi d'un grand nombre de personnes, je vis que la figure de cette malheureuse avait des teintes bleuâtres.

Elle était toute jeune; le choléra venait de la foudroyer!

Je me retournai, frissonnant des pieds à la tête; Hans Weinland avait disparu!

Ce même jour, sans prendre le temps de faire ma malle, et n'ayant que la précaution d'emporter l'argent nécessaire, je courus aux Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Une diligence allait partir pour Strasbourg. J'y montai, comme un noyé se jette sur la planche de salut.

Nous partîmes.

On riait, on chantait; personne ne savait encore l'invasion du choléra en France.

Moi, me penchant à la portière, de relais en relais, je demandais :

« Le choléra n'est pas ici? »

Et chacun de rire.

« Le pauvre garçon est fou! » disaient mes compagnons de voyage.

Ils faisaient des gorges chaudes.

Mais lorsque, trois jours après, j'eus le bonheur de me jeter dans les bras de mon oncle Zacharias, et qu'à moitié fou de terreur, je lui racontai ces événements étranges, il m'écouta gravement et me dit :

« Cher Christian, tu as bien fait de venir, oui, tu as très-bien fait. Regarde le journal : douze cents personnes ont déjà péri; c'est une chose épouvantable! »

FIN DU CABALISTE HANS WEINLAND.

LE
REQUIEM DU CORBEAU

I

Mon oncle Zacharias est le plus curieux original que j'aie rencontré de ma vie. Figurez-vous un petit homme, gros, court, replet, le teint coloré, le ventre en outre et le nez en fleur : c'est le portrait de mon oncle Zacharias. Le digne homme était chauve comme un genou. Il portait d'habitude de grosses lunettes rondes, et se coiffait d'un petit bonnet de soie noire, qui ne lui couvrait guère que le sommet de la tête et la nuque.

Ce cher oncle aimait à rire ; il aimait aussi la dinde farcie, le pâté de foie gras et le vieux johannisberg ; mais ce qu'il préférait à tout au monde, c'était la musique. Zacharias Müller était né musicien par la grâce de Dieu, comme d'autres naissent Français ou Russes; il jouait de tous les instruments avec une facilité merveilleuse. On ne pouvait comprendre, à voir son air de bonhomie naïve, que tant de gaieté, de verve et d'entrain pussent animer un tel personnage.

Ainsi Dieu fit le rossignol, gourmand, curieux et chanteur : mon oncle était rossignol.

On l'invitait à toutes les noces, à toutes les fêtes, à tous les baptêmes, à tous les enterrements : « Maître Zacharias, lui disait-on, il nous faut un *Hopser*[1], un *Alleluia*, un *Requiem* pour tel jour. » Et lui répondait simplement: « Vous l'aurez. » Alors il se mettait à l'œuvre, il sifflait devant son pupitre, il fumait des pipes; et tout en lançant une pluie de notes sur son papier, il battait la mesure du pied gauche.

L'oncle Zacharias et moi, nous habitions une vieille maison de la rue des *Minnæsingers* à Bingen ; il en occupait le rez-de-chaussée, un véritable magasin de bric-à-brac, encombré de vieux meubles et d'instruments de musique ; moi, je couchais dans la chambre au-dessus, et toutes les autres pièces restaient inoccupées.

Juste en face de notre maison habitait le docteur Hâselnoss. Le soir, lorsqu'il faisait nuit dans ma petite chambre, et que les fenêtres du docteur s'illuminaient, il me semblait, à force de regarder, que sa lampe s'avançait, s'avançait, et finalement me touchait les yeux. Et je voyais en même temps la silhouette de Hâselnoss s'agiter sur le mur d'une façon bizarre, avec sa tête de rat coiffée d'un tricorne, sa petite queue sautillant à droite et à gauche, son grand habit à larges basques, et sa mince personne plantée sur deux jambes grêles. Je distinguais aussi, dans les profondeurs de la chambre, des vitrines remplies d'animaux étrangers, de pierres luisantes, et de profil, le dos de ses livres, brillant par leurs dorures, et rangés en bataille sur les rayons d'une bibliothèque.

Le docteur Hâselnoss était, après mon oncle Zacharias, le personnage le plus original de la ville. Sa servante Orchel se vantait de ne faire la lessive que tous les six mois, et je la croirais volontiers, car les chemises du docteur étaient marquées de taches jaunes, ce qui prouvait la quantité de linge enfermée dans ses armoires. Mais la particularité la plus intéressante du caractère de Hâselnoss, c'est que ni chien ni chat qui franchissait le seuil de sa maison ne reparaissait plus jamais; Dieu sait ce qu'il en faisait ! La rumeur publique l'accusait même de porter dans l'une de ses poches de derrière un morceau de lard, pour attirer ces pauvres bêtes ; aussi lorsqu'il sortait le

[1] *Hopser*, sauteuse.



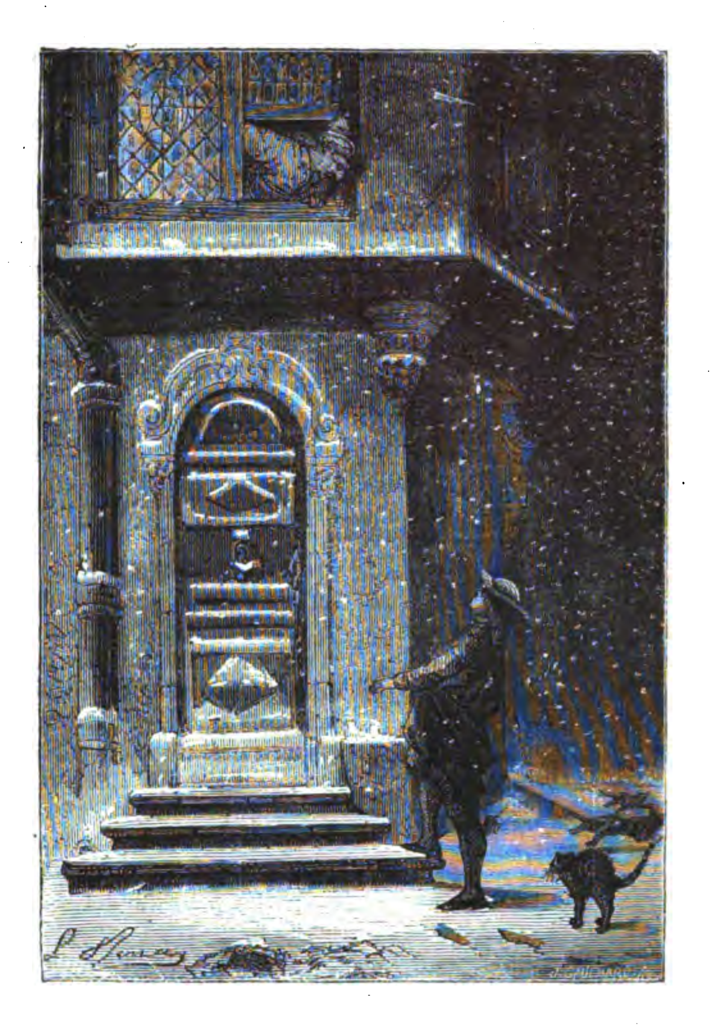
Zacharias se mit en faction derrière la porte. (Page 66.)

matin pour aller voir ses malades, et qu'il passait, trottant menu, devant la maison de mon oncle, je ne pouvais m'empêcher de considérer avec une vague terreur les grandes basques de son habit flottant à droite et à gauche.

Telles sont les plus vives impressions de mon enfance ; mais ce qui me charme le plus dans ces lointains souvenirs, ce qui, par-dessus tout, se retrace à mon esprit quand je rêve à cette chère petite ville de Bingen, c'est le corbeau Hans, voltigeant par les rues, pillant l'étalage des bouchers, saisissant tous les papiers au vol, pénétrant dans les maisons, et que tout le monde admirait, choyait, appelait : « Hans ! » par ci, « Hans ! » par là.

Singulier animal, en vérité ; un jour il était arrivé en ville l'aile cassée ; le docteur Hâselnoss lui avait remis son aile, et tout le monde l'avait adopté. L'un lui donnait de la viande, l'autre du fromage. Hans appartenait à toute la ville, Hans était sous la protection de la foi publique.

Que j'aimais ce Hans, malgré ses grands coups de bec ! Il me semble le voir encore sauter à deux pattes dans la neige, tourner légèrement la tête, et vous regarder du coin de son œil noir, d'un air moqueur. Quelque chose tombait-il de votre poche, un kreutzer, une clef, n'importe quoi, Hans s'en saisissait et l'emportait dans les combles de l'église. C'est là qu'il avait établi son magasin, c'est là qu'il cachait le fruit de ses rapines ; car Hans était malheureusement un oiseau voleur.



Au troisième coup, la fenêtre du docteur s'ouvrit. (Page 67.)

Du reste, l'oncle Zacharias ne pouvait souffrir ce Hans; il traitait les habitants de Bingen d'imbéciles, de s'attacher à un semblable animal; et cet homme si calme, si doux, perdait toute espèce de mesure, quand par hasard ses yeux rencontraient le corbeau planant devant nos fenêtres.

Or, par une belle soirée d'octobre, l'oncle Zacharias paraissait encore plus joyeux que d'habitude, il n'avait pas vu Hans de toute la journée. Les fenêtres étaient ouvertes, un gai soleil pénétrait dans la chambre; au loin, l'automne répandait ses belles teintes de rouille, qui se détachent avec tant de splendeur sur le vert sombre des sapins. L'oncle Zacharias, renversé dans son large fauteuil, fumait tranquillement sa pipe, et moi, je le regardais, me demandant ce qui le faisait sourire en lui-même, car sa bonne grosse figure rayonnait d'une satisfaction indicible.

« Cher Tobie, me dit-il en lançant au plafond une longue spirale de fumée, tu ne saurais croire quelle douce quiétude j'éprouve en ce moment. Depuis bien des années, je ne me suis pas senti mieux disposé pour entreprendre une grande œuvre, une œuvre dans le genre de *la Création* de Haydn. Le ciel semble s'ouvrir devant moi, j'entends les anges et les séraphins entonner leur hymne céleste, je pourrais en noter toutes les voix. O la belle composition, Tobie, la belle composition!... Si tu pouvais entendre la basse des douze apôtres, c'est magnifique, magnifique. Le soprano du petit Raphaël perce les nuages, on

dirait la trompette du jugement dernier; les petits anges battent de l'aile en riant, et les saintes pleurent d'une manière vraiment harmonieuse. Chut!... Voici le *Veni Creator*, la basse colossale s'avance; la terre s'ébranle, Dieu va paraître! »

Et maître Zacharias penchait la tête, il semblait écouter de toute son âme, de grosses larmes roulaient dans ses yeux: « *Bene*, Raphaël, *bene*, » murmurait-il. Mais comme mon oncle se plongeait ainsi dans l'extase, que sa figure, son regard, son attitude, que tout en lui exprimait un ravissement céleste, voilà Hans qui s'abat tout à coup sur notre fenêtre en poussant un *couac* épouvantable. Je vis l'oncle Zacharias pâlir; il regarda vers la fenêtre d'un œil effaré, la bouche ouverte, la main étendue dans l'attitude de la stupeur.

Le corbeau s'était posé sur la traverse de la fenêtre. Non, je ne crois pas avoir jamais vu de physionomie plus railleuse; son grand bec se retournait légèrement de travers, et son œil brillait comme une perle. Il fit entendre un second *couac* ironique, et se mit à peigner son aile de deux ou trois coups de bec.

Mon oncle ne soufflait mot, il était comme pétrifié.

Hans reprit son vol, et maître Zacharias, se tournant vers moi, me regarda quelques secondes.

« L'as-tu reconnu? me dit-il.

—Qui donc?

—Le diable!...

—Le diable!... Vous voulez rire? »

Mais l'oncle Zacharias ne daigna point me répondre, et tomba dans une méditation profonde.

Depuis ce jour, maître Zacharias perdit toute sa bonne humeur. Il essaya d'abord d'écrire sa grande symphonie des *Séraphins*, mais n'ayant pas réussi, il devint fort mélancolique; il s'étendait tout au large dans son fauteuil, les yeux au plafond, et ne faisait plus que rêver à l'harmonie céleste. Quand je lui représentais que nous étions à bout d'argent, et qu'il ne ferait pas mal d'écrire une valse, un *hopser*, ou toute autre chose, pour nous remettre à flot:

« Une valse!.... un *hopser!*.... s'écriait-il, qu'est-ce que cela?... Si tu me parlais de ma grande symphonie, à la bonne heure; mais une valse! Tiens, Tobie, tu perds la tête, tu ne sais ce que tu dis. »

Puis il reprenait d'un ton plus calme:

« Tobie, crois-moi, dès que j'aurai terminé ma grande œuvre, nous pourrons nous croiser les bras et dormir sur les deux oreilles. C'est l'alpha et l'oméga de l'harmonie. Notre réputation sera faite! Il y a longtemps que j'aurais terminé ce chef-d'œuvre; une seule chose m'en empêche, c'est le corbeau!

—Le corbeau!... mais, cher oncle, en quoi ce corbeau peut-il vous empêcher d'écrire, je vous le demande? n'est-ce pas un oiseau comme tous les autres?

—Un oiseau comme tous les autres! murmurait mon oncle indigné; Tobie, je le vois, tu conspires avec mes ennemis!... Cependant, que n'ai-je pas fait pour toi? Ne t'ai-je pas élevé comme mon propre enfant? N'ai-je pas remplacé ton père et ta mère? Ne t'ai-je pas appris à jouer de la clarinette? Ah! Tobie, Tobie, c'est bien mal! »

Il disait cela d'un ton si convaincu que je finissais par le croire; et je maudissais dans mon cœur ce Hans, qui troublait l'inspiration de mon oncle. « Sans lui, me disais-je, notre fortune serait faite!... » Et je me prenais à douter si le corbeau n'était pas le diable en personne.

Quelquefois l'oncle Zacharias essayait d'écrire; mais par une fatalité curieuse et presque incroyable, Hans se montrait toujours au plus beau moment, ou bien on entendait son cri rauque. Alors le pauvre homme jetait sa plume avec désespoir, et s'il avait eu des cheveux, il se les serait arrachés à pleines poignées, tant son exaspération était grande. Les choses en vinrent au point que maître Zacharias emprunta le fusil du boulanger Râzer, une vieille *patraque* toute rouillée, et se mit en faction derrière la porte, pour guetter le maudit animal. Mais alors Hans, rusé comme le diable, n'apparaissait plus; et dès que mon oncle, grelottant de froid, car on était en hiver, dès que mon oncle venait se chauffer les mains, aussitôt Hans jetait son cri devant la maison. Maître Zacharias courait bien vite dans la rue... Hans venait de disparaître!

C'était une véritable comédie, toute la ville en parlait. Mes camarades d'école se moquaient de mon oncle, ce qui me força de livrer plus d'une bataille sur la petite place. Je le défendais à outrance, et je revenais chaque soir avec un œil poché ou le nez meurtri. Alors il me regardait tout ému et me disait:

« Cher enfant, prends courage. Bientôt tu n'auras plus besoin de te donner tant de peine! »

Et il se mettait à me peindre avec enthousiasme l'œuvre grandiose qu'il méditait. C'était vraiment superbe; tout était en ordre: d'abord l'ouverture des apôtres, puis le chœur des séraphins en mi bémol, puis le *Veni Creator* grondant au milieu des éclairs et du tonnerre!... « Mais, ajoutait mon oncle, il faut que le corbeau meure. C'est le corbeau qui est cause de

tout le mal ; vois-tu, Tobie, sans lui, ma grande symphonie serait faite depuis longtemps, et nous pourrions vivre de nos rentes. »

II

Un soir, revenant entre chien et loup de la petite place, je rencontrai Hans. Il avait neigé, la lune brillait par-dessus les toits, et je ne sais quelle vague inquiétude s'empara de mon cœur à la vue du corbeau. En arrivant à la porte de notre maison, je fus tout étonné de la trouver ouverte ; quelques lueurs se jouaient sur les vitres, comme le reflet d'un feu qui s'éteint. J'entre, j'appelle, pas de réponse ! Mais qu'on se figure ma surprise, lorsqu'au reflet de la flamme je vis mon oncle, le nez bleu, les oreilles violettes, étendu tout au large dans son fauteuil, le vieux fusil de notre voisin entre les jambes et les souliers chargés de neige.

Le pauvre homme était allé à la chasse du corbeau. « Oncle Zacharias, m'écriai-je, dormez-vous ? » Il entr'ouvrit les yeux, et me fixant d'un regard assoupi :

« Tobie, dit-il, je l'ai couché en joue plus de vingt fois, et toujours il disparaissait comme une ombre, au moment où j'allais presser la détente. »

Ayant dit ces mots, il retomba dans une torpeur profonde. J'avais beau le secouer, il ne bougeait plus ! Alors, saisi de crainte, je courus chercher Hâselnoss. En levant le marteau de la porte, mon cœur battait avec une force incroyable, et quand le coup retentit au fond du vestibule, mes genoux fléchirent. La rue était déserte, quelques flocons de neige voltigeaient autour de moi, je frissonnais. Au troisième coup, la fenêtre du docteur s'ouvrit, et la tête de Hâselnoss, en bonnet de coton, s'inclina au dehors.

« Qui est là ? fit-il d'une voix grêle.

—Monsieur le docteur, venez vite chez maître Zacharias, il est bien malade.

—Hé ! fit Hâselnoss, le temps de passer un habit et j'arrive. »

La fenêtre se referma. J'attendis encore un grand quart d'heure, regardant la rue déserte, écoutant crier les girouettes sur leurs aiguilles rouillées, et dans le lointain un chien de ferme aboyer à la lune. Enfin, des pas se firent entendre ; lentement, lentement, quelqu'un descendit l'escalier. On introduisit une clef dans la serrure, et Hâselnoss, enveloppé dans une grande houppelande grise, une petite lanterne en forme de bougeoir à la main, parut sur le seuil.

« Prr ! fit-il, quel froid ! j'ai bien fait de m'envelopper.

—Oui, répondis-je, depuis vingt minutes je grelotte.

—Je me suis dépêché pour ne pas te faire attendre. »

Une minute après nous entrions dans la chambre de mon oncle.

« Hé ! bonsoir, maître Zacharias, dit le docteur Hâselnoss le plus tranquillement du monde, en soufflant sa lanterne ; comment vous portez-vous ! Il paraît que nous avons un petit rhume de cerveau ! »

A cette voix l'oncle Zacharias parut s'éveiller.

« Monsieur le docteur, dit-il, je vais vous raconter la chose depuis le commencement.

—C'est inutile, fit Hâselnoss en s'asseyant en face de lui sur un vieux bahut, je sais cela mieux que vous ; je connais le principe et les conséquences, la cause et les effets : vous détestez Hans, et Hans vous déteste ; vous le poursuivez avec un fusil, et Hans vient se percher sur votre fenêtre, pour se moquer de vous. Hé ! hé ! hé ! c'est tout simple, le corbeau n'aime pas le chant du rossignol, et le rossignol ne peut souffrir le cri du corbeau. »

Ainsi parla Hâselnoss, en puisant une prise dans sa petite tabatière ; puis il se croisa les jambes, secoua les plis de son jabot, et se mit à sourire en fixant maître Zacharias de ses petits yeux malins.

Mon oncle était ébahi.

« Écoutez, reprit Hâselnoss, cela ne doit pas vous surprendre, chaque jour on voit des faits semblables. Les sympathies et les antipathies gouvernent notre pauvre monde. Vous entrez dans une taverne, dans une brasserie, n'importe où, vous remarquez deux joueurs à table, et sans les connaître vous faites aussitôt des vœux pour l'un ou pour l'autre. Quelle raison avez-vous de préférer l'un à l'autre ? Aucune. Hé ! hé ! hé ! là-dessus, les savants bâtissent des systèmes à perte de vue, au lieu de dire tout bonnement : voici un chat, voici une souris ; je tiens pour la souris, parce que nous sommes de la même famille, parce qu'avant d'être Hâselnoss, docteur en médecine, j'ai été rat, écureuil ou mulot, et qu'en conséquence... »

Mais il ne termina point sa phrase, car au même instant le chat de mon oncle étant venu par hasard à passer près de lui, le docteur le saisit à la *tignasse* et le fit disparaître dans sa grande poche, avec une rapidité foudroyante. L'oncle Zacharias et moi nous nous regardâmes tout stupéfaits.

« Que voulez-vous faire de mon chat ? » dit enfin l'oncle.

Hâselnoss, au lieu de répondre, sourit d'un air contraint et balbutia :

« Maître Zacharias, je veux vous guérir.

—Rendez-moi d'abord mon chat.

—Si vous me forcez à rendre ce chat, dit Hâselnoss, je vous abandonne à votre triste sort ; vous n'aurez plus une minute de repos, vous ne pourrez plus écrire une note, et vous maigrirez de jour en jour.

—Mais, au nom du ciel ! reprit mon oncle, qu'est-ce qu'il vous a donc fait, ce pauvre animal ?

—Ce qu'il m'a fait, répondit le docteur, dont les traits se contractèrent, ce qu'il m'a fait !... Sachez que nous sommes en guerre depuis l'origine des siècles ! Sachez que ce chat résume en lui la quintessence d'un chardon qui m'a étouffé quand j'étais violette, d'un houx qui m'a fait ombre quand j'étais buisson, d'un brochet qui m'a mangé quand j'étais carpe, et d'un épervier qui m'a dévoré quand j'étais souris ! »

Je crus que Hâselnoss perdait la tête ; mais l'oncle Zacharias, fermant les yeux, répondit après un long silence :

« Je vous comprends, docteur Hâselnoss, je vous comprends ; vous pourriez bien n'avoir pas tort !... Guérissez-moi, et je vous donne mon chat. »

Les yeux du docteur scintillèrent.

« A la bonne heure ! s'écria-t-il ; maintenant je vais vous guérir. »

Il tira de sa trousse un canif, et prit sur l'âtre un petit morceau de bois, qu'il fendit avec dextérité. Mon oncle et moi nous le regardions faire. Après avoir fendu ce morceau de bois, il se mit à le creuser, puis il détacha de son portefeuille une petite lanière de parchemin fort mince, et l'ayant ajustée entre les deux lames de bois, il l'appliqua contre ses lèvres en souriant.

La figure de mon oncle s'épanouit.

« Docteur Hâselnoss, s'écria-t-il, vous êtes un homme rare, un homme vraiment supérieur, un homme...

—Je le sais, interrompit Hâselnoss, je le sais. Mais éteignez la lumière, que pas un charbon ne brille dans l'ombre ! »

Et tandis que j'exécutais son ordre, il ouvrit la fenêtre tout au large. La nuit était glaciale. Au-dessus des toits apparaissait la lune calme et limpide. L'éclat éblouissant de la neige et l'obscurité de la chambre formaient un contraste étrange. Je voyais l'ombre de mon oncle et celle de Hâselnoss se découper sur le devant de la fenêtre ; mille impressions confuses m'agitaient à la fois. L'oncle Zacharias éternua, la main de Hâselnoss s'étendit avec impatience pour lui commander de se taire ; puis le silence devint solennel.

Tout à coup un sifflement aigu traversa l'espace. « Pie-wite ! pie-wite ! » Après ce cri tout redevint silencieux. J'entendais mon cœur galopper. Au bout d'un instant le même sifflement se fit entendre : « Pie-wite ! pie-wite ! » Je reconnus alors que c'était le docteur qui le produisait avec son appeau. Cette remarque me rendit un peu de courage, et je fis attention aux moindres circonstances des choses qui se passaient autour de moi.

L'oncle Zacharias, à demi courbé, regardait la lune. Hâselnoss se tenait immobile, une main à la fenêtre et l'autre au sifflet.

Il se passa bien deux ou trois minutes ; puis tout à coup le vol d'un oiseau fendit l'air.

« Oh ! » murmura mon oncle.

« Chut ! » fit Hâselnoss, et le « pie-wite » se répéta plusieurs fois avec des modulations étranges et précipitées. Deux fois l'oiseau effleura les fenêtres de son vol rapide, inquiet. L'oncle Zacharias fit un geste pour prendre son fusil, mais Hâselnoss lui saisit le poignet en murmurant : « Êtes-vous fou ? » Alors mon oncle se contint ; et le docteur redoubla ses coups de sifflet avec tant d'art, imitant le cri de la pie-grièche prise au piége, que Hans, tourbillonnant à droite et à gauche, finit par entrer dans notre chambre, attiré sans doute par une curiosité singulière qui lui troublait la cervelle. J'entendis ses deux pattes tomber lourdement sur le plancher. L'oncle Zacharias jeta un cri et s'élança sur l'oiseau, qui s'échappa de ses mains.

« Maladroit ! » s'écria Hâselnoss en fermant la fenêtre.

Il était temps, Hans planait aux poutres du plafond. Après avoir fait cinq ou six tours, il se cogna contre une vitre avec tant de force, qu'il glissa tout étourdi le long de la fenêtre, cherchant à s'accrocher des ongles aux traverses. Hâselnoss alluma bien vite la chandelle, et je vis alors le pauvre Hans entre les mains de mon oncle, qui lui serrait le cou avec un enthousiasme frénétique en disant :

« Ha ! ha ! ha ! je te tiens, je te tiens ! »

Hâselnoss l'accompagnait de ses éclats de rire.

« Hé ! hé ! hé ! vous êtes content, maître Zacharias, vous êtes content ? »

Jamais je n'ai vu de scène plus effrayante. La figure de mon oncle était cramoisie. Le pauvre corbeau allongeait les pattes, battait des ailes comme un grand papillon de nuit, et le frisson de la mort ébouriffait ses plumes.

Ce spectacle me fit horreur, je courus me cacher au fond de la chambre.

Le premier moment d'indignation passé, l'oncle Zacharias redevint lui-même. « Tobie, s'écria-t-il, le diable a rendu ses comptes, je lui pardonne. Tiens-moi ce Hans devant les yeux. Ah ! je me sens revivre ! Maintenant, silence, écoutez ! »

Et maître Zacharias, le front inspiré, s'assit gravement au clavecin. Moi, j'étais en face de lui, je tenais le corbeau par le bec ; derrière, Hâselnoss levait la chandelle ; et l'on ne pouvait voir de tableau plus bizarre que ces trois figures : Hans, l'oncle Zacharias et Hâselnoss, sous les poutres hautes et vermoulues du plafond. Je les vois encore, éclairées par la lumière tremblotante, ainsi que nos vieux meubles, dont les ombres vacillaient contre la muraille décrépite.

Aux premiers accords, mon oncle parut se transformer, ses grands yeux bleus brillèrent d'enthousiasme; il ne jouait pas devant nous, mais dans une cathédrale, devant une assemblée immense, pour Dieu lui-même !

Quel chant sublime ! tour à tour sombre, pathétique, déchirant et résigné ; puis tout à coup, au milieu des sanglots, l'espérance déployant ses ailes d'or et d'azur. Oh ! Dieu, est-il possible de concevoir de si grandes choses !

C'était un *Requiem*, et durant une heure, l'inspiration n'abandonna point une seconde l'oncle Zacharias.

Hâselnoss ne riait plus. Insensiblement sa figure railleuse avait pris une expression indéfinissable. Je crus qu'il s'attendrissait; mais bientôt je le vis faire des mouvements nerveux, serrer le poing, et je m'aperçus que quelque chose se débattait dans les basques de son habit.

Quand mon oncle, épuisé par tant d'émotions, s'appuya le front au bord du clavecin, le docteur tira de sa grande poche le chat, qu'il avait étranglé.

« Hé ! hé ! hé ! fit-il, bonsoir, maître Zacharias, bonsoir. Nous avons chacun notre gibier; hé ! hé ! hé ! vous avez fait un *Requiem* pour le corbeau Hans, il s'agit maintenant de faire un *Alleluia* pour votre chat.—Bonsoir !... »

Mon oncle était tellement abattu, qu'il se contenta de saluer le docteur d'un mouvement de tête, en me faisant signe de le reconduire.

Or, cette nuit même, mourut le grand-duc Yéri-Péter, deuxième du nom, et comme Hâselnoss traversait la rue, j'entendis les cloches de la cathédrale se mettre lentement en branle. En rentrant dans la chambre, je vis l'oncle Zacharias debout.

« Tobie, me dit-il d'une voix grave, va te coucher, mon enfant, va te coucher; il faut que j'écrive tout cela cette nuit, de crainte d'oublier. »

Je me hâtai d'obéir, et je n'ai jamais mieux dormi.

Le lendemain, vers neuf heures, je fus réveillé par un grand tumulte. Toute la ville était en l'air, on ne parlait que de la mort du grand-duc.

Maître Zacharias fut appelé au château. On lui commanda le *Requiem* de Yéri-Péter II, œuvre qui lui valut enfin la place de maître de chapelle, qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Ce *Requiem* n'était autre que celui de Hans. Aussi l'oncle Zacharias, devenu un grand personnage, depuis qu'il avait cinq cents thalers à dépenser par an, me disait souvent à l'oreille :

« Hé ! neveu, si l'on savait que c'est pour le corbeau que j'ai composé mon fameux *Requiem*, nous pourrions encore aller jouer de la clarinette aux fêtes de village. Ah ! ah ! ah ! » et le gros ventre de mon oncle galopait d'aise.

Ainsi vont les choses de ce monde.

FIN DU REQUIEM DU CORBEAU

LE

CHANT DE LA TONNE

L'autre soir, entre dix et onze heures, j'étais assis au fond de la taverne des *Escargots*, à Coblentz ; je contemplais dans une douce quiétude la foule qui s'agitait sous les poutres basses de la salle, le long des tables de chêne, et je me sentais heureux d'être au monde.

Oh ! les bonnes figures alignées ! grosses, grasses, vermeilles, rieuses, graves, moqueuses, contentes, rêveuses, amoureuses, clignant de l'œil, levant le coude, bâillant, ronflant, se trémoussant : les jambes allongées, le chapeau sur l'oreille, le tricorne sur la nuque. Oh ! la joyeuse perspective !

La salle entonnait l'hymne des *Brigands du Rhin* : « Je suis le roi de ces montagnes !... » Toutes les voix se confondaient dans une immense harmonie. Il n'y avait pas jusqu'au petit Christian Schmitt, que son père tenait entre ses genoux, qui ne fit sa partie de *soprano* d'une manière satisfaisante.

Moi, je hochais la tête, je frappais du pied; je fredonnais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, je marquais la mesure, et naturellement je m'attribuais tout le succès de la chose.

En ce moment, mes yeux se tournèrent par hasard du côté de Sébalt Brauer, le tavernier, assis derrière son comptoir. C'était l'heure où Brauer commence à faire ses grimaces : sa joue gauche se relève, son œil droit se ferme, il parle à voix basse, et retourne sans cesse son bonnet de coton sur sa tignasse ébouriffée. Sébalt me regardait aussi.

« Hé ! fit-il en levant un doigt d'un air mystérieux, tu l'entends, Théodore?

— Qui cela ? demandai-je.

— Parbleu, mon braumberg qui chante !

— Oh ! être naïf, m'écriai-je, esprit essentiellement métaphysique et dépourvu de tout sens positif. Comment peux-tu supposer que le vin chante? Encore si tu disais que les ivrognes chantent, à la bonne heure ! cela serait intelligible ; mais le vin... hé ! hé ! hé ! vraiment, Sébalt, ce sont là des idées ridicules, pour ne pas dire illogiques ! »

Mais Sébalt ne m'écoutait plus ; il allait à droite, à gauche, son tablier de cuir retourné sur la hanche, une de ses bretelles défaites, servant les buveurs, et renversant sur les gens la moitié de ses cruches, avec calme et dignité.

La grosse Orchel reprit alors sa place au comptoir en exhalant un soupir ; les six quinquets se mirent à danser la ronde au plafond ; et comme j'examinais depuis un quart d'heure ce curieux phénomène, sans pouvoir m'en rendre compte, tout à coup Brauer trébucha contre mon épaule en criant : « Théodore, le baril est vide ! viens-tu le remplir à la cave? Tu verras des choses étranges ! »

Je savais que Brauer possède la plus belle cave de Coblentz, la cave de l'antique cloître des Bénédictins. Aussi, jugez de mon enthousiasme. Sébalt tenait déjà la chandelle allumée. Nous sortîmes bras dessus bras dessous. faisant retentir nos sabots sur le plancher, allongeant le bras, et hurlant, le nez en l'air : « Je suis le roi de ces montagnes ! »

Tout le monde riait autour de nous, et l'on disait :

« Ah ! les gueux !... ah ! les gueux !... sont-ils contents !... ah !... ah !... ah ! »

Mais quand nous fûmes dans la rue des Escargots, le calme nous revint. La nuit était humide, les vieilles masures décrépites se prêtaient l'épaule au-dessus de nous; la lune brumeuse laissait tomber de sa quenouille un

fil d'argent, qui serpentait en zigzag dans la rigole sombre, et tout au loin, un chat battait sa femme, qui pleurait et gémissait à vous fendre l'âme !

« Brrr ! fit Sébalt en grelottant, j'ai froid ! »

En même temps il souleva la lourde trappe appliquée obliquement contre le mur, et descendit.

Je le suivis lentement. L'escalier n'en finissait pas. Les ombres s'allongeaient... s'allongeaient à perte de vue derrière nous; plusieurs fois, je me retournai tout surpris. Je remarquais l'énorme carrure de Brauer, son cou brun, couvert de petits cheveux frisés jusqu'au milieu des épaules ; d'étranges idées me traversaient l'esprit : il me semblait voir le frère sommelier des Bénédictins, allant rendre visite à la bibliothèque du cloître. Moi-même, je me prenais pour un de ces antiques personnages, et je passais la main sur ma poitrine, pensant y trouver une barbe vénérable. Au bas de l'escalier, une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, me rappela vaguement la statuette de la Vierge, où brûlait jadis le cierge éternel.

Tout saisi, presque épouvanté, j'allais communiquer mes doutes à Sébalt, quand une énorme porte en cœur de chêne, bardée de clous à large tête plate, se dressa devant nous. Le tavernier, la poussant d'une main vigoureuse, s'écria :

« Nous y sommes, camarade ! »

Et sa voix, roulant au milieu des ténèbres, alla se perdre insensiblement dans les profondeurs lointaines du souterrain. J'en reçus une impression singulière.

Nous entrâmes d'un air grave et recueilli.

J'ai visité dans ma vie bien des caves célèbres, depuis celles des ducs de Nassau, jusqu'aux caveaux de l'hôtel de ville de Brême, où se conserve le fameux vin de Rosenwein, dont les bourgeois de la bonne ville libre envoyaient tous les ans, au vieux Gœthe, une bouteille pour le jour de sa fête ; j'en ai vu de plus vastes et de plus riches en grands vins, que celle de mon ami Sébalt Brauer, mais la vérité me force à dire que je n'en ai jamais rencontré d'aussi saines et d'aussi bien tenues.

Sous une voûte haute de trente pieds et longue de plus de cent mètres, construite en larges pierres de taille, les tonneaux rangés sur deux lignes parallèles avaient un air respectable qui faisait vraiment plaisir à voir ; et derrière chaque foudre une pancarte, suspendue au mur, indiquait le cru, l'année, le jour et le temps de la vendange, la cuvée, première ou seconde, enfin tous les titres de noblesse du suc généreux enfermé sous les longues douves cerclées de fer.

Nous marchions d'un pas lent, solennel.

« Voici du braumberg, dit le tavernier en éclairant un foudre colossal ; c'est mon vin ordinaire. Écoute comme il s'en donne là haut :

C'est pour moi que l'avare empile
Ecus d'or aux jaunes reflets.

—Ah ! le bandit, comme il retrousse ses moustaches blondes ! »

Ainsi parlait Brauer, et nous avancions toujours.

« Halte ! s'écria-t-il, nous voilà devant le steinberg de 1822. Fameuse année ! Goûte-moi ça. »

Il déposa sa chandelle à terre, prit sur la bonde un verre de Bohême au calice évasé, à la jambe grêle, au pied mince, et tourna le robinet. Un filet d'or remplit la coupe. Avant de me l'offrir, Brauer l'éleva lentement, pour en montrer la belle couleur d'ambre blond. Puis il le passa sous son nez crochu :

« Quel bouquet ! dit-il, quel parfum ! Ah ! c'est la fantaisie pure, c'est le rêve de Freyschütz. »

Je bus.... Toutes les fibres de mon cerveau s'électrisèrent, j'eus de vagues éblouissements.

« Eh bien ? » fit Sébalt.

Pour toute réponse, je me mis à fredonner :

Chasseur diligent, etc.

Et les échos s'éveillaient au loin, ils sortaient la tête du milieu des ombres et chantaient avec moi. C'était magnifique !

« Tu ne chantais pas tout à l'heure ! » dit Sébalt avec un sourire étrange.

Cette réflexion me fit réfléchir, et, m'arrêtant tout court, je m'écriai :

« Tu crois donc que le vin chante ? »

Mais lui ne parut pas faire attention à mes paroles ; il était devenu grave.

Nous poursuivîmes nos pérégrinations souterraines. Les vieux foudres semblaient nous attendre avec respect. Nos regards s'animaient. Brauer buvait aussi.

« Ah ! ah ! dit-il, voici l'opéra de la *Flûte enchantée !* Il faut que tu sois bien de mes amis, pour que je t'en joue un air, de celui-là ; diable !... du johannisberg de l'an XI !

Un filet imperceptible siffla dans la coupe, le verre fut rempli. J'en humai jusqu'à la dernière goutte avec recueillement. Brauer me regardait dans le blanc des yeux, les mains croisées sur le dos ; il avait l'air d'envier mon bonheur.

Moi, l'âme du vieux vin, cette âme, plus vi-



Brauer l'éleva lentement (Page 71.)

vante que notre âme, cette âme des Mozart, des Gluck, des Weber, des Théodore Hoffmann , envahissait mon être et me faisait dresser les cheveux sur la tête.

« Oh ! m'écrai-je, souffle divin ! oh ! musique enchanteresse ! Non, jamais, jamais mortel ne s'est élevé plus haut que moi dans les sphères invisibles ! »

Je lorgnais du coin de l'œil le robinet mélodieux, mais Brauer ne crut pas devoir m'en jouer une seconde ariette.

« Bon ! fit-il, quand on s'ouvre la veine, il est agréable de voir que c'est pour un digne appréciateur, pour un véritable artiste. Tu n'es pas comme notre bourgmestre Kalb, qui voulait se gargariser la panse d'un deuxième et même d'un troisième verre, avant de se prononcer. Animal ! je l'ai mis rudement à la porte ! »

Nous passâmes alors en revue le hattenheim, le hochheim, le markobrunner, le rudesheim, tous vins exquis, chaleureux ; et, chose bizarre, à chaque vin nouveau, un nouvel air me passait par la tête, je le fredonnais involontairement ; la pensée de Sébalt devenait de plus en plus lucide pour moi, je compris qu'il voulait me donner une leçon expérimentale du plus grand problème des temps modernes.

« Brauer, lui dis-je, crois-tu donc sérieusement que l'homme ne soit que l'instrument passif de la bouteille, un cor de chasse, une flûte, un cornet à piston que l'esprit de la tonne embouche, et dont il tire telle musique qu'il lui plaît ? Que deviendraient la liberté, la loi



Du vin! du vin! (Page 73.)

morale, la raison individuelle et sociale, si ce fait était vrai? Nous ne serions plus que de véritables entonnoirs, des sortes de mécaniques sans conscience ni dignité! L'empereur Venceslas, le plus grand ivrogne qu'on ait jamais vu, aurait donc seul compris le sens de la destinée humaine? Il faudrait donc le placer au-dessus de Solon, de Lycurgue et des sept sages de la Grèce?

—Non-seulement je le crois, dit Brauer, mais j'en suis sûr. Ces imbéciles qui hurlent là-haut s'imaginent chanter d'eux-mêmes. Eh bien, c'est moi qui choisis dans ma cave l'air qu'il me plaît d'entendre; chaque tonne, chaque foudre a son air favori; l'un est triste, l'autre est gai, l'autre grave ou mélancolique. Tu vas en juger, Théodore, je veux faire pour toi le sacrifice d'un tonnelet de hochhe.m, c'est un vin tendre; le braumberg doit être épuisé, car on fait un tapage du diable à la taverne. Nous allons tourner les âmes au sentiment. »

Alors, au lieu de remplir son baril de braumberg, il le mit sous le robinet du hochheim; puis, avec une adresse surprenante, il le plaça sur son épaule, et nous remontâmes.

La taverne était en combustion; le chant des *Brigands* dégénérait en scandale.

« Oh! s'écria la femme de Sébalt, que tu m'as fait attendre! toutes les bouteilles sont vides depuis un quart d'heure. Écoute ce tapage; ils vont tout briser. »

En effet, un roulement de bouteilles ébranlait les tables.

« Du vin! du vin! »

Le tavernier déposa son baril sur le comptoir et remplit les bouteilles ; sa femme avait à peine le temps de servir ; les hurlements redoublaient.

Moi, je venais de reprendre ma place et je regardais ce tumulte, en fredonnant tour à tour des motifs de la *Flûte enchantée*, du *Freyschütz*, de *Don Juan*, d'*Obéron*, que sais-je? de cinquante opéras que j'avais oubliés depuis longtemps, ou que même je n'avais jamais sus. Jeunesse, amour, poésie, bonheur de la famille, espérances sans bornes, tout renaissait dans mon cœur ; je riais, je ne me possédais plus.

Tout à coup, un calme profond s'établit, l'air des *Brigands* cessa comme par enchantement, et Julia Weber, la fille du ménétrier, se mit à chanter l'air si doux, si tendre, de la Fillette de *Frédéric Barberousse :*

—Fillette, sur la plaine blanche
Où vas-tu de si grand matin?
—Je vais célébrer le dimanche,
Seigneur, au village lointain.
Comme un agneau qui bêle
Ecoutez... la cloche m'appelle!

Toute la salle écoutait la jeune fille dans un religieux silence ; et quand elle fut au refrain, toutes ces grosses faces charnues se mirent à fredonner en sourdine :

Comme un agneau qui bêle,
Ecoutez... la cloche m'appelle!

Ce fut un véritable coup de théâtre.

« Eh bien, dit Brauer en se penchant à mon oreille, qui est-ce qui chante?

—C'est la tonne de hochheim, » répondis-je à voix basse, en écoutant le chant de la jeune fille qui recommençait, ce chant monotone, doux, suave, ce chant du bon vieux temps.

O nobles coteaux de la Gironde, de la Bourgogne, du Rhingau ; et vous, ardents vignobles de l'Espagne et de l'Italie : Madère, Marsalla, Porto, Xérès, Lacryma-Christi ; et toi, Tokai, généreux hongrois ! je vous connais maintenant : — Vous êtes l'âme des temps passés, des générations éteintes !... Bonne chance je vous souhaite ! Puissiez-vous fleurir et prospérer éternellement !

Et vous, bons vins captifs sous les cercles de fer ou d'osier, vous attendez avec impatience l'heureux instant de passer dans nos veines, de faire battre nos cœurs, de revivre en nous !... Eh bien, vous n'attendrez pas longtemps ; je jure de vous délivrer, de vous faire chanter et rire, autant que l'Être des êtres voudra bien me confier cette noble mission sur la terre !

Mais quand je ne serai plus, quand mes os auront reverdi et se dresseront en ceps noueux sur le coteau ; quand mon sang bouillonnera en gouttelettes vermeilles dans les grappes mûries, et qu'il s'épanchera du pressoir en flots limpides, alors, jeunes gens, à votre tour de me délivrer ! Laissez-moi revivre en vous, faire votre force, votre joie, votre courage, comme les ancêtres font le mien aujourd'hui c'est tout ce que je vous demande. — Et ce faisant, nous accomplirons, chacun à notre tour, le précepte sublime : « Aimez-vous les uns les autres, dans les siècles des siècles. » *Amen!*

FIN DU CHANT DE LA TONNE.

LE

CITOYEN SCHNEIDER

I

« D'où vient que les souvenirs de notre enfance sont ineffaçables? dit le vieux sculpteur Friederich, en allumant sa pipe d'un air mélancolique; lorsqu'on se rappelle à peine les choses du mois dernier, d'où vient que celles de notre jeunesse restent devant nos yeux et qu'on croit encore y être? Moi, je n'oublierai jamais la pauvre hutte de mon père, avec son toit de chaume, sa petite salle basse, l'escalier de bois au fond montant à la mansarde, l'alcôve aux rideaux de serge grise, et les deux petites fenêtres à mailles de plomb, donnant sur le défilé de la Schloucht, près de Munster. Je ne les oublierai jamais, ni les moindres choses de ce temps-là. Tout reste vivant dans mon cœur, surtout l'hiver de 1785.

« Durant cet hiver, le grand-père Yéri, son bonnet de laine frisée tiré sur les oreilles, dormait, du matin au soir, dans le vieux fauteuil, au coin de l'âtre. Ma mère filait, mon père taillait dans le houx des têtes de cannes, pour les vendre au printemps; les copeaux tombaient autour de lui et se roulaient en escargots. Parfois, il se reposait, battait le briquet, et, serrant l'amadou sur sa pipe, il s'écriait : « —Catherine... ça marche!... ça marche! » — Puis, me voyant assis sur mon escabeau, tout attentif, car je n'aimais rien tant que de le voir travailler, il me souriait et reprenait l'ouvrage.

« Autour de notre hutte, la neige montait, montait chaque jour; les vieux murs décrépits s'enfonçaient sous terre; déjà nos petites fenêtres n'y voyaient plus que par les vitres d'en haut; les autres au-dessous étaient d'un blanc mat et sombre.

« Je me dressais quelquefois sur ma chaise et je regardais les nuages se plier et se déplier lentement sur la vallée immense, tout en face, les rochers à pic du Honeck, monter jusque dans le ciel, et plus bas, dans la gorge les sapins innombrables chargés de givre. Rien ne remuait. La vue de ce paysage couvert de neige vous donnait froid, on grelottait; et pourtant à l'intérieur le feu flamboyait, il faisait chaud. La petite porte disjointe, qui communiquait à l'étable, laissait entendre le bêlement de notre chèvre, et les sourds mugissements de notre vache Waldine. C'était un plaisir de les entendre par un froid pareil. Nous n'étions pas seuls, au moins, dans les neiges; nous étions avec les créatures de Dieu, nous avions encore des amis.

« Je me rapellerai toujours qu'un matin Waldine, qui s'ennuyait sans doute dans l'ombre, après s'être détachée, je ne sais comment, vint nous voir. Elle entra chez nous sans gêne, et mon père se mit à rire de bon cœur.

« Hé! bonjour, Waldine, s'écria-t-il. Tu entres ici sans tirer le chapeau, hé! hé! hé! Laisse-là, Catherine, laisse-là, elle ne fera pas de mal; donnons-lui le temps de respirer et de voir la lumière. »

« C'est moi qui la reconduisis dans l'écurie et qui la rattachai à la crèche.

« Ainsi se passait le temps; tandis que les oiseaux criaient famine, que les bêtes sauvages cherchaient les cavernes du Honeck et du Valtin, nous, blottis autour de l'âtre, nous rêvions en paix, et chaque soir ma mère disait:

—« Encore un jour de passé! Encore un pas vers le printemps! »

« Tout cela, je me le rappelle avec bonheur; mais il arrive des choses étranges dans ce bas monde, des choses qui nous reviennent longtemps après, et qui montrent que la sagesse des hommes, et même leur bonté, n'est que folie.

« Cette année-là donc, au dernier jour de janvier, entre une et deux heures de l'après-midi, il s'éleva un grand vent. Quoique la maison fût abritée vers le nord, à chaque coup elle tremblait; au bout d'une heure, elle était tellement couverte de neige, que l'ouragan passait au-dessus. Nous avions éteint le feu, une lampe seule brillait sur la table. Ma mère priait; je crois que mon père priait aussi. Le grand-père, lui, s'était éveillé et semblait épouvanté de ce vacarme : toute la neige tombée depuis trois mois remontait vers le ciel en poussière; tout hurlait, pleurait et sifflait dehors; de seconde en seconde, on entendait les grands arbres lâcher leurs racines avec des craquements épouvantables. Si le vent était venu de face, il aurait enfoncé nos fenêtres et découvert le toit; heureusement il soufflait de la montagne.

« Au milieu de ce bruit terrible, il nous semblait parfois entendre des cris humains; et nous, déjà si troublés pour nous-mêmes, nous frémissions encore en songeant au péril des autres. A chaque fois, la mère disait : —« Il y a quelqu'un dehors! » — « Et nous prêtions l'oreille le cœur serré; mais la grande voix de l'ouragan dominait tout.

« Cela dura deux heures; puis il se fit un grand silence, et nous entendîmes encore une fois bêler notre chèvre.

« —Le vent est tombé, dit mon père; et, s'approchant de la porte, il écouta quelques instants, le doigt sur le loquet.

« Nous étions tous derrière lui lorsqu'il ouvrit, et nous regardâmes, les yeux écarquillés. Le temps était sombre, à cause de la neige qui descendait; une éclaircie blanchâtre sur notre droite indiquait la position du soleil; il pouvait être alors quatre heures.

« Comme nous regardions à travers cette lumière grise, nous aperçûmes, à deux ou trois cents pas au-dessous de nous, dans le sentier qui descend de la Schloucht, un traîneau arrêté et un cheval devant. On ne voyait que la tête du cheval et les pointes des montants du traîneau.

« —Voilà donc ce que nous entendions, s'écria le grand-père Yéri-Hans.

« —Oui, dit mon père en rentrant dans la hutte, un malheur est arrivé. »

« Il prit la pelle de bois derrière la porte et se mit à descendre la côte, ayant de la neige jusqu'aux genoux; moi, je courais derrière lui, malgré les cris de la mère; le grand-père suivait aussi de loin.

« Plus nous descendions, plus la neige devenait profonde. Malgré cela, mon père, arrivant au haut du talus qui domine le sentier, se laissa glisser jusqu'au bas, en s'appuyant sur le manche de la pelle, et, dans cet endroit, je fis halte pour le regarder.

« Il saisit le cheval par la bride; mais aussitôt, voyant à deux ou trois pas de là quelque chose dans la neige, il s'approcha, souleva péniblement un gros homme vêtu de noir, dont la tête retomba sur son épaule, et le posa sur le traîneau; puis, à force de cris et de secousses, il tira l'animal de son trou. Ce fut une grande affaire pour l'amener à la maison. Mon père y parvint pourtant, en faisant le tour de toutes les roches et des racines d'arbres où s'était accumulée la neige.

« Le grand-père et moi nous suivions, bien tristes, regardant le malheureux étendu sur le traîneau. Il avait des bas de soie noire, une soutane et des souliers à boucle d'argent : c'était un prêtre.

« Et maintenant, qu'on se figure la désolation de ma mère, en voyant ce saint homme dans un si pitoyable état! Il me semble encore l'entendre crier, les mains jointes au-dessus de sa tête : « —Seigneur, ayez pitié de nous! » Elle voulait envoyer mon père tout de suite à Munster chercher un médecin. Mais la nuit étant survenue, il faisait noir à la porte comme dans un four, et toute la bonne volonté du monde ne pouvait pas vous faire trouver le chemin au milieu des neiges.

« Dans cette désolation, on se dépêcha d'allumer du feu, de chauffer des couvertures; et, comme j'étais un embarras pour tout le monde, on m'envoya coucher dans la chambre du grand-père.

« Toute la nuit, j'entendis aller et venir au-dessous de moi; la lumière brillait à travers les fentes du plancher; ma mère se lamentait. Enfin, vers une heure, accablé de fatigue et l'estomac creux, je m'endormis si profondément, qu'il fallut m'éveiller le lendemain à huit heures, sans quoi je dormirais peut-être encore.

« —Friederich! Friederich! criait le grand-

père, en levant la trappe de sa tête chauve, Friederich, arrive donc, la soupe est prête! »

« A cette voix je m'éveillai; je regardai, il faisait grand jour, et la bonne odeur de la soupe à la farine remplissait la maison.

« Alors je ne pris que le temps de passer mon petit pantalon de toile grise, et de mettre mes sabots pour descendre. Tous les événements de la veille se présentaient à mon esprit; outre mon bon appétit, j'étais encore curieux de savoir ce qui s'était passé. Aussi, du haut de l'escalier, je me penchais déjà sur la rampe, pour regarder dans la chambre : la soupière fumait sur une belle nappe blanche; le grand-père, assis en face, faisait le signe de la croix; le père et la mère, debout, disaient le *Benedicite* dévotement; et le gros homme, assis dans le fauteuil de cuir, au coin de l'âtre, les jambes enveloppées d'une couverture de laine, et ses mains potelées croisées sur son ventre, qui se relevait en forme de cornemuse, ressemblait, avec sa face charnue et ses cheveux roux, à un bon chat qui dort sur la cendre chaude. C'était attendrissant de le voir.

« —Descends, Friederich, me dit ma mère, n'aie pas peur, monsieur le curé ne te fera pas de mal! »

« Le gros homme tourna la tête et se mit à me sourire en disant :

« —C'est votre petit garçon?

« —Oui, Monsieur le curé.

« —Arrive donc, petit, » fit-il.

« Ma mère me prit par la main et me conduisit près de ce bon prêtre, qui me regarda de ses gros yeux gris d'un air tendre; puis il me tapa sur la joue et demanda :

« —Est-ce qu'il sait déjà ses prières?

« —Oh oui! Monsieur le curé, c'est la première chose que nous lui avons apprise.

« —A la bonne heure! à la bonne heure!

« Ma mère m'avait ôté mon bonnet; et moi, les mains jointes, les yeux à terre, je récitai l'*Ave Maria* et le *Pater Noster* d'un trait.

« —C'est bien, c'est bien, fit le gros homme en me pinçant l'oreille, hé! hé! hé! tu seras un bon serviteur devant Dieu. Va, maintenant, déjeune, je suis content de toi! »

« Il parlait doucement et toute la famille pensait :

« —Quel brave homme! quel bon cœur! quel malheur s'il était resté gelé dans la Schloucht! »

« Mais une circonstance survint, qui nous montra ce bonhomme sous une tout autre physionomie. Vous saurez que, la veille, mon père avait apporté dans notre chambre les effets de M. le curé : sa malle, son tricorne et un gros rouleau de papiers. Ces choses étaient posées sur notre bahut, à l'autre coin de l'âtre : la malle au-dessous, le tricorne au-dessus et le rouleau de papiers sur le tricorne.

« En passant, je touchai le rouleau de papiers, qui tomba sur le plancher, et se déroula presque sur le feu.

« Alors cet homme paisible fit entendre un véritable cri de loup, accompagné de jurements épouvantables. Il se précipita sur les papiers, les arracha de la flamme, et les éteignit dans ses mains. Puis il me regarda tout pâle, d'un œil si féroce, que j'en eus la chair de poule. Nous étions tous consternés, la bouche béante. Lui, regardant les papiers un peu roussis sur les bords, se mit à bégayer en frémissant : « —Mon Thucydide!... petit animal, mon Thucydide! » — Après quoi, roulant ses papiers les uns dans les autres, et s'apercevant de notre stupeur, il me menaça du doigt en reprenant son air bonhomme; mais nous n'avions plus envie de rire avec lui.

« —Ah! mauvais petit gueux, dit-il, tu viens de me faire peur. Figurez-vous que j'arrive tout exprès de Cologne; oui, j'ai fait plus de cent lieues pour chercher ces vieux manuscrits au couvent de Saint-Dié; il m'a fallu trois mois pour y mettre un peu d'ordre; et l'imprudence de ce malheureux enfant allait anéantir une œuvre peut-être unique dans le monde. J'en sue à grosses gouttes! »

« C'était vrai, sa large face était pourpre, des gouttes de sueur lui couvraient le front.

« Malgré cela, vous pensez bien que toute notre famille devint grave; nous n'étions pas habitués d'entendre des prêtres jurer comme ceux qui conduisent les bœufs à la pâture. Ma mère ne disait plus rien. Nous mangions en silence. Quand nous eûmes fini, le père sortit. Nous l'entendîmes tirer le cheval de l'écurie et l'atteler au traîneau, devant la porte. Enfin il rentra et dit :

« —Monsieur le curé, si vous voulez monter sur le traîneau, dans une heure nous serons à Munster.

« —Je veux bien, » fit le gros homme en se levant.

« Et regardant dans la chambre d'un air grave, il dit :

« —Vous êtes de braves gens, oubliez un instant de colère; l'esprit est fort, mais la chair est faible. Permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance. »

« Il voulut remettre un frédéric d'or à ma mère, mais elle refusa et répondit :

« —C'est au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ que nous vous avons assisté dans le malheur, Monsieur le curé. Si nous avions

été dans le même besoin, vous auriez fait la même chose pour nous.

« —Sans doute, sans doute, dit-il, mais cela n'empêche pas...

« —Non, ne nous privez pas du mérite de la bonne action.

« —Amen ! » fit-il brusquement.

« Il prit le rouleau de papiers sur le bahut, se coiffa du tricorne et sortit.

« Mon père avait déjà porté la malle sur le traîneau; il était lui-même assis près du timon; le curé s'assit derrière, et nous les regardâmes filer jusqu'à la Roche-Creuse. Tout le monde était pensif; souvent le grand-père regardait ma mère en silence; bien des pensées nous passaient par l'esprit, mais personne ne disait rien.

« Le soir, vers quatre heures, mon père rentra. Il dit que le prêtre de Cologne était descendu chez M. le curé de Munster, et ce fut tout.

« Cette année-là, le printemps revint comme à l'ordinaire. Le soleil, au bout de cinq grands mois, fit fondre les neiges, et sécha notre plancher humide. On sortit la vache et la chèvre; on vida l'étable, on renouvela l'air. En conduisant les bêtes à la pâture, en faisant claquer mon fouet, je fis résonner les échos de mes cris joyeux. Les bruyères refleurirent, et le grand ouragan fut oublié.

II

« Plusieurs années s'étaient écoulées, le grand-père Yéri était mort, et mon père m'avait envoyé dans la basse Alsace, apprendre le métier de sculpteur chez mon oncle Conrad, à Vettenheim. J'approchais de quinze ans et je commençais à me croire un homme. C'était au temps où tout le monde portait le bonnet sang-de-bœuf et la cocarde tricolore; où l'on partait par centaines, en pantalons de toile grise, le fusil sur l'épaule.

« Je me rappelle qu'en ce temps-là, deux régiments se formaient à Strasbourg, et qu'il fallait des enfants pour battre la charge, parce que les hommes voulaient tous avoir le fusil. Cinq garçons se présentèrent à Vettenheim; j'étais du nombre; on tira pour savoir qui partirait. C'est notre voisin, le petit Fritzel, qui partit, et tout le village cria qu'il avait gagné. Maintenant on a gagné quand on reste.

« En même temps, l'abbé Schneider exterminait les curés, les moines et les chanoines en Alsace. On ne voulait plus reconnaître que la déesse Raison et les Grâces.

Un matin, j'étais en train de dégrossir une pierre dans notre atelier, qui donnait sur la petite place de la fontaine; mon oncle Conrad fumait sa pipe sur la porte, et la tante Grédel balayait les copeaux dans l'allée.

« Il pouvait être dix heures, lorsqu'il se fit un grand tumulte au dehors; les gens couraient devant la maison, d'autres traversaient la petite place; d'autres, en suivant la foule, demandaient :

« —Qu'est-ce qui se passe? »

« Naturellement je sortis pour voir la chose, et j'étais encore dans l'allée, que le trot de plusieurs chevaux, un cliquetis de sabres, le roulement sourd d'une grosse charrette se firent entendre au loin; puis le son d'une trompette éclata dans le village.

« Au même instant, un peloton de hussards débouchait sur la place; ceux de devant, le pistolet armé en l'air, et les autres le sabre au poing. Plus loin venait, sur un cheval noir, un gros homme, en habit bleu, à revers rabattus sur la poitrine, le grand chapeau à claque, surmonté de plumes tricolores, en travers de la tête, l'écharpe autour de la panse et le sabre de cavalerie ballottant contre la botte. Derrière lui s'avançait, cahotant sur le pavé, une grande voiture attelée de chevaux gris et pleine de poutres rouges.

« Le gros homme à plumes riait, pendant que les gens, tout pâles, s'aplatissaient le dos au mur, la bouche ouverte et les bras pendants. Du premier coup d'œil, je reconnus le prêtre que nous avions sauvé des neiges !

« Quelques farceurs, pour se donner l'air de n'avoir rien à craindre, criaient : « Voici le citoyen Schneider qui vient écheniller les environs de Vettenheim. Gare aux aristocrates ! » D'autres chantaient, en faisant des grimaces :

« Les aristocrates à la lanterne ! »

« Ils levaient les bras et les jambes en cadence; mais cela ne les empêchait pas d'avoir le ventre serré comme tout le monde et de rire jaune.

« En face de la fontaine, le cortége s'arrêta; Schneider, levant le nez, regarda tout autour de la place les hauts pignons avec leurs toits pointus, les figures innombrables qui se pressaient dans les lucarnes, et les petites niches, d'où l'on avait ôté les saintes vierges depuis longtemps.

« —Quel nid de punaises !—cria-t-il au capitaine de hussards, — quel nid de punaises ! Nous allons avoir de l'ouvrage ici pour huit jours. »

« En entendant cela, l'oncle Conrad me prit par le bras en disant :

« —Rentrons, Friederich, rentrons! Il n'aurait qu'à nous choisir à vue de nez? C'est terrible! »

« Il tremblait sur ses jambes. Moi, je sentais le frisson s'étendre le long de mon dos.

« Comme nous rentrions dans l'atelier, je vis la tante Grédel qui priait, tout haut, les mains jointes. Je n'eus que le temps de la pousser dans la cuisine et de fermer la porte; avec sa dévotion, elle pouvait nous faire guillotiner tous.

« Alors l'oncle et moi nous regardâmes par les petites vitres. La foule chantait toujours dehors:

« Ça ira! les aristocrates à la lanterne! »

comme ces cigales, qui chantent lorsque l'hiver approche, et que la première gelée doit roussir.

« Bien des gens étaient debout devant la fenêtre; par-dessus leurs épaules et leurs têtes, on voyait les hussards, le citoyen Schneider, la fontaine et la haute voiture. Deux grands gaillards étaient en train de décharger les poutres; ils avaient des mines honnêtes; l'aubergiste Rœmer leur passait une bouteille d'eau-de-vie; et un petit homme sec, pâle, faible comme une allumette, le nez long, la figure en lame de rasoir, vêtu d'une petite blouse rouge serrée aux reins, surveillait l'ouvrage. Il avait l'air d'un véritable Hans-Wurst[1]; mais Dieu nous préserve d'un Hans-Wurst pareil: c'était le bourreau!

« Tandis que ces choses se passaient sous nos yeux, le maire Rebstock, un honnête vigneron, grave, large des épaules, et le grand tricorne sur la nuque, s'avançait à travers la place.

« Tous les *tridi* et les *sextidi*, Rebstock réunissait les enfants du village dans l'église, et leur apprenait le catéchisme républicain. C'était un homme rempli de bon sens; il s'attendait à recevoir la visite de Schneider, et s'était fait faire une veste avec le voile du tabernacle, pour attendrir le mauvais gueux.

« Comme il s'approchait, Schneider se penchant sur le cou de son cheval, s'écria:

« —Voici le pressoir, où sont les raisins?

« —Quels raisins, citoyen Schneider?

« —Les aristocrates.

« —Il n'y en a pas ici, nous sommes tous de bons patriotes. »

« La figure de Schneider devint terrible; je crus le voir encore une fois arracher son rouleau de papiers du feu.

[1] Polichinelle.

« —Tu mens! s'écria-t-il, tu en es un toi-même. Qu'est-ce que cet or et cet argent sur tes habits, quand la République n'a pas de quoi nourrir ses enfants?

« Ça, citoyen Schneider, c'est le voile du tabernacle. Je l'ai mis sur mon dos, pour exterminer l'hydre de la superstition. »

« Alors, Schneider partit d'un éclat de rire, en criant:

« —A la bonne heure! à la bonne heure! Mais rappelle-toi bien, il doit y avoir tout de même des aristocrates par ici!

« —Non, ils se sont tous sauvés. Nos garçons vont les chercher à Coblentz, et nos enfants battent la charge.

« —Nous verrons ça, dit Schneider. Tu m'as l'air d'un vrai patriote. Ton idée de tabernacle me plaît. Nous allons dîner avec toi. C'est bon! ha! ha! ha! »

« Il se tenait le ventre à deux mains.

« Tous les hussards dînèrent chez le maire, avec Schneider. On fit une réquisition exprès dans le village, et chacun donna ce qu'il avait de meilleur.

« Le lendemain, Schneider alla voir le club; il entendit les enfants réciter en chœur les Droits de l'homme.

« Tout se serait bien passé. Malheureusement, un ancien sonneur de cloches, qui se croyait aristocrate, s'était caché dans le grenier de l'auberge du Lion-d'Or; les hussards, en cherchant quelques bottes de foin, le dénichèrent, et l'on voulut savoir pourquoi ce pauvre diable se cachait.

« Schneider apprit qu'il avait sonné les cloches, et le fit guillotiner, pendant qu'on était encore à table. Ce fut un véritable chagrin pour Rebstock; mais il n'osa rien dire, de peur d'être guillotiné lui-même.

« Schneider s'en alla le jour même, à la grande satisfaction de tout le village.

« Voilà comment je reconnus le bon apôtre, et j'ai souvent pensé depuis que si mon père avait su ce qui devait arriver plus tard, il l'aurait laissé périr dans la Schloucht.

« Quant au vieux maire de Vettenheim, on ne lui pardonna jamais de s'être fait faire une veste avec le voile du tabernacle; et les vieilles commères surtout, qu'il avait empêchées par ce moyen d'être guillotinées, s'acharnèrent à le maudire, ce qui lui fit le plus grand tort.

« Un jour que je causais avec lui dans les vignes, et que nous parlions de cette histoire, il se mit à sourire tristement et dit:

« —Si pourtant je leur avais laissé couper le cou, ces bonnes âmes seraient dans la hotte de Schneider, avec le voile du tabernacle. Je



Les bruyères refleurirent. (Page 78.)

n'aurais pas de reproche à me faire; j'aurais été lâche comme tout le monde. »

« Alors je pensai :

« —Ce pauvre vieux Rebstock a raison. Sauvez donc les gens, pour que les uns vous maudissent, et que les autres vous guillotinent! Ce n'est pas encourageant! Si les hommes ne faisaient pas ces choses par charité chrétienne, ils seraient vraiment très-bêtes. C'est triste à dire, mais c'est la vérité!»

FIN DU CITOYEN SCHNEIDER.

ILLUSTRATIONS DE THÉOPHILE SCHULER.

L'AMI FRITZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



On ne pouvait être plus content que l'ami Fritz. (Page 2.)

I

Lorsque Zacharias Kobus, juge de paix à Hunebourg, mourut en 1832, son fils Fritz Kobus, se voyant à la tête d'une belle maison sur la place des Acacias, d'une bonne ferme dans la vallée de Meisenthâl et de pas mal d'écus placés sur solides hypothèques, essuya ses larmes et se dit avec l'Ecclésiaste: « Vanité des vanités, tout est vanité! Quel avantage a l'homme des travaux qu'il fait sur la terre? Une génération passe et l'autre vient; le soleil se lève et se couche aujourd'hui comme hier; le vent souffle au nord, puis il souffle au midi;

les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est pas remplie; toutes choses travaillent plus que l'homme ne saurait dire; l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre; on oublie les choses passées, on oubliera celles qui viennent:—le mieux est de ne rien faire... pour n'avoir rien à se reprocher! »

C'est ainsi que raisonna Fritz Kobus en ce jour.

Et le lendemain, voyant qu'il avait bien raisonné la veille, il se dit encore:

« Tu te lèveras le matin entre sept et huit heures, et la vieille Katel t'apportera ton déjeuner, que tu choisiras toi-même, selon ton goût. Ensuite tu pourras aller soit au casino, lire le journal, soit faire un tour aux champs, pour te mettre en appétit. A midi, tu reviendras dîner; après le dîner, tu vérifieras tes comptes, tu recevras tes rentes, tu feras tes marchés. Le soir, après souper, tu iras à la brasserie du *Grand-Cerf*, faire quelques parties de *youker* ou de *rams* avec les premiers venus. Tu fumeras des pipes, tu videras des chopes, et tu seras l'homme le plus heureux du monde. Tâche d'avoir toujours la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds: c'est le précepte de la sagesse. Et surtout, évite ces trois choses: de devenir trop gras, de prendre des actions industrielles et de te marier. Avec cela, Kobus, j'ose te prédire que tu deviendras vieux comme Mathusalem; ceux qui te suivront diront: « C'était un homme d'esprit, un homme de bon sens, un joyeux compère! » Que peux-tu désirer de plus, quand le roi Salomon déclare lui-même que l'accident qui frappe l'homme et celui qui frappe la bête sont un seul et même accident; que la mort de l'un est la même mort que celle de l'autre, et qu'ils ont tous deux le même souffle!... Puisqu'il en est ainsi, pensa Kobus, tâchons au moins de profiter de notre souffle pendant qu'il nous est permis de souffler. »

Or, durant quinze ans, Fritz Kobus suivit exactement la règle qu'il s'était tracée d'avance; sa vieille servante Katel, la meilleure cuisinière de Hunebourg, lui servit toujours les morceaux qu'il aimait le plus, apprêtés de la façon qu'il voulait: il eut toujours la meilleure choucroute, le meilleur jambon, les meilleures andouilles et le meilleur vin du pays; il prit régulièrement ses cinq chopes de *bockbier* à la brasserie du *Grand-Cerf;* il lut régulièrement le même journal à la même heure: il fit régulièrement ses parties de *youker* et de *rams,* tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Tout changeait autour de lui, Fritz Kobus seul ne changeait pas; tous ses anciens camarades montaient en grade, et Kobus ne leur portait pas envie; au contraire, lisait-il dans son journal que Yéri Hans venait d'être nommé capitaine de houzards, à cause de son courage; que Frantz Sépel venait d'inventer une machine pour filer le chanvre à moitié prix; que Pétrus venait d'obtenir une chaire de métaphysique à Munich; que Nickel Bischof venait d'être décoré de l'ordre du Mérite pour ses belles poésies, aussitôt il se réjouissait et disait: « Voyez comme ces gaillards-là se donnent de la peine: les uns se font casser bras et jambes pour me garder mon bien; les autres font des inventions pour m'obtenir les choses à bon marché; les autres suent sang et eau pour écrire des poésies et me faire passer un bon quart d'heure quand je m'ennuie.... Ha! ha! ha! les bons enfants! »

Et les grosses joues de Kobus se relevaient, sa grande bouche se fendait jusqu'aux oreilles, son large nez s'épatait de satisfaction; il poussait un éclat de rire qui n'en finissait plus.

Du reste, ayant toujours eu soin de prendre un exercice modéré, Fritz se portait de mieux en mieux; sa fortune s'augmentait raisonnablement, parce qu'il n'achetait pas d'actions et ne voulait pas s'enrichir d'un seul coup. Il était exempt de tous les soucis de la famille, étant resté garçon; tout le secondait, tout le satisfaisait, tout le réjouissait; c'était un exemple vivant de la bonne humeur que vous procurent le bon sens et la sagesse humaine, et naturellement il avait des amis, ayant des écus.

On ne pouvait être plus content que Fritz, mais ce n'était pas tout à fait sans peine, car je vous laisse à penser les propositions de mariage innombrables qu'il avait dû refuser durant ces quinze ans; je vous laisse à penser toutes les veuves et toutes les jeunes filles qui avaient voulu se dévouer à son bonheur; toutes les ruses des bonnes mères de famille, qui, de mois en mois et d'année en année, avaient essayé de l'attirer dans leur maison et de le faire se décider en faveur de Charlotte ou de Gretchen; non, ce n'est pas sans peine que Kobus avait sauvé sa liberté de cette conspiration universelle.

Il y avait surtout le vieux rabbin, David Sichel,— le plus grand arrangeur de mariages qu'on ait jamais vu dans ce bas monde, — il y avait surtout ce vieux rabbin qui s'acharnait à vouloir marier Fritz. On aurait dit que son honneur était engagé dans le succès de l'affaire. Et le pire, c'est que Kobus aimait beaucoup ce vieux David; il l'aimait pour l'avoir vu dès son enfance assis du matin au soir chez le juge de paix, son respectable père; pour l'avoir entendu nasiller, discuter et crier autour

de son berceau; pour avoir sauté sur ses vieilles cuisses maigres, en lui tirant la barbiche; pour avoir appris le *yudisch*[1] de sa propre bouche; pour s'être amusé dans la cour de la vieille synagogue, et enfin pour avoir dîné, tout petit, dans la tente de feuillage que David Sichel dressait chez lui, comme tous les fils d'Israël, au jour de la fête des Tabernacles.

Tous ces souvenirs se mêlaient et se confondaient dans l'esprit de Fritz avec les plus beaux jours de son enfance; aussi n'avait-il pas de plus grand plaisir que de voir, de près ou de loin, le profil du vieux *rebbe*[2], avec son chapeau râpé penché sur le derrière de la tête, son bonnet de coton noir tiré sur la nuque, sa vieille capote verte, au grand collet graisseux remontant jusque par-dessus les oreilles, son nez crochu barbouillé de tabac, sa barbiche grise, ses longues jambes maigres, revêtues de bas noirs formant de larges plis, comme autour de manches à balais, et ses souliers ronds à boucles de cuivre. Oui, cette bonne figure jaune, pleine de finesse et de bonhomie, avait le privilége d'égayer Kobus plus que toute autre à Hunebourg, et du plus loin qu'il l'apercevait dans la rue, il lui criait d'un accent nasillard, imitant le geste et la voix du vieux rebbe :

« Hé! hé! vieux *posché-isroel*[3], comment ça va-t-il? Arrive donc, que je te fasse goûter mon kirschenwasser. »

Quoique David Sichel eût plus de soixante-dix ans et que Fritz n'en eût guère que trente-six, ils se tutoyaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le vieux rebbe s'approchait donc, en agitant la tête d'un air grotesque, et psalmodiant :

« *Schaude*....., *schaude*.....[4], tu ne changeras donc jamais, tu seras donc toujours le même fou que j'ai connu, que j'ai fait sauter sur mes genoux, et qui voulait m'arracher la barbe? Kobus, il y a dans toi l'esprit de ton père : c'était un vieux braque, qui voulait connaître le Talmud et les prophètes mieux que moi, et qui se moquait des choses saintes, comme un véritable païen! S'il n'avait pas été le meilleur homme du monde, et s'il n'avait pas rendu des jugements à son tribunal, aussi beaux que ceux de Salomon, il aurait mérité d'être pendu! Toi, tu lui ressembles, tu es un *épikaures*[5]; aussi je te pardonne, il faut que je te pardonne. »

Alors Fritz se mettait à rire aux larmes; ils montaient ensemble prendre un verre de kirschenwasser, que le vieux rabbin ne dédaignait pas. Ils causaient en *yudisch* des affaires de la ville, du prix des blés, du bétail et de tout. Quelquefois David avait besoin d'argent, et Kobus lui avançait d'assez fortes sommes sans intérêt. Bref, il aimait le vieux rebbe, il l'aimait beaucoup, et David Sichel, après sa femme Sourlé et ses deux garçons Isidore et Nathan, n'avait pas de meilleur ami que Fritz; mais il abusait de son amitié pour vouloir le marier.

A peine étaient-ils assis depuis vingt minutes en face l'un de l'autre,— causant d'affaires, et se regardant avec ce plaisir que deux amis éprouvent toujours à se voir, à s'entendre, à s'exprimer ouvertement, sans arrière-pensée, ce qu'on ne peut jamais faire avec des étrangers,—à peine étaient-ils ainsi, et dans un de ces moments où la conversation sur les affaires du jour s'épuise, que la physionomie du vieux rebbe prenait un caractère rêveur, puis s'animait tout à coup d'un reflet étrange, et qu'il s'écriait :

« Kobus, connais-tu la jeune veuve du conseiller Rœmer? Sais-tu que c'est une jolie femme, oui, une jolie femme! Elle a de beaux yeux, cette jeune veuve; elle est aussi très-aimable. Sais-tu qu'avant-hier, comme je passais devant sa maison, dans la rue de l'Arsenal, voilà qu'elle se penche à la fenêtre et me dit: « Hé! c'est monsieur le rabbin Sichel; que j'ai de plaisir à vous voir, monsieur Sichel! » Alors, Kobus, moi tout surpris, je m'arrête et je lui réponds en souriant: « Comment un vieux bonhomme tel que David Sichel peut-il charmer d'aussi beaux yeux, madame Rœmer? Non, non, cela n'est pas possible, je vois que c'est par bonté d'âme que vous dites ces choses! » Et vraiment, Kobus, elle est bonne et gracieuse, et puis elle a de l'esprit; elle est, selon les paroles du Cantique des Cantiques, comme la rose de Sârron et le muguet des vallées, » disait le vieux rabbin en s'animant de plus en plus.

Mais, voyant Fritz sourire, il s'interrompait en balançant la tête, et s'écriait :

« Tu ris!.. il faut toujours que tu ries! Est-ce une manière de converser, cela? Voyons, n'est-elle pas ce que je dis... ai-je raison?

—Elle est encore mille fois plus belle, répondait Kobus; seulement raconte-moi le reste : elle t'a fait entrer chez elle, n'est-ce pas?.. elle veut se remarier?

—Oui.

—Ah! bon, ça fait la vingt-troisième...

—La vingt-troisième que tu refuses de ma propre main, Kobus?

—C'est vrai, David, avec chagrin, avec grand

[1] Patois composé d'allemand et d'hébreu.
[2] Rabbin.
[3] Mauvais juif.
[4] Braque.
[5] Épicurien.

chagrin ; je voudrais me marier pour te faire plaisir, mais tu sais... »

Alors le vieux rebbe se fâchait.

« Oui, disait-il, je sais que tu es un gros égoïste, un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui se fait des idées extraordinaires de sa grandeur. Eh bien! tu as tort, Fritz Kobus ; oui, tu as tort de refuser des personnes honnêtes, les meilleurs partis de Hunebourg, car tu deviens vieux; encore trois ou quatre ans, et tu auras des cheveux gris. Alors tu m'appelleras, tu diras : « David, cherche-moi une femme, cours, n'en vois-tu pas une qui me convienne? » Mais il ne sera plus temps, maudit *schaude*, qui ris de tout! Cette veuve est encore bien bonne de vouloir de toi! »

Plus le vieux rabbin se fâchait, plus Fritz riait.

« C'est cette manière de rire, criait David en se levant et balançant ses deux mains près de ses oreilles, c'est cette manière de rire que je ne peux pas voir : voilà ce qui me fâche! ne faut-il pas être fou pour rire de cette façon? »

Et s'arrêtant :

« Kobus, disait-il en faisant une grimace de dépit, avec ta façon de rire, tu me feras sauver de ta maison. Tu ne peux donc pas être grave une fois, une seule fois dans ta vie?

—Allons, *posché-isroel*, disait Fritz à son tour, assieds-toi, vidons encore un petit verre de ce vieux kirsch.

—Que ce kirschenwasser me soit du poison, disait le vieux rebbe fort dépité, si je reviens encore une fois chez toi! ta façon de rire est tellement bête, tellement bête, que ça me tourne sur le cœur. »

Et la tête roide, il descendait l'escalier en criant :

« C'est la dernière fois, Kobus, la dernière fois!

—Bath! disait Fritz, penché sur la rampe et les joues épanouies de plaisir, tu reviendras demain.

—Jamais!

—Demain, David; tu sais, la bouteille est encore à moitié pleine. »

Le vieux rabbin remontait la rue à grands pas, marmotant dans sa barbe grise, et Fritz, heureux comme un roi, renfermait la bouteille dans l'armoire et se disait :

« Ça fait la vingt-troisième! Ah! vieux *posché-isroel*, m'as-tu fait du bon sang! »

Le lendemain ou le surlendemain, David revenait à l'appel de Kobus; ils se rasseyaient à la même table, et de ce qui s'était passé la veille, il n'en était plus question.

II

Un jour, vers la fin du mois d'avril, Fritz Kobus s'était levé de grand matin pour ouvrir ses fenêtres sur la place des Acacias, puis il s'était recouché dans son lit bien chaud, la couverture autour des épaules, le duvet sur les jambes, et regardait la lumière rouge à travers ses paupières, en bâillant avec une véritable satisfaction. Il songeait à différentes choses, et, de temps en temps, entr'ouvrait les yeux pour voir s'il était bien éveillé.

Dehors il faisait un de ces temps clairs de la fonte des neiges où les nuages s'en vont, où le toit en face, les petites lucarnes miroitantes, la pointe des arbres, enfin tout vous paraît brillant; où l'on se croit redevenu plus jeune, parce qu'une sève nouvelle court dans vos membres, et que vous revoyez des choses cachées depuis cinq mois : le pot de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières, les moineaux criards qui recomment leurs batailles.

De petits coups de vent tiède soulevaient les rideaux de Fritz et les laissaient retomber; puis, aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glàces qui s'écoulent lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la chambre.

On entendait au loin dans la rue, les commères rire entre elles, en chassant à grands coups de balais la neige fondante le long des rigoles, les chiens aboyer d'une voix plus claire, et les poules caqueter dans la cour.

Enfin, c'était le printemps.

Kobus, à force de rêver, avait fini par se rendormir, quand le son d'un violon, pénétrant et doux comme la voix d'un ami que vous entendez vous dire après une longue absence : « Me voilà, c'est moi! » le tira de son sommeil, et lui fit venir les larmes aux yeux. Il respirait à peine pour mieux entendre.

C'était le violon du bohémien Iôsef, qui chantait, accompagné d'un autre violon et d'une contre-basse; il chantait dans sa chambre, derrière ses rideaux bleus, et disait :

« C'est moi, Kobus, c'est moi, ton vieil ami! Je te reviens avec le printemps, avec le beau soleil... — Écoute, Kobus, les abeilles bourdonnent autour des premières fleurs, les premières feuilles murmurent, la première alouette gazouille dans le ciel bleu, la première caille court dans les sillons. — Et je reviens t'embrasser! — Maintenant, Kobus, les misères de

l'hiver sont oubliées.—Maintenant, je vais encore courir de village en village joyeusement, dans la poussière des chemins, ou sous la pluie chaude des orages. — Mais je n'ai pas voulu passer sans te voir, Kobus, je viens te chanter mon chant d'amour, mon premier salut au printemps.

Tout cela, le violon de Iôsef le disait, et bien d'autres choses encore, plus profondes; de ces choses qui vous rappellent les vieux souvenirs de la jeunesse, et qui sont pour nous... pour nous seuls. Aussi le joyeux Kobus en pleurait d'attendrissement.

Enfin, tout doucement, il écarta les rideaux de son lit, pendant que la musique allait toujours, plus grave et plus touchante, et il vit les trois bohémiens sur le seuil de la chambre, et la vieille Katel derrière, sous la porte. Il vit Iôsef, grand, maigre, jaune, déguenillé comme toujours, le menton allongé sur le violon avec sentiment, l'archet frémissant sur les cordes avec amour, les paupières baissées, ses grands cheveux noirs, laineux, — recouverts du large feutre en loques, — tombant sur ses épaules comme la toison d'un mérinos, et ses narines aplaties sur sa grosse lèvre bleuâtre retroussée.

Il le vit ainsi, l'âme perdue dans sa musique; et, près de lui, Kopel le bossu, noir comme un corbeau, ses longs doigts osseux, couleur de bronze, écarquillés sur les cordes de la basse, le genou rapiécé en avant et le soulier en lambeaux sur le plancher; et, plus loin, le jeune Andrès, ses grands yeux noirs entourés de blanc, levés au plafond d'un air d'extase.

Fritz vit ces choses avec une émotion inexprimable.

Et maintenant, il faut que je vous dise pourquoi Iôsef venait lui faire de la musique au printemps, et pourquoi cela l'attendrissait.

Bien longtemps avant, un soir de Noël, Kobus se trouvait à la brasserie du *Grand-Cerf*. Il y avait trois pieds de neige dehors. Dans la grande salle, pleine de fumée grise, autour du grand fourneau de fonte, les fumeurs se tenaient debout; tantôt l'un, tantôt l'autre s'écartait un peu vers la table, pour vider sa chope, puis revenait se chauffer en silence.

On ne songeait à rien, quand un bohémien entra, les pieds nus dans des souliers troués; il grelottait, et se mit à jouer d'un air mélancolique. Fritz trouva sa musique très-belle : c'était comme un rayon de soleil à travers les nuages gris de l'hiver.

Mais derrière le bohémien, près de la porte, se tenait dans l'ombre le wachtman Foux, avec sa tête de loup à l'affût, les oreilles droites, le museau pointu, les yeux luisants. Kobus comprit que les papiers du bohémien n'étaient pas en règle, et que Foux l'attendait à la sortie pour le conduire au violon.

C'est pourquoi, se sentant indigné, il s'avança vers le bohémien, lui mit un *thaler* dans la main, et, le prenant bras dessus bras dessous, lui dit :

« Je te retiens pour cette nuit de Noël; arrive! »

Ils sortirent donc au milieu de l'étonnement universel, et plus d'un pensa : « Ce Kobus est fou d'aller bras dessus bras dessous avec un bohémien; c'est un grand original. »

Foux, lui, les suivait en frôlant les murs. Le bohémien avait peur d'être arrêté, mais Fritz lui dit :

« Ne crains rien, il n'osera pas te prendre. »

Il le conduisit dans sa propre maison, où la table était dressée pour la fête du *Christ-Kind*, l'arbre de Noël au milieu, sur la nappe blanche; et, tout autour, le pâté, les *küchlen* saupoudrés de sucre blanc, le *kougelhof* aux raisins de caisse, rangés dans un ordre convenable. Trois bouteilles de vieux bordeaux chauffaient dans des serviettes, sur le fourneau de porcelaine à plaque de marbre.

« Katel, va chercher un autre couvert, dit Kobus, en secouant la neige de ses pieds; je célèbre ce soir la naissance du Sauveur avec ce brave garçon, et si quelqu'un vient le réclamer... gare! »

La servante ayant obéi, le pauvre bohémien prit place, tout émerveillé de ces choses. Les verres furent remplis jusqu'au bord, et Fritz s'écria :

« A la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Dieu des bons cœurs! »

Dans le même instant Foux entrait. Sa surprise fut grande de voir le zigeiner assis à table avec le maître de la maison. Au lieu de parler haut, il dit seulement :

« Je vous souhaite une bonne nuit de Noël, monsieur Kobus.

—C'est bien; veux-tu prendre un verre de vin avec nous?

—Merci, je ne bois jamais dans le service. Mais connaissez-vous cet homme, monsieur Kobus?

—Je le connais, et j'en réponds.

—Alors ses papiers sont en règle?»

Fritz n'en put entendre davantage, ses grosses joues pâlissaient de colère; il se leva, prit rudement le wachtman au collet, et le jeta dehors en criant :

« Cela t'apprendra à entrer chez un honnête homme, la nuit de Noël! »

Puis il vint se rasseoir, et, comme le bohémien tremblait :

« Ne crains rien, lui dit-il, tu es chez Fritz

Kobus. Bois, mange en paix, si tu veux me faire plaisir. »

Il lui fit boire du vin de Bordeaux; et, sachant que Foux guettait toujours dans la rue, malgré la neige, il dit à Katel de préparer un bon lit à cet homme pour la nuit; de lui donner le lendemain des souliers et de vieux habits, et de ne pas le renvoyer sans avoir eu soin de lui mettre encore un bon morceau dans la poche.

Foux attendit jusqu'au dernier coup de la messe, puis il se retira; et le bohémien, qui n'était autre que Iôsef, étant parti de bonne heure, il ne fut plus question de cette affaire.

Kobus lui-même l'avait oubliée, quand, aux premiers jours du printemps de l'année suivante, étant au lit un beau matin, il entendit à la porte de sa chambre une douce musique : — c'était la pauvre alouette qu'il avait sauvée dans les neiges, et qui venait le remercier au premier rayon de soleil.

Depuis, tous les ans Iôsef revenait à la même époque, tantôt seul, tantôt avec un ou deux de ses camarades, et Fritz le recevait comme un frère.

Donc Kobus revit ce jour-là son vieil ami le bohémien, ainsi que je viens de vous le raconter; et quand la basse ronflante se tut, quand Iôsef, lançant son dernier coup d'archet, leva les yeux, il lui tendit les bras derrière les rideaux en s'écriant : « Iôsef! »

Alors le bohémien vint l'embrasser, riant en montrant ses dents blanches, et disant :

« Tu vois, je ne t'oublie pas... la première chanson de l'alouette est pour toi!

—Oui... et c'est pourtant la dixième année!» s'écria Kobus.

Ils se tenaient les mains et se regardaient, les yeux pleins de larmes.

Et comme les deux autres attendaient gravement, Fritz partit d'un éclat de rire, et dit :

« Iôsef, passe-moi mon pantalon. »

Le bohémien ayant obéi, il tira de sa poche deux *thalers*.

« Voici pour vous autres, dit-il à Kopel et à Andrès; vous pouvez aller dîner aux *Trois-Pigeons*. Iôsef dîne avec moi. »

Puis, sautant de son lit, tout en s'habillant il ajouta :

« Est-ce que tu as déjà fait ton tour dans les brasseries, Iôsef?

—Non, Kobus.

—Eh bien! dépêche-toi d'y aller; car à midi juste la table sera mise. Nous allons encore une fois nous faire du bon sang. Ha! ha! ha! le printemps est revenu; maintenant il s'agit de bien le commencer. Katel! Katel!

—Alors je m'en vais tout de suite, dit Iôsef.

—Oui, mon vieux; mais n'oublie pas midi.»

Le bohémien et ses deux camarades descendirent l'escalier, et Fritz, regardant sa vieille servante, lui dit avec un sourire de satisfaction.

« Eh bien, Katel, voici le printemps... Nous allons faire une petite noce... Mais attends un peu : commençons par inviter les amis. »

Et se penchant à la fenêtre, il se mit à crier:

« Ludwig! Ludwig! »

Un bambin passait justement, c'était Ludwig, le fils du tisserand Koffel, sa tignasse blonde ébouriffée et les pieds nus dans l'eau de neige. Il s'arrêta le nez en l'air.

« Monte! » lui cria Kobus.

L'enfant se dépêcha d'obéir et s'arrêta sur le seuil, les yeux en dessous, se grattant la nuque d'un air embarrassé.

« Avance donc... écoute! Tiens, voilà d'abord deux *groschen*. »

Ludwig prit les deux *groschen* et les fourra dans la poche de son pantalon de toile, en se passant la manche sous le nez, comme pour dire : « C'est bon! »

« Tu vas courir chez Frédéric Schoultz, dans la rue du Plat-d'Étain, et chez M. le percepteur Hâan, à l'hôtel de la *Cigogne*... tu m'entends?»

Ludwig inclina brusquement la tête.

« Tu leur diras que Fritz Kobus les invite à dîner pour midi juste.

—Oui, monsieur Kobus.

—Attends donc, il faut que tu ailles aussi chez le vieux rebbe David, et que tu lui dises que je l'attends vers une heure, pour le café. Maintenant, dépêche-toi! »

Le petit descendit l'escalier quatre à quatre; Kobus, de la fenêtre, le regarda quelques instants remonter la rue bourbeuse, sautant pardessus les ruisseaux comme un chat. La vieille servante attendait toujours.

« Écoute, Katel, lui dit Fritz en se retournant, tu vas aller au marché tout de suite. Tu choisiras ce que tu trouveras de plus beau en fait de poisson et de gibier. S'il y a des primeurs, tu les achèteras, n'importe à quel prix: l'essentiel est que tout soit bon! Je me charge de dresser la table et de monter les bouteilles, ainsi ne t'occupe que de ta cuisine. Mais dépêche-toi, car je suis sûr que le professeur Speck et tous les autres gourmands de la ville sont déjà sur la place, à marchander les morceaux les plus délicats. »

III

Après le départ de Katel, Fritz entra dans la cuisine allumer une chandelle, car il voulait

passer l'inspection de sa cave, et choisir quelques vieilles bouteilles de vin, pour célébrer la fête du printemps.

Sa grosse figure exprimait le contentement intérieur; il revoyait déjà les beaux jours se suivre à la file jusqu'en automne : la fête des asperges, les parties de quilles au *Panier-Fleuri*, hors de Hunebourg; les parties de pêche avec Christel, son fermier de Meisenthâl, la descente du Losser en bateau, sous les ombres tremblotantes des grands ormes en demi-voûte de la rive; et puis Christel, l'épervier sur l'épaule, lui disant : « Halte! » près de la source aux truites, et tout à coup déployant son filet en rond, comme une immense toile d'araignée, sur l'eau dormante, et le retirant tout frétillant de poissons dorés. Il revoyait cela d'avance, et bien d'autres choses : le départ pour la chasse au bois de hêtres, près de Katzenbach; le char à bancs tout plein de joyeux compères, les hautes guêtres de cuir bien bouclées aux jambes, la gibecière au dos sur la blouse grise, la gourde et le sac à poudre sur la hanche, les fusils doubles entre les genoux dans la paille : tout cela pêle-mêle. Les chiens, attachés derrière, jappant, hurlant, se démenant; et lui, près du timon, conduisant la voiture jusqu'à la maison du garde Rœdig, et les laissant partir, pour veiller à la cuisine, faire frire les petits oignons et rafraîchir le vin dans les cuveaux. Puis le retour des chasseurs à la nuit, les uns la gibecière vide, les autres soufflant dans la trompe. Tous ces beaux jours lui passaient devant les yeux en allumant la chandelle : les moissons, la cueillette du houblon, les vendanges, et il poussait de petits éclats de rire : « Hé! hé! hé! ça va bien... ça va bien! »

Enfin il descendit, la main devant la lumière, le trousseau de clef dans sa poche, un panier au bras.

En bas, sous l'escalier, il ouvrit la cave, une vieille cave bien sèche, les murs couverts de salpêtre brillant comme le cristal, la cave des Kobus depuis cent cinquante ans, où le grand-grand-père Nicolas avait fait venir pour la première fois du *markobrunner*, en 1715, et qui depuis, grâce à Dieu, s'était augmentée d'année en année, par la sage prévoyance des autres Kobus.

Il l'ouvrit, les yeux écarquillés de plaisir, et se vit en face des deux lucarnes bleues qui donnent sur la place des Acacias. Il passa lentement près des petits fûts cerclés de fer, rangés sur de grosses poutres le long des murs; et, les contemplant, il se disait :

« Ce *gleiszeller* est de huit ans, c'est moi-même qui l'ai acheté à la côte; maintenant il doit avoir assez déposé, il est temps de le mettre en bouteilles. Dans huit jours je préviendrai le tonnelier Schweyer, et nous commencerons ensemble. Et ce *steinberg*-là est de onze ans; il a fait une maladie, il a filé, mais ce doit être passé... nous verrons ça bientôt. Ah! voici mon *forstheimer* de l'année dernière, que j'ai collé au blanc d'œuf; il faudra pourtant que je l'examine; mais aujourd'hui je ne veux pas me gâter la bouche; demain, après-demain, il sera temps. »

Et, songeant à ces choses, Kobus avançait toujours rêveur et grave.

Au premier tournant, et comme il allait entrer dans la seconde cave, sa vraie cave, la cave des bouteilles, il s'arrêta pour moucher la chandelle, ce qu'il fit avec les doigts, ayant oublié les mouchettes; et, après avoir posé le pied sur le lumignon, il s'avança, le dos courbé, sous une petite voûte taillée dans le roc, et, tout au bout de ce boyau, il ouvrit une seconde porte, fermée d'un énorme cadenas; l'ayant poussée, il se redressa tout joyeux, en s'écriant :

« Ah! ah! nous y sommes! »

Et sa voix retentit sous la haute voûte grise.

En même temps, un chat noir grimpait au mur et se retournait dans la lucarne, les yeux verts brillants, avant de se sauver vers la rue du *Coin-Brûlé*.

Cette cave, la plus saine de Hunebourg, était en partie creusée dans le roc, et, pour le surplus, construite d'énormes pierres de taille; elle n'était pas bien grande, ayant au plus vingt pieds de profondeur sur quinze de large; mais elle était haute, partagée en deux par un lattis solide, et fermée d'une porte également en lattis. Tout le long s'étendaient des rayons, et sur ces rayons étaient couchées des bouteilles dans un ordre admirable. Il y en avait de toutes les années, depuis 1780 jusqu'en 1840. La lumière des trois soupiraux, se brisant dans le lattis, faisait étinceler le fond des bouteilles d'une façon agréable et pittoresque.

Kobus entra.

Il avait apporté un panier d'osier à compartiments carrés, une bouteille tenant dans chaque case; il posa ce panier à terre, et, la chandelle haute, il se mit à passer le long des rayons. La vue de tous ces bons vins, les uns au cachet bleu, les autres à la capsule de plomb, l'attendrit, et au bout d'un instant il s'écria :

« Si les pauvres vieux qui, depuis cinquante ans, ont, avec tant de sagesse et de prévoyance, mis de côté ces bons vins, s'ils revenaient, je suis sûr qu'ils seraient contents de me voir suivre leur exemple, et qu'ils me trouveraient digne de leur avoir succédé dans ce bas monde. Oui, tous seraient contents! car ces trois rayons-



Ton rire est tellement bête, que ça me toarne sur le cœur. (Page 4.)

là, c'est moi-même qui les ai remplis, et, j'ose dire, avec discernement : j'ai toujours eu soin de me transporter moi-même dans la vigne et de traiter avec les vignerons en face de la cuvée. Et, pour les soins de la cave, je ne me suis pas épargné non plus. Aussi ces vins-là, s'ils sont plus jeunes que les autres, ne sont pas d'une qualité inférieure ; ils vieilliront et remplaceront dignement les anciens. C'est ainsi que se maintiennent les bonnes traditions, et qu'il y a toujours, non-seulement du bon, mais du meilleur dans les mêmes familles.

« Oui, si le vieux Nicolas Kobus, le grand-père Frantz-Sépel, et mon propre père Zacharias, pouvaient revenir et goûter ces vins, ils seraient satisfaits de leur petit-fils ; ils reconnaîtraient en lui la même sagesse et les mêmes vertus qu'en eux-mêmes. Malheureusement ils ne peuvent pas revenir, c'est fini, bien fini ! Il faut que je les remplace en tout et pour tout. C'est triste tout de même ! des gens si prudents, de si bons vivants, penser qu'ils ne peuvent seulement plus goûter un verre de leur vin, et se réjouir en louant le Seigneur de ses grâces ! Enfin, c'est comme cela ; le même accident nous arrivera tôt ou tard, et voilà pourquoi nous devons profiter des bonnes choses pendant que nous y sommes ! »

Après ces réflexions mélancoliques, Kobus choisit les vins qu'il voulait boire en ce jour, et cela le remit de bonne humeur.

« Nous commencerons, se dit-il, par des vins de France, que mon digne grand-père Frantz-Sépel estimait plus que tous les autres.



C'est moi, Kobus, c'est ton vieil ami. (Page 4.)

Il n'avait peut-être pas tout à fait tort, car ce vieux bordeaux est bien ce qu'il y a de mieux pour se faire un bon fond d'estomac. Oui, prenons d'abord ces six bouteilles de bordeaux; ce sera un joli commencement. Et là-dessus, trois bouteilles de *rudesheim*, que mon pauvre père aimait tant!... mettons-en quatre en souvenir de lui. Cela fait déjà dix. Mais pour les deux autres, celles de la fin, il faut quelque chose de choisi, du plus vieux, quelque chose qui nous fasse chanter... Attendez, attendez, que je vous examine ça de près. »

Alors Kobus se courbant remua doucement la paille du rayon d'en bas, et, sur les vieilles étiquettes, il lisait : *Markobrunner de* 1780. — *Affenthâl de* 1804. — *Johannisberg des capucins*, sans date.

« Ah! ah! *Johannisberg des capucins!* » fit-il en se redressant et claquant de la langue.

Il leva la bouteille couverte de poussière et la posa dans le panier avec recueillement.

« Je connais ça! » dit-il.

Et durant plus d'une minute, il se prit à songer aux capucins de Hunebourg, lesquels, en 1793, lors de l'arrivée des Français, avaient abandonné leur cave, dont le grand-père Frantz avait eu la *chance* de sauver du pillage deux ou trois cents bouteilles. C'était un vin jaune d'or, tellement délicat, qu'en le buvant il vous semblait sentir comme un parfum oriental se fondre dans votre bouche.

Kobus, se rappelant cela, fut content. Et, sans compléter le panier, il se dit :

« En voilà bien assez; encore une bouteille

de *capucin*, et nous roulerions sous la table. Il faut user, comme le répétait sans cesse mon vertueux père, mais il ne faut pas abuser. »

Alors, plaçant avec précaution le panier hors du lattis, il referma soigneusement la porte, y remit le cadenas et reprit le chemin de la première cave. En passant, il compléta le panier avec une bouteille de vieux rhum, qui se trouvait à part, dans une sorte d'armoire enfoncée entre deux piliers de la voûte basse; et enfin il remonta, s'arrêtant chaque fois pour cadenasser les portes.

En arrivant près du vestibule, il entendit déjà le remue-ménage des casseroles et le pétillement du feu dans la cuisine : Katel était revenue du marché, tout était en train, cela lui fit plaisir.

Il monta donc, et, s'arrêtant dans l'allée, sur le seuil de la cuisine flamboyante, il s'écria :

« Voici les bouteilles! A cette heure, Katel, j'espère que tu vas te dépasser, que tu nous feras un dîner... mais un dîner...

—Soyez donc tranquille, Monsieur, répondit la vieille cuisinière, qui n'aimait pas les recommandations, est-ce que vous avez jamais été mécontent de moi depuis vingt ans?

—Non, Katel, non, au contraire; mais tu sais, on peut faire bien, très-bien, et tout à fait bien.

—Je ferai ce que je pourrai, dit la vieille, on ne peut pas en demander davantage. »

Kobus voyant alors sur la table deux gelinottes, un superbe brochet arrondi dans le cuveau, de petites truites pour la friture, un superbe pâté de foie gras, pensa que tout irait bien.

« C'est bon, c'est bon, fit-il en s'en allant, cela marchera, ha! ha! ha! nous allons rire. »

Au lieu d'entrer dans la salle à manger ordinaire il prit la petite allée à droite, et devant une haute porte il déposa son panier, mit une clef dans la serrure et ouvrit : c'était la chambre de gala des Kobus; on ne dînait là que dans les grandes circonstances. Les persiennes des trois hautes fenêtres au fond étaient fermées ; le jour grisâtre laissait voir dans l'ombre de vieux meubles, des fauteuils jaunes, une cheminée de marbre blanc, et, le long des murs, de grands cadres couverts de percale blanche.

Fritz ouvrit d'abord les fenêtres et poussa les persiennes pour donner de l'air.

Cette salle, boisée de vieux chêne, avait quelque chose de solennel et de digne; on comprenait, au premier coup d'œil, qu'on devait bien manger là-dedans de père en fils.

Fritz retira les voiles des portraits : c'étaient les portraits de Nicolas Kobus, conseiller à la cour de l'électeur Frédéric-Wilhelm, en l'an de grâce 1715. M. le conseiller portait l'immense perruque Louis XIV, l'habit marron à larges manches relevées jusqu'aux coudes et le jabot de fines dentelles; sa figure était large, carrée et digne. Un autre portrait représentait Frantz-Sépel Kobus, enseigne dans le régiment de dragons de Leiningen, avec l'uniforme bleu-de-ciel à brandebourgs d'argent, l'écharpe blanche au bras gauche, les cheveux poudrés et le tricorne penché sur l'oreille; il avait alors vingt ans au plus et paraissait frais comme un bouton d'églantine. Un troisième portrait représentait Zacharias Kobus, le juge de paix, en habit noir carré; il tenait à la main sa tabatière et portait la perruque à queue de rat.

Ces trois portraits, de même grandeur, étaient de larges et solides peintures; on voyait que les Kobus avaient toujours eu de quoi payer grassement les artistes chargés de transmettre leur effigie à la postérité. Fritz avait avec chacun d'eux un grand air de ressemblance, c'est-à-dire les yeux bleus, le nez épaté, le menton rond frappé d'une fossette, la bouche bien fendue et l'air content de vivre.

Enfin, à droite, contre le mur, en face de la cheminée, était le portrait d'une femme, la grand'mère de Kobus, fraîche, riante, la bouche entr'ouverte pour laisser voir les plus belles dents blanches qu'il soit possible de se figurer, les cheveux relevés en forme de navire et la robe de velours bleu-de-ciel bordée de rose.

D'après cette peinture, le grand-père Frantz-Sépel avait dû faire bien des envieux, et l'on s'étonnait que son petit-fils eût si peu de goût pour le mariage.

Tous ces portraits, entourés de cadres à grosses moulures dorées, produisaient un bel effet sur le fond brun de la haute salle.

Au-dessus de la porte, on voyait une sorte de moulure représentant l'Amour emporté sur un char par trois colombes. Enfin tous les meubles, les hautes portes d'armoires, la vieille chiffonnière en bois de rose, le buffet à larges panneaux sculptés, la table ovale à jambes torses, et jusqu'au parquet de chêne palmé alternativement jaune et noir, tout annonçait la bonne figure que les Kobus faisaient à Hunebourg depuis cent cinquante ans.

Fritz, après avoir ouvert les persiennes, poussa la table à roulettes au milieu de la salle, puis il ouvrit deux armoires, de ces hautes armoires à doubles battants pratiquées dans les boiseries, et descendant du plafond jusque sur le parquet. Dans l'une était le linge de table, aussi beau qu'il soit possible de le désirer, sur une infinité de rayons; dans l'autre la vaisselle, de cette magnifique porcelaine de

vieux saxe fleuronnée, moulée et dorée : les piles d'assiettes en bas, les services de toute sorte, les soupières rebondies, les tasses, les sucriers au-dessus ; puis l'argenterie ordinaire dans une corbeille.

Kobus choisit une belle nappe damassée et l'étendit sur la table soigneusement, passant une main dessus pour en effacer les plis et faisant aux coins de gros nœuds pour les empêcher de balayer le plancher. Il fit cela lentement, gravement, avec amour. Après quoi il prit une pile d'assiettes plates et la posa sur la cheminée, puis une autre d'assiettes creuses. Il fit de même d'un plateau de verres de cristal, taillés à gros diamants, de ces verres lourds où le vin rouge a les reflets sombres du rubis et le vin jaune ceux de la topaze. Enfin il déposa les couverts sur la table, régulièrement, l'un en face de l'autre; il plia les serviettes dessus avec soin, en bateau et en bonnet d'évêque, se plaçant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour juger de la symétrie.

En se livrant à cette occupation, sa bonne grosse figure avait un air de recueillement inexprimable, ses lèvres se serraient, ses sourcils se fronçaient :

« C'est cela, se disait-il à voix basse, le grand Frédéric Schoultz du côté des fenêtres, le dos à la lumière ; le percepteur Christian Hâan en face de lui ; Iôsef de ce côté et moi de celui-ci : ce sera bien..... c'est bien comme cela ; quand la porte s'ouvrira, je verrai tout d'avance, je saurai ce qu'on va servir, je pourrai faire signe à Katel d'approcher ou d'attendre; c'est très-bien. Maintenant les verres : à droite, celui du bordeaux pour commencer; au milieu, celui du *rudesheim*, et ensuite celui du *johannisberg des capucins*. Toute chose doit venir en ordre et selon son temps : l'huilier sur la cheminée, le sel et le poivre sur la table, rien ne manque plus, et j'ose me flatter..... Ah ! le vin ! comme il fait déjà chaud, nous le mettrons rafraîchir dans un baquet sous la pompe, excepté le bordeaux, qui doit se boire tiède; je vais prévenir Katel.—Et maintenant, à mon tour, il faut que je me rase, que je change, que je mette ma belle redingote marron. — Ça va, Kobus, ha! ha ! ha ! quelle fête du printemps.... Et dehors donc, il fait un soleil superbe !—Hé ! le grand Frédéric se promène déjà sur la place; il n'y a plus une minute à perdre ! »

Fritz sortit; en passant devant la cuisine, il avertit Katel de faire chauffer le bordeaux et rafraîchir les autres vins; il était radieux et entra dans sa chambre en chantant tout bas : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois..... you ! you ! »

La bonne odeur de la soupe aux écrevisses remplissait toute la maison, et la grande Frentzel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*, avertie d'avance, entrait alors pour veiller au service, car la vieille Katel ne pouvait être à la fois dans la cuisine et dans la salle à manger.

La demie sonnait alors à l'église Saint-Landolphe, et les convives ne pouvaient tarder à paraître.

IV

Est-il rien de plus agréable en ce bas monde que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères ; et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisses qui embaume, et de passer les assiettes en disant : « Goûtez-moi cela, mes amis, vous m'en donnerez des nouvelles. »

Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps ou de l'automne!

Et quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper des tranches de gigot fondantes, ou la truelle d'argent pour diviser tout du long avec délicatesse un magnifique brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement les autres vous regardent !

Puis quand vous saisissez derrière votre chaise, dans la cuvette, une autre bouteille, et que vous la placez entre vos genoux pour en tirer le bouchon sans secousse, comme ils rient en pensant : « Qu'est-ce qui va venir à cette heure? »

Ah ! je vous le dis, c'est un grand plaisir de traiter ses vieux amis et de penser : « Cela recommencera de la sorte d'année en année, jusqu'à ce que le Seigneur Dieu nous fasse signe de venir et que nous dormions en paix dans le sein d'Abraham. »

Et quand, à la cinquième ou sixième bouteille, les figures s'animent, quand les uns éprouvent tout à coup le besoin de louer le Seigneur, qui nous comble de ses bénédictions, et les autres de célébrer la gloire de la vieille Allemagne, ses pâtés, ses jambons et ses nobles vins; quand Kasper s'attendrit et demande pardon à Michel de lui avoir gardé rancune, sans que Michel s'en soit jamais douté, et que Christian, la tête penchée sur l'épaule, rit tout bas en songeant au père Bischoff, mort depuis dix ans, et qu'il avait oublié ; quand d'autres parlent de chasse, d'autres de musique, tous

ensemble, en s'arrêtant de temps en temps pour éclater de rire : c'est alors que la chose devient tout à fait réjouissante et que le paradis, le vrai paradis, est sur la terre.

Eh bien ! tel était précisément l'état des choses chez Fritz Kobus, vers une heure de l'après-midi : le vieux vin avait produit son effet.

Le grand Frédéric Schoultz, ancien secrétaire du père Kobus, et ancien sergent de la landwehr, en 1814, avec sa grande redingote bleue, sa perruque ficelée en queue de rat, ses longs bras et ses longues jambes, son dos plat et son nez pointu, se démenait d'une façon étrange, pour raconter comment il était réchappé de la campagne de France, dans certain village d'Alsace, où il avait fait le mort pendant que deux paysans lui retiraient ses bottes. Il serrait les lèvres, écarquillait les yeux, et criait, en ouvrant les mains comme s'il avait encore été dans la même position critique : « Je ne bougeais pas ! je pensais : « Si tu bouges, ils sont capables de te planter leur fourche dans le dos ! »

Il racontait cet événement au gros percepteur Hâan, qui semblait l'écouter, son ventre arrondi comme un bouvreuil, la face pourpre, la cravate lâchée, ses gros yeux voilés de douces larmes, et qui riait en songeant à la prochaine ouverture de la chasse. De temps en temps il se rengorgeait, comme pour dire quelque chose : mais il se recouchait lentement au dos de son fauteuil, sa main grasse, chargée de bagues, sur la table à côté de son verre.

Iôsef avait l'air grave, sa figure cuivrée exprimait la contemplation intérieure ; il avait rejeté ses grands cheveux laineux loin de ses tempes, et son œil noir se perdait dans l'azur du ciel, au haut des grandes fenêtres.

Kobus, lui, riait tellement en écoutant le grand Frédéric, que son nez épaté couvrait la moitié de sa figure ; mais il n'éclatait pas, quoique ses joues relevées eussent l'apparence d'un masque de comédie.

« Allons, buvons, disait-il, encore un coup ! la bouteille est encore à moitié pleine. »

Et les autres buvaient, la bouteille passait de main en main.

C'est en ce moment que le vieux David Sichel entra, et l'on peut s'imaginer les cris d'enthousiasme qui l'accueillirent :

« Hé ! David !.... Voici David !..... A la bonne heure !... il arrive ! »

Le vieux rabbin promenant un regard sardonique sur les tartes découpées, sur les pâtés effondrés et les bouteilles vides, comprit aussitôt à quel diapason était montée la fête : il sourit dans sa barbiche.

« Hé ! David, il était temps, s'écria Kobus tout joyeux, encore dix minutes, et je t'envoyais chercher par les gendarmes ! nous t'attendons depuis une demi-heure.

—Dans tous les cas, ce n'est pas au milieu des gémissements de Babylone, fit le vieux rebbe d'un ton moqueur.

—Il ne manquerait que cela ! dit Kobus en lui faisant place. Allons, prends une chaise, vieux, assieds-toi. Quel dommage que tu ne puisses pas goûter de ce pâté, il est délicieux !

—Oui, s'écria le grand Frédéric, mais c'est *treife*[1], il n'y a pas moyen ; le Seigneur a fait les jambons, les andouilles et les saucisses pour nous autres.

—Et les indigestions aussi, dit David en riant tout bas. Combien de fois ton père, Johann Schoultz, ne m'a-t-il pas répété la même chose ! c'est une plaisanterie de ta famille qui passe de père en fils, comme la perruque à queue de rat et la culotte de velours à deux boucles. Tout cela n'empêche pas que si ton père avait moins aimé le jambon, les saucisses et les andouilles, il serait encore frais et solide comme moi. Mais vous autres, *schaude*, vous ne voulez rien entendre, et tantôt l'un, tantôt l'autre se fait prendre comme les rats dans les ratières, par amour du lard.

—Voyez-vous, le vieux *posché-isroel* qui prétend avoir peur des indigestions, s'écria Kobus, comme si ce n'était pas la loi de Moïse qui lui défende la chose.

—Tais-toi, interrompit David en nasillant, je dis cela pour ceux qui ne comprendraient pas de meilleures raisons ; mais celle-là doit vous suffire ; elle est très-bonne pour un sergent de landwehr qui se laisse tirer les bottes dans une mare d'Alsace ; les indigestions sont aussi dangereuses que les coups de fourche. »

Alors un immense éclat de rire s'éleva de tous côtés, et le grand Frédéric, levant le doigt, dit :

« David, je te rattraperai plus tard ! »

Mais il ne savait que répondre, et le vieux rabbin riait de bon cœur avec les autres.

La grande Frentzel, de l'auberge du *Bœuf-Rouge*, après avoir débarrassé la table, arrivait alors de la cuisine avec un plateau chargé de tasses, et Katel suivait, portant sur un autre plateau la cafetière et les liqueurs.

Le vieux rebbe prit place entre Kobus et Iôsef. Frédéric Schoultz tira gravement de la poche de sa redingote une grosse pipe d'Ulm, et Fritz alla chercher dans l'armoire une boîte de cigares.

Mais Katel venait à peine de sortir, et la porte

[1] Déclaré impur par la loi de Moïse.

restait encore ouverte, qu'une petite voix fraîche et gaie s'écriait dans la cuisine :

« Hé! bonjour, mademoiselle Katel; mon Dieu, que vous avez donc un grand dîner! toute la ville en parle.

—Chut! » fit la vieille servante.

Et la porte se referma.

Toutes les oreilles s'étaient dressées dans la salle, et le gros percepteur Hâan dit :

« Tiens! quelle jolie voix! Avez-vous entendu? Hé! hé! hé! ce gueux de Kobus, voyez-vous ça!

—Katel..... Katel! » s'écria Kobus en se retournant tout étonné.

La porte de la cuisine se rouvrit.

« Est-ce qu'on a oublié quelque chose, Monsieur? demanda Katel.

—Non, mais qui donc est dehors?

—C'est la petite Sûzel, vous savez, la fille de Christel, votre fermier de Meisenthâl! elle apporte des œufs et du beurre frais.

—Ah! c'est la petite Sûzel, tiens! tiens!..... Eh bien, qu'elle entre; voilà plus de cinq mois que je ne l'ai vue. »

Katel se retourna :

« Sûzel, monsieur demande que tu entres.

—Ah! mon Dieu, mademoiselle Katel, moi qui ne suis pas habillée!

—Sûzel, cria Kobus, arrive donc! »

Alors une petite fille blonde et rose, de seize à dix-sept ans, fraîche comme un bouton d'églantine, les yeux bleus, le petit nez droit aux narines délicates, les lèvres gracieusement arrondies, en petite jupe de laine blanche et casaquin de toile bleue, parut sur le seuil, la tête baissée, toute honteuse.

Tous les amis la regardaient d'un air d'admiration, et Kobus parut comme surpris de la voir.

« Que te voilà devenue grande, Sûzel, dit-il. Mais avance donc, n'aie pas peur, on ne veut pas te manger.

—Ah! je sais bien, fit la petite; mais c'est que je ne suis pas habillée, monsieur Kobus.

—Habillée! s'écria Hâan, est-ce que les jolies filles ne sont pas toujours assez bien habillées?

Alors Fritz, se retournant, dit en hochant la tête et haussant les épaules :

« Hâan! Hâan! une enfant... une véritable enfant! Allons, Sûzel, viens prendre le café avec nous; Katel, apporte une tasse pour la petite.

—Oh! monsieur Kobus, je n'oserai jamais!

—Bah! bah! Katel, dépêche-toi. »

Lorsque la vieille servante revint avec une tasse, Sûzel, rouge jusqu'aux oreilles, était assise, toute droite sur le bord de sa chaise, entre Kobus et le vieux rebbe.

« Eh bien, qu'est-ce qu'on fait à la ferme, Sûzel? le père Christel va toujours bien?

—Oh! oui, Monsieur, Dieu merci, fit la petite, il va toujours bien; il m'a chargée de bien des compliments pour vous, et la mère aussi.

—A la bonne heure, ça me fait plaisir. Vous avez eu beaucoup de neige cette année?

—Deux pieds autour de la ferme pendant trois mois, et il n'a fallu que huit jours pour la fondre.

—Alors les semailles ont été bien couvertes.

—Oui, monsieur Kobus. Tout pousse, la terre est déjà verte jusqu'aux creux des sillons.

—C'est bien. Mais bois donc, Sûzel, tu n'aimes peut-être pas le café? Si tu veux un verre de vin?

—Oh non! j'aime bien le café, monsieur Kobus. »

Le vieux rebbe regardait la petite d'un air tendre et paternel; il voulut sucrer lui-même son café, disant :

« Ça, c'est une bonne petite fille, oui, une bonne petite fille, mais elle est un peu trop craintive. Allons, Sûzel, bois un petit coup, cela te donnera du courage.

—Merci, monsieur David, » répondit la petite à voix basse.

Et le vieux rebbe se redressa content, la regardant d'un air tendre tremper ses lèvres roses dans la tasse.

Tous regardaient avec un véritable plaisir cette jolie fille, si douce et si timide: Iôsef lui-même souriait. Il y avait en elle comme un parfum des champs; une bonne odeur de printemps et de grand air, quelque chose de riant et de doux, comme le babillement de l'alouette au-dessus des blés; en la regardant, il vous semblait être en pleine campagne, dans la vieille ferme, après la fonte des neiges.

« Alors tout reverdit là-bas? reprit Fritz; est-ce qu'on a commencé le jardinage?

—Oui, monsieur Kobus; la terre est encore un peu fraîche, mais, depuis ces huit jours de soleil, tout vient; dans une quinzaine nous aurons de petits radis. Ah! le père voudrait bien vous voir; nous avons tous le temps long après vous, nous attendons tous les jours; le père aurait bien des choses à vous dire. La Blanchette a fait veau la semaine dernière, et le petit vient bien : c'est une génisse blanche.

—Une génisse blanche! ah! tant mieux.

—Oui, les blanches donnent plus de lait, et puis c'est aussi plus joli que les autres. »

Il y eut un silence. Kobus, voyant que la petite avait bu son café et qu'elle était tout embarrassée, lui dit :

« Allons, mon enfant, je suis bien content de t'avoir vue; mais puisque tu es si gênée

avec nous, va voir la vieille Katel qui t'attend; elle te mettra un bon morceau de pâté dans ton panier, tu m'entends, tu lui diras ça, et une bouteille de bon vin pour le père Christel.

—Merci, monsieur Kobus, » dit la petite en se levant bien vite.

Elle fit une jolie révérence pour se sauver.

« N'oublie pas de dire là-bas que j'arriverai dans la quinzaine au plus tard, lui cria Fritz.

—Non, Monsieur, je n'oublierai rien; on sera bien content. »

Elle s'échappa comme un oiseau de sa cage, et le vieux David, les yeux pétillants de joie, s'écria :

« Voilà ce qu'on peut appeler une jolie petite fille, et qui fera bientôt une bonne petite femme de ménage, je l'espère.

—Une bonne petite femme de ménage, j'en étais sûr, s'écria Kobus en riant aux éclats; le vieux *posché-isroel* ne peut voir une fille ou un garçon sans songer aussitôt à les marier. Ha! ha! ha!

—Eh bien, oui! s'écria le vieux rebbe, la barbiche hérissée, oui, j'ai dit et je répète : une bonne petite femme de ménage! Quel mal y a-t-il à cela? Dans deux ans cette petite Sûzel peut être mariée, elle peut même avoir un petit poupon rose dans les bras.

—Allons, tais-toi, vieux, tu radotes.

—Je radote... c'est toi qui radotes, *épicaures;* pour tout le reste tu parais avoir assez de bon sens, mais sur le chapitre du mariage tu es un véritable fou.

—Bon, maintenant c'est moi qui suis le fou et David Sichel l'homme raisonnable. Quelle diable d'idée possède le vieux rebbe de vouloir marier tout le monde?

—N'est-ce pas la destination de l'homme et de la femme? Est-ce que Dieu n'a pas dit dès le commencement : « Allez, croissez et multipliez? » Est-ce que ce n'est pas une folie que de vouloir aller contre Dieu, de vouloir vivre..... »

Mais alors Fritz se mit tellement à rire que le vieux rebbe en devint tout pâle d'indignation :

« Tu ris, fit-il en se contenant, c'est facile de rire. Quand tu ferais : « ha! ha! ha! hé! hé! hé! hi! hi! hi! » jusqu'à la fin des siècles, cela prouverait grand'chose, n'est-ce pas? Si seulement une fois tu voulais raisonner avec moi, comme je t'aplatirais! Mais tu ris, tu ouvres ta grande bouche : « ha! ha! ha! » Ton nez s'étend sur tes joues comme une tache d'huile, et tu crois m'avoir vaincu. Ce n'est pas cela, Kobus, ce n'est pas ainsi qu'on raisonne. »

En parlant, le vieux rebbe faisait des gestes si comiques, il imitait la façon de rire de Kobus avec des grimaces si grotesques que toute la salle ne put y tenir et que Fritz lui-même dut se serrer l'estomac pour ne pas éclater.

« Non, ce n'est pas ça, poursuivit David avec une vivacité singulière. Tu ne penses pas, tu n'as jamais réfléchi.

—Moi, je ne fais que cela, dit Kobus en essuyant ses grosses joues où serpentaient les larmes; si je ris c'est à cause de tes idées étranges. Tu me crois aussi par trop innocent. Voilà quinze ans que je vis tranquille avec ma vieille Katel, que j'ai tout arrangé chez moi pour être à mon aise. Quand je veux me promener, je me promène; quand je veux m'asseoir et dormir, je m'asseois et je dors; quand je veux prendre une chope, je la prends; si l'idée me passe par la tête d'inviter trois, quatre, cinq amis, je les invite. Et tu voudrais me faire changer tout cela! tu voudrais m'amener une femme qui bouleverserait tout de fond en comble! Franchement, David, c'est trop fort!

—Tu crois donc, Kobus, que tout ira de même jusqu'à la fin? Détrompe-toi, garçon; l'âge arrive, et, d'après le train que tu mènes, je prévois que ton gros orteil t'avertira bientôt que la plaisanterie a duré trop longtemps. Alors tu voudras bien avoir une femme!

—J'aurai Katel.

—Ta vieille Katel a fait son temps comme moi. Tu seras forcé de prendre une autre servante qui te grugera, qui te volera, Kobus, pendant que tu seras en train de soupirer dans ton fauteuil, avec la goutte au pied.

—Bah! interrompit Fritz, si la chose arrive... alors comme alors, il sera temps d'aviser. En attendant, je suis heureux, parfaitement heureux. Si je prenais maintenant une femme, et je me suppose de la chance, je suppose que ma femme soit excellente, bonne ménagère et tout ce qui s'ensuit, eh bien, David, il ne faudrait pas moins la mener promener de temps en temps, la conduire au bal de M. le bourgmestre ou de madame la sous-préfète; il faudrait changer mes habitudes; je ne pourrais plus aller le chapeau sur l'oreille ou sur la nuque, la cravate un peu débraillée; il faudrait renoncer à la pipe.... ce serait l'abomination de la désolation, je tremble rien que d'y penser. Tu vois que je raisonne mes petites affaires aussi bien qu'un vieux rebbe qui prêche à la synagogue. Avant tout, tâchons d'être heureux.

—Tu raisonnes mal, Kobus.

—Comment! je raisonne mal. Est-ce que le bonheur n'est pas notre but à tous?

—Non, ce n'est pas notre but, sans cela nous serions tous heureux : on ne verrait pas tant

de misérables; Dieu nous aurait donné les moyens de remplir notre but, il n'aurait eu qu'à le vouloir. Ainsi, Kobus, il veut que les oiseaux volent, et les oiseaux ont des ailes; il veut que les poissons nagent, et les poissons ont des nageoires; il veut que les arbres fruitiers portent des fruits en leur saison, et ils portent des fruits. Chaque être reçoit les moyens d'atteindre son but. Et puisque l'homme n'a pas de moyens pour être heureux, puisque peut-être en ce moment, sur toute la terre, il n'y a pas un seul homme heureux ayant les moyens de rester toujours heureux, cela prouve que Dieu ne le veut pas.

—Et qu'est-ce qu'il veut donc, David?

—Il veut que nous méritions le bonheur, et cela fait une grande différence, Kobus; car pour mériter le bonheur, soit dans ce bas monde, soit dans un autre, il faut commencer par remplir ses devoirs, et le premier de ces devoirs, c'est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants, d'élever d'honnêtes gens et de transmettre à d'autres le dépôt de la vie qui nous a été confié.

—Il a de drôles d'idées tout de même, ce vieux rebbe, dit alors Frédéric Schoultz en remplissant sa tasse de kirschenwasser, on croirait qu'il pense ce qu'il dit.

—Mes idées ne sont pas drôles, répondit David gravement, elles sont justes. Si ton père le boulanger avait raisonné comme toi, s'il avait voulu se débarrasser de tous les tracas et mener une vie inutile aux autres, et si le père Zacharias Kobus avait eu la même façon de voir, vous ne seriez pas là, le nez rouge et le ventre à table, à vous goberger aux dépens de leur travail. Vous pouvez rire du vieux rebbe, mais il a la satisfaction de vous dire au moins ce qu'il pense. Ces anciens-là plaisantaient aussi quelquefois; seulement, pour les choses sérieuses ils raisonnaient sérieusement, et je vous dis qu'ils se connaissaient mieux en bonheur que vous. Te rappelles-tu, Kobus, ton père, le vieux Zacharias, si grave à son tribunal, te rappelles-tu quand il revenait à la maison, entre onze heures et midi, son grand carton sous le bras, et qu'il te voyait de loin jouer sur la porte, comme sa figure changeait, comme il se mettait à sourire en lui-même, on aurait dit qu'un rayon de soleil descendait sur lui! Et quand, dans cette même chambre où nous sommes, il te faisait sauter sur ses genoux et que tu disais mille sottises, comme à l'ordinaire, était-il heureux, le pauvre homme! Va donc chercher dans ta cave ta meilleure bouteille de vin et pose-la devant toi, nous verrons si tu ris comme lui, si ton cœur saute de plaisir, si tes yeux brillent et si tu te mets à chanter l'air des *Trois houzards*, comme il le chantait pour te réjouir!

—David, s'écria Fritz tout attendri, parlons d'autre chose!

—Non! tous vos plaisirs de garçon, tout votre vieux vin que vous buvez entre vous, toutes vos plaisanteries, tout cela n'est rien... c'est de la misère auprès du bonheur de la famille; c'est là que vous êtes vraiment heureux, parce que vous êtes aimé; c'est là que vous louez le Seigneur de ses bénédictions. Mais vous ne comprenez pas ces choses; je vous dis ce que je pense de plus vrai, de plus juste, et vous ne m'écoutez pas. »

En parlant ainsi, le vieux rebbe semblait tout ému; le gros percepteur Hâan le regardait, les yeux écarquillés, et Iôsef, de temps en temps, murmurait des paroles confuses.

« Que penses-tu de cela, Iôsef? dit à la fin Kobus au bohémien.

—Je pense comme le rebbe David, dit-il, mais je ne peux pas me marier, puisque j'aime le grand air, et que mes petits pourraient mourir sur la route. »

Fritz était devenu rêveur.

« Oui, il ne parle pas mal, pour un vieux *posché-isroel*, fit-il en riant; mais je m'en tiens à mon idée, je suis garçon et je resterai garçon.

—Toi! s'écria David. Eh bien! écoute ceci, Kobus; je n'ai jamais fait le prophète, mais aujourd'hui je te prédis que tu te marieras.

—Que je me marierai? ha! ha! ha! David, tu ne me connais pas encore.

—Tu te marieras! s'écria le vieux rebbe en nasillant d'un air ironique, tu te marieras!

—Je parierais que non.

—Ne parie pas, Kobus, tu perdrais.

—Eh bien, si.... je te parie.... voyons... je te parie mon coin de vigne du Sonneberg; tu sais, ce petit clos qui produit de si bon vin blanc, mon meilleur vin, et que tu connais, rebbe, je te le parie....

—Contre quoi?

—Contre rien du tout.

—Et moi j'accepte, fit David, ceux-ci sont témoins que j'accepte! je boirai de bon vin qui ne me coûtera rien, et, après moi, mes deux garçons en boiront aussi, hé! hé! hé!

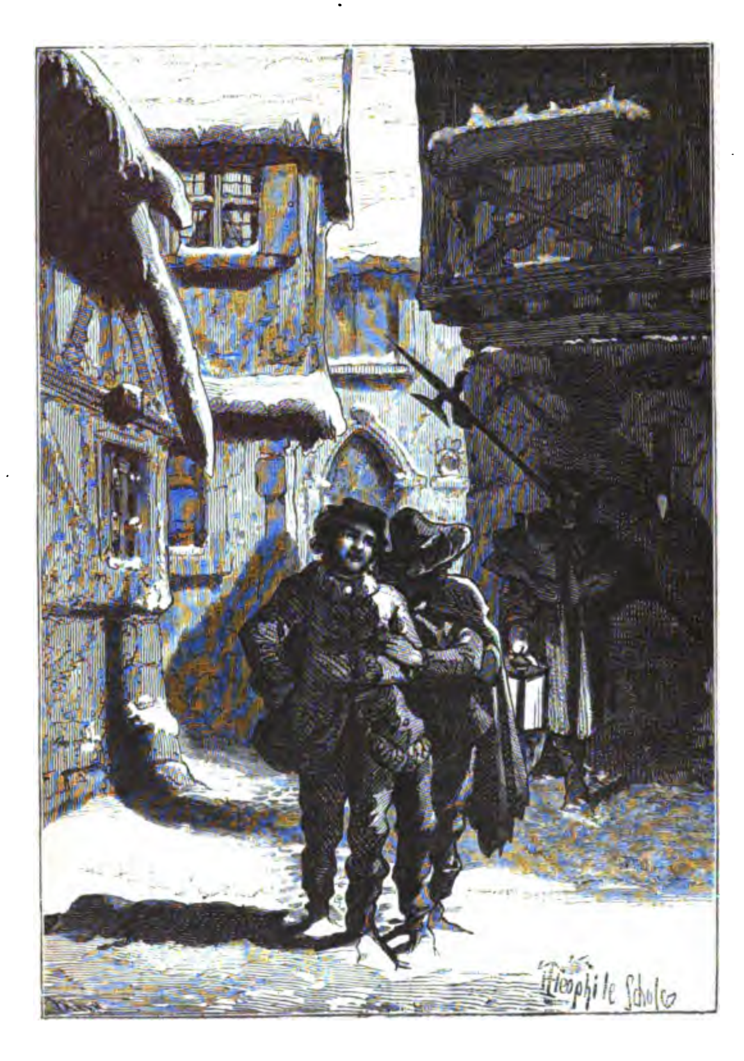
—Sois tranquille, David, fit Kobus en se levant, ce vin-là ne vous montera jamais à la tête.

—C'est bon, c'est bon, j'accepte; voici ma main, Fritz.

—Et voici la mienne, rebbe. »

Kobus alors, se tournant, demanda:

« Est-ce que nous n'irons pas nous rafraîchir au *Grand-Cerf*?



Ne crains rien, il n'osera pas te prendre. (Page 5.)

—Oui, allons à la brasserie, s'écrièrent les autres, cela finira bien notre journée. Dieu de Dieu! quel dîner nous venons de faire. »

Tous se levèrent et prirent leurs chapeaux; le gros percepteur Hâan et le grand Frédéric Schoultz marchaient en avant, Kobus et Iôsef ensuite, et le vieux David Sichel, tout joyeux, derrière. Ils remontèrent, bras dessus bras dessous, la rue des Capucins, et entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*, en face des vieilles halles.

V

Le lendemain, vers neuf heures, Fritz Kobus, assis au bord de son lit, d'un air mélancolique, mettait lentement ses bottes et se faisait à lui-même la morale:

« Nous avons bu trop de bière hier soir, se disait-il en se grattant derrière les oreilles; c'est une boisson qui vous ruine la santé. J'aurais mieux fait de prendre une bouteille de plus et quatre ou cinq chopes de moins. »

Puis, élevant la voix:

« Katel! Katel! » s'écria-t-il.

La vieille servante parut sur le seuil, et, le voyant bâiller, les yeux rouges et la tignasse ébouriffée:

« Hé! hé! hé! fit-elle, vous avez mal aux cheveux, monsieur Kobus?

—Oui, c'est cette bière qui en est cause; si l'on m'y rattrape!...



Nous commencerons, se dit-il, par des vins de France. (Page 8.)

—Ah! vous dites toujours la même chose, fit la vieille en riant.

—Qu'est-ce que tu pourrais bien me préparer pour me remettre? reprit Fritz.

—Voulez-vous du thé?

—Du thé! Parle-moi d'une bonne soupe aux oignons, à la bonne heure; et puis, attends....

—Une oreille de veau à la vinaigrette?

—Oui, c'est cela, une oreille à la vinaigrette. Quelle mauvaise idée on a de prendre tant de bière! Enfin, puisque c'est fait, n'en parlons plus Dépêche-toi, Katel, j'arrive. »

Katel rentra dans sa cuisine en riant, et Kobus, au bout d'un quart d'heure, finit de se laver, de se peigner et de s'habiller. Il pouvait à peine lever les bras et les jambes. Enfin, il passa sa capote, et entra dans la salle s'asseoir devant une bonne soupe aux oignons, qui lui fit du bien. Il mangea son oreille à la vinaigrette, et but un bon coup de *forstheimer* par là-dessus, ce qui lui rendit courage. Il avait pourtant encore la tête un peu lourde, et regardait le beau soleil qui s'étendait sur les vitres.

« Quelle boisson pernicieuse que la bière! dit-il, on aurait dû tordre le cou de ce Gambrinus, lorsqu'il s'avisa de faire bouillir de l'orge avec du houblon! C'est une chose contraire à la nature de mêler le doux et l'amer; les hommes sont fous d'avaler un pareil poison. Mais la fumée est cause de tout; si l'on pouvait renoncer à la pipe, on se moquerait de la chope. Enfin, voilà.—Katel!

—Quoi, Monsieur?

—Je sors, je vais prendre l'air ; il faut que je fasse un grand tour.

—Mais vous reviendrez à midi ?

—Oui, je pense. Dans tous les cas, si je ne suis pas rentré pour une heure, tu lèveras la table, c'est que j'aurai poussé jusque dans quelque village aux environs. »

Tout en disant cela Fritz se coiffait de son feutre; il prenait sa canne à pomme d'ivoire au coin de la cheminée, et descendait dans le vestibule.

Katel ôtait la nappe en riant et se disait :

« Demain, sa première visite, après dîner, sera pour le *Grand-Cerf*. Voilà pourtant comme sont les hommes, ils ne peuvent jamais se corriger. »

Une fois dehors, Kobus remonta gravement la rue de Hildebrandt. Le temps était magnifique ; toutes les fenêtres s'ouvraient au printemps.

« Eh ! bonjour, monsieur Kobus, voici les beaux jours, lui criaient les commères.

—Oui, Berbel... oui, Catherine, cela promet, » disait-il.

Les enfants dansaient, sautaient et criaient sur toutes les portes ; on ne pouvait rien voir de plus joyeux.

Fritz, après être sorti de la ville par la vieille porte de Hildebrandt, où les femmes étendaient déjà leur linge et leurs robes rouges au soleil le long des anciens remparts, Fritz monta sur le talus de l'avancée. Les dernières neiges fondaient à l'ombre des chemins couverts, et, tout autour de la ville, aussi loin que pouvaient s'étendre les regards, on ne voyait que de jeunes pousses d'un vert tendre sur les haies, sur les arbres des vergers et les allées de peupliers, le long de la Lauter. Au loin, bien loin, les montagnes bleues des Vosges conservaient à leur sommet quelques plaques blanches presque imperceptibles, et par là-dessus s'étendait le ciel immense, où voguaient de légers nuages dans l'infini.

Kobus, voyant ces choses, fut véritablement heureux, et portant la vue au loin, il pensa :

« Si j'étais là-bas, sur la côte des genêts, je n'aurais plus qu'une demi-lieue pour être à ma ferme de Meisenthâl ; je pourrais causer avec le vieux Christel de mes affaires, et je verrais les semailles et la génisse blanche dont me parlait Sûzel hier soir. »

Comme il regardait ainsi, tout rêveur, une bande de ramiers passait bien haut au-dessus de la côte lointaine, se dirigeant vers la grande forêt de hêtres.

Fritz, les yeux pleins de lumière, les suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les profondeurs sans bornes ; et tout aussitôt, il résolut d'aller à Meisenthâl.

Le vieux jardinier Bosser passait justement dans l'avancée, la houe sur l'épaule.

« Hé ! père Bosser, » lui cria-t-il.

L'autre leva le nez.

« Faites-moi donc le plaisir, puisque vous entrez en ville, de prévenir Katel que je vais à Meisenthâl, et que je ne rentrerai pas avant six ou sept heures.

—C'est bon, monsieur Kobus, c'est bon, je m'en charge.

—Oui, vous me rendrez service. »

Bosser s'éloigna, et Fritz prit à gauche le sentier qui descend dans la vallée des Ablettes, derrière le Postthâl, et qui remonte en face, à la côte des Genêts.

Ce sentier était déjà sec, mais des milliers de petits filets d'eau de neige se croisaient au-dessous dans la grande prairie du Gresselthal, et brillaient au soleil comme des veines d'argent.

Kobus, en remontant la côte en face, aperçut deux ou trois couples de tourterelles des bois, qui filaient deux à deux le long des roches grises de la Hoûpe, et se becquetaient sur les corniches, la queue en éventail. C'était un plaisir de les voir glisser dans l'air, sans bruit on aurait dit qu'elles n'avaient pas besoin de remuer les ailes : l'amour les portait ; elles ne se quittaient pas et tourbillonnaient tantôt dans l'ombre des roches, tantôt en pleine lumière, comme des bouquets de fleurs qui tomberaient du ciel en frémissant. Il faudrait être sans cœur pour ne pas aimer ces jolis oiseaux. Fritz, le dos appuyé à sa canne, les regarda longtemps ; il ne les avait jamais si bien vues se becqueter, car les tourterelles des bois sont très-sauvages. Elles finirent par l'apercevoir et s'éloignèrent. Alors il se remit à marcher tout pensif, et vers onze heures il était sur la côte des Genêts.

De là, Hunebourg avec ses vieilles rues tortueuses, son église, sa fontaine Saint-Arbogast, sa caserne de cavalerie, ses trois vieilles portes décrépites où pendent le lierre et la mousse, était comme peinte en bleu sur la côte en face; toutes les petites fenêtres et les lucarnes sur les toits lançaient des éclairs. La trompette des hussards, sonnant le rappel, s'entendait comme le bourdonnement d'une guêpe. Par la porte de Hildebrandt s'avançait comme une file de fourmis; Kobus se rappela que la veille était morte la sage-femme Lehnel : c'était son enterrement.

Après avoir vu ces choses, il se mit à traverser le plateau d'un bon pas; le sentier sablonneux commençait à descendre, lorsque tout à

coup le grand toit de tuiles grises de la ferme, avec les deux autres toits plus petits du hangar et du pigeonnier, apparurent au-dessous de lui, dans le creux du vallon de Meisenthâl, tout au pied de la côte.

C'était une vieille ferme, bâtie à l'ancienne mode, avec une grande cour carrée entourée d'un petit mur de pierres sèches, la fontaine au milieu de la cour, le guévoir devant l'auge verdâtre, les étables et les écuries à droite, les granges et le pigeonnier surmonté d'une tourelle en pointe, à gauche, le corps de logis au milieu. Derrière se trouvaient la distillerie, la buanderie, le pressoir, le poulailler et les réduits à porcs : tout cela, vieux de cent cinquante ans, car c'était le grand-père Nicolas Kobus qui l'avait bâtie. Mais dix arpents de prairies naturelles, vingt-cinq de terres labourables, tout le tour de la côte couvert d'arbres fruitiers, et, dans un coin au soleil, un hectare de vignes en plein rapport, donnaient à cette ferme une grande valeur et de beaux revenus.

Tout en descendant le sentier en zigzag, Fritz regardait la petite Sûzel faire la lessive à la fontaine, les pigeons tourbillonner par volées de dix à douze autour du pigeonnier, et le père Christel, sa grande *cougie*[1] au poing, ramenant les bœufs de l'abreuvoir. Cet ensemble champêtre le réjouissait; il écoutait avec une véritable satisfaction la voix du chien Mopsel résonner avec les coups de battoir dans la vallée silencieuse, et les mugissements des bœufs se prolonger jusque dans la forêt de hêtres en face, où restaient encore quelques plaques de neige jaunâtre au pied des arbres.

Mais ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était la petite Sûzel, courbée sur sa planchette, savonnant le linge, le battant et le tordant à tour de bras, comme une bonne petite ménagère. Chaque fois qu'elle levait son battoir, tout luisant d'eau de savon, le soleil brillant dessus envoyait un éclair jusqu'au haut de la côte.

Fritz, jetant par hasard un coup d'œil dans le fond de la gorge, où la Lauter serpente au milieu des prairies, vit, à la pointe d'un vieux chêne, un busard qui observait les pigeons tourbillonnant autour de la ferme. Il le mit en joue avec sa canne ; aussitôt l'oiseau partit, jetant un miaulement sauvage dans la vallée, et tous les pigeons, à ce cri de guerre, se replièrent comme un éventail dans le colombier.

Alors Kobus, riant en lui-même, repartit en trottant dans le sentier, jusqu'à ce qu'une petite voix claire se mit à crier :

« M. Kobus!... voici M. Kobus! »

C'était Sûzel qui venait de l'apercevoir et qui s'élançait sous le hangar pour appeler son père.

Il atteignait à peine le chemin des voitures, au pied de la côte, que le vieux fermier anabaptiste, avec son large collier de barbe, son chapeau de crin, sa camisole de laine grise garnie d'agrafes de laiton, venait à sa rencontre, la figure épanouie, et s'écriait d'un ton joyeux :

« Soyez le bienvenu, monsieur Kobus, soyez le bienvenu. Vous nous faites un grand plaisir en ce jour; nous n'espérions pas vous voir sitôt. Que le ciel soit loué de vous avoir décidé pour aujourd'hui.

—Oui, Christel, c'est moi, dit Fritz en donnant une poignée de main au brave homme; l'idée de venir m'a pris tout à coup, et me voilà. Hé! hé! hé! je vois avec satisfaction que vous avez toujours bonne mine, père Christel.

—Oui, le ciel nous a conservé la santé, monsieur Kobus; c'est le plus grand bien que nous puissions souhaiter; qu'il en soit béni! Mais tenez, voici ma femme que la petite est allée prévenir. »

En effet, la bonne mère Orchel, grosse et grasse, avec sa coiffe de taffetas noir, son tablier blanc et ses gros bras ronds sortant des manches de chemise, accourait aussi, la petite Sûzel derrière elle.

« Ah! Seigneur Dieu! c'est vous, monsieur Kobus, disait la bonne femme toute riante; de si bonne heure? Ah! quelle bonne surprise vous nous faites.

—Oui, mère Orchel. Tout ce que je vois me réjouit. J'ai donné un coup d'œil sur les vergers, tout pousse à souhait; et j'ai vu tout à l'heure le bétail qui rentrait de l'abreuvoir, il m'a paru en bon état.

—Oui, oui, tout est bien, » dit la grosse fermière.

On voyait qu'elle avait envie d'embrasser Kobus, et la petite Sûzel paraissait aussi bien heureuse.

Deux garçons de labour, en blouse, sortaient alors avec la charrue attelée; ils levèrent leur bonnet en criant :

« Bonjour, monsieur Kobus!

—Bonjour, Johann, bonjour, Kasper, » dit-il tout joyeux.

Il s'était approché de la vieille ferme, dont la façade était couverte d'un lattis, où grimpaient jusque sous le toit six ou sept gros ceps de vigne noueux; mais les bourgeons se montraient à peine.

A droite de la petite porte ronde se trouvait un banc de pierre. Plus loin, sous le toit du hangar, qui s'avançait en auvent jusqu'à douze pieds du sol, étaient entassés pêle-mêle les herses, les charrues, le hache-paille, les scies

et les échelles. On y voyait aussi, contre la porte de la grange, une grande trouble à pêcher, et au-dessus, entre les poutres du hangar, pendaient des bottes de paille, où des nichées de pierrots avaient élu domicile. Le chien Mopsel, un petit chien de berger à poils gris de fer, grosse moustache et queue trainante, venait se frotter à la jambe de Fritz, qui lui passait la main sur la tête.

C'est ainsi qu'au milieu des éclats de rire et des joyeux propos qu'inspirait à tous l'arrivée de ce bon Kobus, ils entrèrent ensemble dans l'allée, puis dans la chambre commune de la ferme, une grande salle blanchie à la chaux, haute de huit à neuf pieds, et le plafond rayé de poutres brunes. Trois fenêtres, à vitres octogones, s'ouvraient sur la vallée; une autre petite, derrière, prenait jour sur la côte; le long des fenêtres s'étendait une longue table de hêtre, les jambes en X, avec un banc de chaque côté; derrière la porte, à gauche, se dressait le fourneau de fonte en pyramide, et sur la table se trouvaient cinq ou six petits gobelets et la cruche de grès à fleurs bleues; de vieilles images de saints, enluminées de vermillon et encadrées de noir, complétaient l'ameublement de cette pièce.

« Monsieur, dit Christel, vous dînerez ici, n'est-ce pas?

—Cela va sans dire.

—Bon. Tu sais, Orchel, ce qu'aime M. Kobus?

—Oui, sois tranquille; nous avons justement fait la pâte ce matin.

—Alors, asseyons-nous. Êtes-vous fatigué, monsieur Kobus? Voulez-vous changer de souliers, mettre mes sabots?

—Vous plaisantez, Christel; j'ai fait ces deux petites lieues sans m'en apercevoir.

—Allons, tant mieux. Mais tu ne dis rien à M. Kobus, Sûzel?

—Que veux-tu que je lui dise? Il voit bien que je suis là, et que nous avons tous du plaisir à le recevoir chez nous.

—Elle a raison, père Christel. Nous avons assez causé hier, nous deux; elle m'a raconté tout ce qui se passe ici. Je suis content d'elle : c'est une bonne petite fille. Mais puisque nous y sommes, et que la mère Orchel nous apprête des *noudels*, savez-vous ce que nous allons faire en attendant? Allons voir un peu les champs, le verger, le jardin; il y a si longtemps que je n'étais sorti, que cette petite course n'a fait que me dégourdir les jambes.

—Avec plaisir, monsieur Kobus. Sûzel, tu peux aider ta mère; nous reviendrons dans une heure. »

Alors Fritz et le père Christel sortirent, et comme ils reprenaient le chemin de la cour, Kobus, en passant, vit le reflet de la flamme au fond de la cuisine. La fermière pétrissait déjà la pâte sur l'évier.

« Dans une heure, monsieur Kobus, lui cria-t-elle.

—Oui, mère Orchel, oui, dans une heure. » Et ils sortirent.

« Nous avons beaucoup pressé de fruits cet hiver, dit Christel; cela nous fait au moins dix mesures de cidre et vingt de poiré. C'est une boisson plus rafraîchissante que le vin, pendant les moissons.

—Et plus saine que la bière, ajouta Kobus. On n'a pas besoin de la fortifier, ni de l'étendre d'eau, c'est une boisson naturelle. »

Ils longeaient alors le mur de la distillerie; Fritz jeta les yeux à l'intérieur par une lucarne.

« Et des pommes de terre, Christel, en avez-vous distillé?

—Non, Monsieur, vous savez que l'année dernière elles n'ont pas donné; il faut attendre une récolte abondante, pour que cela vaille la peine.

—C'est juste.

—Tiens, il me semble que vous avez plus de poules que l'année dernière, et de plus belles?

—Ah! ça, monsieur Kobus, ce sont des cochinchinoises. Depuis deux ans, il y en a beaucoup dans le pays; j'en avais vu chez Daniel Stenger, à la ferme de Lauterbach, et j'ai voulu en avoir. C'est une espèce magnifique, mais il faudra voir si ces cochinchinoises sont bonnes pondeuses. »

Ils étaient devant la grille de la basse-cour, et des quantités de poules grandes et petites, des huppées et des pattues, un coq superbe à l'œil roux au milieu, se tenaient là dans l'ombre, regardant, écoutant et se peignant du bec. Quelques canards se trouvaient aussi dans le nombre.

« Sûzel! Sûzel! » cria le fermier.

La petite parut aussitôt.

« Quoi, mon père?

—Mais ouvre donc aux poules, qu'elles prennent l'air et que les canards aillent à l'eau; il sera temps de les enfermer quand il y aura de l'herbe, et qu'elles iront tout déterrer au jardin. »

Sûzel s'empressa d'ouvrir, et Christel se mit à descendre la prairie, Fritz derrière lui. A cent pas de la rivière, et comme le terrain devenait humide, l'anabaptiste fit halte, et dit :

« Voyez, monsieur Kobus, depuis dix ans cette pente ne produisait que des osiers et des flèches d'eau, il y avait à peine de quoi paître une vache; eh bien! cet hiver, nous nous sommes mis à niveler, et maintenant toute l'eau

suit sa pente à la rivière. Que le soleil donne quinze jours, ce sera sec, et nous sèmerons là ce que nous voudrons : du trèfle, du sainfoin, de la luzerne; je vous réponds que le fourrage sera bon.

—Voilà ce que j'appelle une fameuse idée, dit Fritz.

—Oui, Monsieur, mais il faut que je vous parle d'une autre chose; quand nous reviendrons à la ferme, et que nous serons à l'endroit où la rivière fait un coude, je vous expliquerai cela, vous le comprendrez mieux. »

Ils continuèrent à se promener ainsi tout autour de la vallée jusque vers midi. Christel exposait à Kobus ses intentions.

« Ici, disait-il, je planterai des pommes de terre; là, nous sèmerons du blé; après le trèfle, c'est un bon assolement. »

Fritz n'y comprenait rien; mais il avait l'air de s'y entendre, et le vieux fermier était heureux de parler des choses qui l'intéressaient le plus.

La chaleur devenait grande. A force de marcher dans ces terres grasses, labourées profondément, et qui vous laissaient à chaque pas une motte au talon, Kobus avait fini par sentir la sueur lui couler le long du dos; et comme ils étaient au haut de la côte, en train de reprendre haleine, cet immense bourdonnement des insectes, qui sortent de terre aux premiers beaux jours, se fit entendre pour la première fois à ses oreilles.

« Écoutez, Christel, dit-il, quelle musique... hein! C'est tout de même étonnant, cette vie qui sort de terre sous la forme de chenilles, de hannetons, de mouches, et qui remplit l'air du jour au lendemain; c'est quelque chose de grand!

—Oui, c'est même trop grand, dit l'anabaptiste. Si nous n'avions pas le bonheur d'avoir des moineaux, des pinsons, des hirondelles et des centaines d'autres petits oiseaux, comme les chardonnerets et les fauvettes, pour exterminer toute cette vermine, nous serions perdus, monsieur Kobus : les hannetons, les chenilles et les sauterelles nous mangeraient tout! Heureusement le Seigneur vient à notre aide. On devrait défendre la chasse des petits oiseaux; moi, j'ai toujours défendu de dénicher les moineaux de la ferme : ça nous pille beaucoup de grain, mais ça nous en sauve encore plus.

—Oui, reprit Fritz, voilà comment tout marche dans ce bas monde : les insectes dévorent les plantes, les oiseaux dévorent les insectes, et nous mangeons les oiseaux avec le reste. Depuis le commencement, les choses ont été arrangées pour que nous mangions tout : nous avons trente-deux dents pour cela; les unes pointues, les autres tranchantes, et les autres, ce qu'on appelle les grosses dents, pour écraser. Cela prouve que nous sommes les rois de la terre. — Mais écoutez, Christel!... qu'est-ce que c'est?

—Ça, c'est la grosse cloche de Hunebourg qui sonne midi, le son entre là-bas dans la vallée, près de la roche des Tourterelles. »

Ils se mirent à redescendre, et, sur le bord de la rivière, à cent pas de la ferme, l'anabaptiste, s'arrêtant de nouveau, dit :

« Monsieur Kobus, voici l'idée dont je vous parlais tout à l'heure. Voyez comme la rivière est basse ici; tous les ans, à la fonte des neiges, ou quand il tombe une grande averse en été, la rivière déborde; elle avance de cent pas au moins dans ce coin; si vous étiez arrivé la semaine dernière, vous l'auriez vu plein d'écume; maintenant encore la terre est très-humide.

« Eh bien! j'ai pensé que si l'on creusait de cinq ou six pieds dans ce tournant, ça nous donnerait d'abord deux ou trois cents tombereaux de terre grasse, qui formeraient un bon engrais pour la côte, car il n'y a rien de mieux que de mêler la terre glaise à la terre de chaux. Ensuite, en bâtissant un petit mur bien solide du côté de la rivière, nous aurions le meilleur réservoir qu'on puisse souhaiter pour tenir de la truite, du barbeau, de la tanche, et toutes les espèces de la Lauter. L'eau entrerait par une écluse grillée, et sortirait par une claie bien serrée de l'autre côté : les poissons seraient là dans l'eau vive comme chez eux, et l'on n'aurait qu'à jeter le filet pour en prendre ce qu'on voudrait.

« Au lieu que maintenant, surtout depuis que l'horloger de Hunebourg et ses deux fils viennent pêcher toute la sainte journée, et qu'ils emportent tous les soirs des truites plein leurs sacs, il n'y a plus moyen d'en avoir. Que pensez-vous de cela, monsieur Kobus, vous qui aimez le poisson d'eau courante? Toutes les semaines Sûzel vous en porterait avec le beurre, les œufs et le reste.

—Ça, dit Fritz, la bouche pleine d'admiration, c'est une idée magnifique. Christel, vous êtes un homme rempli de bon sens. Depuis longtemps j'aurais dû penser à ce réservoir, car j'aime beaucoup la truite. Oui, vous avez raison. Tiens, tiens, c'est tout à fait juste! Pas plus tard que demain nous commencerons, entendez-vous, Christel? Ce soir, je vais à Hunebourg chercher des ouvriers, des tombereaux et des brouettes. Il faut que l'architecte Lang arrive, pour que la chose soit faite en règle. Et, l'affaire terminée, nous sèmerons là dedans des truites, des perches, des barbeaux, comme

on sème des choux, des raves et des carottes dans son jardin. »

Kobus partit alors d'un grand éclat de rire, et le vieil anabaptiste parut heureux de le voir approuver son plan.

Tout en regagnant la ferme, Fritz disait :

« Je vais m'établir chez vous, Christel, huit, dix, quinze jours, pour surveiller et pousser ce travail. Je veux tout voir de mes propres yeux. Il faudra, du côté de la rivière, un mur solide, de bonne chaux et de bonnes fondations; nous aurons aussi besoin de sable et de gravier pour le fond du réservoir, car les poissons d'eau courante veulent du gravier. Enfin nous établirons cela pour durer longtemps. »

Ils entraient alors dans la grande cour en face du hangar; Sûzel se trouvait sur la porte.

« Est-ce que ta mère nous attend? lui demanda le vieil anabaptiste.

— Pas encore; elle est seulement en train de dresser la table.

—Bon! nous avons le temps de voir les écuries. »

Il traversa la cour et ouvrit la lucarne. Kobus regarda l'étable blanchie à la chaux et pavée de moellons, une rigole au milieu en pente douce, les bœufs et les vaches à la file dans l'ombre. Comme tous ces bons animaux tournaient la tête vers la lumière, le père Christel dit :

« Ces deux grands bœufs, sur le devant, sont à l'engrais depuis trois mois; le boucher juif, Isaac Schmoule, en a envie; il est déjà venu deux ou trois fois. Les six autres nous suffiront cette année pour le labour. Mais voyez ce petit noir, Monsieur, il est magnifique, et c'est bien dommage que nous n'ayons pas la paire. J'ai déjà couru tout le pays pour en trouver un pareil. Quant aux vaches, ce sont les mêmes que l'année dernière; Rœsel est fraîche à lait; je veux lui laisser nourrir sa petite génisse blanche.

—C'est bon, fit Kobus, je vois que tout est bien. Maintenant, allons dîner, je me sens une pointe d'appétit. »

VI

L'idée du réservoir aux poissons avait enthousiasmé Fritz. A peine le dîner terminé, vers une heure, il se remettait en marche pour Hunebourg. Et le lendemain il revenait avec une voiture de pioches, de pelles et de brouettes, quelques ouvriers de la carrière des Trois-Fontaines et l'architecte Lang, qui devait tracer le plan de l'ouvrage.

On descendit aussitôt à la rivière, on examina le terrain. Lang, son mètre au poing, prit les mesures; il discuta l'entreprise avec le père Christel, et Kobus planta lui-même les piquets. Finalement, lorsqu'on se trouva d'accord sur la chose et le prix, les ouvriers se mirent à l'œuvre.

Lang avait cette année-là sa grande entreprise du pont de-pierre sur la Lauter, entre Hunebourg et Biewerkirch; il ne put donc surveiller les travaux; mais Fritz, installé chez l'anabaptiste, dans la belle chambre du premier, se chargea de ce soin.

Ses deux fenêtres s'ouvraient sur le toit du hangar; il n'avait pas même besoin de se lever, pour voir où l'ouvrage en était, car de son lit il découvrait d'un coup d'œil la rivière, le verger en face et la côte au-dessus. C'était comme fait exprès pour lui.

Au petit jour, quand le coq lançait son cri dans la vallée encore toute grise, et qu'au loin, bien loin, les échos du Bichelberg lui répondaient dans le silence; quand Mopsel se retournait dans sa niche, après avoir lancé deux ou trois aboiements; quand la haute grive faisait entendre sa première note dans les bois sonores; puis, quand tout se taisait de nouveau quelques secondes, et que les feuilles se mettaient à frissonner, — sans que l'on ait jamais su pourquoi, et comme pour saluer, elles aussi, le père de la lumière et de la vie, — et qu'une sorte de pâleur s'étendait dans le ciel, alors Kobus s'éveillait; il avait entendu ces choses avant d'ouvrir les yeux et regardait.

Tout était encore sombre autour de lui, mais en bas, dans l'allée, le garçon de labour marchait d'un pas pesant; il entrait dans la grange et ouvrait la lucarne du fenil, sur l'écurie, pour donner le fourrage aux bêtes. Les chaînes remuaient, les bœufs mugissaient tout bas, comme endormis, les sabots allaient et venaient.

Bientôt après la mère Orchel descendait dans la cuisine; Fritz, tout en écoutant la bonne femme allumer du feu et remuer les casseroles, écartait ses rideaux et voyait les petites fenêtres grises se découper en noir sur l'horizon pâle.

Quelquefois un nuage, léger comme un écheveau de pourpre, indiquait que le soleil allait paraître entre les deux côtes en face, dans dix minutes, un quart d'heure.

Mais déjà la ferme était pleine de bruit: dans la cour, le coq, les poules, le chien, tout allait, venait, caquetait, aboyait. Dans la cuisine, les casseroles tintaient, le feu pétillait, les portes s'ouvraient et se refermaient. Une lanterne passait dehors sous le hangar. On en-

tendait trotter au loin les ouvriers arrivant du Bichelberg.

Puis tout à coup tout devenait blanc : c'était lui... le soleil, qui venait enfin de paraître. Il était là, rouge, étincelant comme de l'or. Fritz, le regardant monter entre les deux côtes, pensait : « Dieu est grand ! »

Et plus bas, voyant les ouvriers piocher, traîner la brouette, il se disait : « Ça va bien ! »

Il entendait aussi la petite Sûzel monter et descendre l'escalier en trottant comme une perdrix, déposer ses souliers cirés à la porte, et faire doucement, pour ne pas l'éveiller. Il souriait en lui-même, surtout quand le chien Mopsel se mettait à aboyer dans la cour, et qu'il entendait la petite lui crier d'une voix étouffée : « Chut ! chut ! Ah ! le gueux, il est capable d'éveiller M. Kobus ! »

« C'est étonnant, pensait-il, comme cette petite prend soin de moi ; elle devine tout ce qui peut me faire plaisir : à force de *damfnoudels*, j'en avais assez ; j'aurais voulu des œufs à la coque, elle m'en a fait sans que j'aie dit un mot ; ensuite j'avais assez d'œufs, elle m'a fait des côtelettes aux fines herbes.... C'est une enfant pleine de bon sens ; cette petite Sûzel m'étonne ! »

Et, songeant à ces choses, il s'habillait et descendait ; les gens de la ferme avaient fini leur repas du matin; ils attachaient la charrue, et se mettaient en route.

La petite nappe blanche était mise au bout de la table, le couvert, la chopine de vin et la grosse carafe d'eau fraîche dessus, toute scintillante de gouttelettes. Les fenêtres de la salle, ouvertes sur la vallée, laissaient entrer par bouffées les âpres parfums des bois.

En ce moment le père Christel arrivait déjà quelquefois de la côte, la blouse trempée de rosée et les souliers chargés de glèbe jaune.

« Eh bien, monsieur Kobus, s'écriait le brave homme, comment ça va-t-il ce matin ?

— Mais, très-bien, père Christel ; je me plais de plus en plus ici, je suis comme un coq en pâte, votre petite Sûzel ne me laisse manquer de rien. »

Si Sûzel se trouvait là, aussitôt elle rougissait et se sauvait bien vite, et le vieil anabaptiste disait :

« Vous faites trop d'éloges à cette enfant, monsieur Kobus ; vous la rendrez orgueilleuse d'elle-même.

— Bah ! bah ! il faut bien l'encourager, que diable ; c'est tout à fait une bonne petite femme de ménage ; elle fera la satisfaction de vos vieux jours, père Christel.

— Dieu le veuille, monsieur Kobus, Dieu le veuille, pour son bonheur et pour le nôtre ! »

Ils déjeunaient alors ensemble, puis allaient voir les travaux, qui marchaient très-bien et prenaient une belle tournure. Après cela, le fermier retournait aux champs, et Fritz rentrait fumer une bonne pipe dans sa chambre, les deux coudes au bord de sa fenêtre, sous le toit, regardant travailler les ouvriers, les gens de la ferme aller et venir, mener le bétail à la rivière, piocher le jardin, la mère Orchel semer des haricots, et Sûzel entrer dans l'étable avec un petit cuveau de sapin bien propre, pour traire les vaches, ce qu'elle faisait le matin vers sept heures, et le soir à huit heures après le souper.

Souvent alors il descendait, afin de jouir de ce spectacle, car il avait fini par prendre goût au bétail, et c'était un véritable plaisir pour lui de voir ces bonnes vaches, calmes et paisibles, se retourner à l'approche de la petite Sûzel, avec leurs museaux roses ou bleuâtres, et se mettre à mugir en chœur pour la saluer.

« Allons, Schwartz, allons, Horni... retournez-vous... laissez-moi passer ! » leur criait Sûzel en les poussant de sa petite main potelée.

Ils ne la quittaient pas de l'œil, tant ils l'aimaient ; et quand, assise sur son tabouret de bois à trois pieds, elle se mettait à traire, la grande Blanche ou la petite Rœsel se retournaient sans cesse pour lui donner un coup de langue, ce qui la fâchait plus qu'on ne peut dire.

« Je n'en viendrai jamais à bout, c'est fini ! » s'écriait-elle.

Et Fritz, regardant cela par la lucarne, riait de bon cœur.

Quelquefois, l'après-midi, il détachait la nacelle et descendait jusqu'aux roches grises de la forêt de bouleaux. Il jetait le filet sur ces fonds de sable ; mais rarement il prenait quelque chose, et, toujours en ramant pour remonter le courant jusqu'à la ferme, il pensait :

« Ah ! quelle bonne idée nous avons eue de creuser un réservoir ; d'un coup de filet, je vais avoir plus de poisson que je n'en prendrais en quinze jours dans la rivière. »

Ainsi s'écoulait le temps à la ferme, et Kobus s'étonnait de regretter si peu sa cave, sa cuisine, sa vieille Katel et la bière du *Grand-Cerf*, dont il s'était fait une habitude depuis quinze ans.

« Je ne pense pas plus à tout cela, se disait-il parfois le soir, que si ces choses n'avaient jamais existé. J'aurais du plaisir à voir le vieux rebbe David, le grand Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, c'est vrai ; je ferais volontiers le soir une partie de *youker* avec eux, mais je m'en passe très-bien, il me semble même que



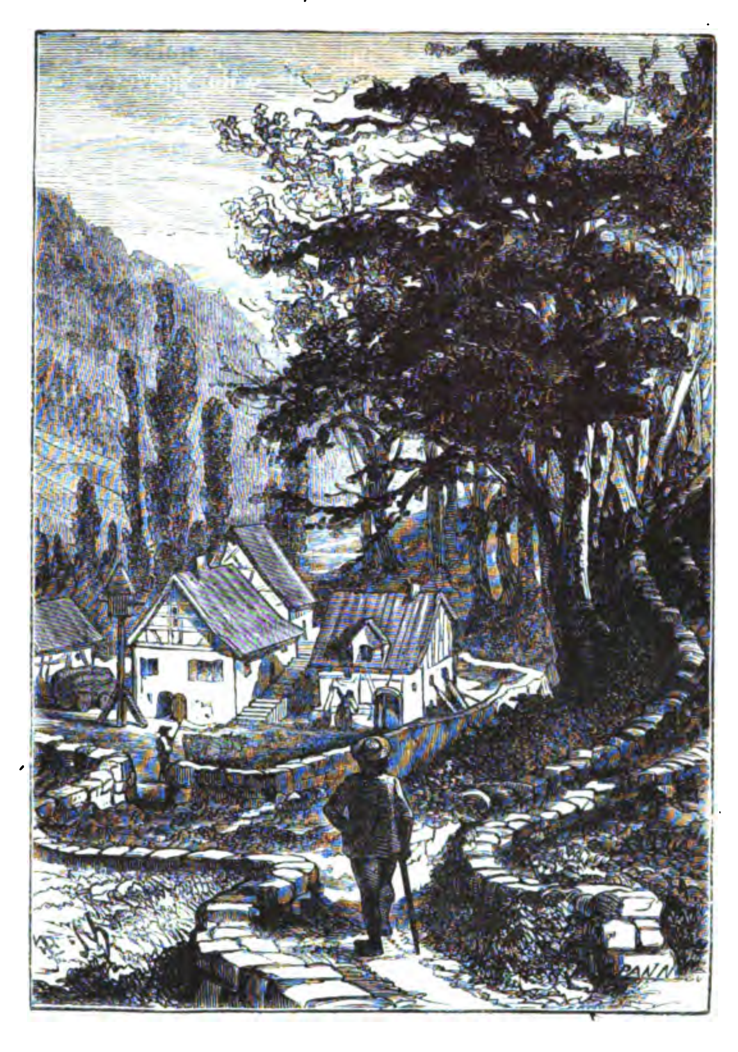
Nous avons bu trop de bière hier soir. (Page 16.)

je me porte mieux, que j'ai les jambes plus dégourdies et meilleur appétit; cela vient du grand air. Quand je retournerai là-bas, je vais avoir une mine de chanoine, fraîche, rose, joufflue; on ne verra plus mes yeux, tant j'engraisse, ha! ha! ha! »

Un jour, Sûzel ayant eu l'idée de chercher en ville une poitrine de veau bien grasse, de la farcir de petits oignons hachés et de jaunes d'œufs, et d'ajouter à ce dîner des beignets d'une sorte particulière, saupoudrés de cannelle et de sucre, Fritz trouva cela de si bon goût, qu'ayant appris que Sûzel avait seule préparé ces friandises, il ne put s'empêcher de dire à l'anabaptiste, après le repas :

« Écoutez, Christel, vous avez une enfant extraordinaire pour le bon sens et l'esprit. Où diable Sûzel peut-elle avoir appris tant de choses? Cela doit être naturel.

—Oui, monsieur Kobus, dit le vieux fermier, c'est naturel : les uns naissent avec des qualités, et les autres n'en ont pas, malheureusement pour eux. Tenez, mon chien Mopsel, par exemple, est très-bon pour aboyer contre les gens; mais si quelqu'un voulait en faire un chien de chasse, il ne serait plus bon à rien. Notre enfant, monsieur Kobus, est née pour conduire un ménage; elle sait rouir le chanvre, filer, laver, battre le beurre, presser le fromage et faire la cuisine aussi bien que ma femme. On n'a jamais eu besoin de lui dire : « Sûzel, il faut s'y prendre de telle manière. » C'est venu tout seul, et voilà ce que j'appelle une vraie femme de ménage, dans deux ou



La propriété de l'ami Fritz. (Page 19.)

trois ans, bien entendu, car maintenant elle n'est pas encore assez forte pour les grands travaux; mais ce sera une vraie femme de ménage; elle a reçu le don du Seigneur, elle fait ces choses avec plaisir. « Quand on est forcé de porter son chien à la chasse, disait le vieux garde Frœlig, cela va mal; les vrais chiens de chasse y vont tout seuls, on n'a pas besoin de leur dire : « Ça, c'est un moineau, ça une caille ou une perdrix; » ils ne tombent jamais en arrêt devant une motte de terre comme devant un lièvre. » Mopsel, lui, ne ferait pas la différence. Mais quant à Sûzel, j'ose dire qu'elle est née pour tout ce qui regarde la maison.

—C'est positif, dit Fritz. Mais le don de la cuisine, voyez-vous, est une véritable benédiction. On peut rouir le chanvre, filer, laver, tout ce que vous voudrez, avec des bras, des jambes et de la bonne volonté; mais distinguer une sauce d'une autre, et savoir les appliquer à propos, voilà quelque chose de rare. Aussi j'estime plus ces beignets que tout le reste; et pour les faire aussi bons, je soutiens qu'il faut mille fois plus de talent que pour filer et blanchir cinquante aunes de toile.

—C'est possible, monsieur Kobus; vous êtes plus fort sur ces articles que moi.

—Oui, Christel, et je suis si content de ces beignets, que je voudrais savoir comment elle s'y est prise pour les faire.

—Eh! nous n'avons qu'à l'appeler, dit le vieux fermier, elle nous expliquera cela. —Sûzel! Sûzel! »

Sûzel était justement en train de battre le

beurre dans la cuisine, le tablier blanc à bavette serré à la taille, agrafé sur la nuque, et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches blanches mouchetaient ses bras dodus et ses joues; il y en avait jusque dans ses cheveux, tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage. C'est ainsi qu'elle entra tout animée, demandant: « Quoi donc, mon père? »

Et Fritz, la voyant fraîche et souriante, ses grands yeux bleus écarquillés d'un air naïf, et sa petite bouche entr'ouverte laissant apercevoir de jolies dents blanches, Fritz ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'elle était appétissante comme une assiette de fraises à la crème.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon père? fit-elle de sa petite voix gaie; vous m'avez appelée?

—Oui, voici M. Kobus qui trouve tes beignets si bons, qu'il voudrait bien en connaître la recette. »

Sûzel devint toute rouge de plaisir.

« Oh! monsieur Kobus veut rire de moi.

—Non, Sûzel, ces beignets sont délicieux; comment les as-tu faits, voyons?

—Oh! monsieur Kobus, ça n'est pas difficile; j'ai mis ... mais, si vous voulez, j'écrirai cela.... vous pourriez oublier.

—Comment! elle sait écrire, père Christel?

—Elle tient tous les comptes de la ferme depuis deux ans, dit le vieil anabaptiste.

—Diable.... diable.... voyez-vous cela.... mais c'est une vraie ménagère.... Je n'oserai plus la tutoyer tout à l'heure.... Eh bien, Sûzel, c'est convenu, tu écriras la recette. »

Alors Sûzel, heureuse comme une petite reine, rentra dans la cuisine, et Kobus alluma sa pipe en attendant le café.

Les travaux du réservoir se terminèrent le lendemain de ce jour, vers cinq heures. Il avait trente mètres de long sur vingt de large, un mur solide l'entourait; mais avant de poser les grilles commandées au Kligenthal, il fallait attendre que la maçonnerie fût bien sèche.

Les ouvriers partirent donc la pioche et la pelle sur l'épaule; et Fritz, le même soir pendant le souper, déclara qu'il retournerait le lendemain à Hunebourg. Cette décision attrista tout le monde.

« Vous allez partir au plus beau moment de l'année, dit l'anabaptiste. Encore deux ou trois jours et les noisettes auront leurs pompons, les sureaux et les lilas auront leurs grappes, tous les genêts de la côte seront fleuris, on ne trouvera que des violettes à l'ombre des haies.

—Et, dit la mère Orchel, Sûzel qui pensait vous servir de petits radis un de ces jours.

—Que voulez-vous, répondit Fritz, je ne demanderais pas mieux que de rester; mais j'ai de l'argent à recevoir, des quittances à donner; j'ai peut-être des lettres qui m'attendent. Et puis, dans une quinzaine, je reviendrai poser les grilles, alors je verrai tout ce que vous me dites.

—Enfin, puisqu'il le faut, dit le fermier, n'en parlons plus; mais c'est fâcheux tout de même.

—Sans doute, Christel, je le regrette aussi. »

La petite Sûzel ne dit rien, mais elle paraissait toute triste, et ce soir-là Kobus, fumant comme d'habitude une pipe à sa fenêtre, avant de se coucher, ne l'entendit pas chanter de sa jolie voix de fauvette, en lavant la vaisselle. Le ciel, à droite vers Hunebourg, était rouge comme une braise, tandis que les coteaux en face, à l'autre bout de l'horizon, passaient des teintes d'azur au violet sombre, et finissaient par disparaître dans l'abîme.

La rivière, au fond de la vallée, fourmillait de poussière d'or; et les saules, avec leurs longues feuilles pendantes, les joncs avec leurs flèches aiguës, les osiers et les trembles, papillotant à la brise, se dessinaient en larges hachures noires sur ce fond lumineux. Un oiseau des marais, quelque martin-pêcheur sans doute, jetait de seconde en seconde dans le silence son cri bizarre. Puis tout se tut, et Fritz se coucha.

Le lendemain, à huit heures, il avait déjeuné, et debout, le bâton à la main devant la ferme avec le vieil anabaptiste et la mère Orchel, il allait partir.

« Mais où donc est Sûzel? s'écria-t-il, je ne l'ai pas encore vue ce matin.

—Elle doit être à l'étable ou dans la cour, dit la fermière.

—Eh bien! allez la chercher; je ne puis quitter le Meisenthâl sans lui dire adieu. »

Orchel entra dans la maison, et quelques instants après Sûzel paraissait, toute rouge.

« Hé! Sûzel, arrive donc, lui cria Kobus, il faut que je te remercie; je suis très-content de toi, tu m'as bien traité. Et pour te prouver ma satisfaction, tiens, voici un *goulden*, dont tu feras ce que tu voudras. »

Mais Sûzel, au lieu d'être joyeuse à ce cadeau, parut toute confuse.

« Merci, monsieur Kobus, » dit-elle.

Et comme Fritz insistait, disant:

« Prends donc cela, Sûzel, tu l'as bien gagné. »

Elle, détournant la tête, se prit à fondre en larmes.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit alors le père Christel; pourquoi pleures-tu?

—Je ne sais pas, mon père, » fit-elle en sanglotant.

Et Kobus de son côté pensa :

« Cette petite est fière, elle croit que je la traite comme une servante, cela lui fait de la peine. »

C'est pourquoi, remettant le *goulden* dans sa poche, il dit :

« Écoute, Sûzel, je t'achèterai moi-même quelque chose, cela vaudra mieux. Seulement, il faut que tu me donnes la main; sans cela, je croirais que tu es fâchée contre moi. »

Alors Sûzel, sa jolie figure cachée dans son tablier, et la tête penchée en arrière sur l'épaule, lui tendit la main; et quand Fritz l'eut serrée, elle rentra dans l'allée en courant.

« Les enfants ont de drôles d'idées, dit l'anabaptiste. Tenez, elle a cru que vous vouliez la payer des choses qu'elle a faites de bon cœur.

—Oui, dit Kobus, je suis bien fâché de l'avoir chagrinée.

—Hé! s'écria la mère Orchel, elle est aussi trop orgueilleuse. Cette petite nous fera de grands chagrins.

—Allons, calmez-vous, mère Orchel, dit Fritz en riant; il vaut mieux être un peu trop fier que pas assez, croyez-moi, surtout pour les filles. Et maintenant, au revoir! »

Il se mit en route avec Christel, qui l'accompagna jusque sur la côte; ils se séparèrent près des roches, et Kobus poursuivit seul sa route d'un bon pas vers Hunebourg.

VII

Malgré tout le plaisir qu'avait eu Fritz à la ferme, ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'il découvrit Hunebourg sur la côte en face. Autant tout était humide dans la vallée le jour de son départ, autant alors tout était sec et clair. La grande prairie de Finckmath s'étendait comme un immense tapis de verdure des glacis jusqu'au ruisseau des Ablettes, et, tout au haut, les grands fumiers de cavalerie du Postthâl, les petits jardins des vétérans, entourés de haies vives, et les vieux remparts moussus, produisaient un effet superbe.

Il voyait aussi, derrière les acacias en boule de la petite place, près de l'hôtel de ville, la façade blanche de sa maison; et la distance ne l'empêchait pas de reconnaître que les fenêtres étaient ouvertes pour donner de l'air.

Tout en marchant, il se représentait la brasserie du *Grand-Cerf*, avec sa cour au fond entourée de platanes; les petites tables au-dessous, encombrées de monde, les chopes débordant de mousse. Il se revoyait dans sa chambre, en manches de chemise, les pantalons serrés aux hanches, les pieds dans ses pantoufles, et se disait tout joyeux :

« On n'est pourtant jamais mieux que chez soi, dans ses vieux habits et ses vieilles habitudes. J'ai passé quinze jours agréables au Meisenthâl, c'est vrai; mais s'il avait fallu rester encore, j'aurais trouvé le temps long. Nous allons donc recommencer nos discussions, le vieux David Sichel et moi; nous allons nous remettre à nos bonnes parties de *youker* avec Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, Speck et les autres. Voilà ce qui me convient le mieux. Quand je suis assis en face de ma table, pour dîner ou pour régler un compte, tout est dans l'ordre naturel. Partout ailleurs je puis être assez content, mais jamais aussi calme, aussi paisible que dans mon bon vieux Hunebourg. »

Au bout d'une demi-heure, tout en rêvant de la sorte, il avait parcouru le sentier de la Finckmath, et passait derrière les fumiers du Postthâl pour entrer en ville.

« Qu'est-ce que la vieille Katel va me dire? pensait-il. Elle va me dévider son chapelet; elle va me reprocher une si longue absence. »

Et tout en allongeant le pas sous la porte de Hildebrandt, il souriait et regardait en passant les portes et les fenêtres ouvertes dans la grande rue tortueuse : le ferblantier Schwartz, taillant son fer-blanc, les besicles sur son petit nez camard et les yeux écarquillés; le tourneur Sporte faisant siffler sa roue et dévidant ses ételles en rubans sans fin; le tisserand Koffel, tout petit et tout jaune, devant son métier, lançant sa navette avec un bruit de ferraille interminable; le forgeron Nickel ferrant le cheval du gendarme Hierthès, à la porte de sa forge, et le tonnelier Schweyer enfonçant les douves de ses tonnes à grands coups de maillet, au fond de sa voûte retentissante.

Tous ces bruits, ce mouvement, cette lumière blanche sur les toits, cette ombre dans la rue; le passage de tous ces gens qui le saluaient d'un air particulier, comme pour dire : « Voilà M. Kobus de retour; il faut que je me dépêche de raconter cette nouvelle à ma femme; » les enfants criant en chœur à l'école : « B-A BA, B-E BE; » et les commères réunies par cinq ou six devant leur porte, tricotant, babillant comme des pies, pelant des pommes de terre, et lui criant, en se fourrant l'aiguille derrière l'oreille : « Hé! c'est vous, monsieur Kobus; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu! » tout cela le réjouissait et le remettait dans son assiette ordinaire.

« Je vais changer en arrivant, se disait-il, et puis j'irai prendre une chope à la brasserie du *Grand-Cerf.* »

Dans ces agréables pensées il tournait au coin de la mairie, et traversait la place des Acacias, où se promenaient gravement les anciens capitaines en retraite, chauffant leurs rhumatismes au soleil, et sept ou huit officiers de hussards, roides dans leurs uniformes comme des soldats de bois.

Mais il n'avait pas encore gravi les cinq ou six marches en péristyle de sa maison, que la vieille Katel criait déjà dans le vestibule :

« Voici M. Kobus !

—Oui.... oui.... c'est moi, fit-il en montant quatre à quatre.

—Ah! monsieur Kobus, s'écria la vieille en joignant les mains, quelles inquiétudes vous m'avez données !

—Comment, Katel, est-ce que je ne t'avais pas prévenue, en venant chercher les ouvriers, que je serais absent quelques jours?

—Oui, Monsieur, mais c'est égal.... d'être seule à la maison.... de faire la cuisine pour une seule personne....

—Sans doute.... sans doute.... je comprends ça.... je me suis dérangé; mais une fois tous les quinze ans, ce n'est pas trop. Allons, me voilà revenu.... tu vas faire la cuisine pour nous deux. Et maintenant, Katel, laisse-moi, il faut que je change, je suis tout en sueur.

—Oui, Monsieur, dépêchez-vous, on attrape si vite un coup d'air. »

Fritz entra dans sa chambre, et refermant la porte, il s'écria :

« Nous y voilà donc ! »

Il n'était plus le même homme. Tout en tirant les rideaux, en se lavant, en changeant de linge et d'habits, il riait et se disait :

« Hé ! hé! hé! je vais donc me refaire du bon sang, je vais donc pouvoir rire encore ! Ces bœufs, ces vaches, ces poules de la ferme m'avaient rendu mélancolique. »

Et le grand Schoultz, le percepteur Hâan, le vieux rebbe David, la brasserie du *Grand-Cerf*, la vieille cour de la synagogue, la halle, la place du marché, toute la ville lui repassait devant les yeux, comme des figures de lanterne magique.

Enfin, au bout de vingt minutes, frais, dispos, joyeux, il ressortit, son large feutre sur l'oreille, la face épanouie, et dit à Katel en passant :

« Je sors, je vais faire un tour en ville.

—Oui, Monsieur.... mais vous reviendrez?

—Sois tranquille, sois tranquille; au coup de midi je serai à table. »

Et il descendit dans la rue en se demandant :

« Où vais-je aller? à la brasserie? il n'y a personne avant midi. Allons voir le vieux David, oui, allons chez le vieux rebbe. C'est drôle, rien que de penser à lui, mon ventre en galope. Il faut que je le mette en colère; il faut que je lui dise quelque chose pour le fâcher, cela me secouera la rate, et j'en dînerai mieux. »

Dans cette agréable perspective, il descendit la rue des Capucins jusqu'à la cour de la synagogue, où l'on entrait par une antique porte cochère. Tout le monde traversait alors cette cour, pour descendre par le petit escalier en face, dans la rue des Juifs. C'était vieux comme Hunebourg; on ne voyait là dedans que de grandes ombres grises, de hautes bâtisses décrépites, sillonnées de cheneaux rouillés; et toute la Judée pendait aux lucarnes d'alentour, jusqu'à la cime des airs, ses bas troués, ses vieux jupons crasseux, ses culottes rapiécées, son linge filandreux. A tous les soupiraux apparaissaient des têtes branlantes, des bouches édentées, des nez et des mentons en carnaval : on aurait dit que ces gens arrivaient de Ninive, de Babylone, ou qu'ils étaient réchappés de la captivité d'Égypte, tant ils paraissaient vieux.

Les eaux grasses des ménages suintaient le long des murs, et, pour dire la vérité, cela ne sentait pas bon.

A la porte de la cour se trouvait un mendiant chrétien, assis sur ses deux jambes croisées; il avait la barbe longue de trois semaines, toute grise, les cheveux plats, et les favoris en canon de pistolet; c'était un ancien soldat de l'Empire : on l'appelait *der Frantzoze* [1].

Le vieux David demeurait au fond avec sa femme, la vieille Sourlé, toute ronde et toute grasse, mais d'une graisse jaunâtre, les joues entourées de grosses rides en demi-cercle; son nez était camard, ses yeux très-bruns, et sa bouche ornée de petites rides en étoile, comme un trou.

Elle portait un bandeau sur le front, selon la loi de Moïse, pour cacher ses cheveux, afin de ne pas séduire les étrangers. Du reste elle avait bon cœur, et le vieux David se faisait un plaisir de la proclamer le modèle accompli de son sexe.

Fritz mit un *groschen* dans la sébile du *Frantzoze;* il avait allumé sa pipe, et fumait à grosses bouffées pour traverser le cloaque. En face du petit escalier, dont chaque marche est creusée comme la pierre d'une gargouille, il fit halte, se pencha de côté dans une petite fenêtre ronde, à ras de terre, et vit le rabbin au fond

[1] Le Français.

d'une grande chambre enfumée, assis devant une table de vieux chêne, les deux coudes sur un gros bouquin à tranche rouge, et son front ridé entre ses mains.

La figure du vieux David, dans cette attitude réfléchie, et sous cette lumière grise, ne manquait pas d'un grand caractère; il y avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose de l'esprit rêveur et contemplatif du dromadaire, ce qui se retrouve du reste chez toutes les races orientales.

« Il lit le Talmud, » se dit Fritz.

Puis, descendant deux marches, il ouvrit la porte en s'écriant :

« Tu es donc toujours enfoncé dans la loi et les prophètes, vieux *posché-isroel?*

—Ah! c'est toi, *schaude!* fit le vieux rabbin, dont la figure prit aussitôt une expression de joie intérieure, en même temps que d'ironie fine, quoique pleine de bonhomie; tu n'as donc pu te passer de moi plus longtemps, tu t'ennuyais et tu es content de me voir?

—Oui, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je te revois, fit Kobus en riant; c'est un grand plaisir pour moi de me trouver en face d'un véritable croyant, un petit-fils du vertueux Jacob, qui dépouilla son frère....

—Halte! s'écria le rebbe, halte! tes plaisanteries sur ce chapitre ne peuvent aller. Tu es un *épicaures* sans foi ni loi. J'aimerais mieux soutenir une discussion en règle contre deux cents prêtres, cinquante évêques et le pape lui-même, que contre toi. Du moins ces gens sont forcés d'admettre les textes, de reconnaître qu'Abraham, Jacob, David et tous les prophètes étaient d'honnêtes gens; mais toi, maudit *schaude,* tu nies tout, tu rejettes tout, tu déclares que tous nos patriarches étaient des gueux; tu es pire que la peste, on ne peut rien t'opposer, et c'est pourquoi, Kobus, je t'en prie, laissons cela. C'est très-mauvais de ta part de m'attaquer sur des choses où j'aurais en quelque sorte honte de me défendre.... envoie-moi plutôt le curé. »

Alors Fritz partit d'un immense éclat de rire, et, s'étant assis, il s'écria :

« Rebbe, je t'aime, tu es le meilleur homme et le plus réjouissant que je connaisse. Puisque tu as honte de défendre Abraham, parlons d'autre chose.

—Il n'a pas besoin d'être défendu, s'écria David, il se défend assez lui-même.

—Oui, il serait difficile de lui faire du mal maintenant, dit Fritz; enfin, enfin, laissons cela. Mais dis donc, David, je m'invite à prendre un verre de kirschenwasser chez toi; je sais que tu en as de très-bon. »

Cette proposition dérida tout à fait le vieux rabbin, qui n'aimait réellement pas discuter avec Kobus de choses religieuses. Il se leva souriant, ouvrit la porte de la cuisine, et dit à la bonne vieille Sourlé, qui pétrissait justement la pâte d'un *schaled* [1] :

« Sourlé, donne-moi les clefs de l'armoire; mon ami Kobus est là qui veut prendre un verre de kirschenwasser.

—Bonjour, monsieur Kobus! s'écria la bonne femme; je ne peux pas venir, j'ai de la pâte jusqu'aux coudes. »

Fritz s'était levé; il regardait dans la petite cuisine toute sombre, éclairée par un vitrail de plomb, la bonne vieille qui pétrissait, tandis que David lui tirait les clefs de la poche.

« Ne vous dérangez pas, Sourlé, dit-il, ne vous dérangez pas. »

David revint, referma la cuisine et ouvrit la porte d'un petit placard, où se trouvaient le kirschenwasser et trois petits verres; il les apporta sur la table, heureux de pouvoir offrir quelque chose à Kobus. Celui-ci, voyant ce sentiment, s'écria que le kirsch était délicieux.

« Tu en as de meilleur, fit le vieux rebbe en goûtant.

—Non, non, David, peut-être d'aussi bon, mais pas de meilleur.

—En veux-tu encore un verre?

—Merci, il ne faut pas abuser des bonnes choses, comme disait mon père; je reviendrai. »

Alors ils étaient réconciliés.

Le vieux rebbe reprit en plissant les yeux avec malice :

« Et qu'est-ce que tu as fait là-bas, *schaude?* Je me suis laissé dire que tu as fait de grosses dépenses, pour creuser un réservoir à poissons. Est-ce vrai?

—C'est vrai, David.

—Ah! s'écria le vieux rebbe, cela ne m'étonne pas; quand il s'agit de manger et de boire, tu ne connais plus la dépense. »

Et, hochant la tête, il dit d'un ton nasillard :

« Tu seras toujours le même! »

Fritz souriait.

« Écoute, David, fit-il, dans six ou sept mois d'ici, lorsque le poisson sera rare, et que tu auras fait ton tour sur le marché, le nez long d'une aune, sans rien trouver de bon.... — car, vieux, tu aimes aussi les bons morceaux, tu as beau hocher la tête, tu es de la race des chats, et le poisson te plaît....

—Mais, Kobus, Kobus! s'écria David, vas-tu maintenant me faire passer pour un *épicaures* de ton espèce? Sans doute, j'aime mieux un beau brochet qu'une queue de vache sur mon

[1] Gâteau juif.

assiette, cela va sans dire ; je ne serais pas un homme si j'avais d'autres idées; mais je n'y pense pas d'avance, Sourlé s'occupe de ces choses.

—Ta! ta! ta! fit Kobus; quand, dans six mois, je t'enverrai des plats de truites, avec des bouteilles de *forstheimer*, à la fête de *Simres-Thora* [1], nous verrons, nous verrons si tu me reprocheras mon réservoir. »

David sourit.

« Le Seigneur, dit-il, a tout bien fait; aux uns il donne la prudence, aux autres la sobriété. Tu es prudent; je ne te reproche pas ta prudence, c'est un don de Dieu, et quand les truites viendront, elles seront les bienvenues.

—Amen! » s'écria Fritz.

Et tous deux se mirent à rire de bon cœur.

Cependant Kobus voulait faire enrager le vieux rebbe. Tout à coup il lui dit :

« Et les femmes, David, les femmes? Est-ce que tu ne m'en as pas trouvé une? la vingt-quatrième ! Tu dois être pressé de gagner ma vigne du Sonneberg. Je serais curieux de la connaître, la vingt-quatrième. »

Avant de répondre, David Sichel prit un air grave :

« Kobus, dit-il, je me rappelle une vieille histoire, dont chacun peut faire son profit. Avant d'être des ânes, disait cette histoire, les ânes étaient des chevaux ; ils avaient le jarret solide, la tête petite, les oreilles courtes et du crin à la queue, au lieu d'une touffe de poils. Or, il advint qu'un de ces chevaux, le grand-grand-père de tous les ânes, se trouvant un jour dans l'herbe jusqu'au ventre, se dit à lui-même : « Cette herbe est trop grossière pour « moi; ce qu'il me faut, c'est de la fine fleur, « tellement délicate qu'aucun autre cheval « n'en ait encore goûté de pareille. » Il sortit de ce pâturage, à la recherche de sa fine fleur. Plus loin, il trouva des herbes plus grossières que celles qu'il venait de quitter; il s'en indigna. Plus loin, au bord d'un marais, il trouva des flèches d'eau et marcha dessus. Puis il fit le tour du marais, entra dans un pays aride, toujours à la recherche de sa fine fleur, mais il ne trouva même plus de mousse. Il eut faim, il regarda de tous côtés, vit des chardons dans un creux.... et les mangea de bon appétit. Alors ses oreilles poussèrent; il eut une touffe de poils à la queue, il voulut hennir, et se mit à braire : c'était le premier des ânes! »

Fritz, au lieu de rire à cette histoire, en fut vexé sans savoir pourquoi.

« Et s'il n'avait pas mangé de chardons? dit-il.

[1] Fête de réjouissance en mémoire de la promulgation de la Loi au peuple juif.

—Alors il aurait été moins qu'un âne vivant, il aurait été un âne mort.

—Tout cela ne signifie rien, David.

—Non ; seulement, il vaut mieux se marier jeune, que de prendre sa servante pour femme, comme font tous les vieux garçons. Crois-moi....

—Va-t'en au diable! s'écria Kobus en se levant. Voici midi qui sonne, je n'ai pas le temps de te répondre. »

David l'accompagna jusque sur le seuil, riant en lui-même.

Et comme ils se séparaient :

« Écoute, Kobus, fit-il d'un air fin, tu n'as pas voulu des femmes que je t'ai présentées, tu n'as peut-être pas eu tort. Mais bientôt tu t'en chercheras une toi-même.

—*Posché-isroel*, répondit Kobus, *posché-isroel!* »

Il haussa les épaules, joignit les mains d'un air de pitié, et s'en alla.

« David, criait Sourlé dans la cuisine, le dîné est prêt, mets donc la table. »

Mais le vieux rebbe, ses yeux fins plissés d'un air ironique, suivit Fritz du regard jusque hors la porte cochère; puis il rentra, riant tout bas de ce qui venait d'arriver.

VIII

Après midi, Kobus se rendit à la brasserie du *Grand-Cerf*, et retrouva là ses vieux camarades, Frédéric Schoultz, Hâan et les autres, en train de faire leur partie de *youker*, comme tous les jours, de une à deux heures, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Naturellement ils se mirent tous à crier: « Hé! Kobus.... Voici Kobus! »

Et chacun s'empressa de lui faire place; lui, tout riant et jubilant, distribuait des poignées de main à droite et à gauche. Il finit par s'asseoir au bout de la table, en face des fenêtres. La petite Lotchen, le tablier blanc en éventail sur sa jupe rouge, vint déposer une chope devant lui ; il la prit, la leva gravement entre son œil et la lumière, pour en admirer la belle couleur d'ambre jaune, souffla la mousse du bord, et but avec recueillement, les yeux à demi fermés. Après quoi il dit : « Elle est bonne! » et se pencha sur l'épaule du grand Frédéric, pour voir les cartes qu'il venait de lever.

C'est ainsi qu'il rentra simplement dans ses habitudes.

« Du trèfle! du carreau! Coupez l'as! criait Schoultz.

— C'est moi qui donne, » faisait Hâan en ramassant les cartes.

Les verres cliquetaient, les canettes tintaient, et Fritz ne songeait pas plus alors au vallon de Meisenthâl qu'au Grand-Turc ; il croyait n'avoir jamais quitté Hunebourg.

A deux heures entra M. le professeur Speck, avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres, sa longue redingote marron et son nez tourné à la friandise. Il se découvrit d'un air solennel, et dit :

« J'ai l'honneur d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées. »

Aussitôt les échos de la brasserie répétèrent dans tous les coins : « Les cigognes sont arrivées ! les cigognes sont arrivées ! »

Il se fit un grand tumulte ; chacun quittait sa chope à moitié vide, pour aller voir les cigognes. En moins d'une minute, il y avait plus de cent personnes, le nez en l'air, devant le *Grand-Cerf*.

Tout au haut de l'église, une cigogne, debout sur son échasse, ses ailes noires repliées au-dessus de sa queue blanche, le grand bec roux incliné d'un air mélancolique, faisait l'admiration de toute la ville. Le mâle tourbillonnait autour et cherchait à se poser sur la roue, où pendaient encore quelques brins de paille.

Le rebbe David venait aussi d'arriver, et regardant, son vieux chapeau penché sur la nuque, il s'écriait :

« Elles arrivent de Jérusalem !... Elles se sont reposées sur les pyramides d'Égypte.... Elles ont traversé les mers. »

Tout le long de la rue, devant la halle, on ne voyait que des commères, de vieux papas et des enfants, le cou replié, dans une sorte d'extase. Quelques vieilles disaient en s'essuyant les yeux : « Nous les avons encore revues une fois. »

Kobus, en regardant tous ces braves gens, leurs mines attendries, et leurs attitudes émerveillées, pensait : « C'est drôle.... comme il faut peu de chose pour amuser le monde. »

Et la figure émue du vieux rabbin surtout le mettait de bonne humeur.

« Eh bien, rebbe, eh bien, lui dit-il, ça te paraît donc bien beau ? »

Alors l'autre, abaissant les yeux et le voyant rire, s'écria :

« Tu n'as donc pas d'entrailles ? Tu ne vois donc partout que des sujets de moquerie ? Tu ne sens donc rien ?

— Ne crie pas si haut, *schaude*, tout le monde nous regarde.

— Et s'il me plaît de crier haut ! S'il me plaît de te dire tes vérités ! s'il me plaît.... »

Heureusement les cigognes, après un instant de repos, venaient de se remettre en route pour faire le tour de la ville, et prendre possession des nuages de Hunebourg ; et toute la place, transportée d'enthousiasme, poussait un cri d'admiration.

Les deux oiseaux, comme pour répondre à ce salut, tout en planant, faisaient claquer leur bec, et une troupe d'enfants les suivaient dans la rue des Capucins, criant : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois ! You, you, l'été vient encore une fois. »

Kobus alors rentra dans la brasserie avec les autres ; et, jusqu'à sept heures, il ne fut plus question que du retour des cigognes, et de la protection qu'elles étendent sur les villes où elles nichent ; sans parler d'une foule d'autres services particuliers à Hunebourg, comme d'exterminer les crapauds, les couleuvres et les lézards, dont les vieux fossés seraient infestés sans elles, et non seulement les fossés, mais encore les deux rives de la Lauter, où l'on ne verrait que des reptiles, si ces oiseaux n'étaient pas envoyés du ciel pour détruire la vermine des champs.

David Sichel étant aussi entré, Fritz, pour se moquer de lui, se mit à soutenir que les Juifs avaient l'habitude de tuer les cigognes et de les manger à la Pâque avec l'agneau pascal, et que cette habitude avait causé jadis la grande plaie d'Égypte, où l'on voyait des grenouilles en si grand nombre, qu'elles entraient par les fenêtres, et qu'il vous en tombait même par les cheminées ; de sorte que les Pharaons ne trouvèrent d'autre moyen pour se débarrasser de ce fléau, que de chasser les fils d'Abraham du pays.

Cette explication exaspéra tellement le vieux rebbe, qu'il déclara que Kobus méritait d'être pendu.

Alors Fritz fut vengé de l'apologue de l'âne et des chardons ; de douces larmes coulèrent sur ses joues. Et ce qui mit le comble à son triomphe, c'est que le grand Frédéric Schoultz, Hâan et le professeur Speck s'écrièrent qu'il fallait rétablir la paix, que deux vieux amis comme David et Kobus ne pouvaient rester fâchés à propos des cigognes.

Ils proposèrent à Fritz de rétracter son explication, moyennant quoi David serait forcé de l'embrasser. Il y consentit ; alors David et lui s'embrassèrent avec attendrissement ; et le vieux rebbe pleurait, disant : « Que sans le défaut qu'il avait de rire à tort et à travers, Kobus serait le meilleur homme du monde. »

Je vous laisse à penser le bon sang que se faisait l'ami Fritz de toute cette histoire. Il ne cessa d'en rire qu'à minuit, et même plus tard



Quoi donc, mon père? (Page 26.)

il se réveillait de temps en temps pour en rire encore :

« On irait bien loin, pensait-il, pour trouver d'aussi braves gens qu'à Hunebourg. Ce pauvre rebbe David est-il honnête dans sa croyance! Et le grand Frédéric, quelle bonne tête de cheval ! Et Hâan, comme il glousse bien ! Quel bonheur de vivre dans un pareil endroit ! »

Le lendemain, à huit heures, il dormait encore comme un bienheureux, lorsqu'une sorte de grincement bizarre l'éveilla. Il prêta l'oreille, et reconnut que le rémouleur Higuebic était venu s'établir, comme tous les vendredis, au coin de sa maison, pour repasser les couteaux et les ciseaux de la ville, chose qui l'ennuya beaucoup, car il avait encore sommeil.

A chaque instant, le babillage des commères venait interrompre le sifflement de la roue; puis c'était le caniche qui grondait, puis l'âne qui se mettait à braire, puis une discussion qui s'engageait sur le prix du repassage, puis autre chose.

« Que le diable t'emporte ! pensait Kobus. Est-ce que le bourgmestre ne devrait pas défendre ces choses-là ? Le dernier paysan peut dormir à son aise, et de bons bourgeois sont éveillés à huit heures, par la négligence de l'autorité. »

Tout à coup Higuebic se mit à crier d'une voix nasillarde : « Couteaux, ciseaux à repasser ! »

Alors il n'y tint plus et se leva furieux.

« Il faudra que je parle de cela, se dit-il : je porterai l'affaire devant la justice de paix. Ce



Non, tous vos plaisirs de garçon, tout cela n'est rien. (Page 15.)

Higuebic finirait par croire que le coin de ma maison est à lui ; depuis quarante-cinq ans qu'il nous ennuie tous, mon grand-père, mon père et moi, c'est assez ; il est temps que cela finisse ! »

Ainsi rêvait Kobus en s'habillant; l'habitude de dormir à la ferme, sans autre bruit que le murmure du feuillage, l'avait gâté. Mais après le déjeuné il ne songeait plus à cette misère. L'idée lui vint de mettre en bouteilles deux tonnes de vin du Rhin qu'il avait achetées l'automne précédent. Il envoya Katel chercher le tonnelier, et se revêtit d'une grosse camisole de laine grise, qu'il mettait pour vaquer aux soins de la cave.

Le père Schweyer arriva, son tablier de cuir aux genoux, le maillet à la ceinture, la tarière sous le bras, et sa grosse figure épanouie.

« Eh bien, monsieur Kobus, eh bien ! fit-il, nous allons donc commencer aujourd'hui ?

—Oui, père Schweyer, il est temps, le *markobrunner* est en fût depuis quinze mois, et le *steinberg* depuis six ans.

—Bon.... et les bouteilles ?

—Elles sont rincées et égouttées depuis trois semaines.

—Oh ! pour les soins à donner au noble vin, dit Schweyer, les Kobus s'y entendent de père en fils ; nous n'avons donc plus qu'à descendre ?

—Oui, descendons. »

Fritz alluma une chandelle dans la cuisine ; il prit une anse du panier à bouteilles, Schweyer empoigna l'autre, et ils descendirent à la

cave. Arrivés au bas, le vieux tonnelier s'écria :

« Quelle cave, comme tout est sec ici ! Houm! houm ! Quel son clair ! Ah ! monsieur Kobus, je l'ai dit cent fois, vous avez la meilleure cave de la ville. »

Puis s'approchant d'une tonne, et la frappant du doigt :

« Voici le *markobrunner*, n'est-ce pas ?

—Oui ; et celui-là, c'est le *steinberg*.

—Bon, bon, nous allons lui dire deux mots. »

Alors se courbant, la tarière au creux de l'estomac, il perça la tonne de *markobrunner*, et poussa lestement le robinet dans l'ouverture. Après quoi Kobus lui passa une bouteille, qu'il emplit et qu'il boucha ; Fritz enduisit le bouchon de cire bleue et posa le cachet. L'opération se poursuivit de la sorte, à la grande satisfaction de Kobus et de Schweyer.

« Hé ! hé ! hé ! faisaient-ils de temps en temps, reposons-nous.

—Oui, et buvons un coup, » disait Fritz.

Alors, prenant le petit gobelet sur la bonde, ils se rafraîchissaient d'un verre de cet excellent vin, et se remettaient ensuite à l'ouvrage.

Toutes les précédentes fois, Kobus, après deux ou trois verres, se mettait à chanter, d'une voix terriblement forte, de vieux airs qui lui passaient par la tête, tels que le *Miserere*, l'*Hymne de Gambrinus*, ou la chanson des *Trois Hussards*.

« Cela résonne comme dans une cathédrale, faisait-il en riant.

—Oui, disait Schweyer, vous chantez bien ; c'est dommage que vous n'ayez pas été de notre grande société chorale de Johannisberg ; on n'aurait entendu que vous. »

Il se mettait alors à raconter comme de son temps, — il y avait de cela trente-cinq à quarante ans, — il existait une société de tonneliers, amateurs de musique, dans le pays de Nassau ; que dans cette société on ne chantait qu'avec accompagnement de tonnes, de tonneaux et de brocs ; que les canettes et les chopes faisaient le fifre, et que les foudres formaient la basse ; qu'on n'avait jamais rien entendu d'aussi moelleux et d'aussi touchant ; que les filles des maîtres tonneliers distribuaient des prix à ceux qui se distinguaient, et que lui, Schweyer, avait reçu deux grappes et une coupe d'argent, à cause de sa manière harmonieuse de taper sur une tonne de cinquante-trois mesures.

Il disait tout cela ému de ses souvenirs, et Fritz avait peine à ne pas éclater de rire.

Il racontait encore beaucoup d'autres choses curieuses, et célébrait la cave du grand-duc de Nassau, « laquelle, disait-il, possède des vins précieux, dont la date se perd dans la nuit des temps. »

C'est ainsi que le vieux Schweyer égayait le travail. Ces propos joyeux n'empêchaient pas les bouteilles de se remplir, de se cacheter et de se mettre en place ; au contraire, cela se faisait avec plus de mesure et d'entrain.

Kobus avait l'habitude d'encourager Schweyer, lorsque sa gaieté venait à se ralentir, soit en lui lançant quelque bon mot, ou bien en le remettant sur la piste de ses histoires. Mais, en ce jour, le vieux tonnelier crut remarquer qu'il était préoccupé de pensées étrangères.

Deux ou trois fois il essaya de chanter; mais, après quelques ronflements, il se taisait, regardant un chat s'enfuir par la lucarne, un enfant qui se penchait curieusement pour voir ce qui se passait dans la cave, ou bien écoutant les sifflements de la pierre du rémouleur, les aboiements de son caniche, ou telle autre chose semblable.

Son esprit n'était pas dans la cave, et Schweyer, naturellement discret, ne voulut pas interrompre ses réflexions.

Les choses continuèrent ainsi trois ou quatre jours.

Chaque soir Fritz allait à son ordinaire faire quelques parties de *youker* au *Grand-Cerf*. Là, ses camarades remarquaient également une préoccupation étrange en lui : il oubliait de jouer à son tour.

« Allons donc, Kobus, allons donc, c'est à toi ! » lui criait le grand Frédéric.

Alors il jetait sa carte au hasard, et naturellement il perdait.

« Je n'ai pas de chance, » se disait-il en rentrant.

Comme Schweyer avait de l'ouvrage à la maison, il ne pouvait venir que deux ou trois heures par jour, le matin ou le soir, de sorte que l'affaire traînait en longueur, et même elle se termina d'une façon singulière.

En mettant le *steinberg* en perce, le vieux tonnelier s'attendait à ce que Kobus allait, comme toujours, emplir le gobelet et le lui présenter. Or Fritz, par distraction, oublia cette partie importante du cérémonial.

Schweyer en fut indigné.

« Il me fait boire de sa piquette, se dit-il ; mais quand le vin est de qualité supérieure, il le trouve trop bon pour moi. »

Cette réflexion le mit de mauvaise humeur, et quelques instants après, comme il était baissé, Kobus ayant laissé tomber deux gouttes de cire sur ses mains, sa colère éclata :

« Monsieur Kobus, dit-il en se levant, je crois que vous devenez fou ! Dans le temps

vous chantiez le *Miserere*, et je ne voulais rien dire, quoique ce fût une offense contre notre sainte religion, et surtout à l'égard d'un vieillard de mon âge : vous aviez l'air de m'ouvrir en quelque sorte les portes de la tombe, et c'était abominable quand on considère que je ne vous avais rien fait. D'ailleurs, la vieillesse n'est pas crime; chacun désire devenir vieux ; vous le deviendrez peut-être, monsieur Kobus, et vous comprendrez alors votre indignité. Maintenant, vous me faites tomber de la cire sur les mains par malice.

—Comment, par malice? s'écria Fritz stupéfait.

—Oui, par malice; vous riez de tout!... Même en ce moment, vous avez envie de rire; mais je ne veux pas être votre *hans-wurst*[1], entendez-vous? C'est la dernière fois que je travaille avec un braque de votre espèce. »

Ce disant, Schweyer détacha son tablier, prit sa tarière, et gravit l'escalier.

La véritable raison de sa colère, ce n'étaient ni le *Miserere*, ni les gouttes de cire, c'était l'oubli du *steinberg*.

Kobus, qui ne manquait pas de finesse, comprit très-bien le vrai motif de sa colère, mais il ne regretta pas moins sa maladresse et son oubli des vieux usages, car tous les tonneliers du monde ont le droit de boire un bon coup du vin qu'ils mettent en bouteilles, et si le maître est là, son devoir est de l'offrir.

« Où diable ai-je la tête depuis quelque temps? se dit-il. Je suis toujours à rêvasser, à bâiller, à m'ennuyer; rien ne me manque, et j'ai des absences; c'est étonnant.... il faudra que je me surveille. »

Cependant, comme il n'y avait pas moyen de faire revenir Schweyer, il finit de mettre son vin en bouteilles lui-même, et les choses en restèrent là.

IX

Les mardis et les vendredis matin, jours de marché, Kobus avait l'habitude de fumer des pipes à sa fenêtre, en regardant les ménagères de Hunebourg aller et venir, d'un air affairé, entre les longues rangées de paniers, de hottes, de cages d'osier, de baraques, de poteries et de charrettes alignées sur la place des Acacias. C'étaient, en quelque sorte, ses jours de grand spectacle : toutes ces rumeurs, ces mille attitudes d'acheteurs et de vendeurs débattant leur prix, criant, se disputant, le réjouissaient plus qu'on ne saurait dire.

Apercevait-il de loin quelque belle pièce, aussitôt il appelait Katel et lui disait :

« Vois-tu, là-bas, ce chapelet de grives ou de mésanges? vois-tu ce grand lièvre roux, au troisième banc de la dernière rangée? Va voir. »

Katel sortait; il suivait avec intérêt la marche de la discussion; et la vieille servante revenait-elle avec les mésanges, les grives ou le lièvre, il se disait : « Nous les avons! »

Or, un matin, il se trouvait là, tout rêveur contre son habitude, bâillant dans ses mains et regardant avec indifférence. Rien n'excitait son envie : le mouvement, les allées et les venues de tout ce monde lui paraissaient quelque chose de monotone. Parfois il se dressait, et regardant la côte des Genêts tout au loin, il se disait : « Quel beau coup de soleil là-bas, sur le Meisenthâl! »

Mille idées lui passaient par la tête : il entendait mugir le bétail, il voyait la petite Sûzel, en manches de chemise, le petit cuveau de sapin à la main, se glisser sous le hangar et entrer dans l'étable, Mopsel sur ses talons, et le vieil anabaptiste monter gravement la côte. Ces souvenirs l'attendrissaient.

« Le mur du réservoir doit être sec maintenant, pensait-il; bientôt il faudra poser le grillage. »

En ce moment, et comme il se perdait au milieu de ces réflexions, Katel entra :

« Monsieur, dit-elle, voici quelque chose que j'ai trouvé dans votre capote d'hiver. »

C'était un papier; il le prit et l'ouvrit.

« Tiens! tiens! fit-il avec une sorte d'émotion, la recette des beignets! Comment ai-je pu oublier cela depuis trois semaines? Décidément je n'ai plus la tête à moi! »

Et regardant la vieille servante :

« C'est une recette pour faire des beignets, mais des beignets délicieux! s'écria-t-il comme attendri. Devine un peu, Katel, qui m'a donné cette recette?

—La grande Frentzel du *Bœuf-Rouge*.

—Frentzel, allons donc! Est-ce qu'elle est capable d'inventer quelque chose, et surtout des beignets pareils? Non.... c'est la petite Sûzel, la fille de l'anabaptiste.

—Oh! dit Katel, cela ne m'étonne pas, cette petite est remplie de bonnes idées.

—Oui, elle est au-dessus de son âge. Tu vas me faire de ces beignets, Katel. Tu suivras la recette exactement, entends-tu, sans cela tout serait manqué.

—Soyez tranquille, Monsieur, soyez tranquille, je vais vous soigner cela. »

[1] Polichinel allemand.

Katel sortit, et Fritz, bourrant une pipe avec soin, se remit à la fenêtre. Alors tout avait changé sous ses yeux; les figures, les mines, les discours, les cris des uns et des autres: c'était comme un coup de soleil sur la place.

Et, rêvant encore à la ferme, il se prit à songer que le séjour des villes n'est vraiment agréable qu'en hiver; qu'il fait bon aussi changer de nourriture quelquefois, car la même cuisine, à la longue, devient insipide. Il se rappela que les bons œufs frais et le fromage blanc, chez l'anabaptiste, lui faisaient plus de plaisir au déjeuné, que tous les petits plats de Katel.

« Si je n'avais pas besoin, en quelque sorte, de faire ma partie de *youker*, de prendre mes chopes, de voir David, Frédéric Schoultz et le gros Hâan, se dit-il, j'aimerais bien passer six semaines ou deux mois de l'année à Meisenthâl. Mais il ne faut pas y songer, mes plaisirs et mes affaires sont ici : c'est fâcheux qu'on ne puisse pas avoir toutes les satisfactions ensemble. »

Ces pensées s'enchaînaient dans son esprit.

Enfin, onze heures ayant sonné, la vieille servante vint dresser la table.

« Eh bien! Katel, lui dit-il en se retournant, et mes beignets?

—Vous avez raison, Monsieur, ils sont tout ce qu'on peut appeler de plus délicat.

—Tu les as réussis?

—J'ai suivi la recette; cela ne pouvait pas manquer.

—Puisqu'ils sont réussis, dit Kobus, tout doit aller ensemble, je descends à la cave chercher une bouteille de *forstheimer*. »

Il sortait son trousseau à la main, quand une idée le fit revenir; il demanda :

« Et la recette?

—Je l'ai dans ma poche, Monsieur.

—Eh bien, il ne faut pas la perdre; donne que je la mette dans le secrétaire; nous serons contents de la retrouver. »

Et, déployant le papier, il se mit à le relire.

« C'est qu'elle écrit joliment bien, fit-il; une écriture ronde, comme moulée! Elle est extraordinaire, cette petite Sûzel, sais-tu?

—Oui, Monsieur, elle est pleine d'esprit. Si vous l'entendiez à la cuisine, quand elle vient, elle a toujours quelque chose pour vous faire rire.

—Tiens! tiens! moi qui la croyais un peu triste.

—Triste! ah bien oui!

—Et qu'est-ce qu'elle dit donc? demanda Kobus, dont la large figure s'épatait d'aise, en pensant que la petite était gaie.

—Qu'est-ce que je sais? Rien que d'avoir passé sur la place, elle a tout vu, et elle vous raconte la mine de chacun, mais d'un air si drôle....

—Je parie qu'elle s'est aussi moquée de moi, s'écria Fritz.

—Oh! pour cela, jamais, Monsieur; du grand Frédéric Schoultz, je ne dis pas, mais de vous....

—Ha! ha! ha! interrompit Kobus, elle s'est moquée de Schoultz! Elle le trouve un peu bête, n'est-ce pas?

—Oh! non, pas justement; je ne peux pas me rappeler.... vous comprenez....

—C'est bon, Katel, c'est bon, » dit-il en s'en allant tout joyeux.

Et jusqu'au bas de l'escalier, la vieille servante l'entendit rire tout haut en répétant: « Cette petite Sûzel me fait du bon sang. »

Quand il revint, la table était mise et le potage servi. Il déboucha sa bouteille, se mit la serviette au menton d'un air de satisfaction profonde, se retroussa les manches et dîna de bon appétit.

Katel vint servir les beignets avant le dessert.

Alors, remplissant son verre, il dit :

« Nous allons voir cela. »

La vieille servante restait près de la table, pour entendre son jugement. Il prit donc un beignet, et le goûta d'abord sans rien dire; puis un autre, puis un troisième; enfin, se retournant, il prononça ces paroles avec poids et mesure :

« Les beignets sont excellents, Katel, excellents! Il est facile de reconnaître que tu as suivi la recette aussi bien que possible. Et cependant, écoute bien ceci, — ce n'est pas un reproche que je veux te faire, — mais ceux de la ferme étaient meilleurs; ils avaient quelque chose de plus fin, de plus délicat, une espèce de parfum particulier, — fit-il en levant le doigt, — je ne peux pas t'expliquer cela; c'était moins fort, si tu veux, mais beaucoup plus agréable.

—J'ai peut-être mis trop de cannelle?

—Non, non, c'est bien, c'est très-bien; mais cette petite Sûzel, vois-tu, a l'inspiration des beignets, comme toi l'inspiration de la dinde farcie aux châtaignes.

—C'est bien possible, Monsieur.

—C'est positif. J'aurais tort de ne pas trouver ces beignets délicieux; mais au-dessus des meilleures choses, il y a ce que le professeur Speck appelle « l'idéal, » cela veut dire quelque chose de poétique, de....

—Oui, Monsieur, je comprends, fit Katel: par exemple comme les saucisses de la mère Hâfen, que personne ne pouvait réussir aussi bien qu'elle, à cause des trois clous de girofle qui manquaient..

—Non, ce n'est pas mon idée; rien n'y manque, et malgré tout.... »

Il allait en dire plus, lorsque la porte s'ouvrit et que le vieux rabbin entra :

« Hé! c'est toi, David, s'écria-t-il; arrive donc, et tâche d'expliquer à Katel ce qu'il faut entendre par « l'idéal. »

David, à ces mots, fronça le sourcil.

« Tu veux te moquer de moi? fit-il.

—Non, c'est très-sérieux, dis à Katel pourquoi vous regrettiez tous les carottes et les oignons d'Égypte....

—Écoute, Kobus, s'écria le vieux rebbe, j'arrive, et voilà que tu commences tout de suite par m'attaquer sur les choses saintes; ce n'est pas beau.

—Tu prends tout de travers, *posché-isroel.* Assieds-toi, et, puisque tu ne veux pas que je parle des oignons d'Égypte, qu'il n'en soit plus question. Mais si tu n'étais pas juif....

—Allons, je vois bien que tu veux me chasser.

—Mais non, je dis seulement que si tu n'étais pas juif, tu pourrais manger de ces beignets, et que tu serais forcé de reconnaître qu'ils valent mille fois mieux que la manne, qui tombait du ciel pour vous purger de la lèpre, et des autres maladies que vous aviez attrapées chez les infidèles.

—Ah! maintenant, je m'en vais; c'est aussi trop fort! »

Katel sortit, et Kobus, retenant le vieux rebbe par la manche, ajouta :

« Voyons donc, que diable! assieds-toi. J'éprouve un véritable chagrin.

—Quel chagrin?

—De ce que tu ne puisses pas vider un verre de vin avec moi et goûter ces beignets : quelque chose d'extraordinaire! »

David s'assit en riant à son tour.

« Tu les as inventés, n'est-ce pas? dit-il. Tu fais toujours des inventions pareilles.

—Non, rebbe, non; ce n'est ni moi ni Katel. Je serais fier d'avoir inventé ces beignets, mais rendons à César ce qui est à César : l'honneur en revient à la petite Sûzel.... tu sais, la fille de l'anabaptiste!

—Ah! dit le vieux rebbe, en attachant sur Kobus son œil gris; tiens! tiens! et tu les trouves si bons?

—Délicieux, David!

—Hé! hé! hé! oui.... cette petite est capable de tout.... même de satisfaire un gourmand de ton espèce. »

Puis, changeant de ton :

« Cette petite Sûzel m'a plu d'abord, dit-il; elle est intelligente. Dans trois ou quatre ans, elle connaîtra la cuisine commme ta vieille Katel; elle conduira son mari par le bout du nez; et, si c'est un homme d'esprit, lui-même reconnaîtra que c'était le plus grand bonheur qui pût lui arriver.

—Ha! ha! ha! cette fois, David, je suis d'accord avec toi, fit Kobus, tu ne dis rien de trop. C'est étonnant que le père Christel et la mère Orchel, qui n'ont pas quatre idées dans la tête, aient mis ce joli petit être au monde. Sais-tu qu'elle conduit déjà tout à la ferme?

—Qu'est-ce que je disais? s'écria David, j'en étais sûr! Vois-tu, Kobus, quand une femme a de l'esprit, qu'elle n'est point glorieuse, qu'elle ne cherche pas à rabaisser son mari pour s'élever elle-même, tout de suite elle se rend maîtresse; on est heureux, en quelque sorte, de lui obéir. »

En ce moment, je ne sais quelle idée passa par la tête de Fritz; il observa le vieux rebbe du coin de l'œil et dit :

« Elle fait très-bien les beignets, mais quant au reste....

—Et moi, s'écria David, je dis qu'elle fera le bonheur du brave fermier qui l'épousera, et que ce fermier-là deviendra riche et sera très-heureux! Depuis que j'observe les femmes, et il y a pas mal de temps, je crois m'y connaître; je sais tout de suite ce qu'elles sont et ce qu'elles valent, ce qu'elles seront et ce qu'elles vaudront. Eh bien, cette petite Sûzel m'a plu, et je suis content d'apprendre qu'elle fasse si bien les beignets. »

Fritz était devenu rêveur. Tout à coup il demanda :

« Dis donc, *posché-isroel*, pourquoi donc es-tu venu me voir à midi; ce n'est pas ton heure.

— Ah! c'est juste; il faut que tu me prêtes deux cents florins.

—Deux cents florins? oh! oh! fit Kobus d'un air moitié sérieux et moitié railleur, d'un seul coup, rebbe?

—D'un seul coup.

—Et pour toi?

—C'est pour moi si tu veux, car je m'engage seul de te rembourser la somme, mais c'est pour rendre service à quelqu'un.

—A qui, David?

—Tu connais le père Hertzberg, le colporteur; eh bien, sa fille est demandée en mariage par le fils Salomon; deux braves enfants, fit le vieux rebbe en joignant les mains d'un air attendri; seulement, tu comprends, il faut une petite dot, et Hertzberg est venu me trouver....

—Tu seras donc toujours le même? interrompit Fritz, non content de tes propres dettes, il faut que tu te mettes sur le dos celles des autres?

—Mais Kobus! mais Kobus! s'écria David

d'une voix perçante et pathétique, le nez courbé et les yeux tournés en louchant vers le sol, si tu voyais ces chers enfants! Comment leur refuser le bonheur de la vie? Et d'ailleurs le père Hertzberg est solide, il me remboursera dans un an ou deux, au plus tard.

—Tu le veux, dit Fritz en se levant, soit; mais, écoute : tu payeras des intérêts cette fois, cinq pour cent. Je veux bien te prêter sans intérêt, mais aux autres....

—Eh! mon Dieu, qui te dit le contraire, fit David, pourvu que ces pauvres enfants soient heureux! le père me rendra les cinq pour cent. »

Kobus ouvrit son secrétaire, compta deux cents florins sur la table, pendant que le vieux rebbe regardait avec impatience; puis il sortit le papier, l'écritoire, la plume, et dit :

« Allons, David, vérifie le compte.

—C'est inutile, j'ai regardé et tu comptes bien.

—Non, non, compte! »

Alors le vieux rebbe compta, fourrant les piles dans la grande poche de sa culotte, avec une satisfaction visible.

« Maintenant, assieds-toi là, et fais mon billet à cinq pour cent. Et souviens-toi que si tu n'es pas content de mes plaisanteries, je puis te mener loin avec ce morceau de papier. »

David, souriant de bonheur, se mit à écrire. Fritz regardait par-dessus son épaule, et, le voyant près de marquer les cinq pour cent :

« Halte! fit-il, vieux *posché-isroel*, halte!

—Tu en veux six?

—Ni six, ni cinq. Est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis? Mais tu ne comprends rien à la plaisanterie; il faut toujours être grave avec toi, comme un âne qu'on étrille. »

Le vieux rebbe alors se leva, lui serra la main et dit tout attendri :

« Merci, Kobus. »

Puis il s'en alla.

« Brave homme! faisait Fritz en le voyant remonter la rue, le dos courbé et la main sur sa poche; le voilà qui court chez l'autre, comme s'il s'agissait de son propre bonheur; il voit les enfants heureux, et rit tout bas une larme dans l'œil. »

Sur cette réflexion, il prit sa canne et sortit pour aller lire son journal.

X

Deux ou trois jours après, un soir, au casino, on causait par hasard des anciens temps. Le gros percepteur Hâan célébrait les mœurs d'autrefois: les promenades en traîneaux, l'hiver; le bon papa Christian, dans sa houppelande doublée de renard et ses grosses bottes fourrées d'agneau, le bonnet de loutre tiré sur les oreilles, et les gants jusqu'aux coudes, conduisant toute sa famille à la cime du Rothalps, admirer les bois couverts de givre; et les jeunes gens de la ville suivant à cheval la promenade, et jetant à la dérobée un regard d'amour sur la jolie couvée de jeunes filles, enveloppées de leurs pèlerines, le petit nez rose enfoui dans le minon de cygne plus blanc que la neige.

« Ah! le bon temps, disait-il. Bientôt après, toute la ville apprenait que le jeune conseiller Lobstein, ou M. le tabellion Müntz, était fiancé avec la petite Lotchen, la jolie Rosa, ou la grande Wilhelmine; et c'était au milieu des neiges que l'amour avait pris naissance, sous l'œil même des parents. D'autres fois on se réunissait dans la Madame-Hûte [1], en pleine foire; tous les rangs se confondaient : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple. On ne s'inquiétait pas de savoir si vous étiez comte ou baron, mais bon valseur. Allez donc trouver un abandon pareil de nos jours! Depuis qu'on fait tant de nouveaux nobles, ils ont toujours peur qu'on les confonde avec la populace. »

Hâan vantait aussi les petits concerts, la bonne musique de chambre élégante et naïve des vieux temps, à laquelle on a substitué le fracas des grandes ouvertures, et la mélodie sombre des symphonies.

Rien qu'à l'entendre, il vous semblait voir le vieux conseiller Baumgarten, en perruque poudrée à frimas et grand habit carré, le violoncelle appuyé contre la jambe et l'archet en équerre sur les cordes, mademoiselle Séraphia Schmidt au clavecin, entre les deux candélabres, les violons penchés tout autour, l'œil sur le cahier, et plus loin, le cercle des amis dans l'ombre.

Ces images touchaient tout le monde, et le grand Schoultz lui-même, se balançant sur sa chaise, un de ses genoux pointus entre les mains et les yeux au plafond, s'écriait :

« Oui, oui, ces temps sont loin de nous! C'est pourtant vrai, nous vieillissons... Quels souvenirs tu nous rappelles, Hâan, quels souvenirs! Tout cela ne nous fait pas jeunes. »

Kobus, en retournant chez lui par la rue des Capucins, avait la tête pleine des idées de Hâan :

« Il a raison, se disait-il, nous avons vu ces choses qui nous paraissent reculées d'un siècle. »

[1] Salle de danse.

Et regardant les étoiles, qui tremblotaient dans le ciel immense, il pensait :

« Tout cela reste en place, tout cela revient aux mêmes époques; il n'y a que nous qui changions. Quelle terrible aventure de changer un peu tous les jours, sans qu'on s'en aperçoive! De sorte qu'à la fin du compte on est tout gris, tout ratatiné, et qu'on produit aux yeux du nouveau monde qui passe l'effet de ces vieilles défroques, ou de ces respectables perruques dont parlait Hâan tout à l'heure. On a beau faire, il faut que cela nous arrive comme aux autres. »

Ainsi rêvait Fritz en entrant dans sa chambre, et, s'étant couché, ces idées le suivirent encore quelque temps, puis il s'endormit.

Le lendemain il n'y songeait plus, quand ses yeux tombèrent sur le vieux clavecin entre le buffet et la porte. C'était un petit meuble en bois de rose, à pieds grêles terminés en poire, et qui n'avait que cinq octaves. Depuis trente ans il restait là; Katel y disposait ses assiettes avant le dîné, et Kobus y jetait ses habits. A force de le voir, il n'y pensait plus; mais alors il lui sembla le retrouver après une longue absence. Il s'habilla tout rêveur; puis, regardant par la fenêtre, il vit Katel dehors, en train de faire ses provisions au marché. S'approchant aussitôt du clavecin, il l'ouvrit et passa les doigts sur ses touches jaunes : un son grêle s'échappa du petit meuble, et le bon Kobus, en moins d'une seconde, revit les trente années qui venaient de s'écouler. Il se rappela madame Kobus, sa mère, une femme jeune encore, à la figure longue et pâle, jouant du clavecin; M. Kobus, le juge de paix, assis auprès d'elle, son tricorne au bâton de la chaise, écoutant, et lui, Fritz, tout petit, assis à terre avec le cheval de carton, criant : « Hue! hue! » pendant que le bonhomme levait le doigt et faisait : « Chut! » Tout cela lui passa devant les yeux, et bien d'autres choses encore.

Il s'assit, essaya quelques vieux airs et joua le *Troubadour* et l'antique romance du *Croisé*.

« Je n'aurais jamais cru me rappeler une seule note, se dit-il; c'est étonnant comme ce vieux clavecin a gardé l'accord; il me semble l'avoir entendu hier. »

Et, se baissant, il se mit à tirer les vieux cahiers de leur caisse : le *Siége de Prague*, la *Cenerentola*, l'ouverture de la *Vestale* et puis les vieilles romances d'amour, de petits airs gais, mais toujours de l'amour : l'amour qui rit et l'amour qui pleure; rien en deçà, rien au delà!

Kobus, deux ou trois mois avant, n'aurait pas manqué de se faire du bon sang, avec tous ces Lucas aux jarretières roses, et ces Arthurs au plumet noir; il avait lu jadis *Werther*, et s'était tenu les côtes tout le long de l'histoire; mais maintenant il trouva cela fort beau.

« Hâan a bien raison, se disait-il, on ne fait plus d'aussi jolis couplets :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

« Comme c'est simple, comme c'est naturel.

Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

« A la bonne heure! voilà de la poésie; cela dit des choses profondes, dans un langage naïf. Et la musique! »

Il se mit à jouer en chantant :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

Il ne se lassait pas de répéter la vieille romance, et cela durait bien depuis vingt minutes, lorsqu'un petit bruit s'entendit à la porte; quelqu'un frappait.

« Voici David, se dit-il en refermant bien vite le clavecin; c'est lui qui rirait, s'il m'entendait chanter *Rosette!* »

Il attendit un instant, et, voyant que personne n'entrait, il alla lui-même ouvrir. Mais qu'on juge de sa surprise en apercevant la petite Sûzel, toute rose et toute timide, avec son petit bonnet blanc, son fichu bleu de ciel et son panier, qui se tenait là derrière la porte.

« Eh! c'est toi, Sûzel! fit-il comme émerveillé.

—Oui, monsieur Kobus, dit la petite; depuis longtemps j'attends Mlle Katel dans la cuisine, et, comme elle ne vient pas, j'ai pensé qu'il fallait tout de même faire ma commission avant de partir.

—Quelle commission donc, Sûzel?

—Mon père m'envoie vous prévenir que les grilles sont arrivées, et qu'on n'attend que vous pour les mettre.

—Comment! il t'envoie exprès pour cela?

—Oh! j'ai encore à dire au juif Schmoule qu'il doit venir chercher les bœufs, s'il ne veut pas payer la nourriture.

—Ah! les bœufs sont vendus?

—Oui, monsieur Kobus, trois cent cinquante florins.

—C'est un bon prix. Mais entre donc, Sûzel, tu n'as pas besoin de te gêner

—Oh! je ne me gêne pas.

—Si, si.... tu te gênes, je le vois bien, sans cela tu serais entrée tout de suite. Tiens, assieds-toi là. »

Il lui avançait une chaise, et rouvrait le



Sans cela je croirais que tu es fâchée contre moi. (Pagé 27.)

clavecin d'un air de satisfaction extraordinaire :

« Et tout le monde se porte bien là-bas, le père Christel, la mère Orchel?

—Tout le monde, monsieur Kobus, Dieu merci. Nous serions bien contents si vous pouviez venir.

—Je viendrai, Sûzel; demain ou après, bien sûr, j'irai vous voir. »

Fritz avait alors une grande envie de jouer devant Sûzel; il la regardait en souriant et finit par lui dire :

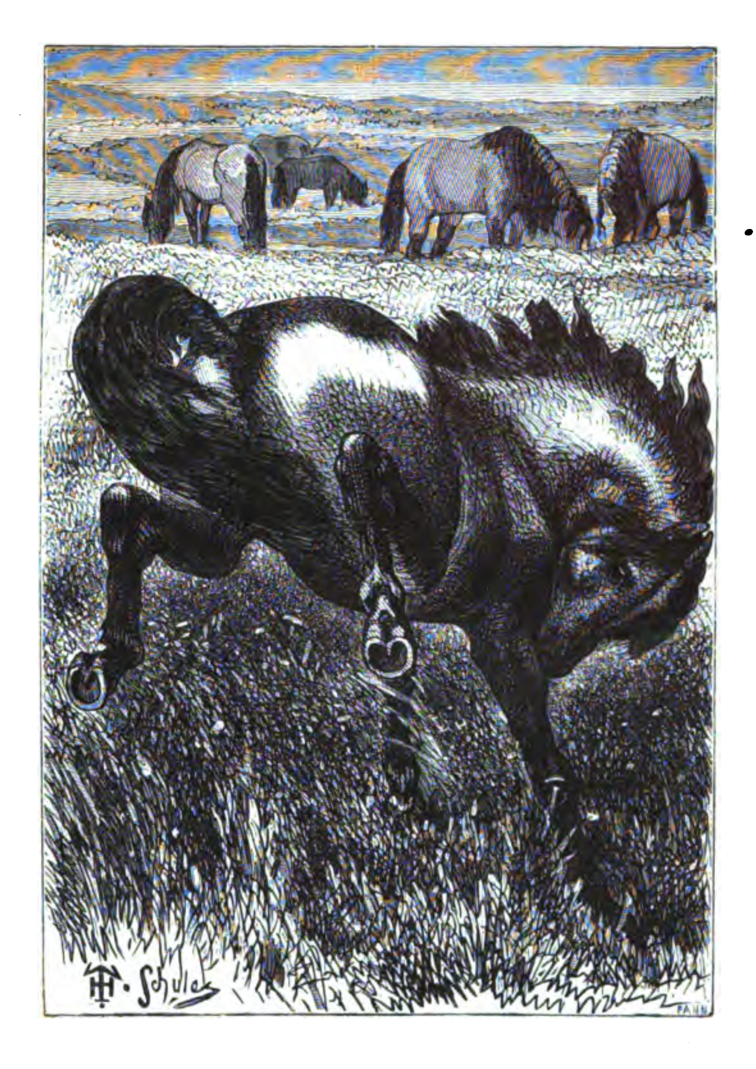
« Je jouais tout à l'heure de vieux airs, et je chantais. Tu m'as peut-être entendu de la cuisine; ça t'a bien fait rire, n'est-ce pas?

—Oh! monsieur Kobus, au contraire, ça me rendait toute triste; la belle musique me rend toujours triste. Je ne savais pas qui faisait cette belle musique.

—Attends, dit Fritz, je vais te jouer quelque chose de gai pour te réjouir. »

Il était heureux de montrer son talent à Sûzel, et commença la *Reine de Prusse*. Ses doigts sautaient d'un bout du clavecin à l'autre, il marquait la mesure du pied, et, de temps en temps, regardait la petite dans le miroir en face, en se pinçant les lèvres comme il arrive lorsqu'on a peur de faire de fausses notes. On aurait dit qu'il jouait devant toute la ville. Sûzel, elle, ses grands yeux bleus écarquillés d'admiration, et sa petite bouche rose entr'ouverte, semblait en extase.

Et quand Kobus eut fini sa valse, et qu'il se retourna tout content de lui-même :



Cette herbe est trop grossière pour moi. (Page 30.)

« Oh! que c'est beau, dit-elle, que c'est beau!

—Bah! fit-il, ça, ce n'est encore rien. Mais tu vas entendre quelque chose de magnifique, le *Siége de Prague;* on entend rouler les canons; écoute un peu. »

Il se mit alors à jouer le *Siége de Prague* avec un enthousiasme extraordinaire; le vieux clavecin bourdonnait et frissonnait jusque dans ses petites jambes. Et quand Kobus entendait la petite Sûzel soupirer tout bas : « Oh! que c'est beau! » cela lui donnait une ardeur, mais une ardeur vraiment incroyable; il ne se sentait plus de bonheur.

Après le *Siége de Prague*, il joua la *Cenerentola;* après la *Cenerentola*, la grande ouverture de la *Vestale;* et puis, comme il ne savait plus que jouer, et que Sûzel disait toujours: « Oh! que c'est beau, monsieur Kobus! oh! quelle belle musique vous faites! » il s'écria:

« Oui, c'est beau; mais si je n'étais pas enrhumé, je te chanterais quelque chose, et c'est alors que tu verrais, Sûzel! Mais c'est égal, je vais essayer tout de même; seulement je suis enrhumé, c'est dommage. »

Et tout en parlant de la sorte, il se mit à chanter d'une voix aussi claire qu'un coq qui s'éveille au milieu de ses poules:

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

Il balançait la tête lentement, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, et chaque fois qu'il

arrivait à la fin d'un couplet, pendant une demi-heure il répétait d'un ton lamentable, en se penchant au dos de sa chaise, le nez en l'air, et en se balançant comme un malheureux :

> Donne-moi ton cœur,
> Donne-moi ton cœur...
> Ou je vas mourir... je vas mourir.
> Je vas mourir... mourir... mourir... !

de sorte qu'à la fin la sueur lui coulait sur la figure.

Sûzel, toute rouge, et comme honteuse d'une pareille chanson, se penchait sans oser le regarder ; et Kobus s'étant retourné pour lui entendre dire : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » il la vit ainsi soupirant tout bas, les mains sur ses genoux, les yeux baissés.

Alors lui-même, se regardant par hasard dans le miroir, s'aperçut qu'il devenait pourpre, et ne sachant que faire dans une circonstance aussi surprenante, il passa les doigts du haut en bas et du bas en haut du clavecin, en soufflant dans ses joues et criant : « Prrouh ! prrouh ! » les cheveux droits sur la tête.

Au même instant, Katel refermait la porte de la cuisine, il l'entendit, et, se levant, il se mit à crier : « Katel ! Katel ! » d'une voix d'homme qui se noie.

Katel entra :

« Ah ! c'est bon, fit-il. Tiens... voilà Sûzel qui t'attend depuis une heure. »

Et comme Sûzel alors levait sur lui ses grands yeux troublés, il ajouta :

« Oui, nous avons fait de la musique.... ce sont de vieux airs.... ça ne vaut pas le diable !... Enfin, enfin, j'ai fait comme j'ai pu.... On ne saurait tirer une bonne mouture d'un mauvais sac. »

Sûzel avait repris son panier et s'en allait avec Katel, disant : « Bonjour, monsieur Kobus ! » d'une voix si douce, qu'il ne sut que répondre, et resta plus d'une minute comme enraciné au milieu de la salle, regardant vers la porte, tout effaré ; puis il se prit à dire :

« Voilà de belles affaires, Kobus ! tu viens de te distinguer sur cette maudite patraque.... Oui.... oui.... c'est du beau.... tu peux t'en vanter.... ça te va bien à ton âge. Que le diable soit de la musique ! S'il m'arrive encore de jouer seulement *Père capucin*, je veux qu'on me torde le cou ! »

Alors il prit sa canne et son chapeau sans attendre le déjeuné, et sortit faire un tour sur les remparts, pour réfléchir à son aise sur les choses surprenantes qui venaient de s'accomplir.

XI

On peut s'imaginer les réflexions que fit Kobus sur les remparts. Il se promenait derrière la Manutention, la tête penchée, la canne sous le bras, regardant à droite et à gauche si personne ne venait. Il lui semblait que chacun allait découvrir son état au premier coup d'œil.

« Un vieux garçon de trente-six ans amoureux d'une petite fille de dix-sept, quelle chose ridicule ! se disait-il. Voilà donc d'où venaient tes ennuis, Fritz, tes distractions et tes rêveries depuis trois semaines ! voilà pourquoi tu perdais toujours à la brasserie, pourquoi tu n'avais plus la tête à toi dans la cave, pourquoi tu bâillais à ta fenêtre comme un âne, en regardant le marché. Peut-on être aussi bête à ton âge ?

« Encore, si c'était de la veuve Windling ou de la grande Salomé Rœdig que tu sois amoureux, cela pourrait aller. Il vaudrait mieux te pendre mille fois, que de te marier avec l'une d'elles ; mais au moins, aux yeux des gens, un pareil mariage serait raisonnable. Mais être amoureux de la petite Sûzel, la fille de ton propre fermier, une enfant, une véritable enfant, qui n'est ni de ton rang, ni de ta condition, et dont tu pourrais être le père, c'est trop fort ! C'est tout à fait contre nature, ça n'a pas même le sens commun. Si par malheur quelqu'un s'en doutait, tu n'oserais plus te montrer au *Grand-Cerf*, au *casino*, nulle part. C'est alors qu'on se moquerait de toi, Fritz, de toi qui t'es tant moqué des autres. Ce serait l'abomination de la désolation ; le vieux David lui-même, malgré son amour du mariage, te rirait au nez ; il t'en ferait des apologues ! il t'en ferait !

« Allons, allons, c'est encore un grand bonheur que personne ne sache rien, et que tu te sois aperçu de la chose à temps. Il faut étouffer tout cela, déraciner bien vite cette mauvaise herbe de ton jardin. Tu seras peut-être un peu triste trois ou quatre jours, mais le bon sens te reviendra. Le vieux vin te consolera, tu donneras des dîners, tu feras des tours aux environs dans la voiture de Hâan. Et justement, avant-hier il m'engageait, pour la centième fois, à l'accompagner en perception. C'est cela, nous causerons, nous rirons, nous nous ferons du bon sang, et dans une quinzaine tout sera fini. »

Deux hussards s'approchaient alors, bras

dessus bras dessous avec leurs amoureuses. Kobus les vit venir de loin, sur le bastion de l'hôpital, et descendit dans la rue des Ferrailles, pour retourner à la maison.

« Je vais commencer par écrire au père Christel de poser le grillage, se dit-il, et de remplir le réservoir lui-même. Si l'on me rattrape à retourner au Meisenthâl, ce sera dans la semaine des quatre jeudis. »

Lorsqu'il rentra, Katel dressait la table. Sûzel était partie depuis longtemps. Fritz ouvrit son secrétaire, écrivit au père Christel qu'il ne pouvait pas venir, et qu'il le chargeait de poser le grillage lui-même; puis il cacheta la lettre, s'assit à table et dîna sans rien dire.

Après le dîné, il ressortit vers une heure et se rendit chez Hâan, qui demeurait à l'hôtel de la *Cigogne*, en face des halles. Hâan était dans son petit bureau rempli de tabac, la pipe aux lèvres, il préparait des sacs et serrait dans un fourreau de cuir de grands registres reliés en veau. Son garçon Gaysse l'aidait :

« Hé! Kobus! s'écria-t-il, d'où me vient ta visite? Je ne te vois pas souvent ici.

—Tu m'as dit, avant-hier, que tu partais en tournée, répondit Fritz en s'asseyant au coin de la table.

—Oui, demain matin, à cinq heures; la voiture est commandée. Tiens, regarde! Je viens justement de préparer mon livre à souches et mes sacs. J'en aurai pour sept ou huit jours.

—Eh bien, je t'accompagne.

—Tu m'accompagnes! s'écria Hâan d'une voix joyeuse, en frappant de ses grosses mains carrées sur la table. Enfin, enfin, tu finis par te décider une fois, ça n'est pas malheureux... Ha! ha! ha! »

Et, plein d'enthousiasme, il jeta son petit bonnet de soie noire de côté, s'ébouriffa les cheveux sur sa grosse tête rouge à demi chauve, et se mit à crier :

« A la bonne heure!... à la bonne heure!... Nous allons nous faire du bon sang!

—Oui, le temps m'a paru favorable, dit Fritz.

—Un temps magnifique, s'écria Hâan, en écartant les rideaux derrière son fauteuil, un temps d'or, un temps comme on n'en a pas vu depuis dix ans. Nous partirons demain au petit jour, nous courrons le pays.... c'est décidé.... mais ne va pas te dédire!

—Sois tranquille.

—Ah! ma foi, s'écria le gros homme, tu ne pouvais pas me faire un plus grand plaisir. — Gaysse! Gaysse!

—Monsieur!

—Ma capote! tenez.... pendez ma robe de chambre derrière la porte. Vous fermerez le bureau, et vous donnerez la clef à la mère Lehr. Nous allons au *Grand-Cerf*, Kobus?

—Oui, prendre des chopes; il n'y a pas de bonne bière en route.

—Pourquoi pas? A Hackmatt, elle est bonne.

—Alors tu n'as plus rien à préparer, Hâan?

—Non, tout est prêt. Ah! dis donc, si tu voulais mettre deux ou trois chemises et des bas dans ma valise.

—J'aurai la mienne.

—Eh bien, en route! » s'écria Hâan, en prenant son bras.

Ils sortirent, et le gros percepteur se mit à énumérer les villages qu'ils auraient à voir, dans la plaine et dans la montagne :

« Dans la plaine, à Hackmatt, à Mittelbronn, à Lixheim, c'est tout pays protestant, tous gens riches, bien établis, belles maisons, bons vins, bonne table, bon lit. Nous serons comme des coqs en pâte les six premiers jours; pas de difficulté pour la perception, les sommes du roi sont prêtes d'avance. Et seulement à la fin, nous aurons un petit coin de pays, le Wildland, une espèce de désert, où l'on ne voit que des croix sur la route, et où les voyageurs tirent la langue d'une aune; mais ne crains rien, nous ne mourrons pas de faim tout de même. »

Fritz écoutait en riant, et c'est ainsi qu'ils entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*. Là, les choses se passèrent comme toujours : on joua, on but des chopes, et, vers sept heures, chacun retourna chez soi pour souper.

Kobus, en traversant sa petite allée, entra dans la cuisine, selon son habitude, pour voir ce que Katel lui préparait. Il vit la vieille servante assise au coin de l'âtre, sur un tabouret de bois, un torchon sur les genoux, en train de graisser ses souliers de fatigue.

« Qu'est-ce que tu fais donc là? dit-il.

—Je graisse vos gros souliers pour aller à la ferme, puisque vous partez demain ou après.

—C'est inutile, dit Fritz, je n'irai pas; j'ai d'autres affaires.

—Vous n'irez pas? fit Katel toute surprise; c'est le père Christel, Sûzel et tout le monde, qui vont avoir de la peine, Monsieur!

—Bah! ils se sont passés de moi jusqu'à présent, et j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'ils s'en passeront encore. J'accompagne Hâan dans sa tournée, pour régler quelques comptes. Et, puisque je me le rappelle maintenant, il y a une lettre sur la cheminée pour Christel; tu enverras demain le petit Yéri la porter, et ce soir tu mettras dans ma valise trois chemises et tout ce qu'il faut pour rester quelques jours dehors.

—C'est bon, Monsieur. »

Kobus entra dans la salle à manger, tout fier de sa résolution, et, ayant soupé d'assez bon appétit, il se coucha, pour être prêt à partir de grand matin.

Il était à peine cinq heures, et le soleil commençait à poindre au milieu des grandes vapeurs du Losser, lorsque Fritz Kobus et son ami Hâan, accroupis dans un vieux char à bancs tressé d'osier, en forme de corbeille, à l'ancienne mode du pays, sortirent au grand trot par la porte de Hildebrandt, et se mirent à rouler sur la route de Hunebourg à Michelsberg.

Hâan avait sa grande houppelande de castorine et son bonnet de renard à longs poils, la queue flottant sur le dos, Kobus, sa belle capote bleue, son gilet de velours à carreaux verts et rouges, et son large feutre noir.

Quelques vieilles, le balai à la main, les regardaient passer en disant : « Ils vont ramasser l'argent des villages; ça prouve qu'il est temps d'apprêter notre magot; la note des portes et fenêtres va venir. Quel gueux que ce Hâan ! Penser que tout le monde doit s'échiner pour lui, qu'il n'en a jamais assez, et que la gendarmerie le soutient ! »

Puis elles se remettaient à balayer de mauvaise humeur.

Une fois hors de l'avancée, Hâan et Kobus se trouvèrent dans les brouillards de la rivière.

« Il fait joliment frais ce matin, dit Kobus.

—Ha ! ha ! ha ! répondit Hâan en claquant du fouet, je t'en avais bien prévenu hier. Il fallait mettre ta camisole de laine; maintenant, allonge-toi dans la paille, mon vieux, allonge-toi. — Hue ! Foux, hue !

—Je vais fumer une pipe, dit Kobus, cela me réchauffera. »

Il battit le briquet, tira sa grande pipe de porcelaine d'une poche de côté, et se mit à fumer gravement.

Le cheval, une grande haridelle du Mecklembourg, trottait les quatre fers en l'air, les arbres suivaient les arbres, les broussailles les broussailles. Hâan ayant déposé le fouet dans un coin, sous son coude, fumait aussi tout rêveur, comme il arrive au milieu des brouillards, où l'on ne voit pas les choses clairement.

Le soleil jaune avait de la peine à dissiper ces masses de brume, le Losser grondait derrière le talus de la route; il était blanc comme du lait, et, malgré son bruit sourd, il semblait dormir sous les grands saules.

Parfois, à l'approche de la voiture, un martin-pêcheur jetait son cri perçant et filait; puis une alouette se mettait à gazouiller quelques notes. En regardant bien, on voyait ses ailes grises s'agiter en accent circonflexe à quelques pieds au-dessus des champs, mais elle redescendait au bout d'une seconde, et l'on n'entendait plus que le bourdonnement de la rivière et le frémissement des peupliers.

Kobus éprouvait alors un véritable bien-être; il se réjouissait et se glorifiait de la résolution qu'il avait prise d'échapper à Sûzel par une fuite héroïque; cela lui semblait le comble de la sagesse humaine.

« Combien d'autres, pensait-il, se seraient endormis dans ces guirlandes de roses, qui t'entouraient de plus en plus, et qui, finalement, n'auraient été que de bonnes cordes, semblables à celles que la vertueuse Dalila tressait pour Samson ! Oui, oui, Kobus, tu peux remercier le ciel de ta chance; te voilà libre encore une fois comme un oiseau dans l'air; et, par la suite des temps, jusqu'au sein de la vieillesse, tu pourras célébrer ton départ de Hunebourg, à la façon des Hébreux, qui se rappelaient toujours avec attendrissement les vases d'or et d'argent de l'Égypte; ils abandonnèrent les choux, les raves et les oignons de leur ménage, pour sauver le tabernacle; tu suis leur exemple, et le vieux Sichel lui-même serait émerveillé de ta rare prudence. »

Toutes ces pensées, et mille autres non moins judicieuses, passaient par la tête de Fritz; il se croyait hors de tout péril, et respirait l'air du printemps dans une douce sécurité. Mais le Seigneur Dieu, sans doute fatigué de sa présomption naturelle, avait résolu de lui faire vérifier la sagesse de ce proverbe : « Cache-« toi, fuis, dérobe-toi sur les monts et dans la « plaine, au fond des bois ou dans un puits, « je te découvre et ma main est sur toi ! »

A la Steinbach, près du grand moulin, ils rencontrèrent un baptême qui se rendait à l'église Saint-Blaise : le petit poupon rose sur l'oreiller blanc, la sage-femme, fière avec son grand bonnet de dentelle, et les autres gais comme des pinsons; — à Hoheim, une paire de vieux qui célébraient la cinquantaine dans un pré; ils dansaient au milieu de tout le village; le ménétrier, debout sur une tonne, soufflait dans sa clarinette, ses grosses joues rouges gonflées jusqu'aux oreilles, le nez pourpre et les yeux à fleur de tête; on riait, on trinquait; le vin, la bière, le kirschenwasser coulaient sur les tables; chacun battait la mesure; les deux vieux, les bras en l'air, valsaient la face riante; et les bambins, réunis autour d'eux, poussaient des cris de joie qui montaient jusqu'au ciel. A Frankenthâl, une noce montait les marches de l'église, le garçon d'honneur en tête, la poitrine couverte d'un bouquet

en pyramide, le chapeau garni de rubans de mille couleurs, puis les jeunes mariés tout attendris, les vieux papas riant dans leur barbe grise, les grosses mères épanouies de satisfaction.

C'était merveilleux de voir ces choses, et cela vous donnait à penser plus qu'on ne peut dire.

Ailleurs, de jeunes garçons et de jeunes filles de quinze à seize ans cueillaient des violettes le long des haies, au bord de la route; on voyait à leurs yeux luisants qu'ils s'aimeraient plus tard. Ailleurs, c'était un conscrit que sa fiancée accompagnait sur la route, un petit paquet sous le bras; de loin, on les entendait qui se juraient l'un à l'autre de s'attendre. — Toujours, toujours cette vieille histoire de l'amour, sous mille et mille formes différentes; on aurait dit que le diable lui-même s'en mêlait.

C'était justement cette saison du printemps où les cœurs s'éveillent, où tout renaît, où la vie s'embellit, où tout nous invite au bonheur, où le ciel fait des promesses innombrables à ceux qui s'aiment! Partout Kobus rencontrait quelque spectacle de ce genre, pour lui rappeler Sûzel, et chaque fois il rougissait, il rêvait, il se grattait l'oreille et soupirait. Il se disait en lui-même : « Que les gens sont bêtes de se marier! Plus on voyage et plus on reconnaît que les trois quarts des hommes ont perdu la tête, et que, dans chaque ville, cinq ou six vieux garçons ont seuls conservé le sens commun. Oui, c'est positif... la sagesse n'est pas à la portée de tout le monde, on doit se féliciter beaucoup d'être du petit nombre des élus. »

Arrivaient-ils dans un village, tandis que Hâan s'occupait de sa perception, qu'il recevait l'argent du roi et délivrait des quittances, l'ami Fritz s'ennuyait; ses rêveries touchant la petite Sûzel augmentaient, et finalement, pour se distraire, il sortait de l'auberge et descendait la grande rue, regardant à droite et à gauche les vieilles maisons avec leurs poutrelles sculptées, leurs escaliers extérieurs, leurs galeries de bois vermoulu, leurs pignons couverts de lierre, leurs petits jardins enclos de palissades, leurs basses-cours, et, derrière tout cela, les grands noyers, les hauts marronniers dont le feuillage éclatant moutonnait au-dessus des toits. L'air plein de lumière éblouissante, les petites ruelles où se promenaient des régiments de poules et de canards barbotant et caquetant; les petites fenêtres à vitres hexagones, ternies de poussière grise ou nacrées par la lune; les hirondelles, commençant leur nid de terre à l'angle des fenêtres, et filant comme des flèches à travers les rues; les enfants, tout blonds, tressant la corde de leur fouet; les vieilles, au fond des petites cuisines sombres, aux marches concassées, regardant d'un air de bienveillance; les filles, curieuses, se penchant aussi pour voir : tout passait devant ses yeux sans pouvoir le distraire.

Il allait, regardant et regardé, songeant toujours à Sûzel, à sa collerette, à son petit bonnet, à ses beaux cheveux, à ses bras dodus; puis au jour où le vieux David l'avait fait asseoir à table entre eux deux; au son de sa voix, quand elle baissait les yeux, et ensuite à ses beignets, ou bien encore aux petites taches de crème qu'elle avait certain jour à la ferme; enfin à tout : — il revoyait tout cela sans le vouloir!

C'est ainsi que, le nez en l'air, les mains dans ses poches, il arrivait au bout du village, dans quelque sillon de blé, dans un sentier qui filait entre des champs de seigle ou de pommes de terre. Alors la caille chantait l'amour, la perdrix appelait son mâle, l'alouette célébrait dans les nuages le bonheur d'être mère; derrière, dans les ruelles lointaines, le coq lançait son cri de triomphe; les tièdes bouffées de la brise portaient, semaient partout les graines innombrables qui doivent féconder la terre : l'amour, toujours l'amour! Et, par-dessus tout cela, le soleil splendide, le père de tous les vivants, avec sa large barbe fauve et ses longs bras d'or, embrassant et bénissant tout ce qui respire! Ah! quelle persécution abominable! Faut-il être malheureux pour rencontrer partout, partout la même idée, la même pensée et les mêmes ennuis! Allez donc vous débarrasser d'une espèce de teigne qui vous suit partout, et qui vous cuit d'autant plus qu'on se remue. Dieu du ciel, à quoi pourtant les hommes sont exposés!

« C'est bien étonnant, se disait le pauvre Kobus, que je ne sois pas libre de penser à ce qui me plaît, et d'oublier ce qui ne me convient pas. Comment! toutes les idées d'ordre, de bon sens et de prévoyance, sont abolies dans ma cervelle, lorsque je vois des oiseaux qui se becquettent, des papillons qui se poursuivent, de véritables enfantillages, des choses qui n'ont pas le sens commun! Et je songe à Sûzel, je radote en moi-même, je me trouve malheureux, quand rien ne me manque, quand je mange bien et que je bois bien! Allons, allons, Fritz, c'est trop fort; secoue cela, fais-toi donc une raison! »

C'est comme s'il avait voulu raisonner contre la goutte et le mal de dents.

Le pire de tout, quand il marchait ainsi dans les petits sentiers, c'est qu'il lui semblait entendre le vieux David nasiller à son oreille:

« Hé ! Kobus, il faut y passer... tu feras comme les autres.... Hé ! hé ! hé ! Je te le dis, Fritz, ton heure est proche ! — Que le diable t'emporte ! » pensait-il.

Mais, d'autres fois, avec une résignation douloureuse et mélancolique :

« Peut-être, Fritz, se disait-il en lui-même, peut-être qu'à tout prendre les hommes sont faits pour se marier... puisque tout le monde se marie. Des gens mal intentionnés, poussant les choses encore plus loin, pourraient même soutenir que les vieux garçons ne sont pas les sages, mais au contraire les fous de la création, et qu'en y regardant de près, ils se comportent comme les frelons de la ruche. »

Ces idées n'étaient que des éclairs qui l'ennuyaient beaucoup ; il en détournait la vue, et s'indignait contre les gens capables d'avoir d'autres théories que celles de la paix, du calme et du repos, dont il avait fait la base de son existence. Et chaque fois qu'une idée pareille lui traversait la tête, il se hâtait de répondre :

« Quand notre bonheur ne dépend plus de nous, mais du caprice d'une femme, alors tout est perdu; mieux vaudrait se pendre, que d'entrer dans une pareille galère ! »

Enfin, au bout de toutes ces excursions, entendant au loin, du milieu des champs, l'horloge du village, il revenait émerveillé de la rapidité du temps.

« Hé, te voilà ! lui criait le gros percepteur; je suis en train de terminer mes comptes; tiens, assieds-toi, c'est l'affaire de dix minutes. »

La table était couverte de piles de florins et de thalers, qui grelottaient à la moindre secousse. Hâan, courbé sur son registre, faisait son addition. Puis, la face épanouie, il laissait tomber les piles d'écus dans un sac d'une aune, qu'il ficelait avec soin, et déposait à terre près d'une pile d'autres. Enfin, quand tout était réglé, les comptes vérifiés et les rentrées abondantes, il se retournait tout joyeux, et ne manquait pas de s'écrier :

« Regarde, voilà l'argent des armées du roi ! En faut-il de ce gueux d'argent pour payer les armées de Sa Majesté, ses conseillers, et tout ce qui s'ensuit, ha ! ha ! ha ! Il faut que la terre sue de l'or et les gens aussi. Quand donc diminuera-t-on les gros bonnets, pour soulager le pauvre monde ? Ça ne m'a pas l'air d'être de sitôt, Kobus, car les gros bonnets sont ceux que Sa Majesté consulterait d'abord sur l'affaire. »

Alors il se prenait le ventre à deux mains pour rire à son aise, et s'écriait :

« Quelle farce ! quelle farce ! Mais tout cela ne nous regarde pas, je suis en règle. Que prends-tu ?

—Rien, Hâan, je n'ai envie de rien.

—Bah ! cassons une croûte pendant qu'on attellera le cheval ; un verre de vin vous fait toujours voir les choses en beau. Quand on a des idées mélancoliques, Fritz, il faut changer les verres de ses lunettes, et regarder l'univers par le fond d'une bouteille de *gleiszeller* ou d'*umstein*. »

Il sortait pour faire atteler le cheval et solder le compte de l'auberge ; puis il venait prendre un verre avec Kobus ; et, tout étant terminé, les sacs rangés dans la caisse du char à bancs garnie de tôle, il claquait du fouet, et se mettait en route pour un autre village.

Voilà comment l'ami Fritz passait le temps en route ; ce n'était pas toujours gaiement, comme on voit. Son remède ne produisait pas tous les heureux effets qu'il en avait attendus, bien s'en faut.

Mais ce qui l'ennuyait encore plus que tout le reste, c'était le soir, dans ces vieilles auberges de village, silencieuses après neuf heures, où pas un bruit ne s'entend, parce que tout le monde est couché, c'était d'être seul avec Hâan après soupé, sans avoir même la ressource de faire sa partie de *youker*, ou de vider des chopes, attendu que les cartes manquaient, et que la bière tournait au vinaigre. Alors ils se grisaient ensemble avec du *schnaps* ou du vin d'Ekersthâl. Mais Fritz, depuis sa fuite de Hunebourg, avait le vin singulièrement triste et tendre ; même ce petit verjus, qui ferait danser des chèvres, lui tournait les idées à la mélancolie. Il racontait de vieilles histoires : l'histoire du mariage de son grand-père Niclausse, avec sa grand'mère Gorgel, ou l'aventure de son grand-oncle Séraphion Kobus, conseiller intime de la grande faisanderie de l'électeur Hans-Péter XVII, lequel grand-oncle était tombé subitement amoureux, vers l'âge de soixante-dix ans, d'une certaine danseuse française, venue de l'Opéra, et nommée Rosa Fon Pompon ; de sorte que Séraphion l'accompagnait finalement à toutes les foires et sur tous les théâtres, pour avoir le bonheur de l'admirer.

Fritz s'étendait en long et en large sur ces choses, et Hâan, qui dormait aux trois quarts, bâillait de temps en temps dans sa main, en disant d'une voix nasillarde : « Est-ce possible ? est-ce posssible ? » Ou bien il l'interrompait par un gros éclat de rire, sans savoir pourquoi, en bégayant :

« Hé ! hé ! hé ! il se passe des choses drôles dans ce monde ! Va, Kobus, va toujours, je t'écoute. Mais je pensais tout à l'heure à cet animal de Schoûltz, qui s'est laissé tirer les bottes par des paysans, dans une mare. »

Fritz reprenait son histoire sentimentale, et c'est ainsi que venait l'heure de dormir.

Une fois dans leur chambre à deux lits, la caisse entre eux, et le verrou tiré, Kobus se rappelait encore de nouveaux détails sur la passion malheureuse du grand-oncle Séraphion et le mauvais caractère de Mlle Rosa Fon Pompon; il se mettait à les raconter, jusqu'à ce qu'il entendît le gros Hâan ronfler comme une trompette, ce qui le forçait de se finir l'histoire à lui-même,—et c'était toujours par un mariage.

XII

L'ami Kobus, roulant un matin par un chemin très-difficile dans la vallée du Rhéethal, tandis que Hâan conduisait avec prudence, et veillait à ne pas verser dans les trous, l'ami Kobus se fit des réflexions amères sur la vanité des vanités de la sagesse ; il était fort triste, et se disait en lui-même :

« A quoi te sert-il maintenant, Fritz, d'avoir eu soin de te tenir la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds durant vingt ans? Malgré ta grande prudence, un être faible a troublé ton repos d'un seul de ses regards. A quoi te sert-il de te sauver loin de ta demeure, puisque cette folle pensée te suit partout, et que tu ne peux l'éviter nulle part? A quoi t'a servi d'amasser, par ta prévoyance judicieuse, des vins exquis et tout ce qui peut satisfaire le goût et l'odorat, non-seulement d'un homme, mais de plusieurs, durant des années, puisqu'il ne t'est plus même permis de boire un verre de vin, sans t'exposer à radoter comme une vieille laveuse, et à raconter des histoires qui te rendraient la fable de David, de Schoultz, de Hâan et de tout le pays, si l'on savait pourquoi tu les racontes? Ainsi, toute consolation t'est refusée ! »

Et, songeant à ces choses, il s'écriait en lui-même, avec le roi Salomon :

« J'ai dit en mon cœur : Allons, que je t'éprouve maintenant par la joie; jouis des biens de la terre ! Mais voilà que c'était aussi vanité. J'ai recherché en mon cœur le moyen de me traiter délicatement, et que mon cœur cependant suivît la sagesse. Je me suis bâti des maisons, je me suis planté des jardins et des vignes, je me suis creusé des réservoirs et j'y ai semé des poissons délicieux ; je me suis amassé des richesses, je me suis agrandi ; et ayant considéré tous ces ouvrages, voilà que tout était vanité ! Puisqu'il m'arrive aujourd'hui comme à l'insensé, pourquoi donc ai-je été plus sage? Cette petite Sûzel m'ennuie plus qu'il n'est possible de le dire, et pourtant mon âme se complaît en elle ! Moi et mon cœur, nous nous sommes tournés de tous côtés, pour examiner et rechercher la sagesse, et nous n'avons trouvé que le mal de la folie, de l'imbécillité et de l'imprudence. Nous avons trouvé cette jeune fille, dont le sourire est comme un filet et le regard un lien : n'est-ce point de la folie? Pourquoi donc ne s'est-elle pas dérangé le pied, le jour de son voyage à Hunebourg? Pourquoi l'ai-je vue dans la joie du festin, et, plus tard, dans les plaisirs de la musique? Pourquoi ces choses sont-elles arrivées de la sorte et non autrement? Et maintenant, Fritz, pourquoi ne peux-tu te détacher de ces vanités? »

Il suait à grosses gouttes, et rêvait dans une désolation inexprimable. Mais ce qui l'ennuyait encore le plus, c'était de voir Hâan tirer la bouteille de la paille, et de l'entendre dire :

« Allons, Kobus, bois un bon coup ! Quelle chaleur au fond de ces vallées !

—Merci, faisait-il, je n'ai pas soif. »

Car il avait peur de recommencer l'histoire des amours de tous ses ancêtres, et surtout de finir par raconter les siennes.

« Comment! tu n'as pas soif? s'écriait Hâan, c'est impossible; voyons!

—Non, non, j'ai là quelque chose de lourd, faisait-il en se posant la main sur l'estomac avec une grimace.

—Cela vient de ce que nous n'avons pas assez bu hier soir; nous avons été nous coucher trop tôt, disait le gros percepteur ; bois un coup, et cela te remettra.

—Non, merci.

—Tu ne veux pas? tu as tort. »

Alors Hâan levait le coude, et Fritz voyait son cou se gonfler et se dégonfler d'un air de satisfaction incroyable. Puis le gros homme exhalait un soupir, tapait sur le bouchon, et mettait la bouteille entre ses jambes en disant :

« Ça fait du bien. — Hue, Foux, hue!

—Quel matérialiste que ce Hâan, se disait Fritz, il ne pense qu'à boire et à manger !

—Kobus, reprenait l'autre gravement, tu couves une maladie; prends garde ! Voilà deux jours que tu ne bois plus, c'est mauvais signe. Tu maigris; les hommes gras qui deviennent maigres, et les hommes maigres qui deviennent gras, c'est dangereux.

—Que le diable t'emporte ! » pensait Fritz, et parfois l'idée lui passait par la tête que Hâan se doutait de quelque chose; alors, tout rouge, il l'observait du coin de l'œil, mais il était si paisible que le doute se dissipait.

Enfin, au bout de deux heures, ayant franchi la côte, ils atteignirent un chemin uni, sablon-



... Vit des chardons dans un creux... et les mangea de bon appétit... Alors ses oreilles poussèrent. (Page 30.)

neux, au fond de la vallée, et Hâan, indiquant de son fouet une centaine de masures décrépites sur la montagne en face, à mi-côte, et dominées par une chapelle tout au haut dans les nuages, dit d'un air mélancolique :

« Voilà Wildland, le pays dont je t'ai parlé à Hunebourg. Dans un quart d'heure nous y serons. Regarde, voici deux *ex-voto* suspendus à cet arbre, et là-bas, un autre en forme de chapelle, dans le creux de cette roche; nous allons en rencontrer maintenant à chaque pas; c'est la misère des misères : pas une route, pas un chemin vicinal en bon état, mais des *ex-voto* partout ! Et penser que ces gens-là se font dire des messes aussitôt qu'ils peuvent réunir quatre sous, et que le pauvre Hâan est forcé de crier, de taper sur la table, et de s'époumonner comme un malheureux pour obtenir l'argent du roi ! Tu me croiras si tu veux, Kobus, mais cela me saigne le cœur d'arriver ici pour demander de l'argent, pour faire vendre des baraques de quatre *kreutzer* et des meubles de deux *pfenning*. »

Ce disant, Hâan fouetta Foux, qui se mit à galoper.

Le village était alors à deux ou trois cents pas au-dessus d'eux, autour d'une gorge profonde et rapide, en fer à cheval.

Le chemin creux où montait la voiture, encombré de sable, de pierres, de gravier, et creusé d'ornières profondes par les lourdes charrettes du pays, attelées de bœufs et de vaches, était tellement étroit, que l'essieu portait quelquefois des deux côtés sur le roc.



Elles arrivent de Jérusalem!... (Page 31.)

Naturellement Foux avait repris sa marche haletante, et seulement un quart d'heure après ils arrivaient au niveau des deux premières chaumières, véritables baraques, hautes de quinze à vingt pieds, le pignon sur la vallée, la porte et les deux lucarnes sur le chemin. Une femme, sa tignasse rousse enfouie dans une cornette d'indienne, la face creuse, le cou long, creusé d'une sorte de goulot, qui partait de la mâchoire inférieure jusqu'à la poitrine, l'œil fixe et hagard, le nez pointu, se tenait sur le seuil de la première hutte, regardant vers la voiture.

Devant la porte de l'autre cassine, en face, était assis un enfant de trois ans, tout nu, sauf un lambeau de chemise qui lui pendait des épaules sur les cuisses; il était brun de peau, jaune de cheveux, et regardait d'un air curieux et doux.

Fritz observait ce spectacle étrange.

La rue fangeuse descendant en écharpe dans le village, les granges pleines de paille, les hangars, les lucarnes ternes, les petites portes ouvertes, les toits effondrés : tout cela confus, entassé dans un étroit espace, se découpait pêle-mêle sur le fond verdoyant des forêts de sapins.

La voiture suivit le chemin à travers les fumiers, et un petit chien-loup noir, la queue en panache, vint aboyer contre Foux. Les gens alors se montrèrent aussi sur le seuil de leurs chaumières, vieux et jeunes, en blouses sales et pantalons de toile, la poitrine nue, la chemise débraillée.

A cinquante pas dans le village, apparut l'église à gauche, bien propre, bien blanche, les vitraux neufs, riante et pimpante au milieu de cette misère ; le cimetière, avec ses petites croix, en faisait le tour.

« Nous y sommes, » dit Hâan.

La voiture venait de s'arrêter dans un creux, au coin d'une maison peinte en jaune, la plus belle du village, après celle de M. le curé. Elle avait un étage, et cinq fenêtres sur la façade, trois en haut, deux en bas. La porte s'ouvrait de côté sous une espèce de hangar. Dans ce hangar étaient entassés des fagots, une scie, une hache et des coins ; plus bas, descendaient en pente deux ou trois grosses pierres plates, déversant l'eau du toit dans le chemin où stationnait le char à bancs.

Fritz et Hâan n'eurent qu'à enjamber l'échelle de la voiture, pour mettre le pied sur ces pierres. Un petit homme, au nez de pie tourné à la friandise, les cheveux blond filasse aplatis sur le front, et les yeux bleu faïence, venait de s'avancer sur la porte, et disait :

« Hé ! hé ! hé ! monsieur Hâan, vous arrivez deux jours plus tôt que l'année dernière.

—C'est vrai, Schnéegans, répondit le gros percepteur ; mais je vous ai fait prévenir. Vous avez, bien sûr, ordonné les publications ?

—Oui, monsieur Hâan, le *beutel*[1] est en route depuis ce matin ; écoutez.... le voilà qui tambourine justement sur la place. »

En effet, le roulement d'un tambour fêlé bourdonnait alors sur la place du village. Kobus, s'étant retourné, vit, près de la fontaine, un grand gaillard en blouse, le chapeau à claque sur la nuque, la corne au milieu du dos, le nez rouge, les joues creuses, la caisse sur la cuisse, qui tambourinait, et finit par crier d'une voix glapissante, tandis qu'une foule de gens écoutaient aux lucarnes d'alentour :

« Faisons savoir que M. l'*einnehmer*[2] Hâan est à l'auberge du *Cheval-Noir*, pour attendre les contribuables qui n'ont pas encore payé, et qu'il attendra jusqu'à deux heures ; après quoi, ceux qui ne seront pas venus devront aller à Hunebourg dans la quinzaine, s'ils n'aiment mieux recevoir le *steuerbôt*[3]. »

Sur ce, le *beutel* remonta la rue, en continuant ses roulements, et Hâan, ayant pris ses registres, entra dans la salle de l'auberge ; Kobus le suivait. Ils gravirent un escalier de bois, et trouvèrent en haut une chambre semblable à celle du bas, seulement plus claire, et garnie de deux lits en alcôve si hauts, qu'il fallait une chaise pour y monter. A droite se trouvait une table carrée. Deux ou trois chaises de bois dans l'angle des fenêtres, un vieux baromètre accroché derrière la porte, et, tout autour des murs blanchis à la chaux, les portraits de saint Maclof, de saint Iéronimus et de la sainte Vierge, magnifiquement enluminés, complétaient l'ameublement de cette salle.

« Enfin, dit le gros percepteur en s'asseyant avec un soupir, nous y voilà ! Tu vas voir quelque chose de curieux, Fritz. »

Il ouvrait ses registres et dévissait son encrier. Kobus, debout devant une fenêtre, regardait, par-dessus les toits des maisons en face, l'immense vallée bleuâtre : les prairies au fond, dans la gorge ; avant les prairies, les vergers remplis d'arbres fruitiers, les petits jardins entourés de palissades vermoulues ou de haies vives, et, tout autour, les sombres forêts de sapins ; cela lui rappelait sa ferme de Meisenthâl !

Bientôt un grand tumulte se fit entendre au-dessous, dans la salle : tout le village, hommes et femmes, envahissait alors l'auberge. Au même instant, Schnéegans entrait, portant une bouteille de vin blanc et deux verres, qu'il déposa sur la table :

« Est-ce qu'il faut tous les faire monter à la fois ? demanda-t-il.

—Non, l'un après l'autre, chacun à l'appel, répondit Hâan en emplissant les verres. Allons, bois un coup, Fritz ! Nous n'aurons pas besoin d'ouvrir le grand sac aujourd'hui ; je suis sûr qu'ils ont encore fait du bien à l'église. »

Et, se penchant sur la rampe, il cria :

« Frantz Laër ! »

Aussitôt un pas lourd fit crier l'escalier, pendant que le percepteur venait se rasseoir, et un grand gaillard en blouse bleue, coiffé d'un large feutre noir, entra. Sa figure longue, osseuse et jaune, semblait impassible. Il s'arrêta sur le seuil.

« Frantz Laër, lui dit Hâan, vous devez neuf florins d'arriéré et quatre florins de courant. »

L'autre leva sa blouse, mit la main dans la poche de son pantalon jusqu'au coude, et posa sur la table huit florins en disant :

« Voilà !

—Comment, voilà ! Qu'est-ce que cela signifie ? vous devez treize florins.

—Je ne peux pas donner plus ; ma petite a fait sa première communion, il y a huit jours ; ça m'a coûté beaucoup ; j'ai aussi donné quatre florins pour le manteau neuf de saint Maclof.

—Le manteau neuf de saint Maclof ?

—Oui, la commune a acheté un manteau neuf, tout ce qu'il y a de beau, avec des broderies d'or, pour saint Maclof, notre patron.

—Ah ! très-bien, fit Hâan, en regardant Ko-

[1] L'appariteur.
[2] Le percepteur.
[3] Le porteur de contraintes.

bus du coin de l'œil, il fallait dire cela tout de suite; du moment que vous avez acheté un manteau neuf pour saint Maclof... Tâchez seulement qu'il n'ait pas besoin d'autre chose l'année prochaine. Je dis donc : — Reçu huit florins. »

Hâan écrivit la quittance et la remit à Laër en disant :

« Restent cinq florins à payer dans les trois mois, ou je serai forcé de recourir aux grands moyens. »

Le paysan sortit, et Hâan dit à Fritz :

« Voilà le meilleur du village, il est adjoint; tu peux juger des autres. »

Puis il cria de sa place :

« Joseph Besme! »

Un contribuable parut, un vieux bûcheron qui paya quatre florins sur douze; puis un autre, qui paya six florins sur dix-sept; puis un autre, deux florins sur treize, ainsi de suite : ils avaient tous donné pour le beau manteau de saint Maclof, et chacun d'eux avait un frère, une sœur, un enfant dans le purgatoire, qui demandait des messes; les femmes gémissaient, levaient les mains au ciel, invoquant la sainte Vierge; les hommes restaient calmes.

Finalement, cinq ou six se suivirent sans rien payer; et Hâan furieux, s'élançant à la porte, se mit à crier d'une voix de tempête :

« Montez, montez tous, gueusards! montez ensemble! »

Il se fit un grand tumulte dans l'escalier. Hâan reprit sa place, et Kobus, à côté de lui, regarda vers la porte les gens qui entraient. En deux minutes, la moitié de la salle fut pleine de monde, hommes, femmes et jeunes filles, en blouse, en veste, en jupe rapiécée; tous secs, maigres, déguenillés, de véritables têtes de chevaux : le front étroit, les pommettes saillantes, le nez long, les yeux ternes, l'air impassible.

Quelques-uns, plus fiers, affectaient une espèce d'indifférence hautaine, leur grand feutre penché sur le dos, les deux poings dans les poches de leur veste, la cuisse en avant et les coudes en équerre. Deux ou trois vieilles, hagardes, l'œil allumé de colère et le mépris sur la lèvre; des jeunes filles pâles, les cheveux couleur filasse; d'autres, petites, le nez retroussé, brunes comme la myrtille sauvage, se poussaient du coude, chuchotaient entre elles, et se dressaient sur la pointe des pieds pour voir.

Le percepteur, la face pourpre, ses trois cheveux roussâtres debout sur sa grosse tête chauve, attendait que tout le monde fût en place, affectant de lire dans son registre. Enfin, il se retourna brusquement, et demanda si quelqu'un voulait encore payer.

Une vieille femme vint apporter douze kreutzers; tous les autres restèrent immobiles.

Alors Hâan, se retournant de nouveau, s'écria :

« Je me suis laissé dire que vous avez acheté un beau manteau neuf au patron de votre village; et comme les trois quarts d'entre vous n'ont pas de chemise à se mettre sur le dos, je pensais que le bienheureux saint Maclof, pour vous remercier de votre bonne idée, viendrait m'apporter lui-même l'argent de vos contributions. Tenez, mes sacs étaient déjà prêts, cela me réjouissait d'avance; mais personne n'est venu : le roi peut attendre longtemps, s'il espère que les saints du calendrier lui rempliront ses caisses!

« Je voudrais pourtant savoir ce que le grand saint Maclof a fait dans votre intention, et les services qu'il vous a rendus, pour que vous lui donniez tout votre argent.

« Est-ce qu'il vous a fait un chemin, pour emmener votre bois, votre bétail, et vos légumes en ville? Est-ce qu'il paye les gendarmes qui mettent un peu d'ordre par ici? Est-ce que saint Maclof vous empêcherait de vous voler, de vous piller et de vous assommer les uns les autres, si la force publique n'était pas là?

« N'est-ce pas une abomination de laisser toutes les charges au roi, de se moquer, comme vous, de celui qui paye les armées pour défendre la patrie allemande, les ambassadeurs pour représenter noblement la vieille Allemagne, les architectes, les ingénieurs, les ouvriers qui couvrent le pays de canaux, de routes, de ponts, d'édifices de toute sorte qui font l'honneur et la gloire de notre race; les *steuerbôt*, les fonctionnaires, les gendarmes qui permettent à chacun de conserver ce qu'il a; les juges qui rendent la justice, selon nos vieilles lois, nos anciens usages et nos droits écrits?... N'est-ce pas abominable que de ne pas songer à le payer, à l'aider comme d'honnêtes gens, et de porter tous vos kreutzers à saint Maclof, à Lalla-Boumphel, à tous ces saints que personne ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, dont il n'est pas dit un mot dans les saintes Écritures, et qui, de plus, vous mangent pour le moins cinquante jours de l'année, sans compter vos cinquante-deux dimanches?

« Croyez-vous donc que cela puisse durer éternellement? ne voyez-vous pas que c'est contraire au bon sens, à la justice... à tout?

« Si vous aviez un peu de cœur, est-ce que vous ne prendriez pas en considération les services que vous rend notre gracieux souverain, le père de ses sujets, celui qui vous met le

pain à la bouche? Vous n'avez donc pas de honte de porter tous vos deniers à saint Maclof, tandis que moi, j'attends ici que vous payiez vos dettes envers l'État?

« Écoutez! si le roi n'était pas si bon, si rempli de patience, depuis longtemps il aurait fait vendre vos bicoques, et nous verrions si les saints du calendrier vous en rebâtiraient d'autres.

« Mais puisque vous l'admirez tant, ce grand saint Maclof, pourquoi ne faites-vous donc pas comme lui, pourquoi n'abandonnez-vous pas vos femmes et vos enfants, pourquoi n'allez-vous pas avec un sac sur le dos, à travers le monde, vivre de croûtes de pain et d'aumônes? Ce serait naturel de suivre son exemple? D'autres viendraient cultiver vos terres en friche, et se mettre en état de remplir leurs obligations envers le souverain.

« Regardez un peu seulement autour de vous, ceux de Schnéemath, de Hackmath, d'Ourmath, et d'ailleurs, qui rendent à César ce qui revient à César, et à Dieu ce qui revient à Dieu, selon les divines paroles de Notre Seigneur Jésus Christ. Regardez-les, ce sont de bons chrétiens; ils travaillent, et n'inventent pas tous les jours de nouvelles fêtes, pour avoir un prétexte de croupir dans la paresse, et de dépenser leur argent au cabaret. Ils n'achètent pas de manteaux brodés d'or; ils aiment mieux acheter des souliers à leurs enfants, tandis que vous autres, vous allez nu-pieds comme de vrais sauvages.

« Cinquante fêtes par an, pour mille personnes, font cinquante mille journées de travail perdues! Si vous êtes pauvres, misérables, si vous ne pouvez pas payer le roi, c'est aux saints du calendrier que la gloire en revient.

« Je vous dis ces choses, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus ennuyeux que de venir ici tous les trois mois, pour remplir son devoir, et de trouver des gueux, — misérables et nus par leur propre faute, — qui ont encore l'air de vous regarder comme un Antechrist, lorsqu'on leur demande ce qui est dû au souverain dans tous les pays chrétiens, et même chez des sauvages comme les Turcs et les Chinois. Tout l'univers paye des contributions, pour avoir de l'ordre et de la liberté dans le travail; vous seuls, vous donnez tout à saint Maclof, et, Dieu merci, chacun peut voir en vous regardant, de quelle manière il vous récompense!

« Maintenant, je vous préviens d'une chose : ceux qui n'auront pas payé d'ici huit jours, on leur enverra le *steuerbôt*. La patience de Sa Majesté est longue, mais elle a des bornes.

« J'ai parlé : — allez-vous-en, et souvenez-vous de ce que Hâan vient de vous dire : le *steuerbôt* arrivera pour sûr. »

Alors ils se retirèrent en masse sans répondre.

Fritz était stupéfait de l'éloquence de son camarade; quand les derniers contribuables eurent disparu dans l'escalier, il lui dit :

« Écoute, Hâan, tu viens de parler comme un véritable orateur; mais entre nous, tu es trop dur avec ces malheureux.

—Trop dur! s'écria le percepteur, en levant sa grosse tête ébouriffée.

—Oui, tu ne comprends rien au sentiment... à la vie du sentiment...

— A la vie du sentiment? fit Hâan. Ah çà! dis donc, tu veux te moquer de moi, Fritz... Ha! ha! ha! je ne donne pas là-dedans comme le vieux rebbe Sichel..... ta mine grave ne me trompe pas..... je te connais!.....

—Et je te dis, moi, s'écria Kobus, qu'il est injuste de reprocher à ces paysans de croire à quelque chose, et surtout de leur en faire un crime. L'homme n'est pas seulement sur la terre pour amasser de l'argent et pour s'emplir le ventre..... Ces pauvres gens, avec leur foi naïve et leurs pommes de terre, sont peut-être plus heureux que toi, avec tes omelettes, tes andouilles et ton bon vin.

—Hé! hé! farceur, dit Hâan, en lui posant la main sur l'épaule, parle donc un peu pour deux; il me semble que nous n'avons vécu ni l'un ni l'autre d'*ex-voto* et de pommes de terre jusqu'à présent, et j'espère que cela ne nous arrivera pas de sitôt. Ah! c'est comme cela que tu veux te moquer de ton vieux Hâan. En voilà des idées et des théories d'un nouveau genre! »

Tout en discutant, ils se disposaient à descendre, lorsqu'un faible bruit s'entendit près de la porte. Ils se retournèrent et virent debout, contre le mur, une jeune fille de seize à dix-sept ans, les yeux baissés. Elle était pâle et frêle; sa robe de toile grise, recouverte de grosses pièces, s'affaissait contre ses hanches; de beaux cheveux blonds encadraient ses tempes; elle avait les pieds nus, et je ne sais quelle lointaine ressemblance remplit aussitôt Kobus d'une pitié attendrie, telle qu'il n'en avait jamais éprouvé : il lui sembla voir la petite Sûzel, mais défaite, malade, tremblante, épuisée par la grande misère. Son cœur se fondit, une sorte de froid s'étendit le long de ses joues.

Hâan, lui, regardait la jeune fille d'un air de mauvaise humeur.

« Que veux-tu? dit-il brusquement, les registres sont fermés, les perceptions finies; vous viendrez tous payer à Hunebourg.

—Monsieur le percepteur, répondit la pauvre enfant après un instant de silence, je viens pour ma grand'mère Annah Ewig. Depuis cinq mois, elle ne peut plus se lever de son lit. Nous avons eu de grands malheurs; mon père a été pris sous sa *schlitt*[1] à la Kohlplatz, l'hiver dernier..... il est mort..... Ça nous a coûté beaucoup pour le repos de son âme. »

Hâan, qui commençait à s'attendrir, regarda Fritz d'un œil indigné. « Tu l'entends, semblait-il dire, toujours saint Maclof ! »

Puis, élevant la voix :

« Ce sont des malheurs qui peuvent arriver à tout le monde, répondit-il; j'en suis fâché, mais quand je me présente à la caisse générale, on ne me demande pas si les gens sont heureux ou malheureux, on me demande combien d'argent j'apporte; et lorsqu'il n'y en a pas assez, il faut que j'en ajoute de ma propre poche. Ta grand'mère doit huit florins; j'ai payé pour elle l'année dernière, cela ne peut pas durer toujours. »

La pauvre petite était devenue toute triste, on voyait qu'elle avait envie de pleurer.

« Voyons, reprit Hâan, tu venais me dire qu'il n'y a rien, n'est-ce pas? que ta grand'mère n'a pas le sou; pour me dire cela, tu pouvais rester chez vous, je le savais déjà. »

Alors, sans lever les yeux, elle avança la main doucement et l'ouvrit, et l'on vit un florin dedans.

« Nous avons vendu notre chèvre..... pour payer quelque chose..... » dit-elle d'une voix brisée.

Kobus tourna la tête vers la fenêtre; son cœur grelottait.

« Des à-compte, fit Hâan, toujours des à-compte ! encore si la chose en valait la peine. »

Cependant il ouvrit son registre en disant :

« Allons, viens ! »

La petite s'approcha; mais Fritz, se penchant sur l'épaule du percepteur qui écrivait, lui dit à voix basse :

« Bah ! laisse cela.

—Quoi ? fit Hâan en le regardant stupéfait.

—Efface tout !

—Comment.... efface ?

—Oui ! — Reprends ton argent, » dit Kobus à l'enfant.

Et tout bas, à l'oreille de Hâan, il ajouta :

« C'est moi qui paye !

—Les huit florins ?

—Oui. »

Hâan déposa sa plume; il semblait rêveur, et, regardant la jeune fille, il lui dit d'un ton grave :

[1] Traîneau.

« Voici M. Kobus, de Hunebourg, qui paye pour vous. Tu diras cela à ta grand'mère. Ce n'est pas saint Maclof qui paye, c'est M. Kobus, un homme sérieux, raisonnable, qui fait cela par bon cœur. »

La petite leva les yeux, et Fritz vit qu'ils étaient d'un bleu doux, comme ceux de Sûzel, et pleins de larmes. Elle avait déjà posé son florin sur la table; il le prit, fouilla dans sa poche et en mit cinq ou six avec, en disant :

« Tiens, mon enfant, tâchez de ravoir votre chèvre, ou d'en acheter une autre aussi bonne. Tu peux t'en aller maintenant. »

Mais elle ne bougeait pas; c'est pourquoi Hâan, devinant sa pensée, dit :

« Tu veux remercier monsieur, n'est-ce pas? »

Elle inclina la tête en silence.

« C'est bon, c'est bon ! fit-il. Naturellement nous savons ce que tu dois penser; c'est un bienfait du ciel qui vous arrive. Tenez-vous au courant maintenant. Ce n'est pas grand'chose de mettre deux sous de côté par semaine, pour avoir la conscience tranquille. Va, ta grand'mère sera contente. »

La petite, regardant Kobus encore une fois, avec un sentiment de reconnaissance inexprimable, sortit et descendit l'escalier. Fritz, tout troublé, s'était approché de la fenêtre; il vit la pauvre enfant se mettre à courir en remontant la rue, on aurait dit qu'elle avait des ailes.

« Voilà nos affaires terminées, reprit Hâan; maintenant, en route ! »

En se retournant, Kobus le vit qui descendait déjà, les registres sous le bras et son gros dos arrondi. Il s'essuya les yeux, et descendit à son tour.

« Hé ! leur cria Schnéegans en bas dans la grande salle, vous ne dînez pas avant de partir, Monsieur le percepteur?

—Est-ce que tu as faim, Kobus ? demanda Hâan.

—Non.

—Ni moi non plus; vous pouvez servir votre dîné à saint Maclof ! Chaque fois que je viens dans ce gueux de pays, je suis comme éreinté durant quinze jours; tout cela me bouleverse. Attelez le cheval, Schnéegans, c'est tout ce qu'on vous demande. »

L'aubergiste sortit. Hâan et Fritz, sur la porte, le regardèrent tirer le cheval de l'écurie et le mettre à la voiture. Kobus monta, Hâan régla la note, prit les rênes et le fouet, et les voilà partis comme ils étaient venus.

Il pouvait être alors deux heures. Tous les gens du village, devant leurs baraques, les regardaient passer, sans qu'un seul eût l'idée de lever son chapeau.

Ils rentrèrent dans le chemin creux de la

côte. Les ombres s'allongeaient alors du haut de la roche de Saint-Maclof jusque dans la vallée ; l'autre côté de la montagne était éblouissant de lumière. Hâan paraissait rêveur; Fritz penchait la tête, s'abandonnant pour la première fois aux sentiments de tendresse et d'amour qui, depuis quelque temps, faisaient invasion dans son âme. Il fermait les yeux, et voyait passer devant ses paupières rouges, tantôt l'image de Sûzel, tantôt celle de la pauvre enfant de Wildland. Le percepteur, très-attentif à conduire au milieu des roches et des ornières, ne disait mot.

A cinq heures, la voiture roulait dans le chemin sablonneux de Tiefenbach. Hâan, regardant alors Kobus, le vit comme assoupi, la tête ballottant doucement sur l'épaule ; il alluma sa grosse pipe et laissa courir. Une demi-lieue plus loin, pour couper au court, il mit pied à terre, et, conduisant Foux par la bride, il prit le chemin escarpé du Tannewald. Fritz resta sur le siége! il ne dormait pas, comme le croyait son camarade, et s'abandonnait à ses rêves.... jamais il n'avait tant rêvé de sa vie.

Cependant la nuit descendait sur les bois, le fond des vallées s'emplissait de ténèbres; mais les plus hautes cimes rayonnaient encore.

Après une bonne heure de marche ascendante, où Foux et Hâan s'arrêtaient de temps en temps pour reprendre haleine, la voiture atteignit enfin le plateau. Il ne restait plus qu'à traverser la forêt pour découvrir Hunebourg.

Le percepteur, qui malgré son gros ventre avait marché vigoureusement, mit alors le pied sur le timon, et, claquant du fouet, il enfonça sa large croupe dans le coussin de cuir.

« Allons! hop! hop! » s'écria-t-il.

Et Foux repartit dans le chemin des coupes, en trottant comme s'il n'eût pas déjà fait trois fortes lieues de montagne.

Ah! la belle vue, le beau coucher de soleil, quand, au sortir des vallées, vous découvrez tout à coup la lumière pourpre du soir, à travers les hauts panaches des bouleaux effilés dans le ciel, et que les mille parfums des bois voltigent autour de vous, embaumant l'air de leur haleine odorante !

La voiture suivait la lisière de la forêt; parfois tout était sombre, les branches des grands arbres descendaient en voûte; parfois un coin de ciel rouge apparaissait derrière les mille plantes jaillissant des fourrés ; puis tout se cachait de nouveau, les broussailles défilaient, et le soleil descendait toujours : on le voyait chaque fois, au fond des percées lumineuses, d'un degré plus bas. Bientôt les pointes des hautes herbes se découpèrent sur sa face de bon vivant, une véritable face de Silène, pourpre et couronnée de pampres. Enfin il disparut, et de longs voiles d'or l'enveloppèrent dans les abîmes. Les teintes grises de la nuit envahirent le ciel; quelques étoiles tremblotaient déjà au-dessus des sombres massifs de la forêt, dans les profondeurs de l'infini.

A cette heure, la rêverie de Kobus devint plus grande encore et plus intime; il écoutait les roues tourner dans le sable, le pied du cheval heurter un caillou, quelques petits oiseaux filer à l'approche de la voiture. Cela durait depuis longtemps, lorsque Hâan s'aperçut qu'une courroie était lâchée; il fit halte et descendit. Fritz entr'ouvrit les yeux pour voir ce qui se passait: la lune se levait, le sentier était plein de lumière blanche.

Et comme le percepteur serrait la boucle de la courroie, tout à coup des faneuses et des faucheurs, qui se rendaient chez eux après le travail, se mirent à chanter ensemble le vieux *lied* :

Quand je pense à ma bien-aimée!

Le silence de la nuit était grand, mais il parut grandir encore, et les forêts elles-mêmes semblèrent prêter l'oreille à ces voix graves et douces, confondues dans un sentiment d'amour.

Ces gens ne devaient pas être très-loin ; on entendait leurs pas sur la lisière du bois ; ils marchaient en cadence.

Hâan et Kobus avaient entendu cent fois le vieux *lied;* mais alors il leur sembla si beau, si bien en rapport avec l'heure silencieuse, qu'ils l'écoutèrent dans une sorte de ravissement poétique. Mais Fritz éprouvait une bien autre émotion que celle de Hâan : parmi ces voix s'en trouvait une, douce, haute, pénétrante, qui commençait toujours le couplet et finissait la dernière, comme un soupir du ciel. Il croyait reconnaître cette voix fraîche, tendre, amoureuse, et son cœur tout entier était dans son oreille.

Au bout d'un instant, Hâan, qui tenait Foux par la bride, pour l'empêcher de secouer la tête, dit :

« Comme c'est juste! C'est pourtant ainsi que chantent les enfants de la vieille Allemagne. Allez donc ailleurs....

—Chut! » fit Kobus.

Le vieux *lied* recommençait en s'éloignant, et la même voix s'élevait toujours plus haute, plus touchante que les autres ; à la fin, un frémissement de feuillage la couvrit.

« C'est beau, ces vieilles chansons, dit le percepteur en remontant sur la voiture.

—Mais où sommes-nous donc? lui demanda Fritz tout pâle.

—Près de la roche des Tourterelles, à vingt minutes au-dessus de ta ferme, répondit Hâan en se rasseyant et fouettant le cheval, qui repartit.

—C'était la voix de Sûzel, pensa Kobus, je le savais bien! »

Une fois hors du bois, Foux se mit à galoper: il sentait l'écurie. Hâan, tout joyeux de prendre sa chope le soir, parlait des talents de la vieille Allemagne, des vieux *lieds*, des anciens minnesingers. Kobus ne l'écoutait pas, sa pensée était ailleurs; ils avaient déjà dépassé la porte de Hildebrandt, les lumières, brillant dans toutes les maisons de la grande rue, avaient frappé ses yeux sans qu'il les vît, lorsque la voiture s'arrêta.

« Eh bien! vieux, tu peux descendre, te voilà devant ta porte, » lui dit Hâan.

Il regarda et descendit.

« Bonsoir, Kobus! cria le percepteur.

—Bonne nuit, » dit-il en montant l'escalier tout pensif.

Ce soir-là, sa vieille Katel, heureuse de le revoir, voulut mettre toute la cuisine en feu pour célébrer son retour, mais il n'avait pas faim.

« Non, dit-il, laisse cela; j'ai bien dîné.... j'ai sommeil. »

Il alla se coucher.

Ainsi, ce bon vivant, ce gros gourmand, ce fin gourmet de Kobus se nourrissait alors d'une tranche de jambon le matin, et d'un vieux *lied* le soir; il était bien changé!

XIII

Dieu sait à quelle heure Fritz s'endormit cette nuit-là; mais il faisait grand jour lorsque Katel entra dans sa chambre et qu'elle vit les persiennes fermées.

« C'est toi, Katel? dit-il en se détirant les bras, qu'est-ce qui se passe?

—Le père Christel vient vous voir, Monsieur; il attend depuis une demi-heure.

—Ah! le père Christel est là; eh bien! qu'il entre; entrez donc, Christel. Katel, pousse les volets. Eh! bonjour, bonjour, père Christel, tiens, tiens, c'est vous! » fit-il en serrant les deux mains du vieil anabaptiste, debout devant son lit, avec sa barbe grisonnante et son grand feutre noir.

Il le regardait, la face épanouie; Christel était tout étonné d'un accueil si enthousiaste.

« Oui, monsieur Kobus, dit-il en souriant, j'arrive de la ferme pour vous apporter un petit panier de cerises.... Vous savez, de ces cerises croquantes du cerisier derrière le hangar, que vous avez planté vous-même, il y a douze ans. »

Alors Fritz vit sur la table une corbeille de cerises, rangées et serrées avec soin dans de grandes feuilles de fraisiers qui pendaient tout autour; elles étaient si fraîches, si appétissantes et si belles, qu'il en fut émerveillé:

« Ah! c'est bon, c'est bon! oui, j'aime beaucoup ces cerises-là! s'écria-t-il. Comment! vous avez pensé à moi, père Christel?

—C'est la petite Sûzel, répondit le fermier; elle n'avait pas de cesse et pas de repos. Tous les jours elle allait voir le cerisier, et disait: « Quand vous irez à Hunebourg, mon père, les « cerises sont mûres; vous savez que M. Kobus « les aime! » Enfin, hier soir, je lui ai dit: « J'irai demain! » et, ce matin, au petit jour, elle a pris l'échelle et elle est allée les cueillir. »

Fritz, à chaque parole du père Christel, sentait comme un baume rafraîchissant s'étendre dans tout son corps. Il aurait voulu embrasser le brave homme, mais il se contint, et s'écria:

« Katel, apporte donc ces cerises par ici, que je les goûte! »

Et Katel les ayant apportées, il les admira d'abord; il lui semblait voir Sûzel étendre ces feuilles vertes au fond de la corbeille, puis déposer les cerises dessus, ce qui lui procurait une satisfaction intérieure, et même un attendrissement qu'on ne pourrait croire. Enfin, il les goûta, les savourant lentement et avalant les noyaux.

« Comme c'est frais! disait-il, comme c'est ferme, ces cerises qui viennent de l'arbre! On n'en trouve pas de pareilles sur le marché; c'est encore plein de rosée, et ça conserve tout son goût naturel, toute sa force et toute sa vie. »

Christel le regardait d'un air joyeux.

« Vous aimez bien les cerises? fit-il.

—Oui, c'est mon bonheur. Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous. »

Il posa la corbeille sur le lit, entre ses genoux, et, tout en causant, il prenait de temps en temps une cerise et la savourait, les yeux comme troubles de plaisir.

« Ainsi, père Christel, reprit-il, tout le monde se porte bien chez vous, la mère Orchel?

—Très-bien, monsieur Kobus.

—Et Sûzel aussi!

—Oui, Dieu merci, tout va bien. Depuis quelques jours, Sûzel paraît seulement un peu triste; je la croyais malade, mais c'est l'âge



Rosette — si bien faite — donne-moi ton cœur, ou je vas mourir ! (pag. 39.)

qui fait cela, monsieur Kobus, les enfants deviennent rêveurs à cet âge. »

Fritz, se rappelant la scène du clavecin, devint tout rouge et dit en toussant :

« C'est bon.... oui.... oui.... Tiens, Katel, mets ces cerises dans l'armoire, je serais capable de les manger toutes avant le dîné. Faites excuse, père Christel, il faut que je m'habille.

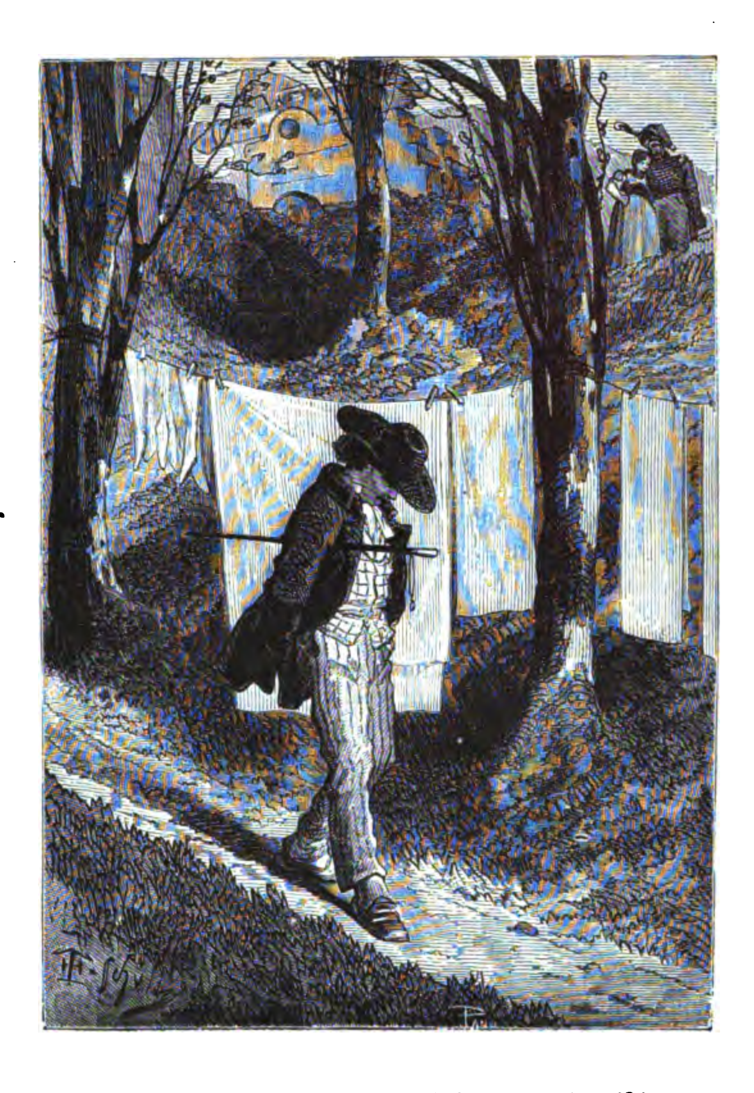
—Ne vous gênez pas, monsieur Kobus, ne vous gênez pas. »

Tout en s'habillant, Fritz reprit :

« Mais vous n'arrivez pas de Meisenthâl seulement pour m'apporter des cerises?

—Ah non ! j'ai d'autres affaires en ville. Vous savez, quand vous êtes venu la dernière fois à la ferme, je vous ai montré deux bœufs à l'engrais. Quelques jours après votre départ, Schmoûle les a achetés; nous sommes tombés d'accord à trois cent cinquante florins. Il devait les prendre le 1er juin, ou me payer un florin pour chaque jour de retard. Mais voilà bientôt trois semaines qu'il me laisse ces bêtes à l'écurie. Sûzel est allée lui dire que cela m'ennuyait beaucoup; et comme il ne répondait pas, je l'ai fait assigner devant le juge de paix. Il n'a pas nié d'avoir acheté les bœufs; mais il a dit que rien n'était convenu pour la livraison, ni sur le prix des jours de retard; et comme le juge n'avait pas d'autre preuve, il a déféré le serment à Schmoûle, qui doit le prêter aujourd'hui à dix heures, entre les mains du vieux rebbe David Sichel, car les juifs ont leur manière de prêter serment.

—Ah bon ! fit Kobus, qui venait de mettre



A trente-six ans amoureux d'une petite fille de dix-sept! (Page 42.)

sa capote et décrochait son feutre; voici bientôt dix heures, je vous accompagne chez David, et, aussitôt après, nous reviendrons dîner; vous dînez avec moi?

—Oh! monsieur Kobus, j'ai mes chevaux à l'auberge du *Bœuf-Rouge*.

—Bah! bah! vous dînerez avec moi. Katel, tu nous feras un bon dîné. J'ai du plaisir à vous voir, Christel. »

Ils sortirent.

Tout en marchant, Fritz se disait en lui-même :

« N'est-ce pas étonnant! Ce matin, je rêvais de Sûzel, et voilà que son père m'apporte des cerises qu'elle a cueillies pour moi; c'est merveilleux, merveilleux! »

Et la joie intérieure rayonnait sur sa figure, il reconnaissait en ces choses le doigt de Dieu.

Quelques instants après, ils arrivèrent dans la cour de l'antique synagogue. Le vieux mendiant *Frantzoze* était là, sa sébile de bois sur les genoux; Kobus, dans son ravissement, y jeta un florin, et le père Christel pensa qu'il était généreux et bon.

Frantzoze leva sur lui des yeux tout surpris; mais il ne le regardait pas, il marchait la tête haute et riante, et s'abandonnait au bonheur d'avoir près de lui le père de la petite Sûzel : c'était comme un souffle du Meisenthâl dans ces hautes bâtisses sombres, un vrai rayon du ciel.

Comme pourtant les hommes ont des idées étranges; ce vieil anabaptiste, qui, deux ou trois mois avant, lui produisait l'effet d'un

honnête paysan, et rien de plus, à cette heure, il l'aimait, il lui trouvait de l'esprit, et bien d'autres qualités qu'il n'avait pas reconnues jusqu'alors; il prenait fait et cause pour lui et s'indignait contre Schmoûle.

Cependant le vieux rebbe David, debout à sa fenêtre ouverte, attendait déjà Christel, Schmoûle et le greffier de la justice de paix. La vue de Kobus lui fit plaisir.

« Hé! te voilà, *schaude*, s'écria-t-il de loin; depuis huit jours on ne te voit plus.

—Oui, David, c'est moi, dit Fritz en s'arrêtant à la fenêtre, je t'amène Christel, mon fermier, un brave homme, et dont je réponds comme de moi-même; il est incapable d'avancer ce qui n'est pas....

—Bon, bon, interrompit David, je le connais depuis longtemps. Entrez, entrez, les autres ne peuvent tarder à venir : voici dix heures qui sonnent. »

Le vieux David était dans sa grande capote brune, luisante aux coudes; une calotte de velours noir coiffait le derrière de son crâne chauve, quelques cheveux gris voltigeaient autour; sa figure maigre et jaune, plissée de petites rides innombrables, avait un caractère rêveur, comme au jour du *Kipour* [1].

« Tu ne t'habilles donc pas? lui demanda Fritz.

—Non, c'est inutile. Asseyez-vous. »

Ils s'assirent.

La vieille Sourlé regarda par la porte de la cuisine entr'ouverte, et dit :

« Bonjour, monsieur Kobus.

—Bonjour, Sourlé, bonjour. Vous n'entrez pas?

—Tout à l'heure, fit-elle, je viendrai.

—Je n'ai pas besoin de te dire, David, reprit Fritz, que pour moi Christel a raison, et que j'en répondrais sur ma propre tête.

—Bon! je sais tout cela, dit le vieux rebbe, et je sais aussi que Schmoûle est fin, très-fin, trop fin même. Mais ne causons pas de ces choses; j'ai reçu la signification depuis trois jours, j'ai réfléchi sur cette affaire, et.... tenez, les voici! »

Schmoûle, avec son grand nez en bec de vautour, ses cheveux d'un roux ardent, la petite blouse serrée aux reins par une corde, et la casquette plate sur les yeux, traversait alors la cour d'un air insouciant. Derrière lui marchait le secrétaire Schwân, le chapeau en tuyau de poêle tout droit sur sa grosse figure bourgeonnée, et le registre sous le bras. Une minute après, ils entrèrent dans la salle. David leur dit gravement :

[1] Journée de jeûne et d'expiation chez les Juifs.

« Asseyez-vous, Messieurs. »

Puis il alla lui-même rouvrir la porte, que Schwân avait fermée par mégarde, et dit :

« Les prestations de serment doivent être publiques. »

Il prit dans un placard une grosse Bible, à couvercle de bois, les tranches rouges, et les pages usées par le pouce. Il l'ouvrit sur la table et s'assit dans son grand fauteuil de cuir. Il y avait alors quelque chose de grave dans toute sa personne, et de méditatif. Les autres attendaient. Pendant qu'il feuilletait le livre, Sourlé entra, et se tint debout derrière le fauteuil. Un ou deux passants, arrêtés sur l'escalier sombre de la rue des Juifs, regardaient d'un air curieux.

Le silence durait depuis quelques minutes, et chacun avait eu le temps de réfléchir, lorsque David, levant la tête et posant la main sur le livre, dit :

« M. le juge de paix Richter a déféré le serment à Isaac Schmoûle, marchand de bétail, sur cette question : « Est-il vrai qu'il a été « convenu entre Isaac Schmoûle et Hans Christel, que Schmoûle viendrait prendre dans « la huitaine une paire de bœufs achetés par « lui le 22 mai dernier, et que, faute de venir, « il payerait à Christel, pour chaque jour de « retard, un florin comme dédommagement « de la nourriture des bœufs. » Est-ce cela?

—C'est cela, dirent Schmoûle et l'anabaptiste ensemble.

—Il ne s'agit donc plus que de savoir si Schmoûle consent à prêter serment.

—Je suis venu pour ça, dit Schmoûle tranquillement, et je suis prêt.

—Un instant, interrompit le vieux rebbe en levant la main, un instant! Mon devoir, avant de recevoir un acte pareil, l'un des plus saints, des plus sacrés de notre religion, est d'en rappeler l'importance à Schmoûle. »

Alors, d'une voix grave, il se mit à lire :

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, « ton Dieu, en vain. Tu ne diras point de faux « témoignages! »

Puis, plus loin, il lut encore du même ton solennel :

« Quand il sera question de quelque chose « où il y ait doute, touchant un bœuf ou un « âne, ou un menu bétail, ou un habit, ou « tout autre chose, la cause des deux parties « sera portée devant le juge, et le serment de « l'Éternel interviendra entre les deux par- « ties. »

Schmoûle, en cet instant, voulut parler; mais, pour la seconde fois, David lui fit signe de se taire, et dit :

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel,

« ton Dieu, en vain; tu ne porteras point de « faux témoignages! » Ce sont deux commandements de Dieu, que tout le peuple d'Israël entendit parmi les tonnerres et les éclairs, tremblant et se tenant au loin dans le désert de Sinaï.

« Et voici maintenant ce que l'Éternel dit à celui qui viole ses commandements :

« Si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel ton « Dieu, pour prendre garde à ce que je te « prescris aujourd'hui, les cieux qui sont sur « ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous « tes pieds sera de fer.

« L'Éternel te donnera, au lieu de pluie, de « la poussière et de la cendre; l'Éternel te frappera, toi et ta postérité, de plaies étranges, « de plaies grandes et de durée, de maladies « malignes et de durée.

« L'étranger montera au-dessus de toi fort « haut, et tu descendras fort bas; il te prê« tera, et tu ne lui prêteras point.

« L'Éternel enverra sur toi la malédiction « et la ruine de toutes les choses où tu met« tras la main et que tu feras, jusqu'à ce que « tu sois détruit. Tes filles et tes fils seront « livrés à l'étranger, et tes yeux le verront et « se consumeront tout le jour en regardant « vers eux, et ta main n'aura aucune force « pour les délivrer.

« Ta vie sera comme pendante devant toi, « et tu seras dans l'effroi nuit et jour. Tu di« ras le matin : « Qui me fera voir le soir? » « Et le soir, tu diras : « Qui me fera voir le « matin? »

« Et toutes ces malédictions t'arriveront et « te poursuivront, et reposeront sur toi, jus« qu'à ce que tu sois exterminé, parce que tu « n'auras pas obéi à la voix de l'Éternel ton « Dieu, pour garder ses commandements et « ses statuts qu'il t'a donnés! »

« Ce sont ici les paroles de l'Éternel! » reprit David en levant la tête.

Il regardait Schmoûle, qui restait les yeux fixés sur la Bible, et paraissait rêver profondément.

« Maintenant, Schmoûle, poursuivit-il, tu vas prêter serment sur ce livre, en présence de l'Éternel qui t'écoute; tu vas jurer qu'il n'a rien été convenu entre Christel et toi, ni pour le délai, ni pour les jours de retard, ni pour le prix de la nourriture des bœufs pendant ces jours. Mais garde-toi de prendre des détours dans ton cœur, pour t'autoriser à jurer, si tu n'es pas sûr de la vérité de ton serment; garde-toi de te dire, par exemple, en toi-même : « Ce Christel m'a fait tort, il m'a « causé des pertes, il m'a empêché de gagner « dans telle circonstance. » Ou bien : « Il a « fait tort à mon père, à mes proches, et je « rentre ainsi dans ce qui me serait revenu « naturellement. » Ou bien : « Les paroles de « notre convention avaient un double sens, « il me plaît à moi de les tourner dans le sens « qui me convient; elles n'étaient pas assez « claires, et je puis les nier. » Ou bien : « Ce « Christel m'a pris trop cher, ses bœufs va« lent moins que le prix convenu, et je reste « de cette façon dans la vraie justice, qui veut « que la marchandise et le prix soient égaux, « comme les deux côtés d'une balance. » Ou bien encore : « Aujourd'hui, je n'ai pas la « somme entière, plus tard je réparerai le « dommage, » ou toute autre pensée de ce genre.

« Non, tous ces détours ne trompent point l'œil de l'Éternel; ce n'est point dans ces pensées, ni dans d'autres semblables, que tu dois jurer, ce n'est pas d'après ton propre esprit, qui peut être entraîné vers le mal par l'intérêt, qu'il faut prêter serment, *ce n'est pas sur ta pensée, c'est sur la mienne qu'il faut te régler*, et tu ne peux rien ajouter ni rien retrancher, par ruse ou autrement, à ce que je pense.

« Donc, moi, David Sichel, j'ai cette pensée simple et claire : — Schmoûle a-t-il promis un florin à Christel pour la nourriture des bœufs qu'il a achetés, et, pour chaque jour de retard après la huitaine, l'a-t-il promis? S'il ne l'a pas promis à Christel, qu'il pose la main sur le livre de la loi, et qu'il dise : « Je jure non! je n'ai rien promis! » Schmoûle, approche, étends la main, et jure! »

Mais Schmoûle, levant alors les yeux, dit :

« Trente florins ne sont pas une somme pour prêter un serment pareil. Puisque Christel est sûr que j'ai promis, — moi, je ne me rappelle pas bien, — je les payerai, et j'espère que nous resterons bons amis. Plus tard, il me fera regagner cela, car ses bœufs sont réellement trop chers. Enfin, ce qui est dû est dû, et jamais Schmoûle ne prêtera serment pour une somme encore dix fois plus forte, à moins d'être tout à fait sûr. »

Alors David, regardant Kobus d'un œil extrêmement fin :

« Et tu feras bien, Schmoûle; dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. »

Le greffier avait inscrit le refus de serment, il se leva, salua l'assemblée et sortit avec Schmoûle, qui, sur le seuil, se retourna et dit d'un ton brusque :

« Je viendrai prendre les bœufs demain à huit heures, et je payerai.

— C'est bon, » répondit Christel en inclinant la tête.

Quand ils furent seuls, le vieux rebbe se mit à sourire.

« Schmoûle est fin, dit-il, mais nos vieux talmudistes étaient encore plus fins que lui; je savais bien qu'il n'irait pas jusqu'au bout : voilà pourquoi je ne me suis pas habillé.

—Eh ! s'écria Fritz, oui, je le vois, vous avez du bon tout de même dans votre religion.

— Tais-toi, *épicaures*, répondit David en refermant la porte et reportant la Bible dans l'armoire ; sans nous, vous seriez tous des païens, c'est par nous que vous pensez depuis deux mille ans; vous n'avez rien inventé, rien découvert. Réfléchis seulement un peu combien de fois vous vous êtes divisés et combattus depuis ces deux mille ans, combien de sectes et de religions vous avez formées ! Nous, nous sommes toujours les mêmes depuis Moïse, nous sommes toujours les fils de l'Éternel, vous êtes les fils du temps et de l'orgueil; avec le moindre intérêt on vous fait changer d'opinion, et nous, pauvres misérables, tout l'univers réuni n'a pu nous faire abandonner une seule de nos lois.

—Ces paroles montrent bien l'orgueil de ta race, dit Fritz ; jusqu'à présent, je te croyais un homme modeste en ses pensées, mais je vois maintenant que tu respires l'orgueil dans le fond de ton âme.

—Et pourquoi serais-je modeste? s'écria David en nasillant. Si l'Éternel nous a choisis, n'est-ce point parce que nous valons mieux que vous?

—Tiens, tais-toi, fit Kobus en riant, cette vanité m'effraye ; je serais capable de me fâcher.

—Fâche-toi donc à ton aise, dit le vieux rebbe, il ne faut pas te gêner.

—Non, j'aime mieux t'inviter à prendre le café chez moi, vers une heure; nous causerons, nous rirons, et ensuite nous irons goûter la bière de mars ; cela te convient-il?

—Soit, fit David, j'y consens, le chardon gagne toujours à fréquenter la rose. »

Kobus allait s'écrier : « Ah ! décidément, c'est trop fort ! » mais il s'arrêta et dit avec finesse : « C'est moi qui suis la rose ! »

Alors tous trois ne purent s'empêcher de rire.

Christel et Fritz sortirent bras dessus bras dessous, se disant entre eux :

« Est-il fin, ce rebbe David ! il a toujours quelque vieux proverbe qui vient à propos pour vous réjouir. C'est un brave homme. »

Tout se passa comme il avait été convenu : Christel et Kobus dînèrent ensemble, David vint au dessert prendre le café, puis ils se rendirent à la brasserie du *Grand-Cerf*.

Fritz était dans un état de jubilation extraordinaire, non-seulement parce qu'il marchait entre son vieil ami David et le père de Sûzel. mais encore parce qu'il avait une bouteille de *steinberg* dans la tête, sans parler du bordeaux et du kirschenwasser. Il voyait les choses de ce bas monde comme à travers un rayon de soleil: sa face charnue était pourpre, et ses grosses lèvres se retroussaient par un joyeux sourire. Aussi quel enthousiasme éclata lorsqu'il parut ainsi sous la toile grise en auvent, à la porte du *Grand-Cerf*.

« Le voilà ! le voilà ! criait-on de tous les côtés, la chope haute, voici Kobus ! »

Et lui, riant, répétait :

« Oui, le voilà ! ha ! ha ! ha ! »

Il entrait dans les bancs et donnait des poignées de main à tous ses vieux camarades.

Durant les huit jours qui venaient de se passer, on se demandait partout :

« Qu'est-il devenu? quand le reverronsnous? »

Et le vieux Krautheimer se désolait, car toutes ses pratiques trouvaient la bière mauvaise.

Enfin, il s'assit au milieu de la jubilation universelle, et fit asseoir le père Christel à sa droite. David alla regarder Frédéric Schoultz, le gros Hâan, Speck et cinq ou six autres qui faisaient une partie de *rams* à deux kreutzers la marque.

On se mit à boire de cette fameuse bière de mars, qui vous monte au nez comme le vin de Champagne.

En face, à la brasserie des *Deux-Clefs*, les hussards de Frédéric-Wilhelm buvaient de la bière en cruchons, les bouchons partaient comme des coups de pistolet; on se saluait d'un côté de la rue à l'autre, car les bourgeois de Hunebourg sont toujours bien avec les militaires, sans frayer pourtant ensemble, ni les recevoir dans leurs familles, chose toujours dangereuse.

A chaque instant le père Christel disait :

« Il est temps que je parte, monsieur Kobus; faites excuse, je devrais déjà être depuis deux heures à la ferme.

—Bah ! s'écriait Fritz en lui posant la main sur l'épaule, ceci n'arrive pas tous les jours, père Christel; il faut bien de temps en temps s'égayer et se dégourdir l'esprit. Allons, encore une chope ! »

Et le vieil anabaptiste, un peu gris, se rasseyait en pensant : « Cela fera la sixième! Pourvu que je ne verse pas en route ! »

Puis il disait :

« Mais, monsieur Kobus, qu'est-ce que pen-

sera ma femme si je rentre à moitié gris? Jamais elle ne m'aura vu dans cet état!

—Bah! bah! le grand air dissipe tout, père Christel, et puis vous n'aurez qu'à dire : « M. Kobus l'a voulu! » Sûzel prendra votre défense.

—Ça, c'est vrai, s'écriait alors Christel en riant, c'est vrai : tout ce que dit et fait M. Kobus est bien! Allons, encore une chope! »

Et la chope arrivait, elle se vidait; la servante en apportait une autre, ainsi de suite.

Or, sur le coup de trois heures, à l'église Saint-Sylvestre, et comme on ne pensait à rien, une troupe d'enfants tourna le coin de l'auberge du *Cygne*, en courant vers la porte de Landau; puis quelques soldats parurent, portant un de leurs camarades sur un brancard; puis d'autres enfants en foule; c'était un roulement de pas sur le pavé, qui s'entendait au loin.

Tout le monde se penchait aux fenêtres et sortait des maisons pour voir. Les soldats remontaient la rue de la Forge, du côté de l'hôpital, et devaient passer devant la brasserie du *Grand-Cerf*.

Aussitôt les parties furent abandonnées; on se dressa sur les bancs : Hâan, Schoultz, David, Kobus, les servantes, Krautheimer, enfin tous les assistants. D'autres accouraient de la salle, et l'on se disait à voix basse : « C'est un duel! c'est un duel! »

Cependant le brancard approchait lentement; deux hommes le portaient : c'était une civière pour sortir le fumier des écuries de la caserne de cavalerie; le soldat couché dessus, les jambes pendant entre les bras du brancard, la tête de côté sur sa veste roulée, était extrêmement pâle; il avait les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes et le devant de la chemise plein de sang. Derrière venaient les témoins, un vieux hussard à sourcils jaunâtres et grosses moustaches rousses en paraphe sur ses joues brunes; il portait le sabre du blessé sous le bras, le baudrier jeté sur l'épaule, et semblait tout à fait calme. L'autre, plus jeune et tout blond, était comme abattu, il tenait le shako; puis arrivaient deux sous-officiers, se retournant à chaque pas, comme indignés de voir tout ce monde.

Quelques hussards, devant la brasserie des *Deux-Clefs*, criaient au vieux qui portait le sabre : « Rappel! eh! Rappel! » C'était sans doute leur maître d'armes; mais il ne répondit pas et ne tourna pas même la tête.

Au passage des deux derniers, Frédéric Schoultz, en sa qualité d'ancien sergent de la landwehr, s'écria du haut de sa chaise :

« Hé! camarades.... camarades! »

Un d'eux s'arrêta.

« Qu'est-ce qui se passe donc, camarade?

—Ça, mon ancien, c'est un coup de sabre en l'honneur de Mlle Grédel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*.

—Ah!

—Oui! un coup de pointe en riposte et sans parade; elle est venue trop tard.

—Et le coup a porté?

—A deux lignes au-dessous du teton droit. »

Schoultz allongea la lèvre; il semblait tout fier de recevoir une réponse. On écoutait, penchés autour d'eux.

« Un vilain coup, fit-il, j'ai vu ça dans la campagne de France. »

Mais le hussard, voyant ses camarades entrer dans la ruelle de l'hôpital, porta la main à son oreille et dit :

« Faites excuse! »

Alors il rejoignit sa troupe, et Schoultz, promenant un regard satisfait sur l'assistance, se rassit en disant :

« Quand on est soldat, il faut tirer le sabre; ce n'est pas comme les bourgeois, qui s'assomment à coups de poings. »

Il avait l'air de dire : « Voilà ce que j'ai fait cent fois! »

Et plus d'un l'admirait.

Mais d'autres, en grand nombre, gens raisonnables et pacifiques, murmuraient entre eux :

« Est-il possible que des hommes se tuent pour une cuisinière! C'est tout à fait contre nature. Cette Grédel mériterait d'être chassée de la ville, à cause des passions funestes qu'elle excite entre les hussards. »

Fritz ne disait rien, il semblait méditatif, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Mais le vieux rebbe, à son tour, s'étant mis à dire : « Voilà comment des êtres créés par Dieu se massacrent pour des choses de rien! » Tout à coup il s'emporta d'une façon étrange.

« Qu'appelles-tu des choses de rien, David? s'écria-t-il d'une voix retentissante. L'amour n'a-t-il pas inspiré, dans tous les temps et dans tous les lieux, les plus belles actions et les plus hautes pensées? N'est-il pas le souffle de l'Éternel lui-même, le principe de la vie, de l'enthousiasme, du courage et du dévouement? Il t'appartient bien de profaner ainsi la source de notre bonheur et de la gloire du genre humain. Ote l'amour à l'homme, que lui reste-t-il? l'égoïsme, l'avarice, l'ivrognerie, l'ennui et les plus misérables instincts; que fera-t-il de grand, que dira-t-il de beau? Rien; il ne songera qu'à se remplir la panse! »

Tous les assistants s'étaient retournés ébahis

de son emportement; Hâan le regardait de ses gros yeux par-dessus l'épaule de Schoultz, qui lui-même se tordait le cou pour voir si c'était bien Kobus qui parlait, car il ne pouvait en croire ses oreilles.

Mais Fritz ne faisait nulle attention à ces choses.

« Voyons, David, reprit-il en s'animant de plus en plus, quand le grand Homérus, le poëte des poëtes, nous montre les héros de la Grèce qui s'en vont par centaines sur leurs petits bateaux pour réclamer une belle femme qui s'est sauvée de chez eux, traversent les mers et s'exterminent pendant dix ans avec ceux d'Asie pour la ravoir, crois-tu qu'il ait inventé cela? Crois-tu que ce n'était pas la vérité qu'il disait? Et s'il est le plus grand des poëtes, n'est-ce pas parce qu'il a célébré la plus grande chose et la plus sublime qui soit sous le ciel : l'amour! Et si l'on appelle le chant de votre roi Salomon, le Cantique des cantiques, n'est-ce pas aussi parce qu'il chante l'amour, plus noble, plus grand, plus profond que tout le reste dans le cœur de l'homme? Quand il dit dans ce Cantique des cantiques : « Ma bien-« aimée, tu es belle comme la voûte des « étoiles, agréable comme Jérusalem, redou-« table comme les armées qui marchent, leurs « enseignes déployées; » est-ce qu'il ne veut pas dire que rien n'est plus beau, plus invincible et plus doux que l'amour? Et tous vos prophètes n'ont-ils pas dit la même chose? Et depuis le Christ, l'amour n'a-t-il pas converti les peuples barbares? n'est-ce pas avec un simple ruban rose, qu'il faisait d'une espèce de sauvage un chevalier?

« Si de nos jours tout est moins grand, moins beau, moins noble qu'autrefois, n'est-ce pas parce que les hommes ne connaissent plus l'amour véritable, et qu'ils se marient pour de l'argent? Eh bien! moi, David, entends-tu, je dis et soutiens que l'amour vrai, l'amour pur est la seule chose qui change le cœur de l'homme, la seule qui l'élève et qui mérite qu'on donne sa vie pour elle. Je trouve que ces hommes ont bien fait de se battre, puisque chacun ne pouvait renoncer à son amour, sans s'en reconnaître lui-même indigne.

—Hé! s'écria Hâan à l'autre table, comment peux-tu parler de cela, toi? Tu n'as jamais été amoureux; tu raisonnes de ces choses comme un aveugle des couleurs. »

Fritz, à cette apostrophe, resta tout interdit; il regarda Hâan d'un œil terne, ayant l'air de vouloir lui répondre, et bredouilla quelques mots confus en avalant sa chope.

Plusieurs alors se mirent à rire. Aussitôt Kobus, relevant sa grosse tête, dont les cheveux s'ébouriffaient comme s'ils eussent été vivants, s'écria d'un air étrange :

« C'est vrai, je n'ai jamais été amoureux! Mais si j'avais eu le bonheur de l'être, je me serais fait massacrer, plutôt que de renoncer à mon amoureuse, ou j'aurais exterminé l'autre.

—Oh! oh! fit Hâan d'un ton un peu moqueur, en battant les cartes, oh! Kobus, tu n'aurais pas été si féroce.

—Pas si féroce! dit-il les deux mains écarquillées. Nous sommes deux vieux amis, n'est-ce pas, Hâan? Eh bien! si j'étais amoureux, et si tu me paraissais seulement convoiter par la pensée celle que j'aurais choisie.... je t'étranglerais! »

En disant cela, ses yeux étaient rouges, il n'avait pas l'air de plaisanter; les autres non plus ne riaient pas.

« Et, ajouta-t-il en levant le doigt, je voudrais que toute la ville et le pays à la ronde eussent un grand respect pour mon amoureuse, quand même elle ne serait pas de mon rang, de ma condition et de ma fortune : le moindre blâme sur elle deviendrait la cause d'une terrible bataille.

—Alors, dit Hâan, Dieu fasse que tu ne tombes jamais amoureux, car tous les hussards de Frédéric-Wilhelm ne sont pas morts, plus d'un courrait la chance de mourir si ton amoureuse était jolie. »

Les sourcils de Fritz tressaillirent.

« C'est possible, fit-il en se rasseyant, car il s'était dressé. Moi je serais fier, je serais glorieux de me battre pour une si belle cause! N'ai-je pas raison, Christel?

—Tout à fait, monsieur Kobus, dit l'anabaptiste un peu gris; notre religion est une religion de paix, mais dans le temps, lorsque j'étais amoureux d'Orchel, oui, Dieu me le pardonne! j'aurais été capable de me battre à coups de faux pour l'avoir. Grâce au ciel, il n'a pas fallu répandre de sang; j'aime bien mieux n'avoir rien à me reprocher. »

Fritz, voyant que tout le monde l'observait, comprit l'imprudence qu'il venait de commettre. Le vieux rebbe David surtout ne le quittait pas de l'œil, et semblait vouloir lire au fond de son âme. Quelques instants après, le père Christel s'étant écrié pour la vingtième fois :

« Mais, monsieur Kobus, il se fait tard, on m'attend; Orchel et Sûzel doivent être inquiètes. »

Il lui répondit enfin :

« Oui, maintenant il est temps; je vais vous reconduire à la voiture. »

C'était un prétexte qu'il prenait pour se retirer.

L'anabaptiste se leva donc, disant :

« Oh ! si vous aimez mieux rester, je trouverai bien le chemin de l'auberge tout seul.

—Non, je vous accompagne. »

Ils sortirent du banc et traversèrent la place. Le vieux David partit presque aussitôt qu'eux. Fritz, ayant mis le père Christel en route, rentra chez lui prudemment.

Ce jour-là, au moment de se coucher, Sourlé, voyant le vieux rebbe murmurer des paroles confuses, cela lui parut étrange.

« Qu'as-tu donc, David, lui demanda-t-elle, je te vois parler tout bas depuis le soupé, à quoi penses-tu ?

—C'est bon, c'est bon, fit-il en se tirant la couverture sur la barbiche, je rêve à ces paroles du prophète : « J'ai été jaloux pour Héva « d'une grande jalousie ! » et à celles-ci : « En « ces temps arriveront des choses extraor- « dinaires, des choses nouvelles et heu- « reuses. »

—Pourvu que ce soit à nous qu'il ait songé en disant cela, répliqua Sourlé.

—*Amen!* fit le vieux rebbe; tout vient à point à qui sait attendre. Dormons en paix ! »

XIV

Kobus aurait dû se repentir le lendemain de ses discours inconsidérés à la brasserie du *Grand-Cerf;* il aurait dû même en être désolé, car, peu de jours avant, s'étant aperçu que le vin lui déliait la langue, et qu'il trahissait les pensées secrètes de son âme, il s'était dit : « La vigne est un plant de Gomorrhe ; ses grappes sont pleines de fiel, et ses pepins sont amers : tu ne boiras plus le jus de la treille. »

Voilà ce qu'il s'était dit; mais le cœur de l'homme est entre les mains de l'Éternel, il en fait ce qu'il lui plaît : il le tourne au nord, il le tourne au midi. C'est pourquoi Fritz, en s'éveillant, ne songea même point à ce qui s'était passé à la brasserie!

Sa première pensée fut que Sûzel était agréable en sa personne; il se mit à la contempler en lui-même, croyant entendre sa voix et voir son sourire.

Il se rappela l'enfant pauvre de Wildland, et s'applaudit de l'avoir secourue, à cause de sa ressemblance avec la fille de l'anabaptiste; il se rappela aussi le chant de Sûzel au milieu des faneuses et des faucheurs, et cette voix douce, qui s'élevait comme un soupir dans la nuit, lui sembla celle d'un ange du ciel.

Tout ce qui s'était accompli depuis le premier jour du printemps lui revint en mémoire comme un rêve : il revit Sûzel paraître au milieu de ses amis Hâan, Schoultz, David et Iôsef, simple et modeste, les yeux baissés, pour embellir la dernière heure du festin; il la revit à la ferme, avec sa petite jupe de laine bleue, lavant le linge de la famille, et, plus tard, assise auprès de lui, toute timide et tremblante, tandis qu'il chantait, et que le clavecin accompagnait d'un ton nasillard le vieil air :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir !

Et songeant à ces choses avec attendrissement, son plus grand désir était de revoir Sûzel.

« Je vais aller au Meisenthâl, se disait-il; oui, je partirai après le déjeuné..... il faut absolument que je la revoie ! »

Ainsi s'accomplissaient les paroles du rebbe David à sa femme : « En ces temps arriveront des choses extraordinaires ! »

Ces paroles se rapportaient au changement de Kobus, et montraient aussi la grande finesse du vieux rabbin.

Tout en mettant ses bas, l'idée revint à Fritz, que le père Christel lui avait dit la veille que Sûzel irait à la fête de Bischem, aider sa grand'-mère à faire la tarte. Alors il ouvrit de grands yeux, et se dit au bout d'un instant :

« Sûzel doit être déjà partie; la fête de Bischem, qui tombe le jour de la Saint-Pierre, est pour demain dimanche. »

Cela le rendit tout méditatif.

Katel vint servir le déjeuné; il mangea d'assez bon appétit, et, aussitôt après, se coiffant de son large feutre, il sortit faire un tour sur la place où se promenaient d'habitude le gros Hâan et le grand Schoultz, entre neuf et dix heures. Mais ils ne s'y trouvaient pas, et Fritz en fut contrarié, car il avait résolu de les emmener avec lui, le lendemain, à la fête de Bischem.

« Si j'y vais tout seul, pensait-il, après ce que j'ai dit hier à la brasserie, on pourrait bien se douter de quelque chose; les gens sont si malins, et surtout les vieilles, qui s'inquiètent tant de ce qui ne les regarde pas ! Il faut que j'emmène deux ou trois camarades, alors ce sera une partie de plaisir pour manger du pâté de veau et boire du petit vin blanc, une simple distraction à la monotonie de l'existence. »

Il monta donc sur les remparts, et fit le tour de la ville, pour voir ce que Hâan et Schoultz étaient devenus; mais il ne les vit pas dans les rues, et supposa qu'ils devaient se trouver



Nous avons vendu notre chèvre... pour payer qnelque chose. (Page 53.)

dehors, à faire une partie de quilles au *Panier-Fleuri*, chez le père Baumgarten, au bord du Losser.

Sur cette pensée, Fritz s'avança jusque près de la porte de Hildebrant, et, regardant du côté du bouchon, qui se trouve à une demi-portée de canon de Hunebourg, il crut remarquer en effet des figures derrière les grands saules.

Alors, tout joyeux, il descendit du talus, passa sous la porte, et se mit en route, en suivant le sentier de la rivière. Au bout d'un quart d'heure, il entendait déjà les grands éclats de rire de Hâan, et la voix forte de Schoultz criant : « Deux! pas de chance!..... »

Et, se penchant sur le feuillage, il découvrit devant la maisonnette, — dont la grande toiture descendait sur le verger à deux ou trois pieds du sol, tandis que la façade blanche était tapissée d'un magnifique cep de vigne, — il découvrit ses deux camarades en manches de chemise, leurs habits jetés sur les haies, et deux autres, le secrétaire de la mairie, Hitzig, sa perruque posée sur sa canne fichée en terre, et le professeur Speck, tous les quatre en train d'abattre des quilles au bout du treillage d'osier qui longe le pignon.

Le gros Hâan se tenait solidement établi, la boule sous le nez, la face pourpre, les yeux à fleur de tête, les lèvres serrées et ses trois cheveux droits sur la nuque comme des baguettes: il visait! Schoultz et le vieux secrétaire regardaient à demi courbés, abaissant l'épaule et se balançant, les mains croisées sur le dos; le petit



Sûzel cueillait des cerises pour l'ami Fritz. (Page 55.)

Sépel Baumgarten, plus loin, à l'autre bout, redressait les quilles.

Enfin Hâan, après avoir bien calculé, laissa descendre son gros bras en demi-cercle, et la boule partit en décrivant une courbe imposante.

Aussitôt de grands cris s'élevèrent : « Cinq ! » et Schoultz se baissa pour ramasser une boule, tandis que le secrétaire prenait Hâan par le bras et lui parlait, levant le doigt d'un geste rapide, sans doute pour lui démontrer une faute qu'il avait commise. Mais Hâan ne l'écoutait pas et regardait vers les quilles ; puis il alla se rasseoir au bout du banc, sous la charmille transparente, et remplit son verre gravement.

Cette petite scène champêtre réjouit Fritz.

« Les voilà dans la joie, pensa-t-il; c'est bon, je vais leur poser la chose avec finesse, cela marchera tout seul. »

Il s'avança donc.

Le grand Frédéric Schoultz, maigre, décharné, après avoir bien balancé sa boule, venait de la lancer ; elle roulait comme un lièvre qui déboule dans les broussailles, et Schoultz, les bras en l'air, s'écriait : *Der Kœnigl der Kœnig !* [1] lorsque Fritz, arrêté derrière lui, partit d'un éclat de rire, en disant :

« Ah ! le beau coup ! approche, que je te mette une couronne sur la tête. »

Tous les autres se retournant alors, s'écrièrent :

[1] La maîtresse quille.

« Kobus! à la bonne heure.... à la bonne heure.... on le voit donc une fois par ici!

—Kobus, dit Hâan, tu vas entrer dans la partie; nous avons commandé une bonne friture, et ma foi, il faut que tu la payes!

—Hé! dit Fritz en riant, je ne demande pas mieux; je ne suis pas de force, mais c'est égal, j'essayerai de vous battre tout de même.

—Bon! s'écria Schoultz, la partie était en train; j'en ai quinze, on te les donne! Cela te convient-il?

—Soit, dit Kobus, en ôtant sa capote et ramassant une boule; je suis curieux de savoir si je n'ai pas oublié depuis l'année dernière.

—Père Baumgarten! criait le professeur Speck, père Baumgarten! »

L'aubergiste parut.

« Apportez un verre pour M. Kobus, et une autre bouteille. Est-ce que la friture avance?

—Oui, monsieur Speck.

—Vous la ferez plus forte, puisque nous sommes un de plus. »

Baumgarten, le dos courbé comme un furet, rentra chez lui en trottinant; et dans le même instant Fritz lançait sa boule avec tant de force, qu'elle tombait comme une bombe de l'autre côté du jeu, dans le verger de la poste aux chevaux.

Je vous laisse à penser la joie des autres; ils se balançaient sur leurs bancs, les jambes en l'air, et riaient tellement, que Hâan dut ouvrir plusieurs boutons de sa culotte pour ne pas étouffer.

Enfin, la friture arriva, une magnifique friture de goujons tout croustillants et scintillants de graisse, comme la rosée matinale sur l'herbe, et répandant une odeur délicieuse.

Fritz avait perdu la partie; Hâan, lui frappant sur l'épaule, s'écria tout joyeux:

« Tu es fort, Kobus, tu es très-fort! Prends seulement garde, une autre fois, de ne pas défoncer le ciel, du côté de Landau. »

Alors ils s'assirent, en manches de chemise, autour de la petite table moisie. On se mit à l'œuvre. Tout en riant, chacun se dépêchait de prendre sa bonne part de la friture; les fourchettes d'étain allaient et venaient comme la navette d'un tisserand; les mâchoires galopaient, l'ombre de la charmille tremblotait sur les figures animées, sur le grand plat fleuronné, sur les gobelets moulés à facettes et sur la haute bouteille jaune, où pétillait le vin blanc du pays.

Près de la table, sur sa queue en panache, était assis Mélac, un petit chien-loup appartenant au *Panier-Fleuri,* blanc comme la neige le nez noir comme une châtaigne brûlée, l'oreille droite et l'œil luisant. Tantôt l'un, tantôt l'autre, lui jetait une bouchée de pain ou une queue de poisson, qu'il happait au vol.

C'était un joli coup d'œil.

« Ma foi, dit Fritz, je suis content d'être venu ce matin, je m'ennuyais, je ne savais que faire; d'aller toujours à la brasserie, c'est terriblement monotone.

—Hé! s'écria Hâan, si tu trouves la brasserie monotone, toi, ce n'est pas ta faute, car, Dieu merci! tu peux te vanter de t'y faire du bon sang; tu t'es joliment moqué du monde, hier, avec tes citations du Cantique des cantiques. Ha! ha! ha!

—Maintenant, ajouta le grand Schoultz en levant sa fourchette, nous connaissons cet homme grave: quand il est sérieux, il faut rire, et quand il rit, il faut se défier. »

Fritz se mit à rire de bon cœur.

« Ah! vous avez donc éventé la mèche, fit-il, moi qui croyais....

—Kobus, interrompit Hâan, nous te connaissons depuis longtemps, ce n'est pas à nous qu'il faut essayer d'en faire accroire. Mais, pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure, il est malheureusement vrai que cette vie de brasserie peut nous jouer un mauvais tour. Si l'on voit tant d'hommes gras avant l'âge, des êtres asthmatiques, boursoufflés et poussifs, des goutteux, des graveleux, des hydropiques par centaines, cela vient de la bière de Francfort, de Strasbourg, de Munich, ou de partout ailleurs; car la bière contient trop d'eau, elle rend l'estomac paresseux, et quand l'estomac est paresseux, cela gagne tous les membres.

—C'est très-vrai, Monsieur Hâan, dit alors le professeur Speck, mieux vaut boire deux bouteilles de bon vin, qu'une seule chope de bière; elles contiennent moins d'eau, et, par suite, disposent moins à la gravelle: l'eau dépose des graviers dans la vessie, chacun sait cela; et, d'un autre côté, la graisse résulte également de l'eau. L'homme qui ne boit que du vin a donc la chance de rester maigre très-longtemps, et la maigreur n'est pas aussi difficile à porter que l'obésité.

—Certainement, monsieur Speck, certainement, répondit Hâan, quand on veut engraisser le bétail, on lui fait boire de l'eau avec du son: si on lui faisait boire du vin il n'engraisserait jamais. Mais, outre cela, ce qu'il faut à l'homme, c'est du mouvement; le mouvement entretient nos articulations en bon état, de sorte qu'on ne ressemble pas à ces charrettes qui crient chaque fois que les roues tournent: chose fort désagréable. Nos anciens, doués d'une grande prévoyance, pour éviter cet inconvénient, avaient le jeu des quilles, les mâts de cocagne, les courses aux sacs, les parties de

patins et de glissades, sans compter la danse, la chasse et la pêche ; maintenant, les jeux de cartes de toute sorte ont prévalu, voilà pourquoi l'espèce dégénère.

—Oui, c'est déplorable, s'écria Fritz en vidant son gobelet, déplorable ! Je me rappelle que, dans mon enfance, tous les bons bourgeois allaient aux fêtes de villages avec leurs femmes et leurs enfants ; maintenant, on croupit chez soi, c'est un événement quand on sort de la ville. Aux fêtes de village, on chantait, on dansait, on tirait à la cible, on changeait d'air ; aussi nos anciens vivaient cent ans ; ils avaient les oreilles rouges, et ne connaissaient pas les infirmités de la vieillesse. Quel dommage que toutes ces fêtes soient abandonnées !

—Ah ! cela, s'écria Hâan, très-fort sur les vieilles mœurs, cela, Kobus, résulte de l'extension des voies de communication. Autrefois, quand les routes étaient rares, quand il n'existait pas de chemins vicinaux, on ne voyait pas circuler tant de commis voyageurs, pour offrir dans chaque village, les uns leur poivre et leur cannelle, les autres leurs étrilles et leurs brosses, les autres leurs étoffes de toutes sortes. Vous n'aviez pas à votre porte l'épicier, le quincaillier, le marchand de drap. On attendait, dans chaque famille, telle fête pour faire les provisions du ménage. Aussi les fêtes étaient plus riches et plus belles ; les marchands, étant sûrs de vendre, arrivaient de fort loin. C'était le bon temps des foires de Francfort, de Leipzig, de Hambourg, en Allemagne ; de Liége et de Gand, dans les Flandres ; de Beaucaire, en France. Aujourd'hui, la foire est perpétuelle, et jusque dans nos plus petits villages, on trouve de tout pour son argent. Chaque chose a son bon et son mauvais côté ; nous pouvons regretter les courses aux sacs et le tir au mouton, sans blâmer les progrès naturels du commerce.

—Tout cela n'empêche pas que nous sommes des ânes de croupir au même endroit, répliqua Fritz, lorsque nous pourrions nous amuser, boire du bon vin, danser, rire et nous goberger de toutes les façons. S'il fallait aller à Beaucaire ou dans les Flandres, on pourrait trouver que c'est un peu loin; mais quand on a tout près de soi des fêtes agréables, et tout à fait dans les vieilles mœurs, il me semble qu'on ferait bien d'y aller.

—Où cela ? s'écria Hâan.

—Mais à Hartzwiller, à Rorbach, à Klingenthâl. Et tenez, sans aller si loin, je me rappelle que mon père me conduisait tous les ans à la fête de Bischem, et qu'on servait là des pâtés délicieux.... délicieux ! »

Il se baisait le bout des doigts; Hâan le regardait comme émerveillé.

« Et qu'on y mangeait des écrevisses grosses comme le poing, poursuivit-il, des écrevisses beaucoup meilleures que celles du Losser, et qu'on y buvait du petit vin blanc très... très-passable : ce n'était pas du *johannisberg*, ni du *steinberg*, sans doute, mais cela vous réjouissait le cœur tout de même !

—Eh ! s'écria Hâan, pourquoi ne nous as-tu pas dit cela depuis longtemps? nous aurions été là ! Parbleu, tu as raison, tout à fait raison.

—Que voulez-vous, je n'y ai pas pensé !

—Et quand arrive cette fête ? demanda Schoultz.

—Attends, attends, c'est le jour de la Saint-Pierre.

—Mais, s'écria Hâan, c'est demain !

—Ma foi, je crois que oui, dit Fritz. Comme cela se rencontre ! Voyons, êtes-vous décidés, nous irons à Bischem ?

—Cela va sans dire ! cela va sans dire ! s'écrièrent Hâan et Schoultz.

—Et ces messieurs ? »

Speck et Hitzig s'excusèrent sur leurs fonctions.

« Eh bien, nous irons nous trois, dit Fritz en se levant. Oui, j'ai toujours gardé le meilleur souvenir des écrevisses, du pâté et du petit vin blanc de Bischem.

—Il nous faut une voiture, fit observer Hâan.

—C'est bon, c'est bon, répondit Kobus, en payant la note, je me charge de tout. »

Quelques instants après, ces bons vivants étaient en route pour Hunebourg, et on pouvait les entendre d'une demi-lieue célébrer les pâtés de village, les *kougelhof* et les *küchlen*, qu'ils disaient leur rappeler le bon temps de leur enfance. L'un parlait de sa tante, l'autre de sa grand'mère ; on aurait dit qu'ils allaient les revoir et les faire ressusciter en buvant du petit vin à la fête de Bischem.

C'est ainsi que l'ami Fritz eut la satisfaction de pouvoir rencontrer Sûzel, sans donner l'éveil à personne.

XV

On peut se figurer si Kobus était content. Des idées de magnificence et de grandeur se débattaient alors dans sa tête ; il voulait voir Sûzel, et se montrer à elle dans une splendeur inaccoutumée ; il voulait en quelque sorte l'éblouir; il ne trouvait rien d'assez beau pour la frapper d'admiration.

Dans un temps ordinaire, il aurait loué la voiture et la vieille rosse d'un Hans Nickel pour faire le voyage; mais alors, cela lui parut indigne de Kobus. Immédiatement après le dîner, il prit sa canne derrière la porte et se rendit à la poste aux chevaux, sur la route de Kaiserslautern, chez maître Johann Fânen, lequel avait dix chaises de poste sous ses hangars, et quatre-vingts chevaux dans ses écuries.

Fânen était un homme de soixante ans, propriétaire des grandes prairies qui longent le Losser, un homme riche et pourtant simple dans ses mœurs; gros, court, revêtu d'une souquenille de toile, coiffé d'un large chapeau de crin, ayant la barbe longue de huit jours toute grisonnante, et ses joues rondes et jaunes sillonnées de grosses rides circulaires.

C'est ainsi que le trouva Fritz, en train de faire étriller des chevaux dans la cour de la poste.

Fânen, le reconnaissant de loin, vint à sa rencontre jusqu'à la porte cochère, et levant son chapeau, le salua disant :

« Hé! bonjour, monsieur Kobus; qu'est-ce qui me procure le plaisir et l'honneur de votre visite?

— Monsieur Fânen, répondit Fritz en souriant, j'ai résolu de faire une partie de plaisir à la fête de Bischem, avec mes amis Hâan et Schoultz. Toutes les voitures de la ville sont en route, à cause de la rentrée des foins; il n'y a pas moyen de trouver un char à bancs. Ma foi, me suis-je dit, allons voir M. Fânen, et prenons une voiture de poste; vingt ou trente florins ne sont pas la mort d'un homme, et quand on veut s'amuser, il faut faire les choses grandement. Voilà mon caractère. »

Le maître de poste trouva ce raisonnement très-juste.

« Monsieur Kobus, dit-il, vous faites bien, et je vous approuve; quand j'étais jeune, j'aimais à rouler rondement et à mon aise; maintenant je suis vieux, mais j'ai toujours les mêmes idées : ces idées sont bonnes, quand on a le moyen de les avoir comme vous et moi. »

Il conduisit Fritz sous son hangar. Là se trouvaient des calèches à la nouvelle mode de Paris, légères comme des plumes, ornées d'écussons, et si belles, si gracieuses, qu'on aurait pu les mettre dans un salon, comme des meubles remarquables par leur élégance.

Kobus les trouva fort jolies; et malgré cela, un goût naturel pour la somptuosité cossue lui fit choisir une grande berline rembourrée de soie intérieurement, un peu lourde, il est vrai, mais que Fânen lui dit être la voiture des personnages de distinction.

Il la choisit donc, et alors le maître de poste l'introduisit dans ses vastes écuries.

Sous un plafond blanchi à la chaux, long de cent vingt pas, large de soixante, et soutenu par douze pilliers en cœur de chêne, étaient rangés sur deux lignes, et séparés l'un de l'autre par des barrières, soixante chevaux, gris, noirs, bruns, pommelés, la croupe ronde et luisante, la queue nouée en flot, le jarret solide, la tête haute : les uns hennissant et piétinant, les autres tirant le fourrage du râtelier, d'autres se tournant à demi pour voir. La lumière, arrivant du fond par deux hautes fenêtres, éclairait cette écurie de longues traînées d'or. Les grandes ombres des piliers s'allongeaient sur le pavé, propre comme un parquet, sonore comme un roc. Cet ensemble avait quelque chose de vraiment beau, et même de grand.

Les garçons d'écurie étrillaient et bouchonnaient; un postillon, en petite veste bleue brodée d'argent, son chapeau de toile cirée sur la nuque, conduisait un cheval vers la porte; il allait sans doute partir en estafette.

Le père Fânen et Fritz passèrent lentement derrière les chevaux.

« Il vous en faut deux, dit le maître de poste, choisissez. »

Kobus, après avoir passé son inspection, choisit deux vigoureux roussins gris pommelés, qui devaient aller comme le vent. Puis il entra dans le bureau avec M. Fânen, et tirant de sa poche une longue bourse de soie verte à glands d'or, il solda de suite le compte, disant qu'il voulait avoir la voiture à sa porte le lendemain vers neuf heures, et demandant pour postillon le vieux Zimmer, qui avait conduit autrefois l'empereur Napoléon Ier.

Cela fait, entendu, arrêté, le père Fânen le reconduisit jusque hors la cour; ils se serrèrent la main, et Fritz, satisfait, se remit en route vers la ville.

Tout en marchant, il se figurait la surprise de Sûzel, du vieux Christel et de tout Bischem, lorsqu'on les verrait arriver, claquant du fouet et sonnant du cor. Cela lui procurait une sorte d'attendrissement étrange, surtout en songeant à l'admiration de la petite Sûzel.

Le temps ne lui durait pas. Comme il se rapprochait ainsi de Hunebourg, tout rêveur, le vieux rebbe David, revêtu de sa belle capote marron, et Sourlé, coiffée de son magnifique bonnet de tulle à larges rubans jaunes, attirèrent ses regards dans le petit sentier qui longe les jardins au pied des glacis. C'était leur habitude de faire un tour hors de la ville tous les

jours de sabbat; ils se promenaient bras dessus bras dessous, comme de jeunes amoureux, et chaque fois David disait à sa femme :

« Sourlé, quand je vois cette verdure, ces blés qui se balancent, et cette rivière qui coule lentement, cela me rend jeune, il me semble encore te promener comme à vingt ans, et je loue le Seigneur de ses grâces. »

Alors la bonne vieille était heureuse, car David parlait sincèrement et sans flatterie.

Le rebbe avait aussi vu Fritz par-dessus la haie, quand il fut à l'entrée des chemins couverts, il lui cria :

« Kobus!... Kobus!... arrive donc ici! »

Mais Fritz, craignant que le vieux rabbin ne voulût se moquer de son discours à la brasserie du *Grand-Cerf*, poursuivit son chemin en hochant la tête.

« Une autre fois, David, une autre fois, dit-il, je suis pressé. »

Et le rebbe souriant avec finesse dans sa barbiche, pensa :

« Sauve-toi, je te rattraperai tout de même. »

Enfin Kobus rentra chez lui vers quatre heures. Quoique les fenêtres fussent ouvertes, il faisait très-chaud, et ce n'est pas sans un véritable bonheur qu'il se débarrassa de sa capote.

« Maintenant, nous allons choisir nos habits et notre linge, se disait-il tout joyeux, en tirant les clefs du secrétaire. Il faut que Sûzel soit émerveillée, il faut que j'efface les plus beaux garçons de Bischem, et qu'elle rêve de moi. Dieu du ciel, viens à mon aide, que j'éblouisse tout le monde! »

Il ouvrit les trois grands placards, qui descendaient du plafond jusqu'au parquet. Madame Kobus la mère, et la grand'mère Nicklausse avaient eu l'amour du beau linge, comme le père et le grand-père avaient eu l'amour du bon vin. On peut se figurer, d'après cela, quelle quantité de nappes damassées, de serviettes à filets rouges, de mouchoirs, de chemises et de pièces de toile se trouvaient entassés là dedans; c'était incroyable. La vieille Katel passait la moitié de son temps à plier et déplier tout cela pour renouveler l'air; à le saupoudrer de réséda, de lavande et de mille autres odeurs, pour en écarter les mites. On voyait même tout au haut, pendus par le bec, deux martins-pêcheurs au plumage vert et or, et tout desséchés : ces oiseaux ont la réputation d'écarter les insectes.

L'une des armoires était pleine d'antiques défroques de tricornes à cocarde, de perruques, d'habits de peluche à boutons d'argent larges comme des cymbales, de cannes à pomme d'or et d'ivoire, de boîtes à poudre, avec leurs gros pinceaux de cygne; cela remontait au grand-père Nicklausse, rien n'était changé; ces braves gens auraient pu revenir et se rhabiller au goût du dernier siècle, sans s'apercevoir de leur long sommeil.

Dans l'autre compartiment se trouvaient les vêtements de Fritz. Tous les ans, il se faisait prendre mesure d'un habillement complet, par le tailleur Herculès Schneider, de Landau; il ne mettait jamais ces habits, mais c'était une satisfaction pour lui de se dire : « Je serais à la mode comme le gros Hâan si je voulais, heureusement j'aime mieux ma vieille capote; chacun son goût. »

Fritz se mit donc à contempler tout cela dans un grand ravissement. L'idée lui vint que Sûzel pourrait avoir le goût du beau linge, comme la mère et la grand'mère Kobus; qu'alors elle augmenterait les trésors du ménage, qu'elle aurait le trousseau de clefs, et qu'elle serait en extase matin et soir devant ces armoires.

Cette idée l'attendrit, et il souhaita que les choses fussent ainsi, car l'amour du bon vin et du beau linge fait les bons ménages.

Mais, pour le moment, il s'agissait de trouver la plus belle chemise, le plus beau mouchoir, la plus belle paire de bas et les plus beaux habits. Voilà le difficile.

Après avoir longtemps regardé, Kobus, fort embarrassé, s'écria :

« Katel! Katel! »

La vieille servante, qui tricotait dans la cuisine, ouvrit la porte.

« Entre donc, Katel, lui dit Fritz, je suis dans un grand embarras : Hâan et Schoultz veulent absolument que j'aille avec eux à la fête de Bischem; ils m'ont tant prié, que j'ai fini par accepter. Mais à cette fête arrivent des centaines de Prussiens, des juges, des officiers, un tas de gens glorieux, mis à la dernière mode de France, et qui nous regardent par-dessus l'épaule, nous autres Bavarois. Comment m'habiller? Je ne connais rien à ces choses-là, moi, ce n'est pas mon affaire. »

Les petits yeux de Katel se plissèrent; elle était heureuse de voir qu'on avait besoin d'elle dans une circonstance aussi grave, et, déposant son tricot sur la table, elle dit :

« Vous avez bien raison de m'appeler, Monsieur. Dieu merci, ce ne sera pas la première fois que j'aurai donné des conseils pour se bien vêtir selon le temps et les personnes. M. le juge de paix, votre père, avait coutume de m'appeler quand il allait en visite de cérémonie; c'est moi qui lui disais : « Sauf votre respect, Monsieur le juge, il vous manque encore ceci ou cela. » Et c'était toujours juste; chacun devait reconnaître en ville, que, pour la belle

et bonne tenue, M. Kobus n'avait pas son pareil.

—Bon! bon! je te crois, dit Fritz, et je suis content de savoir cela, quoique les modes soient bien changées depuis.

—Les modes peuvent changer tant qu'on voudra, répondit Katel en approchant l'échelle de l'armoire, le bon sens ne change jamais. Nous allons d'abord vous chercher une chemise. C'est dommage qu'on ne porte plus de culotte, car vous avez la jambe bien faite, comme monsieur votre père; et la perruque vous aurait aussi bien convenu, une belle perruque poudrée à la française : c'était magnifique! Mais aujourd'hui les gens comme il faut et les paysans sont tous pareils. Il faudra pourtant que les vieilles modes reviennent tôt ou tard, pour faire la différence; on ne s'y reconnaît plus! »

Katel était alors sur l'échelle, et choisissait une chemise avec soin. Fritz, en bas, attendait en silence. Elle redescendit enfin, portant une chemise et un mouchoir sur ses mains étendues d'un air de vénération; et les déposant sur la table, elle dit :

« Voici d'abord le principal; nous verrons si vos Prussiens ont des chemises et des mouchoirs pareils. Ceci, monsieur Kobus, étaient les chemises et les mouchoirs de grande cérémonie de M. le juge de paix. Regardez-moi la finesse de cette toile, et la magnificence de ce jabot à six rangées de dentelles; et ces manchettes, les plus belles qu'on ait jamais vues à Hunebourg; regardez ces oiseaux à longues queues et ces feuilles brodées dans les jours, quel travail, Seigneur Dieu, quel travail! »

Fritz, qui ne s'était jamais plus occupé de choses semblables que des habitants de la lune, passait les doigts sur les dentelles, et les contemplait d'un air d'extase, tandis que la vieille servante, les mains croisées sur son tablier, exprimait tout haut son enthousiasme :

« Peut-on croire, Monsieur, que des mains de femmes aient fait cela! disait-elle, n'est-ce pas merveilleux?

—Oui, c'est beau! répondait Kobus, songeant à l'effet qu'il allait produire sur la petite Sûzel, avec ce superbe jabot étalé sur l'estomac, et ces manchettes autour des poignets; crois-tu, Katel, que beaucoup de personnes soient capables d'apprécier un tel ouvrage?

—Beaucoup de personnes! D'abord toutes les femmes, Monsieur, toutes; quand elles auraient gardé les oies jusqu'à cinquante ans, toutes savent ce qui est riche, ce qui est beau, ce qui convient. Un homme avec une chemise pareille, quand ce serait le plus grand imbécile du monde, aurait la place d'honneur dans leur esprit; et c'est juste, car s'il manquait de bon sens, ses parents en auraient eu pour lui. »

Fritz partit d'un éclat de rire :

« Ha! ha! ha! tu as de drôles d'idées, Katel, fit-il; mais c'est égal, je crois que tu n'as pas tout à fait tort. Maintenant il nous faudrait des bas.

—Tenez, les voici, Monsieur, des bas de soie; voyez comme c'est souple, moelleux! Madame Kobus elle-même les a tricotés avec des aiguilles aussi fines que des cheveux : c'était un grand travail. Maintenant on fait tout au métier, aussi quels bas! On a bien raison de les cacher sous des pantalons. »

Ainsi s'exprima la vieille servante, et Kobus, de plus en plus joyeux, s'écria :

« Allons, allons, tout cela prend une assez bonne tournure; et si nous avons des habits un peu passables, je commence à croire que les Prussiens auront tort de se moquer de nous.

—Mais, au nom du ciel, dit Katel, ne me parlez donc pas toujours de vos Prussiens! de pauvres diables qui n'ont pas dix thalers en poche, et qui se mettent tout sur le dos, pour avoir l'air de quelque chose. Nous sommes d'autres gens! nous savons où reposer notre tête le soir, et ce n'est pas sur un caillou, Dieu merci! Et nous savons aussi où trouver une bouteille de bon vin, quand il nous plaît d'en boire une. Nous sommes des gens connus, établis; quand on parle de M. Kobus, on sait que sa ferme est à Meisenthâl, son bois de hêtres à Michelsberg....

—Sans doute, sans doute; mais ce sont de beaux hommes, ces officiers prussiens, avec leurs grandes moustaches, et plus d'une jeune fille, en les voyant....

—Ne croyez donc pas les filles si bêtes, interrompit Katel, qui tirait alors de l'armoire plusieurs habits, et les étalait sur la commode; les filles savent aussi faire la différence d'un oiseau qui passe dans le ciel, et d'un autre qui tourne à la broche; le plus grand nombre aiment à se tenir au coin du feu, et celles qui regardent les Prussiens ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Mais tenez, voici vos habits, il n'en manque pas. »

Fritz se mit à contempler sa garde-robe, et, au bout d'un instant, il dit :

« Cette capote à collet de velours noir me donne dans l'œil, Katel.

—Que pensez-vous, Monsieur? s'écria la vieille en joignant les mains, une capote pour aller avec une chemise à jabot!

—Et pourquoi pas? l'étoffe en est magnifique.

—Vous voulez être habillé, Monsieur?

—Sans doute.

—Eh bien prenez donc cet habit bleu de ciel, qui n'a jamais été mis. Regardez ! »

Elle découvrait les boutons dorés, encore garnis de leur papier de soie :

« Je ne me connais pas aux nouvelles modes; mais cet habit m'a l'air beau; c'est simple, bien découpé, c'est aussi léger pour la saison, et puis le bleu de ciel va bien aux blonds. Il me semble, Monsieur, que cet habit vous irait tout à fait bien.

—Voyons, » dit Kobus.

Il mit l'habit.

« C'est magnifique.... Regardez-vous un peu.

—Et derrière, Katel ?

—Derrière, il est admirable, Monsieur, il vous fait une taille de jeune homme. »

Fritz, qui se regardait dans la glace, rougit de plaisir.

« Est-ce bien vrai !

—C'est tout à fait sûr, Monsieur, je ne l'aurais jamais cru; ce sont vos grosses capotes qui vous donnent dix ans de plus, c'est étonnant. »

Elle lui passait la main sur le dos :

« Pas un pli ! »

Kobus, pirouettant alors sur les talons, s'écria :

« Je prends cet habit. Maintenant un gilet, là, tu comprends, quelque chose de superbe, dans le genre de celui-ci, mais plus de rouge. »

Katel ne put s'empêcher de rire :

« Vous êtes donc comme les paysans du Kokesberg, qui se mettent du rouge depuis le menton jusqu'aux cuisses ! du rouge avec un habit bleu de ciel, mais on en rirait jusqu'au fond de la Prusse, et cette fois les Prussiens auraient raison.

—Que faut-il donc mettre? demanda Fritz, riant lui-même de sa première idée.

—Un gilet blanc, Monsieur, une cravate blanche brodée, votre beau pantalon noisette. Tenez, regardez vous-même. »

Elle disposait tout à l'angle de la commode :

« Toutes ces couleurs sont faites l'une pour l'autre, elles vont bien ensemble; vous serez léger, vous pourrez danser, si cela vous plaît, vous aurez dix ans de moins. Comment ! vous ne voyez pas cela ! Il faut qu'une pauvre vieille comme moi vous dise ce qui convient ! »

Elle se prit à rire, et Kobus, la regardant avec surprise, dit :

« C'est vrai. Je pense si rarement aux habits...

—Et c'est votre tort, Monsieur; l'habit vous fait un homme. Il faut encore que je cire vos bottes fines, et vous serez tout à fait beau : toutes les filles tomberont amoureuses de vous.

—Oh ! s'écria Fritz, tu veux rire?

—Non, depuis que j'ai vu votre vraie taille, ça m'a changé les idées, hé ! hé ! hé ! mais il faudra bien serrer votre boucle. Et dites donc, Monsieur, si vous alliez trouver à cette fête une jolie fille qui vous plaise bien, et que finalement..... hé ! hé ! hé ! »

Elle riait de sa bouche édentée en le regardant, et lui, tout rouge, ne savait que répondre.

« Et toi, fit-il à la fin, que dirais-tu?

—Je serais contente.

—Mais tu ne serais plus la maîtresse à la maison.

—Eh ! mon Dieu, la maîtresse de tout faire, de tout surveiller, de tout conserver. Ah ! qu'il nous en vienne seulement, qu'il nous en vienne une jeune maîtresse, bonne et laborieuse, qui me soulage de tout cela, je serai bien heureuse, pourvu qu'on me laisse bercer les petits enfants.

—Alors, tu ne serais pas fâchée, là, sérieusement !

—Au contraire ! Comment voulez-vous..... tous les jours je me sens plus roide, mes jambes ne vont plus; cela ne peut pas durer toujours. J'ai soixante-quatre ans, Monsieur, soixante-quatre ans bien sonnés.....

—Bah ! tu te fais plus vieille que tu n'es, dit Fritz, — intérieurement satisfait de ce désir, qui s'accordait si bien avec le sien; — je ne t'ai jamais vue plus vive, plus alerte.

—Oh ! vous n'y regardez pas de près.

—Enfin, dit-il en riant, le principal, c'est que tout soit en ordre pour demain. »

Il examina de nouveau son bel habit, son gilet blanc, sa cravate à coins brodés, son pantalon noisette et sa chemise à jabot. Puis, regardant Katel qui attendait,

« C'est tout? fit-il.

—Oui, Monsieur.

—Eh bien ! maintenant, je vais boire une bonne chope.

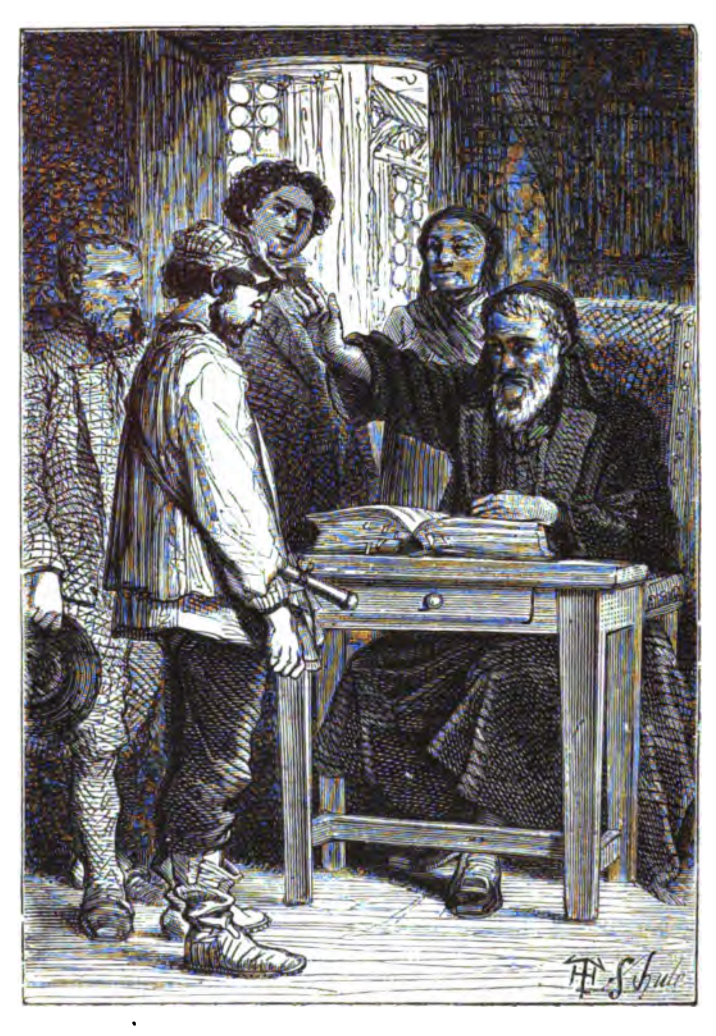
—Et moi, préparer le souper. »

Il décrocha sa grosse pipe d'écume de la muraille, et sortit en sifflant comme un merle.

Katel rentra dans la cuisine.

XVI

Le lendemain, dès huit heures et demie, le grand Schoultz, tout fringant, vêtu de nankin des pieds à la tête, la petite canne de baleine à la main, et la casquette de chasse en cuir bouilli carrément plantée sur sa longue figure brune un peu vineuse, montait l'esca-



Mais garde-toi de prendre des détours dans ton cœur. (Page 59.)

lier de Kobus quatre à quatre. Hâan, en petite redingote verte, gilet de velours noir à fleurs jaunes tout chargé de breloques, et coiffé d'un magnifique castor blanc à longs poils, le suivait lentement, sa main grassouillette sur la rampe, et faisait craquer ses escarpins à chaque pas. Ils semblaient joyeux, et s'attendaient sans doute à trouver leur ami Kobus en capote grise et pantalon couleur de rouille, comme d'habitude.

« Eh bien, Katel, s'écria Schoûltz, regardant dans la cuisine entr'ouverte. Eh bien! est-il prêt?

—Entrez, Messieurs, entrez, » dit la vieille servante en souriant.

Ils traversèrent l'allée et restèrent stupéfaits sur le seuil de la grande salle; Fritz était là, devant la glace, vêtu comme un mirliflore : il avait la taille cambrée dans son habit bleu de ciel, la jambe tendue et comme dessinée en parafe dans son pantalon noisette, le menton rose, frais, luisant, l'oreille rouge, les cheveux arrondis sur la nuque, et les gants beurre frais boutonnés avec soin sous des manchettes à trois rangs de dentelles. Enfin c'était un véritable Cupido qui lance des flèches.

« Oh! oh! oh! s'écria Hâan, oh! oh! oh! Kobus... Kobus!... »

Et sa voix se renflait, de plus en plus ébahie.

Schoûltz, lui, ne disait rien; il restait le cou tendu, les mains appuyées sur sa petite canne; finalement, il dit aussi :

« Ça, c'est une trahison, Fritz, tu veux nous faire passer pour tes domestiques... Cela ne peut pas aller... je m'y oppose. »



Fritz fait sa toilette pour aller voir Sûzel (Page 71.)

Alors Kobus, se retournant, les yeux troubles d'attendrissement, car il pensait à la petite Sûzel, demanda :

« Vous trouvez donc que cela me va bien ?

—C'est-à-dire, s'écria Hâan, que tu nous écrases, que tu nous anéantis! Je voudrais bien savoir pourquoi tu nous as tendu ce guet-apens.

—Hé! fit Kobus en riant, c'est à cause des Prussiens.

—Comment! à cause des Prussiens?

—Sans doute; ne savez-vous pas que des centaines de Prussiens vont à la fête de Bischem; des gens glorieux, mis à la dernière mode, et qui nous regardent de haut en bas, nous autres Bavarois.

—Ma foi non, je n'en savais rien, dit Hâan.

—Et moi, s'écria Schoûltz, si je l'avais su, j'aurais mis mon habit de landwehr, cela m'aurait mieux posé qu'une camisole de nankin; on aurait vu notre esprit national... un représentant de l'armée.

—Bah! tu n'es pas mal comme cela, » dit Fritz.

Ils se regardaient tous les trois dans la glace, et se trouvaient fort bien, chacun à part soi; de sorte que Hâan s'écria :

« Toute réflexion faite, Kobus a raison, s'il nous avait prévenus, nous serions mieux; mais cela ne nous empêchera pas de faire assez bonne figure. »

Schoûltz ajouta :

« Moi, voyez-vous, je suis en négligé; je vais à Bischem sans prétention, pour voir, pour m'amuser...

—Et nous donc? dit Hâan.

—Oui, mais je suis plus dans la circonstance; un habit de nankin est toujours plus simple, plus naturel à la fête que des jabots et des dentelles. »

Se retournant alors, ils virent sur la table une bouteille de *forstheimer*, trois verres et une assiette de biscuits.

Fritz jetait un dernier regard sur sa cravate, dont le flot avait été fait avec art par Katel, et trouvait que tout était bien.

« Buvons! dit-il, la voiture ne peut tarder à venir. »

Ils s'assirent, et Schoûltz, en buvant un verre de vin, dit judicieusement:

« Tout serait très-bien; mais d'arriver là-bas, habillés comme vous êtes, sur un vieux char à bancs et des bottes de paille, vous reconnaîtrez que ce n'est pas très-distingué; cela jure, c'est même un peu vulgaire.

—Eh! s'écria le gros percepteur, si l'on voulait tout au mieux, on irait en blouse sur un âne. On sait bien que des gentilshommes campagnards n'ont pas toujours leur équipage sous la main. Ils se rendent à la fête en passant; est-ce qu'on se gêne pour aller rire? »

Ils causaient ainsi depuis vingt minutes, et Fritz, voyant l'heure approcher à la pendule, prêtait de temps en temps l'oreille. Tout à coup il dit:

« Voici la voiture! »

Les deux autres écoutèrent, et n'entendirent, au bout de quelques secondes, qu'un roulement lointain, accompagné de grands coups de fouet.

« Ce n'est pas cela, dit Hâan; c'est une voiture de poste qui roule sur la grande route. »

Mais le roulement se rapprochait, et Kobus souriait. Enfin la voiture déboucha dans la rue, et les coups de fouet retentirent comme des pétards sur la place des Acacias, avec le piétinement des chevaux et le frémissement du pavé.

Alors tous trois se levèrent, et, se penchant à la fenêtre, ils virent la berline que Fritz avait louée, s'approchant au trot, et le vieux postillon Zimmer, avec sa grosse perruque de chanvre tressée autour de ses oreilles, son gilet blanc, sa veste brodée d'argent, sa culotte de daim et ses grosses bottes remontant au-dessus des genoux, qui regardait en l'air en claquant du fouet à tour de bras.

« En route! » s'écria Kobus.

Il se coiffa de son feutre, tandis que les deux autres se regardaient ébahis; ils ne pouvaient croire que la berline fût pour eux, et seulement lorsqu'elle s'arrêta devant la porte, Hâan partit d'un immense éclat de rire, et se mit à crier:

« A la bonne heure, à la bonne heure! Kobus fait les choses en grand; ha! ha! ha! la bonne farce! »

Ils descendirent, suivis de la vieille servante qui souriait; et Zimmer, les voyant approcher dans le vestibule, se tourna sur son cheval, disant:

« A la minute, monsieur Kobus, vous voyez, à la minute.

—Oui, c'est bon, Zimmer, répondit Fritz en ouvrant la berline. Allons, montez, vous autres. Est-ce qu'on ne peut pas rabattre le manteau?

— Pardon, monsieur Kobus, vous n'avez qu'à tourner le bouton, cela descend tout seul. »

Ils montèrent donc, heureux comme des princes. Fritz s'assit et rabattit la capote. Il était à droite, Hâan à gauche, Schoûltz au milieu.

Plus de cent personnes les regardaient sur les portes et le long des fenêtres, car les voitures de poste ne passent pas d'habitude par la rue des Acacias, elles suivent la grande route; c'était quelque chose de nouveau d'en voir une sur la place.

Je vous laisse à penser la satisfaction de Schoûltz et de Hâan.

« Ah! s'écria Schoûltz en se tâtant les poches, ma pipe est restée sur la table.

—Nous avons des cigares, » dit Fritz en leur passant des cigares qu'ils allumèrent aussitôt, et qu'ils se mirent à fumer, renversés sur leur siége, les jambes croisées, le nez en l'air et le bras arrondi derrière la tête.

Katel paraissait aussi contente qu'eux.

« Y sommes-nous, monsieur Kobus? demanda Zimmer.

—Oui, en route, et doucement, dit-il, doucement jusqu'à la porte de Hildebrandt. »

Zimmer, alors, claquant du fouet, tira les rênes, et les chevaux repartirent au petit trot, pendant que le vieux postillon embouchait son cornet et faisait retentir l'air de ses fanfares.

Katel, sur le seuil, les suivit du regard jusqu'au détour de la rue. C'est ainsi qu'ils traversèrent Hunebourg d'un bout à l'autre; le pavé résonnait au loin, les fenêtres se remplissaient de figures ébahies, et eux, nonchalamment renversés comme de grands seigneurs, ils fumaient sans tourner la tête, et semblaient n'avoir fait autre chose toute leur vie que rouler en chaise de poste.

Enfin, au frémissement du pavé succéda le bruit moins fort de la route; ils passèrent sous

la porte de Hildebrandt, et Zimmer, remettant son cor en sautoir, reprit son fouet. Deux minutes après, ils filaient comme le vent sur la route de Bischem : les chevaux bondissaient, la queue flottante, le clic-clac du fouet s'entendait au loin sur la campagne; les peupliers, les champs, les prés, les buissons, tout courait le long de la route.

Fritz, la face épanouie et les yeux au ciel, rêvait à Sûzel. Il la voyait d'avance, et rien qu'à cette pensée ses yeux se remplissaient de larmes.

« Va-t-elle être étonnée de me voir ! pensait-il. Se doute-t-elle de quelque chose? Non, mais bientôt, bientôt elle saura tout.... Il faut que tout se sache ! »

Le gros Hâan fumait gravement, et Schoûltz avait posé sa casquette derrière lui, dans les plis du manteau, pour écarter ses longs cheveux grisonnants, où passait la brise.

« Moi, disait Hâan, voilà comment je comprends les voyages ! Ne me parlez pas de ces vieilles pataches, de ces vieux paniers à salade qui vous éreintent, j'en ai par-dessus le dos; mais aller ainsi, c'est autre chose. Tu le croiras si tu veux, Kobus, il ne me faudrait pas quinze jours pour m'habituer à ce genre de voitures.

—Ha ! ha ! ha ! criait Schoûltz, je le crois bien, tu n'es pas difficile. »

Fritz rêvait.

« Pour combien de temps en avons-nous? demandait-il à Zimmer.

—Pour deux heures, Monsieur. »

Alors il pensait :

« Pourvu qu'elle soit là-bas, pourvu que le vieux Christel ne se soit pas ravisé ? »

Cette crainte l'assombrissait; mais, un instant après, la confiance lui revenait, un flot de sang lui colorait les joues.

« Elle est là, pensait-il, j'en suis sûr. C'est impossible autrement. »

Et tandis que Hâan et Schoûltz se laissaient bercer, qu'ils s'étendaient, riant en eux-mêmes, et laissant filer la fumée tout doucement de leurs lèvres, pour mieux la savourer, lui se dressait à chaque seconde, regardant en tout sens, et trouvant que les chevaux n'allaient pas assez vite.

Deux ou trois villages passèrent en une heure, puis deux autres encore, et enfin la berline descendit au vallon d'Altenbruck. Kobus se rappela tout de suite que Bischem était sur l'autre versant de la côte. Le temps de monter au pas lui parut bien long; mais enfin ils s'avancèrent sur le plateau, et Zimmer, claquant du fouet, s'écria :

« Voici Bischem ! »

En effet, ils découvrirent presque au même instant l'antique bourgade autour de la vallée en face; sa grande rue tortueuse, ses façades décrépites sillonnées de poutrelles sculptées, ses galeries de planches, ses escaliers extérieurs, ses portes cochères, où sont clouées des chouettes déplumées, ses toits de tuiles, d'ardoises et de bardeaux, rappelant les guerres des margraves, des landgraves, des Armléders, des Suédois, des Républicains; tout cela bâti, brûlé, rebâti vingt fois de siècle en siècle : une maison à droite du temps de Hoche, une autre à gauche du temps de Mélac, une autre plus loin du temps de Barberousse.

Et les grands tricornes, les bavolets à deux pièces, les gilets rouges, les corsets à bretelles, allant, venant, se retournant et regardant; les chiens accourant, les oies et les poules se dispersant avec des cris qui n'en finissaient plus: voilà ce qu'ils virent, tandis que la berline descendait au triple galot la grande rue, et que Zimmer, le coude en équerre, sonnait une fanfare à réveiller les morts.

Hâan et Schoûltz observaient ces choses et jouissaient de l'admiration universelle. Ils virent au détour d'une rue, sur la place des Deux-Boucs, l'antique fontaine, la *Madame-Hütte* en planches de sapin, les baraques des marchands, et la foule tourbillonnante : cela passa comme l'éclair. Plus loin, ils aperçurent la vieille église Saint-Ulrich et ses deux hautes tours carrées, surmontées de la calotte d'ardoises, avec leurs grandes baies en plein cintre du temps de Charlemagne. Les cloches sonnaient à pleine volée, c'était la fin de l'office; la foule descendait les marches du péristyle, regardant ébahie: tout cela disparut aussi d'un bond.

Fritz, lui, n'avait qu'une idée : « Où est-elle ? »

A chaque maison il se penchait, comme si la petite Sûzel eût dû paraître à la même seconde. Sur chaque balcon, à chaque escalier, à chaque fenêtre, devant chaque porte, qu'elle fût ronde ou carrée, entourée d'un cep de vigne ou toute nue, il arrêtait un regard, pensant : « Si elle était là ! »

Et quelque figure de jeune fille se dessinait-elle dans l'ombre d'une allée, derrière une vitre, au fond d'une chambre, il l'avait vue ! il aurait reconnu un ruban de Sûzel au vol. Mais il ne la vit nulle part, et finalement la berline déboucha sur la place des Vieilles-Boucheries, en face du *Mouton-d'Or*.

Fritz se rappela tout de suite la vieille auberge; c'est là que s'arrêtait son père vingt-cinq ans avant. Il reconnut la grande porte cochère ouverte sur la cour au pavé concassé,

la galerie de bois aux piliers massifs, les douze fenêtres à persiennes vertes, la petite porte voûtée et ses marches usées.

Quelques minutes plus tôt, cette vue aurait éveillé mille souvenirs attendrissants dans son âme, mais en ce moment il craignait de ne pas voir la petite Sûzel, et cela le désolait.

L'auberge devait être encombrée de monde; car à peine la voiture eut-elle paru sur la place, qu'un grand nombre de figures se penchèrent aux fenêtres, des figures prussiennes à casquettes plates et grosses moustaches, et d'autres aussi. Deux chevaux étaient attachés aux anneaux de la porte ; leurs maîtres regardaient de l'allée.

Dès que la berline se fut arrêtée, le vieil aubergiste Lœrich, grand, calme et digne, sa tête blanche coiffée d'un bonnet de coton, vint abattre le marchepied d'un air solennel, et dit :

« Si Messeigneurs veulent se donner la peine de descendre.... »

Alors Fritz s'écria :

« Comment, père Lœrich, vous ne me reconnaissez pas ? »

Et le vieillard se mit à le regarder, tout surpris.

« Ah ! mon cher monsieur Kobus, dit-il au bout d'un instant, comme vous ressemblez à votre père ! pardonnez-moi, j'aurais dû vous reconnaître. »

Fritz descendit en riant, et répondit :

« Père Lœrich, il n'y a pas de mal, vingt ans changent un homme. Je vous présente mon feld-maréchal Schoûltz, et mon premier ministre Hâan ; nous voyageons incognito. »

Ceux des fenêtres ne purent s'empêcher de sourire, surtout les Prussiens, ce qui vexa Schoûltz.

« Feld-maréchal, dit-il, je le serais aussi bien que beaucoup d'autres ; j'ordonnerais l'assaut ou la bataille, et je regarderais de loin avec calme. »

Hâan était de trop bonne humeur pour se fâcher.

« A quelle heure le dîner ? demanda-t-il.

—A midi, Monsieur. »

Ils entrèrent dans le vestibule, pendant que Zimmer dételait ses chevaux et les conduisait à l'écurie. Le vestibule s'ouvrait au fond sur un jardin ; à gauche était la cuisine : on entendait le tic-tac du tournebroche, le pétillement du feu, l'agitation des casseroles. Les servantes traversaient l'allée en courant, portant l'une des assiettes, l'autre des verres ; le sommelier remontait de la cave avec un panier de vin.

« Il nous faut une chambre, dit Fritz à l'aubergiste, je voudrais celle de Hoche.

—Impossible, monsieur Kobus, elle est prise, les Prussiens l'ont retenue.

—Eh bien, donnez-nous la voisine. »

Le père Lœrich les précéda dans le grand escalier. Schoûltz ayant entendu parler de la chambre du général Hoche, voulut savoir ce que c'était.

« La voici, Monsieur, dit l'aubergiste en ouvrant une grande salle au premier. C'est là que les généraux républicains ont tenu conseil le 23 décembre 1793, trois jours avant l'attaque des lignes de Wissembourg. Tenez, Hoche était là. »

Il montrait le grand fourneau de fonte dans une niche ovale, à droite.

« Vous l'avez vu ?

—Oui, Monsieur, je m'en souviens comme d'hier ; j'avais quinze ans. Les Français campaient autour du village, les généraux ne dormaient ni jour ni nuit. Mon père me fit monter un soir, en me disant : « Regarde bien ! » Les généraux français, avec leur écharpe tricolore autour des reins, leurs grands chapeaux à cornes en travers de la tête, et leurs sabres traînants, se promenaient dans cette chambre.

« A chaque instant des officiers, tout couverts de neige, venaient prendre leurs ordres. Comme tout le monde parlait de Hoche, j'aurais bien voulu le connaître, et je me glissai contre le mur, regardant, le nez en l'air, ces grands hommes qui faisaient tant de bruit dans la maison.

« Alors mon père, qui venait aussi d'entrer, me tira par ma manche, tout pâle, et me dit à l'oreille : « Il est près de toi ! » Je me retournai donc, et je vis Hoche debout devant le poêle, les mains derrière le dos et la tête penchée en avant. Il n'avait l'air de rien auprès des autres généraux, avec son habit bleu à large collet rabattu et ses bottes à éperons de fer. Il me semble encore le voir, c'était un homme de taille moyenne, brun, la figure assez longue ; ses grands cheveux, partagés sur le front, lui pendaient sur les joues ; il rêvait au milieu de ce vacarme, rien ne pouvait le distraire. Cette nuit même, à onze heures, les Français partirent ; on n'en vit plus un seul le lendemain dans le village, ni dans les environs. Cinq ou six jours après, le bruit se répandit que la bataille avait eu lieu, et que les Impériaux étaient en déroute. C'est peut-être là que Hoche a ruminé son coup. »

Le père Lœrich racontait cela simplement, et les autres écoutaient émerveillés. Il les conduisit ensuite dans la chambre voisine leur demandant s'ils voulaient être servis chez eux ; mais ils préférèrent manger à la table d'hôte.

Ils redescendirent donc.

La grande salle était pleine de monde : trois ou quatre voyageurs, leurs valises sur des chaises, attendaient la patache pour se rendre à Landau; des officiers prussiens se promenaient deux à deux, de long en large; quelques marchands forains mangeaient dans une pièce voisine; des bourgeois étaient assis à la grande table, déjà couverte de sa nappe, de ses carafes étincelantes et de ses assiettes bien alignées.

A chaque instant, de nouveaux venus paraissaient sur le seuil. Ils jetaient un coup d'œil dans la salle, puis s'en allaient, ou bien entraient.

Fritz fit apporter une bouteille de *rudesheim* en attendant le dîner. Il regardait d'un air ennuyé la magnifique tapisserie bleu indigo et jaune d'ocre, représentant la Suisse et ses glaciers, Guillaume Tell visant la pomme sur la tête de son fils, puis repoussant du pied, dans le lac, la barque de Gessler. Il songeait toujours à Sûzel.

Hâan et Schoültz trouvaient le vin bon.

En ce moment un chant s'éleva dehors, et presque aussitôt les vitres furent obscurcies par l'ombre d'une grande voiture, puis d'une autre qui la suivait.

Tout le monde se mit aux fenêtres.

C'étaient des paysans qui partaient pour l'Amérique. Leurs voitures étaient chargées de vieilles armoires, de bois de lit, de matelas, de chaises, de commodes. De grandes toiles, étendues sur des cerceaux, couvraient le tout. Sous ces toiles, de petits enfants assis sur des bottes de paille, et de pauvres vieilles toutes décrépites, les cheveux blancs comme du lin, regardaient d'un air calme; tandis que cinq ou six rosses, la croupe couverte de peaux de chien, tiraient lentement. Derrière arrivaient les hommes, les femmes, et trois vieillards, les reins courbés, la tête nue, appuyés sur des bâtons. Ils chantaient en cœur :

Quelle est la patrie allemande?
Quelle est la patrie allemande?

Et les vieux répondaient :

Amérika! Amérika[1]!

Les officiers prussiens se disaient entre eux : « On devrait arrêter ces gens-là! »

Hâan, entendant ces propos, ne put s'empêcher de répondre d'un ton ironique :

« Ils disent que la Prusse est la patrie allemande; on devrait leur tordre le cou! »

Les officiers prussiens le regardèrent d'un œil louche; mais il n'avait pas peur, et Schoultz lui-même relevait le front d'un air digne.

Kobus venait de se lever tranquillement et de sortir, comme pour s'informer de quelque chose à la cuisine. Au bout d'un quart d'heure, Hâan et Schoültz, ne le voyant pas rentrer, s'en étonnèrent beaucoup, d'autant plus qu'on apportait les soupières, et que tout le monde prenait place à table.

Fritz s'était souvenu qu'au fond de la ruelle des Oies, derrière Bischem, vivaient deux ou trois familles d'anabaptistes, et que son père avait l'habitude de s'arrêter à leur porte, pour charger un sac de pruneaux secs en retournant à Hunebourg. Et, songeant que Sûzel pouvait être chez eux, il était descendu sans rien dire dans le jardin du *Mouton-d'Or*, et du jardin dans la petite allée des Houx, qui longe le village.

Il courait dans cette allée comme un lièvre, tant la fureur de revoir Sûzel le possédait. C'est lui qui se serait étonné, trois mois avant, s'il avait pu se voir en cet état!

Enfin, apercevant le grand toit de tuiles grises des anabaptistes par-dessus les vergers, il se glissa tout doucement le long des haies, jusqu'auprès de la cour, et là, fort heureusement, il découvrit entre le grand fumier carré et la façade décrépite tapissée de lierre, la voiture du père Christel, ce qui lui gonfla le cœur de satisfaction.

« Elle y est! se dit-il, c'est bon... c'est bon! Maintenant je la reverrai, coûte que coûte; il faudrait rester ici trois jours, que cela me serait bien égal! »

Il ne pouvait rassasier ses yeux de voir cette voiture. Tout à coup Mopsel s'élança de l'allée, aboyant comme aboient les chiens lorsqu'ils retrouvent une vieille connaissance. Alors il n'eut que le temps de s'échapper dans la ruelle, le dos courbé derrière les haies, comme un voleur; car, malgré sa joie, il éprouvait une sorte de honte à faire de pareilles démarches : il en était heureux et tout confus à la fois.

« Si l'on te voyait, se disait-il; si l'on savait ce que tu fais. Dieu de Dieu! comme on rirait de toi, Fritz! Mais c'est égal, tout va bien; tu peux te vanter d'avoir de la chance. »

Il prit les mêmes détours qu'il avait faits en venant, pour retourner au *Mouton-d'Or*. On était au second service quand il entra dans la salle. Hâan et Schoültz avaient eu soin de lui garder une place entre eux.

« Où diable es-tu donc allé? lui demanda Hâan.

—J'ai voulu voir le docteur Rubeneck, un ami de mon père, dit-il en s'attachant la ser-

[1] L'Amérique! l'Amérique!

viette au menton; mais je viens d'apprendre qu'il est mort depuis deux ans. »

Il se mit ensuite à manger de bon appétit; et comme on venait de servir une superbe anguille à la moutarde, le gros Hâan ne jugea pas à propos de faire d'autres questions.

Pendant tout le dîner, Fritz, la face épanouie, ne fit que se dire en lui-même : « Elle est ici! »

Ses gros yeux à fleur de tête se plissaient parfois d'un air tendre, puis s'ouvraient tout grands, comme ceux d'un chat qui rêve en regardant un moucheron tourbillonner au soleil.

Il buvait et mangeait avec enthousiasme, sans même s'en apercevoir.

Dehors le temps était superbe; la grande rue bourdonnait au loin de chants joyeux, de nasillements de trompettes de bois et d'éclats de rire; les gens en habit de fête, le chapeau garni de fleurs et les bonnets éblouissants de rubans, montaient bras dessus bras dessous vers la place des Deux-Boucs. Et tantôt l'un, tantôt l'autre des convives se levait, jetait sa serviette au dos de sa chaise et sortait se mêler à la foule.

A deux heures, Hâan, Schoûltz, Kobus et deux ou trois officiers prussiens restaient seuls à table, en face du dessert et des bouteilles vides.

En ce moment, Fritz fut éveillé de son rêve par les sons éclatants de la trompette et du cor, annonçant que la danse était en train.

« Sûzel est peut-être déjà là-bas? » pensa-t-il.

Et, frappant sur la table du manche de son couteau, il s'écria d'une voix retentissante :

« Père Lœrich! père Lœrich! »

Le vieil aubergiste parut.

Alors Fritz, souriant avec finesse, demanda:

« Avez-vous encore de ce petit vin blanc, vous savez, de ce petit vin qui pétille et que M. le juge de paix Kobus aimait!

—Oui, nous en avons encore, répondit l'aubergiste du même ton joyeux.

—Eh bien! apportez-nous-en deux bouteilles, fit-il en clignant des yeux. Ce vin-là me plaisait, je ne serais pas fâché de le faire goûter à mes amis. »

Le père Lœrich sortit, et quelques instants après il rentrait, tenant sous chaque bras une bouteille solidement encapuchonnée et ficelée de fil d'archal. Il avait aussi des pincettes pour forcer le fil, et trois verres minces, étincelants, en forme de cornet, sur un plateau.

Hâan et Schoûltz comprirent alors quel était ce petit vin et se regardèrent l'un l'autre en souriant.

« Hé! hé! hé! fit Hâan, ce Kobus a parfois de bonnes plaisanteries; il appelle cela du petit vin! »

Et Schoûltz, observant les Prussiens du coin de l'œil, ajouta :

« Oui, du petit vin de France; ce n'est pas la première fois que nous en buvons; mais là-bas, en Champagne, on faisait sauter le cou des bouteilles avec le sabre. »

En disant ces choses il retroussait le coin de ses petites moustaches grisonnantes, et se mettait la casquette sur l'oreille.

Le bouchon partit au plafond comme un coup de pistolet, les verres furent remplis de la rosée céleste.

« A la santé de l'ami Fritz! » s'écria Schoûltz en levant son verre.

Et la rosée céleste fila d'un trait dans son long cou de cigogne.

Hâan et Fritz avaient imité son geste; trois fois de suite ils firent le même mouvement, en s'extasiant sur le bouquet du petit vin.

Les Prussiens se levèrent alors d'un air digne et sortirent.

Kobus, crochetant la seconde bouteille, dit :

« Schoûltz, tu te vantes pourtant quelquefois d'une façon indigne; je voudrais bien savoir si ton bataillon de landwehr a dépassé la petite forteresse de Phalsbourg en Lorraine, et si vous avez bu là-bas autre chose que du vin blanc d'Alsace?

—Bah! laisse donc, s'écria Schoûltz, avec ces Prussiens, est-ce qu'il faut se gêner? Je représente ici l'armée bavaroise, et tout ce que je puis te dire, c'est que si nous avions trouvé du vin de Champagne en route, j'en aurais bu ma bonne part. Est-ce qu'on peut me reprocher à moi d'être tombé dans un pays stérile? N'est-ce pas la faute du feld-maréchal Schwartzenberg, qui nous sacrifiait, nous autres, pour engraisser ses Autrichiens? Ne me parle pas de cela, Kobus, rien que d'y penser, j'en frémis encore : durant deux étapes nous n'avons trouvé que des sapins, et finalement un tas de gueux qui nous assommaient à coups de pierres du haut de leurs rochers, des va-nu-pieds, de véritables sauvages; je te réponds qu'il était plus agréable d'avaler de bon vin en Champagne, que de se battre contre ces enragés montagnards de la chaîne des Vosges!

—Allons, calme-toi, dit Hâan en riant, nous sommes de ton avis, quoique des milliers d'Autrichiens et de Prussiens aient laissé leurs os en Champagne.

—Qui sait? nous buvons peut-être en ce moment la quintessence d'un caporal *schlague!* » s'écria Fritz.

Tous trois se prirent à rire comme des bienheureux; ils étaient à moitié gris.

« Ha! ha! ha! maintenant à la danse, dit Kobus en se levant.

—A la danse! » répétèrent les autres.

Ils vidèrent leurs verres debout et sortirent enfin, vacillant un peu, et riant si fort que tout le monde se retournait dans la grande rue pour les voir.

Schoültz levait ses grandes jambes de sauterelle jusqu'au menton, et les bras en l'air :

« Je défie la Prusse, s'écriait-il d'un ton de *Hans-Wurst*, je défie tous les Prussiens, depuis le caporal *schlague* jusqu'au feld-maréchal ! »

Et Hâan, le nez rouge comme un coquelicot, les joues vermeilles, ses gros yeux pleins de douces larmes, bégayait :

« Schoültz! Schoültz! au nom du ciel, modère ton ardeur belliqueuse; ne nous attire pas sur les bras l'armée de Frédéric-Wilhelm; nous sommes des gens de paix, des hommes d'ordre, respectons la concorde de notre vieille Allemagne.

—Non! non! je les défie tous, s'écriait Schoültz; qu'ils se présentent; on verra ce que vaut un ancien sergent de l'armée bavaroise : Vive la patrie allemande! »

Plus d'un Prussien riait dans ses longues moustaches en les voyant passer.

Fritz, songeant qu'il allait revoir la petite Sûzel, était dans un état de béatitude inexprimable.

« Toutes les jeunes filles sont à la *Madame-Hütte*, se disait-il, surtout le premier jour de la fête : Sûzel est là! »

Cette pensée l'élevait au septième ciel; il se délectait en lui-même et saluait les gens d'un air attendri. Mais une fois sur la place des Deux-Boucs, quand il vit le drapeau flotter sur la baraque et qu'il reconnut, aux dernières notes d'un *hopser*, le coup d'archet de son ami Iôsef, alors il éprouva l'enivrement de la joie, et, traînant ses camarades, il se mit à crier :

« C'est la troupe de Iôsef!... C'est la troupe de Iôsef!... Maintenant, il faut reconnaître que le Seigneur Dieu nous favorise! »

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la *Hütte*, le *hopser* finissait, les gens sortaient, le trombone, la clarinette et le fifre s'accordaient pour une autre danse; la grosse caisse rendait un dernier grondement dans la baraque sonore.

Ils entrèrent, et les estrades tapissées de jeunes filles, de vieux papas, de grand'mères, les guirlandes de chêne, de hêtre et de mousse, suspendues autour des piliers, s'offrirent à leurs regards.

L'animation était grande; les danseurs reconduisaient leurs danseuses. Fritz, apercevant de loin la grosse toison de son ami Iôsef au milieu de l'orchestre olivâtre, ne se possédait plus d'enthousiasme, et les deux mains en l'air, agitant son feutre, il criait :

« Iôsef! Iôsef! »

tandis que la foule se dressait à droite et à gauche, et se penchait pour voir quel bon vivant était capable de pousser des cris pareils. Mais quand on vit Hâan, Schoültz et Kobus s'avancer riant, jubilant, la face pourpre et se dandinant au bras l'un de l'autre, comme il arrive après boire, un immense éclat de rire retentit dans la baraque, car chacun pensait : « Voilà des gaillards qui se portent bien et qui viennent de bien dîner. »

Cependant Iôsef avait tourné la tête, et reconnaissant de loin Kobus, il étendait les bras en croix, l'archet dans une main et le violon dans l'autre. C'est ainsi qu'il descendit de l'estrade, pendant que Fritz montait; ils s'embrassèrent à mi-chemin, et tout le monde fut émerveillé.

« Qui diable cela peut-il être? disait-on. Un homme si magnifique qui se laisse embrasser par le Bohémien.... »

Et Bockel, Andrès, tout l'orchestre penché sur la rampe, applaudissait à ce spectacle.

Enfin Iôsef, se redressant, leva son archet et dit :

« Écoutez! voici M. Kobus, de Hunebourg, mon ami, qui va danser un *treieleins* avec ses deux camarades. Quelqu'un s'oppose-t-il à cela?

—Non, non, qu'il danse! cria-t-on de tous les coins.

—Alors, dit Iôsef, je vais donc jouer une valse, la valse de Iôsef Almâni, composée en rêvant à celui qui l'a secouru un jour de grande détresse. Cette valse, Kobus, personne ne l'a jamais entendue jusqu'à ce moment, excepté Bockel, Andrès et les arbres du Tannewald; choisis-toi donc une belle danseuse selon ton cœur; et vous, Hâan et Schoültz, choisissez également les vôtres : personne que vous ne dansera la valse d'Almâni. »

Fritz s'étant retourné sur les marches de l'estrade, promena ses regards autour de la salle, et il eut peur un instant de ne pas trouver Sûzel. Les belles filles ne manquaient pas : des noires et des brunes, des rousses et des blondes, toutes se redressaient, regardant vers Kobus, et rougissant lorsqu'il arrêtait la vue sur elles; car c'est un grand honneur d'être choisie par un si bel homme, surtout pour danser le *treieleins*. Mais Fritz ne les voyait pas rougir; il ne les voyait pas se redresser comme les hussards de Frédéric-Wilhelm à la parade, effaçant leurs épaules et se mettant la bouche



Nous boirons encore du bon petit vin blanc (Page 85.)

en cœur; il ne voyait pas cette brillante fleur de jeunesse épanouie sous ses regards; ce qu'il cherchait, c'était une toute petite *vergissmeinnicht*, la petite fleur bleue des souvenirs d'amour.

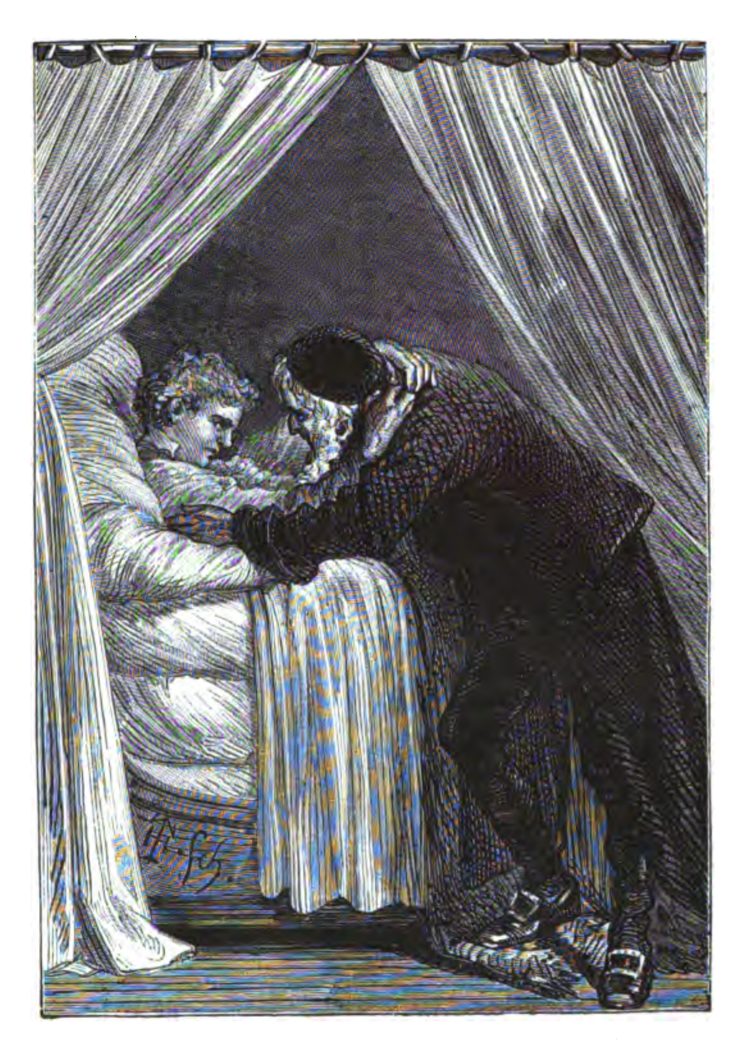
Longtemps il la chercha, de plus en plus inquiet; enfin il la découvrit au loin, cachée derrière une guirlande de chêne tombant du pilier à droite de la porte. Sûzel, à demi effacée derrière cette guirlande, inclinait la tête sous les grosses feuilles vertes, et regardait timidement, à la fois craintive et désireuse d'être vue.

Elle n'avait que ses beaux cheveux blonds tombant en longues nattes sur ses épaules pour toute parure; un fichu de soie bleue voilait sa gorge naissante; un petit corset de velours, à bretelles blanches, dessinait sa taille gracieuse; et près d'elle se tenait, droite comme un I, la grand'mère Annah, ses cheveux gris fourrés sous le béguin noir, et les bras pendants. Ces gens n'étaient pas venus pour danser, ils étaient venus pour voir, et se tenaient au dernier rang de la foule.

Les joues de Fritz s'animèrent; il descendit de l'estrade et traversa la hutte au milieu de l'attention générale. Sûzel, le voyant venir, devint toute pâle et dut s'appuyer contre le pilier; elle n'osait plus le regarder. Il monta quatre marches, écarta la guirlande, et lui prit la main en disant tout bas :

« Sûzel, veux-tu danser avec moi le *treileins?* »

Elle alors, levant ses grands yeux bleus



C'était ma seule joie, David; je ne pensais plus qu'à elle... (Page 90.)

comme un rêve, de pâle qu'elle était, devint toute rouge :

« Oh! oui, monsieur Kobus! » fit-elle en regardant la grand'mère.

La vieille inclina la tête au bout d'une seconde, et dit : « C'est bien... tu peux danser. » Car elle connaissait Fritz, pour l'avoir vu venir à Bischem dans le temps, avec son père.

Ils descendirent donc dans la salle. Les valets de danse, le chapeau de paille couvert de banderolles, faisaient le tour de la baraque au pied de la rampe, agitant d'un air joyeux leurs martinets de rubans, pour faire reculer le monde. Hâan et Schoûltz se promenaient encore, à la recherche de leurs dansenses; Iôsef, debout devant son pupitre, attendait; Bockel, sa contre-basse contre la jambe tendue, et Andrès, son violon sous le bras, se tenaient à ses côtés; ils devaient seuls l'accompagner.

La petite Sûzel, au bras de Fritz au milieu de cette foule, jetait des regards furtifs, pleins de ravissement intérieur et de trouble; chacun admirait les longues nattes de ses cheveux, tombant derrière elle jusqu'au bas de sa petite jupe bleu clair bordée de velours, ses petits souliers ronds, dont les rubans de soie noire montaient en se croisant autour de ses bas d'une blancheur éblouissante; ses lèvres roses, son menton arrondi, son cou flexible et gracieux.

Plus d'une belle fille l'observait d'un œil sévère, cherchant quelque chose à reprendre, tandis que son joli bras, nu jusqu'au coude suivant la mode du pays, reposait sur le bras

de Fritz avec une grâce naïve; mais deux ou trois vieilles, les yeux plissés, souriaient dans leurs rides et disaient sans se gêner : « Il a bien choisi ! »

Kobus, entendant cela, se retournait vers elles avec satisfaction. Il aurait voulu dire aussi quelque galanterie à Sûzel, mais rien ne lui venait à l'esprit : il était trop heureux.

Enfin Hâan tira du troisième banc à gauche une femme haute de six pieds, noire de cheveux, avec un nez en bec d'aigle et des yeux perçants, laquelle se leva toute droite et sortit d'un air majestueux. Il aimait ce genre de femmes; c'était la fille du bourgmestre. Hâan semblait tout glorieux de son choix; il se redressait en arrangeant son jabot, et la grande fille, qui le dépassait de la moitié de la tête, avait l'air de le conduire.

Au même instant, Schoûltz amenait une petite femme rondelette, du plus beau roux qu'il soit possible de voir, mais gaie, souriante, et qui lui sauta brusquement au coude, comme pour l'empêcher de s'échapper.

Ils prirent donc leurs distances, pour se promener autour de la salle, comme cela se fait d'habitude. A peine avaient-ils achevé le premier tour, que Iôsef s'écria :

« Kobus, y es-tu? »

Pour toute réponse, Fritz prit Sûzel à la taille du bras gauche, et lui tenant la main en l'air, à l'ancienne mode galante du dix-huitième siècle, il l'enleva comme une plume. Iôsef commença sa walse par trois coups d'archet. On comprit aussitôt que ce serait quelque chose d'étrange; la walse des esprits de l'air, le soir, quand on ne voit plus au loin sur la plaine qu'une ligne d'or, que les feuilles se taisent, que les insectes descendent, et que le chantre de la nuit prélude par trois notes : la première grave, la seconde tendre, et la troisième si pleine d'enthousiasme qu'au loin le silence s'établit pour entendre.

Ainsi débuta Iôsef, ayant bien des fois, dans sa vie errante, pris des leçons du chantre de la nuit, le coude dans la mousse, l'oreille dans la main, et les yeux fermés, perdu dans les ravissements célestes. Et s'animant ensuite, comme le grand maître aux ailes frémissantes, qui laisse tomber chaque soir, autour du nid où repose sa bien-aimée, plus de notes mélodieuses que la rosée ne laisse tomber de perles sur l'herbe des vallons, sa walse commença rapide, folle, étincelante : les esprits de l'air se mirent en route, entraînant Fritz et Sûzel, Hâan et la fille du bourgmestre, Schoûltz et sa danseuse dans des tourbillons sans fin. Bockel soupirait la basse lointaine des torrents, et le grand Andrès marquait la mesure de traits rapides et joyeux, comme des cris d'hirondelles fendant l'air; car si l'inspiration vient du ciel et ne connaît que sa fantaisie, l'ordre et la mesure doivent régner sur la terre!

Et maintenant, représentez-vous les cercles amoureux de la walse qui s'enlacent, les pieds qui voltigent, les robes qui flottent et s'arrondissent en éventail; Fritz, qui tient la petite Sûzel dans ses bras, qui lui lève la main avec grâce, qui la regarde enivré, tourbillonnant tantôt comme le vent et tantôt se balançant en cadence, souriant, rêvant, la contemplant encore, puis s'élançant avec une nouvelle ardeur; tandis qu'à son tour, les reins cambrés, ses deux longues tresses flottant comme des ailes, et sa charmante petite tête rejetée en arrière, elle le regarde en extase, et que ses petits pieds effleurent à peine le sol.

Le gros Hâan, les deux mains sur les épaules de sa grande danseuse, tout en galopant, se balançant et frappant du talon, la contemplait de bas en haut d'un air d'admiration profonde; elle, avec son grand nez, tourbillonnait comme une girouette.

Schoûltz, à demi courbé, ses grandes jambes pliées, tenait sa petite rousse sous les bras, et tournait, tournait, tournait sans interruption avec une régularité merveilleuse, comme une bobine dans son dévidoir; il arrivait si juste à la mesure, que tout le monde en était ravi.

Mais c'est Fritz et la petite Sûzel qui faisaient l'admiration universelle, à cause de leur grâce et de leur air bienheureux. Ils n'étaient plus sur la terre, ils se berçaient dans le ciel; cette musique qui chantait, qui riait, qui célébrait le bonheur, l'enthousiasme, l'amour, semblait avoir été faite pour eux : toute la salle les contemplait, et eux ne voyaient plus qu'eux-mêmes. On les trouvait si beaux, que parfois un murmure d'admiration courait dans la *Madame-Hütte;* on aurait dit que tout allait éclater; mais le bonheur d'entendre la walse forçait les gens de se taire. Ce n'est qu'au moment où Hâan, devenu comme fou d'enthousiasme en contemplant la grande fille du bourgmestre, se dressa sur la pointe des pieds et la fit pirouetter deux fois en criant d'une voix retentissante : *You!* et qu'il retomba d'aplomb après ce tour de force; et qu'au même instant Schoûltz, levant sa jambe droite, la fit passer, sans manquer la mesure, au-dessus de la tête de sa petite rousse, et que d'une voix rauque, en tournant comme un véritable possédé, il se mit à crier : *You! you! you! you! you! you!* ce n'est qu'à ce moment que l'admiration éclata par des trépignements et des cris qui firent trembler la baraque.

Jamais, jamais on n'avait vu danser si bien; l'enthousiasme dura plus de cinq minutes; et quand il finit par s'apaiser, on entendit avec satisfaction la walse des esprits de l'air reprendre le dessus, comme le chant du rossignol après un coup de vent dans les bois.

Alors Schoûltz et Hâan n'en pouvaient plus; la sueur leur coulait le long des joues; ils se promenaient, l'un la main sur l'épaule de sa danseuse, l'autre portant en quelque sorte la sienne pendue au bras.

Sûzel et Fritz tournaient toujours : les cris, les trépignements de la foule ne leur avaient rien fait; et quand Iôsef, lui-même épuisé, jeta de son violon le dernier soupir d'amour, ils s'arrêtèrent juste en face du père Christel et d'un autre vieil anabaptiste qui venaient d'entrer dans la salle, et qui les regardaient comme émerveillés.

« Hé! c'est vous, père Christel, s'écria Fritz tout joyeux; vous le voyez, Sûzel et moi nous dansons ensemble.

—C'est beaucoup d'honneur pour nous, monsieur Kobus, répondit le fermier en souriant, beaucoup d'honneur; mais la petite s'y connaît donc? Je croyais qu'elle n'avait jamais fait un tour de walse.

—Père Christel, Sûzel est un papillon, une véritable petite fée; elle a des ailes! »

Sûzel se tenait à son bras, les yeux baissés, les joues rouges; et le père Christel, la regardant d'un air heureux, lui demanda :

« Mais, Sûzel, qui donc t'a montré la danse? Cela m'étonne!

—Mayel et moi, dit la petite fille, nous faisons quelquefois deux ou trois tours dans la cuisine pour nous amuser. »

Alors les gens penchés autour d'eux se mirent à rire, et l'autre anabaptiste s'écria :

« Christel, à quoi penses-tu donc?... Est-ce que les filles ont besoin d'apprendre à walser?... est-ce que cela ne leur vient pas tout seul? Ha! ha! ha! »

Fritz, sachant que Sûzel n'avait jamais dansé qu'avec lui, sentait comme de bonnes odeurs lui monter au nez; il aurait voulu chanter, mais se contenant :

« Tout cela, dit-il, n'est que le commencement de la fête. C'est maintenant que nous allons nous en donner! Vous resterez avec nous, père Christel; Hâan et Schoûltz sont aussi là-bas, nous allons danser jusqu'au soir, et nous souperons ensemble au *Mouton-d'Or*.

—Ça, dit Christel, sauf votre respect, monsieur Kobus, et malgré tout le plaisir que j'aurais à rester, je ne puis le prendre sur moi; il faut que je parte... et je venais justement chercher Sûzel.

—Chercher Sûzel?

—Oui, monsieur Kobus.

—Et pourquoi?

—Parce que l'ouvrage presse à la maison; nous sommes au temps des récoltes... le vent peut tourner du jour au lendemain. C'est déjà beaucoup d'avoir perdu deux jours dans cette saison; mais je ne m'en fais pas de reproche, car il est dit : « Honore ton père et ta mère! » Et de venir voir sa mère deux ou trois fois l'an, ce n'est pas trop. Maintenant, il faut partir. Et puis, la semaine dernière, à Hunebourg, vous m'avez tellement réjoui, que je ne suis rentré que vers dix heures. Si je restais, ma femme croirait que je prends de mauvaises habitudes; elle serait inquiète. »

Fritz était tout déconcerté. Ne sachant que répondre, il prit Christel par le bras, et le conduisit dehors, ainsi que Sûzel; l'autre anabaptiste les suivait.

« Père Christel, reprit-il en le tenant par une agrafe de sa souquenille, vous n'avez pas tout à fait tort en ce qui vous concerne; mais à quoi bon emmener Sûzel? Vous pourriez bien me la confier; l'occasion de prendre un peu de plaisir n'arrive pas si souvent, que diable!

—Hé, mon Dieu, je vous la confierais avec plaisir, s'écria le fermier en levant les mains; elle serait avec vous comme avec son propre père, monsieur Kobus; seulement, ce serait une perte pour nous. On ne peut pas laisser les ouvriers seuls... ma femme fait la cuisine, moi, je conduis la voiture.... Si le temps changeait, qui sait quand nous rentrerions les foins? Et puis, nous avons une affaire de famille à terminer, une affaire très-sérieuse. »

En disant cela, il regardait l'autre anabaptiste, qui inclina gravement la tête.

« Monsieur Kobus, je vous en prie, ne nous retenez pas, vous auriez réellement tort; n'est-ce pas, Sûzel? »

Sûzel ne répondit pas; elle regardait à terre, et l'on voyait bien qu'elle aurait voulu rester.

Fritz comprit qu'en insistant davantage, il pourrait donner l'éveil à tout le monde; c'est pourquoi, prenant son parti, tout à coup il s'écria d'un ton assez joyeux :

« Eh bien donc, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. Mais au moins vous prendrez un verre de vin avec nous au *Mouton-d'Or*.

—Oh! quant à cela, monsieur Kobus, ce n'est pas de refus. Je m'en vais de suite avec Sûzel embrasser la grand'mère, et, dans un quart d'heure, notre voiture s'arrêtera devant l'auberge.

—Bon, allez! »

Fritz serra doucement la main de Sûzel, qui

paraissait bien triste, et, les regardant traverser la place, il rentra dans la *Madame-Hütte.*

Hâan et Schoûltz, après avoir reconduit leurs danseuses, étaient montés sur l'estrade ; il les rejoignit :

« Tu vas charger Andrès de diriger ton orchestre, dit-il à Iôsef, et tu viendras prendre quelques verres de bon vin avec nous. »

Le bohémien ne demandait pas mieux. Andrès s'étant mis au pupitre, ils sortirent tous quatre, bras dessus bras dessous.

A l'auberge du *Mouton-d'Or,* Fritz fit servir un dessert dans la grande salle alors déserte, et le père Lœrich descendit à la cave, chercher trois bouteilles de champagne, qu'on mit rafraîchir dans une cuvette d'eau de source. Cela fait, on s'installa près des fenêtres, et presque aussitôt le char à bancs de l'anabaptiste parut au bout de la rue. Christel était assis devant, et Sûzel derrière sur une botte de paille, au milieu des *kougelhof* et des tartes de toute sorte, qu'on rapporte toujours de la fête.

Fritz, voyant Sûzel venir, se dépêcha de casser le fil de fer d'une bouteille, et au moment où la voiture s'arrêtait, il se dressa devant la fenêtre, et laissa partir le bouchon comme un pétard, en s'écriant :

« A la plus gentille danseuse du *treicleins!* »

On peut se figurer si la petite Sûzel fut heureuse ; c'était comme un coup de pistolet qu'on lâche à la noce. Christel riait de bon cœur et pensait : « Ce bon monsieur Kobus est un peu gris, il ne faut pas s'en étonner, un jour de fête ! »

Et entrant dans la chambre, il leva son feutre en disant :

« Ça, ce doit être du champagne, dont j'ai souvent entendu parler, de ce vin de France qui tourne la tête à ces hommes batailleurs, et les porte à faire la guerre contre tout le monde ! Est-ce que je me trompe ?

—Non, père Christel, non ; asseyez-vous, répondit Fritz. Tiens, Sûzel, voici ta chaise à côté de moi. Prends un de ces verres. — A la santé de ma danseuse ! »

Tous les amis frappèrent sur la table en criant : *Das soll gülden*[1] *!* »

Et, levant le coude, ils claquèrent de la langue, comme une bande de grives à la cueillette des myrtilles.

Sûzel, elle, trempait ses lèvres roses dans la mousse, ses deux grands yeux levés sur Kobus, et disait tout bas :

« Oh ! que c'est bon ! ce n'est pas du vin, c'est bien meilleur ! »

Elle était rouge comme une framboise, et Fritz, heureux comme un roi, se redressait sur sa chaise. « Hum ! hum ! faisait-il en se rengorgeant ; oui, oui, ce n'est pas mauvais. »

Il aurait donné tous les vins de France et d'Allemagne pour danser encore une fois le *treicleins.*

Comme les idées d'un homme changent en trois mois !

Christel, assis en face de la fenêtre, son grand chapeau sur la nuque, la face rayonnante, le coude sur la table et le fouet entre les genoux, regardait le magnifique soleil au dehors ; et, tout en songeant à ses récoltes, il disait :

« Oui.... oui.... c'est un bon vin ! »

Il ne faisait pas attention à Kobus et à Sûzel, qui se souriaient l'un l'autre comme deux enfants, sans rien dire, heureux de se voir. Mais Iôsef les contemplait d'un air rêveur.

Schoûltz remplit de nouveau les verres en s'écriant :

« On a beau dire, ces Français ont de bonnes choses chez eux ! Quel dommage que leur Champagne, leur Bourgogne et leur Bordelais ne soient pas sur la rive droite du Rhin !

—Schoûltz, dit Hâan gravement, tu ne sais pas ce que tu demandes ; songe que si ces pays étaient chez nous, ils viendraient les prendre. Ce serait bien une autre extermination que pour leur Liberté et leur Égalité : ce serait la fin du monde ! car le vin est quelque chose de solide, et ces Français, qui parlent sans cesse de grands principes, d'idées sublimes, de sentiments nobles, tiennent au solide. Pendant que les Anglais veulent toujours protéger le genre humain, et qu'ils ont l'air de ne pas s'inquiéter de leur sucre, de leur poivre, de leur coton, les Français, eux, ont toujours à rectifier une ligne ; tantôt elle penche trop à droite, tantôt trop à gauche : ils appellent cela leurs limites naturelles.

« Quant aux gras pâturages, aux vignobles, aux prés, aux forêts qui se trouvent entre ces lignes, c'est le moindre de leurs soucis : ils tiennent seulement à leurs idées de justice et de géométrie. Dieu nous préserve d'avoir un morceau de Champagne en Saxe ou dans le Mecklembourg, leurs limites naturelles passeraient bientôt de ce côté-là ! Achetons-leur plutôt quelques bouteilles de bon vin, et conservons notre équilibre. La vieille Allemagne aime la tranquillité, elle a donc inventé l'équilibre. Au nom du ciel, Schoûltz, ne faisons pas de vœux téméraires ! »

Ainsi s'exprima Hâan avec éloqu[illegible] et Schoûltz, vidant son verre brusqu[illegible] répondit :

« Tu parles comme un être pacifique, [illegible]

[1] Ceci doit compter.

comme un guerrier : chacun selon son goût et sa profession. »

Il fronça le sourcil en décoiffant une seconde bouteille de vin.

Christel, Iôsef, Fritz et Sûzel ne faisaient nulle attention à ces discours.

« Quel temps magnifique! s'écriait Christel comme se parlant à lui-même; voici bientôt un mois que nous n'avons pas eu de pluie, et chaque soir de la rosée en abondance; c'est une véritable bénédiction du ciel. »

Iôsef remplissait les verres.

« Depuis l'an 22, reprit le vieux fermier, je ne me rappelle pas avoir vu d'aussi beau temps pour la rentrée des foins. Et cette année-là le vin fut aussi très-bon, c'était un vin tendre; il y eut pleine récolte et pleines vendanges.

—Tu t'es bien amusée, Sûzel? demandait Fritz.

—Oh! oui, monsieur Kobus, faisait la petite, je ne me suis jamais tant amusée qu'aujourd'hui.... Je m'en souviendrai longtemps! »

Elle regardait Fritz, dont les yeux étaient troubles.

« Allons, encore un verre, » disait-il.

Et en versant il lui touchait la main, ce qui la faisait frissonner des pieds à la tête.

« Aimes-tu le *treieleins*, Sûzel?

—C'est la plus belle danse, monsieur Kobus, comment ne l'aimerais-je pas! Et puis, avec une si belle musique!... Ah! que cette musique était belle!

—Tu l'entends, Iôsef, murmurait Fritz!

—Qui, oui, répondait le bohémien tout bas, je l'entends, Kobus, ça me fait plaisir.... je suis content! »

Il regardait Fritz jusqu'au fond de l'âme, et Kobus se trouvait tellement heureux qu'il ne savait que dire.

Cependant les trois bouteilles étaient vides; Fritz, se tournant vers l'aubergiste, lui dit :

« Père Lœrich, encore deux autres! »

Mais alors Christel se réveillant, s'écria :

« Monsieur Kobus, monsieur Kobus, à quoi pensez-vous donc? Je serais capable de verser!... non.... non.... voici cinq heures et demie, il est temps de se mettre en route.

—Puisque vous le voulez, père Christel, ce sera pour une autre fois. Ce vin-là ne vous plaît donc pas?

—Au contraire, monsieur Kobus, il me plaît beaucoup, mais sa douceur est pleine de force. Je pourrais me tromper de chemin, hé! hé! hé! — Allons, Sûzel, nous partons! »

Sûzel se leva tout émue, et Fritz, la retenant par le bras, lui fourra le dessert dans les poches de son tablier : les macarons, les amandes, enfin tout.

« Oh! monsieur Kobus, faisait-elle de sa petite voix douce, c'est assez.

—Croque-moi cela, lui disait-il; tu as de belles dents, Sûzel, c'est pour croquer de ces bonnes choses, que le Seigneur les a faites. Et nous boirons encore de ce bon petit vin blanc, puisqu'il te plaît.

—Oh! mon Dieu.... où voulez-vous donc que j'en boive? un vin si cher! faisait-elle.

—C'est bon.... c'est bon.... je sais ce que je dis, murmurait-il; tu verras que nous en boirons! »

Et le père Christel, un peu gris, les regardait, se disant en lui-même :

« Ce bon monsieur Kobus, quel brave homme! Ah! le Seigneur a bien raison de répandre ses bénédictions sur des gens pareils : c'est comme la rosée du ciel, chacun en a sa part. »

Enfin tout le monde sortit, Fritz en tête, le bras de Sûzel sous le sien, disant :

« Il faut bien que je reconduise ma danseuse. »

En bas, près de la voiture, il prit Sûzel sous les bras en s'écriant : « Hop, Sûzel! » et la plaça comme une plume sur la paille, qu'il se mit à relever autour d'elle.

« Enfonce bien tes petits pieds, disait-il, les soirées sont fraîches. »

Puis, sans attendre de réponse, il alla droit à Christel et lui serra la main vigoureusement :

« Bon voyage, père Christel, dit-il, bon voyage!

—Amusez-vous bien, Messieurs, » répondit le vieux fermier en s'asseyant près du timon.

Sûzel était devenue toute pâle; Fritz lui prit la main, et, le doigt levé :

« Nous boirons encore du bon petit vin blanc! » dit-il, ce qui la fit sourire.

Christel allongea son coup de fouet et les chevaux partirent au galop. Hâan et Schoûltz étaient rentrés dans l'auberge. Fritz et Iôsef, debout sur le seuil, regardaient la voiture; Fritz surtout ne la quittait pas des yeux; elle allait disparaître au détour de la grande rue, quand Sûzel tourna vivement la tête.

Alors Kobus, entourant Iôsef de ses deux bras, se mit à l'embrasser les larmes aux yeux.

« Oui.... oui, faisait le bohémien d'une voix douce et profonde, c'est bon d'embrasser un vieil ami! Mais celle qu'on aime et qui vous aime... ah! Fritz... c'est encore autre chose! »

Kobus comprit que Iôsef avait tout deviné! Il aurait voulu répandre des larmes; mais, tout à coup, il se mit à sauter en criant :

« Allons, mon vieux, allons, il faut rire... il faut s'amuser... En route pour la *Madame-Hütte*! Ah! le beau jour! Ah! le beau soleil! »

Zimmer, le postillon, se tenait debout sous la porte cochère, la figure pourpre; Kobus lui remit deux florins :

« Allez boire un bon coup, Zimmer, lui dit-il, faites-vous du bon sang! Nous partirons après souper, vers neuf heures.

—C'est bon, monsieur Kobus, la voiture sera prête. Nous irons comme un éclair. »

Puis, les regardant s'éloigner bras dessus bras dessous, le vieux postillon sourit d'un air de bonne humeur et entra dans le cabaret de l'*Ours-Noir*, en face.

XVII

Le lendemain Fritz se leva dans une heureuse disposition d'esprit; il avait rêvé toute la nuit de Sûzel et se proposait d'aller passer six semaines au Meisenthâl, pour la voir à son aise.

« Que Hâan, Schoûltz et le vieux David rient tant qu'ils voudront, pensait-il, moi, je vais tranquillement là-bas; il faut que je voie la petite, et si les choses doivent aller plus loin, eh bien! à la grâce de Dieu : ce qui doit arriver arrive! »

En déjeunant il se représentait d'avance le sentier du Postthâl, la roche des Tourterelles, la côte des Genêts, la ferme; puis l'étonnement de Christel, la joie de Sûzel, et tout cela le réjouissait. Il aurait voulu chanter comme Salomon : « Te voilà, ma belle amie, ma parfaite; tes yeux sont comme ceux des colombes! » Enfin il se coiffa de son feutre et prit son bâton, plein d'ardeur.

Mais comme il sortait prévenir Katel de ne pas l'attendre le soir ni le lendemain, qu'est-ce qu'il vit? La mère Orchel au bas de l'escalier; elle montait lentement, le dos arrondi et son casaquin de toile bleue sur le bras, comme il arrive aux gens qui viennent de marcher vite à la chaleur.

Je vous laisse à penser sa surprise, lui qui partait justement pour la ferme.

« Comment, c'est vous, mère Orchel? s'écria-t-il; qu'est-ce qui vous amène de si grand matin? »

Katel s'avançait en même temps sur le seuil de la cuisine, et disait :

« Eh! bonjour, Orchel. Seigneur, que vous avez marché vite! vous êtes tout en nage.

—C'est vrai, Katel, répondit la bonne femme en reprenant haleine, je me suis dépêchée. »

Et se tournant vers Fritz :

« J'arrive pour l'affaire dont Christel vous a parlé hier à la fête de Bischem, monsieur Kobus. Je suis partie de bonne heure. C'est une grande affaire; Christel ne veut rien décider sans vous.

—Mais, dit Fritz, je ne sais pas ce dont il s'agit. Christel m'a seulement dit qu'il avait une affaire de famille qui le forçait de retourner au Meisenthâl, et, naturellement, je ne lui en ai pas demandé davantage.

—Voilà pourquoi je viens, monsieur Kobus.

—Eh bien! entrez, asseyez-vous, mère Orchel, dit-il en rouvrant la porte, vous déjeunerez ensuite.

—Oh! je vous remercie, monsieur Kobus, j'ai déjeuné avant de partir. »

Orchel entra donc dans la chambre et s'assit au coin de la table, en mettant son gros bonnet rond qui pendait à son coude; elle fourra ses cheveux dessous avec soin, puis arrangea son casaquin sur ses genoux. Fritz la regardait tout intrigué; il finit par s'asseoir en face d'elle en disant :

« Christel et Sûzel sont bien arrivés hier soir?

—Très-bien, monsieur Kobus, très-bien; à huit heures ils étaient à la maison. »

Enfin, ayant tout arrangé, elle commença, les mains jointes et la tête penchée comme une commère qui raconte quelque chose à sa voisine :

« Vous saurez d'abord, monsieur Kobus, que nous avons un cousin à Bischem, un anabaptiste comme nous, et qui s'appelle Hans-Christian Pelsly; c'est le petit-fils de Frentzel-Débora Rupert, la propre sœur de Anna-Christina-Carolina Rupert, la grand'mère de Christel, du côté des femmes. De sorte que nous sommes cousins.

—C'est très-bien, fit Kobus, se demandant où tout cela devait les mener.

—Oui, dit-elle, Hans-Christian est notre cousin; Christel m'a raconté que vous l'avez vu hier à Bischem. C'est un homme de bien, il a de bonnes terres du côté de Bieverkirch, et un garçon qui s'appelle Jacob, un brave garçon, monsieur Kobus, rangé, soigneux, et qui maintenant approche de ses vingt-six ans : personne n'a jamais rien entendu dire sur son compte. »

Fritz était devenu fort grave :

« Où diable veut-elle en venir avec son Jacob? se dit-il tout inquiet.

—Sûzel, reprit la fermière, n'est pas loin de ses dix-huit ans; c'est en octobre, après les vendanges, qu'elle est venue au monde; ça fait qu'elle aura dix-huit ans dans cinq mois : c'est un bon âge pour se marier. »

Les joues de Fritz tressaillirent, un frisson passa dans ses cheveux, et je ne sais quelle angoisse inexprimable lui serra le cœur.

Mais la grosse fermière, calme et paisible de sa nature ne vit rien et continua tranquillement :

« Je me suis aussi mariée à dix-huit ans, monsieur Kobus; cela ne m'a pas empêchée de bien me porter, Dieu merci !

« Pelsly, connaissant nos biens, avait pensé depuis la Saint Michel à Sûzel pour son garçon. Mais avant de rien dire et de rien faire, il est venu lui-même, comme pour acheter notre petit bœuf. Il a passé la journée de la Saint-Jean chez nous; il a bien regardé Sûzel, il a vu qu'elle n'avait pas de défauts, qu'elle n'était ni bossue, ni boiteuse, ni contrefaite d'aucune manière; qu'elle s'entendait à toute sorte d'ouvrages, et qu'elle aimait le travail.

« Alors il a dit à Christel de venir à la fête de Bischem, et Christel a vu hier le garçon; il s'appelle Jacob, il est grand et bien bâti, laborieux; c'est tout ce que nous pouvons souhaiter de mieux pour Sûzel. Pelsly a donc demandé hier Sûzel en mariage pour son fils. »

Depuis quelques instants Fritz n'entendait plus : ses joies, ses espérances, ses rêves d'amour, tout s'envolait; la tête lui tournait. Il était comme une chandelle des prés, dont un coup de vent disperse le duvet dans les airs, et qui reste seule, nue, désolée, avec son pauvre lumignon.

La mère Orchel, qui ne se doutait de rien, tira le coin de son mouchoir de sa poche, et baissant la tête, se moucha; puis elle reprit :

« Nous avons causé de cela toute la nuit, Christel et moi. C'est un beau mariage pour Sûzel, et Christel a dit : « Tout est bien; seulement, M. Kobus est un homme si bon, qui nous aime tant, et qui nous a rendu de si grands services, que nous serions de véritables ingrats, si nous terminions une pareille affaire sans le consulter. Je ne peux pas aller moi-même à Hunebourg aujourd'hui, puisque nous avons cinq voitures de foin à rentrer; mais toi, tu partiras tout de suite après le déjeuner, et tu seras encore de retour avant onze heures, pour préparer le dîner de nos gens. » Voilà ce que m'a dit Christel. Nous espérons tous les deux que cela vous conviendra, surtout quand vous aurez vu le garçon; Christel veut le faire venir exprès pour vous l'amener. Et si vous êtes content de lui, eh bien ! nous ferons le mariage; et je pense que vous serez aussi de la noce : vous ne pouvez nous refuser cet honneur. »

Ces mots de « noce, » de « mariage, » de « garçon, » bourdonnaient aux oreilles de Fritz.

Orchel, après avoir fini son histoire, étonnée de ne recevoir aucune réponse, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela, monsieur Kobus ?

—De quoi ? fit-il.

—De ce mariage. »

Alors il passa lentement la main sur son front, où brillaient des gouttes de sueur, et la mère Orchel, surprise de sa pâleur, lui dit :

« Vous avez quelque chose, monsieur Kobus ?

—Non, ce n'est rien, » fit-il en se levant.

L'idée qu'un autre allait épouser Sûzel lui déchirait le cœur. Il voulait aller prendre un verre d'eau pour se remettre; mais cette secousse était trop forte, ses genoux tremblaient, et comme il étendait la main pour saisir la carafe, il s'affaissa et tomba sur le plancher tout de son long.

C'est alors que la mère Orchel fit entendre des cris :

« Katel ! Katel ! votre monsieur se trouve mal ! Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Et Katel donc, lorsqu'elle entra tout effarée, et qu'elle vit ce pauvre Fritz étendu là, pâle comme un mort, c'est elle qui leva les mains au ciel, criant :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre maître ! Comment cela s'est-il fait, Orchel ? Je ne l'ai jamais vu dans cet état !

—Je ne sais pas, mademoiselle Katel; nous étions tranquillement à causer de Sûzel.... il a voulu se lever pour prendre un verre d'eau, et il est tombé !

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas un coup de sang ! »

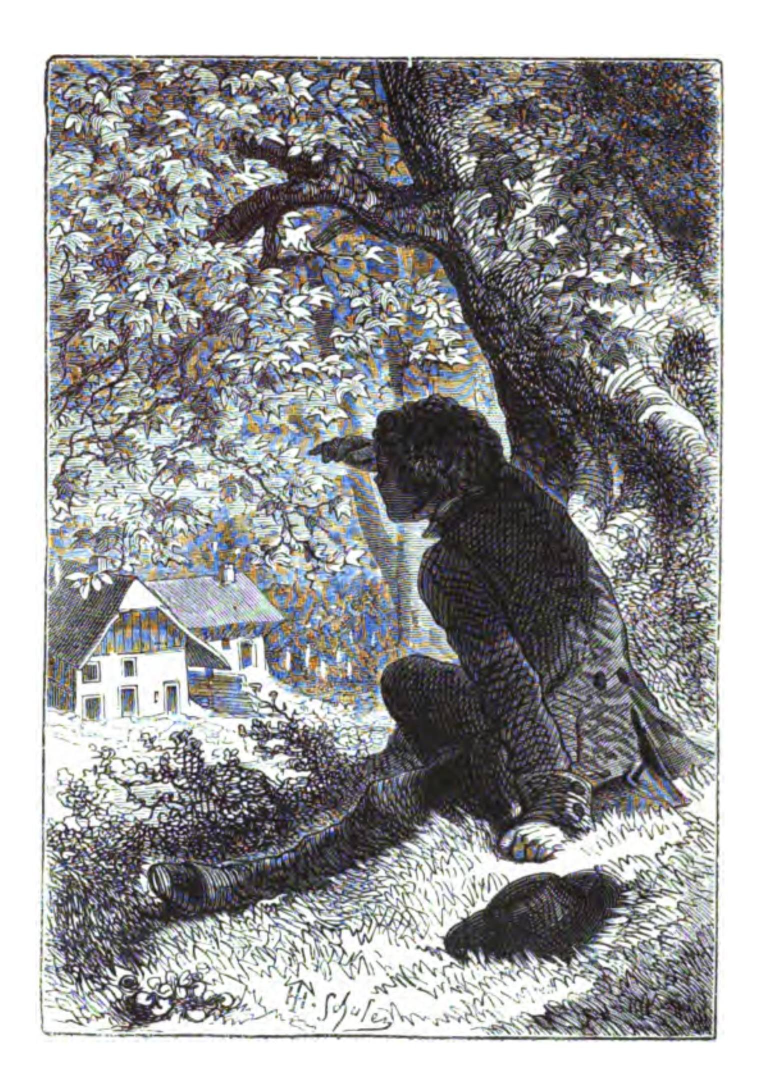
Et les deux pauvres femmes, criant, gémissant et se désolant, le soulevèrent, l'une par les épaules, l'autre par les pieds, et le déposèrent sur son lit.

Voilà pourtant à quelles extrémités peut nous porter l'amour ! Un homme si raisonnable, un homme qui s'était si bien arrangé pour être tranquille toute sa vie, un homme qui voyait les choses de si loin, qui s'était pourvu de si bon vin avec sagesse, et qui semblait n'avoir rien à craindre ni du ciel ni de la terre.... voilà où le regard d'une simple enfant, d'une petite fille sans ruse et sans malice l'avait réduit! Qu'on dise encore après cela que l'amour est la plus douce, la plus agréable des passions.

Mais on pourrait faire des réflexions judicieuses sur ce chapitre jusqu'à la fin des siècles; — c'est pourquoi, plutôt que de commencer, j'aime mieux laisser chacun tirer de là les conclusions qui lui plairont davantage.

Orchel et Katel se désolaient donc et ne savaient plus où donner de la tête. Mais Katel, dans les grandes circonstances, montrait ce qu'elle était.

« Orchel, dit-elle en défaisant la cravate de son maître, descendez tout de suite sur la place



C'est alors que le temps parut long à Fritz. (Page 92.)

des Acacias; vous verrez, à droite de l'église, une ruelle, et, à gauche de la ruelle, une rangée de palissades vertes sur un petit mur. C'est là que demeure le docteur Kipert; il doit être en train de tailler ses œillets et ses rosiers, comme tous les jours. Vous lui direz que M. Kobus est malade et qu'on l'attend.

—C'est bien, » fit la grosse fermière en ouvrant la porte; elle sortit, et Katel, après avoir ôté les souliers de Fritz, courut dans la cuisine faire chauffer de l'eau; car, pour tous les remèdes, il est bon d'avoir de l'eau chaude.

Tandis qu'elle se livrait à ce soin, et que le feu se remettait à pétiller sur l'âtre, Orchel revint :

« Le voici, mademoiselle Katel! » dit-elle tout essoufflée.

Et presque aussitôt le docteur, un petit homme maigre en tricot de laine verte, la culotte de nankin tirée par les bretelles dans la raie du dos, les cinq ou six mèches de ses cheveux gris tombant en touffes autour de son front rouge, parut dans l'allée, sans rien dire, et entra tout de suite dans la chambre.

Orchel et Katel le suivaient.

Il regarda d'abord Fritz, puis il lui prit le pouls, les yeux fixés au pied du lit, comme un vieux chien de chasse en arrêt devant une caille, et au bout d'une minute il dit :

« Ce n'est rien, le cœur galope, mais le pouls est égal.... ce n'est pas dangereux.... Il lui faut une potion calmante, voilà tout. »

Seulement alors la vieille servante se mit à sangloter dans son tablier.



Sûzel, tu ne m'aimes donc pas, que tu refuses de répondre? (Page 93.)

Kipert, se retournant, demanda :

Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle Katel?

—Rien, fit la grosse fermière; nous causions tranquillement, quand il est tombé. »

Le vieux médecin, regardant de nouveau Kobus, dit :

« Il n'a rien.... une émotion.... une idée! Allons.... du calme.... ne le dérangez pas.... il reviendra tout seul. Je vais faire préparer la potion moi-même chez Harwich. »

Mais comme il allait sortir et jetait un dernier regard au malade, Fritz ouvrit les yeux.

« C'est moi, monsieur Kobus, dit-il en revenant; vous avez quelque chose.... un chagrin.... une douleur.... n'est-ce pas? »

Fritz referma les yeux, et Kipert vit deux larmes dans les coins.

« Votre maître a des chagrins, » dit-il à Katel tout bas.

Dans le même instant Kobus murmurait :

« Le rebbe!... le vieux rebbe!

—Vous voulez voir le vieux David? »

Il inclina la tête.

« Allons, c'est bon! le danger est passé, dit Kipert en souriant. Il arrive des choses drôles dans ce monde. » Et, sans s'arrêter davantage, il sortit.

Katel, à l'une des fenêtres, criait déjà :

« Yéri! Yéri! »

Et le petit Yéri Koffel, le fils du tisserand, levait son nez barbouillé dans la rue.

« Cours chercher le vieux rebbe Sichel, cours; dis-lui qu'il arrive tout de suite. »

L'enfant se mettait en route, lorsqu'il s'arrêta criant :

« Le voici ! »

Katel, regardant dans la rue, vit le rebbe David, son chapeau sur la nuque, sa longue capote flottant sur ses maigres mollets, qui venait la chemise ouverte, tenant sa cravate à la main, et courant aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient aller.

On savait déjà dans toute la ville que M. Kobus avait une attaque. Qu'on se figure l'émotion de David à cette nouvelle ; il ne s'était pas donné le temps de boutonner ses habits, et venait dans une désolation inexprimable.

« Puisque ce n'est rien, dit la mère Orchel, je peux m'en aller.... Je reviendrai demain ou après, savoir la réponse de M. Kobus.

—Oui, vous pouvez partir, » lui répondit Katel en la reconduisant.

La fermière descendit, et se croisa au pied de l'escalier avec le vieux rebbe qui montait. David, voyant Katel dans l'ombre de l'allée, se mit à bredouiller tout bas : « Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?... Il est malade.... il est tombé, Kobus ! »

On entendait les battements de son cœur.

« Oui, entrez, dit la vieille servante ; il demande après vous. »

Alors il entra tout pâle, sur la pointe de ses gros souliers, allongeant le cou et regardant de loin, d'un air tellement effrayé que cela faisait de la peine à voir.

« Kobus ! Kobus ! » fit-il tout bas d'une voix douce, comme lorsqu'on parle à un petit enfant.

Fritz ouvrit les yeux.

« Tu es malade, Kobus ? reprit le vieux rebbe, toujours de la même voix tremblante ; il est arrivé quelque chose ? »

Fritz, les yeux humides, regarda vers Katel, et David comprit aussitôt ce qu'il voulait dire :

« Tu veux me parler seul ? fit-il.

—Oui, » murmura Kobus.

Katel sortit le tablier sur la figure, et David se penchant demanda :

« Tu as quelque chose... tu es malade ?... »

Fritz, sans répondre, lui entoura le cou de ses deux bras, et ils s'embrassèrent :

« Je suis bien malheureux ! dit-il.

—Toi, malheureux ?

—Oui, le plus malheureux des hommes.

—Ne dis pas cela, fit le vieux David, ne dis pas cela... tu me déchires le cœur ! Que t'est-il donc arrivé ?

—Tu ne te moqueras pas de moi, David.... je t'ai bien manqué.... j'ai souvent ri de toi.... je n'ai pas eu les égards que je devais au plus vieil ami de mon père.... Tu ne te moqueras pas de moi, n'est-ce pas ?

—Mais, Kobus, au nom du ciel ! s'écria le vieux rebbe prêt à fondre en larmes, ne parle pas de ces choses.... Tu ne m'as jamais fait que du plaisir.... tu ne m'as jamais chagriné... au contraire.... au contraire... Ça me réjouissait de te voir rire.... dis-moi seulement....

—Tu me promets de ne pas te moquer de moi ?

—Me moquer de toi ! ai-je donc si mauvais cœur, de me moquer des chagrins véritables de mon meilleur ami ? Ah ! Kobus ! »

Alors Fritz éclata :

« C'était ma seule joie, David ; je ne pensais plus qu'à elle.... et voilà qu'on la donne à un autre !

—Qui donc... qui donc ?

—Sûzel, fit-il en sanglotant.

—La petite Sûzel... la fille de ton fermier ?... tu l'aimes ?

—Oui !

—Ah !... fit le vieux rebbe en se redressant, les yeux écarquillés d'admiration, c'est la petite Sûzel, il aime la petite Sûzel !... Tiens.... tiens.... tiens.... j'aurais dû m'en douter !... Mais je ne vois pas de mal à cela, Kobus.... cette petite est très-gentille.... C'est ce qu'il te faut.... tu seras heureux, très-heureux avec elle....

—Ils veulent la donner à un autre ! interrompit Fritz désespéré.

—A qui ?

—A un anabaptiste.

—Qui est-ce qui t'a dit cela ?

—La mère Orchel.... tout à l'heure.... elle est venue exprès....

—Ah ! ah ! bon.... maintenant je comprends : elle est venue lui dire cela tout simplement, sans se douter de rien... et il s'est trouvé mal... Bon, c'est clair... c'est tout naturel. »

Ainsi se parlait David, en faisant deux ou trois tours dans la chambre, les mains sur le dos.

Puis, s'arrêtant au pied du lit :

« Mais si tu l'aimes, s'écria-t-il, Sûzel doit le savoir.... tu n'as pas manqué de le lui dire.

—Je n'ai pas osé.

—Tu n'as pas osé !... C'est égal, elle le sait. Cette petite est pleine d'esprit.... elle a vu cela d'abord.... Elle doit être contente de te plaire, car tu n'es pas le premier anabaptiste venu, toi.... Tu représentes quelque chose de comme il faut ; je te dis que cette petite doit être flattée, qu'elle doit s'estimer heureuse de penser qu'un monsieur de la ville a jeté les yeux sur elle, un beau garçon, frais, bien nourri, riant, et même majestueux, quand il a sa redingote

noire, et ses chaînes d'or sur le ventre ; je soutiens qu'elle doit t'aimer plus que tous les anabaptistes du monde. Est-ce que le vieux rebbe Sichel ne connaît pas les femmes? Tout cela tombe sous le bon sens! Mais, dis donc, as-tu seulement demandé si elle consent à prendre l'autre?

—Je n'y ai pas pensé; j'avais comme une meule qui me tournait dans la tête.

—Hé! s'écria David en haussant les épaules avec une grimace bizarre, la tête penchée et les mains jointes d'un air de pitié profonde, comment, tu n'y as pas pensé! Et tu te désoles, et tu tombes le nez à terre, tu cries, tu pleures! Voilà... voilà bien les amoureux! Attends, attends, si la mère Orchel est encore là, tu vas voir! »

Il ouvrit la porte en criant dans l'allée:

« Katel, est-ce que la mère Orchel est là?

—Non, monsieur David. »

Alors il referma.

Fritz semblait un peu remis de sa désolation.

« David, fit-il, tu me rends la vie.

—Allons, *schaude*, dit le vieux rebbe, lève-toi, remets tes souliers et laisse-moi faire. Nous allons ensemble là-bas, demander Sûzel en mariage. Mais peux-tu te tenir sur tes jambes?

—Ah! pour aller demander Sûzel, s'écria Fritz, je marcherais jusqu'au bout du monde!

—Hé! hé! hé! fit le vieux Sichel, dont tous les traits se contractèrent, et dont les petits yeux se plissaient, hé! hé! hé! quelle peur tu m'as faite!... J'ai pourtant traversé la ville comme cela; c'est encore bien heureux que je n'aie pas oublié de mettre ma culotte. »

Il riait en boutonnant son gilet de finette et sa grosse capote verte. Mais Fritz n'osait pas encore rire, il remettait ses souliers, tout pâle d'inquiétude ; puis il se coiffa de son feutre et prit son bâton, en disant d'une voix émue:

« Maintenant, David, je suis prêt; que le Seigneur nous soit en aide!

—*Amen!* » répondit le vieux rebbe.

Ils sortirent.

Katel, de la cuisine, avait entendu quelque chose, et, les voyant passer, elle ne dit rien, s'étonnant et se réjouissant de ces événements étranges. Ils traversèrent la ville, perdus dans leurs réflexions, sans s'apercevoir que les gens les regardaient avec surprise. Une fois dehors, le grand air rétablit Fritz, et, tout en descendant le sentier du Postthâl, il se mit à raconter les choses qui s'étaient accomplies depuis trois mois: la manière dont il s'était aperçu de son amour pour Sûzel; comment il avait voulu s'en distraire; comment il avait entrepris un voyage avec Hâan; mais que cette idée le suivait partout, qu'il ne pouvait plus prendre un verre de vin sans radoter d'amour; et, finalement, comment il s'était abandonné lui-même à la grâce de Dieu.

David, la tête penchée, tout en trottant, riait dans sa barbiche grise, et, de temps en temps, clignant les yeux:

« Hé! hé! hé! faisait-il, je te le disais bien, Kobus, je te le disais bien, on ne peut résister! Vous étiez donc à faire de la musique, et tu chantais: *Rosette, si bien faite*.... Et puis? »

Fritz poursuivait son histoire.

« C'est bien ça... c'est bien ça, reprenait le vieux David, hé! hé! hé! Ça te persécutait.... c'était plus fort que toi. Oui... oui... je me figure tout cela comme si j'y étais. Alors donc, à la brasserie du *Grand-Cerf*, tu défiais le monde et tu célébrais l'amour.... Va, va toujours, j'aime à t'entendre parler de cela. »

Et Fritz, heureux de causer de ces choses, continuait son histoire. Il ne s'interrompait de temps en temps que pour s'écrier:

« Crois-tu sérieusement qu'elle m'aime, David?

—Oui.... oui.... elle t'aime, faisait le vieux rebbe, les yeux plissés.

—En es-tu bien sûr?

—Hé! hé! hé! ça va sans dire.... Mais alors donc, à Bischem, vous avez eu le bonheur de danser le *treieleins* ensemble. Tu devais être bien heureux, Kobus?

—Oh! » s'écriait Fritz.

Et tout l'enthousiasme du *treieleins* lui remontait à la tête. Jamais le vieux Sichel n'avait été plus content; il aurait écouté Kobus raconter la même chose durant un siècle, sans se fatiguer; et, parfois, il remplissait les silences par quelque réflexion tirée de la Bible, comme: « Je t'ai réveillé sous un pommier, là « où ta mère t'a enfanté, là où t'a enfanté celle « qui t'a donné le jour. » Ou bien: « Beaucoup « d'eau ne pourrait pas éteindre cet amour-là, et « les fleuves mêmes ne le pourraient pas « noyer. » Ou bien encore: « Tu m'as ravi le « cœur par l'un de tes yeux; tu m'as ravi le « cœur par un des grains de ton collier. »

Fritz trouvait ces réflexions très-belles. Pour la troisième fois, il rentrait dans de nouveaux détails, lorsque le vieux rebbe, s'arrêtant au coin du bois, près de la roche des Tourterelles, à dix minutes de la ferme, lui dit:

« Voici le Meisenthâl. Tu me raconteras le reste plus tard. Maintenant, je vais descendre, et toi, tu m'attendras ici.

—Comment! il faut que je reste! demanda Kobus.

—Oui, c'est une affaire délicate; je serai sans

doute forcé de parlementer avec ces gens; qui sait? ils ont peut-être fait des promesses à l'anabaptiste. Il vaut mieux que tu n'y sois pas. Reste ici, je vais descendre seul; si les choses vont bien, tu me verras reparaître au coin du hangar; je lèverai mon mouchoir, et tu sauras ce que cela veut dire. »

Fritz, malgré sa grande impatience, dut reconnaître que ces raisons étaient bonnes. Il fit donc halte sur la lisière du bois, et David descendit, en trottinant comme un vieux lièvre dans les bruyères, la tête penchée et le bâton de Kobus, qu'il avait pris, en avant.

Il pouvait être alors une heure; le soleil, dans toute sa force, chauffait le Meisenthâl, et brillait sur la rivière à perte de vue. Pas un souffle n'agitait l'air, pas un grillon n'élevait son cri monotone; les oiseaux dormaient la tête sous l'aile, et, seulement de loin en loin, les bœufs de Christel, couchés à l'ombre du pignon, les genoux ployés sous le ventre, étendaient un mugissement solennel dans la vallée silencieuse.

On peut s'imaginer les réflexions de Fritz, après le départ du vieux rebbe. Il le suivit des yeux jusque près de la ferme. Au-delà des bruyères, David prit le sentier sablonneux qui tourne à l'ombre des pommiers, au pied de la côte. Kobus ne voyait plus que son chapeau s'avancer derrière le talus; puis il le vit longer les étables, et au même instant les aboiements de Mopsel retentirent au loin comme les jappements d'un bébé de Nuremberg. David alors se pencha, le bâton devant lui, et Mopsel, ébouriffé, redoubla ses cris. Enfin, le vieux rebbe disparut à l'angle de la ferme.

C'est alors que le temps parut long à Fritz, au milieu de ce grand silence. Il lui semblait que cela n'en finirait plus. Les minutes se suivaient depuis un quart d'heure, lorsqu'il y eut un éclair dans la basse-cour; il crut que c'était le mouchoir de David et tressaillit; mais c'était la petite fenêtre de la cuisine qui venait de tourner au soleil, la servante Mayel vidait son baquet de pelures au dehors; quelques cris de poules et de canards s'entendirent, et le temps parut s'allonger de nouveau.

Kobus se forgeait mille idées; il croyait voir Christel et Orchel refuser... le vieux rebbe supplier... Que sais-je? Ces pensées se pressaient tellement, qu'il en perdait la tête.

Enfin, David reparut au coin de l'étable; il n'agitait rien, et Fritz, le regardant, sentit ses genoux trembler. Le vieux rebbe, au bout d'un instant, fourra la main dans la poche de sa longue capote jusqu'au coude; il en tira son mouchoir, se moucha comme si de rien n'était, et, finalement, levant le mouchoir, il l'agita. Aussitôt Kobus partit, ses jambes galopaient toutes seules : c'était un véritable cerf. En moins de cinq minutes il fut près de la ferme; David, les joues plissées de rides innombrables et les yeux pétillants, le reçut par un sourire :

« Hé! hé! hé! fit-il tout bas, ça va bien... ça va bien... On t'accepte... attends donc... écoute! »

Fritz ne l'écoutait plus; il courait à la porte, et le rebbe le suivait tout réjoui de son ardeur. Cinq ou six journaliers en blouse, coiffés du chapeau de paille, allaient repartir pour l'ouvrage; les uns remettaient les bœufs sous le joug garni de feuilles, les autres, la fourche ou le rateau sur l'épaule, regardaient. Ces gens tournèrent la tête et dirent :

« Bonjour, monsieur Kobus! »

Mais il passa sans les entendre, et entra dans l'allée comme effaré, puis dans la grande salle, suivi du vieux David, qui se frottait les mains et riait dans sa barbiche.

On venait de dîner; les grandes écuelles de faïence rouge, les fourchettes d'étain, et les cruches de grès étaient encore sur la table. Christel, assis au bout, son chapeau sur la nuque, regardait ébahi; la mère Orchel, avec sa grosse face rouge, se tenait debout sous la porte de la cuisine, la bouche béante; et la petite Sûzel, assise dans le vieux fauteuil de cuir, entre le grand fourneau de fonte et la vieille horloge, qui battait sa cadence éternelle, Sûzel, en manches de chemise, et petit corset de toile bleue, était là, sa douce figure cachée dans son tablier sur les genoux. On ne voyait que son joli cou bruni par le soleil, et ses bras repliés.

Fritz, à cette vue, voulut parler; mais il ne put dire un mot, et c'est le père Christel qui commença :

« Monsieur Kobus! s'écria-t-il d'un accent de stupéfaction profonde, ce que le rebbe David vient de nous dire est-il possible : vous aimez Sûzel et vous nous la demandez en mariage? Il faut que vous nous le disiez vous-même, sans cela nous ne pourrons jamais le croire.

—Père Christel, répondit alors Fritz avec une sorte d'éloquence, si vous ne m'accordez pas la main de Sûzel, ou si Sûzel ne m'aime pas, je ne puis plus vivre; je n'ai jamais aimé que Sûzel et je ne veux jamais aimer qu'elle. Si Sûzel m'aime, et si vous me l'accordez, je serai le plus heureux des hommes, et je ferai tout aussi pour la rendre heureuse. »

Christel et Orchel se regardèrent comme confondus, et Sûzel se mit à sangloter; si c'était de bonheur, on ne pouvait le savoir, mais elle pleurait comme une Madeleine.

« Père Christel, reprit Fritz, vous tenez ma vie entre vos mains...

—Mais, monsieur Kobus, s'écria le vieux fermier d'une voix forte et les bras étendus, c'est avec bonheur que nous vous accordons notre enfant en mariage. Quel honneur plus grand pourrait nous arriver en ce monde, que d'avoir pour gendre un homme tel que vous? Seulement, je vous en prie, monsieur Kobus, réfléchissez... réfléchissez bien à ce que nous sommes et à ce que vous êtes... Réfléchissez que vous êtes d'un autre rang que nous; que nous sommes des gens de travail, des gens ordinaires, et que vous êtes d'une famille distinguée depuis longtemps non-seulement par la fortune, mais encore par l'estime que vos ancêtres et vous-même avez méritée. Réfléchissez à tout cela... que vous n'ayez pas à vous repentir plus tard... et que nous n'ayons pas non plus la douleur de penser que vous êtes malheureux par notre faute. Vous en savez plus que nous, monsieur Kobus, nous sommes de pauvres gens sans instruction; réfléchissez donc pour nous tous ensemble!

—Voilà un honnête homme! » pensa le vieux rebbe.

Et Fritz dit avec attendrissement :

« Si Sûzel m'aime, tout sera bien! Si par malheur elle ne m'aime pas, la fortune, le rang, la considération du monde, tout n'est plus rien pour moi! J'ai réfléchi, et je ne demande que l'amour de Sûzel.

—Eh bien! donc, s'écria Christel, que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Sûzel, tu viens de l'entendre, réponds toi-même. Quant à nous, que pouvons-nous désirer de plus pour ton bonheur? Sûzel, aimes-tu M. Kobus? »

Mais Sûzel ne répondait pas, elle sanglotait plus fort.

Cependant, à la fin, Fritz s'étant écrié d'une voix tremblante :

« Sûzel, tu ne m'aimes donc pas, que tu refuses de répondre? »

Tout à coup, se levant comme une désespérée, elle vint se jeter dans ses bras en s'écriant :

« Oh! si, je vous aime! »

Et elle pleura, tandis que Fritz la pressait sur son cœur, et que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Tous les assistants pleuraient avec eux : Mayel, son balai à la main, regardait, le cou tendu, dans l'embrasure de la cuisine; et, tout autour des fenêtres, à cinq ou six pas, on apercevait des figures curieuses, les yeux écarquillés, se penchant pour voir et pour entendre.

Enfin le vieux rebbe se moucha, et dit :

« C'est bon... c'est bon... Aimez-vous... aimez-vous! »

Et il allait sans doute ajouter quelque sentence, lorsque tout à coup Fritz, poussant un cri de triomphe, passa la main autour de la taille de Sûzel, et se mit à walser avec elle, en criant : « You! houpsa, Sûzel! You! you! you! you! you! »

Alors tous ces gens qui pleuraient se mirent à rire, et la petite Sûzel, souriant à travers ses larmes, cacha sa jolie figure dans le sein de Kobus.

La joie se peignait sur tous les visages; on aurait dit un de ces magnifiques coups de soleil qui suivent les chaudes averses du printemps.

Deux grosses filles, avec leurs immenses chapeaux de paille en parasol, la figure pourpre et les yeux écarquillés, s'étaient enhardies jusqu'à venir croiser leurs bras au bord d'une fenêtre, regardant et riant de bon cœur. Derrière elles, tous les autres se penchaient l'oreille tendue.

Orchel, qui venait de sortir en essuyant ses joues avec son tablier, reparut apportant une bouteille et des verres :

« Voici la bouteille de vin que vous nous avez envoyée par Sûzel, il y a trois mois, dit-elle à Fritz; je la gardais pour la fête de Christel; mais nous pouvons bien la boire aujourd'hui. »

On entendit au même instant le fouet claquer dehors, et Zaphéri, le garçon de ferme, s'écrier : « En route! »

Les fenêtres se dégarnirent, et comme l'anabaptiste remplissait les verres, le vieux rebbe tout joyeux lui dit :

« Eh bien! Christel, à quand les noces? »

Ces paroles rendirent Sûzel et Fritz attentifs.

« Hé! qu'en penses-tu, Orchel? demanda le fermier à sa femme.

—Quand M. Kobus voudra, répondit la grosse mère en s'asseyant.

—A votre santé, mes enfants! dit Christel. Moi, je pense qu'après la rentrée des foins... »

Fritz regarda le vieux rebbe, qui dit :

« Écoutez, Christel, les foins sont une bonne chose, mais le bonheur vaut encore mieux. Je représente le père de Kobus, dont j'ai été le meilleur ami... Eh bien! moi, je dis que nous devons fixer cela d'ici huit jours, juste le temps des publications. A quoi bon faire languir ces braves enfants? A quoi bon attendre davantage? N'est-ce pas ce que tu penses, Kobus?

—Comme Sûzel voudra, je voudrai, » dit-il en la regardant.

Elle, baissant les yeux, pencha la tête contre l'épaule de Fritz sans répondre.

« Qu'il en soit donc fait ainsi, dit Christel.

—Oui, répondit David, c'est le meilleur, et vous viendrez demain à Hunebourg, dresser le contrat. »

Alors on but, et le vieux rebbe, souriant, ajouta :

« J'ai fait bien des mariages dans ma vie ; mais celui-ci me cause plus de plaisir que les autres, et j'en suis fier. Je suis venu chez vous, Christel, comme le serviteur d'Abraham, Éléazar, chez Laban : cette affaire est procédée de l'Éternel.

—Bénissons la volonté de l'Éternel, » répondirent Christel et Orchel d'une seule voix.

Et depuis cet instant, il fut entendu que le contrat serait fait le lendemain à Hunebourg, et que le mariage aurait lieu huit jours après.

XVIII

Or, le bruit de ces événements se répandit le soir même à Hunebourg, et toute la ville en fut étonnée; chacun se disait : « Comment se fait-il que M. Kobus, cet homme riche, cet homme considérable, épouse une simple fille des champs, la fille de son propre fermier, lui qui, depuis quinze ans, a refusé tant de beaux partis ? »

On s'arrêtait au milieu des rues pour se raconter cette nouvelle étrange; on en parlait sur le seuil des maisons, dans les chambres et jusqu'au fond des cours ; l'étonnement ne finissait pas.

C'est ainsi que Schoûltz, Hâan, Speck et les autres amis de Fritz apprirent ces choses merveilleuses; et le lendemain, réunis à la brasserie du *Grand-Cerf*, ils en causaient entre eux, disant : « Que c'est une grande folie de se marier avec une femme d'une condition inférieure à la nôtre, que de là résultent des ennuis et des jalousies de toute sorte. Qu'il vaut mieux ne pas se marier du tout. Qu'on ne voit pas un seul mari sur la terre aussi content, aussi riant, aussi bien portant que les vieux garçons. »

« Oui, s'écriait Schoûltz, indigné de n'avoir pas été prévenu par Kobus, maintenant nous ne verrons plus le gros Fritz; il va vivre dans sa coquille, et tâcher de retirer ses cornes à l'intérieur. Voilà comme l'âge alourdit les hommes; quand ils sont devenus faibles, une simple fille des champs les dompte et les conduit avec une faveur rose. Il n'y a que les vieux militaires qui résistent! C'est ainsi que nous verrons le bon Kobus, et nous pouvons bien lui dire : « Adieu, adieu, repose en paix ! » comme lorsqu'on enterre le Mardi-Gras. »

Hâan regardait sous la table, tout rêveur, et vidait les cendres de sa grosse pipe entre ses genoux. Mais comme, à force de parler, on avait fini par reprendre haleine, il dit à son tour :

« Le mariage est la fin de la joie, et, pour ma part, j'aimerais mieux me fourrer la tête dans un fagot d'épines, que de me mettre cette corde au cou. Malgré cela, puisque notre ami Kobus s'est converti, chacun doit avouer que sa petite Sûzel était bien digne d'accomplir un tel miracle; pour la gentillesse, l'esprit, le bon sens, je ne connais qu'une seule personne qui lui soit comparable, et même supérieure, car elle a plus de dignité dans le port : c'est la fille du bourgmestre de Bischem, une femme superbe, avec laquelle j'ai dansé le *treieleins*. »

Alors Schoûltz s'écria « que ni Sûzel, ni la fille du bourgmestre, n'étaient dignes de dénouer les cordons des souliers de la petite femme rousse qu'il avait choisie ; » et la discussion, s'animant de plus en plus, continua de la sorte jusqu'à minuit, moment où le wachtmann vint prévenir ces messieurs que la conférence était close provisoirement.

Le même jour, on dressait le contrat de mariage chez Fritz. Comme le tabellion Müntz venait d'inscrire les biens de Kobus, et que Sûzel, elle, n'avait rien à mettre en ménage que les charmes de la jeunesse et de l'amour, le vieux David, se penchant derrière le notaire, lui dit :

« Mettez que le rebbe David Sichel donne à Sûzel, en dot, les trois arpents de vigne du Sonneberg, lesquels produisent le meilleur vin du pays. Mettez cela, Müntz. »

Fritz, s'étant redressé tout surpris, car ces trois arpents lui appartenaient, le vieux rebbe, levant le doigt, dit en souriant :

« Rappelle-toi, Kobus, rappelle-toi notre discussion sur le mariage, à la fin du dîner, il y a trois mois, dans cette chambre ! »

Alors Fritz se rappela leur pari :

« C'est vrai, dit-il en rougissant, ces trois arpents de vigne sont à David, il me les a gagnés ; mais puisqu'il les donne à Sûzel, je les accepte pour elle. Seulement, ajoutez qu'il s'en réserve la jouissance; je veux qu'il puisse en boire le vin jusqu'à l'âge avancé de son grand-père Mathusalem, c'est indispensable à mon bonheur. Et mettez aussi, Müntz, que Sûzel apporte en dot la ferme de Meisenthâl, que je lui donne en signe d'amour ; Christel et Orchel la cultiveront pour leurs enfants, cela leur fera plus de plaisir. »

C'est ainsi que fut écrit le contrat de mariage.

Et quant au reste, quant à l'arrivée de Iôsef Almâni, de Bockel et d'Andrès, accourant de quinze lieues, faire de la musique à la noce



Oh! si, je vous aime!... (Page 93.)

de leur ami Kobus; quant au festin, ordonné par la vieille Katel, selon toutes les règles de son art, avec le concours de la cuisinière du *Bœuf-Rouge;* quant à la grâce naïve de Sûzel, à la joie de Fritz, à la dignité de Hâan et de Schoûltz, ses garçons d'honneur, à la belle allocution de M. le pasteur Diemer, au grand bal, que le vieux rebbe David ouvrit lui-même avec Sûzel au milieu des applaudissements universels; quant à l'enthousiasme de Iôsef, jouant du violon d'une manière tellement extraordinaire, que la moitié de Hunebourg se tint sur la place des Acacias pour l'entendre, jusqu'à deux heures du matin, quant à tout cela, ce serait une histoire aussi longue que la première.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'environ quinze jours après son mariage, Fritz réunit tous ses amis à dîner, dans la même salle où Sûzel était venue s'asseoir au milieu d'eux, trois mois avant, et qu'il déclara hautement que le vieux rebbe avait eu raison de dire: « qu'en dehors de l'amour tout n'est que vanité; qu'il n'existe rien de comparable, et que le mariage avec la femme qu'on aime est le paradis sur la terre! »

Et David Sichel, alors tout ému, prononça cette belle sentence, qu'il avait lue dans un livre hébraïque, et qu'il trouvait sublime, quoiqu'elle ne fût pas du Vieux Testament:

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les « autres. Quiconque aime les autres, connaît « Dieu. Celui qui ne les aime pas, ne connaît « pas Dieu, car Dieu est amour! »

ERCKMANN-CHATRIAN

ŒUVRES COMPLÈTES parues **34 fr. 40** brochées — (ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES) — ŒUVRES COMPLÈTES parues **36 fr.** cartonnées

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par Th. Schuler, Riou et Fuchs

Le Conscrit de 1813..	1 vol. à...	1 40
Madame Thérèse......	— ...	1 40
L'Invasion.............	— ...	1 60
Waterloo..............	— ...	1 80
L'Homme du peuple ..	1 vol. à...	1 70
La Guerre...........	— ...	1 40
Le Blocus............	— ...	1 60

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 182 dessins
Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par Bayard, Benett, Gluck et Th. Schuler

Maître Daniel Rock........	1 v. à	1 20
L'Illustre Docteur Matheus.	—	1 40
Hugues le Loup...........	—	1 40
Contes des bords du Rhin ...	—	1 30
Le Joueur de clarinette	1 v. à	1 60
La Maison forestière	—	1 20
L'Ami Fritz..............	—	1 50
Le Juif Polonais...........	—	1 30

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 171 dessins
Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

HISTOIRE D'UN PAYSAN, *la Révolution française racontée par un paysan*. Illustrations de Théophile Schuler. L'ouvrage complet, en 1 vol. br. 7 fr.
Toile, tr. dor........................... 10 fr.
Relié.................................. 11 fr.

HISTOIRE DU PLEBISCITE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume.................. 2 fr.

HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume.................. 1 30

LES DEUX FRÈRES, illustrés par Th. Schuler. — Un volume.............................. 1 50

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume.................. 1 40

LE BRIGADIER FREDERIC, illustré par Th. Schuler. — Un volume......................... 1 20

ŒUVRES DE JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE — ILLUSTRATIONS PAR BAYARD, BENETT, DE BEAUREPAIRE, FÉRAT, DE MONTAUT, DE NEUVILLE, RIOU — ŒUVRE COMPLETE ILLUSTRÉE

	Broché			Toile			Relié		
Aventures du capitaine Hatteras...........	Broché,	7	fr.	Toile,	10	fr.	Relié,	12	fr.
Cinq Semaines en ballon.................	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Voyage au centre de la terre...........	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Ces ouvrages réunis en un seul volume......	—	7	»	—	10	»	—	12	»
Les Enfants du capitaine Grant (*Voyage autour du monde. — Amérique au Sud, Australie, Océan Pacifique*)........................	—	9	»	—	12	»	—	14	»
De la Terre a la Lune..................	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Autour de la Lune	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Ces ouvrages réunis en un seul volume......	—	7	»	—	10	»	—	12	»
Une Ville flottante et les Forceurs de blocus	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Aventures de trois Russes et de trois Anglais..............................	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Ces ouvrages réunis en un seul volume......	—	7	»	—	10	»	—	12	»
Le Pays des fourrures..................	—	7	»	—	10	»	—	12	»
Vingt Mille Lieues sous les mers...........	—	7	»	—	10	»	—	12	»
Le Tour du monde en 80 jours.............	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Le Docteur Ox.........................	—	4	»	—	7	»	—	»	»
Ces ouvrages réunis en un seul volume	—	7	»	—	10	»	—	12	»
L'Ile mystérieuse......................	—	9	»	—	12	»	—	14	»
Le Chancellor..........................	—	4	»	—	7	»	—	»	»

— JULES VERNE — THÉOPHILE LAVALLÉE —

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE

100 VUES ILLUSTRÉES PAR CLERGET ET RIOU — 100 CARTES INÉDITES PAR CONSTANS ET SÉDILLE

Un très-beau volume in-8. — Prix : Broché, 10 fr.; toile tr. dor., 13 fr.; relié tr. dor., 15 fr.

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



La Bohémienne Waldine. (Page 13)

I

Lorsque mon oncle Stavolo acheta son quinzième arpent de vigne, à la succession du vieux Hans Aden Fischer, en l'an de grâce 1840, et qu'il le paya comptant mille écus entre les mains du notaire Bischof, tout le village d'Eckerswir en fut émerveillé. Plusieurs proposèrent de le mettre dans les honneurs, de le nommer bourgmestre ou conseiller municipal; d'autres, plus judicieux, dirent que la place de dégustateur-juré serait plutôt son affaire, attendu qu'il n'y avait pas de plus fin connaisseur en vins que l'oncle

Stavolo; mais il ne tenait pas à ces choses, et répondit modestement :

« Laissez-moi tranquille avec votre place de bourgmestre et de conseiller municipal. Dieu merci, je suis délivré de toute espèce d'ennuis pour mon propre compte; est-ce que j'irai maintenant, à cinquante-trois ans, m'en donner pour la commune? Non, non, ôtez-vous cela de l'esprit. La place de dégustateur-juré me conviendrait mieux, car il est toujours agréable de boire un bon verre de vin qui ne vous coûte rien; mais, grâce au ciel, mes caves sont assez bien fournies en *rikevir*, en *kütterlé*, en *drahenfetz* de toutes qualités, pour n'avoir pas besoin d'aller marauder à droite et à gauche, et mettre le nez dans le crû de mes voisins. Savez-vous ce que je vais faire maintenant? Je n'ai pas l'idée de me croiser les bras sur le dos, vous pouvez le croire. Je vais cultiver mes vignes avec prudence et sagesse; je vais faire remplacer les vieux plants, qui ne donnent plus rien, par des jeunes, et ceux de qualité médiocre, par de meilleurs, autant que possible. Je me promènerai tous les matins le long de la côte avec ma serpe dans ma poche, et si je vois de mauvaises herbes, j'irai les enlever; je rattacherai les sarments défaits à leurs piquets... Les occupations ne me manqueront pas. Ensuite je retournerai tranquillement dans ma maison, me mettre à table avec ma fille Margrédel et mon neveu Kasper; nous boirons un bon coup après le souper, et Kasper nous réjouira d'un air de clarinette. Au temps des vendanges, je soufrerai mes tonneaux, je surveillerai ma cuvée; enfin, au lieu de me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'aurai soin de veiller à ce qui me regarde. Il ne suffit pas, mes chers amis, de savoir acquérir, il faut encore savoir conserver; combien de gens, à force de vouloir des honneurs et de la gloire, finissent par se ruiner de fond en comble! Allons, allons, vous êtes de bons enfants; vous avez voulu me faire plaisir, je le sais, mais vous avez pris un mauvais moyen. Ma place n'est pas au conseil municipal, elle est dans mes vignes : je ne veux rien être que Conrad Stavolo... et je le suis, par la grâce de Dieu. »

Ainsi parla mon oncle, et tout le monde comprit qu'il avait raison.

Or, tout ce qu'il avait dit, il le fit exactement, et non-seulement il soigna ses propres vignes, mais il mit encore les miennes en bon état.

Depuis la mort de ma mère, je vivais chez l'oncle Conrad en famille, et, pour vous dire franchement les choses comme elles sont, j'étais amoureux de ma cousine Margrédel : je trouvais ses cheveux blonds, ses joues roses à petites fossettes et ses grands yeux bleus les plus beaux qu'il soit possible de voir. Sa petite toque de taffetas noir, son corset à paillettes d'or et d'argent, sa robe rouge bordée de velours, tout ce qu'elle mettait, me semblait avoir une grâce surprenante, et je me disais : « Dans tout le pays, depuis Münster jusqu'à Saint-Hippolyte, il n'y a pas une jeune fille aussi belle, aussi bien faite, aussi riante, aussi gentille que Margrédel. »

De son côté, Margrédel me regardait d'un œil tendre; à toutes les fêtes de village elle ne dansait qu'avec moi. Nous partions le matin dans la charrette, sur deux bottes de paille, *Fox* et *Rappel* en avant; l'oncle Conrad conduisait, et tout le long de la route nous ne faisions que rire et causer. Encore aujourd'hui, quand je songe à ces petits voyages, à notre arrivée au *Cruchon d'or*, sur la place de Hunevir, à nos danses, il me semble revivre dans un temps meilleur. L'oncle Conrad savait bien que j'aimais Margrédel, mais il nous trouvait encore trop jeunes pour nous marier.

« Kasper, disait-il quelquefois, tâche d'amasser de l'argent avec ta musique, cours les villages, n'oublie aucune fête; on m'a dit que tu es la première clarinette de l'Alsace; que Waldhorn, avec son cor, et toi, vous valez tout un orchestre; c'est le père Niklausse qui m'a raconté ça, et je pense comme lui. Eh bien! quand tu auras amassé de quoi acheter deux arpents de vigne, garçon, je te dirai quelque chose qui te fera plaisir. »

Et, parlant de la sorte, il regardait Margrédel, qui baissait les yeux en rougissant; moi, je sentais mon cœur sauter dans ma poitrine.

Vous ne sauriez croire combien j'aimais Margrédel; souvent, quand je suis seul et que je rêve les yeux tout grands ouverts, il me semble remonter la rue du village dans ce temps-là; je vois la maison de l'oncle Conrad à mi-côte, avec son pignon pointu taillé en dents de scie, qui se détache sur le Fréland couvert de vignes; je vois la petite lucarne à la pointe du toit où voltigeaient les pigeons blancs et bleus, qui faisaient la grosse gorge et tournaient sur la petite fourche en roucoulant; je vois les deux petites fenêtres de la chambre de Margrédel au-dessous, avec ses pots de fleurs en terre vernissée, ses œillets et ses résédas. Je vois Margrédel, qui me regarde venir de loin sans bouger. Elle croyait que je ne la voyais pas; mais je la voyais, et j'étais heureux comme un roi; je serrais ma clarinette, je me redressais; je boutonnais mon habit-veste, j'écartais mes cheveux et je marchais d'un bon pas pour qu'elle pense : « Kasper est le plus beau garçon du village! »

Et quand je montais l'escalier, jetant un regard de côté dans la salle, je la voyais déjà déployer la nappe, arranger les verres et les assiettes sur la table; elle était descendue comme un oiseau, et ne voulait pas avoir l'air de savoir que j'arrivais; mais moi j'étais heureux, car elle m'avait attendu, et je me disais : « Elle m'aime! »

« Hé! tiens, te voilà, Kasper? faisait-elle; je te croyais encore en route ce matin.

—Oui, Margrédel, me voilà, disais-je en accrochant mon sac au dos du fauteuil, et déposant ma clarinette sur le bord de la fenêtre; j'arrive d'Orbay, de Kirschberg ou de tel autre village des environs.

—Tu t'es bien dépêché?

—Oui, je me suis dépêché. »

Alors nous nous regardions; elle me souriait en me montrant ses petites dents blanches; j'aurais voulu l'embrasser, mais elle m'échappait toujours, criant :

« Kasper, Kasper, voici mon père! »

Elle se sauvait dans la cuisine; et presque toujours, quand je regardais dans la rue, l'oncle Conrad, avec ses larges épaules, son feutre noir et sa veste grise, était là qui revenait de la vigne. Ah! toutes ces choses, je les vois, j'y suis. Pourquoi faut-il que ce bon temps de la jeunesse passe si vite, et qu'on y songe toujours!

J'avais le plus grand respect pour l'oncle Conrad, et je l'aimais comme mon propre père, malgré sa voix rude quand il était de mauvaise humeur et surtout quand il se fâchait; cela n'arrivait pas souvent, mais quand cela arrivait, c'était terrible : son grand nez crochu se recourbait en bec d'aigle sur ses lèvres, ses yeux gris lançaient des éclairs, et sa voix éclatait comme la trompette du jugement dernier. Il ne levait jamais la main, connaissant lui-même sa force extraordinaire et craignant de faire mal aux gens.

Une fois cependant je le vis à l'auberge des *Trois-Roses*, où nous étions allés le soir, selon notre habitude, prendre une bouteille de vin en société des vignerons d'Eckerswir, qui se réunissaient en cet endroit, je le vis s'emporter et devenir tout pâle, à propos d'une façon particulière de planter la vigne. Le vieux Mériâne prétendait que les plants de *tokayer* doivent se traîner un peu dans le sillon pour bien venir, et l'oncle Conrad qu'il fallait les mettre tout droit. Mériâne finit par dire que l'oncle Stavolo ne connaissait rien à la vigne, et qu'il ne distinguerait pas un plan de *tokayer* d'un autre de Drahenfeltz. L'oncle se fâcha, et frappant de la main sur la table, les verres, les chopes et les bouteilles sautèrent au plafond Il s'était levé, criant d'une voix de tonnerre :

« Voyons, vous autres, voyons, qui soutient les propos de Mériâne? Je ne veux pas lui répondre à lui; mais vous autres... mettez-vous trois, quatre, six contre moi! »

Il regardait autour de la salle; personne ne bougeait. Je sus alors que l'oncle Conrad était l'homme le plus fort du pays; je le vis de mes propres yeux. Il m'était bien arrivé d'entendre raconter que M. Stavolo avait terrassé dans son temps tous les hercules qui se présentaient aux luttes de villages, et que même, peu d'années avant, il était allé provoquer un certain bûcheron Diemer, qu'on appelait le *Chêne des Vosges*, à cause de sa force extraordinaire, et qu'il l'avait renversé sur les deux épaules, oui; mais avec nous il se montrait si raisonnable, il avait tellement l'habitude de dire que la force ne signifie rien, que l'on ne doit pas se vanter d'être fort, et, disant cela, il se caressait le menton d'un air de saint homme tellement convaincu de ces choses, que j'avais fini par le croire sur parole et le considérer comme un être très-pacifique. Sans cesse il me répétait :

« Kasper, s'il t'arrive jamais de te trouver dans une dispute, sais-tu ce qu'il faudra faire?

—Non, mon oncle.

—Eh bien! comme le Seigneur t'a pourvu de grandes jambes, tu prendras tout de suite la porte et tu gagneras les champs. Toi qui n'es guère plus fort qu'un lièvre, au premier coup tu roulerais à terre, et l'on se battrait sur ton corps. De la prudence, garçon, de la prudence; c'est la première vertu d'un joueur de clarinette qui veut se marier. »

Allez donc croire, après ces paroles judicieuses, que l'oncle Conrad n'était pas prudent, et qu'il aimait autre chose que la vigne, le bon vin et la musique! Mais ce jour-là, je vis qu'il était glorieux de sa force, et cela me surprit.

Toutefois, s'étant calmé presque aussitôt, il fit des excuses au vieux Mériâne, et dit qu'il avait parlé de la sorte pour voir si, parmi ces jeunes gens, quelques-uns auraient le courage de soutenir les cheveux gris. Après quoi le père Mériâne avoua que l'oncle Conrad était un bon vigneron, qu'il se connaissait en plants de toute sorte, en culture, en vendanges, en cuvées, en fermentation, en tout. Il en dit même tant et fit de l'oncle Stavolo de tels éloges, que celui-ci, tout à fait apaisé, lui répondit en souriant qu'il allait trop loin, qu'on ne connaissait jamais à fond la culture de la vigne, que plus on apprenait de choses, plus il en restait à savoir, et que l'expérience étant toujours ce qu'il y a de plus sûr, les jeunes ne pourraient se mettre sur les rangs pour le

savoir, que quand les vieux, comme le père Mériâne, ne seraient plus là.

De sorte que, finalement, tous les deux étaient attendris, et que vers onze heures, au moment où le *watchmann* vint nous prévenir qu'il fallait s'en aller, ils s'embrassèrent, en s'appelant l'un l'autre les meilleurs vignerons et les plus honnêtes gens de toute la côte jusqu'à Thann et encore plus loin. Les assistants s'attendrissaient avec eux.

Et voilà comment j'appris que l'oncle Conrad ne méprisait pas la force autant qu'il voulait bien le dire pour se donner des airs raisonnables.

II

Or, cette année-là, vers la fin de l'été, l'oncle Stavolo eut une vache prête à vêler. C'était la plus belle vache d'Eckerswir, de l'espèce suisse, grande, couleur café au lait, très-bonne laitière, et qui s'appelait *Rœsel*. Depuis huit jours, le vétérinaire Hirsch venait la voir et disait chaque fois : « Ce sera pour demain. »

Dans l'intervalle arriva la fête de Kirschberg, où nous allions tous les ans danser et goûter du kirsch-wasser. L'année étant très-abondante en toute espèce de fruits, — cerises noires, prunes, prunelles, mûres, myrtilles, — tous ceux qui revenaient de Kirschberg disaient que la montagne autour du village et jusqu'à la lisière du bois, était couverte d'arbres tellement chargés de prunes, qu'il fallait les étayer pour les empêcher de se rompre. Ils disaient aussi qu'on distillait nuit et jour à la ferme du père Yéri-Hans, qu'on avait trouvé le moyen de ne plus employer d'alambics, en faisant passer la fumée dans de grosses tonnes cerclées de fer, et autres choses semblables. On pensait donc que la fête serait magnifique, ce qui nous ennuyait beaucoup, car nous voyions bien, Margrédel et moi, que l'oncle Conrad aurait de la peine à quitter la maison. Enfin lui-même nous prit à part dans la salle et nous dit :

« Cette année, nous n'irons pas à la fête de Kirschberg. Ce vétérinaire dit tous les jours : « Ce sera pour demain ! » et je ne puis pas abandonner *Rœsel* dans un pareil moment; non, je ne puis pas laisser entre les mains de Hirsch et de la servante une bête qui me coûte cent écus et qui me rapporte six pots de lait matin et soir; je n'aurais pas une minute de tranquillité là-bas. Ecoutez, mes enfants, nous irons à la fête de Wintzenheim, dans quinze jours, cela nous fera autant de plaisir, et nous pourrons boire alors du kirschwasser à l'auberge du *Bœuf rouge*, aussi bien qu'au *Cruchon d'or;* il sera même meilleur étant plus vieux.

—Vous avez raison, mon père, » répondit Margrédel d'un air assez triste.

Et les choses étant réglées de la sorte, nous restâmes à la maison, tandis que la moitié d'Eckerswir allait à Kirschberg. On ne voyait que des voitures partir à la file avec quatre, cinq et six bottes de paille couvertes de gens en habits de fête, rubans aux chapeaux et verroteries dans les cheveux. Nous les regardions tristement de la fenêtre, et les jeunes filles criaient à Margrédel :

« Hé ! Margrédel, tu ne viens donc pas ? Allons, mets ta belle jupe; nous avons encore de la place.

—Merci, répondait Margrédel, ce sera pour une autre fois. »

Et les garçons me criaient.

« Kasper, prends donc ta clarinette; arrive ! Tu te mettras à cheval sur *Schwartz*. Hop, hop, en avant ! »

Et je hochais la tête.

L'oncle Conrad, dans son petit verger derrière la maison, étayait les arbres pour ne pas voir ces choses. Cela dura jusque vers dix heures; alors le silence se rétablit, le village était abandonné, on ne voyait que les vieux, assis devant leur porte au soleil; les chiens même avaient suivi les voitures, et l'on n'entendait plus aboyer comme à l'ordinaire.

Pendant le dîner, l'oncle Stavolo dit qu'il y aurait sans doute trop de monde à la fête, qu'on ne pourrait pas se retourner, et que les aubergistes profiteraient de l'occasion pour se débarrasser de leur plus mauvaise piquette et de leurs fromages moisis. Il dit encore que nous serions mieux à Wintzenheim, chez le père Michel Bloum, un de ses anciens camarades, qui l'invitait depuis longtemps à venir manger du ***kougelhof*** et à goûter son ***brimbellewasser***. Puis nous descendîmes ensemble à l'écurie voir *Rœsel*, et il m'avoua qu'elle ne pouvait pas tarder à faire veau, et que, si c'était pour la nuit, nous partirions le lendemain de bonne heure à la fête; mais la chose traîna jusqu'au mardi, alors il était trop tard.

Cependant, le soir du même jour, après souper, l'oncle Conrad, qui fumait rarement, et jamais que du tabac qu'il avait planté lui-même dans son jardin, derrière la maison, l'oncle prit une petite pipe de buis en forme de tulipe, et, l'ayant mise dans la poche de sa veste, il me dit :

« Kasper, arrive; nous allons voir ce qui se

passe aux *Trois-Roses;* je suis sûr que plusieurs sont déjà revenus de Kirschberg : le vieux Brêmer, Mériâne, Zaphéri; c'est leur habitude de coucher chez eux depuis trente ans; ils ne restent jamais jusqu'au lendemain. Margrédel, s'il se passe quelque chose à l'écurie, envoie Orchel me chercher tout de suite. »

Nous sortîmes ensemble.

En descendant l'escalier, l'oncle ajouta :

« Je suis pourtant curieux de savoir si l'on s'amuse à la fête; nous allons tout apprendre. »

Et nous traversâmes la rue silencieuse: quelques instants après, nous entrions dans la grande salle des *Trois-Roses.*

L'oncle Conrad ne s'était pas trompé; déjà bon nombre de vieux étaient de retour et fumaient là, les deux coudes sur la table, en se racontant ce qu'ils avaient vu de remarquable en ce jour, et se rappelant l'un à l'autre qu'en telle année, en telle autre année, il y avait de cela dix, vingt ou trente ans, la fête de Kirschberg avait été plus belle, soit au passage du roi Charles X, soit à l'arrivée de Marie-Louise en France, soit du temps de Saint-Just, lorsqu'on avait planté le grand peuplier au milieu du village. Ils se plaignaient que tout dépérissait de jour en jour, que la jeunesse n'avait plus la même ardeur qu'autrefois, que les impositions augmentaient, que le kirsch-wasser, le vin, la bière, la farine, la viande enfin, tout coûtait plus cher; qu'on ne savait pas quand cela finirait, et que c'était l'abomination de la désolation prédite par les saintes Ecritures.

Le vieux greffier de la mairie surtout, le père Brêmer, avec sa perruque roussâtre bien peignée, en forme de bonnet à poil, et sa grosse pipe d'Ulm toute noire, dont il tirait une bouffée de demi-heure en demi-heure, le vieux Brêmer semblait mélancolique selon son habitude, et, les deux oreilles entre ses mains, il regardait dans son verre en parlant des temps écoulés.

L'oncle Conrad et moi, nous nous assîmes parmi les autres; Zaphéri Mutz, le cabaretier, nous apporta deux verres et une bouteille, en nous demandant si *Rœsel* avait mis bas; l'oncle répondit que non; puis nous écoutâmes ce qu'on racontait.

Jusqu'à dix heures, on ne fit que parler des anciennes fêtes, et surtout de la dernière. Malgré l'avis du greffier, plusieurs soutinrent qu'il n'y avait jamais eu plus de monde à Kirschberg, plus de danseurs et de danseuses; que la *Madame Hütte* en était pleine comme une ruche; que le vieux Yéri-Hans, ayant affermé les jeux deux cents écus, avait reconstruit la baraque en planches neuves, qu'il avait renouvelé les drapeaux et mis des bancs à l'intérieur tout autour, ce que chacun devait approuver, puisqu'il est bon que la grand'mère et le grand-père puissent s'asseoir, et regarder leurs petites-filles ou leurs petits-fils qui dansent. Ils dirent aussi que le kirsch-wasser avait un goût très-fin, que la vigne se présentait bien, que les jeux de *rampô*, de quilles, du coq et du mouton avaient déjà couvert les frais de Yéri-Hans.

Enfin on causait de ceci, de cela: des jeunes gens, de la nouvelle mode des bonnets de tulle, que Soffayel Kartiser avait apportée de Strasbourg, avec les manches à gigot et les cheveux arrangés en croix, sur des peignes hauts d'un demi-pied. Le vieux greffier trouvait les vieilles modes du Kirschberg bien autrement belles : les toques de velours à grands rubans, les manches plates, les corsets de satin brodés d'or, les jupes de soie à grands ramages, les longues tresses tombant derrière les oreilles, jusqu'au talon; bref, toutes les anciennes modes, depuis le tricorne, le gilet écarlate, les souliers ronds à boucles d'argent, jusqu'à la veste grise du meunier et au tablier blanc du marchand de fromage, tout lui paraissait plus beau que la blouse et le bonnet de coton.

Mais ces choses n'intéressaient pas l'oncle Conrad, qui bâillait dans sa main, et semblait pouvoir à peine ouvrir les yeux.

« Ecoutez, monsieur Brêmer, s'écria tout à coup le vieux Mériâne, vous avez raison en bien des choses. Oui, les anciennes robes et les anciennes toques étaient plus belles que les cheveux en croix et les sarraux gris; je dirai même plus, la choucroûte et le petit-salé étaient meilleurs autrefois, parce qu'on fumait mieux la viande, et qu'au lieu d'avoir une vis en bois, pour serrer la choucroûte, on mettait une grosse pierre dessus, de sorte que la pierre descendait toujours, au lieu que maintenant, quand on oublie de tourner la vis, la choucroûte se gâte à la cave. Je suis de votre avis pour tout cela; mais il y a pourtant des articles sur lesquels les jeunes gens nous valent. »

Le greffier hocha la tête.

« Vous avez beau hocher la tête, dit Mériâne, c'est certain. Ainsi, par exemple, pour la lutte, pour la force et l'adresse, là, franchement, avez-vous jamais vu un homme mieux bâti, plus solide que le fils de Yéri-Hans, un gaillard qui revient d'Afrique, et qui assommerait un bœuf d'un coup de poing? Avez-vous jamais vu de notre temps un hercule pareil, je vous le demande?

Le greffier sembla réfléchir. L'oncle Conrad se remuait sur son banc; il toussa comme pour répondre, mais il se tut, et le vieux Mériâne ajouta :

« Ce grand canonnier, voyez-vous, Brêmer, ne craindrait pas six hommes, des hommes ordinaires, bien entendu, pas comme maître Stavolo ici présent, non, ce serait aller trop loin; mais je soutiens qu'il n'y a jamais eu, de notre temps, un homme qui puisse se comparer à celui-là pour la véritable force. »

Alors le vieux Mériâne vida son verre, et l'oncle Conrad, d'un air d'indifférence, demanda :

« De quel canonnier est-ce qu'on parle donc? Des hommes forts, il y en a eu dans tous les temps, mais ça m'étonne tout de même d'entendre parler pour la première fois de ce canonnier.

—Hé! c'est le fils de Yéri-Hans, le fermier de la côte de Kirschberg, fit Mériâne.

—Ah! ah! bon... bon... je me rappelle... un grand maigre de six pieds, blond, les joues roses, long comme un fil; oui... oui... le fils de Yéri, dit l'oncle en faisant tourner ses pouces; tiens, tiens, il est si fort! Eh bien! je ne m'en serais jamais douté; non, ça me paraît étonnant.

—Il était long et blond avant de partir pour Alger, dit Mériâne, mais à cette heure il est roux, maître Stavolo, il a la peau brune et des épaules, des épaules, — tenez, larges comme cela, fit-il en écartant ses mains d'un air d'admiration.

—La longueur ne fait pas la force, dit l'oncle Conrad en vidant son verre brusquement. Hans, une chopine! Non, la longueur d'un homme ne prouve pas sa force; j'en ai vu de très-longs qui n'étaient pas forts. Quand on me parle d'un homme fort, je demande, moi, qu'est-ce qu'il a fait?

—On voit bien que vous ne revenez pas de la fête, maître Conrad! répondit Mériâne, sans cela vous sauriez qu'on ne parle dans tout le pays que du fils de Yéri-Hans; vous sauriez qu'il a renversé tous ceux qui se permettaient d'avoir l'audace de lutter contre lui.

—Qui? demanda l'oncle.

—Mon Dieu! je ne me rappelle pas leurs noms; des hommes très-forts, tout ce qu'il y avait de plus solide en vignerons, en bûcherons, en charbonniers, en hercules de toute espèce. Ça ne durait pas une minute; on les voyait sur le dos, les jambes en l'air; cela faisait frémir... Quel homme... quel homme que ce Yéri-Hans! »

L'oncle Conrad ne dit rien d'abord; il toussa, puis tirant sa pipe de sa poche :

« Il y a vigneron et vigneron, fit-il avec un sourire étrange. Je veux bien croire que votre grand canonnier est fort; il aura sans doute appris au régiment quelques-uns de ces bons tours dont parle le barbier Münch, et qui consistent à vous accrocher la jambe, ou même à vous donner des coups de pied sur la tête; oui, oui, j'ai souvent entendu parler de choses pareilles; les soldats s'apprennent ces tours entre eux, et puis ils rentrent dans leurs villages renverser des gens faibles, des boiteux, des bossus, de pauvres créatures qui n'ont que le souffle, et par ce moyen on les craint, on répète à droite et à gauche : « Voilà l'homme terrible, l'homme fort! » Seigneur Dieu! il faudrait pourtant, quand on a des cheveux gris, réfléchir avant de parler. Moi, ce que je dis là, vous pensez bien, père Mériâne, que je m'en moque; si votre canonnier est fort, tant mieux pour lui. La force ne prouve pas qu'on ait raison; les bœufs sont aussi très-forts, et cela ne leur donne pas deux liards de bon sens; mais d'entendre répéter des choses semblables, cela vous agace les nerfs. Je souhaite de tout mon cœur que Yéri-Hans soit l'homme le plus fort du monde; son père est un de mes vieux camarades. Enfin, je dis qu'il faut réfléchir, quand on parle devant des gens sérieux. »

Ayant dit cela, l'oncle Conrad alluma sa pipe à la chandelle, et le greffier Brêmer s'écria :

« Tenez, Mériâne, si j'avais à parier pour quelqu'un, entre votre canonnier et maître Stavolo, ce ne serait pas long; tout vieux qu'il est, maître Conrad... »

Mais l'oncle l'interrompit :

« A quoi pensez-vous donc, monsieur Brêmer? Moi... moi... aller lutter contre un jeune homme? Il y a dix, quinze ans, je ne dis pas, oui, ça m'aurait peut-être fait quelque chose, d'entendre répéter sans cesse qu'un autre se vante d'être le plus fort du pays; j'aurais voulu voir; mais à cette heure, non, non, qu'il aille se battre ailleurs, qu'il se retrousse les manches jusqu'aux coudes, je lui prédis qu'il trouvera son maître, mais ce ne sera pas Conrad Stavolo.

—Oh! je pense bien, maître Conrad, que vous êtes incapable d'aller, à votre âge, vous empoigner avec un jeune homme, fit Brêmer; mais, franchement, si vous en veniez là je parierais pour vous. »

L'oncle sourit, et dans ce moment le *watchmann,* frappant le plancher de sa grande canne, nous dit :

« Messieurs, il est onze heures! »

Tout le monde se leva et chacun prit le chemin de sa maison.

Tandis que nous étions en route, l'oncle Conrad, tout pensif, reprit :

« Ce vieux Mériâne perd la tête, il est toujours le même depuis trente ans ; quand il voit quelque chose, c'est toujours la plus belle chose ; un homme en bat un autre, c'est l'homme le plus fort de l'univers ; s'il en bat deux, on n'a jamais vu son pareil depuis Adam et Ève. Je ne peux pas souffrir qu'on voie tout en gros. Mais nous sommes à la maison ; bonsoir, Kasper. Pourvu que *Ræsel* se décide cette nuit.

— Oui, mon oncle ; Margrédel ne serait pas fâchée tout de même d'aller faire quelques tours de valse à Kirschberg, elle a l'air un peu triste ! »

Je montai dans ma chambre, et l'oncle Stavolo entra dans la sienne.

III

L'oncle Conrad, qui ne pouvait quitter la maison à cause de *Ræsel,* monta le lendemain de bonne heure au pigeonnier. Il ouvrit ma porte en passant et me dit de venir avec lui. Le pigeonnier était tout à la pointe du toit, au-dessus du grenier à foin ; il fallait grimper une échelle pour l'ouvrir. L'oncle Stavolo avait eu soin d'en garnir l'intérieur de planches clouées contre les lattes, et de mettre de longues pointes autour de la lucarne, pour empêcher les fouines et les martres d'y entrer, car ces animaux carnassiers sont très-avides de sang. Nous entrâmes donc l'un après l'autre, et les pigeons nous connaissaient si bien, qu'ils volaient sur nos épaules. J'avais même l'habitude de mettre du grain dans ma bouche, où ils venaient le prendre en se battant.

L'oncle visita les nids, et tout à coup se pencha dans la lucarne, regardant les trois côtes de Fréland, de Mittelweiser et de Kiensheim couvertes de vignes, aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Longtemps il resta penché dans cette ouverture ; les pigeons, ne voyant plus le jour, se mettaient les ailes étendues sur leurs petits ; moi, je me demandais : « Qu'est-ce que l'oncle regarde donc ? »

Il regardait ses vignes, ne pouvant aller les visiter depuis trois jours.

A la fin, il se retira de la lucarne et me dit d'un ton joyeux :

« Kasper, si nous conservons ce temps encore six semaines, nous aurons ce qui s'appelle une année riche en tous les biens de la terre. La vigne n'a plus rien à craindre, le grain est formé, et maintenant il ne lui faut plus que la force du soleil, qui renferme dans ses rayons une douceur singulière ; c'est, à proprement parler, la vie et l'âme des hommes, et cette grande douceur vient des comètes. Oui, nous aurons une fameuse année, et je suis bien content de n'avoir pas vendu mes futailles, malgré le bon prix que m'en offrait Mériâne. Les gens de la haute montagne n'auront pas à se plaindre non plus, car il est tombé de la pluie en abondance au printemps ; les pommes de terre se sont fortifiées et les blés ont pris du corps. Regarde tout là-haut, sur la côte, ces plaques jaunes comme de l'or entre les sapins, ce sont les avoines de l'anabaptiste Pelsly ; il en a six arpents d'une pièce. Et là-bas, dans l'ombre de Réethal, ces grands carrés bruns, ce sont les pommes de terre de Turckheim ; les tiges commencent à se flétrir à cause de la grande chaleur, mais elle ne peut plus leur nuire ; elles sont toutes formées. Enfin, enfin, tout le monde peut être content, car le Seigneur comble de ses bénédictions toute la terre. Descendons, Kasper ; ferme bien la porte, que les fouines n'entrent pas. »

Il descendait alors l'échelle à reculons. Je le suivis dans l'obscurité, après avoir bien refermé la porte et tiré le verrou. Arrivés dans le grenier au-dessous, l'oncle, me posant la main sur l'épaule, me dit en riant :

« C'est pour le coup, Kasper, qu'il va falloir te mettre en route et souffler dans ta clarinette ; plus l'année est bonne, plus les gens sont généreux : ils ne regardent pas à deux *groschen*, ni à trois non plus. Tâche de gagner de l'argent, tâche d'avoir tes deux arpents de vigne cet hiver ; avec les trois que tu as déjà et les miens, cela fera du bien au ménage. Hé ! hé ! garçon, pense qu'il faut profiter de ta jeunesse. »

Alors je me sentis vraiment heureux, car, en parlant de la sorte, l'oncle Conrad songeait à mon mariage avec Margrédel. Il descendit ensuite dans la cour, et de ma fenêtre, qui donnait de ce côté, je le vis entrer sous la grande échoppe, visiter ses tonnes et ses foudres, examiner les cercles l'un après l'autre, puis s'arrêter quelques instants après les bras croisés devant le pressoir. Enfin il ouvrit la porte du cellier à droite, et je l'entendis frapper sur les tonnes vides, qui retentissaient au fond des voûtes sonores.

Le soleil était magnifique.

Midi ayant sonné, je descendis dans la grande salle, où je trouvai Margrédel en train de mettre la nappe. Alors je lui racontai les paroles de son père en lui prenant la main ; elle baissait les yeux et ne disait rien.



Kasper, tu es un bon garçon. (Page 14.)

« Ah! Margrédel, m'écriai-je, je crois bien que tu m'aimes... mais si tu me le disais, vois-tu, je serais le plus heureux des garçons du village. »

Mais elle alors d'une voix douce répondit :

« Pourquoi donc, Kasper, ne t'aimerais-je pas? N'es-tu pas le plus honnête homme, le plus...

—Non, non, ce n'est pas comme cela, Margrédel, qu'il faut me répondre. Dis seulement : « Kasper, c'est toi que j'aime! »

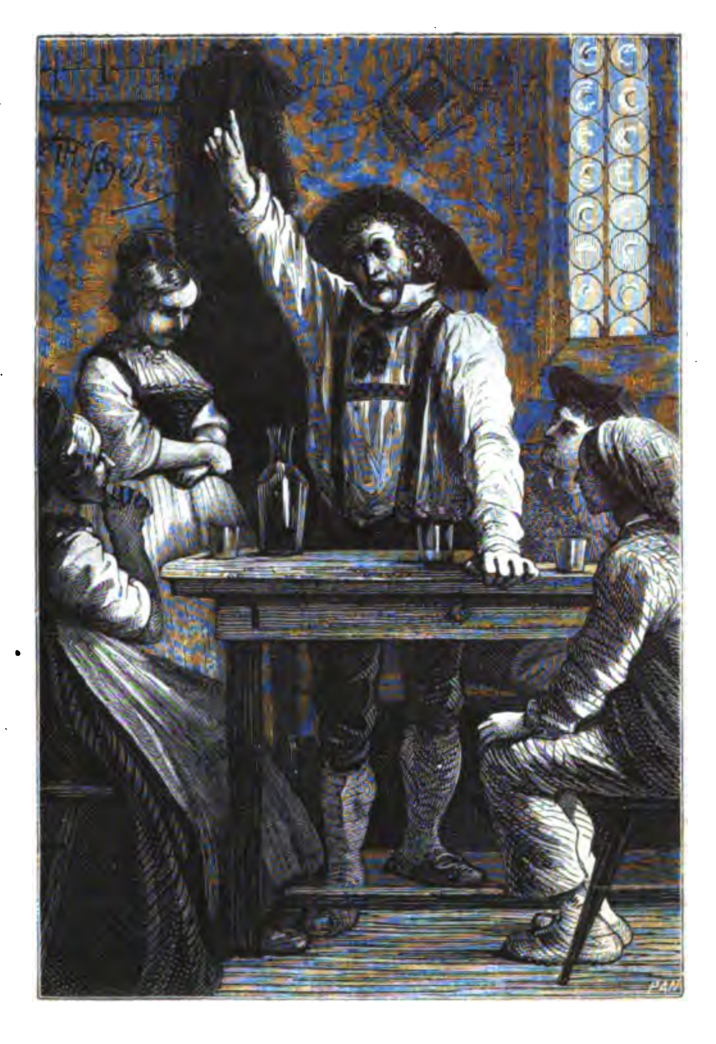
—Hé! fit-elle en ouvrant la porte de la cuisine, tu n'es jamais content. »

Comme l'oncle traversait alors l'allée, je n'eus pas le temps d'en dire davantage. Il entra d'un air grave, et, s'asseyant, il déploya sa serviette sur ses genoux, quoique Margrédel n'eût encore rien servi.

« C'est drôle, fit-il en regardant des femmes qui passaient sous nos fenêtres avec de grands paniers sur la tête, c'est drôle, quelle masse de gens reviennent de Kirschberg! Depuis ce matin, on ne voit que des paniers de prunes et des tonnelets de kirsch-wasser. »

Margrédel entrait au même instant et déposait la soupière fumante sur la table. Je m'assis à côté d'elle, et l'oncle nous servit; puis Orchel apporta le plat de choucroûte avec un morceau de petit salé. L'oncle Conrad servait et mangeait en silence; personne ne songeait à rien, quand vers la fin du dîner, se redressant sur sa chaise, il s'écria :

« On ne parle plus que de ce canonnier;



Qu'il prenne garde!... (Page 18.)

tout à l'heure encore, deux vieilles, qui traversaient l'allée des houx derrière le hangar, disaient. « Le canonnier a fait ceci! le canonnier a fait cela! » C'est étonnant, étonnant! »

Je vis alors qu'il pensait encore à ce que le père Mériâne nous avait dit la veille aux *Trois-Roses*, et cela me surprit beaucoup, car l'oncle Conrad ne songeait d'habitude qu'à ses propres affaires, et non à celles des autres.

Margrédel aussi parut étonnée.

« De quel canonnier est-ce que tout le monde parle? fit-elle.

—De ce grand Yéri-Hans, qui vient de finir son congé, dit-il, et qui se donne l'air d'être l'homme le plus fort du pays.

—Le fils du vieux Yéri du Kirschberg? ah! je le connais bien, dit Margrédel toute réjouie. C'est un beau garçon, grand et tout blond, n'est-ce pas, mon père? Il me semble encore le voir, comme il y a aujourd'hui sept ans, la première fois que vous m'avez conduite à la fête. Il dansait dans la *Madame-Hütte*, et tout le monde disait: « Quel beau garçon! comme « il danse bien! Il n'y en a pas un au village « pour danser comme le fils du vieux Yéri. » Moi, j'étais encore bien jeune dans ce temps-là, je me tenais derrière les autres avec la tante Christine, mais j'aurais bien voulu danser tout de même; mes jambes fourmillaient. Je regardais tout le monde qui s'amusait, et personne ne pensait à moi. Voilà que tout à coup Yéri, qui se promenait autour de la salle, me voit, et aussitôt il s'arrête en disant: « Faites « place! faites place! » Je ne savais pas ce

qu'il voulait, et, comme les voisins tournaient la tête : « Tiens, tiens, mademoiselle Margrédel, c'est vous? fit-il; maître Conrad est « donc ici? Je ne vous avais pas vue. Mon « Dieu! mon Dieu! pourquoi donc ne dansez-« vous pas? — A quoi pensez-vous? s'écria la « tante Christine; elle est encore trop jeune, « monsieur Yéri! — Trop jeune! C'est main-« tenant une grande demoiselle... et la plus « jolie de la fête encore : je veux être son ca-« valier! » Et il me prend par la main, il me tire dehors, et aussitôt la musique recommence. Seigneur Dieu! que nous avons dansé cette nuit-là jusqu'à deux heures du matin! Toutes les autres étaient jalouses. Je m'en rappellerai toute ma vie! »

Ainsi parla Margrédel, les yeux brillants, les joues toutes rouges, en songeant à ces choses. Moi, pendant qu'elle parlait, je sentais mon cœur se serrer, j'étais triste, mais je ne pouvais rien dire. L'oncle Conrad aussi se taisait, tout rêveur.

« Comment! Yéri est revenu maintenant! fit Margrédel. Il ne pense plus à cela, bien sûr; mais c'est égal, il m'a bien fait plaisir tout de même ce jour-là : c'est la première fois que j'ai dansé!

—Eh bien! oui, justement, c'est ce grand blond dont tout le monde parle, répondit l'oncle. Je ne dis pas qu'il ne soit pas fort; je dis seulement qu'on a tort de le mettre au-dessus de tout l'univers. Si j'étais garçon, cela ne pourrait pas aller. Heureusement Kasper est raisonnable, lui; il n'ira jamais chercher dispute à des gens de cette espèce; mais chacun voit les choses à sa manière, et je ne m'étonnerais pas qu'à la fin, un homme solide comme le charbonnier Polack, du Hartzberg, par exemple, ou le bûcheron Diemer, de la Schnéethâl, ennuyé d'entendre toutes ses vanteries, n'aille tranquillement le prendre au collet et le jeter sous la table. Oui, cela pourrait bien arriver à Yéri, et ce serait bien fait, car c'est trop fort aussi ce que disait hier le vieux Mériâne, c'est trop fort. »

Alors l'oncle Conrad se leva, prit son feutre et fit trois ou quatre tours dans la chambre, les lèvres serrées. J'étais content de ce qu'il venait de dire; Margrédel ôtait les couverts et repliait la nappe en silence. Et comme nous étions ainsi depuis quelques minutes, Orchel entra en criant que *Rœsel* allait vêler.

Alors toutes ces choses furent oubliées; l'oncle Conrad se débarrassa de sa veste et nous dit, à Margrédel et à moi :

« Restez dans la chambre, vous ne feriez que nous gêner; arrive, Orchel. Quand ce sera fini, vous viendrez. »

Ils sortirent, et Margrédel aussitôt me demanda pourquoi son père était si fâché contre Yéri-Hans. Je lui dis que c'était à cause de ses vanteries extraordinaires; que ce grand canonnier se glorifiait toujours, depuis son retour d'Afrique, d'être l'homme le plus fort et le plus beau garçon du pays, et que toutes les filles devaient tomber amoureuses de lui.

Margrédel m'écouta sans répondre, et quand j'eus fini, baissant les yeux, elle rentra dans la cuisine et se mit à laver les assiettes.

Une demi-heure après, Orchel étant venue nous annoncer que *Rœsel* avait mis bas, nous descendîmes tous ensemble à l'écurie, où nous vîmes la bonne bête qui léchait son veau d'un air tendre, et l'oncle Conrad tout joyeux qui s'écriait :

« Maintenant, je ne regrette plus mes peines. Dans cinq ou six ans, nous n'aurons plus que de l'espèce suisse, c'est la meilleure. A mesure qu'il me viendra des veaux, je me déferai des vieilles bêtes. »

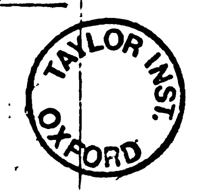
Margrédel et moi, nous étions tout émerveillés de voir que le petit cherchait déjà le pis de sa mère; c'était vraiment curieux à cet âge, et l'oncle lui-même disait :

« Qu'on vienne encore nous chanter après cela que les animaux n'ont pas d'esprit! Quel enfant pourrait se tenir debout en venant au monde? Lequel aurait assez de bon sens pour prendre le sein lui-même, et regarder les gens comme ce petit animal? »

Il célébrait aussi la beauté du veau, sa grosseur, la forme de ses genoux bien carrés et solides. Orchel, la corbeille sous le bras, répandait du sel dessus, pour engager *Rœsel* à le lécher.

Enfin, toute cette journée se passa de la sorte; la joie était dans la maison, et, jusqu'au soir, la porte de l'écurie resta ouverte, pour que les voisins et les voisines pussent venir admirer la belle petite bête. Il y en avait toujours trois ou quatre devant la crèche; l'oncle Conrad, au milieu d'eux, ne tarissait pas en éloges sur l'espèce suisse, et leur expliquait que, pour le travail, la qualité du lait et la viande, il n'y en avait pas de meilleure.

Tout le monde nous enviait, et le soir étant venu, nous bûmes un bon coup de kutterlé à la santé de *Rœsel*. Après quoi chacun alla se coucher, l'oncle Conrad en ayant assez, disait-il, d'entendre tous les bavardages des *Trois-Roses* et les propos inconsidérés du père Mériâne.



IV

Le lendemain, qui se trouvait être le mercredi de la fête de Kirschberg, l'oncle Conrad sortit de grand matin pour aller voir ses vignes. Il faisait un temps superbe, et lorsque je descendis vers sept heures, les trois fenêtres de la salle étaient ouvertes. Margrédel, le balai à la main, causait dehors sur l'escalier avec la petite Anna Durlach, la grande Berbel Finck et trois ou quatre autres de ses camarades revenues de la fête.

« Ah! qu'on s'est amusé! Ah! qu'on a dansé! Ah! qu'on s'est fait du bon temps! Quel dommage, Margrédel, que tu ne sois pas venue! Il y avait des garçons de tous les villages, d'Orbay, de Turckheim, des Trois-Épis, de Ribauvillé, de Saint-Hippolyte, de partout. Nickel s'est fâché parce que j'ai fait une valse avec Fritz, mais cela m'est bien égal. »

Et ceci... et cela... comme de véritables pies.

Tout le long de la rue, on ne voyait, devant les portes, que des charrettes en train de décharger leurs *kougelhof*, leurs pâtés, leurs sacs de prunes, leurs tonnelets de kirsch-wasser; des enfants soufflant dans leurs trompettes de bois, des garçons dételant et conduisant les chevaux à l'écurie.

Moi, tranquillement assis devant la table, je déjeunais seul et j'entendais tout ce qui se disait sur l'escalier, sans y faire grande attention; mais tout à coup on parla de Yéri-Hans, et comme j'écoutais, voilà que Margrédel, qui me tournait le dos depuis un quart d'heure, regarda de mon côté par la porte entr'ouverte en se penchant un peu, et dans le même instant tout se tut. Cela ne me parut pas naturel; je me dis :

« Pourquoi donc Margrédel a-t-elle peur qu'on parle de Yéri-Hans devant moi? »

Toute la matinée, cette idée me poursuivit. Je ne pouvais tenir en place; j'aurais donné la moitié de mon bien pour apprendre qu'on avait cassé trois dents sur le devant de la bouche de ce canonnier, ou qu'il avait eu le nez aplati d'un coup de poing terrible. J'allais d'une maison à l'autre, causant de la fête, et partout on me disait que Yéri-Hans était le plus fort de l'Alsace et des Vosges. Quel malheur d'être ennuyé de la sorte, sans qu'il y ait de votre faute!

Enfin, vers onze heures, étant rentré chez nous, je vis l'oncle Conrad qui remontait la rue presque aussi triste que moi. Il s'arrêtait de temps en temps pour causer avec les voisins, chose contraire à ses habitudes. Moi, le coude au bord de la fenêtre, je regardais. Et comme il arrivait devant la maison, voilà que le grand Bastian, notre maître d'école, avec son feutre râpé, son large habit vert-pomme à boutons de cuivre larges comme des cymbales, ses culottes courtes, ses grands souliers plats garnis de boucles de cuivre, se met à descendre la rue majestueusement.

M. Bastian revenait de la fête, son parapluie de toile bleue sous le bras, le nez en l'air; il avait été *jeter au coq* à trois pierres pour deux sous, sur le Thirmark, et comme il ne s'était encore trouvé personne de comparable à lui pour lancer les pierres, l'oncle Conrad pensait naturellement qu'il avait remporté le prix du coq, ainsi que les années précédentes.

M. Bastian était aussi fort grave et fort triste; ses jambes d'une demi-lieue s'allongeaient en cadence; il se tenait raide et sévère, et quand les enfants lui criaient en passant : « Bonjour, monsieur Bastian! bonjour, monsieur Bastian! » il ne répondait pas et regardait les nuages.

« Hé! bonjour, maître Bastian, lui dit l'oncle Conrad, comment ça va-t-il? »

Le maître d'école, reconnaissant cette voix, abaissa les yeux, et levant aussitôt son grand feutre, l'échine inclinée, il répondit humblement :

« Mais ça va bien, monsieur Stavolo, ça va bien; pour vous rendre mes devoirs. »

Alors, l'oncle Conrad l'attirant à part devant l'escalier, sous la fenêtre, commença par lui dire :

« Venez donc un peu par ici, maître Bastian, hors du chemin des voitures; j'ai toujours du plaisir à causer avec vous.

—Vous êtes bien honnête, monsieur Stavolo, bien honnête, » fit le maître d'école, très-flatté de ces paroles.

Ils s'avancèrent près du banc de pierre en souriant.

« Eh bien! fit l'oncle, comment la fête s'est-elle passée au Kirschberg? Vous revenez de la fête, maître Bastian?

—Mais oui, monsieur Stavolo, comme vous voyez; elle s'est passée assez bien... assez bien... il y a eu beaucoup de monde.

—Oui, oui, le temps a été favorable, c'est

tout simple, tout naturel. — A combien les prunes?

—A trente-deux sous le boisseau, monsieur Stavolo.

—Ah! bon... c'est bon! Et le kirsch-wasser?

—A vingt-quatre sous le litre, bonne qualité.

—Ah! ce n'est pas cher; non, ce n'est pas cher. »

L'oncle Conrad se tut un instant; je voyais bien qu'il ruminait quelque chose, mais je ne savais pas quoi, quand il demanda :

« Et vous avez remporté le prix du coq, maître Bastian, comme toujours? Cela va sans dire, cela ne se demande pas. »

A ces mots, le maître d'école rougit jusqu'aux oreilles, son nez s'effila, il leva les yeux, allongea les lèvres en toussant, et finit par répondre :

« Pardon, monsieur Stavolo, je dois reconnaître... la conscience me force de reconnaître... que cette année... je n'ai pas gagné le prix du coq.

—Comment! comment! vous n'avez pas gagné le prix du coq! fit l'oncle vraiment étonné; mais qui donc l'a gagné? »

Maître Bastian reprit un peu de calme, ses joues se décolorèrent, et il dit :

« C'est un militaire... un canonnier. »

Alors l'oncle se redressant, ses grosses épaules effacées, le nez haut, s'écria :

« Quel canonnier?

—On l'appelle, je crois, monsieur Yéri-Hans fils; c'est un jeune homme du pays. Oui, il a gagné le prix du coq, et plusieurs autres prix considérables, monsieur Stavolo. Il faut rendre hommage à la supériorité de ses émules, et je crois remplir un devoir en publiant ma propre défaite. »

L'oncle Conrad se tut quelques secondes, puis élevant la voix :

« Ah! il a gagné le coq! Il jette donc bien, ce garçon-là!

—Très-bien, très-bien, je dois l'avouer. »

Puis, après une pause, comme pour se recueillir, maître Bastian, les deux mains appuyées sur son parapluie, derrière son long dos plat, le feutre sur la nuque et les yeux levés, reprit d'un accent mélancolique :

« Oui, ce jeune homme a remporté le prix du coq! Je pourrais diminuer l'éclat de ma propre défaite en rabaissant mon adversaire, mais je ne le ferai pas; je n'imiterai pas l'exemple déplorable de ceux qui croient s'élever en abaissant les autres. Seulement, monsieur Stavolo, je ne suis pas le premier qui ait souffert les injustices du sort; je pourrais citer, dans les temps anciens, l'exemple de Cyrus, vaincu par une simple femme, après tant d'éclatantes victoires; d'Annibal...

—Bon, bon, interrompit l'oncle, je sais tout cela; mais voyons, comment cela s'est-il passé? Est-ce honorablement, loyalement?

—Très-loyalement. »

Alors maître Bastian, tirant de sa poche de derrière un grand mouchoir de toile bleue à raies rouges, s'essuya le front, où coulait la sueur, et dit :

« Vers neuf heures et demie, lorsque j'arrivai, le coq était sur sa perche. Je vis d'abord qu'on avait reculé la distance d'une toise et demie, que je mesurai moi-même, ce qui ne laisse pas que d'être considérable, avec les douze autres toises. N'importe, la condition étant égale pour tous, je me décide à concourir. On avait déjà touché le coq plusieurs fois, mais si faiblement, que toutes ses plumes lui restaient. J'assistai jusque vers onze heures au concours, sans y prendre part.

« A cette heure, monsieur Stavolo, je choisis trois pierres et je touche le coq deux fois. Cela m'encourage, et, jusqu'à trois heures, je dépense douze sous, ce qui fait dix-huit pierres, dont plus d'un cinquième avaient touché; mais ce coq, étant de la race sauvage des hautes Vosges, avait la vie si dure, que la moindre goutte d'eau-de-vie le remettait sur ses pattes. Enfin, entre trois et quatre heures, je commençais à désespérer; la somme dépensée était tellement en dehors de mes habitudes et de la valeur du prix, que je restai là fort indécis. Je me décidai pourtant à jeter encore trois pierres, et, de la troisième, j'abasourdis tellement le coq, qu'il resta plus d'une minute à fermer et à rouvrir les yeux. Toute l'assistance proclamait ma victoire, lorsque le jeune homme dont je vous ai parlé tout à l'heure arrive; il ouvre le bec du coq et lui souffle dedans, de sorte que l'animal se réveille comme d'un rêve, se redresse sur la planche et secoue sa crête, comme pour se moquer du monde. J'étais vraiment désespéré, monsieur Stavolo; pareille chose ne s'était jamais vue en Alsace, de mémoire d'homme. Cependant la confiance me restait encore que personne ne ferait mieux que moi; et c'était aussi l'opinion générale. Personne ne voulait plus jeter sur un animal si rebelle au sort qui nous est réservé à tous tôt ou tard.

« Mais cette opinion n'effraya point le fils Yéri-Hans : sans y prendre garde, il choisit trois pierres tranchantes, le fond d'un vieux pot, déclarant qu'il ne dépassera pas ce nombre, et que s'il ne tue pas le coq de ces trois pierres, il l'abandonnera, sans nouvelle tentative, à sa destinée.

« Tout le monde considérait cela comme une vaine fanfaronnade, et moi-même, monsieur Stavolo, je me disais en riant : « Voilà bien la folle présomption d'une jeunesse inconsidérée, nourrie d'elle-même ! » Enfin monsieur Yéri-Hans ôte sa veste de canonnier et lance sa première pierre, qui frappe à deux lignes au-dessous de la planchette, avec une force telle, que tous les assistants purent en voir la marque. De la seconde, il toucha le coq et lui fit sauter tant de plumes, qu'il était véritablement plumé de tout le côté droit. On croyait la chose finie ; mais alors, à mon tour, et par une juste réciprocité, je soufflai dans le bec du coq, qui se redressa sur la planche, les narines pleines de sang. Tout restait donc encore indécis ; mais de sa troisième pierre, le canonnier frappa si juste, qu'il coupa la tête du coq à la naissance du cou, et, par cet accident, il devint impossible de le ranimer, soit en lui versant de l'eau-de-vie, soit en lui soufflant dans le bec, puisque la tête était à terre. Cela décida de la victoire ! »

Pendant ce récit, l'oncle Conrad écoutait tout émerveillé ; enfin il dit :

« Oui, c'est adroit. J'ai toujours pensé que ce garçon était plus adroit que les autres ; mais la force est toujours la force, et l'adresse ne peut pas faire qu'un sapin soit plus fort qu'un chêne ; voilà ce que je soutiens, moi.

—Monsieur Stavolo, faites excuse, dit le maître d'école, ce jeune homme est aussi fort qu'il est adroit. De même qu'il m'a vaincu pour le prix du coq, de même il a vaincu les plus forts de la fête à la lutte.

—Qui ? s'écria l'oncle.

—Le nombre en est incalculable, répondit maître Bastian en gonflant ses joues et levant les yeux au ciel ; mais, pour ne vous en citer qu'un seul, vous connaissez le bûcheron Diemer, de la Schnéethâl ?

—Sans doute je le connais, fit l'oncle Conrad.

—Eh bien ! monsieur Stavolo, il a terrassé Diemer comme une mouche.

—Il a mis Diemer à terre sur les deux épaules ?

—Précisément sur les deux épaules.

—Ça, monsieur Bastian, si vous me dites que vous l'avez vu, j'en serai plus étonné que de tout le reste.

—Je l'ai vu, monsieur Stavolo.

—Vous l'avez vu ! Mais connaissez-vous les règles de la lutte ? Avez-vous observé s'il n'y a pas eu de tours de crochets dans les jambes ; si l'on s'est pris au-dessous des bras à la taille, ou si l'on s'est fait de mauvaises feintes ?

—Je n'ai vu qu'une chose, c'est que Yéri-Hans fils a pris le bûcheron aux épaules, et qu'il l'a renversé sur le dos ; après quoi, comme l'autre voulait recommencer, il l'a enlevé brusquement et jeté par-dessus la palissade de la *Madame-Hütte*, comme un sac.

—Tout cela, ce sont des tours, dit l'oncle devenu tout pâle. Mais voici midi. Merci, monsieur Bastian, il faut que je monte dîner.

—J'ai bien l'honneur, monsieur Stavolo, » dit le maître d'école en levant son feutre.

Puis il ajouta :

« Telle je vous ai raconté cette chose, telle elle est.

—Oui, oui, fit l'oncle, vous n'avez rien vu de ce qu'il fallait voir. Mais, c'est égal, il est adroit tout de même, ce Yéri-Hans. »

Et sur ce, l'oncle Conrad gravit l'escalier tout rêveur ; M. Bastian s'éloigna.

Dans l'après-midi du même jour, Waldhorn vint me dire que nous étions engagés à faire de la musique aux noces de Lotchen Omacht, la fille du meunier de Bergheim ; qu'il y avait le trombone Zaphéri de Guebwiller, Coucou-Peter et son neveu Mathis, pour la contre-basse et le violon, et moi pour la clarinette ; qu'il tâcherait d'avoir un tambour à Zellemberg, et que s'il n'en trouvait point, le *watchman* Brügel consentirait volontiers à remplir cette partie, moyennant trois francs la soirée.

Nous partîmes ensemble à la nuit. Et comme les noces durèrent deux jours, je ne revins à Eckerswir que le samedi suivant, vers dix heures du matin. J'avais gagné mes six écus, ce qui naturellement me mettait de bonne humeur.

V

En remontant la grande rue, je savais déjà que Margrédel était seule à la maison. Elle avait l'habitude, quand son père allait aux vignes le matin, d'ouvrir les fenêtres de la grande salle pour donner de l'air, et justement les fenêtres étaient ouvertes.

Je courais donc, ma clarinette sous le bras et le cœur joyeux, pensant la surprendre ; mais au moment de monter l'escalier, qu'est-ce que je vois ? La bohémienne Waldine, — avec sa longue figure de chèvre, son bout de pipe entre ses lèvres bleues, son petit Kalep, noir comme un pruneau, dans un sac sur l'épaule, — qui sortait en traînant ses savates et qui riait en se grattant le bas du dos.

L'oncle Conrad ne pouvait pas souffrir cette espèce de gens ; il disait que les bohémiens ne sont bons qu'à voler, à piller, à porter les

commissions des filles et des garçons d'une maison à l'autre, en cachette, pour attraper deux liards. Quand par hasard quelques-uns d'entre eux se trompaient de porte et venaient chez nous, il leur criait d'une voix de tonnerre :

« Voulez-vous bien sortir, tas de gueux !... Voulez-vous bien vous en aller !... Prenez garde !... On n'attrape ici que des coups de bâton ! »

Aussi ne venaient-ils presque jamais.

Vous pensez donc bien que la vue de cette femme m'étonna; je me dis en moi-même : « Bien sûr qu'elle vient de prendre quelque chose, du chanvre, du lard, des œufs, dans l'armoire de la cuisine, n'importe quoi... d'autant plus qu'elle rit. » Cela me paraissait très-clair, et j'allais crier, quand elle se dépêcha de descendre de l'autre côté de l'escalier, et, presque en même temps, je vis Margrédel qui se penchait à la fenêtre, pour la regarder d'un air de bonne humeur. Alors je me tus, mais je ne sais combien d'idées me passèrent par la tête. Margrédel, m'ayant vu, se retira comme pour balayer la salle, et moi j'entrai, disant :

« Hé! bonjour, Margrédel; me voilà de retour. »

Elle semblait un peu fâchée, et répondit :

« Tiens, c'est toi, Kasper; tu n'as pas été longtemps dehors.

—Ah! Margrédel, ce n'est pas bien ce que tu dis là, m'écriai-je en riant, mais tout de même triste à l'intérieur; non ce n'est pas bien, il paraît que tu n'as pas trouvé le temps long après moi. »

Elle parut alors tout embarrassée, et répondit au bout d'un instant :

« Tu vois du mal à tout, Kasper. Chaque fois que nous nous trouvons seuls, la première chose que tu as à me dire, ce sont des reproches.

—Eh bien ! est-ce que je n'ai pas raison ? » m'écriai-je.

Mais voyant qu'au lieu de s'excuser, elle allait entrer dans la cuisine et me planter là.

« Tiens, Margrédel, lui dis-je, quoique tu ne penses pas à moi, je ne t'oublie jamais. Regarde, je viens encore d'acheter cela pour toi. »

Et je lui remis un magnifique ruban de soie bleue que j'avais dans mon sac.

Elle ouvrit le papier d'un air moitié fâché, moitié content, et quand elle eut regardé le ruban et qu'elle l'eut trouvé beau, tout à coup, me souriant les larmes aux yeux, elle me dit :

« Kasper, tu es un bon garçon tout de même !... Oui... oui... je t'aime bien ! »

En même temps elle m'embrassa, ce qu'elle n'avait jamais fait. Je me sentis tout triste; j'aurais bien voulu lui demander pourquoi la bohémienne était venue à la maison, mais je n'osais pas. Je lui dis seulement :

« Cela me réjouit de voir que ce ruban te plaît, Margrédel; j'avais peur tout le long de la route qu'il ne fût pas de ton goût.

—Oui, il me plaît, dit-elle en s'approchant du miroir, et le pliant en flot sous son joli menton rose; il est très-beau; tu m'as fait plaisir, Kasper. »

En entendant cela, tout le reste fut oublié, et je demandai :

« Qu'est-ce que la bohémienne est venue faire ici ? »

Margrédel rougit, et dans ses yeux je vis un grand trouble.

« Waldine?... fit-elle.

—Oui, Waldine; qu'est-ce qu'elle est venue faire ?

—C'est une pauvre femme... avec son petit enfant... Je lui ai donné des noix... Mais il est temps que j'aille voir si le dîner avance; voici onze heures, mon père va bientôt revenir. »

Elle entra dans la cuisine. Moi, je montai dans ma chambre, déposer mon sac et ma clarinette, rêvant à ce qui venait d'arriver, au trouble de Margrédel, et pensant en moi-même qu'elle s'était fait dire la bonne aventure; car des amoureux, elle n'en a pas d'autre que moi dans le village. Chacun savait que le père Stavolo ne plaisantait pas sur ce chapitre.

Ces idées me parurent naturelles, et je finis par trouver que j'avais tort d'être inquiet; que Margrédel faisait comme toutes les jeunes filles, et qu'elle avait bien raison de me reprocher ma méfiance. Cela me rendit tout joyeux. Enfin, au bout d'un quart d'heure, comme je rêvais encore à ces choses, j'entendis la voix forte de l'oncle Conrad, qui me criait d'en bas, au pied de l'escalier :

« Hé! Kasper, descends donc te mettre à table. Te voilà de retour! Hé! quel beau ruban tu as apporté à Margrédel! Tu vas te ruiner, garçon ! »

Je descendis, et l'oncle riait de si bon cœur, que moi-même j'en fus content. Une grosse omelette au lard était déjà sur la table. Tout en mangeant, je racontai comment s'était passée la noce de Bergheim, ce que Margrédel aimait toujours à entendre.

Mais vers la fin du dîner, et comme nous allions nous lever, voilà qu'une hotte et un panier grimpent l'escalier devant les fenêtres; on frappe à la porte.

« Entrez ! Hé, c'est la mère Robichon et son fils ! crie l'oncle Conrad. Bonjour donc, bonjour, il y a longtemps qu'on ne vous a vus. »

C'était la mère Robichon et son garçon Nicolas, les colporteurs de la verrerie de Wildenstein. La vieille avait son grand panier rempli de verres, des *maënnelglaësser*, qui se vendent par centaines en Alsace, et Nicolas, sa grande hotte, qui lui remontait en forme de casque jusque par-dessus la tête, pleine de bouteilles. Ces gens n'étaient pas fâchés de s'asseoir, car il faisait chaud dehors, et la route de Wildenstein à Eckerswir est longue,

« Mon Dieu, oui, c'est nous, maître Conrad, fit la vieille; nous venons voir s'il ne vous faut pas de gobelets.

—Bon, bon, asseyez-vous, mère Robichon; nous causerons de cela tout à l'heure. »

Il aida la vieille à descendre son panier, pendant que je soutenais la hotte de Nicolas au bord de la table, pour qu'il pût retirer ses bretelles. On appuya la hotte au mur, et l'oncle Conrad, qui aimait les gens laborieux, s'écria :

« Margrédel, va chercher deux verres; la mère Robichon et Nicolas prendront un verre de vin avec nous. Asseyez-vous; avancez des chaises par ici, près de la table.

—Vous êtes bien bon, dit la mère en s'asseyant; ce n'est pas de refus un verre de vin, par la chaleur qu'il fait dehors. »

Nicolas, avec son bonnet de coton bleu rayé de rouge, sa blouse, ses pantalons de toile grise et ses souliers à gros clous, tout blancs de poussière, se tenait debout au milieu de la salle, sans oser s'asseoir.

« Allons donc, assieds-toi, Nicolas, » lui dit l'oncle en lui montrant une chaise.

Alors il s'assit.

Margrédel apporta des verres et l'oncle versa jusqu'aux bords.

« A votre santé, mère Robichon.

—A la vôtre, et que Dieu vous le rende! »

On but, et l'oncle, plus joyeux, se mit à causer de ceci, de cela : des peines du métier de colporteur, des mauvaises payes, du chemin qu'il fallait faire pour gagner sa vie, etc. Il s'informa du prix des verres; de ce que contenaient les auberges, de ce que rapportait chaque tournée, enfin de tout ce qui se passait en Alsace depuis Belfort jusqu'à Strasbourg, car c'était son habitude d'interroger ainsi les étrangers : il aimait à tout connaître.

La mère Robichon soupirait; elle disait que les temps devenaient plus durs. Nicolas, les deux mains sur ses genoux et le dos tout rond, ne disait rien; seulement il regardait la bouteille, et l'oncle Conrad remplit encore une fois les verres, ce qui lui fit plaisir, car il rit de ses grosses lèvres et s'essuya le nez du revers de sa manche, comme pour s'apprêter à boire; mais la vieille n'était pas pressée, et il attendait qu'elle avançât la main.

Margrédel et moi nous écoutions, plaignant ces pauvres gens, qui font un bien rude métier, été comme hiver, tant qu'ils peuvent aller, et qui finissent par rester misérables malgré leurs peines. Je bénissais le ciel de m'avoir donné le goût de la clarinette plutôt que la hotte de Nicolas.

Finalement, après avoir fait un grand détour, l'oncle Conrad s'écria :

« A propos, mère Robichon, vous avez été bien sûr à la fête de Kirschberg?

—Oui, monsieur Stavolo, oui, nous y avons été. A la fête de Kirschberg, voyez-vous, le kirsch-wasser et l'eau-de-vie de myrtilles font casser plus de verres et de bouteilles qu'à toutes les autres fêtes de l'Alsace. Nous arrivons toujours avec nos paniers pleins, et nous retournons à Wildenstein les paniers vides. Quelquefois Nicolas emporte sur sa hotte une petite tonne de kirsch-wasser, pour les messieurs de Wildenstein, mais pas tous les ans.

—Ah! vous avez été à Kirschberg, fit l'oncle. Et dites donc, est-ce que vous avez entendu parler du fils Yéri-Hans, le canonnier?

—Si nous en avons entendu parler, Seigneur Dieu! dit la mère en joignant ses mains sèches; je crois bien que oui, monsieur Stavolo, et beaucoup.

—Ah! bon! Est-ce que tout ce qu'on dit sur son compte est vrai?

—Si c'est vrai, Dieu du ciel! je crois bien, on ne peut pas en dire assez. Ça, monsieur Stavolo, c'est un homme des vieux temps, un homme beau, un homme...

—Voyons, mère Robichon, voyons, interrompit l'oncle, vous avez couché dans la grange du père Yéri-Hans, n'est-ce pas, comme toujours, et... »

La vieille devina tout de suite ce que l'oncle voulait dire et répondit :

« Pour ça, oui, monsieur Stavolo, nous avons logé dans la grange de M. Yéri-Hans; mais ce n'est pas ce qui nous fait parler, non, c'est la vérité : le canonnier est tout ce qu'il y a de plus beau, de plus dansant, de plus riant et de plus honnête.

—Je ne dis pas le contraire, s'écria l'oncle, mais...

—Et d'abord, fit la vieille, vous saurez qu'en arrivant il m'a reconnue tout de suite et qu'il a crié : « Hé! voici la mère Robichon! bon-« jour, la mère Robichon! ça va-t-il toujours « bien? » Et il m'a fait asseoir, il m'a versé un verre de vin. Après cela, vous le croirez si vous le voulez, il m'a même acheté sur la foire un pain d'épice d'une demi-livre en disant :



Hue, *Fox!* hue, *Rappel!* (Page 19.)

« Mère Robichon, vous vous rappelez que dans « le temps, il y a dix-huit ans, quand vous arri- « viez à la ferme, vous m'apportiez toujours « des petits pains d'épice anisés! » Et c'est la pure vérité, monsieur Stavolo, ce pauvre enfant était tout pâle, tout pâle ; la mère Yéri ne pensait pas le conserver; je lui apportais des pains d'épice contre les vers, de chez le pharmacien Hospes. Et à cette heure, quel homme, Seigneur Dieu, quel homme! Ah! quand on voit des enfants, on ne peut pas savoir ce qu'ils deviendront. »

Ainsi parla la vieille d'une seule haleine. L'oncle Conrad semblait impatient; Margrédel écoutait, la bouche entr'ouverte, et moi je regardais Margrédel, pensant : « Comme ses yeux brillent! »

L'idée de la bohémienne me revenait malgré moi.

« Bon, bon, cria l'oncle, il vous a donné du pain d'épice, c'est beau de sa part, ça prouve qu'il est reconnaissant; mais pourquoi donc est-ce qu'on dit qu'il est l'homme le plus fort du monde?

—Du monde, monsieur Stavolo, pour ça, je ne sais pas; non, dans le monde, il doit y en avoir d'aussi forts, mais le plus fort du pays, ça, c'est sûr.

—Du pays! dit l'oncle. Et le charbonnier Polak, le bûcheron Diemer...

—Il les a mis par terre, interrompit la vieille,

—Comment... qui?

—Le charbonnier, monsieur Stavolo

—Le charbonnier était là?



On dirait qu'ils n'ont jamais vu d'entorse. (Page 26.)

—Oui, c'est le dernier qu'il a renversé; même qu'après la lutte, il a fallu faire prendre à Polak trois grands verres de kirsch-wasser, à cause des efforts qu'il s'était donnés; ses genoux tremblaient, ses mains et ses épaules aussi; on aurait cru qu'il allait mourir.

—Vous avez vu ça?

—Je l'ai vu, monsieur Stavolo. N'est-ce pas, Nicolas?

—Oui, ma mère, » répondit le garçon à voix basse.

Alors l'oncle Conrad, regardant la table et sifflant entre ses dents je ne sais quoi, ne dit plus rien. De sorte qu'au bout d'une minute, la mère Robichon reprit :

« Et même, monsieur Stavolo, tenez, à cette heure ça me revient : il m'a parlé de vous.

—De moi, fit l'oncle en relevant la tête.

—Oui, il m'a dit en se frottant les mains : « Mère Robichon, je les ai tous mis sous la « table, mais il en reste encore un plus fort « que les autres : le père Conrad Stavolo, il « faut que nous nous regardions le blanc des « yeux, et quand je l'aurai couché sur le dos, « celui-là, sans lui faire du mal, bien entendu, « car c'est un homme que je respecte, je « pourrai me croiser les bras, en attendant « qu'il arrive des hercules du Nord. »

Pendant que la mère Robichon parlait, les joues de l'oncle Conrad se tiraient lentement; son nez crochu se courbait, ses yeux lançaient des éclairs en dessous.

« Il a dit ça? fit-il.

—Oui, monsieur Stavolo.

—Polisson! bégaya l'oncle en se contenant; parler ainsi d'un homme comme moi, d'un homme de mon âge, d'un homme...

—Mais, cria la vieille, ce n'est pas pour vous faire du mal.

—Du mal, dit l'oncle d'une voix éclatante, du mal! Qu'il prenne garde, lui, que Conrad Stavolo n'aille le trouver. Du mal! »

Et levant le doigt:

« Qu'il prenne garde!.. Défier un homme paisible... un homme qui a livré plus de cinquante batailles... »

Alors il se dressa.

« Un homme qui a bousculé Staumitz, le fameux Staumitz, de la haute montagne, comme une mouche... oui, je l'ai bousculé! Et Rochart, le terrible Rochart, qui portait douze cents; et le grand ségare Durand, qui renversait un taureau par les cornes, et Mütz, et Nickel Loos, et le contrebandier Toubac, et le boucher Hertzberg, de Strasbourg... tous, tous m'ont passé sous les jambes! », s'écria-t-il d'une voix qui faisait trembler les vitres.

Puis tout à coup il se calma, se rassit, vida son verre d'un trait et dit:

« De ce grand canonnier, je me moque comme d'une pipe de tabac. Que le Seigneur lui fasse seulement la grâce de ne pas me rencontrer, voilà tout ce que je lui souhaite. Mais c'est bon, je n'ai pas le temps de bavarder comme une pie-borgne. Que Yéri-Hans soit fort ou faible, cela m'est égal. Margrédel, donne-moi ma veste; je vais au Reethal poser, comme arbitre, une pierre entre Hans Aden et le vieux Richter. Voici bientôt deux heures; le juge de paix m'attend à la mairie. »

Margrédel, toute tremblante, alla chercher la veste. La mère Robichon et son fils rechargèrent leur hotte et leur panier sans rien dire, et l'oncle sortit comme si personne n'avait été là.

Moi, je ne revenais pas de toutes les batailles dont l'oncle Conrad s'était glorifié pour la première fois. Il paraît que, durant sa jeunesse, l'ardeur de la guerre le faisait aller jusqu'à douze ou quinze lieues, dans les Vosges, provoquer les hommes forts pour son plaisir: mais l'âge avait calmé son enthousiasme. Voilà ce que je me dis.

La mère et le fils Robichon nous souhaitèrent le bonjour, et s'en allèrent comme ils étaient venus.

VI

L'oncle Conrad, en rentrant le soir, ne dit plus rien de ces choses; il soupa tranquillement et se coucha de bonne heure, étant fatigué.

Je n'étais pas fâché non plus, après avoir passé deux nuits à faire de la musique, de m'étendre dans un bon lit. Mais le lendemain vers sept heures, comme je dormais encore, l'oncle m'éveilla:

« Lève-toi, Kasper, dit-il, nous allons acheter des petits cochons à Kirschberg, chez la mère Kobus; sa truie a fait la semaine dernière; il me faut six petits cochons pour envoyer à la glandée, on ne trouve pas de bonnes occasions d'acheter tous les jours.

—Des cochons de lait pour aller à la glandée, vous n'y pensez pas, mon oncle, lui dis-je. Dans six semaines, à la bonne heure, ils auront des dents; mais...

—Je te dis qu'il me faut des petits cochons, reprit-il d'un ton sec; quand on a deux vaches fraîches à lait et des eaux grasses, on peut nourrir six et même huit petits cochons, je pense. D'ailleurs je vais seulement les choisir; la mère Kobus me les enverra dans une quinzaine de jours par le *hardier* Stenger. Allons, habille-toi et descends.

—Tout de suite, mon oncle; seulement vous avez tort de vous fâcher; je n'ai pas voulu vous contrarier.

—Bon, bon, je n'étais pas fâché, mais arrive! »

Alors il descendit, et moi en m'habillant je pensai: « C'est tout de même un peu drôle que l'oncle, au lieu de faire du beurre avec le lait de ses vaches et d'envoyer la grosse Orchel le vendre au marché de Ribauvillé, comme toujours, veuille maintenant nourrir des petits cochons avec; ce sera de la viande bien délicate. »

Et songeant à ces choses, je descendis dans la grande salle. La voiture était déjà sous les fenêtres, tout attelée. L'oncle Conrad avait déjeuné.

« Bois un coup, Kasper, me dit-il; prends un morceau de viande et du pain dans ton sac, tu mangeras en route. »

On aurait cru que la foire était sur le pont.

Je vis aussi que l'oncle avait mis sa belle camisole grise, son grand feutre, ses culottes brunes et ses bas de laine, qui lui donnaient un air respectable. Il avait relevé le col de sa

chemise par-dessus ses oreilles, et je pensais en moi-même : « Est-ce qu'il a besoin de s'habiller en dimanche pour acheter des cochons ? »

Comme nous descendions l'escalier, Margrédel se pencha par la petite fenêtre de la cuisine pour nous crier de sa voix douce :

« Vous serez de retour avant la nuit?

—Sois tranquille, répondit l'oncle en m'aidant à monter sur la botte de paille, et s'asseyant auprès de moi. — Hue, *Fox!* hue, *Rappel!* »

La voiture partit comme le vent.

L'oncle Conrad paraissait grave. Lorsque nous fûmes hors du village, galopant entre les deux longues files de peupliers qui mènent à Kirschberg, il dit :

« Je vais acheter des cochons. C'est la bonne saison; voici le temps de la glandée. Je vais au village de Kirschberg, parce que la mère Kobus m'a dit, il y a cinq jours, qu'elle a des petits cochons à vendre. Nous arriverons pour cela; tu comprends, Kasper?

—Hé! c'est facile à comprendre.

—Justement, c'est facile à comprendre; voilà ce que je voulais dire.—Hue, *Fox*, hue ! »

Il tapait sur les chevaux.

Moi, je pensais : « L'oncle Conrad me croit donc bien bête, puisqu'il m'explique les choses comme à un petit enfant : « Nous allons acheter « des cochons... c'est la bonne saison... Nous « arriverons pour cela chez la mère Kobus, « et non pour autre chose... Tu comprends, « Kasper. »

Au bout d'un instant, il dit encore :

« Moi, je suis un homme de la paix, de la tranquillité, un bon bourgeois d'Eckerswir, qui s'en va tranquillement acheter des petits cochons dans un village voisin; mais si quelqu'un lui cherche dispute, il se défendra, naturellement. »

Alors je regardai l'oncle, et je me dis en moi-même : « Ah! ah! voilà donc pourquoi nous allons à Kirschberg! »

Et rien qu'à voir sa figure paisible, j'en avais la chair de poule; il arrondissait son dos, il s'était fait raser le matin, il avait mis une chemise blanche : il avait la figure d'un bon bourgeois, c'est vrai; mais en regardant son nez crochu et ses yeux gris, je pensai tout de suite : « Celui qui voudrait nous attaquer se tromperait joliment; ce serait une drôle de surprise pour lui. » Et toutes les histoires de bataille de mon oncle me revenaient à l'esprit. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer en moi-même, avec son air de bon vigneron, amateur de la paix. Et comme nous galopions toujours, je lui dis :

« Qui est-ce qui pourrait vouloir nous attaquer, oncle Conrad? Il n'y a plus de brigands sur les grandes routes.

—Je dis seulement, « si on nous attaquait; » Kasper, tu comprends, ce serait bien mal d'insulter un homme paisible comme moi, qui a des cheveux gris, un père de famille qui ne demande qu'à passer son chemin; n'est-ce pas?

—Oh! oui, ce serait bien mal, lui dis-je. Celui qui ferait cela pourrait s'en repentir.

—Ça, oui! car on se défendrait; il faudrait faire son possible. On ne peut pourtant pas se laisser bousculer sans répondre, fit l'oncle d'un air bonhomme; ce serait trop commode pour les gueux, si les gens de bien se laissaient battre, cela les engagerait dans le mal, et finalement ils se croiraient les forts des forts, parce qu'on n'aurait rien dit. — Hue, *Rappel!* »

Je vis bien alors que l'oncle Conrad allait exprès au Kirschberg pour se faire attaquer par Yéri-Hans, et d'abord j'eus peur de ce qui pouvait arriver. Je songeais au moyen de prévenir cette terrible rencontre, car le grand canonnier ne pouvait manquer de venir au *Cruchon d'or*, en apprenant que l'oncle s'y trouvait; c'était sûr, d'après ce que nous avait dit la mère Robichon. Que faire? Comment engager l'oncle à revenir?

Je le regardais du coin de l'œil en rêvant à ces choses; la voiture galopait; il semblait si calme, il avait mis tellement le beau jeu de son côté, il paraissait si ferme avec son air de bonhomme, que je ne savais la manière de m'y prendre.

Comme je rêvais ainsi, l'idée me vint que l'oncle Conrad pourrait bien renverser Yéri-Hans, et qu'alors la guerre serait entre eux; que le grand canonnier ne pourrait jamais se montrer à Eckerswir sans honte, qu'il ne ferait plus danser Margrédel, et cette idée me réjouit intérieurement. Ensuite je me dis que si l'oncle Conrad était le plus faible, ce serait bien pire encore : qu'il ne pourrait plus revoir Yéri-Hans, qu'il le maudirait, qu'il défendrait à Margrédel d'en parler devant lui, qu'il le traiterait de bandit, de va-nu-pieds, etc. C'était une mauvaise pensée, je le sais bien; mais que voulez-vous? J'aimais Margrédel, et l'idée que la bohémienne pouvait être venue de Kirschberg m'inquiétait; je songeais à Yéri-Hans comme à la peste, depuis que Margrédel s'était rappelée qu'il l'avait fait danser sept ans auparavant. Enfin les choses sont comme cela; je ne cache rien, ni le bien ni le mal. Voilà donc ce que je me dis; et je pensais même que si le grand canonnier ne venait pas au

Cruchon d'or, l'oncle le mépriserait ; de sorte que, de toutes les façons, Margrédel ne reverrait plus Yéri.

Bien loin de détourner l'oncle Conrad d'aller à Kirschberg, ma seule crainte était alors qu'il n'eût lui-même le bon sens de retourner à Eckerswir, soit par crainte ou tout autre motif.

Je me figurais d'avance ce grand canonnier roulant à terre, et je riais en moi-même. Voilà pourtant comme les idées des hommes changent d'une minute à l'autre, quand ils voient leur intérêt quelque part.

Enfin, vers onze heures, le village de Kirschberg se montra sur la côte, au milieu des arbres fruitiers ; la grande ferme du père Yéri-Hans en haut contre le bois, et les petites maisons, avec leurs hangars, le long de la route.

Nous approchions vite ; le bouchon de *l'Arbre vert* et les premières maisons, séparées les unes des autres par des tas de fumier, furent bientôt dépassés.

L'oncle Conrad, à la vue du *Cruchon d'or*, au détour de la rue, sur notre gauche, fouetta les chevaux, et dans le même instant, la diligence, toute couverte de conscrits en blouse bleue et calotte rouge, passa comme le tonnerre. Elle sortait de l'auberge, la porte cochère était encore ouverte, et beaucoup d'autres conscrits, des marchands d'hommes, des vieillards, des femmes et quelques jeunes filles se tenaient sur le chemin, saluant ceux qui partaient, et qui secouaient leur bonnet par toutes les fenêtres de la diligence. Quelques-uns, debout en haut, levaient le bras et chantaient la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, mais le roulement de la voiture empêchait de les entendre.

C'est au milieu de ce bruit que nous entrâmes dans la cour de l'auberge. Le garçon d'écurie vint prendre les chevaux ; nous descendîmes de voiture, et l'oncle, secouant la paille de ses habits, me dit :

« Arrive, Kasper, arrive, nous allons boire une bouteille de *rangen* avant de dîner ; ensuite nous irons chez la mère Kobus. »

Je le suivis sous la voûte, et nous entrâmes dans la grande salle, où fourmillait le monde. Quelques femmes pleuraient, le tablier sur les yeux, d'autres se consolaient en buvant du vin blanc et mangeant des *bredstelles*. Les marchands d'hommes fumaient gravement dans leurs grandes pipes de porcelaine, et madame Diederich, avec son grand bonnet de tulle et sa figure ronde toute réjouie, tenait l'ardoise derrière son comptoir.

On ne fit d'abord pas attention à nous ; mais quand nous fûmes assis près des fenêtres, dans un coin à droite, madame Diederich, nous voyant, vint dire bonjour à l'oncle Conrad d'un air agréable. Elle lui demanda pourquoi nous n'étions pas venus à la fête, comment se portait mademoiselle Margrédel, si tout le monde jouissait d'une bonne santé chez nous, etc. A quoi l'oncle répondit aussi d'un air joyeux. Alors madame Diederich se retira et j'entendis plusieurs personnes murmurer autour de nous :

« Monsieur Stavolo, d'Eckerswir... monsieur Stavolo. »

Et tout le long des tables, les têtes se tournaient pour nous voir. Le tonnelier Gross, près de la porte, dit d'une voix enrouée :

« Celui-là... c'est le plus fort d'Eckerswir : M. Conrad Stavolo, je le connais, il n'aurait pas peur de Yéri-Hans. »

L'oncle entendit ces mots, et je vis à sa figure que cela lui faisait plaisir.

Ensuite la servante nous ayant apporté une bouteille de *rangen* et deux verres sur un plateau, l'oncle versa gravement.

« A ta santé, Kasper, dit-il.

—A la vôtre, mon oncle, » lui répondis-je.

Quelques instants après, la servante nous apporta des biscuits sur une assiette, car à des personnes distinguées comme l'oncle Stavolo, on n'apporte pas des *knapwurst* avec des petits pains blancs, mais des biscuits ou des macarons, pour leur faire honneur.

Voyant ces choses, je commençais à penser en moi-même que Yéri-Hans n'oserait pas défier l'oncle, et que, s'il venait, nous aurions raison de le mépriser, puisque des gens considérés comme nous ne pouvaient pas aller s'empoigner avec le premier venu. Et je me disais que tout le monde donnerait tort à ce garçon, de sorte que nous aurions remporté la victoire sans nous être battus.

Enfin, pour la seconde fois, je changeais d'idée depuis le matin, quand tout à coup un grand canonnier, avec son petit habit-veste bien rembourré et serré comme le casaquin d'une fille à la taille, sa casquette pointue, à visière relevée, sur l'oreille, le pantalon de toile grise très-large, un homme brun, les yeux bleus, le nez carré, les moustaches blondes tirant sur le roux, les oreilles écartées de la tête, enfin un gaillard de huit pouces, solide comme un chêne, passa devant la fenêtre, tenant une petite baguette de noisetier, avec quelques feuilles au bout, qu'il balançait agréablement, et suivi du tonnelier Gross, les mains dans les poches sous son tablier.

Deux secondes après, la porte s'ouvrit, et cet homme, sans entrer, se pencha du dehors dans la salle, en regardant à droite et à gauche ;

puis il monta les trois marches, la main ouverte près de son oreille droite, et dit :

« Pour vous rendre mes devoirs ! »

Tous les jeunes gens criaient :

« Yéri ! Hé ! Yéri ! par ici !... un verre ! »

Lui riait d'un air de bonne humeur, suivant les tables, donnant des poignées de main et frappant doucement sur l'épaule des vieux qui pleuraient, en leur disant :

« Hé ! père Frantz... père Jacob... allons donc... du courage, que diable ! Il reviendra; je suis bien revenu, moi ! »

A quoi les vieux hochaient la tête sans répondre, ou, se cachant la figure dans leurs mains crevassées, murmuraient d'une voix sanglotante :

« Laisse-moi tranquille, Yéri; laisse-moi tranquille. »

On voyait tout de même que ce Yéri-Hans était un bon garçon, je ne peux pas dire le contraire; mais voilà justement ce qui m'ennuyait le plus; j'aurais voulu pouvoir penser que c'était un gueux, et que Margrédel, en le voyant, le trouverait abominable.

L'oncle Conrad faisait semblant de rêver. Il sortit sa pipe et la bourra tranquillement, puis, au lieu de l'allumer, il la remit dans sa poche et me dit :

« Kasper, il fait beau temps aujourd'hui.

—Oui, mon oncle, très-beau temps.

—Le raisin va profiter jusqu'à la fin du mois.

—Ça, c'est sûr; tous les jours il profite.

—Nous ferons au moins cent mesures cette année.

—C'est bien possible, oncle Conrad; et du bon.

—Oui, Kasper; il vaudra celui de 1822 : c'était un bon petit vin tendre, et qui s'est vendu jusqu'à trente-cinq francs la mesure trois ans après. »

Pendant que l'oncle disait ces choses, il avait l'air de regarder le forgeron Martine, en face de l'auberge, qui ferrait un cheval, le sabot sur son tablier. Moi, j'aurais voulu faire comme lui, mais je regardais toujours Yéri-Hans, qui, de son côté, ne paraissait pas nous voir. Finalement Gross lui toucha l'épaule, ce que je remarquai très-bien, mais il ne se retourna pas tout de suite; il dit encore quelques paroles en riant à une jeune fille qui le regardait de bon cœur, puis, se balançant d'un air content de lui-même, il tourna doucement sur ses talons et regarda de notre côté.

L'oncle Conrad, l'oreille dans la main et le coude sur la table, lui montrait le dos; mais, au bout d'une minute, ayant repris son verre pour le boire, il se retourna vers la salle, et Yéri-Hans fit semblant de le reconnaître :

« Eh ! je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est monsieur Stavolo, d'Eckerswir. »

Il s'approcha la main à sa casquette; et l'oncle, toujours assis, le nez en l'air, lui répondit, faisant l'étonné :

« C'est vrai que je suis Stavolo, d'Eckerswir, mais votre figure ne me revient pas.

—Comment ! vous ne reconnaissez pas le petit Yéri-Hans, le fils du père Yéri ? dit l'autre,

—Ah ! c'est toi, Yéri ? dit l'oncle en riant un peu; tiens, tiens, te voilà donc revenu du régiment ! eh bien ! ça me fait plaisir.

—Oui, monsieur Stavolo, il y aura demain douze jours que je suis de retour au pays, dit le canonnier. Vous avez peut-être entendu parler de moi ?

—Mon Dieu, non, fit l'oncle, à trois lieues les uns des autres, on ne reçoit pas de nouvelles du jour au lendemain; je te croyais encore en Afrique. »

Alors Yéri-Hans ne sut plus que dire; un instant il regarda de mon côté du coin de l'œil, et d'un ton de bonne humeur :

« C'est que, fit-il, voyez-vous, père Stavolo, on s'est un peu travaillé les côtes à la fête, et, ma foi, je pensais... hé ! hé ! hé !... que le bûcheron Diemer, le charbonnier Polak et trois ou quatre autres de vos anciennes connaissances auraient pu vous donner de mes nouvelles.

—Quelles nouvelles ?

—Hé ! je les ai mis sous la table.

—Ah ! ah ! fit l'oncle, tu es donc le fort des forts, Yéri ? Tu as rapporté des tours de la guerre ?... Diable... diable... oh ! oh !... c'est que maintenant on n'osera plus te regarder de travers, te voilà comme qui dirait à la cime de la gloire ! »

Il disait ces choses d'un air tellement drôle, qu'on ne savait pas trop si c'était sérieux. Plusieurs même, le long des tables, tournaient la tête pour cacher leur envie de rire.

Le canonnier, malgré sa peau brune, devint tout rouge, et seulement au bout d'une minute, il répondit :

« Oui... c'est comme cela, monsieur Stavolo; je les ai mis sur le dos, et s'il plaît à Dieu, ce ne seront pas les derniers. »

Alors les joues de l'oncle tremblèrent, et, comme il allait répondre, Yéri-Hans lui dit :

« Faites excuse, mon verre est là.

—Ne te gêne pas, » répondit l'oncle d'un ton sec.

Yéri-Hans alla s'asseoir en face de nous à l'autre table, parmi trois ou quatre de ses camarades qui lui gardaient un verre.

« A votre santé, monsieur Stavolo, s'écria-t-il en clignant les yeux.

—A la tienne, Yéri-Hans, » répondit l'oncle.

Ils continuèrent à se parler ainsi d'une table à l'autre, en élevant la voix. Toute la salle écoutait; moi, j'aurais bien voulu m'en aller; je me repentais d'être venu là. L'oncle, lui, semblait être plus jeune de vingt ans, tant il relevait la tête, tant ses yeux gris étincelaient, mais il conservait son calme; seulement son grand nez en bec d'aigle se recourbait plus fièrement, et ses cheveux gris semblaient se dresser autour de ses oreilles.

« Ainsi, monsieur Stavolo, s'écria le canonnier en riant, vous n'avez pas entendu parler de la fête? C'est étonnant!

—Pourquoi?

—Mais vous, un ancien, qu'on disait si terrible dans la bataille, il me semble que l'âge n'a pu refroidir tout à fait votre sang, et que ces choses-là devraient vous toucher; cela devrait vous réveiller, comme on voit les vieux chevaux de cavalerie hennir et dresser l'oreille quand on sonne la charge. Après ça... la vieillesse... la vieillesse! »

L'oncle était devenu tout pâle, mais il voulut encore se contenir et répondit :

« Les chevaux sont des bêtes, Yéri-Hans; l'homme avec l'âge apprend la raison. Tu ne sais pas encore cela, mon garçon, tu l'apprendras plus tard. C'est bon pour la jeunesse de se battre à tort et à travers. Les hommes d'âge, comme moi, se montrent rarement, mais quand ils se montrent, les autres voient que le vieux sang est comme le vieux vin : il ne pétille plus, mais il réchauffe. »

En parlant, l'oncle Conrad avait quelque chose de beau, et j'entendis dans toute la salle les vieux se dire entre eux :

« Voilà ce qui s'appelle parler. »

Le grand canonnier lui-même, un instant, regarda l'oncle d'un air de respect, puis il dit:

« C'est égal, j'aurais voulu vous voir à la fête, monsieur Stavolo. Puisque vous ne luttez plus, vous auriez jugé des coups.

—Tout cela, dit l'oncle, c'est pour faire entendre que je suis vieux, n'est-ce pas? que je ne suis plus bon qu'à me tenir dans le cercle et à crier comme les femmes : « Ah! Seigneur Dieu... ils vont se faire du mal... séparez-les! » Eh bien, tu te trompes; regarde-moi bien en face, Yéri, quand j'arriverai, ce sera pour te montrer ton maître.

—Oh! oh!

—Oui, garçon, ton maître; car c'est aussi trop fort d'entendre un homme se glorifier hautement; mais aujourd'hui je suis venu pour acheter des petits cochons chez la mère Kobus.

—Des petits cochons! » s'écria Yéri-Hans en poussant un éclat de rire.

Alors l'oncle se leva tout pâle en criant d'une voix terrible :

« Oui, des petits cochons, braillard! Mais je ne me laisserai pas marcher sur le pied, tout vieux que je suis. Lève-toi donc, lève-toi, puisque tu n'es venu que pour ça, puisque tu me défies! »

Et d'un ton plus grave, regardant toute la salle :

« Est-ce qu'un homme de mon âge, par vanité, par amour de la bataille, ou autre chose sotte pareille, serait arrivé tout exprès à Kirschberg? Non, ce n'est pas possible; il n'y a qu'un fou capable de pareille chose. J'étais venu pour mes affaires; mon neveu peut le dire. Mais, vous l'avez vu, ce jeune homme se moque de mes cheveux gris. Eh bien! qu'il vienne, qu'il essaye de me renverser!

—Ceci vaut mieux que des paroles, s'écria Yéri-Hans; moi je suis pour ceux qui s'avancent hardiment, et je laisse les femmes parler ensuite. »

Il sortit de sa place, et déjà tout le monde rangeait les bancs et les tables aux murs en disant :

« Ce sera cette fois une véritable bataille, une terrible bataille; le père Stavolo est encore fort; Yéri-Hans aura de la peine. »

L'oncle Conrad et Yéri, seuls au milieu de la salle, attendaient que tout fût en ordre. Madame Diederich et les servantes s'étaient sauvées dans la cuisine; on les voyait, dans l'ombre, regarder les unes par-dessus les autres.

Moi, je ne savais plus que penser; je me tenais debout, dans un coin de la fenêtre, regardant le canonnier, qui me paraissait alors plus grand et plus fort qu'auparavant. Et je me disais en moi-même qu'il avait une figure de lion, avec ses moustaches blondes, d'un lion joyeux, qui est sûr d'avance de tout renverser, de tout avaler : cela me faisait frémir. Ensuite, regardant l'oncle Conrad, large, trapu, carré, le dos rond, les bras gros comme des jambes, le nez en forme de crampon, et ses cheveux plats descendant sur le front jusqu'aux sourcils, cela me rendait un peu de confiance, et je croyais qu'il finirait tout de même par être le plus fort. Mais, en même temps, je sentais froid le long du dos; et tout le bruit de ces tables qu'on reculait, de ces bancs qu'on traînait, me tombait en quelque sorte dans les jambes. Je regardais à droite et à gauche pour m'asseoir, il n'y avait plus de

chaises; toute la grande salle était débarrassée, et les gens, debout sur les tables, la tête près du plafond, attendaient. Yéri-Hans ouvrit son habit et remit sa casquette à quelqu'un pour la tenir.

« Attrape, Kasper! » me cria l'oncle en me jetant son feutre, qui tomba à terre.

Cela me parut de mauvais augure, mais, lui, n'y prit pas garde; et retroussant les manches de sa veste, comme lorsqu'il travaillait à la vigne :

« Qu'on n'aille pas me soutenir plus tard, dit-il encore, que j'ai provoqué ce jeune homme; c'est Yéri qui m'a défié.

—Oui, oui, je prends tout sur moi, s'écria le canonnier en riant.

—Vous l'entendez, dit l'oncle. Eh bien donc, à la grâce de Dieu! »

En même temps, il arrondit son dos, la jambe gauche en avant et demanda :

« Y es-tu, Yéri?

—Oui, monsieur Stavolo. »

Et ils se prirent aussitôt au collet de la veste, à la mode des Alsaciens, sans se toucher le corps. Il faut que les collets de leurs habits aient été d'un bon drap, car d'abord l'oncle Conrad enleva Yéri-Hans de terre à la force des poignets, et le tint ainsi un instant comme pour le lancer au mur; puis ce fut son tour d'être soulevé de la même manière. Tous deux retombèrent d'aplomb. On ne respirait plus dans la salle.

« Tu as de solides poignets, dit l'oncle, je dois le reconnaître, hé! hé! hé!

—Et vous aussi, monsieur Stavolo, » dit le canonnier.

Presque aussitôt, l'oncle le poussa de toutes ses forces, les bras en avant et la tête en bas, comme un taureau qui veut enfoncer quelque chose avec ses cornes; il essayait de le lever en même temps, mais Yéri-Hans, penché contre lui, glissa sur ses pieds tout le long de la salle avec un bruit de rabot; et à peine l'oncle eut-il fini de le pousser que, jetant un cri sauvage : « A mon tour! » il repoussa l'oncle de la même manière, sans parvenir à le renverser. Et quand il fut au bout, tous deux se levèrent en se regardant le blanc des yeux, et l'on entendit toute la salle reprendre haleine. On voyait les traces de leurs clous sur le plancher. L'oncle Conrad était pâle, le canonnier rouge comme une brique. Ils se lâchèrent un instant, et Yéri-Hans dit d'un ton de colère :

« C'est bon!

—Tu es déjà las? fit l'oncle.

—Ah! las... las... »

Et, dans le même instant, il reprit l'oncle Conrad au collet, en le secouant, comme pour essayer quelque chose; l'oncle l'avait aussi repris. Ils s'observèrent ainsi plus d'une minute, en riant d'un rire étrange. Puis, tout à coup, Yéri attira l'oncle avec tant de force, qu'il eut besoin de se pencher en arrière pour résister, et comme il se penchait, l'autre, poussant un cri sourd du fond de sa poitrine, se jeta sur lui brusquement, de sorte que l'oncle Conrad, qui ne s'attendait pas à cela, fut culbuté les deux jambes en l'air et les épaules sur le plancher.

Mille cris de triomphe s'élevèrent alors de toutes les tables, et Yéri-Hans se frotta les mains en se gonflant les joues jusqu'aux oreilles; il avait eu de la peine, car ses yeux étaient rouges comme du sang.

L'oncle, les lèvres pâles et tremblantes, se releva; mais il était à peine debout, pour recommencer la bataille avec acharnement, que sa jambe plia, et qu'il dut s'appuyer contre une table pour se soutenir. Il se fit aussitôt un grand silence dans la salle, et Yéri demanda :

« Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Stavolo? Est-ce que vous avez mal?

—Va-t'en au diable, mauvais gueux! cria l'oncle, tu m'as cassé la jambe. Ah! le bandit, il m'a pris en traître, et voilà que j'ai la jambe cassée! »

En entendant cela, je m'écriai :

« Seigneur Dieu! mon oncle est estropié; vite un médecin! »

Et Yéri-Hans, remettant sa casquette dit :

« J'en suis bien fâché, monsieur Stavolo, oui, bien fâché; vous avez tort de vous mettre en colère; je ne l'ai pas fait exprès.

—Ah! le gueux! il me casse la jambe avec ses tours, et il ose me soutenir qu'il ne l'a pas fait exprès! dit l'oncle, qu'on avait fait asseoir, et qui grinçait des dents pendant qu'on lui ôtait le soulier. Tu me répondras de cela, Yéri, tu m'en répondras!

—Oui, monsieur Stavolo, quand vous voudrez, dit Yéri-Hans; mais vous avez tort de tant crier; parole d'honneur, cela me fait de la peine. »

On voyait qu'il disait la vérité; mais l'oncle, qui croyait remporter la victoire, ne pouvait comprendre cela.

« Va-t'en! va-t'en! disait-il; de te voir, ça me retourne le sang! Ah! le bandit, estropier un homme de mon âge! »

Alors Yéri-Hans sortit tout triste, et, comme on avait ôté le soulier et le bas à l'oncle Conrad, Summer, le charcutier de la petite place, s'agenouilla devant la chaise, et se mit à tâter la jambe du haut en bas. Tout le



« Mon pauvre père !. . mon pauvre père !... (Page 26.)

monde en cercle regardait. La colère de l'oncle passait vite ; il bégayait :

« Être boiteux maintenant pour le restant de mes jours, et par la faute de ce bandit ! Ah ! quelle mauvaise idée j'ai eue de venir acheter des petits cochons à Kirschberg !... Ah ! le brigand !... Moi qui buvais là tranquillement sans penser à rien ! Encore si ce n'était pas un tour de régiment qu'il a rapporté d'Afrique, le gueux, pour estropier les gens de bien ! »

Le vieux Summer, avec son bonnet de coton et son tablier blanc, tâtait toujours, et finalement il dit :

« Des os cassés, je n'en trouve pas, mais une grosse entorse.

—Une entorse ? fit l'oncle.

—Oui, c'est encore pire qu'un os cassé, monsieur Stavolo. Il faut bien vite mettre le pied dans un baquet d'eau froide ; car, voyez-vous, si l'on tardait longtemps, on pourrait être forcé de couper la jambe. »

L'oncle alors me regarda, tellement pâle, que je sentis les larmes me remplir les yeux ; il voulut parler, mais il ne put dire que deux mots :

« De l'eau, Kasper ! de l'eau, bien vite ! »

Je courus dans la cuisine, où la servante Zeffen était en train de pomper un baquet d'eau ; c'est moi-même qui l'apportai dans la salle, et l'oncle y mit le pied en grelottant ; c'était de l'eau de roche, froide comme la glace.

Madame Diederich dit alors :

« Vous ne sauriez croire, monsieur Stavolo,



Je m'assis sur mon vieux bahut, la tête entre les mains. (Page 31.)

combien je suis désolée qu'un pareil malheur se soit passé dans mon auberge !

—Et moi encore plus ! cria l'oncle vraiment fâché.

—Vous coucherez ici ?

—Moi, coucher à Kirschberg? Jamais ! Je ne resterai pas ici plus d'un quart d'heure. On ne me reverra plus dans ce gueux de pays. Dieu me préserve de venir jamais acheter de petits cochons dans un pays pareil. »

Tous les gens de l'auberge s'en allaient l'un après l'autre répandre la grande nouvelle; au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus dans la salle que l'oncle Conrad, Summer, les servantes et moi, car madame Diederich était aussi sortie pour dire au domestique d'atteler.

« Monsieur Stavolo, vous feriez bien de rester, dit Summer; il serait dangereux de vous mettre en route.

—Cela m'est égal, dit l'oncle; j'ai ce pays en horreur.

—Vous êtes décidé !

—Oui.

—Eh bien ! nous pouvons sortir la jambe du baquet et mettre du linge mouillé autour, cela fera le même effet jusqu'à votre arrivée là-bas. »

Il regarda la jambe et dit encore :

« C'est une grosse entorse. »

Puis il l'entoura de linges, que madame Diederich venait d'apporter. Il versa de l'e[illegible] dessus, et l'on transporta l'oncle, dans u[illegible] teuil, jusqu'à la voiture. On le mit de[illegible] fau-[illegible]rière, la

4

jambe sur une botte de paille, et c'est moi qui pris le fouet.

Tout le village était aux fenêtres pour nous voir passer. Madame Diederich ne parla pas de sa note, et le père Summer cria :

« J'irai vous voir un de ces quatre matins, monsieur Stavolo ; savoir de vos nouvelles.

—C'est bon, c'est bon ! fit l'oncle en claquant des dents, car il avait froid. Dépêche-toi, Kasper. »

Nous partîmes à travers le village au grand galop; l'oncle était honteux de voir tant de monde sur les portes et criait :

« Comme les gens sont bêtes à Kirschberg; on dirait qu'ils n'ont jamais vu d'entorse !... Cela peut arriver au premier venu de glisser. »

Enfin, quand nous fûmes dehors, sur la grande route, il se calma d'un coup et ne dit plus rien. La colère de sa défaite le rendait comme sauvage. Moi, je fouettais les chevaux, et je me disais que dans ces malheurs il y avait encore quelque chose de bon, puisque Margrédel allait maudire Yéri-Hans, et que l'oncle entrerait dans des fureurs terribles chaque fois qu'on lui parlerait de cet homme.

C'est au milieu de ces pensées que nous arrivâmes à Eckerswir, vers trois heures du soir. L'oncle regardait à droite et à gauche d'un air inquiet, craignant la rencontre du père Brême, de Mériâne ou de tout autre de ceux que nous voyions le soir à l'auberge des *Trois-Roses*, et qui n'auraient pas manqué de nous saluer, ou même de nous arrêter pour s'informer de notre voyage, surtout en voyant l'oncle Conrad assis derrière la voiture et moi sur le devant. Heureusement, rien de tout cela n'eut lieu; nous arrivâmes près de la maison au petit trot, sans avoir fait de pareilles rencontres. Mais à peine étions-nous arrêtés, que Margrédel regarda par une des fenêtres de la salle, et parut tout étonnée de nous voir déjà de retour. Puis, voyant l'oncle Conrad la jambe en l'air, elle quitta son ouvrage et courut sur l'escalier en criant :

« Qu'est-ce qui se passe? qu'est-ce que tu as, mon père?

—Rien, Margrédel, répondit l'oncle; ce n'est rien, j'ai glissé.

—Glissé ! ou donc, mon Dieu?

—Dans l'auberge du *Cruchon d'or*, et ça m'a fait une petite entorse, voilà tout. »

Margrédel voyait bien à notre mine que c'était plus grave qu'il ne disait; aussi, sans écouter davantage, se mit-elle à crier :

« Orchel! Orchel! vite, vite, cours chercher M. Lehmann ! »

Elle descendit de l'escalier et grimpa sur la voiture, en disant d'une voix si tendre : « Mon pauvre père! mon pauvre père! » et en l'embrassant tellement, que j'aurais souhaité d'être à sa place avec son entorse.

Lui paraissait attendri :

« Ce n'est rien... ce n'est pas dangereux, Margrédel, faisait-il; seulement je ne peux pas descendre tout seul; il faut chercher le vieux Rœmer et le grand Hirsch pour m'aider. »

Déjà plusieurs voisines étaient sorties de leurs baraques aux cris de Margrédel. On prit l'oncle sous les bras et sous les jambes, et on le porta de la sorte, la tête en bas, jusqu'au haut de l'escalier.

Margrédel pleurait à chaudes larmes. Orchel était partie, et l'oncle se trouvait étendu sur le lit depuis quelques minutes, les fenêtres ouvertes, et la moitié des commères autour de lui, parlant toutes à la fois, disant que le blanc d'œuf, les oignons hachés avec du persil, de l'huile de noix avec du poivre étaient tout ce qu'il y avait de mieux pour les entorses; et l'on ne savait quoi choisir parmi toutes ces choses, lorsque le docteur Lehmann entra, disant :

« Qu'on commence d'abord par évacuer la chambre; je n'aime pas à entendre toutes ces pies bavarder autour de moi. »

Puis s'approchant de l'oncle Conrad, qui le regardait les yeux écarquillés :

« Eh bien! monsieur Stavolo, fit-il en lui serrant la main, que diable avons-nous?

—J'ai glissé, dit l'oncle, j'ai glissé dans la salle de l'auberge du *Cruchon d'or*, à Kirschberg, et cela m'a dérangé le pied.

—Voyons. Venez ici, Kasper, et que mademoiselle Margrédel nous fasse le plaisir d'aller voir ce qui se passe dans la chambre voisine, » dit Lehmann.

Après quoi il se mit à défaire les linges de la jambe, regarda et dit :

« C'est bel et bien une bonne entorse. Comment diable, père Stavolo, vous, un homme si solide, avez-vous pu, dans une salle, sur un plancher, attraper une entorse pareille, d'avant en arrière, car vous avez glissé brusquement d'avant en arrière, cela se voit; il n'y avait donc rien pour vous retenir ?

—Cela s'est fait, dit l'oncle après avoir ruminé quelques secondes, par un coup de traître. »

Le docteur Lehmann se redressa de toute sa hauteur en disant :

« Comment! un coup de traître?

—Oui, monsieur Lehmann, c'est la pure vérité; Kasper est là pour le dire. »

Alors il raconta comment nous étions partis le matin, avec l'idée d'acheter des petits cochons à Kirschberg, chez la mère Kobus;

comment Yéri-Hans l'avait attaqué par surprise dans la salle du *Cruchon d'or*, et comment il avait glissé sur un noyau de prune; ce qui sans doute était cause de son entorse.

« Ah! bon, bon, maintenant je comprends, dit le docteur en riant un peu; nous avons voulu essayer nos forces, père Stavolo, cela ne réussit pas toujours, vous avez eu le dessus assez longtemps, et...

—Non, non, cria l'oncle tout honteux, Kasper est là pour dire que Yéri-Hans m'a pris en traître, et que sans le noyau... N'est-ce pas, Kasper? »

Je n'avais rien vu de ces choses; mais l'oncle Conrad me paraissait bien assez malheureux avec son entorse, sans aller le contredire encore.

« C'est clair comme le jour, lui dis-je; le canonnier vous a d'abord attiré pour vous tendre la jambe, ensuite il vous a poussé en arrière, et vous avez glissé sur le noyau.

—Oui, il m'a tendu la jambe... c'est un bandit! Mais si le noyau n'avait pas été là!...

—Enfin, n'importe! L'entorse est forte, dit Lehmann, elle pourra vous tenir six semaines sur le flanc, si vous commettez la moindre imprudence. Vous avez bien fait de mettre le pied dans l'eau froide, seulement le bandage ne vaut rien. »

Alors il lia le pied de l'oncle Conrad tellement bien, qu'il aurait pu marcher; mais il lui recommanda de ne pas bouger et de mouiller le linge le plus souvent possible. Cela fait, le docteur sortit comme il était venu, disant qu'il reviendrait le lendemain.

L'oncle Stavolo était consterné de voir que Lehmann avait découvert la vérité d'abord. C'est pourquoi, quand nous fûmes seuls, il me dit :

« Ces médecins ne valent pas la corde pour les pendre; on a beau leur dire la vérité cent fois, ils ne croient à rien. Puisque c'est comme cela, je ne dirai plus rien du tout; quand on me demandera comment la chose s'est passée, je répondrai : « Demandez à Kasper, il sait bien que c'est par un coup de traître qu'on m'a renversé; il a tout vu, le crochet dans mes jambes et le noyau! Mais il ne convient pas que je le dise moi-même, car j'aurais l'air de vouloir m'excuser, de me défendre avec la langue; cela ne peut pas aller. Kasper, tu diras la pure vérité, comme tu l'as dite à Lehmann, voilà! Et maintenant laisse-moi tranquille, toutes ces choses m'ont chagriné, j'ai sommeil. »

Je sortis de la chambre, et trouvant Margrédel qui pleurait près de la fenêtre, sa jolie figure dans les mains, je lui dis que Yéri-Hans était cause de tout; qu'il avait attaqué son père, qu'il l'avait défié, et finalement renversé par un coup de traître.

Elle ne répondait pas et sanglotait toujours.

Au souper, elle prit son assiette et alla se mettre près de son père, pour le veiller; et moi je soupai seul, pensant que Margrédel ne se fâchait pas assez contre Yéri-Hans, et qu'à sa place je l'aurais maudit mille et mille fois.

VII

Le bruit de ces événements s'étant répandu dans le pays, la réputation de l'oncle Conrad en fut singulièrement diminuée. On ne parlait plus que de Yéri-Hans; on célébrait sa force extraordinaire, on disait que tous les autres n'étaient rien auprès de lui.

Vers la même époque, l'oncle Conrad se mit à faire des réflexions profondes sur la vanité des choses humaines. Il rêvait du matin au soir, et souvent, quand j'étais assis près de son lit, il commençait à dire.

« Kasper, plus j'y pense et plus je vois que les hommes sont des fous de s'échiner comme ils font. Qu'est-ce que la gloire? Je te le demande un peu. Je me rappelle que le vieux curé Jéronimus criait toujours : « La gloire, c'est la fumée de la fumée! » Tant que vous êtes fort, vous avez de la gloire, parce que les autres ont peur de vous, parce qu'ils vous en veulent sans oser le dire; mais quand vous devenez vieux, ou qu'il vous arrive de glisser sur un noyau, par hasard, la gloire s'en va. Et pour l'argent, c'est la même chose : à quoi sert d'avoir du bien, quand on ne peut plus en profiter? Moi, par exemple, Kasper, à quoi me sert d'avoir quinze arpents de vignes, puisque je ne peux plus aller les voir? A quoi me sert d'avoir du vieux vin dans ma cave, puisque Lehmann me défend d'en boire, de peur d'enflammer mon entorse? A quoi me sert tout ce que j'ai maintenant? J'aimerais autant n'en avoir que la moitié et pouvoir en jouir! Pour le reste, on en peut dire autant, car autrefois j'avais une bonne femme que j'aimais, et j'aurais eu du bonheur de vivre avec elle jusque dans mes vieux jours; tous mes biens m'auraient fait cent fois plus de plaisir, si j'avais pu les avoir avec Christine; mais c'est du temps perdu quand on parle d'elle, puisqu'elle est morte! Sait-on seulement bien si elle pense à nous, si elle voit ce qui se passe à Eckerswir? Je le crois, mais je n'en suis pas sûr. Et ma fille Margrédel? je l'ai

élevée, je l'ai fait danser sur mes genoux, je l'ai vue grandir, et c'était mon bonheur. Eh bien! voilà qu'elle a vingt et un ans; supposons que tu ne sois pas là, Kasper, un autre viendrait, il trouverait Margrédel belle, et il faudrait encore que je donne de l'argent pour qu'il la prenne en mariage. N'est-ce pas abominable cela, d'élever sa fille pour des gaillards qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, et qui croient encore vous faire beaucoup d'honneur en se laissant graisser la patte? Je soutiens, moi, que tout n'est rien, et que sans notre sainte religion, qui nous promet la vie éternelle, il vaudrait bien mieux n'être pas venu dans ce monde! »

Ainsi parlait l'oncle à cause de son entorse; on n'avait jamais vu d'homme plus raisonnable, et je lui disais :

« Vous avez raison, mon oncle; seulement il faut faire comme tout le monde, et se marier, puisque c'est la mode en Alsace. Quand vous serez guéri, vous penserez autrement; vous irez voir vos vignes, vous boirez du vieux *kutterlé*. Et moi, vous me connaissez, si j'ai le bonheur de plaire à Margrédel, nous resterons tous ensemble et nous serons heureux. »

L'oncle ne voulait plus voir personne du dehors; le vieux Brêmer, le père Mériâne et plusieurs autres s'étant présentés, il avait défendu de les laisser entrer.

Ce qui le fâchait surtout, c'était d'entendre parler de Yéri-Hans; chaque fois qu'on prononçait son nom, il changeait de couleur et bégayait :

« Ah! le gueux... si je le rencontre jamais au détour d'un chemin! »

Margrédel ayant un jour voulu dire quelques paroles en faveur du canonnier, sous prétexte qu'il n'était pas cause de l'entorse, mais le noyau, il devint tout pâle et dit d'une voix sourde :

« Tais-toi, Margrédel, tais-toi; si tu veux m'achever, tu n'as qu'à soutenir ce brigand. »

Je reconnus alors que Margrédel aimait Yéri-Hans, et je bénis le Seigneur de tout ce qui s'était accompli, me disant en moi-même :

« C'est le bon Dieu qui, dans sa sagesse, a fait ces choses, afin que l'oncle Conrad et le grand canonnier fussent ennemis l'un de l'autre! »

Et pendant que l'oncle trouvait que tout allait mal, je trouvais, moi, que tout allait bien.

Margrédel était triste, elle ne chantait plus à la cuisine, elle ne riait plus à table; elle rêvait, les yeux abattus.

« Ah! me disais-je en la regardant aller et venir tout inquiète, maintenant je sais pourquoi la bohémienne est venue à la maison; je sais pourquoi tu rougissais, Margrédel, le jour où je te demandais : « Qu'est-ce que cette vieille est venue faire ici? » Je sais pourquoi tu te rappelais si bien ce grand blond qui t'avait fait danser autrefois à Kirschberg; je sais pourquoi tu t'attristes. Mais tout cela, Margrédel, ne sert à rien; Yéri-Hans ne viendra jamais dans la maison du père Conrad Stavolo; non, non, c'est fini, Margrédel, il faut penser à quelque autre brave garçon qui t'aime bien; ce grand canonnier est un gueux, pourquoi t'obstiner? »

Je la plaignais intérieurement, et j'étais content tout de même; je me disais :

« Quand Margrédel se sera bien attristée de la sorte, elle oubliera l'autre, et je serai là pour la consoler. Nous nous marierons et tout sera très-bien. Même un jour, dans cinq, six ou dix ans, quand nous aurons des petits enfants, et qu'elle sera tranquillement assise un soir au coin du feu, je lui demanderai tout à coup : « Hé! Margrédel, est-ce que, dans le « temps, tu n'as pas eu des idées pour Yéri-« Hans, de Kirschberg? Dis-le hardiment; tu « n'as pas besoin de te cacher. » Alors elle rougira et finira par répondre : « Comment « peux-tu croire ces choses, Kasper? Jamais, « jamais une idée pareille n'est entrée dans « ma tête. »

Et, me figurant cela, j'en avais les larmes aux yeux; je bénissais le Seigneur d'avoir inspiré l'idée de la bataille à l'oncle Conrad, pour avancer mon mariage avec Margrédel.

Cela dura trois semaines. De temps en temps, l'oncle m'envoyait dehors voir si le raisin mûrissait; je lui rapportais quelques grappes qu'il goûtait; mais il aurait voulu sortir, visiter la côte lui-même, préparer ses tonnes, retenir ses gens pour les vendanges. On ne saurait s'imaginer sa désolation d'être étendu là sans pouvoir bouger, et toutes les paroles qu'il inventait pour maudire celui qui l'avait mis dans cet état.

Le docteur Lehmann, avec sa longue casaque de velours jaune clair et son bonnet gris à visière relevée, les bras fourrés jusqu'aux coudes dans ses poches, et ses demi-bottes de cuir roux au bout de ses longues jambes en échasses, venait le voir chaque matin.

« Cela va bien, disait-il après avoir levé le bandage. Encore un peu de patience, père Stavolo, votre pied se fortifie, l'enflure disparaît; dans quelques jours, vous pourrez sortir avec un bâton.

—Dans quelques jours! criait l'oncle; ça ne finira donc jamais?

—Eh! que voulez-vous? pour les entorses, il

faut de la patience. Je sais bien que c'est ennuyeux de rester étendu sur le dos, à rêver qu'il fait beau temps, que la vigne avance, que le raisin mûrit, qu'il faudra soufrer les tonnes, dresser le chantier, nettoyer la cave et graisser le pressoir; je sais tout cela, mais qu'y faire? Vous avez encore de la chance, maître Conrad.

—Comment, de la chance?

—Sans doute; la même chose aurait pu vous arriver en pleines vendanges; il aurait fallu laisser à d'autres le soin de tout; et puis l'entorse aurait pu être plus forte. Enfin tout va bien; seulement du calme, maître Stavolo. »

Alors, passant la main sur sa longue barbe fauve en pointe, et souriant en lui-même, il entrait dans la grande salle et s'arrêtait toujours une minute à causer avec Margrédel, qui cousait près de la fenêtre.

« Eh bien! eh bien! Margrédel, on est toujours fraîche et jolie comme un bouton de rose, hé! hé! hé!

—Oh! monsieur Lehmann, vous dites toujours de belles choses aux gens.

—Non pas, non pas; je dis la vérité, je dis ce que je pense. Kasper n'est pas malheureux; je voudrais bien être à sa place. »

Margrédel rougissait, et lui, riant, sortait en me serrant la main.

Voilà comment les choses se passaient.

L'oncle Conrad n'y tenait plus, quand un beau matin le docteur, après avoir vu le pied, dit:

« Cette fois, monsieur Stavolo, tout est en ordre. Vous pouvez vous lever et marcher avec un bâton. »

La figure de l'oncle s'éclaircit:

« La jambe est remise? dit-il.

—Oui, il ne faut plus qu'un peu d'exercice pour fortifier les nerfs. »

Puis le docteur, se relevant, se prit à rire et s'écria:

« Seulement, père Stavolo, prenez garde; vous savez, il y a tant de noyaux dans le monde! Il ne faut pas mettre le pied dessus; ce serait pire que la première fois. »

L'oncle, en entendant parler de noyau, devint tout rouge.

« C'est bon, fit-il, les noyaux ne sont pas toujours pour les mêmes!

—Non, père Stavolo, mais il ne faut pas non plus les chercher, sans cela on les rencontre plus souvent qu'à son tour. Allons, au plaisir de vous revoir le plus rarement possible. »

Et sur ce, le docteur sortit en riant, et l'oncle Stavolo, s'asseyant sur son lit, s'écria:

« Ce grand Lehmann m'ennuie avec ses noyaux; il a l'air de dire que Yéri-Hans m'a renversé sans noyaux; je ne peux pas souffrir les gens qui se moquent de tout.

—Bah! lui dis-je, il vous a remis la jambe en bon état, qu'est-ce que le reste peut vous faire?

—Oui, mais je ne l'avais pas envoyé chercher pour me parler de noyaux. »

Malgré sa mauvaise humeur, l'oncle Conrad se leva, s'habilla, et, sans écouter la recommandation du docteur, il sortit le même jour, dans l'après-midi, pour aller voir ses vignes. Il revint au soir très-content et nous dit:

« Tout va bien; mes deux jambes sont aussi solides l'une que l'autre. Allons, allons, il aurait pu m'arriver pire que d'attraper une entorse. Ne pensons plus à ces choses. La vigne est belle, nous aurons une bonne année, voilà le principal. »

J'étais très-content de voir l'oncle Conrad entièrement rétabli.

Depuis ce moment jusque huit jours avant les vendanges, vers la Saint-Jérôme, qui se trouve être le patron d'Eckerswir, l'oncle ne parla plus de Yéri-Hans et ne s'occupa que de ses vignes, de ses caves et de son pressoir.

Moi je sortais souvent avec Waldhorn; je gagnais de l'argent et je disais: « Encore deux cents écus, et j'aurai mes deux arpents de vignes, avec Margrédel. »

C'était mon bonheur de rêver à cela. Tout le long des chemins, en écoutant chanter les alouettes, je ne faisais que penser à mes noces. En revenant de chaque tournée, j'apportais quelque chose à Margrédel: un ruban, des boucles d'oreilles, enfin ce qu'il y avait de plus beau. Elle recevait tout cela d'assez bon cœur, mais plus pourtant avec la même joie que dans les premiers temps. Elle ne souriait plus, elle ne me remerciait plus et semblait dire: « C'est tout simple qu'il m'achète ces choses, puisqu'il veut m'avoir! »

Cette différence me faisait de la peine, mais je me consolais en songeant que l'oncle Conrad ne pouvait pardonner à Yéri-Hans, et qu'une fois marié avec Margrédel, elle oublierait l'autre et deviendrait une bonne petite femme de ménage.

VIII

Or, cinq ou six jours avant la fête d'Eckerswir, un matin qu'il faisait très-chaud, je jouais un air de clarinette dans la grande salle, mon cahier appuyé contre le mur, entre les deux fenêtres ouvertes. L'oncle Conrad

fendait du bois dehors, au bas de l'escalier, et j'entendais Margrédel laver des assiettes dans la cuisine. Cela durait depuis environ une demi-heure, lorsque l'oncle entra en manches de chemise et se mit à se promener autour de moi tout rêveur. Et comme j'allais toujours mon train, tout à coup, m'appuyant la main sur l'épaule, il me dit :

« C'est un bel air que tu joues là, Kasper; mais laisse un peu ta musique. causons; qu'est-ce que les gens disent de moi dans le village? »

Alors je déposai ma clarinette, et m'étant retourné sur ma chaise :

« Que voulez-vous qu'on dise, mon oncle? lui répondis-je. Vous savez bien que depuis votre entorse je n'ai pas été aux *Trois-Roses*.

—Bon, fit-il, tout le monde se réjouit de voir que Yéri-Hans a manqué de me casser la jambe.

—Oh! comment pouvez-vous avoir des idées pareilles?

—C'est bien, tu ne veux pas me faire de la peine; mais je me moque de tout le village. D'abord, sans le noyau qui m'a fait glisser, Yéri-Hans en aurait vu des dures. Malgré cela, j'ai eu tort de crier contre lui; quand on joue et qu'on perd, on paye et on se tait. Enfin, ce noyau m'avait mis en colère; si Yéri m'avait renversé par sa force, j'aurais trouvé cela tout naturel; mais d'être tombé par la faute d'un noyau, c'est trop fort, surtout quand on risque de se casser la jambe.

—Sans doute, lui répondis-je. Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus.

—Non, il ne faut plus en parler, Kasper; mais les choses ne peuvent pas en rester là. »

Je vis aussitôt qu'il ruminait d'avoir sa revanche; et le retour de Yéri-Hans, la joie de Margrédel, tout me passa devant les yeux comme un éclair.

« Qu'est-ce que cela vous fait, mon oncle, de passer pour l'homme le plus fort du pays? m'écriai-je. Qu'est-ce que cela vous rapporte? Pas un liard; au contraire, les gens vous en veulent; ils voudraient vous voir les os cassés; ils ne vous plaignent pas quand il vous arrive malheur, ils disent que c'est bien fait!

—Ah! ils disent cela, répondit l'oncle Conrad; voilà justement ce que je voulais savoir. Maintenant, grâce au ciel, ma jambe est remise; il faut que je revoie le grand canonnier.

—Comment, vous, un homme si raisonnable!

—Raisonnable tant que tu voudras, Kasper. Est-ce qu'on est raisonnable parce qu'on garde les coups sans les rendre? Non, tout cela c'est bon pour un joueur de clarinette, mais ça ne me convient pas. Lève-toi, neveu; viens ici que je te montre quelque chose. »

Il me prit par un bouton de ma veste et me conduisit au milieu de la salle en disant :

« Voici la fête d'Eckerswir qui vient dans cinq jours. Je n'aime pas à me battre dans une salle d'auberge remplie de noyaux, de morceaux de pain, de fromage et autres choses glissantes. Eh bien! on ne peut pas souhaiter de meilleure occasion pour lutter à bras-le-corps sur la place; et c'est ce que je ferai. J'ai découvert un moyen de mettre ce canonnier sur le dos. Tiens, Kasper, empoigne-moi solidement, je vais te montrer cela; y es-tu?

—Oui.

—Tu me tiens bien?

—Oui, mon oncle.

—Eh bien, regarde! »

En même temps, il me prit le bras gauche au coude, me passa l'épaule au-dessous, et sans savoir comment cela se faisait, je sentis mes jambes tourner en l'air, et je tombai tout à plat de mon haut, croyant avoir les reins cassés. Cela m'étonna tellement, que je restai plus d'une demi-minute bouche béante, sans pouvoir rien dire ni reprendre haleine.

« Eh bien! criait l'oncle tout glorieux, as-tu vu, neveu?

—Oui, j'ai vu, lui dis-je en me levant, c'est très-bon... mais vous auriez pu m'expliquer cela d'une autre manière.

—Tu n'aurais pas aussi bien compris, Kasper, fit-il. Voilà comment je vais m'y prendre avec Yéri-Hans; seulement, il faudrait l'attirer ici, et ce ne sera pas facile. Tu retourneras toi-même à Kirschberg l'inviter, de ma part, à dîner chez nous le dimanche de la fête.

—Oh! pour ça, non! m'écriai-je vraiment indigné; je ne vous ai jamais contrarié, j'ai toujours fait ce que vous avez voulu; mais amener moi-même Yéri-Hans ici, jamais! jamais!

—Allons, allons, calme-toi, Kasper, j'enverrai Nickel, » dit l'oncle.

Et comme je voulais répondre, il ajouta :

« Tout ce que tu pourrais dire ou rien du tout, ce serait la même chose. Il faut que Yéri-Hans vienne, il faut que je le voie les jambes en l'air, comme il m'a vu. »

Dans cette extrémité, je compris qu'il ne me restait qu'une ressource pour éloigner de plus grands malheurs.

« Oncle Conrad, lui dis-je, vous avez tort. Consultons Margrédel, vous verrez qu'elle pense comme moi. »

Et sans attendre de réponse :

« Margrédel! m'écriai-je en ouvrant la porte

de la cuisine, écoute; sais-tu que ton père veut encore se battre avec Yéri-Hans, qu'il veut l'attirer ici pour l'exterminer? »

Je croyais naturellement qu'elle allait crier en levant les mains au ciel, et supplier son père de rester tranquille, car plus elle aimait Yéri et l'oncle Conrad, plus elle devait les empêcher de se battre; mais allez donc vous fier aux femmes! Margrédel, pour la finesse de l'oreille, n'avait pas sa pareille, et je crois qu'elle était derrière la porte; car, étant entrée, elle écouta son père tranquillement, le tablier sur les bras, sans s'émouvoir. L'oncle Conrad se mit à lui dire que ce serait la plus grande honte s'il ne renversait pas Yéri-Hans, qu'on mépriserait les Stavolo, qu'il n'oserait plus se montrer aux *Trois-Roses*, ni nulle part, etc., etc.

Pendant ce discours, Margrédel regardait à terre comme une innocente, et lorsqu'il eut fini:

« Tu as raison, mon père, dit-elle doucement, oui, je ne peux pas dire le contraire; mais Yéri-Hans n'oserait pas venir, car il sait bien que tu as glissé sur un noyau, et n'osera jamais s'empoigner avec toi sur la place; c'est sûr, tu verras.

— Eh bien! s'il ne vient pas, s'écria l'oncle, la honte retombera sur lui. »

Et se tournant de mon côté:

« Tu vois, Kasper, dit-il d'un air joyeux, tu vois que Margrédel a plus de bon sens que toi; elle sait bien ce qui convient, elle voit que j'ai raison. Allons, continue ton air de clarinette, moi je vais dire à Nickel de prendre son bâton et de partir tout de suite pour Kirschberg. »

Il sortit; l'innocente Margrédel rentra dans la cuisine, et je restai seul tellement consterné de ces choses, que je pouvais à peine y croire. Durant plusieurs minutes, je me représentai ce Yéri-Hans arrivant tout fier, tout glorieux, le poing sur la hanche, souriant à Margrédel et me regardant du haut de sa grandeur: j'en étais suffoqué, et tout à coup je courus dans la cuisine en criant:

« Mais à quoi penses-tu donc, Margrédel? Mais ce gueux de canonnier va estropier ton père! Mais c'est abominable, une conduite pareille! Tu vois bien que ton père est le plus faible, puisque l'autre l'a bousculé comme une mouche, et maintenant tu veux qu'il vienne recommencer? »

Je pleurais presque en disant ces choses; elle ne s'en émouvait pas du tout et continuait tranquillement à lever le couvercle de ses marmites et à goûter ses sauces; je voyais aux couleurs de ses joues et dans ses yeux qu'elle éprouvait une grande satisfaction, et cela m'indignait de plus en plus.

« Bah! fit-elle enfin, tu vois tout en noir, Kasper. Le père a glissé sur un noyau; cette fois ce sera tout autre chose.

—Glissé sur un noyau! Il n'y avait pas plus de noyau que dans le creux de ma main; l'oncle a trouvé cela pour s'excuser auprès du monde; je ne pouvais pas le contredire. Mais si Yéri-Hans arrive, il en trouvera d'autres de noyaux sur la place, dans les rues et partout! »

Au lieu de toucher Margrédel par ces judicieuses observations, je la rendis encore plus obstinée; elle se mit à essuyer ses assiettes et me répondit d'un air d'indifférence:

« On verra! Qu'il y ait des noyaux ou non, je tiens pour mon père; Yéri sera renversé! Je suis sûre qu'il sera renversé, s'il ose venir, mais il ne viendra pas. »

Et comme dans ce moment j'entendais l'oncle revenir, il fallut me taire. Je rentrai dans la salle, je pris mon cahier et ma clarinette sur la table, et je montai dans ma chambre comme un fou, sans savoir ce que je faisais.

Là-haut, je m'assis sur mon vieux bahut, la tête entre les mains, avec une envie de pleurer et de gémir qui me crevait le cœur. Je commençais à comprendre que nos plans pour l'avenir s'en allaient au diable, et cela par la faute de cet oncle Conrad, que j'avais toujours considéré comme un être raisonnable, et qui me paraissait alors, avec son amour de la gloire, le plus insensé des hommes.

C'était le commencement de la fin.

A midi, pendant le dîner, l'oncle ne fit que raconter les bons tours qu'il avait découverts pour remporter la victoire; Margrédel l'approuvait à chaque parole en penchant la tête et s'extasiant; elle répétait sans cesse:

« Pourvu qu'il vienne... pourvu qu'il n'ait pas peur de venir... mais il n'osera pas! »

Et l'oncle disait d'un ton ferme:

« S'il ne vient pas, tout le pays saura que j'ai glissé sur un noyau. »

Moi je pensais: « Dieu du ciel, est-il possible d'être aussi simple à l'âge de cinquante-trois ans! S'il avait le bonheur de renverser Yéri-Hans, il en mourrait de joie. Et cette Margrédel, comme elle mène ce pauvre vieux, en lui faisant croire qu'il est le plus fort! Voilà comme elle m'aurait mené toute ma vie! »

Oh! que cet esprit de ruse me faisait de la peine!

Malgré cela je trouvais Margrédel belle. J'aurais voulu m'en aller, pour ne pas laisser paraître ma désolation; je voyais dans ses yeux qu'elle devinait toutes mes pensées, mais que, par finesse, elle faisait semblant de croire que Yéri-Hans ne viendrait pas, tandis que la bohémienne, peut-être depuis un mois,



— Oh! monsieur Yéri, fit l'innocente Margrédel, vous ne pensez pas ce que vous dites, bien sûr! (Page 36.)

lui donnait des nouvelles du canonnier : je voyais cela, j'en étais presque sûr, et il fallait rester.

Ah! que j'aurais voulu apprendre que le grand Yéri était tombé du haut de sa grange la tête en avant, ou qu'il s'était fait casser les reins par un plus fort que lui! Quel n'aurait pas été mon bonheur! Mais aucune de ces choses n'arriva, et maintenant il faut que je raconte la fête; — puisque j'ai commencé, il faut que je finisse.

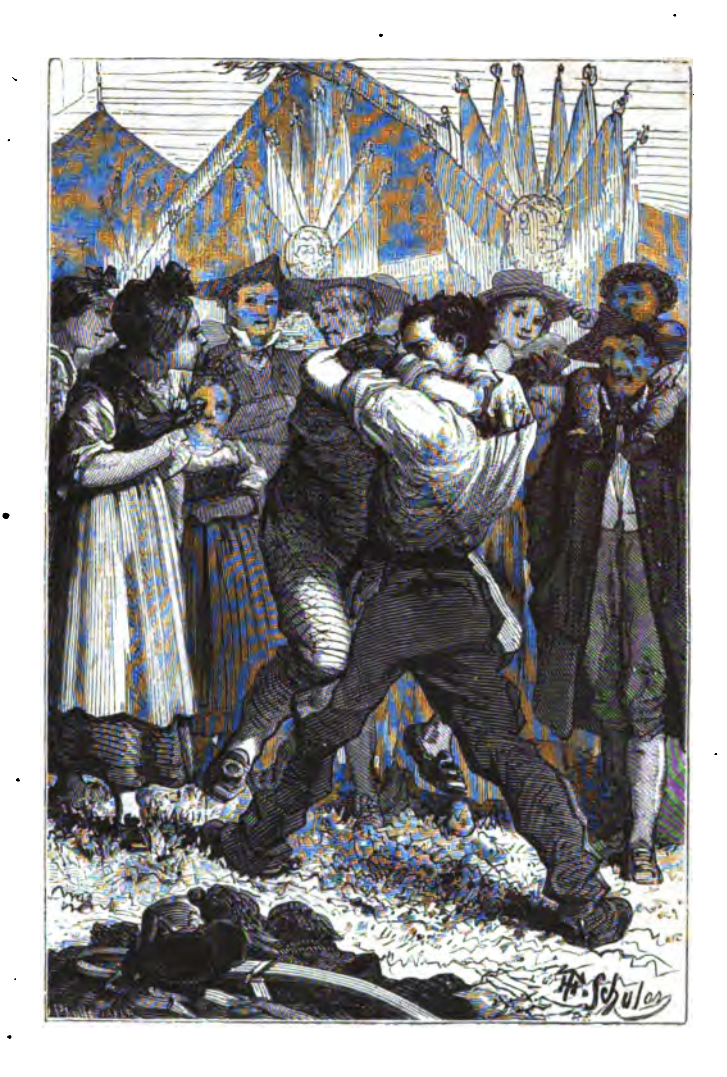
IX

La réponse de Kirschberg arriva le soir même, vers huit heures. Nous étions à souper, lorsque Nickel entra le bâton à la main, et nous annonça que Yéri-Hans acceptait le dîner de M. Stavolo, qu'il était content de le savoir rétabli de son entorse, et qu'il se ferait un véritable honneur de lutter avec lui sur la place d'Eckerswir, devant tout le monde.

Ces nouvelles remplirent Margrédel de joie, mais elle était bien trop maligne pour le laisser paraître.

« Voyez pourtant, s'écria-t-elle d'un air étonné, Kasper avait raison! Je n'aurais jamais cru que Yéri-Hans viendrait, non, je ne l'aurais jamais cru. »

L'oncle Conrad, dans son enthousiasme, voulut me montrer tout de suite plusieurs nouveaux tours qu'il avait inventés pour abat-



Elle regardait Yéri-Hans fixement, comme pour lui rappeler quelque chose. (Page 39.)

(Page 39.)

tre le grand canonnier, mais j'en avais bien assez.

« Merci, mon oncle, lui dis-je fort triste, je vous crois sur parole; montrez ces tours à Yéri-Hans lui-même, moi je n'y connais rien. Tout ce que je souhaite maintenant, c'est qu'il n'y ait pas de noyaux sur la place. »

Et disant cela, je sortis de la salle dans une désolation inexprimable.

« Attends donc, Kasper, attends donc! » me criait l'oncle.

Mais je ne tournai seulement pas la tête; j'aurais voulu tout voir au diable, Yéri-Hans, l'oncle, Margrédel et moi-même; je songeais à me sauver en Amérique, en Algérie, n'importe où.

Le lendemain commencèrent les préparatifs de la fête; on se mit à blanchir la grande salle, à récurer les tables, les bancs, à laver les fenêtres, à sabler le plancher. On aurait dit que Yéri-Hans était un prince, tant l'oncle Conrad s'inquiétait de le bien recevoir. Margrédel fit venir Catherina Vogel, la cuisinière du vieux curé Bockes, pour préparer ses *küchlen*, ses *kougelhof*, ses tartes à la crème et au fromage. La cuisine était en feu de six heures du matin à neuf heures du soir.

Et voyez la ruse des femmes : plus le moment approchait, plus Margrédel me faisait bonne mine, sans doute pour me tenir dans l'incertitude et m'empêcher de prévenir l'oncle de ce qui se passait.

« Hé! Kasper, qu'as-tu donc d'être si triste? me disait-elle; Kasper, ris donc un peu. Al-

lons, allons, je voudrais bien savoir ce qui te chagrine. »

Elle riait de si bon cœur, en me montrant ses petites dents blanches, que j'étais forcé de paraître gai, les larmes aux yeux. Quelquefois même je me traitais d'être défiant, je me disais :

« Est-ce que Margrédel serait capable de se contrefaire à ce point, de me regarder d'un air d'amour, si dans le fond elle ne m'aimait pas un peu? Non, c'est impossible! C'est mal, Kasper, d'avoir des idées pareilles. »

Et je cherchais toutes les raisons pour me donner tort, pour me faire croire que Margrédel m'aimait, qu'elle ne pensait pas à Yéri-Hans, qu'elle faisait ces choses pour m'éprouver, pour me rendre jaloux; enfin j'inventais mille explications de sa conduite, pour l'aider à me tromper; mais toujours, toujours je voyais clair, et je me disais en moi-même : « Pauvre Kasper! pauvre Kasper! Tiens, va-t'en, cela vaudra mieux : à quoi sert de t'aveugler? c'est l'autre qu'elle aime; c'est parce que l'autre arrive qu'elle chante, qu'elle danse, qu'elle rit et qu'elle prépare toutes ces friandises. Est-ce qu'elle en a jamais fait le quart autant pour moi? »

Ah! qu'il est triste de penser ces choses et de n'être sûr de rien! Si l'on était sûr, on prendrait son sac et l'on partirait; et plus tard, à la suite des temps, on finirait tout de même par se consoler. Voilà ce que j'ai pensé depuis bien souvent.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était la confiance de Margrédel; car, d'après ce que j'avais eu soin de lui dire au sujet du noyau, elle devait savoir que Yéri-Hans renverserait son père, et qu'alors toutes les invitations, tous les compliments et toutes les marques d'amitié de l'oncle pour le grand canonnier se changeraient en haine et en malédictions. Ceux qui connaissaient le caractère de l'oncle Conrad, son amour extraordinaire de la gloire, et son chagrin d'avoir été renversé, devaient prévoir ces choses, et Margrédel, avec sa finesse, savait bien que si Yéri-Hans remportait encore une fois la victoire, il n'oserait plus mettre les pieds à la maison, et que s'il venait la demander en mariage, l'oncle serait capable de le recevoir à coups de fourche; c'était très-sûr! Eh bien, Margrédel ne s'en inquiétait pas; elle était joyeuse : je devinais encore là-dessous quelque ruse abominable; je soupçonnais la bohémienne d'être revenue, j'avais toutes sortes d'idées pareilles, et je finissais toujours par me dire : « Pourvu que l'oncle soit battu, pourvu que Yéri-Hans le bouscule; alors tout ira bien; Margrédel aura beau gémir, elle aura beau s'attrister, pleurer, l'oncle restera ferme comme un roc : rien qu'à voir le canonnier, il entrera dans de grandes fureurs. C'est malheureux qu'il doive encore être battu; mais c'est ce qu'il y a de mieux pour la satisfaction de tout le monde. »

Et je reprenais confiance dans cette idée; je riais même un peu quand elle me passait par la tête. Que voulez-vous? lorsqu'on tombe, on se raccroche à toutes les branches, et l'on ne réfléchit pas longtemps si c'est bien.

Jusqu'à la veille de la fête, Margrédel me fit bonne mine. Je me rappellerai toujours que ce soir-là, vers six heures, quelques instants avant le souper, comme je rêvais assis contre la boîte de l'horloge, les jambes croisées, écoutant le tic-tac de la pendule et le pétillement du feu de la cuisine, tout à coup Margrédel entra en petite jupe, les bras nus et me fit signe de venir, pour ne pas déranger l'oncle Conrad, qui lisait le *Messager boiteux* au coin de la table, ses besicles sur son nez et les yeux écarquillés. Je la suivis; la porte étant refermée, elle me montra d'abord ses tartes et ses beignets rangés en bel ordre sur les planches de l'étagère, et, comme je regardais, elle me conduisit devant une assiette de *küchlen* couverts de sucre fin en disant :

« Kasper, tiens, j'ai préparé cela pour toi, et tu n'es pas content!

—Pour moi, Margrédel? lui dis-je avec douceur.

—Oui, oui, pour toi, s'écria-t-elle, exprès pour toi! Pourquoi donc ne crois-tu pas ce que je te dis? »

Alors, ne sachant que répondre, je m'assis au coin de l'âtre, où la mère Catherine allait et venait, en levant les couvercles des marmites, et je me mis à manger ces beignets, tandis que les larmes coulaient malgré moi sur mes joues.

Je pensais : « Elle m'aime encore! » et je trouvais ses beignets très-bons.

Margrédel était sortie pour mettre la nappe; quand elle rentra, je lui souris, et lui prenant la main :

« Ah! Margrédel, Margrédel, m'écriai-je, il faut que tu me pardonnes quelque chose.

—Quoi donc? fit-elle tout étonnée.

—Non... non... Je ne puis pas te dire cela maintenant... plus tard, plus tard! »

Je pensais que j'avais eu tort de croire qu'elle me trompait, et c'est cela qui me faisait lui demander pardon. Elle me regarda; je ne sais si dans ce moment elle devina ma pensée, mais elle rougit et me dit :

« Entre, Kasper, le souper est servi; le père t'attend.

—Ah! que les beignets étaient bons! m'écriai-je; je n'ai plus faim.

—Allons! allons! nous n'avons pas besoin d'homme ici, » dit la mère Catherine en riant.

Et je rentrai me mettre à table avec plus dé confiance.

« Waldhorn est au village, me dit aussitôt l'oncle Conrad; j'ai oublié de te dire qu'il est venu pour te voir cette après-midi, pendant que tu te promenais au Réeberg. Il t'attend ce soir aux *Trois Pigeons* avec tout l'orchestre. Demain tu gagneras deux écus, Kasper, après-demain autant, jusqu'au dernier jour de la fête : c'est un bon état d'être joueur de clarinette. »

Et riant, il ajouta :

« Les deux arpents avancent, garçon, du courage! »

Comme il disait cela, je sentis un grand poids se lever de mon cœur; il me semblait avoir fait un mauvais rêve.

A peine le souper fini, je courus aux *Trois Pigeons*, où Waldhorn m'attendait : tous les camarades étaient là, leurs trombones et leurs cors de chasse pendus aux murs. On se serra les mains, on but deux ou trois chopes en causant d'affaires. Il fut convenu qu'on irait faire de la musique le lendemain, à tous les grands dîners, de une heure à trois, et qu'après vêpres on jouerait les danses à la *Madame-Hütte;* Waldhorn avait déjà cette entreprise.

Je rentrai vers dix heures; l'oncle Conrad était couché; Margrédel et Catherine Vogel continuaient leurs préparatifs. En passant, je regardai Margrédel par le châssis de la cuisine, puis je montai dans ma chambre, où, m'étant couché, je dormis jusque vers huit heures du matin, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six semaines.

C'est le bruit de la foire, le bourdonnement des trompettes d'enfants, les cris des marchands et des maîtres de jeux qui m'éveillèrent. Je sautai de mon lit tout joyeux, et ayant passé mes pantalons, j'ouvris ma fenêtre. Le temps était magnifique, l'air plein de soleil; le drapeau flottait sur la *Madame-Hütte*; les gens se promenaient entre les baraques, autour des poteries étalées sur la place, achetant, marchandant et regardant les étalages; les joueurs formaient déjà cercle autour des *rampô*, et tout le long de la route, à perte de vue, on ne voyait que des charrettes, et ces grandes voitures du pays, à longues échelles, encombrées de tricornes, de gilets rouges, de toques brodées, de petites jupes coquelicot et de jolies figures riantes.

On pense bien qu'en ce jour, sachant que Yéri-Hans allait venir, je n'oubliai pas de me faire la barbe. Huit jours auparavant, en revenant de Münster, j'avais apporté tout exprès une chemise neuve, brodée de rouge au collet et sur le devant, tout ce qu'il est possible de voir de plus beau; je la mis. Je mis aussi des boucles d'oreilles d'or, une boucle d'argent en cœur sur le devant de ma chemise, mes bretelles brodées, larges comme la main, mon habit vert à boutons de cuivre luisants et mes bottes.

J'étais heureux en me donnant ces soins; je rêvais à Margrédel; je pensais qu'elle me trouverait plus beau que le canonnier, et j'en étais attendri. De temps en temps, je m'asseyais pour rêver et pour écouter ce qui se passait en bas. On allait, on venait, on causait dans la grande salle; à chaque instant la voix forte de l'oncle Conrad s'élevait pour saluer ses convives.

« Hé! bonjour, monsieur le bourgmestre. Ah! ah! ah! vous me faites plaisir d'arriver. Eh bien, eh bien, un beau temps. — Hé! madame Seypel, Dieu du ciel, vous rajeunissez tous les jours.

—Oh! monsieur Stavolo, monsieur Stavolo!

—Mais c'est la pure vérité; vous me rappelez le bon temps, il y a vingt-cinq ans, madame Seypel, quand je vous faisais danser le *Hopser* de Lutzelstein, hé! hé! hé! »

Et l'on riait, on s'asseyait, on traînait les chaises sur le plancher; j'écoutais toujours; je me regardais dans mon miroir, je brossais mon chapeau, j'avais toujours peur de trouver une tache n'importe où.

Dehors, la fête bourdonnait de plus en plus. J'avais laissé la porte de ma chambre ouverte, et l'odeur des tartes d'anis, des pâtés, des *küchlen* montait l'escalier. Il venait de sonner onze heures, et je m'étonnais que Yéri-Hans ne fût pas encore arrivé. L'oncle, deux ou trois fois, dans l'escalier, avait dit à Margrédel :

« Ce gueux n'arrive pas! Est-ce qu'il aurait voulu me faire un tour? S'il n'est pas ici dans un quart d'heure, on se mettra tranquillement à table. »

J'entendais à sa voix qu'il se fâchait; Margrédel ne disait rien. Moi, je riais intérieurement et j'allais descendre, quand tout à coup l'oncle s'écria :

« Le voilà! »

J'avais déjà le pied dans le vestibule; ce cri de l'oncle me produisit un effet étrange, je rentrai dans ma chambre, je me penchai doucement à la fenêtre, et je vis au pied de l'escalier extérieur, devant la maison, Yéri-Hans sur un grand cheval gris pommelé, gras, luisant, la tête en l'air et la queue tourbillonnante. Il avait son magnifique uniforme de canon-

nier, son schako, les canons de cuivre en croix sur le devant et le panache rouge au-dessus, ce qui lui donnait un air superbe. Figurez-vous cet homme fier, sur son cheval gris qui piaffe et gratte le pavé; et tout le long de la rampe, les convives de l'oncle Conrad qui s'appuient sur la balustrade pour le saluer : Margrédel les bras nus, en petite toque de soie bleue et manches de chemise bien blanches, les joues roses et les yeux brillants; le gros bourgmestre, qui lève son tricorne en arrondissant son ventre comme un bouvreuil; madame la conseillère Seypel, qui sourit d'un air agréable, son grand bonnet piqué en forme de matelas sur la nuque, les joues sèches, le nez pointu, la robe montant au milieu du dos; monsieur le percepteur Reinhart, le père Brémer et ses deux grandes filles rousses Lotchen et Grédelé, le vieux Mériâne, Orchel, Catherina Vogel; figurez-vous tous ces gens-là penchés les uns sur les autres; et tout autour les commères du voisinage regardant par leurs fenêtres, et la foule qui se retourne sur la foire, pour contempler ce spectacle. Voilà ce que je vis, et je ne pus m'empêcher de penser que Margrédel allait être éblouie par ce bel uniforme, et que mes habits n'auraient l'air de rien auprès, ce qui me jeta dans un grand trouble. J'avais en quelque sorte honte de moi-même; j'aurais voulu me cacher, et malgré moi le chagrin me retenait là.

L'oncle Stavolo, son feutre orné d'un ruban bleu, ses larges épaules serrées dans sa veste brune, la figure épanouie, venait de descendre dans la rue et regardait le grand canonnier du haut en bas d'un air d'enthousiasme; il lui serrait la main en s'écriant :

« Sois le bien venu, Yéri-Hans, sois le bien venu, et sans rancune !

—De la rancune entre nous, monsieur Stavolo, dit l'autre d'un ton joyeux, jamais ! Depuis notre rencontre à Kirschberg, je vous aime et vous estime encore plus qu'auparavant.

—A la bonne heure, fit l'oncle, à la bonne heure; la table est servie, tu arrives à propos. »

Alors le grand Yéri, levant les yeux, vit Margrédel et s'écria :

« Salut, mademoiselle Margrédel; toujours plus belle, toujours plus fraîche et plus gracieuse. Ah ! maître Stovolo, vous pouvez être fier !

—Oh ! monsieur Yéri, fit l'innocente Margrédel, vous ne pensez pas ce que vous dites, bien sûr !

—Moi ! j'en pense mille fois plus, » s'écria le canonnier, dont les yeux reluisaient comme ceux d'un chat qui regarde un oiseau sur sa branche.

Puis il salua les autres personnes en portant la main à son oreille, et, sautant à terre, il donna la bride de son cheval au conseiller Spitz, qui parut flatté de cet honneur et se mit à rire comme une vieille pie, le bec fendu jusqu'à la nuque. Oh ! les hommes ! il y en a pourtant qui ont l'âme bien basse ! Et penser qu'un conseiller municipal fait de ces choses-là ! Il fallut qu'Orchel vînt prendre la bride et conduire le cheval à l'écurie, sans cela M. Spitz l'aurait gardée jusqu'à la fin des siècles.

Moi, voyant Yéri-Hans grimper l'escalier, je pensai qu'il était temps de descendre, pour ne pas causer d'esclandre à la maison; car si je n'étais pas venu me mettre à table, l'oncle Conrad aurait voulu savoir pourquoi. Je descendis donc, et Yéri-Hans, me rencontrant dans la cuisine, s'écria :

« Hé ! c'est toi, Kasper; comment cela va-t-il, Kasper ? »

Vous pensez quelle fut mon indignation intérieure d'être tutoyé par un gueux pareil; mais comme il me tendait la main, je fus bien forcé de la prendre et de dire :

« Mais ça ne va pas trop mal, Yéri; ça va bien... très-bien.

—Allons, allons, tant mieux, » fit-il en riant et montrant ses longues dents blanches.

Nous étions entrés dans la salle, et justement Catherina Vogel arrivait de la cuisine avec la grande soupière fumante. Yéri-Hans retroussa ses moustaches et dit, comme se parlant à lui-même :

« J'ai bon appétit. »

Et moi je passai derrière en pensant : « Que le diable t'emporte ! »

« Hé ! Yéri, Yéri, par ici, cria l'oncle, en montrant le bout de la table; à côté de moi ! Que les autres se placent où ils voudront. »

Yéri trouva cela tout naturel d'avoir la place d'honneur; il s'assit auprès de l'oncle Conrad, et les autres convives prirent chacun la place qui leur convenait. Moi, j'étais près de la fenêtre du fond, à côté de madame Seypel, qui cause peu, et du vieil Omacht, qui ne dit pas grand'chose. Dans la disposition d'esprit où j'étais, cette place me convenait beaucoup; j'aurais voulu pleurer et j'étais forcé de faire bonne mine et de manger. Margrédel, elle, ne me regardait plus; ma belle chemise, mon habit vert, mes boucles d'oreilles, tout était en pure perte. L'oncle Conrad et sa fille ne voyaient plus que Yéri-Hans.

X

J'aurais bien des choses à dire sur ce dîner, qui dura jusqu'à trois heures; oui, j'aurais bien des choses à dire, quoiqu'il se soit passé du temps depuis.

Je vois encore à la file, monsieur le conseiller municipal Spitz, avec son long nez mince, ses gros yeux ronds et sa perruque à queue de rat qui frétille, je le vois grignoter et rire à chaque parole de l'oncle Conrad; et, près de lui, le gros bourgmestre chauve, qui lève le coude et qui boit en regardant le plafond d'un air d'extase; et mademoiselle Sophia Schlick, la maîtresse d'école de Margrédel, deux petites anglaises au coin des yeux et quatre cheveux tendus sur le front, comme les cordes d'une épinette, je l'entends répéter sans cesse : « Quel malheur! quel malheur d'avoir déjeuné si tard! je n'ai plus d'appétit! » Ce qui ne l'empêchait pas de ravager les plats de saucisses, les pâtés, les *küchlen*, les *kougelhof* et tout ce qui se présentait sur la table; et madame Wagner, la femme de l'ancien brigadier de gendarmerie, grosse, grasse, jaune, un bonnet à grands rubans rouges autour de sa tête crépue, et les grands anneaux de ses boucles d'oreilles descendant jusqu'au bas de ses joues pendantes; je la vois se reculer de la table en soupirant, à chaque nouveau service, et finalement piquer dans son assiette le bras tendu. Et monsieur le percepteur Reinhart, qui prenait des pilules trois jours avant les repas de noces et de fêtes où ses nombreux amis l'invitaient; et le vieux Mériâne, qui claquait de la langue chaque fois qu'il vidait son verre, et murmurait tout bas : « Ça, c'est du trente-quatre de Kütterlé; ça c'est du Rangen de l'année dernière; ça, c'est du Drahenfeltz; » ainsi de suite, sans s'inquiéter du reste.

Et l'oncle Conrad, qui se redressait sur sa chaise et toussait comme pour raconter ses vieilles batailles, mais qui n'osait pas, en se rappelant l'histoire de Kirschberg; et le grand canonnier, droit, fier, superbe, retroussant ses moustaches où perlait le vin, s'essuyant le menton, et regardant vers la porte toute grande ouverte de la cuisine, où l'innocente Margrédel entrait et sortait, apportant les plats et les bouteilles d'un air timide, et souriant toujours pour montrer ses petites dents blanches.

Ah! Dieu du ciel! oui, je pourrais en dire sur ce dîner; je sais que les mêmes convives ont assisté plus tard à des festins où je n'étais pas, et que plusieurs se sont moqués de ma simplicité; comme si la faute des autres, leur manque de foi, leur hypocrisie devaient m'être imputés, comme s'il était honteux de croire à la parole de ceux qu'on aime, et comme si les honnêtes gens étaient ridicules de se laisser tromper toujours à cause de leur bonté! Je pourrais les peindre à mon tour, montrer leur gourmandise extraordinaire; mais j'aime mieux me taire, car les mauvaises langues diraient que je parle de la sorte par envie et par jalousie; oui, j'aime mieux me taire et rester avec mon injustice.

Ce repas n'en finissait plus; je m'ennuyais, je voyais que les choses allaient de mal en pis, qu'on vidait bouteille sur bouteille, et que, malgré sa défaite, l'oncle allait commencer l'histoire de ses batailles; car depuis l'aventure de Kirschberg, au lieu de se taire modestement comme autrefois, il ne parlait plus que de ses anciennes victoires. Il allait commencer, lorsque Orchel me toucha l'épaule, et me dit que Waldhorn était dehors avec les autres camarades, et qu'il m'attendait pour faire notre tournée au village.

Je saisis ce prétexte et je sortis, à la satisfaction de Margrédel, de Yéri-Hans et à la mienne. A quoi bon tant d'hypocrisie? Pourquoi ne pas dire tout simplement aux gens : « Je ne veux plus de vous! » Pourquoi me donner des *küchlen* la veille? Pourquoi me laisser espérer jusqu'à la fin? — Cette conduite de Margrédel m'indignait.

Malgré cela, je sortis d'un air joyeux, pour ne pas laisser au grand canonnier le plaisir de voir qu'il me faisait de la peine. Je saluai Waldhorn sur l'escalier, en riant comme un fou de ma propre bêtise, ce qui l'étonna, car il m'avait vu triste depuis quelque temps.

« Tu as donc bu, Kasper? me dit-il.

—Moi! pas plus d'un verre de vin, non; je ris des idées qui me passent par la tête.

—Et ta clarinette?

—Je vais la chercher. »

Comme je traversais la salle pour monter à ma chambre, l'oncle Conrad me cria :

« Hé! Kasper!

—Quoi, mon oncle?

—Les musiciens sont dehors?

—Oui.

—Eh bien, pourquoi n'entrent-ils pas?
—Vous voulez de la musique?
—Cela va sans dire, un jour pareil!
—Bon! nous arrivons. »

Je montai prendre ma clarinette; puis, par la fenêtre, je criai aux camarades de venir. Étant tous entrés, nous fîmes de la musique, mais une musique tellement gaie, moi surtout avec ma clarinette, que j'en fus étonné. Margrédel me regardait tout inquiète, et je riais, je lui lançais des regards moqueurs; je n'étais plus le même homme, j'étais hors de moi.

L'oncle Conrad chantait, frappant sur la table. Deux fois il nous rappela, comme nous étions déjà sur l'escalier pour aller ailleurs. A la fin, il voulut encore chanter l'air des *Trois housards* qui partent pour la guerre, et qui finit toujours par ces mots: « Adieu! adieu! adieu! » Ce sont leurs amoureuses, leurs mères, leurs oncles et leurs cousines qui disent adieu à ces *housards*.

Et comme l'oncle chantait de sa voix forte, accompagné par la musique et tous les invités en chœur, Margrédel sortit de la salle; le grand canonnier marquait la mesure avec le manche de son couteau, et moi je mis ma clarinette sous le bras, car je tremblais des pieds à la tête, je n'avais plus la force de souffler, je sentais froid dans mes joues et jusque dans mes cheveux. Et quand, pour la dernière fois, tous en chœur répétèrent: « Adieu! adieu! adieu! » je me retournai, regardant vers la porte de la cuisine, où se cachait Margrédel, pensant qu'elle allait aussi me dire en chantant: « Adieu! adieu! adieu! » mais elle ne dit rien.

Alors tout le monde s'étant tu, je me mis à rire; il me semblait qu'il y avait quelque chose de cassé dans ma poitrine, comme le ressort d'une horloge qui tourne sans qu'on puisse l'arrêter, et qui marque toutes les heures dans une minute.

Je vis que les autres musiciens sortaient; je les suivis sans que personne se fût aperçu de rien. Dehors, je redevins plus calme, et comme les camarades remontaient en troupe la grande rue, mon vieil ami Waldhorn me retint un peu derrière et me dit:

« Kasper, tu ris, tu joues et tu parles comme un homme heureux; mais moi, je vois que tu es triste.

—C'est vrai; je voudrais fondre en larmes, lui dis-je.

—Et pourquoi? »

Tout en marchant je lui racontai ce qui m'arrivait.

« Bah! fit-il, ce n'est que cela? Eh bien, tant mieux, un musicien ne doit pas se marier. Et puis ta Margrédel...

—Eh bien, quoi?

—Je te raconterai cela plus tard. Nous voici devant la porte de l'adjoint Dreyfous; entrons. Tout cela, Kasper, ne vaut pas la peine qu'un homme de bon sens y pense deux minutes; quand une femme va vous tomber sur le dos, et qu'un autre se risque pour vous, il faut en bénir le ciel cent fois, cela prouve que le bon Dieu vous aime. »

Ayant parlé de la sorte, Waldhorn m'entraîna dans la salle, où nous fîmes une seconde pause. Enfin, jusqu'à deux heures et demie, nous vîmes tous les gens riches du village, et à trois heures nous étions sur notre estrade, dans la *Madame-Hütte*.

Je songeais toujours aux paroles de Waldhorn; mais je n'en étais pas moins triste, et je pensais que ce qui convient aux uns ne convient pas aux autres.

Il y avait beaucoup de monde à la danse, il en était venu de Kirschberg, de Ribeauvillé, de Saint-Hippolyte, de Lapoutraye, d'Orbay, de partout; et tous ces feutres, ces tricornes, ces robes de mille couleurs tourbillonnant sous mes yeux m'étourdissaient; la joie, les cris, les éclats de rire me serraient le cœur, je ne me possédais plus, j'étais comme fou.

De temps en temps Waldhorn me disait:

« Au nom du ciel, Kasper, souffle moins fort; on n'entend que toi dans la musique! »

Mais j'allais, j'allais toujours, tantôt un demi-ton au-dessus des autres, tantôt un demi-ton au-dessous, les joues gonflées jusqu'au bout du nez et la vue trouble.

Waldhorn se désolait, et les camarades me regardaient ébahis, car pareille chose n'était jamais arrivée.

Tout à coup, vers quatre heures, la voix tonnante de l'oncle Conrad m'éveilla de mes rêveries; alors j'essuyai mes yeux et je regardai.

Tous les convives entraient, on peut se figurer dans quel état, l'oncle en tête, son grand feutre, orné de rubans, sur l'oreille, et la mère Wagner au bras; puis Yéri-Hans avec Margrédel; le bourgmestre avec madame Seypel, et les autres à la suite, deux à deux, rouges comme des écrevisses. L'oncle, les bras en l'air, poussait des: « hourra! » des « hourrasa! » à faire trembler la *Madame-Hütte*; le grand canonnier se penchait, les yeux humides, vers Margrédel, et causait avec elle d'un air amoureux en retroussant ses moustaches.

A cette vue, je me mis à souffler tellement fort, que les canards se suivaient sans interruption, et que Waldhorn, n'y tenant plus, s'écria:

« Kasper, es-tu sourd ? Tiens, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! tu vas mettre toute la baraque en fuite. »

Que me faisaient ces cris ? ma désolation était si grande que je n'écoutais personne.

Cependant l'oncle se mit à valser avec la mère Wagner, en lui posant les mains sur les épaules, à la vieille mode ; puis tous les invités, et je ne vis plus rien ; tout tournait autour de moi, la baraque et les gens. J'entendais le cor ronfler, la trompette chanter, la seconde clarinette nasiller, les souliers traîner sur le plancher ; je voyais les rubans voltiger, la poussière monter, les bras des danseurs se lever avec la main des danseuses, les têtes riantes tourbillonner au-dessous, comme ces images de Montbéliard, où l'on voit les gens de la noce qui descendent à l'enfer en riant, en sautant, en s'embrassant, en se gobergeant.

Comme je rêvais à ces choses, la valse finit, les danseurs conduisirent les danseuses à leurs places, et j'entendis l'oncle Stavolo s'écrier :

« Yéri, voici le moment, allons, es-tu prêt ?

— Oui, monsieur Stavolo, » répondit le canonnier.

Il se fit un grand silence.

Je compris qu'ils allaient lutter ensemble. J'eus un instant l'espérance que Yéri-Hans enfoncerait deux ou trois côtes à l'oncle et qu'ils deviendraient ennemis à mort. Je me représentai Margrédel revenant à moi, et je me dis : « Ah ! ah ! tu reviens maintenant ; mais je te connais, je ne veux plus de toi ! »

Ce fut comme un éclair, et les choses présentes reprenant le dessus, je regardai l'oncle Conrad et Yéri-Hans sortir de la hutte. La foule les suivait en masse. En passant, Margrédel et Yéri-Hans se regardèrent ; Margrédel était toute pâle, elle resta dans la *Madame-Hütte*, près de la porte, ne voulant point assister à la bataille ; Yéri souriait, je le vis incliner la tête et je me demandai : « Qu'est-ce qu'il a voulu dire par ce signe ? »

Mais presque aussitôt j'entendis crier dehors :

« Faites place ! faites place ! »

C'était la voix de l'oncle Conrad.

Waldhorn et deux ou trois de mes camarades, ne pouvant quitter l'estrade, venaient d'ôter une planche de la baraque, pour voir sur la place. Je m'approchai de cette ouverture, et je vis au-dessous la foule qui formait déjà le cercle : des hommes, des femmes et quelques enfants sur les épaules de leurs pères. Au milieu du cercle, l'oncle Stavolo et Yéri-Hans, ayant ôté tous deux leurs vestes et donné leurs chapeaux à tenir, s'observaient gravement l'un l'autre.

« Yéri, nous allons nous prendre cette fois corps à corps, dit l'oncle.

— Comme vous voudrez, monsieur Stavolo, je vous attends, répondit le canonnier.

— Eh bien donc, en avant et sans rancune ! cria l'oncle d'une voix de tonnerre.

— Sans rancune, » répondit Yéri-Hans.

Ils s'empoignèrent avec une force terrible, les jambes croisées, les bras imprimés dans leurs reins comme des cordes, cherchant à se bousculer et soupirant, l'écume aux lèvres.

Je vis d'abord que l'oncle Conrad voulait montrer son tour à Yéri-Hans ; mais celui-ci le connaissait, il se mit à sourire et retira son bras. L'oncle alors essaya de poser sa jambe en équerre, pour renverser l'autre par-dessus ; mais Yéri-Hans imita le même mouvement de l'autre côté, de sorte qu'il s'agissait de savoir lequel aurait la force de pencher son adversaire, chose aussi difficile pour l'un que pour l'autre.

L'oncle était tout pâle, comme la première fois : Yéri tout rouge. La foule autour regardait en silence, quand un enfant sur le dos de son père s'écria :

« Le canonnier est le plus fort ! »

Alors l'oncle, tournant la tête, regarda l'enfant d'un air furieux, et presque au même instant Margrédel, restée derrière, se fit place dans le cercle, et je vis qu'elle regardait Yéri-Hans fixement, comme pour lui rappeler quelque chose. Le grand canonnier avait les yeux rouges, les moustaches hérissées ; il tenait l'oncle Stavolo en l'air ; celui-ci, les jambes écartées, se donnait un tour de reins terrible, cherchant à retrouver terre sans pouvoir y parvenir ; il allait être renversé ; mais à peine Margrédel eut-elle paru, que les yeux de Yéri s'adoucirent, et, soupirant, il laissa le père Stavolo reprendre pied. Puis, au bout d'une minute, ayant l'air de perdre haleine, il se laissa enlever lui-même et lancer à terre, au milieu des cris d'étonnement universels. En essayant de se lever, il s'affaissa sur le dos et les deux épaules touchèrent, de sorte que l'oncle Conrad était vainqueur.

L'oncle alors, stupéfait de sa victoire, car il s'était jugé perdu, l'oncle accourut, prit les mains du grand canonnier et lui demanda :

« Yéri, as-tu du mal ?

— Non, monsieur Stavolo, non, grâce à Dieu, répondit Yéri-Hans en regardant Margrédel de ses yeux flamboyants, non, je ne me suis jamais mieux porté. Mais à vous la palme, maître Conrad, vous m'avez vaincu ! »

Il s'essuyait le pantalon en disant ces choses.

L'oncle, transporté d'enthousiasme, s'écria.

« Yéri, tu es l'homme le plus fort au collet



Margrédel, par sa conduite, me lassa tellement d'elle en ce jour, que mon parti fut pris tout de suite. (Page 42.)

que je connaisse; moi, je suis le plus fort à bras-le-corps, c'est vrai; mais pas de rancune, embrassons-nous !

—Je veux bien, » dit le canonnier en regardant toujours Margrédel.

Ils s'embrassèrent, et Margrédel, les observant de loin, porta la main sur son cœur. Alors je compris tout : ce grand gueux de canonnier s'était laissé vaincre par amour, sachant que, s'il renversait l'oncle sur la place, jamais il ne pourrait revoir Margrédel ni la demander en mariage ; c'est par la ruse qu'il venait de gagner l'affection de l'oncle Conrad, homme orgueilleux, plein de vanité, et d'autant plus aveugle, qu'il avait eu peur de Yéri-Hans, et ne comprenait pas lui-même sa victoire. Son unique crainte maintenant était d'être forcé de donner sa revanche au grand canonnier ; aussi l'embrassa-t-il sur les deux joues en répétant :

« Oui, Yéri-Hans, au collet il n'y en a pas un qui te vaille. »

Et se tournant vers la foule :

« Entendez-vous, au collet voici l'homme le plus fort ! C'est moi, Stavolo, qui le dis, et si quelqu'un ose soutenir le contraire, c'est à moi qu'il aura affaire. — Ah ! Yéri, tu m'as donné de la peine, mais à cette heure il faut se réjouir ; prends Margrédel, Yéri, prends Margrédel : dansez ensemble, mes enfants, réjouissez-vous ! Tu resteras à la maison toute la fête, entends-tu, Yéri? nous allons nous réjouir, nous faire du bon temps ; oui, tu resteras à la maison.



« Je t'aimerai toujours comme un frère, Kasper! (Page 42.)

—Je veux bien, monsieur Stavolo, c'est un grand honneur pour moi.

—Un honneur! allons donc! l'honneur est de mon côté.

—Hé! irez-vous bientôt au diable, vous autres? » cria l'oncle aux gens qui l'écoutaient tout ébahis, car il craignait encore que la vue du cercle n'inspirât la mauvaise idée à Yéri-Hans de recommencer.

Il boutonna sa veste, aida le grand canonnier à passer les manches de son uniforme, puis, le prenant par le bras : « Ah! camarade, s'écria-t-il, hein, si l'on nous défiait nous deux! dix, quinze, vingt hommes, toute la fête, hein, est-ce que nous aurions peur? »

Ainsi parla ce vieux fou, comme un enfant de six ans.

Le canonnier riait sans répondre; mais la vue de Margrédel l'attendrissait. Il boutonna sa veste, et finalement il dit :

« Mademoiselle Margrédel, maintenant que je suis vaincu par votre père, il ne faut pas avoir honte de danser avec moi.

—De la honte! s'écria l'oncle, je voudrais bien voir cela; est-ce que tu n'es pas le plus fort au collet? De la honte! Ecoute, Margrédel, le plus grand plaisir que tu puisses me faire, c'est de danser avec Yéri-Hans. Moi, je vais boire un coup aux *Trois Pigeons*. Garde ma fille, Yéri; je reviendrai tout à l'heure. »

Cet homme, autrefois si raisonnable, aurait alors donné femme, enfant, maison et tout, pour être le plus fort du pays. Rien que d'y penser, encore aujourd'hui les cheveux m'en

dressent sur la tête : voilà pourtant l'amour de la gloire !

Yéri-Hans rentra donc avec Margrédel dans la *Madame Hütte*, et vous dire comme ils dansèrent, les regards qu'ils se jetaient, la manière dont Margrédel appuyait le front sur la poitrine de ce canonnier en valsant, comme ils sautaient, enfin tout ce qu'ils firent, je ne le puis; mais, pour tout vous exprimer en un mot, Margrédel, par sa conduite, me lassa tellement d'elle en ce jour, que mon parti fut pris tout de suite.

« Quand même, me dis-je, Yéri-Hans s'en retournerait en Afrique, jamais je n'épouserai Margrédel; c'est fini, je n'en veux plus! »

Mais c'est égal, je souffrais d'un tel spectacle, et durant les trois jours de la fête, ayant perdu toute espérance, j'ose vous l'avouer, j'aurais voulu mourir.

Ce qu'il y avait de plus triste dans tout cela, c'est l'aveuglement de l'oncle Stavolo; Yéri-Hans était devenu son véritable dieu, il se faisait gloire de le goberger et de se promener avec lui bras dessus bras dessous, dans le village. Le grand canonnier avait la plus belle chambre de la maison; chaque matin, l'oncle Conrad montait l'éveiller, vers sept heures, avec une bouteille de Kütterlé et deux verres qu'il posait sur la table de nuit; on les entendait rire et causer de leurs anciennes batailles. Margrédel ne se possédait pas d'impatience, jusqu'à ce que Yéri fût descendu; alors elle lui souriait, elle lui versait le café, elle balançait la tête avec grâce, elle sautillait sur la pointe des pieds en marchant, elle ne savait que faire pour charmer et séduire de plus en plus cet homme fort, ce beau, ce brave, ce terrible Yéri-Hans Moi, j'étais dans la maison comme un étranger!

Enfin, au quatrième jour, las de tout cela, le matin, de grand matin, je fis mon sac, je pliai mes habits, mes chemises, tous mes effets en bon ordre, je pris ma clarinette, et vers sept heures, au moment où l'oncle montait avec sa bouteille et ses deux verres, il me rencontra dans l'escalier, le bâton à la main.

« Tiens, c'est toi, Kasper, dit-il, où diable vas-tu de si grand matin?

—Je pars avec Waldhorn et les autres camarades, lui dis-je; voici la saison des fêtes, il faut en profiter; je pourrai bien rester un mois dehors.

—Ah! bon! fit-il. N'oublie pas les deux arpents de vigne!

—Soyez tranquille, mon oncle, je n'oublierai rien. »

Et nous étant serré la main, je descendis.

Dans le vestibule, Margrédel, impatiente de voir Yéri, passait justement avec la cafetière; mes genoux plièrent, et d'une voix tremblante:

« Adieu, Margrédel, » lui dis-je.

Elle me regarda tout étonnée.

« Ah! c'est toi, Kasper?

—Oui, c'est moi... Adieu... Margrédel!

—Tiens... tu t'en vas?

—Oui... je m'en vais... pour assez longtemps... »

Et je la regardai dans le blanc des yeux; elle paraissait me comprendre et deviner que je partais pour toujours, je le vis bien à son trouble. Moi, je pleurais intérieurement; je sentais comme des larmes tomber une à une sur mon cœur. Cependant, raffermissant un peu ma voix, je dis:

« Portez-vous bien... Soyez heureux pendant que je ne serai plus là... »

Alors elle s'écria:

« Kasper! »

Mais elle ne dit pas un mot de plus; et, comme j'attendais, elle ajouta tout bas, les yeux baissés:

« Je t'aimerai toujours comme un frère, Kasper! »

Alors moi, ne pouvant me retenir, je lui pris la tête entre les mains, et l'embrassant au front:

« Oui... oui... je sais cela! lui dis-je en baissant la voix; c'est pour ça que je m'en vais... Il faut que je parte... Ah! Margrédel, tu m'as déchiré le cœur! »

Et ayant dit cela, je courus sur l'escalier en sanglotant. Il me sembla entendre quelqu'un qui m'appelait: « Kasper! Kasper! »

Mais je n'en suis pas sûr, c'étaient peut-être mes sanglots que j'entendais.

Il n'y avait pas de monde dans la rue; j'arrivai de la sorte aux *Trois Pigeons* sans que personne m'eût vu pleurer.

Le même jour, je partais avec Waldhorn et les camarades pour Saint-Hippolyte, et cette histoire est finie! Attendez. environ six semaines après, au commencement de l'hiver, étant à Wasselonne, je reçus une lettre de l'oncle Conrad; la voici, je l'ai conservée ·

« Mon cher neveu Kasper,

« Tu sauras d'abord que les vendanges sont
« faites et que nous avons cent vingt-trois
« mesures de vin à la cave. Cela nous a donné
« beaucoup d'ouvrage; enfin, grâce à Dieu,
« tout est en ordre. Sur les cent vingt-trois
« mesures, il y en a dix-neuf à toi, je les ai
« mises à part dans le petit caveau, sous le
« pressoir. C'est un bon vin, il a du feu et se
« conservera longtemps. Mériâne est venu
« m'offrir trente francs de la mesure quand le
« vin était encore sur les grappes; j'ai refusé.

« Si la mesure vaut trente francs pour Mériâne, « elle les vaut aussi pour nous. Je ne suis pas « pressé de vendre ; dans trois ou quatre ans, « ce vin aura du prix, alors nous verrons.

« Mais il ne s'agit pas de cela. Tu sauras, « Kasper, que depuis ton départ il s'est passé « bien des choses ; le père Yéri-Hans est venu « me demander Margrédel en mariage pour « son garçon, et Margrédel a consenti : voilà « l'affaire en deux mots. Moi, j'ai dit que tu « avais ma parole, et que je la tiendrais mal- « gré tout. Je ne te cache pas que Yéri-Hans « est un brave et honnête homme, c'est pour- « quoi, si tu ne veux pas me mettre dans de « grands embarras, tâche de revenir le plus « vite possible. Réponds-moi d'une façon ou « d'une autre.

« Je t'embrasse.

« Ton oncle, CONRAD STAVOLO. »

A cela, je répondis que j'aimais trop Margrédel pour faire son malheur, et que Yéri-Hans pouvait l'épouser, puisqu'il avait son amour. Ce qu'il m'en coûta pour écrire cette lettre et pour l'envoyer, je ne me le rappelle qu'en tremblant.

Cet hiver fût bien triste pour moi. Mais le printemps revient tous les ans avec ses fleurs et ses alouettes. Et quand on regarde ce beau ciel bleu, quand on sent la douce chaleur vous entrer dans le cœur, et qu'on voit les dernières neiges se fondre derrière les haies, alors on est tout de même heureux de vivre et de louer le Seigneur.

Un jour, vers le printemps, Waldhorn, son cor en sautoir, et moi, ma clarinette sous le bras, nous suivions la petite allée de sureaux derrière Saint-Hippolyte, pour nous rendre à Sainte-Marie-aux-Mines. Je songeais à Margrédel, à l'oncle Conrad, à la maison, à tout le village; j'aurais voulu retourner là-bas, seulement un jour, pour voir de loin le pays, les montagnes, le coteau.

« Qu'est-ce qu'ils font maintenant? me disais-je. A quoi rêve Margrédel, et l'oncle Stavolo, et... l'autre? »

Je marchais, le front penché, quand tout à coup Waldhorn me dit :

« Kasper, tu te rappelles qu'à la fin de l'automne dernier, à Eckerswir, je t'ai parlé de Margrédel Stavolo... eh bien! tu sauras que cette fille et Yéri s'aimaient depuis longtemps. »

Et comme j'écoutais sans répondre, il poursuivit :

« Tu connais Waldine, c'est une des nôtres, une bohémienne; elle-même m'a dit que depuis la fête de Kirschberg, elle portait à Margrédel les paroles de Yéri-Hans. Quand personne n'était à la maison, Margrédel mettait un pot de réséda sur le bord de la fenêtre près de l'escalier, et Waldine entrait. Voilà comment ils étaient d'accord.

—Pourquoi ne m'as-tu pas raconté cela dans le temps? dis-je à Waldhorn.

—Bah! fit-il, ce qui doit arriver, arrive; si Margrédel aimait mieux le canonnier que toi, c'est tout naturel qu'elle l'ait épousé, cela vaut mieux : elle t'aurait rendu malheureux! Et puis, supposons que tu te sois marié, Kasper, je n'aurais jamais trouvé d'aussi bon clarinette que toi ; de cette manière tout est bien : nous pourrons faire de la musique ensemble, et traîner la semelle jusqu'à la fin de nos jours. »

FIN DES CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE.

LA TAVERNE DU JAMBON DE MAYENCE

I

Le 1er septembre 1840, de neuf heures du matin à six heures du soir, Frantz Christian Sébaldus Dick, maître de taverne au *Jambon de Mayence*, à Bergzabern, propriétaire du moulin de la Fromuhle, de la prairie de l'Eichmatt, des vignobles de Rothalps, de Frankenthal, de Gleiszeller et autres coins fameux, régala ses amis et connaissances en l'honneur de sa nouvelle acquisition des vignes de Kilian.

La taverne du *Jambon de Mayence* est située au fond de l'antique cour des Trabans, où l'on entre par une porte cochère, en face de la fontaine Saint-Sylvestre. Sa large toiture plate descend à quinze ou vingt pieds du sol; une file de hautes fenêtres, étroites, à petites vitres rondes, donnent du jour à l'intérieur et s'ouvrent sur la grande cour. De ces fenêtres on voit, à droite le jeu de quilles qui longe les murs décrépits de la vieille synagogue; à gauche, par-dessus les échoppes d'une foule de chaudronniers, de savetiers, de vanniers et autres gens de cette espèce, on découvre les pignons innombrables de la ville, avec leurs sculptures gothiques, leurs dentelures, leurs gargouilles, leurs girouettes bizarres et leurs nids de cigogne; la flèche de granit rouge de l'antique cathédrale qui perce les nuages, et, plus loin, la côte de Frankentha couverte de vignes qui s'élèvent, d'étage en étage, jusqu'au sommet de la montagne. Tout est lumière là-haut, et quand, du fond de la cour sombre, on regarde les vignerons, la houe sur l'épaule, grimper les sentiers arides entre les vignes, ou les jeunes filles en petite jupe, les jambes nues, traîner leurs ânes, chargés de fumier, de terrasse en terrasse jusqu'à la cime des airs, vos yeux en sont éblouis.

Du haut de la côte, la cour lointaine, au milieu de ses vieilles bâtisses, produit l'effet d'une citerne; pourtant le soleil y descend aussi tout chargé de poussière d'or, et la brise, en automne, y chasse les feuilles rouges que recueillent les pauvres vieilles, pour servir de litière à leurs chèvres.

C'est là, dans cette cour profonde, que maître Sebaldus donna son festin, et ce fut quelque chose de solennel, quelque chose de vraiment grandiose. Jamais je ne pourrai vous dépeindre ces longues tables couvertes de nappes blanches, à l'ombre des murs de la synagogue, les grandes soupières fleuronnées à ventre rebondi, les plats énormes de bœuf, de veau, de choux aux petites saucisses; les pâtés aux larges flancs dorés, les hures de sanglier au vin blanc, les rôtis de cerf, les bouillies de gruau au sucre brun, les chapons et les cochons de lait croustillants, les gelées de

volaille, les pâtisseries de Hunebourg, les fromages d'Ourmatt, d'Emmenthâl et de Hirschland, qui furent consommés en cette occasion mémorable.

Les garçons de taverne, en manches de chemise et tablier de cuir, couraient avec leurs brocs autour des tables, remplir les verres de *Deidisheim*, de *Gleiszeller*, d'*Umstein*, de *Bodenheimer*, selon le goût des convives; les verres cliquetaient, les canettes tintaient, les bouteilles gloussaient; la joie, le bonheur, se peignaient sur toutes les figures. L'orchestre du *Hareng Saur*, celui des *Trois Boudins* et du *Bœuf Gras* jouaient ensemble sur les immenses estrades dressées jusqu'aux toits; le soleil chaud remplissait l'air; on avait plaisir à se rafraîchir, et chacun, la joue rouge, l'œil ardent, la lèvre humide, taillait, déchiquetait, levait le coude, avalait, riait et criait :

« Vive maître Sébaldus! honneur à maître Sébaldus! »

Toute la ville de Bergzabern assistait au gala; tous les toits d'alentour étaient couverts de têtes contemplant le service splendide, respirant l'odeur des viandes fumantes, et s'étonnant que maître Sébaldus eût invité tant de mauvais gueux, quand les honnêtes bourgeois auraient consenti volontiers à l'honorer de leur présence.

On s'indignait de voir Toubac, le chaudronnier; Hans Aden, le marchand d'amadou; Karl Bentz, le vannier; Nickel Finck, le vétérinaire; Bèvel Henné, la cardeuse de laine; Trievel Rasimus, la ravaudeuse; Ildes Jacob, le savetier; Paulus Borbès, le rémouleur, et cent autres véritables chenapans, le bonnet de travers, le chapeau râpé, les manches trouées aux coudes, la chemise débraillée, les bottes éculées, la jupe pendante, avaler des alouettes rôties, des cuisses de poulet et de grands verres de *Deidisheim*, comme s'ils n'eussent fait que cela toute leur vie, et lâcher les boutons de leurs culottes l'un après l'autre, pour se farcir à l'aise de crème, de *kougelhof*, de *küchlen*, de compote et de toutes les choses les plus délicates.

« Oh! les gueux, se disait-on, comme ils mangent! Voyez, n'est-ce pas abominable! Ils avalent cinquante plats à la file, tandis que tant d'honnêtes gens se contenteraient d'un plat de choucroûte et d'une omelette au lard les dimanches. Ils mériteraient d'être pendus, et on leur fait encore de la musique! »

Tout cela n'empêchait pas le banquet d'aller son train, les éclats de rire de redoubler, les bouteilles de se vider, et l'orchestre d'élever ses chœurs joyeux jusqu'au ciel. Les musiciens, sur leurs estrades, avaient trois garçons pour les servir, qui montaient et descendaient sans cesse le long de la rampe, le broc au poing. A chaque morceau, après s'être desséché le gosier à souffler dans leurs trombones, leurs cors de chasse et leurs clarinettes, ils recevaient une grande coupe de vin frais, pour s'entretenir l'haleine. Ils jouèrent le *Volfort* de Rastadt, le *Lutzelsteiner*, la *Course en traîneau*, les trois *Hopser* de Pirmesens, et les *Lendlers* de Creutznach.

Le vieux chef d'orchestre, Rosselkasten battait la mesure; on aurait dit, à le voir lever son archet, appuyer la jambe, se pencher, faire des signes à droite et à gauche, que c'était le diable en personne.

Vers trois heures, on n'entendait plus qu'un immense bourdonnement d'éclats de rire, de lambeaux de musique, de trépignements, de cris enroués et d'apostrophes joyeuses : Toubac pinçait la vieille Rasimus, Hans Aden entonnait le chant des *Pèlerins*. Au bout de la grande table du milieu, Christian, le peintre, sa toque de velours noir sur l'oreille, ses grands yeux bleus noyés de douces larmes, regardait la petite Fridoline Dick, fraîche et rose comme une églantine, qui rougissait et baissait modestement ses longues paupières. Maître Sébaldus, en face du capucin Johannes, à l'autre bout de la table, les joues cramoisies, son triple menton boursoufflé comme un coq d'Inde, les bras nus jusqu'aux coudes, sa large panse repliée en forme de cornemuse sur les cuisses, les yeux arrondis à fleur de tête, et son gros nez, du plus beau vermillon qu'il soit possible de voir, riait à faire trembler les vitres d'alentour, et criait, en présentant sa coupe au garçon :

« Verse, Kasper, verse jusqu'au bord. Ha! ha! ha! ça va bien... Buvons! »

Et tous les autres répétaient en chœur, le verre haut :

« Buvons! Oui... oui... il faut boire! »

Le digne maître de taverne avait un goût particulier pour le vin rouge du Rhingau, il le préférait à tout autre, cela lui réjouissait le cœur.—Son ami Johannes, au contraire, préférait le vin blanc de Bodenheimer, et, chose étrange, plus il en buvait, plus sa joue gauche se relevait, plus il s'assombrissait; de petites rides lui sillonnaient les tempes comme des éclairs, il riait en nasillant et bégayait :

« Ça va bien! Que maintenant les trente-cinq mille légions de Belzébuth se déchaînent! que la race d'Abimélech soit confondue! que l'ange du Seigneur extermine les premiers-nés d'Égypte! hé! hé! hé! »

Puis il faisait trois ou quatre grimaces et posait sa longue mâchoire sur ses deux poings velus.

Le jour baissait alors, mais le soleil oblique n'en était pas moins chaud. Un grand nombre de curieux se retiraient des toits; les plus obstinés seuls restaient à se pâmer sur les tuiles. Quelques bambins s'étaient approchés des tables, et tantôt l'un, tantôt l'autre des convives leur passait son verre ou leur fourrait des *küchlen* dans les poches. La vieille Rasimus bégayait, d'une voix chevrotante :

« Ah ! maintenant... maintenant, je n'en puis plus !... Toubac, je vous ai toujours aimé !

—Et moi aussi, Trievel, » répondait le chaudronnier.

Et ils se faisaient des yeux à mourir de rire.

Partout il en était de même; seulement les musiciens n'avaient plus de souffle, et l'ardeur de Rosselkasten commençait à se ralentir.

Or, comme on croyait le festin fini, et que plusieurs criaient :

« Entrons nous rafraîchir avec de la bière ! »

Voilà que du fond de la taverne s'avance un énorme pâté représentant le château de Rôthalps. Quatre garçons l'apportaient de la cuisine sur une large planche, et Grédel Dick, qui venait de mettre son bonnet à rubans roses, marchait à côté toute joyeuse. Et tandis que tout le monde soupirait, regardant ce beau pâté, le chef-d'œuvre de Grédel, et pensant qu'on ne pourrait jamais en venir à bout, on le déposa sur la table du milieu, puis deux paons farcis, ornés de leur queue en éventail, ce qui formait un coup d'œil superbe. L'orchestre se tut, et maître Sébaldus, faisant asseoir sa femme près de lui, se leva pour parler.

Le capucin Johannes, les sourcils joints en touffe à la racine du nez, les joues brunes, la barbe rousse, le gros capuchon de bure rabattu sur ses larges épaules, le contemplait en louchant d'un air rêveur, comme il arrive aux boucs quand ils regardent le soleil. Tous les autres convives, le nez en l'air, semblaient attentifs. Maître Sébaldus toussa trois fois, et dit d'une voix grasse et retentissante :

« Chers compagnons, voilà bientôt vingt ans que nous menons joyeuse vie ensemble; nous pouvons nous vanter et nous glorifier d'avoir bu des chopes, des pintes et des *moos*, Dieu merci !

« J'ai toujours fait en sorte de contenter tout le monde, d'avoir le meilleur vin, la meilleure bière, les meilleures andouilles, jambons, saucisses, boudins, et généralement tout ce qui peut satisfaire des gens qui jouissent d'un esprit sain et d'une bonne conscience. Par ce moyen, la taverne du *Jambon de Mayence* est devenue célèbre sur les deux rives du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. C'est d'abord à moi, Frantz Christian Sébaldus Dick, qu'elle le doit; ensuite à vous, chers amis et compagnons !

« Oui, vous avez fait la réputation de ma taverne, et elle grandira dans les siècles des siècles, comme je l'espère; car, après moi, d'autres viendront de ma race, qui ne la laisseront jamais périr. — Je suis, en quelque sorte, votre feld-maréchal, chers amis et compagnons; nous avons gagné bien des batailles ensemble; j'ai remporté le butin de la guerre : les moulins, les gras pâturages, les vignobles, et vous... vous... »

Maître Sébaldus ne sachant pas ce que les autres avaient gagné à cette guerre, prit son *moos* à deux mains et but un bon coup pour s'ouvrir les idées. Après quoi, posant sa cruche sur la table, il ajouta en riant aux éclats :

« Vous avez gagné la gloire... Ha ! ha ! ha ! »

Ces paroles ne plurent pas à tout le monde, et plusieurs pensèrent qu'il voulait se moquer d'eux. Cependant personne ne dit rien, et le gros homme, émerveillé de sa propre éloquence, poursuivit :

« Regardez, chers camarades, regardez ! Voici les vignes de Frankenthal, celles de Lupersberg, celles de Rothalps, et plus loin celles de Lauterbach, et bien d'autres que l'on ne peut voir d'ici. Eh bien, vous avez gagné tout cela pour Frantz Christian Sébaldus Dick. Est-ce que dans tout Bergzabern un seul bourgeois peut se glorifier d'en avoir autant ? Non, pas même le bourgmestre Omacht; je vous dis qu'il n'en a pas la moitié, pas le quart !

« Et cette taverne, la plus grande, la mieux fournie en nobles vins, à qui est-elle ? Et ma femme, Grédel Dick, la meilleure cuisinière du Rhingau, et ma fille Fridoline, et ma bonne santé ? — Quant aux amis, je n'en parle pas. Dieu merci, les amis ne manquent jamais lorsqu'on les régale; lorsqu'on leur donne des combats de coqs, des fêtes et des galas, les amis vous arrivent par centaines, ha ! ha ! ha ! comme les moineaux dans les blés, comme les pinsons dans le chanvre vert : ils ont toujours trente-deux dents à votre service et une besace vide.

« Aussi je puis dire que le Seigneur m'aime, car... »

En ce moment, le capucin Johannes, dont les joues, le nez, et même les oreilles, frissonnaient depuis le commencement de ce beau discours, s'écria :

« Maître Sébaldus, vous avez tort de laisser éclater votre orgueil comme vous le faites, ce n'est pas chrétien.

—Chrétien ! s'écria le tavernier, furieux d'être interrompu, je me moque bien d'être chrétien, moi. Tel que vous me voyez, je

n'ai jamais eu de respect que pour le soleil.

—Le soleil, dit Johannes en haussant les épaules, vous êtes donc un païen? vous ne croyez pas à notre sainte religion, aux prophètes, aux apôtres, à la vocation du Seigneur? Vous n'avez donc ni foi ni loi; vous adorez les oignons, les choux, les raves et les vaches d'Égypte! vous êtes un Amalécite, un Moabite, un Madianite, un Philistin! »

Chacun alors regardait, tendait l'oreille.

« Moi, répondit maître Sébaldus, je n'adore pas les oignons, ni les choux, ni les raves; j'aime bien mieux les boudins et les andouilles. Mais ça ne m'empêche pas de respecter le dieu Soleil. Celui-là, au moins on le voit, on sait ce qu'il fait pour nous. En hiver, quand il s'en va, tout le monde grelotte; au printemps, quand il revient, chacun danse, rit, chante; les oiseaux, les poissons, les animaux à quatre pattes et les hommes, et jusqu'aux hannetons, oui, les hannetons se réjouissent de le revoir. Le soleil fait la pluie et le beau temps; sans lui, mes prés, mes champs et mes vignes ne me rapporteraient pas un *pfenning*: je tiens pour le dieu Soleil!

—Pourquoi donc allez-vous à la messe les dimanches? répliqua Johannes indigné.

—A cause de ma fille Fridoline, pour lui donner le bon exemple. Mais, quant à moi, je dis qu'il faut être aveugle, et même estropié du cerveau pour croire à autre chose qu'au soleil.

—Alors, qu'est-ce que nous sommes donc, nous autres? hurla le capucin. Nous sommes donc des artisans de mensonge et d'hypocrisie?

—Non, vous êtes des goinfres, » répondit le gros tavernier d'un ton goguenard.

Et dans le même instant la cour retentit d'une véritable tempête d'éclats de rire; on se tordait les côtes le long des tables, on se balançait, on s'étouffait, on n'en pouvait plus, de douces larmes coulaient sur les joues, et Sébaldus, tenant son large ventre à deux mains, criait:

« Ha! ha! ha! si j'ai jamais dit la vérité, c'est bien cette fois! »

Mais le père Johannes ne riait pas; il avait le vin mauvais, et surtout le vin blanc. Après avoir regardé quelques secondes cette foule qui s'égayait à ses dépens, ses yeux gris se plissèrent, puis il se leva les lèvres frémissantes. On crut qu'il allait s'en aller, et plusieurs jouissaient déjà de sa déconfiture; mais lui, s'arrêtant derrière la chaise de Sébaldus, prit sa longue trique de cormier à deux mains, et, l'ayant balancée lentement, il en déchargea un coup si furieux sur les reins charnus du gros homme, que tous les assistants en eurent la chair de poule. Et, bien loin d'être satisfait, il continua de la sorte jusqu'à ce que maître Sébaldus, qui faisait le gros dos et exhalait des hein! lamentables, se mit à crier:

« Ah! ah! mes amis... on me tue... au secours... au... secours! »

Tout le monde alors ne fit qu'un cri:

« Assommons le capucin! tombons sur le capucin! »

Mais Johannes, reculant vers la porte des Trabans, ne semblait pas s'effrayer de ces cris.

Il était possédé d'une sainte fureur et faisait tourbillonner son énorme trique comme le vent. Les plats, les assiettes, les cruches volaient autour de lui par douzaines. Quelques-uns, indignés de l'orgueil du tavernier, venaient se joindre au terrible moine; d'autres se sauvaient à toutes jambes; les femmes gémissaient, Fridoline sanglotait dans les bras de Christian, la mère Grédel ôtait la cravate de maître Sébaldus, et voyant son dos tout bleu, levait les mains en appelant la vengeance céleste. Lui, ne disait rien, il paraissait ahuri, le vin coulait sur ses jambes, dans ses manches et jusque dans ses poches; il murmurait des paroles confuses. Sa triple couche de graisse l'avait seule empêché d'avoir les côtes rompues.

Toubac, Hans Aden, la vieille Rasimus, tous les savetiers, vanniers, chaudronniers et rémouleurs, s'acharnaient à la poursuite de Johannes. Sous la voûte des Trabans, la mêlée devint épouvantable; Toubac, s'étant trop approché de la terrible trique, reçut sur l'oreille un coup qui le renversa dans un coin, Paulus Borbès venait d'être éreinté, et la vieille Rasimus, sa tignasse grise arrachée, se retirait lentement de la bagarre en traînant derrière elle ses guenilles.

Lorsque Sébaldus sortit de sa stupeur profonde, il vit au loin le père Johannes qui battait en retraite en assommant les gens, comme l'ange exterminateur.

« Ah! gueux de capucin, s'écria-t-il, tu viendras encore me demander de remplir les paniers de ton âne! je t'en donnerai des œufs, du beurre, du fromage et des boudins, je t'en donnerai! »

Au bout d'un quart d'heure, les défenseurs du dieu Soleil restèrent enfin maîtres du champ de bataille. Mais quel spectacle! quel dégât! les vitres enfoncées, les tables renversées, les gens éclopés, le grand pâté et les paons à terre, les cruches, les assiettes en mille morceaux! — Allez donc donner des festins de Balthazar à des savetiers, à des chaudronniers, à des capucins; servez-leur du *Forstheimer*, du *Pleis-*



Nous pourrons faire de la musique ensemble et traîner la semelle jusqu'à la fin de nos jours. (Page 43.)

zeller, de l'*Umstein* : que le ciel nous préserve d'avoir de pareils amis.

Ce qu'il y avait de pire, c'est que tout Bergzabern riait de la débâcle universelle, et disait que les honnêtes gens n'ont de meilleures raisons pour se réjouir, que lorsque les gueux s'exterminent les uns les autres.

II

Et voilà comment ces deux vieux camarades, le père Johannes et maître Sébaldus, se séparèrent brusquement à propos du dieu Soleil, qui ne les regardait pas et faisait très-bien ses affaires sans eux. Cela nous prouve que les idées divisent bien plus les hommes que les choses; car les choses, on les voit, on les sent, on les goûte, on en jouit, tandis que pour les idées, chacun s'en forge d'après son tempérament et la couleur du vin qu'il a bu. Et cela nous prouve encore qu'il faut toujours boire du même vin que ses amis, si l'on veut rester d'accord avec eux.

Depuis vingt ans, le père Johannes remontait, chaque matin, au petit jour, la rue des Trabans, et sa longue figure de bouc s'épanouissait à la vue de la porte cochère; car maître Sébaldus était là, sur le seuil de la vieille taverne enfumée, qui l'attendait en manches de chemise, et lui tendait les bras. « Hé! bonjour, père Johannes, lui criait il de



« Aussi je puis dire que le Seigneur m'aime... (Page 46.)

« loin; comment ça va-t-il ce matin? Est-ce « que les andouilles d'hier soir ont bien passé? « — Hé, mon Dieu oui, maître Sébaldus, ré« pondait le capucin d'un ton joyeux; dame « Grédel n'a pas son égale pour les andouilles, « toute la nuit je m'en suis léché les mousta« ches. Et votre petit vin d'*Umstein* est une « fameuse sauce pour les andouilles... Hé! « hé! hé! »

Alors, tous deux, riant et jubilant, se serraient la main. Ils entraient dans la taverne; le père Johannes déposait son bâton derrière la porte, et maître Sébaldus criait d'une voix retentissante : « Grédel! Grédel! voici le père « Johannes, tu peux apporter la friture. Allons, « père Johannes, asseyez-vous, je vais tirer « une pinte du vieux vin pour nous rafraîchir. « Il va faire joliment chaud aujourd'hui, il « faut s'y prendre d'avance. »

Et le gros homme, embrassant sa panse à deux mains, descendait dans le cellier à droite, sous la galerie vermoulue, tandis que dame Grédel ouvrait la porte de la cuisine en criant : « Soyez le bienvenu, père Johannes, soyez le « bienvenu. »

On entendait le beurre rire dans la poêle, et l'on voyait la flamme danser dans l'âtre et grimper comme un diablotin à la crémaillère.

Le père Johannes s'asseyait, les yeux riants, tendus par deux grandes rides circulaires qui faisaient le tour de ses joues musculeuses, et dame Grédel accourait avec un grand plat de *professersvurst* tout violets et couverts de petites taches blanches de graisse bouillante. Maître

Sébaldus remontait de la cave sombre un broc au poing, et, le déposant sur la table, s'asseyait en face de son joyeux compère, en exhalant un gros soupir : « Déjeunons, père Johannes, disait-il. Grédel, apporte des chopes. « Vous allez me donner des nouvelles de ce « vin-là, père Johannes ; c'est de ce vin gris « clair que nous avons récolté nous-mêmes il « y a sept ans ; il n'a fait que se bonifier depuis, tous les jours. En visitant ma cave du « fond, sous le *schlossgarten* avant-hier, je l'ai « vu et j'ai dit : « Toi, je te reconnais ! » C'est « quelque chose de délicieux ! » Et il baisait le bout de ses gros doigts d'un air d'extase. « Nous allons voir, » répondait le capucin en retroussant ses grosses moustaches.

Maître Sébaldus lâchait quatre ou cinq boutons de sa culotte, et l'on empoignait les fourchettes. Un peu plus tard apparaissait Fridoline au haut de la vieille galerie, où s'ouvrait sa chambre; elle s'inclinait sur la rampe, les yeux encore endormis, le petit bonnet blanc noué sous son menton rose, et le petit fichu de soie en croix sur son sein. « Eh ! bonjour, père « Johannes, disait-elle. Bon appétit, papa Sé« baldus. »

Et tous deux levaient la tête, l'un sa longue barbe luisante de graisse, l'autre ses joues pleines; ils répondaient ensemble : « Bonjour, « mon enfant, bonjour ! Viens donc prendre « un doigt de vin, ces *professersvurst* sont déli« cieux. »

Elle descendait, et venait les embrasser l'un après l'autre.

Ah ! qu'ils aimaient cette enfant ! Combien de fois, depuis quinze ans, le père Johannes l'avait-il prise sur son âne *Polak*, lorsqu'il allait en quête ! combien de fois l'avait-il fait sauter dans ses larges mains velues ! Toute petite, il la promenait des heures entières sur les larges manches de sa robe de bure, elle sa petite joue rose contre sa joue brune, ses petites mains vermeilles dans sa barbe fauve, lui tout heureux, tout souriant, et les yeux un peu humides de satisfaction intérieure.

Il la promenait ainsi dans tout Bergzabern, dans la campagne, lui montrant de loin la ligne bleue du Rhin, qui s'éloigne dans les plaines verdoyantes, et du haut du Bocksberg, les villages innombrables, la vieille ville aux toits en équerre, les petites cours intérieures, les échoppes, les bouges; puis, au retour, il lui faisait voir la vieille Rasimus nourrissant ses lapins, Toubac raccommodant ses casseroles, ou la mère Bével filant de la laine. Partout il s'accoudait le long des fenêtres, pour lui faire plaisir et lui donner une idée de toutes choses. — Ah ! qu'il aimait cette enfant, qu'il aimait la taverne, qu'il aimait Sébaldus, et qu'il était aimé d'eux ! Tous les souvenirs de Fridoline se confondaient avec les bonnes explications du vieux capucin ; elle le voyait, elle se le rappelait partout, elle le croyait de la famille.

Après le déjeuner, vers sept heures en été, huit heures en hiver, arrivaient les autres amis du *Jambon de Mayence* : Hans Aden, Toubac, Borbès, la vieille Rasimus, quelquefois tous ensemble les jours de fête, le plus souvent les uns après les autres, à mesure que chacun avait fini son ouvrage. On prenait un petit verre sur le pouce, on dépêchait un plat de choucroûte, on entrait, on sortait, ceux qui n'avaient rien à faire jouaient au *rams*, au *youker*, ou bien aux quilles dans la cour. Puis on dînait.

Le peintre Christian, le plus joli garçon de Bergzabern, avec sa petite toque et sa polonaise de drap vert bien serrée sur les hanches, l'œil vif, les dents blanches et la petite moustache blonde retroussée, arrivait d'habitude vers cinq heures du soir, en faisant résonner les talons de ses bottes dans la cour et sifflotant tout bas : « Que je t'aime, que je t'aime, ma tourterelle ! » Fridoline alors retirée dans sa petite chambre sous les toits, derrière ses pots de fleurs, le voyant venir, déposait aussitôt son ouvrage et descendait bien vite à la taverne. Elle était là, derrière le comptoir, quand il entrait. « Hé ! criait le brave garçon, salut, père « Johannes ! salut, maître Sébaldus et tous les « amis ! Une petite chope pour l'amour de Dieu, « maman Grédel ! — Hé ! c'est le petit, disait « Johannes ; à la bonne heure ! je commen« çais à croire qu'il ne viendrait pas ce soir, « et ça me faisait de la peine. »

Il regardait du coin de l'œil la petite Fridoline, qui rougissait jusqu'aux oreilles. Christian serrait la main de tout le monde ; puis, les deux coudes sur les épaules du vieux capucin, il faisait semblant de regarder la partie de Toubac, de Hans Aden ou de tout autre, sans quitter des yeux sa chère Fridoline, qui baissait ses longues paupières toute rêveuse. On ne rentrait guère chez soi avant minuit, et le père Johannes partait toujours le dernier, avec sa grande lanterne de fer-blanc, pour l'ermitage de Luppersberg.

Je ne parle pas des jours de combats de coqs, de combats d'ours, de grand concours de pinsons en automne, de la course des sacs, de la fête des asperges et des vendanges ; ces jours-là, c'était bien autre chose encore, et la vieille Rasimus se distinguait en dansant le *Hopser* de Lutzelstein avec Toubac.

Telle était la vie de tous les jours ; une vie grasse, plantureuse, une existence vraiment

fortunée, et qui promettait de durer ainsi des siècles, à la satisfaction universelle.

Mais, pour en revenir à la grande bataille, cette nuit-là maître Sébaldus, indigné, ne fit que traiter le père Johannes de mauvais gueux, de va-nu-pieds, de pendard, de mendiant, de goinfre. Il ne croyait jamais en avoir assez dit sur son compte, et se ranimait, à chaque instant pour l'accabler d'injures. Toubac, la vieille Rasimus et les autres, réunis autour des grandes tables de la taverne, ne cessaient de se glorifier de leur victoire, et d'avaler des chopes avec enthousiasme.

Cependant, vers quatre heures du matin, quelques-uns furent pris tout à coup de la mélancolie des chats, et s'endormirent, en gémissant, le nez dans leur chope; d'autres eurent encore la force de se retirer en trébuchant. On les entendait au loin frapper à leur porte; on entendait les voisins ouvrir leurs fenêtres et les maudire, les chiens aboyer et les coqs annoncer l'approche du jour.

À cette heure, Sébaldus, assis derrière son comptoir, les yeux ronds et les joues pendantes, se prit à sentir la fraîcheur du dehors, car les fenêtres étaient restées ouvertes, et le brouillard matinal se répandait dans la taverne. Alors le gros homme eut l'idée d'aller se coucher; mais qu'on juge de sa consternation, lorsqu'il se sentit roide comme une bûche, et que des douleurs terribles lui passèrent tout le long du dos, depuis la nuque jusqu'au croupion.

« Seigneur Dieu! fit-il, qu'est-ce que cela veut dire? »

Et tentant un nouvel effort, la douleur fut telle qu'il se prit à crier :

« Grédel!... ah! Seigneur, qu'est-ce que je sens! Ce gueux de capucin m'a cassé les reins... Ouf... je suis mort! »

Et ses joues devinrent pourpres; il soufflait, clignait des yeux et criait :

« Ho! ho! ho! Seigneur, ayez pitié de moi. »

Le restant des convives s'éveilla stupéfait, épouvanté, comme ceux du festin de Balthazar.

Grédel accourut en criant :

« Sébaldus! Sébaldus! qu'as-tu?

— Ne me touche pas! ne me touche pas! gémissait le pauvre homme; quand on me touche, c'est comme si je recevais mille coups de bâton. Ah! Dieu du ciel, dire que je ne peux plus bouger ni bras ni jambes; il faudra maintenant qu'on m'aide à boire... Ah! Seigneur... Encore, si j'étais sûr d'en réchapper... Grédel, Grédel, cours vite chez le docteur Eselskopf... qu'il vienne tout de suite. Ah! brigand de capucin, moi qui t'ai nourri... Que le diable emporte le soleil... Je me moque pas mal du soleil! »

Il criait si fort, que tous ses amis et Toubac lui-même en furent épouvantés; la vieille Rasimus seule conserva tout son calme, et fourrant ses cheveux gris dans son bonnet, elle puisa une large prise dans sa tabatière de carton noir, et dit d'un air philosophique :

« Il a une courbature, le pauvre cher homme. Ne vous effrayez pas, dame Grédel, ne vous effrayez pas; les coups de bâton sont marqués sur son dos, c'est tout naturel. Restez tranquillement chez vous, faites un emplâtre de graine de lin; moi, je vais éveiller Eselskopf, il ordonnera des compresses à l'eau-de-vie, c'est ce qu'il y a de mieux contre les coups de bâton, je sais ça! »

Et elle sortit en marmottant :

« Dieu du ciel, que ces hommes gras sont douillets; moi, j'en aurais reçu dix fois autant, que je ne dirais pas seulement : « Ho! » Ce que c'est pourtant d'avoir la peau blanche et luisante comme un ortolan. »

III

Le jour commençait à blanchir les pignons décrépits, et Trievel Rasimus, la tête penchée, un pan de sa robe traînante relevé dans la main, les grandes franges de son bonnet retombant sur son nez rouge, trottait comme une vieille hase dans la ruelle du Pot-Cassé, en murmurant des paroles confuses :

« Quelle noce nous avons faite! Dieu de Dieu, quelle noce! m'en suis-je donné! se disait-elle. Hé! hé! la bonne aubaine! En voilà pour six semaines, jusqu'à la fête des vendanges. Les pommes de terre, les carottes et les navets vont recommencer : gueux de navets, je ne peux pas les sentir! Et quand on pense qu'il y a des gens qui mangent tous les jours des omelettes au lard, des harengs saurs et de la morue, et qui font des noces tout le long de l'année! »

Puis rêvassant tout haut :

« Toubac en tient pour moi, se disait-elle; je l'ai ébloui, c'est clair comme le jour; il faut que je l'entortille tout à fait, pour que nous nous marions ensemble. Alors, tout sera bien; il travaillera comme le caniche du cloutier Hans; moi, je ferai tranquillement mon café tous les jours au coin du feu, je rôtirai des marrons en société de la mère Schmutz et de mademoiselle Sclapp, ma bonne chaufferette sous mes jupons, pendant que Toubac gèlera dehors à raccommoder ses casseroles. Tiens, c'est tout simple, quand on adore la

beauté, il faut qu'on se sacrifie pour elle. »

Et la vieille, en pensant à ces choses, se donnait des tours de reins gracieux, et souriait dans sa barbe grise; elle croyait déjà tenir le chaudronnier sous sa coupe.

Au bout de dix minutes environ, Trievel Rasimus déboucha sur la Kapougnerstras, en face d'une maison étroite, ayant deux fenêtres grillées au rez-de-chaussée, la porte précédée de cinq ou six marches raboteuses.

« Nous y voilà! » se dit-elle.

Et tirant sa tabatière du fond de sa poche, elle aspira d'abord une prise, s'essuya les moustaches du revers de la manche; après quoi, grimpant les marches de la cassine, elle donna trois coups de marteau, qui retentirent au loin dans la rue silencieuse.

Presque aussitôt on entendit quelqu'un remuer dans la maison.

« Eselskopf met ses savates et sa robe de chambre verte; il a peur d'attraper un gros rhume, » fit la vieille en clignant de l'œil.

Puis elle prêta l'oreille, et, n'entendant plus rien, elle se remettait à frapper de plus belle, quand une fenêtre s'ouvrit brusquement au premier, et une tête longue, jaune, maigre, les joues creuses, le front étroit, surmonté du bonnet de coton en pyramide, une grosse cravate de laine bouffante autour d'un vrai cou de girafe, et les épaules revêtues de la robe de chambre verte à larges fleurs jaunes; bref, la tête, le cou et le bras maigre du docteur Eselskopf se penchèrent au dehors. Le digne homme, regardant dans la rue, se prit à crier :

« Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'on veut? Vous n'avez pas besoin de frapper jusqu'à demain; je ne suis pas sourd.

—Ah! pardon, monsieur Eselskopf, dit la vieille; il faut arriver bien vite chez maître Sébaldus Dick, à la taverne du *Jambon de Mayence*.

—Est-ce que maître Sébaldus est malade?

—Oui, monsieur le docteur, son ami Johannes lui a donné des coups de bâton sur le dos, et le pauvre cher homme ne peut plus remuer.

—Ah! ah! j'avais prévu cela, fit Eselskopf, dont la longue figure jaune s'illumina de satisfaction. C'est un corps brûlé par les liqueurs spiritueuses; maintenant il a recours à moi, quand l'incendie se déclare. Bon, bon, j'arrive. »

Et Eselskopf se retira de la fenêtre.

Ce docteur, le seul de Bergzabern, aimait autant l'eau que maître Sébaldus aimait le vin. Il avait même essayé de fonder en ville une société de tempérance, pour combattre l'ivrognerie et le débordement de la chair. Mais allez donc fonder une société de tempérance en pays vignoble, en face de la cour des Trabans! Sauf trois ou quatre goutteux, deux ou trois graveleux et cinq ou six vieilles filles quinteuses, Eselskopf n'avait pu rallier personne à sa doctrine. Il avait eu beau prédire les plus terribles accidents aux amis du *Jambon de Mayence*, pas un ne s'en était ému, et le pire, c'est que tous continuaient d'être gros et gras, frais, vermeils, riants et jubilants.

M. Eselskopf, maigre comme un coucou et jaune comme un citron, nourrissait une sorte de malveillance secrète contre maître Sébaldus, dont la nature plantureuse était la critique vivante de ses idées sur le vin et la bonne chère. Qu'on juge de sa satisfaction en apprenant que le gros homme avait enfin besoin de lui; il triomphait d'avance, et voyait tous les suppôts de Bacchus embrigadés dans sa doctrine. Pendant qu'il s'habillait, la vieille Rasimus se prit à songer qu'un incendie de liqueurs spiritueuses dans l'estomac devait être quelque chose de terrible, et quand, dix minutes après, le docteur parut sur le seuil avec son vieil habit de ratine noire, sa culotte de velours, ses bas de soie et ses souliers ronds à boucles d'argent, le jonc à pomme d'ivoire sous le bras et le tricorne en tête, elle lui demanda d'un ton de confidence :

« Vous pensez donc, monsieur Eselskopf, que maître Sébaldus a le feu dans le corps?

—Sans doute, dit-il; voilà les effets de l'intempérance; que ceci vous serve de leçon! Combien de fois n'ai-je pas averti maître Sébaldus qu'il se précipitait dans un abîme sans fond et sans rivages, par l'abus du vin et des viandes succulentes? Bien loin de m'écouter, il se moquait encore de mes avis salutaires; il portait même l'inconvenance jusqu'à me rire au nez, en m'appelant buveur d'eau et mangeur de fromage blanc. Plût à Dieu qu'il n'eût jamais bu que de l'eau et mangé du fromage blanc! au lieu d'acquérir cette énorme corpulence, cette face pourpre, signe d'apoplexie imminente, il se serait maintenu dans d'heureuses conditions hygiéniques; les fluides se seraient tenus en équilibre dans ses vaisseaux, et nous ne serions pas forcés aujourd'hui d'éteindre cet embrasement colossal, qui se déchaîne spontanément et comme je l'avais prévu.

« Quand on songe à ce que cet homme a bu de vin, de kirschwasser, de bière, de liqueurs de toutes sortes depuis vingt ans, il y a de quoi frémir; on doute que toutes les eaux du Rhin et toutes les neiges de la mer Glaciale puissent apaiser l'inflammation intérieure qui le consume. C'est incroyable, c'est quelque chose d'exorbitant et de sinistre. Enfin, *il faut* essayer, la science nous impose le pénible de-

voir d'essayer. Si nous avions le bonheur de réussir, ce serait une cure merveilleuse, unique dans son genre; j'en enverrais la description à toutes les académies de l'Europe. »

Ainsi parlait Eselskopf tout en marchant, s'adressant plutôt ces réflexions à lui-même qu'à Trievel Rasimus.

La vieille, d'après le ton du docteur, jugeait maître Sébaldus un homme mort, et faisait vœu pour son compte de ne plus jamais boire que de l'eau.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la cour des Trabans, où régnait alors une agitation inusitée, car tous les amis de Sébaldus, à la nouvelle de son accident, étaient revenus, encore tout engourdis du sommeil de l'ivresse.

La porte de la taverne était ouverte; on ne faisait qu'entrer, sortir, regarder en tous sens, se raconter la chose, lever les mains au ciel, maudire Jôhannes et boire du vin blanc pour se donner du courage. La mère Grédel s'essuyait les yeux avec son tablier, en racontant le malheur à cinq ou six commères, qui se pressaient autour d'elle, et Christian, assis derrière le comptoir, cherchait à consoler la petite Fridoline qui pleurait à chaudes larmes.

Lorsque Eselskopf et la vieille Rasimus parurent sous la voûte des Trabans, une foule de voix s'écrièrent :

« Les voilà... les voilà! »

Eselskopf devint fort grave; en traversant la cour, ses yeux se portèrent sur les tables, où Toubac et plusieurs autres levaient le coude un peu dans l'ombre. Le digne homme, à cette vue, parut éprouver une sorte d'horreur, et, quand il fut sur le seuil du *Jambon de Mayence*, s'arrêtant une seconde, il dit :

« Oui, me voilà, me voilà! Quand des gens de cette espèce — il montrait les buveurs – ont passé dix, quinze, vingt ans à s'ingérer tous les poisons de la nature, du matin au soir, et qu'il leur arrive enfin de se sentir tout à coup embrasés, consumés jusqu'aux entrailles, jusquà la moelle des os, alors on nous appelle, on nous crie : « Le voilà... le voilà... Sauvez-nous! » Mais nous ne sommes pas des dieux, ce qui est brûlé est brûlé. »

Il avait l'air de vouloir en dire davantage, mais comme Toubac lui répondit tranquillement, en vidant sa chope :

« A votre santé, monsieur Eselskopf! »

Il haussa les épaules et demanda :

« Voyons le malade. »

La mère Grédel, tout en larmes, le précéda dans le vieil escalier de la taverne, et toutes les commères les suivirent dans une sorte de recueillement religieux. Au haut de l'escalier s'ouvrait la chambre de Sébaldus, sur l'antique galerie vermoulue; cette chambre, assez vaste et haute, recevait le jour de la cour intérieure par deux fenêtres. Il y avait à droite une vieille armoire sculptée, à belles ferrures luisantes; à gauche, un grand lit à baldaquin, les rideaux bleu de ciel à carreaux blancs, et dans ce lit était couché, la tête haute, le dos dans un énorme tas de coussins, maître Sébaldus, dont on découvrait à peine le nez pourpre et les grosses joues en forme de citrouille, sous un bonnet de coton. Le gros homme avait une physionomie vraiment consternée; à peine vit-il entrer Eselskopf qu'il gémit :

« Sauvez-moi, monsieur Eselskopf; vous êtes mon unique consolation dans le malheur; ce gueux de capucin m'a brisé les os, je ne peux plus seulement remuer le cou. Ah! le brigand! un homme que j'aimais comme mon propre frère! »

Eselskopf, sans rien dire, déposa son tricorne au rebord de la fenêtre et sa canne dans un coin; puis, relevant ses manchettes jaunes, il s'approcha lentement du lit et prit le pouls de maître Sébaldus, qui le regardait, les yeux arrondis par la crainte. Le savant docteur, son front chauve, étroit et jaune, contracté, les yeux fixes, les lèvres serrées et le menton dans sa cravate blanche, semblait réfléchir. Derrière, Grédel, Christian, Toubac, Hans Aden, une dizaine de commères, attendaient, se regardant les uns les autres. Fridoline n'osait monter, de peur d'apprendre qu'il n'y avait plus de remède. Et comme Eselskopf ne disait rien, l'épouvante de Sébaldus grandissait de seconde en seconde. A la fin, n'y tenant plus, il allait crier : « Est-ce que je suis mort sans rémission? » lorsque enfin le docteur dit en hochant la tête :

« Fièvre latente! pouls irrégulier! soubresauts des tendons! symptômes gastriques! haleine embarrassée! »

Et il continua de la sorte, jusqu'à ce que Sébaldus, qui pâlissait à mesure, s'écria :

« J'ai donc toutes les maladies réunies, maintenant!

—Vous ne les avez pas toutes, dit Eselskopf, vous êtes trop usé, trop épuisé, trop annihilé par l'usage immodéré de la boisson, pour les avoir toutes, mais vous en avez au moins la moitié, et les plus dangereuses. »

Sébaldus voulut encore parler, mais sa langue était devenue si épaisse, qu'il ne put dire un mot.

« Ah! s'écria la mère Grédel, quand on pense que ce malheureux père Johannes est cause de tout.

—Non, madame Dick, non! s'écria Eselskopf

avec dignité, n'attribuez pas la cause d'un pareil état aux coups de bâton portés par cet homme; rendons à César ce qui appartient à César. La cause de ce mal est bien antérieure aux événements d'hier soir; la cause de ce mal remonte à quinze, vingt et peut-être trente ans; toutes les liqueurs, tous les vins absorbés par monsieur Dick, ont déposé lentement en lui un germe de toute espèce de maladies; de sorte qu'en se réunissant, ces germes ont formé dans sa personne une sorte d'œuf, contenant en graine toutes les infirmités, comme la boîte de Pandore. Il y avait hier dans cet œuf la gravelle, la goutte, la sciatique, les rhumatismes articulaires, la gastrite, les rétentions de toute sorte, l'apoplexie séreuse et l'apoplexie sanguine, la paralysie générale et partielle, et une foule d'autres maladies qu'il serait trop long d'énumérer. Tout cela se trouvait dans l'œuf, madame Dick; l'œuf devait éclore tôt ou tard : cela pouvait encore durer trois mois, six mois, un an peut-être. Je veux bien admettre que les coups de bâton du père Johannes aient cassé l'œuf, mais les petits étaient dedans, et le capucin ne les y avait pas mis; c'est maître Sébaldus, ici présent, qui les y avait mis et couvés lui-même.

—Il n'y a donc plus de remède? s'écria la mère Grédel en joignant les mains.

—Si, madame Dick, il y a un remède propre à toutes les maladies, un remède qui guérit tous les maux, toutes les infirmités humaines, ce remède est le contraire du vin, qui produit toutes les misères; c'est l'eau, madame Dick, c'est l'eau, dont les hommes ingrats méconnaissent les vertus, c'est l'eau que nous allons appliquer. »

Et comme maître Sébaldus, recouvrant la voix, disait :

« Ah! pourvu que je guérisse, je boirai de l'eau... Oui, j'en boirai... quoique depuis bien longtemps j'en aie perdu l'habitude.

—Vous guérirez, dit Eselskopf d'un ton ferme; seulement ce sera peut-être un peu long, car, pour entraîner les mauvais germes, il vous faudra boire autant d'eau que vous avez bu de vin. Or, comme vous buvez du vin depuis vingt à trente ans, et quelquefois six, sept, huit et dix bouteilles par jour, jugez du nombre de bouteilles d'eau qu'il vous faudra boire. »

Alors la figure de Sébaldus, qui commençait à s'épanouir, devint sombre, ses joues tombèrent, et il bégaya :

« Je ne peux pourtant pas en boire plus de dix pintes par jour, et si ça dure trente ans, je serai trop vieux pour pouvoir reprendre du vin. »

A cette réflexion, Eselskopf se fâcha.

« Du vin! s'écria-t-il, vous pensez encore à reprendre du vin! en ce cas, je n'ai plus qu'à m'en aller. »

Il saisissait déjà sa canne et son tricorne, quand la mère Grédel et tous les autres le supplièrent de rester. Il se laissa fléchir, et prescrivit d'appliquer sur-le-champ à maître Sébaldus, des compresses d'eau à la glace sur les reins, et de renouveler ces compresses de quart d'heure en quart d'heure. Quant à la boisson, de l'eau claire; et pour le manger, des épinards, de l'oseille et des choux cuits à l'eau. Il défendit les pommes de terre comme trop nourrissantes, et prévint la mère Grédel que le moindre écart de régime tuerait du coup maître Sébaldus, comme un poison violent.

Alors il sortit majestueusement, et je vous laisse à penser la mine et les réflexions que dut faire maître Sébaldus, quand on lui appliqua sa première compresse de glace sur la nuque, et qu'on lui donna son premier verre d'eau pour le consoler.

« Ah! seigneur Dieu, criait-il, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un si triste sort? Grédel, Grédel, ce linge froid me donne des frissons... Je ne me sens plus... Ah! le gueux de capucin... Eselskopf a beau dire : sans lui, l'œuf aurait pu durer encore longtemps; c'est ce misérable Johannes qui l'a cassé, et maintenant, voilà que tous mes vieux péchés sortent par centaines. »

Et chaque fois qu'on lui présentait un verre d'eau, le pauvre homme faisait une mine vraiment pitoyable.

« De l'eau... toujours de l'eau! gémissait-il; je n'en puis plus, et c'est avec de l'eau qu'on veut me ressusciter; encore si elle était rouge, je pourrais du moins la regarder; mais de l'eau claire, rien qu'à la voir, mon pauvre estomac grelotte! Et puis, ces épinards, cette oseille, ces choux à l'eau; toujours des épinards, des choux, de l'oseille, ça me fait prendre la verdure en grippe. Qui jamais aurait cru que je pourrais en venir là? je suis sûr qu'en me voyant, je me ferais peur à moi-même. »

Le fait est que le pauvre homme maigrissait d'heure en heure; sa graisse fondait à vue d'œil, son gros nez devenait bleu, et son triple menton, se vidant, ne forma bientôt plus qu'une mince collerette transparente, qui lui descendait en serpentant sur la poitrine.

« Allons, Sébaldus, allons, du courage! lui disait sa femme. Tiens, je t'apporte ce que tu aimes le mieux, tes bons choux, à la place de l'oseille qui t'agace les dents.

—Mes choux... mes bons choux... tu veux

te moquer de moi, Grédel; mes bons choux! faisait-il, c'est abominable de rire d'un pauvre malade.

—Voyons, Sébaldus, calme-toi; si tu te fâches et si tu te plains déjà le cinquième jour, comme tu fais, que sera-ce donc dans trois ou quatre mois? Il faut de la patience. »

Ces réflexions judicieuses stupéfiaient tellement Sébaldus, qu'il ne trouvait plus un mot à dire. Quelquefois, lorsque Fridoline, les yeux tout rouges, venait le voir, il la regardait longtemps, et une larme coulait lentement sur sa joue pendante :

« Tu vois, mon enfant, tu vois à quel état est réduit ton pauvre père, murmurait-il tout bas; ce n'est plus qu'une ombre, mais c'est une ombre qui t'aime bien, Fridoline; c'est une ombre qui voudrait te voir bien heureuse, chère enfant. Dans ma misère, avec cette eau froide sur le dos, et ces épinards dans l'estomac, j'ai encore la force de t'aimer! »

Alors ils sanglotaient tous deux ensemble, il y avait de quoi vous fendre l'âme.

Quant à Eselskopf, il venait régulièrement deux fois par jour, et voyant Sébaldus maigrir, pâlir et s'affaissant, il disait :

« Bon... bon... ça va bien... ça va très-bien. Puisque les épinards et l'oseille produisent un si bon effet, il faut continuer. Et si l'oseille agace les dents du malade, il faudra s'en tenir aux épinards. »

Peindre la figure de Sébaldus, lorsqu'il entendait ces choses, serait impossible; ses yeux s'arrondissaient, ses joues pâlissaient; la colère, l'indignation l'étouffaient; l'aspect seul d'Eselskopf lui donnait froid. L'idée de cet homme et celle de l'eau claire n'en faisaient plus qu'une dans sa tête; il en avait horreur, et parfois il se prenait à croire qu'Eselskopf se vengeait de lui, ce qui l'exaspérait plus qu'il n'est possible de le dire.

IV

Cependant le bruit de ces événements étranges : de la grande bataille, des coups de trique et de la maladie de maître Sébaldus, s'était répandu dans le pays, et c'est alors qu'on put voir combien le digne maître de taverne avait d'amis sur la rive gauche du Rhin.

En effet, le dimanche suivant, une foule innombrable de buveurs accoururent s'informer de son état. Il en arrivait de cinq, six et jusqu'à dix lieues à la ronde. Il y en avait de vieux à perruque, le dos cassé, les genoux en zigzag, le tricorne sur la nuque et le nez bleu; il y en avait des jeunes en bien plus grand nombre, et même quelques femmes arrivant de Pirmesens et de Landau. Tous ces braves gens défilaient en procession sous la voûte des Trabans; ils se serraient la main d'un air triste, puis s'acheminaient vers la taverne, où la mère Grédel les recevait tout en larmes, leur recommandant de s'asseoir le long des grandes tables et de ne faire aucun bruit, car maître Sébaldus ne pouvait plus entendre le glou-glou des bouteilles et le cliquetis des fourchettes, depuis qu'il buvait de l'eau et se nourrissait de légumes.

Vers une heure, ces braves gens, au nombre de cinquante ou soixante, présentaient un coup d'œil attendrissant; tous buvaient et causaient dans un recueillement qui vous faisait venir les larmes aux yeux. L'un vantait le bon cœur de maître Sébaldus, l'autre ses bonnes idées, l'autre son humeur joyeuse.

Le vieux greffier Frantz Schlouck, le plus fin connaisseur en vins du Rhingau, racontait comment il l'avait vu jadis arriver à Bergzabern, simple garçon vigneron, ne possédant que son tablier de cuir, son gilet rouge et sa serpe, mais plein de bon sens, doué d'un grand appétit et d'une soif proportionnée; comment il s'était marié fort heureusement avec Grédel Baltzer, la cuisinière du grand hôtel de l'*Aigle*, par amour du vin rouge, du jambon et du pâté de veau, ce qui prouvait, disait-il, un rare discernement; comment il s'était établi d'abord dans le cul-de-sac des Tanneurs, à l'enseigne des *Trois Harengs*, où les charbonniers et les marchands de bois avaient commencé sa réputation; mais que plus tard, aspirant au grand monde, il avait vendu cette petite taverne, pour acheter le fonds de la vieille synagogue, ce qui fut un véritable trait de génie, car ses affaires n'avaient fait que croître et s'embellir tous les jours, la foule s'étant portée en masse à la cour des Trabans.

« Et depuis, grâce au ciel, disait le digne greffier, la vieille cour était plus fréquentée que l'église. Voilà ce que font le bon vin, la bonne humeur et les bons comestibles, ajouta-t-il, ils font les bonnes digestions, et les bonnes digestions sont les trois quarts de la santé, du plaisir et de la prospérité en ce bas monde. »

Chacun reconnaissait la justesse de ce discours.

D'autres alors exaltèrent les exploits de maître Sébaldus aux grands concours de la *Cruche de Rudesheim*. En telle année, il avait battu tous les vignerons, et même le fameux



— Est-ce que maître Sébaldus est malade? (Page 52.)

Sexomen de Neustadt. En telle autre année, il avait mis tous ses adversaires sous la table ; une tonne d'une mesure ne lui faisait pas peur, d'autant plus qu'il mangeait en proportion, ce que les autres ne pouvaient faire. On célébra ses heureuses opérations, ses grandes caves, son cellier, le plus frais de Bergzabern, et, finalement, comme trois heures sonnaient à l'église Saint-Sylvestre, le vieux Zaphéri Mutz dit qu'il fallait aller le voir ; que cela lui ferait certainement plaisir ; qu'on lui souhaiterait une bonne santé, et qu'on lui témoignerait l'espérance de le voir bientôt assis au milieu de ses anciens camarades, la cruche au poing, ce qui ne pouvait manquer de lui mettre la joie au cœur.

Tous, à l'unanimité, trouvèrent cette idée très-bonne ; la mère Grédel eut beau leur dire qu'il avait besoin de repos.

« Bah! s'écria Zaphéri, nous le connaissons bien, rien que le plaisir de nous voir serait capable de le guérir. »

Et, bon gré, mal gré, la mère Grédel dut aller prévenir Sébaldus que ses vieux compagnons allaient défiler autour de son lit et lui serrer la main. Sébaldus venait de prendre sa huitième pinte d'eau quand il reçut cette nouvelle ; il était aussi pâle et défait que les autres étaient rouges et joyeux; son nez pourpre avait pris des teintes violettes, par le froid intérieur; la consternation se peignait dans ses yeux. Avant qu'il eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit, et ses joyeux compères d'autrefois entrèrent deux à deux en disant :



Il regardait du coin de l'œil la petite Fridoline. (Page 50.)

« Hé! hé! maître Sébaldus, comment ça va-t-il? Ha! ha! ha! vous voilà donc malade une fois... ça ne vous arrive pas souvent... Ça ne sera rien... ça ne sera rien! »

Mais à peine l'eurent-ils regardé, que la voix leur manqua; un frisson leur passa dans le dos, et plusieurs se tournèrent vers la porte pour s'en aller. Comment un homme si gros, si frais, si vermeil il y avait huit jours, pouvait-il être réduit à ce point? Cela ne leur semblait pas naturel. Les derniers arrivants poussant les autres, bientôt toute la chambre fut remplie de ces bons vivants, la bouche béante, les yeux écarquillés, regardant muets de terreur.

Zaphéri Mutz avait préparé quelques mots d'encouragement pour le malade, mais alors il n'eut pas le courage de les prononcer et se prit à bégayer :

« Oh! le gueux de capucin! dans quel état il vous a mis, mon pauvre Sébaldus; ça fait dresser les cheveux sur la tête.

—Oui, oui, balbutia le pauvre homme, qui, lisant la stupeur sur toutes ces figures, en conçut une peur singulière; oui... ça ne peut plus durer longtemps comme cela... Je ne tiens plus ensemble... *je m'en va*....je n'ai plus seulement la force de tousser... Ho! ho! ho! quel malheur... quel malheur!

—Le brigand de capucin! s'écrièrent plusieurs autres, le misérable gueux! si nous avions été là, tout cela ne serait pas arrivé!

—Ah! fit Sébaldus, il vous aurait tous exterminés jusqu'au dernier; vous ne connaissez

pas sa fureur!... C'est le Seigneur lui-même... c'est l'ange du Seigneur qui m'a puni de mes péchés innombrables, de ma paresse, de mon ivrognerie, de ma gourmandise, de mes blasphèmes contre son saint nom. Jamais le père Johannes n'aurait eu cette force tout seul. Son bâton m'entrait dans le dos comme un sabre! Maintenant me voilà... Que la volonté du Seigneur soit faite... Oui, que votre volonté soit faite, mon doux Jésus! Je ne murmure pas... je reconnais votre justice... je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres!... C'est fini... je le sais bien... Il y a longtemps que la mesure était pleine... elle a débordé par ma faute... par ma très-grande faute. J'ai blasphémé... Les tempêtes se sont déchaînées sur moi! »

Il disait ces choses par la peur horrible qu'il avait de mourir; on aurait juré, à le voir les mains jointes et le nez violet, que c'était un véritable saint du paradis.

« Bah! fit Zaphéri Mutz tout pâle, vous en reviendrez, maître Sébaldus; vous pouvez encore en revenir.

—Non, Zaphéri, non; je sais bien que ma fin approche. Tout ce que je désire maintenant, c'est que vous profitiez de mon exemple pour vous convertir, car nous menions tous ensemble une vie bien criminelle, et que vous renonciez aux faux biens de la terre. Regardez-moi: à quoi me servent maintenant mes fermes, mes vignes, mes moulins, mes caves, mes vieux vins de Rudesheim, de Markobrünner, de Johannisberg, et tant d'autres, que je réservais pour la satisfaction de ma bouche et la perdition de mon âme? Tout cela n'existe plus pour Frantz Christian Sébaldus Dick. Hélas! c'est la vanité des vanités! »

Alors il se prit à pleurer en songeant à ces choses.

Chacun se disait:

« Maître Sébaldus est un saint homme, nous ne l'aurions jamais cru, il parle comme un prophète. »

On ne pouvait rien voir de plus édifiant, surtout quand on songeait que le digne maître de taverne avait déclaré huit jours auparavant qu'il fallait être estropié du cerveau, pour croire à autre chose qu'au dieu Soleil.

Voilà comment les réflexions inspirées par l'eau claire vous ramènent un homme aux saines doctrines, et voilà pourquoi les saints anachorètes sont toujours représentés vivant de racines au milieu du désert. C'est un symbole, une sorte d'apologue en peinture.

Mais tout cela n'empêchait pas les amis du *Jambon de Mayence* d'être consternés d'une pareille transformation, et de faire un triste retour sur eux mêmes. « La même chose peut nous arriver, pensaient-ils; tout le vin que nous avons bu peut tourner en vinaigre du jour au lendemain. Alors, au lieu d'être frais et vermeils, nous tomberons ensemble, comme une vessie qu'on désenfle, et ce sera, pour chacun de nous en particulier et pour tous en général, l'abomination de la désolation prédite par les saintes Écritures. »

Or, ces réflexions judicieuses ne leur paraissaient pas gaies; au contraire, ils en devenaient tout mélancoliques, et tous, les uns après les autres, se retiraient doucement, gagnaient l'escalier, puis la cour des Trabans et la rue, et s'en allaient la tête basse, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. Au bout de vingt minutes, maître Sébaldus restait seul dans la chambre avec la vieille Rasimus et Grédel, qui tricotaient en silence, Christian qui rêvait, et la petite Fridoline qui n'avait plus de larmes, à force d'avoir pleuré. Tous les vieux camarades étaient partis, et cela prouve que si le chanvre vert attire les moineaux et les pinsons, l'épouvantail du malheur les chasse bien vite.

V

La désertion des amis de maître Sébaldus eut un effet étrange à Bergzabern; le bruit se répandit que toutes les prédictions d'Eselskopf s'étaient vérifiées; que le digne maître de taverne, à force d'excès, était tombé dans un état d'affaissement incurable; qu'il maigrissait, qu'il s'en allait, qu'il radotait, qu'il fondait comme du beurre dans la poêle. Ainsi les honnêtes gens attribuaient au vin rouge l'effet déplorable des légumes et de l'eau claire. La société de tempérance prenait racine, les adhérents du bon vin étaient en déroute, et Eselskopf, grâce à sa persévérance, triomphait sur toute la ligne.

Adieu les combats de coqs, adieu les combats d'ours et de chiens, adieu les fêtes de saint Magloire, de saint Pancrace, de saint Boniface, de saint Crépin, de saint Cyprien, de tous les saints du calendrier que maître Sébaldus avait l'habitude de célébrer avec magnificence. Adieu la fête des asperges et celle des vendanges, adieu la course des sacs, le grand concours des *Biberons* en automne, adieu! « Maintenant tout est fini, » se disaient les véritables soutiens du *Jambon de Mayence*: les vanniers, les cloutiers, les savetiers, les gagne-petit, les chaudronniers, les marchands d'amadou, Hans Aden, Toubac, Paulus Borbès et

cent autres, qui s'étaient fait une habitude, une seconde vie, une manière d'être à part dans l'antique et respectable taverne. La désolation était au milieu d'eux, la consternation se peignait sur leurs figures. Bien loin d'abandonner maître Sébaldus, ils se relayaient dans la grande salle, causant à voix basse, s'informant des ordonnances et de la santé du malade, s'essuyant les yeux du revers de la manche, lorsqu'il y avait une petite amélioration, et se désolant lorsque la nuit avait été mauvaise.

La mère Rasimus seule avait le bonheur de veiller auprès du malade. Chaque fois qu'elle entr'ouvrait la porte sur la galerie vermoulue, on lui faisait signe de descendre; alors elle attirait ses guenilles, et, relevant les loques de son bonnet, elle se penchait sur la rampe, et tout bas leur donnait des nouvelles : « Ça va bien! — Ça va mal! — Il ne veut plus d'oseille. — Il se fâche contre Eselskopf. »

Tels étaient, du matin au soir, les bruits qui couraient dans l'antique cour de la synagogue, et qui faisaient la joie ou la désolation de ces pauvres diables.

Tant que maître Sébaldus sentit ses maux de reins, ce qui dura bien une douzaine de jours, il se soumit avec résignation aux ordonnances du docteur; mais aussitôt après la figure d'Eselskopf lui devint odieuse. A chacune de ses visites, il se retournait la face au mur pour ne pas le voir; et quand il l'entendait répéter sans cesse : « Ça va bien! continuons les légumes! » une indignation profonde lui remuait les entrailles. Mais ce qui le désespéra plus que tout autre chose, ce fut lorsqu'un soir Eselskopf, frappé lui-même de sa pâleur et de son état de vacuité complète, se prit à sourire en lui montrant ses dents jaunes et dit :

« Monsieur Dick, maintenant je réponds de vous! vous êtes en bonne voie de guérison; encore un ou deux mois du même régime, et tous vos liquides seront en équilibre, vos flegmes auront disparu, et vous aurez une taille comme cela. »

Eselskopf se serrait les hanches de ses deux longues mains sèches avec une sorte d'admiration pour lui-même.

« Va-t'en au diable! » murmura Sébaldus en se retournant tout désolé.

Et de toute la nuit il ne put fermer l'œil. Il se voyait aussi maigre qu'Eselskopf, et n'osait lever les yeux.

« Comment paraître ainsi devant les honnêtes gens? se disait-il. Que pensera-t-on de moi? Tous ceux qui m'ont connu me montreront du doigt; je serai forcé de me cacher; le petit tailleur Eisenlœffel sera un géant auprès de moi, et le vieux Diederich Sauffer pourra me renverser d'une chiquenaude. J'aime mieux mourir, oui, j'aime mieux mourir que de suppporter une pareille honte. »

Or, dans la matinée, Trievel Rasimus vint, comme d'habitude, relever la mère Grédel au petit jour. Depuis longtemps elle était revenue sur le compte d'Eselskopf, et le considérait comme un âne; la peur qu'il lui avait faite d'abord s'était dissipée.

« Ce gueux, se disait-elle parfois en levant son tablier, et tirant de sa poche un long flacon couvert d'osier, ce gueux d'Eselskopf, il avait entortillé tout le monde. Moi qui voulais boire de l'eau, hé! hé! hé! Oui, je t'en donnerai de l'eau, ma pauvre Trievel, de l'eau pour t'éclaircir le teint, en voilà! »

Et, levant le coude, elle buvait d'un air de jubilation goguenarde, puis faisait claquer sa langue et glissait le flacon dans sa poche.

« Oh! la bonne eau de fontaine! »

Et tout aussitôt elle levait la jambe et se balançait sur les hanches, comme au moment de danser un *hopser* avec Toubac.

Mais elle se serait bien gardée de souffler un mot de ses idées sur Eselskopf à dame Grédel, qui considérait M. le docteur comme un oracle.

« Pas si bête! faisait-elle, on me chasserait de la maison, et je ne pourrais plus secourir ce bon maître Sébaldus, qui est bien la crème des honnêtes gens. Pauvre cher homme, il n'a plus que la peau et les os... Qu'est-ce qu'il lui faudrait? Des bouillons gras pour lui remonter le cœur... et on lui verse de grands verres d'eau froide! Ah! gueux d'Eselskopf, c'est pire que les coups de bâton du capucin. »

Donc, ce matin-là, Trievel Rasimus tricotait et rêvassait comme d'habitude au coin de la fenêtre. Un beau rayon de soleil pourpre et or s'étendait sur les vitres, à travers le feuillage d'un grand acacia qui s'élevait dans la cour; une troupe de moineaux pillards se chamaillaient; on les entendait crier, se démener, puis s'enfuir au moindre bruit. La vieille, fourrant les aiguilles de son tricot dans sa tignasse grise, regardait alors ce qui se passait aux environs sur les toits; elle observait le chat du voisin Yéri-Péter, un gros chat roux, qui faisait sa ronde matinale dans les lucarnes et balançait la queue en cadence; les beaux nuages blancs voguant dans l'azur; elle songeait aux prochaines vendanges; enfin elle regardait maître Sébaldus, les paupières closes, dans l'ombre du baldaquin, et se remettait à l'ouvrage.

Parfois un petit cliquetis de verres et de

bouteilles arrivait jusque dans la chambre, quoique la porte fût fermée, et que la mère Grédel eût bien recommandé de faire doucement. Aussitôt les paupières du malade s'entr'ouvraient, il prêtait l'oreille, puis soupirait longuement, et jetait un coup d'œil triste sur la carafe étincelante au bord de la cheminée, entre deux grandes chopes bien propres.

« Quelle misère! murmurait-il, quelle misère! »

Dans un de ces moments, n'y tenant plus, il fit un effort pour lever le rideau, et voyant la vieille toute seule, il se prit à dire :

« Ah! je voudrais être enterré sous le Schlossgarten! J'en ai bien assez de choux, d'épinards et d'oseille comme cela. Trievel, tiens, puisque ma femme et Fridoline ne sont pas là, je te le dis à toi : oui, j'aimerais mieux être mort, que de continuer à boire de l'eau. Je me suis bien assez donné de bon temps; et si c'est fini, si je ne dois plus descendre dans ma taverne que les pieds en avant... eh bien, j'aimerais autant qu'on m'achevât tout de suite avec une cruche de *Rudesheim* ou de *Johannisberg*; ça serait au moins une mort digne de Sébaldus Dick!... Mais mourir en buvant de l'eau... pouah! Rien que d'y penser, ça me retourne le cœur de fond en comble... J'aurais cassé mon broc sur la tête de celui qui m'aurait dit ça! »

Le brave homme parlait avec tant de conviction et d'un accent si pathétique, que Trievel Rasimus en fut attendrie. Elle se retourna; ils se regardèrent deux ou trois secondes dans le blanc des yeux d'un air expressif; puis la vieille se leva, déposa son tricot au bord de la fenêtre, et tout doucement alla entr'ouvrir la porte. Elle vit à travers la balustrade de la galerie, dans l'ombre de la taverne, Hans Aden, Toubac et plusieurs autres, assis le coude sur la table, d'un air mélancolique, et vidant leur petite chope sans rien dire; la mère Grédel, toute pensive, les mains jointes sur ses genoux, derrière le comptoir, et Fridoline auprès d'elle. Alors, bien sûre que personne ne pouvait la troubler, elle revint près du lit, et, souriant à maître Sébaldus d'un air étrange :

« Du vin! fit-elle; seigneur Dieu! vous donner du vin! mais ce serait votre mort, maître Sébaldus. Si vous me demandiez de l'eau, à la bonne heure; de la bonne eau du Sonneberg, je ne dis pas. Oui, je vous en donnerais, quoiqu'elle soit un peu forte pour un malade.

—De l'eau du Sonneberg, bégaya Sébaldus.

—Oui... vous ne connaissez pas ça... c'est une eau... une eau bonne pour les yeux... et toutes les autres infirmités du corps, maître Sébaldus; une eau si bonne, que ma grand'mère Annah, qui ne manquait jamais d'en boire au moins deux pintes par jour, lisait encore son almanach sans lunettes à quatre-vingts ans. »

Et comme maître Sébaldus ne répondait pas, tant il avait en horreur toutes les eaux du monde, elle tira sa gourde de sa grande poche et dit :

« Cette nuit, j'ai été en chercher, tout exprès pour vous, ce petit flacon... Hé! hé! hé! Tenez, goûtez-moi ça? »

Le bon tavernier détournait la tête d'un air désolé; mais à peine eut-il le goulot près des lèvres, que, se relevant bien vite sur le coude, il prit la gourde d'une main tremblante et se mit à boire, les yeux écarquillés, avec une sorte d'extase inexprimable. Son cou se gonflait et se dégonflait, comme celui d'un rossignol qui chante l'amour. C'était admirable de le voir; il ne finit qu'à la dernière goutte, en exhalant un soupir de regret. La vieille, sa longue figure lie de vin penchée entre les rideaux, le regardait d'un œil tendre.

« Eh bien, fit-elle en reprenant le flacon vide et le glissant dans sa grande poche, eh bien! que pensez-vous de mon eau du Sonneberg? Ça va-t il mieux? hé! hé! hé! Ça vous éclaircit-il la vue, hein?

—Oui... oui... bégaya le brave homme, oui, ça m'éclaircit la vue... ça me rafraîchit les idées! Ça, Trievel, c'est comme l'eau de la piscine miraculeuse qui guérissait les paralytiques. Est-ce que tu en as encore de cette bonne eau?

—Soyez tranquille, je vais en chercher.

—Une grande bouteille, n'est-ce pas? une bouteille de deux pintes.

—Oui, maître Sébaldus, oui, dit la vieille en riant de bon cœur.

—Et tu la mettras ici dans le placard, derrière mon lit.

—Ne vous inquiétez de rien; mais il ne faudra pas en prendre trop à la fois : s'il vous arrivait quelque chose, je serais perdue.

—Il ne m'arrivera rien, Trievel. Oh! la bonne eau!... Tu m'en chercheras tous les jours au... au Sonneberg; c'est sous le Sonneberg qu'elle coule? fit-il en clignant les yeux.

—Oui, sous la roche du Sonneberg, au pied du coteau.

—Bon... bon... je m'en doutais; elle doit venir de là... Ah! si j'avais déjà l'autre flacon, je serais guéri!

—Chut! fit Trievel Rasimus en se dépêchant de reprendre son tricot, dame Grédel arrive. »

Maître Sébaldus, se tournant aussitôt la face

vers le mur, fit semblant de dormir, et la vieille se rassit au coin de la fenêtre.

Ce n'étaient pas seulement Grédel, Fridoline et Christian qui montaient à la chambre, c'était aussi le docteur Eselskopf, qui venait faire sa visite.

« Il dort, » dit la vieille à voix basse.

Eselskopf, inclinant la tête, posa son tricorne sur la table et sa canne dans un coin; s'approchant du lit, il leva doucement la couverture et prit le pouls du malade. Tout le monde le regardait; il semblait tout étonné, et, se retournant au bout d'une minute :

« Qu'avez-vous donné à monsieur Dick? fit-il?

—De l'eau et de l'oseille, répondit la mère Grédel.

—Rien que de l'eau et de l'oseille ?

—Oui, monsieur le docteur. »

Il reprit le pouls et réfléchit.

« C'est vraiment étrange, je le disais bien, l'eau est encore trop nourrissante. Ce fait mérite d'être consigné dans les *Annales médicales* du Hundsrück. »

Et les lèvres serrées, le front soucieux, tout à coup il sortit, oubliant son tricorne. Christian courut après lui :

« Hé! monsieur Eselskopf, vous oubliez votre canne et votre chapeau. Que faudra-t-il faire aujourd'hui? vous n'avez pas tracé d'ordonnance.

—Ah! vous réduirez les épinards de moitié et vous ne donnerez pas tant d'eau; l'eau est délicieuse, excellente, mais il ne faut pas en abuser.

—C'est tout?

—Oui, je repasserai demain; il faut que je réfléchisse. »

Eselskopf s'en alla.

Tous les assistants étaient inquiets, surtout la vieille Rasimus, qui ne pouvait se défendre d'admirer la pénétration du docteur.

« Il en sait pourtant plus que je ne croyais, » se disait-elle.

Malgré cela, comme maître Sébaldus n'éprouvait aucun inconvénient de la chose, et Grédel s'étant installée dans la chambre, la bonne vieille se mit en devoir d'aller chercher de l'eau du Sonneberg, selon sa promesse.

VI

Trievel Rasimus n'était pas sortie depuis un quart d'heure, que maître Sébaldus, grâce à la bonne eau qu'il avait bue, dormait profondément. Jusqu'à huit heures du soir, le brave homme ne fit que rêver de vendanges, de combats de coqs, de fêtes, de noces et de festins. Tantôt il se voyait en face d'un magnifique pâté à la croûte brune, qui répandait une odeur délicieuse, et dont il creusait les flancs avec jubilation. Tantôt, debout sur le char des vendanges, entre les grandes tonnes cerclées de fer, et couronné de pampres, il levait sa large coupe pleine d'un vin écumeux, et célébrait la gloire du dieu Soleil; le père Johannes, à côté de lui, comme un vieux faune attaché à la famille, faisait danser dans ses mains la petite Fridoline; et Christian, derrière le char, sa toque sur l'oreille, et les joues gonflées, tirait des airs amoureux d'une longue trompe d'écorce. Puis tout à coup il se retrouvait dans l'antique cour des Trabans, au milieu des cages d'osier; son coq, le *Petit-Vigneron*, venait de remporter une grande victoire sur l'*Amiral-Hollandais* du bourgmestre Omacht, et l'air retentissait de mille cris d'enthousiasme

Au milieu de ces rêves joyeux, des paroles confuses trahissaient l'agitation du brave homme; la mère Grédel et Fridoline n'étaient pas sans inquiétude. Mais vers le soir sa respiration devint calme et régulière, puis douce comme celle d'un enfant.

Enfin, sur le coup de huit heures à l'église Saint-Sylvestre, il s'éveilla, bâilla, détira ses bras, et dans le moment même ses yeux se rencontrèrent avec ceux de la vieille Rasimus, déjà de retour, et qui tricotait au coin de la fenêtre. Elle lui fit signe, d'un clin d'œil expressif, que la gourde était dans le placard, et cela le remplit d'une satisfaction inexprimable.

« Grédel! fit-il.

—Ah! te voilà éveillé.

—Oui, et je me sens tout à fait bien! Cet Eselskopf est un savant homme, il m'a sauvé. Maintenant, vous pouvez aller vous coucher tranquillement, je n'ai plus besoin de vous. »

Il disait ces choses afin d'écarter Grédel et Fridoline, pour s'emparer de la gourde.

« Tu n'as pas envie de manger?

—Si, je mangerais bien une andouille, une omelette au lard, une...

—Une andouille! s'écria la mère Grédel; Seigneur Dieu, tu perds la tête; tant que tu auras des idées pareilles, Sébaldus, tu ne seras pas guéri. »

Le brave homme comprit qu'il venait de commettre une grande imprudence, et s'efforçant de rire :

« C'est une plaisanterie, fit-il, pour voir ce que tu dirais, Grédel. Dieu me garde de vouloir manger une andouille, du boudin, ou

toute autre chose de pareil! Ce sont des choux, de l'oseille, des épinards qu'il me faut. Mais allez-vous coucher. Trievel, dis donc à Grédel d'aller se coucher; de la voir toujours veiller auprès de moi, ça me fait de la peine. Et cette pauvre petite Fridoline, comme elle a les yeux rouges! Viens m'embrasser, mon enfant, viens embrasser ton bon père, et puis va dormir. N'est-ce pas, Trievel, que j'ai raison?

—Oui, monsieur Dick, je l'ai déjà dit cent fois à dame Grédel; elle se tue, il lui faudrait un peu de repos. »

Grédel alors, sans savoir pourquoi, se prit à concevoir une vague défiance.

« Fridoline a veillé la moitié de la nuit dernière, dit-elle, Trievel veillera demain; à chacun son tour. Que tout le monde aille se coucher, je resterai ce soir.

—Mais, dit Sébaldus, ça me gêne qu'on veille auprès de moi, ça m'empêche de dormir; cette chandelle-là m'ennuie.

—On la mettra derrière le rideau, répliqua Grédel d'un ton ferme. Bonne nuit, Trievel; bonsoir, Fridoline. »

Bon gré, mal gré, la vieille Rasimus dut s'en aller. Avec sa finesse habituelle, elle avait compris qu'en insistant, les doutes de Grédel ne feraient que se confirmer. Elle se leva donc, et dit en bâillant :

« Eh bien, au revoir, maître Sébaldus, je ne suis pas fâchée de faire un bon somme cette nuit; je vais m'en donner pour aujourd'hui et demain. »

Et Fridoline, ayant embrassé son père, elles sortirent ensemble, tandis que la mère Grédel plaçait la lumière au rebord de la fenêtre, et reprenait son tricot.

Maître Sébaldus ne se possédait plus d'indignation et de convoitise.

« Faut-il être malheureux pour avoir une femme si bonne, se disait-il; à force de m'aimer, elle me ferait manger des légumes et boire de l'eau toute ma vie. A-t-on jamais rien vu de pareil! C'est pire que l'amitié du père Johannes, au moins lui voulait m'assommer tout de suite. Comment faire maintenant pour avoir la gourde? Si je remue, si j'étends le bras, elle regardera, elle verra la chose, elle criera, elle chassera la vieille Rasimus, et moi je resterai tranquillement avec ma bonne femme d'un côté et Eselskopf de l'autre. »

Ces idées allaient et venaient dans sa tête; il entendait les aiguilles du tricot poursuivre leur jeu sans relâche, il voyait le profil de Grédel se dessiner contre le rideau, il écoutait le tic-tac de l'horloge, et son impatience grandissait de seconde en seconde.

« Au nom du ciel! Grédel, dit-il au bout d'une heure, je t'en prie, va te coucher. De te voir veiller comme cela, ça me crève le cœur. Tu maigris, tu n'es plus la même... Tu finiras par tomber malade. »

Il parlait d'un ton si naturel et si tendre, que Grédel en fut touchée.

« Ne pense pas à moi, Sébaldus, dit-elle, tâche seulement de dormir. »

Un mouvement de colère prit le gros homme, mais il se contint et dit avec expression :

« Tu ne peux pas t'imaginer, Grédel, comme tu me ferais plaisir de te coucher. Je me sens tout à fait bien; mais de te voir là, ma pauvre femme, ça me tourne le sang; je me dis en moi-même : « Comme elle est bonne, cette pauvre Grédel! comme elle se fatigue à cause de moi! » Va donc te coucher, au nom du ciel! Tiens, voilà onze heures qui sonnent; si tu te couches, je vais m'endormir tout de suite. »

Grédel, vraiment épuisée de fatigue, finit par céder. Elle déposa son ouvrage et s'étendit sur un lit de repos, en face de l'alcôve, en disant :

« Tu le veux, Sébaldus, je vais donc tâcher de dormir un peu, mais s'il te fallait quelque chose...

—J'appellerai... je crierai.

—Tu n'auras pas besoin de crier, dis seulement « Grédel! » et je serai là. »

L'excellente femme ayant soufflé la lumière, Sébaldus attendit encore un bon quart d'heure; puis, tout doucement, tout doucement, il s'empara de la gourde et but à sa satisfaction. Après quoi, tout glorieux de son triomphe et riant en lui-même, il ramena la couverture sur son épaule et se prit à ronfler comme un bienheureux.

Il faisait grand jour lorsque la bonne mère Grédel fut éveillée par une musique étrange. Elle prêta l'oreille, croyant que Kasper, le garçon de taverne, chantait, en rinçant ses chopes et ses canettes, ce qu'il faisait tous les matins vers six heures; mais quelle ne fut pas sa surprise d'entendre maître Sébaldus lui-même fredonner la chansonnette de Karl Ritter :

Ah! qu'on est bien sous la treille!
Tra deri dera, tra deri dera lallà!

« Seigneur Dieu! s'écria-t-elle, Sébaldus devient fou! »

Mais lui, d'un ton calme, répondit :

« Fou, Grédel, oh! que non; quand j'ai fait venir Eselskopf, à la bonne heure, j'étais fou; mais à cette heure, j'ai repris mon bon sens. Tra deri dera! »

Malgré cette assurance, Grédel bégayait en mettant ses jupes à la hâte :

« Eselskopf... bien vite! il faut chercher Eselskopf. »

Et comme elle ouvrait la porte, la mère Rasimus, qui venait la relever, lui apparut dans l'escalier de la galerie.

« C'est le Seigneur qui vous amène, Trievel, s'écria la pauvre femme.

—Quoi! qu'est-ce qui se passe? » demanda la vieille sans trop s'émouvoir, sachant combien dame Grédel était peureuse.

Sébaldus, qui de son lit entendait tout, s'écria :

« Hé! Trievel, il se passe que ma femme perd la tête. Grédel, n'as-tu pas honte d'effrayer les gens? Va... je te croyais plus de bon sens. »

La mère Rasimus était montée, et les mains sous son grand châle replié, les franges jaunes de son bonnet pendant jusque sur les sourcils, elle regardait Sébaldus en souriant.

« Mais cet homme-là se porte comme un charme, fit-elle. Qu'est-ce que vous me chantez donc, dame Grédel? il n'a jamais été plus frais, plus réjoui. Hé! Fridoline, venez donc voir, il a rajeuni de vingt ans depuis hier, le pauvre cher homme! »

Fridoline accourut en petite jupe blanche, puis Christian, qui venait justement d'arriver pour avoir des nouvelles, puis Kasper, le garçon tonnelier, Soffayel, la cuisinière; et Sébaldus, le teint coloré, souriait à tout ce monde, comme un gros poupon qui s'éveille et regarde autour de son berceau, tout émerveillé :

« Ha! ha! ha! fit-il enfin, le temps des légumes est passé! Hum! hum! ça va bien... ça va très-bien! »

Puis, regardant la mère Rasimus, ses gros yeux se troublèrent; il lui tendit la main sans rien dire :

« Est-ce que vous voulez me tâter le pouls? demanda la vieille en riant.

—Non, Trievel, non, grâce au ciel, tu n'as pas besoin qu'on te tâte le pouls, pour savoir que tu as bon cœur, Dieu merci! Je veux seulement t'embrasser, Trievel; viens, que je t'embrasse. »

Et la vieille, émue à son tour, dit :

« Si ça peut vous faire plaisir, monsieur Dick, moi je ne demande pas mieux; vous êtes un bel homme, il n'y a pas de honte. »

Et ils s'embrassèrent.

Grédel restait stupéfaite.

Alors le bon maître de taverne, se remettant un peu, s'écria :

« Grédel, Fridoline, regardez cette bonne vieille Trievel Rasimus; regardez-la bien, c'est elle qui m'a sauvé la vie. Vous vous rappelez comme j'étais encore hier faible, minable et pâle; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines : c'est ce gueux d'Eselskopf qui m'avait mis dans cet état. Ah! j'ai réfléchi depuis hier, j'ai pensé à bien des choses; les coups de bâton du père Johannes n'étaient rien, qu'est-ce qu'il m'aurait fallu? un cataplasme sur le dos, oui, un simple cataplasme, et au bout de trois ou quatre jours, on n'aurait plus rien vu que des lignes jaunes et vertes, comme lorsqu'on reçoit un coup sur la figure. Au lieu de ça, ce gueux de médecin a voulu me dessécher le corps, pour dire à tous les bons vivants de Bergzabern : « Voyez cet homme maigre, long, jaune, qui passe en toussant, qui n'a ni bras, ni cuisses, ni mollets, ni rien, et qui ressemble à un manche à balai, c'est Frantz Christian Sébaldus Dick, le gros Sébaldus, vous savez, celui qui était si gros; c'est le même, je l'ai sauvé : sans moi, sans mon eau claire, il était mort... Que cela vous serve d'exemple! » Et l'on aurait eu peur, tout le monde aurait bu de l'eau, et Eselskopf aurait écrit de gros livres sur mon histoire, sur l'eau, sur les légumes; il aurait été fier, et on l'aurait appelé à Vienne, à Munich, à Berlin, pour guérir tous les gens un peu gros. Ah! j'ai bien réfléchi... oui, c'est ça... Le bandit... qu'il arrive!... Heureusement son coup est manqué... et c'est à elle, c'est à Trievel que je dois mon bonheur, ma santé, ma vie... tenez! »

Il tira une gourde énorme du placard, et la levant d'un air de vénération :

« C'est avec ça qu'elle m'a guéri! O Rasimus, Rasimus, je n'oublierai jamais que je te dois la lumière du jour! — Toi, Grédel, je ne t'en veux pas, tu es la bête du bon Dieu; Eselskopf t'avait fait croire que l'eau et les légumes allaient me sauver, tu l'as cru, je ne puis pas t'en vouloir; mais qu'il revienne, lui, qu'il revienne, j'aurai quelque chose à lui dire en particulier! »

Le brave homme reprit haleine; puis, regardant Fridoline, qui pleurait de joie au pied du lit, il lui fit signe d'approcher et la tint longtemps serrée sur son cœur en silence. Christian n'était pas le moins ému de cette scène; maître Sébaldus le vit immobile et pâle à l'angle de la fenêtre.

« Hé! garçon, fit-il, approche donc un peu... Tu ne m'as pas abandonné... tu es venu tous les jours savoir de mes nouvelles... Sois tranquille... sois tranquille... Sébaldus Dick n'est pas ingrat. J'ai quelque chose pour toi qui te fera plaisir. »

Il regarda Fridoline encore penchée sur son épaule, et Christian se prit à trembler si fort,



« Fièvre latente! pouls irrégulier! soubresauts des tendons! symptômes gastriques!... » (Page 53.)

que, durant quelques secondes, il ne put répondre un mot; enfin il dit :

« Vous savez, maître Sébaldus, que je vous aime, et toute votre famille, depuis longtemps.

—Oui, oui, je sais; nous recauserons de ça plus tard. »

Et, s'adressant de nouveau à la mère Rasimus :

« Trievel, s'écria-t-il en riant, il ne faut pas croire que je paye les gens avec de belles paroles : tu sauras que ta place est marquée à ma table tous les jours, tant que nous durerons l'un et l'autre, avec la grâce de Dieu, afin que tu n'aies plus à t'inquiéter de rien, que de prendre ta fourchette et ton verre. Et si, par malheur, je mourais avant toi, eh bien, Grédel et Fridoline seront là pour se rappeler ma promesse.

—Ça, fit la vieille toute joyeuse, ce n'est pas de refus, maître Sébaldus, au contraire, je ne dirais pas ce que je pense, si j'avais la délicatesse de refuser.

—Oui, mais ce n'est pas tout, Trievel, il faut que je te fasse un présent, en échange de cette belle gourde, que je garde comme souvenir; je me suis fourré ça dans la tête depuis hier soir. Tu vas me demander quelque chose, n'importe quoi. Voyons, forme un vœu. Si tu me demandais ma vigne de Kilian ou mon moulin de la Fromuhle, je serais capable de te les donner, car tu es une brave femme, et pas sotte comme on en voit tant. »

La vieille Rasimus, à ces mots, devint grave;



Il prit la gourde d'une main tremblante et se mit à boire. (Page 60.)

de petites plaques rouges se formèrent à droite et à gauche de son grand nez, sur ses joues et ses tempes; jamais elle ne s'était trouvée en aussi belle passe. Cependant cette émotion disparut vite; et, tirant de sa poche profonde sa grande tabatière de carton noir, elle ferma l'œil gauche, aspira une prise lentement, regarda tout autour d'elle les gens qui l'observaient, se disant tout bas : « Voilà Trievel devenue riche d'un seul coup. C'est maintenant le plus beau parti de Bergzabern après mademoiselle Fridoline. » Elle regarda, dis-je, toutes ces bouches béantes, puis elle finit par répondre :

« Puisqu'il faut que je fasse un vœu... eh bien, nous verrons ça plus tard... Je n'ai pas l'habitude de faire des vœux, il pourrait m'arriver comme à la femme des trois boudins et des trois vœux. Elle souhaita d'abord un boudin, et elle l'eut; ensuite, étant en colère, elle le souhaita au nez de son mari; ensuite il lui fallut son dernier vœu pour l'ôter de là. Moi, je vais réfléchir. Si je pouvais me souhaiter trente ans de moins, avec un joli garçon pour mari, ce serait bientôt fait; mais, à mon âge, il faut que je réfléchisse.

—Allons, réfléchis, s'écria Sébaldus en riant. Et maintenant, Christian, tu vas aller chez le watchmann Purrhus, et tu lui diras de trompetter et de publier par toute la ville, au coin de toutes les rues, que Frantz Christian Sébaldus Dick se porte bien, et qu'il invite tous ses amis et connaissances, pour dimanche en huit, à une grande noce, à cette fin de célébrer son

rétablissement et de rendre grâce au Seigneur. Tu lui recommanderas de s'arrêter sous les fenêtres d'Eselskopf, et de trompetter jusqu'à ce qu'il arrive, et qu'il entende que toutes ses gueuseries n'ont servi à rien... que je me moque de lui, et que je vais boire du vin, du vieux vin... tout ce qu'il y a de mieux en fait de *Rudesheim* afin de rattraper le temps perdu. Va, Christian, et reviens vite, car Grédel ne peut pas manquer de nous préparer une bonne friture, pour célébrer mon rétablissement; il me semble déjà entendre le beurre dans la poêle. Ha! ha! ha!

—Sébaldus, dit Grédel d'un ton de reproche, prends garde; il ne faut pas recommencer tout d'un coup.

—Ne crains rien, femme, je sais ce qu'il me faut pour me conserver. Je n'ai plus envie de boire de l'eau, et puis la mère Rasimus sera là pour m'avertir. Allons, déguerpissez, que je me lève; — vive la joie! »

Tout le monde alors sortit, causant de ces événements merveilleux, de la générosité de maître Sébaldus, et du bonheur de Trievel, qui se trouvait tout à coup élevée au pinacle de la gloire, n'ayant qu'un vœu à faire pour être riche. On ne se lassait point d'admirer ces choses, et la nouvelle s'en répandit aussitôt dans la cour des Trabans.

VII

Trievel Rasimus habitait une petite cassine, à cinquante pas sur la gauche du *Jambon de Mayence*. Cette cassine était recouverte de vieilles planches moisies, de quelques tuiles disjointes et d'un morceau de tôle en forme de cheneau, où passait la pluie comme dans une écumoire; elle avait deux lucarnes à fleur de terre, garnies d'un vitrail de plomb nacré par la lune.

Contre les murs décrépits, la vieille ravaudeuse suspendait aux beaux jours toutes ses guenilles : ses vieux casaquins, ses jupons rapiécés, ses chapeaux, ses bas et ses savates.

Elle accrochait aussi aux jambages vermoulus de sa porte, dans une petite cage d'osier, son merle Jacob, un oiseau superbe au large bec jaune, aux yeux luisants comme des perles d'agate, et qui chantait l'air « J'ai du bon tabac » jusqu'à la première reprise. Ces cinq ou six notes, sans cesse répétées d'une voix sonore, éveillaient tous les échos de la cour et formaient une sorte d'harmonie avec le tic-tac du marteau de Toubac, le sifflement de la roue du gagne-petit Paulus, le chant nasillard du vannier Karl Bentz, qui tressait ses corbeilles, et les mille bruits, les mille rumeurs de l'antique cloaque.

Jacob était en quelque sorte le chef d'orchestre des grillons, des bourdons, des savetiers, des vanniers, des rémouleurs, des marchands d'amadou, des vieilles commères bavardes, et des enfants criards de tout le voisinage. C'était le dieu familier de l'endroit, la première voix du printemps, le dernier soupir de l'automne. Quand Jacob ne chantait plus, tout se taisait; la neige encombrait les petites lucarnes, il y avait de la boue dehors, on grelottait au coin du feu. Quand il se remettait à siffler « J'ai du bon tabac, » il suffisait d'ouvrir sa porte pour voir le soleil, le beau soleil trébucher du haut des toits dans la cour fangeuse, et vous dire en riant : « Me voilà de retour! Regardez là-haut, les violettes fleurissent, les dernières neiges fondent sous les haies du Bocksberg. »

Aussi la vieille Rasimus aimait son merle plus qu'il n'est possible de le dire; elle le nourrissait de fromage blanc et nettoyait sa cage tous les matins.

Du reste, rien de simple comme l'intérieur de la cassine : le grabat au fond, à droite le bahut; au-dessus du bahut, une petite Vierge habillée de soie toute passée, et couronnée de macaroni jaune; à gauche, le merle rêveur dans sa cage; les lapins qui grignotent dans l'ombre ou se promènent, la queue en trompette, sous le lit; enfin les guenilles suspendues à des clous.

C'est là-dedans que vivait Trievel, depuis trente-cinq ou quarante ans. Elle n'aurait pas changé sa baraque pour un empire, et je crois qu'elle n'avait pas tout à fait tort, car ce qui fait valoir les choses, ce sont les souvenirs qui s'y rattachent. Or, la baraque de Trievel lui rappelait de fort jolis moments; elle n'avait pas toujours eu le nez rouge, l'excellente femme, et le merle n'avait pas toujours chanté seul à la maison. Pauvre Trievel, rien que de se courber sous la petite porte, tous les airs de sa jeunesse lui revenaient comme un songe, et, sans le vouloir, elle en fredonnait des bribes, tantôt mélancoliques, mais le plus souvent joyeuses, surtout quand elle sortait de la taverne.

On pense bien que ce jour-là Trievel n'était pas triste, bien au contraire; elle riait et se dandinait en traversant la cour, et quelques finauds du voisinage, feignant de ne pas savoir la nouvelle, lui disaient en passant :

« Hé! mère Rasimus, comment ça va-t-il ce matin? Vous ne prenez pas une prise? »

Ils lui tendaient leur tabatière par la fenêtre, pensant se bien mettre avec elle ; mais Trievel, clignant de l'œil, répondait :

« Merci, Fritz ! merci, Yokel !... ce sera pour une autre fois ; vous êtes bien honnête... bien honnête... Hé ! hé ! hé ! on m'attend à déjeuner; il faut que je m'habille. »

Et, tout en descendant les marches concassées de sa vieille cassine : « Dieu du ciel ! que l'on a d'amis, se disait-elle, quand on n'en a plus besoin ! »

Les lapins, effarouchés, disparurent alors dans leur cabane, le merle se prit à chanter. Elle, toute préoccupée, sans faire attention à ces choses, se mit à choisir, dans ses plus belles nippes, ce qu'il y avait de mieux : un grand bonnet de tulle à rubans larges comme la main, une robe orange à grands ramages verts, des bas bleus, un châle traînant rouge et noir, et une paire de souliers presque neufs.

« Maintenant, Trievel, pensait-elle tout haut, tu n'as plus rien à ménager; il faut te mettre comme la bourgmestre. Dieu merci ! tu vaux bien Catherina Omacht, sans te flatter. Il faut te soigner, Trievel, pour faire honneur à la table de maître Sébaldus; il faudra t'arracher les moustaches avec des pincettes, comme mademoiselle Kœnig, la fille du bedeau ; ça ne convient pas aux demoiselles à marier d'avoir des moustaches. »

Elle déposa ses effets sur le vieux bahut, puis, tout en s'habillant, songeant à ce qu'elle venait de penser :

« Hé ! hé ! hé ! de quoi t'inquiètes-tu, Trievel ? fit-elle en riant ; est-ce que tu veux devenir folle à ton âge ? grâce au ciel, le temps des folies est passé. »

Et la pauvre vieille exhala un soupir.

En ce moment deux coups retentirent à la porte.

« Hé ! cria-t-elle, n'entrez pas, je mets ma robe.

—C'est moi, Trievel; c'est Toubac, dit le chaudronnier.

—Attendez, attendez une minute, je vais avoir fini. »

Et tout bas, elle se dit à elle-même :

« Ah ! le gueux, il vient me faire sa déclaration, maintenant. Ah ! nous allons voir, nous allons entendre. »

Et ayant passé sa jupe :

« Vous pouvez entrer, Toubac; entrez ! »

Toubac, tout affairé, ses yeux gris un peu troubles, les pommettes de ses joues enluminées et les narines dilatées, entra gravement, comme un caniche qui fait le beau. Il avait son feutre des dimanches, une chemise blanche, dont le col lui coupait les oreilles en ligne droite à la hauteur des tempes, sa belle veste brune à boutons de cuivre luisants, et son pantalon de toile bleue, qu'il ne mettait que les jours de fête, pour aller à l'église.

« Bonjour, Trievel, dit-il en adoucissant sa voix, d'habitude un peu voilée par le kirschwasser et la pipe, bonjour, Trievel. Seigneur Dieu, que vous êtes belle ! rien que de vous voir, ça m'éblouit; vous rajeunissez tous les jours, Trievel, vous êtes comme un buisson d'églantines : quand il n'y en a plus le soir, il en repousse le matin.

—Hé ! hé ! hé ! fit la vieille. Est-ce bien possible, Toubac? vous ne pensez pas ce que vous dites !

—Trievel, comment pouvez-vous croire qu'à mon âge...

—Toubac, vous êtes un enjôleur.

—Moi, Trievel ? Oh ! si j'en étais capable...

—Oui, vous avez beau faire, Toubac; avec vos belles paroles...

—Mais... mais... Trievel... quand je vous dis là... parole d'honneur... c'est la pure vérité : votre beauté me tire les yeux de la tête. Voilà vingt-cinq ans que je vous regarde, et de jour en jour vous embellissez, vous rajeunissez.

—Tiens... tiens... tiens... c'est drôle... vous trouvez que je rajeunis?

—Oui... je vous aurais déjà cent fois demandée en mariage, mais j'avais peur d'être refusé; ça m'aurait donné le coup de la mort.

—Pas possible, Toubac?

—Ça, c'est sûr; j'en aurais dépéri. Que voulez-vous ? je suis craintif comme un enfant; à moins d'avoir bu un coup de trop, je n'ose pas dire ce que j'ai sur le cœur. Comme à la grande fête, il y a quinze jours; vous vous en rappelez, Trievel ?

—Oui ; mais vous ne m'avez plus reparlé de cela depuis.

—Justement, je n'ai pas osé ! Mais je suis amoureux de plus en plus; tenez, Trievel, regardez, j'en tremble. »

La vieille alors avait le dos tourné, elle mettait son bonnet en face du petit miroir et riait tout bas. Toubac entendit qu'elle riait, et lui dit :

« Vous riez, Trievel, c'est pourtant comme ça; vous faites mon malheur, je rêve de vous nuit et jour.

—Je ris, Toubac, parce que tout le monde m'adore depuis ce matin ; les uns m'offrent des prises de tabac, les autres disent que je suis comme un buisson de fleurs et que je rajeunis; tout cela me fait plaisir. Je veux bien croire, Toubac, que vous m'aimez; je ne suis pas déjà trop Rasimus pour qu'on ne puisse pas m'aimer; il y en a qui ont plus de pattes de mouches

au bout du nez que moi, et qu'on adore tout de même. Et puis, vous m'avez déjà raconté ça dans le temps, deux ou trois fois, ce qui montre que vous êtes un homme d'esprit... Mais... mais... là... franchement, Toubac, pour venir me demander en mariage aujourd'hui, plutôt que la semaine dernière, et sans avoir bu un coup de trop, comme vous dites, il doit y avoir autre chose. »

Et, se retournant, elle se prit à rire :

« Voyons... est-ce vrai? »

Toubac fit un geste pour nier.

« Vous n'avez pas entendu dire que maître Sébaldus veut que je fasse un souhait, que je lui demande quelque chose? »

Le chaudronnier ne savait plus sur quel pied danser.

« J'ai bien entenu causer de cela, fit-il en se grattant l'oreille; mais je ne croirai jamais que maître Sébaldus...

—Eh bien! voilà justement ce qui vous trompe, » interrompit la vieille, en minaudant un sourire, et se balançant la tête d'un air gracieux.

Elle fit ainsi le tour de la chambre, se dandinant, tirant son châle et se regardant pardessus l'épaule, pour voir si la robe balayait le plancher convenablement.

« Voilà ce qui vous trompe, monsieur Toubac, il a dit ça; je n'ai qu'à souhaiter quelque chose : une maison, une vigne, une grosse somme, il me la donnera!

—Est-ce possible? fit le chaudronnier d'un air naïf. Et qu'est-ce que vous allez souhaiter, Trievel? qu'est-ce que vous allez demander? »

Alors la vieille, s'arrêtant, reprit son air bonasse habituel, et puisant une prise dans sa tabatière, elle l'aspira lentement avec un bruit de trompette, et sans y mettre de coquetterie; puis, d'un ton rêveur, elle répondit :

« Quant à cela, il faudra voir. Vous comprenez, ça mérite qu'on y pense. Je me déciderai le jour de la grande fête, et, selon que je voudrai me marier à un bourgmestre, un conseiller ou un chaudronnier, je demanderai autre chose. Il faut que je choisisse d'abord un homme, et, Dieu merci! il ne m'en manquera pas maintenant; ensuite je choisirai la dot. Mais, pour le quart d'heure, je ne vous réponds ni oui ni non, Toubac. Puisque vous me trouvez belle femme, moi, je vous trouve aussi bel homme; mais si d'autres viennent se mettre sur les rangs, alors je regarderai, j'aurai les moyens de faire la difficile : je choisirai selon mon goût.

—Trievel! s'écria le chaudronnier en faisant mine de s'arracher les cheveux, si vous en choisissez un autre que moi, je me pends à votre porte.

—Bah! Toubac, allons déjeuner, dit la vieille; tenez, venez avec moi, ça vaudra mieux que de vous désespérer, donnez-moi le bras et en route. »

Toubac s'empressa de lui donner le bras, et ils sortirent ensemble gravement. Tout le monde était aux fenêtres dans la cour et disait :

« Toubac a séduit Trievel. Faut-il qu'elle soit encore bête, pour croire que c'est pour ses beaux yeux qu'il est venu! Regardez comme elle se redresse, comme elle se donne des airs. Hé! hé! hé! »

La vieille, entendant ces choses, fermait à moitié les yeux et se pinçait les lèvres, pour faire encore mieux enrager ces gens; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à la porte du *Jambon de Mayence*. A peine maître Sébaldus, assis derrière la table, les eut-il aperçus, qu'il se mit à frapper des mains au-dessus de sa tête, en s'écriant :

« Trievel!... Trievel!... à la bonne heure!... Ha! ha! ha! tu me feras toujours du bon sang!... Viens ici, voici ta place, et toi, Toubac, voici la tienne. »

Et comme Trievel, sans rire, saluait et faisait la révérence d'un air de grande dame, le gros tavernier, tout réjoui, se prit à rire de si bon cœur, que les échos de la vieille taverne, depuis longtemps assoupis, se réveillèrent à leur tour, et lui répondirent jusqu'au fond de la cuisine.

VIII

Ce jour-là fut une véritable fête pour les bons vivants de la cour des Trabans et de tout Bergzabern. On entendait au loin retentir le tambour du watchmann Purrhus et sa voix perçante crier :

« Faisons savoir que, par la grâce de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, maître Frantz Christian Sébaldus Dick s'est heureusement rétabli de son accident; qu'il se porte bien, et qu'il invite tous ses amis et connaissances à venir de dimanche en huit, après la grand'messe, célébrer les louanges du Seigneur le verre à la main. Il y aura banquet dans la cour de la vieille synagogue, musique des trois orchestes, jeu de quilles, jeu de bague, jeu de tonneau, etc., etc. »

Le dieu Soleil semblait lui-même prendre part à la jubilation universelle, jamais il n'a-

vait été plus beau, plus splendide. On voyait, par les hautes fenêtres de la taverne, l'automne pourpre s'étaler sur la côte, les vignes, à perte de vue, chargées de raisin, et la forêt de chênes du Schlosswald au-dessus, dont le feuillage vert commençait à brunir.

Dans la cour tout bruissait, tout s'agitait, tont bourdonnait à la chaleur un peu humide, concentrée entre les hautes bâtisses sombres. Le coq roux d'Anna Schmidt battait de l'aile et grasseyait au milieu de ses poules; le merle de la vieille Rasimus chantait comme un coucou, ses quatre notes, toujours les mêmes. Des milliards de petites mouches dorées voltigeaient dans la lumière rouge tombant du haut des toits. Et dans le fond de la taverne obscure, autour de la grande table du milieu, maître Sébaldus, la vieille Rasimus, Christian, Fridoline, Toubac, Grédel et vingt autres, la face épanouie, buvaient, mangeaient, se donnaient du bon temps, et serraient la main de ceux qui, par trois, quatre, six, accouraient sans cesse de la voûte des Trabans, agitant leurs feutres, et s'écriant :

« Hé! salut, salut, maître Sébaldus! quel bonheur de vous revoir en bonne santé!—Ah! diable, vous nous avez fait peur; ce gueux d'Eselskopf vous avait mis bien bas. Enfin, vous voilà revenu, grâce au ciel!—Savez-vous, maître Sébaldus, qu'il fallait être taillé comme vous pour en réchapper?

—Je crois ma foi bien! s'écriait le brave homme, cinquante autres y auraient laissé leur peau. Il m'a fallu vivre quinze jours de ma propre graisse, heureusement il y avait de quoi. Mais gare à Eselskopf, si je le rencontre, gare! »

Il levait le poing avec expression, et tout le monde approuvait sa colère. Mais le brave homme, enveloppé de son ancien habit marron comme d'une robe de chambre, en voyant les larges manches s'aplatir sur ses bras et le collet descendre le long de ses reins, comme la capuche du père Johannes, semblait fort triste.

« On en mettrait quatre comme moi là-dedans, disait-il; mais un peu de patience, Grédel, un peu de patience! Je me charge de le remplir tout seul; avant quinze jours ou trois semaines, je veux qu'il n'y ait plus un seul pli. Christian, verse donc, ma coupe est vide! Trievel, passe-moi les boudins Dieu de Dieu! quel bonheur de se sentir là, le ventre à table, et de ne plus voir cette longue figure jaune d'Eselskopf, qui vous crie à chaque bouchée : « Halte! halte! c'est trop, prenez garde! vous mangez trop d'épinards!... Est-ce qu'un pareil gueux ne mériterait pas d'être pendu? J'ai toujours dit qu'il n'y a pas de justice sur la terre; sans cela, cet Eselskopf serait depuis longtemps à gigotter au bras de la potence, sur le Galgenberg! »

Toute la journée se passa dans ces occupations agréables. Vers six heures du soir, le vieux Rosselkasten, à la tête de l'orchestre des *Trois-Harengs*, vint jouer une sérénade à la porte du *Jambon de Mayence*. Il y avait trois clarinettes, deux trombones, un fifre et Rosselkasten, qui tenait la contre-basse. Ils jouèrent la grande symphonie : « Soleil, lève-toi, voici ton fils qui te contemple! » Maître Sébaldus, dans un doux recueillement, écoutait, de grosses larmes coulaient sur ses joues, et il s'écria :

« Seigneur Dieu! quand on pense pourtant que j'aurais pu mourir! »

Et à ces paroles touchantes, toute l'assistance frémit; Grédel pâlit, et Fridoline vint se jeter dans les bras du brave homme, qui sanglotait comme un enfant.

On fit alors entrer Rosselkasten et tout l'orchestre, pour boire un coup au rétablissement du digne maître de taverne.

Cependant il fallut partir plus tôt que d'habitude, car maître Sébaldus, un peu fatigué, se retira de bonne heure. Grédel, la mère Rasimus, Fridoline et Christian, après tant de veilles et d'inquiétudes, éprouvaient aussi le besoin de repos.

Ce qui réjouit le plus ces braves gens, c'est qu'à la nuit tombante, Purrhus, après avoir fait sa tournée en ville, vint dire qu'Eselskopf s'était embarqué dans la patache de Baptiste Kromer, sous prétexte d'aller visiter sa tante à Creuznach. Tout le monde comprit qu'il se sauvait, pour cacher la honte de sa défaite.

Maître Sébaldus vida sa coupe en l'honneur de ce nouveau triomphe; après quoi, les jambes un peu vacillantes, soutenu d'un côté par Christian, et de l'autre par Toubac, il remonta dans sa chambre. En même temps, ses amis évacuèrent la salle, et longtemps on les entendit aux environs, causer entre eux de ces choses extraordinaires, du bonheur singulier de maître Sébaldus Dick qui, dans toutes les circonstances orageuses de sa vie, avait toujours été protégé par les puissances invisibles.

On parla beaucoup aussi de la chance surprenante de Trievel Rasimus, des tendres regards que la petite Fridoline reposait sur Christian, et d'une foule d'autres choses semblables. La nuit était si belle, si parsemée d'étoiles, si calme et si douce, qu'on ne pouvait se décider à rentrer.

Enfin toutes ces conversations, tous ces chuchotements se turent. Vers onze heures, tout

dormait à Bergzabern, en attendant la fête promise et les événements de l'avenir, que personne ne peut prévoir

IX

L'Ecclésiaste a dit dans sa sagesse que tout est vanité sur la terre; que l'amour, la richesse, la santé, l'ambition satisfaite, l'humiliation de nos ennemis et notre propre glorification ne font point le bonheur; que jamais nous ne sommes contents de nous-mêmes ni des autres, et que les choses vont ainsi de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin, maigres, jaunes, chauves, cassés, perclus, tremblants, l'œil terne, l'oreille sourde, la mâchoire dégarnie, le nez et le menton en carnaval, nous finissions par nous écrier d'une voix chevrotante : « *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!* »

Hélas! le roi, le prophète, le philosophe, le vieux rabbiniste, quel qu'il soit, qui jadis (il y a deux ou trois mille ans), écrivait ces choses, celui-là connaissait les hommes et la vie humaine; il avait vu, palpé, senti, goûté, observé, raisonné : il avait raison, mille fois raison; mais ces vérités ne sont pas consolantes, et, sauf meilleur avis, il aurait mieux fait de se taire que de nous mettre la mort dans l'âme.

Toujours est-il que le vieux rabbin avait raison. Que manquait-il alors à maître Sébaldus pour être parfaitement heureux? N'avait-il pas recouvré sa bonne santé, son bon appétit et sa bonne mine? N'était-il pas délivré d'Eselskopf? Ne voyait-il pas autour de lui Grédel, Fridoline, Christian, Trievel Rasimus et les gens qu'il aimait le plus au monde? Le temps des vendanges n'approchait-il pas? et le jour, le grand jour du festin, fixé par lui-même pour célébrer son heureuse convalescence, n'était-ce pas le deuxième dimanche suivant?

Sans doute, tout aurait dû le satisfaire, et pourtant Trievel Rasimus, dès le lendemain, avait remarqué qu'il n'était plus le même homme; qu'il ne buvait plus avec autant de recueillement; qu'il ne riait plus d'aussi bon cœur, et qu'à tous les instants de la journée, ses gros yeux se tournaient vers la porte, comme s'il y eût cherché quelque chose.

C'était surtout le matin que la vieille ravaudeuse, en mettant le nez à sa lucarne, remarquait en lui cette inquiétude étrange. Dès la pointe du jour, il descendait de sa chambre, ouvrait la taverne, et, les mains croisées sur le dos, l'épaule appuyée au mur, il regardait vers la porte des Trabans. On voyait l'ennui se peindre sur sa bonne figure; il entrait, sortait, regardait encore; puis, tout abattu, tout mélancolique, il s'asseyait devant son déjeuner, l'œil vague, l'air distrait. Souvent sa fourchette lui tombait des mains, son verre restait à mi-chemin de ses lèvres, il le déposait avant d'avoir bu. L'arrivée de Fridoline même ne pouvait le faire sourire.

« Assieds-toi là, mon enfant, disait-il, causons. »

Mais Fridoline ni lui ne trouvaient rien à dire.

« Ah! s'écriait-il parfois, le bon temps est passé, il ne reviendra plus! »

Presque toujours alors la mère Rasimus, qui s'était dépêchée de mettre sa jupe et d'accourir, entrait en disant :

« Bonjour, monsieur Dick. Eh bien, l'appétit marche-t-il ce matin?

—Tiens, assieds-toi, Trievel, répondait le brave homme, mange, bois; ces andouilles sont excellentes, mais je n'ai plus faim, j'ai quelque chose de dérangé à l'intérieur. »

Et, appuyant le doigt sur son cœur :

« Là... là! faisait-il d'un accent ému, il y a quelque chose de dérangé, je le sens bien, ça me serre, ça ne va plus. »

Alors, il se mettait à crier contre le père Johannes :

« Le gueux! c'est lui qui m'a tué... il m'a porté un coup qui me fait dépérir... Ah! le brigand, moi qui l'aimais tant! moi qui lui aurais tout donné, tout, la moitié de mon bien; moi qui le regardais comme mon propre frère! »

Et sa voix devenait de plus en plus sourde; il pâlissait :

« Je vois bien, disait-il, que c'est fini pour moi. »

Et il se levait; il se mettait à marcher, la tête basse, les yeux pleins de larmes, en criant :

« C'est toujours ceux qu'on aime le plus qui nous font aussi le plus souffrir. On ne devrait jamais aimer personne... Je n'ai pas pu faire autrement; ce gueux-là, quand je le voyais, mon cœur riait; j'aurais dû le jeter à la porte. Oui, mais que voulez-vous? c'était écrit. »

En de telles circonstances, la mère Rasimus ne disait rien; elle laissait sa colère suivre son cours, et cela durait quelquefois une demi-heure. Puis il venait se rasseoir et buvait en silence.

Quelquefois Toubac, ou tout autre, arrivant sur l'entrefaite, voulait ajouter quelque chose aux imprécations du brave homme contre le capucin, mais il les interrompait tout de suite en s'écriant :

« De quoi vous mêlez-vous? C'est moi qui dois me plaindre Est-ce que j'ai besoin de vous pour dire que c'est un gueux, un mendiant, un bandit? Est-ce que je ne peux pas le dire moi-même? Est-ce moi, oui ou non, qu'il a lâchement attaqué par derrière? Qu'on ne me parle plus de lui, il ne mérite pas qu'on en parle. Qu'est-ce qu'on vient donc toujours m'ennuyer avec cet homme-là? Je ne le connais plus... c'est comme s'il n'avait jamais existé! »

Presque tous les jours il arrivait que des bûcherons ou des charbonniers entraient en passant au *Jambon de Mayence*, prendre leur chope de vin. Maître Sébaldus, connaissant tous les gens du pays, allait aussitôt s'appuyer les deux mains sur leur table, et sans s'asseoir, causant des récoltes, du prix des bois, de ceci, de cela :

« Et le bandit... le capucin? finissait-il par dire.

—Ah! maître Sébaldus, répondaient ces gens, il n'est pas à la noce tous les jours comme autrefois; maintenant ses andouilles sont des pommes de terre cuites sous la cendre, et son *Pleiszeller*, c'est l'eau de la fontaine.

—Est-ce qu'il est bien maigre? demandait-il.

—S'il est maigre? il n'a plus que la peau et les os.

—Pourquoi ne fait-il pas des quêtes avec son âne *Polak?*

—Ah! monsieur Dick, le monde n'est plus aussi charitable que dans le temps. Les capucins n'ont plus la ressource de visiter les cheminées du village; le père Johannes a beau chanter des *oremus* du matin au soir, le corbeau d'Élie ne lui apporte pas de boudins; il dépérit, il décline.

—Ah! bon! bon! faisait le brave homme, je suis content. Ah! c'est comme cela; le gueux n'aurait pas le cœur de venir me voir et de me dire : « Maître Sébaldus, c'est le vin blanc qui « m'a fait pécher contre vous. » Ce ne serait pourtant pas bien difficile d'inventer ça, et je ferais semblant de le croire; mais il aime mieux dépérir, par orgueil; il veut que j'aille lui dire : « Père Johannes, venez donc manger « mes boudins, mes andouilles, boire mon « Pleiszeller! » Oui, oui, j'irai lui dire ça; qu'il attende! »

Et il ajoutait :

« Quel bonheur d'être débarrassé d'un pareil gueux, quel bonheur! Je peux dire hardiment que le jour où j'ai reçu ses coups de bâton est le plus beau jour de ma vie; au moins me voilà débarrassé pour toujours de cette peste. »

Ainsi le digne maître de taverne était heureux de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il entendait, et pourtant sa tristesse semblait grandir à mesure que s'avançait le jour de la fête.

Vers le milieu de la semaine, il fallut songer aux apprêts du festin, à l'ordonnance des tables, à l'élévation des estrades pour la musique, à la décoration de la cour.

On voyait maître Sébaldus se promener, le mètre en main, avec le menuisier Furst et le charpentier Ulrich, prendre des mesures et discuter les dispositions générales lui-même, chose qu'il n'avait jamais faite; et dès lors on put prévoir que cette solennité serait plus grande, plus imposante que toutes celles du même genre qui l'avaient précédée.

Lui-même descendit dans ses caves immenses et les parcourut d'un bout à l'autre, accompagné du tonnelier Schweyer et de ses garçons, indiquant les tonneaux qu'il faudrait mettre en perce pour le premier, le deuxième et le troisième service, et choisissant les vins en bouteille qui devaient paraître au dessert. Lui-même aussi s'occupa des commandes de comestibles; il écrivit à tous ses correspondants de Spire, de Mayence, de Francfort, et jusqu'à Cologne.

Contrairement à l'avis de Grédel, il voulut avoir de la marée, et comme sa femme avoua qu'elle ne connaissait pas la manière d'apprêter le poisson de mer, n'étant jamais sortie du pays, lui, ne voulant rien négliger, écrivit au célèbre cuisinier Häfenkouker, de l'hôtel du *Rœmer*, à Francfort, de venir présider en personne à cette partie de la cuisine.

Toutes ces choses l'occupèrent beaucoup, et Fridoline, la mère Rasimus ainsi que Christian furent consultés. Christian eut particulièrement à veiller sur la décoration, qui devait être de différents feuillages : le chêne, le hêtre, le platane et le mélèze y furent employés.

Le grand monde de Bergzabern se relayait sous la voûte des Trabans, pour contempler ces préparatifs grandioses : ces guirlandes, qui s'élevaient en courbes immenses jusqu'à la cime des toits, ces murailles tapissées de mousse, cette profusion de feuilles et de fleurs recouvrant les pauvres échoppes d'alentour, au point qu'on ne découvrait plus que leurs petites vitres miroitantes.

Dès le jeudi de la deuxième semaine, les tables étaient dressées; elles formaient fer à cheval. Entre les deux branches se trouvait une autre table pour les amis intimes de Sébaldus, pour sa famille et les gens qu'il voulait honorer.

Ce jour-là, lorsqu'il s'agit de désigner la place de chacun, afin que tous les amis fussent



Toubac, tout affairé, ses yeux gris un peu troubles. (Page 67.)

ensemble, le menuisier Furst, montrant le haut bout de la table du milieu, ayant dit :

Maître Sébaldus, voici la place d'honneur, vous pourriez y mettre notre bourgmestre Omacht.

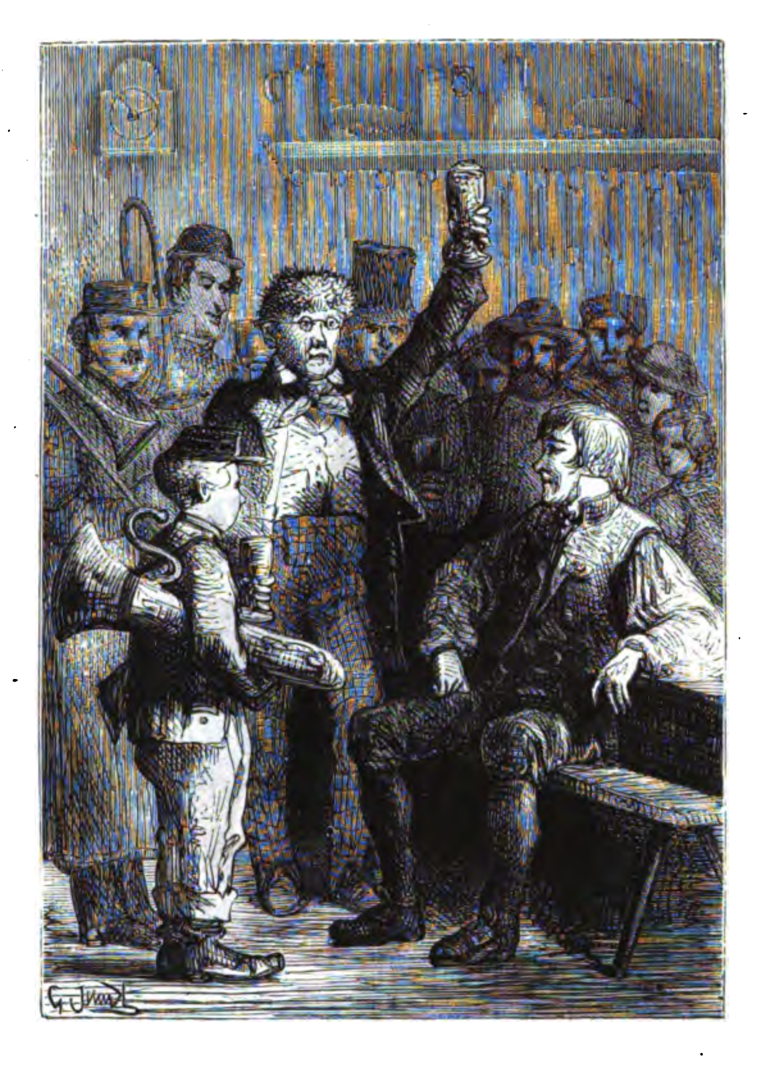
—Le bourgmestre? s'écria maître Sébaldus indigné, je me moque bien de votre bourgmestre, moi! Un homme qui fait venir des coqs d'Amsterdam pour exterminer les nôtres. Qu'il s'en aille au diable, qu'il se mette où il voudra!

—Mais, dit Furst, alors à qui donner la place d'honneur? Vous ne pouvez pas être assis aux deux bouts à la fois, monsieur Dick, cela ne s'est jamais vu.

—Cette place restera vide, dit alors le gros homme d'une voix sourde, oui, elle restera vide; on ne mettra personne à cette place. »

Et s'animant :

« Celui qui devrait y être est un gueux, dit-il, un être rempli d'orgueil et de vanité, et qui n'aura pas seulement le cœur de se présenter, je vous en préviens; un être qui s'est rendu méprisable aux yeux de tout l'univers; sa place restera vide, et chacun dira : « Voyez, le capucin devrait être là, mais lui-même se reconnaît indigne de venir s'asseoir en face de celui qui l'a nourri, abreuvé, aimé comme un frère pendant vingt ans. » Voilà ce que je veux! Et qu'on ne pense pas que je lui ôte sa place; non, j'en suis incapable, ça n'entre pas dans mes idées. Car, si par hasard, il revenait, vous m'entendez, et s'il voyait sa place occupée par un autre, ça lui crèverait le cœur,



On fit alors entrer Rosselkasten et tout l'orchestre, pour boire un coup. (Page 69.)

et la honte alors retomberait sur ma tête. »

Ainsi parla le digne maître de taverne, et quoique personne ne comprît rien à ses raisons, Furst lui répondit :

« Ah! c'est bien différent, bien différent; j'ignorais ces choses. »

Au dernier jour, arrivèrent les envois de tous les pays d'Allemagne; la grande salle était tellement encombrée de paniers, de bourriches, de colis, de caisses et de ballots, que cinq personnes avaient peine à mettre tout en ordre. La cuisine était en feu pour la préparation des *küchlen*, des *kougelhof* et autres pâtisseries, que Grédel préparait à l'avance.

Dans la cour s'entendaient des exclamations enthousiastes à l'arrivée de chaque nouvelle voiture. Mais ce qui surprit le plus la foule, ce fut l'arrivée des poissons de mer; jusqu'alors maître Sébaldus avait eu de l'inquiétude à ce sujet. Le célèbre Hâfenkouker était arrivé la veille, avec ses trois principaux marmitons en veste blanche et bonnet de coton; il avait fait aussitôt construire un fourneau de briques dans l'un des angles de la cour, la cuisine n'étant pas assez grande pour suffire à la préparation de tant de viandes succulentes, ni la porte assez large pour les servir.

La marée arriva donc dans l'après-midi du samedi, en telle abondance, que la voiture eut peine à passer sous la voûte des Trabans. Et quand, au milieu de la cour, entre les longues tables de sapin, on se mit à décharger ces poissons inconnus, — larges et plats comme des assiettes, gluants, blancs d'un côté, noirs ou

roses de l'autre, aux larges nageoires dentelées comme des ailes de chauve-souris, — ces soles, ces raies, ces merlans, ces turbots, tous ces êtres étranges dont on ne reconnaissait pas la tête de la queue, et qui avaient la bouche au milieu du ventre; des êtres absolument ignorés dans la montagne, et que maître Sébaldus lui-même ne connaissait que de nom, alors il est facile de concevoir la stupéfaction générale. On se tenait autour en cercle, on regardait, on contemplait, on discutait pour savoir s'ils nageaient debout, de côté ou à plat. On ne pouvait concevoir que le Seigneur eût créé des êtres aussi hideux, et chacun se promettait à part soi de ne jamais y mordre. Maître Sébaldus lui-même, se bouchant le nez, dit :

« Ça, c'est bon pour les sauvages, quand ils ont jeûné trois ou quatre jours, et qu'ils ne leur reste plus d'autre ressource que de se dévorer entre eux, ou de manger ces grands têtards. Je croyais que c'était autre chose, sans quoi je n'en aurais pas demandé. »

Cependant tout le monde fut satisfait de voir qu'il y avait parmi ces monstres vingt-quatre écrevisses de mer si magnifiques, que les plus belles du Hundsrück auraient paru petites à côté.

Häfenkouker, lui, n'était pas de l'avis des assistants; ils trouvait les poissons de mer fort beaux, et les fit transporter dans sa baraque de planches, affirmant que maître Sébaldus lui-même reviendrait de ses préventions sur leur compte, lorsqu'il les verrait apprêter convenablement.

Ainsi les expéditions arrivaient de toutes parts, les tables étaient dressées, la cour décorée, les fourneaux en feu, et pourtant maître Sébaldus, au milieu de sa gloire, semblait triste; au lieu de rire et de se glorifier lui-même comme autrefois, il regardait ces choses d'un air d'indifférence. Dans la soirée de ce jour, en soupant, la mère Rasimus remarqua même que le digne homme avait les yeux pleins de larmes.

« Chers enfants, dit-il tout à coup, en s'adressant à Fridoline et à Christian, qui se souriaient tendrement après avoir suspendu leurs dernières guirlandes; chers enfants, vous ne sauriez croire combien je suis satisfait de vous; tous mes désirs, vous les avez accomplis; aussi ce n'est pas sans orgueil et sans attendrissement que je vous contemple. Oui, Frantz Christian Sébaldus Dick est le plus heureux des hommes, et demain sera un beau jour pour tout le monde; pour vous d'abord, mes enfants, pour Trievel Rasimus, qui formera son souhait, pour tous nos amis et nos parents, pour tous, excepté... »

Alors il ne finit pas sa pensée, et seulement au bout d'un instant il ajouta :

« Je voudrais pourtant bien que les pauvres, ceux qui n'ont que des pommes de terre à manger et de l'eau à boire, se réjouissent avec nous! »

Et d'une voix attendrie, il témoigna le désir que les débris du grand festin fussent distribués aux pauvres, avec une somme de cent gulden.

« Christian et Fridoline feront cela, dit-il, et le Seigneur étendra sur eux ses bénédictions. »

Il n'en dit pas davantage et monta dans sa chambre fort ému.

Trievel comprit que le brave homme désirait revoir son vieux compagnon Johannes; que cette privation gâtait tout son bonheur, et que l'idée de le savoir dans la misère, tandis que tout autour de lui respirait la joie et l'abondance, l'accablait.

Mais que faire à cela? L'orgueil du capucin n'était pas moins grand que celui du maître de taverne; Johannes tenait mordicus au Dieu de Jacob, Sébaldus se serait méprisé lui-même de renoncer au dieu Soleil. — Allez donc les décider à faire le premier pas l'un ou l'autre! C'était impossible. — Trievel rentra dans sa baraque, rêvant à ces choses.

IX

Or, dans cette nuit du samedi au dimanche, vers trois heures du matin, tout à coup les lucarnes de la cassine de Trievel Rasimus s'illuminèrent; la vieille se leva, passa ses jupes, puis, entr'ouvrant sa porte, elle se mit à regarder le ciel tout scintillant d'étoiles.

« La nuit est magnifique, se dit-elle, il va faire bon marcher à la fraîcheur. »

Alors elle finit de s'habiller.

Son merle Jacob, tout étonné d'être éveillé bien avant le jour, lui qui, depuis longtemps, avait pris l'habitude d'éveiller les autres, Jacob ne bougeait pas; du fond de sa cage, la tête inclinée, il suivait, de ses petits yeux luisants, la lumière allant et venant dans la chambre. Les lapins aussi se taisaient; seulement, le plus vieux, le grand-père de la nichée, un superbe lapin blanc à taches rousses, que la mère Rasimus appelait familièrement *Abraham*, à cause de ses grands favoris ébouriffés, de sa fécondité singulière et de son air vénérable, *Abraham*, sur le seuil de sa cabane, regardait tout émerveillé, relevant et abais-

sant tour à tour ses grandes oreilles, et se grattant le nez de sa patte, comme pour dire : « Que fait-elle là ? Pourquoi court-elle de si grand matin? En voudrait-elle à mon cher pepetit *Isaac*, l'espoir et la consolation de ma vieillesse?. »

Enfin Trievel, ayant mis ses gros souliers, prit son bâton et sortit sans se donner d'autre peine que de repousser la petite porte criarde et de tirer le verrou, puis elle se dirigea vers la voûte des Trabans et gagna la rue.

La rue des Trabans, au sortir de la cour, descend à gauche dans la ville basse, jusqu'à la petite porte des Halles et des Vieilles-Boucheries. Elle s'élève à droite vers la côte du Schlosswald, derrière laquelle se trouve l'ermitage de la sainte chapelle du Lupersberg. C'est cette dernière direction, plus rapprochée de la campagne, que prit Trievel Rasimus. Elle allait en trottinant, la tête penchée, sa longue robe de rayage bleu et rouge lui remontant au milieu du dos, la main sur son bâton, et les franges de son bonnet caressant ses joues couleur de brique. On l'eût prise, dans l'ombre des murs, où se découpaient les pâles rayons de la lune, pour une vieille bohémienne en maraude, d'autant plus qu'elle courait sans relâche.

Au bout d'un quart d'heure, elle avait atteint le sentier qui monte à travers les vignes jusqu'au sommet de la côte. La lune, en rase campagne, brillait comme un miroir, éclairant les petits murs de pierres sèches, les ceps noueux aux larges feuilles rouges, les broussailles et jusqu'aux plus petits cailloux du sentier : on y voyait mieux qu'en plein jour. Le temps était doux; au loin, une perdrix claquait du bec, on entendait frôler ses ailes et de petits cris amoureux lui répondre.

Trievel Rasimus s'arrêta deux secondes au pied de la vieille croix moussue où s'agenouillent les pèlerins de Marienthal; elle tira sa gourde de sa poche et but un bon coup; puis, saisissant le bas de sa jupe de la main gauche, elle se mit à grimper comme une chèvre, ne s'arrêtant que de loin en loin, sur les petits plateaux en terrasse, pour reprendre haleine.

Bientôt elle fut au-dessus de la cour des Trabans. La vieille ville, de cette hauteur, avec ses pignons aigus, ses toits immenses à quatre et cinq étages de lucarnes, ses flèches, ses gargouilles, ses rues étroites, enchevêtrées les unes dans les autres, ses hangars en auvent, ses tourelles découpant leurs ombres noires sur le pavé blanc comme neige; l'église Saint-Sylvestre, fouillée de mille sculptures en relief, avec ses trois portails sombres et ses mille statuettes de saints et de saintes, argentées par la lune sur le fond obscur des niches; la synagogue décrépite, la taverne et les échoppes innombrables dans la cour profonde des Trabans, où ne descendait pas la pâle lumière; tout cela présentait un coup d'œil étrange, mystérieux et grandiose. Tout dormait à Bergzabern; seulement, dans l'un des angles de la cour des Trabans, une vive lumière rouge annonçait que les fourneaux de Hâfenkouker étaient en pleine activité; Hâfenkouker lui-même et ses marmitons, en bonnet de coton, passaient parfois devant cette flamme comme des diablotins, et leurs grandes ombres tourbillonnaient alors tout autour des hautes murailles revêtues de feuillage.

« Hé! hé! hé! fit la vieille en riant, la bonne odeur monte jusqu'ici. Quelle fête, Dieu de Dieu, quelle fête nous allons avoir! »

Après cette réflexion, Trievel se reprit à grimper. Aux vignes succédèrent bientôt les broussailles, puis les bruyères; enfin, sur le coup de quatre heures, et comme déjà des centaines de coqs se saluaient d'une ferme à l'autre, et que les aboiements des caniches et des roquets de la ville s'élevaient à la cime des airs en rumeurs confuses, Trievel Rasimus atteignit le plateau aride, et vit en face d'elle, sur l'autre pente du Lupersberg, le clocher de la petite chapelle de Saint-Jean et la large toiture de chaume de l'ermitage se découper en vignette dans les brumes matinales. Pas un bruit ne s'entendait de ce côté, pas un murmure. Comme la lune s'inclinait vers Pirmesens, l'ombre du plateau couvrait toute cette pente de la montagne. Un éclair intérieur illuminait parfois les deux lucarnes de la hutte, puis tout redevenait sombre.

« Allons, nous y voilà, » se dit Trievel en aspirant une large prise de tabac; puis elle poursuivit son chemin. Deux minutes après, elle arrivait près de la masure; et, le cou tendu, se penchait dans l'une des lucarnes pour voir à l'intérieur.

D'abord elle ne vit rien, tant il y faisait sombre; mais bientôt elle distingua quelques poutres en l'air, à travers lesquelles pendaient des milliers de brindilles de paille, de foin et d'herbages, comme d'une grande hotte; ensuite, une grande caisse pleine de feuilles sèches, et un sac pour oreiller; puis à gauche, une ouverture dans la muraille, un trou noir, au fond duquel s'agitait quelque chose. Trievel crut d'abord que c'était le capucin, qui se couchait dans ce trou par esprit de pénitence; mais en regardant mieux, elle reconnut que c'était l'âne *Polak*, dont les grandes oreilles et la tête mélancolique se dessinaient parfois au-dessus de la crèche, et presque aussitôt elle

vit le père Johannes assis à terre, les jambes écartées devant la pierre de l'âtre; il retournait des pommes de terre sous la cendre, et, comme le feu se prit à briller, toutes les brindilles du plafond, les barreaux de la crèche, la tête ébouriffée de l'âne, son bât et son licou suspendus au mur, le vieux crucifix de chêne et le petit bénitier de faïence au-dessus de la caisse, le pot à eau dans un coin et la grande trique de cormier dans un autre; toutes ces choses confuses, entassées, hérissées, se prirent à danser avec leurs ombres autour des murailles de terre glaise : c'était vraiment étrange.

Le père Johannes, le coude sur le genou, la joue sur le poing, ressemblait alors au bouc *Hazazel*, qui porte les péchés du genre humain; il était devenu jaune, sec et maigre comme un vieux buis; ses sourcils joints en V à la racine du nez semblaient s'être rapprochés davantage, et ses yeux regardaient les pommes de terre en louchant. Trievel, connaissant le caractère ombrageux du capucin, après avoir vu ces choses, se retira tout doucement dans les bruyères, puis elle fit du bruit en approchant de la porte, pour avoir l'air d'arriver.

« Hé! c'est moi, père Johannes! Êtes-vous là? Ouvrez! c'est Trievel Rasimus! » cria-t-elle d'un accent joyeux.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit et le capucin, qui s'était fait une mine moins désolée, lui dit en souriant :

« Hé! c'est Trievel Rasimus! d'où venez-vous donc de si bonne heure, Trievel?

—J'arrive de Hirschland, père Johannes; je n'ai pas voulu passer si près de l'ermitage sans vous souhaiter le bonjour.

—Et vous avez bien fait, Trievel; entrez, entrez. »

Ils se courbèrent sous les bottes de paille du fenil et entrèrent, la figure épanouie.

« Asseyez-vous, Trievel, dit le capucin en présentant à la vieille le seul escabeau de la hutte, chauffez-vous, il fait assez frais ce matin. Ah! vous arrivez de Hirschland?

—Mon Dieu, oui, je viens d'inviter mon cousin Frantz Piper, le clarinette, à la grande fête d'aujourd'hui, et j'ai quitté Hirschland de bon matin, pour arriver avant la chaleur. »

Les oreilles du père Johannes se dressèrent en entendant parler de fête, mais il ne dit rien.

« C'est très-bien, fit-il, c'est très-bien. »

Trievel s'était assise près de l'âtre et se fourrait les cheveux dans son bonnet; puis regardant autour d'elle :

« Mais vous n'êtes pas trop mal ici, père Johannes, dit-elle; en hiver surtout, avec votre âne, vous devez avoir bien chaud. Et puis, ce lit de feuilles... moi, j'aime les lits de feuilles, ça n'est pas aussi salissant que le linge, on n'a qu'à remuer un peu... Enfin, je vois que vous êtes tout à fait bien.

—Oui, oui, on pourrait être plus mal logé, » répondit le capucin d'un air rêveur.

Et, revenant à la charge :

« Ainsi, vous arrivez de Hirschland pour une fête. Il y a donc fête aujourd'hui, Trievel, en l'honneur de quel saint?

—Comment! vous ne savez pas ça? dit la vieille d'un air naïf; vous ne savez pas que maître Sébaldus donne une fête, un banquet, un festin, mais quelque chose, là, quelque chose de tellement extraordinaire, qu'on en parle jusqu'à Landau, jusqu'à Neustadt, enfin partout? »

Le père Johannes, durant un instant, parut stupéfait.

« Ah bah! fit-il; comment! il donne une fête pareille? »

Et le brave homme resta les yeux fixes, les narines tirées, comme s'il eût vu ce spectacle; puis, se réveillant :

« Maître Sébaldus est donc rétabli, demanda-t-il, tout à fait rétabli? Ah! bon... bon... tant mieux, ça me fait plaisir! Mais, quoique cela, je déplore, oui, je déplore qu'un homme d'âge, un homme d'expérience, à peine échappé des bras de la mort, songe à se replonger tout de suite dans un océan de jouissances sensuelles, à se gorger de nourriture succulente, à s'abreuver de vins délicieux; c'est déplorable, tout à fait déplorable. »

En parlant de nourriture succulente, de vins délicieux, de jouissances sensuelles, Johannes en avait la bouche pleine, son nez remuait, et une légère teinte pourpre colorait ses joues brunes. Trievel l'observait en clignant des yeux.

« Vous avez bien raison, dit-elle, ça fait frémir de penser à cela; mais que voulez-vous? le danger passé, on songe à autre chose. Figurez-vous, père Johannes, qu'on a fait venir de Mayence trois de ces pâtés d'anguilles, vous savez, de ces pâtés fondants, aux petites *knœpfe* et aux champignons blancs, de ces pâtés...

—Ne me parlez pas de ça, interrompit le capucin en se levant, ne me parlez pas de ça! Dire que ce Sébaldus, au lieu de songer à son salut, après une crise terrible, ne s'inquiète que de se farcir la panse de choses délicates, c'est révoltant, c'est abominable. »

Mais, remarquant que la vieille l'épiait du coin de l'œil :

« Seigneur Dieu, fit-il d'un ton paterne en joignant les mains, je vous remercie de m'avoir

éclairé de votre divine lumière; je vous remercie de m'avoir arrêté sur le bord de cet abîme sans fond du sensualisme, et de m'avoir appris que les choses humaines ne sont que la vanité des vanités. Il ne m'appartient pas, indigne que je suis, de critiquer la conduite de mon prochain, mais il m'est permis de verser des larmes sur ses égarements. »

Alors le vieux pécheur se passa la main sur la figure en reniflant, et la mère Rasimus lui dit d'un ton de pitié bonasse :

« C'est beau, père Johannes, c'est beau ce que vous venez de dire là; j'ai toujours pensé que vous finiriez par devenir un saint homme; même dans le temps, quand vous buviez la grand'coupe de *Gleiszeller* de l'an XI, vous leviez les yeux au plafond avec un air d'adoration qui me faisait penser : « Quel beau saint ça ferait! Dieu du ciel, quel beau saint, en peinture, dans la cathédrale! »

Le père Johannes regarda la vieille de travers, croyant qu'elle voulait rire; mais elle semblait si convaincue, de si bonne foi, et si bonasse avec ses mains jointes sur les genoux, et les franges de son bonnet pendant sur son nez rouge, qu'il ne douta point qu'elle ne parlât sérieusement.

« Oui, reprit-elle, vous avez bien raison, père Johannes; tout ça, les jambons, les andouilles, les *professerswurst*, les pâtés d'anguilles, les dindes farcies, les bouteilles de *Forstheimer*, de *Bodenheimer*, tout ça, c'est de la vanité! Il n'y a de bien sûr, là, de bien sûr, que la vie éternelle, les anges, les saints et les séraphins qui volent en l'air en soufflant dans des trompettes, comme on en voit dans la chapelle Saint-Sylvestre; ça, c'est sûr... c'est clair! Aussi, déjà plus de cent fois, j'ai eu l'idée de me convertir; mais la chair est si faible, père Johannes, rien qu'en sentant l'odeur de la cuisine, ça bouleverse toutes mes bonnes résolutions. »

Le capucin ne disait rien; au bout d'un instant seulement, il toussa :

« Hum! hum! fit-il, oui... oui... la chair... la chair! »

Mais il n'ajouta rien, et Trievel poursuivit, en aspirant une prise de tabac :

« La chair, c'est la perdition des hommes et des femmes. Ainsi, par exemple, vous ne pouvez pas croire comme tous les bourgeois de Bergzabern viennent saluer maître Sébaldus, pour être de sa fête, c'est une procession du matin au soir. Mais, pour dire la vérité, tout ce que vous avez vu jusqu'à présent, auprès de cette fête-là, n'est qu'une véritable misère. On a fait venir de la haute montagne du gibier de toute sorte, des grives du Hundsrück, des bécasses, des gélinottes et des coqs de bruyère des Vosges, trois sangliers pour être farcis avec des châtaignes, trois chevreuils pour être farcis avec des olives; on a fait venir des poissons du Rhin : de la carpe, du saumon, des truites en abondance, et des poissons de mer tellement extraordinaires, tellement délicats, que le sacristain Kœnig, le conseiller Baltzer et tous ceux qui s'y connaissent disent que ça fait les délices du corps et de l'âme. On a fait venir des fruits de Hoheim, de Vandenheim, de Baden et d'ailleurs, dans de petites corbeilles garnies de mousse : des poires fondantes, des rainettes grises, tout ce qu'il est possible de se figurer de plus beau; rien qu'à les voir, l'eau vous en vient à la bouche. Et, pour la première fois, maître Sébaldus a consenti de verser au deuxième service des vins de France, du vin de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne rose et blanc, chose qu'il n'avait jamais voulu faire, à cause de son grand respect pour la patrie allemande; mais cette fois il veut que toutes les délices de la terre, de la mer et du ciel soient réunies sur sa table, et qu'on s'en souvienne dans les siècles des siècles.

—Dans les siècles des siècles! dit le capucin en haussant les épaules, voilà bien son orgueil et sa sotte vanité; dans les siècles des siècles, je vous demande un peu! Et quand ce serait, la belle gloire qu'il aurait là, de passer pour un goinfre jusqu'à la centième génération!... O honte! ô être matériel, être porté sur sa bouche!... Enfin... enfin...—fit-il en bredouillant et se promenant à grands pas dans la hutte, — que faire? que dire à cela? C'est l'opprobre, c'est la honte de Bergzabern et de toute la ligne du Rhin! Dans le temps, on songeait aux choses divines, et aujourd'hui on ne pense qu'à s'introduire des choses agréables dans le gosier; ainsi périssent les civilisations, ainsi la terre fut inondée par le déluge universel, ainsi Sodome et Gomorrhe furent englouties par une mer de flammes! Et je plaignais cet homme; je me repentais, je m'en voulais presque de l'avoir châtié, j'éprouvais presque un serrement de cœur en songeant...

—Alors, interrompit Trievel, vous ne viendrez pas au banquet?

—Venir au banquet, moi! mais ce serait le comble de la honte, ce serait renier mon Dieu, ma foi, mes convictions; Dieu m'en préserve! »

Il marchait en faisant de grands gestes; Trievel le suivait des yeux, tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, comme une girouette.

« Et pourtant, père Johannes, dit-elle, pour-

tant votre place est là... maître Sébaldus vous a gardé votre place. »

A ces mots, le capucin s'arrêta tout court, et, regardant la vieille d'un œil perçant :

« Comment! maître Sébaldus m'a gardé ma place? dit-il; alors il ne m'en veut donc plus? il reconnaît ses torts? il veut entrer en accommodement avec moi? Il a toujours eu du bon, je dois le reconnaître; c'est son maudit orgueil qui le perd; mais, sauf cela, c'est un excellent cœur. Ah! il m'a réservé ma place! Tu penses bien, Trievel, que je ne peux pas retourner à la taverne après l'affront que j'ai reçu, non, non! mais je l'avoue, en songeant que j'avais perdu l'affection de tous mes vieux camarades: de Toubac, de Hans Aden, de Paulus Borbès, la tienne, celle de la mère Grédel, — une excellente femme, une femme estimable, la meilleure cuisinière du Rhingau, et qui ne se vante pas, qui ne se glorifie pas à tort et à travers,—en songeant que j'avais perdu son affection, celle de Christian, et surtout celle de la petite Fridoline, de cette chère enfant que j'ai portée dans mes bras, que j ai bercée sur mon sein... pauvre petite!... Oui, je l'avoue, de ne plus revoir tout ce monde, ça m'était pénible, c'était dur, bien dur, j'en souffrais plus, mille fois plus que de tout le reste. Enfin, c'est un grand soulagement pour moi de savoir qu'il n'y a pas de rancune entre nous; mais, de retourner au *Jambon de Mayence*, de m'incliner devant maître Sébaldus, jamais! jamais! »

Trievel Rasimus, pendant ce beau discours, semblait fort attentive.

« Jamais! répéta le capucin, plutôt périr de misère. Ah! si maître Sébaldus faisait le premier pas, s'il reconnaissait qu'il a eu tort, s'il envoyait quelqu'un pour m'inviter formellement... »

Il s'arrêta, regardant la vieille, et pensant qu'elle allait lui dire : « Mais je suis ici pour cela, père Johannes. » Aussi sa déception fut grande, lorsque Trievel s'écria :

« Reconnaître ses torts, lui! allons donc! Ah! vous ne le connaissez guère.

—Mais puisqu'il me garde ma place.

—Sans doute, il vous garde votre place, par défi.

—Comment, par défi?

—Oui, par défi. Vous n'avez donc rien appris de ses publications?

—De quelles publications, Trievel? voyons, explique-toi. »

—Mais de celles que le watchmann Purrhus a fait dans toute la ville, annonçant, par l'ordre de maître Sébaldus, que votre place serait là, et que vous n'oseriez pas venir la prendre pour soutenir le Dieu de Jacob; qu'il vous en défiait à la face de l'univers, et que si vous ne veniez pas, comme c'était probable, alors tout le monde devrait reconnaître que vous étiez terrassé, foulé aux pieds, et que vous demandiez grâce. En raison de quoi, lui, Sébaldus, se chargerait alors de faire proclamer à son de trompe, la victoire définitive du dieu Soleil et votre défaite éclatante. Comment! vous ne savez rien de ces choses? mais on ne parle que de ça dans tout le pays : les uns disent que vous viendrez, les autres que vous n'oserez jamais. »

Le capucin était devenu tout pâle, ses joues tremblotaient de colère.

« Comment! comment! se prit-il à bégayer, ce gros âne, ce matérialiste, cet ignorant, cette outre gonflée d'orgueil ose me défier, moi... moi... de venir! Ah! c'est trop fort. Tout ce que j'avançais tout à l'heure, Trievel, touchant son bon cœur et son bon sens, je le retire. Il est clair que la vanité le suffoque, qu'il perd la tête. Oui, je vois de plus en plus, et malgré mon indulgence, que c'est un être borné, stupide, arriéré de vingt siècles. Son dieu Soleil! son dieu Soleil! ha! ha! ha! quelle découverte : la religion des premiers sauvages!... Mais... mais vraiment c'est incroyable... c'est...

—Vous viendrez donc? demanda Trievel en baissant la tête pour cacher un sourire.

—Si je viendrai défendre mon Dieu, le Dieu de nos pères! Certainement, certainement. Mais qu'on ne s'imagine pas que j'arrive pour manger et boire, non, voilà ma nourriture. »

Il montrait ses pommes de terre.

« Je préparais cela pour aller en quête aujourd'hui, mais dans des circonstances aussi graves, je renonce à ma quête, je pars, je marche à la rencontre des hérétiques; je vais, comme le saint roi David, au-devant du géant Goliath, armé de ma houlette, de ma fronde et de mes trois cailloux. Ah! il me défie! »

Il y eut un instant de silence, et Trievel Rasimus, se levant, murmura :

« Aussi je m'étonnais, père Johannes, de votre grande tranquillité; je ne pouvais comprendre qu'au moment de la bataille, vous restiez ainsi les bras croisés, comme si vous vous sentiez battu d'avance.

—Battu d'avance! fit le capucin. Écoute, Trievel, c'est aujourd'hui qu'on verra le triomphe de Jéhovah, du Dieu fort, du Dieu jaloux. Tu peux aller dire de ma part à Bergzabern...

—Soyez tranquille, soyez tranquille, fit la vieille en prenant son bâton, je vais annoncer partout la grande nouvelle. Le banquet com-

mence à onze heures, arrivez un peu d'avance; tous les amis seront là.

— Oui, Trievel, je compte sur toi, et je te remercie d'être venue me prévenir. Dieu du ciel, quand je pense que sans toi, le Dieu des armées recevait une défaite en ce jour! »

Ils sortirent ensemble, et le capucin ranimé, les yeux étincelants, ayant reconduit Trievel Rasimus à cinquante pas dans les bruyères, lui serra la main en répétant :

« Tu peux dire que je viendrai; quand toutes les légions des ténèbres seraient là, maître Sébaldus en tête, je viendrai! »

Trievel Rasismus s'éloigna, riant dans les franges de son grand bonnet en capuche. Il était alors près de six heures du matin, le jour dorait la côte. Au moment où la vieille atteignit le sentier de Bergzabern, Johannes sonnait matines à tour de bras, et les tintements de la petite cloche de Saint-Jean se prolongeaient d'échos en échos jusqu'au pied de la montagne.

X

Cette nuit-là, maître Sébaldus dormit grassement de neuf heures du soir à huit heures du matin; le jour étincelait sur ses vitres lorsqu'il s'éveilla. Depuis longtemps la mère Grédel, Hâfenkouker et ses marmitons, Schweyer et ses garçons tonneliers, Christian et Fridoline, tous les domestiques et toutes les servantes du *Jambon de Mayence* étaient en l'air, allant et venant, causant, se dépêchant de prendre les dernières dispositions du banquet. La brise d'automne balançait les guirlandes dans la cour; la taverne était pleine de cette bonne odeur de feuillage qu'on respire autour des reposoirs à la Fête-Dieu, et sous la voûte des Trabans se pressaient une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, pour contempler ces merveilles.

Maître Sébaldus, en tournant la tête, vit son grand tricorne à banderoles roses et bleues et ses habits de gala sur la commode; Grédel avait tout prévu d'avance; c'était une femme de grande exactitude et qui n'oubliait jamais rien. Le brave homme se leva donc, il mit ses bas de laine noire, ses souliers à boucles d'argent et sa culotte de velours, qu'il commençait à remplir de nouveau de son heureux embonpoint.

Puis, ayant revêtu son magnifique gilet écarlate, il ouvrit une fenêtre, et voyant que la cour sombre, avec ses hauts pignons couronnés de chêne, sous la voûte immense du ciel, ressemblait à la cathédrale Saint-Sylvestre et qu'elle avait même plus de grandeur imposante, il en fut saisi d'admiration; mais au lieu de pousser comme autrefois des éclats de rire retentissants, et de s'écrier : « C'est moi... moi... Frantz Christian Sébaldus Dick, par la grâce de Dieu, qui suis l'auteur de ces choses, » il devint tout grave et garda le silence.

Durant plus d'une demi-heure, le digne tavernier, en manches de chemise, sa grosse tête grisonnante ébouriffée, resta plongé dans une douce extase, regardant les longues tables couvertes de leurs nappes blanches à filets rouges, les couverts innombrables miroitant tout autour, les trépieds d'argent, que Hâfenkouker avait placés lui-même de distance en distance, pour servir le poisson; les garçons tonneliers remontant de la cave profonde, le dos courbé, une tonne sur l'épaule, qu'ils plaçaient le long de l'estrade et mettaient tout de suite en perce, pour n'avoir plus qu'à tourner le robinet, lorsque le moment de la presse serait venu. Tout cet ensemble lui plaisait : « Sébaldus! se disait-il, c'est bien, c'est très-bien; toi-même, tu n'aurais pu mieux arranger tout cela. »

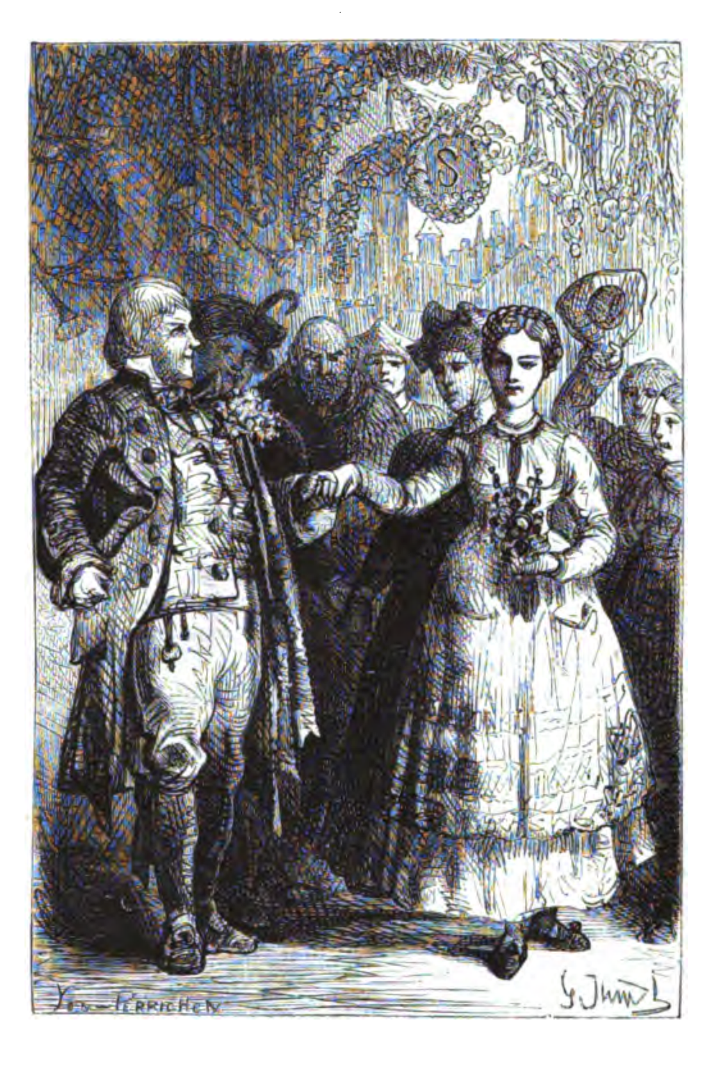
Mais ce qui l'attendrissait le plus, c'était de voir Christian et Fridoline élever ensemble des pyramides de fruits, de fleurs et de mousse pour orner le festin : Christian, en polonaise de velours violet, sa toque noire surmontée d'une superbe plume de coq, vert changeant et or, les petites moustaches retroussées, les lèvres pourpres, ses grands yeux étincelants d'amour; et Fridoline en robe blanche, une rose sur son sein gracieusement arrondi, les cheveux soigneusement nattés et tressés sur son cou de cygne, les joues d'un rose transparent, et ses longues paupières abaissées, humides de tendresse. Ces deux jolis enfants se regardaient, ils rougissaient, ils soupiraient, ils roucoulaient tout bas; leurs mains se touchaient, et alors une sorte de frisson les faisait pâlir, surtout Christian, dont la plume de coq en faucille tremblotait d'enthousiasme.

Maître Sébaldus, regardant ainsi, croyait renaître au beau temps de sa jeunesse :

« Comme ils s'aiment! comme ils s'aiment! murmurait-il, les yeux pleins de larmes; Dieu du ciel, peut-on s'aimer de la sorte! »

Alors, songeant aux temps écoulés, il revoyait Grédel telle qu'il l'avait vue la première fois, fraîche, accorte et souriante, et il se rappelait tous les bons moments qu'ils avaient eus ensemble : la naissance de Fridoline, leur bonheur, la joie de sa femme, l'extase de la





Maître Sébaldus, sa large tête grisonnante découverte, et tenant à la main Fridoline. (Page 86.)

Christian, et tout le monde? Oui, le capucin devrait être là. S'il ne revient pas, tout sera manqué; qui pourra chanter comme lui : « Buvons! buvons! buvons! » Il n'y en a pas un dans tout Bergzabern... dans tout Bergzabern? allons donc, il n'y en a pas un dans tout le pays, dans tout l'univers!... Ah! s'il revenait... tout serait en ordre. »

Et ses yeux se tournaient involontairement vers la porte des Trabans; il exhalait de longs soupirs.

Cependant le moment de la fête approchait; de grandes rumeurs s'élevaient par toute la ville; la foule, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, riant, chantant, sifflant, remontait en tumulte de la place des Halles et des Vieilles-Boucheries, et se précipitait vers la voûte de l'antique synagogue; et le tambour du watchmann Purrhus, se rapprochant de seconde en seconde, marquait la mesure de cette marche colossale. Il y avait des cris, des grognements, des hurlements, des murmures, des éclats de rire et des clameurs étranges, inouïes, mais toujours le pan, pan, pan du tambour dominait le bruit, comme à la danse des ours.

Toutes les tables alors étaient prêtes; la mère Grédel, Hâfenkouker, Christian et Fridoline rentrèrent à la taverne, où se trouvaient déjà réunis bon nombre des amis du *Jambon de Mayence* : Toubac, Hans Aden, Trievel Rasimus, Paulus Borbès, Bével Henné, sans parler du bourgmestre Omacht, du conseiller Baltzer et d'une quantité d'autres personnages de la ville.

La foule commençait à se répandre dans la cour; à l'arrivée de Pirrhus, il se fit comme un roulement d'orage, c'était la cohue qui grimpait aux estrades. Maître Sébaldus, en ce moment, revêtit son grand habit marron et se coiffa de son magnifique tricorne; puis, exhalant un soupir, il ouvrit la porte des vieilles galeries et se mit à descendre gravement l'escalier extérieur de la taverne, au milieu des acclamations universelles. Le digne homme s'efforçait de paraître joyeux, comme il convient en pareille circonstance; mais il avait beau faire, il avait beau se redresser, rejeter sa grosse tête entre ses épaules, souffler dans ses joues rouges, se croiser les mains sur le dos, ce n'était plus le vainqueur des vainqueurs aux combats de coqs, à la course des ânes, et son sourire même, son bon gros sourire, avait quelque chose d'amer.

Toutefois l'enthousiasme de ses amis et connaissances ne laissa pas de l'attendrir encore, et surtout la vue de Christian et de Fridoline, qui vinrent l'embrasser. Il sourit à Trievel Rasimus, parée de ses plus beaux atours, et que Toubac couvait des yeux, comme un épervier mélancolique en arrêt devant une vieille poule jaune et maigre qu'il voudrait agripper et qui se moque de lui dans sa cage.

Puis, levant son tricorne, il salua gravement à la ronde M. le conseiller Baltzer, M. le bourgmestre Omacht, et les autres dignitaires de Bergzabern, en possession d'assister à toutes les fêtes et de boire du vieux *Forstheimer* qui ne leur coûtait rien.

Mais, cela fait, maître Sébaldus se crut suffisamment acquitté de ses obligations, et, prenant les deux mains de Trievel Rasimus, il lui dit avec sentiment :

« Trievel, Trievel ! ta vue me réjouit le cœur !

—Je vous crois, monsieur Dick, répondit la vieille en se donnant des grâces et lorgnant Toubac du coin de l'œil, dans l'espoir de le rendre jaloux, je vous crois, hé! hé! hé! ça ne m'étonne pas, on sait se mettre, Dieu merci, on sait se nipper; on n'est pas embarrassée de trouver des maris à la douzaine. Si vous n'étiez pas marié par-devant notre sainte Église, maître Sébaldus, je vous choisirais tout de suite.

—Oui, poursuivit le gros homme avec attendrissement, j'ai du plaisir à te voir; tu es encore une ancienne, une de celles que j'ai toujours rencontrées depuis trente ans; tu n'oublierais pas, toi, les vieux amis, par orgueil, par vanité.

—Oh ! pour ça, non, interrompit Trievel, je suis à la vie, à la mort, pour le *Jambon de Mayence*.

—C'est bien, c'est bien, fit Sébaldus, je le sais, j'en suis sûr. »

Et d'un ton d'indignation profonde, les mains étendues vers la voûte des Trabans, il s'écria :

« On ne dira pas maintenant que j'ai manqué de patience; si ceux qui devraient être ici n'y sont pas, est-ce par ma faute ? Quelqu'un osera-t-il dire que c'est par la faute de Frantz Christian Sébaldus Dick ? Si quelqu'un le disait, ce ne pourrait être qu'un gueux, car la vérité est la vérité, j'ai toujours eu en horreur le mensonge et l'artifice. Qu'on ne dise pas que Sébaldus Dick a manqué de patience et qu'il n'a pas attendu jusqu'à la fin; mais l'orgueil est la ruine de la vieille amitié, oui, l'orgueil nous montre ces choses abominables ! »

Alors, il fit trois ou quatre fois le tour de la salle, murmurant des paroles confuses; et tous les assistants, comprenant qu'il parlait du père Johannes, s'indignaient contre le capucin, disant entre eux :

« C'est un homme rempli d'orgueil ! »

Dehors, les rumeurs, les cris, les sifflements, les roulements de pas sur les estrades redoublaient; on aurait dit que la vieille synagogue allait s'écrouler.

Maître Sébaldus, s'arrêtant de nouveau devant la porte, s'écria :

« Il ne viendra pas, c'est sûr, je vous le prédis hardiment, et voilà que la fête commence; les gens s'impatientent, il faut se mettre à table sans lui ! »

Et s'indignant de plus en plus :

« Quelle honte ! quelle honte ! tout le pays va savoir que sa place était là, et qu'elle est restée vide ! N'est-ce pas la plus grande honte qui se puisse concevoir, non-seulement pour lui, mais encore pour toute ma maison? Et c'est un ancien ami, mon plus vieil ami qui me fait de ces choses, à moi, à moi, Sébaldus!

—Encore, reprit-il au bout d'un instant, pour moi, je ne veux rien dire, puisque nous sommes censés fâchés ensemble; mais ces enfants, ces chers enfants qu'il a baptisés et portés dans ses bras, qu'est-ce qu'il peut leur reprocher, Toubac? Qu'est-ce qu'il peut dire?

—Moi, je n'en sais rien, dit Toubac; que voulez-vous, c'est un gueux, un va-nu-pieds, un vrai pendard.

—Je ne dis pas ça, s'écria Sébaldus, pourpre d'indignation; tout le monde ne peut pas avoir toutes les qualités réunies; celui qui soutiendrait que le père Johannes n'est pas le meilleur capucin, le plus digne homme du pays, c'est

à Frantz Christian Sébaldus Dick qu'il aurait à faire, entendez-vous ! »

Et, se retournant vers la porte après un instant de silence, d'une voix sourde il dit :

« Dans le temps, je me rappelle que la grand'mère Orchel répétait sans cesse que l'orgueil nous a tous perdus, au moyen d'un serpent, et c'est la pure vérité : le serpent de l'orgueil avait une pomme de la science, et cette pomme était comme qui dirait la science du bien et du mal. J'ai toujours pensé cela, et je vois bien aujourd'hui que j'avais raison, car le père Johannes, à cause de son Dieu de Jacob, se croit plus savant que tous les autres, et... »

En ce moment, le digne homme pâlit, puis rougit et s'écria :

« C'est lui ! le voilà ! Hé ! je savais bien qu'il viendrait, j'en étais sûr; ça ne pouvait pas être autrement. »

Tout le monde s'était précipité aux fenêtres. En effet, le père Johannes, du fond de la voûte sombre, en [illegible], fendait la presse lentement. Maître Sébaldus, de son côté, les bras étendus, semblait vouloir se jeter à la nage, pour aller repêcher son vieux camarade. Mais plus le capucin avançait, plus sa tête de bouc, sèche et osseuse, exprimait la douleur et l'indignation.

Johannes, depuis son entrevue avec Trievel Rasimus, avait roulé dans son âme de terribles arguments contre le dieu Soleil. Il voulait terrasser Sébaldus et le forcer de crier grâce; mais, à la vue de cette antique taverne, témoin de tant d'heureux instants passés le verre en main et le sourire aux lèvres ; à la vue de son vieux compagnon, les bras étendus, la face épanouie; à la vue de Grédel, de Fridoline, de Christian et de tant d'autres vieux amis attentifs et souriants dans l'ombre, son cœur fut saisi d'une tristesse inexprimable ; il aurait voulu s'écrier : « Écartez, écartez ce calice de mes lèvres ! » Mais l'obstination de son esprit, aussi bien que son orgueil, l'emportait. Il marchait donc, l'oreille droite en avant, la tête basse comme pour lancer un coup de corne, tandis que dans son œil gauche scintillait une larme tremblotante. Ces signes n'annonçaient rien de bon, les bras de maître Sébaldus lui tombèrent, et il se prit à bégayer :

« Qu'est-ce que le capucin me veut encore ? Il a l'air fâché. »

Johannes, arrivé devant la taverne, à quinze pas, s'arrêta brusquement, ferma les yeux à demi, pour en voiler les larmes, et le nez en l'air, la barbe en avant et la main étendue, il s'écria :

« Quand les tribus de Lévi et de Roboam furent reçues dans la tente du vénérable patriarche Sichem, et qu'ayant accordé leur sœur Dina au fils aîné de ce monarque, elles abusèrent de son hospitalité, au point d'exterminer ses fils circoncis, le troisième jour de la fièvre, ce fut un crime à la face de Jacob, et le Seigneur blâma leur conduite. Or, moi, je ne viens pas de la sorte ; je ne viens pas avec des intentions perfides. Je me rappelle votre hospitalité, respectable Sébaldus Dick; je me rappelle aussi que votre chère enfant et votre digne épouse m'ont accordé cent fois le pain, le sel et la place au foyer de votre estimable taverne. C'est donc avec des sentiments de paix que j'arrive en votre présence. Mais autre chose, respectable Sébaldus, autre chose est la reconnaissance de la chair, et l'accomplissement des devoirs de l'âme ! Pourquoi faut-il que vous m'ayez défié ? Pourquoi faut-il qu'au son de la trompe, vous ayez provoqué le père Johannes ? Pourquoi l'avez-vous appelé solennellement à la défense du Dieu de ses pères, de son propre Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Pourquoi, je vous le demande, l'orgueil vous-t-il porté à de telles extrémités ? Me voilà donc, avec des sentiments de paix, les reins ceints pour la guerre ; car tel est mon devoir, telle est ma foi, tel est l'ordre de notre sainte religion. »

Ayant parlé de la sorte au milieu du plus grand silence, car toute la cour prêtait l'oreille, le père Johannes se tut, et maître Sébaldus resta quelques instants stupéfait, la bouche béante.

Puis, se retournant vers sa femme, non moins étonnée :

« Grédel, lui dit-il, est-ce que tu as entendu parler de ces choses ? Est-ce que j'ai défié quelqu'un sans le savoir ? Je ne me rappelle rien, moi ! C'est terrible... terrible... la grande bataille va recommencer. »

Le père Johannes aussi regardait, attendant une réponse; la stupéfaction se peignait sur toutes les figures ; on prévoyait des événements graves. Et comme tout le monde restait ainsi dans l'attente, Trievel Rasimus, clignant de l'œil, s'avança, sortit sa grande tabatière de carton noir du fond de sa poche et prit une bonne prise. Après quoi elle alla simplement se placer entre maître Sébaldus et Johannes, et leur dit :

« Écoutez, et ne vous fâchez pas contre Trievel Rasimus, car elle a fait ces choses pour la joie universelle. Vous êtes deux êtres remplis d'orgueil et d'obstination ; plutôt que de faire le premier pas, vous aimeriez mieux vous consumer d'ennui l'un et l'autre; c'est abominable d'avoir des caractères pareils ! Comment ! deux vieux camarades, deux hommes du bon Dieu vont se tenir rancune à perpé-

tuité, parce l'un a bu du vin rouge et l'autre du vin blanc? Ça n'a pas le sens commun. Donc, moi, voyant cela, je suis allée dire ce matin au père Johannes que maître Sébaldus le défiait de venir soutenir son Dieu de Jacob; ça l'a remué de fond en comble, et il est venu, hé! hô! hé!... Maintenant, monsieur Dick, vous savez que vous m'avez promis de m'accorder ce que je vous demanderais. Eh bien, embrassez votre vieux compagnon, et que la paix soit avec vous : — c'est le souhait de Trievel Rasimus! »

A mesure que parlait la vieille ravaudeuse, la bonne grosse figure de Sébaldus s'épanouissait de bonheur, et le front du capucin se déridait aussi. Ils se regardaient l'un l'autre avec attendrissement; et, quand elle eut fini, le gros maître de taverne, étendant les bras avec expression, se prit à bégayer tendrement :

« Père Johannes... père Johannes... est-ce que vous m'en voulez encore à cette heure? »

Alors le capucin, les bras étendus, la tête basse, pour cacher ses larmes, monta les trois marches de la taverne, et jeta ses grandes manches autour du cou de Sébaldus, la joue contre la joue, en sanglotant. Et tous les deux sanglotaient ensemble comme de véritables enfants, bégayant :

« Hé! hé! hé! Hi! hi! hi! Étions-nous bêtes... étions-nous bêtes! »

Tous les assistants, autour d'eux, pleuraient aussi et s'embrassaient l'un l'autre sans savoir pourquoi. Grédel embrassait Trievel, Toubac embrassait Hans Aden, et ceux qui ne pouvaient pas pleurer disaient :

« Je ne peux pas pleurer... mais ça me fait plus de mal qu'à ceux qui pleurent. »

D'autres se mouchaient; enfin on n'avait jamais rien vu de pareil.

Borbès était tout honteux de ne pouvoir pleurer; il alla se cacher dans la cuisine, et Bével Henné le traita de brigand en lui disant :

« Je n'aurais jamais cru ça de toi; tu as un cœur de roche! »

Et lui ne savait que répondre.

Dans la cour on poussait des acclamations universelles, et dans la taverne on ne pouvait plus se calmer. Enfin, maître Sébaldus, levant la tête, se prit le ventre à deux mains, et poussa de tels éclats de rire, que les vitres de la taverne en grelottèrent. Il ne se possédait plus d'enthousiasme, et le père Johannes, à côté de lui, riait aussi, comme un vieux bouc qu'on ramène au bois après l'hiver, et qui respire l'odeur du chèvrefeuille; de douces larmes coulaient jusque dans sa barbe.

Les embrassades avaient cessé, Grédel s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier, Christian et Fridoline s'étaient mis à danser, et toute la salle, du haut en bas, répétait en riant :

« Ha! ha! ha! le bon temps est revenu; les chopes, les canettes, les andouilles, les saucisses vont reprendre leur train jusqu'à la consommation des siècles.

—Trievel! Trievel! s'écria Sébaldus, tu m'as déjà sauvé d'Eselskopf, et maintenant tu me rends mon vieux compagnon Johannes, tu es la première femme du monde. »

Et prenant Johannes par le bras, il lui raconta comment Trievel l'avait sauvé; puis, tout à coup s'interrompant, il dit :

« Mais ce n'est pas tout, non, ce n'est pas tout, mon pauvre vieux capucin; tu arrives toujours au bon moment. Hé! Christian! Fridoline! approchez un peu. »

Il finissait à peine de parler, que l'orchestre du *Hareng Saur*, celui des *Trois Boudins* et celui du *Bœuf gras* arrivaient dans la cour; on entendit Rosselkasten crier dehors :

« Faites place! faites place! »

Puis la grosse caisse frappa trois coups, les cymbales frémirent, les clarinettes nasillèrent pour se mettre d'accord, et de grandes rumeurs annoncèrent que la multitude avait fini par monter sur les toits de la synagogue.

« Christian! Fridoline! répéta le digne maître de taverne, arrivez ici. »

Alors les deux enfants, tout émus, s'approchèrent, et maître Sébaldus, d'un ton grave, s'exprima en ces termes :

« Grédel, Johannes, Trievel Rasimus, et vous tous, écoutez-moi. Voici le plus beau jour de ma vie, car, grâce à Dieu, je commence à ravoir mon bon appétit, et puis j'ai retrouvé mon vieux compagnon Johannes. C'est pourquoi je suis content, et je veux que d'autres le soient aussi; je veux que la joie règne dans ma maison, et que nous soyons tous entre nous comme les oiseaux du ciel: les ramiers, les bouvreuils, les merles, les grives et les mésanges, qui nichent ensemble dans le même arbre, les uns en haut, les autres un peu plus bas, les autres tout à fait dans l'herbe au-dessous, comme les fauvettes, les perdrix et les cailles, mais tous en paix, tous sifflant, se réjouissant et célébrant la gloire du Seigneur. Il faut aussi que les jeunes s'accouplent et qu'ils produisent de nouvelles générations d'êtres bien portants, heureux, chantant et sifflant, afin que les bonnes espèces se multiplient à la face du ciel, selon la parole du Seigneur, n'est-ce pas, capucin? »

Johannes inclina la tête, et Christian et Fridoline devinrent rouges comme des pivoines.

La mère Grédel se remit à pleurer d'attendrissement, et la vieille Trievel se bourra le nez de tabac avec enthousiasme.

« Or donc, reprit Sébaldus, voici deux jeunes êtres qui m'ont l'air de s'aimer, et de s'accorder pour travailler ensemble à la vigne du Seigneur. Ma fille Gretchen Fridolina Dick entre dans sa dix-huitième année depuis hier, et Kasper Christian Diemer aura vingt et un ans à la Noël prochaine. Qu'en pensez-vous... si nous les mariions? »

Alors il se fit une grande émotion dans la salle, et Christian s'écria :

« Oh! maître Sébaldus! oh! maître Sébaldus! »

Mais il n'en put dire davantage, tant la joie le suffoquait.

« Si nous les mariions, répéta le gros homme, voudriez-vous les bénir, père Johannes?

—Ce sont de braves enfants, et que j'aime bien, murmura le capucin attendri, je les bénirais du fond de mon cœur.

—Eh bien donc! dit maître Sébaldus, Christian, embrasse Fridoline, ta fiancée. Dans quinze jours, elle sera ta femme. »

A ces mots, Christian, levant sa toque, fit entendre un cri de triomphe tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil, et d'un bond il embrassa Fridoline et la serra sur son cœur.

La pauvre enfant, toute confuse, n'osant lever les yeux sur lui, cachait sa jolie figure dans son sein; on aurait dit qu'ils allaient s'envoler au ciel.

Et, chose étrange, aussitôt les trois orchestres commencèrent à jouer la *Flûte enchantée*, de Mozart : « O mon âme, mon âme adorée! » soit que maître Sébaldus l'eût ordonné de la sorte, soit que le Seigneur lui-même eût prévu ces choses depuis l'origine des temps.

Tout se taisait donc pour entendre cette noble harmonie, et cependant le digne maître de la taverne, d'un accent ému, poursuivit :

« Je te la donne pour l'aimer, pour l'honorer et la rendre heureuse. Mais écoute bien ceci, Christian, tu n'abandonneras pas le grand art de la peinture; tu vivras avec nous, loin de tout souci, de toute inquiétude, de tout chagrin, mais tu seras peintre. Il faut toujours que les hommes fassent quelque chose, et qu'est-il de plus beau que de représenter les œuvres de Dieu par de vives couleurs? Durant mon voyage en Hollande, j'ai vu partout que les grands peintres représentaient leurs tavernes; c'est là qu'ils buvaient l'ale et le porter, c'est là qu'ils consommaient glorieusement le hareng et la morue frite dans l'huile douce. Toi, tu boiras du vin du Rhin, tu consommeras des andouilles, et tu seras le peintre du *Jambon de Mayence*, de la cour des Trabans et de l'antique synagogue.

—Ne vous inquiétez de rien, papa Sébaldus, interrompit Christian, comme illuminé d'un rayon du ciel, ne vous inquiétez de rien, je serai peintre; et là... là... — fit-il en montrant la haute muraille enfumée au fond de la taverne, — là, tout Bergzabern viendra contempler mon premier chef-d'œuvre : la côte verdoyante du Braumberg couverte de vignes jusqu'aux nuages, les ceps noueux écrasés sous les raisins vermeils, le père Johannes couronné de pampres, en dieu Bacchus; et vous, papa Sébaldus, tout rond, tout riant, tout barbouillé de lie de vin, assis sur l'âne Eselskopf, qui tirera la langue d'une aune, vous irez à la conquête des nobles coteaux du Johannisberg avec votre nourrisson. Vous aurez le ventre en forme de cornemuse; vous serez le bon, le digne, le vénérable Silénus, et tout le long de la route, on verra des auberges, des hôtelleries, des tavernes et des bouchons ouverts tout au large pour vous recevoir, à perte de vue.

—Ha! ha! ha! fit le gros homme, dont les yeux s'étaient arrondis d'admiration, c'est un beau dessin, Christian; fasse le Seigneur que tu puisses l'exécuter comme je me le représente. Mais il est temps de se mettre à table, nous recauserons de ces choses plus tard. »

En effet, l'église Saint-Sylvestre sonnait alors midi.

Après l'ouverture de la *Flûte enchantée*, on n'entendait plus qu'un immense murmure dans la cour. Tous les cris avaient cessé, tout le monde était à sa place : les convives autour des tables, les musiciens sur les estrades; les garçons tonneliers, le tablier de cuir aux genoux, auprès de leurs tonnes; les servantes en petite jupe rouge et en manches de chemise, les marmitons et les sommeliers à leur poste; la foule partout, le long des rampes, aux lucarnes des greniers, sur les toits, sous la voûte sombre des Trabans, et jusqu'à la cime du clocher de Saint-Sylvestre, car le sonneur Pétrousse avait loué des places.

Tout le monde attendait le signal du festin.

Alors Frantz Christian Sébaldus Dick ouvrit la porte de la taverne à deux battants, et cet immense coup d'œil frappa les regards. La cour, comme une immense corbeille de feuillage, contenait la foule innombrable et frémissante; les estrades pliaient sous le poids de la multitude; partout on ne voyait que des têtes attentives, jeunes ou vieilles. Sur la grande estrade, appuyés contre l'antique synagogue, se trouvaient les trois orchestres; la

grosse caisse, au-dessus de la foule, arrondissait son ventre dans les airs, et, tout autour, les trombones, les chapeaux chinois, les cors de chasse, les cymbales resplendissaient au soleil.

Mais, plus haut encore, sur le dernier gradin, se tenaient debout quatre trompettes, vêtus mi-partie de rouge, de jaune, d'azur et de violet, à l'ancienne mode des Trabans, et tels qu'on les voit encore sur les jeux de cartes; ils tenaient à leurs lèvres les longues trompes recourbées, à fanon de velours brodé d'argent et d'or, la toque sur l'oreille et le poing sur la hanche ; on les eût pris de loin pour les quatre pitons en cariatides de la toiture sombre.

Or, à peine maître Sébaldus eut-il apparu sur le seuil de la taverne, que ces quatre *musikanten* se mirent à sonner l'antique fanfare du duc Rodolphe, entrant à Bergzabern en l'an 1575. Ces sons éclatants, renvoyés par les échos, firent passer sur toutes les figures une pâleur étrange; les vieilles générations éteintes de Bergzabern semblaient venir assister à la grande fête du *Jambon de Mayence*.

Mais ce que le père Johannes admira plus que tout le reste, ce fut la magnifique ordonnance du festin : les trois sangliers dans de larges bassins d'argent, une touffe de fenouil au grouin; les chevreuils, les coqs de bruyère, les paons ornés de leur queue en éventail, les gélinottes, les faisans, les vases de fleurs, les pyramides de fruits, les immenses soupières au large ventre fleuronné, envoyant au ciel leur fumée odorante, comme un pur encens, les buissons d'écrevisses, les hautes croquantes; tout cela, confusément d'abord, — avec les mille éclairs de la vaisselle d'argent, que le riche Sébaldus avait tirée pour la première fois de ses armoires, — tout cela frappa, éblouit, transporta le capucin, qui se prit à renifler, à écarquiller les yeux et à se lever sur la pointe des pieds pour voir de plus loin.

Les grands hanaps ciselés et les hautes aiguières à cou de cygne, pleines d'un vin rouge écumeux, n'étaient pas ce qui flattait le moins ses regards, et tout nous porte à croire que le digne capucin dut se féliciter d'avoir quitté son ermitage le matin, et pris congé définitif de ses pommes de terre cuites sous la cendre.

Maître Sébaldus, sa large tête grisonnante découverte, et tenant à la main Fridoline, traversait alors gravement la cour; puis, venaient à sa suite, et deux à deux, Christian et la mère Grédel, le père Johannes et Trievel Rasimus, Toubac et Bével Henné, enfin tous les vieux et solides amis de la maison. Lorsqu'ils furent arrivés à leurs places, tous les autres convives, debout derrière leurs chaises, s'assirent, et maître Sébaldus resta seul debout à l'extrémité de la table du milieu.

Alors, d'une voix grave, onctueuse, il dit :

« Chers amis et compagnons, et vous tous quels que vous soyez, habitants de cette bonne ville, ou même étrangers au pays, nous célébrons en ce jour du Seigneur notre heureux rétablissement, dont nous rendons grâce au ciel, et non pas au docteur Eselskopf, qui est un âne, c'est moi qui vous le dis, afin que chacun le sache et qu'on se le répète. — Nous célébrons aussi notre réconciliation avec le brave, le digne, le vénérable père Johannes, notre ami selon le cœur, et notre frère en Dieu. —Enfin, nous célébrons les fiançailles de notre chère fille Gretchen Fridolina, avec le jeune peintre Christian Diemer, et nous vous prévenons que, d'aujourd'hui en quinze, vous êtes tous invités à revenir ici célébrer les noces, qui seront dignes de la fille bien-aimée de Frantz Christian Sébaldus Dick. Sur ce, chers amis et compagnons, buvons, mangeons, réjouissons-nous, et jouissons de toutes les bonnes choses que le Seigneur a faites pour ses enfants! »

Mille cris d'enthousiasme s'élevèrent jusqu'aux nuages.

Et maître Sébaldus, s'étant assis en face du capucin, on plongea les grandes cuillers dans les bonnes soupes aux écrevisses.

FIN DE LA TAVERNE DU JAMBON DE MAYENCE.

LES AMOUREUX

DE CATHERINE

I

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu meilleure cuisinière ni plus grand feu, dans toute l'Alsace, qu'à l'auberge de *la Carpe*, chez Catherine Kœnig, au village de Neudorf, près de Huningue.

En 1812, Catherine approchait de vingt-quatre ans; elle était fraîche, rieuse et bien nourrie en chair. On ne pouvait voir de figure plus appétissante; d'autant plus qu'elle se mettait toujours proprement à la mode de Neudorf : la jupe large à raies blanches et rouges, la taille longue, le corset orné de bretelles, et ses cheveux bruns soigneusement peignés et enfermés dans le bavolet de taffetas noir.

C'était vraiment une agréable personne; son menton, un peu gras, ses joues roses, son nez droit, légèrement relevé par le bout, ses dents blanches comme neige, et ses lèvres fraîches comme un bouquet de cerises, charmaient vos regards et vous faisaient naître des idées d'abondance, de jubilation et de satisfaction inexprimable.

Aussi, tous les gros Jacques du pays, tous les rouliers, tous les voituriers qui, dans ce temps-là, allaient et venaient sur la route de Mulhouse à Bâle, en Suisse, s'arrêtaient à l'auberge de *la Carpe*. Il fallait voir comment Catherine les recevait, comment elle les dorlotait, comment elle leur tapait sur l'épaule.

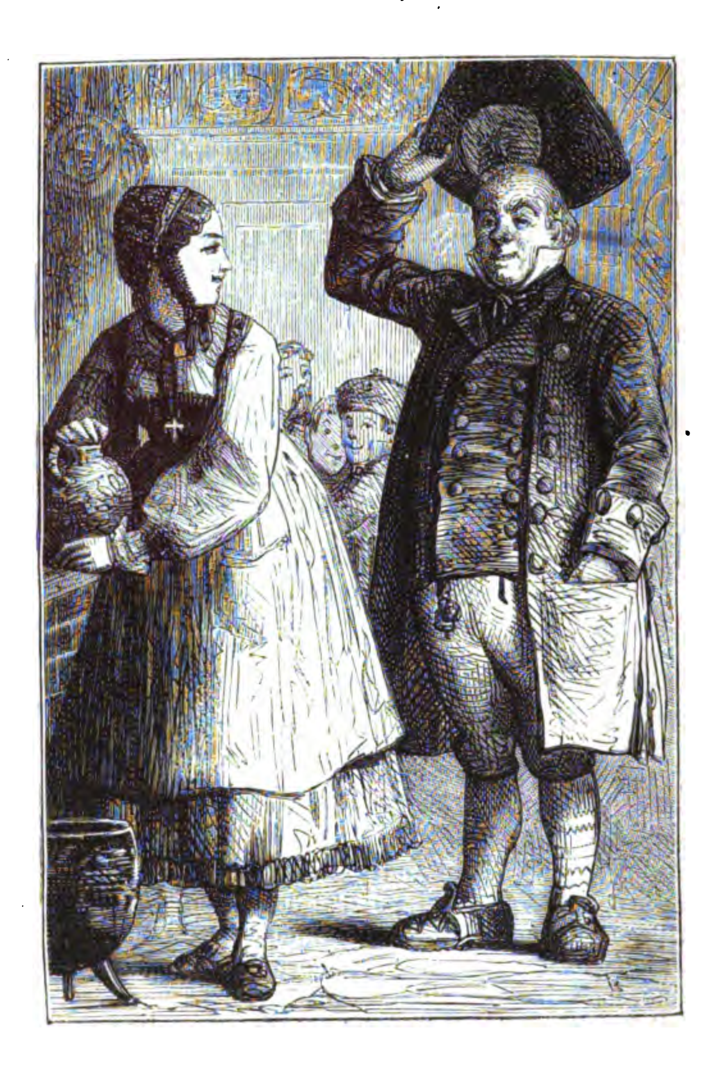
« Eh ! c'est Andreusse. Ah ! vous voilà. Que j'ai donc trouvé le temps long depuis votre dernier voyage ! Mais savez-vous, Andreusse, que vous devenez rare comme les beaux jours ! Qu'allez-vous prendre? Un petit déjeuner, n'est-ce pas? Oui... oui... c'est clair, il faut remonter la grosse horloge. Hé! Katel, Orchel, mettez la nappe pour l'ami Andreusse. J'ai là justement un gigot tout prêt ; vous m'en donnerez des nouvelles. Kasper, conduis les chevaux à l'écurie et la voiture sous le hangar. N'oublie pas que c'est la voiture d'Andreusse; que la crèche soit pleine d'avoine. Allons, allons, tout va bien... Maintenant que vous êtes là, je suis tranquille. »

Elle riait; le roulier était content.

Quelle bonne vivante, que Catherine ! On ne serait pas allé ailleurs pour un empire. Quand arrivait le moment de régler le petit compte, on n'osait pas marchander d'un *groschen* avec une si brave commère. Et puis, il faut bien le dire, Catherine tenait à ses pratiques; elle ne surfaisait jamais; son vin était toujours bon.

« Allons, compère Andreusse, à table; courage, bon appétit ! »

Le roulier entrait dans la grande salle, où l'attendaient trois ou quatre de ses confrères arrivés le matin ou la veille; les verres tin-



« Ah! monsieur Rebstock, soyez le bienvenu... (Page 90.)

taient, les bouteilles gloussaient, le gigot à l'ail remplissait la maison de sa bonne odeur. Et voilà comment Catherine Kœnig menait ses affaires, voilà comment elle recevait son monde; qu'il s'appelât Andreusse, Jean-Claude ou Nicolas, n'importe, c'étaient toujours des amis, de vieilles connaissances.

On pense bien que Catherine, avec ses dix arpents de vigne, les plus beaux et les mieux cultivés de la côte, sa grande prairie des *Trois-Chênes*, sa magnifique auberge, ses granges, sa distillerie, sa basse-cour, où chantait le coq au milieu d'un régiment de poules; on pense bien que Catherine, avec sa bonne mine, ses yeux vifs et doux, et son rire joyeux, ne manquait pas d'amateurs au pays. Mon Dieu ! elle en avait à revendre; c'était curieux de les voir arriver à la file les dimanches et les jours de fête, sous prétexte de prendre leur petit pain blanc et leur chopine de vin avant d'aller à la messe; on aurait dit une procession.

Cela commençait par Jóhann Noblat, le brasseur, un solide gaillard à barbe blonde, qui faisait cinq ou six tours dans la cuisine, les mains sur le dos, en méditant sa déclaration d'amour, qu'il n'osait jamais faire. Il demandait des nouvelles de la maison, des vendanges, de ceci, de cela, toussait, jetait un coup d'œil de côté sur Catherine, qui répondait d'un air d'indifférence, et, finalement, il entrait dans la salle, se disant à lui-même :

« Ce sera pour un autre jour; elle n'a pas l'air de bonne humeur ce matin. Dimanche prochain, nous verrons. »



Le pauvre Walter avait des visions merveilleuses. (Page 92.)

Puis arrivait Conrad Schœffer, le marchand de chevaux, avec sa longue jaquette de laine grise son large chapeau de crin et sa barbiche en pointe, saluant jusqu'à terre :

« Que le Seigneur vous bénisse, Catherine, disait-il en louchant comme un bouc ; vous êtes donc toujours fraîche et rose, contente et souriante ! Eh ! eh ! eh ! »

A quoi Catherine répondait :

« Vous êtes bien bon, monsieur Schœffer. Entrez, entrez; votre petite chope de vin est déjà prête ; Johann Noblat vous attend. »

Schœffer hésitait; il aurait bien voulu dire autre chose; mais la présence de la servante le gênait. Il prenait donc le pas de Johann, tout rêveur, son grand chien sur les talons, la queue traînante et l'oreille basse.

Puis venait Michel Matter, le meunier de Tiefenbronn, en petite veste bleu de ciel, la figure épanouie, les cheveux roux frisés, et son gros bonnet de loutre sur l'oreille. Celui-là riait à faire trembler les assiettes ; ses petits yeux bruns se plissaient ; rien qu'à voir Catherine, il se sentait tout gaillard, et d'une voix tonnante, il s'écriait :

« Hé ! voisine, quand donc nous marierons-nous? Ah ! ah ! ah ! Ça n'en finira donc jamais? Ah ! Catherine, Catherine, vous me faites trop languir. Voyons, une bonne fois, parlez ! Est-ce que ça sera pour le mois prochain, pour la Saint-Jean, ou pour la semaine des trois jeudis?

« Ah ! monsieur Michel, répondait Catherine, que me dites-vous là? Vous n'y pensez pas, bien sûr.

—Je n'y pense pas! Oh! que si, j'y pense jour et nuit, » criait le meunier en prenant Catherine à la taille.

Alors elle se fâchait, les autres arrivaient de la salle et disaient, moitié riant, moitié furieux :

« Ce Michel ne sait pas vivre! Est-ce que ce sont des manières, cela?

—Mêlez-vous de vos affaires, criait Matter d'un ton bourru; est-ce que cela vous regarde? »

Et cela finissait pour lui comme pour les autres; il entrait dans la salle, fronçant le sourcil et maudissant les femmes, qui ne savent jamais ce qu'elles veulent, et dont personne ne peut avoir le dernier mot.

A peine Michel Matter était-il assis en face de sa chope, grommelant entre ses dents, que le vieux Rebstock, le maire de la commune, se présentait à son tour dans la cuisine. Rebstock, le plus riche vigneron de Neudorf, en habit carré, gilet rouge et culotte courte, la face enluminée, le nez pourpre, la tête chauve, deux boucles de cheveux gris autour des oreilles. Il levait son tricorne et s'arrêtait un instant sur le seuil d'un air d'extase, contemplant les hautes poutres brunes, la grande cheminée flamboyante, l'étagère où brillaient les plats fleuronnés, les soupières rebondies, et respirant l'odeur du gigot, de l'oie ou du lapereau à la broche, admirant les larges dalles bien balayées et la batterie de cuisine étincelant à la muraille; sa figure s'épanouissait.

« Ah! qu'on serait bien ici! » pensait-il.

Catherine l'avait bien vu, mais elle faisait mine de regarder ailleurs; elle écumait le bouillon, levait le couvercle des marmites, donnait des ordres à la vieille Salomé, et lui, l'observant, exhalait un long soupir et s'écriait :

« Hé! bonjour, Catherine; me voilà! »

Alors elle se retournait :

« Ah! monsieur Rebstock, soyez le bien venu... Je ne vous attendais pas encore... Mon Dieu! qu'est-ce qui vous fait venir de si bonne heure?

—Ce qui me fait venir de si bonne heure, Catherine, pouvez-vous me le demander? »

Et il clignait des yeux et toussait doucement en s'écriant :

« Pouvez-vous me le demander? Ne savez-vous pas ce que je souffre à cause de vous? Ah! Catherine, jamais, jamais mon pauvre cœur n'a tant souffert que cela... Non, pas même du temps de ma jeunesse, quand je courais après ma pauvre défunte. »

Elle baissait les yeux et prenait un air de jeune innocente, tout en salant la soupe. Puis, après avoir écouté les soupirs du vieux Rebstock, elle répondait :

« Ah! monsieur Rebstock, vous êtes toujours le plus grand enjôleur du village. Faut-il de la vertu à ces pauvres femmes, leur en faut-il, Seigneur Dieu! Salomé, prends donc garde, le rôti brûle.

—Enjôleur! s'écriait le vieux vigneron, vous savez bien que c'est pour le bon motif... Voyons, je ne plaisante pas. »

Mais elle, voyant arriver une déclaration en règle, s'écriait :

« Ah! mon Dieu! moi qui oubliais de faire mettre la grosse tonne en perce... aujourd'hui dimanche. Pardon, monsieur Rebstock, il faut que je me dépêche. Kasper, arrive; Salomé, tu surveilleras le rôti. »

Et elle courait au cellier.

Rebstock alors hochait la tête, et d'un ton sec disait :

« Une chopine de vin blanc, Salomé, et un cervelas. »

Puis il entrait dans la grande salle de fort mauvaise humeur, envoyant Catherine à tous les diables; mais elle avait de si belles vignes, une maison si bien montée, de si beaux écus!

« Il faut qu'elle en aime un autre, se disait-il; oui, oui, ça ne peut pas être autrement... Bien sûr un jeune homme qui n'a pas le sou... Toutes les femmes sont les mêmes, elles ne regardent qu'à la figure. »

Là-dessus, le vieux vigneron s'asseyait au bout de la table, contre le mur tapissé de paysages de la Suisse, avec des montagnes vertes, des rivières bleues et des chemins rouges.

D'autres arrivaient encore : Nickel Finck, le ferblantier; Zaphéri Goëtz, le maréchal ferrant; Jacob Yaëger, le brigadier forestier; Joseph Kroug, Christophel Henné, que sais-je? Et, tous, Catherine avait l'esprit de les éconduire doucement, sans leur faire perdre l'espoir, car elle tenait à vendre son vin, ses cervelas et ses pains blancs. C'était toujours autant de gagné les dimanches; il faut penser à tout. Oh! c'était une fine commère, et qui connaissait les hommes par bon sens naturel; cent fois elle s'était promis de ne jamais se marier, et l'on peut dire qu'elle avait bien raison. Vous n'avez qu'à regarder dans le village une maison après l'autre, pour voir que le mariage rapporte plus de coups de bâton que de bons morceaux, principalement aux femmes. Les hommes se rattrapent au cabaret; mais les femmes, Seigneur Dieu! faut-il que le dos leur démange, pour se hasarder dans une si terrible aventure!

Catherine n'avait donc pas envie de se marier, et pourtant de passer seule sa vie dans

ce monde, c'est une chose bien dure. Il est vrai que le matin, quand on se lève pour aller à l'ouvrage, quand l'auberge bourdonne, que les chevaux piaffent à l'écurie, que les uns demandent à déjeuner avant de partir, que les autres arrivent au petit jour; quand il faut allumer du feu sur l'âtre, dans la grande salle et dans les chambres, courir à la cave remplir les bouteilles, à l'écurie garnir les râteliers, donner des ordres aux servantes et aux domestiques, écouter les réclamations : « Madame, voilà le boulanger... Voici le boucher... Madame, à quelle tonne faut-il tirer le vin pour Jacob, pour Christian? etc., etc. » — Quand celui-ci veut du rôti, cet autre une omelette et de la salade... il est bien vrai que tout cela fait passer le temps, et qu'on ne songe qu'à ses affaires. Mais, le soir, quand on est fatiguée d'aller et de venir, quand on s'asseoit à son tour pour prendre son repas; et puis, quand tout le monde dort déjà et qu'on monte se coucher, oh! alors, il vous passe bien des idées par la tête, et d'être seule cela vous rend triste.

Je ne sais pas si Catherine songeait à ces choses; mais quelquefois le soir, en entrant dans sa chambre au-dessus de la porte cochère, après avoir déposé sa chandelle sur la table de nuit en soupirant, elle écartait ses rideaux et regardait, de l'autre côté de la rue, le jeune maître d'école Heinrich Walter, seul dans sa petite mansarde sous le pignon, en face de la lampe, lisant dans un gros bouquin à tranches rouges, et levant de quart d'heure en quart d'heure au plafond ses grands yeux mélancoliques. Elle voyait au fond son petit lit, à droite les quatre rayons de sa bibliothèque, sur le devant sa petite table de sapin avec l'écritoire dans l'ombre du toit; et cela lui semblait triste, mais triste à répandre des larmes.

Heinrich Walter pouvait avoir vingt-cinq ans. Dieu sait les peines qu'il s'était données depuis dix-huit mois pour instruire les enfants du village, pour leur apprendre l'orthographe, l'arithmétique, l'histoire sainte, la civilité puérile et honnête, pour leur défendre de se moucher dans les doigts, de crier dans les rues comme des aveugles, de voler les fruits de leurs voisins, et d'aller mendier le jeudi et le dimanche sur les grandes routes. Eh bien! le pauvre jeune homme ne pouvait pas se glorifier d'avoir réussi; au contraire, tout le village s'indignait contre lui; les femmes se moquaient de son vieil habit noir râpé jusqu'à la corde, de son petit tricorne usé, de son teint pâle, de sa vieille culotte et de ses bas rapiécés. Enfin, elles perdaient toute espèce de retenue à son égard, et pourquoi? Parce qu'il lui était arrivé de dire un jour en classe à leurs enfants : « Mes chers amis, si cela continue, vous serez tous des ânes, comme vos papas et mamans; M. Imant, mon prédécesseur, n'a jamais pu leur fourrer dans la tête le B-A BA, et quant à vous, je ne vous apprendrai jamais à distinguer le numéro 1 du numéro 2. »

Et c'était la triste vérité; autant ces malheureux apprenaient vite à compter sur leurs doigts, autant ils avaient de peine à faire une addition sur l'ardoise.

Mais, à partir de ce jour, Walter eut la réputation d'être le plus sot, le plus pâle et le plus maigre des maîtres d'école d'Alsace. Il avait même été question, au conseil municipal, de lui retirer les deux cents francs de la commune, ce qui n'aurait pas été, je pense, un bon moyen de l'engraisser.

Tel était le pauvre garçon que Catherine regardait tous les soirs avant de se mettre au lit, et, chose singulière, plus elle le regardait, moins elle le trouvait laid; sa figure blanche, son front haut, entouré de cheveux bruns bouclés, ses lèvres tendres et mélancoliques, tout attendrissait Catherine, tout, jusqu'à ses manches trop courtes, d'où sortaient ses longues mains, un peu sèches, jusqu'à ses joues creuses, jusqu'à la teinte bleuâtre qui cernait ses grands yeux rêveurs.

« Qu'il a l'air doux, se disait-elle, et bon... et beau!... oui, il est beau... Je l'aime autant que Michel Matter avec ses larges épaules, et que Jacob Yaëger avec ses moustaches longues d'une aune. Qu'on dise ce qu'on voudra, ce n'est pas un vilain homme; il ne lui manque que de rire plus souvent; et s'il avalait le quart de chopes de Joseph Kroug ou du vieux Rebstock, il serait aussi frais, aussi bien portant que pas un autre du village. »

Ainsi raisonnait Catherine.

C'était peut-être la petite lampe qui lui montrait Walter en beau; mais une autre chose encore l'avait intéressée au pauvre jeune homme : c'est que Walter ne pouvait la voir, même de loin, sans rougir jusqu'aux oreilles, et que souvent, lorsqu'elle venait à passer au temps des récoltes ou des moissons, coiffée de son grand chapeau de paille, la faucille sous le bras ou le râteau sur l'épaule, pour aller fauciller les blés ou retourner les foins, elle avait remarqué que Walter, au fond de son école et derrière les *exemples* pendues à des ficelles, pensant n'être pas vu, se dressait sur la pointe des pieds, pour la suivre d'un long et doux regard. Et alors elle s'était sentie toute fière; son cœur s'était mis à battre plus fort, et même elle n'avait osé tourner la tête

et s'était dépêchée d'aller plus vite, pour n'avoir l'air de rien.

Et voilà pourtant comment sont les femmes: cette Catherine, si gaie, si riante à la cuisine, si bien avec Michel Matter, Joseph Kroug, Nickel et Finck, enfin tous les beaux hommes du pays, rêvait aux maigres épaules, aux grands yeux bruns d'un simple maître d'école. Et parfois même elle chantait tout bas un vieil air commençant ainsi : « O jeune homme pâle, tourne, tourne tes regards vers moi! » et autres balivernes semblables. Elle en pleurait de tendresse et murmurait en se couchant : « Je suis pourtant sûr qu'il m'aime... Oui, j'en suis sûre! » Ce qui lui procurait un doux sommeil.

Catherine ne se trompait pas. Heinrich Walter l'aimait, ou plutôt il l'adorait; il ne pouvait rassasier sa vue de la voir; il trouvait Catherine la plus belle, la plus gracieuse, la plus admirable créature du Seigneur en ce monde; rien que d'entendre sa voix de loin, le pauvre garçon en tressaillait jusqu'au fond du cœur. Mais de pouvoir l'approcher un jour, lui toucher la main, oh! jamais une idée pareille ne serait entrée dans son esprit; lui, le fils d'un simple bûcheron de Hirschland, sans fortune, sans autre ressource que sa petite place d'instituteur, comment aurait-il pu concevoir des espérances si orgueilleuses? Il en aurait rougi, il se serait regardé comme un présomptueux; mais il aimait Catherine, il songeait à elle nuit et jour, même au milieu de ses classes.

C'était plus fort que lui; surtout en été, vers le temps des foins et des moissons, dans ces beaux jours où chantent tous les oiseaux du ciel, où l'air bourdonne de mille insectes, où la chaleur est si grande, que nos paupières se ferment d'elles-mêmes, les deux coudes sur le pupitre de sa chaire, son front dans la main, le pauvre Walter avait des visions merveilleuses; il s'oubliait des heures entières à rêver.

Et les enfants de son école, avec leurs grosses joues rouges, leurs yeux écarquillés, leur impatience de sortir, avaient beau causer, remuer, bâiller, éternuer, traîner leurs sabots sous les bancs, ils ne pouvaient le tirer de son extase. Il n'entendait rien; sa pensée était au milieu des marguerites, des mille fleurs des prés agitant leurs tiges, leurs épis, leurs collerettes blanches ou bleues, leurs festons et leurs étoiles les unes par-dessus les autres; il entendait bourdonner les abeilles, il voyait voltiger les sauterelles par milliards autour de lui, sa poitrine alors se soulevait de bonheur, il respirait l'air libre du dehors en rêve: au loin les petites jupes des faneuses flottaient à la brise; leurs grands chapeaux de paille se retroussaient; leurs râteaux allaient et venaient en cadence; leurs cous bruns, hâlés par le soleil, se balançaient au-dessus de la plaine, et Catherine, Catherine, plus svelte, plus élancée, plus gracieuse, apparaissait au milieu d'elles, les aidant, leur donnant ses ordres.

Oh! qu'il était attentif à ce spectacle intérieur, et comme il se trouvait heureux!

Et vers le soir, quand les grands chariots, chargés jusqu'au-dessus des échelles, remontaient lentement le chemin de Neudorf, quand les faucheurs, leur faux luisante sur l'épaule, la pierre à repasser pendue aux reins, les manches de chemise retroussées, suivaient, respirant de leurs fatigues, et que les faneuses, assises sur la voiture, au milieu du foin, comme une couvée de rouges-gorges dans leur nid, entonnaient en chœur le vieux *lied* si mélancolique de *Rinaldo*, ou quelque autre vieil air du même genre, alors prêtant l'oreille, il reconnaissait entre toutes la voix de Catherine, qui lui paraissait celle d'un ange du paradis; il n'osait respirer de peur d'en perdre un soupir, et c'est dans ce moment qu'il aurait fallu le voir se lever, se dresser sur la pointe des pieds et regarder par-dessus les *exemples*.

Tout le temps de décharger les foins, il ne bougeait pas, observant Catherine et l'admirant d'un air d'extase. Puis, quand elle était rentrée, il restait encore longtemps, le cou tendu, à contempler les beaux chevaux, la tête penchée sur le poitrail, et les grands bœufs sous le joug, la paupière close, bavant et sommeillant debout.

Il aimait ces bœufs et ces chevaux, parce qu'ils étaient à Catherine; il comptait les bottes et les gerbes que la fourche luisante engouffrait dans le grenier, où la vieille Salomé les recevait les bras tout grands ouverts. Et il bénissait le Seigneur des grâces qu'il répandait sur la tête de Catherine.

Et quand arrivaient cinq heures et qu'au coup de la pendule tous les bambins se levaient, en saisissant leurs sacs et leurs bonnets, et roulaient du haut des bancs, criant d'un ton de triomphe :

« Bonsoir, monsieur Walter! Bonsoir, monsieur Walter! »

Alors lui, tout étonné et les yeux fixés sur le cadran, murmurait :

« — Déjà!... que le temps a passé vite aujourd'hui! »

Puis, sur le seuil de la maison d'école, il suivait des yeux les enfants courant comme des lièvres et se dispersant dans les rues, les

talons aux épaules et le nez presque à terre, tant ils étaient heureux de s'échapper.

« Ah ! le bon temps, le bon temps ! pensait-il; voilà pourtant comme j'étais il y a quinze ans. »

Il regrettait ce temps, car d'être amoureux sans espoir, c'est bien triste, chacun sait cela. Les jours ordinaires étaient pourtant ses plus beaux jours, il pouvait au moins rêver à son aise; mais les dimanches, lorsqu'il voyait tous les richards entrer à l'auberge de *la Carpe* et prendre leur chopine de vin dans la grande salle, c'est alors qu'il souffrait et qu'il s'indignait contre son triste sort :

« Seigneur Dieu ! pensait-il, quand on songe qu'il y a des êtres assez fortunés sur la terre pour s'asseoir dans cette maison, pour voir mademoiselle Catherine, et même pour causer avec elle ! On a bien raison de dire que les gens naissent avec une bonne ou une mauvaise étoile. »

Et voilà pourquoi Heinrich Walter était si mélancolique. Ah ! s'il avait pu savoir que Catherine le contemplait chaque soir assis devant ses livres, s'il avait pu savoir qu'elle ne le trouvait pas déjà si laid, et qu'elle pensait en elle-même : « Pauvre jeune homme, qu'il a l'air doux et timide, je l'aime mieux que Michel Matter, que Finck, etc., » s'il avait su que Catherine pensait ces choses en le regardant, c'est alors qu'il aurait remercié le ciel de l'avoir fait pâle et maigre, pauvre et mélancolique, afin d'attirer les yeux d'une personne si compatissante. Mais il n'en savait rien et renfermait son amour en lui-même, pour ne pas exciter la malveillance des notables, qui n'auraient pas manqué de demander son renvoi, s'ils s'étaient doutés de quelque chose. Et d'ailleurs, voyant tous les villageois gros et gras, et se voyant pâle et maigre, il se trouvait laid et pour ainsi dire contrefait. Chacun sait que de grosses joues rouges et des oreilles écarlates sont indispensables pour être un bel homme dans le Brisgau, et qu'en dehors de cela, il n'y a pas de salut.

Or, il advint que le vieux Rebstock, allant tous les jours de grand matin à ses vignes, remarqua Heinrich Walter adossé contre le mur de l'école et perdu dans des réflexions si profondes, qu'il ne voyait pas même les gens qui passaient sur la route. Heinrich avait l'habitude de balayer la salle et de dresser son pot-au-feu au petit jour. Cela fait, il sortait pour regarder le soleil se lever derrière les montagnes bleues du Schwartz-Wald. Il écoutait au loin la caille sonner le réveil dans les champs d'orge, les coqs se saluer d'une ferme à l'autre. C'était un vrai bonheur pour lui de voir les alouettes monter dans les blanches vapeurs, où le jour étendait sa pâle lumière, puis de les entendre, une fois au-dessus et scintillant comme des étincelles dans la brume, de les entendre commencer leurs babillages d'amour et leurs chants de triomphe. — Et les chiens qui sortent de leurs niches, rôdant de porte en porte autour des fumiers; et le premier son de la corne du pâtre, réunissant le troupeau près de la fontaine; et les petites maisonnettes qui s'ouvrent une à une; les commères qui s'appellent en se grattant le chignon; les enfants en chemise qui s'avancent nu-pieds, rentrent et ressortent, regardent et trottent comme des nichées de lapins blancs; et enfin le grand troupeau qui se met en route à la file, deux à deux, quatre à quatre, les chèvres en tête, la barbiche levée, leurs gros yeux or pâle pleins de lumière étrange, trottant à petits pas et chevrotant d'un ton doctoral; et les pauvres moutons qui pleurnichent et se plaignent toujours; les belles vaches et les grands bœufs, qui mugissent du fond de leur poitrail, le cou tendu, la bouche béante; et les porcs, le dos rond, la queue en trompette, qui fouillent du groin toutes les ordures; et tout ce troupeau confus, qui s'allonge ou se resserre, qui galope ou se ralentit, selon que le chien est devant ou derrière; ce tourbillon qui s'éloigne sur la route poudreuse, aux heures pourpres du crépuscule : tout cela c'était la vie, le bonheur de Walter, car, voyant ces choses, il rêvait à Catherine, il se la représentait éternellement jeune et belle, ignorant son amour, mais accompagnée de tous ses vœux à travers une longue et calme existence.

On ne pouvait lui faire un crime de ces contemplations, elles ne nuisaient à personne; mais Rebstock, le voyant ainsi plusieurs jours de suite, conçut des soupçons, et ces soupçons grandirent un matin qu'il aperçut Catherine, en petite jupe de laine, qui choisissait quelques légumes derrière la haie de son jardin. De très-loin, car il avait la vue bonne, il lui sembla qu'elle se levait de temps en temps, pour jeter un regard furtif vers la maison d'école, et s'était approché tout doucement; il ne conserva bientôt plus aucun doute.

« Ah ! ah ! se dit-il, je comprends maintenant pourquoi Catherine ne veut pas de moi, elle aime le maître d'école; oui, oui, c'est clair. »

Le vieux renard savait bien que les femmes s'obstinent quand on les contrarie, et que même on leur donne quelquefois des idées qui ne leur seraient pas venues, aussi se garda-t-il de rien dire, mais il prit la résolution de se débarrasser de Heinrich Walter.

C'est pourquoi, cinq ou six jours après, on entendit un beau matin la cloche de la mairie qui convoquait le conseil municipal. C'était vers le commencement du mois d'août, au temps des grandes récoltes; aussi tout le monde fut-il étonné, car, en cette saison, chacun aime mieux aller à ses affaires que de délibérer sur celles de la commune : le conseil se réunit rarement. Malgré cela, chacun, pensant qu'il s'agissait d'une affaire grave, revêtit son habit des dimanches et se coiffa de son tricorne pour aller voir.

Vers huit heures, tous les membres du conseil étaient présents, savoir : Conrad Schœffer, Michel Matter, Christophe Henné, etc. Et tous s'étant assis, le père Rebstock se leva, déposa son tricorne sur la table et, d'un ton grave, se prit à dire :

« Que c'était une abomination de nourrir des fainéants aux frais de la commune, des gens qui restent assis depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et d'une heure à cinq, près d'un bon feu en hiver, et les fenêtres ouvertes, au frais, en été, tandis que des centaines de gens laborieux sont à grelotter devant leur porte, en fendant des bûches, ou à suer sang et eau dehors en fauchant, faucillant ou piochant, les reins au soleil. »

Puis il s'écria :

« C'est de Heinrich Walter que je parle, de cet individu qui traite d'ânes les pères de famille et les meilleurs bourgeois de Neudorf, dont le moindre vaut cent mille fois mieux que lui. Ces bruits n'étaient pas encore arrivés à mon oreille ; sans cela, depuis longtemps, je sais ce qu'il aurait fallu faire. Qu'est-ce donc que ce Walter, pour mépriser tout le monde? Un va-nu-pieds qui vit à nos dépens, sans rendre le moindre service à la commune.

« Autrefois, au moins, nous avions la consolation d'entendre le maître d'école chanter au lutrin; le vieux Imant, malgré son âge, avait une voix magnifique; mais celui-ci chante comme un grillon dans l'herbe desséchée, on ne l'entend pas ; notre pauvre curé est forcé de chanter pour quatre, et de risquer d'avoir un coup de sang, parce que ce Walter ne veut pas se donner la peine d'ouvrir la bouche.

« Ce qu'il y a de pire, c'est que les gens, en allant le matin à l'ouvrage, voient le grand flandrin qui respire le frais, les mains dans ses poches, et qui regarde du côté de l'auberge de *la Carpe*, comme si les alouettes rôties devaient lui tomber dans le bec. Il ne salue pas seulement ceux qui vont lui déterrer des pommes de terre ; ah ! bien oui, un si grand seigneur se croirait déshonoré de vous tirer le chapeau. C'est étonnant qu'il ne demande pas encore des subventions, pour qu'une servante vienne lui faire la soupe, lui couper le pain et les carottes. Écoutez, cela ne peut pas durer plus longtemps ; il faut que nous demandions un autre maître d'école, un homme d'âge, ayant de bons poumons, un homme raisonnable. De cette façon, un maître d'école sera bon à quelque chose. Mais allez donc demander à M. Walter de gagner les deux cents francs qu'on lui donne ! Je vous le dis, il faut demander un autre maître d'école, et qui soit marié... voilà mon opinion. »

Alors Rebstock s'assit et, comme le temps pressait, tous les autres furent de son avis. Le secrétaire Vendling choisit aussitôt le modèle des décisions à l'unanimité; chacun mit sa signature au-dessous, de sorte qu'on put aller à l'ouvrage tout de suite, et que Walter, entre huit et neuf heures, sans avoir été entendu et qu'il y eût de sa faute, fut en quelque sorte destitué.

Mais la grande nouvelle ne se répandit que le soir, car, en ce jour, la moitié de Neudorf était dehors à lier les blés.

Heureusement Rebstock et les autres amis de *la Carpe* n'étaient pas au bout de leurs peines. On a bien raison de dire que l'homme propose et que Dieu dispose; je crois même que l'homme ferait mieux de le laisser proposer et disposer tout seul; il n'aurait pas l'occasion de se repentir si souvent.

II

Ce jour-là, pas une âme ne restait à l'auberge de *la Carpe*, excepté la vieille Salomé et sa maîtresse; Orchel et Kasper étaient partis de grand matin avec les bœufs et la voiture, et comme les rouliers avaient aussi de l'ouvrage chez eux, le tourne-broche reposait pour la première fois depuis trois semaines.

Il faisait un temps si lourd et si chaud, que les volets étant fermés vers la rue, à cause du soleil, et les fenêtres ouvertes dans l'ombre sur le jardin, pour donner de l'air, cela ne vous empêchait pas de suer à grosses gouttes. Catherine se sentait tout inquiète et abattue; elle ne savait à quel saint se recommander; elle montait et descendait l'escalier comme une âme en peine; elle ouvrait ses armoires, visitait ses piles de linge, rêvait et regardait la vieille Salomé, qui sommeillait au coin de l'âtre, au lieu de peler ses pommes de terre,

puis de temps en temps ouvrait les yeux à demi, prenait une grosse prise de tabac et se remettait à l'ouvrage.

Enfin, au bout d'une heure, et comme neuf heures sonnaient à l'église, Catherine ouvrit tout doucement un volet sur la rue et regarda vers la maison d'école. Walter, les coudes au bord de la fenêtre, était là tout pâle, et tout rêveur; il regardait dehors d'un air de tristesse inexprimable. Catherine, après l'avoir longtemps contemplé dans l'ombre, retira le volet sans bruit et s'approcha de Salomé, qui venait décidément de s'endormir et ronflait comme un tuyau d'orgue.

Un rayon de soleil, tout fourmillant de poussière, traversait la cuisine obscure et tremblotait au fond de la cheminée, sur les oreilles et le dos du chat, qui dormait aussi, les poings fermés sous le ventre. Dehors on entendait un grand bourdonnement, mais pas d'autre bruit.

Catherine, debout, regardait toujours sa servante, et tout à coup, lui touchant l'épaule, elle l'éveilla. Salomé alors, regardant les yeux écarquillés, vit sa maîtresse devant elle.

« Ah ! pardon, madame, je dormais... il fait si chaud... je vais me dépêcher.

—Non, Salomé, non, dit Catherine d'une voix douce, ce n'est pas pour ça que je t'éveille, je t'aurais bien laissé dormir, mais... mais il faut que je te consulte sur quelque chose. Je sais que tu es portée pour moi, oui, j'en suis sûre !

—Si je suis portée pour vous ! Ah ! madame, vous seriez ma propre fille, que je ne prendrais pas plus vos intérêts. »

Puis, reniflant une bonne prise, elle mit sa tabatière dans la poche de son tablier et demanda :

« Mais, Seigneur Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc?

—Viens, fit Catherine, entrons dans la grande salle, il fait plus frais. Tire le verrou, que personne n'entre. »

En disant cela, Catherine fermait elle-même le verrou, puis entrait dans la salle, où les bancs et les tables se voyaient à peine dans l'ombre, tandis que le trou des volets brillait comme de l'or. Un de ces volets restait entr'ouvert, et deux grandes roses blanches se balançaient dehors contre le mur. De temps en temps une abeille venait bourdonner dans cette lumière, puis regagnait les champs.

C'était une fine commère que cette Salomé, et qui savait bien des choses; dans le temps, elle avait été mariée à un certain hussard chamboran, nommé Barabas Heck, qui la menait, comme on dit, au doigt et à la baguette; aussi comprit-elle tout de suite qu'il se passait des événements extraordinaires, et même elle devina presque ce dont il s'agissait.

« Asseyons-nous, » fit Catherine en lui montrant une chaise et s'asseyant elle-même au coin du banc, près de la fenêtre.

On ne pouvait voir de plus jolie fille que Catherine en ce moment, avec ses grands yeux bleus et son air embarrassé. La vieille servante fourrait ses cheveux gris dans sa cornette et la regardait en silence.

Longtemps Catherine ne dit rien, ne sachant par où commencer; enfin, élevant la voix, elle dit :

« Oui, je suis sûre que tu m'aimes, Salomé, et voilà pourquoi je veux te demander quelque chose. Tu sais que tous les garçons du village, les jeunes et les vieux, Yaëger, Matter, Schœffer, Johann Noblat, et même Rebstock, courent après moi.

—Ah ! ah ! pensa Salomé, j'en étais sûre, c'est bien ça. »

Puis elle dit :

« Mon Dieu ! madame, ce n'est pas étonnant, car, pour une fille bien faite, riante et avenante comme vous, on serait bien embarrassé d'en trouver deux au village, et peut-être dans les environs; sans parler de vos biens, de vos terres...

—Oui, interrompit Catherine; mais voyons, lequel me conseillerais-tu de choisir, si je voulais me marier; car, de vivre comme cela, Salomé, sans famille, c'est bien dur... Pourquoi est-ce qu'on travaille?...

—C'est pour être contente et satisfaite, dit Salomé, et pour se passer toutes les douceurs de la vie; ça, c'est sûr, madame, et même je me suis déjà bien des fois étonnée que vous n'y ayez pas pensé plus tôt.

—Alors, dit Catherine, tu me conseilles de me marier?

—Ça va sans dire, ça va sans dire. Le mariage, voyez-vous, madame, c'est tout ce qu'il y a de plus agréable quand on tombe bien; car les gueux ne manquent pas; on trouve assez de Barabas, comme j'en avais un, pour vous échiner; mais un mari jeune, bien tourné, qui fait tout ce que vouz voulez, qui vous mène à la danse, ça, madame, c'est le bonheur de la vie; à côté de ça, tout le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle ! »

Alors elles se regardèrent l'une l'autre durant quelques secondes, et Catherine, d'un ton rêveur, dit :

« Je crois que tu as raison, Salomé; mais lequel choisir?

—Oh ! pour ça, c'est difficile de vous répondre; ça dépend des goûts et des couleurs,



« Cela devait arriver tôt ou tard... Ah! l'amour... l'amour!... » (Page 100.)

madame. Il y en a des bruns, des blonds, des châtains, il y en a des roux, des gris et même de tout blancs qui valent bien leur prix; mais c'est rare. Moi, je ne suis pas pour les gris et les blancs; par exemple, comme le père Rebstock, tout bien conservé qu'il ait l'air d'être. Et puis, voyez-vous, la vieillesse rend avare; c'est triste, ça tousse, ça reste dans un fauteuil, ça n'est jamais de bonne humeur, ou si rarement que c'est encore une chance tous les trente-deux du mois. Outre ça, madame, les gris et les blancs sont jaloux comme des ânes rouges; ça voit tout, ça se défie de tout, ça mâche du jus de réglisse. Non, pour l'amitié que je vous porte, croyez-moi, défiez-vous des gris et des blancs.

—Et les roux? demanda Catherine.

—Les roux, c'est autre chose, ça possède des qualités, les roux, oui, mais gare au bâton. Ainsi, par exemple, le meunier Matter, je suppose; eh bien! je suis sûre qu'il ne plaisanterait pas souvent avec sa femme, s'il avait le bonheur d'en avoir une. Maintenant il rit bien; il veut vous embrasser; il crie : Ha! ha! ha! hé! hé! hé! — C'est bon, c'est bon, je connais ça; mon Barabas était roux et il ne me refusait pas les coups de trique. C'est pourtant bien triste de ne savoir jamais sur quel pied danser. Et puis, c'est défiant en diable, comme les vieux, et ce qu'il y a de pire, c'est traître : vous croyez qu'il faut rire, justement ça les fâche, ça ne vous dit jamais ce que ça pense. Mais si vous avez du goût pour Matter...



Et vous pensez que de cette façon tout sera réparé? (Page 102.)

—Non ! interrompit Catherine, ce n'est pas dans mes idées.

—Eh bien ! madame, vous avez raison, dit la vieille, cent fois raison ! Défiez-vous des roux, que le ciel vous en préserve, c'est la couleur du diable. Mais les bruns, à la bonne heure, parlez-moi de ça; oh ! les bruns, surtout les bruns frisés. »

Catherine rougit, Walter était brun frisé, et Salomé vit tout de suite que ce conseil lui convenait; c'est pourquoi elle poursuivit avec un redoublement d'enthousiasme :

« Les bruns frisés... oh ! l'agréable couleur ! c'est doux, c'est vif, ça vous a toujours le mot pour rire, et puis c'est dur au travail. Tenez, sans vous commander, Jacob Yaëger, le brigadier forestier qui vient tous les dimanches, je suis sûre que cet homme-là fait ses dix et même ses douze lieues par jour sans s'en apercevoir. C'est agréable d'avoir un homme qui se porte bien, car la bonne santé fait la bonne humeur.

—Sans doute, dit Catherine avec indifférence, sans doute Jacob Yaëger est un brave homme, un homme gai; mais un forestier, c'est toujours en route, et quand on se marie...

—Ah ! je vois bien, dit la rusée Salomé, que vous aimez les blonds, et pour dire la vérité, je ne peux pas blâmer votre goût. D'abord les blonds ont le cœur tendre et les yeux bleus; ils vous regardent jusqu'au fond de l'âme, les pauvres blonds ! Ils sont craintifs avec leur femme, ils obéissent comme des moutons ; ils

auraient peur de vous dire un mot de travers, et puis, ils ont le teint rose comme une jeune fille. Dire qu'ils ne valent pas les bruns, ce serait aller un peu loin, car même je crois qu'ils sont plus tendres. Enfin, madame, enfin, moi, voyez-vous, entre les blonds et les bruns, je serais bien embarrassée; Jacob Yaëger est plus vieux que Johann Noblat, mais ce bon Johann...

—Eh! qui te parle de Johann Noblat? Je me moque bien de lui!

—Mais alors, qui donc? Est-ce que ce serait Zaphéri Goëtz, le maréchal ferrant; Conrad Schœffer, le marchand de chevaux; Joseph Kroug...?

—Non, dit Catherine, aucun de ces gens-là ne me plait. »

Puis, d'un accent de tendresse inexprimable, les yeux levés au plafond, les joues roses, elle dit :

« Ce que j'aimerais, Salomé, ce serait un bon jeune homme, doux, un peu craintif, et qui m'aimerait comme je l'aime; qui ne penserait pas du matin au soir à gagner de l'argent, et qui me chanterait, d'une voix douce, de vieux airs; un pauvre jeune homme qui saurait beaucoup de choses et qui me trouverait la plus belle!

—Mais, madame, s'écria la vieille servante stupéfaite, il n'y en a pas comme cela dans le monde, il n'y en aura jamais; celui que vous me dites doit être blond comme la paille, il doit avoir des ailes!

—Non, il est brun, dit Catherine tout bas.

—Brun? ça n'est pas possible!

—Si, c'est possible.

—Alors il doit tousser du matin au soir; il doit être tout à fait maigre et pâle; il doit être malade. »

Catherine ne put s'empêcher de sourire; et, se levant :

« Salomé, dit-elle, tu es folle; j'ai voulu rire, et voilà que tu prends toutes ces choses au sérieux.

—Ah! madame, madame, dit la vieille servante en levant le doigt, vous n'avez pas confiance en moi, et vous avez tort; maintenant je sais qui vous aimez... Il regarde bien assez souvent par ici, le pauvre jeune homme! »

Catherine rougit jusqu'aux oreilles.

« Tu te trompes peut-être, Salomé, » dit-elle.

Puis, se ravisant :

« Et de celui-là, que penses-tu? »

Salomé allait répondre, lorsqu'on entendit une lourde voiture s'avancer dehors, et, dans le même temps, quelqu'un essayer d'ouvrir la porte de la cuisine.

« Hé! voici Kasper qui rentre, dit Salomé; allons, allons, il faut ouvrir la grange. »

Alors, poussant le volet, elle vit la grande voiture, couverte de gerbes jusqu'au premier étage, étendre son ombre sur la façade de l'auberge; Kasper, Orchel et les journaliers autour, le cou nu, la poitrine découverte et baignés de sueur, attendant qu'on vînt leur ouvrir, et les grands bœufs, l'œil hagard, les jambes écartées, le cou dans les épaules.

« Hé! vite, bien vite, cria Catherine; monte au grenier ouvrir la grande lucarne; moi, je descends à la cave chercher du vin pour nos gens. »

Et la maison fut ranimée. Tout le monde se mit à l'ouvrage pour décharger la voiture.

Dehors on entendait les enfants de l'école crier en chœur : B-A BA, B-E BE.

Et la vieille Salomé à la lucarne, en recevant les gerbes, se disait :

« Ce pauvre Walter, il ne se doute pas du bonheur qui l'attend. Ah! ce garçon-là peut se vanter d'avoir de la chance! »

III

Les voitures continuèrent d'arriver depuis midi jusqu'à six heures; à peine l'une était-elle déchargée qu'il en venait une autre. C'était un grand ouvrage, mais il faut profiter du beau temps; jamais les récoltes ne sont mieux qu'au grenier, dans la grange ou sous le hangar; qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle, alors on peut louer le Seigneur de ses bénédictions.

Enfin vers sept heures tout était fini; les gerbes s'élevaient en muraille des deux côtés de la grange. C'est pourquoi Catherine fit monter une petite tonne de sept à huit pots, et Kasper, Orchel, Brêmer, tous les moissonneurs et moissonneuses, en manches de chemise, les joues, la nuque et le dos trempés de sueur, entrèrent dans la cuisine boire un bon coup.

La tonne était placée au coin de la table, le vin pleuvait dans les verres; on causait des belles récoltes, de la bonté des grains, des prochaines vendanges, qui promettaient d'être magnifiques.

« Allons, Brêmer, allons, Kasper, disait Catherine, encore un coup! »

Et naturellement ils ne demandaient pas mieux; car chacun aime à se faire du bien, surtout quand cela ne vous coûte que la peine de lever le coude.

La nuit arrivait; Salomé venait d'allumer la lampe, et plusieurs, jetant leur veste sur l'épaule, s'apprêtaient à sortir, lorsque Kasper, se retournant vers sa maîtresse, dit :

« Vous connaissez la grande nouvelle, madame ?

—Quelle nouvelle, Kasper? demanda Catherine.

—Hé ! notre maître d'école s'en va; le conseil municipal lui donne son congé ! »

Catherine, à ces mots, ne put s'empêcher de rougir, et durant plus d'une minute elle ne dit rien. La vieille Salomé, dans l'ombre, la regardait, et comme le silence continuait, Kasper reprit :

« Oui, Michel Matter nous a raconté ça d'abord, sur la route; ensuite, la mère Frentzel et ses deux filles, qui glanaient derrière nous; il paraît qu'on est las de lui.

—Pourquoi? dit Catherine; qu'est-ce qu'il a fait? »

Orchel, Kasper, Brêmer et les autres se regardèrent du coin de l'œil sans répondre; puis Brêmer s'écria :

—« Des mensonges, des misères ! Il ne faut pas croire ce que disent les gens. »

Catherine se sentit toute troublée, car elle voyait bien qu'on lui cachait quelque chose. Elle alla s'essuyer les mains à la serviette, derrière la porte, et demanda d'un air d'indifférence :

« Et qu'est-ce que les gens disent? »

Alors le père Brêmer prit sur lui de tout raconter :

« On le chasse, dit-il, parce qu'au lieu de s'occuper de son école, Rebstock lui reproche de regarder toute la sainte journée du côté de cette maison, et que même il se lève de grand matin pour se planter le nez en l'air devant vos fenêtres; mais je sais bien que c'est faux.

—Oui, c'est faux, dit Kasper, et surtout ce que chantait Matter. »

Catherine, en entendant cela, rougissait de plus en plus.

« Et qu'est-ce qu'il chante donc ce Michel Matter ? fit-elle.

—Hé ! que vous regardez aussi par-dessus la haie du jardin, en ayant l'air de couper des choux, et qu'il était temps de faire partir l'autre.

—Ah ! c'est parce qu'il regarde ici qu'on chasse ce pauvre jeune homme, dit Catherine d'un air étrange; on devrait donc me chasser aussi, moi ?

—Oh ! vous, madame, vous êtes la maîtresse dans votre auberge.

—C'est bien heureux, fit-elle, c'est bien heureux ! »

Alors tout le monde se tut, et Brêmer, au bout de quelques instants, s'écria :

« Quel tas de gueux on trouve pourtant dans le monde ! Mais tout cela ne nous regarde pas. Allons, bonsoir, vous autres; bonsoir, Catherine.

—Attendez donc, dirent les moissonneurs, nous sortons avec vous. »

Tous vidèrent leurs verres et sortirent.

Aussitôt Catherine monta dans sa chambre, et la vieille Salomé fit du feu sur l'âtre.

Catherine redescendit à huit heures pour souper et remonta tout de suite après. Kasper et Orchel allèrent dormir; ensuite Salomé, vers dix heures.

C'est ainsi que les choses se passèrent en ce jour, et chacun peut se figurer l'indignation de Catherine; mais sa douleur était encore peu de chose auprès du désespoir de Walter : elle était riche, elle pouvait mettre Rebstock, Matter, Schœffer, tout le conseil municipal à la porte; lui, perdait à la fois son unique bonheur et son pain.

Dès onze heures, le pauvre garçon avait tout appris. Comme il regardait les enfants sortir de l'école, selon son habitude, des femmes s'étaient écriées en passant :

« Hé ! bon voyage, monsieur Walter, bon voyage ! »

Puis elles s'en étaient allées riant entre elles. Plusieurs autres passants l'ayant ensuite salué d'un air moqueur, il avait conçu des inquiétudes. Et comme Wendling, le secrétaire de la mairie, après avoir écrit la demande du conseil municipal à M. le sous-préfet, s'en retournait chez lui des papiers sous le bras et le cou dans les épaules, Walter l'avait arrêté quelques instants pour savoir ce qui se passait. Alors le petit bossu, le regardant, non sans quelque pitié, s'était écrié de sa voix glapissante :

« Monsieur Walter, écoutez, vous êtes jeune... bien jeune ! Je ne vous en dis pas davantage.

—Mais qu'ai-je donc fait, monsieur Wendling?

—Ce que vous avez fait !... Ne le savez-vous pas mieux que moi?

—Au nom du ciel, quelle faute ai-je donc commise ?

—Non, non, monsieur Walter, vous avez beau dire, tout cela ne doit pas vous étonner; c'est votre faute, vous ne connaissez pas les hommes; j'étais sûr qu'un jour ou l'autre M. le maire demanderait votre changement...

—Mon changement?

—Eh oui, c'est une affaire terminée, la décision est prise; je viens d'écrire la demande

du conseil à M. le sous-préfet. Mon Dieu! cela me fait de la peine, car vous êtes un honnête garçon; mais, je vous le répète, c'est votre faute; cela devait arriver tôt ou tard... Ah! l'amour... l'amour! »

Et le digne bossu, agitant sa grosse tête jaunâtre d'un air de commisération profonde, poursuivit son chemin en bredouillant des paroles confuses.

Walter, pâle comme la mort, le regarda s'éloigner, puis il rentra dans la salle; ses genoux tremblaient, il eut à peine la force de pousser le verrou et de monter dans sa petite chambre en se tenant à la rampe.

« Qu'ai-je donc fait? se disait-il. Ces malheureux enfants ne travaillent pas, c'est vrai, mais en suis-je cause? Si le conseil me renvoie, je suis perdu; un instituteur révoqué sur la demande d'un conseil municipal ne peut plus rien espérer! »

Ces idées frappèrent d'abord Walter; il se voyait chassé, rentrant à Hirschland, chez son vieux père infirme, qu'il avait l'habitude de secourir, et qui, maintenant, serait forcé de le faire vivre de sa propre misère; car, de manier la hache, de scier des troncs, de *schlitter* du bois, Walter ne s'en sentait point capable; il était trop faible pour un si rude état.

« Que faire? que faire? » murmurait-il, allant et venant la mort dans l'âme.

Il voulait aller trouver M. le maire, M. l'adjoint, M. l'inspecteur, leur exposer son innocence; et ce n'est que bien tard, vers dix heures, qu'il prit la résolution d'aller voir le lendemain M. le curé Dimones, avant l'office, pour le supplier d'intercéder en sa faveur.

« Oui, c'est le mieux, pensait-il; on écoutera M. le curé, on reviendra sur cette décision trop prompte. Il est juste qu'on m'entende; les règlements veulent qu'on m'entende. »

Il s'était assis, les coudes sur la table, la tête entre les mains; malgré sa confiance en M. le curé, il se sentait désespéré.

Jusqu'alors toute sa joie, tout son bonheur en ce monde, avait été de voir Catherine, de se la figurer dans son auberge, dans sa petite chambre, dans la cour au milieu de ses poules, toujours fraîche et souriante. Une sorte de pressentiment l'avertissait que ses malheurs venaient de là, mais il n'avait pas la force de regretter son amour; au contraire, il s'y complaisait encore au milieu de sa souffrance.

L'image du vieux Rebstock, de Michel Matter, de Schœffer, de tous ces gens qui venaient le dimanche à l'auberge, sous prétexte de prendre une chopine, frappa son esprit, et, pour la première fois, il ne douta point que tout ce monde ne vînt se disputer la main de Catherine; il comprit les dernières paroles du greffier Wendling et maudit sa triste destinée; il voulut courir à son tour chez Catherine et crier :

« Mais, je vous aime! on me chasse parce que je vous aime; je vaux mieux que ces gens... Je ne demande qu'un de vos regards pour être heureux... qu'ils prennent vos terres, vos vignes, tous vos biens, et me laissent mon seul bonheur... Ah! les misérables, je suis sur qu'ils ne vous aiment pas comme je vous aime! »

Et, se penchant sur la table, les bras ployés et la face dessus, il fondit en larmes.

« Non, murmurait-il, aucun ne l'aime comme je l'aime; c'est celui qui l'aime le plus qu'elle doit préférer. »

Mais ensuite, songeant à sa misère profonde, au mépris des notables qui l'accablait, au ridicule de sa vieille capote et de son tricorne tout usés, il fut comme anéanti.

Longtemps il resta dans cette attitude désolée, en face de la lampe, rêvant à l'insolence, à la joie, aux richesses de ceux qui n'ont ni cœur, ni honte, ni tendresse, et qui ne craignent pas de prendre tout ce qui leur plaît, sans se demander s'ils le méritent, et sans s'inquiéter du désespoir des autres.

« Heureux, se disait-il, ceux qui n'ont pas d'âme, qui naissent sans pudeur; ceux-là sont les maîtres de la terre; c'est pour eux que tout a été créé; aux autres il ne faudrait qu'une fleur pour être heureux; ces fortunés la cueillent, et tout est dit. Si quelqu'un s'y oppose, ils le dénoncent à tort, ils le font chasser comme un mendiant; ils ont pour eux tous les gueux, et les gueux font le grand nombre. »

Or, tandis que Walter pleurait et se désolait de la sorte, Catherine, ayant éteint sa chandelle pour ne pas être vue, le regardait de sa petite fenêtre en face; elle le voyait étendre ses regards désolés vers l'auberge, elle devinait ses pensées, et sentant tout ce qu'il y avait de tendresse pour elle dans le cœur du pauvre Walter, elle l'en aimait davantage, et, tout en le plaignant, elle se trouvait heureuse d'un pareil amour.

Enfin, après une longue rêverie, Walter songeant qu'il faudrait aller voir M. le curé de bonne heure le lendemain, se leva, éteignit sa lampe et se coucha. Mais chacun peut bien penser qu'il ne dormit guère, et que les plus tristes préoccupations le poursuivirent dans le sommeil.

IV

Le lendemain, qui se trouvait être un dimanche, tous les habitués de *la Carpe*, en tricornes, en feutres noirs ou gris, habits carrés, gilets rouges et bas de laine, défilaient l'un après l'autre dans la cuisine, selon leur habitude. Ils regardaient à droite et à gauche, pour faire leur compliment à Catherine, mais elle n'était pas là. Kasper, en manches de chemise et la pipe à la bouche, dépouillait un vieux lièvre roux accroché par les pattes de derrière à la porte de la cour, et la vieille Salomé, debout devant l'évier, récurait sa batterie de cuisine.

« Hé! faisaient-ils, qu'est-ce qui se passe donc ce matin, Salomé? Est-ce que mademoiselle Catherine est malade, qu'on n'a pas le plaisir de la voir? »

Salomé, sans même se retourner pour répondre, disait :

« Malade? hé! hé! hé! je ne crois pas! Non, monsieur Yaëger; non, monsieur Matter, Dieu merci; elle se porte comme un charme; elle ne s'est jamais mieux portée, la pauvre chère enfant. — Kasper, une chopine de vin blanc pour monsieur Yaëger. »

Eux, alors, entraient dans la salle tout rêveurs et s'asseyaient devant leur chope. Plusieurs parlaient de la déconfiture du maître d'école, d'autres jouaient aux cartes, mais ils ne tapaient pas sur la table comme à l'ordinaire et semblaient inquiets.

Sur le coup de neuf heures, Catherine descendit enfin, légère comme une hirondelle. Elle avait mis sa petite jupe coquelicot, son beau casaquin bleu de ciel et son petit béguin de velours à broderies d'or et grands rubans de moire. Catherine n'avait pas fermé l'œil durant toute la nuit; elle s'était retournée bien des fois dans son lit, ne sachant à quoi se résoudre; mais, à cette heure, elle avait pris sa résolution, et toute sa gaieté naturelle lui était revenue; jamais elle n'avait été si fraîche, si vive, si animée.

« Salomé, dit-elle, tu vas préparer un bon petit dîner... nous aurons du monde aujourd'hui. Moi, je sors... j'ai à faire... tu m'entends?

—Oui, madame, répondit la vieille servante, avec un sourire qui voulait dire bien des choses; vous pouvez être tranquille... votre monde sera content! »

Au même instant, Rebstock entrait dans la cuisine.

« Hé, bonjour, mademoiselle Catherine! s'écria-t-il en ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles; que vous êtes donc belle ce matin!

—Vous trouvez, monsieur Rebstock?

—Oui, Catherine, oui, je trouve!

—Eh bien, ça me fait joliment plaisir! C'est que, voyez-vous, monsieur Rebstock, je veux plaire aujourd'hui.

—Vous voulez plaire!... et à qui donc?

—Ah! voilà, c'est mon secret, vous saurez cela plus tard! »

Et, tournant le dos au vieux vigneron, elle entra dans l'allée qui donne sur la rue.

Le pauvre Heinrich Walter, dans son long habit noir rapé, son petit tricorne sous le bras, sortait justement pour se rendre chez M. le curé Dimones.

Catherine, descendant l'escalier, lui cria de sa jolie voix claire :

« Monsieur Walter! monsieur Walter! »

Alors lui, voyant celle qu'il aimait, devint tout pâle et resta la main sur le loquet.

« Monsieur Walter, lui dit Catherine en souriant, entrons chez vous, s'il vous plaît; j'aurais à vous parler. »

Walter était tellement saisi qu'il ne put répondre et tourna la clef dans la serrure en silence. Catherine entra, puis le pauvre garçon, qui ne se tenait plus sur ses jambes.

Voilà ce que virent, à leur grande stupéfaction, les amoureux de Catherine, le nez aplati contre les vitres de l'auberge; — et voici maintenant ce qui se passa dans la salle d'école.

Catherine était toute rouge; il lui avait fallu du courage pour faire une démarche pareille, mais on voyait dans ses beaux yeux brillants qu'elle était bien contente tout de même. Walter, appuyé contre la chaire, était pâle comme la mort; il n'osait la regarder; il avait chaud et froid, ne sachant pourquoi elle était venue.

« Monsieur Walter, dit Catherine en prenant son petit air sérieux, j'ai de grands reproches à vous faire.

—A moi! mademoiselle, fit le maître d'école tout consterné.

—Oui, monsieur Walter; votre conduite imprudente me fait beaucoup de tort; voilà plus

d'un an que vous regardez du côté de l'auberge; tout le monde en parle... Hier, on n'entendait que cela dans le village.

—Oh! pardonnez-moi, dit le pauvre garçon, les mains jointes; oui, je le reconnais, j'aurais dû réfléchir qu'un maître d'école... mais, c'était plus fort que moi, mademoiselle... j'étais si abandonné, si malheureux, dans ma triste position... de vous voir un instant le matin, cela me faisait du bonheur pour toute la journée... je ne pensais pas que cela pourrait vous nuire... Mon Dieu! j'en suis bien puni... puisqu'on me chasse... puisqu'il faut que je parte! »

Il sanglotait; de grosses larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles.

Catherine, le voyant ainsi, sentait son cœur se fondre dans sa poitrine.

« Mon Dieu! monsieur Walter, reprit-elle avec douceur, je ne suis pas plus méchante qu'une autre... Je ne demande pas la mort du pécheur... nous sommes tous faibles! Mais si je vous pardonne... si j'oublie... que ferez-vous pour réparer vos torts?

—Je partirai! s'écria le pauvre jeune homme d'une voix déchirante; oui, quand je devrais en mourir, je quitterai le village pour toujours... Vous n'entendrez plus parler de moi!

—Et vous pensez que de cette façon tout sera réparé, monsieur Walter? Vous croyez que votre départ empêchera les mauvaises langues d'aller leur train?

—Mais alors que faut-il donc faire? s'écria-t-il vraiment désespéré.

—Ce qu'il faut faire? Mon Dieu, ce n'est pas moi qui devrais vous l'apprendre... mais, puisque vous m'y forcez, monsieur Walter, il faut bien que je vous le dise : quand un honnête homme a compromis une jeune fille, il ne se sauve pas, il la demande en mariage. »

Alors le pauvre garçon, croyant avoir mal entendu, leva la tête; mais à la vue de Catherine, qui le regardait avec un doux sourire, et les yeux humides de tendresse, toutes les joies du ciel furent dans son âme.

Oui, la plus grande félicité qu'il soit donné à l'homme de connaître sur cette terre, Walter l'éprouva, lorsque, sans savoir comment cela s'était fait, il pressa Catherine sur son sein, et que leurs lèvres se touchèrent dans un premier baiser. A côté de ce bonheur-là, c'est moi qui vous le dis, tous les autres sont peu de chose. Et si quelqu'un prétend le contraire, croyez qu'il est bien à plaindre; car c'est le Dieu bon et miséricordieux qui a fait l'amour pour ses enfants. N'est-ce pas lui qui leur a dit : — Aimez-vous! Croissez et multipliez! Remplissez la terre et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, et sur toute bête qui se meut! » — Or, puisque Dieu lui-même a trouvé cela bien, quel être assez insensé pourrait le trouver mauvais?

Walter et Catherine étaient là depuis une minute, se regardant jusqu'au fond de l'âme, et ne songeant qu'au bonheur de se voir, lorsqu'une ombre, vers la fenêtre, les étonna; et, levant les yeux, ils virent tous les amis de *la Carpe* qui les observaient, le nez long d'une aune sous leurs grands tricornes, et l'œil arrondi comme en face d'une vision.

« Ah! ah! cria le vieux Rebstock d'une voix enrouée, en tapant du doigt contre la vitre, voilà donc comment se comporte mademoiselle Catherine Kœnig? »

Catherine, d'abord un peu émue, se remit aussitôt et ouvrit la fenêtre.

« Oui, monsieur Rebstock, dit-elle en riant de bon cœur, c'est la surprise que je vous réservais; voilà justement pourquoi je m'étais faite si belle ce matin : je voulais plaire à M. Walter. Vous lui avez ôté sa pauvre petite place par méchanceté; eh bien, moi, je lui en donne une autre beaucoup meilleure. »

Et comme personne n'avait rien à répondre, et que tous restaient ébahis, Walter et Catherine sortirent de la salle, bras dessus, bras dessous, et traversèrent la rue. Ils étaient si rayonnants, qu'on aurait dit que tout le soleil donnait sur eux.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans l'auberge, et, comme la vieille servante les regardait tout émerveillée :

« Salomé, lui dit Catherine d'une voix joyeuse, voici notre maître! Nous allons prévenir M. le curé de publier les bans, et puis nous viendrons dîner. Tâche que tout soit bon! »

Je pourrais encore en raconter longtemps sur le bonheur de Walter et de Catherine, mais tout homme de bon sens comprendra le reste. Trois semaines après, ils se marièrent; M. le maire Rebstock étant malade ce jour-là, ce fut l'adjoint Baumgarten qui remplit ses fonctions. Aucun des amoureux de Catherine n'assistait à la cérémonie. Cela n'empêcha pas la noce d'être très-gaie, et les convives de célébrer, le verre à la main, le bonheur des nouveaux mariés : je vous laisse à penser si les vieux vins de Rangen et de Drahenfeltz coulèrent en cette circonstance.

FIN DES AMOUREUX DE CATHERINE.

ENTRE DEUX VINS

Pendant la messe de minuit de l'an 1847, à Phalsbourg, le petit greffier de la justice de paix, Conrad Spitz et moi, nous vidions notre troisième bol de punch au café Schweitzer, près de la porte d'Allemagne. Tout le monde était à l'église. La veuve Schweitzer, avant de partir, avait éteint les quinquets; la chandelle, placée entre Spitz et moi, éclairait vaguement un angle du billard, notre bol et nos verres : le reste se perdait dans l'ombre. La servante Grédel chantait à voix basse dans la cuisine, et nous venions d'entendre une chaise tomber au milieu du silence.

En ce moment, le petit greffier se prit à dire :

« Comment se fait-il, mon cher monsieur Vanderbach, qu'à cette heure indue, sans nous être dérangés de notre place au café Schweitzer, nous nous trouvions transportés chez Holbein, le tisserand, au coin de la halle aux grains et des vieilles boucheries? »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai autour de moi, et je reconnus qu'en effet nous étions assis dans une petite chambre tellement basse, que les poutres enfumées du plafond nous touchaient presque la tête. Les petites vitres à mailles de plomb étaient ensevelies sous la neige. Un métier de tisserand en forme de buffet, des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un lit à baldaquin drapé de serge grise, un antique fauteuil à fond de cuir poli comme un plat à barbe, trois chaises effondrées, des ficelles tendues en tous sens, où pendaient des guenilles : voilà ce que je vis dans ce recoin du monde! Enfin, entre le métier et le pied du lit, une perruque jaunâtre s'élevait et s'abaissait tour à tour, et je reconnus que c'était la tête du grand-père Holbein, tombé en enfance, et qui dormait toujours à la même place, plus jaune, plus ratatiné qu'une momie du temps de Sésostris.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en me retournant vers Conrad Spitz, pour lui témoigner ma surprise, je me trouvai face à face avec une vieille pie chauve, posée sur le bâton supérieur de la chaise du greffier, le bec droit, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux recouverts d'une pellicule blanche qu'elle relevait de temps en temps, et ses petites pattes sèches et noires, cramponnées au bois vermoulu. Elle était immobile et rêveuse.

Je me dis aussitôt que Spitz, connu par son humeur caustique, s'était transformé en pie pour jouir de ma confusion; rien de plus naturel, il avait profité du moment où je tournais la tête. Du reste, son habit noir, sa cravate blanche, son nez pointu, ses petites mains nerveuses, lui donnaient les plus grandes facilités à cet égard. « Oh! oh! camarade, lui dis-je, si tu veux jouir de mon embarras, tu te trompes. Ce n'est pas moi qui m'étonne de ces choses-là. Il y a bel âge que j'ai entendu raconter de semblables histoires!

— » Ce n'est pas pour cela que j'ai pris cette forme, dit-il, c'est parce qu'elle m'est plus commode. Ces chaises mal rempaillées ne me conviennent pas. Je suis bien mieux sur ce petit bâton; il semble avoir été fait tout exprès pour moi. »

Je compris que ses raisons pouvaient être bonnes. Cependant, sa nouvelle physionomie me parut bizarre, et je le considérais avec une curiosité singulière. « Conrad, repris-je en dissimulant mes véritables pensées, je m'étonne que Holbein, sa femme et sa grande fille borgne, abandonnent ainsi leur maison au milieu de la nuit, car enfin, si nous n'étions pas d'honnêtes gens, nous pourrions fort bien enlever ces écheveaux de chanvre et cette pièce de toile : il y a tant de coquins dans ce monde!

—Oh! fit-il, je suis ici pour garder la maison.

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais souvent remarqué sur le seuil de la vieille cassine une pie chauve. J'avais observé cet animal avec une vague défiance, ainsi que la mère Holbein, aux mains sillonnées de grosses veines bleuâtres, aux cheveux plus blancs que le lin. « Hé! hé! me disait la vieille en branlant la tête... vous regardez mon oiseau. Vous voudriez bien l'avoir, mais il est de la famille! »

Je ne doutai pas alors que cette pie ne fût Conrad Spitz lui-même; le petit greffier venait se reposer là de ses fatigues, se voyant bien accueilli par ces braves gens. Je lui communiquai ma supposition. « Hé! fit-il, vous êtes plus perspicace que je ne l'aurais cru, monsieur Vanderbach. En effet, c'est bien moi! Que voulez-vous? la vieille Ursule me soigne bien; elle se priverait plutôt que de me laisser manquer. Chacun cherche ses avantages. »

Nous causions ainsi, quand la voix du père Holbein se fit entendre au dehors, criant : « Orchel, tu as oublié de fermer notre porte. Que le diable emporte la vieille folle. Nous sommes peut-être volés! »



Walter et Catherine sortirent de la salle bras dessus bras dessous. (Page 102.)

En même temps il entra, et me voyant assis en face de la lampe : « Hé ! fit-il, c'est monsieur Vanderbach ! » Puis la vieille, avec son livre de prières .. puis la fille, secouant la neige attachée au bas de sa robe, entrèrent à leur tour, en me saluant d'un : « Dieu vous bénisse ! »

La pie s'envola sur l'épaule de la vieille, et Holbein, me regardant, dit à sa femme : « Hé ! hé ! hé ! ce bon M. Vanderbach ! Comment diable est-il ici? Il m'a l'air d'avoir fait le réveillon.

—Oui, dit la femme, conduis-le chez lui.

—Allons, monsieur, dit le tisserand, il est tard... Prenez mon bras.

—Oh ! je retournerai bien tout seul, lui répondis-je.

—C'est égal... c'est égal... faites-moi le plaisir de vous appuyer un peu. »

Nous venions de sortir. Il y avait deux pieds de neige. « Et Spitz? lui dis-je en marchant.

—Qui, Spitz?

—Le greffier?... la pie?...

—Ah ! fit-il, oui... oui... je vous comprends... la pie va dormir... Vous avez causé avec elle... C'est un animal bien intelligent. »

Et le brave homme me conduisit jusqu'à la porte de ma maison. Ma servante m'attendait; elle le remercia. Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux. Le lendemain, quand je rencontrai Spitz, il ne se souvenait plus de rien; il prétendit que j'étais sorti seul du café, et que j'étais entré en trébuchant chez les Holbein. Du reste, il ne voulut jamais convenir de sa transformation, et s'indigna même de mes propos à ce sujet !

LA MAISON FORESTIÈRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



« Que pensez-vous de l'âme universelle, monseigneur le chêne? » (Page 2.)

I

Au bon temps de la jeunesse, dit Théodore, quand le ciel paraît plus bleu, le feuillage plus vert, l'eau des torrents plus fougueuse et plus sonore, celle des lacs plus calme et plus limpide; quand tout se revêt de grâces mystérieuses à nos regards, quand tout chante dans notre cœur et nous parle d'amour, d'art, de poésie; à cet âge heureux, je parcourais seul les grands bois de Hundsrück.

Alors, je ne savais pas raisonner mes impressions, j'acceptais le bonheur sous toutes ses formes sans le discuter; tout était doué

de vie, de sentiment pour moi : la pierre, l'arbre, la mousse, les fleurs. Et si quelque vieux chêne, au détour du chemin, m'avait adressé tout à coup la parole, je n'en aurais pas été trop surpris : « Monseigneur le chêne, me serais-je écrié, Théodore Richter, peintre de paysage à Dusseldorf, vous salue. Il voit avec plaisir que vous avez daigné rompre votre long silence en sa faveur. Causons de la sublime nature, notre mère à tous; vous devez avoir fait provision d'idées sur cette matière importante; que pensez-vous de l'âme universelle, monseigneur le chêne? »

Tels étaient ma foi naïve, ma confiance, mon enthousiasme ; et quant au reste, le Seigneur Dieu m'avait favorisé d'une de ces constitutions sèches, vigoureuses et sobres, qui bravent impunément la fatigue et les privations.

J'allais de bourgade en bourgade, de maison forestière en maison forestière, chantant, sifflant, observant au hasard, sans but déterminé, conduit par la fantaisie, cherchant toujours une retraite plus lointaine, plus profonde, plus touffue, où nul bruit, nul murmure autre que celui du ciel et des bois ne pût arriver.

Or, un matin, j'avais quitté bien avant le jour l'hôtellerie du *Cygne*, à Pirmasens, pour me rendre, par les cimes boisées du Rothalps, au hameau de Wolfthal. Le garçon était venu m'éveiller à deux heures, selon mon ordre, car, vers la fin du mois d'août, il est bon de voyager la nuit; passé neuf heures, les chaleurs du jour, concentrées au fond des gorges, deviennent insupportables.

Me voilà donc en route dans la nuit, ma petite veste de chasse serrée aux hanches, le sac bouclé aux épaules et le bâton au poing. J'allais d'un bon pas ; aux vignes succédaient les vignes, aux chenevières les chenevières, puis apparut le bois de sapins, où descendait le sentier sombre; la lune pâle au-dessus, y traçait d'un côté son immense sillon de lumière.

L'animation de la marche, le silence profond de la solitude, le gazouillement d'un oiseau effarouché dans l'ombre, le passage rapide, sur les feuilles, d'un écureuil matinal allant boire à la source voisine; les étoiles tremblotant entre les hautes cimes, le murmure lointain des eaux dans les vallées; les instants de halte où l'on reprend haleine, où l'on écoute, où l'on allume sa pipe; puis encore le départ, la voix du torrent qui grossit et qui nous annonce qu'il va falloir passer sur un tronc d'arbre, ou sauter de pierre en pierre dans l'écume; les premiers sifflements de la grive s'écriant de la flèche du plus haut sapin : « Là-bas, tout là-bas, je vois une lueur; le jour arrive! » et enfin le pâle crépuscule, le premier reflet pourpre de l'horizon, où se découpe le sombre profil des taillis : ces mille impressions du voyage me conduisirent insensiblement à la naissance du jour.

Vers cinq heures, je débouchais de l'autre côté du Rothalps, à trois lieues de Pirmasens, dans une gorge étroite, sinueuse, qu'on devrait appeler la gorge des bergeronnettes, car ce petit oiseau gris d'ardoise, à tête noire et longue queue blanche, y abonde.

Je me rappellerai toujours le sentiment de fraîcheur et de ravissement que me fit éprouver la vue de cette retraite. Au fond, un petit torrent, limpide comme le cristal, galopait sur les cailloux verdâtres; à droite, le long de la côte, grimpait à perte de vue une forêt de bouleaux; et à gauche, sous les sombres pyramides d'une sapinière, passait le chemin sablonneux aux ornières profondes, aux quartiers de roc froissés et argentés par les roues pesantes des chariots montagnards. Je m'étais dit souvent, entre Creuznack et Pirmasens, que les petits bœufs au front crépu, à la lèvre baveuse, la nuque courbée sous le joug, l'œil hagard, traînant les troncs énormes du chêne et du hêtre, avaient dû sentir leur échine massive ployer bien des fois, pour tracer des sillons pareils dans le granit.

Au-dessous du chemin commençaient les bruyères, et les genêts chargés de boutons d'or, puis, plus bas, quelques ronces, puis les flèches d'eau, puis le cresson frais, touffu, verdoyant.

Ceux qui, durant leur jeunesse, ont eu le bonheur de rencontrer un site pareil en pleine forêt, à l'heure où la nature sort de son bain de rosée et se drape de soleil, où la lumière s'éparpille dans le feuillage, et plonge ses lames d'or au fond des fourrés les plus impénétrables; où la mousse, le chèvrefeuille, toutes les plantes grimpantes fument dans l'ombre et confondent leurs parfums sous le dôme des hautes futaies; où les mésanges bleues et vertes tourbillonnent autour des branches, à la recherche des pucerons; où la grive, le bouvreuil et le merle descendent au ruisseau et boivent en se rengorgeant, les ailes palpitantes étendues sur l'écume des petites cascades; où les geais pillards traversent par bandes la cime des arbres, s'appelant et se dirigeant à la file vers les cerisiers sauvages; à l'heure, enfin, où tout s'anime, où tout célèbre l'amour, la vie, la lumière : ceux-là seuls comprendront mon extase.

Je m'assis sur la racine d'un vieux chêne moussu, le bâton entre les genoux, et durant

une heure je m'abandonnai comme un enfant à des rêveries sans fin.

Tantôt étendu, le coude dans la mousse, les paupières closes, j'écoutais l'immense murmure, les bruits étranges, indéfinissables de la vie universelle. Le bourdonnement d'une guêpe matinale, le frôlement d'ailes d'un grillon interrompaient seuls de loin en loin cette rêverie sans bornes.

Tantôt j'entr'ouvrais les yeux, et je voyais au-dessus de moi les rameaux du chêne découpant leurs festons dans le ciel. Quelque chose s'agitait dans le sombre feuillage : c'était un écureuil ébouriffé tournoyant autour des branches, épiant de ses petits yeux noirs en tous sens; ou bien un pivert, ses grandes pattes jaunes cramponnées à l'écorce vermoulue, attaquant le vieil arbre de ses coups de pic redoublés, ou tel autre merveilleux spectacle de ce genre.

Puis je refermais les yeux tout ébloui, et je revoyais ces choses au fond de mon âme, comme dans un miroir.

Au loin, bien loin, une biche bramait, appelant son faon, et je me la représentais sous les hautes ramures du Rothalps, bondissant, écoutant, flairant la brise.

Plus le jour montait, plus le bourdonnement des insectes grandissait; la voix mélancolique d'un coucou, répétant aux échos ses deux notes éternelles, marquait en quelque sorte la mesure de l'immense concert.

Au milieu de ces rêveries, une note aiguë, faiblement modulée, lointaine, frappait sans cesse mes oreilles. Dès mon arrivée, j'avais entendu cette note sans y faire attention, mais du moment que je l'eus distinguée parmi les mille autres rumeurs de la forêt, je me dis : « C'est le sifflet d'un chasseur à la pipée; sa hutte n'est pas loin, il doit y avoir près d'ici quelque maison forestière. » Et me levant, je regardai les cimes environnantes. Rien n'apparaissait à droite : aussi loin que pouvaient s'étendre mes regards, rien que des gorges, des vallons, des ravins, des crêtes feuillues enchevêtrées les unes dans les autres; mais à gauche, vers le sommet de la côte, je découvris bientôt un toit en auvent, dont les petites lucarnes en tabatière et la blanche cheminée scintillaient entre les flèches innombrables des sapins. Il y avait bien une demi-heure de marche pour arriver là, ce qui ne m'empêcha pas de m'écrier :

« Seigneur Dieu, soyez béni de vos grâces! »

Car ce n'est pas une petite affaire, au milieu des bois, de savoir où l'on pourra s'asseoir en face d'une miche de pain et d'un cruchon de kirschenwasser. Je rebouclai donc mon sac et je repartis tout joyeux, suivant le sentier qui m'avait l'air de conduire au gîte.

Durant quelques instants encore le sifflet du pipeur continua ses appels enthousiastes, puis tout à coup il se tut. Vers sept heures, les petits oiseaux ont terminé leur repas du matin; le jour, de plus en plus ardent, leur découvre l'ennemi derrière l'épais feuillage de sa hutte : il est temps de lever les gluaux.

Tout en marchant, je me disais ces choses, regrettant de ne pas m'être mis en route plus tôt, quand à cinquante ou soixante pas sur ma droite, et tout au fond d'une clairière verdoyante, m'apparut le pipeur, un bon vieux garde forestier, grand, sec, maigre, vêtu d'une petite blouse bleue, la grosse gibecière de cuir en sautoir, la plaque d'argent sur la poitrine, et la petite casquette pointue, à visière relevée, sur l'oreille. Il était en train de lever ses baguettes, et je ne vis d'abord que son grand dos voûté, ses longues jambes sèches, nerveuses, à hautes guêtres de toile bise, dont les boutons d'os se perdaient sous sa blouse; mais ensuite, s'étant retourné, j'aperçus son profil osseux, un vrai profil de vieux chien de chasse, l'œil gris recouvert de flasques paupières, les lèvres pendantes à grosses moustaches blanches, les sourcils blancs, un honnête profil, un peu grave, un peu rêveur, un peu naïf même; mais sa grosse nuque gris argenté, et je ne sais quel scintillement du regard au fond des orbites, corrigeaient ce que cette physionomie avait de trop débonnaire au premier abord. Et si son gros dos vous paraissait un peu rond, les épaules attenantes étaient tellement larges, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en concevoir un certain respect pour le vieux garde.

Il allait à droite, à gauche, sans se douter de rien, tantôt en pleine lumière, tantôt dans l'ombre du feuillage, allongeant le bras, se courbant, enfin comme chez lui. Je le regardais de bas en haut, debout dans le sentier, appuyé sur mon bâton, et je me disais qu'il eût été beau à peindre sous la haute ramée lumineuse. On pose toujours plus ou moins, au village, le coude sur la table, le verre en main; mais dans la solitude des bois, quand on se croit seul, bien seul, c'est alors qu'on est vraiment soi-même.

Après avoir levé ses gluaux, il les enveloppa soigneusement dans une toile cirée; puis, le genou en terre, il se mit à enfiler ses mésanges, ses rouges-gorges, ses bouvreuils, ses merles et ses grives par le bec, les plus petits en haut et les plus gros en bas, en forme de guirlande. De temps en temps, il relevait le chapelet, pour voir si tout était en ordre, lissant les plumes et retournant les queues avec

une satisfaction visible, sans doute par amour de la symétrie et de la belle distribution des couleurs. Enfin, après avoir bien arrangé sa guirlande de becs-fins, il entr'ouvrit sa gibecière et plongea le tout au fond; puis, se levant, il regarda la hauteur du soleil, fit passer d'un mouvement d'épaules le sac sur son dos, et ramassant un gros bâton de houx déposé près de lui, il descendit vers le sentier.

Alors seulement il m'aperçut, et d'abord sa figure prit un caractère d'observation en rapport avec ses fonctions de garde; mais insensiblement son front se dérida, et ses yeux gris exprimèrent la bienveillance.

« Hé! cria-t-il en français, avec un accent allemand comique, bonjour, monsieur; comment vous portez-vous ce matin? Ça marche-t-il comme vous voulez?

— Mais, oui, pas trop mal, lui répondis-je dans la même langue,

— Hé! hé! hé! fit le brave homme, vous êtes Français: j'ai vu ça tout de suite.

Et portant la main à sa petite casquette, par un geste familier aux vieux soldats :

« N'est-ce pas que vous êtes Français?

— Pas tout à fait. Je suis de Dusseldorff.

— Ah! de Dusseldorff. C'est égal, fit-il en reprenant le dialecte de la vieille Allemagne, vous avez l'air d'un bon enfant tout de même.»

Et me posant la main sur l'épaule avec bonhomie :

« N'auriez-vous pas du feu à me prêter? J'ai laissé mon briquet à la maison, et je ne serais pas fâché d'allumer ma pipe.

— Avec plaisir, monsieur. »

Je lui remis la pierre, le briquet, l'amadou. Il sortit de dessous sa blouse une petite pipe de terre noire, et la serrant entre ses lèvres, il se mit à faire du feu.

« Vous êtes en route de grand matin, reprit-il.

— Oui, j'arrive de Pirmasens.

— Il y a trois bonnes lieues d'ici Pirmasens; vous êtes parti vers trois heures.

— A deux heures, mais je me suis arrêté dans la vallée là-bas.

— Ah? oui, près des sources du Vellerst. Et, sans indiscrétion, vous allez?

— Moi, je vais partout... Je me promène... je regarde...

— Vous êtes entrepreneur de coupes?

— Non, je suis peintre.

— Peintre... Ah! bon... Un fameux état, on gagne des trois et quatre écus par jour, à se promener les mains dans les poches. Il est déjà venu des peintres dans ce pays; j'en ai vu deux ou trois depuis trente ans. C'est un bon état Tenez, monsieur; merci, ça va bien.»

Il lançait de grosses bouffées en l'air, et reprenait son bâton appuyé contre un arbre.

Nous poursuivîmes notre route ensemble vers la maison forestière, lui le dos courbé, allongeant ses grandes jambes; moi derrière, rêvant au bonheur d'avoir découvert un gîte. Le soleil ardent arrivait alors de tous côtés, la montée était rude. Parfois d'immenses perspectives s'ouvraient sur la gauche : des vallées engrenées les unes dans les autres, des gorges profondes, des lointains bleuâtres, allant en pente jusqu'aux rives du Rhin; et, par delà, les plaines poudreuses s'étendant à l'infini et se confondant avec le ciel.

« Quel magnifique pays! » m'écriai-je en face d'un de ces tableaux grandioses.

Nous étions au sommet de la côte, plongés dans les bruyères jusqu'au ventre; des milliards d'insectes tourbillonnaient autour de nous.

Le vieux garde, à mon exclamation, s'arrêta, et, ses yeux perçants étendus dans l'espace, il répondit gravement :

« Ça, c'est vrai, monsieur, j'ai le plus beau finage de toute la montague jusqu'à Neustadt. Tous ceux qui viennent voir le pays, M. le garde général lui-même, disent que c'est beau. Tenez, regardez là-bas, le Losser qui descend entre les rochers, regardez cette ligne blanche, c'est de l'écume. Il faut voir ça de près, msnsieur, il faut entendre ce bruit au moment de la fonte des neiges, vers la fin d'avril, c'est beau comme le tonnerre dans la montagne, par un grand orage. Et puis, regardez là-haut, cette côte fleurie de bruyères et de genêts; c'est le Valdhorn! maintenant les fleurs commencent à tomber, mais au printemps vous diriez un bouquet qui monte dans le ciel. Et le Birckenstein donc, si vous aimez les curiosités, il ne faut pas l'oublier non plus; tous les gens instruits, comme il en arrive un ou deux par an, ne manquent jamais de se promener là pour lire de vieilles inscriptions sur les pierres.

—C'est donc une ruine?

—Oui, un vieux pan de mur sur une roche, entouré d'orties et de broussailles; un vrai nid de hiboux. Moi, j'aime mieux le Losser, le Krapenfelz, le Valdhorn; mais comme disent les Français, à chacun ses goûts et ses couleurs. Nous avons de tout ici, de la haute, de la moyenne et de la basse futaie, des taillis et des broussailles, des rochers, des cavernes, des torrents, des rivières...

—Vous n'avez pas de lacs? dis-je au brave homme.

—Des lacs! fit-il comme étonné, si, nous en avons un derrière le Losser, un vrai lac d'une

lieue de tour, sombre, profond, au milieu des rochers et des hautes sapinières du Veierschloss; on l'appelle le *lac des Comtes-Sauvages.* »

Et, le front incliné, il parut réfléchir quelques secondes, puis tout à coup, secouant la tête, et sans ajouter un mot, il se remit en route. Il me sembla que le vieux garde, tout à l'heure si glorieux de ses montagnes, venait d'entrer dans un ordre d'idées mélancoliques. Je le suivais tout méditatif. Lui, courbé, l'air pensif, appuyé sur son grand bâton de houx, allongeait tellement le pas, que ses longues jambes paraissaient se fendre sous sa blouse jusqu'au milieu du dos.

Le maison forestière commençait alors à se découvrir entre les arbres, au milieu d'une prairie verdoyante, à mi-côte : on voyait, tout au fond de la vallée, la rivière suivre les ondulations de la montagne, plus haut dans l'intérieur de la gorge, une quantité d'arbres fruitiers, quelques champs de labour, un petit jardin entouré d'un mur de pierres sèches, et enfin sur une terrasse, adossée contre le bois, la maison du vieux garde, une maison blanche, un peu décrépite, ayant trois fenêtres et la porte au rez-de-chaussée, quatre au-dessus à petites vitres hexagones, et quatre autres en mansardes, dans la haute toiture de tuiles brunes.

Vers le bois, dans notre direction, la maison soutenait une vieille galerie vermoulue à balustrade sculptée, l'escalier extérieur en retour appuyé au mur. Il y avait des deux côtés un treillage de lattis, où grimpaient des lianes de chèvrefeuille et de vigne, dont le feuillage s'inclinait au berceau sous la saillie du toit. A travers cette verdure miroitaient les petites vitres noires dans l'ombre. Sur le mur du potager se promenait un coq au milieu de ses poules; sur le toit moussu tourbillonnaient une volée de pigeons; dans la rivière nageaient une flottille de canards; et du seuil de la vieille demeure se découvraient toute la gorge en pente, toute la vallée, et les sombres lisières des forêts à perte de vue.

Un peu plus loin, adossée contre le bâtiment, apparaissait de profil la grange, avec son gerbier et sa porte cochère; au milieu de la porte était cloué un épervier floconneux, dont le duvet s'envolait à chaque souffle de la brise : cela paraît éloigner les oiseaux pillards, et surtout les moineaux, êtres intelligents qui comprennent fort bien la valeur des signes.

Plus loin encore, sur la même ligne, l'étable et les réduits à porc formaient une suite de petites constructions en pente. La fontaine, avec son auge verdâtre se trouvait à droite de la maison, derrière le four en saillie.

Rien de calme, de paisible comme cette demeure perdue dans la solitude des montagnes; son aspect seul vous touchait plus qu'il n'est possible de le dire; on aurait voulu passer là le reste de ses jours.

Deux vieux chiens de chasse, l'un terrier à jambes torses, gras, roux, le nez rond, les oreilles larges et traînantes; l'autre, chien courant haut sur pattes, également roux, sec, musculeux, les côtes en saillie, accouraient à notre rencontre. Une jeune fille étendait du linge sur la balustrade, et, voyant les chiens partir, elle levait les yeux.

Le vieux garde souriait en pressant le pas.

« Vous êtes chez vous? lui dis-je.

—Oui, c'est ma maison.

—Pourrais-je casser une croûte et prendre un verre de vin à votre table?

—Hé! cela va sans dire; si les gardes forestiers renvoyaient les voyageurs au milieu des bois, à quelle auberge iraient-ils? Vous êtes le bienvenu, monsieur. »

Nous atteignions alors la porte en treillis du petit jardin; les chiens bondissaient autour de nous, et la jeune fille, du haut de son balcon, levait la main pour nous saluer. Au bout du jardin, une seconde porte nous fit entrer dans la cour, et le garde, se retournant, me dit d'un accent joyeux :

« Vous êtes maintenant chez Frantz Honeck, garde-chasse du grand-duc Ludwig; entrez dans la salle, le temps de déposer mon sac et d'ôter mes guêtres, et je suis à vous. »

Nous traversions une petite allée. Tout en parlant, le brave homme poussait la porte d'une salle basse, carrée, blanchie à la chaux, et garnie tout autour de chaises en hêtre, le dos plat percé d'un cœur. Une haute armoire de noyer, à ferrures luisantes et pieds en forme de boule; au fond, une vieille horloge de Nuremberg; dans un coin à droite, le fourneau de fonte en pyramide, et près des petites fenêtres ombreuses, une table de sapin, les jambes en X, complétaient l'ameublement de cette pièce. Sur la table se trouvaient déjà une miche de pain et deux gobelets.

« Asseyez-vous, mettez-vous à votre aise, répéta le vieux garde, je reviens tout de suite. »

Et il s'éloigna.

Je l'entendis entrer dans la chambre voisine. Quant à moi, heureux de trouver un si bon gîte, je commençai par me débarrasser de mon sac. Les chiens rôdaient sous les bancs et la table.

« Loïse! Loïse! » criait le vieux Frantz.

J'entendais ses gros souliers rouler sur le plancher; la jeune fille passait devant les fe-

nêtres, et sa jolie figure rose et blonde écartait la verdure pour regarder à l'intérieur. Je la saluai, elle rougit et se retira bien vite.

« Loïse, répétait le vieux.

—Me voilà ! me voilà ! grand-père, » répondit-elle d'une voix douce en traversant l'allée.

Alors j'entendis toute la conversation.

« Il y a un voyageur, un brave garçon, qui déjeune ici. Tu vas tirer une cruche de vin blanc et tu mettras deux assiettes.

—Oui, grand-père.

— Va chercher ma camisole de laine et mes sabots. Les grives ont bien donné ce matin, et les mésanges aussi ; c'est pour l'hôtel du *Cygne*, à Pirmasens. Quand Kasper reviendra, tu le feras entrer.

— Il est sur la côte à garder les bêtes, grand-père ; faut-il l'appeler?

— Non ; il sera temps dans une heure. »

Chaque parole m'arrivait comme dans un timbre. Dehors, les chiens aboyaient, les poules caquetaient, les feuilles frissonnaient aux petites vitres : tout était lumière, fraîcheur, verdure.

Je déposai mon sac sur la table, et je m'assis en songeant au bonheur de vivre là, sans autre souci que le travail de chaque jour. « Quelle existence, me disais-je, comme on respire ici, comme le cœur s'ouvre, comme la poitrine se dilate ! Ce vieux Frantz est aussi solide qu'un chêne, malgré ses soixante-dix ans. Et que sa petite-fille est jolie ! »

J'avais à peine eu le temps de me dire ces choses, que le vieillard, dans sa camisole de tricot et ses grands sabots fourrés, rentrait tout riant et s'écriait :

« Me voilà ! l'ouvrage est fini pour ce matin. J'étais en route avant vous, monsieur; à quatre heures, j'avais fait mon tour dans les coupes. Maintenant, nous allons nous reposer, boire un coup et fumer encore une pipe : toujours des pipes ! mais dites donc, si vous aviez besoin de changer, je vous conduirais dans ma chambre.

— Merci, père Frantz, lui répondis-je ; je n'ai besoin de rien, que de me rafraîchir un peu. »

Ce nom de père Frantz parut charmer le brave homme ; ses joues se plissèrent.

« C'est vrai que je m'appelle Frantz, dit-il, et que je pourrais être votre père et même votre grand-père. Sans vous interroger, quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans bientôt.

— Vingt-deux ans ! A vingt-deux ans je faisais ma première campagne, contre le général républicain Custine ; d'un seul trait il nous passa sur le ventre et tomba sur Mayence. Alors nous entrâmes dans la montagne. On nous envoya Hoche, Kléber et Marceau, et, finalement, on nous mit en quatre départements, et nous partîmes tous ensemble, bras dessus bras dessous, conquérir l'Italie. Nous étions devenus Français, sans savoir comment ni pourquoi. »

Le vieux garde se prit à rire dans sa barbe, ses yeux clignotèrent, et, regardant au-dessus de la porte où se trouvaient suspendus trois fusils :

« Ça ! fit-il en désignant un mousqueton de cavalier, tout en haut contre le plafond, c'est comme qui dirait ma première maîtresse ; nous nous sommes promenés ensemble depuis... »

Mais en ce moment la petite Loïse entrait, tenant d'une main la cruche de vin blanc, et de l'autre un fromage de pays, sur une belle assiette de faïence à grandes fleurs rouges. Le père Frantz se tut, pensant peut-être qu'il n'était pas convenable de parler, devant sa petite-fille, de ses anciennes maîtresses.

Loïse pouvait avoir seize ans ; elle était blonde comme un épi d'or, assez grande et très-bien prise de taille. Elle avait le front haut, les yeux bleus, le nez droit, légèrement relevé par le bout, le narines délicates, les lèvres en cœur, humides et fraîches comme deux cerises jumelles, l'air naïf et timide. Elle portait la robe de toile bleue à raies blanches, soutenue par deux bretelles, suivant la mode du Hundsrück. Ses manches de chemise ne lui descendaient guère que jusqu'aux coudes, et laissaient à découvert ses bras ronds, un peu hâlés par le grand air. On ne pouvait voir de créature plus douce, plus simple, plus naïve ; et je me persuade que les ingénues de Berlin, de Vienne ou d'ailleurs, auraient mieux compris leurs rôles en la regardant.

Le père Frantz, assis au bout de la table, semblait tout fier. Loïse déposa devant nous la cruche et l'assiette sans rien dire. Moi, je me taisais, tout rêveur. Loïse, étant sortie, revint avec deux serviettes bien blanches et deux couteaux. Puis elle voulut s'en aller, mais le vieux garde, élevant la voix, lui dit :

« Reste, Loïse; reste donc ; on dirait que ce monsieur te fait peur. C'est pourtant un brave garçon. Hé ! comment vous appelez-vous ? Je n'ai pas encore eu l'idée de vous le demander.

— Je m'appelle Théodore Richter.

— Eh bien ! monsieur Théodore, si le cœur vous en dit, prenez un couteau et mangeons. »

En même temps il entamait le fromage, et

Loïse allait s'asseoir timidement près du fourneau, jetant un regard furtif de notre côté.

« Oui, c'est un peintre, reprit le père Honeck en mangeant de bon appétit. Et maintenant je me rappelle qu'il y avait au régiment, au 6e dragons, un nommé Pfersdorf, un capitaine, qui peignait aussi. Il peignait des batailles : les balles sifflaient, les boulets ronflaient, et lui, il peignait tranquillement. Et quand on criait : « En avant! » Pfersdorf mettait son papier dans un grand tuyau de fer-blanc, il empoignait son sabre et montait à cheval. J'ai vu ça, moi. C'était un Alsacien des environs de Wissembourg. Je crois qu'il est devenu capitaine de gendarmerie plus tard; mais il y a longtemps, c'est comme un rêve. A votre santé, monsieur Théodore.

— A la vôtre, père Frantz.

— Si vous voulez nous faire voir de votre peinture, reprit le vieux garde, ça nous fera grand plaisir; n'est-ce pas, Loïse?

— Oh! oui, grand-père, dit la jeune fille, je n'en ai jamais vu. »

Depuis quelques instants, l'idée de rester à la maison forestière et d'en étudier les environs me trottait en tête, mais je ne savais comment entamer cette question délicate : l'occasion s'offrait d'elle-même.

« Hé! père Frantz, m'écriai-je, je ne demande pas mieux ; mais, je vous en préviens, je n'ai pas grand'chose, je n'ai que des projets, des esquisses; il me faudrait quinze jours, trois semaines pour mettre tout cela au net. Ce n'est pas de la peinture, c'est du dessin.

— N'importe, montrez-moi toujours ce que vous avez.

— Bon, bon, avec plaisir. »

Je débouclai mon sac.

« Vous allez voir les environs de Pirmasens; mais qu'est-ce que les environs de Pirmasens auprès de vos montagnes? Votre Valdhorn, votre Krapenfelz, voilà ce que je voudrais peindre, voilà des sites, voilà des paysages! »

Le père Honeck d'abord ne dit rien. Il prit gravement le dessin que je lui présentais : la haute ville, le temple neuf, sur un fond de montagnes. J'avais coloré cela de quelques teintes à la gouache.

Le digne homme, après avoir regardé quelques instants, le sourcil haut, les joues tendues par la contemplation, en choisissant son jour dans une éclaircie de la petite fenêtre, dit gravement :

« Ça, monsieur, c'est joliment beau. A la bonne heure! à la bonne heure! »

Et il me regarda comme attendri.

« Oui, ça ressemble, c'est bien fait, on reconnaît tout. Loïse, arrive ici ; regarde-moi ça. Tiens, regarde de ce côté; n'est-ce pas tout à fait la vieille halle, avec la vieille fruitière Catherine au coin? Et ça la maison de l'épicier Froëlig; et ça le devant de l'église; et ça la devantage du boulanger Spieg? Enfin, tout, tout y est : il n'a rien oublié. Ces montagnes bleues derrière, c'est l'Altenberg; il me semble que je le vois. A la bonne heure! »

Loïse, penchée sur l'épaule du brave homme, semblait émerveillée; elle ne disait rien, mais quand le vieux garde lui demanda:

« Qu'est-ce que tu penses de ça, Loïse?

— Je pense comme vous, grand-père, fit-elle tout bas, c'est bien beau!

— Oui, s'écria le brave homme en relevant la tête et me regardant en face, je n'aurais jamais cru ça de vous; je pensais : Ce garçon-là se promène pour prendre l'air. Maintenant, je vois que vous savez quelque chose. Mais des maisons, des églises, c'est plus facile à peindre que des bois, voyez-vous. A votre place, je ne ferais que des maisons. Puisque vous avez attrapé la chose, je continuerais toujours; c'est plus sûr. »

Alors, riant de la naïveté du bonhomme, je lui remis une petite toile que j'avais terminée à Hornbach, représentant un lever de soleil, sur la lisière du Hôwald. Si le dessin l'avait frappé, cette fois il parut en extase. Et ce n'est qu'au bout d'un instant que, levant les yeux, il me dit :

« Vous avez fait ça? c'est comme un miracle, un vrai miracle : on voit le soleil derrière les arbres, on voit les arbres et on reconnaît si ce sont des bouleaux, des hêtres ou des chênes. Ça, monsieur Théodore, si vous l'avez fait, je vous respecte.

—Et si je vous proposais, père Frantz, lui dis-je, de rester ici quelques jours, en payant bien entendu, pour aller observer les environs et les peindre, est-ce que vous me mettriez à la porte? »

Une vive rougeur passa sur les joues du brave homme.

« Écoutez, dit-il, vous êtes un bon enfant, vous avez besoin de voir ce pays, le plus beau pays de la montagne, et je me regarderais comme un gueux de vous refuser. Vous mangerez avec nous ce que nous aurons : des œufs, du lait, du fromage, de temps en temps un lièvre; vous aurez la chambre de M. le garde général, qui ne viendra pas cette année ; mais, quant au reste, vous comprenez que je ne peux pas recevoir d'argent de vous.

—Pourquoi cela?

—Non, non, cela ne se peut pas; si vous étiez l'entrepreneur Rebstock, le marchand de



La maison forestière. (Page 8.)

bois Evig, ou tout autre personnage de ce genre, à la bonne heure.

—Pourtant, père Frantz...

—Hé! non, je ne veux pas recevoir un sou. D'ailleurs, je ne suis pas aubergiste, mais... »

Ici le brave homme parut hésiter.

« Mais, fit-il, vous pourriez peut-être... Je n'ose pas vous demander ça; c'est trop!

—Voyons, de quoi s'agit-il? »

Il tourna les yeux vers Loïse, en rougissant de plus en plus, et finit par me dire :

« Cette enfant-là, monsieur Théodore, est-ce que ça serait bien difficile à peindre? »

Loïse, à ces mots, perdit contenance.

« Ah! grand-père, balbutia-t-elle.

— Halte! s'écria le bonhomme, le bras étendu, n'allez pas croire que je vous la demande en grand; non, non, sur un petit papier, tenez, grand comme la main. Ecoute, Loïse, dans trente ou quarante ans, quand tu seras toute grise, ça te ferait joliment plaisir de te revoir en jeune fille. Moi, je ne vous cache pas, monsieur Théodore, que si je me revoyais en dragon, le casque sur l'oreille et le sabre au côté, avec mon petit habit vert et mes grosses bottes, ça me flatterait beaucoup.

—Comment, père Honeck, il ne s'agit que de cela? m'écriai-je; parbleu, c'est tout simple!

—Vous acceptez?

—Si j'accepte! non-seulement je peindrai mademoiselle Loïse sur une belle toile, mais je veux vous peindre aussi vous-même dans ce fauteuil, votre fusil entre les genoux, vos



« Qu'est-ce que tu penses de ça, Loïse? » (Page 7.)

grandes guêtres aux jambes et vos gros souliers ferrés aux pieds; Mademoiselle Loïse, debout, appuyée sur le dos du fauteuil, et, pour que la chose soit complète, nous mettrons ce gaillard-là dans le tableau. »

J'indiquais le chien courant étendu sur le plancher, le museau entre les pattes et les paupières closes.

Le vieux garde me regardait les yeux humides.

« Je savais bien que vous étiez un brave garçon, dit-il après un instant de silence. Ça me fera plaisir d'être avec ma petite-fille, au moins elle me verra toujours comme je suis. Et si plus tard elle se marie et qu'il y ait des petits enfants, elle pourra leur dire : « Ça, c'est le grand-père Frantz; le voilà comme il était. »

Loïse, en ce moment, sortit; le vieux garde, tournant la tête vers la porte, voulut la rappeler, mais il avait la voix enrouée et se tut. Quelques instants après, ayant toussé deux ou trois fois dans sa main, il reprit en me montrant le chien :

« Ça, monsieur Théodore, c'est un bon chien courant, je ne dis pas le contraire, il a du nez et du jarret; mais on en trouve d'aussi bons. Si la chose vous était égale, nous mettrions l'autre dans le tableau. »

Il lança un coup de sifflet, le basset bondit de l'allée dans la salle; l'autre chien s'était aussi levé; tous deux vinrent, la queue frétillante, poser la tête sur les genoux de leur maître.

« Ce sont tous les deux de bonnes bêtes, dit-

il en les caressant; oui, Fox a de bonnes qualités; il tient encore solidement la piste, malgré son grand âge; je lui ferais tort en disant le contraire. Mais, si vous voulez voir une bête rare, regardez Waldine : elle a le nez aussi fin et plus fin encore que l'autre; elle est docile, elle ne se lasse jamais, elle a tout ce qu'un bon chien de chasse doit avoir. Mais tout cela n'est rien, monsieur Théodore, ce qu'il faut considérer dans les animaux, c'est le bon sens, c'est l'esprit naturel.

—Comment, le bon sens?

—Oui, c'est le principal dans les animanx, comme chez les gens. Quand un chien se laisse tromper par les malices d'un renard ou d'un lièvre, quand il suit son nez comme un aveugle, quand il n'a pas le jugement de reconnaître un crochet, une fausse voie ou toute autre ruse pareille; quand il ne profite pas de son expérience et qu'il commet toujours les mêmes fautes, alors vous pouvez avoir un bon chien, mais c'est toujours une bête. Tenez, vous croyez peut-être que Waldine nous entend sans nous comprendre? Eh bien! vous auriez tort de le croire; si j'en disais du mal, au lieu de remuer la queue et de nous regarder d'un air joyeux, elle s'en irait bien vite, et il faudrait siffler plus d'une fois pour la faire revenir. Fox, au contraire, resterait là tranquillement et remuerait la queue, comme si je lui faisais des compliments; pourvu que je ne crie pas, il est toujours content. C'est pour vous dire, monsieur Théodore, que s'il y a des hommes et même des femmes assez bêtes, il y a des bêtes très-raisonnables. Et voilà pourquoi, si cela vous était égal, j'aimerais mieux avoir Waldine près de moi que Fox dans le tableau; car les vrais chasseurs, en la voyant, penseraient : « Ce vieux garde-là se connaissait en chiens; il savait choisir, entre les bons et les meilleurs, ce qu'il y avait de mieux; il ne devait pas revenir souvent la gibecière vide. » Ce qui naturellement me serait plus agréable que de savoir d'avance qu'ils penseraient le contraire.

—Soyez tranquille, papa Frantz, lui dis-je, nous les mettrons tous les deux.

—Non, ce serait trop d'ouvrage, un bon chien suffit, deux tiendraient trop de place; il en faut aussi pour Loïse et pour moi. Mais nous causerons de tout cela plus tard; venez, nous allons voir votre chambre. »

Je repris mon sac, et nous sortîmes pour monter à la galerie; le linge y était encore étendu au soleil. Deux portes donnaient sur le balcon; nous passâmes devant la première, en écartant les touffes de lierre qui s'épanouissaient à travers la balustrade, et le père Honeck ouvrit la porte du fond.

On ne saurait se figurer mon bonheur en songeant que j'allais passer quinze jours, un mois, toute la belle saison peut-être, au milieu de cette nature verdoyante, loin du tracas et des soucis de la ville.

Les contrevents de la chambre que le vieux garde venait d'ouvrir étaient fermés depuis le départ du garde général, à la fin de l'automne précédent. Je ne sais quelle bonne odeur de fruits mûrs imprégnait l'air, le fruitier était sans doute au-dessus. Le père Honeck entra, et poussant le contrevent dans le feuillage qui tapissait le mur extérieur :

« Voilà, monsieur Théodore, s'écria-t-il, regardez. »

Le jour tamisé par la verdure entrant alors, je vis une pièce assez vaste et haute, dont les deux fenêtres s'ouvraient directement sur la vallée, à la cime des airs. Aussi, malgré le feuillage, la lumière des hautes régions y pénétrait dans tout son éclat, découpant sur le mur les festons de la vigne et du chèvrefeuille. Entre les deux fenêtres se trouvait une de ces antiques commodes de chêne sculpté, à ventre rebondi et cuivres ciselés, comme il s'en rencontre fréquemment dans les plus humbles hameaux, depuis la grande dispersion des objets d'art en 1792. A droite, au fond d'une sorte d'alcôve, s'élevait le lit à trois étages de paillasses. Quatre chaises du même style que la commode occupaient l'embrasure des petites fenêtres; et à gauche, dans un vieux cadre noir, se voyait une gravure de Frédéric II, le tricorne penché sur l'épaule et la canne à la main, dans l'attitude d'un caporal *schlague*. Il y avait sur la commode une carafe et deux verres de Bohême.

« Hé! je vais me trouver ici comme un roi, papa Frantz, m'écriai-je transporté d'enthousiasme.

—Vous êtes content?

—Si je suis content! mais à moins d'être un prince, on ne trouve jamais mieux nulle part. Oui, oui, je suis content, très-content, jamais je ne me suis vu aussi bien. Je suis tout à fait au septième ciel! — m'écriai-je en me placant à l'une des fenêtres, et plongeant les yeux de la cour au jardin, du jardin au verger, du verger à la prairie, à la rivière, à l'infini. — Quelle vue! Ah! que je vais bien travailler, que je vais bien respirer, que je vais m'en donner de vos bois, de vos vallons, de vos montagnes, Seigneur Dieu! Et quand je pense que je n'aurai qu'un pas à faire pour être au milieu de ces mousses, de ces bruyères, dans l'ombre de ces arbres... Papa Frantz, il faut que je vous embrasse.

—Allons, allons, dit le brave homme, tant mieux que cela vous convienne; mais regardez si rien ne vous manque.

—Que voulez-vous qu'il me manque? Est-ce que tout n'a pas l'air d'avoir été fait pour moi? est-ce que... Ah! un instant... attendez...

—Hé! je le disais bien.

—Diable! ce n'est pas facile à trouver ici.

—Quoi donc?

—Un chevalet.

—Qu'est-ce que c'est?

—Une sorte de pupitre pour poser mes tableaux.

—Je n'en ai jamais vu, dit le brave homme inquiet.

—Après ça, père Frantz, à la rigueur on peut s'en passer; seulement ce n'est pas commode.

—Si je savais... si j'en avais vu... peut-être...

—Je vais vous donner une idée de la chose.»

Alors ouvrant mon sac, en quatre coups de crayon je lui dessinai un chevalet. Le vieux garde comprit aussitôt.

«Ce n'est que ça! fit-il en riant; soyez tranquille, vous en aurez un demain matin. Je suis un peu menuisier, monsieur Théodore, un peu charpentier, un peu tourneur, je sais un peu de tout; il faut ça quand on vit dans les bois. La petite m'a donné plus d'une fois de l'ouvrage. Laissez-moi faire, je vais prendre ma scie et mon rabot, vous m'aiderez, nous arrangerons tout ensemble.

—Bon, c'est entendu.»

Et, plein d'ardeur, je me mis à déballer mes couleurs, mes pinceaux, ma palette, expliquant au brave homme l'emploi de toutes ces choses, qui lui paraissaient merveilleuses, et dont il attendait avec impatience que je fisse usage. Je déroulai aussi ma toile, afin de fixer les proportions du tableau qu'il s'agissait d'entreprendre; le père Honeck se chargea d'en faire le châssis.

Tous ces détails et ces explications nous prirent bien deux heures. Nous étions encore là, causant, discutant, arrêtant nos mesures, lorsque le son d'une corne nous annonça le retour du petit Kasper.

«Hé! le temps ne dure pas avec vous, dit le vieux garde en se levant. Voici déjà midi; les bêtes arrivent. Descendons, et aussitôt après dîné nous commencerons notre travail.

—En route?» lui répondis-je.

Et nous sortîmes tout joyeux.

II

Au moment où le père Honeck et moi nous reparûmes sur la vieille galerie, il était midi juste; une chaleur accablante régnait dans la montagne. C'est l'heure où tout ce qui vit et respire cherche l'ombre: le bétail au pied des grands arbres, les genoux ployés sous le poitrail, les paupières closes; les fauves dans leurs cavernes humides; les oiseaux au plus épais du feuillage. Alors tout se tait, les insectes seuls bourdonnent par milliards sur les côtes arides, parmi les ronces et les bruyères, et cet immense murmure semble encore grandir le silence.

Le petit Kasper,—ses cheveux jaunes épars sur le front comme une touffe de gazon, la figure couleur de pain d'épice, ses petits bras secs et noirs sortant jusqu'aux coudes d'une toute petite veste de toile autrefois teinte en bleu, et ses pantalons de toile grise filandreux tombant en franges le long de ses jambes,—le petit Kasper, les pieds nus, le nez en l'air, arrivait fièrement, soufflant dans sa corne; et derrière lui cinq ou six chèvres la mamelle traînante, un vieux bouc et trois biquets suivaient au pas dans le sentier poudreux. Ils semblaient devoir être grillés par le soleil, et cependant Kasper se faisait un plaisir de prolonger ses notes d'une seule haleine, jusqu'au fond des abîmes.

«Hé! Kasper, lui cria le vieux garde du haut de l'escalier, commence par faire rentrer tes chèvres, après ça tu feras de la musique jusqu'au soir si tu veux.»

Le petit pâtre ne dit rien; il s'essuya le nez du revers de la main, ouvrit le treillis de la cour, et m'observant du coin de l'œil, il laissa défiler ses chèvres, qui s'empressèrent d'aller cabrioler en chevrotant à la porte de l'étable. Alors le père Frantz me regardant avec un sourire, me dit:

«Ces enfants, il faut toujours crier contre eux!»

Et nous descendîmes l'escalier; puis, ayant tourné le coin, nous entrâmes dans la salle sombre et fraîche à cause du feuillage qui voilait les fenêtres. Loïse venait de déployer une petite nappe blanche à filets rouges au bout de la table. Au milieu de la nappe était une petite soupière et trois assiettes autour. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en songeant que Loïse dînerait avec nous.

« Il faut de l'air quand on dîne, dit le vieux garde en ouvrant les croisées; j'aime encore mieux avoir un peu chaud que de ne pouvoir pas respirer à mon aise. Asseyez-vous là, monsieur Théodore, maintenant que vous êtes des nôtres, ce sera votre place. »

Je m'assis contre le mur. Presque aussitôt Loïse parut avec une carafe d'eau limpide, toute couverte de gouttelettes scintillantes, et la cruche de vin blanc.

En déposant ces objets sur la table, elle leva sur moi un timide regard, et voyant que je la regardais, elle rougit jusqu'aux oreilles. Moi. par un effet sympathique étrange, je me sentis tout ému.

« Eh bien! Loïse, qu'est-ce que nous aurons à dîner? demanda le père Honeck.

—Tu sais bien, grand-père, qu'il n'y a pas de viande à la maison, répondit Loïse d'une voix tremblante; j'ai fait une omelette.

—Une omelette, et il n'y a pas de lard?

—Si, il y a du lard.

—Bon, bon; aussi je pensais... Enfin, monsieur Théodore, voilà; une autre fois nous aurons un lièvre ou des légumes, une autre fois...

—Hé! père Frantz, allez-vous me prendre pour un gourmand, à cette heure?

—Non. Je ne suis pas gourmand non plus, mais les bons morceaux ne me font pas peur. »

Il découvrit la soupière, et l'odeur d'une excellente soupe à la crême se répandit dans la salle. Et la soupe étant servie, nous mangeâmes de bon appétit, le vieux Frantz et moi.

« Quelle fameuse soupe! m'écriai-je en déposant la cuiller.

—Oui, oui, elle n'est pas mauvaise, fit le bonhomme en se passant la langue sur les moustaches. »

Loïse, quelques instants après, étant sortie prendre l'omelette, il se pencha vers moi et me dit tout bas :

« Elle fait les soupes à la crême aussi bien et mieux que la mère Grédel de l'auberge du *Cygne*; c'est une véritable bénédiction. Mais, voyez-vous, monsieur Théodore, il ne faut pas flatter la jeunesse; la flatterie vous enfle le cœur d'une fausse gloire, comme dit le pasteur Baumgarten de Pirmasens, et c'est la pure vérité, il faut toujours... »

Loïse rentrait, il se tut. Après l'omelette, nous eûmes du fromage pour dessert, et un bon coup de vin par là-dessus termina le repas.

« J'ai bien dîné, dit le garde en se levant, et vous, monsieur Théodore?

—Parfaitement, on ne peut mieux, papa Frantz.

—Eh bien donc, allumons une pipe. Kasper, Kasper, arrive ici! »

Le petit Kasper apparut, la tignasse ébouriffée, sur le seuil de la cuisine.

« Ecoute, lui dit le brave homme; tu vas partir tout de suite pour Pirmasens. J'ai promis des grives et des becs-fins à l'hôtel du *Cygne*. Mais ce soir, à six heures, tu seras de retour. »

Le bambin ne répondit pas. Ils entrèrent ensemble dans la chambre voisine, et quelques instants après Kasper traversait l'allée, tenant à la main le chapelet de mésanges et de rouges-gorges, que maître Frantz avait pris le matin. Il gagna le sentier en bondissant comme un cabri. Le père Honeck et moi nous le regardâmes en riant, jusqu'à ce qu'il eût atteint le bois.

« Ce geux-là, dit le garde, n'aime qu'à courir. Il n'a pas de plus grand bonheur que d'être sur les quatre chemins. Hé! hé! hé! »

Puis il entra dans la cuisine, alluma sa pipe, et ressortit en s'écriant :

« A l'ouvrage! »

Il était près d'une heure, les ombres commençaient à s'étendre dans la cour, les deux chiens dormaient sur le pas de la porte, les poules le long des murs, sous la treille.

Nous tournâmes la cour de la maison : je vis en passant Loïse, derrière les petites vitres de la cuisine, qui lavait nos assiettes sur l'évier, et je ne pus m'empêcher de lui faire un petit signe de tête amical. Le vieux garde marchait devant moi. Sous l'escalier de la vieille galerie s'ouvrait une sorte de caveau, où l'on descendait par trois marches. Au milieu se trouvait une de ces tables massives dont se servent les menuisiers pour leur travail; le long des murs pendaient des scies, des rabots, des maillets et d'autres ustensiles du métier.

Le père Frantz se débarrassa de sa camisole, retroussa ses manches, et, prenant une planche de sapin, il l'étendit sur la table en disant :

« Je crois que celle-ci fera notre affaire. Donnez-moi les mesures, monsieur Théodore. »

Alors nous nous mîmes à l'œuvre.

Et voilà, mes chers amis, comment, en l'an de grâce 1839, pendant les plus beaux jours du mois d'août, je me vis installé chez le vieux garde Frantz Honeck, au milieu des immenses forêts du Rothalps.

III

Encore aujourd'hui je me rappelle avec bonheur les premiers temps de mon séjour à la maison forestière. Le père Honeck venait m'éveiller de grand matin.

« Allons ! monsieur Théodore, me disait-il en posant la lanterne sur la commode, le jour approche, il est temps de se lever. »

Moi, détirant mes bras et mes reins, je bégayais :

« Ah ! père Frantz, ah ! si vous saviez comme j'ai sommeil !

—Sommeil, à votre âge ! Bah ! bah ! vous m'avez dit l'autre jour de ne pas vous écouter, que tout cela n'était que des plaisanteries. Voyons, levez-vous ; il fait un temps superbe. »

Alors, prenant mon courage à deux mains, je sautais de mon lit, je tirais mes pantalons, je me passais une poignée d'eau sur la figure, et, tout grelottant, je me penchais dans le treillis pour jeter un coup d'œil sur la montagne.

La rosée tombait en abondance, produisant au loin sur le feuillage son immense et doux murmure; tout était gris, vague, confus. Le vieux garde venait de descendre, laissant sa lanterne sur la commode. Je m'habillais, je mettais mes grosses bottes de cuir roux, pour marcher dans la pluie, et, cinq minutes après, Waldine et Fox grimpaient quatre à quatre l'escalier de la galerie, et me sautaient aux jambes, la queue frétillante, comme pour me dire :

« Dépêche-toi, dépêche-toi : le maître t'attend ! »

Et je m'enfonçais mon grand feutre sur les oreilles, je me glissais devant la petite chambre de Loïse, je descendais dans la cour, où maître Honeck, debout sous le hangar, la carabine en bandoulière, me disait :

« Vous voilà? bon, en route? »

Il ouvrait le treillis du jardin, et nous prenions le sentier qui conduit au Grinderwald. Nous allions d'un bon pas, le père Frantz en avant, le dos courbé, les jambes solides comme à vingt ans ; moi, derrière, la tête encore un peu lourde, les yeux ensommeillés; mais bientôt la fraîcheur matinale, le mouvement, la satisfaction d'avoir vaincu ma paresse dissipaient toutes ces impressions fâcheuses. Au bout de quelques minutes, je me sentais d'un calme, d'une vigueur incroyables, j'aurais fait quinze lieues sans fatigue. Oh ! la marche de nuit, la solitude des bois, la fraîcheur, le parfum des grands sapins et des mille plantes sauvages, que tout cela vous donne de force, que tout cela vous éclaircit les idées et active en vous les ressorts de la vie !

Combien d'âmes aspirions-nous dans cette longue descente du Grinderwald, d'âmes de fleurs, de lierre, de ronces, de mousses? Je n'en sais rien. Mais toutes ces âmes fraîches, jeunes, imbues de rosée, venaient se réchauffer près de notre cœur, comme autour d'un foyer l'hiver; elles se disaient mille choses qu'il me serait impossible de rendre, et qui me montaient à l'esprit en vagues aspirations poétiques; puis elles s'envolaient une à une de notre bouche en fumée bleuâtre, et allaient se perdre dans le feuillage avec un doux murmure.

Oui ! le père Honeck avait raison de m'éveiller, et de me forcer à le suivre ; ce sont encore les plus beaux souvenirs de ma vie.

Et nous ne disions rien, nous marchions livrés à nos impressions, sans éprouver le besoin de nous les communiquer; nous allions vers les *coupes* lointaines du Grinderwald, parmi les populations des bois.

Avez-vous entendu, mes chers amis, de grand matin, la hache du bûcheron frapper le chêne en cadence ? Avez-vous entendu au loin, bien loin, sur la côte, ces coups secs qui se prolongent dans les échos silencieux? Puis les craquements de l'arbre qui s'incline, le cri : « Hé ! oh hé ! là-bas ! Attention ! » Le froissement des feuilles, et le choc sourd du géant qui vient de mesurer la terre, en écrasant les broussailles? Vous est-il arrivé de voir briller, sous la ramée sombre, le feu du charbonnier, enveloppant les bruyères, les mousses et jusqu'à la cime des plus hauts sapins de son auréole pourpre; puis, resserrant ses zones lumineuses, jusqu'à n'être plus qu'une étincelle, pour se développer encore? Et la noire silhouette de l'homme des bois, accroupi près de la flamme, son large feutre aplati sur le dos, fumant son bout de pipe et retournant ses pommes de terre sous la cendre, l'avez-vous aperçue derrière les taillis? Eh bien, c'est au milieu de ce monde perdu dans les vastes forêts du Rothalps que le père Honeck et moi nous allions tous les jours.

Souvent il nous arrivait de rencontrer, au détour du sentier, le sabotier Frantz Sépel, de Rheinthal, Nickel Biger, le charron de Pirmasens, Hans Aden, le menuisier Mayer Fischer, le charpentier, venant chercher eux-mêmes dans les coupes leurs poutres, leurs solives, leurs cœurs de chêne; ou quelques autres braves gens : colporteurs, facteurs, marchands

d'amadou, chrétiens ou juifs, toujours en route pour les choses de leur métier. Alors c'étaient de petites haltes ; on se donnait une poignée de main, on allumait une pipe, on se demandait des nouvelles de la mère Orchel et du père Kasper de tel ou tel village, et dont on n'avait plus entendu parler depuis deux ou trois ans. « Est-il mort? — Se porte-t-il encore bien? — Il doit se faire vieux? — Et la petite Grédel, qui s'est mariée l'année dernière, comment va son ménage? — L'homme est-il aussi bon ouvrier qu'on le disait?... »

On parlait des coupes prochaines, du prix des blés, de la navette, du bétail, rien n'était indifférent au père Honeck; c'est tout simple, quand on n'a que le *Messager boiteux*, de Silbermann, à lire les douze mois de l'année, il faut bien se rafraîchir la mémoire par autre chose.

Grâce à ces courses matinales, au bout de trois semaines je connaissais le pays à fond : les rochers, les torrents, les ravins, les coupes, les charbonnières, les vieux chemins de *schlitte*, bref tous les points de vue de la montagne, sauf pourtant celui du lac des Comtes-Sauvages, dont le vieux garde ne voulait pas entendre parler.

Je me rappellerai toujours qu'un matin, comme nous allions au Grinderwald, la fantaisie me prit pour la vingtième fois d'interroger le père Frantz sur ce fameux lac.

« Ah çà! papa Honeck, m'écriai-je tout à coup, et le lac des Comtes-Sauvages? Quand donc irons-nous le voir? »

Il marchait en avant et se retourna lentement; après m'avoir observé quelques secondes d'un air étrange, il étendit la main vers le nord et me dit d'un ton rude :

« Le lac est là, monsieur Théodore, entre ces trois grands pics; vous pouvez y aller si cela vous fait plaisir.

—Comment, vous ne voulez pas me servir de guide?

—Vous servir de guide pour aller au lac des Comtes-Sauvages? non, non! Chacun est libre de faire ce qui lui plaît. Je ne vous empêche pas d'y aller, puisque le diable vous pousse; mais Frantz Honeck n'aime pas ce côté-là de la montagne. »

Ainsi s'était exprimé le vieillard d'un ton mystérieux qui me donnait beaucoup à penser; mon désir de voir le lac des Comtes-Sauvages n'avait fait que s'en accroître; une sorte de déférence pour l'avis de mon hôte m'empêchant d'y aller, j'attendais une occasion favorable.

Mais pour en revenir à nos courses au Grinderwald, après notre grand tour, nous rentrions à la maison forestière, vers sept ou huit heures. Loïse avait mis la nappe; l'omelette au lard et la cruche de vin blanc nous attendaient au bout de la table. On s'asseyait de bon cœur, on mangeait de bon appétit, on buvait un bon coup, puis on allumait une pipe et l'on s'accoudait sur la fenêtre, pour voir le petit Kasper ouvrir l'étable en faisant claquer son fouet, et grimper la côte, suivi de sa longue file de vaches et de chèvres. On regardait les belles bêtes défiler lentement par la porte de la cour, puis tourner la tête, et prolonger leurs mugissements mélancoliques jusqu'au fond des abîmes. C'était encore un bon quart d'heure de la journée, une de ces scènes champêtres calmes et douces, dont le souvenir vous revient avec bonheur.

J'allais aussi quelquefois seul, le matin, sur la lisière du Hôwald, au bord du Losser, dessiner une roche, un bouquet de chênes, un coin de forêt, ou sur la montagne en face, étudier de plus larges perspectives. Jamais je n'ai travaillé plus ni mieux de ma vie.

Tout cela n'empêchait pas notre portrait d'avancer et même de prendre une assez belle tournure; mais Dieu sait que ce n'était pas la faute du père Honeck. Autant le brave homme se montrait simple, conciliant et modeste pour tout ce qui concernait son état : l'évaluation d'une coupe, l'estimation d'un arbre, le tracé d'un sentier dans les bois, choses qu'il connaissait à fond et dont il ne se vantait jamais, autant il se croyait fort en peinture.

Il me semble encore le voir, assis dans son bel uniforme vert à passe-poil jaune, sa petite casquette pointue inclinée sur l'oreille, bien boutonné, bien brossé, bien solennel, la carabine entre les genoux, la poire à poudre, le sac à plomb d'un côté, la gibecière de l'autre, et ses grosses moustaches grises retroussées; puis, derrière lui, Loïse, rouge comme un coquelicot, ses beaux cheveux blonds coiffés de la petite toque de crins noirs à gros œillets rouges et paillettes d'or, le petit fichu de soie bleu de ciel croisé sur le sein, et ses jolis bras nus potelés appuyés sur le dossier du fauteuil.

J'avais eu beau prier le père Honeck de mettre sa camisole brune de tous les jours, de se tenir moins roide, de se pencher un peu plus selon son habitude, et de prendre une physionomie moins sévère, mes recommandations restaient inutiles.

« Je suis garde-chef, monsieur Théodore, disait-il gravement; sauf votre respect, je me mépriserais moi-même, si je ne portais pas mon uniforme; on dirait : « Voilà un vieux braconnier, un vieux chasseur en contravention, un homme qui n'avait pas de rang dans

les forestiers ! » Ça, c'est contraire à mon opinion, j'aimerais mieux ne pas être peint du tout, que de n'avoir pas mon grade dans le tableau. Je sais bien que le vert est plus difficile à peindre que le reste ; mais, pourvu qu'on voie mon grade, c'est le principal.

—Vous êtes dans l'erreur, père Frantz, le vert n'est pas plus difficile à peindre que le jaune, le brun ou le noir.

—Alors raison de plus, s'écriait-il d'un ton ferme, si ça n'est pas plus difficile, pourquoi mettre ma vieille souquenille au lieu de mon frac? »

J'avais rencontré la même résistance chez lui pour l'attitude.

« Un garde, me disait-il, un vrai garde doit être droit comme au port d'armes; s'il se penche à droite ou à gauche, chacun pense : « Ça, c'est un cagnard, un homme qui remplit mal son service. » Vous comprenez bien, monsieur Théodore, qu'un homme comme moi, qui n'a rien à se reprocher, ne peut pas souffrir qu'on pense cela de lui. Dans le temps, quand j'étais au 6e dragons, je me serais battu plutôt mille fois, que de laisser dire de pareilles choses sur mon compte, à plus forte raison de les laisser peindre, car on oublie les morts, et les peintres ça reste. Si je me penche un peu quand je marche, c'est l'âge qui en est cause et l'habitude de grimper des montagnes; mais, grâce à Dieu, je peux encore me tenir droit devant mes supérieurs. »

Impossible de le détacher de ses idées sur ce chapitre; la moindre observation contraire le rendait aussitôt sombre, il se croyait offensé dans sa dignité personnelle. Outre cela, le père Honeck, d'habitude si calme pour tout le reste, ne pouvait se tenir dix minutes tranquille; une curiosité singulière le poussait à venir voir mon ouvrage. Il inventait dans ce but mille prétextes :

« Maintenant, monsieur Théodore, s'écriait-il tout à coup, fumons une pipe, hein? »

Ou bien :

« Si nous buvions un petit coup, monsieur Théodore, ça nous reposerait; il fait joliment chaud cette après-midi. »

Et, sans attendre la réponse, il se levait et venait se planter derrière moi, disant :

« Hé! hé! tenez, vous mettez un peu trop de rouge, ou un peu trop de gris de ce côté; je n'ai pas le nez aussi rouge ni les joues. Il y en a quelques-uns qui, dans le temps, ont voulu me faire du tort, en répandant le bruit que je buvais trop; cela, c'est tout ce qu'on peut inventer de pire contre un homme; si je les avais connus, j'aurais été capable de leur tordre le cou. Oui, il y a trop de rouge sur le nez.

—Mais soyez donc tranquille, père Frantz, ce n'est pas pour rester, c'est pour le fond, nous couvrirons cette teinte, seulement, au nom du ciel, soyez un peu plus calme.

—Oh! grand-père, murmurait Loïse tout émue, je t'en prie, écoute M. Théodore.

—Allons! allons! puisqu'on va couvrir le rouge, c'est bon, je n'ai plus rien à dire. Tiens-toi donc tranquille, Loïse. Ce gueux de chien ne fait que remuer; si cela vous gêne, monsieur Théodore, je vais lui donner une *danse*, pour lui apprendre à se tenir en repos?

—Non, non, tout est bien ; tournez-vous un peu vers la lumière, c'est cela. Maintenant, ne bougez pas; encore un quart d'heure de patience et je n'aurai plus besoin de vous jusqu'à demain. »

Malgré toutes ces contrariétés, le portrait avançait, les personnages ressortaient de mieux en mieux; j'avais surtout un jour admirable : cette belle lumière tamisée par la verdure. Le feuillage à droite, la petite fenêtre à mailles de plomb, la douce figure de Loïse, ses bras ronds, ses petites mains potelées, son costume de la montagne si frais, si pittoresque, et la figure brune, ridée du vieux garde à l'œil gris, perçant, sous les épais sourcils blancs, tout cela s'harmonisait très-bien dans cette lumière ombreuse.

Et puis j'y mettais du mien, je peignais un peu de mon cœur, de mon amour, de mon enthousiasme, de ma vie en plein air, de mon admiration pour la montagne, de mon existence calme, recueillie au milieu de la forêt; il y avait de tout cela dans ce tableau, le plus complet, le mieux senti que j'eusse fait jusqu'alors.

Plus l'ouvrage avançait, plus aussi le bon père Honeck m'accordait de son estime, de son affection. Souvent, en rentrant de mes courses vers le soir, je le trouvais dans ma chambre, à se contempler avec une sorte d'extase.

« Ah! vous voilà, monsieur Théodore, disait-il, je suis en train de me regarder.

—Et cela vous convient-il un peu plus? Êtes-vous content?

—Monsieur Théodore, est-ce que vous avez besoin de l'avis d'un pauvre vieux comme moi? Vous êtes un peintre, et moi je suis un vieux garde qui ne sait rien. Je vois bien maintenant que vous avez eu raison de mettre du gris, du rouge, du brun et de tout ce qu'il fallait. Vous êtes un vrai peintre. Ça, voyez-vous, quoique ce soit le portrait de Frantz Honeck et de sa petite-fille Loïse, ça ne devrait



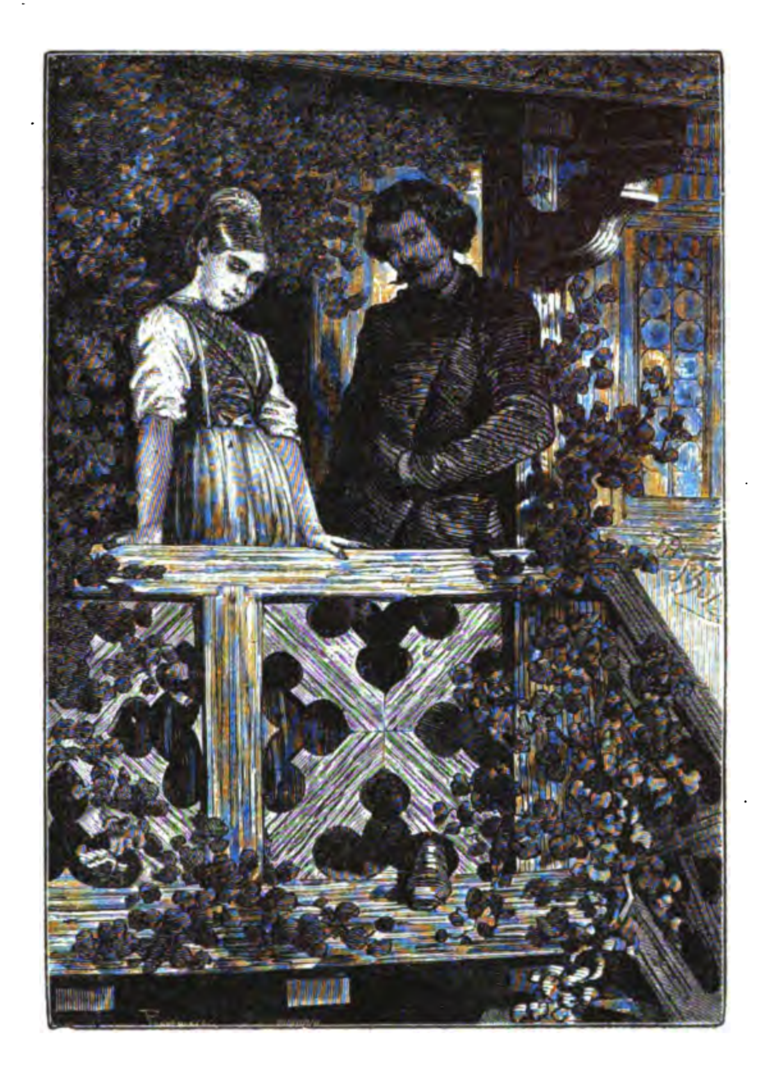
« Je suis garde-chef, monsieur Théodore. » (Page 14.)

pas rester dans la maison d'un pauvre forestier, ça devrait aller dans un château, je vous le dis.

—Oh ! père Frantz, vous vous enthousiasmez trop.

—Non, monsieur Théodore, non; ce n'est pas la première fois que je vois de la peinture; j'en ai vu dans tous les pays : en France, en Allemagne, en Italie, dans les Flandres; seulement alors j'étais jeune, je ne faisais guère attention à ces choses. Maintenant, cela me revient. Je me rappelle que les peintures des Flamands me plaisaient beaucoup plus que les autres; au moins elles représentaient des choses de notre temps : des kermesses, des combats de coqs, des chasses, des danses au village, des bourgmestres; on voyait la maison, le bout de haie, avec le linge de la ménagère étendu au soleil, le pigeonnier, le jeu de quilles, le cheval gris qui mâche sa pitance à la porte de l'auberge, le chemin qui tourne, les femmes en train de faire rouir le chanvre: cela vous réjouissait le cœur. Quel dommage que ces gens-là n'aient pas connu la montagne! comme ils auraient peint les rochers, les vallons, les bois, les torrents, les sentiers! mais ils n'avaient que des moulins à vent et des mares à canards sous les yeux, et par-ci, par-là quelques vaches dans un carré de prairie, avec un vieux saule creux et un ruisseau à grenouilles au bord de la route.

Et en Italie, monsieur Théodore, ils ne peignent que des saints et des saintes, le petit enfant Jésus dans la crèche et l'âne auprès.



Durant plus d'un quart d'heure nous restâmes silencieux. (Page 18.)

C'est toujours beau, mais on finit tout de même par en avoir assez. Ce qu'il y a de pire, c'est que dans une église vous voyez sainte Catherine et sainte Madeleine avec des cheveux blonds, et dans une autre avec des cheveux noirs ou bruns, de sorte qu'on ne reconnaît jamais la véritable. »

Ainsi parlait le vieux garde, d'un ton de conviction qui me charmait; son jugement avait autant de poids à mes yeux que celui du docteur Everbeck de Tubingue, le plus fameux critique en matière d'art de toute l'Allemagne. Mais c'est surtout l'opinion de Loïse que j'aurais voulu connaître; je n'osais la lui demander, et pourtant j'en avais un désir extrême.

« Voyez le bon sens de cette petite, me dit un jour le père Frantz : hier matin, en revenant du Grinderwald, je rêvais tout le long de la route à notre portrait, et je me demandais comment un peu de vert, de jaune ou de rouge sur du gris, peut représenter des personnes tellement bien, qu'on croirait les voir longtemps encore après qu'elles sont mortes. Plus je rêvais à cela, moins je comprenais la chose. En ouvrant la cour, je vois Loïse en train de donner à manger aux poules. « Hé! Loïse, que je lui dis, fais-moi le plaisir, si tu peux, de me dire pourquoi notre portrait est plus beau que celui de sainte Catherine, de l'église de Pirmasens? — Mon Dieu, grand-père, c'est parce qu'il est vivant. — Vivant? — Hé! oui! ce n'est pas votre figure ni la mienne que M. Théodore a voulu peindre, ni les feuilles de vigne à la fenêtre, ni le jour derrière, c'est

notre esprit. » Comprenez-vous cette finesse ? s'écria le bonhomme; elle avait deviné la chose du premier coup. Hé! hé! hé! il n'y a plus d'enfants! il n'y a plus d'enfants. »

Et le père Frantz se mit à rire. Moi, j'étais heureux; enfin, je savais ce que pensait Loïse.

Le vieux garde ne se doutait pas de mon affection croissante pour sa petite-fille; et moi-même, m'en rendais-je bien compte? Je n'en sais rien. Toujours est-il que l'image de Loïse se confondait chaque jour de plus en plus avec celles des êtres qui m'étaient le plus chers au monde. A la maison, je ne pouvais entendre son pas furtif, le frôlement de sa robe sur la vieille galerie, ses allées et ses venues dans la cour, sans prêter l'oreille. Dehors, à la campagne, Loïse était là, je la voyais marcher devant moi dans le sentier; sa taille gracieuse, sa blonde chevelure, sa démarche légère m'apparaissaient au loin dans l'ombre des taillis. Et le soir, quand, hâtant le pas, le toit de la maison forestière se découvrait à travers le feuillage, ce n'était pas le père Honeck que je voyais d'abord, c'était encore Loïse sur la galerie, dans le jardin, ou bien à la plus haute lucarne du grenier, liant les folles brindilles du lierre et du chèvrefeuille.

« Hé! monsieur Théodore, avez-vous trouvé de beaux paysages? me criait-elle de sa douce voix. Êtes-vous content de votre course d'aujourd'hui?

—Oui, Loïse, oui, je suis heureux, bien heureux, tout est beau dans la montagne! »

J'aurais bien voulu pouvoir en dire davantage, mais le regard si calme, si limpide, si bienveillant de la petite-fille du vieux garde m'inspirait peut-être encore plus de respect que d'amour.

Pourtant, un soir que nous étions sur la vieille galerie à regarder le soleil d'automne, ce beau soleil rouge comme du feu, s'incliner dans les gorges lointaines, et que tous deux, immobiles et rêveurs, nous nous taisions en face de ce grand spectacle, tout à coup, et comme malgré moi, je m'écriai d'une voix frémissante :

« Oh! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ne puis-je rester ici toujours? Pourquoi faut-il quitter ce pays? »

Loïse me regarda toute surprise.

« Vous voulez partir, monsieur Théodore? fit-elle, tandis qu'une légère teinte rose colorait son front.

—Oui, Loïse, oui, il le faut! On m'attend là-bas, à Dusseldorf... et puis... le tableau est fini! »

Ma voix tremblait. Loïse, qui m'avait regardé, baissa la tête sans répondre. Après un long silence, elle murmura comme se parlant à elle-même :

« Mon Dieu!... je n'avais jamais pensé à cela! »

Durant plus d'un quart d'heure, nous restâmes silencieux, accoudés au bord du balcon et n'osant levant les yeux. J'entendais une voix intérieure me crier : « Parle... parle donc... dis-lui que tu l'aimes! » Mais une autre voix plus forte me disait : « Non, Théodore, ne fais pas cela... rappelle-toi l'hospitalité du père Honeck... songe que le vieillard t'a traité comme son propre fils... Ce que tu promettrais à Loïse, tu n'es pas sûr de pouvoir le tenir. »

Et comme j'écoutais ces deux voix, ne sachant à quoi me résoudre, le petit Kasper apparut à la lisière de la forêt, suivi de sa longue file de chèvres; alors Loïse, se levant comme au sortir d'un rêve, me dit :

« Voici sept heures, monsieur Théodore, le père ne peut plus tarder à rentrer; il faut que j'aille voir à la cuisine. »

Elle descendit l'escalier le front penché, l'air rêveur. Moi, j'entrai dans ma chambre, et la tête entre les mains, au bord de la fenêtre, je réfléchis à ce qui venait de se passer, jusqu'à ce que la voix joyeuse du père Honeck se fit entendre :

« Hé! monsieur Théodore, criait-il, descendez donc, la nappe est mise. »

Alors je descendis me mettre à table. Le père Frantz avait abattu ce jour-là un superbe coq de bruyères et se proposait de le porter lui-même au garde général à Pirmasens. Il nous raconta qu'en revenant des chaumes, une harde de sangliers avaient déboulé sur sa route, et qu'il irait un de ces quatre matins leur rendre visite, pour me faire goûter de la hure au vin blanc. Tout cela le mettait en joie, et il but même un coup de plus qu'à son ordinaire. Puis, se passant la main sur les moustaches :

« Enfant, dit-il à Loïse, la nuit est belle, allons-nous asseoir sur le banc dehors, et chantons le cantique :

Seigneur Dieu, père des bons cœurs. »

Loïse rougit et dit qu'elle ne se sentait pas bien disposée à chanter.

« Bah! fit le brave homme en la prenant par le bras, il faut s'y mettre, et ça viendra tout seul. Monsieur Théodore, vous n'avez pas encore entendu chanter Loïse, elle a une voix, une voix... enfin, venez, je n'en dis pas plus. »

Nous sortîmes.

Le petit Kasper était en train de se couper un manche de fouet dans la haie du jardin. Nous nous assîmes sur le vieux banc de pierre moussu, contre le feuillage, et le père Honeck, d'une voix grave, commença :

« Seigneur Dieu, père des bons cœurs. »

La douce voix de Loïse, s'élevant doucement après la sienne, monta vers les cieux d'un élan si juste, que toutes les fibres de mon cœur en tressaillirent.

Cette voix grave et forte et cette voix si pure avaient des accords tellement parfaits, que je ne me souviens pas d'avoir entendu quelque chose de plus beau; c'était comme un lierre dont les festons s'enlacent avec grâce jusqu'à la cime d'un vieux chêne du Grinderwald. Et puis la nuit était splendide; les bandes pourpres du couchant s'étendaient d'une vallée à l'autre, une faible brise agitait le feuillage. Moi, grave, recueilli, j'écoutais, et à la fin, entraîné par une force intérieure, ma voix finit par s'unir à celles du vieux garde et de sa petite-fille. Cette nuit-là, le Seigneur, en nous écoutant, dut être satisfait de ses enfants et se dire : » S'il y en a beaucoup de cette espèce, nous ne recommencerons pas de sitôt le déluge. »

Le petit Kasper, étendu dans une broussaille voisine, allongeait le cou, et, ses grands yeux bruns écarquillés, nous regardait d'un air d'extase. Quand nous eûmes fini, le père Honeck s'étant écrié :

« Eh bien! Kasper, que penses-tu de cela!»

Le petit, pour toute réponse, s'essuya la joue du revers de la main.

Jamais cette belle soirée ne s'effacera de ma mémoire; nous restâmes là tous trois à chanter, à causer du tableau, à parler de chasse, de courses lointaines, de beaux paysages, jusque vers dix heures.

Les étoiles brillaient par milliards, quand enfin le vieux garde, se levant, dit :

« Demain, à trois heures, il faut que je sois en route pour Pirmasens. Allons nous coucher. Bonsoir, monsieur Théodore.

—Bonsoir, père Frantz; bonsoir, mademoiselle Loïse. »

Et je montai l'escalier, remerciant le Seigneur de ses grâces infinies.

IV

Une fois seul dans ma chambre, lorsque je me pris à rêver aux événements de ce jour, une mélancolie douce et profonde s'empara de mon âme. Je n'éprouvais nulle envie de dormir, et je m'assis, le coude au bord de la fenêtre, la tête sous les larges feuilles de vigne qu'argentait la lune.

Tous les bruits de la maison forestière expiraient un à un, le vieux garde se mettait au lit, les chiens s'arrangeaient dans leur niche, le silence, le grand silence arrivait, à peine interrompu par le vague murmure de la brise, et moi je pensais :

« Dans quelques jours, tu seras, le sac au dos et le bâton à la main, sur le seuil de cette maison; Loïse te dira de sa douce voix : « Adieu, monsieur Théodore, adieu! » Le père Honeck t'accompagnera cent pas sur la côte, jusqu'à l'embranchement de la source, puis il te serrera la main en s'écriant : « Allons, allons, il faut nous quitter; je vous souhaite un bon voyage, monsieur Théodore, que le ciel vous conduise! » Et tout sera fini; ces jours de bonheur, de calme et d'amour, ne seront plus qu'un rêve. »

Et, songeant à ces choses, mon cœur se gonflait.

« Ah! si tu pouvais vivre de tes œuvres, me disais-je, ou si ta tante Catherine te faisait une bonne pension, tu saurais bien à quoi te décider. Mais, en cet état, il faut que tu partes, et, puisque ta voix tremble chaque fois que tu parles à Loïse, il faut éviter d'être seul avec elle, afin que le père Frantz, en pensant à toi, se dise toujours : « C'était un brave garçon, un honnête homme! » Et que toi-même tu penses la même chose sur ton propre compte. »

Je résolus alors d'aller le lendemain au lac des Comtes-Sauvages, dès que le père Honeck serait en route pour Pirmasens, et je me couchai vers onze heures, satisfait d'avoir pris ces résolutions.

Mais d'autres événements devaient s'accomplir en cette nuit, des événements étranges et tels qu'ils ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Les savants pensent qu'il n'est rien en ce monde qui ne tombe sous nos sens, et les mêmes hommes, à l'heure de la mort, regardent dans l'ombre d'un air effrayé, comme s'ils voyaient quelque chose de terrible, et leurs yeux font peur à voir; alors chacun se dit : « Qu'est-ce qu'ils regardent ainsi? Il y a donc d'autres êtres parmi nous qui vont et viennent, et que les mourants seuls aperçoivent? »

La mouche, tant qu'elle voltige au soleil, ne voit point l'araignée qui la guette dans sa toile; elle ne la voit qu'au moment où, prise entre ses pattes velues, il est trop tard. Mais

que peut-on affirmer sur un pareil sujet? Ces êtres existent-ils, ou n'existent-ils pas? c'est ce que nous saurons un jour; le plus tard possible sera le mieux.

Moi, je me borne à raconter ce que j'ai vu, estimant qu'il ne faut rien ajouter ni retrancher en pareille matière, de peur d'avoir à s'en repentir.

Je dormais donc depuis une heure environ, quand les aboiements plaintifs de Waldine et de Fox m'éveillèrent en sursaut. Je me levai sur le coude, prêtant l'oreille. La lune était magnifique, et juste en face de ma fenêtre; le treillis, avec ses feuilles et ses grappes, se découpait sur son disque étincelant en ombres noires, ainsi que les petites vitres hexagones, et, plus loin, cinq ou six flèches de sapin en vignette.

Au sortir du sommeil, cet effet d'ombres et de lumière éblouissante me parut merveilleux; mais les aboiements des chiens avaient quelque chose de lugubre: c'étaient des hurlements à plein gosier, lents, prolongés, partant des tons les plus bas, pour s'élever jusqu'aux notes les plus aiguës.

Je me rappelai aussitôt que Spitz, le vieux chien de ma tante Catherine, avait gémi de la sorte durant toute l'agonie de mon pauvre oncle Mathias, et ce souvenir me glaça le sang.

Bientôt les sourds mugissements des vaches, le nasillement des chèvres et les grognements des pourceaux, levant du groin les volettes de leurs réduits, se confondirent avec la plainte des chiens dans un tumulte épouvantable. Puis le père Honeck bondit de son lit, la fenêtre au-dessous s'ouvrit brusquement, et le tic-tac sec, rapide, d'un fusil qu'on arme, frappa mon oreille. Je m'attendais à entendre un coup de feu retentir dans la nuit, et cette attente me donnait froid; mais les chiens continuaient de hurler, les bestiaux de mugir sans interruption; et finalement, comme je sentais le sang se retirer lentement de mes joues, la voix forte du vieux garde s'éleva, criant d'un ton rude :

« Fox, Waldine, vous tairez-vous à la fin! »

Ce fut un soulagement pour mon cœur d'entendre cette voix; et, le dirai-je, les craintes superstitieuses qui s'étaient emparées de mon âme se dissipèrent; il me sembla que les influences mauvaises étaient en fuite, et je me levai plein de courage.

De la vieille galerie j'aperçus aussitôt, sous les vifs rayons de la lune, le père Honeck, son fusil à la main, debout devant le petit mur de la cour. Il était en simple pantalon, la tête haute, ses cheveux gris ébouriffés, et semblait écouter quelque chose.

Je descendis l'escalier à la hâte.

« Au nom du ciel! père Frantz, qu'est-ce que tout cela? m'écriai-je à voix basse.

—Hé! fit-il sans tourner la tête et le bras étendu vers la gorge du Losser, c'est le gueux qui passe avec sa bande. Écoutez là-bas! »

Je prêtai l'oreille; pas un bruit autre que le grondement lointain de la rivière ne s'entendait dans la montagne. Cela m'étonna.

« Mais, père Frantz, repris-je après un instant de silence, je n'entends rien. »

Alors le vieux garde, comme au sortir d'un rêve, se retourna tout pâle, et, ses yeux gris fixés sur les miens, il dit d'un air étrange :

« C'est un loup! Oui... c'est le vieux loup du Veierschloss avec ses louveteaux. Tous les ans, ce gueux-là vient rôder autour de la maison. Les chiens l'ont senti... ils ont eu peur! »

Et, s'approchant des chiens, il leur passa la main sur la tête pour les calmer, disant :

« Allons, allons, Waldine, couchez-vous... la maudite bête est déjà loin... elle ne veut pas revenir. »

Les chiens tout tremblants se serraient aux jambes de leur maître; le nasillement des chèvres et le beuglement du bétail commençaient à se calmer.

Le père Honeck, s'étant relevé, désarma son fusil, et me dit en s'efforçant de sourire :

« Je suis sûr que vous avez eu peur, monsieur Théodore? D'entendre la nuit des chiens hurler à la mort, ça produit toujours un drôle d'effet; mille idées vous passent par la tête. Que voulez-vous, les chiens sont comme les gens, quand ils deviennent vieux ils radotent, un pauvre loup maigre les effraye; au lieu de tomber dessus, ils crient comme des aveugles, et se sauveraient volontiers par le trou de la grange. Enfin, enfin, les voilà tranquilles, on n'entend plus rien à l'écurie. Allons nous coucher, et tâchons de nous rendormir. »

Ce disant, le père Frantz ouvrit sa porte, et moi, tout frémissant encore, je remontai dans ma chambre.

Tout ce que je venais de voir et d'entendre ne me paraissait pas naturel : le ton du vieux garde, sa pâleur, l'expression singulière de ses yeux gris en me parlant de loups et de louveteaux, tout cela me semblait équivoque. J'étais agacé jusqu'au bout des nerfs. Était-ce le froid de la rosée, l'interruption de mon sommeil, ou toute autre cause qui m'avait mis dans cet état de surexcitation? je n'en sais rien; mais, pour la première fois, des idées de puissances invisibles, d'êtres surnaturels, me traversèrent l'esprit.

Bref, je me couchai et m'enveloppai de ma couverture jusqu'aux oreilles; puis, les yeux

tout grands ouverts, je me pris à regarder vers les petites vitres, songeant à ces choses. La lune avait dépassé la fenêtre, elle éclairait la côte et la sapinière au-dessous. Tout en rêvant, j'écoutais le grondement sourd des chiens se ranimer de seconde en seconde, comme un bruit d'orage qui s'éloigne : ces animaux frémissaient comme moi.

Enfin tout se tut, et, l'esprit frappé de lassitude par ces événements étranges, je m'endormis profondément.

V

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai ; les poules caquetaient dans la cour, les chiens galopaient sur la côte, tout était calme, paisible, autour de la maison forestière. Je m'habillai tranquillement et je descendis dans la grande salle. Là, le père Honeck, en camisole de laine, se promenait de long en large d'un air soucieux. Les assiettes fleuronnées, le fromage d'Emmental, la cruche de vin blanc, brillaient sur la nappe à petits filets rouges au bout de la table.

« Encore ici, père Honeck ! m'écriai-je tout étonné, je vous croyais en route pour Pirmasens.

—Kasper est allé porter le coq là-bas, monsieur Théodore, » me répondit le brave homme.

Puis, au bout d'un instant, quand nous fûmes assis, il ajouta :

« Il faut que je reste, Loïse est un peu malade ; elle ne se lèvera pas aujourd'hui. »

Les événements de la nuit me revinrent aussitôt à l'esprit ; je me rappelai que Loïse n'était pas sortie pendant notre grande alerte, et cela me parut étrange. J'aurais bien voulu parler de ces choses au père Frantz ; mais, jusqu'à la fin du déjeuner, le vieux garde resta rêveur, il me sembla moins communicatif qu'à l'ordinaire ; évidemment il me cachait quelque chose, je ne crus pas convenable de l'interroger.

« Allons, allons, ce ne sera rien, père Honeck, dis-je en me levant après le repas.

—Espérons que ce ne sera rien, fit-il d'un ton grave. Sortez-vous aujourd'hui, monsieur Théodore ?

—Oui, je vais dessiner la *Roche aux Grives*, dans le Hôwald.

—Bon, allez, dit-il, comme heureux d'être débarrassé de moi. Si vous avez faim à midi, vous descendrez à la scierie des *Trois-Hêtres*, et vous casserez une croûte avec le vieux Reinhart. »

J'inclinai la tête et je sortis. Quelques instants après je suivais le sentier du Hôwald, mon carton sous le bras.

« Il est temps que tu partes, me disais-je fort triste. Le portrait est fini, la petite est malade, le père Frantz a des secrets, tu deviens une gêne pour eux. Tout a son terme dans ce bas monde ; on t'a fait bon accueil, on t'a bien hébergé, tu dois être satisfait. Maintenant, adieu, monsieur Théodore, portez-vous bien ! »

J'étais désolé.

L'image de Loïse, cette douce figure blonde et rose, me tenait au cœur. Le ton un peu sec du vieux garde, en me parlant de sa petite-fille, me donnait aussi beaucoup à penser. Loïse était-elle réellement malade, ou le père Honeck se doutait-il de mon affection pour elle ? Que d'idées je me forgeais sur ce mystère ! J'allais au hasard : une éclaircie lointaine dans les taillis, le profil d'un vieil arbre, la silhouette grise de quelque roche pourrie, rongée de mousse ou couverte de lierre, m'arrêtait ; j'aurais voulu travailler, emporter de la montagne un dernier souvenir, mais je n'avais de goût à rien : l'image blonde seule me préoccupait.

Vers trois heures, le temps devint brumeux ; jusqu'alors je n'avais vu les grands bois que drapés de soleil ; une pluie fine, bleuâtre, se mit à tomber. Je descendis à la scierie, et le vieux ségare, étendant la main, s'écria :

« Voilà l'automne, monsieur Théodore ; encore six semaines ou deux mois, et nous aurons l'hiver. Je le sens déjà dans mes vieux os ! »

Longtemps debout sous le toit de l'échoppe, nous regardâmes la pluie rayer l'air et les arbres s'estomper dans la brume ; mais, la pluie continuant toujours, Reinhart dut me prêter sa grande casaque de laine grise, pour retourner chez mon hôte.

En grimpant le sentier, où l'eau ruisselait en abondance, je pris la résolution définitive d'avertir le père Honeck que j'allais reprendre le chemin de Dusseldorf.

Vers six heures, j'approchais de la maison forestière, et j'apercevais de loin le vieux garde qui m'attendait sur le seuil. Il leva la main et parut content de me revoir ; mais ce ne fut qu'un éclair, et sa figure reprit aussitôt une expression sérieuse.

« Avez-vous des habits pour changer, monsieur Théodore ? me dit-il dans la cour.

—Oui, j'ai tout ce qu'il faut.

—Eh bien ! montez, je vous attends, la table est mise.

—C'est bien ; j'arrive dans cinq minutes. »

Il rentra dans l'allée; je grimpai l'escalier de la vieille galerie, et, m'étant changé des pieds à la tête, je redescendis m'asseoir à table. Comme le temps était sombre, Frantz Honeck venait d'allumer la lampe. Nous soupâmes en tête-à-tête sans échanger une parole, lui, rêveur, les yeux fixés dans son assiette, moi, gêné de ce silence, auquel notre manière d'être ordinaire ne m'avait pas habitué.

Cela dura près d'une demi-heure ; la vieille horloge de Nuremberg, par son tic-tac monotone, et le grand murmure de la pluie sur le feuillage au dehors, semblaient allonger les minutes à l'infini, en vous forçant de les compter par millièmes de seconde. Cette soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Comment annoncer au garde mon prochain départ? C'était tout simple, je n'avais qu'à dire : « Père Honeck, je pars demain. » Oui, mais que penserait-il d'une résolution si subite? Ne pourrait-il pas l'attribuer au mécontentement que me faisait éprouver sa tristesse, à l'ennui de ne plus voir Loïse, peut-être même à la découverte du secret qu'il voulait me cacher? Que sais-je? Dans l'incertitude, tout vous arrête.

Je regardais le vieux garde, qui fronçait ses sourcils blancs et ne paraissait guère songer à moi. Cependant, comme il reculait sa chaise et prenait sa pipe au bord de la fenêtre, ce qu'il faisait toujours après le souper, tout à coup, élevant la voix, je lui dis :

« Père Frantz, voici la pluie ; elle peut durer quelques jours... Le portrait est fini... ma tante Catherine m'attend à Dusseldorf... Ma foi, j'aime autant vous l'annoncer tout de suite : demain, je pars ! »

Alors lui, fixant son œil gris sur moi, me regarda jusqu'au fond de l'âme, et, au bout de quelques secondes, il répondit :

« Oui... oui... je m'attendais à cela... Vous allez partir... et vous emporterez une mauvaise idée de Frantz Honeck et de sa petite-fille.

—Une mauvaise idée ! mais je n'ai jamais trouvé nulle part, maître Frantz, une hospitalité comme la vôtre, aussi franche, aussi cordiale, aussi...

—Bon, bon, ce n'est pas cela que j'entends. Il ne faut pas vous cacher de moi, monsieur Théodore, vous avez une figure trop honnête pour cacher vos pensées aux autres. J'ai vu la nuit dernière, et je vois encore maintenant dans vos yeux, que vous avez deviné quelque chose : vous soupçonnez Frantz Honeck de vous cacher des secrets. »

Je ne pus m'empêcher de rougir, et lui, tout en bourrant sa pipe, ajouta :

« Eh bien ! vous ne dites pas non, vous voyez bien que j'avais raison. Mais il ne sera pas dit qu'un honnête garçon comme vous, un homme de cœur, un vrai peintre, quittera cette maison avec de mauvais soupçons sur notre compte. Non, non, cela ne peut pas aller, vous saurez tout : vous saurez pourquoi j'ai refusé de vous conduire au lac des Comtes-Sauvages, pourquoi les chiens hurlaient à la mort la nuit dernière... pourquoi Loïse est malade... enfin tout ! J'ai réfléchi; depuis ce matin je pense à cela. Ce n'est pas au premier venu qu'on va confier des choses de la famille, des choses saintes, je dis des choses de la religion et de l'honneur ; non, il faut connaître, il faut aimer et estimer les gens pour en venir là.

—Maître Honeck, votre estime et votre amitié me touchent beaucoup, mais si vous voyez le moindre inconvénient...

—Non, il n'y en a pas, il n'y en aurait que si vous étiez un gueux. Écoutez, monsieur Théodore, je vais descendre à la cave chercher une cruche de vin, et, puisque vous voulez partir, eh bien ! nous boirons un bon coup ensemble. »

Et, sans attendre ma réponse, il descendit à la cave.

On peut s'imaginer mon étonnement ; le ton grave du père Frantz m'annonçait de sérieuses confidences. La scène étrange de la nuit précédente, ces hurlements lugubres des chiens, l'indisposition de Loïse, le refus du vieux garde de me conduire au lac des Comtes-Sauvages, comment tout cela pouvait-il s'expliquer? Quelle histoire mystérieuse pouvait rendre compte de faits si disparates? Je l'avoue, toutes ces choses avaient surexcité ma curiosité au plus haut point.

Lorsque le père Honeck reparut dans la salle, sa figure était transfigurée, son air préoccupé depuis la veille, avait fait place à une sorte d'exaltation. Il déposa la cruche sur la table, puis s'asseyant et remplissant les verres :

« Bourrez d'abord votre pipe, me dit-il, ce sera long ; mais, quand on se quitte pour longtemps et peut-être pour toujours, on ne regrette pas une nuit passée ensemble. A votre santé, monsieur Théodore.

—A la vôtre, maître Frantz. »

Nous bûmes. Le vieux garde, se penchant dans la fenêtre, regarda dehors : la nuit était venue, la pluie avait cessé, et l'on n'entendait plus que le clapotement régulier des gouttes d'eau glissant et tombant d'une feuille sur

l'autre. Il revint ensuite s'asseoir d'un air rêveur, et commença en ces termes :

« Vous saurez qu'il y a quatre cents ans vivait dans ce pays une famille de loups. Quand je dis de loups, j'entends de gens farouches, qui n'aimaient que la chasse et la guerre, et qui se figuraient que les plantes, les animaux et les hommes avaient été créés pour être mangés par eux. On appelait ces gens les Comtes-Sauvages, et dans nos anciennes chartes forestières, ils n'ont pas d'autre nom. Eux-mêmes se prétendaient de la vieille souche des rois *Burckar* de Souabe. Vous dire s'ils avaient raison, je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient tous velus, trapus et larges des épaules; qu'ils avaient tous, de père en fils, le front bas et plat, les yeux jaunes, le nez en griffe, la bouche très-grande garnie de dents blanches, solides et bien plantées, et le menton massif couvert d'une barbe fauve, qui leur montait jusqu'aux tempes. Leurs bras étaient si longs, ainsi que leurs mains, qu'ils pouvaient dénouer leurs jarretières sans se baisser, et cela leur donnait un grand avantage pour manier le sabre, la hache ou tout autre instrument de mort dont ils se servaient volontiers.

Du reste, il faut être juste, on n'a jamais vu sur les deux rives du Rhin, de Strasbourg à Cologne et plus loin encore, de meilleurs cavaliers et de plus fameux chasseurs que ces Comtes-Sauvages : ils passaient les jours et les nuits à cheval, soit à poursuivre le cerf, soit à piller, à voler, à brûler et à saccager les petits châteaux, les couvents, les églises et les bourgades des environs.

Cette espèce de brigands nobles s'était nichée, depuis les temps de Jésus-Christ, dans une forteresse bâtie sur le roc vif, au bord du lac qui porte leur nom; les moindres blocs de cette forteresse avaient au moins dix pieds en tous sens; les herbes poussaient entre à foison, et même les arbustes, comme le houx, la ronce et l'épine blanche. On aurait dit une ligne de rochers; mais derrière ce feuillage s'ouvraient des fentes, par lesquelles les archers lançaient leurs flèches sur les passants, comme les chasseurs à l'affût abattent un pauvre lièvre sans défiance.

Un large fossé, rempli par les eaux du lac, entourait ces murs, et au-dessus se dressaient quatre hautes tours carrées où se balançaient, au bout de longues barres de fer, les malheureux paysans qui s'étaient permis de braconner sur les terres des Comtes-Sauvages.

Naturellement, les corbeaux, les chouettes et les éperviers se plaisaient beaucoup dans un endroit où la chair ne manquait jamais. On en voyait dans tous les trous du Veierschloss, se grattant la nuque de la patte, ou se nettoyant les plumes en attendant l'heure du déjeuner, ou rangés à la file, le cou dans les épaules et le bec encore rouge, en train de sommeiller et de digérer après le repas, sur les cordons des remparts. Le soir, leurs cris sinistres remplissaient la vallée, avec les chansons des reîters, comme autour d'une bonne ferme les cris des moineaux se mêlent au tic-tac des batteurs en grange, après les moissons.

Voilà, monsieur Théodore, la manière dont vivaient ces Burckar, en société des gueux qu'ils avaient rassemblés pour accomplir leurs mauvais coups : cela menaçait de durer toujours. Heureusement, lorsque la misère est trop grande parmi les hommes, le Seigneur du ciel vient à leur secours, par des moyens que de pareils bandits ne peuvent pas se figurer.

Le dernier de ces Burckar s'appelait Vittikâb; il ressemblait à tous les autres par la figure, la couleur de la barbe, la longueur des bras, l'amour de l'or, de l'argent, de la chasse, des chevaux et des chiens.

Et puisque nous en sommes là, je vous dirai que les Comtes-Sauvages avaient obtenu, par le croisement du chien de berger, du danois et du loup, une race de chiens tellement bons pour la chasse, tellement hardis, tellement infatigables, qu'on n'en a jamais vu de pareils. C'étaient des chiens-loups, maigres, musculeux, l'oreille droite, les yeux dorés, les mâchoires solides comme des crampons de fer; ils avaient la queue traînante, les jarrets en équerre comme toutes les bêtes fauves, les griffes noires. Dans toute la vénerie ancienne on parle de ces chiens; on voudrait en ressusciter l'espèce, car, pour l'attaque du sanglier, elle manque toujours; mais c'est une race perdue, on a beau faire, elle ne reviendra jamais.

Vittikâb avait donc les mêmes goûts et le même caractère que les autres Burckar : c'était le plus grand chasseur et le plus grand pillard de son temps. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance un vieil Almanach où l'on représentait son pillage de Landau. Toutes les maisons étaient en feu, les gens grimpaient sur les toits et levaient les mains au ciel; on jetait les paillasses par les fenêtres; les Trabans, au bout de la rue, avaient deux ou trois enfants enfilés dans leurs lances comme des grenouilles; ça vous faisait dresser les cheveux sur la tête. Quand on pense que des hommes ont pu faire des choses pareilles, il y a de quoi frémir. En bas on lisait : « Grand pillage de Lan-



Seigneur Dieu, père des bons cœurs. (Page 18.)

dau, année 1409. » Et sur une autre page on voyait le portrait de Vittikâb, farouche, une espèce de pot de fer sur la tête, avec un bec qui lui descendait depuis le front jusqu'au bas du nez. Rien qu'à le voir, on pensait : Celui-ci méritait d'être écorché vif; c'était le plus grand gueux de la terre. »

En ce moment, le père Frantz, devenu pâle d'indignation, alluma gravement sa pipe à la chandelle; il avait les paupières baissées, et attendait que le tabac fût bien allumé; une pensée triste assombrissait son front. Moi, je le regardais tout rêveur. Enfin, il remit la chandelle au milieu de la table et poursuivit :

« Maintenant, je suis forcé de vous dire que, dans le nombre des gens de Vittikâb, était mon sept ou huitième grand-père. Cela me fait de la peine chaque fois que j'y pense; j'aimerais mieux descendre d'un de ces misérables paysans qui, pendant des siècles, ont souffert les injustices et les barbaries de gueux pareils ; car cela m'attendrirait sur le sort de mes ancêtres, au lieu que je suis forcé d'en rougir. Comme je ne peux rien y changer, je considère cela comme une punition de mon orgueil, si j'étais capable d'en avoir; mais vous savez bien, monsieur Théodore, que je n'en ai pas, et que je tiens seulement à l'honneur de mon grade, comme tout homme doit y tenir, lorsqu'il l'a mérité.

Ce Honeck donc était grand veneur du Veierschloss. Si vous passez demain près du lac des Comtes-Sauvages, vous verrez les ruines du château; c'est un grand tas de dé-



— Hé ! c'est le gueux qui passe avec sa bande. (Page 20.)

combres qui couvrent au moins trois arpents de bruyères. Deux tours sont encore debout vers la montagne. Entre les deux tours, on voit l'arc de la porte, et au-dessus de la porte, à droite, près de la fente d'où sortait une des poutres du pont-levis, reste une fenêtre ronde. C'est là que demeurait Zaphéri Honeck, dans une espèce de voûte au-dessus du corps-de-garde. On ne peut plus y monter, parce que l'escalier en est tombé; mais, dans ma jeunesse, je me rappelle bien que mon grand-père Gottlieb m'a conduit là, pour me raconter cette histoire.

De la voûte, Zaphéri voyait d'un côté la montagne en face, et de l'autre il pouvait regarder dans la première cour du Veierschloss; car il y avait deux cours entourées de hautes murailles, et sombres comme des citernes. Dans la première, le veneur voyait toutes les niches des chiens burckars à la file; un escalier à droite qui menait aux appartements du Comte-Sauvage; à gauche un escalier pareil, qui montait à la galerie des reîters; et au fond, les cuisines, la boucherie et la buanderie. Dans la seconde cour, où l'on entrait par une grande porte cochère, se trouvaient les écuries et le bûcher. Vous pourrez visiter cela demain, et vous reconnaîtrez que c'était solidement bâti.

Honeck venait coucher dans cette voûte, et le reste du temps, il courait la montagne. Je ne sais pas s'il prenait part aux expéditions de Vittikâb, mais il ne devait pas être meilleur que les autres, d'autant plus que le Comte-

Sauvage l'aimait beaucoup : il ne partait jamais pour la chasse sans lui; ils couraient ensemble dans les bois comme le vent; ils s'entendaient aussi bien l'un que l'autre aux ruses et aux détours du gibier. On n'a jamais trouvé d'homme pour sonner du cor comme ce Honeck, excepté Vittikâb, dont la trompe était trois fois plus grande, et dont le souffle déchirait presque l'airain. Quand ils sonnaient ensemble la fanfare, on les entendait des cimes de Hôwald à cellés du Steinberg; les vieux bois en tremblaient.

Honeck avait quelque chose de joyeux dans le caractère, mais Vittikâb était toujours sombre comme la nuit; ses yeux jaunes semblaient chercher quelque chose à tuer; il ne riait jamais. Chaque soir, dans son ennui, il faisait monter Honeck dans sa caverne entourée de haches d'armes, d'épées à deux mains, de vieux bois de cerf, de défenses extraordinaires clouées au mur, et, lui montrant la table, il disait :

« Mange, bois, ton maître te l'ordonne ! »

Et le veneur, qui ne demandait pas mieux, s'asseyait devant le plat de venaison; il mangeait de bon appétit, et buvait à grands gobelets le vin des moines, comme disait le comte. C'était le vin du pillage de Marmoutier. Ils se grisaient ensemble. Honeck portait le vin comme une outre; il avait les joues et le nez cramoisis. Vittikâb, plus il buvait, plus il devenait pâle, plus les pensées sombres abaissaient ses sourcils fauves, plus il éprouvait le besoin de détruire. Alors quelquefois, à la nuit close, quand au dehors les hiboux par milliers babillaient entre eux côté à côte le long des corniches, secouant leurs ailes et faisant claquer leur bec tout bas, le Comte-Sauvage regardait, face à face, durant des demi-heures son ami Honeck sans cligner de l'œil, les lèvres serrées et le nez courbé d'un air terrible. Et quand l'autre y pensait le moins, il s'écriait tout à coup :

« Pourquoi ris-tu, mauvais gueux? »

Honeck, comme tous les vieux chasseurs, fermait l'œil gauche sans le vouloir; c'était un tic, il ne pouvait s'en empêcher.

« Je ne ris pas, monseigneur, disait-il.

— Et moi je dis que tu ris, hurlait le Burckar.

—Puisque vous le voulez, je ris, faisait Honeck; mais c'est plus fort que moi.

—Pourquoi ris-tu? répétait le comte furieux.

—Je pensais à la chasse, et...

—Tu mens... tu pensais... tu pensais à quelque chose d'autre...

—A quoi diable voulez-vous que je pense? s'écriait Zaphéri. Si vous me disiez seulement une bonne fois à quoi vous voulez que je pense, je vous répéterais toujours la même chose, et vous seriez content. »

Ces paroles calmaient Vittikâb quand il avait encore une lueur de bon sens, mais d'autres fois sa fureur augmentait; ses yeux jaunes avaient des reflets d'or, au lieu d'être pleins de sang; alors il n'était que temps pour Honeck de se sauver; car, lorsqu'il avait cette figure, le Burckar essayait toujours d'assommer son veneur. Aussi, sans perdre une minute et sans dire bonsoir, au premier éclair que celui-ci voyait dans les yeux de son maître, il courait à la porte, le comte le suivait comme un loup enragé, bégayant : « Arrête ! arrête... ou je te fais pendre ! » Mais Zaphéri ne l'écoutait plus; il dégringolait de l'escalier comme un voleur. Les chiens hurlaient dans la cour, les reîters sortaient du corps-de-garde pour voir, et le comte, au grand air, se calmait aussitôt; les hurlements des chiens le réveillaient de son ivresse, il rentrait en trébuchant et nasillant des paroles confuses.

Honeck grimpait dans sa voûte et poussait les deux gros verrous de la porte de chêne, puis il s'étendait sur une peau d'ours pour cuver son vin.

C'est ainsi que les deux ivrognes passaient tous les jours et les nuits que fait le Seigneur. Cela se renouvelait régulièrement tous les soirs, à moins que, pendant le souper, on entendît dehors se démener un grand orage; c'étaient les plus beaux temps pour Vittikâb : il écoutait avec bonheur le tonnerre gronder dans les gorges du Hôwald; et lorsque la pluie, le vent, la grêle se battaient ensemble dans l'air, lorsque le lac tout entier, blanc d'écume, se dressait aux remparts du Veierschloss, lorsque tous les oiseaux des créneaux, arrachés de leurs trous, partaient dans les ténèbres comme des feuilles mortes raflées par l'ouragan, le Comte-Sauvage se levait brusquement et criait : « En route ! »

Et ils descendaient, Honeck et lui, chancelants, appuyés l'un sur l'autre; ils sellaient des chevaux. Les reîters, qui les avaient vus descendre, s'étaient dépêchés d'abaisser le pont; ils partaient ensemble comme la foudre, se mêler aux bruits, aux hurlements. Alors, Vittikâb riait au milieu du fracas des arbres renversés et de la pluie battante; il riait comme on grince des dents. Puis, revenant au petit jour, à travers les bourgades lointaines, il disait au veneur :

« Honeck, ce matin je vais pouvoir dormir un peu. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

Et les pauvres gens des villages forestiers, les bûcherons, les charbonniers, — souvent sans travail et sans pain, le toit de chaume percé par la pluie, la femme et les enfants grelottant de froid, — tout hagards sur le seuil de leurs misérables baraques, voyant passer le terrible Burckar, les joues plus tirées et les yeux plus enfoncés que les leurs, se disaient entre eux :

« Un si grand seigneur, un homme si puissant, qui possède tous les biens de la terre, dont les greniers ploient sous le blé, dont les caves sont pleines d'or, comment peut-il avoir l'air si misérable?... Ah! si nous étions à sa place... si nous avions la centième partie de ses biens, et seulement les miettes de sa table, c'est nous qui serions heureux!... c'est nous qui bénirions le Seigneur! »

Oui... oui... c'est facile à dire : « Nous serions heureux! » seulement il faudrait voir le fond de l'âme des autres, avant de vouloir être à leur place. Les moineaux ont aussi froid et faim chaque hiver, ils crient d'une manière pitoyable et demandent à manger; mais au printemps comme ils redeviennent gais, comme ils se poursuivent de branche en branche, comme ils chantent! A quoi me sert d'avoir toujours printemps, si je ne jouis de rien? A quoi me sert d'avoir la plus belle prairie de la montagne, si la rosée du ciel ne descend jamais dessus et si les herbes se dessèchent? A quoi me sert d'être le plus fort, le plus puissant, le plus riche, si jamais un regard de tendresse ne vient me réchauffer le cœur, et si jamais le souvenir d'une bonne action ne me remue les entrailles? Chacun sent bien où son bât le blesse, mais il ne porte pas le fardeau des autres... Avant de vouloir en changer, il faudrait essayer un peu. »

Le vieux garde, en cet endroit, cligna de l'œil en souriant; il remplit nos verres.

« A votre santé, monsieur Théodore.

—A la vôtre, père Frantz.

—Vous croyez peut-être, reprit-il, que c'est le remords de ses meurtres, de ses incendies, de ses pillages qui rendait le Burckar si misérable? Eh bien, au contraire, il regrettait de ne pas en avoir fait assez! Ce qui le rendait si furieux contre le genre humain, ce brigand, vous allez le savoir; et vous verrez s'il n'y a pas une providence sur la terre, vous verrez si les pauvres honnêtes n'ont pas de meilleures raisons d'être réjouis, que les gens riches et prospères en apparence, mais qu'un ver ronge intérieurement.

Vingt ans avant, du temps que Vittikâb en avait trente, il s'était marié avec une fille de la noble famille de Lichtenberg, appelée Oursoula. Le Comte-Sauvage aimait cette jeune femme, belle et plus instruite que lui des choses de notre sainte religion; et il l'écoutait quelquefois, lorsqu'elle lui demandait de remettre une redevance à des misérables, au lieu de les faire pendre. Il agissait de la sorte dans l'espérance de voir bientôt naître d'elle un rejeton de la noble race des Burckar, lequel aurait aussi des droits sur le Lichtenberg, parce qu'Oursoula était fille unique : ces idées adoucissaient son caractère.

Mais, quand arriva l'enfant, figurez-vous sa rage de voir un véritable monstre, un être hideux, qui ne ressemblait à rien des hommes. Au lieu de se dire que cela provenait de la férocité des Burckar, qui, de père en fils, s'étaient conduits comme des loups, et de se soumettre à la justice du Seigneur, il arracha l'enfant à sa mère pour l'étrangler. Cette jeune femme, qui malgré tout aimait la pauvre créature, car vous savez, monsieur Théodore, que le cœur des mères est ainsi fait, qu'elles aiment leurs enfants en proportion de leur faiblesse, de leurs défauts et de leurs infirmités : — c'est l'Éternel qui l'a voulu dans sa pitié pour des êtres aussi faibles que les petits enfants; il a voulu que l'amour fût aussi grand que le besoin, et nous devons le bénir à cause de sa bonté infinie, puisque cet amour de mère, il l'a tiré de lui-même.— Eh bien! cette pauvre mère se jeta sur le bras du Comte-Sauvage en gémissant tellement, en le suppliant si fort, avec tant de larmes et des paroles si touchantes, que lui, le plus grand monstre de sa race, se sentit presque attendri; il éprouva quelque chose en faveur de la misérable créature. Malgré cela il repoussa sa femme et se sauva dans sa caverne, à l'autre bout de la galerie. Et comme il courait derrière la balustrade, voyant tous les veneurs, tous les piqueurs et les reîters au-dessous, dans la cour, avec leurs trompes et leurs cors de chasse, qui attendaient la naissance du jeune Burckar, pour le saluer d'une fanfare de guerre, comme ses nobles ancêtres, il leur cria d'une voix terrible :

« Le Burckar est mort! Que Goëtz arrive, et que les autres s'en aillent au diable! »

Puis il entra dans son repaire.

Le Goëtz qu'il avait fait appeler était un vieux chasseur de cinquante ans encore robuste, et qui l'avait élevé, lui Vittikâb. C'était le plus dévoué serviteur de sa maison. Dans les derniers temps, cet homme ayant voulu tuer le sanglier acculé, en s'agenouillant, le couteau ferme au genou, et criant : *Vildsaü!* selon la coutume, avait manqué la gorge, et l'animal furieux, par un coup de boutoir sous

la hanche, l'avait rendu boiteux pour le restant de ses jours. Il était rude de caractère et de figure, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir assez bon cœur tout de même.

Deux minutes après il entrait chez le Comte-Sauvage, qui, lui montrant le monstre étendu sur la table, s'écria :

« Tiens... regarde ça... c'est un Burckar! »

L'autre recula, et le comte, riant comme un renard le cou pris dans un piége, dit :

« C'est le sang de tes maîtres... D'abord l'idée m'est venue de l'exterminer... mais le sang des Burckar mérite plus de considération. Écoute, vieux, te voilà boiteux, tu ne peux plus marcher, tu montes difficilement à cheval; eh bien! tu vas prendre ce descendant de Virimar, tu te cacheras avec lui dans la tour des Martres, et vous vivrez ensemble. Peut-être qu'il finira par embellir avec l'âge. »

Et comme Goëtz voulait faire une observation :

« J'ai honte de mon sang, dit Vittikâb, il faut que je le cache; je ne puis compter que sur toi. Si tu me refuses, je jetterai le monstre au lac; mais ensuite malheur à toi si je me repens.

—C'est bon, répondit Goëtz, j'obéirai. »

Le jour même, on fit courir le bruit qu'on enterrait l'enfant. Goëtz et Vittikâb descendirent dans le caveau de Virimar le premier des Burckar, avec un petit cercueil, et suivis d'une vingtaine de reîters portant des torches. On enferma le cercueil dans le tombeau de Virimar; puis Goëtz se retira dans la tour des Martres avec le monstre; et Hatvine, la nourrice de Vittikâb, une vieille pillarde toute grise, qui suivait les expéditions sur une mule, pour panser les blessés et surveiller le butin, Hatvine fut chargée de porter la pâture à ces deux êtres abandonnés. Chaque matin, elle sortait de la cuisine et grimpait là-haut avec une grande casserole : elle prenait l'escalier de la galerie, et montait à la tour des Martres, la plus haute du Veierschloss.

La mère, qui nuit et jour criait, pleurait, sanglotait pour revoir son fils, finit par en mourir de chagrin; et les femmes de Lichtenberg qui l'avaient suivie pour la servir, disparurent sans qu'on ait su ce qu'elles étaient devenues. Seulement, la sage-femme Lisbeth de Pirmasens, qui avait accouché la comtesse, fut dévorée par deux gros chiens danois, un soir qu'elle était descendue dans la cour. Ces deux chiens, qu'on ne lâchait jamais, à cause de leur férocité, que pour la grande attaque de la louve sur ses petits, ou du solitaire, cette nuit-là se promenaient par hasard; ils dévorèrent la sage-femme, et ce fut tout.

Vittikâb, après ces événements étranges, ne se possédait plus de fureur; il en voulait à tout le monde et surtout aux enfants. C'est alors qu'il entreprit ses grandes guerres de Trèves, de Lutzelstein, de Schirmeck, de Landau. Tout le Hundsrück, l'Alsace et les Vosges retentirent de ces événements épouvantables, et le souvenir s'en est transmis à travers quatre siècles, pour démontrer jusqu'où peut aller la cruauté des hommes sans foi, ni religion, ni honneur. Les animaux féroces, si l'on pouvait écrire ce qu'ils font, n'auraient pas d'histoire aussi terrible. Mais que voulez-vous? Otez de notre cœur la crainte de Dieu, l'amour de nos semblables, enseignés par l'Évangile, et tous, tant que nous sommes, nous ne connaîtrons plus que nos intérêts, nos ambitions et nos haines : nous serons pires que les bêtes, ayant plus de moyens de nous nuire et de nous déchirer.

A la fin de ces guerres, qui durèrent huit ans, Vittikâb revint au Veierschloss tout pâle, au lieu d'être rouge comme autrefois, et tout sombre, au lieu d'être bon vivant avec son capitaine Jacobus, son lieutenant Kraft et sa vieille nourrice Hatvine. Il ne pouvait plus supporter que Honeck, parce qu'ils chassaient et buvaient ensemble.

Toujours il ruminait quelque chose : tantôt d'aller massacrer le monstre, tantôt d'aller le prendre malgré sa laideur, et de le proclamer Burckar, en exterminant tous ceux qui ne le trouveraient pas beau; car de penser que les Géroldsek, les Dagsbourg, les Lutzelstein, ses proches cousins, tous sauvages comme lui, chassant, guerroyant, cherchant à se détruire les uns les autres, de penser que des parents qu'il aurait voulu voir en enfer, hériteraient un jour de ses biens, qu'ils partageraient entre eux ses forêts, ses chiens, ses chevaux et l'or entassé depuis tant de siècles par les Burckar dans les caveaux du Veierschloss, de penser que cela devait arriver tôt ou tard, des flammes rouges lui passaient devant les yeux : il frémissait des pieds à la tête, et se promenait de long en large sur ses galeries, les yeux écarquillés, sa barbe rousse ébouriffée, l'air sombre et rêveur, comme un tigre derrière les barreaux de sa cage.

« Comment sortir de là?... comment sortir de là?... »

Plus il y pensait, moins il en voyait le moyen. Il aurait voulu tout brûler, le Veierschloss et les bois; mais la terre restait toujours, l'or et les décombres; ses cousins pouvaient rebâtir. « Comment faire! » Il se grisait pour s'ouvrir les idées, puis, à la nuit, on le voyait s'accrocher aux balustrades, de ses longues

mains poilues, et grimper l'escalier de la tour des *Martres*. Il allait voir si le monstre, que le vieux Goëtz avait baptisé du nom de Hâsoum, finissait par ressembler à un homme; mais il en redescendait toujours plus rempli d'horreur.

La vieille Hatvine seule et Goëtz connaissaient le secret; on se doutait bien au Veierschloss que des choses mystérieuses se passaient là-haut; mais personne ne se serait hasardé d'aller y voir; si par malheur Vittikâb vous avait rencontré sur l'escalier, il vous aurait fendu la tête jusqu'au menton.

Ces choses durèrent en cet état douze ans, pendant lesquels eurent lieu de nouvelles expéditions contre les châteaux de Triefels, du Haut-Barr, de Fénétrange et beaucoup d'autres, car, dans ces temps sauvages, tous les seigneurs de la ligne des Vosges et du Mont-Tonnerre étaient en guerre perpétuelle; pour un reîter tué, mille autres se présentaient: les paysans payaient toujours; mais quand ils avaient tout perdu, quand ils n'avaient plus ni feu ni lieu, l'idée de se faire reîter et d'abandonner père, mère, femme, enfants; de ne plus songer qu'à soi, de boire, de chanter, de se goberger, de piller, de brûler, de saccager et de pendre, au lieu d'être brûlé, saccagé et pendu soi-même, cette idée du diable finissait par leur venir, et voilà pourquoi les reîters ne manquaient jamais. Pour rester honnête homme, il fallait un grand courage.

Vittikâb réussissait dans toutes ses entreprises, mais à quoi bon? Regardait-il fièrement ses vieux chênes et ses hêtres en revenant de la chasse? aussitôt il pensait: « Mes cousins auront de belles forêts! » Ses vassaux, par centaines, arrivaient-ils avec leurs charrettes de blé, d'orge, d'avoine, de foin, de poules, d'œufs, de beurre, au temps des redevances? au lieu d'être content, il se disait à lui-même: « Mes cousins seront riches! » Avait-il fait une bonne campagne, le chemin était-il couvert de ses mules, pliant sous le poids de l'or et de l'argent pillé dans les églises, dans les couvents et les bourgades d'Alsace ou de Lorraine? il ne chantait pas avec son grand capitaine Jacobus et ses reîters joyeux; seul derrière et tout pâle, il s'écriait entre ses dents: « C'est encore pour les Géroldsek et les Dagsbourg que je viens de risquer ma peau; je remplis les caves de Virimar, ils les videront! » Ainsi de suite; plus il vieillissait, plus la plaie s'envenimait.

Et puis, de temps en temps, surtout le soir, après le départ de Honeck, une idée terrible lui passait par la tête. Il se rappelait tout à coup que pendant l'incendie de Landau, comme un vieux forgeron tout chauve s'échappait de la rue des Trois-Lances, traînant son petit-fils dans une paillasse, pour le sauver du carnage, il les avait fait jeter tous deux dans la flamme, et que ce vieillard, debout au milieu du brasier, tenant l'enfant des deux mains en l'air, pour le préserver aussi longtemps que possible, s'écriait:

« Burckar sans entrailles, Burckar sans cœur et sans pitié, tu auras besoin d'entrailles et de pitié, et tu n'en trouveras point. Exterminateur d'enfants, tu demanderas des enfants et tu n'en auras point... Sois maudit comme Hérode! »

Il revoyait cela dans l'ombre: cette figure de vieillard, ces yeux étincelants; il entendait cette voix, et malgré l'ivresse du vin, il bégayait: « Tu mens!... tu mens!... j'aurai des enfants! » Et le vieux semblait lui répondre: « C'est toi qui mens! tu n'en auras point; tu n'auras que des monstres! »

Ce rêve ne l'empêchait pas de penser toujours: « Je suis encore jeune, je peux me marier, je peux choisir une femme de noble sang, de sang pur, qui rafraîchisse le sang brûlé des Burckar, et je peux avoir des enfants. »

Or il advint, au bout de la douzième année, un événement qui le fit réfléchir encore plus que tout le reste. C'était au commencement de l'automne; on lui avait annoncé, la veille de ce jour, que des marchands de Flandre allaient passer dans les défilés de Hôwald, avec un grand nombre de mules chargées d'argent et d'étoffes de soie; et tout aussitôt le gueux, à la tête de ses reîters, commandés par le capitaine Jacobus et le lieutenant Kraft, était allé s'embusquer au fond de la vallée des Roches, à cinq ou six lieues du Veierschloss.

Les marchands tardèrent longtemps de venir; enfin ils parurent vers onze heures ou minuit. Alors Vittikâb et les autres, poussant leur cri de bataille: « *Wildsaü!* » se précipitèrent en avant. Mais quelle ne fut pas leur surprise d'entendre, au lieu des gémissements et des cris de grâce, un autre cri de guerre, celui des Geierstein: « *Haslach!* » retentir en face d'eux, dans une autre gorge! C'était le terrible bossu du Geierstein, le fameux brigand Bockel, qui, prévenu comme Vittikâb du passage des marchands, venait lui disputer la proie.

Ce Bockel, vraiment monstrueux par la voûte de ses épaules musculeuses et sa figure de sanglier, ne lâchait pas facilement ce qu'il avait cru tenir. Il était tout aussi résolu que le Comte-Sauvage, tout aussi vigoureux, il avait

à peu près le même nombre d'hommes. Leur indignation à tous deux, lorsqu'ils virent qu'au lieu de prendre, il s'agissait de gagner le butin, ne connut plus de bornes. Le clair de lune, au milieu de la vallée, était magnifique. Sans s'être dit un mot, sans parler de s'entendre ni de partager, les Burckar et les Geierstein, comme deux troupes de vautours, fondirent l'un sur l'autre; et durant un quart d'heure, on n'entendit que le bruit des masses d'armes frappant les cuirasses et les casques, comme les marteaux l'enclume, les cris de rage des blessés, les apostrophes haletantes des chefs, qui s'étaient saisis pour se renverser. On ne vit bientôt plus que des reîters dans la prairie, des chevaux débandés, partant ventre à terre, la crinière droite, dans toutes les directions, et le reflet des lames, des haches et des cuirasses entassées les unes sur les autres dans la vallée.

Les marchands, pendant ce temps, filaient aussi vite que possible et tâchaient de gagner la plaine. Vittikâb et le bossu, voyant cela, en frémissaient d'indignation. Ils étaient alors aux prises. Vittikâb, avec sa latte, cherchait le défaut de l'armure et ne le trouvait pas; c'était une cotte de mailles; il finit par saisir Bockel à la gorge pour l'étrangler, mais celui-ci, dans le même instant, lui donnait de sa hache un tel coup sur la tête, que le pot de fer à bec d'aigle en fut broyé, et que sans l'épaisseur de son crâne, Vittikâb eût enfin obtenu la récompense de ses crimes: il tomba de cheval comme mort. Le bossu aurait bien voulu l'achever, car depuis longtemps il maudissait le Comte-Sauvage, qui lui volait, disait-il, ses meilleures affaires; malheureusement le capitaine Jacobus venait de remporter des avantages sur les Geierstein, il en avait tué trois, Kraft deux; Bockel vit que sa troupe était diminuée, il jugea prudent de battre en retraite. Les Burckar restèrent maîtres du champ de bataille; mais les marchands avaient gagné le large. C'est ainsi que se termina cette rencontre.

On rapporta Vittikâb sur une mule au Veierschloss; la vieille Hatvine lui rasa la tête pour s'assurer qu'elle n'était pas fêlée; le sang lui sortait du nez, de la bouche et des oreilles; il en perdait beaucoup, et c'est ce qui le sauva sans doute, sans parler des onguents de Hatvine et de ses herbages. Enfin il en échappa cette fois encore, mais durant trois mois il ne put monter à cheval, parce que chaque pas du trot lui répondait dans la tête. Il en voulait terriblement à Bockel, qui, de son côté, regrettait de n'en avoir pas fini d'un seul coup avec son plus rude adversaire.

Voilà ce qui rendit le Comte-Sauvage encore plus sombre qu'auparavant. «Je me fais vieux, se disait-il; dans le temps, j'aurais paré le coup de hache, j'aurais trouvé le défaut de la cotte plus vite au-dessous du gorgerin, j'aurais trouvé quelque chose... Je vieillis! »

Et puis, il songeait que si le coup de hache avait été plus fort d'une idée, il lui aurait fendu la tête, et que c'en eût été fait de tous les Burckar présents et futurs. Ses cheveux repoussèrent, mais on remarqua qu'ils étaient devenus blancs d'un côté; sa barbe grisonnait, ses yeux se creusaient; c'était le commencement de la fin; lui-même le comprenait, et le vieux vin des moines lui semblait amer.

Un soir qu'il se grisait comme d'habitude avec son veneur, — lequel ne disait mot et ne faisait que lever le coude, en clignant de l'œil de temps en temps, — Vittikâb, froid, sombre et rêveur, écoutait un hibou qui, dans la meurtrière voisine, jetait son cri de seconde en seconde au milieu du silence. Tout à coup, sortant de son rêve, il dit:

« Demain, au petit jour, tu selleras deux chevaux et nous partirons ensemble, tu entends?

—Pour la chasse? demanda Honeck.

—Non, pour aller voir les Roterick au Birkenstein, de l'autre côté du Losser. »

Après ces paroles il se tut, et Honeck, inclinant la tête, dit:

« C'est bon, monseigneur, c'est bon! »

Mais il ne comprenait pas l'idée du Comte-Sauvage, car les barons de Roterick étaient ennemis des Burckar depuis des siècles, et jusqu'alors Vittikâb, bien loin d'aller les voir, les traitait avec mépris et même se moquait d'eux en toute occasion.

Vous saurez, monsieur Théodore, que les Roterick appartenaient à la vieille noblesse d'Allemagne. Ils étaient plus nobles et plus courageux dans le fond que les Burckar, mais pauvres et ruinés, parce que tous les honnêtes gens du monde sont ruinés tôt ou tard par les filous, lorsqu'ils se montrent trop confiants, trop généreux, et qu'ils ne se tiennent pas en garde. Ceux-ci, depuis les premiers temps, avaient toujours été trompés et volés par les Burckar, sans jamais avoir été battus par eux. Ils avaient défendu notre sainte religion contre les Sarrasins, et la mère patrie contre les Turcs, les Espagnols et les Italiens. Ils avaient suivi les croisades à la conquête du saint sépulcre, et les empereurs, toutes les fois qu'il s'était agi de venger l'honneur, ou de défendre les droits de la vieille race contre n'importe qui.

Les Burckar, pendant ce temps, restaient

dans leurs montagnes; ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, et les Roterick, au retour de leurs campagnes lointaines, trouvaient toujours que ces gueux leur avaient pris un coin de bois, une vallée, un étang, ou quelques villages. Cela les indignait, on contestait, on bataillait; mais comme au retour de la guerre on est affaibli, comme l'argent manque et les hommes aussi, les Roterick ne pouvaient soutenir leurs droits jusqu'au bout, et les Burckar finissaient par rester maîtres de ce qu'ils s'étaient adjugé eux-mêmes. Ils appelaient cela de la finesse; les voleurs et les filous sont habiles à ce compte; il leur suffit de n'avoir ni cœur, ni honneur, ni justice, et d'exploiter le cœur, l'honneur et la justice des autres.

C'est ainsi que les Roterick s'étaient vu dépouiller de fond en comble; et les Burckar, qui les craignaient toujours, ne pouvant s'en débarrasser loyalement, avaient même fini par brûler leur château de Birkenstein.

D'après tout cela, chacun peut se figurer les sentiments du dernier Roterick pour le dernier Burckar : il ne l'appelait que le bandit. Vittikâb, de son côté, traitait l'autre d'*Armléder* et de va-nu-pieds, parce qu'il était vraiment pauvre, et que son antique castel, défoncé du côté de la montagne,—où s'étendait, en guise de remparts, une rangée de palissades, — n'ayant plus à l'intérieur qu'une écurie et son grenier à foin, quatre vaches, une vieille bique et deux chiens maigres, avec une tourelle où roucoulaient des pigeons, présentait plutôt l'aspect d'une misérable ferme incendiée que d'une noble résidence.

Mais tout cela n'empêchait pas Roterick de rester fier, comme s'il eût commandé deux mille reîters, et lorsqu'il chevauchait sa vieille bique, l'épée sur la cuisse, de regarder Vittikâb du haut de sa grandeur d'un air superbe. Il vivait misérablement, c'est vrai, avec sa fille Vulfhild et son vieil écuyer Péters; les redevances d'un pauvre village et la chasse dans les bruyères suffisaient à peine aux besoins de sa famille; mais autant le sang des Comtes-Sauvages était aigri, brûlé, vicié, autant celui des Roterick était riche, noble et florissant; dans toute l'Allemagne, on disait : « *Roterick, beau sang! Burckar, sang de loup!* » Vittikâb le savait bien; il réfléchissait depuis longtemps sur ce chapitre, et avait pris la résolution, — pour avoir des enfants à face humaine,—de se marier avec Vulfhild, et d'accorder au vieux baron toutes les satisfactions et dédommagements qu'il pourrait exiger.

Il ne dit rien provisoirement de ces choses, et partit le lendemain de bonne heure avec Honeck pour Birkenstein. Roterick, en casaque de cuir roux, grand, maigre, sec, l'œil gris, la tête blanche comme neige, mais encore droit et ferme malgré son grand âge, Roterick était justement sur la porte du vieux burg, dont l'arc se découpait sur le ciel, l'autre côté des murailles étant tombé; il regardait fièrement ses bruyères, lorsque le Burckar et son veneur parurent. D'abord son indignation ne connut pas de frein. Il leur intima l'ordre de ne pas approcher, et le vieux Péters accourut avec une longue hallebarde; mais, Vittikâb s'étant présenté comme voulant réparer les injustices de ses ancêtres, et former avec les Roterick une alliance indissoluble, le vieux noble, étonné d'un langage si nouveau, leur permit de mettre pied à terre dans la cour.

Puis Vittikâb et lui entrèrent dans la salle d'armes, seule pièce encore intacte du Birkenstein, et s'entretinrent pendant deux longues heures.

Dieu sait ce que le Comte-Sauvage promit au vieillard! Il lui promit sans doute tout ce qu'il aurait exigé, s'il eût été fort et capable de réclamer ses droits les armes à la main : la reconstruction de son château, la restitution de ses domaines, de ses écuries, de sa meute. Cela devait être, car à l'issue de cette conférence, ils étaient réconciliés. Vittikâb, accompagné du baron, alla voir Vulfhild, qui vivait dans une tour moussue à faire des tapisseries, en société de deux vieilles. Malgré l'air sinistre du Burckar, malgré sa tignasse moitié rousse et moitié grise, la fille de Roterick consentit à devenir châtelaine du Veierschloss, et permit au Comte-Sauvage de baiser ses longues mains blanches.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en revenant de là, Vittikâb, qui galopait à toute bride près de son veneur, semblait rajeuni de vingt ans; ses joues pâles avaient repris des couleurs, il riait tout haut, et s'écriait d'une voix d'aigle en se retournant :

« Zaphéri, ça va bien. Nous aurons des enfants, cette fois... de vrais enfants... Nous les dresserons à la chasse, hé! hé! hé! Ce seront de solides Burckar; ils auront les bras longs et poilus, mais ce seront des hommes!

—Je vous crois, monseigneur, répondit l'autre, sans rien comprendre à ces paroles. Tout ce que monseigneur veut, il le peut; personne ne saurait dire le contraire.

—Oui, faisait Vittikâb, la vieille race des Burckar n'est pas morte. Les Géroldsek et les Dagsbourg ne mettront pas les mains dans l'or de Virimar jusqu'aux coudes, ils ne chasseront pas notre gibier, ils ne monteront pas nos chevaux! »



« Sois maudit comme Hérode. » (Page 29.)

Et, se dressant sur ses étriers à plein vol, les deux bras en l'air et sa longue figure jaune animée d'enthousiasme, il jetait des cris de triomphe qui retentissaient dans tous les bois d'alentour.

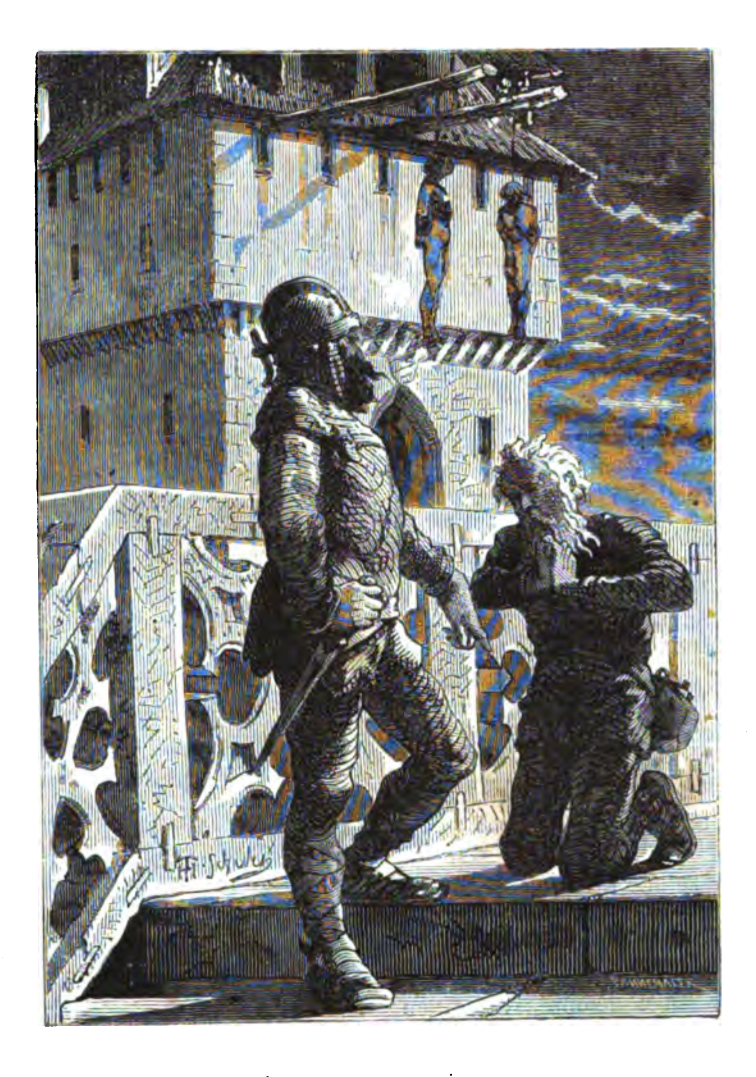
Honeck ne l'avait vu qu'une fois si joyeux : c'est à l'assaut de Landau, quand il grimpait aux murs et se dressait dessus en abattant les lances à coups de hache, comme l'herbe des champs. Il était terrible à voir dans sa joie.

Mais lorsqu'ils approchèrent du Veierschloss, le Burckar devint plus grave, sans cesser d'être content ; il emboucha sa trompe pour avertir les reîters d'abaisser le pont-levis. Et, le pont étant baissé, tous deux entrèrent au pas.

Dans la cour se trouvaient le capitaine Jacobus, le lieutenant Kraft et bon nombre de trabans. Vittikâb, avant de mettre pied à terre, dit à tout ce monde d'une voix nette et brève :

« Je vous fais savoir que moi, Vittikâb, Comte-Sauvage et seigneur du Veierschloss, et la noble demoiselle Vulfhild, de Roterick, nous sommes fiancés à partir d'aujourd'hui, et que le mariage aura lieu dans trois semaines. Je veux que tout le monde soit content, comme un jour de victoire au partage du butin. Le vin ne nous manquera pas. Celui qui ne serait pas content, mériterait d'être pendu, et celui qui se permettrait de redire quelque chose à tout cela, c'est à moi qu'il aurait affaire. Réjouissez-vous donc, je le veux ! »

Il lança sur tout ce monde stupéfait un regard étincelant, puis il grimpa l'escalier de ses



« Tu m'as entendu? » (Page 35.)

galeries au milieu des cris de : « Vive le Comte-Sauvege! vive Vulfhild! » ce qui se fait toujours depuis les siècles des siècles, pour flagorner ceux qui sont les maîtres. »

Ici le père Frantz fit une nouvelle pause; il vida les cendres de sa pipe, et la mit refroidir au bord de la fenêtre. Puis, au bout de quelques secondes, me regardant avec douceur :

« Monsieur Théodore, dit-il, je suis sûr que vous n'avez jamais fait répandre une larme à qui que ce soit. Je puis en dire autant pour mon propre compte, quoique mes cheveux soient blancs et que mon heure soit proche. Voilà pourquoi nous sommes là tranquilles et calmes au milieu de la nuit; voilà pourquoi rien ne nous trouble; nous avons mis notre confiance en Dieu. L'esprit des ténèbres a beau rôder autour de nous, il ne peut entrer dans notre cœur, il ne peut nous inspirer des pensées mauvaises, nous voyons les choses simplement, clairement, telles que le Seigneur les a faites dans sa sagesse, et rien ne nous effraye. Si la mort en ce moment ouvrait la porte et me disait : « Frantz Honeck, il est temps! » je la regarderais en face et je me lèverais : « Laisse-moi seulement une seconde, lui dirais-je, pour embrasser ma petite Loïse, et puis je te suivrai avec confiance. » Oui, quoique la mort soit quelque chose de terrible, et qu'elle n'arrive qu'au milieu des transes les plus cruelles, j'espère pouvoir parler de la sorte à ma dernière heure. Et j'ose dire que c'est la récompense de ma vie.

Mais, monsieur Théodore, il n'en est pas de

même pour tout le monde. Si l'esprit des ténèbres ne peut rien sur l'honnête homme, il peut tout sur le cœur des gueux. C'est une maison ouverte pour lui tout au large, portes, fenêtres et lucarnes ; il y entre, il en sort, il s'y asseoit, il s'y couche, il s'y promène, il y rêve, il y dort : c'est son auberge, son lieu de plaisance et sa demeure. Aussi, quand un gueux vous regarde, vous voyez derrière ces deux vitres noires, l'être hideux qui va et vient, qui s'arrête, qui vous observe et vous épie, pour chercher le moyen de vous nuire et de vous perdre ; qui rit ou s'indigne, selon qu'il espère vous tromper, ou qu'il se sent découvert. La figure des grands scélérats est comme le miroir du monstre abominable. Le pire de tout cela, c'est qu'une fois bien établi dans la baraque, l'esprit du mal n'est jamais content ; le maître de la maison a beau se débattre, il a beau crier grâce et dire : « Je ne veux pas ! » du moment qu'il s'est laissé lier au pied du lit comme un lâche, il faut qu'il obéisse.

Or, tel était justement le cas de Vittikâb. Après avoir commis contre le genre humain tous les attentats qu'un homme peut commettre, il en restait un, le plus grand de tous, devant lequel il reculait depuis longtemps ; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, le diable devait finir par prendre le dessus.

Ce jour-là, dès le retour du Comte-Sauvage, le Veierschloss jusqu'à minuit retentit de hurlements, de chansons à boire, de cliquetis de gobelets comme une véritable taverne. Six grandes tonnes avaient été défoncées au milieu de la cour ; chacun allait y puiser à pleine cruche et se remplissait de vin, la bouche béante comme un entonnoir.

On ne vit bientôt plus dans tous les coins, le long des rampes, sur les marches des escaliers, dans les vieilles galeries, derrière les balustrades, partout, que des reîters, des trabans, des veneurs et des piqueurs étendus comme des sacs à droite et à gauche, les jambes écartées, la face pourpre, la lèvre pendante, un morceau de cruche au poing, ivres-morts : c'est ainsi qu'on célébrait les fiançailles de Vittikâb d'une manière digne de lui.

Si Bockel avait su cela, le terrible bossu n'aurait eu que la peine d'accourir, de faire casser les chaînes du pont-levis à coups de hache et de couper la gorge à tous ces ivrognes. Pas un seul n'aurait eu la force de se lever et de prendre une pique, non ! pas même le lieutenant Kraft, le plus sobre de tous, ou le capitaine Jacobus, qui buvait six pintes de Markobrüner sans se griser, et Zaphéri Honeck moins que tous les autres, car il avait dépassé de beaucoup sa mesure, qui pourtant était bien raisonnable. Malheureusement Bockel ne fut prévenu que plus tard, quatre ou cinq jours après.

Or, tandis que ces choses se passaient aux étages inférieurs du Veierschloss, Goëtz, le gardien de Hâsoum, devenu très-vieux et recoquillé dans sa tour des Martres, comme un escargot dans sa coquille, se demandait : « Que se passe-t-il donc au château ? Quelle joie extraordinaire éprouvent donc nos gens ? Avons-nous gagné quelque bataille et fait un gros butin ? » Et le vieillard écoutait, rêvait et ne savait que penser. Depuis vingt ans il avait appris à connaître tous les bruits de la forteresse, du sommet des tours jusqu'au fond des caves ; il connaissait chaque son de trompe, soit pour le réveil, soit pour le repas ou pour la retraite : c'était son horloge. C'est ainsi qu'il mesurait le temps. Il distinguait les pas de la sentinelle sur l'avancée, le passage des gens dans les cours, sur les galeries ou le long des escaliers ; il connaissait, par la finesse extrême de son ouïe, chaque famille de corneilles ou de hiboux sous la saillie des corniches, l'endroit qu'elles préféraient à leur départ du matin, les trous où elles nichaient et le nombre de leurs petits. Et cette finesse de l'ouïe augmentait d'autant plus que depuis quatre ou cinq ans sa vue baissait, et qu'il n'avait plus la ressource, comme autrefois, de se promener derrière les créneaux à la nuit et de distinguer au loin, bien loin dans les montagnes, les gorges, les vallons, les cimes, les bouquets d'arbres qu'il avait vus de près dans des temps plus heureux, les sentiers qu'il avait parcourus, les sources où il avait étanché sa soif.

Goëtz alors était tout chauve, à peine lui restait-il deux flocons de cheveux, blancs comme neige, autour des oreilles ; ses traits s'étaient ratatinés, l'éclat de la grande lumière l'avait forcé de cligner des yeux, et maintenant ses paupières étaient toujours à demi fermées. Ses mains, autrefois musculeuses, étaient faibles et sillonnées de grosses veines bleuâtres ; ses genoux tremblaient ; il parlait lentement, n'ayant que cinq ou six paroles à échanger par jour avec Hatvine, et de loin en loin quelques-unes avec Vittikâb, lorsque le Comte-Sauvage montait sur la plate-forme.

Mais il s'était attaché de plus en plus au monstre Hâsoum ; il l'aimait comme son propre enfant, il le trouvait presque beau, et chaque soir il grimpait au dernier étage de la tour, pour le contempler dans son sommeil. « Pau-

vre être, pensait-il, descendant de tant d'illustres chefs et d'une race fameuse, ton père a honte de toi; mais je t'aime, car tu n'es pas méchant!... Tu es fort, et si l'esprit te manque, cela vient peut-être de ce que le vieux Goëtz n'en a pas beaucoup, et n'a pu t'en donner. Tu ne parles pas, c'est vrai... ta langue est morte, mais tes yeux parlent, et ils me disent que tu m'aimes!... Ah! je t'aime bien aussi, mais je me fais vieux, et quand Goëtz ne sera plus là, que deviendras-tu, pauvre cher enfant de mes maîtres? Que deviendras-tu? Que fera-t-on de toi! »

Ce pauvre vieux s'attendrissait, une larme coulait sur sa joue; il redescendait le cœur navré; et lui, qui jadis ne valait guère mieux que les Burckar, lui qui plus d'une fois avait trempé ses mains dans le sang à Trèves, à Lutzelstein, à Landau, et qui n'avait jamais songé peut-être à Dieu, dans le temps de sa force, il priait alors, appelait la bénédiction du ciel sur Hâsoum.

Donc ce soir-là, Goëtz se disait: « Pourquoi chantent-ils? Quelque chose d'étrange se passe, et Hatvine, ce matin, en m'apportant à déjeuner, ne m'a rien dit. » Elle n'avait rien pu lui dire le matin, parce que Vittikâb et Honeck n'étaient pas encore de retour; mais cette circonstance l'inquiétait.

Cependant la nuit était venue; tous les bruits du Veierschloss expiraient un à un; le silence grandissait partout dans l'air, sur la plate-forme et dans les cours. Quelques braises brillaient encore sous la cendre, au fond de la petite cheminée en ogive, et Goëtz, assis près de là, le dos au mur, sa large tête chauve inclinée, les paupières closes, s'assoupissait.

Enfin, vers onze heures, le son de la trompe du Wachtmeister passa sur le lac comme un soupir, les échos du Hôwald s'éveillèrent une seconde pour répondre, et tout se tut. Goëtz allait se lever, pour tâcher de prendre un peu de repos, lorsque tout à coup en allumant sa torche, il prêta l'oreille: au loin s'entendait un bruit presque imperceptible. « C'est Vittikâb, murmura le vieillard; il arrive! » En effet, quelques instants après, des pas gravirent l'escalier du haut et traversèrent rapidement la plate-forme. La porte s'ouvrit, c'était le comte, le bec de son casque retourné sur la nuque, les épaules voûtées sous sa casaque de cuir roux, et le poignard suspendu par deux chaînettes en triangle sur la cuisse.

« Où est Hâsoum? demanda-t-il d'abord.

—Il dort, monseigneur, répondit Goëtz en indiquant le plancher au-dessus.

—C'est bon. »

Et Vittikâb, se retournant, jeta un regard tout autour de la terrasse, ce qu'il n'avait jamais fait, puis il entra, tira le verrou et, montrant le banc près de la table de chêne:

« Assieds-toi là, fit-il au vieillard d'un ton rude.

Goëtz obéit tout saisi; car, pour la première fois depuis vingt ans, Vittikâb n'était pas ivre. Il était calme, froid et sombre.

Que se passa-t-il alors entre le vieux chasseur et le Comte-Sauvage? quelles paroles furent échangées entre eux, quels ordres donnés, quelles promesses faites? Dieu le sait! mais ce dut être grave, car une heure environ après, ils ressortirent ensemble sur la plate-forme, le Burckar pâle comme la mort, le nez recourbé sur les lèvres, le menton serré; Goëtz la tête nue, ses deux touffes de cheveux hérissées, les yeux gonflés de larmes. Ils traversèrent ainsi les larges dalles de la terrasse. La lune brillait dans les profondeurs du ciel bleuâtre, découpant les lourdes sculptures de la balustrade sur l'abîme. A l'angle du grand escalier, au-dessus de la cour ténébreuse, Vittikâb, un pied sur la marche inférieure, la main sur le manche de son poignard, se retourna et dit d'un ton bref et sourd:

« Tu m'as entendu? »

—Vous serez obéi, monseigneur, » répondit le vieillard du même accent mystérieux.

Le Comte-Sauvage alors descendit, et Goëtz, appuyé sur le coin de la haute balustrade, le regarda quelques secondes d'un œil terne; puis, quand il eut disparu, levant les deux mains au-dessus de son crâne chauve, d'un geste de désespoir inexprimable, il rentra dans la tour en gémissant tout bas, et poussant de petits cris plaintifs, qu'il s'efforçait en vain d'étouffer pour ne pas éveiller Hâsoum; mais il ne pouvait les retenir, et tremblait comme une feuille des pieds à la tête. Heureusement le pauvre être qu'il gardait avait le sommeil profond: tout le jour il se donnait du mouvement, grimpant de poutre en poutre jusqu'au toit d'ardoises de la tour des Martres, haute de cent vingt pieds, et regardant par les étroites meurtrières la plaine et la montagne, le lac, les vallées verdoyantes et les bois. C'était là toute sa vie. Il dormait bien: Goëtz put sangloter et gémir à son aise.

Vous pensez bien, monsieur Théodore, qu'au milieu des grands préparatifs qui se faisaient alors pour les noces de Vittikâb, personne ne s'inquiéta de Goëtz, et que tout cela se passa complétement sous silence. Mais celui qui voit tout, avait assisté à la conférence du Comte-Sauvage et du vieux chasseur; il commençait à se lasser de toutes ces choses; l'heure était proche!

Dès le lendemain, Vittikâb fit partir une trentaine de reîters dans toutes les directions du Hundsrück : les uns pour réunir à la hâte les ouvriers charpentiers, menuisiers, forgerons de cinquante villages; les autres pour convoquer les marchands d'étoffes, les cuisiniers et pâtissiers célèbres de tous les pays, jusqu'à Strasbourg, Spire et Mayence; d'autres portant les invitations aux margraves, landgraves, burgraves, comtes et barons des lignes du Rhin, de la Meuse et de la Moselle.

Le fameux architecte Jérôme de Spire arriva deux jours après; il entreprit d'élever d'immenses arcades au-dessus de la grande cour, qui devait servir de salle à manger à cette fête de Balthazar, et dès lors les voûtes du Veierschloss, ses corridors et ses galeries, au lieu du son des trompes, du hennissement des chevaux, des aboiements de la meute et du frémissement des armes, n'entendirent plus que le bruit cadencé de la scie, de la hache et du marteau.

Les forêts d'alentour, remplies de bûcherons, retentirent jour et nuit du craquement des grands sapins et des chênes tombant les uns sur les autres, et du grincement des chariots attelés de trois paires de bœufs, et presque écrasés sous le poids de ces masses énormes.

Alors on vit des échafaudages sans nombre se dresser autour des remparts, le triangle des chèvres se découper dans le ciel à la cime des tours, avec leurs câbles et leurs poulies, élevant les poutres sur les plates-formes; et des fourmilières d'ouvriers se cramponnant aux leviers, tournant les crics, équarrissant les troncs et taillant des mortaises.

Le vieil architecte Jérôme, debout au pied de l'escalier, avec sa longue barbe jaune en pointe, sa tête chauve, sa robe de velours noir à larges manches, ses règles, ses équerres et ses compas, traçait du matin au soir des lignes rouges et noires sur un parchemin; les reîters, autour de lui, regardaient par-dessus son épaule sans rien y comprendre; et les maîtres ouvriers, à la file, venaient recevoir ses ordres et les porter dans tous les coins du bâtiment.

Les assises furent bientôt établies, et les arcades ne tardèrent point à s'arrondir sous le ciel.

Mais, au milieu de cette grande activité, l'homme le plus occupé peut-être était Zaphéri Honeck; car si les Comtes-Sauvages voulaient se montrer somptueux en constructions, décorations et festins, ils se faisaient bien plus gloire encore de leurs grandes chasses, étant les plus fameux chasseurs de la vieille Allemagne.

Or, maître Honeck, comme premier veneur du Burckar, était chargé de cette partie de la fête. Le comte avait mis à sa disposition les écuries et toute la meute. Mais pour employer tout cela d'une manière grandiose et digne de la solennité présente, ce n'était pas une petite affaire, monsieur Théodore; il fallait les talents naturels et l'expérience consommée d'un homme tel que Zaphéri, connaissant le pays à fond, l'art d'organiser des cavalcades, d'établir les relais, de harder les chiens et de déterrer le gibier.

Honeck était à la hauteur d'une pareille mission, il ne craignait pas les regards des grands seigneurs, tous chasseurs de premier ordre, qui devaient assister à la fête, et jeter leur œil sévère sur tout ce qui s'y passerait, afin de blâmer le plus possible, d'approuver peu, et de rapporter dans leurs châteaux lointains une opinion d'autant meilleure d'eux-mêmes, qu'ils auraient trouvé plus à reprendre chez les autres. Non, il ne redoutait pas cela; car c'était le plus habile veneur de son temps, malgré ses habitudes d'ivrognerie et sa gourmandise singulière.

Sans perdre une minute, il réunit autour de lui ses piqueurs et leur partagea la montagne, afin que chacun pût relever les pistes à fond, et qu'aucune partie des forêts ne fût oubliée; il leur recommanda de s'attacher aux hardes, troupeaux de sangliers et nichées de loups, en négligeant les bêtes isolées : « Car, leur dit-il, de lancer deux cents chevaux et trois cents chiens sur une seule piste, c'est comme si l'on jetait les filets du haut des tours dans le lac, sur un seul poisson; il faut qu'au moins chaque chasseur ait l'espoir de donner un coup de pieu ! » Il leur ordonna de rapporter les fumées, et de bien observer les brisées et autres marques, telles que celle des vieux cerfs aiguisant leurs andouillers aux arbres. Bref, il n'omit aucun détail de sa profession, et se mit lui-même en route tous les matins, pour repasser les pistes, que tous les soirs ses veneurs lui signalaient dans leurs rapports.

Ainsi s'avançait l'époque de la fête.

Souvent, à la nuit, Honeck, harassé de fatigue et couvert de vase jusqu'aux aisselles, —car il descendait dans les marais du Losser, où s'abreuve volontiers le gibier de ces bois, —souvent, en rentrant ainsi, grave et distrait par ses occupations, il entendait Vittikâb lui crier :

« Hé ! Zaphéri... Zaphéri, tu passes comme une flèche; arrive donc ! »

Alors, se retournant et voyant le comte lui sourire, il levait sa toque à plume d'épervier, et se rapprochait en faisant bonne mine.

Vittikâb, depuis sa visite au vieux Goëtz,



n'était plus le même homme; il riait quelquefois et se frottait les mains d'un air de satisfaction intérieure. Ceux qui l'avaient vu jadis ne le reconnaissaient plus; au lieu de cette face pâle, préoccupée, ils voyaient maintenant une figure calme, reposée et même joyeuse. Les ouvriers, auxquels il avait fait peur les premiers jours, se disaient entre eux: « Comme on se trompe, pourtant! c'est le meilleur seigneur, le plus humain que nous ayons rencontré. Il a des égards pour le pauvre monde. Il ne faut pas juger les gens au premier coup d'œil. » Et tous les soirs, après le travail, ils chantaient en chœur de longues complaintes, commençant toujours par l'amour et finissant par la peste, la famine et la guerre. Vittikâb, redevenu joyeux, les écoutait avec plaisir du haut de sa galerie, et quelquefois, aux heures de travail, il leur faisait verser du vin, pour les encourager.

Donc assez souvent le comte, voyant passer son veneur à la nuit, lui criait :

« Honeck! »

Celui-ci montait; et le Burckar, lui montrant les arcades, disait :

« Ça marche... tout va bien! »

Puis, le prenant par le bras, il lui faisait voir les riches étoffes des Flandres, les ornements d'or et d'argent de toute sorte, entassés dans une grande salle et qui devaient être placés au dernier jour. Honeck, qui ne songeait qu'à ses pistes, répondait: « Ah!... Oh!... Oui, monseigneur... c'est beau... c'est magnifique! » jusqu'à ce que Vittikâb le mît sur le chapitre de ses chasses, en s'écriant :

« Eh bien! et notre chasse... tu ne me dis rien! Es-tu content? »

Honeck aussitôt s'épanouissait et répondait:

« Oui, monseigneur... oui... je crois que ça marchera bien.

—Bon, bon, faisait Vittikâb, c'est tout ce que je veux savoir; je n'ai pas le temps de m'occuper de cela; je compte sur toi. »

Au lieu de se fâcher, de commander d'un ton sauvage, il était devenu tout à fait bon vivant, et, dans le fait, il avait lieu de l'être, puisque tout lui venait à souhait, et que ce qu'il voulait semblait se faire de soi-même.

Cependant le jour du mariage approchait; tous les grands travaux de charpente étaient terminés, et l'on commençait les travaux de décoration.

Jamais on n'avait vu un si bel automne que cette année-là; le soleil brillait toujours; à peine quelques légers nuages traversaient-ils l'azur immense au-dessus des vallées. Des femmes et des enfants, appelés des villages d'alentour, apportaient du feuillage et de la mousse au château, pour en revêtir les murailles; car la couleur verte est toujours la plus belle, c'est celle qui repose le plus nos regards, et voilà pourquoi le Seigneur en a revêtu toute la terre.

Au-dessus des arcades, les ouvriers étendaient de la soie et suspendaient des étendards; d'autres dressaient les tables au-dessous. La grande porte, le pont-levis et toute cette façade des remparts étaient revêtus de sapins, dont les cimes atteignaient presque à la hauteur des créneaux. Le sinistre Veierschloss n'avait jamais offert un pareil coup d'œil; il devenait comme Vittikâb, souriant et joyeux : le nid de l'épervier se tapissait de mousse, comme celui de la fauvette.

Mais à quoi servent toutes les décorations du monde, lorsque le Seigneur est las de nous et qu'il s'est dit en lui-même : « Il faut que cela finisse! »

Deux jours avant le mariage, un matin que maître Zaphéri Honeck venait de passer sa gibecière pour se mettre en quête, la porte de sa niche au-dessus du corps-de-garde s'ouvrit, et le second veneur, Kasper Rébock, entra. Rébock avait passé la nuit dehors; on pensait qu'une harde l'avait conduit au diable derrière le Hôwald ou le Gaisenberg. C'était un vrai chasseur, et tous les vrais chasseurs ressemblent aux chiens de chasse, qui ne lâchent une piste qu'à la dernière extrémité; souvent ils passent deux ou trois nuits dehors avec une croûte de pain dans leur sac; et pour les chiens de chasse, ils ne reviennent qu'au bout de huit jours, lorsqu'on les croit perdus, ou mangés par les loups. Enfin Rébock entra, couvert de vase desséchée jusque par-dessus les épaules.

« Te voilà, dit Honeck, impatient de partir; tu as suivi une piste et tu viens me faire ton rapport; c'est bon, c'est bon, nous causerons de cela ce soir.

—C'est vrai, maître Honeck, répondit l'autre, je viens vous parler d'une piste, mais d'une piste tellement extraordinaire, que je n'en ai jamais vu de pareille. »

Il ouvrit son sac et déposa sur la table un gazon couvert de mousse, où se trouvait marquée très-bien une patte longue, étroite, avec quatre griffes sur le devant, et une autre sur le côté. Du premier coup d'œil Honeck vit que c'était quelque chose d'étrange; mais il n'en dit rien, et, prenant le gazon, il se rapprocha du soupirail pour mieux voir au jour. Rébock, appuyé sur son pieu, regardait. Longtemps Honeck examina l'empreinte, fronçant les sourcils et serrant les lèvres. Enfin il dit :

« Oui, ça peut être du nouveau. D'abord j'ai

cru que Blac ou Spitz t'avaient fait une farce, mais ils ne sont pas assez malins pour figurer de cette manière les doigts, les griffes et les joints. C'est bien la trace d'une bête. Ce serait celle d'un ours des Alpes, si toutes les griffes étaient sur la même ligne; mais, pour dire la vérité, Rébock, je ne vois pas maintenant ce que c'est. »

Et regardant le veneur, dont la figure s'épanouissait de satisfaction :

« Où diable as-tu trouvé ça? fit-il. Voyons, asseyons-nous une minute et raconte-moi la chose. »

Ils s'assirent au coin de la table, l'oreille sur le poing, et Rébock, tout glorieux d'avoir découvert une piste que maître Honeck ne connaissait pas, entra dans les plus grands détails sur sa rencontre étonnante. Il dit que la veille au matin, vers neuf ou dix heures, étant à la piste d'une harde, il avait découvert cette trace sous un pommier sauvage, et qu'aussitôt, soupçonnant une plaisanterie de ses camarades, il s'était agenouillé pour voir la chose à fond, ce qui l'avait convaincu qu'il s'agissait d'un animal extraordinaire. Qu'alors, abandonnant la poursuite des cerfs, il s'était mis à suivre cette nouvelle piste, qui, des hauteurs du Kirschberg, descendait aux marais du Losser, et finissait par se perdre dans la vase. Que, dans son ardeur, il n'avait pu se résoudre à reculer et s'était avancé jusqu'au grand saule du bord de la rivière; mais que là, perdant ses bottes et sentant la terre descendre sous ses pieds, il avait dû revenir et faire le tour des marais, pour reprendre la piste à la sortie. Malheureusement, comme les marais du Losser ont trois bonnes lieues de tour, et qu'on ne peut marcher vite lorsqu'on cherche une trace dans les joncs et dans les roseaux, cette course avait pris cinq heures à Rébock, et ce n'est que de l'autre côté, dans les bruyères de Hasenbrück, qu'il avait eu le bonheur de retrouver sa piste, montant à la roche des Trois-Épis.

Une circonstance qui surprit surtout Honeck, c'est que le veneur ajouta qu'ayant rencontré sur sa route un feu de bûcherons, il avait remarqué que l'animal, au lieu de fuir comme toutes les bêtes des bois, s'était arrêté dans les environs, qu'il en avait fait le tour, que ses longues pattes étaient partout marquées dans le sable, avec les grosses semelles et les sabots des bûcherons, et que finalement il s'était même arrêté à deux pas du brasier, chose facile à reconnaître à la profondeur des empreintes.

« Es-tu sûr, demanda Honeck, que le feu brûlait?

—J'ai posé la main sur la cendre, répondit Rébock, elle était chaude, et, comme l'animal devait être arrivé longtemps avant moi, le feu brûlait et fumait sans doute encore lorsqu'il s'est arrêté.

—C'est étrange, s'écria Honeck, tout à fait étrange! »

Et, il avait bien raison de s'étonner, car les plus terribles animaux des bois ont peur du feu; celui-ci donc devait être plus terrible que les autres.

Enfin Rébock dit qu'en suivant toujours cette piste, il était arrivé vers sept heures du soir sur le plateau de la roche des Trois-Épis, et, qu'après de longues recherches dans les ronces, il avait découvert la retraite de l'animal, laquelle n'était qu'une véritable caverne, basse et profonde, sous les rochers. Il n'avait osé se hasarder d'y entrer, disant que, d'après les griffes de la bête, il aurait été déchiré tout de suite si par malheur elle s'était trouvée dans son trou, ce que maître Zaphéri comprit très-bien.

Voilà ce que raconta Rébock, et l'on peut s'imaginer si maître Honeck, à la veille de sa grande chasse, fut content d'apprendre une pareille nouvelle.

« C'est bon, dit-il en se levant, c'est très-bon. Je vais voir tout cela. Tu ne diras rien à personne de ces choses, Rébock. Si c'est une bête de haute vénerie comme l'ours, le sanglier ou le cerf, nous donnerons dessus. Mais il faut laisser au comte le plaisir de la surprise; il faut que tout le monde soit étonné, que tous les margraves, burgraves et landgraves aient le nez long d'une aune, et qu'on raconte jusqu'en Suisse que nous avons du gibier qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

—Soyez tranquille, maître Honeck, répondit Rébock, vous savez que je ne dis jamais rien; pourvu que mes chefs soient contents, je ne m'inquiète pas du reste. »

Alors il alla prendre quelques heures de repos, et Zaphéri se mit tout de suite en route. Il resta dehors toute la journée. Ce n'est qu'à la nuit close, entre huit et neuf heures, qu'il débouchait du bois et s'avançait vers le Veierschloss.

Non-seulement il avait reconnu l'exactitude du rapport de Rébock, mais lui-même venait de découvrir une foule de nouvelles preuves que l'animal différait des autres animaux de la montagne par ses haltes, ses retraites, ses ruses, ses habitudes et ses instincts. Quel était cet être? D'où venait-il? Comment n'avait-on jamais su qu'il vivait dans le Hôwald? Comment avait-il pu, pendant plusieurs années, exercer ses ravages et satisfaire sa voracité

sur tous les animaux des bois, sans laisser le moindre indice de sa présence? Voilà ce qui confondait le veneur, voilà ce qu'il ne pouvait concevoir.

Mais le principal pour lui était de pouvoir lancer la meute sur cette bête, et d'émerveiller tous les hôtes de Vittikâb par quelque chose d'extraordinaire. « Quelle chasse nous allons avoir, se disait-il, quelle chasse! Quinze hardes!... douze troupeaux de sangliers, six nichées de loups, des renards et des lièvres tant qu'on en voudra, et cette bête, cette bête étonnante, unique dans son espèce, cette bête dont personne n'a jamais entendu parler. Ah! le comte a bien raison d'être content, car tout lui vient en dormant; il n'a qu'à souhaiter une jeune femme noble, et elle arrive; il n'a qu'à vouloir une grande chasse, et tous les animaux des bois se font un véritable plaisir de se montrer, pour qu'on puisse sonner le départ. »

Ainsi raisonnait Honeck, en s'approchant à grands pas du Veierschloss. Il voyait de loin la grande porte ouverte et la cour éclairée de torches; plusieurs grands personnages, les comtes de Simmeringen, de Lœtenbach et de Triefels, venaient déjà d'arriver avec leurs suites nombreuses, et les gens du château étaient en l'air, pour les conduire à leurs appartements préparés d'avance, et leur offrir les rafraîchissements convenables, selon la recommandation de Vittikâb.

C'est au milieu de ce mouvement que Zaphéri Honeck put entrer par la poterne de l'avancée, se glisser dans la cuisine, manger un morceau sur le pouce et boire un bon coup, avant de monter dormir dans sa niche et se préparer aux fatigues du lendemain.

Maintenant, monsieur Théodore, il faut vous figurer l'étonnement des margraves, landgraves et burgraves de la plaine et de la montagne, lorsqu'ils apprirent que le Comte-Sauvage allait se marier avec une Roterick. Ce n'est pas seulement parce qu'il était vieux, gris, et veuf depuis vingt ans, parce qu'il n'aimait que le pillage et la chasse, et qu'il s'enivrait régulièrement tous les jours, qu'on s'émerveillait ainsi; c'est surtout à cause de Vulfhild, car les Roterick étaient ennemis des Burckar depuis des siècles, et ces deux races semblaient irréconciliables.

Mais Vittikâb, dans son orgueil, se moquait de ces choses; il était sûr d'avance que tout le monde viendrait à ses noces; les uns par curiosité, les autres par amour de la bonne chère et des bons vins; les autres pour assister à la grande chasse, et tous pour pouvoir dire un jour : « Nous avons été de ces festins grandioses et de ces fêtes de Balthazar; on n'en avait jamais vu de pareils, on n'en verra jamais dans la suite des temps! »

Il ne se trompait pas.

Quand on apprit les immenses travaux qui se faisaient au Veierschloss, la convocation des architectes, des marchands d'or, de velours et de soie, et celle des plus fameux cuisiniers de la vieille Allemagne, chacun se mit en route avec femmes, enfants et valets en grand équipage, le faucon au poing et les grands lévriers à côté. Tous les sentiers du Hundsrück voyaient défiler ces cavalcades; et les pauvres gens de la montagne suivaient dans leurs guenilles comme en pèlerinage, espérant attrapper les miettes de la table.

Tel était l'état des choses au dernier jour, lorsque maître Zaphéri Honeck revenait de la roche des Trois-Épis. Ce jour-là, Jérôme de Spire avait promis que tout serait terminé le lendemain : le dernier coup de marteau donné, la dernière cheville posée.

Vous avez entendu raconter, monsieur Théodore, que le prince des ténèbres, voulant acheter l'âme du prieur de Sempach, lui promit un jour de bâtir une cathédrale aussi magnifique que celle de Cologne dans une seule nuit, et que toutes ses légions de diables accoururent se mettre à l'œuvre : les uns, pas plus grands que des escarbots et des grillons, avec leurs vrilles et leurs tarières; les autres, hauts comme des tours, avec leurs haches, leurs scies et leurs truelles; d'autres, plus grands encore, portant sur leurs épaules les roches et les poutres; de sorte que le lendemain la flèche perçait les nuages et qu'il ne manquait qu'une chose à l'édifice : le crucifix!... ce qui sauva l'âme du prieur.

Figurez-vous ce travail et quel bruit il devait faire, pendant qu'on entassait les pierres, qu'on joignait les poutres et qu'on enfonçait tous les clous : on entendait le vacarme jusqu'à Rotterdam, en Hollande.

Eh bien! c'était presque la même chose au Veierschloss. Honeck, dans sa niche au-dessus du corps-de-garde, ne pouvait fermer l'œil; il avait beau se tourner et se retourner sur sa peau d'ours, le sommeil ne venait pas, d'abord à cause de ce bruit épouvantable, ensuite parce que mille idées étranges lui passaient par la tête, et qu'il ne savait ni pourquoi ni comment elles lui venaient.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans la vie, quand un grand danger nous menace, nous sommes tourmentés, inquiets et comme hors de nous. Plusieurs pensent qu'alors les âmes de nos amis ou de nos parents morts se promènent autour de nous et cherchent à nous



C'est le dernier Burckar. (Page 53.)

avertir; ils pourraient bien n'avoir pas tout à fait tort; mais nous ne le saurons pour sûr que plus tard, lorsque nous serons nous-mêmes au nombre de ces âmes errantes.

Enfin Honeck n'avait pas une minute de repos; toujours l'idée de l'animal étrange qu'il avait poursuivi lui revenait; tantôt il voyait sa piste dans les marais du Losser, tantôt sous les bruyères du Hôwald, tantôt près des ronces de la roche des Trois-Épis, à deux pas de la caverne; et, d'après cette piste, il cherchait à se faire une idée de la force et de la grandeur de l'animal. Puis il se demandait comment il n'avait jamais remarqué cette trace, lui qui depuis trente ans avait vu mille fois toutes les pistes de la forêt, et qui d'un coup d'œil reconnaissait le passage d'un écureuil sur les feuilles desséchées! « Il faut donc que cette bête soit sortie de dessous terre, se disait-il, qu'elle ait passé la mer, ou qu'on l'ait chassée de la Pologne et de plus loin encore. »

En songeant à la surprise du comte, il éprouvait une grande joie, et pourtant quelque chose lui serrait le cœur; alors il se levait, et, les deux coudes au bord de sa lucarne, entourée d'une guirlande de feuillage comme toutes les autres, il regardait dans la cour ténébreuse, respirant l'odeur des feuilles et des fleurs qui couvraient les murs et le pavé, comme aux processions de la Fête-Dieu. Il voyait confusément dans l'ombre des groupes d'ouvriers pendus aux échelles le long des rampes et des galeries, attachant les étendards, les bannières et les guirlandes. Les torches, courant dans



Le Père et le Fils. (Page 52.)

l'immense édifice comme des mouches de Saint-Jean, éclairaient ce monde en l'air de leurs lueurs rapides, puis s'éloignaient.

La cour, avec ses arcades hautes de cent cinquante pieds, ressemblait à une véritable cathédrale; les moindres bruits s'entendaient d'un bout à l'autre. Jérôme de Spire, au milieu, donnait ses ordres et pressait l'ouvrage. Et comme Honeck, pensif, regardait de la sorte, il aperçut tout à coup le vieil architecte sur une haute échelle mince comme un fil, éclairé d'en bas par une torche et projetant son ombre anguleuse jusqu'au sommet de la voûte. Il lui sembla voir le prince des ténèbres, avec sa longue barbe de bouc dans cette ombre effilée. Mais au même instant il vit au-dessus, au sommet de la plus haute arcade, un point noir, gros comme une puce, laissant pendre un fil dans le vide, et il entendit le vieux Jérôme crier de sa voix grêle :

« Lâche! » Le fil descendit; puis une voix lointaine et faible comme un soupir demanda du haut des airs :

« Encore?

—Non, assez, » fit Jérôme en redescendant son échelle.

Honeck comprit qu'on venait de placer la grande lampe au milieu de la voûte.

Il allait se retirer, quand l'entrée du caveau de Virimar, en face, s'illumina de rouge; une vingtaine de reîtres en sortirent deux à deux, et montèrent aux galeries, avec de grands paniers, où les coupes d'or enrichies de perles, les *wiedercom* et les vases d'argent, qui devaient

servir aux festins, étaient entassés pêle-mêle. Hatvine, un trousseau de clefs à la ceinture et la torche haute, marchait devant. Zaphéri, accablé de fatigue, regardait ces choses comme en rêve.

Enfin le jour grisâtre parut, les bruits cessèrent un à un; les ouvriers avaient terminé leur œuvre, et le vieux Jérôme s'était retiré. Alors le veneur se recoucha pour essayer encore de prendre un peu de repos, et cette fois il s'endormit comme une souche.

Or, il dormait ainsi depuis longtemps, et le soleil perçait de ses lames d'or les bannières innombrables, les drapeaux et les étendards de la grande cour, quand tout à coup le son éclatant des trompes, des cors et des trompettes, retentit comme le tonnerre sous la porte et l'éveilla en sursaut. Il se dressa sur le coude, prêtant l'oreille : des deux côtés de la voûte, dans la cour, sur le pont, les glacis et les chemins couverts, s'élevaient de vagues rumeurs semblables au bruit de la mer; et dans ce grand murmure s'entendaient des frémissements d'armes, des hennissements, des voix chuchotantes. Honeck comprit aussitôt que les fêtes étaient commencées.

Il se leva tout pâle, et, se penchant sous les guirlandes de sa lucarne, le plus éblouissant spectacle s'offrit à ses regards : tout autour des galeries, le long des rampes et des balustrades, on ne voyait que des têtes penchées les unes derrière les autres; en bas, à droite, étaient les reîters; à gauche, les trabans, au fond et tout en haut d'une estrade, Vittikâb sur son trône.

Les cuirasses des reîters et leurs casques étincelaient comme des miroirs; à leur tête, en face du trône, était le capitaine Jacobus : son panache immense touchait presque les bannières, son manteau écarlate couvrait la croupe de son cheval, on aurait dit qu'il avait dix pieds de haut.

Tous les reîters avaient leurs grandes lattes droites serrées à la cuisse. Les trabans avec leurs cottes de mailles, leurs espèces de capuches à tête de loup avançant sur le front, tenaient leur masse à l'épaule; Kraft, vêtu comme eux d'une cotte, et d'un casque de cuir seulement, faisait face au trône comme Jacobus et semblait aussi grand, aussi fier, aussi terrible que son compagnon.

Entre les reîters et les trabans, depuis la grande porte d'entrée jusqu'au haut des marches du trône, s'étendait un tapis de peaux d'animaux : ours, loups, sangliers, blaireaux, cerfs, chevreuils, renards; on en voyait de toute espèce, c'était quelque chose de magnifique! Les Burckar seuls pouvaient avoir un pareil tapis, car il en faut des fourrures pour couvrir deux cents pas de dalles en longueur, sur trente de large. Honeck lui-même en fut étonné. Mais, ce qui le frappa surtout d'admiration, ce ne furent ni les reîters, ni les trabans, ni Kraft, ni les mille bannières, ni la foule des galeries, ni les guirlandes, ni ce beau tapis dont il connaissait cependant tout le prix, ce fut Vittikâb lui-même assis sur son trône.

Figurez-vous, monsieur Théodore, une espèce de dieu sauvage, solide, trapu, le cou dans les épaules, plein de force, de grandeur et d'arrogance; une sorte de joie farouche dans les yeux et qui semble dire : « Le Dieu terrible, c'est moi! » Figurez-vous un être pareil, avec sa tête de loup, assis au haut de vingt-cinq marches en pointe, dans un fauteuil de fer massif, forgé du temps de Jésus-Christ, et revêtu des habits d'Hérode, la barbe étalée sur la poitrine, et la couronne des Comtes-Sauvages sur sa tignasse rousse. Voilà justement la mine de Vittikâb.

Il avait mis les habits de cérémonie de son arrière grand-père Zweitibolt, des habits tellement vieux qu'ils étaient roides comme du carton, et qu'on en voyait à peine le velours rouge sous les broderies d'or : des sortes d'épaulettes lui tombaient jusqu'au-dessous des coudes; sa cuirasse d'argent s'avançait en dos de carpe entre les deux épaulettes, sur cette cuirasse cliquetaient de grosses chaînes d'or, une sorte de jupe en peau de sanglier lui couvrait les cuisses, et ses sandales étaient lacées par des courroies brodées jusqu'au genou. Il tenait une masse d'armes à gros diamants, en forme de sceptre; sa couronne étincelait sur son front comme les étoiles du ciel, et l'on aurait cru, tant tout cela semblait respectable et riche, que Zweitibolt lui-même venait de ressusciter et de se remettre dans son fauteuil de fer, pour s'entendre saluer Comte-Sauvage par ses peuples.

Honeck, en le voyant au-dessus de toutes ces cuirasses, de ces casques, de ces lattes, de ces épées, de ces haches; au milieu de ces bannières, de ces étendards, de ces banderoles flottantes, de ces guirlandes et de ces centaines de seigneurs et de hautes dames venus de si loin et qui se penchaient sur les balustrades pour le contempler et l'envier, Honeck, en le voyant ainsi, se disait en lui-même : « Oui, les Burckar sont grands, ils sont forts!... oui, ils sont au-dessus des autres seigneurs, comme les chênes au-dessus des bouleaux! » Et il éprouvait pour son maître une vénération qu'il n'avait jamais eue; il se serait presque mis à l'adorer sans honte.

Quand il eut vu ces choses dans leur ensemble, promenant ses yeux éblouis sur la foule, il reconnut de loin plusieurs de ses confrères, les veneurs de Triefelz, du Haut-Bar, du Géroldseck, et d'autres encore, venus à la suite de leurs maîtres et tapissant les antiques murailles au haut des gradins, les uns vêtus de rouge et de noir, les autres de vert et de jaune, la trompe en sautoir et la toque, blanche ou bleue, à plume de héron sur l'oreille. Cela lui faisait plaisir de reconnaître quelques figures dans cette foule innombrable. Il admirait aussi les hautes dames de Steinbourg, du Réthal, du Reinstein, dont les hauts bonnets en pointe, garnis de dentelles, se dressaient au loin dans les galeries, parmi les toques de mille couleurs, les plumets et les casques. On ne pouvait se lasser de voir la richesse de tous ces costumes.

Et comme le veneur, depuis une demi-heure, restait en extase, tout à coup le majordome Erhard, vêtu d'une longue jaquette de peluche gris argenté, une petite canne d'ivoire à la main et suivi d'un véritable suisse, la hallebarde sur l'épaule, s'avança gravement entre les reîters et les trabans, jusque sur les marches du trône, et là, se retournant, il leva sa canne d'un air majestueux. Aussitôt les trompes et les cors retentirent, et du fond de la voûte on vit s'avancer un seigneur tenant sa dame par la main, une dame dont la robe était si longue qu'il fallait un enfant pour la relever derrière et l'empêcher de traîner. Dès qu'ils furent au pied du trône, les trompes se turent, et le majordome cria d'une voix aussi claire que celle des grues qui traversent les brouillards en automne :

« Le haut et puissant margrave Von Romelstein et sa noble épouse. »

Alors Vittikâb descendit trois marches, pendant que les autres montaient et que Jacobus et Kraft, à droite et à gauche, penchaient, l'un sa latte et l'autre sa masse d'armes d'un geste magnifique. Vittikâb tout glorieux sourit, puis les trompes sonnèrent de nouveau ; le seigneur, la dame et l'enfant, redescendirent et passèrent dans la galerie à droite.

Les choses continuèrent ainsi durant trois grandes heures ; de minute en minute les trompettes sonnaient, un seigneur avec sa dame s'avançaient, le majordome criait les noms et les titres, et Vittikâb descendait deux, trois ou quatre marches, selon la dignité des gens. Les trompettes recommençaient : cela n'en finissait plus.

Malgré la beauté de cette cérémonie et la grandeur du coup d'œil, il faisait tellement chaud, et les airs de trompette revenaient si souvent avec les révérences et les saluts, qu'on finissait par en avoir assez.

« Maintenant, pensait Honeck, s'il faut que cela dure jusqu'au soir, je boirais bien un coup pour attendre. »

Il s'était dit cela plus de cent fois, lorsque de grandes clameurs s'élevèrent au-dessus, sur les glacis et la lisière du bois, où campaient les pauvres gens attendant les miettes du festin :

« Vive Rotherick ! vive Vulfhild ! vive la bonne demoiselle ! »

Ces cris se rapprochaient, les échos du Hôwald les prolongeaient au loin. Bientôt on entendit le trot d'une cavalcade et le cri de la sentinelle de l'avancée ; le tumulte grandissait de seconde en seconde.

Honeck, impatient, se pencha jusqu'à mi-corps sous les guirlandes de sa lucarne, et presque au même instant le roulement du trot gronda sur le pont ; puis un bruit de roues, puis le froissement des fers sur le pavé se firent entendre, et les trompettes éclatèrent sous la voûte.

De grandes rumeurs s'étendaient alors sur les galeries, sur les rampes, dans tout l'immense édifice ; tout le monde se levait et se penchait pour voir entrer la fiancée.

Mais Honeck ne faisait pas attention à ces choses. Il regardait au-dessous, quand les deux premiers trompettes parurent, marchant au pas et sonnant, les joues gonflées jusqu'au bout du nez ; puis, après les trompettes, débouchèrent une longue file de chevaux blancs caparaçonnés de brocart d'or, et précédant un dais de pourpre, que le veneur reconnut pour avoir été pris douze ans avant par les Burckar au pillage de Trèves : c'était celui de l'évêque Werner ; quatre bouquets de plumes d'autruche le garnissaient aux coins, les franges descendaient d'un pied, et les hampes étaient d'argent massif.

Là-dessous, sur un char magnifique, trônait Vulfhild.

Enfin, la cavalcade entra, conduite par le vieux Rotherick, dont l'armure et le haut cimier rouge avaient quelque chose de noble. On peut s'imaginer quels cris de : « Vive Rotherick ! vive Vulfhild ! vivent les Burckar ! » retentirent dans la cour. Les arcades devaient être solides pour ne pas en trembler ; l'antique forteresse en bourdonnait comme un tambour, et des nuées de corneilles, de hiboux, effarouchés à la cime des airs, croisaient l'ombre tourbillonnante de leurs ailes sur les tentures de soie, sur les étendards, les bannières, et remplissaient le ciel de cris confus.

Vittikâb s'était levé, le triomphe éclatait dans ses yeux et sur sa face; sa barbe s'ébouriffait d'orgueil. Il descendit de son trône, allongeant le pas comme un loup à la chasse, sans regarder personne, sans répondre aux saluts des épées abaissant autour de lui leurs éclairs. En une seconde il fut près du char, et ses deux grands bras, d'où tombaient ses manches de brocart, s'allongèrent sous le dais; il souleva Vulfhild, comme un cygne, dans ses longues mains poilues, et la déposa légèrement à terre.

Alors toute l'assemblée put la voir, grande, svelte et fière, vêtue d'une robe de velours vert sombre, la hure de sanglier des Burckar brodée en argent sur son corsage, et sa magnifique chevelure rousse, — tordue en grosses tresses sur sa nuque blanche comme la neige, — traversée d'une flèche d'or. Tout le monde put admirer les chaînes de perles retombant par grappes sur son sein bien arrondi, son front large et haut, son nez en bec d'aigle, ses yeux gris, fendus jusqu'aux tempes, ses lèvres minces et son menton carré. C'était bien la femme qu'il fallait au Comte-Sauvage.

Vittikâb, sans rien dire, souriait; il conduisit Vulfhild au haut de son trône, à travers le fracas des applaudissements, des hennissements des chevaux, des hurlements lointains de la meute, des cris de chouettes et d'éperviers. Il la fit asseoir sur un siége à gauche de son fauteuil, et debout, la main sur l'épaule de la jeune fille, qui semblait fière d'être sous sa griffe, il s'écria d'une voix nette, comme la foudre éclatant dans l'orage :

« Voici la femme du quarantième Burckar, Vittikâb, Comte-Sauvage, burgrave du Veierschloss, margrave du Hôwald et du Hosser : malheur à qui la regarde et l'envie ! »

Puis il s'assit brusquement d'un air farouche, et l'assemblée fut agitée comme les feuilles des bois après un coup de vent. On pensait que le comte venait de porter un défi, mais personne ne dit rien; et douze trabans, la tête de loup sur le front, la peau retombant jusqu'au bas des reins, sur la croupe de leurs chevaux, la poitrine cuirassée de cuir de bœuf, les jambes et les bras nus, s'avancèrent jusqu'au pied du trône. Ils tenaient des trompes droites, évasées, longues de six pieds, le fanon rouge flottant jusqu'au bas des étriers; et, faisant face à la foule, ils se mirent à sonner l'air de Virimar, un air qui remontait aux temps où les premiers Burckar étaient descendus dans les marais du Losser, un air tellement sauvage et terrible que les cheveux vous en dressaient sur la tête : c'était comme qui dirait la *Marseillaise* des Comtes-Sauvages ! on ne le sonnait qu'au couronnement et au mariage des Burckar, ou pendant les grandes batailles. Quand on le sonnait, les blessés se relevaient et recommençaient à se battre : il y avait de quoi vous donner la chair de poule.

Honeck, aux premières notes de cet air, devint tout pâle; il ne l'avait entendu que deux fois, au premier mariage de Vittikâb, et au cinquième assaut de la *Tour des Pendus*, à Lutzelstein. Il lui semblait y être encore ! Cet air lui rappelait le vieux temps, la gloire de ses maîtres; et des milliers de pensées lui traversaient l'esprit à mesure qu'il l'écoutait, des pensées aussi nombreuses que les mouches, les abeilles, les frelons et les hannetons qui bourdonnent sur la prairie aux premiers jours du printemps : il frémissait jusqu'au bout des ongles sans savoir pourquoi,

Ce qu'il éprouvait, tous les vieux bandits du Veierschloss l'éprouvaient également. Les autres, au contraire, burgraves et margraves, se rappelant avoir entendu autour de leurs forteresses, ou sur les champs de bataille, cette musique barbare, semblable aux hurlements des loups, se sentaient froids et devenaient rêveurs.

Quand l'air cessa, le silence fut grand. Vittikâb et Vulfhild se levèrent alors et, redescendant du trône, ils s'avancèrent d'un pas solennel entre la haie des reîters et celle des trabans; les portes des deux galeries de côté s'étaient ouvertes en même temps, et tous les seigneurs, nobles dames, barons, margraves, burgraves, en sortaient et suivaient le Comte-Sauvage, dans l'ordre de leur noblesse. Tout le cortége défila sous les yeux de Honeck, remontant le grand escalier qui menait à la salle du festin.

Maître Zaphéri, lorsque les derniers de ces nobles personnages eurent disparu, resta longtemps encore méditatif, les coudes au bord de sa lucarne, croyant entendre l'air de Virimar, se rappelant le premier mariage de son maître et l'assaut de Lutzelstein. Toutes les scènes de ces temps écoulés lui revenaient à l'esprit. Au-dessous de lui, dans la cour, le silence, après tout ce bruit, grandissait de minute en minute; les gens se retiraient, les reîters et les trabans conduisaient leurs chevaux aux écuries.

En ce moment Honeck, se réveillant comme d'un rêve, allait se retirer, il levait un dernier regard sur les hautes arcades, quand, à travers une sorte de soupirail qu'on avait levé pour donner de l'air, tout au haut de la plateforme, il aperçut une tête blanche et pâle, inclinée dans la baie d'une ogive. Cette figure lointaine, vue par l'ouverture du dôme et se

dessinant sur le ciel, avait quelque chose de si bizarre, que le veneur s'arrêta pour mieux regarder. Il reconnut alors le vieux Goëtz, mais tellement défait, les joues si creuses, l'œil si cave, qu'il en fut tout saisi.

« Mon Dieu, se dit-il, que le pauvre diable se fait vieux ! Et pourtant Hatvine disait toujours qu'il se conservait frais et vermeil, malgré son grand âge. Ce que c'est pourtant que de nous : un si brave chasseur, un homme si solide, et qui courait il y a vingt ans encore les bois comme un cerf ! Allons, Honeck, dans quinze ou vingt ans, voilà pourtant comme tu seras : une vieille chouette déplumée et clouée sur une porte de grange vaut tout autant. »

Zaphéri avait raison : Goëtz était devenu vieux, bien vieux, depuis la dernière visite de Vittikâb. Il y a des semaines qui comptent pour des années.

Cependant la vue du vieux chasseur avait rappelé subitement à Honeck que la chasse aurait lieu le lendemain ; et songeant que tous les nobles personnages qu'il venait de voir, le jugeraient dans cette occasion solennelle, il fut rempli d'un grand trouble, résultant des craintes qu'il éprouvait de ne pas justifier toute la confiance de son maître, et de l'enthousiasme qui lui faisait espérer en même temps de la dépasser. « Quel bonheur, se dit-il, que nous ayons un animal extraordinaire à poursuivre ! Après tant et de si grandes cérémonies, il nous fallait quelque chose de mieux que des sangliers, des chevreuils et des cerfs ; il nous fallait une bête rare, unique, qu'on n'eût jamais rencontrée sur la ligne des Vosges et du Hundsrück. Eh bien ! saint Hubert nous l'envoie ! »

Au lieu de perdre son temps à se goberger avec ses confrères de Triefels, de Géroldseck et de Bamberg, comme il n'aurait pas manqué de le faire en toute autre occasion, il courut réunir ses veneurs, pour harder les chiens et choisir les relais, dans la direction du Losser et de la roche des Trois-Épis. Et tandis que tout le long des galeries du Veierschloss tintaient les verres, les hanaps et les larges coupes ; que les chansons à boire et les éclats de rire retentissaient sous les voûtes profondes, et que tous les hôtes du Comte-Sauvage, ainsi que les reîters, les trabans et autres gens de service se livraient à la joie du festin, lui ne voyait que la responsabilité de sa chasse, et prenait toutes ses mesures en conséquence. Il y passa le restant du jour et même une partie de la nuit; mais alors tout était en ordre et le triomphe du Burckar assuré ! »

En cet endroit du récit, le père Frantz reprit haleine; et moi, qui l'écoutais, le coude allongé sur la table, les yeux rêveurs, perdu dans les lointains souvenirs d'un autre âge, je tournai la tête vers la petite vitre où tremblotait la vigne. L'horizon au-dessus du bois commençait à pâlir. Le garde ouvrit la fenêtre, et l'air de la nuit entra rafraîchir notre sang. Nous écoutâmes ; les oiseaux dormaient encore, et la petite fontaine de la cour remplissait seule le silence de son bruissement monotone.

« Le jour s'approche, dis-je au père Frantz qui regardait la côte.

—Oui, fit-il en étendant le bras; si nous étions là-haut, nous le verrions monter dans les brouillards de la Suisse, derrière le Schwartzwald, mais avant une heure il ne brillera pas dans nos vallées. »

Puis se rasseyant, il poursuivit :

« C'est le lendemain matin qu'il aurait fallu voir la grande cour du Veierschloss, avant le départ de la chasse ; ces longues files de chevaux, les plus beaux de l'Allemagne, grands, élancés, des animaux choisis jusqu'en Pologne, et dont le moindre coûtait son pesant d'argent au Comte-Sauvage ; il fallait les voir attachés à la file aux anneaux de la muraille, depuis le fond de la cour jusque devant la grande porte, hennissant, faisant sonner leurs fers sur les dalles, regardant les uns par-dessus les autres avec impatience, et relevant la tête par brusques saccades. C'était un noble coup d'œil.

Et les chiens burckars, accouplés et hardés en grappes de six, huit et dix, — ces bêtes terribles, au poil fauve, à la large tête plate, aux yeux jaunes, à l'échine longue, à la queue traînante, de vrais loups bâillant jusqu'au fond du gosier, fléchissant les reins, sortant les griffes, et poussant de petits hurlements mélancoliques et sinistres, — il fallait les voir ! Derrière eux se trouvaient les veneurs, habillés de cuir, leurs jambes nerveuses serrées dans des guêtres à boutons d'os, le feutre à plume de héron sur la nuque, la trompe à double cercle d'or en sautoir, les laisses entortillées autour du poing jusqu'au coude, et le fouet en nerf de bœuf dans l'autre main, prêts à frapper.

Plus loin, les piqueurs des margraves, burgraves, landgraves, tous de fiers gaillards, solides comme des chênes, habillés magnifiquement à la livrée de leurs maîtres, tenaient en bride des chevaux de toute beauté, car, en ce temps, c'était l'amour-propre des seigneurs de se surpasser par la noblesse de leurs chevaux. Il fallait être bien connaisseur pour dire : « Celui-ci vaut mieux que celui-là ; » car tous étaient choisis parmi les plus beaux, les plus forts et les plus agiles. Quelques haquenées à grandes selles de velours broché d'or, atten-

daient aussi les dames qui devaient être de la chasse. Et de minute en minute l'impatience grandissait, les chevaux piétinaient plus fort, les chiens tiraient leurs longes et pleuraient d'un ton lamentable. Quelques coups de fouet, sifflant dans l'air, imposaient silence une seconde à tous ces bruits, mais aussitôt après ils recommençaient plus forts.

Honeck se promenait de long en large, ses gros favoris roux ébouriffés, regardant à chaque minute la galerie. Le tressaillement de ses sourcils semblait dire : « Allons! allons... viendront-ils? La rosée est essuyée, le soleil monte, les chiens n'auront pas de nez, il se fait tard. » Puis, s'adressant aux veneurs, il se fâchait :

« Yokel, raccourcis donc tes longes; faut-il que je te dise encore que plus tes longes sont longues, moins tu peux retenir tes chiens?... Kasper, est-ce que c'est une manière de porter sa trompe sur l'épaule droite?... Si tu crois te distinguer par ce moyen, tu as tort. »

Et, se remettant à marcher, il bredouillait des paroles confuses.

Mais enfin, vers sept heures, la haute porte de la grande salle s'ouvrit à deux battants, et tous les invités, seigneurs et nobles dames, en costume de chasse, défilèrent sur la galerie, Vittikâb en tête. Seul de tout ce monde, le Comte-Sauvage avait conservé l'ancien costume de chasse : la veste de cuir épais, la jupe de daim, les jambes nues; il avait aussi repris son casque de fer, le bec retourné sur la nuque. Et quant au reste, il semblait joyeux, le vin perlait dans ses grosses moustaches fauves. A sa droite s'avançait la belle Vulfhild, relevant la tête comme un aigle blanc; lui, Vittikâb, avec ses larges épaules, son cou ramassé, ressemblait à un vieux *lammergeyer*[1] qui rit en lui-même en s'élançant de son rocher, et qui croit déjà sentir une proie saigner sous ses griffes. Il n'avait pu s'empêcher de se griser un peu, mais pas tout à fait.

Derrière lui tout était or et soie, à la nouvelle mode du temps; car le luxe grandissait de jour en jour, et plus d'un petit seigneur vendait son coin de terre pour aller à la cour en beaux habits : on aurait eu honte du Comte-Sauvage, s'il n'avait pas été le Comte-Sauvage, seigneur du Veierschloss, du Hôwald et du Losser.

Comme il descendait le grand escalier, regardant ses chiens et ses chevaux par-dessus la rampe, il s'écria :

« Honeck!

—Monseigneur? répondit le veneur en s'avançant, la tête découverte et les plumes de son feutre balayant les marches.

—Eh bien! fit-il d'un ton de bonne humeur, qu'est-ce que tu nous promets? Tu n'as pas manqué de te rappeler que nous chassons aujourd'hui devant les plus fameux chasseurs du Schwartzwald, des Ardennes et des Vosges, nos rivaux et nos maîtres? »

Il disait cela par galanterie, regardant quelques margraves et burgraves forestiers, tels que Hatto le vieux, de Triefels, Lazarus Schwendi du Haut-Landsberg, et d'autres qui se faisaient gloire de la chasse, et qui furent vraiment flattés de ce compliment dans la bouche d'un Burckar. Honeck, penché, ne disait encore rien; Vittikâb reprit :

« Oui, nous allons avoir des juges cette fois. Parle donc; peux-tu nous promettre un gibier digne d'eux et de nous? »

Alors Honeck, se relevant, répondit gravement :

« Monseigneur, j'ose vous le promettre; la chasse sera belle : saint Hubert nous envoie un gibier digne des Burckar et de leurs nobles hôtes. »

Il ne voulut pas en dire davantage, pour laisser à tous le plaisir de la surprise. Aussi tous crurent qu'il s'agissait de quelque sanglier énorme, et Vittikâb souriant dit :

« A la bonne heure! Puisqu'il en est ainsi, tu vas sonner toi-même le départ; ce sera ta récompense. Allons, messeigneurs, à cheval! »

Tous les invités se répandirent aussitôt dans la cour, les uns aidant leurs dames à se mettre en selle, les autres sautant à cheval. Puis chacun prit sa place : Rotherick et Vulfhild en première ligne, Vittikâb, devant, pour conduire la chasse, Honeck, à cheval, de côté, pour laisser passer la cavalcade, les veneurs, derrière, avec les chiens.

Quand maître Zaphéri vit tout en ordre, il emboucha sa trompe et sonna le départ, comme lui seul, ou Vittikâb, savait le sonner: le Veierschloss et les montagnes d'alentour en retentissaient comme une cloche, et les échos lointains y répondaient. La cavalcade partit au milieu des hurlements de la meute.

Mais alors on vit quelque chose d'étrange, quelque chose, monsieur Théodore, qui dut bien faire réfléchir les assistants, car c'était un signe, et le Seigneur du ciel ne marque de tels signes que dans les grandes occasions; il avait décidé que le Burckar serait puni en ce jour, et voulut marquer d'avance un signe de sa colère, afin que chacun y réfléchît plus tard, et sût que tout vient de Dieu et que rien n'arrive par hasard.

Or, comme Vittikâb, le meilleur cavalier du

[1] Aigle des Alpes.

temps, et qui toute sa vie n'avait fait que monter des chevaux presque indomptés, allait passer le pont, tout à coup son cheval s'arrêta. D'abord cela le surprit, car c'était un excellent cheval, qu'il avait monté bien des fois, et choisi lui-même pour cette chasse. C'est pourquoi il voulut le porter en avant avec douceur, mais le cheval ne bougeait pas. Alors le comte donna de l'éperon, mais le cheval se cabra, cherchant à le désarçonner; et toute la cavalcade arrêtée recula pour éviter les ruades. Vittikâb devint tout pâle d'indignation, et, de sa main de fer relevant la bête sur les jarrets, il la força de se dresser debout, de sorte que le casque du comte tinta trois fois contre les dents de la herse; puis courbé sur le cou du cheval comme un loup qu'il était, le Burckar enfonça ses éperons avec tant de force, que l'animal furieux, la crinière droite, les naseaux frissonnants, partit comme la foudre; et tous les autres suivirent de même.

Ceux qui se trouvaient sous la porte, entre les baies du corps-de-garde, ne virent que des croupes en l'air, des queues flottantes, des fers martelant le pavé, et de longues robes se tordant sur les côtés comme des étendards. Cela ne dura qu'une seconde entre les murs de l'avancée, mais ce fut une vision terrible, et longtemps encore, à travers les hurlements des chiens et le grondement de la trompe de Honeck, ce roulement du galop s'entendit au loin, comme le bruit de cent marteaux frappant l'enclume.

Enfin Honeck, à son tour, lança son cheval, et les autres veneurs suivirent à pied, entraînés par leurs chiens.

Une fois hors des glacis, la cavalcade monta directement la côte du Gaîsenberg en face, pour gagner les bois. Rébock, le second veneur, galopait à côté, ayant reçu l'ordre de poster les chasseurs autour de la retraite de l'animal, et de donner trois coups de trompe, lorsque tous les postes seraient établis, pour avertir Honeck de lâcher les chiens.

Zaphéri conduisait la meute par le fond de la vallée à gauche; en longeant le lac, il devait gagner le défilé des Sureaux, puis les marais du Losser, d'où partait la piste vers le plateau des Trois-Épis.

Le temps était magnifique, pas un nuage ne traversait le ciel immense; les vieux chênes que l'automne commençait à brunir, et les hauts sapins formaient autour du lac une large couronne verdoyante et se peignaient dans ses abîmes bleuâtres, comme les fleurs des prés, la mousse et les herbes, dans une source d'eau vive qu'elles couvrent et abritent contre le vent. Les jappements d'impatience de la meute s'entendaient d'une lieue. Honeck, tout en galopant, se retournait pour voir la cavalcade; elle flottait au-dessus des bruyères et des broussailles, comme une banderole aux mille couleurs : c'était admirable! mais au bout de deux minutes elle disparut sous bois. Alors le veneur suivit la meute de plus près, en criant :

« Tout va bien! tout va bien! Dans une ou deux heures, on verra de belles choses. Allons, taisez-vous, braillards! un peu de patience, vous aurez le temps de hurler; ceux qui crient le plus fort ne donnent pas le meilleur coup de dents. »

Et les chiens redoublaient leurs cris, à mesure qu'on s'enfonçait dans le ravin bordé de rochers à pic.

C'est cela qu'un peintre devrait voir, monsieur Théodore, une meute partant pour la chasse, une grande meute de chiens-loups attachés par six, huit et dix, le nez en l'air, se bousculant, grimpant les uns sur les autres pour aller plus vite, criant d'une voix plaintive. Les premiers qui sautent le ruisseau traînant les derniers, qui tournent trois et quatre fois dans l'eau les pattes en l'air, sans perdre un coup de gueule, tant l'impatience de la chasse les possède; et les veneurs qui résistent toujours, en s'affermissant sur leurs jambes à chaque pas, car s'ils tombaient, les chiens les traîneraient au galop sans regarder en arrière; et les rochers, les broussailles, la lumière tremblotant sur tout cela... Oui, c'est quelque chose à voir, je vous en réponds. Et le contentement des veneurs, la joie de marcher, de courir, l'espoir d'arriver les premiers, de se distinguer : tout cela, c'est à peindre aussi.

Honeck n'avait jamais eu meilleure confiance. Mais quand, au bout d'une heure, la lumière commença d'entrer dans le défilé, et que les chiens, arrivant dans les roseaux du Losser, sentirent la piste, il eut des craintes véritables, car d'un seul coup les jappements se changèrent en aboiements si sauvages, si plaintifs et si furieux, qu'on ne pouvait les comparer qu'aux hurlements des loups affamés, lorsque assis dans la neige, le nez entre les pattes et les flancs creux, ils s'appellent d'une montagne à l'autre pour attaquer les étables. Et ce n'est pas étonnant, car ces chiens burckars avaient du sang de loup en eux comme leur maître, et par moments ils redevenaient loups tout à fait, soit par la manière de chasser, soit par celle de s'asseoir, de s'étendre ou de hurler.

Honeck donc, en entendant ce chant de mort, eut peur que l'animal, averti d'avance



Hâsoum! Hâsoum! C'est moi! (Page 52.)

et de très-loin, ne franchît l'enceinte avant que les chasseurs ne fussent postés.

« Le diable vous étrangle! s'écriait-il. A-t-on jamais vu quelque chose de pareil! Voulez-vous bien vous taire, imbéciles d'animaux! Ne voyez-vous pas que la bête va détaler! »

Mais il avait beau crier, les chiens burckars, la tête en l'air, regardant le ciel, les yeux mélancoliques, n'en continuèrent pas moins leur chant lugubre. Zaphéri, dans cette extrémité, eut un trait qui montre le vrai chasseur. Comme il ne pouvait frapper les chiens, de peur de les faire crier encore plus fort, il partit ventre à terre devant eux, en criant aux veneurs :

« Tenez ferme! »

Alors les chiens, croyant qu'il courait sur la bête, se turent et se mirent à tirer sur leurs laisses avec une fureur incroyable. Dans le même instant, les trois coups de trompe de Rébock retentirent au haut de la montagne, et Honeck, tout joyeux de voir que les chiens donneraient avec ensemble, les fit découpler aussitôt. En deux secondes, il n'y en avait plus un dans la vallée. Tous à droite, à gauche, le long des roches, dans les bruyères et les ronces, à trois ou quatre cents pieds sur la côte, le nez à terre, se glissaient, coulaient, bondissaient, se bousculaient et marchaient sur la piste.

« Pourvu que l'animal ne soit pas sorti de l'enceinte, avant que les postes n'aient été pris! » cria Honeck.

Tous les veneurs pensaient la même chose.



Ils virent déjà le comte lancé sur le sentier du lac. . . (Page 53.)

Zaphéri, pour voir l'ensemble de la chasse, et s'assurer que les relais donneraient à propos, piqua tout droit sur la roche plate qui domine ce pâté de montagnes. Un quart d'heure après, il attachait son cheval au pied de la roche, à une broussaille, et grimpait sur le plateau, en s'accrochant des pieds et des mains. Lorsqu'il arriva, embrassant l'immense horizon bleuâtre du regard, avec toutes les cimes inférieures, les vallées verdoyantes, les rochers et les pics, et la plaine du Palatinat sur sa gauche à perte de vue, en un coup d'œil il reconnut tous les postes et l'état de la chasse.

Les premiers chiens lâchés avaient déjà dépassé la caverne des Trois-Épis, preuve que l'animal ne s'y trouvait plus. Mais avant de prendre un parti, le veneur attendit encore quelques instants; il voyait à deux ou trois mille mètres sur sa droite, la longue file des chiens burckars, remontant et suivant toutes lec sinuosités de la piste avez leur nez, comme vous pourriez, monsieur Théodore, suivre une ligne sur le papier avec votre crayon; pas un ne suivait l'autre sans avoir fait le tour du crochet, ce qui montre les bons chiens, qui ne se fient qu'à eux-mêmes. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent l'un après l'autre à la caverne de la bête et qu'ils y entrèrent, puis en repartirent, pour galoper avec une nouvelle ardeur sur l'autre versant de la montagne.

Honeck, ne conservant plus de doute sur le départ de l'animal, emboucha sa trompe pour annoncer l'événement à la chasse. A peine avait-il sonné, que la trompe de Vittikâb lui

répondait du fond de l'abîme, et qu'aussitôt il vit le Comte-Sauvage déboucher de son poste ventre à terre, sur les pas du chien qui tenait la tête de la meute. Deux ou trois autres vieux chasseurs, Hatto de Triefels, Lazarus Schwendi, Elias Rouffacher, suivaient le comte à toute bride; puis Vulfhild partit à son tour comme un aigle les ailes déployées, sa longue robe flottant derrière elle, et, successivement, tous les autres arrivèrent.

Honeck alors, voyant la meute lancée hors de l'enceinte, sonna le départ du premier relais, et la chasse se fit avec plus d'ensemble; soixante chiens en avant et cinquante chevaux en arrière. C'était un merveilleux spectacle.

Après avoir contemplé un instant la chasse, et s'être dit que Vittikâb, son maître, était toujours le premier chasseur de la vieille Allemagne, que d'un regard il reconnaissait mieux que n'importe lequel les fausses sorties des véritables, et savait serrer la bête de plus près, l'attention de Honeck se porta naturellement sur l'animal poursuivi par la meute, et c'est alors qu'il fut vraiment confondu de ses ruses étranges, de ses ressources, et de ses allures différentes de toutes celles des autres gibiers du Hôwald.

D'abord, il reconnut que jamais cet animal ne se découvrait, qu'il se tenait toujours sous bois, et plutôt à la lisière que dans l'intérieur, pour voir l'ennemi venir de plus loin. Cela lui fut facile à reconnaître, car de seconde en seconde, il voyait des files de chiens entrer dans la forêt, puis en sortir, sans jamais s'écarter des lisières, et des files de cavaliers arriver ensuite dans les mêmes directions. En outre, il se convainquit que la bête, lorsqu'elle se voyait trop pressée, se dérobait à la poursuite en grimpant sur un arbre, car parfois les chiens arrivaient en masse, comme sûrs de la piste, puis tout à coup ils s'arrêtaient, tournaient en hurlant, le nez en l'air, et finissaient par revenir sur leurs propres traces.

Au bout de deux grandes heures, après beaucoup de détours, la chasse partit tout à coup comme le vent, Vittikâb en tête, vers les cimes inférieures touchant la plaine. Alors, le son des trompes s'affaiblit de plus en plus, et finit par se perdre dans l'immensité; seulement, à de grands intervalles, le chant de la trompe du Comte-Sauvage s'entendait encore, passant dans les airs comme un souffle de la brise. En ce moment, la chasse était à plus de trois lieues derrière le Losser; deux relais placés sur le Gaïsenberg n'avaient pu donner.

Le jour devenait de plus en plus ardent, et Honeck, sur sa roche, ne voyant plus rien, allait redescendre, quand au loin, bien loin, le son plus fort de la trompe du comte, qu'il aurait reconnu entre mille, le retint. Il écouta, regardant avec une attention extrême : la voix des chiens remontait confusément les échos; puis, subitement à une demi-lieue de la roche, Vittikâb parut seul, filant sur la lisière des forêts comme un éclair. Il sonnait, sonnait d'un souffle puissant et net qui faisait frissonner les bois. Quelques autres trompes, plus éloignées, commençaient aussi à s'entendre; toute la chasse revenait après un immense circuit.

« Je parierais, se dit le veneur, que Vittikâb est seul sur la vraie piste; quoique le diable lui-même n'y reconnaisse rien, je me fierais à lui. »

Et, ce qui le réjouit beaucoup alors, ce qui fit tressaillir son cœur, c'est que la voix du vieux Tobie, un grand gueulard, le meilleur nez et la meilleure voix de la meute, c'est que la voix de Tobie se mit à frapper les échos à temps égaux, et que de seconde en seconde, à cet appel, se mêlait le grondement de la trompe, d'où l'on pouvait reconnaître que le comte appuyait le vieux limier.

En effet, quelques instants après, Zaphéri les vit passer l'un derrière l'autre à deux mille mètres sous la roche; seulement Tobie n'était pas seul, plus de cent chiens galopaient avec lui tellement serrés qu'on aurait cru, de cette hauteur, pouvoir les couvrir de la main. Ils ne firent que traverser la gorge des Hérons.

Une minute après, le vieux Hatto, puis Rouffacher, puis quelques autres seigneurs, enfin Vulfhild, traversèrent aussi le défilé. A la tête d'une seconde bande était le vieux Rotherick, reconnaissable à sa haute taille et aux plumes rouges de sa toque.

« Ha! ha! se dit Honeck, la chasse va continuer par ici. »

Et il devint de plus en plus attentif. Comme il regardait, ne songeant plus à la chaleur, tout à coup, près de lui, dans la brèche du rocher pleine de broussailles, la voix haletante de Rébock l'appela :

« Maître Honeck! »

Alors lui, se retournant :

« Tiens, c'est toi, Rébock! fit-il.

—Oui, c'est moi; je viens d'attacher mon cheval près du vôtre. Quel animal, maître Zaphéri, quel animal nous avons lancé! C'est celui-là qui peut se vanter de conduire les gens par le nez. Dieu du ciel, nous a-t-il fait courir!

—Oui, oui, répondit brusquement le grand veneur, j'ai tout vu. C'est égal, c'est une belle chasse; moi, je ne pouvais pas être de la par-

tie; mais, quand on voit chasser le Comte-Sauvage, on est fier tout de même d'avoir un pareil maître.

—Ça, c'est vrai, maître Honeck; seulement, voyez-vous, nous avons à craindre de ne pas forcer la bête.

—Eh bien! eh bien! on la forcera demain; ce qu'on a tout de suite ne vaut pas la peine qu'on le ramasse. Mais taisons-nous; maintenant ça recommence par ici : Écoute! »

La trompe de Vittikâb grondait comme le tonnerre dans la vallée. Honeck se pencha; il ne vit pas le comte, mais toute la meute qui se dirigeait comme une flèche vers une gorge profonde, à cinq ou six cents pas sur la gauche du plateau : c'est la gorge du *Pot-de-Fer;* on l'appelle ainsi, parce qu'elle se termine en cul-de-sac par une roche noire de cent pieds, debout au fond et creusée en forme de pot. La gorge elle-même, en fer à cheval, est bordée des deux côtés par des rochers à pic. Honeck, en voyant les chiens partis dans cette direction, fit entendre un cri :

« Nous la tenons... Elle est entrée dans le Pot-de-Fer!

—Maître Honeck, dit Rébock, je voudrais bien le croire; mais, sauf votre respect, elle est trop maligne pour ça.

—C'est une bête étrangère qui ne connaît pas encore le pays, s'écria Zaphéri, » en redescendant la brèche.

Rébock le suivit à moitié convaincu. Au pied du plateau, ils remontèrent à cheval, et, longeant la crête, cinq minutes après ils arrivaient à cinquante pas du précipice. Honeck, qui ne se possédait plus de joie, sautant à terre et jetant la bride à l'autre, s'écria :

« Eh bien! eh bien! tu l'entends!... la bataille est déjà commencée... Est-ce que j'avais raison? »

Et, sans attendre la réponse, il courut à travers les broussailles, tandis que Rébock mettait aussi pied à terre, et se dépêchait d'attacher les chevaux au tronc d'un petit hêtre. Cela fait, il rejoignit Honeck en courant.

Un grand bourdonnement de voix et de cris arrivait au-dessus du Pot-de-Fer; il était facile de reconnaître aux hurlements, aux claquements des mâchoires, aux bruissements de toute sorte qui s'élevaient de l'abîme, que toute la meute donnait à la fois, et que la bête résistait avec rage.

Les deux veneurs, frémissant d'enthousiasme, s'avancèrent jusqu'au bord du précipice et s'inclinèrent pour voir ce qui se passait en bas; mais à peine eurent-ils regardé qu'ils devinrent tout pâles. C'est qu'ils voyaient une chose qu'on n'avait jamais vue avant eux, monsieur Théodore, et plaise à Dieu qu'on n'en voie jamais de semblable par la suite des temps!

Et d'abord figurez-vous cet immense entonnoir large de cent pieds, profond de soixante, avec ses rochers à pic, luisants comme du bronze, où coule une eau plus froide que la glace, été comme hiver. Au-dessus le soleil chauffe les bruyères, les insectes tourbillonnent par milliards, on sent la vie et la chaleur qui vous arrivent de tous côtés; mais, dans l'intérieur de cette espèce de bastion, le soleil ne luit qu'en plein midi. Quand vous regardez au fond, vous voyez d'abord cinq ou six vieux houx qui veulent toute la chaleur pour eux, et s'étendent les branches en avant pour l'empêcher de descendre. Plus bas, à travers leurs feuilles, vous découvrez un tas de roches tranchantes, entre lesquelles coule un filet d'eau sur des cailloux noirs.

Le Seigneur n'a rien mis là-dedans pour l'agrément des yeux; il n'y a ni mousse, ni verdure, ni rien : c'est un véritable coupe-gorge. On y prend quelquefois de jeunes loups et de jeunes renards, mais jamais des vieux; parce qu'une fois qu'ils ont eu le bonheur d'en sortir, l'idée ne leur vient plus d'y rentrer.

La seule chose un peu curieuse qu'on y trouve, c'est un trou rond, en forme de porte, à dix ou douze pieds au-dessus du ruisseau, et juste au milieu de la roche noire du fond. D'où vient ce trou? Je n'en sais rien; c'est une chose naturelle, comme on en voit tant d'autres, et qui semble avoir été faite par les hommes. Quelques gros quartiers de roc au-dessous vous aident à y monter, mais à quoi bon? Il n'y a pas quatre pieds de profondeur.

Eh bien, à cinquante ou soixante mètres sur leur gauche, Rébock et Honeck virent dans cette espèce de niche un être poilu comme un ours, haut de six pieds, et qui n'était ni homme ni bête; car s'il avait deux jambes comme nous, des jambes sèches un peu cagneuses, il avait aussi des griffes; s'il avait des bras, il avait aussi des mains longues d'une aune; s'il avait une tête d'homme, avec des yeux en face, il avait aussi des oreilles de loup, un nez plat, la lèvre fendue au milieu, laissant voir d'énormes dents blanches; et, de plus, il avait une telle abondance de cheveux jaunâtres, qu'ils lui tombaient tout autour de de ses grosses épaules comme une crinière. Et, si cet être était naturellement horrible à voir, on peut se figurer sa mine lorsqu'il se battait contre les chiens burckars, faisant tourbillonner avec une force terrible, une branche énorme arrachée au tronc d'un vieux chêne tombé en travers du précipice, roulant

ses yeux, retroussant ses lèvres pour montrer les dents, et hurlant d'une voix aussi lugubre que les vents d'hiver sur le Krapenfelz. Oui, on peut comprendre la stupéfaction des deux veneurs devant un pareil spectacle.

Quant aux chiens burckars, on peut aussi se figurer leur fureur; car vous saurez que plus les chiens sont étonnés de voir un être affreux, plus aussi, quand ils l'attaquent, leur acharnement est terrible; à force d'avoir peur, ils deviennent sauvages, et c'est pour cela qu'ils ne reculaient pas devant ce monstre.

C'était une bataille épouvantable, une véritable bataille de la fosse aux lions, dont parlent les saintes Écritures. Les chiens faisaient des sauts de quinze pieds, tantôt séparés, tantôt tous ensemble, par-dessus les quartiers de roc pour attraper la niche, on ne voyait que leurs gueules en l'air, pleines d'écume; puis ils retombaient au-dessous, les reins cassés, la tête aplatie, ou traînant la patte avec des hurlements qui s'entendaient d'une demi-lieue. Quelques-uns, étendus le long du ruisseau, tournaient un peu la tête pour lapper quelques gouttes d'eau; d'autres se sauvaient en regardant derrière eux d'un air de fureur, sans avoir le courage de revenir; d'autres, en retard, accouraient la gueule ouverte jusqu'aux oreilles, et, sans reprendre haleine, ils entraient dans la masse pour bondir, mordre et retomber.

Le monstre, lui, poussait des hoquets comme un bûcheron à l'ouvrage; on ne voyait que ses deux longs bras velus en l'air, sa grosse tête au-dessous, sa crinière sautant sur le dos à chaque coup, et ses jambes, déchirées et saignantes, écartées pour bien tenir l'équilibre.

Le bruit dans cette gorge étroite, les hurlements et les plaintes, formaient comme un seul mugissement qui vous rendait sourd; et les chauves-souris, les chouettes, tous les oiseaux de nuit qui se retirent par centaines aux approches du jour dans les crevasses du Pot-de-Fer, effrayés de ce vacarme, montaient, tourbillonnaient, effarés à la grande lumière du soleil, puis replongeaient éblouis dans les ténèbres.

Honeck remarqua quelques vieux chiens qui se glissaient le long de la roche, au lieu de venir en face, surtout le vieux Tobie qui, d'habitude, prenait le sanglier à l'oreille; il le vit trois ou quatre fois fléchir les reins comme pour bondir, puis, jugeant que la distance était encore trop grande, se rapprocher un peu plus, les yeux luisants comme deux chandelles; il s'en réjouissait et en frémissait à la fois; car, de voir le monstre assommer ses meilleurs chiens et de ne pas savoir si c'était un homme ou un animal, la sueur lui coulait le long des tempes, mais il n'osait souhaiter sa mort.

Or, au milieu de ce grand tumulte, la trompe de Vittikâb se fit enfin entendre; il entrait dans l'autre tournant de la gorge, et le son prolongé de l'airain, grandissant au fond de l'abîme, couvrait déjà les autres bruits, comme le roulement du tonnerre celui des torrents, de la pluie et des vents. Bientôt même le galop de son cheval sur les cailloux s'entendit avec les mugissements de la trompe; mais au plus fort de ce terrible hallali, et comme il frappait déjà la roche en face, un son bref et rauque traversa le précipice, et tout se tut : on n'entendit plus que les hurlements de la bataille.

Honeck et Rébock se retournèrent, et qu'est-ce qu'ils virent? Vittikâb, au coude de la gorge, pâle comme la mort, rejeté en arrière, la bouche béante, les yeux écarquillés, se retenant des deux mains à la bride, et son cheval debout, la crinière droite, les jarrets repliés et la croupe presque contre terre. La figure du Comte-Sauvage, cette figure terrible, exprimait tellement bien l'épouvante, que les deux veneurs crurent voir une espèce de revenant, et tous deux sentirent un frisson leur passer sur le corps.

Au même instant, l'animal poussait un cri de détresse épouvantable; on aurait dit qu'il appelait Vittikâb à son secours, mais il était trop tard : Tobie avait fini par se rapprocher assez, il venait de lui sauter à la gorge, et le monstre, roulant de sa niche, tombait au milieu des chiens; on ne voyait déjà plus que ses grands bras se relever en tremblotant au-dessus de toutes ces gueules dévorantes; puis ils s'affaissèrent, et l'on n'entendit plus que les grondements sourds de la curée et le claquement des mâchoires.

Alors un cri terrible, un vrai cri d'aigle qui voit dénicher ses petits, retentit dans l'abîme, et Vittikâb, sa hache d'armes levée, tomba sur cette masse de chiens, comme un lion sur une bande de loups, assommant, broyant, écrasant tout avec une fureur extraordinaire. En une seconde il fut couvert de sang et d'éclaboussures de cervelles, et se penchant tout à coup du haut de la selle, il saisit l'animal par sa crinière, et le releva comme une guenille au bout de son long bras, en criant d'une voix étranglée :

« Hâsoum ! Hâsoum ! C'est moi ! »

Mais ce n'était plus qu'un corps sans vie, pendant et saignant, la gorge ouverte, ses grandes jambes en pointe inanimées. Et quand

il l'eut regardé et qu'il le vit mort, Vittikâb poussant un sanglot lugubre, l'étendit devant lui en travers de la selle et partit ventre à terre.

En ce moment, Honeck et Rébock se regardèrent; ils étaient si défaits et si pâles qu'ils se firent peur l'un à l'autre.

« Au château ! » dit Honeck en grelottant.

Ils coururent à leurs chevaux et sautèrent en selle; puis, coupant au court, ils descendirent à toute bride la côte des bruyères vers le Veierschloss.

En atteignant la base de la montagne, ils virent déjà le comte lancé sur le sentier du lac, tenant toujours le corps en travers de sa selle, tandis que lui, courbé, le nez en griffe, les lèvres serrées et le casque pendu sur le dos, il regardait entre les oreilles de son cheval, et glissait comme le vent sur les bruyères. Loin, bien loin derrière lui, arrivaient les autres, seigneurs et nobles dames; les longues robes et les panaches flottaient à la file; ils avaient vu passer le Comte-Sauvage devant eux : la consternation était partout.

Justement à la même heure, le capitaine Jacobus se promenait sur l'avancée. On devait donner au retour de la chasse un grand repas de fiançailles dans la cour du Veierschloss; de grandes tables, couvertes de nappes magnifiques et de toute l'argenterie pillée par les Burckar depuis mille ans, allaient d'un bout à l'autre. Ces fêtes ennuyaient le capitaine, il pensait que bientôt une jeune femme serait maîtresse au château et qu'elle regarderait les vieux reîters du haut de sa grandeur; cette idée ne pouvait lui convenir, et depuis la veille il songeait à se mettre au service de Jean-Georges, comte Palatin. Il se promenait de long en large, les mains sur le dos, en rêvant à cela, lorsqu'il découvrit dans la vallée, où commençaient à s'étendre les ombres de la côte, toute cette longue file de cavaliers tournant autour du lac au milieu d'un nuage de poussière.

« Allons, se dit-il, voilà déjà la chasse qui revient; les noces vont commencer. »

Il descendit prévenir le *vachtmeister;* et l'on avait à peine eu le temps de baisser le pont, que Vittikâb entrait comme la foudre, en criant : « Goëtz ! qu'on aille chercher Goëtz ! » d'une voix tellement éclatante, qu'on aurait dit le cri de guerre des Burckar.

Toutes les galeries et les escaliers se couvrirent de reîters et de trabans, comme pour soutenir un assaut; ils virent le comte sauter de son cheval, et déposer le corps de la bête sur la table d'honneur, au milieu des fleurs et des vases d'or et d'argent. Sa figure était si défaite qu'on le reconnaissait à peine.

Deux ou trois reîters grimpèrent aussitôt à la tour des *Martres* chercher Goëtz; en même temps Honeck, Rébock, Hatto le vieux, Lazarus Schwendi, Vulfhild, Rotherick et cinquante autres s'engouffraient sous la porte. En un instant, toute la cour fut pleine de tumulte, de cris, de frémissements d'armes et de hennissements, qui se prolongeaient au loin sous toutes les voûtes du Veierschloss.

Vittikâb, devant la table, jeta son casque à côté du corps de la bête; puis ses cheveux roux grisonnants collés sur le front, les mâchoires serrées, les yeux hors de la tête et les moustaches hérissées, il se mit à regarder les gens, qui tous penchés, à pied, à cheval, observaient le monstre, et le voyant la bouche pleine d'écume, la gorge déchirée, ses oreilles de loup et sa grosse crinière rousse remplies de sang, frissonnaient en eux-mêmes et se demandaient d'où pouvait venir un être pareil.

Le comte, pâle, ne semblait pas faire attention à ces choses; il regardait sans voir, ses lèvres tremblaient. Mais lorsque des pas retentirent enfin sur le grand escalier, il se retourna brusquement; et comme le vieux Goëtz, penché sur la balustrade, les yeux écarquillés à la vue de la bête, restait immobile, saisi d'horreur, il lui cria :

« Tu n'as pas fait ce que je t'avais dit, Goëtz !

— Monseigneur, je n'ai pas pu, répondit le vieillard, c'était plus fort que moi... Je l'ai lâché!... J'ai pensé que le Seigneur aurait pitié de la pauvre créature : faites de moi ce qu'il vous plaira !

— Il avait des entrailles, lui, dit alors le comte. Oui, le serviteur avait des entrailles, et le père n'en avait pas ! »

Et voyant les gens étonnés, il ajouta d'une voix rauque, en montrant la bête :

« C'est mon fils !... C'est le dernier Burckar !... Vingt ans je l'ai caché dans la tour des *Martres*. J'avais honte de lui. J'ai voulu le faire tuer. Je suis monté dire ça au vieux; il m'a prié, il s'est traîné sur les genoux. J'étais sourd ! Le vieux avait plus d'entrailles que le père, il l'a lâché ! »

En disant cela, le Burckar était comme fou; tout le monde pâlissait.

« Écoutez, reprit-il, c'était ma honte; je pensais : « Il a des oreilles de loup; les Burckar ne sont donc plus des hommes, ce sont des animaux féroces, il faut que je le cache ! » C'est le maître, là-haut, qui a fait ça pour me punir ! Vingt ans j'ai rêvé d'avoir des

enfants. J'ai massacré ceux des autres par envie, par jalousie. Ça me crevait le cœur de laisser périr la vieille race. Enfin j'ai pensé à Rotherick, tu sais, Rotherick, je suis allé te voir, j'ai ri ; si j'avais pu, je t'aurais étranglé, car je suis un Burckar, moi, je te hais toi et tous les tiens; mais j'ai ri, j'ai tout promis, tout donné : il me fallait ton beau sang. Je voulais des enfants à face humaine, de vrais enfants. Alors, j'ai dit de tuer l'autre! »

En parlant il s'animait de plus en plus; sa voix sourde devenait claire.

« C'est effrayant, dit-il, comme se parlant à lui-même, un père ordonner la mort de son enfant par orgueil. Ah! que je sois maudit, maudit dans les siècles des siècles! Oui, c'est effrayant. Avez-vous entendu raconter des histoires pareilles? — cria-t-il; — non, vous n'en avez pas entendu, il n'y a jamais rien eu de pareil depuis le commencement du monde. C'est le vieux de Landau qui est cause de tout. Ah! le misérable, si je pouvais le voir encore brûler!

Et criant de plus fort en plus fort :

« Le prêtre n'a pas menti! » dit-il.

Personne ne comprit ce qu'il voulait dire avec son vieux de Landau et son prêtre; Honeck seul se le rappela : la figure du vieillard qui traînait son petit-fils dans une paillasse, lui passa devant les yeux comme un éclair, et l'image de l'évêque Verner aussi, maudissant le Burckar et criant sur les marches de la cathédrale, les mains étendues : « Soyez maudits! Que la vengeance d'en haut descende sur vous, car vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des monstres ! » Tout cela Honeck le vit en souvenir, et il comprit les paroles de Vittikâb.

Le Comte-Sauvage, lui, continuait de parler, et même il avait fini par sangloter; c'était affreux de voir un pareil homme sangloter ; plus d'un détournait la tête avec épouvante, mais il ne faisait plus attention à rien.

« C'est égal, criait-il, les hommes sont des lâches, ils sont cause de ce qui nous arrive ; ils nous ont laissés tout faire, voler, brûler, au lieu de se lever en masse, et de nous traquer comme des bêtes féroces. Oui, vous êtes des lâches, soyez tous maudits avec nous, misérables; si vous n'aviez pas été des lâches, nous n'en serions pas où nous en sommes. Mais celui-ci, qu'est-ce qu'il a fait pour être dévoré par les chiens? Qu'est-ce qu'il pouvait faire enfermé dans la tour? Pourquoi le maître d'en haut n'a-t-il pas eu pitié de la pauvre créature? »

Et se jetant sur le monstre, les bras étendus, il se prit à fondre en larmes en criant :

« Oh! mon pauvre enfant, tu payes pour les crimes de tes pères, tu payes pour moi, pour Rouch, pour Virimar, pour toute notre race maudite; est-ce juste? Non, non! C'est sur nous, les monstres, les vrais monstres, que devait tomber la foudre. »

Longtemps il sanglota; c'était à vous fendre l'âme. Un grand nombre de reîters, voyant leur chef, cet homme si dur, si sauvage, pleurer comme un enfant, s'en allaient, ne pouvant voir cela. Mais lui, se levant tout à coup et regardant la foule consternée, s'écria :

« J'ai pleuré? Vittikâb pleure! Oh! si je pouvais vous exterminer tous, pour le faire revivre un seul jour, je ne pleurerais pas! »

Ses yeux jaunes étincelèrent; tous les assistants eurent froid. Puis, passant son bras sur sa face, il dit :

« Ah! si vous l'aviez vu se battre! c'était un Burckar, un vrai Burckar : seul contre tous! Alors je l'ai reconnu... alors mes entrailles ont frémi... J'étais fier... oui, fier de lui... Si je pouvais le faire revivre... il serait votre maître! »

Et levant les deux mains :

« Rouch, Virimar, Zweitibold, vous tous, les anciens, ne viendrez-vous pas le réveiller? Laisserez-vous périr la vieille race? » cria-t-il d'une voix tellement forte, qu'on devait l'entendre de l'autre côté du lac.

Et le silence grandissait, personne ne bougeait; on regardait, on écoutait, on croyait que les vieux brigands, les vieux pillards, les hommes terribles allaient sortir des caveaux, pour venir réveiller le monstre. Mais, au bout d'une minute, Vittikâb, baissant la tête, regarda Hâsoum quelques secondes et dit tout bas :

« C'est fini! Voilà comment finissent les grandes races guerrières... elles finissent par des monstres! Les autres, les renards, les Géroldseck, les Dagsbourg, peuvent venir maintenant se partager nos dépouilles, tout ce que nous avons conquis depuis mille ans! Ils peuvent venir, ils n'entendront plus le cri de guerre des loups, qui les faisait trembler : tout est fini! »

Puis, s'adressant à ses hommes :

« Trabans et reîters, leur dit-il en promenant sur eux ses yeux jaunes, prenez tout; cet or, cet argent, les trésors entassés dans le caveau de Virimar, tout cela est à vous, je vous le donne, emportez-le : que tout ce qui vient du pillage retourne au pillage! »

Et, ses deux grands bras levés au-dessus de sa tête :

« Et maintenant, s'écria-t-il, que les vents pleurent, que les oiseaux de nuit gémissent,

que les torrents se déchaînent, que toutes les voix du ciel et de la terre racontent de siècle en siècle cette lamentable histoire ! Et que les pauvres gens, le soir au coin du feu, entendant ces choses, se disent tout bas : « Voici la grande chasse du Comte-Sauvage qui traverse la montagne ; voici que les trompes résonnent, que les chevaux hennissent et que les chiens burckars courent sur la trace de Hâsoum ! » Qu'ils écoutent, et qu'ils se rappellent que là-haut est le maître, et que sans lui tout n'est rien ! »

Alors il prit le monstre dans ses bras, et, l'embrassant avec fureur, il monta le grand escalier, au milieu du silence. Tous les assistants le virent traverser la galerie et disparaître dans sa caverne.

Aussitôt après, les trabans et les reîters se précipitèrent sur l'argenterie des tables; on enfonça les portes du caveau de Virimar, on chargea les chevaux, et l'on s'enfuit pêle-mêle. Margraves, burgraves, comtes, barons, veneurs et piqueurs, la vieille Hatvine elle-même sur sa mule, et Goëtz, s'en allèrent de ce lieu maudit. Au bout d'une heure, le Veierschloss était presque abandonné comme aujourd'hui. Honeck seul n'avait rien voulu prendre et restait dans la cour, attachant les chiens qui revenaient l'un après l'autre dans leurs niches par habitude ; il se faisait de terribles reproches sur ce qui venait d'arriver, s'attribuant tout le malheur, et se maudissant lui-même d'avoir eu l'idée de chasser un animal extraordinaire. Il aimait Vittikâb, et regardait sa porte au milieu de ces pensées désolantes.

Enfin, n'y tenant plus, il monta pour lui parler. Il entra et vit le Comte-Sauvage étendu sur son fils. Longtemps il regarda sans oser élever la voix. Vittikâb ne bougeait pas ; ce n'est qu'une demi-heure plus tard, qu'entendant Honeck remuer, il se releva, la figure trempée de larmes, et lui dit :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

—Maître, gardez-moi avec vous.

—Va-t'en, lui répondit le Burckar.

—Maître, dit Honeck, tous les autres sont partis; il ne reste plus que moi pour vous servir.

—Je n'ai plus besoin qu'on me serve ! » répondit le comte en ouvrant la porte, et poussant le veneur dehors.

Honeck l'entendit refermer les verroux, et redescendit. Il vit encore deux chiens qui venaient d'arriver, et les attacha dans leurs niches; puis il monta dans sa chambre, prit son bâton et s'en alla. Il pensait obtenir facilement du service chez quelque seigneur forestier, car ses talents pour la chasse étaient connus dans tout le Hundsrück ; mais son cœur éclatait en quittant ce vieux château des Burckar, où s'était passée sa jeunesse, et où tous ses ancêtres, de père en fils, avaient vécu depuis mille ans.

Il marchait au hasard, sans tourner la tête.

Enfin, à la nuit close, passant près du Gaïsenberg, il voulut voir encore les vieilles tours qu'il avait saluées tant de fois de sa trompe, en venant du Hôwald. Il se mit donc à grimper à droite, au-dessus du lac, et, dans cette montée, il trouva en travers du chemin le corps d'un reîter ; ses camarades l'avaient assassiné pour avoir sa part de butin, ce qui dut arriver à plusieurs autres en cette nuit. Le veneur enjamba le corps et poursuivit sa route. Au haut de la côte, au milieu des bruyères, il s'assit sur une roche, et resta là bien avant dans la nuit, le bâton entre les genoux, ne pouvant se décider à descendre sur l'autre pente. La lune mélancolique montait dans l'azur sombre, le silence grandissait dans la montagne, et lui ne bougeait pas.

« Regarde, Honeck, regarde, se disait-il, voilà ton vieux nid. Maintenant tu t'en vas, et qui sait si tu pourras jamais le revoir ! »

Il se désolait d'être cause de si grands malheurs sans l'avoir voulu ; les larmes lui coulaient sans bruit dans les moustaches. Il avait alors quarante ans, et si c'est terrible d'arracher un arbre à cet âge, pour le transplanter ailleurs, combien les racines du cœur de l'homme sont plus profondes ! On peut dire qu'elles tiennent à toutes les pierres de la maison où nous avons été élevés ; voilà pourquoi, monsieur Théodore, les pauvres misérables tiennent tant à leur chaumière. Le Seigneur a fait cela dans sa sagesse comme tout le reste.

Or, tandis que Honeck se désolait en silence, tout à coup le feu se déclara dans le Veierschloss, d'abord dans le grenier à foin de la cavalerie burckare et dans le bûcher au fond de la seconde cour, des masses de fumée noire semée d'étincelles s'en élevèrent en colonnes sombres, et comme le temps était très-calme, cette fumée s'arrondit sous la voûte du ciel en nuages. Puis les vieilles poutres et les bardeaux desséchés de l'antique forteresse prirent feu comme de la paille, et bientôt la flamme, gagnant de proche en proche, grimpa le long des hautes tours, qu'elle finit par envelopper complétement. Le lac au-dessous reflétait cette épouvantable catastrophe et les ombres des milliers d'oiseaux de nuit s'enfuyant à tire-d'aile du vieux burg, à travers les éclairs de l'incendie.

Honeck comprit tout de suite que Vittikâb



Longtemps il sanglota. (Page 54.)

avait mis le feu lui-même, et ne bougea point, sachant qu'il ne pouvait rien faire ni rien empêcher. Il regardait, muet d'épouvante. Mais ce qui finit par lui déchirer le cœur, ce furent les hennissements des chevaux restés aux écuries, et les hurlements plaintifs des chiens qu'il avait attachés lui-même dans leurs niches : ils arrivaient à lui par-dessus le lac, comme des pleurs sans fin, et l'on pouvait se figurer leurs souffrances à la chaleur toujours croissante de cette fournaise.

Honeck en devint fou ! il resta fou Dieu sait combien de temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que de pauvres bûcherons de Lembach le recueillirent, et qu'à la suite des temps, ayant recouvré la raison, et reconnaissant les grands enseignements de ces choses, il ne voulut pas redevenir le valet d'un seigneur, et se fit bûcheron à Hômatt, aux environs de Pirmasens; il prit une vie simple et laborieuse, épousa la fille d'un bûcheron comme lui, et en eut des enfants.

Je descends de ce Honeck.

Comme il avait sans doute de grandes fautes à expier, mais pas assez grandes pour que ses descendants eussent le sort de ceux du Burckar son maître, notre famille fut affligée seulement d'une sorte d'infirmité passagère : tous les automnes, l'un de nous tombe dans un sommeil profond qui dure de deux à trois jours ; cela correspond à l'époque de la grande chasse où périt Hâsoum et de l'incendie du Veierschloss.

Et si vous voulez savoir le fond de tout cela,



Je posai mes lèvres en tremblant sur le front de la jeune fille. (Page 58.)

monsieur Théodore, je vous dirai que le Comte-Sauvage revient alors en punition de ses crimes, et qu'il recommence, dans le Hôwald, la chasse de son fils Hâsoum. Cette chasse part du Veierschloss, et elle descend dans la plaine du Palatinat; elle fait le tour du Hundsrück, en comprenant le Mont-Tonnerre; elle gagne les Vosges par Bitche, Lutzelstein et Lutzelbourg; elle descend jusqu'au Jura et finit par venir s'abîmer dans le lac.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, tout le long de la route, le Burckar entraîne avec lui des âmes des descendants de ses anciens serviteurs. Cela vous surprend comme un coup de vent, votre esprit est râflé d'un seul coup, votre corps reste endormi, et vous voilà parti, bondissant par-dessus les rochers, les broussailles, les rivières, à la suite des terribles chiens burckars, soufflant dans des trompes à vous crever les joues, et criant : « Hallali! Hallali! » comme de véritables possédés. Vous voyez passer tant de lacs, de montagnes, de pics, de rivières, vous avez tant d'éblouissements durant ces deux ou trois jours d'absence, qu'au réveil tout cela vous semble un rêve!

Voilà ce qui m'est arrivé pendant mon enfance, et voilà ce qui maintenant arrive à Loïse; si vous la voyiez, elle est là, les mains jointes, blanche comme de la cire : vous diriez une sainte dans sa niche. Il ne convient pas que vous la voyiez; non, vous êtes trop jeune, sans cela je vous la montrerais, et vous prieriez en vous-même, car ce sommeil ressemble

à la mort. Le Burckar est venu prendre son âme la nuit dernière, au moment où les chiens hurlaient si fort... Où sont-ils maintenant?... sur les cimes du Jura, dans les gorges des Vosges, au fond du Schwartz-Wald? Qui pourrait le dire? »

Le père Frantz se tut; et comme je le regardais, stupéfait de cette étrange histoire :

« J'ai tenu, monsieur Théodore, dit-il, à vous raconter ces choses, car vous auriez pu faire des suppositions injustes à notre égard; vous auriez pu croire que je vous cachais des actions mauvaises, que je me défiais de vous.

— Ah! père Honeck, m'écriai-je, jamais...

—Non, fit-il, avant tout la franchise: voyez-vous, les mystères sont pour les gueux; quand on n'a rien à se reprocher, on peut tout dire.

— Eh bien! vous avez raison, père Frantz, lui répondis-je, et je vous remercie de votre confiance. Votre histoire renferme un grand enseignement : elle prouve que si les hommes se perfectionnent et deviennent meilleurs par le travail et la probité, ils peuvent aussi descendre dans l'échelle des êtres, par le développement des instincts animaux! Ceux qui se figurent qu'il suffit d'échapper à la justice humaine, ou d'être plus fort qu'elle, pour commettre impunément tous les crimes, feraient bien d'y réfléchir. »

Le vieux garde se leva sans répondre.

Le jour était venu dans l'intervalle, le petit jour trempé de fraîche rosée, et tout embaumé du parfum des bois. Nous sortîmes respirer le bon air du matin. Les oiseaux s'égosillaient autour de la maison forestière, le soleil montait entre les cimes des sapins.

« Est-ce que vous voulez toujours partir, monsieur Théodore? me demanda le père Honeck.

— Oui; si je pouvais rester ici, père Frantz, je serais le plus heureux des hommes; mais il faut que je travaille, que je gagne ma vie... J'ai maintenant ma provision d'idées, je vais me remettre à l'ouvrage. Ah! si j'étais riche!...

—Eh bien donc, allez vous reposer quelques heures; je ne serai pas fâché non plus de faire un petit somme. »

Il entra dans sa chambre, et moi je grimpai dans la mienne. Deux ou trois heures après le brave homme poussait ma porte, et me voyant les yeux tout grands ouverts :

— Eh bien! fit-il en souriant, êtes-vous reposé?

— Oui, père Frantz, il me semble même que j'ai dormi, mais je n'en suis pas bien sûr.

— Allons, allons, dit-il d'un ton de bonne humeur, tout est pour le mieux. »

Et prenant mon sac par la courroie, il ajouta:

« Nous allons casser une croûte ensemble et vider un verre de vin; ensuite je vous reconduirai jusqu'aux *Trois-Fontaines*. »

En traversant la petite galerie couverte de chèvre-feuille, j'éprouvais un véritable serrement de cœur de ne pas donner un bon souhait à Loïse; le père Frantz s'en aperçut sans doute, car, s'arrêtant près de la porte, il me dit:

« Attendez un peu, attendez! »

Il entra, puis revint au bout d'une seconde et me fit signe d'approcher.

« Vous voilà maintenant sur votre départ, dit-il tout bas; venez!... puisque vous partez, c'est tout naturel que vous la voyiez. »

Je m'approchai du lit, et je vis Loïse endormie sous ses petits rideaux bleus, telle que me l'avait dépeinte le vieux garde. Elle me parut plus belle que je ne saurais le dire, et je compris alors combien je l'aimais. Au bout d'un instant, le vieillard, qui restait près de moi, contemplatif, murmura :

« Quand on pense que son esprit est ailleurs... c'est étrange pourtant! »

Et me regardant les larmes aux yeux :

« Si son âme était ici, fit-il, Loïse vous souhaiterait un bon voyage, et vous l'embrasseriez, n'est-ce pas?... Embrassez-la donc, il n'y a pas de mal. »

Je posai mes lèvres en tremblant sur le front de la jeune fille, et puis, grave, recueilli, le cœur plein de tristesse et d'amour, je suivis le vieillard, et pour la dernière fois je descendis l'escalier de la vieille galerie.

Après le déjeuner, le père Frantz me reconduisit jusqu'aux *Trois-Fontaines*. Nous étions bien émus en nous séparant.

« Bon voyage, monsieur Théodore, me dit le vieux garde en me serrant la main. Pensez quelquefois à nous. Et si vous revenez dans le Hundsrück, n'oubliez pas la maison du père Frantz. »

Pour toute réponse, je jetai mes bras au cou du vieillard, et je l'embrassai longuement, fortement, comme on s'embrasse quand on se quitte pour toujours. Puis, sans dire une parole, car mon cœur éclatait, je pris le sentier des *Trois-Fontaines*, et je m'enfonçai dans la sapinière. Mais après cinq minutes de marche, me voyant seul et songeant à tout ce que je venais d'abandonner : à cette vie paisible au milieu des bois, au bon vieux père Honeck, à Loïse, à ma chère petite Loïse, je ne pus me défendre de répandre des larmes.

FIN DE LA MAISON FORESTIÈRE.

LES

BOHÉMIENS

I

Pendant les grandes chaleurs de l'été de 1849 ; Christian Wagner, garde-champêtre à Hirschland, dans la Bavière rhénane, revenait un soir du Tannewald en longeant les bois. Il pouvait bien être huit heures, la nuit commençait. Au loin dans la plaine, derrière les vergers, on voyait s'allumer les feux du village; les hautes grives se taisaient, les chouettes se mettaient en route.

C'est le bon moment pour les gardes-champêtres, car on ne va pas secouer le poirier de son voisin en plein jour, et ceux qui veulent déterrer les navets ou les pommes de terre des autres ont l'habitude d'attendre que le soleil se couche, et de partir avant que la lune se lève.

Il faisait donc à peu près nuit, et Christian, les genoux pliés, les reins allongés comme un vieux renard en quête, une main sur son chapeau à claque et l'autre sur la garde de son briquet, s'avançait tout doucement, tout doucement, flairant la brise, regardant à droite et à gauche et prêtant l'oreille.

Rien ne bougeait ; une bonne odeur de myrtilles et de mûres sauvages remplissait l'air tiède. De temps en temps un petit bruit sec dans la haute futaie annonçait qu'une brindille desséchée par la grande chaleur venait de tomber, puis tout redevenait calme. Seulement, du côté de Hirschland, des clameurs lointaines et le son d'une corne marquaient l'heure où rentre le bétail.

Tout cela finit par s'éteindre, et comme l'église tintait la demie, Christian allait reprendre le sentier du village entre les blés, quand regardant par hasard dans la gorge des Bouleaux, il vit au fond une grande flamme qui grimpait aux roches. C'était quelque chose de magnifique ; les sapins autour semblaient beaucoup plus verts, les rochers plus rouges, et l'eau du ruisseau des Trois-Fontaines, coulant sous les ronces, brillait comme de l'or. Les étoiles regardaient par-dessus la montagne ; quelques figures noires s'agitaient autour de la flamme.

Wagner resta quelques instants comme émerveillé. Mais un garde-champêtre ne doit pas se laisser attendrir par de tels spectacles, il doit savoir pourquoi les gens font du feu sur la lisière des bois, et, s'il les trouve en contravention, il doit verbaliser.

C'est pourquoi Christian, au lieu de suivre sa première idée, entra dans l'anse des Bouleaux, en se tenant à l'intérieur de la forêt. A mesure qu'il approchait du feu, des voix joyeuses s'élevaient et s'abaissaient, riaient et chuchotaient; on aurait dit une bande de geais dans les cerisiers. Cela ne ressemblait pas à la langue du pays, et finalement, lorsque le garde se glissa derrière un grand chêne, à trente ou quarante pas de la Roche-Creuse, juges de sa surprise en voyant assis près du feu des gens étrangers à la commune, des bohémiens en grand nombre, venus de je ne sais où : des hommes, des femmes, des filles et des garçons, tous crépus, tous couverts de guenilles abominables.

Ils étaient là, sur leur derrière, riant et jacassant entre eux, les uns un morceau de casquette sur l'oreille, les autres la tête nue. Les femmes avaient des sacs en grosse toile sur le dos, et dans leurs sacs, un, deux, et même trois enfants, qui regardaient avec leurs yeux noirs et brillants, comme des nichées de pies.

Les filles étaient aussi belles qu'il soit possible de se les figurer, bien faites de corps, les seins ronds, les bras minces, les pieds nus et pas trop petits; elles n'avaient qu'une jupe trouée et quelques loques qui leur pendaient sous les bras. Ces créatures ne se gênaient pas pour s'asseoir dans l'herbe, les jambes sortant de leurs guenilles jusqu'aux genoux; mais on leur pardonnait cela tout de même, à cause de leur innocence, de leurs grands yeux fendus en amande, de leurs dents blanches, et de leurs magnifiques cheveux noirs tordus sur la nuque en gros paquets, comme des queues de cheval.

Les garçons, malgré leurs grosses lèvres, avaient aussi bonne mine, et riaient de bon cœur. Les filles mangeaient des poires, les vieilles fumaient des pipes, et les hommes, étendus sur le dos, sifflaient comme des bouvreuils, ou bien s'égayaient en eux-mêmes.

Le feu tourbillonnait là-dessus, éclairant le cresson des fontaines, les joncs, l'intérieur des taillis, et tout le tour de la gorge sombre.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Christian, ce fut un vieux bohémien assis contre la roche, en pleine lumière. Il avait des cheveux crépus, blancs comme la neige, et la figure couleur de brique tellement ridée, qu'on distinguait à peine son nez, ses yeux, ses lèvres bleues et ses sourcils. On ne voyait que ride sur ride, comme une toile d'araignée très-fine, très-délicate, mais remplie de crasse. Il ne bougeait pas et rêvassait; le long de ses reins tombaient une sorte de couverture en poil de chèvre et d'autres vieux habits pour lui tenir chaud; une vieille, presque aussi renfrognée que lui, soulevait les braises avec une branche de bois vert, de sorte qu'il se dorlotait à la flamme comme un lézard au soleil.

Ces gens possédaient un trombone, deux cymbales fêlées, une clarinette et une grosse caisse, avec une espèce de brouette où l'on traînait sans doute le vieux; c'était tout leur bien! mais cela ne les rendait pas plus tristes: on voyait qu'ils se moquaient du tiers et du quart.

« Ah! les gueux, se disait Christian en lui-même; voyez, voyez ces filles qui mangent des poires... je voudrais bien savoir où elles les ont prises; et ces grands flandrins qui mettent du bois au feu tant et plus, ils ne s'inquiètent pas d'où ça vient; tout leur est bon, pourvu que ça chauffe... Attendez... attendez... je vais venir. »

Aussitôt il sortit de derrière son arbre et s'avança. Le silence s'établit autour du feu; chacun le regardait, jusqu'aux petits. Le vieux seul continuait à rêvasser.

« Ah ça! vous autres, s'écria le garde, qui est-ce qui vous a permis d'allumer la forêt... Et d'où viennent ces poires? »

Personne ne répondit.

« Vous avez l'air de ne pas comprendre, vous faites les sourds; mais il faudra bien marcher, bandits, s'écria Christian. De quel pays êtes-vous? Qu'est-ce que vous venez faire ici? Vous venez ravager nos jardins, n'est-ce pas? enlever les prunes, les poires, en attendant la saison du raisin? Nous connaissons cela depuis longtemps; nous connaissons votre espèce : vous êtes des loirs qui ne sont bons à rien qu'à détruire, à voler, à piller! Me répondrez-vous à la fin, tas de gueux, ou faudra-t-il que j'aille chercher la moitié du village? »

Ainsi s'exprima Christian Wagner; mais personne ne disait mot, et comme il pâlissait de colère, le vieux ouvrit ses yeux jaunes lentement; c'est à peine s'il pouvait soulever ses paupières ridées, et d'une voix forte il s'écria comme en rêve :

« Qui vient de parler? Est-ce encore un de ceux qui disent: « Les fruits de la terre sont à nous? » Oh! Mahadi, jusqu'à quand supporteras-tu ces fourmis orgueilleuses? Est-ce toi, gratteur de terre, qui fais pousser ces arbres et qui les couvres de feuilles?

—Oui, c'est moi, dit Christian stupéfait de l'audace d'un pareil gueux, qui ne craignait pas d'apostropher l'autorité publique; oui,

c'est nous qui les avons plantés, c'est nous qui les avons couverts de fruits.

—Vous! dit le vieux avec un sourire étrange, ils étaient avant et seront encore après vous; votre ombre ne sera plus sur la terre depuis des milliers de lunes, qu'ils monteront encore au ciel : les ombres passent, les ombres passent, la fin est proche! »

Il finit par dire ces mots à voix basse, comme en songe.

Christian Wagner restait toujours là, regardant ce monde qui ne semblait pas effrayé, et qui l'observait même avec une sorte de calme. Alors il vit bien qu'un seul homme ne pourrait pas les emmener tous, et, sans ajouter un mot, il remonta la gorge pour aller au village chercher main-forte. De temps en temps il se retournait, pensant que ces bohémiens seraient bien capables de s'enfuir; mais ils ne bougeaient pas, et deux ou trois d'entre eux se levèrent pour aller prendre de nouvelles brassées de branches sèches et les jeter au feu.

Tout en courant, Christian réfléchissait aux paroles du vieux :

« Ah! les arbres poussent tout seuls... ah! les fruits sont à tout le monde, vieux gueux! se disait-il. Ah! c'est ainsi que tu attaques l'ordre public en paroles; attends, je vais te dresser un procès-verbal soigné, chaque mot sera dedans, et M. le procureur va t'arranger, toi et toute ta bande. »

Puis il se demandait à lui-même :

« Les ombres passent... les ombres passent! Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que ça n'attaque pas le préfet, ça, et le maire et tout le pays? Les ombres passent... On t'en fera voir des ombres, à la prison communale... Et la fin est proche... La fin de quoi? »

L'idée lui vint alors que le vieux voulait parler de la fin du monde, car depuis quelque temps on lisait dans la gazette qu'une étoile devait toucher la terre avec sa queue; on appelait cela la comète, et c'était le savant docteur Zacharias Piper, de Colmar, qui prédisait ces choses.

« Est-ce que le vieux voudrait parler de la comète? se disait-il. C'est bien possible. Dans tous les cas, un garde-champêtre ne connaît que son devoir. »

Il entrait alors dans la grande rue de Hirschland, pleine de fumiers, de charrettes et de fagots s'avançant des hangars, de sorte qu'on risque de se casser une jambe, après huit heures, au milieu de la place, car les seules lumières du village sont les étoiles, et quelques lampes à l'intérieur des maisons.

Christian connaissait tous les détours de la rue. En passant, il entra chez le maître d'école Zacharias Mutz, qui soupait justement avec un pot de lait caillé et des pommes de terre en robe de chambre.

« Zacharias, venez vite, lui dit-il.

—Qu'est-ce qui se passe?

—Arrivez! je n'ai pas le temps de vous raconter ça; prenez un bâton, une pioche, n'importe quoi. »

Son air affairé surprit le père Mutz, qui se dépêcha de mettre un tricorne et de le suivre. Un peu plus loin, il entra chez Jacob Frœlich, le vigneron, membre du conseil municipal, et lui dit la même chose; puis chez Claude Bastian, le forestier; puis chez cinq ou six autres, tous gens sérieux, dévoués à la propriété communale et pères de famille. Ils le suivirent, les uns avec des gourdins, les autres avec des fourches, se doutant bien qu'il s'agissait d'une affaire grave.

Les femmes sortaient aussi, regardant dans l'ombre; plusieurs envoyaient leurs garçons pour voir ce que c'était; mais ils se joignaient à la troupe et ne revenaient plus. Et c'est ainsi que le garde-champêtre, accompagné d'une foule de monde, et de la moitié des chiens de Hirschland, aboyant, vous passant entre les jambes, atteignit la maison de M. le maire Hans Lœrich, sur la petite place, au coin de la fontaine, juste en face de la vieille halle.

« Restez ici, dit-il en ouvrant la porte de l'allée, je vais revenir. »

Il entra seul dans la salle; mais plusieurs se tenaient au fond du vestibule, allongeant le cou pour entendre. Le père Lœrich, homme de cinquante ans environ, possédait du bien : des terres de labour, des prairies et des vignes; ses greniers abondaient en grains, en paille, en fourrage, ses caves en vins vieux et nouveaux, ses écuries en bétail de toute sorte. C'est pour vous dire qu'il tenait à la conservation de la propriété, et qu'il pardonnait plutôt à quelqu'un de dire qu'il n'y a pas de bon Dieu, que de passer à travers une haie.

C'était, du reste, un homme solide, le front large, les cheveux bruns, le nez court, la bouche bien endentée. Il avait la main rude, la hanche musculeuse, le mollet rond et portait la culotte à l'ancienne mode.

Sa femme Bével, grande, sèche, osseuse, un peu rousse, faisait le ménage; elle cuisait pour toute la maison, et n'était pas embarrassée de décharger seule une voiture de foin.—Lœrich et elle ne pensaient qu'à gagner, à gagner, à gagner...

Bével levait la nappe lorsque Christian Wagner entra.

Le père Lœrich, après souper, sommeillait contre la boîte de la vieille horloge.

« Qu'est-ce qu'il y a, Christian? dit-il en s'éveillant.

—Il y a, monsieur le maire, qu'un tas de gueux sont en train de faire un grand feu au Réethâl, et qu'ils risquent d'allumer la forêt.

—La forêt communale?

—Oui, la forêt communale. »

Lœrich frémit.

« Et qui ça?

—Des bohémiens.

—Des bohémiens! Il faut les assommer.

—Justement, je pensais aussi qu'il fallait les assommer, mais j'étais seul. Je leur ai fait les sommations, ils n'ont pas voulu venir.

—Ah! ils n'ont pas voulu venir! Bon... bon... nous allons les chercher. Kasper, Yéri, s'écria-t-il en ouvrant la porte de la cuisine, prenez vos bâtons.

—Il y a déjà du monde dehors, monsieur le maire.

—C'est bon, nous allons voir ça. Ah! ils ne veulent pas venir! »

Hans Lœrich mit un tricot de laine, pour être plus à son aise, il tira sur ses oreilles son bonnet de loutre, et saisit dans un coin une grosse trique d'épine noire; ses deux garçons de labour remirent leurs blouses, et puis, tous ensemble, le maire, ses garçons, le garde-champêtre, le maître d'école, Claude Bastian le forestier, Froëlich le vigneron, sortant de l'allée, traversèrent le village d'un bon pas.

La grande nouvelle s'était déjà répandue dans tout Hirschland; les femmes se tenaient sur les portes, criant :

« Assommez-les! »

Plusieurs, en apprenant que les zigeiners mangeaient des poires, auraient déjà voulu les voir pendus aux arbres. Pas un ne se rappelait ces paroles du Sauveur : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; ce que vous avez fait pour moi, faites-le pour le moindre de vos frères, et mon Père vous le rendra au centuple! » Non, pas un des habitants de Hirschland ne se rappelait ces belles paroles; c'étaient de mauvais chrétiens, des cœurs durs : l'amour de la propriété les rendait plus féroces que des sauvages.

II

En grimpant le chemin creux qui mène au Réethâl, derrière le village, Christian Wagner se mit à raconter les choses en détail. — Le père Lœrich ralentit le pas pour souffler, et dit :

« Écoutez bien, vous autres; si ces gueux veulent faire de la résistance, nous les assommerons; mais s'ils marchent de bonne volonté, nous les pousserons devant nous, comme un troupeau de chèvres. Kasper sera sur la droite du talus, Yéri sur la gauche, et les autres derrière. Puisque le vieux est si vieux qu'il pourrait rendre le dernier soupir entre nos mains, il faut se défier, ce serait une vilaine affaire; on nous le ferait payer pour bon. Ainsi prenez garde.—Nous les amènerons tous au village, et nous les enfermerons dans la halle; les fenêtres sont garnies de barreaux, ils ne s'échapperont pas de là, j'en réponds. Et demain je réunirai le conseil municipal, pour délibérer sur ce qu'il faut faire de cette vermine. Nous ne pouvons pas les garder toujours; la place en prison manque souvent pour les autres gueux du pays, surtout pendant les récoltes. »

Tous les assistants trouvèrent que M. le maire avait raison. Et quelques instants après la troupe, débouchant au haut de la côte, à l'embranchement des deux chênes, découvrait les bohémiens à deux cents pas au-dessous, contre les rochers. Ils avaient toujours du feu. Quelques-uns dormaient étendus sur la mousse; mais aux aboiements des chiens, tous se levèrent. Une vieille prit un tison de sapin qui flamboyait, et ses grands cheveux gris déroulés sur le dos, son bras maigre en l'air, ses guenilles pendant le long de ses jambes sèches et brunes, elle s'avança hardiment avec une mine terrible.

Il ne s'était pas passé deux secondes, que les trois chiens, le grand gris de fer à queue traînante, et les deux autres bruns à tête de loup, dansaient autour d'elle aussi haut que la flamme; ils aboyaient d'une voix épouvantable, qui se prolongeait au loin dans les échos du Réethâl : toute la forêt semblait se réveiller.

Mais la vieille, son tison en l'air, n'avait pas peur; et quand le père Lœrich parut le premier, étendant sa longue main jaune, elle s'écria :

« Viens-tu nourrir tes chiens avec la chair des vieillards et des enfants? »

Elle dit cela, la figure tellement bouleversée par l'indignation, que Lœrich s'arrêta stupéfait.

« Non, dit-il, ne crains rien, vieille, seulement il faut que vous veniez avec nous. »

Et se tournant vers Frœlich et Bàstian :

« Rappelez donc vos chiens, s'écria-t-il; est-ce que c'est une manière de parler aux gens, de leur envoyer des chiens? »

Deux coups de sifflet rappelèrent ces animaux, qui grondaient sourdement; et toute la troupe, armée de fourches et de bâtons, ap-

parut alors autour des bohémiens. Les paysans contemplaient ces gens d'un air étonné, principalement le vieux, qu'une jeune femme soutenait debout contre la roche, en face de la flamme. Deux jeunes zigeiners étaient allés prendre la brouette pour l'étendre dessus.

Ceux qui venaient pour assommer ces malheureux semblaient graves; les deux garçons de labour du père Lœrich ne pouvaient détacher leurs regards des filles, qui les regardaient aussi avec leurs yeux noirs.

A la fin, le maître d'école Zacharias Mutz, qui s'était essuyé le front avec son mouchoir à carreaux, et replaçait son grand tricorne sur son chef à demi chauve, dit d'un ton grave :

« Ceci vous représente les histoires de la Bible, sans vouloir faire tort aux Saintes Écritures, bien entendu. Tenez, voilà le père Isaac, aux trois quarts aveugle, et bien capable de bénir Jacob au lieu d'Ésaü. Voici Rachel et Lia; elles n'ont pas de bracelets d'or, et leur père n'a pas de troupeaux; mais c'est la même chose, puisqu'ils agrippent tout ce qu'ils trouvent, et que les troupeaux du premier venu sont leurs troupeaux. »

Comme il disait cela, la mine de Lœrich changea brusquement, et s'adressant à la vieille :

« Ah! ça, lui dit-il, d'où venez-vous, et où allez-vous? Article premier.

—Nous venons de Fréeland, près de Neustadt, répondit-elle, et nous allons en Alsace pour la saison des foires.

—Bon... Vous êtes donc partis tout votre village ensemble?

—Oui, fit-elle, nous avons pris toutes nos provisions pour la route.

—Ah! ah! vos provisions, c'est votre trombone et vos clarinettes, dit le maire, oui... oui... et les pommes de terre des autres, et tout ce qui vous tombe sous la patte! nous ne vivons plus au temps d'Adam, vieille; c'est bon pour écrire dans le *Messager boiteux*, ça. Allons, allons, il faut marcher. »

Alors le vieux d'une voix triste dit :

« Maire, tu ferais mieux de nous laisser suivre notre chemin. L'oiseau du ciel est bien libre d'aller où il veut, pourquoi ne le serions-nous pas?

—Vous allez marcher devant nous, s'écria Lœrich; on ne brûle pas le bois de la commune comme de la paille, et l'on ne ravage pas les fruits de nos arbres sans qu'il en coûte quelque chose. Les hommes ne sont pas des oiseaux. Allons! en route! »

Le vieux bohémien ne dit plus rien, il s'étendit sur la brouette; les femmes mirent sur lui quelques vieilles guenilles pour l'empêcher d'avoir froid. Puis un des leurs, un vigoureux garçon aux grands yeux noirs, à l'épaisse chevelure bleuâtre retombant sur son cou brun, le nez aquilin et les lèvres charnues, l'enleva comme une plume, marchant au milieu de la bande.

Kasper et Yéri se tenaient sur les côtés du talus avec des branches de pin allumées; derrière arrivaient le garde-champêtre, le maire et les autres.

Les bohémiens, femmes, garçons et filles, marchaient entre eux, portant les uns leurs enfants, les autres leur clarinette, leur trombone, leur cor de chasse. — Rien de beau comme cette troupe de gens s'avançant droits et fiers, les épaules nues, les reins cambrés, les seins couleur de bronze, sous la lumière blanche de la résine.

Les deux garçons de Lœrich se retournaient à chaque instant, pour lancer un coup d'œil sur les deux plus belles filles de la bande : c'étaient deux filles de même taille, minces, légères et bien formées. De temps en temps ils se regardaient aussi l'un l'autre avec une expression étrange.

Les vieilles bohémiennes, tout en marchant, les pieds nus et gris dans la poussière, leurs vieilles guenilles relevées d'une main sur la hanche, continuaient à fumer leur pipe. Que leur faisait à elles de dormir ici ou là, sur la lisière d'un bois ou dans une halle? Elles en avaient vu bien d'autres! Les petits aussi semblaient bien paisibles, pas un n'avait envie de pleurer; et tout en marchant, la tête hors du sac, ils regardaient les belles flammes de pin qui flottaient près d'eux, au revers du sentier, répandant leur poussière d'or dans les ténèbres.

C'est ainsi qu'on arriva sur les dix heures à Hirschland.

Tout le village était en l'air pour voir entrer ces gens. Toutes les fenêtres étaient garnies de figures; personne n'avait voulu se coucher avant l'arrivée des zigeiners, et l'on peut dire que le père Lœrich, Bastian, Zacharias Mutz, et les autres firent une entrée vraiment triomphante.

Tout le long de la rue,—tandis que le reflet des torches passait sur la façade des hangars, des vieilles masures décrépites, le long des toits en auvent et des petites palissades qui longent les jardins, — l'air bourdonnait de mille voix confuses :

« Les voilà!... les voilà! ce sont eux... Ah! qu'ils ont l'air sauvage. Dieu du ciel, quels bandits! »

Les filles se penchaient à leurs petites fenêtres entourées de vigne; les chiens sau-



Honech en devint fou. (Page 56.)

taient des niches en secouant leur chaîne, et tous les enfants, en sabots, roulaient derrière la bande.

Les zigeiners s'avançaient sans regarder ni à droite ni à gauche, la tête haute et le pas ferme. Devant la maison du maire on fit halte, car Hans Lœrich voulait montrer ces gens à sa femme; on n'en voyait pas tous les jours de pareils.

La mère Bével s'avança sur le seuil, et joignant les mains au-dessus de sa tête, elle s'écria :

« Jésus, Maria, Joseph ! »

En regardant le vieux dans sa brouette, elle ne put s'empêcher de dire à son homme qui riait :

« Ça, Hans, c'est un vieux singe. »

On reprit ensuite le chemin de la halle. M. le maire, tirant la clef de sa poche, ouvrit la grande porte à deux battants et s'écria :

« Allons, allons, vous aurez de la place ici. Il fait chaud, vous pouvez laisser les fenêtres ouvertes; les barreaux sont solides. »

Alors les bohémiens, deux à deux, trois à trois, gravirent les marches extérieures et entrèrent dans la halle. Le grand beau garçon poussa doucement la brouette de marche en marche, jusque sur la plate-forme, puis il entra gravement à son tour. Après quoi, Hans Lœrich referma, mit la barre et dit d'un ton joyeux, en se retournant vers la foule :

« Qu'on aille se coucher maintenant; nous les tenons ! »

Tout le monde aussitôt se dispersa, causant de ces événements extraordinaires.



Les Bohémiens.

III

Or durant tout ce jour il avait fait très-chaud, et vers le soir, au moment où l'on ramenait les bohémiens, de petits coups de vent tiède répandaient les mille odeurs de la forêt sur la plaine. C'est toujours un signe d'orage, surtout quand les arbres frissonnent, que les feuilles s'agitent, et que les hautes grives se taisent avant les dernières lueurs du crépuscule.

Malgré cela, comme les nuages s'élevaient en Lorraine, et qu'ils avaient du chemin à faire pour dépasser les cimes du Réeberg, l'orage ne s'étendit sur Hirschland qu'entre minuit et une heure, lorsque tout le monde dormait.

Depuis quelques instants Hans Lœrich, couché près de sa femme au fond de l'alcôve, entendait à travers son sommeil un grincement bizarre. C'était la porte de l'allée donnant sur la cour, que l'on avait oublié de fermer : le vent la balançait doucement. Ce bruit continuel, au milieu du silence, éveilla le maire.

« Bével, dit-il, tu n'entends rien ?

—Si, c'est la porte de l'allée ; il fait du vent.

—On devrait pourtant fermer les portes quand on va se coucher, dit Lœrich de mauvaise humeur. »

Il se leva, mit ses sabots et sortit.

Dehors, la chaleur était accablante; il regarda du haut des marches, le ciel était noir comme de l'encre, à peine voyait-on les quelques palissades blanches du jardin en face.

« C'est un orage terrible, pensa le maire, pourvu qu'il n'y ait pas de grêle! »

Alors, tout soucieux, il referma la porte de l'allée, tira le verrou, puis, rentrant dans la chambre, il ouvrit une fenêtre pour voir jusqu'où s'étendait l'orage de l'autre côté de Hirschland. Mais à peine avait-il poussé le volet, qu'un éclair bleuâtre remplit les ténèbres, éclairant le hangar à gauche avec ses mille brindilles de paille entre les poutres, la niche du chien Waldmann, la porte de la grange et le petit trou en bas pour laisser passer les chats.

Dans cette seconde, Lœrich vit le coq et trois poules réfugiés dans la niche du chien; Waldmann, le cou dans ses épaules velues, ses grosses moustaches ébouriffées, ne disait rien; il aurait pu les étrangler d'un coup de mâchoire, mais il frissonnait pour lui-même.

Voilà ce que vit M. le maire; puis le tonnerre gronda, les petites vitres grelotèrent, et Bével, assise sur son lit, s'écria :

« Hans, qu'est-ce que c'est?

—Un orage, dit Lœrich, un grand orage. »

Il allongeait le bras pour ramener le volet, quand un second éclair partit. Cette fois, le maire, qui regardait vers la rue, fut témoin d'un spectacle étrange : tout au haut de la côte, derrière le village, les bohémiens remontaient le sentier de la Roche-Creuse, chassant devant eux une longue file de chèvres et de pourceaux. Les femmes, qui se tenaient derrière, avaient autour des épaules des chapelets d'oies, de poules, de canards, liés par les pattes. On ne pouvait rien voir de plus terrible que cette bande de gueux, sous les éclairs qui se découpaient en zigzag; ils avaient l'air de se moquer du ciel et de la terre.

Hans Lœrich comprit tout de suite que ces bandits avaient ouvert la halle, qu'ils s'étaient glissés dans les étables et dans les cours pour tout ravager, et que maintenant ils se sauvaient au diable.

Cela le rendit d'abord muet d'indignation; mais ensuite, recouvrant la voix, il se mit à crier de toutes ses forces dans la nuit :

« Au voleur! au voleur! »

Tout le village fut réveillé. Cinq ou six vieux et vieilles se penchaient déjà hors de leurs petites fenêtres, en cornette et en bonnet de coton, se demandant : « Seigneur Dieu! qu'est-ce que c'est? » quand un éclair blanc comme la neige déchira le ciel dans ses profondeurs infinies, une détonation épouvantable ébranla la maison; puis tout devint noir et silencieux.

Lœrich ne voyait plus, il n'entendait plus et se disait :

« Le tonnerre est tombé sur moi; je suis sourd et aveugle! »

Il ouvrait les yeux, étendait ses mains tremblantes et criait d'une voix terrible :

« Bével! Bével! »

Et comme il allait ainsi, tâtonnant, un cri aigu, semblable au nasillement d'une clarinette où l'on souffle de toutes ses forces, frappa son oreille. Il reconnut la voix de Bével, et ce cri lui produisit l'effet de la plus douce musique.

« Ah! Dieu soit loué, pensa-t-il, je ne suis pas encore sourd! »

Presque aussitôt un point rouge s'offrit à sa vue dans les ténèbres; sa grande femme s'avançait de la cuisine, tenant une chandelle allumée.

« Ni aveugle non plus! » fit-il en se laissant tomber sur une chaise contre le mur.

La vieille horloge allait toujours son train : —tic-tac... tic-tac! — On ne pouvait rien entendre de plus calme, de plus paisible.

Dehors, c'était le bruit du déluge, l'eau tombait à torrents, des pas couraient dans les mares, des volets battaient les murs et des gens criaient :

« Le tonnerre est tombé!... le tonnerre est tombé!...

—Hans, dit la femme, tu n'entends pas?... On frappe à la porte, on crie : « Monsieur le maire! » Le feu est peut-être quelque part. »

Cette idée réveilla Lœrich; il se redressa, mit sa culotte et dit à Bével :

« Ouvre, c'est Christian Wagner, je reconnais sa voix. »

Bével sortit dans l'allée. Les deux garçons de labour descendaient l'escalier. Un grand nombre de personnes, Christian Wagner en tête, entrèrent trempées comme des canards, et Lœrich demanda :

« Le feu est quelque part?

—Non, dit le garde-champêtre en secouant son feutre, on ne voit rien, mais le tonnerre est tombé.

—Où?

—Sur le vieux saule, à droite du moulin.

—Ah! fit Lœrich, tant mieux. Maintenant il ne faut pas perdre de temps. Vous savez que les bohémiens ont emmené nos bêtes; il faut se dépêcher de courir après.

—Oui, nous le savons déjà, dit Christian; plus de cinquante garçons sont dehors avec

des fourches et des pioches. Mais où courir dans la nuit?

—Du côté de la Roche-Creuse, s'écria Lœrich, je les ai vus là-bas, comme j'ouvrais la fenêtre... je les ai vus dans l'orage. »

Tout le monde allait sortir, lorsque Zacharias Mutz, le maître d'école,—sa longue figure jaune toute défaite, et son grand tricorne penché sur la nuque, laissant couler l'eau le long de son échine comme d'une gouttière,—entra tenant une lanterne éteinte. Il grelotait et son menton tremblotait d'épouvante. Après avoir posé sa lanterne sur la table, il leva sa grande main sèche, les doigts écarquillés, ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, comme pour parler; mais sa langue s'agitait sans produire aucun son.

Il barrait le passage, et derrière lui le forgeron Klipfel, le vieux berger Péters, et Mathias Zâan, le secrétaire de la mairie, se tenaient dans l'ombre, où l'on ne distinguait que leur pâleur.

« Eh bien! s'écria Lœrich, ôtez-vous donc de là; vous voyez bien que nous sortons. »

Alors le vieux maître d'école, faisant un effort, dit :

« L'orage n'est rien, monsieur le maire, ni les éclairs, ni le tonnerre; c'est la pensée du Seigneur qu'il faut considérer en ceci, c'est l'esprit des ténèbres qu'il faut craindre. »

Lœrich, se rappelant aussitôt la peur qu'il avait eue d'être sourd et aveugle, répondit d'un ton plus calme :

« De quoi parlez-vous donc, Zacharias? Nous ne sommes pas des impies, nous savons bien que Dieu fait ces orages.

—Monsieur le maire, reprit le maître d'école, vous n'ignorez pas,—non plus que vous autres, membres du conseil municipal et dignitaires de cette commune,—qu'autrefois le Seigneur, indigné contre le roi d'Égypte, qui voulait retenir les fils d'Israël, envoya sur son peuple dix plaies consistant principalement en sauterelles, en grenouilles, en puces et autres insectes de toute sorte; et que finalement l'ange exterminateur tua tous les aînés du pays, sans épargner ceux des animaux, ni le propre fils de Pharaon. Vous savez ces choses! Eh bien! ce qui s'accomplit alors arrive encore aujourd'hui : cet orage est un signe de la colère du ciel, parce que nous avons enfermé les bohémiens dans la halle. »

Lœrich, en entendant cela, bien loin de se soumettre, entra dans une violente colère :

« Est-ce donc là, s'écria-t-il, ce que vous enseignez à nos enfants? Est-ce que ces zigeiners sont les fils de Dieu? Otez-vous... ôtez-vous de mon chemin... Vous me faites honte! »

Il sortit, et tous les assistants le suivirent, Zacharias Mutz resta seul derrière avec sa lanterne éteinte.

Tout le village partit à la poursuite des bohémiens, Hans Lœrich en tête. Mais c'est en cette nuit que la droite du Seigneur, étendue sur les zigeiners, fut visible pour tout le monde.

L'orage, après avoir dépassé Hirschland, montait dans les bois du Reethâl, et là fauchait les arbres à coups d'éclairs, avec un bruit terrible. Le vallon au-dessous en devenait tout bleu de seconde en seconde, et l'on voyait les herbes, les haies, les sillons, les chemins, et tout au loin la rivière, comme peints dans le feu du ciel.

Si l'avarice n'avait pas possédé les membres du conseil municipal, ils auraient reconnu les signes de la volonté du Seigneur dans ces choses; mais on peut dire qu'ils étaient sourds et aveugles, car tous couraient ensemble, criant d'une voix furieuse :

« Assommons-les!... Exterminons-les!... »

Ils levaient leurs triques et montraient de loin leurs fourches aux zigeiners, qui se sauvaient d'autant plus vite : les femmes avaient retroussé leurs robes, les enfants galopaient comme des écureuils; les plus petits, dans leurs sacs, regardaient en allongeant le cou, les garçons chassaient les bêtes, et le vieux lui-même, malgré ses rides innombrables et son air de patriarche, avait rattrapé ses jambes et les allongeait comme des échasses.

Hans Lœrich, voyant ses plus belles chèvres et plusieurs de ses brebis dans leur troupeau, bégayait :

« Il faut tous les noyer dans la Lauter... Dépêchons-nous! »

Au lieu de prendre le sentier qui tourne dans les bruyères, il traversait les blés, les avoines, la navette, pour couper au court, et la moitié de Hirschland le suivait, sans considérer la perte des récoltes.

On sifflait les chiens; mais ces animaux, effrayés par le tonnerre et les éclairs, restaient tranquillement au fond de leurs niches, et cela fut cause que les zigeiners arrivèrent sains et saufs au bord de la Lauter, et qu'ils la traversèrent un à un sur le grand sapin qui sert de passerelle, à l'embranchement des *Trois-Fontaines*.

La rivière, grossie par l'orage, touchait déjà l'arbre en bouillonnant, malgré cela les femmes, avec leur nichée d'enfants sur le dos, n'avaient pas peur; elles faisaient même défiler les chèvres, pendant que les garçons portaient les brebis en travers des épaules, et

poussaient les béliers à grands coups de pieds dans les reins.

« Attendez... attendez, brigands, criait le maire, nous arrivons... nous arrivons !... malheur à vous ! »

Il était le premier du village, à cent cinquante pas de la rivière, lorsque le dernier bohémien, ce grand beau garçon qui traînait encore la veille le vieux dans une brouette, passait sur le sapin.—Lœrich criait d'une voix terrible :

« Arrivez... arrivez... nous les tenons !... »

Malheureusement l'eau, qui descendait du Réeberg comme dans un entonnoir, grossissait toujours la Lauter. Le bohémien, en arrivant de l'autre côté, se retourna ; M. le maire crut qu'il voulait se défendre, mais il se baissa tranquillement, souleva l'arbre que portait déjà la rivière, et se mit à rire en le poussant dans le courant.

Tous ses camarades, hommes et femmes, se retournaient sur la côte en face d'un air moqueur, et le vieux levait la main, faisant signe à Lœrich d'arriver.

Dans ce moment, la colère de l'adjoint, du garde-champêtre et de tous les gens du village, ne connut plus de bornes ; mais Hans Lœrich, plus furieux que tous les autres, se rappelant que dans cet endroit la Lauter n'a pas plus de quatre pieds de profondeur,—sans réfléchir que la pluie qui venait de tomber l'avait fait monter beaucoup, — Lœrich entra hardiment, criant comme un possédé :

« Arrivez ! ne craignez rien... nous allons les échiner !... »

En parlant de la sorte, il s'avançait toujours, et tout à coup il descendit jusque par-dessus la tête ; puis il remonta les jambes en l'air, et redescendit encore en tournant deux ou trois fois. — L'orage tonnait, les bohémiens se sauvaient, les gens de Hirschland élevaient des cris jusqu'au ciel :

« Monsieur le maire se noie !... monsieur le maire se noie !... »

Quel spectacle pour tous ces gens, de voir leur maire s'en aller dans l'eau comme le roi Pharaon, tantôt les jambes en haut et tantôt en bas, sous les éclairs du ciel ! C'est alors que chacun comprit la sagesse de M. l'instituteur Zacharias Mutz.

Tout le monde croyait M. le maire perdu, quand, par le plus grand des bonheurs, il rencontra le sapin qui s'était arrêté à cinquante pas plus bas, et l'embrassa comme son meilleur ami. Le Seigneur, ayant sans doute reconnu que Hans Lœrich n'était pas aussi coupable que le roi d'Égypte, — et voulant d'ailleurs proportionner la peine à la dignité d'un simple maire de village bavarois, qui ne se peut comparer à celle d'un monarque, — au lieu de le noyer tout à fait, l'avait seulement averti.

La bonté de l'Éternel nous fait croire que les choses ont dû se passer ainsi. Quoi qu'il en soit, tous les habitants de Hirschland coururent tendre des bâtons à M. le maire, qui fut repêché de la sorte, tellement malade, qu'on dut le ramener au village dans la propre brouette du vieux zigeiner, abandonnée sur la rive.

Plusieurs essayèrent de remettre le sapin à sa place et de continuer la poursuite, mais ils ne purent y réussir.

M. le maire Hans Lœrich fut malade une quinzaine de jours. On apprit le lendemain que les bohémiens avaient passé la frontière avec leur butin, et qu'ils se trouvaient en Alsace, du côté de Soultz.

Depuis ce temps, les zigeiners sont vus d'un mauvais œil à Hirschland ; le pays admire la sagesse de M. l'instituteur Zacharias Mutz, qui prévoyait ces choses, et les gens ne manquent pas d'aller le consulter dans les affaires graves de la vie.

Heureux celui qui possède la connaissance des Saintes Écritures, et qui sait en faire une application judicieuse !

FIN DES BOHÉMIENS.

LE VIOLON DU PENDU

Karl Hâfitz avait passé six ans sur la méthode du contre-point; il avait étudié Haydn, Gluck, Mozart, Beethowen, Rossini; il jouissait d'une santé florissante, et d'une fortune honnête qui lui permettait de suivre sa vocation artistique; en un mot, il possédait tout ce qu'il faut pour composer de grande et belle musique, excepté la petite chose indispensable : — l'inspiration.

Chaque jour, plein d'une noble ardeur, il portait à son digne maître Albertus Kilian de longues partitions très-fortes d'harmonie, mais dont chaque phrase revenait à Pierre, à Jacques, à Christophe.

Maître Albertus, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenets, le coude au coin de la table, tout en fumant sa pipe, se mettait à biffer l'une après l'autre les singulières découvertes de son élève. Karl en pleurait de rage, il se fâchait, il contestait; mais le vieux maître ouvrait tranquillement un de ses innombrables cahiers et, le doigt sur le passage, disait : « Regarde, garçon! » Alors Karl baissait la tête et désespérait de l'avenir.

Mais un beau matin qu'il avait présenté sous son nom, à maître Albertus, une fantaisie de Baccherini variée de Viotti, le bonhomme jusqu'alors impassible se fâcha.

« Karl, s'écria-t-il, est-ce que tu me prends pour un âne? Crois-tu que je ne m'aperçoive pas de tes indignes larcins? Ceci est vraiment trop fort! »

Et le voyant consterné de son apostrophe :

« Écoute, lui dit-il, je veux bien admettre que tu sois dupe de ta mémoire, et que tu prennes tes souvenirs pour des inventions, mais décidément tu deviens trop gras, tu bois du vin trop généreux, et surtout une quantité de chopes trop indéterminée. Voilà ce qui ferme les avenues de ton intelligence. Il faut maigrir!

—Maigrir!

—Oui!... ou renoncer à la musique. La science ne te manque pas, mais les idées, et c'est tout simple : si tu passais ta vie à enduire les cordes de ton violon d'une couche de graisse, comment pourraient-elles vibrer? »

Ces paroles de maître Albertus furent un trait de lumière pour Hâfitz :

« Quand je devrais me rendre étique, s'écria-t-il, je ne reculerai devant aucun sacrifice. Puisque la matière opprime mon âme, je maigrirai! »

Sa physionomie exprimait en ce moment tant d'héroïsme, que maître Albertus en fut vraiment touché; il embrassa son cher élève et lui souhaita bonne chance.

Dès le jour suivant Karl Hâfitz, le sac au dos et le bâton à la main, quittait l'hôtel des *Trois Pigeons* et la brasserie du *Roi Gambrinus*, pour entreprendre un long voyage.

Il se dirigea vers la Suisse.

Malheureusement, au bout de six semaines son embonpoint était considérablement réduit, et l'inspiration ne venait pas davantage.

« Est-il possible d'être plus malheureux que moi? se disait-il. Ni le jeûne, ni la bonne chère, ni l'eau, ni le vin, ni la bière, ne peuvent monter mon esprit au diapason du sublime. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si triste sort? Tandis qu'une foule d'ignorants produisent des œuvres remarquables, moi, avec toute ma science, tout mon travail, tout mon courage, je n'arrive à rien. Ah! le ciel n'est pas juste, non, il n'est pas juste! »

Tout en raisonnant de la sorte, il suivait la route de Bruck à Fribourg; la nuit approchait, il traînait la semelle et se sentait tomber de fatigue.

En ce moment il aperçut, au clair de lune, une vieille masure embusquée au revers du chemin, la toiture rampante, la porte disjointe, les petites vitres effondrées, la cheminée en ruines. De hautes orties et des ronces croissaient autour, et la lucarne du pignon dominait à peine les bruyères du plateau, où soufflait un vent à décorner des bœufs.

Karl aperçut en même temps, à travers la brume, la branche de sapin flottant au-dessus de la porte.

« Allons, se dit-il, l'auberge n'est pas belle, elle est même un peu sinistre, mais il ne faut pas juger des choses sur l'apparence. »

Et, sans hésiter, il frappa la porte de son bâton.

« Qui est là?... que voulez-vous? fit une voix rude de l'intérieur.

—Un abri et du pain.

—Ah! ha! bon... bon!... »

La porte s'ouvrit brusquement, et Karl se vit en présence d'un homme robuste, la face carrée, les yeux gris, les épaules couvertes

d'une houppelande percée aux coudes, une hachette à la main.

Derrière ce personnage brillait le feu de l'âtre, éclairant l'entrée d'une soupente, les marches d'un escalier de bois, les murailles décrépites; et, sous l'aile de la flamme, se tenait accroupie une jeune fille pâle, vêtue d'une pauvre robe de cotonnade brune à petits points blancs. Elle regardait vers la porte avec une sorte d'effroi; ses yeux noirs avaient une expression de tristesse et d'égarement indéfinissable.

Karl vit tout cela d'un coup d'œil, et serra instinctivement son bâton.

« Eh bien!... entrez donc, dit l'homme, il ne fait pas un temps à tenir les gens dehors. »

Alors lui, songeant qu'il serait maladroit d'avoir l'air effrayé, s'avança jusqu'au milieu de la baraque et s'assit sur un escabeau devant l'âtre.

« Donnez-moi votre bâton et votre sac, » dit l'homme.

Pour le coup, l'élève de maître Albertus tressaillit jusqu'à la moelle des os; mais le sac était débouclé, le bâton posé dans un coin, et l'hôte assis tranquillement près du foyer, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

Cette circonstance lui rendit un peu de calme.

« *Herr wirth*[1], dit-il en souriant, je ne serais pas fâché de souper.

—Que désire monsieur à souper? fit l'autre gravement.

—Une omelette au lard, une cruche de vin, du fromage.

—Hé! hé! hé! Monsieur est pourvu d'un excellent appétit... mais nos provisions sont épuisées.

—Vous n'avez pas de fromage?

—Non.

—Pas de beurre, pas de pain, pas de lait?

—Non.

—Mais, grand Dieu! qu'avez-vous donc?

—Des pommes de terre cuites sous la cendre. »

Au même instant Karl aperçut dans l'ombre, sur les marches de l'escalier, tout un régiment de poules : blanches, noires, rousses, endormies, les unes la tête sous l'aile, les autres le cou dans les épaules; il y en avait même une grande, sèche, maigre, hagarde, qui se peignait et se plumait avec nonchalance.

« Mais, dit Hâfitz, la main étendue, vous devez avoir des œufs?

—Nous les avons portés ce matin au marché de Bruck.

—Oh! mais alors, coûte que coûte, mettez une poule à la broche! »

1 Monsieur l'aubergiste.

A peine eut-il prononcé ces mots, que la fille pâle, les cheveux épars, s'élança devant l'escalier, s'écriant :

« Qu'on ne touche pas à mes poules... qu'on ne touche pas à mes poules... Ho! ho! ho! qu'on laisse vivre les êtres du bon Dieu! »

L'aspect de cette malheureuse créature avait quelque chose de si terrible, que Hâfitz s'empressa de répondre :

« Non, non, qu'on ne tue pas les poules. Voyons les pommes de terre. Je me voue aux pommes de terre. Je ne vous quitte plus! A cette heure, ma vocation se dessine clairement. C'est ici que je reste, trois mois, six mois, enfin le temps nécessaire pour devenir maigre comme un fakir! »

Il s'exprimait avec une animation singulière, et l'hôte criait à la jeune fille pâle :

« Génovéva!... Génovéva!... regarde... *l'Esprit* le possède... c'est comme l'autre!... »

La bise redoublait dehors; le feu tourbillonnait sur l'âtre et tordait au plafond des masses de fumée grisâtre. Les poules, au reflet de la flamme, semblaient danser sur les planchettes de l'escalier, tandis que la folle chantait d'une voix perçante un vieil air bizarre, et que la bûche de bois vert, pleurant au milieu de la flamme, l'accompagnait de ses soupirs plaintifs.

Hâfitz comprit qu'il était tombé dans le repaire du sorcier Hecker; il dévora une douzaine de pommes de terre, leva la grande cruche rouge pleine d'eau, et but à longs traits. Alors le calme rentra dans son âme; il s'aperçut que la fille était partie, et que l'homme seul restait en face de l'âtre.

« *Herr wirth*, reprit-il, menez-moi dormir. »

L'aubergiste, allumant alors une lampe, monta lentement l'escalier vermoulu; il souleva une lourde trappe de sa tête grise et conduisit Karl au grenier, sous le chaume.

« Voilà votre lit, dit-il en déposant la lampe à terre, dormez bien et surtout prenez garde au feu!... »

Puis il descendit, et Hâfitz resta seul, les reins courbés, devant une grande paillasse recouverte d'un large sac de plumes.

Il rêvait depuis quelques secondes, et se demandait s'il serait prudent de dormir, car la physionomie du vieux lui paraissait bien sinistre, lorsque, songeant à ses yeux gris clair, à sa bouche bleuâtre entourée de grosses rides, à son front large, osseux, à son teint jaune, tout à coup il se rappela que sur la Golgenberg se trouvaient trois pendus, et que l'un d'eux ressemblait singulièrement à son hôte... qu'il avait aussi les yeux caves, les coudes percés, et que le gros orteil de son pied

gauche sortait du soulier crevassé par la pluie.

Il se rappela de plus que ce misérable, appelé Melchior, avait fait jadis de la musique, et qu'on l'avait pendu pour avoir assommé avec sa cruche l'aubergiste du *Mouton d'or*, qui lui réclamait un petit écu de convention.

La musique de ce pauvre diable l'avait autrefois profondément ému. Elle était fantasque, et l'élève de maître Albertus enviait le bohême; mais en ce moment, revoyant la figure du gibet, ses haillons agités par le vent des nuits, et les corbeaux volant tout autour avec de grandes clameurs, il se sentit frissonner; et sa peur augmenta beaucoup, lorsqu'il découvrit, au fond de la soupente, contre la muraille, un violon surmonté de deux palmes flétries.

Alors il aurait voulu fuir, mais dans le même instant la voix rude de l'hôte frappa son oreille :

« Éteignez donc la lumière! criait-il. Couchez-vous, je vous ai dit de prendre garde au feu! »

Ces paroles glacèrent Karl d'épouvante, il s'étendit sur la grande paillasse et souffla la lumière. Tout devint silencieux.

Or, malgré sa résolution de ne pas fermer l'œil, à force d'entendre le vent gémir, les oiseaux de nuit s'appeler dans les ténèbres, les souris trotter sur le plancher vermoulu, vers une heure du matin, Hâfitz dormait profondément, quand un sanglot amer, poignant, douloureux, l'éveilla en sursaut. Une sueur froide couvrit sa face.

Il regarda et vit dans l'angle du toit un homme accroupi : c'était Melchior le pendu! Ses cheveux noirs tombaient sur ses reins décharnés, sa poitrine et son cou étaient nus. On aurait dit, tant il était maigre, le squelette d'une immense sauterelle : un beau rayon de lune, entrant par la petite lucarne, l'éclairait doucement d'une lueur bleuâtre, et tout autour pendaient de longues toiles d'araignée.

Hâfitz, silencieux, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, regardait cet être bizarre, comme on regarde la mort debout derrière les rideaux de son lit, quand la grande heure est proche.

Tout à coup le squelette étendit sa longue main sèche et saisit le violon à la muraille; il l'appuya contre son épaule, puis, après un instant de silence, il se prit à jouer.

Il y avait dans sa musique, il y avait des notes funèbres comme le bruit de la terre croulant sur le cercueil d'un être bien aimé, solennelles comme la foudre des cascades traînée par les échos de la montagne, majestueuses comme les grands coups de vent d'automne au milieu des forêts sonores, et parfois tristes... tristes comme l'incurable désespoir. — Puis, au milieu de ces sanglots, se jouait un chant léger, suave, argentin, comme celui d'une bande de gais chardonnerets voltigeant sur les buissons fleuris. Ces trilles gracieux tourbillonnaient avec un ineffable frémissement d'insouciance et de bonheur, pour s'envoler tout à coup, effarouchés par la valse, folle, palpitante, éperdue : — amour, joie, désespoir, tout chantait, tout pleurait, ruisselait pêle-mêle sous l'archet vibrant!

Et Karl, malgré sa terreur inexprimable, étendait lès bras et criait :

« O grand... grand... grand artiste!... O génie sublime!... Oh! que je plains votre triste sort... Être pendu!... pour avoir tué cette brute d'aubergiste, qui ne connaissait pas une note de musique... Errer dans les bois au clair de lune... N'avoir plus de corps et un si beau talent... Oh! Dieu!... »

Mais comme il s'exclamait de la sorte, la voix rude de l'hôte l'interrompit :

« Hé! là-haut, vous tairez-vous, à la fin? Êtes-vous malade, ou le feu est-il à la maison? »

Et des pas lourds firent crier l'escalier de bois, une vive lumière éclaira les fentes de la porte, qui s'ouvrit d'un coup d'épaule, laissant apparaître l'aubergiste.

« Ah! *herr wirth*, cria Hâfitz, *herr wirth*, que se passe-t-il donc ici? D'abord une musique céleste m'éveille et me ravit dans les sphères invisibles, puis voilà que tout s'évanouit comme un rêve. »

La face de l'hôte prit aussitôt une expression méditative.

« Oui, oui, murmura-t-il tout rêveur, j'aurais dû m'en douter... Melchior est encore venu troubler notre sommeil... Il reviendra donc toujours!... Maintenant notre repos est perdu; il ne faut plus songer à dormir.—Allons, camarade, levez-vous. Venez fumer une pipe avec moi. »

Karl ne se fit pas prier, il avait hâte d'aller ailleurs. Mais quand il fut en bas,—voyant que la nuit était encore profonde,—la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, longtemps il resta plongé dans un abîme de méditations douloureuses. L'hôte venait de rallumer le feu; il avait repris sa place sur la chaise effondrée au coin de l'âtre, et fumait en silence.

Enfin le jour grisâtre parut, il regarda par les petites fenêtres ternes; puis le coq chanta, les poules sautèrent de marche en marche.

« Combien vous dois-je? demanda Karl en



Le Violon du pendu.

bouclant son sac sur ses épaules et prenant son bâton.

—Vous nous devez une prière à la chapelle de l'abbaye Saint-Blaise, dit l'homme d'un accent étrange, une prière pour l'âme de mon fils Melchior, le pendu... et une autre pour sa fiancée : Génovéva la folle!

—C'est tout?

—C'est tout.

—Alors, adieu; je ne l'oublierai pas. »

En effet, la première chose que fit Karl en arrivant à Fribourg, ce fut d'aller prier Dieu pour le pauvre bohême et pour celle qu'il avait aimée. — Puis il entra chez maître Kilian, l'aubergiste de *la Grappe*, déploya son papier de musique sur la table, et s'étant fait apporter une bouteille de *rikevir*, il écrivit en tête de la première page : « *Le Violon du Pendu!* » et composa, séance tenante, sa première partition vraiment originale.

FIN DU VIOLON DU PENDU.

CONTES POPULAIRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Que la paix soit avec vous ! (Page 6.)

LE JUIF POLONAIS

PREMIÈRE PARTIE

LA VEILLE DE NOEL

Une salle d'auberge alsacienne. Tables, bancs, fourneau de fonte, grande horloge. Portes et fenêtres au fond sur la rue. Porte à droite, communiquant à l'intérieur. Porte de la cuisine, à gauche. A côté de la porte, un grand buffet de chêne. Le soir, une chandelle allumée sur la table. Catherine, la femme du bourgmestre, est assise à son rouet. Le garde forestier Heinrich entre par le fond; il est tout blanc de neige.

I

CATHERINE, HEINRICH.

HEINRICH, *frappant du pied.* — De la neige,

madame Mathis, toujours de la neige. (*Il pose son fusil derrière l'horloge.*)

CATHERINE. — Encore au village, Heinrich?

HEINRICH. — Mon Dieu oui; la veille de Noël, il faut bien s'amuser un peu.

CATHERINE. — Vous savez que votre sac de farine est prêt, au moulin?

HEINRICH. — C'est bon, c'est bon, je ne suis pas pressé; Walter le chargera tout à l'heure sur sa voiture.

CATHERINE. — L'anabaptiste est encore ici? Je croyais l'avoir vu partir depuis longtemps.

HEINRICH. — Non, non! Il est au *Mouton-d'Or*, à vider bouteille. Je viens de voir sa voiture devant l'épicier Harvig, avec le sucre, le café, la cannelle tout couverts de neige. Hé! hé! hé!..... C'est un bon vivant... Il aime le bon vin... il a raison. Nous partirons ensemble.

CATHERINE. — Vous n'avez pas peur de verser?

HEINRICH. — Bah! bah! vous nous prêterez une lanterne. Qu'on m'apporte seulement une chopine de vin blanc; vous savez, de ce petit vin blanc de Hünevir? (*Il s'assied en riant.*)

CATHERINE, *appelant.* — Loïs?

LOÏS, *de la cuisine.* — Madame?

CATHERINE. — Une chopine de Hünevir, pour M. Heinrich.

LOÏS, *de même.* — Tout de suite.

HEINRICH. — Ce petit vin-là réchauffe; par un temps pareil, il faut ça.

CATHERINE. — Oui, mais prenez garde, il est fort tout de même.

HEINRICH. — Soyez tranquille, tout ira bien. Mais dites donc, madame Mathis, notre bourgmestre, on ne le voit pas..... Est-ce qu'il serait malade?

CATHERINE. — Il est parti pour Ribeauvillé, il y a cinq jours.

II

LES PRÉCÉDENTS, LOIS.

LOÏS, *entrant.* — Voici la bouteille et un verre, maître Heinrich.

HEINRICH. — Bon, bon! (*Il verse.*) Ah! le bourgmestre est à Ribeauvillé?

CATHERINE. — Oui, nous l'attendons pour ce soir; mais allez donc compter sur les hommes, quand ils sont dehors.

HEINRICH. — Il est bien sûr allé chercher du vin?

CATHERINE. — Oui.

HEINRICH. — Hé! vous pouvez bien penser que votre cousin Bôth ne l'aura pas laissé repartir tout de suite. Voilà quelque chose qui me conviendrait, d'aller de temps en temps faire un tour dans les pays vignobles. J'aimerais mieux ça, que de courir les bois. — A votre santé, madame Mathis.

CATHERINE, *à Loïs.* — Qu'est-ce que tu écoutes donc là, Loïs? Est-ce que tu n'as rien à faire? (*Loïs sort sans répondre.*) Mets de l'huile dans la petite lanterne, Henrich l'emportera.

III

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LOIS.

CATHERINE. — Il faut que les servantes écoutent tout ce qui se passe!

HEINRICH. — Je parie que le bourgmestre est allé chercher le vin de la noce?

CATHERINE, *riant.* — C'est bien possible.

HEINRICH. — Oui... tout à l'heure encore, au *Mouton-d'Or*, on disait que Mlle Mathis et le maréchal des logis de gendarmerie Christian allaient bientôt se marier ensemble. Ça m'était difficile à croire. Christian est bien un brave et honnête homme, et un bel homme aussi, personne ne peut soutenir le contraire; mais il n'a que sa solde, au lieu que Mlle Annette est le plus riche parti du village.

CATHERINE. — Vous croyez donc, Heinrich, qu'il faut toujours regarder à l'argent?

HEINRICH. — Non, non, au contraire! Seulement, je pensais que le bourgmestre...

CATHERINE. — Eh bien! voilà ce qui vous trompe, Mathis n'a pas seulement demandé : — Combien avez-vous? — Il a dit tout de suite :—Pourvu qu'Annette soit contente, moi je consens!

HEINRICH. — Et mademoiselle Annette est contente?

CATHERINE. — Oui, elle aime Christian. Et comme nous ne voulons que le bonheur de notre enfant, nous ne regardons pas à la richesse.

HEINRICH. — Si vous êtes tous contents, moi, je suis content aussi! Je trouve que M. Christian a de la chance, et je voudrais bien être à sa place.

IV

LES PRÉCÉDENTS, NICKEL.

NICKEL, *entrant, un sac de farine sur la tête.* — Votre sac de farine, maître Heinrich; bien pesé!

HEINRICH. — C'est bon, Nickel, c'est bon, mets-le dans un coin.

CATHERINE, *allant à la porte de la cuisine.* — Loïs, tu peux dresser la soupe de Nickel.

HEINRICH, *se levant.* — Ah! voyons si j'ai toutes mes affaires. (*Il ouvre sa gibecière.*) Voilà d'abord la farine... voici le tabac, la cannelle, le plomb de lièvre... voici les deux livres de savon... Il me manque quelque chose... Ah! le sel... J'ai oublié le sel sur le comptoir du père Harvig... C'est ma femme qui aurait crié!... (*Il sort.*)

V

CATHERINE, NICKEL, *puis* HEINRICH.

NICKEL. — Vous saurez, Madame, que la rivière est prise tellement, que si l'on arrête de moudre, la glace viendra bientôt jusque dans la vanne, et que si l'on continue, il pourrait nous arriver comme dans le temps, où la grande roue s'est cassée. Le verglas tombe toujours... Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

CATHERINE. — Il faut attendre que Mathis soit venu. Nous n'avons plus beaucoup à moudre, cette semaine?

NICKEL. — Non, la grande presse de Noël est passée..., une vingtaine de sacs.

CATHERINE. — Eh bien, tu peux souper; Mathis ne tardera pas. (*Heinrich paraît au fond, un paquet à la main.*)

HEINRICH. — Voilà mon affaire! J'ai tout maintenant. (*Il arrange le paquet dans sa gibecière.*)

NICKEL. — Alors, je peux arrêter le moulin, madame Mathis?

CATHERINE. — Oui, tu souperas après. (*Nickel sort par la porte de la cuisine, Annette entre par la droite.*)

VI

CATHERINE, HEINRICH, ANNETTE.

ANNETTE. — Bonsoir, monsieur Heinrich.

HEINRICH, *se retournant.* — Hé! c'est vous, mademoiselle Annette; bonsoir... bonsoir!... Nous parlions tout à l'heure de vous.

ANNETTE. — De moi?

HEINRICH. — Mais oui, mais oui. (*Il pose sa gibecière sur un banc; puis d'un air d'admiration.*) Oh! oh! comme vous voilà riante et gentiment habillée. C'est drôle, on dirait que vous allez à la noce.

ANNETTE. — Vous voulez rire, monsieur Heinrich?

HEINRICH. — Non, non, je ne ris pas; je dis ce que je pense, vous le savez bien. Ces bonnes joues rouges, ce joli bonnet et cette petite robe bien faite, avec ces petits souliers, ne sont pas pour l'agrément des yeux d'un vieux garde forestier comme moi. C'est pour un autre (*il cligne de l'œil*), pour un autre que je connais bien, hé! hé! hé!

ANNETTE. — Oh! peut-on dire?

HEINRICH. — Oui, oui, on peut dire que vous êtes une jolie fille, bien tournée, et riante, et avenante; et que l'autre grand... vous savez bien, avec ses moustaches brunes et ses grosses bottes, n'est pas à plaindre. Non, je ne le plains pas du tout. (*Walter entr'ouvre la porte du fond et avance la tête. Annette regarde.*)

VII

LES PRÉCÉDENTS, WALTER.

WALTER, *riant.* — Hé! elle a tourné la tête. Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui! (*Il entre.*)

ANNETTE. — Qui donc, père Walter?

WALTER, *riant aux éclats.* — Ha! ha! ha! voyez-vous les filles, jusqu'à la dernière minute, elles ne veulent avoir l'air de rien.

ANNETTE, *d'un ton naïf.* — Moi, je ne comprends pas, je ne sais pas ce qu'on veut dire.

WALTER, *levant le doigt.* — Ah! c'est comme ça, Annette. Eh bien, écoute, puisque tu te caches, puisque tu ne veux rien dire, et que tu me prends pour un vieux benêt qui ne voit rien et qui ne sait rien, ce sera moi, Daniel Walter, qui t'attacherai la jarretière.

HEINRICH. — Non, ce sera moi.

CATHERINE, *riant.* — Vous êtes deux vieux fous.

WALTER. — Nous ne sommes pas si fous que nous en avons l'air. Je dis que j'attacherai la jarretière de la mariée, et qu'en attendant, nous allons boire ensemble un bon coup en l'honneur de Christian. Nous allons voir si Annette aura le courage de refuser. Je dis que si elle refuse, elle n'aime pas Christian.

ANNETTE. — Oh! moi, j'aime le bon vin, et quand on m'en offre, j'en bois. Voilà!

TOUS, *riant.* — Ha! ha! ha! maintenant tout est découvert.

WALTER. — Apportez la bouteille, apportez, que nous buvions avec Annette. Ce sera pour la première fois, mais je pense que ce ne sera pas la dernière, et que nous trinquerons ensemble, tous les baptêmes.

CATHERINE, *appelant.* — Loïs!... Loïs!... descends à la cave. Tu prendras une bouteille dans le petit caveau. (*Loïs entre, et dépose en passant une lanterne allumée sur la table, puis elle ressort.*)

WALTER. — Qu'est-ce que cette lanterne veut dire?

HEINRICH. — C'est pour attacher à la voiture.

ANNETTE, *riant.* — Vous partirez au clair de lune. (*Elle souffle la lanterne.*)

WALTER, *de même.* — Oui... oui... au clair de lune! (*Loïs apporte une bouteille et des verres, puis elle rentre dans la cuisine. Heinrich verse.*) A la santé du maréchal des logis et de la gentille Annette. (*On trinque et l'on boit.*)

HEINRICH, *déposant son verre.* — Fameux! fameux! C'est égal, de mon temps les choses ne se seraient pas passées comme cela.

CATHERINE. — Quelles choses?

HEINRICH. — Le mariage. (*Il se lève, se met en garde, et frappant du pied.*) Il aurait fallu s'aligner. (*Il se rassied.*) Oui, si par malheur un étranger était venu prendre la plus jolie fille du pays, la plus gentille et la plus riche, mille tonnerres!... Heinrich Schmitt aurait crié : Halte! halte! nous allons voir ça!

WALTER. — Et moi, j'aurais empoigné ma fourche pour courir dessus.

HEINRICH. — Oui, mais les jeunes gens de ce temps n'ont plus de cœur; ça ne pense qu'à fumer et à boire. Quelle misère! Ce n'est pas pour crier contre Christian, non, il faut le respecter et l'honorer; mais je soutiens qu'un pareil mariage est la honte des garçons du pays.

ANNETTE. — Et si je n'en avais pas voulu d'autre, moi?

HEINRICH, *riant.* — Il aurait fallu marcher tout de même.

ANNETTE. — Oui, mais je me serais battue contre, avec celui que j'aurais voulu.

HEINRICH. — Ah! si c'est comme ça, je ne dis plus rien. Plutôt que de me battre contre Annette, j'aurais mieux aimé boire à la santé de Christian. (*On rit et l'on trinque.*)

WALTER, *gravement.* — Ecoute, Annette, je veux te faire un plaisir.

ANNETTE. — Quoi donc, père Walter?

WALTER. — Comme j'entrais, tout à l'heure, j'ai vu le maréchal des logis qui revenait avec deux gendarmes. Il est en train d'ôter ses grosses bottes, j'en suis sûr, et dans un quart d'heure...

ANNETTE. — Ecoutez!

CATHERINE. — C'est le vent qui se lève. Pourvu maintenant que Mathis ne soit pas en route.

ANNETTE. — Non... non... c'est lui!... (*Christian paraît au fond.*)

VIII

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTIAN.

TOUS, *riant.* — C'est lui!... c'est lui!...

CHRISTIAN, *secouant son chapeau et frappant des pieds.* — Quel temps! Bonsoir, madame Mathis; bonsoir, mademoiselle Annette. (*Il lui serre la main.*)

WALTER. — Elle ne s'était pas trompée!

CHRISTIAN, *étonné, regardant les autres rire.* — Eh bien, qu'y a-t-il donc de nouveau?

HEINRICH. — Hé, maréchal des logis, nous rions parce que Melle Annette a crié d'avance : C'est lui!

CHRISTIAN. — Tant mieux; ça prouve qu'elle pensait à moi.

WALTER. — Je crois bien; elle tournait la tête chaque fois qu'on ouvrait la porte.

CHRISTIAN. — Est-ce que c'est vrai, mademoiselle Annette?

ANNETTE. — Oui, c'est vrai.

CHRISTIAN. — A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler. Je suis bien heureux de l'entendre dire à Melle Annette. (*Il suspend son chapeau au mur, et dépose son épée dans un coin.*) Ça me réchauffe, et j'en ai besoin.

CATHERINE. — Vous arrivez du dehors, monsieur Christian!

CHRISTIAN. — Du Hôwald, madame Mathis, du Hôwald. Quelle neige! J'en ai bien vu dans l'Auvergne et dans les Pyrénées, mais je n'avais jamais rien vu de pareil. (*Il s'assied et se chauffe les mains au poêle, en grelottant. Annette, qui s'est dépêchée de sortir, revient de la cuisine avec une cruche de vin qu'elle pose sur le poêle.*)

ANNETTE. — Il faut laisser chauffer le vin, cela vaudra mieux.

WALTER, *riant, à Heinrich.* — Comme elle prend soin de lui! Ce n'est pas pour nous autres, qu'elle aurait été chercher du sucre et de la cannelle.

CHRISTIAN. — Hé! vous ne passez pas non plus vos journées dans la neige; vous n'avez pas besoin qu'on vous réchauffe.

WALTER, *riant.* — Oui, la chaleur ne nous manque pas encore, Dieu merci! Nous ne grelottons pas comme ce maréchal des logis. C'est tout de même triste de voir un maréchal des logis, qui grelotte auprès d'une jolie fille qui lui donne du sucre et de la cannelle.

ANNETTE. — Taisez-vous, père Walter; vous devriez être honteux de penser des choses pareilles.

CHRISTIAN, *souriant.* — Défendez-moi, mademoiselle Annette, ne me laissez pas abîmer par ce père Walter, qui se moque bien de la neige et du vent, au coin d'un bon feu. S'il avait passé cinq heures dehors comme moi, je voudrais voir la mine qu'il aurait.

CATHERINE. — Vous avez passé cinq heures dans le Hôwald, Christian? Mon Dieu! c'est pourtant un service terrible, cela.

CHRISTIAN. — Que voulez-vous?... Sur les deux heures, on est venu nous prévenir que les contrebandiers du Banc de la Roche passeraient la rivière, à la nuit tombante, avec du tabac et de la poudre de chasse; il a fallu monter à cheval.

HEINRICH. — Et les contrebandiers sont venus?

CHRISTIAN. — Non, les gueux! Ils avaient reçu l'éveil; ils ont passé ailleurs. Encore maintenant, je ne me sens plus, à force d'avoir l'onglée. (*Annette verse du vin dans un verre, et le lui présente.*)

ANNETTE. — Tenez, monsieur Chistian, réchauffez-vous.

CHRISTIAN. — Merci, mademoiselle Annette. (*Il boit.*) Cela me fait du bien.

WALTER. — Il n'est pas difficile, le maréchal des logis.

CATHERINE. — Annette, apporte la carafe; il n'y a plus d'eau dans mon mouilloir. (*Annette va chercher la carafe sur le buffet, à gauche. — A Christian.*) C'est égal, Christian, vous avez encore de la chance; écoutez quel vent dehors.

CHRISTIAN. — Oui, il se levait au moment où nous avons fait la rencontre du docteur Frantz. (*Il rit.*) Figurez-vous que ce vieux fou revenait du Schnéeberg, avec une grosse pierre qu'il était allé déterrer dans les ruines; le vent soufflait et l'enterrait presque dans la neige avec son traîneau.

CATHERINE, *à Annette, qui verse de l'eau dans son mouilloir.* — C'est bon... merci. (*Annette va remettre la carafe sur le buffet, puis elle prend sa corbeille à ouvrage, et s'assied à côté de Catherine.*)

HEINRICH, *riant.* — On peut bien dire que tous ces savants sont des fous. Combien de fois n'ai-je pas vu le vieux docteur se détourner d'une et même de deux lieues, pour aller regarder des pierres toutes couvertes de mousse, et qui ne sont bonnes à rien. Est-ce qu'il ne faut pas avoir la cervelle à l'envers?

WALTER. — Oui, c'est un original, il aime toutes les choses du temps passé : les vieilles coutumes et les vieilles pierres; mais ça ne l'empêche pas d'être le meilleur médecin du pays.

CHRISTIAN, *bourrant sa pipe.* — Sans doute, sans doute.

CATHERINE. — Quel vent! J'espère bien que Mathis aura le bon sens de s'arrêter quelque part. (*S'adressant à Walter et à Heinrich.*) Je vous disais bien de partir; vous seriez tranquilles chez vous.

HEINRICH, *riant.* — Melle Annette est cause de tout; elle ne devait pas souffler la lanterne.

ANNETTE. — Oh! vous étiez bien contents de rester.

WALTER. — C'est égal, madame Mathis a raison; nous aurions mieux fait de partir.

CHRISTIAN. — Vous avez de rudes hivers, par ici.

WALTER. — Oh! pas tous les ans, maréchal des logis; depuis quinze ans, nous n'en avons pas eu de pareil.

HEINRICH. — Non, depuis l'hiver du Polonais, je ne me rappelle pas avoir vu tant de neige. Mais, cette année-là, le Schnéeberg était déjà blanc les premiers jours de novembre, et le froid dura jusqu'à la fin de mars. A la débâcle, toutes les rivières étaient débordées, on ne voyait que des souris, des taupes et des mulots noyés dans les champs.

CHRISTIAN. — Et c'est à cause de cela qu'on l'appelle l'hiver du Polonais?

WALTER. — Non, c'est pour autre chose, une chose terrible, et que les gens du pays se rappelleront toujours. Madame Mathis s'en souvient aussi, pour sûr.

CATHERINE. — Vous pensez bien, Walter; elle a fait assez de bruit dans le temps, cette affaire.

HEINRICH. — C'est là, maréchal des logis, que vous auriez pu gagner la croix.

CHRISTIAN. — Mais qu'est-ce que c'est donc? (*Coup de vent dehors.*)

ANNETTE. — Le vent augmente.

CATHERINE. — Oui, mon enfant, pourvu que ton père ne soit pas sur la route.

WALTER, *à Christian.* — Je puis vous raconter la chose depuis le commencement jusqu'à la fin, car je l'ai vue moi-même. Tenez, il y a juste aujourd'hui quinze ans que j'étais à cette même table avec Mathis,—qui venait d'acheter son moulin depuis cinq ou six mois,— Diederich Omacht, Johann Roeber, qu'on appelait le petit sabotier, et plusieurs autres, qui dorment maintenant derrière le grand if, sur la côte. Nous irons tous là, tôt ou tard; bienheureux ceux qui n'ont rien sur la conscience. (*En ce moment Christian se baisse, prend une braise dans le creux de sa main et allume sa pipe; puis il s'accoude au bord de la table.*) Nous étions donc en train de jouer aux cartes, et dans la salle se trouvait encore beaucoup de monde, lorsque, sur le coup de dix heures, la sonnette d'un traîneau s'arrête devant la porte, et presque aussitôt un Polonais entre, un juif polonais, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, solide, bien bâti. Je crois encore le voir entrer, avec son manteau vert, garni de fourrures, son bonnet de peau de martre, sa grosse barbe brune et ses grandes bottes rembourrées de peau de lièvre. C'était un marchand de graines. Il dit en entrant :

« Que la paix soit avec vous! » Tout le monde tournait la tête et pensait : « D'où vient celui-là?... Qu'est-ce qu'il veut? » parce que les juifs polonais qui vendent de la semence n'arrivent dans le pays qu'au mois de février. Mathis lui demande : « Qu'y a-t-il pour votre service? » Mais lui, sans répondre, commence par ouvrir son manteau, et par déboucler une grosse ceinture qu'il avait aux reins. Il pose sur la table cette ceinture, où l'on entendait sonner l'or, et dit : « La neige est profonde, le chemin difficile... allez mettre mon cheval à l'écurie; dans une heure, je repartirai. » Ensuite, il prend une bouteille de vin, sans parler à personne, comme un homme triste et qui pense à ses affaires. A onze heures, le wachtmann Yéri entre, tout le monde s'en va, le Polonais reste seul. (*Grand coup de vent au dehors, avec un bruit de vitres qui se brisent.*)

CATHERINE. — Mon Dieu, qu'est-ce qui vient d'arriver?

HEINRICH. — Ce n'est rien, madame Mathis, c'est un carreau qui se brise; on aura sans doute laissé une fenêtre ouverte.

CATHERINE, *se levant.* — Il faut que j'aille voir. (*Elle sort.*)

ANNETTE, *criant.* — Tu ne sortiras pas...

CATHERINE, *de la cuisine.* — Sois donc tranquille, je reviens tout de suite.

IX

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CATHERINE.

CHRISTIAN. — Je ne vois pas encore comment j'aurais pu gagner la croix, père Walter.

WALTER. — Oui, monsieur Christian, mais attendez : le lendemain, on trouva le cheval du Polonais sous le grand pont de Wéchem, et cent pas plus loin, dans le ruisseau, le manteau vert et le bonnet pleins de sang. Quant à l'homme, on n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu.

HEINRICH. — Tout ça, c'est la pure vérité. La gendarmerie de Rothau arriva le lendemain, malgré la neige, et c'est même depuis ce temps qu'on laisse ici la brigade.

CHRISTIAN. — Et l'on n'a pas fait d'enquête?

HEINRICH. — Une enquête! je crois bien. C'est l'ancien maréchal des logis, Kelz, qui s'est donné de la peine pour cette affaire! En a-t-il fait des courses, réuni des témoins, écrit des procès-verbaux! Sans parler du juge de paix Bénédum, du procureur Richter et du vieux médecin Hornus, qui sont venus voir le manteau, le bâton et le bonnet.

CHRISTIAN. — Mais on devait avoir des soupçons sur quelqu'un?

HEINRICH. — Ça va sans dire, les soupçons ne manquent jamais; mais il faut des preuves. Dans ce temps-là, voyez-vous, les deux frères Kasper et Yokel Hierthès, qui demeurent au bout du village, avaient un vieil ours, les oreilles et le nez tout déchirés, avec un âne et trois gros chiens, qu'ils menaient aux foires pour livrer bataille. Ça leur rapportait beaucoup d'argent, ils buvaient de l'eau-de-vie tant qu'ils en voulaient. Justement, quand le Polonais disparut, ils étaient à Wéchem, et le bruit courut alors qu'ils l'avaient fait dévorer par leurs bêtes, et qu'on ne pouvait plus retrouver que son bonnet et son manteau, parce que l'ours et les chiens avaient eu assez du reste. Naturellement on mit la main sur ces gueux, ils passèrent quinze mois dans les cachots; mais finalement on ne put rien prouver contre les Hierthès, et malgré tout il fallut les relâcher. Leur âne, leur ours et leurs chiens étaient morts. Ils se mirent donc à étamer des casseroles, et M. Mathis leur loua sa baraque du coin des chenevières. Ils vivent là dedans et ne payent jamais un liard pour le loyer.

WALTER. — Mathis est trop bon pour ces bandits. Depuis longtemps il aurait dû les balayer.

CHRISTIAN. Ce que vous me racontez là m'étonne; je n'en avais jamais entendu dire un mot.

HEINRICH. — Il faut une occasion... J'aurais cru que vous saviez cela mieux que nous.

CHRISTIAN. — Non, c'est la première nouvelle. (*Catherine rentre.*)

X

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE. — J'étais sûre que Loïs avait laissé la fenêtre de la cuisine ouverte. On a beau lui dire de fermer les fenêtres, cette fille n'écoute rien. Maintenant tous les carreaux sont cassés.

WALTER. — Hé! madame Mathis, cette fille est jeune; à son âge on a toutes sortes de choses en tête.

CATHERINE, *se rasseyant.* — Fritz est dehors, Christian, il veut vous parler.

CHRISTIAN. — Fritz, le gendarme?

CATHERINE. — Oui, je lui ai dit d'entrer, mais il n'a pas voulu. C'est pour une affaire de service.

CHRISTIAN. — Ah! bon, je sais ce que c'est. (*Il se lève, prend son chapeau, et se dirige vers la porte.*)

ANNETTE. — Vous reviendrez, Christian !

CHRISTIAN, *sur la porte.* — Oui... dans un instant. (*Il sort.*)

XI

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CHRISTIAN.

WALTER. — Voilà ce qu'on peut appeler un brave homme, un homme doux, mais qui ne plaisante pas avec les gueux.

HEINRICH. — Oui, M. Mathis a de la chance de trouver un pareil gendre ; depuis que je le connais, tout lui réussit. D'abord il achète cette auberge, où Georges Hoûte s'était ruiné. Chacun pensait qu'il ne pourrait jamais la payer, et voilà que toutes les bonnes pratiques arrivent ; il entasse, il entasse ; il paye ! il achète le grand pré de la Bruche, la chenevière du fond des Houx, les douze arpents de la Finckmath, la scierie des Trois-Chênes ; ensuite son moulin, ensuite son magasin de planches. M[lle] Annette grandit. Il place de l'argent sur bonne hypothèque ; on le nomme bourgmestre. Il ne lui manquait plus qu'un gendre, un honnête homme, rangé, soigneux, qui ne jette pas l'argent par les fenêtres, qui plaise à sa fille et que chacun respecte. Eh bien, Christian Bême se présente, un homme solide, sur lequel on ne peut dire que du bien ! — Que voulez-vous ? M. Mathis est venu au monde sous une bonne étoile ! Pendant que les autres suent sang et eau pour réunir les deux bouts à la fin de l'année, lui n'a jamais fini de s'enrichir, de s'arrondir et de prospérer. — Est-ce vrai, madame Mathis ?

CATHERINE. — Nous ne nous plaignons pas, Heinrich, au contraire.

HEINRICH. — Oui, et le plus beau de tout, c'est que vous le méritez, personne ne vous porte envie ; chacun pense : — Ce sont de braves gens, ils ont gagné leurs biens par le travail. — Et tout le monde est content pour M[lle] Annette.

WALTER. — Oui, c'est un beau mariage.

CATHERINE, *écoutant.* — Voilà Christian qui revient.

ANNETTE. — Oui, j'entends les éperons sur l'escalier. (*La porte s'ouvre, et Mathis paraît, enveloppé d'un grand manteau tout blanc de neige, coiffé d'un bonnet de peau de loutre, une grosse cravache à la main, les éperons aux talons.*)

XII

LES PRÉCÉDENTS, MATHIS.

MATHIS, *d'un accent joyeux.* — Hé ! hé ! hé ! c'est moi, c'est moi !...

CATHERINE, *se levant.* — Mathis !

HEINRICH. — Le bourgmestre !

ANNETTE, *courant l'embrasser.* — Te voilà !

MATHIS. — Oui... oui... Dieu merci ! Avons-nous de la neige, en avons-nous ! J'ai laissé la voiture à Bichem, avec Johann ; il l'amènera demain.

CATHERINE, *elle arrive l'embrasser et le débarrasse de son manteau.* — Donne-moi ça. Tu nous fais joliment plaisir, va, de rentrer ce soir. Quelles inquiétudes nous avions !

MATHIS. — Je pensais bien, Catherine ; c'est pour ça que je suis revenu. (*Regardant autour de la salle.*) Hé ! hé ! hé ! le père Walter et Heinrich. Vous allez avoir un beau temps pour retourner chez vous !

CATHERINE, *appelant à la porte de la cuisine.* — Loïs... Loïs... apporte les gros souliers de M. Mathis. Dis à Nickel de mettre le cheval à l'écurie.

LOÏS, *sur la porte.* — Oui, Madame, tout de suite. (*Elle regarde un instant en riant, puis disparaît.*)

HEINRICH, *riant.* — M[lle] Annette veut que nous partions au clair de lune.

MATHIS, *de même.* — Ha ! ha ! ha !... Oui... oui... il est beau, le clair de lune.

ANNETTE, *lui retirant ses mouffles.* — Nous pensions que le cousin Bôth ne t'avait pas laissé partir.

MATHIS. — Hé ! mes affaires étaient déjà finies hier matin, je voulais partir ; mais Bôth m'a retenu pour voir la comédie.

ANNETTE. — Hanswurst[1] est à Ribeauvillé ?

MATHIS. — Ce n'est pas Hanswurst, c'est un Parisien qui fait des tours de physique ; il endort les gens !

ANNETTE. — Il endort les gens ?

MATHIS. — Oui.

CATHERINE. — Il leur fait bien sûr boire quelque chose, Mathis ?

MATHIS. — Non, il les regarde en faisant des signes, et ils s'endorment. C'est une chose étonnante ; si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas le croire.

HEINRICH. — Ah ! le brigadier Stenger m'a parlé de ça l'autre jour ; il a vu la même chose à Saverne. Ce Parisien endort les gens, et quand ils dorment, il leur fait faire tout ce qu'il veut.

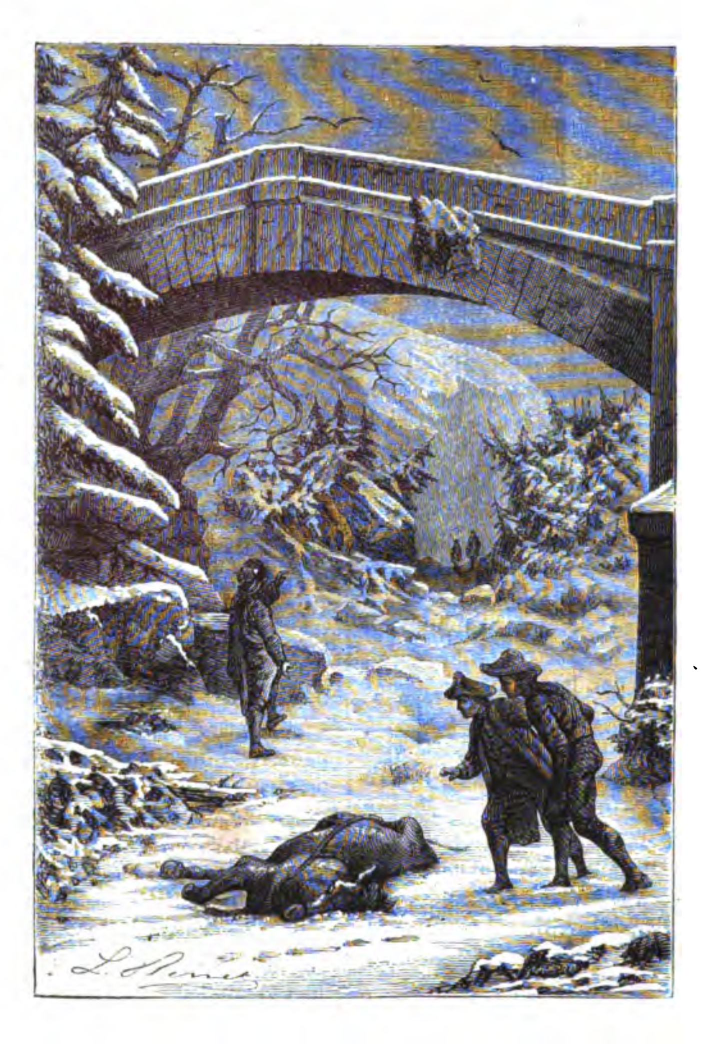
MATHIS, *s'asseyant et commençant à tirer ses bottes.* — Justement ! (*A sa fille.*) Annette ?

ANNETTE. — Quoi, mon père ?

MATHIS. — Regarde un peu dans la grande poche de la houppelande.

WALTER. — Les gens deviennent trop malins, le monde finira bientôt. (*Loïs entre avec les souliers du bourgmestre.*)

[1] Polichinel allemand.



On trouva le cheval du Polonais sous le grand pont de Wéchem. (Page 6.)

XIII

LES PRÉCÉDENTS, LOIS.

LOÏS. — Voici vos souliers, monsieur le bourgmestre.

MATHIS. — Ah! bon.... bon. Tiens, Loïs, emporte les bottes; tu déferas les éperons et tu les pendras dans l'écurie, avec le harnais.

LOÏS. — Oui, monsieur le bourgmestre. (*Elle sort. Annette, qui vient de tirer une boîte de la poche du manteau, s'approche de son père.*)

ANNETTE. — Qu'est-ce que c'est?

MATHIS, *mettant ses souliers.* — Ouvre donc la boîte. (*Elle ouvre la boîte, et en tire une toque alsacienne à paillettes d'or et d'argent.*)

ANNETTE. — Oh! mon Dieu, est-ce possible?

MATHIS. — Eh bien... eh bien... qu'est-ce que tu penses de ça?

ANNETTE. — Oh!... C'est pour moi?

MATHIS. — Hé! pour qui donc? Ce n'est pas pour Loïs, je pense! (*Tout le monde s'approche pour voir. Annette met la toque, et se regarde dans la glace.*)

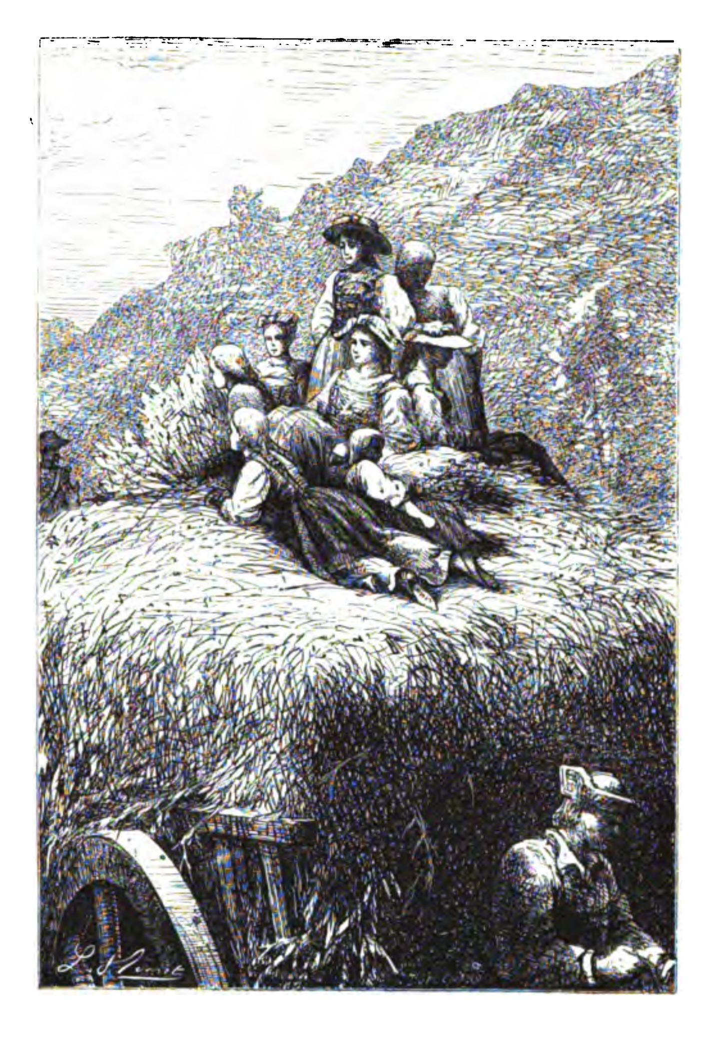
HEINRICH. — Ça, c'est tout ce qu'on peut voir de plus beau, mademoiselle Annette.

WALTER. — Et ça te va comme fait exprès.

ANNETTE. — Oh! mon Dieu, qu'est-ce que pensera Christian en me voyant?

MATHIS. — Il pensera que tu es la plus jolie fille du pays. (*Annette vient l'embrasser.*)

MATHIS. — C'est mon cadeau de noce, Annette; le jour de ton mariage, tu mettras ce



Vous étiez sur la voiture avec le bouquet... (Page 16.)

bonnet, et tu le conserveras toujours. Plus tard, dans quinze ou vingt ans d'ici, tu te rappelleras que c'est ton père qui te l'a donné.

ANNETTE, *attendrie.* — Oui, mon père.

MATHIS. — Tout ce que je demande, c'est que tu sois heureuse avec Christian. Et maintenant, qu'on m'apporte un morceau, et une bouteille de vin. (*Catherine entre dans la cuisine. — A Walter et à Heinrich.*) Vous prendrez bien un verre de vin avec moi?

HEINRICH. — Avec plaisir, monsieur le bourgmestre.

WALTER, *riant.* — Oui, pour toi, nous ferons bien encore ce petit effort. (*Catherine apporte un jambon de la cuisine; elle est suivie par Loïs, qui tient le verre et la bouteille.*)

CATHERINE, *riant.* — Et moi, Mathis, tu ne m'as rien apporté! Voyez, les hommes... Dans le temps, quand il voulait m'avoir, il arrivait toujours les mains pleines de rubans; mais à cette heure...

MATHIS, *d'un ton joyeux.* — Allons, Catherine, tais-toi. Je voulais te faire des surprises, et maintenant il faut que je raconte d'avance que le châle, le bonnet et le reste sont dans ma grande caisse, sur la voiture.

CATHERINE. — Ah! si le reste est sur la voiture, c'est bon, je ne dis plus rien. (*Elle s'assied et file. Loïs met la nappe, place l'assiette, la bouteille, le verre. Mathis s'assied à table, et commence à manger de bon appétit. Walter et Heinrich boivent. Loïs sort.*)

MATHIS. — Le froid vous ouvre joliment l'appétit. — A votre santé!

WALTER. — A la tienne, Mathis.

HEINRICH. — A la vôtre, monsieur le bourgmestre.

MATHIS. — Christian n'est pas venu, ce soir?

ANNETTE. — Si, mon père. On est venu le chercher; il va revenir.

MATHIS. — Ah! bon, bon.

CATHERINE. — Il est arrivé tard, à cause d'une faction derrière le Hôwald, pour attendre des contrebandiers.

MATHIS, *mangeant*. — C'est pourtant une diable de chose, d'aller faire faction par un temps pareil. Du côté de la rivière j'ai trouvé cinq pieds de neige.

WALTER. — Oui, nous avons causé de ça; nous disions au maréchal des logis, que depuis l'hiver du Polonais, on n'avait rien vu de pareil. (*Mathis, qui levait son verre, le repose sans boire.*)

MATHIS. — Ah! vous avez parlé de ça?

HEINRICH. — Cette année-là, vous devez bien vous en souvenir, monsieur Mathis, tout le vallon au-dessous du grand pont était comblé de neige. Le cheval du Polonais, sous le pont, pouvait à peine sortir la tête, et Kelz vint chercher main-forte à la maison forestière.

MATHIS, *d'un ton d'indifférence*. — Hé! c'est bien possible... Mais tout ça, voyez-vous, ce sont de vieilles histoires; c'est comme les contes de ma grand'mère, on n'y pense plus.

WALTER. — C'est pourtant bien étonnant qu'on n'ait jamais pu découvrir ceux qui ont fait le coup.

MATHIS. — C'étaient des malins... On ne saura jamais rien! (*Il boit. En ce moment, le tintement d'une sonnette se fait entendre dans la rue, puis le trot d'un cheval s'arrête devant l'auberge. Tout le monde se retourne. La porte du fond s'ouvre, un juif polonais paraît sur le seuil. Il est vêtu d'un manteau vert bordé de fourrure, et coiffé d'un bonnet de peau de martre. De grosses bottes lui montent jusqu'aux genoux. Il regarde dans la salle d'un œil sombre. Profond silence.*)

XIV

LES PRÉCÉDENTS, LE POLONAIS, *puis* CHRISTIAN.

LE POLONAIS, *entrant*. — Que la paix soit avec vous!

CATHERINE, *se levant*. — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

LE POLONAIS. — La neige est profonde... le chemin difficile... Qu'on mette mon cheval à l'écurie... Je repartirai dans une heure... (*Il ouvre son manteau, déboucle sa ceinture et la jette sur la table. Mathis se lève, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil; le Polonais le regarde : il chancelle, étend les bras et tombe en poussant un cri terrible. Tumulte.*)

CATHERINE, *se précipitant*. — Mathis!... Mathis!...

ANNETTE, *de même*. — Mon père! (*Walter et Heinrich relèvent Mathis, Christian paraît au fond.*)

CHRISTIAN, *sur le seuil*. — Qu'est-ce qu'il y a?

HEINRICH, *ôtant la cravate de Mathis avec précipitation*. — Le médecin... courez chercher le médecin!

DEUXIÈME PARTIE

LA SONNETTE

La chambre à coucher de Mathis. Porte à gauche ouvrant sur la salle d'auberge. Escalier à droite. Fenêtres au fond, sur la rue. Secrétaire en vieux chêne à ferrures luisantes, entre les fenêtres. Lit à baldaquin, grande armoire, tables, chaises. Poêle de faïence au milieu de la chambre. Mathis est assis dans un fauteuil, à côté du poêle. Catherine, en costume des dimanches, et le docteur Frantz, en habit carré, gilet rouge, culotte courte, bottes montantes et grand feutre noir à l'alsacienne, sont debout près de lui.

I

MATHIS, CATHERINE, LE DOCTEUR FRANTZ.

LE DOCTEUR. — Vous allez mieux, monsieur le bourgmestre?

MATHIS. — Je vais très-bien.

LE DOCTEUR. — Vous ne sentez plus vos maux de tête?

MATHIS. — Non.

LE DOCTEUR. — Ni vos bourdonnements d'oreilles?

MATHIS. — Quand je vous dis que tout va bien... que je suis comme tous les jours... c'est assez clair, je pense!

CATHERINE. — Depuis longtemps, il avait de mauvais rêves... il parlait... il se levait pour boire de l'eau fraîche.

MATHIS. — Tout le monde peut avoir soif la nuit.

LE DOCTEUR. — Sans doute... mais il faut vous ménager. Vous buvez trop de vin blanc, monsieur le bourgmestre; le vin blanc donne la goutte et vous cause souvent des attaques dans la nuque : deux nobles maladies, mais fort dangereuses. Nos anciens landgraves, margraves et rhingraves, seigneurs du Sund-

gau, du Brisgau, de la haute et de la basse Alsace, mouraient presque tous de la goutte remontée, ou d'une attaque foudroyante. Maintenant, ces nobles maladies tombent sur les bourgmestres, les notaires, les gros bourgeois. C'est honorable, très-honorable, mais funeste. Votre accident d'avant-hier soir vient de là. Vous aviez trop bu de rikewir chez votre cousin Bôth; et puis le grand froid vous a saisi, parce que tout le sang était à la tête.

MATHIS. — J'avais froid aux pieds, c'est vrai; mais il ne faut pas aller chercher si loin : le juif polonais est cause de tout.

LE DOCTEUR. — Comment?

MATHIS. — Oui, dans le temps j'ai vu le manteau du pauvre diable, que le maréchal des logis, le vieux Kelz, rapportait avec le bonnet; cette vue m'avait bouleversé, parce que la veille, le juif était entré chez nous. Depuis je n'y pensais plus, quand avant hier soir le marchand de graines entre, et dit les mêmes paroles que l'autre. Ça m'a produit l'effet d'un revenant! Je sais bien qu'il n'y a pas de revenants, et que les morts sont bien morts; mais que voulez-vous? on ne pense pas toujours à tout. (*Se tournant vers Catherine.*) Tu as fait prévenir le notaire?

CATHERINE. — Oui, sois donc tranquille!

MATHIS. — Je suis bien tranquille; mais il faut que ce mariage se fasse le plus tôt possible. Quand on voit qu'un homme bien portant, sain de corps et d'esprit, peut avoir des attaques pareilles, on doit tout régler d'avance et ne rien remettre au lendemain. Ce qui m'est arrivé avant hier peut encore m'arriver ce soir; je peux rester sur le coup, et je n'aurais pas vu mes enfants heureux. Voilà! — Et maintenant laissez-moi tranquille avec toutes vos explications. Que ce soit du vin blanc, du froid, ou du Polonais, que le coup de sang m'ait attrapé, cela revient au même. J'ai l'esprit aussi clair que le premier venu; le reste ne signifie rien.

LE DOCTEUR. — Mais peut-être serait-il bon, monsieur le bourgmestre, de remettre la signature de ce contrat à plus tard; vous concevez... l'agitation des affaires d'intérêt...

MATHIS, *levant les mains d'un air d'impatience.* — Mon Dieu... mon Dieu... que chacun s'occupe donc de ses affaires. Avec tous vos *si*, vos *parce que*, on ne sait plus où tourner la tête. Que les médecins fassent de la médecine, et qu'ils laissent les autres faire ce qu'ils veulent. Vous m'avez saigné, bon! je suis guéri, tant mieux! Qu'on appelle le notaire, qu'on prévienne les témoins, et que tout finisse!

LE DOCTEUR, *bas à Catherine.* — Ses nerfs encore agacés; le meilleur est de faire ce qu'il veut. (*Walter et Heinrich entrent par la gauche, en habits des dimanches.*)

II

LES PRÉCÉDENTS, WALTER, HEINRICH.

WALTER. — Eh bien... eh bien... on nous dit que tu vas mieux?

MATHIS, *se retournant.*—Hé! c'est vous. A la bonne heure; je suis content de vous voir. (*Il leur serre la main.*)

WALTER, *souriant.* — Te voilà donc tout à fait remis, mon pauvre Mathis?

MATHIS, *riant.* — Hé! oui, tout est passé. Quelle drôle de chose pourtant! C'est Heinrich, avec sa vieille histoire de juif, qui m'a valu ça. Ha! ha! ha!

HEINRICH. — Q'est-ce qui pouvait prévoir une chose pareille?

MATHIS. — C'est clair; et cet autre qui entre aussitôt. Quel hasard! quel hasard! Est-ce qu'on n'aurait pas dit qu'il arrivait exprès?

WALTER. — Ma foi, monsieur le docteur, vous le croirez si vous voulez, mais à moi-même, en voyant entrer ce Polonais, les cheveux m'en dressaient sur la tête.

CATHERINE. — Pour des hommes de bon sens, peut-on avoir des idées pareilles?

MATHIS. — Enfin, puisque j'en suis réchappé, grâce à Dieu, vous saurez, Walter et Heinrich, que nous allons finir le mariage d'Annette avec Christian. C'est peut-être un avertissement qu'il faut se presser.

HEINRICH. Ah! monsieur le bourgmestre, il n'y a pas de danger.

WALTER. — Ce n'était rien, c'est passé, Mathis.

MATHIS. — Non... non... moi je suis comme cela, je profite des bonnes leçons. Walter, Heinrich, je vous choisis pour témoins. On signera le contrat ici, sur les onze heures, après la messe; tout le monde est prévenu.

WALTER. — Si tu le veux absolument?

MATHIS. — Oui, absolument. (*A Catherine.*) Catherine?

CATHERINE. — Quoi?

MATHIS. — Est-ce que le Polonais est encore là?

CATHERINE. — Non! il est parti hier. Tout cela lui a fait beaucoup de peine.

MATHIS. — Tant pis qu'il soit parti. J'aurais voulu le voir, lui serrer la main, l'inviter à la noce. Je ne lui en veux pas à cet homme; ce n'est pas sa faute, si tous les juifs polonais se ressemblent; s'ils ont tous le même bonnet, la même barbe et le même manteau. Il n'est cause de rien.

HEINRICH. — Non, on ne peut rien lui reprocher.

WALTER. — Enfin, c'est une affaire entendue, à onze heures nous serons ici.

MATHIS. — Oui. (*Au médecin.*) Et je profite aussi de l'occasion pour vous inviter, monsieur Frantz. Si vous venez à la noce, ça nous fera honneur.

LE DOCTEUR. — J'accepte, monsieur le bourgmestre, j'accepte avec plaisir.

HEINRICH. — Voici le second coup qui sonne. Allons, au revoir, monsieur Mathis.

MATHIS. — A bientôt. (*Il leur serre la main. Walter, Heinrich et le docteur sortent.*)

III

MATHIS, CATHERINE.

CATHERINE, *criant dans l'escalier.* — Annette, Annette!

ANNETTE, *de sa chambre.* — Je descends.

CATHERINE. — Arrive donc, le second coup est sonné.

ANNETTE, *de même.* — Tout de suite.

CATHERINE, *à Mathis.* — Elle ne finira jamais.

MATHIS. — Laisse donc cette enfant en repos; tu sais bien qu'elle s'habille.

CATHERINE. — Je ne mets pas deux heures à m'habiller.

MATHIS. — Toi... toi... est-ce que c'est la même chose? Quand vous arriveriez un peu tard, le banc sera toujours là, personne ne viendra le prendre.

CATHERINE. — Elle attend Christian.

MATHIS. — Eh bien, est-ce que ce n'est pas naturel? Il devait venir ce matin; quelque chose le retarde. (*Annette, toute souriante, descend avec sa belle toque alsacienne et son avant-cœur doré.*)

IV

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

CATHERINE. — Tu as pourtant fini!

ANNETTE. — Oui, c'est fini.

MATHIS, *la regardant d'un air attendri.* — Oh! comme te voilà belle, Annette!

ANNETTE. — J'ai mis le bonnet.

MATHIS. — Tu as bien fait. (*Annette se regarde dans le miroir.*)

CATHERINE. — Mon Dieu... mon Dieu... jamais nous n'arriverons pour le commencement. Allons donc, Annette, allons! (*Elle va prendre son livre de messe sur la table.*)

ANNETTE, *regardant à la fenêtre.* — Christian n'est pas encore venu?

MATHIS. — Non, il a bien sûr des affaires.

CATHERINE. — Arrive donc! il te verra plus tard. (*Elle sort, Annette la suit.*)

MATHIS, *appelant.* — Annette... Annette... tu ne me dis rien, à moi?

ANNETTE, *revenant l'embrasser.* — Tu sais bien que je t'aime!

MATHIS. — Oui... oui. Va maintenant, mon enfant, ta mère n'a pas de cesse!

CATHERINE, *dehors, criant.* — Le troisième coup qui sonne. (*Annette sort.*)

MATHIS, *d'un ton bourru.* — Le troisième coup! le troisième coup! Ne dirait-on pas que le curé les attend pour commencer. (*On entend la porte extérieure se refermer. Les cloches du village sonnent; des gens endimanchés passent devant les fenêtres, puis tout se tait.*)

V

MATHIS, *seul.*

MATHIS. — Les voilà dehors... (*Il écoute, puis se lève et jette un coup d'œil par la fenêtre.*) Oui, tout le monde est à l'église. (*Il se promène, prend une prise dans sa tabatière et l'aspire bruyamment.*) Ça va bien. Tout s'est bien passé. Quelle leçon, Mathis, quelle leçon!... un rien, et le juif revenait sur l'eau, tout s'en allait au diable. Autant dire qu'on te menait pendre! (*Il réfléchit; puis avec indignation.*) Je ne sais pas où l'on a quelquefois la tête. Ne faut-il pas être fou? Un marchand de graines qui entre en vous souhaitant le bonsoir... comme si les juifs polonais qui vendent de la graine, ne se ressemblaient pas tous! (*Il hausse les épaules de pitié, puis se calme tout à coup.*) Quand je crierais jusqu'à la fin des siècles, ça ne changerait rien à la chose. Heureusement, les gens sont si bêtes... ils ne comprennent rien! (*Il cligne de l'œil, et reprend sa place dans le fauteuil.*) Oui... oui... les gens sont bêtes! (*Il arrange le feu.*) C'est pourtant ce Parisien qui est cause de tout... ça m'avait tracassé. Le gueux voulait aussi m'endormir, mais j'ai pensé tout de suite: Halte!... halte... Prends garde, Mathis, cette manière d'endormir le monde est une invention du diable; tu pourrais raconter des histoires... (*Souriant.*) Il faut être fin, il ne faut pas mettre le cou dans la bricole. (*Il rit d'un air goguenard.*) Tu mourras vieux, Mathis, et le plus honnête homme du pays; tu verras tes enfants et tes petits-enfants dans la joie; et l'on mettra sur ta tombe une belle pierre, avec des inscriptions en lettres

d'or du haut en bas. (*Silence.*) Allons, allons, tout s'est bien passé!... Seulement, puisque tu rêves, et que Catherine bavarde comme une pie devant le médecin, tu coucheras là haut, la clef dans ta poche; les murs t'écouteront s'ils veulent. (*Il se lève*) Et maintenant nous allons compter les écus du gendre, pour que le gendre nous aime, (*Il rit.*) pour qu'il soutienne le beau-père, si le beau-père disait des bêtises après avoir bu un coup de trop. Hé! hé! hé! c'est un finaud, Christian, ce n'est pas un Kelz à moitié sourd et aveugle, qui dressait des procès-verbaux d'une aune, et rien dedans; non, il serait bien capable de mettre le nez sur une bonne piste. La première fois que je l'ai vu, je me suis dit : — Toi, tu seras mon gendre; et si le Polonais fait mine de ressusciter, tu le repousseras dans l'autre monde! (*Il devient grave et s'approche du secrétaire, qu'il ouvre. Puis il s'assied, tire du fond un gros sac plein d'or, qu'il vide sur le devant, et se met à compter lentement, en rangeant les piles avec soin. Cette occupation lui donne quelque chose de solennel. De temps en temps, il s'arrête, examine une pièce, et continue après l'avoir pesée sur le bout du doigt. — Bas.*) Nous disons trente mille... (*comptant les piles*) oui, trente mille livres... un beau denier pour Annette... Hé! hé! hé! c'est gentil d'entendre grelotter ça... le gendarme sera content. (*Il poursuit, puis examine une pièce avec plus d'attention que les autres.*) Du vieil or... (*Il se tourne vers la lumière.*) Ah! celle-là vient encore de la ceinture... Elle nous a fait joliment de bien, la ceinture... (*Rêvant.*) Oui... oui... sans cela l'auberge aurait mal tourné... Il était temps... huit jours plus tard, l'huissier Ott serait venu sur son char-à-bancs... Mais nous étions en règle, nous avions les écus... soi-disant de l'héritage de l'oncle Martine... (*Il remet la pièce dans une pile qu'il repasse.*) La ceinture nous a tiré une vilaine épine du pied. Si Catherine avait su... Pauvre Catherine!... (*Regardant les piles.*) Trente mille livres. (*Bruit de sonnette; il écoute.*) C'est la sonnette du moulin. (*Appelant.*) Nickel... Nickel! (*La porte s'ouvre, Nickel paraît sur le seuil, un almanach à la main.*)

VI

MATHIS, NICKEL.

NICKEL. — Vous m'avez appelé, Monsieur le bourgmestre?

MATHIS. — Il y a quelqu'un au moulin?

NICKEL. — Non, monsieur, tout notre monde est à la messe. La roue est arrêtée.

MATHIS. — J'ai entendu la sonnette. Tu étais dans la grande salle?

NICKEL. — Oui, monsieur, je n'ai rien entendu.

MATHIS. — C'est étonnant... je croyais... (*Il se met le petit doigt dans l'oreille. — A part.*) Mes bourdonnements me reprennent. (*A Nickel.*) Qu'est-ce que tu faisais donc là?

NICKEL. — Je lisais *le Messager boiteux*.

MATHIS. — Des histoires de revenants, bien sûr?

NICKEL. — Non, monsieur le bourgmestre, une drôle d'histoire : Des gens d'un petit village de la Suisse, des voleurs qu'on a découverts au bout de vingt-trois ans, à cause d'une vieille lame de couteau qui se trouvait chez un forgeron, dans un tas de ferraille. Tous ont été pris ensemble, comme une nichée de loups, la mère, les deux fils et le grand-père. On les a pendus l'un à côté de l'autre. Regardez... (*Il présente l'almanach.*)

MATHIS, *brusquement*. — C'est bon... c'est bon!... Tu ferais mieux de lire ta messe... (*Nickel sort.*)

VII

MATHIS *seul, puis* CHRISTIAN.

MATHIS, *haussant les épaules*. — Des gens qu'on pend après vingt-trois ans, à cause d'une vieille lame de couteau? Imbéciles, il fallait faire comme moi, ne pas laisser de preuves. (*Il poursuit ses comptes.*) Je disais trente mille livres... oui... c'est bien ça... une... deux... trois... (*Ses paroles finissent par s'éteindre. Il prend les piles d'or et les laisse tomber dans le sac, qu'il ficelle avec soin.*) Ont-ils de la chance! Ce n'est pas à moi qu'on a fait des cadeaux pareils; il a fallu tout gagner, liard par liard. Enfin... enfin... les uns naissent avec un bon numéro, les autres sont forcés de se faire une position. (*Il se lève.*) Voilà tout en règle. (*On toque à la vitre, il regarde. — Bas.*) Christian! (*Élevant la voix.*) Entrez, Christian, entrez! (*Il se dirige vers la porte, Christian paraît.*)

CHRISTIAN, *lui serrant la main*. — Eh bien, monsieur Mathis, vous allez mieux?

MATHIS. — Oui, ça ne va pas mal. Tenez, Christian, je viens de compter la dot d'Annette... de beaux louis sonnants... du bel or! Ça fait toujours plaisir à voir, même quand on doit le donner. Ça vous rappelle des souvenirs de travail, de bonne conduite, de bonnes veines; on voit pour ainsi dire défiler devant ses yeux toute sa jeunesse, et l'on pense que

ça va profiter à ses enfants; ça vous touche, ça vous attendrit!

CHRISTIAN. — Je vous crois, monsieur Mathis, l'argent bien gagné par le travail est le seul qui profite; c'est comme la bonne semence, qui lève toujours et qui produit les moissons.

MATHIS.— Voilà justement ce que je pensais. Et je me disais aussi qu'on est bienheureux, quand la bonne semence tombe dans la bonne terre.

CHRISTIAN. — Vous voulez que nous signions le contrat aujourd'hui?

MATHIS. — Oui, plus tôt ce sera fait, mieux ça vaudra. Je n'ai jamais aimé remettre les choses. Je ne peux pas souffrir les gens qui ne sont jamais décidés. Une fois qu'on est d'accord, il n'y a plus de raison pour renvoyer les affaires de semaine en semaine; ça prouve peu de caractère, et les hommes doivent avoir du caractère.

CHRISTIAN. — Hé! monsieur Mathis, moi je ne demande pas mieux; mais je pensais que peut-être mademoiselle Annette...

MATHIS. — Annette vous aime... ma femme aussi... tout le monde... (*Il ferme le secrétaire.*)

CHRISTIAN.— Eh bien, signons.

MATHIS. — Oui, et le contrat signé, nous ferons la noce.

CHRISTIAN. — Monsieur Mathis, vous ne pouvez rien me dire de plus agréable.

MATHIS, *souriant.* — On n'est jeune qu'une fois, il faut profiter de sa jeunesse. Maintenant la dot est prête, et j'espère que vous en serez content.

CHRISTIAN. — Vous savez, moi, monsieur Mathis, je n'apporte pas grand'chose ; je n'ai...

MATHIS. — Vous apportez votre courage, votre bonne conduite et votre grade; quant au reste, je m'en charge: je veux que vous ayez du bien. Seulement, Christian, il faut que vous me fassiez une promesse.

CHRISTIAN. — Quelle promesse?

MATHIS. — Les jeunes gens sont ambitieux; ils veulent avoir de l'avancement, c'est tout naturel. Je demande que vous restiez au village, malgré tout, tant que nous vivrons, Catherine et moi. Vous comprenez, nous n'avons qu'une enfant, nous l'aimons comme les yeux de notre tête, et de la voir partir, ça nous crèverait le cœur.

CHRISTIAN. — Mon Dieu, monsieur Mathis, je ne serai jamais aussi bien que dans la famille d'Annette, et...

MATHIS. — Me promettez-vous de rester, quand même on vous proposerait de passer officier ailleurs?

CHRISTIAN. — Oui.

MATHIS. — Vous m'en donnez votre parole d'honneur?

CHRISTIAN. — Je vous la donne avec plaisir.

MATHIS. — Cela suffit. Je suis content. (*A part.*) Il fallait cela! (*Haut.*) Et maintenant, causons d'autre chose. Vous êtes resté tard ce matin, vous aviez donc des affaires? Annette vous a attendu, mais à la fin...

CHRISTIAN. — Ah! c'est une chose étonnante, une chose qui ne m'est jamais arrivée. Figurez-vous que j'ai lu des procès-verbaux depuis cinq heures jusqu'à dix. Le temps passait; plus je lisais, plus j'avais envie de lire.

MATHIS. — Quels procès-verbaux?

CHRISTIAN. — Touchant l'affaire du juif polonais, qu'on a tué sous le grand pont. Heinrich m'avait raconté cette affaire avant-hier soir, ça me trottait en tête. C'est pourtant bien étonnant, monsieur Mathis, qu'on n'ait jamais rien découvert.

MATHIS. — Sans doute... sans doute.

CHRISTIAN, *d'un air d'admiration.* — Savez-vous que celui qui a fait le coup devait être un rusé gaillard tout de même! Quand on pense que tout était en l'air : la gendarmerie, le tribunal, la police, tout! et qu'on n'a pas seulement trouvé la moindre trace. J'ai lu ça, j'en suis encore étonné.

MATHIS. — Oui, ce n'était pas une bête.

CHRISTIAN. — Une bête!... c'est-à-dire que c'était un homme très-fin, un homme qui aurait pu devenir le plus fin gendarme du département.

MATHIS. — Vous croyez?

CHRISTIAN. — J'en suis sûr. Car il y a tant, tant de moyens pour rechercher les gens dans les plus petites affaires, et si peu sont capables d'en réchapper, que pour un crime pareil il fallait un esprit extraordinaire.

MATHIS. — Écoutez, Christian, ce que vous dites montre votre bon sens. J'ai toujours pensé qu'il fallait mille fois plus de finesse, je dis de la mauvaise finesse, vous entendez bien, de la ruse dangereuse, pour échapper aux gendarmes, que pour déterrer les gueux, parce qu'on a tout le monde contre soi.

CHRISTIAN. — C'est clair.

MATHIS. — Oui. Et ensuite, celui qui a fait un mauvais coup, lorsqu'il a gagné, veut en faire un second, un troisième, comme les joueurs. Il trouve très-commode d'avoir de l'argent sans travailler; presque toujours il recommence, jusqu'à ce qu'on le prenne. Je crois qu'il lui faut beaucoup de courage pour rester sur son premier coup.

CHRISTIAN. — Vous avez raison, monsieur

Mathis, et celui dont nous parlons doit s'être retenu depuis. Mais le plus étonnant, c'est qu'on n'ait jamais retrouvé la moindre trace du Polonais; savez-vous l'idée qui m'est venue?

MATHIS. — Quelle idée?

CHRISTIAN. — Dans ce temps, il y avait plusieurs fours à plâtre sur la côte de Wéchem. Je pense qu'on aura brûlé le corps dans l'un de ces fours, et que pour cette cause, on n'a pas retrouvé d'autre pièce de conviction que le manteau et le bonnet. Le vieux Kelz, qui suivait l'ancienne routine, n'a jamais pensé à cela.

MATHIS. — C'est bien possible... cette idée ne m'était pas venue. Vous êtes le premier...

CHRISTIAN. — Oui, monsieur Mathis, j'en mettrais ma main au feu. Et cette idée mène à bien d'autres. Si l'on connaissait les gens qui brûlaient du plâtre dans ce temps-là...

MATHIS. — Prenez garde, Christian, j'en brûlais, moi; j'avais un four quand le malheur est arrivé.

CHRISTIAN, *riant.* — Oh! vous, monsieur Mathis!... (*Ils rient tous les deux. Annette et Catherine paraissent à une fenêtre du fond.*)

ANNETTE, *du dehors.* — Il est là! (*Christian et Mathis se retournent. La porte s'ouvre, Catherine paraît, puis Annette.*)

VIII

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, ANNETTE.

MATHIS. — Eh bien, Catherine, est-ce que les autres arrivent?

CATHERINE. — Ils sont déjà tous dans la salle; le notaire leur lit le contrat.

MATHIS. — Bon... bon. (*Annette et Christian se réunissent, et causent à voix basse.*)

CHRISTIAN, *tenant les mains d'Annette.* — Oh! mademoiselle Annette, que vous êtes gentille avec cette belle toque!

ANNETTE. — C'est le père qui me l'a apportée de Ribeauvillé.

CHRISTIAN. — Voilà ce qui s'appelle un père.

MATHIS, *se regardant dans le miroir.* — On se rase un jour comme celui-ci. (*Se retournant d'un air joyeux.*) Hé! maréchal des logis, voici le grand moment!

CHRISTIAN, *sans se retourner.*—Oui, monsieur Mathis.

MATHIS. — Eh bien, savez-vous ce qu'on fait, quand tout le monde est d'accord, quand le père, la mère et la fille sont contents?

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qu'on fait?

MATHIS. — On souhaite le bonjour à celle qui sera notre femme; on l'embrasse, hé! hé! hé!

CHRISTIAN. — Est-ce vrai, mademoiselle Annette?

ANNETTE, *lui donnant la main.* — Oh! je ne sais pas, moi, monsieur Christian. (*Christian l'embrasse.*)

MATHIS. — Il faut bien faire connaissance! (*Annette et Christian se regardent tout attendris. Silence. Catherine, assise près du fourneau, se couvre la figure de son tablier; elle semble pleurer.*)

MATHIS, *prenant la main de Catherine.* — Catherine, regarde donc ces braves enfants, comme ils sont heureux! Quand je pense que nous avons été comme ça! (*Catherine se tait. Mathis, à part, d'un air rêveur.*) C'est pourtant vrai, j'ai été comme ça! (*Haut.*) Allons, allons, tout va bien. (*Prenant le bras de Catherine et l'emmenant.*) Arrive, il faut laisser un peu ces enfants seuls. Je suis sûr qu'ils ont bien des choses à se dire.— Pourquoi pleures-tu? Es-tu fâchée?

CATHERINE. — Non.

MATHIS. — Eh bien donc, puisque ça devait arriver, nous ne pouvons rien souhaiter de mieux. (*Ils sortent.*)

IX

CHRISTIAN, ANNETTE.

CHRISTIAN. — C'est donc vrai, Annette, que nous allons être mariés ensemble... bien vrai?

ANNETTE, *souriant.* — Eh! oui, le notaire est là; si vous voulez le voir?...

CHRISTIAN. — Non, mais j'ai de la peine à croire à mon bonheur. Moi, Christian Bême, simple maréchal des logis, épouser la plus jolie fille du pays,—la fille du bourgmestre, de M. Mathis, l'homme le plus honorable et le plus riche, — voyez-vous, ça me paraît comme un rêve! C'est pourtant vrai, dites, Annette?

ANNETTE. — Mais oui, c'est vrai!

CHRISTIAN. — Comme les choses arrivent. Il faut que le bon Dieu me veuille du bien, ce n'est pas possible autrement. Tant que je vivrai, Annette, je me rappellerai la première fois que je vous ai vue. C'était le printemps dernier, devant la fontaine, au milieu de toutes les filles du village; vous riiez ensemble en lavant le linge. Moi, j'arrivais à cheval de Wasselonne, avec le vieux Fritz; nous étions allés porter une dépêche. Je vous vois encore, avec votre petite jupe coquelicot, vos bras blancs et vos joues rouges; vous tourniez la tête et vous me regardiez venir.



Le rêve de Mathis. (Page 20.)

ANNETTE. — C'était deux jours après Pâques, je m'en souviens bien.

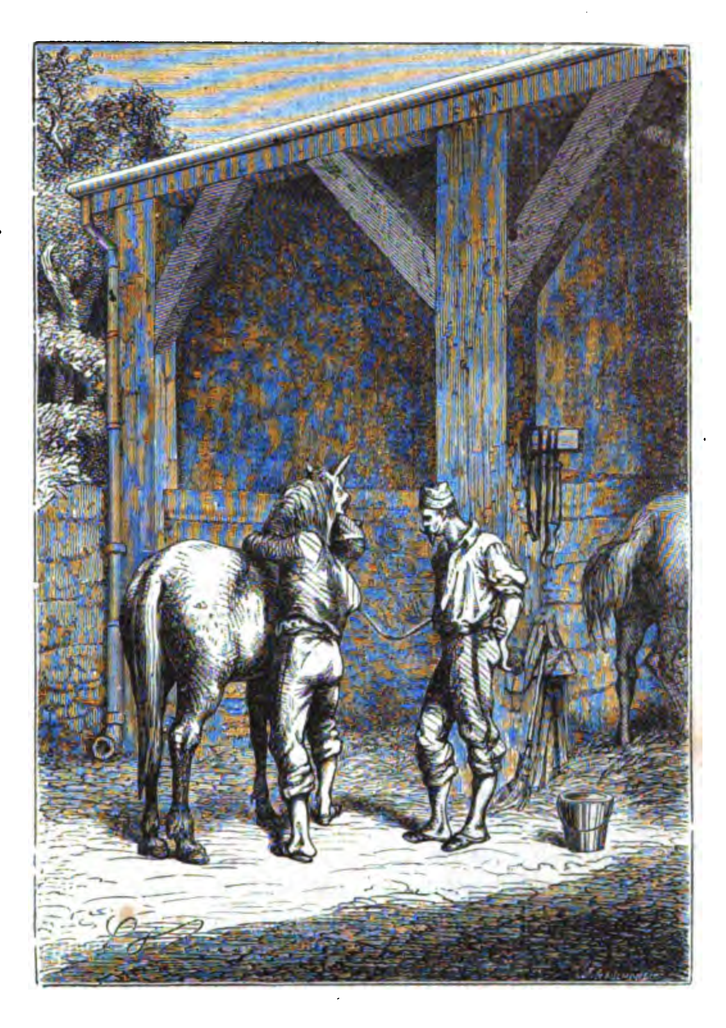
CHRISTIAN. — Dieu du ciel, j'y suis encore! Je dis à Fritz, sans avoir l'air de rien : « Qu'est-ce donc que cette jolie fille, père Fritz? — Ça, maréchal des logis, c'est mademoiselle Mathis, la fille du bourgmestre, la plus riche et la plus belle des environs. » Aussitôt je pense : Bon, ce n'est pas pour toi, Christian, ce n'est pas pour toi, malgré tes cinq campagnes et tes deux blessures! — Et depuis ce moment, je me disais toujours en moi-même : Y a-t-il des gens heureux dans ce monde, des gens qui n'ont jamais risqué leur peau, et qui attrapent tout ce qu'il y a de plus agréable! Un garçon riche va venir, le fils d'un notaire, d'un brasseur, n'importe quoi, il dira : « Ça me convient. » Et bonsoir.

ANNETTE. — Oh! je n'aurais pas voulu.

CHRISTIAN. — Mais si vous l'aviez aimé ce garçon?

ANNETTE. — Je n'aurais pas pu l'aimer, puisque j'en aime un autre.

CHRISTIAN, *attendri*. — Annette, vous ne saurez jamais combien ça me fait plaisir de vous entendre dire... Non... vous ne le saurez jamais! (*Annette rougit et baisse les yeux. Silence. Christian lui prend la main.*) Vous rappelez-vous, Annette, cet autre jour, à la fin des moissons, quand on rentrait les dernières gerbes et que vous étiez sur la voiture, avec le bouquet et trois ou quatre autres filles du village? Vous chantiez de vieux airs...



Maréchal-des-logis, vous aimez Mlle Mathis. (Page 18.)

De loin, je vous écoutais et je pensais :—Elle est là!—Aussitôt je commence à galoper sur la route. Alors, vous, en me voyant, tout à coup vous ne chantez plus. Les autres vous disaient: « Chante donc, Annette, chante! » Mais vous ne vouliez plus chanter. Pourquoi donc est-ce que vous ne chantiez plus.

ANNETTE. — Je ne sais pas... j'étais honteuse.

CHRISTIAN. — Vous n'aviez encore rien pour moi!

ANNETTE. — Oh! si.

CHRISTIAN. — Vous m'aimiez déjà?

ANNETTE. — Oui!

CHRISTIAN. — Eh bien, tenez, cette chose-là m'a donné du chagrin, je pensais : elle ne veut pas chanter devant un gendarme, elle est trop fière.

ANNETTE. — Oh!.. Christian!

CHRISTIAN. — Oui, ça m'a donné beaucoup de chagrin! Je devenais triste. Le père Fritz me disait : « Vous avez quelque chose? » Mais je ne voulais rien reconnaître, et je lui répondais : « Laissez-moi tranquille... Occupez-vous de votre service... Ça vaudra mieux! » Je m'en voulais à moi-même; si je n'avais pas connu mes devoirs, j'aurais fait deux procès-verbaux aux délinquants au lieu d'un.

ANNETTE, *souriant.* — Ça ne vous empêchait pas de m'aimer tout de même!

CHRISTIAN. — Non! c'était plus fort que moi. Chaque fois que je passais devant la maison et que vous regardiez...

ANNETTE. — Je regardais toujours. Je vous entendais bien venir, allez!

CHRISTIAN.—Chaque fois, je pensais :—Quelle jolie fille !... quelle jolie fille ! Celui-là pourra se vanter d'avoir de la chance, qui l'aura en mariage.

ANNETTE, *souriant*. —Et vous veniez tous les soirs...

CHRISTIAN. — Après le service. J'arrivais toujours le premier à l'auberge, soi-disant prendre ma chope ; et quand vous me l'apportiez vous-même, je ne pouvais pas m'empêcher de rougir. C'est drôle, pour un vieux soldat, un homme qui a fait la guerre. Eh bien, c'est pourtant comme cela. Vous le voyiez peut-être ?

ANNETTE. — Oui... j'étais contente ! (*Ils se regardent et rient ensemble.*)

CHRISTIAN, *lui serrant les mains*. — Oh ! Annette... Annette... comme je vous aime !

ANNETTE. — Et moi je vous aime bien aussi, Christian.

CHRISTIAN. — Depuis le commencement ?

ANNETTE. — Oui, depuis le premier jour que je vous ai vu. Tenez, j'étais justement à cette fenêtre avec Loïs ; nous filions, sans penser à rien. Voilà que Loïs dit : « Le nouveau maréchal des logis ! » Moi, j'ouvre le rideau, et en vous voyant à cheval, je pense tout de suite : Celui-là me plairait bien. (*Elle se cache la figure des deux mains, comme honteuse.*)

CHRISTIAN. — Et dire que sans le père Fritz, je n'aurais jamais osé vous demander en mariage ! Vous étiez tellement, tellement au-dessus d'un simple maréchal des logis, que je n'aurais jamais eu cet orgueil. Si je vous racontais comme j'ai pris courage, vous ne pourriez pas le croire.

ANNETTE. — Ça ne fait rien, racontez toujours.

CHRISTIAN. — Eh bien, un soir, en faisant le pansage, tout à coup Fritz me dit : « Maréchal des logis, vous aimez Mlle Mathis ! » En entendant ça, je ne pouvais plus tenir sur mes jambes. « Vous aimez Mlle Mathis. Pourquoi donc est-ce que vous ne la demandez pas en mariage ? — Moi ! moi ! Est-ce que vous me prenez pour une bête ? Est-ce qu'une fille pareille voudrait d'un maréchal des logis ? Vous ne pensez pas à ce que vous dites, Fritz ! — Pourquoi pas ? Mlle Mathis vous regarde d'un bon œil ; chaque fois que le bourgmestre vous rencontre, il vous crie de loin : Hé ! bonjour donc, monsieur Christian, comment ça va-t-il ! Venez donc me voir plus souvent ; j'ai reçu du wolxheim, nous boirons un bon coup. J'aime les jeunes gens actifs, moi ! » C'est vrai, M. Mathis me disait ça.

ANNETTE. — Oh ! je savais bien qu'il vous a mait. C'est un si bon père !

CHRISTIAN. — Oui, je trouvais ça bien honnête de sa part ; mais d'aller croire qu'il me donnerait sa fille comme une poignée de main, ça m'avait l'air de faire une grande différence, vous comprenez ? Aussi, tout ce que me racontait Fritz ou rien, c'était la même chose, et je lui dis : « La preuve que je ne suis pas aussi bête que vous croyez, père Fritz, c'est que je vais demander mon changement ! — Ne faites pas ça ! Je suis sûr que tout ira bien, seulement, vous n'avez pas de courage ; pour un homme fier et qui a fait ses preuves, c'est étonnant. Mais puisque vous n'osez pas, moi j'ose ! — Vous ? — Oui ? » Et je ne sais comment le voilà qui part, sans que j'aie répondu. Dieu du ciel, il n'était pas plus tôt dehors, que j'aurais voulu le rappeler ! Tout tournait dans ma tête, j'avais honte de moi-même. Je monte... je me cache derrière le volet... Le temps durait... durait... Fritz restait toujours. Je me figurais qu'on lui faisait des excuses, comme on en fait, vous savez : Que la fille est trop jeune... qu'elle a le temps d'attendre, etc., etc., et finalement qu'on le mettait dehors !

ANNETTE. — Pauvre Christian !

CHRISTIAN. — A la fin des fins, le voilà qui rentre. Je l'entends qui me crie dans l'allée : « Maréchal des logis, où diable êtes-vous ? — Eh bien, me voilà ! On vous a donné le panier ? — Le panier ! allons donc... tout le monde vous veut, tout le monde, le père, la mère... — Et Mlle Annette ? — Mademoiselle Annette ? je crois bien ! » Alors moi, voyez-vous, en entendant ça, je suis tellement heureux... le père Fritz n'est pas beau, n'est-ce pas ?... eh bien, je le prends (*il passe ses bras autour du cou d'Annette*) et je l'embrasse... je l'embrasse ! (*Il embrasse Annette qui rit.*) Enfin je n'ai jamais eu de bonheur pareil.

ANNETTE. — C'est comme moi quand on m'a dit : « M. Christian te demande en mariage, est-ce que tu le veux ? » Tout de suite j'ai crié : — Je n'en veux pas d'autre ; j'aime mieux mourir que d'en avoir un autre ! — Je pleurais sans savoir pourquoi, et mon père avait beau me dire : Allons ! allons ! ne pleure pas ; tu l'auras, puisque tu le veux ! » Ça ne m'empêchait pas de pleurer tout de même. (*Ils rient. La porte s'ouvre, Mathis paraît sur le seuil ; il est en habit de gala : culotte de peluche, bottes montantes, gilet rouge, habit carré à boutons de métal et large feutre à l'alsacienne.*)

X

LES PRÉCÉDENTS, MATHIS.

MATHIS, *d'un ton grave*. — Eh bien, mes en-

fants, tout est prêt! (*A Christian.*) Vous connaissez l'acte, Christian; si vous voulez le relire...

CHRISTIAN. — Non, monsieur Mathis, c'est inutile.

MATHIS. — Il ne s'agit donc plus que de signer. (*Allant à la porte.*) Walter, Heinrich, entrez ; que tout le monde entre. Les grandes choses de la vie doivent se passer sous les yeux de tout le monde. C'était notre ancienne coutume en Alsace, une coutume honnête. Voilà ce qui faisait la sainteté des actes, bien mieux que les écrits! (*Pendant que Mathis parle, Walter, Heinrich, la mère Catherine, Loïs, Nickel et des étrangers entrent. Les uns vont serrer la main à Christian, les autres félicitent Annette. On se range à mesure autour de la chambre. Le vieux notaire entre le dernier, saluant à droite et à gauche, son portefeuille sous le bras. Loïs roule le fauteuil devant la table. Silence général. Le notaire s'assied, et toute l'assemblée, hommes et femmes, se presse autour de lui.*)

XI

LES PRÉCÉDENTS, WALTER, HEINRICH, CATHERINE, LE NOTAIRE, LOIS, NICKEL, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE NOTAIRE. — Messieurs les témoins, vous avez entendu la lecture du contrat de mariage de M. Christian Bême, maréchal des logis de gendarmerie, et de Mlle Annette Mathis, fille de Hans Mathis et de son épouse légitime Catherine Mathis, née Wéber. Quelqu'un a-t-il des observations à faire? (*Silence.*) Si vous le désirez, nous allons le relire.

PLUSIEURS. — Non, non, c'est inutile.

LE NOTAIRE, *se levant.* — Nous allons donc passer à la signature.

MATHIS, *à haute voix, d'un accent solennel.* — Un instant... laissez-moi dire quelques mots. (*Se tournant vers Christian.*) Christian, écoutez-moi. Je vous considère aujourd'hui comme un fils, et je vous confie le bonheur d'Annette. Vous savez que ce qu'on a de plus cher au monde, ce sont nos enfants, ou si vous ne le savez pas encore, vous le saurez plus tard : vous saurez que c'est en eux qu'est toute notre joie, toute notre espérance et toute notre vie ; que pour eux rien ne nous est pénible, ni le travail, ni la fatigue, ni les privations; qu'on leur sacrifie tout, et que nos plus grandes misères ne sont rien, auprès du chagrin de les voir malheureux! — Vous comprendrez donc, Christian, quelle est ma confiance en vous. combien je vous estime pour vous confier le bonheur de notre enfant unique, sans crainte et même avec joie.

Bien des partis riches se sont présentés. Si je n'avais considéré que la fortune, j'aurais pu les accepter; mais, bien avant la fortune, je place la probité et le courage, que d'autres méprisent. Ce sont là les vraies richesses, celles que nos anciens estimaient d'abord, et que je place au-dessus de tout. A force d'amasser et de s'enrichir, on peut avoir trop d'argent, on n'a jamais trop d'honneur! — J'ai donc repoussé ceux qui n'apportaient que de l'argent, et je reçois dans ma famille celui qui n'a que sa bonne conduite, son courage et son bon cœur. (*Se tournant vers les assistants, et élevant la voix.*) Oui, je choisis Christian Bême entre tous, parce que c'est un honnête homme, et qu'il rendra ma fille heureuse.

CHRISTIAN, *ému.* — Monsieur Mathis, je vous le promets. (*Il lui serre la main.*)

MATHIS. — Eh bien, signons.

LE NOTAIRE. *Il se retourne dans son fauteuil.* Les paroles que tout le monde vient d'entendre sont de bonnes paroles, des paroles justes, pleines de bon sens, et qui montrent bien la sagesse de M. Mathis. J'ai fait beaucoup de mariages dans ma vie, c'était toujours le pré qu'on mariait avec la maison, le verger avec le jardin, les écus de six livres avec les pièces de cent sous! Mais de marier la fortune avec l'honneur, le bon caractère, voilà ce que j'appelle beau, ce que j'estime. — Et, croyez-moi, j'ai l'expérience des choses de la vie, je vous prédis que ce mariage sera un bon mariage, un mariage heureux, tel que le méritent d'honnêtes gens. Ces mariages-là deviennent de plus en plus rares. (*S'adressant au bourgmestre.*) Monsieur Mathis?

MATHIS. — Quoi, monsieur Hornus?

LE NOTAIRE. — Il faut que je vous serre la main; vous avez bien parlé!

MATHIS. — J'ai dit ce que je pense.

WALTER. — Oui, oui, tu penses comme ça; malheureusement bien peu d'autres te ressemblent.

HEINRICH. — Je n'ai pas l'habitude de m'attendrir, mais c'était très-bien. (*Annette et Catherine s'embrassent en pleurant. Plusieurs autres femmes les entourent; quelques-unes sanglotent. Mathis ouvre le secrétaire; il en tire une grande sacoche, qu'il dépose sur la table, devant le notaire. Tout le monde regarde émerveillé.*)

MATHIS, *gravement.* — Monsieur le notaire, voici la dot; elle était prête depuis deux ans. Ce ne sont pas des promesses, ce n'est pas du papier, c'est de l'or : — trente mille francs en bon or de France!

TOUS LES ASSISTANTS, *bas.* — Trente mille francs!...

CHRISTIAN. — C'est trop, monsieur Mathis.

MATHIS, *riant de bon cœur.* — Allons donc, Christian, entre le père et le fils on ne compte pas. Quand nous serons partis, Catherine et moi, vous en trouverez bien d'autres! — Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que cet argent-là, voyez-vous, c'est de l'argent honnête, de l'argent dont je connais la source. Je sais qu'il n'y a pas un liard mal acquis là-dedans ; je sais... (*Bruit de sonnette dans la sacoche.*)

LE NOTAIRE, *se retournant.* — Allons, monsieur Christian, allons : votre signature! (*Christian va signer. Mathis reste immobile, les yeux fixés sur la sacoche, comme frappé de stupeur.*)

WALTER, *passant la plume à Christian.* — On ne signe pas tous les jours des contrats pareils, maréchal des logis!

CHRISTIAN, *riant.* — Ah! non, père Walter, non!... (*Il signe, et donne la plume à Catherine.*)

MATHIS, *à part, regardant à droite et à gauche.* — Les autres n'entendent rien!...

LE NOTAIRE. — Monsieur le bourgmestre, à votre tour, et tout est fini.

CATHERINE. — Tiens, Mathis, voici la plume. Moi, je ne sais pas signer, j'ai fait ma croix.

MATHIS, *à part.* — C'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles!...

LE NOTAIRE, *indiquant du doigt la place sur le contrat.* — Ici, monsieur le bourgmestre, à côté de madame Catherine. (*Le bruit de la sonnette redouble.*)

MATHIS, *à part, d'un ton rude.* — Hardi, Mathis!... (*Il s'approche, signe d'une main ferme; puis il empoigne le sac d'écus et le vide brusquement sur la table. Quelques pièces tombent sur le plancher. Étonnement général.*)

CATHERINE. — Ah! mon Dieu, qu'est-ce que tu fais?... (*Elle court après les pièces qui roulent.*)

MATHIS, *à part.* — C'était le sang!... (*Haut.*) Je veux que le notaire compte la dot devant tout le monde! (*Avec un sourire étrange.*) On aurait pu croire qu'il y avait des gros sous au fond du sac.

CHRISTIAN, *vivement.* — Ah! monsieur Mathis, à quoi pensez-vous?

MATHIS, *étendant le bras.* — Écoutez, Christian, les secrets sont pour les gueux! Entre honnêtes gens, tout doit se passer au grand jour. Il faut que chacun puisse dire : J'étais là ; j'ai vu la dot sur la table, en beaux louis d'or. (*Au notaire.*) Comptez, monsieur Hornus.

WALTER, *riant.* — Tu as quelquefois de drôles d'idées, Mathis.

LE NOTAIRE, *gravement.* — Monsieur le bourgmestre a raison, c'est plus régulier. (*Il commence à compter. Mathis se penche, les mains appuyées au bord de la table, et regarde. Tout le monde se rapproche. Silence.*)

MATHIS, *à part, les yeux fixés sur le tas de louis.* — C'était le sang!...

TROISIÈME PARTIE

LE RÊVE DU BOURGMESTRE

Une chambre au premier, chez Mathis. Alcôve à gauche, porte à droite, deux fenêtres au fond. La nuit.

I

MATHIS, WALTER, HEINRICH, CHRISTIAN, ANNETTE, CATHERINE, LOIS *portant une chandelle allumée et une carafe. — Ils entrent brusquement et semblent égayés par le vin.*

HEINRICH, *riant.* — Ha! ha! ha! tout finit bien..., il fallait quelque chose pour bien finir.

WALTER. — En avons-nous bu du wolxheim! On se souviendra longtemps du contrat d'Annette.

CHRISTIAN. — Alors, c'est décidé, monsieur Mathis, vous couchez ici?

MATHIS. — Oui, c'est décidé. (*A Loïs.*) Loïs, mets la chandelle et la carafe sur la table de nuit.

CATHERINE. — Quelle idée, Mathis!

MATHIS. — J'ai besoin de fraîcheur, je ne veux pas encore attraper un coup de sang.

ANNETTE, *bas, à Christian.* — Il faut le laisser faire ; quand il a ses idées...

CHRISTIAN. — Eh bien, monsieur Mathis, puisque vous croyez que vous serez mieux ici...

MATHIS. — Oui! je sais ce qu'il me faut. La chaleur est cause de mon accident ; cela changera. (*Il s'assied et commence à se déshabiller. On entend chanter au-dessous.*)

HEINRICH. — Écoutez, comme les autres s'en donnent! Venez, père Walter, redescendons.

WALTER. — Tu nous quittes au plus beau moment, Mathis, tu nous abandonnes.

MATHIS, *brusquement.* — Je me fais une raison, que diable! Depuis midi jusqu'à minuit, c'est bien assez!

CATHERINE. — Oui, le médecin lui a dit de prendre garde au vin blanc, que ça lui jouerait

un mauvais tour; il en a déjà trop bu depuis ce matin.

MATHIS. — C'est bon... c'est bon... je vais boire un coup d'eau fraîche avant de me coucher, ça me calmera. (*Trois ou quatre buveurs entrent en se poussant.*)

LE PREMIER. — Ha! ha! ha! ça va bien... ça va bien!

UN AUTRE. — Bonsoir, monsieur le bourgmestre, bonsoir.

UN AUTRE. — Dites donc, Heinrich, vous ne savez pas, le garde de nuit est en bas.

HEINRICH. — Qu'est-ce qu'il veut?

LE BUVEUR. — Il veut qu'on vide la salle.... c'est l'heure.

MATHIS. — Qu'on lui fasse boire un bon coup, et puis, bonsoir tous!

WALTER. — Pour un bourgmestre, il n'y a pas de règlement.

MATHIS. — Le règlement est pour tout le monde.

CATHERINE. — Eh bien, Mathis, nous allons redescendre.

MATHIS. — Oui... oui... va... Qu'on me laisse en repos.

WALTER, *lui donnant la main.* — Bonne nuit, Mathis, et pas de mauvais rêves!

MATHIS, *d'un ton bourru.* — Je ne rêve jamais. —Bonne nuit, tous... allez... allez!

CATHERINE. — Quand il a quelque chose en tête!... (*Elle sort. Tous défilent en riant, et crient dans l'escalier : — Bonsoir, bonsoir, monsieur le bourgmestre! — Annette et Christian restent les derniers.*)

II

MATHIS, ANNETTE, CHRISTIAN.

ANNETTE, *se penchant pour embrasser Mathis.* — Bonsoir, mon père, dors bien!

MATHIS, *l'embrassant.* — Bonsoir, mon enfant! (*A Christian, qui se tient près d'Annette.*) Je serai mieux ici; tout ce vin blanc, ces cris, ces chansons me montent à la tête : je dormirai mieux.

CHRISTIAN. — Oui, la chambre est fraîche. Bonne nuit; dormez bien!

MATHIS, *leur serrant la main.* — Pareillement, mes enfants! (*Annette et Christian sortent.*)

III

MATHIS, *seul.*

MATHIS (*Il écoute, puis se lève et va fermer la porte au verrou*). — Enfin me voilà débarrassé. Tout va bien... le gendarme est pris... Je vais dormir sur les deux oreilles. (*Il se rassied et continue à se déshabiller.*) S'il arrive un nouveau hasard contre le beau-père du maréchal des logis, tout sera bientôt étouffé. (*Il bâille, et prête l'oreille aux chants d'en bas.*) Il faut savoir s'arranger dans la vie... il faut avoir les bonnes cartes en main... Les bonnes cartes, c'est tout... La mauvaise chance ne vient jamais contre les bonnes cartes... On arrange la chance! (*Il se lève du fauteuil et se dirige vers l'alcôve. En ce moment la porte de l'auberge en bas s'ouvre, les chants débordent dans la rue; Mathis lève le rideau et regarde.*) Ceux-là maintenant ne demandent plus rien, ils ont leur compte. Hé! hé! hé! vont-ils faire des trous dans la neige, avant d'arriver chez eux! C'est drôle, le vin... un verre de vin... et tout vous paraît en beau! (*Les chants s'éloignent et se dispersent. Mathis ouvre les fenêtres, tire les persiennes et redescend vers l'alcôve.*) Oui, ça va bien! (*Il prend la carafe et boit.*) Ça va très-bien! (*Il remet la carafe sur la table de nuit, entre dans l'alcôve et tire les rideaux. Soufflant la lumière.*) Tu peux te vanter d'avoir bien mené tes affaires, Mathis. (*Il bâille lentement et se couche.*) Personne ne t'entendra, si tu rêves... personne!... Les rêves... des folies... (*Silence.*)

IV

MATHIS, *endormi dans l'alcôve,* — *puis* LE TRIBUNAL, LE PRÉSIDENT, LE PROCUREUR, LES JUGES, LES GENDARMES, LE PUBLIC. (*Le fond de la scène change lentement. La lumière, vague d'abord, croît peu à peu, les lignes se précisent; on est dans un tribunal : haute voûte sombre, des bancs en hémicycle sur le devant, remplis de spectateurs; deux fenêtres en ogive, à vitraux de plomb; les trois juges en toque et robe noire, au fond sur leurs siéges, le greffier à droite, le procureur à gauche. Petite porte latérale communiquant au guichet. Une table aux pieds des juges; sur la table, un manteau vert garni de fourure et un bonnet de peau de martre. Le président agite sa sonnette. Mathis, en guenilles, hâve, paraît à la porte latérale, entouré de gendarmes. Les souffrances du cachot sont peintes sur sa figure. Il va s'asseoir sur la sellette; trois gendarmes se placent derrière lui. — Toute cette scène mystérieuse se passe dans une sorte de pénombre; les paroles et les bruits sont des chuchotements. A mesure que l'action se précise, les paroles deviennent plus distinctes : c'est le travail de l'imagination du dormeur, c'est son rêve qui se matérialise. — Sur un geste du président, le greffier lit, en psalmodiant, l'acte d'accusation et les dépositions des témoins. On distingue de loin en loin*

ces mots : « Nuit du 24 décembre... Baruch Koweski... l'aubergiste Mathis... la ruse profonde... en s'entourant de la considération publique... échapper durant quinze ans... l'heure de la justice... une circonstance indifférente... les frères Hierthès... » Nouveau silence. A la fin de cette lecture, la scène s'éclaire plus vivement.)

LE PRÉSIDENT. — Accusé, vous venez d'entendre les dépositions des témoins; qu'avez-vous à répondre ?

MATHIS. — Des témoins! des gens qui n'ont rien vu... des gens qui demeurent à deux, trois lieues de l'endroit où s'est commis le crime... dans la nuit... en hiver. Vous appelez cela des témoins?

LE PRÉSIDENT. — Répondez avec calme; ces gestes, ces emportements ne peuvent vous être utiles. — Vous êtes un homme rusé.

MATHIS. — Non, monsieur le président, je suis un homme simple.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez su choisir le moment... vous avez su détourner les soupçons... vous avez écarté toute preuve matérielle... Vous êtes un être redoutable!

MATHIS. — Parce qu'on ne trouve rien contre moi, je suis redoutable. Tous les honnêtes gens sont donc redoutables, puisqu'on ne trouve rien contre eux?

LE PRÉSIDENT. — La voix publique vous accuse.

MATHIS. — Écoutez, messieurs les juges, quand un homme prospère, quand il s'élève au-dessus des autres, quand il s'acquiert de la considération et du bien, des milliers de gens l'envient. Vous savez cela, c'est une chose qui se rencontre tous les jours. Eh bien, malheureusement pour moi, des milliers d'envieux, depuis quinze ans, ont vu prospérer mes affaires, et voilà pourquoi tous m'accusent; ils voudraient me voir tomber, ils voudraient me voir périr. Mais est-ce que des hommes justes, pleins de bon sens, doivent écouter ces envieux? Est-ce qu'ils ne devraient pas les forcer à se taire? Est-ce qu'ils ne devraient pas les condamner?

LE PRÉSIDENT. — Vous parlez bien, accusé; depuis longtemps vous avez étudié ces discours en vous-même. Mais nous avons l'œil clair, nous voyons ce qui se passe en vous. — D'où vient que vous entendez des bruits de sonnette ?

MATHIS. — Je n'entends pas de bruit de sonnette. (*Bruit de sonnette au dehors.*)

LE PRÉSIDENT. — Vous mentez ! dans ce moment même, vous entendez ce bruit. Dites-nous pourquoi?

MATHIS. — Ce n'est rien ; c'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles.

LE PRÉSIDENT. — Si vous n'avouez pas la cause de ce bruit, nous allons appeler le songeur pour nous l'expliquer.

MATHIS. — Il est vrai que j'entends ce bruit.

LE PRÉSIDENT. — Greffier, écrivez qu'il entend ce bruit.

MATHIS, *vivement.* — Oui... mais je l'entends en rêve.

LE PRÉSIDENT. — Écrivez qu'il l'entend en rêve.

MATHIS.—Il est permis à tout honnête homme de rêver.

UN SPECTATEUR, *bas, à son voisin.* — C'est vrai, les rêves nous viennent malgré nous.

UN AUTRE, *de même.* — Tout le monde rêve.

MATHIS, *se tournant vers le public.* — Écoutez, ne craignez rien pour moi. Tout ceci n'est qu'un rêve. Si ce n'était pas un rêve, est-ce que ces juges porteraient des perruques, comme du temps des anciens seigneurs, il y a plus de cent ans! A-t-on jamais vu des êtres assez fous, pour s'occuper d'un bruit de sonnette qu'on entend en rêve? Il faudrait donc aussi condamner un chien qui gronde en rêvant ? Et voilà des juges !... voilà des hommes qui, pour de vaines pensées, veulent faire pendre leur semblable!... (*Il part d'un grand éclat de rire.*)

LE PRÉSIDENT, *d'un accent sévère.* — Silence, accusé, silence ! vous approchez du jugement éternel, et vous osez rire ; vous osez affronter les regards de Dieu!... (*Se tournant vers les juges.*) Messieurs les juges, ce bruit de sonnette vient d'un souvenir. Les souvenirs font la vie de l'homme; on entend la voix de ceux qu'on a aimés, longtemps après leur mort. L'accusé entend ce bruit, parce qu'il a dans son âme un souvenir qu'il nous cache : — Le cheval du Polonais avait une sonnette !...

MATHIS. — C'est faux... je n'ai pas de souvenirs !

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous !

MATHIS, *avec colère.* — Un homme ne peut être condamné sur des suppositions. Il faut des preuves. Je n'entends pas de bruits de sonnette !

LE PRÉSIDENT. — Greffier, écrivez que l'accusé se contredit; il avouait, maintenant il se rétracte.

MATHIS, *s'emportant.* — Non, je n'entends rien !... (*Le bruit de sonnette se fait entendre.*) C'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles. (*Le bruit redouble.*) Je demande Christian, mon gendre. (*Élevant la voix et regardant de tous les côtés.*) Pourquoi Christian n'est-il pas ici?

(*Silence. Les juges se regardent. Chuchotements dans l'auditoire. Le bruit de sonnette s'éloigne.*)

LE PRÉSIDENT, *d'un ton grave.* — Accusé, vous persistez dans vos dénégations?

MATHIS, *avec force.* — Oui... j'ai trop de sang... voilà tout! Il n'y a rien contre moi. C'est la plus grande injustice de tenir un honnête homme dans les prisons. Je souffre pour la justice.

LE PRÉSIDENT. — Vous persistez!... — Eh bien, nous, Rudiger, baron de Mersbach, grand prévôt de Sa Majesté impériale en basse Alsace, assisté de nos conseils et juges, sieurs Louis de Falkenstein et de Feininger, docteurs ès-droit; — Considérant que cette affaire traîne depuis quinze ans, qu'il est impossible de l'éclaircir par les moyens ordinaires; — Vu la prudence, la ruse et l'audace de l'accusé; — Vu la mort des témoins qui pourraient nous éclairer dans cette œuvre laborieuse, à laquelle s'attache l'honneur de notre tribunal; — Attendu que le crime ne peut rester impuni, que l'innocent ne peut succomber pour le coupable; — Considérant que cette cause doit servir d'exemple aux temps à venir, pour réfréner l'avarice, la cupidité de ceux qui se croient couverts par une longue suite d'années; — A ces causes, ordonnons qu'on entende le songeur. — Huissiers, faites entrer le songeur!

MATHIS, *d'une voix terrible.* — Je m'y oppose... je m'y oppose... Les songes ne prouvent rien!

LE PRÉSIDENT, *d'une voix ferme.* — Faites entrer le songeur.

MATHIS, *frappant sur la table.* — C'est abominable, c'est contraire à la justice!

LE PRÉSIDENT. — Si vous êtes innocent, pourquoi donc redoutez-vous le songeur? Parce qu'il lit dans les âmes! Croyez-moi, soyez calme, ou vos cris prouveront que vous êtes coupable.

MATHIS. — Je demande l'avocat Linder, de Saverne; pour une affaire pareille, je ne regarde pas à la dépense. Je suis calme comme un homme qui n'a rien à se reprocher. Je n'ai peur de rien; mais les rêves sont des rêves... (*Criant.*) Pourquoi Christian n'est-il pas ici? Mon honneur est son honneur... Qu'on le fasse venir... C'est un honnête homme, celui-là! (*S'exaltant.*) Christian, je t'ai fait riche, viens me défendre!... (*Silence. La scène s'obscurcit. Mathis, dans l'alcôve, soupire et s'agite. Tout devient sombre. Au bout d'un instant, le tribunal reparaît dans l'obscurité et s'éclaire d'un coup: Mathis s'est rendormi profondément.*)

V

LES PRÉCÉDENTS, LE SONGEUR.

LE PRÉSIDENT, *au songeur.* — Asseyez-vous.

LE SONGEUR. — Monsieur le président et messieurs les juges, c'est la volonté de votre tribunal qui me force à venir; sans cela, l'épouvante me tiendrait loin d'ici.

MATHIS. — On ne peut croire aux folies des songeurs; ils trompent le monde pour gagner de l'argent. Ce sont des tours de physique. J'ai vu celui-ci chez mon cousin Bôth, à Ribeauvillé.

LE PRÉSIDENT, *au songeur.* — Pouvez-vous endormir cet homme?

LE SONGEUR, *regardant Mathis.* — Je le puis. Seulement existe-t-il quelques restes de la victime?

LE PRÉSIDENT, *indiquant les objets sur la table.* — Ce manteau et ce bonnet.

LE SONGEUR. — Qu'on revête l'accusé du manteau.

MATHIS, *poussant un cri épouvantable.* — Je ne veux pas.

LE PRÉSIDENT. — Je l'ordonne.

MATHIS, *se débattant.* — Jamais!... jamais!...

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes donc coupable?

MATHIS. — Christian!... où est Christian? Il dira, lui, si je suis honnête homme!

UN SPECTATEUR, *à voix basse.* — C'est terrible!

MATHIS, *aux gendarmes qui lui mettent le manteau.* — Tuez-moi tout de suite.

LE PRÉSIDENT. — Votre résistance vous trahit, malheureux!

MATHIS. — Je n'ai pas peur... (*Il a le manteau et frissonne. — Bas, se parlant à lui-même.*) Mathis, si tu dors, tu es perdu!.. (*Il reste debout, les yeux fixés devant lui, comme frappé d'horreur.*)

UNE FEMME DU PEUPLE, *se levant.* — Je veux sortir... laissez-moi sortir.

L'HUISSIER. — Silence! (*La femme se rassied. Grand silence.*)

LE SONGEUR, *les yeux fixés sur Mathis.* — Il dort.

MATHIS, *d'un ton sourd.* — Non... non... je ne veux pas... je...

LE SONGEUR. — Je le veux!

MATHIS, *d'une voix haletante.* — Otez-moi ça... ôtez...

LE SONGEUR, *au président.* — Il dort. Que faut-il lui demander?

LE PRÉSIDENT. — Ce qu'il a fait dans la nuit du 24 décembre, il y a quinze ans.



Bonsoir, bonsoir, Monsieur le Bourgmestre. (Page 21.)

LE SONGEUR. — Vous êtes à la nuit du 24 décembre 1818?

MATHIS, *bas.* — Oui.

LE SONGEUR. — Quelle heure est-il?

MATHIS. — Onze heures et demie.

LE SONGEUR. — Parlez... je le veux.

MATHIS. — Les gens sortent de l'auberge. Catherine et la petite Annette sont allées se coucher. Kasper rentre... il me dit que le four à plâtre est allumé. Je lui réponds : — C'est bon... va dormir, j'irai là-bas. — Il monte. Je reste seul avec le Polonais, qui se chauffe au fourneau. Dehors tout est endormi. On n'entend rien que de temps en temps la sonnette du cheval sous le hangar. Il y a deux pieds de neige. (*Silence.*)

LE SONGEUR. — A quoi pensez-vous?

MATHIS. — Je pense qu'il me faut de l'argent... que si je n'ai pas trois mille francs pour le 31, l'auberge sera expropriée... Je pense qu'il n'y a personne dehors... qu'il fait nuit, et que le Polonais suivra la grande route, tout seul dans la neige.

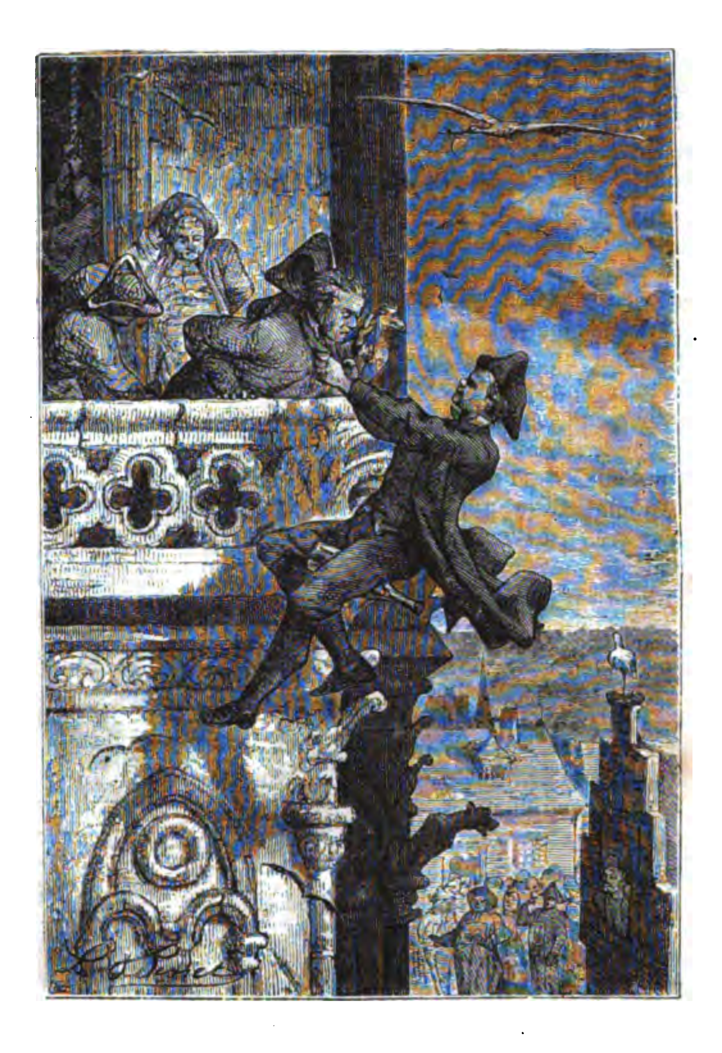
LE SONGEUR. — Est-ce que vous êtes déjà décidé à l'attaquer?

MATHIS, *après un instant de silence.* — Cet homme est fort... il a des épaules larges... Je pense qu'il se défendra bien, si quelqu'un l'attaque. (*Mouvement de Mathis.*)

LE SONGEUR. — Qu'avez-vous?

MATHIS, *bas.* — Il me regarde... Il a les yeux gris. (*D'un accent intérieur, comme se parlant à lui-même.*) Il faut que je fasse le coup!...

LE SONGEUR. — Vous êtes décidé?



Allons! s'écria Niclausse, arrive! (Page 29.)

MATHIS. — Oui... je ferai le coup!... je risque... je risque...

LE SONGEUR. — Parlez!

MATHIS. — Il faut pourtant que je voie... Je sors... Tout est noir... il neige toujours... on ne verra pas mes traces dans la neige. (*Il lève la main et semble chercher quelque chose.*)

LE SONGEUR. — Que faites-vous?

MATHIS. — Je tâte dans le traîneau... s'il y a des pistolets!... (*Les juges se regardent, mouvement dans l'auditoire.*) Il n'a rien... je ferai le coup... oui!... (*Il écoute.*) On n'entend rien dans le village... L'enfant d'Anna Wéber pleure... Une chèvre bêle dans l'étable... Le Polonais marche dans la chambre.

LE SONGEUR. — Vous rentrez?

MATHIS. — Oui. Il a mis six francs sur la table; je lui rends sa monnaie. Il me regarde bien. (*Silence.*)

LE SONGEUR. — Il vous dit quelque chose?

MATHIS. — Il me demande combien jusqu'à Mutzig?... Quatre petites lieues... Je lui souhaite un bon voyage... Il me répond : Dieu vous bénisse! (*Silence.*) Ho! ho! (*La figure de Mathis change.*)

LE SONGEUR. — Quoi!

MATHIS, *bas.* — La ceinture! (*Brusquement, d'une voix sèche.*) Il sort... il est sorti!... (*Mathis, en ce moment, fait quelques pas les reins courbés; il semble suivre sa victime à la piste. Le Songeur lève le doigt, pour recommander l'attention aux juges. — Mathis étendant la main.*) La hache!... où est la hache! Ah! ici, derrière la porte. — Quel froid! la neige tombe... pas

une étoile... Courage, Mathis, tu auras la ceinture... courage ! (*Silence.*)

LE SONGEUR. — Il part... Vous le suivez ?

MATHIS. — Oui.

LE SONGEUR. — Où êtes-vous ?

MATHIS. — Derrière le village... dans les champs... Quel froid ! (*Il grelotte.*)

LE SONGEUR. — Vous avez pris la traverse ?

MATHIS. — Oui... oui... (*Étendant le bras.*) Voici le grand pont... et là-bas, dans le fond, le ruisseau... Comme les chiens pleurent à la ferme de Daniel... comme ils pleurent !... Et la forge du vieux Finck, comme elle est rouge sur la côte !... (*Bas, se parlant à lui-même.*) Tuer un homme... tuer un homme... Tu ne feras pas ça, Mathis... tu ne feras pas ça... Dieu ne veut pas !... (*Se remettant à marcher, les reins courbés.*) Tu es fou !... Écoute, tu seras riche... ta femme et ton enfant n'auront plus besoin de rien... Le Polonais est venu... tant pis... tant pis... Il ne devait pas venir !... Tu payeras tout, tu n'auras plus de dettes... (*Criant d'un ton sourd.*) Il n'y a pas de bon Dieu, il faut que tu l'assommes !... Le pont... déjà le pont !... (*Silence; il s'arrête et prête l'oreille.*) Personne sur la route, personne... (*D'un air d'épouvante.*) Quel silence ! (*Il s'essuie le front de la main.*) Tu as chaud, Mathis... ton cœur bat... c'est à force de courir... Une heure sonne à Wéchem... et la lune qui vient... Le Polonais est peut-être déjà passé... Tant mieux... tant mieux !... (*Écoutant.*) La sonnette... oui !... (*Il s'accroupit brusquement et reste immobile. Silence. Tous les yeux sont fixés sur lui. — Bas.*) Tu seras riche... tu seras riche... tu seras riche !... (*Le bruit de la sonnette se fait entendre. Une jeune femme se couvre la figure de son tablier, d'autres détournent la tête. Tout à coup Mathis se dresse en poussant une sorte de rugissement, et frappe un coup terrible sur la table.*) Ah ! ah ! je te tiens... juif !... (*Il se précipite en avant et frappe avec une sorte de rage.*)

UNE FEMME. — Ah ! mon Dieu !... (*Elle s'affaisse.*)

LE PRÉSIDENT, *d'une voix vibrante.* — Emportez cette femme. (*On emporte la femme.*)

MATHIS, *se redressant.* — Il a son compte ! (*Il se penche et regarde ; puis frappant un dernier coup.*) Il ne remue plus... c'est fini ! (*Il se relève en exhalant un soupir, et promène les yeux autour de lui.*) Le cheval est parti avec le traîneau. (*Écoutant.*) Quelqu'un !... (*Il se retourne épouvanté et veut fuir.*) Non..... c'est le vent dans les arbres... (*Se baissant.*) Vite... vite... la ceinture ! Je l'ai... ha !(*Il fait le geste de se boucler la ceinture aux reins.*) Elle est pleine d'or, toute pleine !... Dépêche-toi... Mathis... dépêche-toi !... (*Il se baisse et semble charger le corps sur son épaule, puis il se met à tourner autour de la table du tribunal, les reins courbés, le pas lourd, comme un homme ployant sous un fardeau.*)

LE SONGEUR. — Où allez-vous ?

MATHIS, *s'arrêtant.* — Au four à plâtre.

LE SONGEUR. — Vous y êtes.

MATHIS. — Oui ! (*Faisant le geste de jeter son fardeau à terre.*) Comme il était lourd !... (*Il respire avec force, puis il se baisse et semble ramasser de nouveau le cadavre. — D'une voix rauque.*) Va dans le feu, juif ! va dans le feu !.. (*Il semble pousser avec une perche de toutes ses forces. Tout à coup il jette un cri d'horreur et s'affaisse, la tête entre ses mains. — Bas.*) Quels yeux !... oh ! quels yeux !... (*Long silence. Relevant la tête.*) Tu es fou, Mathis !... Regarde... il n'y a déjà plus rien que les os... Les os brûlent aussi... Maintenant, la ceinture... Mets l'or dans tes poches... C'est cela... Personne ne saura rien... On ne trouvera pas de preuves.

LE SONGEUR, *au président.* — Que faut-il encore lui demander ?

LE PRÉSIDENT. — Cela suffit. (*Au greffier.*) Vous avez écrit ?

LE GREFFIER. — Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, qu'on l'éveille, et qu'il voie lui-même.

LE SONGEUR. — Éveillez-vous... je le veux ! (*Mathis s'éveille, il est comme étourdi.*)

MATHIS. — Où donc est-ce que je suis ? (*Il regarde.*) Ah ! oui... Qu'est-ce qui se passe ?

LE GREFFIER.—Voici votre déposition... Lisez.

MATHIS, *après avoir lu quelques lignes.* — Malheureux ! j'ai tout dit !... Je suis perdu !...

LE PRÉSIDENT, *aux juges.* — Vous venez d'entendre... il s'est condamné lui-même.

MATHIS, *arrachant le manteau.* — Je réclame... c'est faux... Vous êtes tous des gueux !... Christian... mon gendre... Je demande Christian...

LE PRÉSIDENT. — Gendarmes, imposez silence à cet homme. (*Les gendarmes entourent Mathis.*)

MATHIS, *se débattant.* — C'est un crime contre la justice... on m'ôte mon seul témoin... Je réclame devant Dieu ! (*D'une voix déchirante.*) Christian... on veut tuer le père de ta femme... A mon secours ! (*Il se débat comme un furieux.*)

LE PRÉSIDENT, *avec tristesse.* — Accusé, vous me forcez de vous dire ce que j'aurais voulu vous taire : en apprenant les charges qui pesaient sur vous, Christian Bême s'est donné la mort !... (*Mathis reste comme stupéfié, les yeux fixés sur le président. Grand silence. Les juges se consultent à voix basse. Au bout d'un instant, le président se lève.*)

LE PRÉSIDENT, *d'une voix lente.* — Attendu

que, dans la nuit du 24 décembre 1818, entre minuit et une heure, Hans Mathis a commis, sur la personne de Baruch Koweski, le crime d'assassinat, avec les circonstances aggravantes de préméditation, de nuit et de vol à main armée, nous le condamnons à être pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suive. (*Se tournant vers un huissier.*) Huissier, faites entrer le *scharfrichter*[1]. (*Grande rumeur dans l'auditoire. L'huissier ouvre la porte de droite; un petit homme vêtu de rouge, la face pâle et les yeux brillants, paraît sur le seuil. Profond silence. Le président étend le bras vers Mathis. Bruit violent de sonnette. Mathis porte ses mains à sa tête et chancelle : tout disparaît! — On se retrouve dans la chambre du bourgmestre. Il fait grand jour; le soleil entre par les fentes des persiennes, et s'allonge en traînées lumineuses sur le plancher. Les rideaux de l'alcôve s'agitent. La carafe tombe de la table de nuit et se brise. Au même instant une musique joyeuse éclate devant l'auberge, elle joue le vieil air de Lauterbach; des voix nombreuses l'accompagnent. Ce sont les garçons d'honneur qui donnent l'aubade à la Fiancée. On entend les gens courir dans la rue. Une fenêtre s'ouvre. La musique cesse. Grands éclats de rire. Voix nombreuses :* — La voilà... la voilà... c'est Annette!.... — *La musique et les chants recommencent et pénètrent dans l'auberge. Grand tumulte au-dessous. Des pas rapides montent l'escalier, on frappe à la porte de Mathis.*)

CATHERINE, *dehors, criant.* — Mathis, lève-toi. Il fait grand jour. Tous les invités sont en bas. (*Silence. On frappe plus fort.*)

CHRISTIAN, *de même.* — Monsieur Mathis! monsieur Mathis! (*Silence.*) Comme il dort... (*D'autres pas montent l'escalier. On frappe à coups redoublés.*)

WALTER, *de même.* — Hé! Mathis. Allons donc... la noce est commencée... hop! hop!... (*Long silence.*) C'est drôle, il ne répond pas.

CATHERINE, *d'une voix inquiète.* — Mathis! Mathis! (*On entend des chuchotements, une discussion; puis la voix de Christian s'élève et dit d'un ton brusque :* — Non, c'est inutile, laissez-moi faire.— *Et presque aussitôt la porte secouée violemment s'ouvre tout au large. Christian paraît; il est en grand uniforme.*)

CHRISTIAN, *sur le seuil.* — Monsieur Mathis!... (*Il aperçoit les débris de la carafe sur le plancher, court à l'alcôve, écarte les rideaux et pousse un cri.*)

CATHERINE, *accourant tout inquiète.*— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a, Christian?

CHRISTIAN, *se retournant vivement.* — Ne regardez pas, madame Catherine!... (*Il la prend dans ses bras et l'entraîne vers la porte, en criant d'une voix enrouée.*) Le docteur Frantz! le docteur Frantz!

CATHERINE, *se débattant.* — Laissez-moi, Christian... je veux voir...

CHRISTIAN. — Non! (*Criant dans l'escalier, à ceux qui se trouvent en bas.*) Empêchez Annette de monter. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! (*Pendant cette scène, Walter, Heinrich et un grand nombre d'invités, hommes et femmes, sont entrés dans la chambre; ils se pressent autour de l'alcôve. Heinrich ouvre les fenêtres et pousse les persiennes.*)

WALTER, *regardant Mathis.* — Il a la figure toute bleue! (*Stupeur générale. Le docteur Frantz entre tout essoufflé. On s'écarte pour lui livrer passage.*)

LE DOCTEUR, *vivement.* — C'est une attaque d'apoplexie. (*Tirant sa trousse de sa poche.*) Tenez le bras, maître Walter. Pourvu que le sang vienne! (*Les musiciens entrent, leurs instruments à la main; une foule de gens endimanchés les suivent, chuchotant entre eux et marchant sur la pointe des pieds; puis une jeune femme portant un enfant dans ses bras, paraît sur le seuil, et s'arrête interdite à la vue de tout ce monde. L'enfant souffle dans une petite trompette.*)

WALTER. — Le sang ne vient pas.

LE DOCTEUR. — Non. (*Se retournant avec colère.*) Faites donc taire cet enfant.

LA JEUNE FEMME. — Tais-toi, Ludwig. Donne! (*Elle veut lui prendre la trompette. L'enfant résiste et se met à pleurer.*)

LE DOCTEUR, *d'une voix triste.* — C'est fini... monsieur le bourgmestre est mort... Le vin blanc l'a tué.

WALTER. — Oh! mon pauvre Mathis! (*Il s'accoude sur le lit, la figure dans les mains, et pleure. On entend dans la salle au-dessous les cris déchirants de Catherine et d'Annette.*)

HEINRICH, *regardant Mathis.* — Quel malheur, un si brave homme!

UN AUTRE, *bas, à son voisin.* — C'est la plus belle mort... On ne souffre pas!

FIN DU JUIF POLONAIS.

[1] Bourreau.

LE RÊVE D'ALOIUS

SCÈNE RUSTIQUE

Vous saurez que saint Aloïus est mon patron, et quand c'est la Saint-Aloïus, je passe toute la journée avec mes camarades Fritz, Niclausse et Ludwig au *Lion-d'Or*. Nous causons de choses réjouissantes : de la pluie, du beau temps, des filles à marier, du bonheur d'être garçon, *et cætera, et cætera*. Nous buvons du vin blanc, et le soir nous rentrons honnêtement chez nous, en louant le Seigneur de ses grâces innombrables.

A la fête de chacun cela recommence, et, de cette façon, au lieu d'avoir une seule fête, nous en avons cinq ou six. Mais cela ne plaît pas à tout le monde ; les femmes font le sabbat quand on rentre après onze heures.

Moi, je ne peux pas me plaindre, je n'ai que ma grand'mère Anne ; elle est un peu sourde, et quand elle dort, on volerait la maison, le jardin et le verger, qu'elle ne remuerait pas plus qu'une souche. C'est bien bon, mais quelquefois aussi c'est bien mauvais.

Ainsi l'autre jour, en rentrant au clair de lune, je trouve la porte fermée ; j'appelle, je crie, je frappe. Bah ! la bonne vieille grand'mère restait bien tranquille. J'entendais les autres secouer leur porte.... On leur ouvre.... moi, je reste dehors. — Il commençait à faire un peu frais, et je me dis en moi-même :

« Aloïus, si tu restes là, le brouillard est capable de te tomber dans les oreilles, comme au sacristain Furst, la nuit de la Fête-Dieu, lorsqu'il s'est endormi dans les orties, derrière la maison du curé, et ça t'empêcherait d'entendre sonner la messe le restant de tes jours. Prends garde, prends garde ! le serein du printemps cause beaucoup de mal. »

Je fais donc le tour du hangar, je traverse la haie et j'entre dans notre cour. J'essaye la porte de la grange... fermée ! la porte du pressoir... fermée ! la porte de l'étable... fermée ! — La lune regardait ; elle avait l'air de rire. Cela m'ennuyait tout de même un peu.

Enfin, à force d'essayer, le volet de l'étable s'ouvre ; je m'accroche à la crèche et je tire mes jambes dedans. Après ça, je remets le crochet, j'arrange une botte de paille sous ma tête, au bout de la crèche, et je m'endors à la grâce de Dieu.

Mais pas plutôt endormi, voilà qu'il m'arrive un drôle de rêve :

Je croyais que Niclausse, Ludwig, Fritz et les autres, avec moi, nous buvions de la bière de mars sur la plate-forme de l'église. Nous avions des bancs, une petite tonne d'une mesure ; le sonneur de cloches, Breinstein, tournait le robinet, et de temps en temps il sonnait pour nous faire de la musique. Tout allait bien ; malheureusement il commençait à faire un peu chaud, à cause du grand soleil. Nous voulons redescendre, chacun prend sa bouteille, mais nous ne trouvons plus l'escalier ! Nous tournons, nous tournons autour de la plate-forme, et nous levons les bras en criant aux gens du village :

« Attachez des échelles ensemble ! »

Mais les gens se moquaient de nous et ne bougeaient pas. Nous voyions le maître d'école Pfeifer, avec sa perruque en queue de rat, et M. le curé Tôny en soutane, avec son chapeau rond, son bréviaire sous le bras, qui riaient le nez en l'air, au milieu d'un tas de monde.

Ludwig disait :

« Il faut que nous retrouvions l'escalier. »

Et Breinstein répondait :

« C'est le Seigneur qui l'a fait tomber, à cause de la profanation du saint lieu. »

Nous étions tous confondus, comme ceux de

la tour de Babel, et nous pensions : « Il faudra dessécher ici, car la tonne est vide ; nous serons forcés de boire la rosée du ciel. »

A la fin, Niclausse, ennuyé d'entendre ces propos, boutonna son grand gilet rouge, qu'il avait ouvert jusque sur les cuisses ; il enfonça son tricorne sur la nuque, pour empêcher le vent de l'emporter, et se mit à cheval sur sa bouteille en disant :

« Mon Dieu, vous êtes encore bien embarrassés ; faites donc comme moi. »

En même temps, il enjamba la balustrade et sauta du clocher. Nous avions tous la chair de poule, et Fritz criait :

« Il s'est cassé les bras et les jambes en mille morceaux ! »

Mais voilà que Niclausse remonte en l'air, comme un bouchon sur l'eau, la figure toute rouge et les yeux écarquillés. Il pose la main sur la balustrade, en dehors, et nous dit :

« Allons donc, vous voyez bien que ça va tout seul.

—Oui, tu peux bien descendre à ton aise, toi, lui dis-je, tu sais que tu rêves !... au lieu que nous autres, nous voyons tout le village, avec la maison commune, et le nid de cigognes, la petite place et la fontaine, la grande rue et les gens qui nous regardent. Ce n'est pas malin d'avoir du courage quand on rêve, ni de monter et de descendre comme un oiseau.

—Allons, s'écria Niclausse en m'accrochant par le collet, arrive ! »

J'étais près de la rampe, il me tirait en bas; l'église me paraissait mille fois plus haute, elle tremblait.... Je criais au secours. Breinstein sonnait comme pour un enterrement, les corneilles sortaient de tous les trous, la cigogne passait au-dessus, le cou tendu et le bec plein de lézards. Je me cramponnais comme un malheureux; mais tout à coup je sens Ludwig qui me prend par la jambe et qui me lève; Niclausse se pend à mon cou ; alors je passe pardessus la balustrade et je tombe en criant :

« Jésus ! Marie ! Joseph ! »

Ça me serre tellement le ventre que je m'éveille.

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. J'ouvre les yeux, je regarde ; le jour venait par un trou du volet, il traversait l'ombre de l'étable comme une flamme, et tout aussitôt je pense en moi-même : « Dieu du ciel, c'était un rêve ! » Cette pensée me fait du bien ; je relève ma botte de paille, pour avoir la tête plus haute, et je m'essuie la figure, toute couverte de sueur.

Il pouvait être alors trois heures du matin ; le soleil se levait derrière les pommiers en fleurs du vieux Christian, je ne le voyais pas, mais je croyais le voir ; je regardais et j'écoutais dans le grand silence, comme un petit enfant qui s'éveille dans son berceau, sous la toile bleue, et qui rêve tout seul sans remuer. Je trouvais tout beau : les brins de paille qui pendaient des poutres dans l'ombre, les toiles d'araignée dans les coins, la grosse tête de *Schimmel*, toute grise, qui se penchait près de moi, les yeux à demi fermés ; la grande bique *Charlotte*, avec son long cou maigre, sa petite barbe rousse, et son biquet noir et blanc qui dormait entre ses jambes. Il n'y avait pas jusqu'à la poussière d'or, qui tremblait dans le rayon de soleil, et jusqu'à la grosse écuelle de terre rouge, remplie de carottes pour les lapins, qui ne me fissent plaisr à voir.

Je pensais : « Comme on est bien ici... comme il fait chaud... comme ce pauvre *Schimmel* mâche toute la nuit un peu de regain, et comme cette pauvre *Charlotte* me regarde avec ses grands yeux fendus ! C'est tout de même agréable d'avoir une étable pareille. Voilà maintenant que le grillon se met à chanter.... Hé ! voici notre vieille hase qui sort de dessous la crèche ; elle écoute en dressant ses grandes oreilles. »

Je ne bougeais pas.

Au bout d'un instant la pauvre vieille fit un saut, avec ses longues jambes de sauterelle pliées sous son gros derrière ; elle entrait dans le rayon de soleil en galopant tout doucement, et chacun de ses poils reluisait. Puis il en vint un autre sans bruit, un vieux lapin noir et roux, à favoris jaunes, l'air tout à fait respectable ; puis un autre petit.... puis un autre.... puis toute la bande, les oreilles sur le dos, la queue en trompette. Ils se plaçaient autour de l'écuelle, et leurs moustaches remuaient ; ils grignotaient, ils grignotaient, les plus petits avaient à peine de la place.

Dehors on entendait le coq chanter. Les poules caquetaient ; et les alouettes dans les airs, et le nid de chardonnerets dans le grand prunier de notre verger, et les fauvettes dans la haie vive du jardin, tout revivait, tout sifflait. On entendait les petits chardonnerets dans leur nid demander la becquée, et le vieux en haut, qui sifflait un air pour leur faire prendre patience.

Ah ! Seigneur, combien de choses en ce bas monde qu'on ne voit pas quand on ne pense à rien !

Je me disais en moi-même : « Aloïus, tu peux te vanter d'avoir de la chance d'être encore sur la terre ; c'est le bon Dieu qui t'a sauvé, car ça pouvait aussi bien ne pas être un rêve ! »

Et songeant à cela, je m'attendrissais le

cœur ; je pensais : « Te voilà pourtant à trente-deux ans, et tu n'es encore bon à rien ; tu ne peux pas dire : Je me rends des services à moi-même et aux autres. De célébrer la fête de saint Aloïus, ton patron, ce n'est pas tout, et même, à la longue, ça devient ennuyant. Ta pauvre vieille grand'mère serait pourtant bien contente, si tu te mariais, si elle voyait ses petits-enfants. Seigneur Dieu, les jolies filles ne manquent pas au village, et les braves non plus, principalement la petite Suzel Rêb ; voilà ce que j'appelle une fille bien faite, agréable en toutes choses, avec des joues rouges, de beaux yeux bleus, un joli nez et des dents blanches : elle est fraîche comme une cerise à l'arbre. Et comme elle était contente de danser avec toi chez le vieux Zimmer ; comme elle se pendait à ton bras ! Oui, Suzel est tout à fait gentille, et je suis sûr qu'elle t'ouvrirait, le soir, quand tu rentrerais après onze heures, qu'elle ne te laisserait pas coucher dans la grange, comme la grand'mère. Elle ne serait pas encore sourde, elle t'entendrait bien ! »

Je regardais le gros lapin à favoris, qui semblait rire au milieu de sa famille ; ses yeux brillaient comme des étoiles ; il arrondissait son gros jabot, et dressait les oreilles tout joyeux.

Et je pensais encore : « Est-ce que tu veux ressembler à ce pauvre vieux *Schimmel*, toi ? Est-ce que tu veux rester seul dans ce bas monde, tandis que le dernier lapin se fait en quelque sorte honneur d'avoir des enfants ? Non, cela ne peut pas durer, Aloïus. Cette petite Suzel est tout à fait gentille. »

Alors je me levai de la crèche, je secouai la paille de mes habits, et je me dis : « Il faut faire une fin ! Et d'avoir une petite femme qui vous ouvre la porte le soir, — quand même elle crierait un peu, — c'est encore plus agréable que de passer la nuit dans une crèche, et de rêver qu'on tombe d'un clocher. Tu vas changer de chemise, mettre ton bel habit bleu, et puis en route. Il ne faut pas que les bonnes espèces périssent. »

Voilà ce que je pensais. Et je l'ai fait aussi, oui, je l'ai fait ! Ce jour même j'allai voir le vieux Rêb, je lui demandai Suzel en mariage. Ah ! Dieu du ciel, comme elle était contente, et lui, et moi, et la grand'mère ! — Il ne faut que prendre un peu de cœur et tout marche.

Enfin, les noces sont pour après-demain, au *Lion-d'Or* ; on chantera, on dansera, on boira du vieux *kutterlé*[1] ; et s'il plaît au Seigneur, quand les alouettes auront des jeunes, l'année prochaine, j'aurai aussi un petit oiseau dans mon nid ; un joli petit Aloïus, qui lèvera ses petits bras roses, comme des ailes sans plumes, pendant que Suzel lui donnera la becquée. Et moi, je serai là comme le vieux chardonneret ; je lui sifflerai un air pour le réjouir.

[1] Vin du Haut-Rhin.

FIN DU RÊVE D'ALOIUS.

MESSIRE TEMPUS

Le jour de la Saint-Sébalt, vers sept heures du soir, je mettais pied à terre devant l'hôtel de la Couronne, à Pirmasens. Il avait fait une chaleur d'enfer tout le jour; mon pauvre Schimmel n'en pouvait plus. J'étais en train de l'attacher à l'anneau de la porte, quand une assez jolie fille, les manches retroussées, le tablier sur le bras, sortit du vestibule et se mit à m'examiner en souriant.

« Où donc est le père Blésius? lui demandai-je.

—Le père Blésius! fit-elle d'un air ébahi, vous revenez sans doute de l'Amérique?... Il est mort depuis dix ans!

—Mort!... Comment, le brave homme est mort! Et mademoiselle Charlotte? »

La jeune fille ne répondit pas, elle haussa les épaules et me tourna le dos.

J'entrai dans la grande salle, tout méditatif. Rien ne me parut changé : les bancs, les chaises, les tables étaient toujours à leur place, le long des murs. Le chat blanc de mademoiselle Charlotte, les poings fermés sous le ventre et les paupières demi-closes, poursuivait son rêve fantastique. Les chopes, les cannettes d'étain brillaient sur l'étagère comme autrefois, et l'horloge, dans son étui de noyer, continuait de battre la cadence. Mais à peine étais-je assis près du grand fourneau de fonte, qu'un chuchotement bizarre me fit tourner la tête. La nuit envahissait alors la salle, et j'aperçus derrière la porte trois personnages hétéroclites accroupis dans l'ombre, autour d'une cannette baveuse; ils jouaient au *rams* : un borgne, un boiteux, un bossu!

« Singulière rencontre! me dis-je. Comment diable ces gaillards-là peuvent-ils reconnaître leurs cartes dans une obscurité pareille? Pourquoi cet air mélancolique? »

En ce moment, mademoiselle Charlotte entra, tenant une chandelle à la main.

Pauvre Charlotte! elle se croyait toujours jeune; elle portait toujours son petit bonnet de tulle à fines dentelles, son fichu de soie bleue, ses petits souliers à hauts talons et ses bas blancs bien tirés! Elle sautillait toujours et se balançait sur les hanches avec grâce, comme pour dire : « Hé! hé! voici mademoiselle Charlotte! Oh! les jolis petits pieds que voilà, les mains fines, les bras dodus, hé! hé! hé! »

Pauvre Charlotte! que de souvenirs enfantins me revinrent en mémoire!

Elle déposa sa lumière au milieu des buveurs et me fit une révérence gracieuse, développant sa robe en éventail, souriant et pirouettant.

« Mademoiselle Charlotte, ne me reconnaissez-vous donc pas? » m'écriai-je.

Elle ouvrit de grands yeux, puis elle me répondit en minaudant :

« Vous êtes M. Théodore. Oh! je vous avais bien reconnu. Venez, venez. »

Et, me prenant par la main, elle me conduisit dans sa chambre; elle ouvrit un secrétaire, et, feuilletant de vieux papiers, de vieux rubans, des bouquets fanés, de petites images, tout à coup elle s'interrompit et s'écria : « Mon Dieu! c'est aujourd'hui la Saint-Sébalt! Ah! monsieur Théodore! monsieur Théodore! vous tombez bien. »

Elle s'assit à son vieux clavecin et chanta, comme jadis, du bout des lèvres :

Rose de mai, pourquoi tarder encore
A revenir?

Cette vieille chanson, la voix fêlée de Charlotte, sa petite bouche ridée, qu'elle n'osait plus ouvrir, ses petites mains sèches, qu'elle tapait à droite, à gauche, sans mesure, hochant la tête, levant les yeux au plafond,



Puis il en vint un autre, sans bruit. (Page 29.)

les frémissements métalliques de l'épinette, et puis je ne sais quelle odeur de vieux réséda, d'eau de rose tournée au vinaigre... Oh! horreur!... décrépitude!... folie! Oh! patraque abominable! frissonne... miaule... grince... casse... détraque-toi! Que tout saute... que tout s'en aille au diable!... Quoi!... c'est là Charlotte!... elle! elle!... — Abomination!

Je pris une petite glace et me regardai, j'étais bien pâle. « Charlotte!... Charlotte! » m'écriai-je.

Aussitôt, revenant à elle et baissant les yeux d'un air pudique :

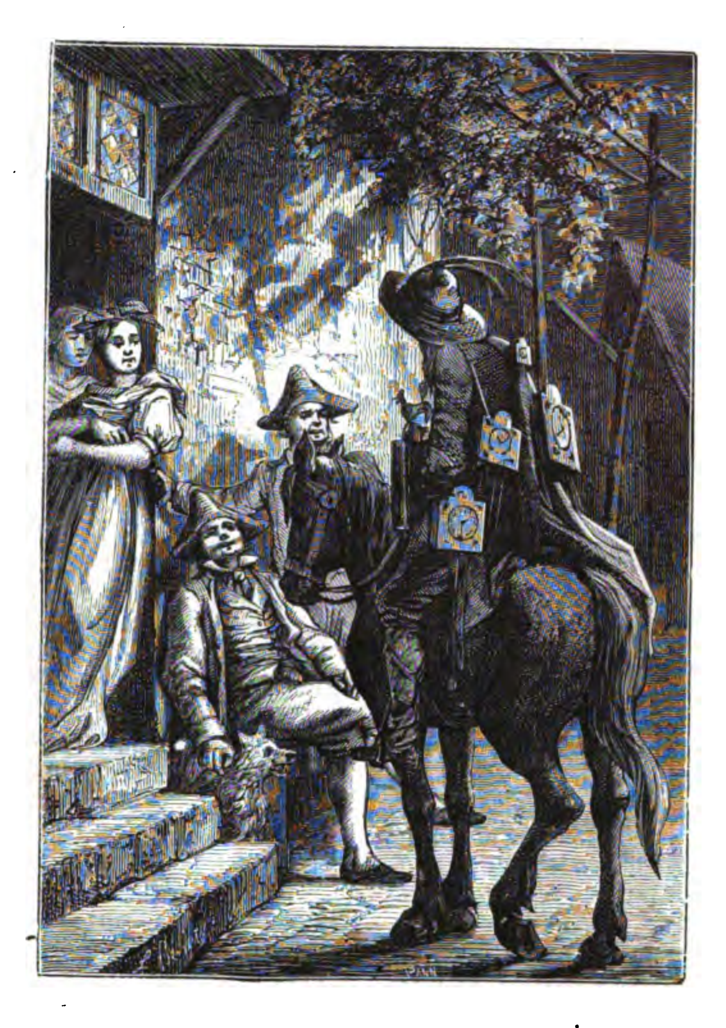
« Théodore, murmura-t-elle, m'aimez-vous toujours? »

Je sentis la chair de poule s'étendre tout le long de mon dos, ma langue se coller au fond de mon gosier. D'un bond je m'élançai vers la porte, mais la vieille fille, pendue à mon épaule, s'écriait :

« Oh! cher... cher cœur! ne m'abandonnes pas... ne me livres pas au bossu!... Bientôt il va venir... il revient tous les ans... c'est aujourd'hui son jour... écoute! »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis mon cœur galoper. — La rue était silencieuse, je soulevai la persienne. L'odeur fraîche du chèvrefeuille emplit la petite chambre. Une étoile brillait au loin sur la montagne; je la fixai longtemps; une larme obscurcit ma vue. En me retournant, je vis Charlotte évanouie.

« Pauvre vieille jeune fille! tu seras donc toujours enfant! »



Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta... (Page 34.)

Quelques gouttes d'eau fraîche la ranimèrent; et, me regardant :

« Oh! pardonnez, pardonnez, Monsieur, ditelle, je suis folle... En vous revoyant, tant de souvenirs!... »

Et, se couvrant la figure d'une main, elle me fit signe de m'asseoir.

Son air raisonnable m'inquiétait. Enfin, que faire?

Après un long silence :

« Monsieur, reprit-elle, ce n'est donc pas l'amour qui vous ramène dans ce pays?

— Hé! ma chère demoiselle, l'amour! l'amour! Sans doute... l'amour! J'aime toujours la musique... j'aime toujours les fleurs! Mais les vieux airs... les vieilles sonates... le vieux réséda... Que diable!

— Hélas! dit-elle en joignant les mains, je suis donc condamnée au bossu!

— De quel bossu parlez-vous, Charlotte? Est-ce de celui de la salle? Vous n'avez qu'à dire un mot, et nous le mettrons à la porte. »

Mais, hochant la tête tristement, la pauvre fille parut se recueillir et commença cette histoire singulière :

« Trois messieurs comme il faut, M. le garde général, M. le notaire et M. le juge de paix de Pirmasens me demandèrent jadis en mariage. Mon père me disait :

« Charlotte, tu n'as qu'à choisir. Tu le vois, ce sont de beaux partis! »

« Mais je voulais attendre. J'aimais mieux les voir tous les trois réunis à la maison. On chantait, on riait, on causait. Toute la ville était

5

jalouse de moi. Oh ! que les temps sont changés!

« Un soir ces messieurs étaient réunis sur le banc de pierre devant la porte. Il faisait un temps magnifique comme aujourd'hui. Le clair de lune remplissait la rue. On buvait du vin muscat sous le chèvrefeuille. Et moi, assise devant mon clavecin, entre deux beaux candélabres, je chantais : « Rose de mai! » Vers dix heures, on entendit un cheval descendre la rue; il marchait clopin, clopant, et toute la société se disait : « Quel bruit étrange! » Mais comme on avait beaucoup bu, chanté, dansé, la joie donnait du courage, et ces messieurs riaient de la peur des dames. On vit bientôt s'avancer dans l'ombre un grand gaillard à cheval; il portait un immense feutre à plumes, un habit vert, son nez était long, sa barbe jaune; enfin, il était borgne, boiteux et bossu!

« Vous pensez, monsieur Théodore, combien tous ces messieurs s'égayèrent à ses dépens, mes amoureux surtout; chacun lui lançait un quolibet, mais lui ne répondait rien.

« Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta, et nous vîmes alors qu'il vendait des horloges de Nuremberg; il en avait beaucoup de petites et de moyennes, suspendues à des ficelles qui lui passaient sur les épaules; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une grande horloge posée devant lui sur la selle, le cadran de faïence tourné vers nous, et surmonté d'une belle peinture, représentant un coq rouge, qui tournait légèrement la tête et levait la patte.

« Tout à coup le ressort de cette horloge partit, et l'aiguille tourna comme la foudre, avec un cliquetis intérieur terrible. Le marchand fixa tour à tour ses yeux gris sur le garde général, que je préférais, sur le notaire que j'aurais pris ensuite, et sur le juge de paix que j'estimais beaucoup. Pendant qu'il les regardait, ces messieurs sentirent un frisson leur parcourir tout le corps. Enfin quand il eut fini cette inspection, il se prit à rire tout bas et poursuivit sa route au milieu du silence général.

« Il me semble encore le voir s'éloigner, le nez en l'air, et frappant son cheval, qui n'en allait pas plus vite.

« Quelques jours après, le garde général se cassa la jambe; puis le notaire perdit un œil, et le juge de paix se courba lentement, lentement. Aucun médecin ne connaît de remède à sa maladie; il a beau mettre des corsets de fer, sa bosse grossit tous les jours!»

Ici Charlotte se prit à verser quelques larmes, puis elle continua :

« Naturellement, les amoureux eurent peur de moi, tout le monde quitta notre hôtel; plus une âme, de loin en loin un voyageur!

— Pourtant, lui dis-je, j'ai remarqué chez vous ces trois malheureux infirmes; ils ne vous ont pas quittée!

— C'est vrai, dit-elle, mais personne n'a voulu d'eux; et puis je les fais souffrir, sans le vouloir. C'est plus fort que moi : j'éprouve l'envie de rire avec le borgne, de chanter avec le bossu, qui n'a plus qu'un souffle, et de danser avec le boiteux. Quel malheur! quel malheur!

— Ah çа! m'écriai-je, vous êtes donc folle?

— Chut ! fit-elle, tandis que sa figure se décomposait d'une manière horrible, chut! le voici!... »

Elle avait les yeux écarquillés et m'indiquait la fenêtre avec terreur.

En ce moment, la nuit était noire comme un four. Cependant, derrière les vitres closes, je distinguai vaguement la silhouette d'un cheval, et j'entendis un hennissement sourd.

« Calmez-vous, Charlotte, calmez-vous; c'est une bête échappée qui broute le chèvrefeuille. »

Mais, au même instant, la fenêtre s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent; une longue tête sarcastique, surmontée d'un immense chapeau pointu, se pencha dans la chambre et se prit à rire silencieusement, tandis qu'un bruit d'horloges détraquées sifflait dans l'air. Ses yeux se fixèrent d'abord sur moi, puis sur Charlotte, pâle comme la mort, et la fenêtre se referma brusquement.

« Oh! pourquoi suis-je revenu dans cette bicoque! » m'écriai-je avec désespoir.

Et je voulus m'arracher les cheveux; mais, pour la première fois de ma vie, je dus convenir que j'étais chauve!

Charlotte, folle de terreur, piaffait sur son clavecin au hasard, et chantait d'une voix perçante : « Rose de mai!... Rose de mai!... » C'était épouvantable!

Je m'enfuis dans la grande salle. — La chandelle allait s'éteindre, et répandait une odeur âcre qui me prit à la gorge. Le bossu, le borgne et le boiteux étaient toujours à la même place, seulement ils ne jouaient plus : accoudés sur la table et le menton dans les mains, ils pleuraient mélancoliquement dans leurs chopes vides.

Cinq minutes après, je remontais à cheval et je partais à bride abattue.

« Rose de mai!... rose de mai!... » répétait Charlotte.

Hélas! vieille charrette qui crie va loin. Que le Seigneur Dieu la conduise !...

FIN DE MESSIRE TEMPUS.

L'ŒIL INVISIBLE

OU L'AUBERGE DES TROIS-PENDUS

I

Vers ce temps-là, dit Christian, pauvre comme un rat d'église, je m'étais réfugié dans les combles d'une vieille maison de la rue des *Minnesænger*, à Nuremberg.

Je nichais à l'angle du toit. Les ardoises me servaient de murailles et la maîtresse poutre de plafond; il fallait marcher sur une paillasse pour arriver à la fenêtre, mais cette fenêtre, percée dans le pignon, avait une vue magnifique; de là, je découvrais la ville, la campagne; je voyais les chats se promener gravement dans la gouttière, les cigognes, le bec chargé de grenouilles, apporter la pâture à leur couvée dévorante, les pigeons s'élancer de leurs colombiers, la queue en éventail, et tourbillonner sur l'abîme des rues. Le soir, quand les cloches appelaient le monde à l'*Angelus*, les coudes au bord du toit, j'écoutais leur chant mélancolique, je regardais les fenêtres s'illuminer une à une, les bons bourgeois fumer leur pipe sur les trottoirs, et les jeunes filles, en petite jupe rouge, la cruche sous le bras, rire et causer autour de la fontaine Saint-Sébalt. Insensiblement tout s'effaçait, les chauves-souris se mettaient en route, et j'allais me coucher dans une douce quiétude.

Le vieux brocanteur Toubac connaissait le chemin de ma logette aussi bien que moi, et ne craignait pas d'en grimper l'échelle. Toutes les semaines, sa tête de bouc, surmontée d'une tignasse roussâtre, soulevait la trappe, et, les doigts cramponnés au bord de la soupente, il me criait d'un ton nasillard :

« Eh bien! eh bien! maître Christian, avons-nous du neuf? »

A quoi je répondais :

« Entrez donc, que diable, entrez. Je viens de finir un petit paysage dont vous me donnerez des nouvelles. »

Alors sa grande échine maigre s'allongeait, s'allongeait jusque sous le toit, et le brave homme riait en silence.

Il faut rendre justice à Toubac : il ne marchandait pas avec moi. Il m'achetait toutes mes toiles à quinze florins l'une dans l'autre, et les revendait quarante. C'était un honnête juif.

Ce genre d'existence commençait à me plaire et j'y trouvais chaque jour de nouveaux charmes, quand la bonne ville de Nuremberg fut troublée par un événement étrange et mystérieux. Non loin de ma lucarne, un peu à gauche, s'élevait l'auberge du *Bœuf-Gras*, une vieille auberge fort achalandée dans le pays. Devant sa porte stationnaient toujours trois ou quatre voitures chargées de sacs ou de futailles, car avant de se rendre au marché, les campagnards y prenaient d'habitude leur chopine de vin.

Le pignon de l'auberge se distinguait par sa forme particulière : il était fort étroit, pointu, taillé des deux côtés en dents de scie; des sculptures grotesques, des guivres entrelacés ornaient les corniches et le pourtour de ses fenêtres. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que la maison qui lui faisait face reproduisait exactement les mêmes sculptures, les mêmes ornements; il n'y avait pas jusqu'à la tige de l'enseigne qui ne fût copiée, avec ses volutes et ses spirales de fer.

On aurait dit que ces deux antiques masures se reflétaient l'une l'autre. Seulement, derrière l'auberge, s'élevait un grand chêne, dont le feuillage sombre détachait avec vigueur les

arêtes du toit, tandis que la maison voisine se découpait sur le ciel. Du reste, autant l'auberge du *Bœuf-Gras* était bruyante, animée, autant l'autre maison était silencieuse. D'un côté, l'on voyait sans cesse entrer et sortir une foule de buveurs, chantant, trébuchant, faisant claquer leur fouet. De l'autre, régnait la solitude. Tout au plus, une ou deux fois par jour, sa lourde porte s'entr'ouvrait-elle, pour laisser sortir une petite vieille, les reins en demi-cercle, le menton en galoche, la robe collée sur les hanches, un énorme panier sous le bras, et le poing crispé contre la poitrine.

La physionomie de cette vieille m'avait frappé plus d'une fois; ses petits yeux verts, son nez mince, effilé, les grands ramages de son châle, qui datait de cent ans pour le moins, le sourire qui ridait ses joues en cocarde, et les dentelles de son bonnet, qui lui pendaient sur les sourcils, tout cela m'avait paru bizarre, je m'y étais intéressé; j'aurais voulu savoir ce qu'était, ce que faisait cette vieille dans sa grande maison déserte.

Il me semblait deviner là toute une existence de bonnes œuvres et de méditations pieuses. Mais un jour que je m'étais arrêté dans la rue, pour la suivre du regard, elle se retourna brusquement, me lança un coup d'œil dont je ne saurais peindre l'horrible expression, et me fit trois ou quatre grimaces hideuses; puis, laissant retomber sa tête branlante, elle attira son grand châle, dont la pointe traînait à terre, et gagna lestement sa lourde porte, derrière laquelle je la vis disparaître.

« C'est une vieille folle, me dis-je tout stupéfait, une vieille folle méchante et rusée. Ma foi! j'avais bien tort de m'intéresser à elle. Je voudrais revoir sa grimace, Toubac m'en donnerait volontiers quinze florins. »

Cependant ces plaisanteries ne me rassuraient pas trop. L'horrible coup d'œil de la vieille me poursuivait partout, et plus d'une fois, en train de grimper l'échelle perpendiculaire de mon taudis, me sentant accroché quelque part, je frissonnais des pieds à la tête, m'imaginant que la vieille venait se pendre aux basques de mon habit, pour me faire tomber.

Toubac, à qui je racontai cette histoire, bien loin d'en rire, prit un air grave :

« Maître Christian, me dit-il, si la vieille vous en veut, prenez garde! ses dents sont petites, pointues et d'une blancheur merveilleuse; cela n'est point naturel à son âge. Elle a le *mauvais œil*. Les enfants se sauvent à son approche, et les gens de Nuremberg l'appellent *Flédermausse*[1]. »

[1] Chauve-souris.

J'admirai l'esprit perspicace du juif, et ses paroles me donnèrent beaucoup à réfléchir; mais, au bout de quelques semaines, ayant souvent rencontré Flédermausse sans fâcheuses conséquences, mes craintes se dissipèrent et je ne songeai plus à elle.

Or, il advint qu'un soir, dormant du meilleur somme, je fus éveillé par une harmonie étrange. C'était une espèce de vibration si douce, si mélodieuse, que le murmure de la brise dans le feuillage ne peut en donner qu'une faible idée. Longtemps je prêtai l'oreille, les yeux tout grands ouverts, retenant mon haleine pour mieux entendre. Enfin, je regardai vers la fenêtre et je vis deux ailes qui se débattaient contre les vitres. Je crus d'abord que c'était une chauve-souris prise dans ma chambre; mais la lune étant venue à paraître, les ailes d'un magnifique papillon de nuit, transparentes comme de la dentelle, se dessinèrent sur son disque étincelant. Leurs vibrations étaient parfois si rapides qu'on ne les voyait plus; puis elles se reposaient, étendues sur le verre, et leurs frêles nervures se distinguaient de nouveau.

Cette apparition vaporeuse dans le silence universel ouvrit mon cœur aux plus douces émotions; il me sembla qu'une sylphide légère, touchée de ma solitude, venait me voir, et cette idée m'attendrit jusqu'aux larmes. «Sois tranquille, douce captive, sois tranquille, lui dis-je, ta confiance ne sera pas trompée; je ne te retiendrai pas malgré toi; retourne au ciel, à la liberté! »

Et j'ouvris ma petite fenêtre.

La nuit était calme. Des milliers d'étoiles scintillaient dans l'étendue. Un instant je contemplai ce spectacle sublime, et des paroles de prière me vinrent naturellement aux lèvres. Mais jugez de ma stupeur, quand, abaissant les yeux, je vis un homme pendu à la tringle de l'enseigne du *Bœuf-Gras*, les cheveux épars, les bras roides, les jambes allongées en pointe et projetant leur ombre gigantesque jusqu'au fond de la rue!

L'immobilité de cette figure sous les rayons de la lune avait quelque chose d'affreux. Je sentis ma langue se glacer, mes dents s'entrechoquer. J'allais jeter un cri; mais, je ne sais par quelle attraction mystérieuse, mes yeux plongèrent plus bas, et je distinguai confusément la vieille accroupie à sa fenêtre, au milieu des grandes ombres, et contemplant le pendu d'un air de satisfaction diabolique.

Alors j'eus le vertige de la terreur; toutes mes forces m'abandonnèrent, et, reculant jusqu'à la muraille, je m'affaissai sur moi-même, évanoui.

Je ne saurais dire combien dura ce sommeil de mort. En revenant à moi, je vis qu'il faisait grand jour. Les brouillards de la nuit, pénétrant dans ma guérite, avaient déposé sur mes cheveux leur fraîche rosée ; des rumeurs confuses montaient de la rue, je regardai. Le bourgmestre et son secrétaire stationnaient à la porte de l'auberge; ils y restèrent longtemps. Les gens allaient, venaient, s'arrêtaient pour voir, puis reprenaient leur route. Les bonnes femmes du voisinage, qui balayaient le devant de leurs maisons, regardaient de loin et causaient entre elles. Enfin un brancard, et sur ce brancard un corps recouvert d'un drap de laine, sortit de l'auberge, porté par deux hommes. Ils descendirent la rue, et les enfants qui se rendaient à l'école se mirent à courir derrière eux.

Tout le monde se retira.

La fenêtre en face était encore ouverte; un bout de corde flottait à la tringle; je n'avais pas rêvé; j'avais bien vu le grand papillon de nuit, puis le pendu, puis la vieille !

Ce jour-là, Toubac me fit sa visite; son grand nez parut à ras du plancher.

« Maître Christian, s'écria-t-il, rien à vendre? »

Je ne l'entendis pas, j'étais assis sur mon unique chaise, les deux mains sur les genoux, les yeux fixés devant moi. Toubac, surpris de mon immobilité, répéta plus haut :

« Maître Christian ! maître Christian ! »

Puis enjambant la soupente, il vint sans façon me frapper sur l'épaule.

« Eh bien ! eh bien ! que se passe-t-il donc?

—Ah ! c'est vous, Toubac?

—Eh ! parbleu ! j'aime à le croire. Êtes-vous malade?

— Non... je pense.

— A quoi diable pensez-vous?

— Au pendu !

— Ah ! ah ! s'écria le brocanteur, vous l'avez donc vu, ce pauvre garçon. Quelle histoire singulière ! le troisième à la même place !

— Comment ! le troisième ?

— Eh ! oui. J'aurais dû vous prévenir. Après ça, il est encore temps; il y en aura bien un quatrième qui voudra suivre l'exemple des autres; il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Ce disant, Toubac prit place au bord de mon bahut, battit le briquet, alluma sa pipe, et lança quelques bouffées d'un air rêveur.

« Ma foi, dit-il, je ne suis pas craintif, mais si l'on m'offrait de passer la nuit dans cette chambre, j'aimerais autant aller me pendre ailleurs.

« Figurez-vous, maître Christian, qu'il y a neuf ou dix mois, un brave homme de Tubingue, marchand de fourrures en gros, descend à l'auberge du *Bœuf-Gras*. Il demande à souper, il mange bien, il boit bien ; on le mène coucher dans la chambre du troisième, — la chambre verte, comme ils l'appellent, — et le lendemain on le trouve pendu à la tringle de l'enseigne !

« Bon ! passe pour une fois; il n'y avait rien à dire.

« On dresse procès-verbal et l'on enterre cet étranger au fond du jardin. Mais voilà qu'environ six semaines après arrive un brave militaire de Newstadt. Il avait son congé définitif et se réjouissait de revoir son village. Pendant toute la soirée, en vidant des chopes, il ne parla que de sa petite cousine qui l'attendait pour se marier. Enfin, on le mène au lit du gros monsieur, et, cette même nuit, le watchmann qui passait dans la rue des *Minnesænger* aperçoit quelque chose à la tringle. Il lève sa lanterne : c'était le militaire, avec son congé définitif dans un tuyau de fer-blanc, sur la cuisse gauche, et les mains collées sur les coutures du pantalon, comme à la parade !

« Pour le coup, c'est extraordinaire ! Le bourgmestre crie, fait le diable. On visite la chambre. On recrépit les murs, et l'on envoie l'extrait mortuaire à Newstadt.

« Le greffier avait écrit en marge : « Mort d'apoplexie foudroyante ! »

« Tout Nuremberg était indigné contre l'aubergiste. Il y en avait même qui voulaient le forcer d'ôter sa tringle de fer, sous prétexte qu'elle inspirait des idées dangereuses aux gens. Mais vous pensez que le vieux Nikel Schmidt n'entendit pas de cette oreille.

« Cette tringle, dit-il, a été mise là par mon grand-père. Elle porte l'enseigne du *Bœuf-Gras* de père en fils depuis cent cinquante ans. Elle ne fait de tort à personne, pas même aux voitures de foin qui passent dessous, puisqu'elle est à plus de trente pieds. Ceux qu'elle gêne n'ont qu'à détourner la tête, ils ne la verront pas. »

« On finit par se calmer, et pendant plusieurs mois il n'y eut rien de nouveau. Malheureusement, un étudiant de Heidelberg qui se rendait à l'Université s'arrête avant-hier au *Bœuf-Gras* et demande à coucher. C'était le fils d'un pasteur.

« Comment supposer que le fils d'un pasteur aurait l'idée de se pendre à la tringle d'une enseigne, parce qu'un gros monsieur et un militaire s'y étaient pendus? Il faut avouer, maître Christian, que la chose n'était guère

probable. Ces raisons ne vous auraient pas paru suffisantes, ni à moi non plus. Eh bien....

— Assez! assez! m'écriai-je, cela est horrible. Je devine là-dessous un affreux mystère. Ce n'est pas la tringle, ce n'est pas la chambre....

— Est-ce que vous soupçonneriez l'aubergiste, le plus honnête homme du monde, appartenant à l'une des plus anciennes familles de Nuremberg?

— Non, non, Dieu me garde de concevoir d'injustes soupçons; mais il y a des abîmes qu'on n'ose sonder du regard.

— Vous avez bien raison, dit Toubac, étonné de mon exaltation; il vaut mieux parler d'autre chose. A propos, maître Christian, et notre paysage de Sainte-Odile? »

Cette question me ramena dans le monde positif. Je fis voir au brocanteur le tableau que je venais de terminer. L'affaire fut bientôt conclue, et Toubac, fort satisfait, descendit l'échelle en m'engageant à ne plus songer à l'étudiant de Heidelberg.

J'aurais volontiers suivi le conseil du brocanteur; mais quand le diable se mêle de nos affaires, il n'est pas facile de s'en débarrasser.

II

Dans la solitude, tous ces événements se retracèrent à mon esprit avec une lucidité effrayante.

La vieille, me dis-je, est cause de tout. Elle seule a médité ces crimes, et les a consommés; mais par quel moyen? A-t-elle eu recours à la ruse, ou bien à l'intervention des puissances invisibles?

Je me promenais dans mon réduit; une voix intérieure me criait: « Ce n'est pas en vain que le ciel t'a permis de voir Flédermausse contempler l'agonie de sa victime; ce n'est pas en vain que l'âme du pauvre jeune homme est venue t'éveiller, sous la forme d'un papillon de nuit, non! ce n'est pas en vain! Christian, le ciel t'impose une mission terrible. Si tu ne l'accomplis pas, crains de tomber toi-même dans les filets de la vieille. Peut-être en ce moment prépare-t-elle déjà sa toile dans l'ombre! »

Durant plusieurs jours, ces images affreuses me poursuivirent sans trêve; j'en perdais le sommeil; il m'était impossible de rien faire; le pinceau me tombait de la main, et, chose atroce à dire, je me surprenais quelquefois à considérer la tringle avec complaisance. Enfin, n'y tenant plus, je descendis un soir l'échelle quatre à quatre, et j'allai me blottir derrière la porte de Flédermausse, pour surprendre son fatal secret.

Dès lors, il ne se passa plus un jour que je ne fusse en route, suivant la vieille, l'épiant, ne la perdant pas de vue; mais elle était si rusée, elle avait le flair tellement subtil, que, sans même tourner la tête, elle me devinait derrière elle et me savait à ses trousses. Du reste, elle feignait de ne pas s'en apercevoir; elle allait au marché, à la boucherie comme une simple bonne femme; seulement, elle hâtait le pas et murmurait des paroles confuses.

Au bout d'un mois, je vis qu'il me serait impossible d'atteindre à mon but par ce moyen, et cette conviction me rendit d'une tristesse inexprimable.

« Que faire? me disais-je. La vieille devine mes projets, elle se tient sur ses gardes, tout m'abandonne, tout! O vieille scélérate! tu crois déjà me voir au bout de la ficelle! »

A force de me poser cette question: « Que faire? que faire? » une idée lumineuse frappa mon esprit. Ma chambre dominait la maison de Flédermausse, mais il n'y avait pas de lucarne de ce côté. Je soulevai légèrement une ardoise, et l'on ne saurait se peindre ma joie, quand je vis toute l'antique masure à découvert. « Enfin, je te tiens! m'écriai-je, tu ne peux m'échapper! d'ici, je verrai tout: tes allées, tes venues, les habitudes de la fouine dans sa tanière. Tu ne soupçonneras pas cet œil invisible, cet œil qui surprend le crime au moment d'éclore. Oh! la justice! elle marche lentement, mais elle arrive!

Rien de sinistre comme ce repaire vu de là: une cour profonde à larges dalles moussues; dans l'un des angles, un puits, dont l'eau croupissante faisait peur à voir; un escalier en coquille; au fond, une galerie à rampe de bois; sur la balustrade, du vieux linge, la taie d'une paillasse; au premier étage, à gauche, la pierre d'un égout indiquant la cuisine; à droite, les hautes fenêtres du bâtiment donnant sur la rue, quelques pots de fleurs desséchées, — tout cela sombre, lézardé, humide.

Le soleil ne pénétrait qu'une heure ou deux par jour au fond de ce cloaque; puis, l'ombre remontait: la lumière se découpait en losanges sur les murailles décrépites, sur le balcon vermoulu, sur les vitres ternes. — Des tourbillons d'atomes voltigeaient dans des rayons d'or, que n'agitait pas un souffle. Oh! c'était bien l'asile de Flédermausse; elle devait s'y plaire.

Je terminais à peine ces réflexions, que la vieille entra. Elle revenait du marché. J'entendis sa lourde porte grincer. Puis Fléder-

mausse apparut avec son panier. Elle paraissait fatiguée, hors d'haleine. Les franges de son bonnet lui pendaient sur le nez; se cramponnant d'une main à la rampe, elle gravit l'escalier.

Il faisait une chaleur suffocante, c'était précisément un de ces jours où tous les insectes, les grillons, les araignées, les moustiques, remplissent les vieilles masures de leurs bruits de râpes et de tarières souterraines.

Flédermausse traversa lentement la galerie, comme un furet qui se sent chez lui. Elle resta plus d'un quart d'heure dans la cuisine, puis revint étendre son linge, et donner un coup de balai sur les marches, où traînaient quelques brins de paille. Enfin, elle leva la tête, et se mit à parcourir de ses yeux verts le tour du toit, cherchant, furetant du regard.

Par quelle étrange intuition soupçonnait-elle quelque chose? Je ne sais, mais j'abaissai doucement l'ardoise et je renonçai à faire le guet ce jour-là.

Le lendemain, Flédermausse paraissait rassurée. Un angle de lumière se déchiquetait dans la galerie.

En passant, elle prit une mouche au vol et la présenta délicatement à une araignée établie dans l'angle du toit.

L'araignée était si grosse, que, malgré la distance, je la vis descendre d'échelon en échelon, puis glisser le long d'un fil, comme une goutte de venin, saisir sa proie entre les mains de la mégère et remonter rapidement. Alors la vieille regarda fort attentivement, ses yeux se fermèrent à demi; elle éternua, et se dit à elle-même d'un ton railleur :

« Dieu vous bénisse! la belle, Dieu vous bénisse! »

Durant six semaines, je ne pus rien découvrir touchant la puissance de Flédermausse; tantôt assise sous l'échoppe, elle pelait ses pommes de terre; tantôt elle étendait son linge sur la balustrade. Je la vis filer quelquefois, mais jamais elle ne chantait, comme c'est la coutume des bonnes vieilles femmes, dont la voie chevrotante se marie si bien au bourdonnement du rouet.

Le silence régnait autour d'elle. Elle n'avait pas de chat, cette société favorite des vieilles filles; pas un moineau ne venait se poser sur ses chêneaux; les pigeons, en passant au-dessus de sa cour, semblaient étendre l'aile avec plus d'élan. — On aurait dit que tout avait peur de son regard.

L'araignée seule se plaisait dans sa compagnie.

Je ne conçois pas ma patience durant ces longues heures d'observation; rien ne me lassait, rien ne m'était indifférent; au moindre bruit, je soulevais l'ardoise : c'était une curiosité sans bornes, stimulée par une crainte indéfinissable.

Toubac se plaignait.

« Maître Christian, me disait-il, à quoi diable passez-vous votre temps? Autrefois vous me donniez quelque chose toutes les semaines; à présent c'est à peine tous les mois. Oh! les peintres! on a bien raison de dire: « Paresseux comme un peintre! » Aussitôt qu'ils ont quelques *kreutzers* devant eux, ils mettent les mains dans leurs poches et s'endorment! »

Je commençais moi-même à perdre courage. J'avais beau regarder, épier, je ne découvrais rien d'extraordinaire. J'en étais à me dire que la vieille pouvait bien n'être pas si dangereuse, que je lui faisais peut-être tort de la soupçonner; bref, je lui cherchais des excuses; mais un beau soir que, l'œil à mon trou, je m'abandonnais à ces réflexions bénévoles, la scène changea brusquement.

Flédermausse passa sur la galerie avec la rapidité de l'éclair; elle n'était plus la même : elle était droite, les mâchoires serrées, le regard fixe, le cou tendu; elle faisait de grands pas; ses cheveux gris flottaient derrière elle. « Oh! oh! me dis-je, il se passe quelque chose: attention! » Mais les ombres descendirent sur cette grande demeure, les bruits de la ville expirèrent, le silence s'établit.

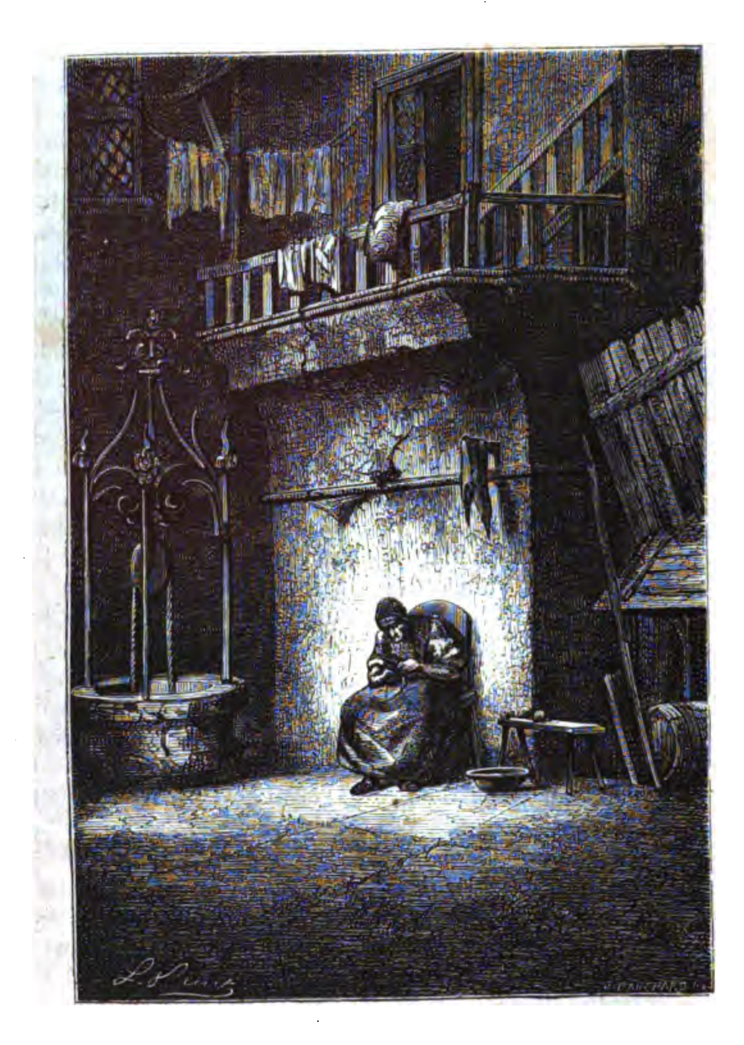
J'allais m'étendre sur ma couche, quand, jetant les yeux par la lucarne, je vis la fenêtre en face illuminée : un voyageur occupait la chambre du pendu.

Alors toutes mes craintes se réveillèrent; l'agitation de Flédermausse s'expliquait : elle flairait une victime!

Je ne pus dormir de la nuit. Le froissement de la paille, le grignotement d'une souris sous le plancher, me donnaient froid. Je me levai, je me perchai à la lucarne, j'écoutai! La lumière d'en face était éteinte. Dans l'un de ces moments d'anxiété poignante, soit illusion, soit réalité, je crus voir la vieille mégère qui regardait aussi et prêtait l'oreille.

La nuit se passa, le jour vint grisonner mes vitres; peu à peu les bruits, les mouvements de la ville montèrent. Harassé de fatigue et d'émotions, je finis par m'endormir, mais mon sommeil fut court; dès huit heures, j'avais repris mon poste d'observation.

Il paraît que la nuit de Flédermausse n'avait pas été moins orageuse que la mienne; lorsqu'elle poussa la porte de la galerie, une pâleur livide couvrait ses joues et sa nuque



Le silence régnait autour d'elle. (Page 39)

maigre. Elle n'avait que sa chemise et un jupon de laine; quelques mèches de cheveux d'un gris roux, tombaient sur ses épaules. Elle regarda de mon côté d'un air rêveur, mais elle ne vit rien; elle pensait à autre chose. Tout à coup elle descendit, laissant ses savates au haut de l'escalier; elle allait sans doute s'assurer que la porte d'en bas était bien fermée. Je la vis remonter brusquement, enjambant trois ou quatre marches à la fois, c'était effrayant. — Elle s'élança dans la chambre voisine; j'entendis comme le bruit d'un gros coffre dont le couvercle retombe. Puis Fledermausse apparut sur la galerie, traînant un mannequin derrière elle; et ce mannequin avait les habits de l'étudiant de Heidelberg.

La vieille, avec une dextérité surprenante, suspendit cet objet hideux à la poutre du hangar, puis elle descendit pour le contempler de la cour. Un éclat de rire saccadé s'échappa de sa poitrine; elle remonta, descendit de nouveau comme une maniaque, et chaque fois poussant de nouveaux cris, de nouveaux éclats de rire.

Un bruit se fit entendre à la porte. La vieille bondit, décrocha le mannequin, l'emporta, revint; et, penchée sur la balustrade, le cou allongé, les yeux étincelants, elle prêta l'oreille; le bruit s'éloignait!.. les muscles de sa face se détendirent, elle respira longuement: — une voiture venait de passer.

La mégère avait eu peur.

Alors elle rentra de nouveau dans la chambre et j'entendis le coffre qui se refermait.



Je courus chez tous les fripiers de Nuremberg. (Page 42.)

Cette scène bizarre confondait toutes mes idées; que signifiait ce mannequin?

Je devins plus attentif que jamais.

Flédermausse venait de sortir avec son panier, je la suivis des yeux jusqu'au détour de la rue; elle avait repris son air de vieillotte tremblotante, elle faisait de petits pas et tournait de temps en temps la tête à demi, pour voir derrière elle du coin de l'œil.

Pendant cinq grandes heures elle resta dehors; moi, j'allais, je venais, je méditais; le temps m'était insupportable; le soleil chauffait les ardoises et m'embrasait le cerveau.

Je vis à sa fenêtre le brave homme qui occupait la chambre des trois pendus. C'était un bon paysan de la Forêt-Noire, à grand tricorne, à gilet écarlate, la figure riante, épanouie. Il fumait tranquillement sa pipe d'Ulm, sans se douter de rien. J'avais envie de lui crier: « Brave homme, prenez garde! ne vous laissez pas fasciner par la vieille; défiez-vous! » Mais il ne m'aurait pas compris.

Vers deux heures, Flédermausse rentra. Le bruit de sa porte retentit au fond du vestibule. Puis seule, bien seule, elle parut dans la cour et s'assit sur la marche inférieure de l'escalier. Elle déposa son grand panier devant elle et en tira d'abord quelques paquets d'herbages, quelques légumes; puis un gilet rouge, puis un tricorne replié, une veste de velours brun, des culottes de peluche, une paire de gros bas de laine, — tout le costume d'un paysan de la Forêt-Noire.

J'eus comme des éblouissements. Des flammes me passèrent devant les yeux.

Je me rappelai ces précipices qui vous attirent avec une puissance irrésistible ; ces puits qu'il avait fallu combler, parce qu'on s'y précipitait; ces arbres qu'il avait fallu abattre, parce qu'on s'y pendait; cette contagion de suicides, de meurtres, de vols à certaines époques, par des moyens déterminés ; cet entraînement *bizarre* de l'exemple, qui fait bâiller parce qu'on voit bâiller, souffrir parce qu'on voit souffrir, se tuer, parce que d'autres se tuent... et mes cheveux se dressèrent d'épouvante!

Comment Flédermausse, cette créature sordide, avait-elle pu deviner une loi si profonde de la nature? Comment avait-elle trouvé moyen de l'exploiter au profit de ses instincts sanguinaires? Voilà ce que je ne pouvais comprendre, voilà ce qui dépassait toute mon imagination; mais sans réfléchir davantage à ce mystère, je résolus aussitôt de tourner la loi fatale contre elle, et d'attirer la vieille dans son propre piége : tant d'innocentes victimes criaient vengeance!

Je me mis donc en route. Je courus chez tous les fripiers de Nuremberg, et le soir j'arrivai à l'auberge des trois pendus, un énorme paquet sous le bras.

Nickel Schmidt me connaissait d'assez longue date. J'avais fait le portrait de sa femme, une grosse commère fort appétissante.

« Eh! maître Christian, s'écria-t-il en me secouant la main, quelle heureuse circonstance vous ramène? qui est-ce qui me procure le plaisir de vous voir?

— Mon cher monsieur Schmidt, j'éprouve un véhément désir de passer la nuit dans cette chambre. »

Nous étions sur le seuil de l'auberge, et je lui montrais la chambre verte. Le brave homme me regarda d'un air défiant.

« Oh! ne craignez rien, lui dis-je, je n'ai pas envie de me pendre.

—A la bonne heure! à la bonne heure! car franchement cela me ferait de la peine... un artiste de votre mérite. Et pour quand voulez-vous cette chambre, maître Christian?

—Pour ce soir.

—Impossible, elle est occupée.

—Monsieur peut y entrer tout de suite, fit une voix derrière nous; je n'y tiens pas! »

Nous nous retournâmes tout surpris. C'était le paysan de la Forêt-Noire, son grand tricorne sur la nuque et son paquet au bout de son bâton de voyage. Il venait d'apprendre l'aventure des trois pendus, et tremblait de colère.

« Des chambres comme les vôtres! s'écria-t-il en bégayant, mais... mais c'est un meurtre d'y mettre les gens, c'est un assassinat; vous mériteriez d'aller aux galères!

—Allons, allons, calmez-vous, dit l'aubergiste, cela ne vous a pas empêché de bien dormir.

—Par bonheur, j'avais fait ma prière ce soir, s'écria l'autre, sans cela où serais-je? où serais-je? »

Et il s'éloigna en levant les mains au ciel.

« Eh bien, dit maître Schmidt, stupéfait, la chambre est libre, mais n'allez pas me jouer un mauvais tour!

—Il serait plus mauvais pour moi, mon cher monsieur. »

Je remis mon paquet à la servante, et je m'installai provisoirement avec les buveurs.

Depuis longtemps je ne m'étais senti plus calme, plus heureux d'être au monde. Après tant d'inquiétudes, je touchais au but; l'horizon semblait s'éclaircir, et puis je ne sais quelle puissance formidable me donnait la main. J'allumai ma pipe, et le coude sur la table, en face d'une chope, j'écoutai le chœur de *Freyschütz*, exécuté par une troupe de Zigeiners du Schwartz-Wald. La trompette, le cor de chasse, le hautbois, me plongeaient tour à tour dans une vague rêverie; et parfois, m'éveillant pour regarder l'heure, je me demandais sérieusement si tout ce qui m'arrivait n'était pas un songe. Mais quand le wachtmann vint nous prier d'évacuer la salle, d'autres pensées plus graves surgirent dans mon âme, et je suivis tout méditatif la petite Charlotte, qui me précédait une chandelle à la main.

III

Nous montâmes l'escalier tournant jusqu'au deuxième. La servante me remit la lumière en m'indiquant une porte.

« C'est là, » dit-elle en se hâtant de descendre.

J'ouvris la porte. La chambre verte était une chambre d'auberge comme toutes les autres : le plafond très-bas et le lit fort haut. D'un coup d'œil, j'en explorai l'intérieur, puis je me glissai près de la fenêtre.

Rien n'apparaissait encore chez Flédermausse; seulement, au bout d'une longue pièce obscure brillait une lumière, une veilleuse sans doute.

« C'est bien, me dis-je en refermant le rideau, j'ai tout le temps nécessaire. »

J'ouvris mon paquet; je mis un bonnet de femme à longues franges, et m'étant armé

d'un fusain, je m'installai devant la glace, afin de me tracer des rides. Ce travail me prit une bonne heure. Mais après avoir revêtu la robe et le grand châle, je me fis peur à moi-même: Flédermausse était là, qui me regardait du fond de la glace.

En ce moment, le watchmann criait onze heures. Je montai vivement le mannequin que j'avais apporté; je l'affublai d'un costume pareil à celui de la mégère, et j'entr'ouvris le rideau.

Certes, après tout ce que j'avais vu de la vieille : sa ruse infernale, sa prudence, son adresse, rien n'aurait dû me surprendre, et cependant j'eus peur.

Cette lumière que j'avais remarquée au fond de la chambre, cette lumière immobile projetait alors sa lumière jaunâtre sur le mannequin du paysan de la Forêt-Noire, lequel, accroupi au bord du lit, la tête penchée sur la poitrine, son grand tricorne rabattu sur la figure, les bras pendants, semblait plongé dans le désespoir.

L'ombre, ménagée avec un art diabolique, ne laissait paraître que l'ensemble de la figure; le gilet rouge et ses boutons arrondis se détachaient seuls des ténèbres ; mais c'est le silence de la nuit, c'est l'immobilité complète du personnage, son air morne, affaissé, qui devaient s'emparer de l'imagination du spectateur avec une puissance inouïe. Moi-même, quoique prévenu, je me sentis froid dans les os. — Qu'aurait-ce donc été d'un pauvre campagnard, surpris à l'improviste? Il eût été terrassé ; il eût perdu son libre arbitre et l'esprit d'imitation aurait fait le reste.

A peine eus-je remué le rideau, que je vis Flédermausse à l'affût derrière ses vitres.

Elle ne pouvait me voir. J'entr'ouvris doucement la fenêtre ; la fenêtre en face s'entr'ouvrit! puis le mannequin parut se lever lentement et s'avancer vers moi; je m'avançai de même, et saisissant mon flambeau d'une main, de l'autre j'ouvris brusquement la croisée : la vieille et moi nous étions face à face ; car, frappée de stupeur, elle avait laissé tomber son mannequin.

Nos deux regards se croisèrent avec une égale terreur.

Elle étendit le doigt, j'étendis le doigt; ses lèvres s'agitèrent, j'agitai les miennes; elle exhala un profond soupir et s'accouda, je m'accoudai.

Dire ce que cette scène avait d'effrayant, je ne le puis. Cela tenait du délire, de l'égarement, de la folie! Il y avait lutte entre deux volontés, entre deux intelligences, entre deux âmes, dont l'une voulait anéantir l'autre, et dans cette lutte la mienne avait l'avantage. Les victimes luttaient avec moi!

Après avoir imité pendant quelques secondes tous les mouvements de Flédermausse, je tirai une corde de dessous mon jupon et je l'attachai à la tringle.

La vieille me considérait bouche béante. Je passai la corde à mon cou. Ses prunelles fauves s'illuminèrent, sa figure se décomposa.

« Non! non! fit-elle d'une voix sifflante, non! »

Je poursuivis avec l'impassibilité du bourreau.

Alors la rage saisit Flédermausse.

« Vieille folle! hurla-t-elle en se redressant, les mains crispées sur la traverse, vieille folle! »

Je ne lui donnai pas le temps de continuer : soufflant tout à coup ma lampe, je me baissai comme une personne qui veut prendre un élan vigoureux, et, saisissant le mannequin, je lui passai la corde au cou, et je le précipitai dans l'espace.

Un cri terrible traversa la rue.

Après ce cri, tout rentra dans le silence.

La sueur ruisselait de mon front. J'écoutai longtemps. Au bout d'un quart d'heure, j'entendis... loin... bien loin... la voix du watchmann qui criait : « Habitants de Nuremberg... minuit... minuit sonné. »

« Maintenant, justice est faite, murmurai-je, les trois victimes sont vengées. Seigneur, pardonnez-moi. »

Or, ceci se passait environ cinq minutes après le dernier cri du watchmann, et je venais d'apercevoir la mégère, attirée par son image, s'élancer de sa fenêtre la corde au cou et rester suspendue à sa tringle. Je vis le frisson de la mort onduler sur ses reins, et la lune calme, silencieuse, débordant à la cime du toit, reposer sur sa tête échevelée ses froids et pâles rayons.

Tel j'avais vu le pauvre jeune homme, telle je vis Flédermausse.

Le lendemain, tout Nuremberg apprit que la chauve-souris s'était pendue. Ce fut le dernier événement de ce genre dans la rue des *Minnæsinger*.

FIN DE L'ŒIL INVISIBLE.

LA COMÈTE

L'année dernière, avant les fêtes du carnaval, le bruit courut à Hunebourg que le monde allait finir. C'est le docteur Zacharias Piper, de Colmar, qui répandit d'abord cette nouvelle désagréable; elle se lisait dans le *Messager boiteux*, dans le *Parfait chrétien* et dans cinquante autres almanachs.

Zacharias Piper avait calculé qu'une comète descendrait du ciel le mardi-gras, qu'elle aurait une queue de trente-cinq millions de lieues, formée d'eau bouillante, laquelle passerait sur la terre, de sorte que les neiges des plus hautes montagnes en seraient fondues, les arbres desséchés et les gens consumés.

Il est vrai qu'un honnête savant de Paris, nommé Popinot, écrivit plus tard que la comète arriverait sans doute, mais que sa queue serait composée de vapeurs tellement légères, que personne n'en éprouverait le moindre inconvénient; que chacun devait s'occuper tranquillement de ses affaires; qu'il répondait de tout.

Cette assurance calma bien des frayeurs.

Malheureusement, nous avons à Hunebourg une vieille fileuse de laine, nommée Maria Finck, demeurant dans la ruelle des Trois-Pots. C'est une petite vieille toute blanche, toute ridée, que les gens vont consulter dans les circonstances délicates de la vie. Elle habite une chambre basse, dont le plafond est orné d'œufs peints, de bandelettes roses et bleues, de noix dorées et de mille autres objets bizarres. Elle se revêt elle-même d'antiques falbalas, et se nourrit d'échaudés, ce qui lui donne une grande autorité dans le pays.

Maria Finck, au lieu d'approuver l'avis de l'honnête et bon M. Popinot, se déclara pour Zacharias Piper, disant :

« Convertissez-vous et priez; repentez-vous de vos fautes et faites du bien à l'Église, car la fin est proche, la fin est proche! »

On voyait au fond de sa chambre une image de l'enfer, où les gens descendaient par un chemin semé de roses. Aucun ne se doutait de l'endroit où les menait cette route; ils marchaient en dansant, les uns une bouteille à la main, les autres un jambon, les autres un chapelet de saucisses. Un ménétrier, le chapeau garni de rubans, leur jouait de la clarinette pour égayer le voyage; plusieurs embrassaient leurs commères, et tous ces malheureux s'approchaient avec insouciance de la cheminée pleine de flammes, où déjà les premiers d'entre eux tombaient, les bras étendus et les jambes en l'air.

Qu'on se figure les réflexions de tout être raisonnable en voyant cette image. On n'est pas tellement vertueux, que chacun n'ait un certain nombre de péchés sur la conscience, et personne ne peut se flatter de s'asseoir tout de suite à la droite du Seigneur. Non, il faudrait être bien présomptueux pour oser s'imaginer que les choses iront de la sorte; ce serait la marque d'un orgueil très-condamnable. Aussi la plupart se disaient :

« Nous ne ferons pas le carnaval; nous passerons le mardi-gras en actes de contrition. »

Jamais on n'avait vu rien de pareil. L'adjudant et le capitaine de place, ainsi que les sous-officiers de la 3e compagnie du *** en garnison à Hunebourg, étaient dans un véritable désespoir. Tous les préparatifs pour la fête, la grande salle de la mairie qu'ils avaient décorée de mousse et de trophées d'armes, l'estrade qu'ils avaient élevée pour l'orchestre, la bière, le kirsch, les *bischofs* qu'ils avaient commandés pour la buvette, enfin tous les rafraîchissements allaient être en pure perte, puisque les

demoiselles de la ville ne voulaient plus entendre parler de danse.

« Je ne suis pas méchant, disait le sergent Duchêne, mais si je tenais votre Zacharias Piper, il en verrait des dures. »

Avec tout cela, les plus désolés étaient encore Daniel Spitz, le secrétaire de la mairie, Jérôme Bertha, le fils du maître de poste, le percepteur des contributions Dujardin, et moi. — Huit jours avant, nous avions fait le voyage de Strasbourg pour nous procurer des costumes. L'oncle Tobie m'avait même donné cinquante francs de sa poche, afin que rien ne fût épargné. Je m'étais donc choisi, chez mademoiselle Dardenai, sous les petites arcades, un costume de Pierrot. C'est une espèce de chemise à larges plis et longues manches, garnie de boutons en forme d'oignons, gros comme le poing, qui vous ballottent depuis le menton jusque sur les cuisses. On se couvre la tête d'une calotte noire, on se blanchit la figure de farine et, pourvu qu'on ait le nez long, les joues creuses et les yeux bien fendus, c'est admirable.

Dujardin, à cause de sa large panse, avait pris un costume de Turc, brodé sur toutes les coutures; Spitz un habit de Polichinelle, formé de mille pièces rouges, vertes et jaunes, une bosse devant, une autre derrière, le grand chapeau de gendarme sur la nuque; on ne pouvait rien voir de plus beau. — Jérôme Bertha devait être en sauvage, avec des plumes de perroquet. Nous étions sûrs d'avance que toutes les filles quitteraient leurs sergents, pour se pendre à nos bras.

Et quand on fait de pareilles dépenses, de voir que tout s'en aille au diable par la faute d'une vieille folle ou d'un Zacharias Piper, n'y a-t-il pas de quoi prendre le genre humain en grippe?

Enfin, que voulez-vous? Les gens ont toujours été les mêmes; les fous auront toujours le dessus.

Le mardi-gras arrive. Ce jour-là, le ciel était plein de neige. On regarde à droite, à gauche, en haut, en bas, pas de comète! Les demoiselles paraissent toutes confuses; les garçons couraient chez leurs cousines, chez leurs tantes, chez leurs marraines, dans toutes les maisons : « Vous voyez bien que la vieille Finck est folle, toutes vos idées de comète n'ont pas de bon sens. Est-ce que les comètes arrivent en hiver? Est-ce qu'elles ne choisissent pas toujours le temps des vendanges? Allons, allons, il faut se décider, que diable! Il est encore temps, etc. »

De leur côté, les sous-officiers passaient dans les cuisines et parlaient aux servantes; ils les exhortaient, et les accablaient de reproches. Plusieurs reprenaient courage. Les vieux et les vieilles arrivaient bras dessus bras dessous, pour voir la grande salle de la mairie, les soleils de sabres, poignards et les petits drapeaux tricolores entre les fenêtres excitaient l'admiration universelle. Alors tout change; on se rappelle que c'est mardi-gras; les demoiselles se dépêchent de tirer leurs jupes de l'armoire et de cirer leurs petits souliers.

A dix heures, la grande salle de la mairie était pleine de monde; nous avions gagné la bataille : pas une demoiselle de Hunebourg ne manquait à l'appel. Les clarinettes, les trombones, la grosse caisse résonnaient, les hautes fenêtres brillaient dans la nuit, les valses tournaient comme des enragées, les contredanses allaient leur train; les filles et les garçons étaient dans une jubilation inexprimable; les vieilles grand'mères, bien assises contre les guirlandes, riaient de bon cœur. On se bousculait dans la buvette; on ne pouvait pas servir assez de rafraîchissements, et le père Zimmer, qui avait la fourniture par adjudication, peut se vanter d'avoir fait ses choux gras en cette nuit.

Tout le long de l'escalier extérieur, on voyait descendre en trébuchant ceux qui s'étaient trop rafraîchis. Dehors, la neige tombait toujours.

L'oncle Tobie m'avait donné la clef de la maison, pour rentrer quand je voudrais. Jusqu'à deux heures, je ne manquai pas une valse, mais alors j'en avais assez, les rafraîchissements me tournaient sur le cœur. Je sortis. Une fois dans la rue, je me sentis mieux et me mis à délibérer, pour savoir si je remonterais ou si j'irais me coucher. J'aurais bien voulu danser encore; mais d'un autre côté j'avais sommeil.

Enfin je me décide à rentrer, et je me mets en route pour la rue Saint-Sylvestre, le coude au mur, en me faisant toutes sortes de raisonnements à moi-même.

Depuis dix minutes, je m'avançais ainsi dans la nuit, et j'allais tourner au coin de la fontaine, quand, levant le nez par hasard, je vois derrière les arbres du rempart une lune rouge comme de la braise, qui s'avançait par les airs. Elle était encore à des milliers de lieues, mais elle allait si vite, que dans un quart d'heure elle devait être sur nous.

Cette vue me bouleversa de fond en comble; je sentis mes cheveux grésiller, et je me dis :

« C'est la comète! Zacharias Piper avait raison! »

Et, sans savoir ce que je faisais, tout à coup je me remets à courir vers la mairie, je re-

grimpe l'escalier, en renversant ceux qui descendaient et criant d'une voix terrible :

« La comète ! la comète ! »

C'était le plus beau moment de la danse : la grosse caisse tonnait, les garçons frappaient du pied, levaient la jambe en tournant, les filles étaient rouges comme des coquelicots; mais quand on entendit cette voix s'élever dans la salle : « La comète! la comète! » il se fit un profond silence, et les gens, tournant la tête, se virent tout pâles, les joues tirées et le nez pointu.

Le sergent Duchêne, s'élançant vers la porte, m'arrêta et me mit la main sur la bouche, en disant :

« Est-ce que vous êtes fou? Voulez-vous bien vous taire! »

Mais moi, me renversant en arrière, je ne cessais de répéter d'un ton de désespoir : « La comète! » Et l'on entendait déjà les pas rouler sur l'escalier comme un tonnerre, les gens se précipiter dehors, les femmes gémir, enfin un tumulte épouvantable. Quelques vieilles, séduites par le mardi-gras, levaient les mains au ciel, en bégayant : « Jésus! Maria! Joseph! »

En quelques secondes la salle fut vide. Duchêne me laissa; et, penché au bord d'une fenêtre, je regardai, tout épuisé, les gens qui remontaient la rue en courant; puis je m'en allai, comme fou de désespoir.

En passant par la buvette, je vis la cantinière Catherine Lagoutte avec le caporal Bouquet, qui buvaient le fond d'un bol de punch :

« Puisque c'est fini, disaient-ils, que ça finisse bien! »

Au-dessous, dans l'escalier, un grand nombre étaient assis sur les marches et se confessaient entre eux; l'un disait : « J'ai fait l'usure? » l'autre : « J'ai vendu à faux poids! « l'autre : « J'ai trompé au jeu! » Tous parlaient à la fois, et de temps en temps il s'interrompaient pour crier ensemble : « Seigneur, ayez pitié de nous! »

Je reconnus là le vieux boulanger Fèvre et la mère Lauritz. Ils se frappaient la poitrine comme des malheureux. Mais toutes ces choses ne m'intéressaient pas; j'avais assez de péchés pour mon propre compte.

Bientôt j'eus rattrapé ceux qui couraient vers la fontaine. C'est là qu'il fallait entendre les gémissements; tous reconnaissaient la comète; moi je trouvai qu'elle avait déjà grossi du double : elle jetait des éclairs ; la profondeur des ténèbres la faisait paraître rouge comme du sang!

La foule, debout dans l'ombre, ne cessait de répéter d'un ton lamentable :

« C'est fini, c'est fini! O mon Dieu! c'est fini! nous sommes perdus! »

Et les femmes invoquaient saint Joseph, saint Christophe, saint Nicolas, enfin tous les saints du calendrier.

Dans ce moment, je revis aussi tous mes péchés depuis l'âge de la raison, et je me fis horreur à moi-même. J'avais froid sous la langue, en pensant que nous allions être brûlés ; et comme le vieux mendiant Balthazar se tenait près de moi sur sa béquille, je l'embrassai en lui disant :

« Balthazar, quand vous serez dans le sein d'Abraham, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas? »

Alors lui, en sanglotant, me répondit :

« Je suis un grand pécheur, monsieur Christian; depuis trente ans je trompe la commune par amour de la paresse, car je ne suis pas aussi boiteux qu'on pense.

— Et moi, Balthazar, lui dis-je, je suis le plus grand criminel de Hunebourg. »

Nous pleurions dans les bras l'un de l'autre.

Voilà pourtant comment seront les gens au jugement dernier : les rois avec les cireurs de bottes, les bourgeois avec les va-nu-pieds. Ils n'auront plus honte l'un de l'autre; ils s'appelleront frères! et celui qui sera bien rasé, ne craindra pas d'embrasser celui qui laisse pousser sa barbe pleine de crasse, — parce que le feu purifie tout, et que la peur d'être brûlé vous rend le cœur tendre.

Oh! sans l'enfer, on ne verrait pas tant de bons chrétiens; c'est ce qu'il y a de plus beau dans notre sainte religion.

Enfin, nous étions tous là depuis un quart d'heure, à genoux, lorsque le sergent Duchêne arriva tout essoufflé. Il avait d'abord couru vers l'arsenal, et, ne voyant rien là-bas, il revenait par la rue des Capucins.

« Eh bien! fit-il, qu'est-ce que vous avez donc à crier? »

Puis, apercevant la comète :

« Mille tonnerres! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la fin du monde, sergent, dit Balthazar.

— La fin du monde?

— Oui, la comète. »

Alors il se mit à jurer comme un damné, criant :

« Encore si l'adjudant de place était là... on pourrait connaître la consigne! »

Puis, tout à coup, tirant son sabre et se glissant contre le mur, il dit :

« En avant! Je m'en moque, il faut pousser une reconnaissance. »

Tout le monde admirait son courage, et

moi-même, entraîné par son audace, je me mis derrière lui. — Nous marchions doucement, doucement, les yeux écarquillés, regardant la comète qui grandissait à vue d'œil, en faisant des milliards de lieues chaque seconde.

Enfin, nous arrivâmes au coin du vieux couvent des capucins. La comète avait l'air de monter; plus nous avancions, plus elle montait; nous étions forcés de lever la tête, de sorte que finalement Duchêne avait le cou plié, regardant tout droit en l'air. Moi, vingt pas plus loin, je voyais la comète un peu de côté. Je me demandais s'il était prudent d'avancer encore, lorsque le sergent s'arrêta.

« Sacrebleu ! fit-il à voix basse, c'est le réverbère.

— Le réverbère ! dis-je en m'approchant, est-ce possible ! »

Et je regardai tout ébahi.

En effet, c'était le vieux réverbère du couvent des capucins. On ne l'allume jamais, par la raison que les capucins sont partis depuis 1792, et qu'à Hunebourg tout le monde se couche avec les poules; mais le veilleur de nuit Burrhus, prévoyant qu'il y aurait ce soir-là beaucoup d'ivrognes, avait eu l'idée charitable d'y mettre une chandelle, afin d'empêcher les gens de rouler dans le fossé qui longe l'ancien cloître; puis il était allé dormir à côté de sa femme.

Nous distinguions très-bien les branches de la lanterne. Le lumignon était gros comme le pouce; quand le vent souffait un peu, ce lumignon s'allumait et jetait des éclairs, voilà ce qui le faisait marcher comme une comète.

Moi, voyant cela, j'allais crier pour avertir les autres, quand le sergent me dit :

« Voulez-vous bien vous taire ! si l'on savait que nous avons chargé sur une lanterne, on se moquerait de nous. — Attention ! »

Il décrocha la chaîne toute rouillée : le réverbère tomba, produisant un grand bruit. Après quoi nous partîmes en courant.

Les autres attendirent encore longtemps; mais comme la comète était éteinte, ils finirent aussi par reprendre courage et allèrent se coucher.

Le lendemain, le bruit courut que c'était à cause des prières de Maria Finck que la comète s'était éteinte; aussi, depuis ce jour, elle est plus sainte que jamais.

Voilà comment les choses se passent dans la bonne petite ville de Hunebourg !

FIN DE LA COMÈTE.



Sacrebleu! fit-il à voix basse, c'est le réverbère! (Page 47.

LE

BOURGMESTRE EN BOUTEILLE

J'ai toujours professé une haute estime et même une sorte de vénération pour le noble vin du Rhin; il pétille comme le champagne, il réchauffe comme le bourgogne, il lénifie le gosier comme le bordeaux, il embrase l'imagination comme les liqueurs d'Espagne, il nous



Quel admirable spectacle que celui des vendanges! (Page 49.)

rend tendres comme le lacryma-christi; enfin, par-dessus tout, il fait rêver, il déroule à nos yeux le vaste champ de la fantaisie.

En 1846, vers la fin de l'automne, je m'étais décidé à faire un pèlerinage au Johannisberg. Monté sur une pauvre haridelle aux flancs creux, j'avais disposé deux cruches de fer-blanc dans ses vastes cavités intercostales, et je voyageais à petites journées.

Quel admirable spectacle que celui des vendanges! L'une de mes cruches était toujours vide, l'autre toujours pleine; lorsque je quittais un coteau, il y en avait toujours un autre en perspective. Mon seul chagrin était de ne pouvoir partager ce plaisir avec un véritable appréciateur.

Un soir, à la nuit tombante, le soleil venait de disparaître, mais il lançait encore entre les larges feuilles de vigne quelques rayons égarés. J'entendis le trot d'un cheval derrière moi. J'appuyai légèrement à gauche pour lui laisser passage, et, à ma grande surprise, je reconnus mon ami Hippel, qui fit une exclamation joyeuse dès qu'il m'aperçut.

Vous connaissez Hippel, son nez charnu, sa bouche spéciale pour la dégustation, son ventre à triple étage. Il ressemblait au bon Silène poursuivant le dieu Bacchus. Nous nous embrassâmes avec transport.

Hippel voyageait dans le même but que moi: amateur distingué, il voulait fixer son opinion sur la nuance de certains coteaux, qui lui avaient toujours laissé quelques doutes. Nous poursuivîmes de compagnie.

Hippel était d'une gaieté folle; il traça notre itinéraire dans les vignobles du Rhingau. Parfois nous faisions halte pour donner une accolade à nos cruches et pour écouter le silence qui régnait au loin.

La nuit était assez avancée, lorsque nous arrivâmes devant une petite auberge accroupie au versant de la côte. Nous mîmes pied à terre. Hippel jeta un coup d'œil à travers une petite fenêtre presqu'au niveau du sol : sur une table brillait une lampe, à côté de la lampe dormait une vieille femme.

« Hé! cria mon camarade, ouvrez, la mère.»

La vieille femme tressaillit, se leva, et s'approchant de la fenêtre, elle colla sa figure ratatinée contre l'une des vitres. On eût dit un de ces vieux portraits flamands, où l'ocre et le bistre se disputent la préséance.

Quand la vieille sibylle nous eut distingués, elle grimaça un sourire et nous ouvrit la porte.

« Entrez, Messieurs, entrez, dit-elle d'une voix chevrotante; je vais éveiller mon fils; soyez les bienvenus.

— Un picotin pour nos chevaux, un bon souper pour nous, s'écria Hippel.

— Bien, bien, » fit la vieille avec empressement.

Elle sortit à petits pas, et nous l'entendîmes monter un escalier plus roide que l'échelle de Jacob.

Nous restâmes quelques minutes dans une salle basse , enfumée. Hippel courut à la cuisine et vint m'apprendre qu'il avait constaté la présence de plusieurs quartiers de lard dans la cheminée.

« Nous souperons, dit-il en se caressant le ventre, oui, nous souperons. »

Les planches crièrent au-dessus de nos têtes, et presque aussitôt un vigoureux gaillard, vêtu d'un simple pantalon, la poitrine nue, les cheveux ébouriffés, ouvrit la porte, fit quatre pas et sortit sans nous dire un mot.

La vieille alluma du feu et le beurre se mit à rire dans la poêle.

Le souper fut servi. On posa sur la table un jambon flanqué de deux bouteilles, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc.

« Lequel préférez-vous? demanda l'hôtesse.

— Il faut voir, » répondit Hippel en présentant son verre à la vieille, qui lui versa du vin rouge.

Elle emplit aussi le mien. Nous goûtâmes : c'était un vin âpre et fort. Il avait je ne sais quel goût particulier, un parfum de verveine, de cyprès! J'en bus quelques gouttes, et une tristesse profonde s'empara de mon âme. Hippel, au contraire, fit claquer sa langue d'un air satisfait.

« Fameux! dit-il, fameux! D'où le tirez-vous, bonne mère?

— D'un coteau voisin, dit la vieille, avec un sourire étrange.

— Fameux coteau, reprit Hippel, en se versant une nouvelle rasade. »

Il me sembla qu'il buvait du sang.

« Quelle diable de figure fais-tu, Ludwig? me dit-il. Est-ce que tu as quelque chose?

— Non, répondis-je, mais je n'aime pas le vin rouge.

— Il ne faut pas disputer des goûts, observa Hippel, en vidant la bouteille et en frappant sur la table.

— Du même, s'écria-t-il, toujours du même, et surtout pas de mélange, belle hôtesse! Je m'y connais. Morbleu! ce vin-là me ranime, c'est un vin généreux. »

Hippel se rejeta sur le dossier de sa chaise. Sa figure me parut se décomposer. D'un seul trait je vidai la bouteille de vin blanc, alors la joie me revint au cœur. La préférence de mon ami pour le vin rouge me parut ridicule, mais excusable.

Nous continuâmes à boire jusqu'à une heure du matin, lui du rouge, moi du blanc.

Une heure du matin! C'est l'heure d'audience de madame la Fantaisie. Les caprices de l'imagination étalent leurs robes diaphanes brodées de cristal et d'azur, comme celles de la mouche, du scarabée, de la demoiselle des eaux dormantes.

Une heure! c'est alors que la musique céleste chatouille l'oreille du rêveur, et souffle dans son âme l'harmonie des sphères invisibles. Alors trotte la souris, alors la chouette déploie ses ailes de duvet et passe silencieuse au-dessus de nos têtes.

« Une heure, dis-je à mon camarade, il faut prendre du repos, si nous voulons partir demain. »

Hippel se leva tout chancelant.

La vieille nous conduisit dans une chambre à deux lits et nous souhaita un bon sommeil.

Nous nous déshabillâmes; je restai debout le dernier pour éteindre la lumière. A peine étais-je couché que Hippel dormait profondément; sa respiration ressemblait au souffle de la tempête. Je ne pus fermer l'œil, mille figures bizarres voltigeaient autour de moi; les gnômes, les diablotins, les sorcières de Walpürgis exécutaient au plafond leur danse cabalistique. Singulier effet du vin blanc!

Je me levai, j'allumai ma lampe, et, attiré par une curiosité invincible, je m'approchai du lit de Hippel. Sa figure était rouge, sa bouche entr'ouverte, le sang faisait battre ses tempes, ses lèvres remuaient comme s'il eût voulu

parler. Longtemps je me tins immobile près de lui, j'aurais voulu plonger mon regard au fond de son âme; mais le sommeil est un mystère impénétrable, comme la mort, il garde ses secrets.

Tantôt la figure de Hippel exprimait la terreur, tantôt la tristesse, tantôt la mélancolie; parfois, elle se contractait, on eût dit qu'il allait pleurer.

Cette bonne figure, faite pour éclater de rire, avait un caractère étrange sous l'impression de la douleur.

Que se passait-il au fond de cet abîme? Je voyais bien quelques vagues monter à la surface, mais d'où venaient ces commotions profondes? Tout à coup le dormeur se leva, ses paupières s'ouvrirent, et je vis que ses yeux étaient blancs. Tous les muscles de son visage tressaillirent, sa bouche sembla vouloir jeter un cri d'horreur ; puis il retomba et j'entendis un sanglot.

« Hippel! Hippel! » m'écriai-je, en lui versant une cruche d'eau sur la tête.

Il s'éveilla.

« Ah! dit-il, Dieu soit loué, c'était un rêve! Mon cher Ludwig, je te remercie de m'avoir éveillé.

— C'est fort bien, mais tu vas me raconter ce que tu rêvais.

— Oui... demain... laisse-moi dormir... j'ai sommeil.

— Hippel, tu es un ingrat; demain tu auras tout oublié.

— Cordieu! reprit-il, j'ai sommeil... je n'y tiens plus... laisse-moi... laisse-moi. »

Je ne voulus pas lâcher prise.

« Hippel, tu vas retomber dans ton rêve, et cette fois je t'abandonnerai sans miséricorde.»

Ces mots produisirent un effet admirable.

« Retomber dans mon rêve! s'écria-t-il en sautant du lit. Vite mes habits, mon cheval, je pars! Cette maison est maudite. Tu as raison, Ludwig, le diable habite entre ces murs. Allons-nous-en! »

Il s'habillait avec précipitation. Quand il eut fini, je l'arrêtai.

« Hippel, lui dis-je, pourquoi nous sauver? Il n'est que trois heures du matin, reposons-nous. »

J'ouvris une fenêtre, et l'air frais de la nuit pénétrant dans la chambre dissipa toutes ses craintes.

Appuyé sur le bord de la croisée, il me raconta ce qui suit :

« Nous avons parlé hier des plus fameux vignobles du Rhingau, me dit-il. Quoique je n'aie jamais parcouru ce pays, mon esprit s'en préoccupa sans doute, et le gros vin que nous avons bu donna une couleur sombre à mes idées. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je m'imaginais dans mon rêve, être le bourgmestre de Welche (village voisin), et je m'identifiais tellement avec ce personnage, que je pourrais t'en faire la description comme de moi-même. Ce bourgmestre était un homme de taille moyenne et presque aussi gros que moi; il portait un habit à grandes basques et à boutons de cuivre ; le long de ses jambes, il y avait une autre rangée de petits boutons tête de clou. Un chapeau à trois cornes coiffait sa tête chauve; enfin, c'était un homme d'une gravité stupide, ne buvant que de l'eau, n'estimant que l'argent, et ne songeant qu'à étendre ses propriétés.

« Comme j'avais pris l'habit du bourgmestre, j'en avais pris aussi le caractère. Je me serais méprisé, moi, Hippel, si j'avais pu me connaître. Animal de bourgmestre que j'étais! Ne vaut-il pas mieux vivre gaiement et se moquer de l'avenir, que d'entasser écus sur écus et distiller de la bile? Mais c'est bien... me voilà bourgmestre.

« Je me lève de mon lit, et la première chose qui m'inquiète, c'est de savoir si les ouvriers travaillent à ma vigne. Je prends une croûte de pain pour déjeuner. Une croûte de pain! faut-il être ladre, avare? Moi qui mange ma côtelette et qui bois ma bouteille tous les matins. Enfin, c'est égal, je prends, c'est-à-dire le bourgmestre prend une croûte de pain et la met dans sa poche. Il recommande à sa vieille gouvernante de balayer la chambre, et de préparer le dîner pour onze heures : du bouilli et des pommes de terre, je crois. Un pauvre dîner! N'importe... Il sort.

« Je pourrais te faire la description de la route, de la montagne, me dit Hippel, je les ai sous les yeux.

« Est-il possible qu'un homme, dans ses rêves, puisse se figurer ainsi un paysage? Je voyais des champs, des jardins, des prairies, des vignobles. Je pensais : celui-ci est à Pierre; cet autre à Jacques; cet autre à Henri; et je m'arrêtais devant quelques-unes de ces parcelles, en me disant : « Diable, le trèfle de Jacob est superbe; » et plus loin : « Diable, cet arpent de vigne me conviendrait beaucoup. » Mais pendant ce temps-là je sentais une espèce d'étourdissement, un mal de tête indéfinissable. Je pressai le pas. Comme il était grand matin, tout à coup le soleil se leva, et la chaleur devint excessive. Je suivais un petit sentier qui montait à travers les vignes, sur le versant de la côte. Ce sentier allait aboutir derrière les décombres d'un vieux château, et je voyais plus loin mes quatre arpents. Je me hâ-

tais d'y arriver. J'étais tout essoufflé en pénétrant au milieu des ruines, je fis halte pour reprendre haleine ; le sang bourdonnait dans mes oreilles, et mon cœur heurtait ma poitrine, comme le marteau frappe l'enclume. Le soleil était en feu. Je voulus reprendre ma route; mais tout à coup je fus atteint comme d'un coup de massue, je roulai derrière un pan de muraille, et je compris que je venais d'être frappé d'apoplexie.

« Alors un sombre désespoir s'empara de moi. « Je suis mort, me dis-je; l'argent que j'ai amassé avec tant de peine, les arbres que j'ai cultivés avec tant de soin, la maison que j'ai bâtie, tout est perdu, tout passe à mes héritiers. Ces misérables, auxquels je n'aurais pas voulu donner un kreutzer, vont s'enrichir à mes dépens. Oh! traîtres, vous serez heureux de mon malheur... vous prendrez les clefs dans ma poche, vous partagerez mes biens, vous dépenserez mon or.... Et moi.... moi... j'assisterai à ce pillage! Quel affreux supplice! »

« Je sentis mon âme se détacher du cadavre, mais elle resta debout à côté.

« Cette âme de bourgmestre vit que son cadavre avait la figure bleue et les mains jaunes.

« Comme il faisait très-chaud et qu'une sueur de mort découlait du front, de grosses mouches vinrent se poser sur le visage ; il y en eut une qui entra dans le nez... le cadavre ne bougea point! Bientôt toute la figure en fut couverte et l'âme désolée ne put les chasser!

« Elle était là... là, pendant des minutes, qu'elle comptait comme des siècles : son enfer commençait.

« Une heure passa, la chaleur augmentait toujours ; pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel!

« Une chèvre parut le long des ruines ; elle broutait le lierre, les herbes sauvages qui croissent au milieu de ces décombres. En passant près de mon pauvre corps, elle fit un bond de côté, puis revint, ouvrit ses grands yeux avec inquiétude, flaira les environs et poursuivit sa course capricieuse sur la corniche d'une tourelle. Un jeune pâtre qui l'aperçut alors accourut pour la ramener; mais en voyant le cadavre, il jeta un grand cri et se mit à courir de toutes ses forces vers le village.

« Une autre heure, lente comme l'éternité, se passa. Enfin, un chuchotement, des pas se firent entendre derrière l'enceinte, et mon âme vit gravir lentement... lentement... M. le juge de paix, suivi de son greffier et de plusieurs autres personnes. Je les reconnus tous. Ils firent une exclamation à ma vue :

« C'est notre bourgmestre! »

« Le médecin s'approcha de mon corps, et chassa les mouches qui s'envolèrent en tourbillonnant comme un essaim. Il regarda, souleva un bras déjà roide, puis il dit avec indifférence :

« Notre bourgmestre est mort d'un coup d'apoplexie foudroyante; il doit être là depuis ce matin. On peut l'enlever d'ici, et l'on fera bien de l'enterrer au plus vite, car cette chaleur hâte la décomposition.

—Ma foi, dit le greffier, entre nous, la commune ne perd pas grand'chose. C'était un avare, un imbécile; il ne comprenait rien de rien.

—Oui, ajouta le juge, et il avait l'air de tout critiquer.

—Ce n'est pas étonnant, dit un autre, les sots se croient toujours de l'esprit.

—Il faudra envoyer les porteurs, reprit le médecin, leur fardeau sera lourd, cet homme avait plus de ventre que de cervelle.

—Je vais dresser l'acte de décès. A quelle heure le fixerons-nous? demanda le greffier.

—Mettez hardiment qu'il est mort à quatre heures.

—L'avare, dit un paysan, il allait épier ses ouvriers, pour avoir un prétexte de leur rogner quelques sous à la fin de la semaine.

Puis, croisant les bras sur sa poitrine, et regardant le cadavre :

« Eh bien, bourgmestre, fit-il, à quoi te sert maintenant d'avoir pressuré le pauvre monde? La mort t'a fauché tout de même!

—Qu'est-ce qu'il a dans sa poche? » dit un autre.

Il sortit ma croûte de pain.

« Voici son déjeuner! »

« Tous partirent d'un éclat de rire.

« En devisant de la sorte, ces messieurs se dirigèrent vers l'issue des ruines. Ma pauvre âme les entendit encore quelques instants; le bruit cessa peu à peu. Je restai dans la solitude et le silence.

« Les mouches revinrent par milliers.

« Je ne saurais dire combien de temps se passa, reprit Hippel, car dans mon rêve les minutes n'avaient pas de fin.

« Cependant les porteurs arrivèrent, ils maudirent le bourgmestre en enlevant mon cadavre. L'âme du pauvre homme les suivit, plongée dans une douleur inexprimable. Je redescendis le chemin par lequel j'étais venu; mais, cette fois, je voyais mon corps porté devant moi sur une civière.

« Lorsque nous arrivâmes devant ma maison, je trouvai beaucoup de gens qui m'attendaient; je reconnus mes cousins et mes cousines jusqu'à la quatrième génération!

« On déposa le brancard, ils me passèrent tous en revue.

« C'est bien lui, disait l'un.

— Il est bien mort, » disait l'autre.

« Ma gouvernante arriva aussi, et joignant les mains d'un air pathétique :

« Qui aurait pu prévoir ce malheur? s'écria-t-elle. Un homme gros et gras, bien portant! Que nous sommes peu de chose! »

« Ce fut toute mon oraison funèbre.

« On me porta dans une chambre et l'on m'étendit sur un lit de paille.

« Quand l'un de mes cousins tira les clefs de ma poche, je voulus jeter un cri de rage. Malheureusement, les âmes n'ont plus de voix; enfin, mon cher Ludwig, je vis ouvrir mon secrétaire, compter mon argent, évaluer mes créances, je vis poser des scellés, je vis ma gouvernante dérober en cachette mes plus belles nippes; et, quoique la mort m'eût affranchi de tous les besoins, je ne pus m'empêcher de regretter jusqu'aux liards que je voyais enlever.

« On me déshabilla, on me revêtit d'une chemise, on me cloua entre quatre planches, et j'assistai à mes propres funérailles.

« Quand ils me descendirent dans la fosse, le désespoir s'empara de mon âme: tout était perdu! C'est alors que tu m'éveillas, Ludwig; et je crois encore entendre la terre crouler sur mon cercueil. »

Hippel se tut, et je vis un frisson parcourir tout son corps.

Nous restâmes longtemps méditatifs, sans échanger une parole; le chant d'un coq nous avertit que la nuit touchait à sa fin, les étoiles parurent s'effacer à l'approche du jour. D'autres coqs lancèrent leurs voix perçantes dans l'espace, et se répondirent d'une ferme à l'autre. Un chien de garde sortit de sa niche pour faire sa ronde matinale; puis une alouette, encore ensommeillée, gazouilla quelques notes de sa joyeuse chanson.

« Hippel, dis-je à mon camarade, il est temps de partir, si nous voulons profiter de la fraîcheur.

— C'est vrai, me dit-il, mais avant tout, il faut se mettre quelque chose sous la dent. »

Nous descendîmes, l'aubergiste était en train de s'habiller; quand il eut passé sa blouse, il nous servit les débris de notre repas; il emplit une de mes cruches de vin blanc, l'autre de vin rouge, il sella nos deux haridelles et nous souhaita un bon voyage.

Nous n'étions pas encore à une demi-lieue de l'auberge lorsque mon ami Hippel, toujours dévoré par la soif, prit une gorgée de vin rouge.

« Prrr! fit-il comme frappé de vertige. Mon rêve, mon rêve de la nuit. »

Il mit son cheval au trot pour échapper à cette vision, qui se peignait en caractères étranges dans sa physionomie; je le suivis de loin, ma pauvre rossinante réclamait des ménagements.

Le soleil se leva, une teinte pâle et rose envahit l'azur sombre du ciel, les étoiles se perdirent au milieu de cette lumière éblouissante, comme un gravier de perles dans les profondeurs de la mer.

Aux premiers rayons du matin, Hippel arrêta son cheval et m'attendit.

« Je ne sais, me dit-il, quelles sombres idées se sont emparées de moi. Ce vin rouge doit avoir quelque vertu singulière, il flatte mon gosier, mais il attaque mon cerveau.

—Hippel, lui répondis-je, il ne faut pas se dissimuler que certaines liqueurs renferment les principes de la fantaisie et même de la fantasmagorie. J'ai vu des hommes gais devenir tristes, des hommes tristes devenir gais, des hommes d'esprit devenir stupides, et réciproquement, avec quelques verres de vin dans l'estomac. C'est un profond mystère; quel être insensé oserait mettre en doute cette puissance magique de la bouteille? N'est-ce pas le sceptre d'une force supérieure, incompréhensible, devant laquelle nous devons incliner le front, puisque tous nous en subissons parfois l'influence divine ou infernale? »

Hippel reconnut la force de mes arguments, et resta silencieux, comme perdu dans une immense rêverie.

Nous cheminions par un étroit sentier, qui serpente sur les bords de la Queich. Les oiseaux faisaient entendre leur ramage, la perdrix jetait son cri guttural, en se cachant sous les larges feuilles de vignes. Le paysage était magnifique, la rivière murmurait en fuyant à travers de petits ravins. A droite et à gauche, se déroulaient les coteaux chargés de superbes récoltes.

Notre route formait un coude au versant de la côte. Tout à coup, mon ami Hippel resta immobile, la bouche ouverte, les mains étendues dans l'attitude de la stupeur; puis, rapide comme une flèche, il se retourna pour fuir, mais je saisis la bride de son cheval.

« Hippel, qu'as-tu? m'écriai-je, est-ce que Satan s'est mis en embuscade devant toi? Est-ce que l'ange de Balaam a fait briller son glaive à tes yeux?

— Laisse-moi, disait-il en se débattant, mon rêve, c'est mon rêve!

— Allons, calme-toi, Hippel, le vin rouge renferme sans doute des propriétés nuisibles;

prends une gorgée de celui-ci, c'est un suc généreux qui écarte les sombres imaginations du cerveau de l'homme. »

Il but avidement; cette liqueur bienfaisante rétablit l'équilibre entre ses facultés.

Nous versâmes sur le chemin ce vin rouge qui était devenu noir comme de l'encre; il forma de gros bouillons en pénétrant dans la terre, et il me sembla entendre comme de sourds mugissements, des voix confuses, des soupirs, mais si faibles qu'on eût dit qu'ils s'échappaient d'une contrée lointaine, et que notre oreille de chair ne pouvait les saisir, mais seulement les fibres les plus intimes du cœur. C'était le dernier soupir d'Abel, lorsque son frère l'abattit sur l'herbe, et que la terre s'abreuva de son sang.

Hippel était trop ému pour faire attention à ce phénomène, mais j'en fus profondément frappé. En même temps je vis un oiseau noir, gros comme le poing, sortir d'un buisson et s'échapper en jetant un petit cri de terreur.

« Je sens, me dit alors Hippel, que deux principes contraires luttent dans mon être, le noir et le blanc, le principe du bien et du mal, marchons! »

Nous poursuivîmes notre route.

« Ludwig, reprit bientôt mon camarade, il se passe dans ce monde des choses tellement étranges, que l'esprit doit s'humilier en tremblant. Tu sais que je n'ai jamais parcouru ce pays. Eh bien, hier je rêve, et aujourd'hui je vois de mes yeux la fantaisie du rêve se dresser devant moi; regarde ce paysage, c'est le même que j'ai vu pendant mon sommeil. Voici les ruines du vieux château où je fus atteint d'apoplexie. Voici le sentier que j'ai parcouru, et là-bas se trouvent mes quatre arpents de vigne. Il n'y a pas un arbre, pas un ruisseau, pas un buisson, que je ne reconnaisse, comme si je les avais vus cent fois. Lorsque nous aurons tourné le coude du chemin, nous verrons au fond de la vallée, le village de Welche : la deuxième maison à droite est celle du bourgmestre; elle a cinq fenêtres en haut sur la façade, quatre en bas et la porte. A gauche de ma maison, c'est-à-dire de la maison du bourgmestre, tu verras une grange, une écurie. C'est là que j'enfermais mon bétail. Derrière, dans une petite cour, sous une vaste échoppe, se trouve un pressoir à deux chevaux. Enfin, mon cher Ludwig, tel que je suis, me voilà ressuscité. Le pauvre bourgmestre te regarde par mes yeux, il te parle par ma bouche, et si je ne me souvenais pas qu'avant d'être bourgmestre, ladre, avare, riche propriétaire, j'ai été Hippel, le bon vivant, j'hésiterais à dire qui je suis, car ce que je vois me rappelle une autre existence, d'autres habitudes, d'autres idées. »

Tout se passa comme Hippel me l'avait prédit; nous vîmes le village de loin, au fond d'une superbe vallée, entre deux riches coteaux, les maisons éparpillées au bord de la rivière; la deuxième à droite était celle du bourgmestre.

Tous les individus que nous rencontrâmes, Hippel eut un vague souvenir de les avoir connus; plusieurs lui parurent même tellement familiers, qu'il fut sur le point de les appeler par leur nom; mais le mot restait sur sa langue, il ne pouvait le dégager de ses autres souvenirs. D'ailleurs, en voyant l'indifférente curiosité avec laquelle on nous regardait, Hippel sentit bien qu'il était inconnu, et que sa figure masquait entièrement l'âme défunte du bourgmestre.

Nous descendîmes dans une auberge, que mon ami me signala comme la meilleure du village, il la connaissait de longue date.

Nouvelle surprise : la maîtresse de l'auberge était une grosse commère, veuve depuis plusieurs années, et que le bourgmestre avait convoitée en secondes noces,

Hippel fut tenté de lui sauter au cou, toutes ses vieilles sympathies se réveillèrent à la fois. Cependant il parvint à se modérer : le véritable Hippel combattait en lui les tendances matrimoniales du bourgmestre. Il se borna donc à lui demander, de son air le plus aimable, un bon déjeuner et le meilleur vin de l'endroit.

Lorsque nous fûmes attablés, une curiosité bien naturelle porta Hippel à s'informer de ce qui s'était passé dans le village depuis sa mort.

« Madame, dit-il à notre hôtesse avec un sourire flatteur, vous avez sans doute connu l'ancien bourgmestre de Welche?

— Est-ce celui qui est mort, il y a trois ans, d'un coup d'apoplexie? demanda-t-elle.

— Précisément, répondit mon camarade en fixant sur la dame un regard curieux.

— Ah! si je l'ai connu! s'écria la commère, cet original, ce vieux ladre qui voulait m'épouser. Si j'avais su qu'il mourrait si tôt, j'aurais accepté. Il me proposait une donation mutuelle au dernier survivant. »

Cette réponse déconcerta un peu mon cher Hippel; l'amour-propre du bourgmestre était horriblement froissé en lui. Pourtant il se contint.

« Ainsi, vous ne l'aimiez pas, Madame? dit-il.

—Comment est-il possible d'aimer un homme laid, sale, repoussant, ladre, avare? »

Hippel se leva pour se regarder dans la glace. En voyant ses joues pleines et rebondies, il sourit à sa figure, et revint se placer devant un poulet, qu'il se mit à déchiqueter.

« Au fait, dit-il, le bourgmestre pouvait être laid, crasseux; cela ne prouve rien contre moi.

— Seriez-vous de ses parents? demanda l'hôtesse toute surprise.

— Moi! je ne l'ai jamais connu. Je dis seulement que les uns sont laids, les autres beaux; parce qu'on a le nez placé au milieu de la figure comme votre bourgmestre, cela ne prouve pas qu'on lui ressemble.

— Oh! non, dit la commère, vous n'avez aucun trait de sa famille.

— D'ailleurs, reprit mon camarade, je ne suis pas avare, moi, ce qui démontre que je ne suis pas votre bourgmestre. Apportez encore deux bouteilles de votre meilleur vin. »

La dame sortit, et je saisis cette occasion d'avertir Hippel de ne pas se lancer dans des conversations qui pourraient trahir son incognito.

« Pour qui me prends-tu, Ludwig? s'écria-t-il furieux. Sache que je ne suis pas plus bourgmestre que toi, et la preuve, c'est que mes papiers sont en règle. »

Il tira son passe-port. L'hôtesse rentrait.

« Madame, dit-il, est-ce que votre bourgmestre ressemblait à ce signalement? »

Il lut :

« Front moyen, nez gros, lèvres épaisses, yeux gris, taille forte, cheveux bruns.

— A peu près, dit la dame, excepté qu'il était chauve. »

Hippel passa la main dans ses cheveux en s'écriant :

« Le bourgmestre était chauve, et personne n'osera soutenir que je suis chauve. »

L'hôtesse crut que mon ami était fou, mais comme il se leva en payant, elle ne dit rien.

Arrivé sur le seuil, Hippel se tourna vers moi et me dit d'une voix brusque :

« Partons!

— Un instant, mon cher ami, lui répondis-je, tu vas d'abord me conduire au cimetière où repose le bourgmestre.

— Non! s'écria-t-il, non! jamais! Tu veux donc me précipiter dans les griffes de Satan?... Moi! debout sur ma propre tombe! Mais ce serait contraire à toutes les lois de la nature. Tu n'y songes pas, Ludwig?

—Calme-toi, Hippel, lui dis-je. Tu es en ce moment sous l'empire des puissances invisibles. Elles étendent sur toi leurs réseaux si déliés, si transparents, que nul ne peut les apercevoir... Il faut un effort pour les dissoudre, il faut restituer l'âme du bourgmestre, et cela n'est possible que sur sa tombe. Voudrais-tu être larron de cette pauvre âme? Ce serait un vol manifeste; je connais trop ta délicatesse pour te supposer capable d'une telle infamie. »

Ces arguments invincibles le décidèrent.

« Eh bien, oui, dit-il, j'aurai le courage de fouler aux pieds ces restes dont j'emporte la plus lourde moitié. A Dieu ne plaise qu'un tel larcin me soit imputé. Suis-moi, Ludwig, je vais te conduire. »

Il marchait à pas rapides, précipités, tenant à la main son chapeau, les cheveux épars, agitant les bras, allongeant les jambes, comme un malheureux qui accomplit le dernier acte du désespoir et s'excite lui-même pour ne pas faiblir.

Nous traversâmes d'abord plusieurs petites, ruelles, ensuite le pont d'un moulin, dont la roue pesante déchirait une blanche nappe d'écume; puis nous suivîmes un sentier qui parcourait une prairie, et nous arrivâmes enfin, derrière le village, près d'une muraille assez haute, revêtue de mousse et de clématites. C'était le cimetière.

A l'un des angles s'élevait l'ossuaire, à l'autre une maisonnette entourée d'un petit jardin.

Hippel s'élança dans la chambre. Là se trouvait le fossoyeur; le long des murailles, il y avait des couronnes d'immortelles. Le fossoyeur sculptait une croix; son travail l'absorbait tellement, qu'il se leva tout effrayé quand Hippel parut. Mon camarade fixa sur lui des yeux qui durent l'effrayer, car, pendant quelques secondes, il resta tout interdit.

« Mon brave homme, lui dis-je, conduisez-nous à la tombe du bourgmestre.

—C'est inutile, s'écria Hippel, je la connais. »

Et sans attendre de réponse, il ouvrit la porte qui donnait sur le cimetière, et se prit à courir comme un insensé, sautant par-dessus les tombes et criant :

« C'est là!... là!... Nous y sommes!... »

Évidemment l'esprit du mal le possédait, car il renversa sur son passage une croix blanche, couronnée de roses. La croix d'un petit enfant!

Le fossoyeur et moi nous le suivions de loin.

Le cimetière était fort vaste. Des herbes grasses, épaisses, d'un vert sombre, s'élevaient à trois pieds du sol. Les cyprès traînaient leur longue chevelure à terre; mais ce qui me frappa tout d'abord, ce fut un treillis adossé contre la muraille et couvert d'une vigne magnifique, tellement chargée de raisins, que les



A quoi te sert maintenant d'avoir pressuré le pauvre monde? (Page 52.)

grappes tombaient les unes sur les autres.

En marchant, je dis au fossoyeur :

« Vous avez là une vigne qui doit vous rapporter beaucoup.

—Oh! Monsieur, fit-il d'un air dolent, cette vigne ne me rapporte pas grand'chose. Personne ne veut de mon raisin, ce qui vient de la mort retourne à la mort. »

Je fixai cet homme. Il avait le regard faux, un sourire diabolique contractait ses lèvres et ses joues. Je ne crus pas ce qu'il me disait.

Nous arrivâmes devant la tombe du bourgmestre, elle était près du mur. En face, il y avait un énorme cep de vigne, gonflé de suc et qui en semblait gorgé comme un boa. Ses racines pénétraient sans doute jusqu'au fond des cercueils, et disputaient leur proie aux vers. De plus, son raisin était d'un rouge violet, tandis que celui des autres était d'un blanc légèrement vermeil.

Hippel, appuyé contre la vigne, paraissait un peu plus calme.

« Vous ne mangez pas ce raisin, dis-je au fossoyeur, mais vous le vendez. »

Il pâlit en faisant un geste négatif.

« Vous le vendez au village de Welche, et je puis vous nommer l'auberge où l'on boit votre vin, m'écriai-je. C'est à l'auberge de la *Fleur de lis.* »

Le fossoyeur trembla de tous ses membres. Hippel voulut se jeter à la gorge de ce misérable; il fallut mon intervention pour l'empêcher de le mettre en pièces.

« Scélérat, dit-il, tu m'as fait boire l'âme



Nous cheminions par un étroit sentier. (Page 53.)

du bourgmestre. J'ai perdu ma personnalité ! »

Mais tout à coup une idée lumineuse frappa son esprit, il se retourna contre la muraille et prit l'attitude célèbre du *mannekenpis* brabançon.

« Dieu soit loué ! dit-il en revenant à moi. J'ai rendu à la terre la quintescence du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme. »

Une heure après nous poursuivions notre route, et mon ami Hippel avait recouvré sa gaieté naturelle.

FIN DU BOURGMESTRE EN BOUTEILLE.

LE COQUILLAGE

DE L'ONCLE BERNARD

L'oncle Bernard avait un grand coquillage sur sa commode. Un coquillage aux lèvres roses n'est pas commun dans les forêts du Hundsruck, à cent cinquante lieues de la mer; Daniel Richter, ancien soldat de marine, avait rapporté celui-ci de l'Océan, comme une marque éternelle de ses voyages.

Qu'on se figure avec quelle admiration, nous autres enfants du village, nous contemplions cet objet merveilleux. Chaque fois que l'oncle sortait faire ses visites, nous entrions dans la bibliothèque, et le bonnet de coton sur la nuque, les mains dans les fentes de notre petite blouse bleue, le nez contre la plaque de marbre, nous regardions l'escargot d'Amérique, comme l'appelait la vieille servante Grédel.

Ludwig disait qu'il devait vivre dans les haies, Kasper qu'il devait nager dans les rivières; mais aucun ne savait au juste ce qu'il en était.

Or, un jour l'oncle Bernard nous trouvant à discuter ainsi, se mit à sourire. Il déposa son tricorne sur la table, prit le coquillage entre ses mains et s'asseyant dans son fauteuil :

« Écoutez un peu ce qui se passe là-dedans, » dit-il.

Aussitôt, chacun appliqua son oreille à la coquille, et nous entendîmes un grand bruit, une plainte, un murmure, comme un coup de vent, bien loin au fond des bois. Et tous, nous nous regardions l'un l'autre émerveillés.

« Que pensez-vous de cela? » demanda l'oncle; mais personne ne sut que lui répondre. Alors, il nous dit d'un ton grave :

« Enfants, cette grande voix qui bourdonne, c'est le bruit du sang qui coule dans votre tête, dans vos bras, dans votre cœur et dans tous vos membres. Il coule ici comme de petites sources vives, là comme des torrents, ailleurs comme des rivières et de grands fleuves. Il baigne tout votre corps à l'intérieur, afin que tout puisse y vivre, y grandir et y prospérer, depuis la pointe de vos cheveux jusqu'à la plante de vos pieds.

« Maintenant, pour vous faire comprendre pourquoi vous entendez ces bruits au fond du coquillage, il faut vous expliquer une chose. Vous connaissez l'écho de la Roche-Creuse, qui vous renvoie votre cri quand vous criez, votre chant quand vous chantez, et le son de votre corne, lorsque vous ramenez vos chèvres de l'Altenberg le soir. Eh bien, ce coquillage est un écho semblable à celui de la Roche-Creuse; seulement, lorsque vous l'approchez de votre oreille, c'est le bruit de ce qui se passe en vous qu'il vous renvoie, et ce bruit ressemble à toutes les voix du ciel et de la terre, car chacun de nous est un petit monde : celui qui pourrait voir la centième partie des merveilles qui s'accomplissent dans sa tête durant une seconde, pour le faire vivre et penser, et dont il n'entend que le murmure au fond de la coquille, celui-là tomberait à genoux et pleurerait longtemps, en remerciant Dieu de ses bontés infinies.

« Plus tard, quand vous serez devenus des hommes, vous comprendrez mieux mes paroles et vous reconnaîtrez que j'avais raison.

« Mais, en attendant, mes chers amis, veillez bien sur votre âme, conservez-la sans tache, c'est elle qui vous fait vivre? le Seigneur l'a mise dans votre tête pour éclairer votre petit monde, comme il a mis son soleil au ciel pour éclairer et réchauffer l'univers.

« Vous saurez, mes enfants, qu'il y a dans ce monde des pays où le soleil ne luit pour ainsi

dire jamais. Ces pays-là sont bien tristes. Les hommes ne peuvent pas y rester; on n'y voit point de fleurs, point d'arbres, point de fruits, point d'oiseaux, rien que de la glace et de la neige; tout y est mort! Voilà ce qui vous arriverait, si vous laissiez obscurcir votre âme; votre petit monde vivrait dans les ténèbres et dans la tristesse; vous seriez bien malheureux!

« Évitez donc avec soin ce qui peut troubler votre âme : la paresse, la gourmandise, la désobéissance, et surtout le mensonge; toutes ces vilaines choses sont comme des vapeurs venues d'en bas, et qui finissent par couvrir la lumière que le Seigneur a mise en nous.

« Si vous tenez votre âme au-dessus de ces nuages, elle brillera toujours comme un beau soleil et vous serez heureux! »

Ainsi parla l'oncle Bernard, et chacun écouta de nouveau, se promettant à lui-même de suivre ses bons conseils, et de ne pas laisser les vapeurs d'en bas obscurcir son âme.

Combien de fois, depuis, n'ai-je pas tendu l'oreille aux bourdonnements du coquillage! Chaque soir, aux beaux jours de l'automne, en rentrant de la pâture, je le prenais sur mes genoux, et la joue contre son émail rose, j'écoutais avec recueillement. Je me représentais les merveilles dont nous avait parlé l'oncle Bernard, et je pensais :—Si l'on pouvait voir ces choses par un petit trou, c'est ça qui doit être beau!

Mais ce qui m'étonnait encore plus que tout le reste, c'est qu'à force d'écouter, il me semblait distinguer, au milieu du bourdonnement du coquillage, l'écho de toutes mes pensées, les unes douces et tendres, les autres joyeuses; elles chantaient comme les mésanges et les fauvettes au retour du printemps, et cela me ravissait. Je serais resté là des heures entières, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, respirant à peine pour mieux entendre, si notre vieille Grédel ne m'avait crié :

« Fritzel, à quoi penses-tu donc? Ote un peu cet escargot de ton oreille et mets la nappe; voici M. le docteur qui rentre. »

Alors je déposais le coquillage sur la commode en soupirant, je mettais le couvert de l'oncle et le mien au bout de la table; je prenais la grande carafe et j'allais chercher de l'eau à la fontaine.

Pourtant, un jour, la coquille de l'oncle Bernard me rendit des sons moins agréables; sa musique devint sévère et me causa la plus grande frayeur. C'est qu'aussi je n'avais pas lieu d'être content de moi, des nuages sombres obscurcissaient mon âme; c'était ma faute, ma très-grande faute! Mais il faut que je vous raconte cela depuis le commencement. Voici comment les choses s'étaient passées.

Ludwig et moi, dans l'après-midi de ce jour, nous étions à garder nos chèvres sur le plateau de l'Altenberg; nous tressions la corde de notre fouet, nous sifflions, nous ne pensions à rien.

Les chèvres grimpaient à la pointe des rochers, allongeant le cou, la barbe en pointe sur le ciel bleu. Notre vieux chien Bockel, tout édenté, sommeillait, sa longue tête de loup entre les pattes.

Nous étions là, couchés à l'ombre d'un bouquet de *sapineaux*, quand tout à coup Ludwig étendit son fouet vers le ravin et me dit :

« Regarde là-bas, au bord de la grande roche, sur ce vieux hêtre, je connais un nid de merles. »

Alors je regardai, et je vis le vieux merle qui voltigeait de branche en branche, car il savait déjà que nous le regardions.

Mille fois l'oncle Bernard m'avait défendu de dénicher des oiseaux; et puis le nid était au-dessus du précipice, dans la fourche d'une grande branche moisie. Longtemps, longtemps je regardai cela tout rêveur. Ludwig me disait :

« Il y a des jeunes; ce matin, en allant cueillir des mûres dans les ronces, je les ai bien entendus demander la becquée; demain ils s'envoleront, car ils doivent avoir des plumes. »

Je ne disais toujours rien, mais le diable me poussait. A la fin, je me levai, je m'approchai de l'arbre, au milieu des bruyères, et j'essayai de l'embrasser : il était trop gros! Malheureusement, près de là poussait un hêtre plus petit et tout vert. Je grimpai dessus, et, le faisant pencher, j'attrapai la première branche de l'autre.

Je montai. Les deux merles poussaient des cris plaintifs et tourbillonnaient dans les feuilles. Je ne les écoutais pas. Je me mis à cheval sur la branche moisie, pour m'approcher du nid, que je voyais très-bien; il y avait trois petits et un œuf, cela me donnait du courage. Les petits allongeaient le cou, leur gros bec jaune ouvert jusqu'au fond du gosier, et je croyais déjà les tenir. Mais comme j'avançais, les jambes pendantes et les mains en avant, tout à coup la branche cassa comme du verre, et je n'eus que le temps de crier : — Ah! mon Dieu! — Je tournai deux fois, et je tombai sur la grosse branche au-dessous, où je me cramponnai d'une force terrible. Tout l'arbre tremblait jusqu'à la racine, et l'autre branche descendait, en râclant les rochers avec un bruit qui me faisait dresser les cheveux sur la tête; je la regardai malgré moi jusqu'au fond du

ravin; elle tomba dans le torrent et s'en alla, tournoyant au milieu de l'écume, jusqu'au grand entonnoir où je ne la vis plus.

Alors je remontai doucement au tronc, les genoux bien serrés, demandant pardon à Dieu, et je me laissai glisser tout pâle dans les bruyères. Les deux vieux merles voltigeaient encore autour de moi, jetant des cris lamentables. Ludwig s'était sauvé; mais comme il descendait le sentier de l'Altenberg, tournant la tête par hasard, il me vit sain et sauf, et revint en criant tout essoufflé :

« Te voilà!... Tu n'es pas tombé de la roche?

— Oui, lui dis-je, sans presque pouvoir remuer la langue, me voilà... Le bon Dieu m'a sauvé! Mais allons-nous-en... allons-nous-en... j'ai peur! »

Il était bien sept heures du soir, le soleil rouge se couchait entre les sapins; j'en avais assez ce jour-là de garder les chèvres. Le chien ramena notre troupeau, qui se mit à descendre le sentier dans la poussière jusqu'à Hirschland. Ni Ludwig ni moi nous ne soufflions joyeusement dans notre corne, comme les autres soirs, pour entendre l'écho de la Roche-Creuse nous répondre.

La peur nous avait saisis et mes jambes tremblaient encore.

Une fois au village, pendant que les chèvres s'en allaient à droite, à gauche, bêlant à toutes les portes d'étables, je dis à Ludwig :

« Tu ne raconteras rien?

— Sois tranquille. »

Et je rentrai chez l'oncle Bernard. Il était allé dans la haute montagne voir un vieux bûcheron malade. Grédel venait de dresser la table. Quand l'oncle n'était pas de retour sur les huit heures du soir, nous soupions seuls ensemble. C'est ce que nous fîmes comme d'habitude. Puis Grédel ôta les couverts et lava la vaisselle dans la cuisine. Moi, j'entrai dans notre bibliothèque, et je pris le coquillage, non sans inquiétude. Dieu du ciel, comme il bourdonnait! Comme j'entendais les torrents et les rivières mugir! et comme, au milieu de tout cela, les cris plaintifs des vieux merles, le bruit de la branche qui râclait les rochers et le frémissement de l'arbre s'entendaient! Et comme je me représentais les pauvres petits oiseaux écrasés sur une pierre! — c'était terrible... terrible!

Je me sauvai dans ma petite chambre au-dessus de la grange, et je me couchai; mais le sommeil ne venait pas, la peur me tenait toujours.

Vers dix heures, j'entendis l'oncle arriver en trottant dans le silence de la nuit. Il fit halte à notre porte et conduisit son cheval à l'écurie, puis il entra. Je l'entendis ouvrir l'armoire de la cuisine et manger un morceau sur le pouce, selon son habitude quand il rentrait tard.

« S'il savait ce que j'ai fait! » me disais-je en moi-même.

A la fin il se coucha. Moi, j'avais beau me tourner, me retourner, mon agitation était trop grande pour dormir; je me représentais mon âme noire comme de l'encre : j'aurais voulu pleurer. Vers minuit, mon désespoir devint si grand, que j'aimai mieux tout avouer. Je me levai, je descendis en chemise et j'entrai dans la chambre à coucher de l'oncle Bernard, qui dormait, une veilleuse sur la table.

Je m'agenouillai devant son lit. Lui, s'éveillant en sursaut, se leva sur le coude et me regarda tout étonné.

« C'est toi, Fritzel, me dit-il, que fais-tu donc là, mon enfant?

—Oncle Bernard, m'écriai-je en sanglotant, pardonnez-moi, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

—Qu'as-tu donc fait? dit-il tout attendri.

—J'ai grimpé sur un hêtre de l'Altenberg pour dénicher des merles, et la branche s'est cassée!

—Cassée? Oh! mon Dieu!...

—Oui, et le Seigneur m'a sauvé, en permettant que je m'accroche à une autre branche. Maintenant les vieux merles me redemandent leurs petits; ils volent autour de moi, ils m'empêchent de dormir. »

L'oncle se tut longtemps. Je pleurais à chaudes larmes.

« Oncle, m'écriai-je encore, ce soir j'ai bien écouté dans la coquille, tout est cassé, tout est bouleversé, jamais on ne pourra tout raccommoder. »

Alors il me prit le bras et dit au bout d'un instant d'une voix solennelle :

« Je te pardonne!... Calme-toi... Mais que cela te serve de leçon. Songe au chagrin que j'aurais eu, si l'on t'avait rapporté mort dans cette maison. Eh bien, le pauvre père et la pauvre mère des petits merles sont aussi désolés que je l'aurais été moi-même : Ils redemandent leurs enfants! Tu n'as pas songé à cela. Puisque tu te repens, il faut bien que je te pardonne. »

En même temps il se leva, me fit prendre un verre d'eau sucrée et me dit :

« Va-t'en dormir... Les pauvres vieux ne t'inquiéteront plus... Dieu te pardonne à cause de ton chagrin... Tu dormiras maintenant. Mais à partir de demain tu ne garderas plus

les chèvres; un garçon de ton âge doit aller à l'école. »

Je remontai donc dans ma chambre plus tranquille, et je m'endormis heureusement.

Le lendemain l'oncle Bernard me conduisit lui-même chez notre vieil instituteur Tobie Veyrius. Pour dire la vérité, cela me parut dur les premiers jours, de rester enfermé dans une chambre du matin au soir, sans oser remuer, oui, cela me parut bien dur; je regrettais le grand air! mais on n'arrive à rien ici-bas sans se donner beaucoup de peine. Et puis le travail finit par devenir une douce habitude; c'est même, tout bien considéré, la plus pure et la plus solide de nos jouissances. Par le travail seul on devient un homme, et l'on se rend utile à ses semblables.

Aujourd'hui l'oncle Bernard est bien vieux; il passe son temps assis dans le grand fauteuil derrière le poêle, en hiver, et l'été, sur le banc de pierre devant la maison, à l'ombre de la vigne qui couvre la façade. Moi, je suis médecin; je le remplace. Le matin au petit jour je monte à cheval, et je ne rentre que le soir, harassé de fatigue. C'est une existence pénible, surtout à l'époque des grandes neiges; eh bien, cela ne m'empêche pas d'être heureux.

Le coquillage est toujours à sa place. Quelquefois, en rentrant de mes courses dans la montagne, je le prends comme au bon temps de ma jeunesse, et j'écoute bourdonner l'écho de mes pensées; elles ne sont pas toujours joyeuses, parfois même elles sont tristes, — lorsqu'un de mes pauvres malades est en danger de mort, et que je ne puis rien pour le secourir, — mais jamais elles ne sont menaçantes, comme le soir de l'aventure du nid de merles.

Celui-là seul est heureux, mes chers amis, qui peut écouter sans crainte la voix de sa conscience : riche ou pauvre, il goûte la félicité la plus complète qu'il soit donné à l'homme de connaître en ce monde.

FIN DU COQUILLAGE DE L'ONCLE BERNARD.

LA TRESSE NOIRE

Il y avait bien quinze ans que je ne songeais plus à mon ami Taifer, quand, un beau jour, son souvenir me revint à la mémoire. Vous dire comment, pourquoi, me serait chose impossible. Les coudes sur mon pupitre, les yeux tout grands ouverts, je rêvais au bon temps de notre jeunesse. Il me semblait parcourir la grande allée des Marronniers à Charleville, et je fredonnais involontairement le joyeux refrain de Georges :

« Versez, amis, versez à boire ! »

Puis tout à coup, revenant à moi, je m'écriai : « A quoi diable songes-tu? Tu te crois jeune encore ! Ah ! ah ! ah ! pauvre fou ! »

Or, à quelques jours de là, rentrant vers le soir de la chapelle Louis-de-Gonzague, j'aperçus en face des écuries du haras un officier de spahis en petite tenue, le képi sur l'oreille et la bride d'un superbe cheval arabe au bras. La physionomie de ce cheval me parut singulièrement belle; il inclinait la tête par-dessus l'épaule de son maître et me regardait fixement. Ce regard avait quelque chose d'humain.

La porte de l'écurie s'ouvrit, l'officier remit au palefrenier la bride de son cheval, et se tournant de mon côté, nos yeux se rencontrèrent : c'était Taifer ! Son nez crochu, ses petites moustaches blondes, rejoignant une barbiche taillée en pointe, ne pouvaient me laisser aucun doute, malgré les teintes ardentes du soleil d'Afrique empreintes sur sa face.

Taifer me reconnut, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit, pas un sourire n'effleura ses lèvres. Il vint à moi lentement, me tendit la main et me dit : « Bonjour, Théodore, tu vas toujours bien ? » comme s'il ne m'eût quitté que de la veille. Ce ton simple m'étonna tellement, que je répondis de même : « Mais oui, Georges, pas mal.

—Allons, tant mieux, fit-il, tant mieux. » Puis il me prit le bras et me demanda : « Où allons-nous?

—Je rentrais chez moi.

— Eh bien, je t'accompagne. »

Nous descendîmes la rue de Clèves tout rêveurs. Arrivés devant ma porte, je grimpai l'étroit escalier. Les éperons de Taifer résonnaient derrière moi, cela me paraissait étrange. Dans ma chambre, il jeta son képi sur le piano, et prit une chaise. Je déposai mon cahier de musique dans un coin, et, m'étant assis, nous restâmes tout méditatifs en face l'un de l'autre.

Au bout de quelques minutes, Taifer me demanda d'un son de voix très-doux :

« Tu fais donc toujours de la musique, Théodore ?

—Toujours, je suis organiste de la cathédrale.

—Ah ! et tu joues toujours du violon ?

—Oui.

—Te rappelles-tu, Théodore, la chansonnette de Louise ? »

En ce moment, tous les souvenirs de notre jeunesse se retracèrent avec tant de vivacité à mon esprit, que je me sentis pâlir; sans proférer un mot, je détachai mon violon de la muraille, et je me mis à jouer la chansonnette de Louise, mais si bas... si bas... que je croyais seul l'entendre.

Georges m'écoutait, les yeux fixés devant lui ; à la dernière note il se leva, et, me prenant les mains avec force, il me regarda longtemps.

« Encore un bon cœur celui-là, dit-il, comme se parlant à lui-même. — Elle t'a trompé, n'est-ce pas ? elle t'a préféré M. Stanislas, à cause de ses breloques et de son coffre-fort ? »

Je m'assis en pleurant.

Taifer fit trois ou quatre tours dans la chambre, et, s'arrêtant tout à coup, il se prit à considérer ma guitare en silence; puis il la décrocha, ses doigts en effleurèrent les cordes, et je fus surpris de la netteté bizarre de ces quelques notes rapides ; mais Georges rejeta l'instrument, qui rendit un soupir plaintif; sa figure devint sombre, il alluma une cigarette et me souhaita le bonsoir.

Je l'écoutai descendre l'escalier. Le bruit de ses pas retentissait dans mon cœur.

Quelques jours après ces événements, j'appris que le capitaine Taifer s'était installé dans une chambre donnant sur la place Ducale. On le voyait fumer sa pipe sur le balcon, mais il ne faisait attention à personne. Il ne fréquentait point le café des officiers. Son unique distraction était de monter à cheval et de se promener le long de la Meuse, sur le chemin de halage.

Chaque fois que le capitaine me rencontrait, il me criait de loin :

« Bonjour, Théodore ! »

J'étais le seul auquel il adressât la parole.

Vers les derniers jours d'automne, monseigneur de Reims fit sa tournée pastorale. Je fus très-occupé durant ce mois; il me fallut tenir l'orgue en ville et au séminaire, je n'avais pas une minute à moi. Puis, quand monseigneur fut parti, tout retomba dans le calme habituel. On ne parlait plus du capitaine Taifer. Le capitaine avait quitté son logement de la place Ducale; il ne faisait plus de promenades; et d'ailleurs, dans le grand monde, il n'était question que des dernières fêtes, et des grâces infinies de monseigneur; moi-même je ne pensais plus à mon vieux camarade.

Un soir, que les premiers flocons de neige voltigeaient devant ma fenêtre, et que, tout grelottant, j'allumais mon feu et préparais ma cafetière, j'entends des pas dans l'escalier. « C'est Georges! » me dis-je. La porte s'ouvre. En effet, c'était lui, toujours le même. Seulement un petit manteau de toile cirée cachait les broderies d'argent de sa veste bleu-de-ciel. Il me serra la main et me dit :

« Théodore, viens avec moi, je souffre aujourd'hui, je souffre plus que d'habitude.

—Je veux bien, lui répondis-je en passant ma redingote, je veux bien, puisque cela te fait plaisir. »

Nous descendîmes la rue silencieuse, en longeant les trottoirs couverts de neige.

A l'angle du jardin des Carmes, Taifer s'arrêta devant une maisonnette blanche à persiennes vertes; il en ouvrit la porte, nous entrâmes, et je l'entendis refermer derrière nous. D'antiques portraits ornaient le vestibule, l'escalier en coquille était d'une élégance rare ; au haut de l'escalier, un burnous rouge pendait au mur. Je vis tout cela rapidement, car Taifer montait vite. Quand il m'ouvrit sa chambre, je fus ébloui ; monseigneur lui-même n'en a pas de plus somptueuse : sur les murs à fond d'or, se détachaient de grandes fleurs pourpres, des armes orientales et de superbes pipes turques incrustées de nacre. Les meubles d'acajou avaient une forme accroupie, massive, vraiment imposante. Une table ronde, à plaque de marbre vert, jaspé de bleu, supportait un large plateau de laque violette, et sur le plateau, un flacon ciselé renfermant une essence couleur d'ambre.

Je ne sais quel parfum subtil se mêlait à l'odeur résineuse des pommes de pin qui brûlaient dans l'âtre.

« Que ce Taifer est heureux! me disais-je, il a rapporté tout cela de ses campagnes d'Afrique. Quel riche pays! Tout s'y trouve en abondance : l'or, la myrrhe et l'encens, et des fruits incomparables, et de grandes femmes pâles aux yeux de gazelle, plus flexibles que les palmiers, selon le *Cantique des Cantiques.* »

Telles étaient mes réflexions.

Taifer bourra une de ses pipes et me l'offrit; lui-même venait d'allumer la sienne, une superbe pipe turque à bouquin d'ambre.

Nous voilà donc étendus nonchalamment sur des coussins amarante, regardant le feu déployer ses tulipes rouges et blanches sur le fond noir de la cheminée.

J'écoutais les cris des moineaux blottis sous les gouttières, et la flamme ne m'en paraissait que plus belle.

Taifer levait de temps en temps sur moi ses yeux gris, puis il les abaissait d'un air rêveur.

« Théodore, me dit-il enfin, à quoi penses-tu?

—Je pense qu'il aurait mieux valu pour moi faire un tour d'Afrique, que de rester à Charleville, lui répondis-je; combien de souffrances et d'ennuis je me serais épargnés, que de richesses j'aurais acquises! Ah! Louise avait bien raison de me préférer M. Stanislas, je n'aurais pu la rendre heureuse! »

Taifer sourit avec amertume.

« Ainsi, dit-il, tu envies mon bonheur? »

J'étais tout stupéfait, car Georges, en ce moment, ne se ressemblait plus à lui-même; une émotion profonde l'agitait, son regard était voilé de larmes. Il se leva brusquement et fut se poser devant une fenêtre, tambourinant sur les vitres, et sifflant entre ses dents je ne sais quel air de la *Gazza Ladra.* Puis il pirouetta et vint emplir deux petits verres de sa liqueur ambrée.

« A ta santé! camarade, dit-il.

—A la tienne! Georges. »

Nous bûmes.

Une saveur aromatique me monta subitement au cerveau. J'eus des éblouissements ; un bien-être indéfinissable, une vigueur surprenante me pénétra jusqu'à la racine des cheveux.



La branche cassa comme du verre. (Page 59.)

« Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je.

—C'est un cordial, fit-il; on pourrait le nommer un rayon de soleil d'Afrique, car il renferme la quintessence des aromates les plus rares du sol africain.

—C'est délicieux. Verse-m'en encore un verre, Georges.

—Volontiers, mais noue d'abord cette tresse de cheveux à ton bras. »

Il me présentait une natte de cheveux noirs, luisants comme du bronze.

Je n'eus aucune objection à lui faire, seulement cela me parut étrange. Mais à peine eusje vidé mon second verre, que cette tresse s'insinua, je ne sais comment, jusqu'à mon épaule. Je la sentis glisser sous mon bras et se tapir près de mon cœur.

« Taifer, m'écriai-je, ôte-moi ces cheveux, ils me font mal ! »

Mais lui répondit gravement :

« Laisse-moi respirer !

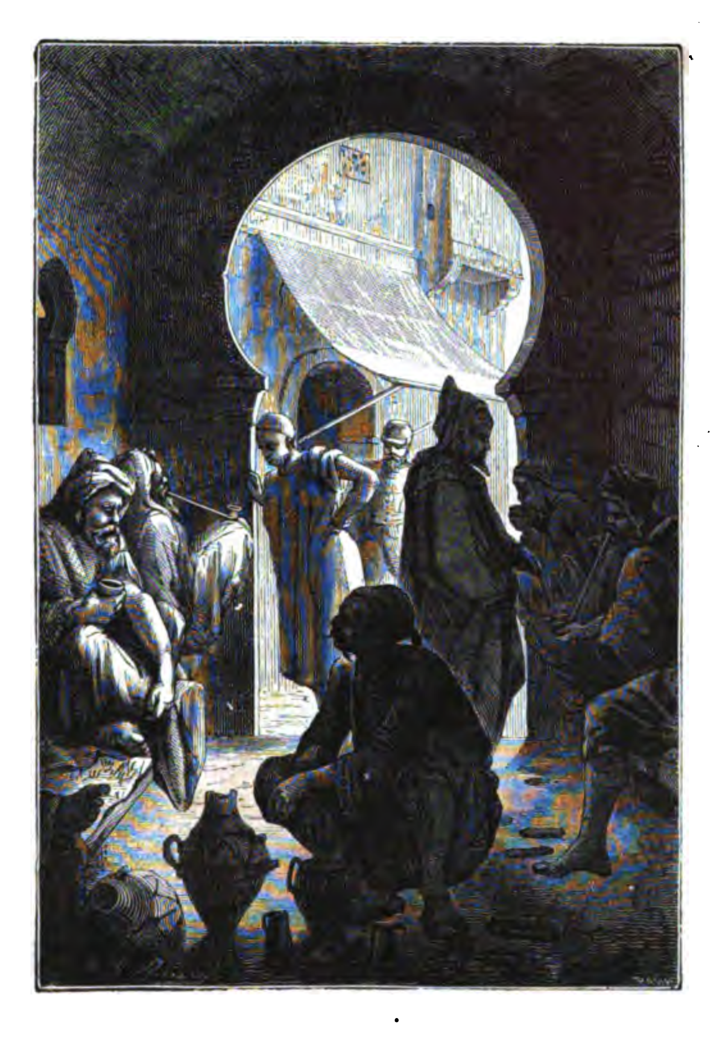
—Ote-moi cette tresse, ôte-moi cette tresse, repris-je. Ah ! je vais mourir !

—Laisse-moi respirer, dit-il encore.

—Ah ! mon vieux camarade... Ah ! Taifer... Georges !... ôte-moi cette tresse de cheveux... elle m'étrangle !

—Laisse-moi respirer ! » fit-il avec un calme terrible.

Alors je me sentis faiblir... Je m'affaissai sur moi-même... Un serpent me mordait au cœur. Il se glissait autour de mes reins... Je sentais ses anneaux froids couler lentement sur ma nuque et se nouer à mon cou.



Au fond de cette voûte... (Page 70.)

Je m'avançai vers la fenêtre en gémissant, et je l'ouvris d'une main tremblante. Un froid glacial me saisit, et je tombai sur mes genoux, invoquant le Seigneur ! Subitement la vie me revint. Quand je me redressai, Taifer, pâle comme la mort, me dit :

« C'est bien, je t'ai ôté la tresse. »

Et montrant son bras :

« La voilà ! »

Puis, avec un éclat de rire nerveux :

« Ces cheveux noirs valent bien les cheveux blonds de ta Louise, n'est-ce pas ?... Chacun porte sa croix, mon brave... plus ou moins stoïquement, voilà tout. Mais souviens-toi que l'on s'expose à de cruels mécomptes, en enviant le bonheur des autres, car la vipère est deux fois *vipère*, dit le proverbe arabe, lorsqu'elle siffle au milieu des roses ! »

J'essuyai la sueur qui ruisselait de mon front, et je m'empressai de fuir ce lieu de délices, hanté par le spectre du remords.

Ah ! qu'il est doux, mes chers amis, de se reposer sur un modeste escabeau, en face d'un petit feu couvert de cendre, d'écouter sa théière babiller avec le grillon au coin de l'âtre, et d'avoir au cœur un lointain souvenir d'amour, qui nous permette de verser de temps en temps une larme sur nous-même !

FIN DE LA TRESSE NOIRE.

LE TALION

I

En 1845,—dit le docteur Renaut,—je fus attaché comme chirurgien aide-major a l'hôpital militaire de Constantine.

Cet hôpital s'élève à l'intérieur de la *Kasba*, sur un rocher à pic de trois à quatre cents pieds de hauteur. Il domine à la fois la ville, le palais du gouverneur, et la plaine immense aussi loin que peuvent s'étendre les regards.

C'est un point de vue sauvage et grandiose; de ma fenêtre, ouverte aux brises du soir, je voyais les corneilles et les gypaètes tourbillonner autour du roc inaccessible, et se retirer dans les fissures aux derniers rayons du crépuscule. Il m'était facile de jeter mon cigare dans le Rummel, qui serpente au pied de la muraille gigantesque.

Pas un bruit, pas un murmure ne troublait le calme de mes études, jusqu'à l'heure où la trompette et le tambour retentissaient dans les échos de la forteresse, rappelant nos hommes à la caserne.

La vie de garnison n'a jamais eu de charmes pour moi ; je n'ai jamais pu me faire à l'absinthe, au rhum, au petit verre de cognac. A l'époque dont je parle, on appelait cela manquer d'esprit de corps ; mes facultés gastriques ne me permettaient pas d'avoir ce genre d'esprit.

Je me bornais donc à voir mes salles, à tracer mes prescriptions, à remplir mon service; puis je rentrais chez moi prendre quelques notes, feuilleter mes auteurs, rédiger mes observations.

Le soir, à l'heure où le soleil retire lentement ses rayons de la plaine, le coude sur l'appui de ma fenêtre, je me reposais en rêvant à ce grand spectacle de la nature, toujours le même dans sa régularité merveilleuse, et cependant éternellement nouveau. Une caravane lointaine se déroulant au flanc des collines ; un Arabe galopant aux extrêmes limites de l'horizon, comme un point perdu dans le vide; quelques chênes-liéges découpant en vignette leur feuillage sur les bandes pourpres du couchant; et puis, au loin, bien loin, au-dessus de moi, ce tourbillonnement des oiseaux de proie sillonnant l'azur sombre de leurs ailes tranchantes, immobiles : tout cela m'intéressait, me captivait; je serais resté là des heures entières, si le devoir ne m'eût ramené forcément à la table de dissection.

Du reste, personne ne trouvait à critiquer mes goûts, sauf un certain lieutenant de voltigeurs nommé Castagnac, dont il faut que je vous fasse le portrait.

Dès mon arrivée à Constantine, en descendant de voiture, une voix s'élevait derrière moi :

« Tiens ! je parie que voilà notre aide-major. »

Je me retourne et me trouve en présence d'un officier d'infanterie, long, sec, osseux, le nez rouge, la moustache grisonnante, le képi sur l'oreille, la visière poignardant le ciel, le sabre entre les jambes : c'était le lieutenant Castagnac.

Et comme je cherchais à me remettre cette étrange physionomie, le lieutenant me serrait déjà la main.

« Soyez le bienvenu, docteur. Enchanté de faire votre connaissance, morbleu ! Vous êtes fatigué, n'est-ce pas? Entrons ! je me charge de vous présenter au cercle. »

Le cercle, à Constantine, est tout bonnement la buvette, le restaurant des officiers.

Nous entrons ; car comment résister à l'enthousiasme sympathique d'un pareil homme?.. Et pourtant j'avais lu *Gil Blas !*

« Garçon, deux verres. Qu'est-ce que vous prenez, docteur ? du cognac... du rhum ?

— Non, du curaçao.

— Du curaçao ! pourquoi pas du parfait-amour?... Hé ! hé ! hé ! vous avez un drôle de goût. Garçon, un verre d'absinthe pour moi... et copieux... haut le coude !... Bien !—A votre santé, docteur !

—A la vôtre, lieutenant. »

Et me voilà dans les bonnes grâces de cet étrange personnage.

Inutile de vous dire que cette liaison ne pouvait me charmer longtemps. Je ne tardai point à m'apercevoir que mon ami Castagnac avait l'habitude de lire le journal, au quart d'heure de Rabelais. Cela vous classe un homme.

En revanche, je fis la connaissance de plusieurs officiers du même régiment, qui rirent beaucoup avec moi de cet amphitryon d'une nouvelle espèce; un d'entre eux, nommé Raymond Dutertre, brave garçon et qui ne manquait certes pas de mérite, m'apprit qu'à son arrivée au régiment, pareille chose lui était advenue.

« Seulement, ajouta-t-il, comme je déteste les carotteurs, j'ai dit son fait à Castagnac devant les camarades. Il a mal pris la chose, et, ma foi, nous sommes allés faire un tour hors des murs, où je lui ai administré un joli coup de pointe; ce qui lui a fait un tort énorme, car il jouissait d'un grand prestige et passait pour le bourreau des crânes, grâce à quelques duels heureux. »

Les choses en étaient là, quand, vers le milieu de juin, les fièvres firent leur apparition à Constantine; l'hôpital reçut, non-seulement des militaires, mais un assez grand nombre d'habitants, ce qui me força d'interrompre mes travaux pour le service.

Dans le nombre de mes malades se trouvaient précisément Castagnac et Dutertre ; mais Castagnac, lui, n'avait pas la fièvre ; il était atteint d'une affection bizarre appelée *delirium tremens*, état de délire, de tremblement nerveux particulier aux individus adonnés à l'absinthe. Il est précédé de malaises, d'insomnies, de tressaillements soudains ; la rougeur de la face, l'odeur alcoolique de l'haleine le caractérisent.

Ce pauvre Castagnac se jetait à bas de son lit, courait à quatre pattes sur le plancher comme pour attraper les rats. Il poussait des miaulements terribles, entrecoupés de ce mot cabalistique, prononcé d'un accent de fakir en extase : « Fatima !.... ô Fatima !...: » circonstance qui me fit présumer que le pauvre garçon pouvait avoir eu jadis quelque amour malheureux, dont il s'était consolé par l'abus des liqueurs spiritueuses.

Cette idée m'inspira même en sa faveur une pitié profonde. C'était quelque chose de pitoyable, que de voir ce grand corps maigre bondir à droite, à gauche, puis se roidir tout à coup comme une bûche, la face pâle, le nez bleu, les dents serrées ; on ne pouvait assister à ces crises sans frémir.

Au bout d'une demi-heure, en revenant à lui, Castagnac ne manquait pas de s'écrier chaque fois :

« Qu'ai-je dit, docteur? Ai-je dit quelque chose ?

—Mais non, lieutenant.

—Si... je dois avoir parlé... Voyons, ne me cachez rien !

—Bah ! comment puis-je me souvenir? Des mots en l'air... Tous les malades radotent plus ou moins.

—Des mots en l'air ! Quels mots ?

—Hé ! que sais-je, moi ? Si vous y tenez, j'en prendrai note à la première occasion. »

Alors il pâlissait, et me regardait d'un œil fixe qui me pénétrait jusqu'au fond de l'âme ; puis il refermait ses flasques paupières, pinçait ses lèvres et murmurait tout bas :

« Un verre d'absinthe me ferait du bien ! »

Enfin, il s'étendait, les bras le long du corps, et restait dans une immobilité stoïque.

Or, un matin, comme j'entrais dans la chambre de Castagnac, je vis accourir vers moi, du fond du corridor, mon ami Raymond Dutertre.

« Docteur, me dit-il en me tendant la main, je viens vous demander un service.

—Volontiers, mon cher, si toutefois c'est possible.

—Il s'agirait de me donner un billet de sortie pour la journée.

—Oh ! quant à cela n'y pensons pas!... Tout ce qu'il vous plaira, mais pas de billet de sortie.

—Cependant, docteur, il me semble que je suis bien... très-bien même ; je n'ai pas eu d'accès depuis quatre jours.

—Oui, mais les fièvres règnent en ville, et je ne veux pas vous exposer à une rechute.

—Accordez-moi seulement deux heures ; le temps d'aller et de venir.

—Impossible, mon cher ; n'insistez pas... ce serait inutile. Mon Dieu, je connais les ennuis de l'hôpital, je sais l'impatience qu'ont les malades de respirer l'air libre du dehors ; mais il faut de la patience, que diable !

—Alors, c'est décidé ?

— C'est décidé. Dans une huitaine, si le mieux continue, nous verrons. »

Il se retira de fort mauvaise humeur. Cela m'était indifférent; mais, comme je me retournais, quelle ne fut pas ma surprise de voir Castagnac, les yeux tout grands ouverts, suivre son camarade d'un regard étrange.

« Eh bien! lui dis-je, comment êtes-vous ce matin?

—Bien, très-bien, fit-il brusquement. C'est Raymond qui va là-bas?

—Oui.

—Que voulait-il?

—Oh! rien... il venait me demander un billet de sortie que je lui ai refusé.

—Ah! vous avez refusé?

—Parbleu!... cela va sans dire. »

Alors Castagnac respira longuement, et, s'affaissant sur lui-même, il parut retomber dans sa somnolence.

Je ne sais quelle vague appréhension venait de me saisir; l'accent de cet homme m'avait agacé les nerfs; je sortis à mon tour tout rêveur.

Ce jour même, un de mes malades mourut; je fis transporter le corps dans la salle de dissection, et, vers neuf heures du soir, en revenant de la pension, je descendis l'escalier qui mène à l'amphithéâtre.

Figurez-vous une petite salle voûtée, haute de quinze pieds et large de vingt; ses deux fenêtres s'ouvrent sur le précipice, du côté de la grande route de Philippeville.—Au fond est une table inclinée, et, sur la table, le cadavre que je me proposais d'étudier.

Après avoir déposé ma lampe sur une pierre saillante, ménagée dans le mur à cet effet, et déployé ma trousse, je commençai mon travail qui se prolongea près de deux heures sans interruption.

Depuis longtemps le rappel était sonné; le seul bruit qui vînt à moi dans le silence était le pas cadencé de la sentinelle, ses temps d'arrêt lorsqu'elle posait la crosse à terre; puis, d'heure en heure, le passage de la ronde, le qui-vive, le chuchotement lointain du mot d'ordre, le vacillement du fallot jetant un éclair par-dessus la rampe: bruits rapides, heurtés, dont l'éloignement progressif semblait faire grandir le silence.

Il était près de onze heures et la fatigue me gagnait, lorsque, regardant par hasard du côté de la fenêtre ouverte, je fus saisi du plus étrange spectacle: toute une rangée de chouettes, petites, grises, les plumes ébouriffées, les yeux verdâtres et louches fixés sur ma lampe, se pressaient au bord de la croisée, se repoussant l'une l'autre et cherchant à se faire place.

Ces oiseaux hideux, attirés par l'odeur de la chair, n'attendaient que mon départ pour fondre sur leur proie.

Vous dire l'horreur que me causa cette apparition serait chose impossible. Je me précipitai vers la fenêtre; toutes disparurent au milieu des ténèbres, comme de grandes feuilles mortes emportées par la brise.

Mais, au même instant, un bruit singulier frappa mon oreille, un bruit presque imperceptible dans le vide de l'abîme. Je m'inclinai, la main sur la barre, regardant dehors et retenant mon haleine pour mieux entendre.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouvait la chambre du lieutenant Castagnac, et, au-dessous, entre le précipice et le mur de l'hôpital, passait un sentier large tout au plus d'un pied, et tout couvert des débris de bouteilles et de poteries qu'y jetaient les infirmiers.

Or, à cette heure de la nuit, où le moindre bruit, le plus léger soupir devient perceptible, je distinguais les pas et les tâtonnements d'un homme marchant sur ce rebord.

« Dieu fasse, me disais-je, que la sentinelle ne l'ait pas vu! Qu'il hésite une seconde, et sa chute est infaillible! »

Je terminais à peine cette réflexion qu'une voix rauque, étouffée, la voix de Castagnac, cria brusquement dans le silence:

« Raymond... où vas-tu? »

Cette exclamation me traversa jusqu'à la moelle des os.

C'était un arrêt de mort.

En effet, au même instant, quelques débris glissèrent sur le talus, puis le long de la rampe escarpée, j'entendis quelqu'un se cramponner avec de longs soupirs.

La sueur froide me découlait de la face... J'aurais voulu voir... descendre... appeler au secours... ma langue était glacée.

Tout à coup il y eut un gémissement... puis... rien!... Je me trompe: une sorte d'éclat de rire saccadé suivit... une fenêtre se referma brusquement, avec un bruit de vitres qui se brisent.

Et le silence profond, continu, étendit son linceul sur ce drame épouvantable.

Que vous dirai-je, mes chers amis?. La terreur m'avait fait reculer jusqu'au fond de la salle, et là, tremblant, les cheveux hérissés, les yeux fixés devant moi, je restai plus de vingt minutes, écoutant bondir mon cœur et cherchant à comprimer de la main ses pulsations.

Au bout de ce temps, j'allai machinalement refermer la fenêtre; je pris la lampe, je montai l'escalier et je suivis le corridor qui menait à ma chambre.

Je me couchai, mais il me fut impossible de fermer l'œil; j'entendais ces soupirs, ces longs soupirs de la victime, puis l'éclat de rire de l'assassin!

« Assassiner sur la grand'route, le pistolet au poing, me disais-je, c'est affreux sans doute; mais assassiner d'un mot, sans danger!... »

Au dehors, le siroco s'était élevé: il se démenait dans la plaine avec des gémissements lugubres, apportant jusqu'à la cime du roc le sable et le gravier du désert.

Du reste, la violence même des sensations qui venaient de m'agiter me faisait éprouver un besoin de sommeil presque invincible. L'effroi seul me tenait éveillé. Je me représentais le grand Castagnac en chemise, penché hors de sa fenêtre, le cou tendu, suivant du regard sa victime jusque dans les profondeurs ténébreuses du précipice, et cela me glaçait le sang.

« C'est lui! me disais-je, c'est lui!... S'il se doutait que j'étais là!... »

Alors il me semblait entendre les planches du corridor crier sous un pas furtif, et je me levais sur le coude, la bouche entr'ouverte, prêtant l'oreille.

Cependant le besoin de repos finit par l'emporter, et, vers trois heures, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Il était grand jour quand je m'éveillai; le coup de vent de la nuit était tombé, le ciel pur et le calme si profond, que je doutai de mes souvenirs; je crus avoir fait un vilain rêve.

Chose étrange, j'éprouvais une sorte de crainte à vérifier mes impressions. Je descendis remplir mon service, et ce n'est qu'après avoir visité toutes mes salles, examiné longuement chaque malade, que je me rendis enfin chez Dutertre.

Je frappe à sa porte; point de réponse!.. J'ouvre; son lit n'est pas défait. J'appelle les infirmiers, j'interroge ; je demande où est le lieutenant Dutertre; personne ne l'avait vu depuis la veille au soir.

Alors, recueillant tout mon courage, j'entrai dans la chambre de Castagnac.

Un rapide coup d'œil vers la fenêtre m'apprit que deux vitres étaient brisées; je me sentis pâlir, mais, reprenant aussitôt mon sang-froid:

« Quel coup de vent cette nuit! m'écriai-je; qu'en dites-vous, lieutenant? »

Lui, tranquillement assis, les coudes sur la table, sa longue figure osseuse entre les mains, faisait mine de lire sa théorie. Il était impassible, et, levant sur moi son morne regard :

« Parbleu! fit-il en m'indiquant la fenêtre, deux vitres défoncées ; rien que ça, hé! hé! hé!

—Il paraît, lieutenant, que cette chambre est plus exposée que les autres, ou peut-être aviez-vous laissé la fenêtre ouverte? »

Une contraction musculaire imperceptible brida les joues du vieux soudard.

« Ma foi non, dit-il en me regardant d'un air étrange, elle était fermée.

—Ah! »

Puis m'approchant pour lui prendre le pouls :

« Et la santé, comment va-t-elle?

—Mais pas mal.

—En effet... il y a du mieux... Un peu d'agitation... D'ici quinze jours, lieutenant, vous serez rétabli... je vous le promets... Seulement, alors, tâchez de vous modérer... plus de poison vert... ou sinon... prenez-y bien garde! »

Malgré le ton de bonhomie que je m'efforçais de prendre, ma voix tremblait. Le bras du vieux scélérat, que je tenais dans la main, me produisait l'effet d'un serpent. J'aurais voulu fuir. Et puis cet œil fixe, inquiet, qui ne me quittait pas... c'était horrible!

Pourtant je me contins.

Au moment de sortir, revenant tout à coup comme pour réparer un oubli:

« A propos, lieutenant, Dutertre n'est pas venu vous voir? »

Un frisson passa dans ses cheveux gris.

« Dutertre?

—Oui... il est sorti... il est sorti depuis hier... on ne sait ce qu'il est devenu... Je supposais...

—Personne n'est venu me voir, fit-il avec une petite toux sèche, personne! »

Il reprit son livre, et moi je refermai la porte, convaincu de son crime comme de la lumière du jour.

Malheureusement, je n'avais pas de preuves.

« Si je le dénonce, me disais-je en regagnant ma chambre, il niera, c'est évident; et s'il nie, quelle preuve pourrai-je donner de la réalité du fait?... aucune!... Mon propre témoignage ne saurait suffire. Tout l'odieux de l'accusation retombera sur ma tête, et je me serai fait un ennemi terrible. »

D'ailleurs les crimes de ce genre ne sont pas prévus par la loi. En conséquence, je résolus d'attendre, de surveiller Castagnac sans en avoir l'air, persuadé qu'il finirait par se trahir. Je me rendis chez le commandant de place, et je lui signalai simplement la disparition du lieutenant Dutertre.

Le lendemain, quelques Arabes arrivant au marché de Constantine avec leurs ânes chargés de légumes, dirent qu'on voyait, de la route

de Philippeville, un uniforme suspendu dans les airs le long des rochers de la Kasba, et que les oiseaux de proie volaient autour par centaines, remplissant le ciel de leurs cris.

C'étaient les restes de Raymond.

On eut des peines infinies à les chercher, au moyen de cordes et d'échelles fixées de distance en distance, le long de l'abîme.

Les officiers de la garnison s'entretinrent deux ou trois jours de cette étrange aventure; on fit mille commentaires sur les circonstances probables de l'événement; puis on causa d'autre chose, on reprit la partie de *bézigue* ou de piquet.

Des hommes exposés tous les jours à périr n'ont pas un grand fonds de sympathie les uns pour les autres : Jacques meurt... Pierre le remplace... Le régiment est immortel! C'est la théorie dite humanitaire en action : — « Vous êtes, donc vous serez... Car étant, vous participez de l'être éternel et infini. » — Oui, je serai... Mais quoi? — Voilà la question. Aujourd'hui lieutenant de chasseurs, et demain une motte de terre. Cela mérite qu'on y regarde à deux fois.

II

Ma position, au milieu de l'indifférence générale, était pénible; le silence me pesait comme un remords. La vue du lieutenant Castagnac excitait en moi des mouvements d'indignation, une sorte de répulsion insurmontable; le regard terne de cet homme, son sourire ironique me glaçaient le sang. Lui-même m'observait parfois à la dérobée, comme pour lire au fond de mon âme; ses regards furtifs pleins de défiance, ne me rassuraient pas du tout.

« Il se doute de quelque chose, me disais-je; s'il en était sûr, je serais perdu, car cet homme ne recule devant rien! »

Ces idées m'imposaient une contrainte intolérable; mes travaux en souffraient, il fallait sortir de l'incertitude à tout prix, mais comment?

La Providence vint à mon aide.

Je traversais un jour le guichet, sur les trois heures de l'après-midi, pour me rendre en ville, quand le caporal infirmier accourut me remettre un chiffon de papier, qu'il venait de trouver dans la tunique de Raymond.

« C'est une lettre d'une *particulière* nommée Fatima, me dit le brave homme; il paraît que cette indigène en tenait pour le lieutenant Dutertre. J'ai pensé, major, que ça pouvait vous intéresser. »

La lecture de cette lettre me jeta dans un grand étonnement; elle était très-courte et se bornait pour ainsi dire à indiquer l'heure et le lieu d'un rendez-vous; mais quelle révélation dans la signature!

« Ainsi donc, me dis-je, cette exclamation de Castagnac au plus fort de ses crises, cette exclamation : « Fatima! ô Fatima! » est le nom d'une femme... et cette femme existe... Elle aimait Dutertre!... Qui sait? C'était peut-être pour aller à ce rendez-vous, que Raymond m'avait demandé un billet de sortie!... Oui... oui... la lettre est du 3 juillet... c'est bien cela! Pauvre garçon, ne pouvant quitter l'hôpital pendant le jour, il s'est hasardé la nuit dans cet affreux chemin; et là, Castagnac l'attendait! »

Tout en réfléchissant à ces choses, je descendais la rue de la Brèche, et bientôt je me vis en face d'une voûte de briques assez basse, ouverte au vent selon l'usage oriental.

Au fond de cette voûte, un certain Sidi Houmaïum, armé d'une longue cuiller de bois, et gravement assis sur ses babouches, remuait dans un vase d'eau bouillante la poudre parfumée du moka.

Il est bon de vous dire que j'avais guéri Sidi Houmaïum d'une dartre maligne, contre laquelle les médecins et les chirurgiens du pays avaient inutilement employé toutes leurs panacées et leurs amulettes. Ce brave homme me gardait une véritable reconnaissance.

Tout autour de la *botéga* régnait une banquette recouverte de petites nattes en sparterie, et sur la banquette trônaient cinq ou six Maures coiffés du fez rouge à flocon de soie bleue, les jambes croisées, la paupière demi-close, le *chibouck* aux lèvres, savourant en silence l'arome du tabac turc et de la fève d'Arabie.

Je ne sais par quelle inspiration subite l'idée me vint aussitôt de consulter Sidi Houmaïum. Il est de ces impulsions bizarres qu'on ne peut définir, et dont nul ne saurait pénétrer la cause.

J'entre donc dans la *botéga* d'un pas solennel, à la grande stupéfaction des habitants, et je prends place sur la banquette.

Le *Kaouadji*, sans avoir l'air de me reconnaître, vient me présenter un *chibouck* et une tasse de café brûlant.

Je hume le breuvage, j'aspire le *chibouck*, le temps s'écoule lentement, et, vers six heures, la voix papelarde du *muetzin* appelle les fidèles à la prière.

Tous se lèvent en passant la main sur leur barbe, et s'acheminent vers la mosquée.

Enfin, je suis seul.

Sidi Houmaïum, promenant autour de lui

un regard inquiet, s'approche de moi, et se courbe pour me baiser la main.

« Seigneur *Taleb,* qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure?... Que puis-je pour vous rendre service?

—Tu peux me faire connaître Fatima.

—Fatima la Mauresque?

—Oui... la Mauresque.

—Seigneur *Taleb*, au nom de votre mère, ne voyez pas cette femme!

—Pourquoi?

—C'est la perdition des fidèles et des infidèles ; elle possède un charme qui tue. Ne la voyez pas!...

—Sidi Houmaïum, ma résolution est inébranlable : Fatima possède un charme, eh bien!... moi, je possède un charme plus grand. Le sien donne la mort; le mien donne la vie, la jeunesse, la beauté!... Dis-lui cela, Sidi Houmaïum; dis-lui que les rides de la vieillesse s'effacent à mon approche. Dis-lui que la pomme d'Héva, — cette pomme qui nous condamne tous à mourir, depuis l'origine des siècles, — j'en ai retrouvé les pepins, que je les ai semés, et qu'il en est sorti l'arbre de la vie, dont les fruits savoureux donnent la grâce de l'éternelle jeunesse!... Que celle qui en goûte, fût-elle vieille, laide et ratatinée comme une sorcière, dis-lui qu'elle renaît, que ses rides s'effacent, que sa peau devient blanche et douce comme un lis, ses lèvres roses et parfumées comme la reine des fleurs, ses dents éclatantes comme celles d'un jeune chacal.

—Mais, seigneur *Taleb*, s'écria le musulman, Fatima n'est pas vieille; elle est, au contraire, jeune et belle, si belle même, qu'elle ferait l'orgueil d'un sultan.

—Je le sais... elle n'est pas vieille, mais elle peut vieillir. Je veux la voir!... Souviens-toi, Sidi Houmaïum, souviens-toi de tes promesses.

—Puisque telle est votre volonté, seigneur *Taleb*, revenez demain à la même heure. Mais rappelez-vous bien ce que je vous dis : Fatima fait un vilain usage de sa beauté.

—Sois tranquille, je ne l'oublierai pas. »

Et présentant la main au *coulouglis*, je me retirai comme j'étais venu, la tête haute et le pas majestueux.

Jugez si je dus attendre avec impatience l'heure de mon rendez-vous avec Sidi-Houmaïum; je ne me possédais plus; cent fois, je traversai la grande cour, pour guetter le cri du *muetzin*, tirant le chapeau à tout venant, et causant même avec la sentinelle pour tuer le temps.

Enfin le verset du Coran se chante à la cime des airs; il plane de minaret en minaret sur la ville indolente. Je cours à la rue de la Brèche; Sidi Houmaïum fermait sa *botéga*.

« Eh bien! lui dis-je tout haletant.

—Fatima vous attend, seigneur *Taleb*. »

Il assujettit la barre, et, sans autre explication, se met à marcher devant moi.

Le ciel était d'un éclat éblouissant. Les hautes maisons blanches, véritable procession de fantômes, drapées de loin en loin d'un rayon de soleil, reflétaient sur les rares passants leur morne tristesse.

Sidi Houmaïum allait toujours sans tourner la tête, les longues manches de son *burnous* balayant presque la terre; et, tout en marchant, je l'entendais réciter tout bas en arabe, je ne sais quelles litanies semblables à celles de nos pèlerins.

Bientôt, quittant la grande rue, il s'engagea dans l'étroite ruelle de Suma, où deux personnes ne sauraient marcher de front. Là, dans la bourbe noire du ruisseau, sous de misérables échoppes, grouille toute une population de savetiers, de brodeurs sur maroquin, de marchands d'épices des Indes, d'aloès, de dattes, de parfums rares; les uns allant et venant d'un air apathique, les autres accroupis, les jambes croisées, méditant à je ne sais quoi, dans une atmosphère de fumée bleuâtre, qui s'échappe à la fois de leur bouche et de leurs narines.

Le soleil d'Afrique pénètre dans le sombre cloaque en lames d'or, effleurant ici une vieille barbe grise à nez crochu, avec son *chibouck* et sa main grasse chargée de bagues; plus loin le profil gracieux d'une belle juive, rêveuse et triste au fond de sa boutique, ou bien encore l'étalage d'un armurier, avec ses yatagans effilés, ses longs fusils de Bédouins incrustés de nacre. L'odeur de la fange se confond avec les émanations pénétrantes de l'officine. La lumière sabre les ombres, elle les découpe en franges lumineuses, elle les tamise de ses paillettes éblouissantes sans parvenir à les dissiper.

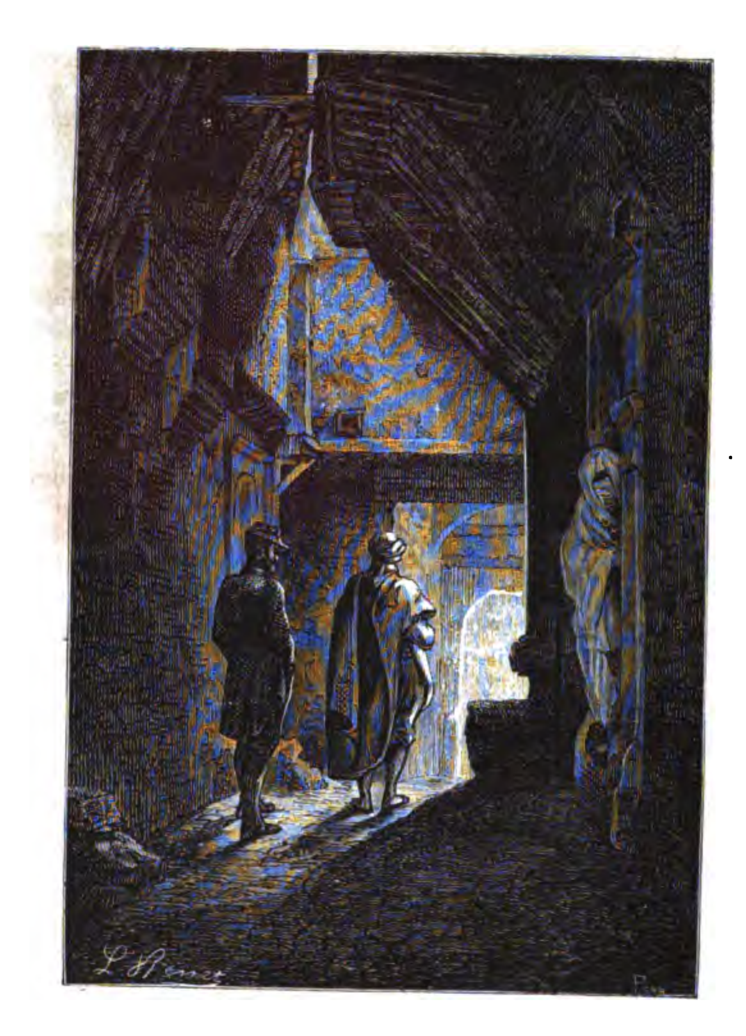
Nous allions toujours.

Tout à coup, dans l'un des détours inextricables de la ruelle, Sidi Houmaïum s'arrêta devant une porte basse et souleva le marteau.

« Tu me suivras, tu me serviras d'interprète, lui dis-je à voix basse.

—Fatima parle le français, » me répondit-il sans tourner la tête.

Au même instant, la face luisante d'une négresse parut au guichet. Sidi Houmaïum lui dit quelques mots en arabe. La porte s'ouvrit et se referma subitement sur moi. La négresse était sortie par une porte latérale que je n'a-



Il s'engagea dans l'étroite ruelle de Suma. (Page 71.)

vais pas vue, et Sidi Houmaïum était resté dans la ruelle

Après avoir attendu quelques minutes, je commençais à m'impatienter, quand une porte s'ouvrit sur la gauche, et la négresse qui m'avait introduit me fit signe d'entrer.

Je gravis quelques marches, et me trouvai dans une cour intérieure pavée de petits carreaux de faïence en mosaïque. Plusieurs portes s'ouvraient sur cette cour.

La négresse me conduisit dans une salle basse, les fenêtres ouvertes, garnies de rideaux de soie à dessins mauresques. Des coussins de perse violette régnaient tout autour; une large natte en roseaux couleur d'ambre couvrait le plancher; des arabesques interminables de fleurs et de fruits fantastiques se déroulaient au plafond; mais ce qui d'abord attira mes regards, ce fut Fatima elle-même, accoudée sur le divan, les yeux voilés de longues paupières à cils noirs, la lèvre légèrement ombrée, le nez droit et fin, les bras chargés de lourds bracelets. Elle avait de jolis pieds, et jouait nonchalamment avec ses petites babouches brodées d'or vert, quand je m'arrêtai sur le seuil.

Durant quelques secondes, la Mauresque m'observa du coin de l'œil, puis un fin sourire entr'ouvrit ses lèvres.

« Entrez, seigneur *Taleb*, fit-elle d'une voix nonchalante. Sidi Houmaïum m'a prévenue de votre visite ; je sais le motif qui vous amène. Vous êtes bien bon de vous intéresser à la pauvre Fatima, qui se fait vieille, car elle aura



Une ombre passa devant elle comme la foudre. (Page 75.)

bientôt dix-sept ans.... dix-sept ans !.... l'âge des regrets et des rides.... l'âge des repentirs tardifs. — Ah ! seigneur *Taleb*, asseyez-vous et soyez le bienvenu !... Vous m'apportez la pomme d'Héva, n'est-il pas vrai ?... la pomme qui donne la jeunesse et la beauté... Et la pauvre Fatima en a besoin ! »

Je ne savais que répondre... j'étais confus. Mais, me rappelant tout à coup le motif qui m'avait conduit là, mon sang ne fit qu'un tour, et, par l'effet des réactions extrêmes, je devins froid comme le marbre.

« Vous raillez avec grâce, Fatima, répondis-je en prenant place sur le divan, j'avais entendu célébrer votre esprit non moins que votre beauté ; je vois qu'on a dit vrai.

—Ah ! fit-elle, et par qui donc ?

—Par Dutertre.

—Dutertre ?

—Oui, Raymond Dutertre, le jeune officier qui est tombé dans l'abîme du Rummel. Celui que vous aimiez, Fatima. »

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

« Qui vous a dit que je l'aimais ? fit-elle en me regardant d'un air étrange ; c'est faux ! Est-ce lui qui vous a dit cela ?

—Non, mais je le sais ; cette lettre me le prouve, cette lettre que vous lui avez écrite, et qui est cause de sa mort... car c'est pour accourir près de vous, qu'il s'est risqué la nuit sur les rochers de la Kasba. »

A peine avais-je prononcé ces paroles, que la Mauresque se leva brusquement, les yeux étincelants d'un feu sombre.

« J'en étais sûre! s'écria-t-elle. Oui, quand la négresse est venue m'apprendre le malheur je lui ai dit : « Aïssa, c'est lui qui a fait le coup.... C'est lui! » Oh! le misérable!... »

Et comme je la regardais tout stupéfait, ne sachant ce qu'elle voulait dire, elle s'approcha de moi et me dit à voix basse :

« Mourra-t-il?... Croyez-vous qu'il mourra bientôt?... Je voudrais le voir découper!'»

Elle m'avait saisi par le bras et me regardait jusqu'au fond de l'âme. Je n'oublierai jamais la pâleur mate de cette tête, ces grands yeux noirs écarquillés, ces lèvres frémissantes.

« De qui parlez-vous donc, Fatima? lui dis-je tout ému, expliquez-vous; je ne vous comprends pas.

--De qui? de Castagnac!... Vous êtes *Taleb* à l'hôpital... Eh bien! donnez-lui du poison. C'est un brigand :—il m'a forcée d'écrire à l'officier de venir ici; moi, je ne voulais pas. Et pourtant ce jeune homme me poursuivait depuis longtemps; mais je savais que Castagnac avait une mauvaise idée contre lui. Alors, comme je refusais, il m'a menacée de sortir de l'hôpital pour venir me battre, si je n'écrivais pas tout de suite. Tenez, voici sa lettre. Je vous dis que c'est un brigand!... »

Il me répugne, mes chers amis, de vous répéter tout ce que la Mauresque m'apprit sur le compte de Castagnac. Elle me raconta l'histoire de leur liaison : après l'avoir séduite, il l'avait corrompue, et, depuis deux ans, le misérable exploitait le déshonneur de cette malheureuse; non content de cela, il la battait!

Je sortis de chez Fatima le cœur oppressé.

Sidi Houmaïum m'attendait à la porte; nous redescendîmes la ruelle de Suma.

« Prenez garde, me dit le *coulouglis* en m'observant du coin de l'œil, prenez garde, seigneur *Taleb*, vous êtes bien pâle, le mauvais ange plane sur votre tête!... »

Je serrai la main de ce brave homme et je lui répondis :

« Ne crains rien! »

Ma résolution était prise; sans perdre une minute, je montai à la Kasba; j'entrai dans l'hôpital et je frappai à la porte de Castagnac.

« Entrez! »

Il paraît que l'expresison de ma figure n'annonçait rien de bon; car, en m'apercevant, il se leva tout interdit.

« Tiens, c'est vous! fit-il en s'efforçant de sourire; je ne vous attendais pas. »

Pour toute réponse, je lui montrai la lettre qu'il avait écrite à Fatima.

Il pâlit, et l'ayant regardée quelques secondes, il voulut se précipiter sur moi; mais je l'arrêtai d'un geste.

« Si vous faites un pas, lui dis-je en portant la main à la garde de mon épée, je vous tue comme un chien!... Vous êtes un misérable. Vous avez assassiné Dutertre. J'étais à l'amphithéâtre, j'ai tout entendu... Ne niez pas! Votre conduite envers cette femme est odieuse. Un officier français descendre à un tel degré d'infamie!... Écoutez : je devrais vous livrer à la justice, mais votre déshonneur rejaillirait sur nous tous. S'il vous reste un peu de cœur, tuez-vous!... Je vous accorde jusqu'à demain. Demain, à sept heures, si je vous retrouve vivant, je vous conduirai moi-même chez le commandant de place. »

Ayant dit ces choses, je me retirai sans attendre sa réponse, et je courus donner ordre à la sentinelle d'empêcher le lieutenant Castagnac de sortir de l'hôpital sous aucun prétexte; je recommandai de même une surveillance toute spéciale au concierge, le rendant responsable de ce qui pourrait survenir en cas de négligence ou de faiblesse; puis je m'acheminai tranquillement vers la pension, comme si de rien n'était. J'y fus même plus gai que d'habitude et je prolongeai mon dîner jusqu'après huit heures.

Depuis que le crime de Castagnac m'était prouvé matériellement, je me sentais impitoyable : Raymond me criait vengeance!

Après le dîner, je me rendis chez un marchand de résine; j'y fis l'acquisition d'une torche poissée, telle que nos spahis en portent dans leurs carrousels de nuit; puis, rentrant à l'hôpital, je descendis directement à l'amphithéâtre, ayant soin d'en fermer la porte à double tour.

La voix du muetzin annonçait alors la dixième heure, les mosquées étaient désertes, la nuit profonde.

Je m'assis en face d'une fenêtre, respirant les tièdes bouffées de la brise, et m'abandonnant aux rêveries qui m'étaient si chères autrefois. Que de souffrances, que d'inquiétudes j'avais éprouvées depuis quinze jours; toute mon existence passée ne m'en offrait pas de semblables; il me semblait être échappé des griffes de l'esprit des ténèbres et jouir de ma liberté reconquise.

Le temps s'écoulait ainsi; déjà la ronde avait deux fois relevé les sentinelles, quand tout à coup des pas rapides, furtifs, se firent entendre dans l'escalier. Un coup sec retentit à la porte.

Je ne répondis pas.

Une main fébrile chercha la clef.

« C'est Castagnac ! » me dis-je tout ému.

Deux secondes se passèrent.

« Ouvrez ! » cria-t-on du dehors.

Je ne m'étais pas trompé, c'était lui !

Il y eut un silence... Puis quelque chose fut jeté sur les marches... Les pas s'éloignèrent.

Je venais d'échapper à la mort.

Mais qu'allait-il advenir ?

Dans la crainte d'une nouvelle tentative plus violente, j'allai pousser les deux gros verrous, qui faisaient de l'amphithéâtre une véritable prison.

C'était peine inutile, car, en revenant m'asseoir, je vis déjà l'ombre de Castagnac s'avancer sur la courtine. La lune, levée du côté de la ville, projetait l'ombre de l'hôpital sur le précipice. Quelques rares étoiles scintillaient à l'horizon ; pas un souffle n'agitait l'air.

Avant de s'engager sur la rampe dangereuse, le vieux soudard fit halte, regardant ma fenêtre. Son hésitation fut longue.

Au bout d'un quart d'heure, il fit le premier pas, marchant le dos appliqué contre le mur. Il était arrivé au milieu de la rampe, et se flattait sans doute déjà d'atteindre le talus qui descend à la Kasba, quand je lui jetai le cri de mort :

« Raymond, où vas-tu ? »

Mais, soit qu'il fût prêt à tout événement, soit qu'il eût plus de sang-froid que sa victime, le misérable ne bougea point, et me répondit avec un éclat de rire ironique :

« Ah ! ah ! vous êtes là, docteur, je m'en doutais. Attendez, je reviens ; nous avons un petit compte à régler ensemble. »

Alors, allumant ma torche et l'avançant au-dessus du précipice :

« Il est trop tard ! m'écriai-je ; regarde, scélérat, voici ton tombeau ! »

Et les immenses gradins de l'abîme, avec leurs rochers noirs, luisants, hérissés de figuiers sauvages, s'illuminèrent jusqu'au fond de la vallée.

C'était un coup d'œil titanique ! la lumière blanche de la poix, descendant d'etage en étage entre les rochers, agitant leurs grandes ombres dans le vide, semblait creuser les ténèbres à l'infini.

J'en fus saisi moi-même, et je reculai d'un pas comme frappé de vertige.

Mais lui... lui qui n'était séparé du gouffre que par la largeur d'une brique, de quelle terreur ne dut-il pas être foudroyé !

Ses genoux fléchirent... ses mains se cramponnèrent au mur.... Je m'avançai de nouveau : une énorme chauve-souris, chassée par la lumière, commença sa ronde funèbre autour des murailles gigantesques,—comme un rat noir aux ailes anguleuses nageant dans la flamme,—et tout au loin, bien loin, les flots du Rummel scintillèrent dans l'immensité.

« Grâce ! cria l'assassin d'une voix cassée, grâ...ce ! »

Je n'eus pas le courage de prolonger son supplice, et je lançai ma torche dans l'espace.

Elle descendit lentement, balançant sa flamme échevelée dans les ténèbres ; éclairant tour à tour les assises de l'abîme, et semant les broussailles de ses étincelles éblouissantes.

Elle n'était plus qu'un point dans la nuit, et descendait toujours, quand une ombre passa devant elle comme la foudre.

Je compris que justice était faite.

En remontant l'escalier de l'amphithéâtre, quelque chose plia sous mon pied ; je me baissai, c'était mon épée : Castagnac, avec sa perfidie habituelle, avait résolu de me tuer avec ma propre épée, pour faire croire à un suicide.

Du reste, comme je l'avais prévu, la porte de ma chambre était forcée, mon lit bouleversé, mes papiers épars : il avait fait une visite en règle chez moi.

Cette circonstance dissipa complétement le sentiment de pitié involontaire que m'inspirait la fin du misérable.

FIN DU TALION

L'INVENTEUR

Le 29 juillet 1835, Kasper Bœck, berger du village d'Hirchwiller, son large feutre incliné sur le dos, sa besace de toile filandreuse le long des reins, et son grand chien à poil fauve sur les talons, se présentait, vers neuf heures du soir, chez M. le bourgmestre Pétrousse, lequel venait de terminer son souper, et prenait un petit verre de kirschenwasser pour faciliter sa digestion.

Ce bourgmestre, grand, sec, la lèvre supérieure couverte d'une large moustache grise, avait jadis servi dans les armées de l'archiduc Charles; il était d'humeur goguenarde, et gouvernait le village au doigt et à la baguette.

« Monsieur le bourgmestre, » s'écria le berger tout ému...

Mais Pétrousse, sans attendre la fin de son discours, fronçant le sourcil, lui dit :

« Kasper Bœck, commence par ôter ton chapeau, fais sortir ton chien, et puis parle clairement, sans bégayer, afin que je te comprenne.»

Sur ce, le bourgmestre, debout près de la table, vida tranquillement son petit verre, et huma ses grosses moustaches grises avec indifférence. Kasper fit sortir son chien et revint le chapeau bas.

« Eh bien! dit Pétrousse, le voyant silencieux, que se passe-t-il?

— Il se passe, que *l'esprit* est apparu de nouveau dans les ruines de Geierstein!

— Ah! je m'en doutais. Tu l'as bien vu?

— Très-bien, monsieur le bourgmestre.

— Quelle forme a-t-il?

— La forme d'un petit homme.

— Bon! »

Alors le vieux soldat, décrochant un fusil de dessus la porte, en vérifia l'amorce et le mit en bandoulière ; puis s'adressant au berger :

« Tu vas prévenir le garde champêtre de me rejoindre dans la petite allée des Houx, lui dit-il. Ton *esprit* doit être quelque maraudeur. Mais si c'était un renard, je t'en ferais faire un bonnet à longues oreilles. »

Maître Pétrousse et l'humble Kasper sortirent. Le temps était superbe. Tandis que le berger allait frapper à la porte du garde champêtre, le bourgmestre s'enfonçait dans une petite allée de sureaux, qui serpente derrière la vieille église. Deux minutes après, Kasper et Hans Gœrner, le briquet sur la hanche, rejoignaient en courant maître Pétrousse. Tous trois s'acheminèrent vers les ruines de Geierstein.

Ces ruines, situées à vingt minutes du village, paraissent assez insignifiantes; ce sont quelques pans de murailles décrépites, de quatre à six pieds de hauteur, qui s'étendent au milieu des bruyères. Les archéologues appellent cela les aqueducs de Seranus, le camp romain du Holderloch, ou les vestiges de Théodoric, selon leur fantaisie. La seule chose qui soit vraiment remarquable dans ces ruines, c'est l'escalier d'une citerne taillée dans le roc. A l'inverse des escaliers en volute, au lieu de cercles concentriques se rétrécissant à chaque marche, la spirale de celui-ci va s'élargissant, de sorte que le fond du puits est trois fois plus large que l'ouverture. Est-ce un caprice d'architecture, ou bien quelque autre raison qui a déterminé cette construction bizarre? Peu nous importe! Le fait est qu'il en résulte dans la citerne ce vague bourdonnement que chacun peut entendre en appliquant l'oreille contre un coquillage, et que vous percevez les pas des voyageurs sur le gravier, le souffle de l'air, le murmure des feuilles, et jusqu'aux paroles lointaines de ceux qui passent au pied de la côte.

Nos trois personnages gravissaient donc le petit sentier, entre les vignes et les potagers d'Hirchwiller.

« Je ne vois rien, disait le bourgmestre en levant le nez d'un air moqueur.

— Ni moi non plus, répétait le garde champêtre, imitant le ton de l'autre.

— Il est dans le trou, murmurait le berger.

— Nous verrons... nous verrons!... » reprenait le bourgmestre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, au bout d'un quart d'heure, à l'ouverture de la citerne. Je

l'ai dit, la nuit était claire, limpide et parfaitement calme. La lune dessinait à perte de vue un de ces paysages nocturnes aux lignes bleuâtres, parsemés d'arbres grêles, dont les ombres semblent tracées au crayon noir. Les bruyères et les genêts en fleurs parfumaient l'air de leur odeur un peu âpre, et les grenouilles d'une mare voisine chantaient leur grasse antienne, entrecoupée de silences. Mais tous ces détails échappaient à nos bons campagnards ; ils ne songeaient qu'à mettre la main sur *l'esprit*.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier, tous trois firent halte et prêtèrent l'oreille, puis ils regardèrent dans les ténèbres. Rien n'apparaissait, rien ne remuait.

« Diable, dit le bourgmestre, nous avons oublié de prendre un bout de chandelle. Descends, Kasper, tu connais mieux le chemin que moi ; je te suis. »

A cette proposition, le berger recula brusquement ; s'il s'était cru, le pauvre homme aurait pris la fuite ; sa mine piteuse fit rire le bourgmestre aux éclats.

« Eh bien, Hans, puisqu'il ne veut pas descendre, montre-moi le chemin, dit-il au garde champêtre.

—Mais, monsieur le bourgmestre, répondit celui-ci, vous savez bien qu'il manque des marches, nous risquerions de nous casser le cou.

—Alors, envoie ton chien, » reprit Pétrousse.

Le berger siffla son chien, lui montra l'escalier, l'excita, mais le chien, pas plus que les autres, ne voulut risquer l'aventure.

Dans ce moment, une idée lumineuse frappa le garde champêtre :

« Hé! monsieur le bourgmestre, dit-il, si vous lâchiez un coup de fusil là-dedans.

—Ma foi, s'écria l'autre, tu as raison ; on verra clair, au moins. »

Et sans hésiter, le brave homme s'approcha de l'escalier, épaulant son fusil. Mais, par l'effet d'acoustique que j'ai signalé précédemment, *l'esprit*, le maraudeur, l'individu qui se trouvait dans la citerne, avait tout entendu. L'idée de recevoir un coup de fusil ne parut pas lui sourire, car d'une voix grêle, perçante, il cria :

« Halte! ne tirez pas, je monte! »

Alors les trois fonctionnaires se regardèrent en riant tout bas, et le bourgmestre, s'inclinant de nouveau dans l'ouverture, s'écria d'un ton rude :

« Dépêche-toi, coquin, ou je tire! »

Il arma son fusil, dont le tic-tac parut hâter l'ascension du personnage mystérieux ; on entendit rouler quelques pierres. Cependant il fallut bien encore une minute pour le voir apparaître, la citerne ayant soixante pieds de profondeur.

Que faisait cet homme au milieu de pareilles ténèbres? Ce devait être quelque grand criminel! Ainsi pensaient du moins Pétrousse et ses acolytes.

Enfin, une forme vague se détacha de l'ombre, puis lentement, progressivement, un petit homme roux et maigre, haut de quatre pieds et demi au plus, la figure jaune, l'œil étincelant comme celui d'une pie, les cheveux en désordre et les vêtements en lambeaux, sortit en criant :

« De quel droit venez-vous troubler mes études, misérables? »

Cette apostrophe grandiose ne cadrait guère avec son costume et sa physionomie ; aussi le bourgmestre indigné lui répliqua :

« Tâche de te montrer honnête, mauvais drôle, ou je commence par t'administrer une correction.

—Une correction! dit le petit homme en bondissant de colère, et se dressant sous le nez du bourgmestre.

—Oui, reprit l'autre, qui pourtant ne laissait pas d'admirer le courage du pygmée, si tu ne réponds pas d'une manière satisfaisante aux questions que je vais te poser. Je suis le bourgmestre d'Hirchwiller ; voici le garde champêtre, le berger et son chien, nous sommes plus forts que toi ; sois sage et dis-moi paisiblement qui tu es, ce que tu viens faire ici, et pourquoi tu n'oses paraître au grand jour. Ensuite nous verrons ce que l'on fera de toi.

—Tout cela ne vous regarde pas, répondit le petit homme de sa voix cassante. Je ne vous répondrai pas.

—Dans ce cas, en avant, marche! fit le bourgmestre, qui le saisit d'une main ferme par la nuque ; tu vas coucher en prison. »

Le petit homme se débattait comme une martre ; il cherchait même à mordre, et le chien lui flairait déjà les mollets, quand, tout épuisé, il dit, non sans quelque noblesse :

« Lâchez-moi, Monsieur, je cède à la force... je vous suis! »

Le bourgmestre, qui ne manquait pas de savoir-vivre, devint plus calme à son tour.

« Vous me le promettez, dit-il?

—Je vous le promets!

—C'est bien.... marchez en avant. »

Et voilà comment, dans la nuit du 29 juillet 1835, le bourgmestre fit la capture d'un petit homme roux, sortant de la caverne du Geierstein.

En arrivant à Hirchwiller, le garde champêtre courut chercher la clef de la prison, et le vagabond fut enfermé à double tour.

Le lendemain, vers neuf heures, Hans Gœrner ayant reçu l'ordre d'amener le prisonnier à la maison commune, pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, se rendit avec quatre vigoureux gaillards au violon. Ils en ouvrirent la porte, tout curieux de contempler *l'esprit;* mais, quelle ne fut pas leur surprise, en le voyant pendu par sa cravate au grillage de la lucarne! On courut chez Pétrousse pour le prévenir du fait.

Le juge de paix et le docteur d'Hirchwiller dressèrent un procès-verbal en règle de la catastrophe; puis on enterra l'inconnu dans un champ de luzerne, et tout fut dit!

Or, environ trois semaines après ces événements, j'allai voir mon cousin Pétrousse, dont je me trouve être le plus proche parent, et, par conséquent, l'héritier. Cette circonstance entretient entre nous une liaison assez intime. Nous dînions ensemble, causant de choses indifférentes, lorsqu'il me raconta la petite histoire précédente, comme je viens de la rapporter moi-même.

« C'est étrange, cousin, lui dis-je, vraiment étrange! Et vous n'avez aucun autre renseignement sur cet inconnu?

—Aucun.

—Vous n'avez rien trouvé qui pût vous mettre sur la voie de ses intentions?

—Absolument rien, Christian.

—Mais au fait, que pouvait-il faire dans la citerne?... de quoi vivait-il? »

Le bourgmestre haussa les épaules, remplit nos verres et me répondit :

« A ta santé, cousin.

—A la vôtre. »

Nous restâmes quelques instants silencieux. Il m'était impossible d'admettre la fin brusque de l'aventure, et malgré moi-même, je rêvais avec mélancolie à la triste destinée de certains hommes, qui paraissent et disparaissent dans ce monde, comme l'herbe des champs, sans laisser le moindre souvenir ni le moindre regret.

« Cousin, repris-je, combien peut-il y avoir d'ici aux ruines de Geierstein?

—Vingt minutes, au plus. Pourquoi?

—C'est que je voudrais les voir.

—Tu sais que nous avons aujourd'hui réunion du conseil municipal, et que je ne puis t'accompagner.

—Oh! je les trouverai bien tout seul.

—Non, le garde champêtre te montrera le chemin, il n'a rien de mieux à faire. »

Et mon brave cousin, ayant frappé sur son verre, appela sa servante :

« Katel, va chercher Hans Gœrner; qu'il se dépêche, voici deux heures, il faut que je parte. »

La servante sortit, et le garde champêtre ne tarda point à venir. Il reçut l'ordre de me conduire aux ruines. Tandis que le bourgmestre se dirigeait gravement vers la salle du conseil municipal, nous montions déjà la côte. Hans Gœrner m'indiquait de la main les vestiges de l'aqueduc. A ce moment, les arêtes rocheuses du plateau, les lointains bleuâtres du Hundsrück, les tristes murailles décrépites, couvertes d'un lierre sombre, le bourdonnement de la cloche d'Hirchwiller, appelant les notables au conseil, le garde champêtre haletant, s'accrochant aux broussailles, tout prenait à mes yeux une teinte triste et sévère, dont je n'aurais pu me rendre compte : c'était l'histoire de ce pauvre pendu, qui déteignait sur l'horizon.

L'escalier de la citerne me parut fort curieux, sa spirale élégante. Les buissons hérissés dans les fissures de chaque marche, et l'aspect désert des environs, s'harmonisaient avec ma tristesse. Nous descendîmes, et bientôt le point lumineux de l'ouverture, qui semblait se rétrécir de plus en plus, et prendre la forme d'une étoile à rayons courbes, nous envoya seul sa pâle lumière.

Quand nous atteignîmes le fond de la citerne, ce fut un coup d'œil superbe que toutes ces marches éclairées en dessous, et découpant leurs ombres, avec une régularité merveilleuse. J'entendis alors le bourdonnement dont m'avait parlé Pétrousse : l'immense conque de granit avait autant d'échos que de pierres!

« Depuis le petit homme, quelqu'un est-il descendu ici? demandai-je au garde champêtre.

—Non, Monsieur, les paysans ont peur, ils s'imaginent que l'*esprit* revient : personne ne descend dans l'*Oreille de la Chouette.*

—On appelle ceci l'*Oreille de la Chouette?*

—Oui.

—C'est à peu près cela, dis-je, en levant les yeux. Cette voûte renversée forme assez bien le pavillon; le dessous des marches figure la caisse du tympan, et les détours de l'escalier le limaçon, le labyrinthe et le vestibule de l'oreille. Voilà donc la cause du murmure que nous entendons : nous sommes au fond d'une oreille colossale.

—C'est bien possible, » dit Hans Gœrner, qui semblait ne rien comprendre à mes observations.

Nous remontions, et j'avais déjà franchi les premières marches, lorsque je sentis quelque chose se briser sous mon pied; je me baissai pour voir ce que cela pouvait être, et j'aperçus, en même temps, un objet blanc devant moi : c'était une feuille de papier déchirée. Quant au corps dur qui s'était broyé, je reconnus une sorte de pot en grès verni.

« Oh! oh! me dis-je, ceci pourra nous éclaircir l'histoire du bourgmestre. »

Et je rejoignis Hans Gœrner, qui m'attendait déjà sur la margelle du puits.

« Maintenant, Monsieur, me cria-t-il, où voulez-vous aller?

—D'abord, asseyons-nous un peu; nous verrons tout à l'heure. »

Et je pris place sur une pierre, tandis que le garde champêtre promenait ses yeux de faucon autour du village, pour découvrir les maraudeurs dans les jardins, s'il s'en trouvait.

J'examinai soigneusement le vase de grès, dont il ne restait plus qu'un débris. Ce débris présentait la forme d'un entonnoir, tapissé de duvet à l'intérieur. Il me fut impossible d'en reconnaître la destination. Je lus ensuite le fragment de lettre, d'une écriture très-courante et très-ferme. Je le transcris ici textuellement. Cela semble faire suite à une moitié de feuille, que j'ai cherchée depuis inutilement aux alentours de la ruine :

. . . .

« Mon cornet *micracoustique* a donc le double avantage de multiplier à l'infini l'intensité des sons, et de pouvoir s'introduire dans l'oreille, ce qui ne gêne nullement l'observateur. Vous ne sauriez croire, mon cher maître, le charme que l'on éprouve à percevoir ces mille bruits imperceptibles qui se confondent, aux beaux jours d'été, dans un bourdonnement immense. L'abeille a son chant comme le rossignol, la guêpe est la fauvette des mousses, la cigale est l'alouette des hautes herbes; le ciron en est le roitelet, il n'a qu'un soupir, mais ce soupir est mélodieux!

« Cette découverte, au point de vue du sentiment, qui nous fait vivre de la vie universelle, dépasse, par son importance, tout ce que je pourrais en dire.

« Après tant de souffrances, de privations et d'ennuis, qu'il est heureux de recueillir enfin le prix de nos labeurs! Avec quels élans l'âme s'élève vers le divin auteur de ces mondes microscopiques, dont la magnificence nous est révélée! Que sont alors ces longues heures de l'angoisse, de la faim, du mépris, qui nous accablaient autrefois? Rien, Monsieur, rien!... Des larmes de reconnaissance mouillent nos yeux. On est fier d'avoir acheté, par la souffrance, de nouvelles joies à l'humanité, et d'avoir contribué à sa moralisation. Mais quelque vastes, quelque admirables que soient ces premiers résultats de mon cornet *micracoustique*, à cela seul ne se bornent point ses avantages. Il en est d'autres plus positifs, plus matériels en quelque sorte, et qui se résolvent en chiffres.

« De même que le télescope nous fait découvrir des myriades de mondes, accomplissant leurs révolutions harmonieuses dans l'infini, de même mon cornet *micracoustique* étend le sens de l'ouïe au-delà de toutes les bornes du possible. Ainsi, Monsieur, je ne m'arrêterai point à la circulation du sang et des humeurs dans les corps animés : vous les entendez courir avec l'impétuosité des cataractes; vous les percevez avec une netteté qui vous épouvante; la moindre irrégularité dans le pouls, le plus léger obstacle vous frappe et vous produit l'effet d'un roc, contre lequel viennent se briser les flots d'un torrent!

« C'est sans doute une immense conquête pour le développement de nos connaissances physiologiques et pathologiques, mais ce n'est pas sur ce point que j'insiste. En appliquant l'oreille contre terre, Monsieur, vous entendez les eaux thermales sourdre à des profondeurs incommensurables; vous en jugez le volume, les courants, les obstacles!

« Voulez-vous aller plus loin? Descendez sous une voûte souterraine, dont le développement suffise à recueillir une quantité de sons considérable; alors, la nuit, quand tout dort, que rien ne trouble les bruits intérieurs de notre globe... écoutez!

« Monsieur, tout ce qu'il m'est possible de vous dire en ce moment,—car au milieu de ma misère profonde, de mes privations, et souvent de mon désespoir, il ne me reste que peu d'instants lucides pour recueillir des observations géologiques,—tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le bouillonnement des laves incandescentes, l'éclat des substances en ébullition est quelque chose d'épouvantable et de sublime, et qui ne peut se comparer qu'à l'impression de l'astronome, sondant de sa lunette les profondeurs sans bornes de l'étendue.

« Pourtant, je dois vous avouer que ces impressions ont besoin d'être encore étudiées et classées dans un ordre méthodique, pour en tirer des conclusions certaines. Aussi, dès que vous aurez daigné, mon cher et digne maître, m'adresser à Neustadt la petite somme que je vous demande, pour pourvoir à mes premiers besoins, nous verrons à nous entendre, en vue d'établir trois grands observatoires suborbiens, l'un dans la vallée de Catane, l'autre en Islande, et le troisième dans l'une des vallées de Capac-Uren, de Songay, ou de Cayembé-Uren, les plus profondes des Cordilières, et par conséquent... »

. . . .

Ici s'arrêtait la lettre! Les mains me tombèrent de stupeur. Avais-je lu les conceptions d'un fou, ou bien les inspirations réalisées d'un



Le petit homme se débattait comme une martre. (Page 77.)

homme de génie? Que dire? que penser? Ainsi cet homme, ce misérable, vivant au fond d'une tanière, mourant de faim, avait été peut-être un de ces élus, que l'Être suprême envoie sur la terre, pour éclairer les générations futures! Et cet homme s'était pendu de dégoût. On n'avait point répondu à sa prière, lorsqu'il ne demandait qu'un morceau de pain, en échange de sa découverte. C'était horrible! Longtemps, je restai là, rêveur, remerciant le ciel de n'avoir pas voulu faire de moi un homme supérieur au commun des martyrs. Enfin, le garde champêtre me voyant les yeux fixes, la bouche béante, se hasarda de me toucher l'épaule :

« Monsieur Christian, me dit-il, voyez, il se fait tard; M. le bourgmestre doit être rentré du conseil.

—Ah! c'est juste, m'écriai-je en froissant le papier. En route! »

Nous redescendîmes la côte. Mon cousin me reçut, la mine riante, sur le seuil de sa maison.

« Eh bien!... eh bien!... Christian, tu n'as rien trouvé de cet imbécile qui s'est pendu?

—Non.

—Je m'en doutais. C'était quelque fou échappé de Stéfansfeld [1], ou d'ailleurs. Ma foi, il a bien fait de se pendre; quand on n'est bon à rien, c'est ce qu'il y a de plus simple. »

[1] Maison d'aliénés.

FIN DE L'INVENTEUR.

